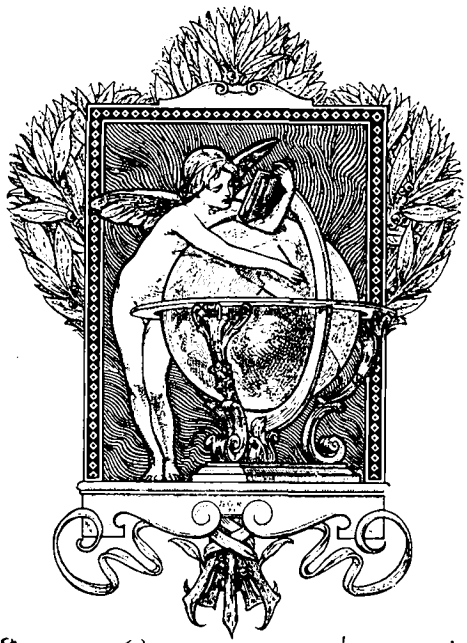
NOUVELLE SÉRIE. — 1re ANNÉE
1895

LE TOUR DU MONDE

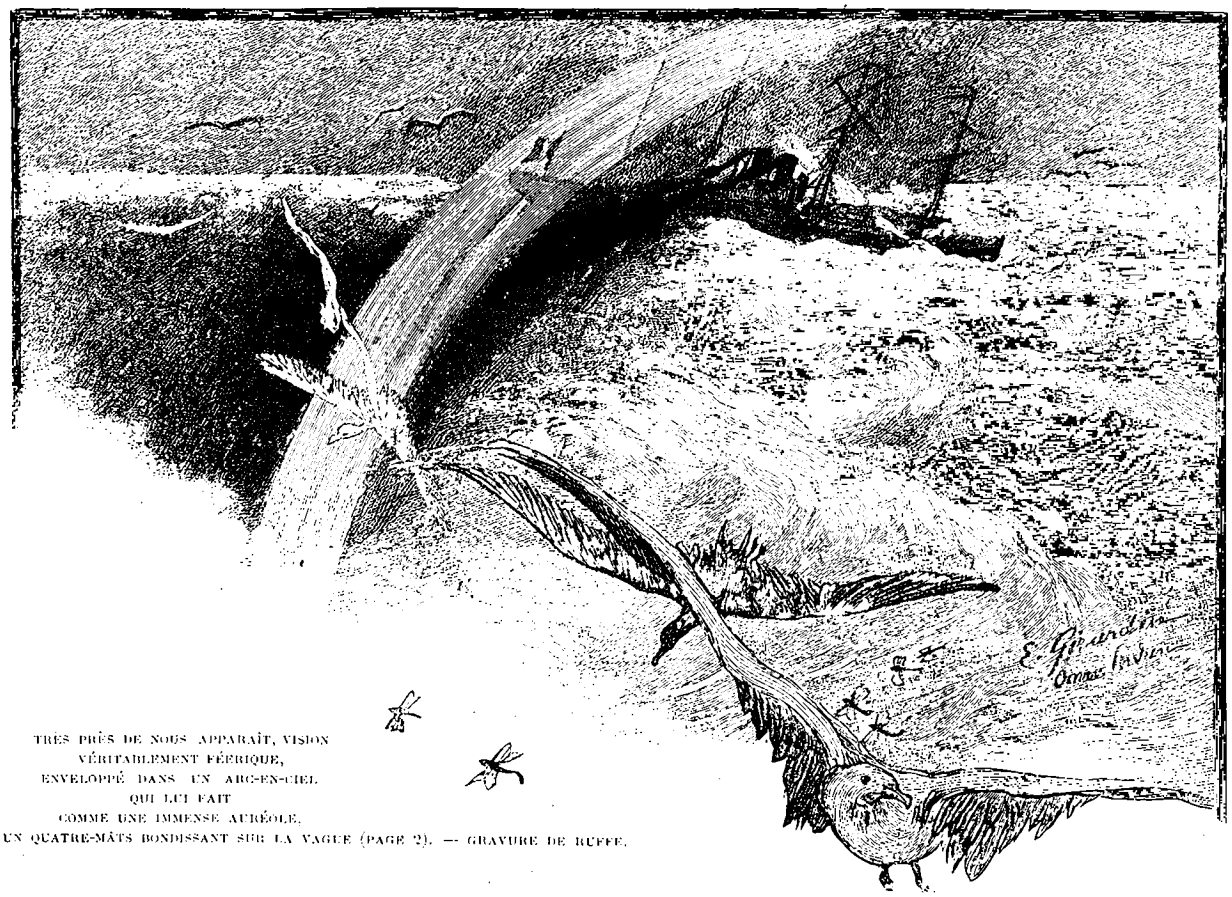
JOURNAL
DES VOYAGES ET DES VOYAGEURS



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD [illegible]-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND
1895
Droits de [illegible] et de reproduction réservés

© 2[illegible] Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

- Fermer -



TRÈS PRÈS DE NOUS APPARAÎT, VISION VÉRITABLEMENT FÉERIQUE, ENVELOPPÉ DANS UN ARC-EN-CIEL QUI LUI FAIT COMME UNE IMMENSE AURÉOLE, UN QUATRE-MÂTS BONDISSANT SUR LA VAGUE (PAGE 2). — GRAVURE DE RUFFE.

EN AUSTRALIE MÉRIDIONALE[1],

DEUX MILLE KILOMÈTRES A CHEVAL. — NOTES ET CROQUIS

PAR M. EUGÈNE GIRARDIN[2].

POISSONS VOLANTS. GRAVURE DE RUFFE.

I

Océan Indien. — Albany. — Première côte méridionale australienne. Les lacs salés ; l'ornithorynque.

OCEANIA, 2 AOÛT. — Ce matin, depuis neuf jours que nous avons quitté Mahé, cette île fortunée des Seychelles, de gros oiseaux, des albatros, suivent notre bateau, font route avec nous : un plaisir, une grande distraction pour les pauvres passagers, livrés depuis de lentes heures à la seule monotonie de l'existence de mer, de suivre d'un œil attentif ces puissants voiliers, les nombreux méandres qu'ils décrivent dans les airs, sans un battement de leurs longues ailes, les inclinant à peine de temps à autre en un doux balancement, pour prendre le vent : comme l'élégante frégate, toutes voiles dehors, se penche sous la brise, à bâbord, à tribord, suivant la volonté du marin. Il leur faut l'air et l'espace, à ces grands oiseaux : la tempête, l'ouragan, ne leur font pas peur. Par cette forte mer (c'est la mousson de S.-O.) ils vont, viennent, font cinquante fois notre chemin, puis, subitement, du haut de l'air se laissent tomber comme une masse inerte, disparaissant dans la vague écumante, et, quelques mètres plus loin, reparaissant après avoir attrapé une proie invisible pour un œil autre que le leur. Les poissons volants, dont les eaux chaudes de l'océan Indien sont remplies, surtout à la hauteur de l'équateur et des tropiques, leur sont faciles à prendre. Effrayés du bruit que fait le bateau dans sa marche, ils se lèvent par bandes nombreuses, membranes déployées, ailes quand ils sont dans l'air, nageoires quand ils sont dans l'eau ; ils vont portés par

1 *Voyage exécuté en* 1892-1893.

2. *Texte et gravures inédits. Les illustrations de ce voyage ont été exécutées par M. Eugène Girardin d'après ses croquis, ses études peintes et ses photographies.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

PREMIER ASPECT DE LA TERRE AUSTRALE. — GRAVURE DE BERG.

la brise aussi loin que ces appendices rudimentaires sont humides, pour retomber aussitôt qu'ils cessent de l'être. Cet infortuné animal, ni oiseau ni poisson, ou mieux tous les deux à la fois, a de terribles ennemis, friands de sa délicate personne; les requins et les cétacés le chassent du sein de l'onde, et sitôt qu'il s'échappe de son humide demeure, pensant trouver dans les airs le salut, l'impitoyable oiseau s'en empare; sans compter le chat du bord qui s'y connaît, en fin gourmet qu'il est : il ne bouge pas du pont, sur lequel souvent il en tombe poussés par le vent, et s'en empare gloutonnement.

Un navire!... Un navire! ce mot vole sur toutes les bouches. Chacun quitte sa chaise, son livre, s'approche des bastingages, dévore l'horizon des yeux. On ne distingue rien encore.... Enfin, très près de nous, apparaît, vision véritablement féerique, enveloppé dans un arc-en-ciel (immense, glorieuse auréole), au milieu d'un grain fait de pluie et de brume, un grand vaisseau, un quatre-mâts, sautant, bondissant sur la vague. Sa puissante étrave fend l'écume blanche, son avant disparaît comme s'il allait s'engloutir, mais réapparaît toujours. Tel est ce bateau de neuf mille tonnes, léger bouchon, véritable jouet pour ces flots agités. Il arrive rapidement. La fumée, coupée au ras de ses deux grosses cheminées, est violemment projetée par ces rafales impétueuses sur la surface de l'eau, faisant une sombre traînée, un noir panache. Quel est-il?... A quelle nation appartient-il? Il approche toujours!... Il est maintenant à notre hauteur; nous pouvons nettement distinguer sa mâture. Mais quelque chose se détache à l'arrière, s'élève lentement dans les airs. C'est le pavillon, qui trois fois monte, trois fois descend. Tous nous saluons les couleurs nationales; leur soudaine apparition victorieuse au milieu de l'orage, si loin de la patrie, fait battre nos cœurs.... Et peu à peu la grandiose vision passe,... s'éloigne.... se replonge dans la brume.... s'efface.

Nous voilà de nouveau seuls sur les flots. Seuls? non, les albatros nos amis nous suivent toujours; leur nombre a même singulièrement augmenté. Sans doute ceux qui accompagnaient le vaisseau « fantôme », pensant qu'ils lui avaient fait une conduite suffisamment longue, se sont joints au nôtre. Le timonier Santucci, chargé du soin, de l'entretien du pont, me les nomme; il les connaît de longue date, ce vieux loup de mer, habitué à la navigation à la voile et que la vapeur ne laisse pas d'étonner encore, depuis le temps. Il les connaît tous, ces albatros, pour les avoir vus maintes fois aux environs du Cap, où ils foisonnent. « Voilà, me dit-il, l'amiral; vous le distinguez aisément, monsieur le peintre, à ses trois étoiles sur les *manches*, comme nous disons, nous autres matelots; et cet énorme blanc, là tout près de nous, qui a les beaux grands yeux noirs de la gazelle, c'est le mouton du Cap, ainsi nommé à cause de sa taille et de sa blancheur. » Et le vieux brave homme ajoutait : « Ah! si nous étions seulement à bord de la *Marie-Thérèse*, je ferais de leurs pattes deux blagues à tabac : mais sur ces damnés paquebots qui marchent si vite, pas moyen de tendre la « ligne », et il s'en allait en jetant un coup d'œil oblique sur ces pauvres oiseaux, qui eux, sans doute, ne se plaignaient pas de notre course rapide. La nuit tombe vite. Aujourd'hui nous avons fait 583 kilomètres, c'est une très bonne marche; poussés comme nous le sommes par ce vent de sud-ouest, nous devrons apercevoir les côtes dans deux jours, vers midi.

5 août. — Le premier aspect de la terre australe frappe par sa teinte triste et pâle. Plus de montagnes couvertes de ces admirables végétaux si verts, si variés, de la zone équatoriale que nous venions de quitter. Pas de ces élégants, majestueux cocotiers, aux longues palmes flexibles, aucun de ces aranéens bambous à la tige svelte et droite, de ces manguiers aux fruits savoureux, de ces flamboyants aux fleurs de flamme, ni d'arbres à pain, de frangipaniers, de cœurs-de-bœuf,... mais seulement des coteaux dénudés aux herbes jaunes, desséchées, tachés çà et là d'arbustes maigres et rampants. Quelques araucarias dressent leurs bras malingres, qui les font ressembler de loin à des chandeliers géants.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La baie dans laquelle nous avions mouillé (Princess Royal Bay) offrait un chapelet de petits îlots, dépouillés entièrement de la moindre végétation ; à leur pied, une bande d'un sable blanc, éblouissante de lumière, donnait réellement l'impression de vagues se brisant sur les récifs. Une ville est construite sur le promontoire de King George, c'est pour cette raison qu'on l'a également appelée King George's Town. Le nom d'Albany était porté par le deuxième fils du roi d'Écosse, pays qui, lui-même, avait dans le vieux temps ce nom d'Albany. Quand en 1788, sous le règne de George III, les Anglais envoyèrent leurs premiers *convicts* (condamnés) pour y créer une colonie, ils les installèrent d'abord dans la baie de Port Jackson et y fondèrent Sydney. Le canal de Suez n'étant pas creusé, on venait d'Europe par Sainte-Hélène et le Cap; la première terre australe rencontrée était la Nouvelle-Galles du Sud. La province de West Australia, dans laquelle les nouveaux arrivants fondèrent la petite ville d'Albany, en 1826, fut considérée par les habitants de Sydney comme une autre Écosse dans cette nouvelle Grande-Bretagne. King George a été uniquement établi comme point stratégique, pour empêcher une occupation étrangère, que les Anglais craignaient, redoutaient. Ce n'est qu'un village de 2 665 habitants, près de la rivière de Kalgan. Au fond, quelques coteaux du nom de Bald Head.

La partie sud-ouest, la seule régulièrement organisée, de la colonie de West Australia, est divisée en vingt-six comtés : Melbourne, Glenelg, Grey, Twiss, Victoria, Durham, Carnarvon, Landsdowne, Perth sur la côte, — avec la ville du même nom, située à 16 kilomètres de l'embouchure du Swan River (fondée en 1829, possédait 8 447 habitants en 1891) ; de nombreux cygnes noirs au bec rouge se promènent gracieusement sur cette rivière ; l'effigie des timbres-poste porte un de ces élégants palmipèdes au cou recourbé ; Perth est la capitale de cette province; — puis viennent York, Howick, Beaufort, Murray, Grantham, Minto, Wellington, Wicklow, Peel, Sussex, qui possède la ville d'Augusta sur la côte, à cheval sur la rivière Blackwood; Nelson, Goderich, Hay, Lanark, Stirling, Plantagenet, où se trouve Albany, et enfin Kent.

L'*Oceania* avait jeté l'ancre entre deux îlots appelés Michaelmas et Breaksea. Un petit bateau à vapeur conduit les passagers à terre, mais pas pour un long temps; quoique première terre australienne, aucun chemin de fer ne relie cette ville aux autres colonies. La seule route est la mer. Les grands paquebots des Messageries maritimes, ou de l'Orient Line, conduisent à Adélaïde, capitale de South Australia, en deux jours environ, la distance entre ces deux points étant de 1 300 à 1 400 kilomètres. Albany transmet par câblegramme aux autres villes les dépêches reçues d'Europe. Elle communique par chemin de fer avec Perth, éloigné de 385 kilomètres. Elle n'offre aucun agrément, aucune distraction : pas de ces antiques monuments d'une vieille civilisation que l'œil aime à contempler; ni de ces précieuses collections qui arrêtent de longues heures le chercheur, mais seulement quelques rues droites, bien alignées, aux magasins, aux cottages proprets; aucun caractère spécial. Si ce n'était l'aspect pelé du paysage, on se croirait dans quelque village d'Angleterre. Peu de commerce, excepté quand les navires mouillés dans la baie amènent quelques étrangers. Une récente découverte de gisements aurifères, à fleur de sol, a attiré un certain nombre de « chercheurs d'or », qui s'approvisionnent là. Cette mine est située dans le nord-est, à 800 kilomètres environ.

A l'hôtel de White Star (étoile blanche), j'ai fait la connaissance d'un *Bushman*, « homme des forêts », qui retourne en Victoria par Adélaïde, à cheval au travers de la broussaille. Cette vie des horizons illimités que j'aime tant, qui me rappelle de si chers souvenirs, ces voyages lents à travers des pays inconnus, m'attirent invinciblement. Je lui propose de devenir son compagnon de route; il accepte avec plaisir. Le temps de prévenir le commandant de l'*Oceania* que je reste à terre, que je retrouverai mes bagages à Melbourne, de faire mes préparatifs, et il est entendu qu'après-demain matin, à la pointe du jour, Bill, c'est le nom du Bushman, et moi nous partirons. Il se charge de nous conduire à petites journées, sans trop de fatigues, en trois mois approximativement. Je vais donc revivre encore de longs jours cette vie nomade; ces campements en plein air, loin des soucis, des tracas de la vie ordinaire, civilisée, je les retrouverai, au milieu de ces immensités que ne traverse aucune route, dans lesquelles le sifflet aigu de la locomotive est encore inconnu. Comme monture, mon compagnon me prête un grand cheval bai-brun, Maori, qui lui sert pour porter ses bagages.

Peu de voyageurs ont fait ce chemin. Nous suivrons la côte, nous rechercherons les parties qui doivent renfermer encore des mares d'eau pluviale; c'est une bonne saison, les pluies ayant cessé il y a deux mois. Le nombre des rivières que nous rencontrerons sera infime; elles coulent péniblement au milieu de plaines arides et sablonneuses. Mais nous aurons de quoi abreuver et nourrir nos chevaux, les herbes n'étant pas encore desséchées par les brûlants rayons du soleil.

ORNITHORYNQUE (PAGE 5). — GRAVURE DE BERG.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Combien peu de montagnes, de fleuves, pour une terre aussi grande que l'Australie ! Les quelques chaînes de montagnes qui existent sont situées dans l'est du continent, à moins de 80 kilomètres du littoral, dans la Nouvelle-Galles du Sud et en Queensland. Encore leurs sommets n'ont-ils rien de comparable à ceux des Alpes européennes. Le sommet le plus élevé, qui porte le nom de Kosciusko, dans la Nouvelle-Galles du Sud, a 2 229 mètres. Dans la province de Victoria on trouve, entre autres, les Grampians, qui ont un peu plus de 1000 mètres, les montagnes de Buffalo, massif des Alpes Australiennes, dont le point culminant, le Bogong, s'élève à 1 984 mètres.

LE KALGAN : PREMIER COURS D'EAU RENCONTRÉ. — GRAVURE DE BERG.

Longtemps on a cru que l'Australie ne contenait aucune rivière sérieuse, parce qu'en explorant des canaux qui au premier abord annonçaient l'existence d'un fleuve, on n'avait trouvé presque toujours que des filets d'eau peu importants ou des torrents laissés à sec pendant les mois arides d'un été brûlant. Il ne faut pas croire cependant, bien qu'aucune d'elles ne soit comparable en longueur et largeur aux grands fleuves européens, qu'il n'en existe pas d'importantes. Le Hawkesbury, près de la baie de Port Jackson, le Murray et ses affluents : le Murrumbidgee et le Darling, quelques autres encore, sont suffisamment grands pour permettre la navigation pendant une certaine étendue. Le Murray est le plus considérable de tous et le plus navigable. Dans l'intérieur sont beaucoup de petits cours d'eau auxquels le nom de ruisseau conviendrait mieux. Ils meurent pour la plupart abîmés dans les sables.

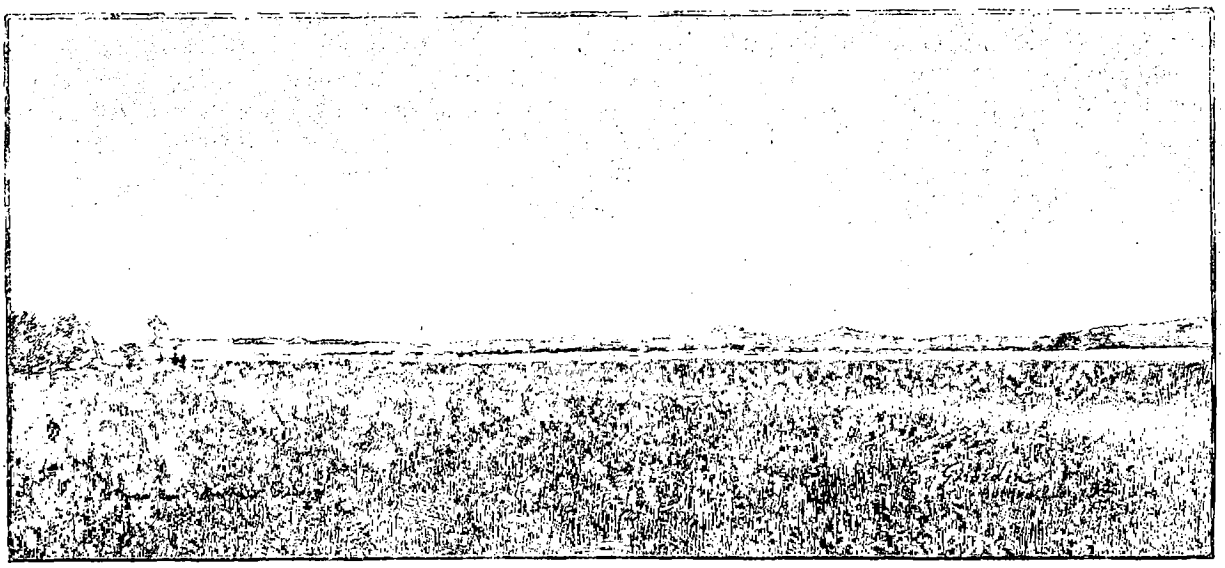
L'alternance des sécheresses et des pluies est le caractère général de tout le continent. Pendant l'été, souvent six ou sept affreux longs mois se passent sans qu'il tombe une goutte d'eau ; la terre est fendillée en tous sens de larges crevasses. Alors d'immenses incendies, les uns naturels, d'autres allumés par une main malveillante, livrent à la proie des flammes des contrées entières. Le feu dévastateur ronge tout sur son passage, ruinant les moissons, brûlant les herbes des pâturages. On égorge par milliers les moutons pour leur épargner les douleurs de la faim. Ces fléaux sont révélés de fort loin par l'aspect plombé du ciel, par une forte senteur de brûlé, et par une pluie de cendres impalpables. La sûreté des habitants est en danger, leur vie compromise. Les arbres flambent comme des torches géantes ; c'est pitié de les voir en des places ravagées, d'aucuns debout, noirs et carbonisés, se tenant droits encore dans leur sombre habit de deuil. Ensuite ce sont les pluies, qui tombent des semaines entières. Les rivières grossissent tout à coup, leur lit devient trop étroit pour les contenir, les eaux débordent, submergeant les campagnes voisines, à tel point que par endroits ce sont de véritables lacs, au milieu desquels émergent les cimes des arbres. Dernièrement l'inondation a été si forte en Queensland, qu'à Brisbane, la ville principale, il y avait jusqu'à 2 mètres d'eau dans les rues.

Donc, pas de ces chutes d'eau retentissantes et majestueuses, de ces sources s'épanchant à gros bouillons de lieux élevés, escarpés, comme le Rhône, qui sort impétueusement de son glacier avec des bruits de détonations souterraines. Un ravin resserré qu'on nomme *gully*, quelques fougères arborescentes, voilà le berceau des fleuves australiens. Le ruisselet coule bien timidement, faisant entendre son petit bruit clairet, essayant ses faibles forces ; d'autres viennent grossir son cours ; il serpente jusqu'à ce que, épuisé par ce sol aride qui le boit avidement, il meure, comme il est né, doucement, sans fracas.

10 août. — Voilà cinq jours que nous marchons. Levés dès l'aurore, nous partons, précédés de quatre chevaux de bât : une clochette au cou, la tête libre, sans mors de bride, ils portent bagages, vivres et tonnelets d'eau. Une halte assez longue vers 10 heures du matin, et nous repartons jusqu'à la nuit, pour camper où nous nous trouvons ; lorsqu'un coin me séduit, je descends de cheval, et me mets à peindre, tandis que Bill, son fusil à la main, va en quête de gibier pour notre souper : ce qui n'est pas difficile à trouver, les oiseaux aquatiques pullulant dans ces contrées, depuis les familles innombrables des canards au plumage varié, les cygnes noirs au bec de corail, au bout des ailes fait de blanches plumes, jusqu'aux pélicans au cou goitreux.

Le soir de notre départ d'Albany, nous avons traversé un petit cours d'eau, le Kalgan, qui fait mal préjuger des fleuves australiens. C'est tout au plus un ruisseau ; à son embouchure même, il coule péniblement au milieu

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'ELEONORA MOUNT SE PROFILE SUR LE COUCHANT EN D'INEFFABLES TONS VIOLACÉS (PAGE 6). — GRAVURE DE RUFFE.

de rochers granitiques. Nos chevaux le traversent, les paturons à peine mouillés. Aujourd'hui nous sommes sur les bords de l'océan Indien, dans le district de Kent, à l'estuaire du Pallinup, à l'entrée de la petite baie de Beaufort. Ce petit fleuve côtier offre le même aspect que le Kalgan : peu d'eau, et encore est-elle noire et désagréable à boire.

Un trait saillant de ce pays, fait de plaines monotones, c'est la couleur brun doré de la terre. Aussi loin que l'œil peut s'étendre, ce même ton se répète, dû aux herbages desséchés. Presque toute l'année l'aspect est le même, tel que nous le voyons. Mais lorsque les pluies arrivent vers avril, après l'été, au contact de cette humidité bienfaisante, la terre surchauffée par un soleil torride, et qu'on dirait impropre à la fécondation, donne naissance en le court, incroyable espace de temps de cinq ou six jours, à une jeune herbe verte de la plus brillante couleur, émaillée de petites fleurs printanières. Toutefois cette apparence riante dure peu, quatre mois à peine, et la terre reprend sa monotone couleur jaunâtre.

16 août. — Toujours ces contrées plates; nous avons cependant rencontré trois semblants de fleuve. Le Gairdner River était le plus important, les deux autres s'appellent Fitz Gerald et Sulcetta; cette perspective nous réjouissait la vue : nous n'y étions plus habitués. Un cours tortueux du reste, tout à coup un coude, et la vue est masquée, puis nous débouchons sur une nappe liquide d'une certaine dimension; le long des berges qui descendent en pente douce, quelques eucalyptus se penchent; leurs grosses branches noueuses, difformes, font en s'étendant au loin une voûte qui produit presque une sensation d'ombre que nous voulons trouver pleine de fraîcheur. Le lit est encombré de troncs d'arbres, de ramures cassées à moitié submergées, saillissant en des formes ravagées, déchiquetées, qui leur donnent l'air d'animaux; dans une de ces souches je fais remarquer à Bill la ressemblance d'un crocodile à la peau rugueuse, écailleuse, au museau allongé; à son tour il m'en montre une qui représente admirablement un serpent zébré de brun. On croirait voir réunis des restes de grands animaux, aux formes disparues, des temps préhistoriques; sur nombre de ces épaves sont des groupes de cormorans et de *native companions*, leur cou tendu, ils plongent à notre approche, ou s'envolent dans l'espace.

Nous nous sommes reposés, nous avons fait halte quelques heures à cet endroit, que nous ne pouvions nous décider à quitter. C'était la première fois qu'il m'était donné d'assister aux évolutions nautiques d'un curieux amphibie, qui longtemps a intrigué la science par sa conformation bizarre : en effet, pondre des œufs et allaiter en même temps sa progéniture n'est pas chose ordinaire, non plus que posséder une fourrure qui ressemble à des plumes. La nourriture de cet animal intriguait, on croyait qu'il ne mangeait que des poissons, auxquels il faisait, disait-on, une chasse acharnée, et autant de mal que la loutre; mais aujourd'hui on est fixé : le petit ornithorynque, sorte de rat aquatique de ces contrées, mange ces mille choses véhiculées par l'eau, cadavres d'animaux, racines d'arbres, etc. Moitié oiseau, moitié mammifère, de là son nom, il évolue gracieusement, plongeant, replongeant sans cesse, venant parfois mettre son bec « de canard » en forme de spatule à la surface pour respirer, et de nouveau s'enfonçant dans l'humide élément; puis, se croyant seul, pas épié, il grimpe sur une des berges; je peux contempler ses pattes palmées, et sa fourrure marron dont on fait les jolis manchons tant appréciés des dames frileuses du continent. Ce bizarre animal est originaire de Tasmanie, mais on le trouve en foule dans les rivières d'Australie; on le nomme ici *Platypus*.

*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Des milliers d'oiseaux habitent ces parages, sans doute attirés par l'eau, dans laquelle ils peuvent se baigner, peu tentante il est vrai, pour un palais humain, tant sa couleur jaunâtre est désagréable à la vue, et son goût insipide, mais bonne sans doute pour ces chanteurs ailés; des perroquets de toutes couleurs, de toutes tailles, poussent leurs cris assourdissants; des myriades de minuscules perruches ondulées se laissent glisser le long des branches flexibles, les festonnant de leurs gracieuses formes, à la recherche des petites baies dont elles sont si gourmandes, sans pitié pour le patient martin-pêcheur azuré, le brillant alcyon, perché au bout d'un ténu rameau, qu'elles dérangent dans son patient affût.

ON CROIRAIT VOIR RÉUNIS DES RESTES DE GRANDS ANIMAUX.... (PAGE 5). — GRAVURE DE ROUSSEAU.

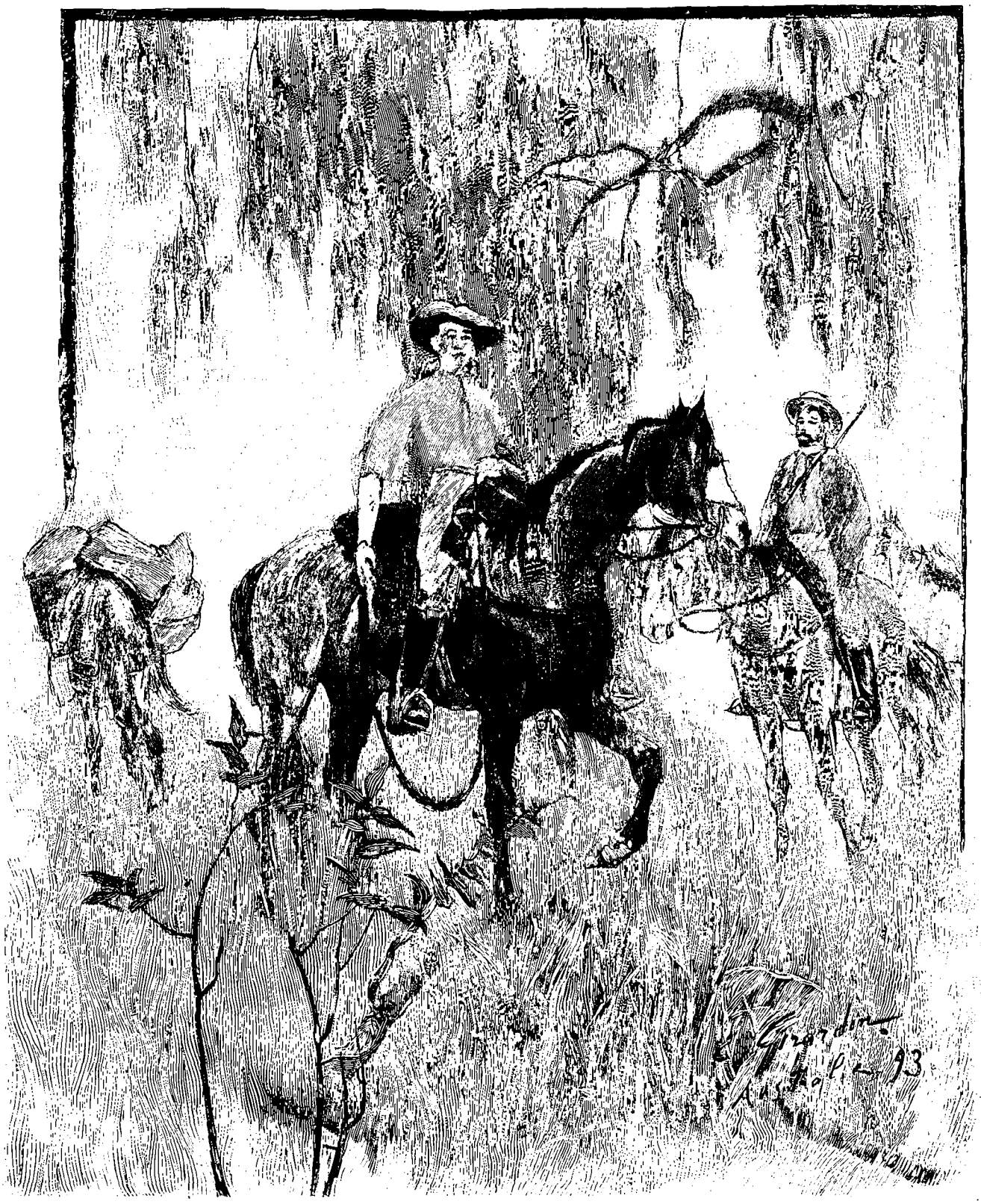
23 août. — La beauté des ciels australiens est grande; l'extrême clarté de l'atmosphère, sa pureté, sa limpidité, produisent des levers et couchers de soleil incomparables, glorieux. Ce soir particulièrement, une montagne solitaire, qu'il est préférable d'appeler colline, l'Eleonora Mount, se profile sur le couchant en d'ineffables tons violacés, reflétant dans le lac salé qui se trouve à ses pieds son image, rigidement, sans une ride à la surface de ces nappes dormantes. La contrée est remplie de ces marécages salés, qui offrent à nos montures un sol mouvant. Depuis quelques heures elles enfoncent leurs pieds dans des trous invisibles, dont elles ont bien du mal à se dépêtrer. Maori souffle bruyamment de ses naseaux ouverts; l'encolure penchée sur la terre, il flaire la place la moins défavorable à sa marche. C'est une étape bien pénible pour les bêtes et pour nous. Il est temps que nous nous arrêtions sur un endroit plus ferme où nous passerons la nuit. Les canards se rassemblent par centaines; on voit la petite tache sombre que fait leur individu grassouillet et emplumé sur ces eaux qui prennent la couleur orangée du ciel.

Quels maigres paysages nous avons traversés — végétation rachitique aux tons vert-de-grisés salis, — comme saupoudrés de sucre en poudre par le sel marin qui se dépose sur les feuilles! C'est le *scrub*, broussaille dure de couleur triste, donnant au pays un aspect uniformément désespérant. Les plantes qui le forment appartiennent à des espèces variées. Quelques-unes sont très recherchées des chameaux et des moutons; les chevaux en sont moins friands, mais après une ration d'orge ils s'amusent avec. Dans le grand désert africain j'avais déjà rencontré ces plantes monotones, pourvues de longues et menues radicelles, qui s'enfoncent profondément dans le sol pour chercher l'humidité. Dénommées ici *Salt Bush*, *Cotton Bush*, et *Grey Bush*, elles sont l'*Atriplex nummularia* des botanistes. On les rencontre surtout dans les parages des lacs amers, ou sur des terrains plats, aujourd'hui desséchés, qui ont été évidemment des marécages. Le grand service qu'elles rendent, c'est que, malgré la disette causée par un été torride, on les trouve toujours. Lorsqu'au moment de la sécheresse, l'herbe a disparu des pâturages, si le scrub n'est pas trop éloigné de la *Station*, on y envoie les troupeaux, qui s'en nourrissent et prospèrent, malgré le manque d'eau.

A part l'Eleonora Mount, rien que d'immenses plaines ouvertes à l'œil sans un obstacle. Notre route nous conduit insensiblement vers le nord-est. Notre altitude ne doit pas être grande, à en juger par ces terrains humides qui nous entourent de toute part. Le 18 nous avons rempli nos tonnelets à la source même du Jerda-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cullup, dernière rivière que nous ayons vue; nous allons, paraît-il, traverser un espace immense sur lequel



PREMIÈRE ÉTAPE. — GRAVURE DE RUFFE.

nous ne trouverons aucune eau, ni douce, ni salée: ces chaînes de lacs vont s'arrêter subitement pour ne reparaître que dans un long temps, aussi rationnons-nous bêtes et gens.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

1er septembre. — Nous marchons toujours sur un sol uniformément plat. On dirait un océan. La ressemblance est d'autant plus frappante que ces petits buissons du scrub serrés et épais, mais peu élevés et chétifs, rendent non seulement l'ondulation, la forme des vagues, mais encore leur couleur. A droite, dans le lointain, encore les éternels lacs salés, qui renvoient par instants des éclats fugitifs de lumière, comme lorsque le soleil frappe des surfaces polies.

Il nous reste une étape de huit ou dix jours, et nous serons, je pense, sur les bords de la mer, si mon compagnon ne s'est pas trompé dans sa route. Nous n'avons encore rencontré aucun chemin, aucune exploitation, pas un homme, ni aborigène ni colon; j'ai cependant le plus grand désir de voir un spécimen de ces noirs dont j'ai tant entendu parler. Nous nous rapprochons des contrées dans lesquelles il en existe encore quelques tribus, après avoir traversé cette lente, interminable région, où toute trace de végétation aura disparu.

L'eau de nos tonnelets, toujours secouée, non seulement est chaude à boire, mais n'a aucune saveur. Et cependant nous ne pouvons en prendre à notre soif. Parcimonieusement nous y mêlons quelques gouttes de whisky, le soir, pour notre dessert.

Depuis deux jours le vent du nord souffle — c'est comme pour l'Europe le vent du sud puisque nous sommes dans l'hémisphère austral, — il nous altère encore davantage, ce vent chaud, qui a passé sur tout l'aride et sablonneux désert australien, autrement à craindre que le Sahara, en Afrique, car tous les naturels sont anthropophages. Des voyageurs qui ont essayé de traverser ces régions du sud au nord, c'est-à-dire de la rive méridionale aux parages du golfe de Carpentarie, peu ont pu arriver au terme de leur course.

11 septembre. — Enfin la mer! Sa ligne rigide et bleue se voit de loin; on aurait dit que nos chevaux avaient autant envie que nous de la voir, tant ils ont fait rapidement les derniers kilomètres qui nous en séparaient, et tous nous nous y sommes plongés, nous baignant avec délices dans son sein. Deux jours entiers de repos que nous allons prendre! certes nos pauvres bêtes les ont bien mérités.

Quel plaisir! faire une longue sieste, étendus sur la plage, bercés par les flots qui murmurent doucement leur chanson somnolente! Sur le sable, des coquilles à profusion : jolies phasianelles zébrées de plaques rouges, d'un « sang de bœuf » aussi beau que celui des flammés de mon ami Chaplet; astralides à la coque pointue, dont l'extrémité évoque le souvenir tentateur de boutons de roses non encore éclos; cyclophorides diaphanes comme des membranes légères; tellinides aux deux valves de couleur si délicate; pour arriver enfin aux térébratules. Le fond de la mer était tapissé par endroits d'une grande quantité d'algues marines, qui, simplement mises sur une feuille de papier, ne perdent pas leur fraîcheur, comme les plantes terrestres, lesquelles font un piteux effet dans un herbier; dans le nombre, une espèce, le *Fucus potatorum* (dont les fruits curieux sont utilisés par les naturels pour faire de grossiers vases), attire plus spécialement notre attention. Mais il faut nous arracher à ce bien-être, à ce rivage hospitalier, quitter l'azur des flots pour reprendre la monotonie de ces déserts.

(*A suivre.*)

LE BERCEAU D'UN FLEUVE AUSTRALIEN (PAGE 4). — GRAVURE DE ROUSSEAU.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

YALTA : LA RADE. — GRAVURE DE BERG, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

LES RÉSIDENCES IMPÉRIALES EN CRIMÉE[1],

PAR M. LOUIS DE SOUDAK.

YALTA ET LIVADIA.

JEUNE FILLE TATARE DE DÉRÉKOY. — GRAVURE DE BERG, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

YALTA. 18 OCTOBRE. LA BAIE. — Un interminable coup de sifflet répercuté par l'écho des montagnes me réveille en sursaut. Peu à peu l'hélice ralentit enfin sa marche; elle ne fouette plus l'abîme que de coups paresseux, intermittents, convulsifs comme des spasmes d'agonie. Tandis que je m'habille à la hâte, 7 heures sonnent à l'horloge du bord.

Sur le pont, je me trouve en face de Yalta, au milieu de la baie dont l'eau calme et bleue se déploie, mollement endormie dans l'ombre des crêtes environnantes.

En vérité, Yalta-Livadia, vue d'ici — mais seulement vue d'ici — la *Nice russe*, ne semble point avoir usurpé son nom, et je crois même qu'elle est un peu redevable de sa réputation surfaite à l'ineffaçable impression que doit naturellement éprouver l'habitant du Nord en présence de ce ravissant paysage.

La petite ville, gracieusement posée sur le bord de l'eau, couvre une partie des basses collines qui servent d'assises au large cirque de montagnes, dont les derniers sommets se découpent sur le ciel, à une hauteur de 1 500 mètres. Dominant la longue Rue du Quai qui borde le quartier inférieur, parallèlement à la mer, le grand *Hôtel de Russie* a des apparences de palais d'Orient avec les nombreuses fenêtres de ses cent trente numéros, ses longues galeries ouvertes, la colonnade de son péristyle et sa ceinture de verdure. Puis, tout autour, sur les pentes capricieusement mamelonnées, jetées comme au hasard, sous les arbres et dans les fleurs, on ne voit que villas plus ou moins prétentieuses; terrasses balustrées; toits plats, en selle, à pavillons; tourelles, donjons et pigeonniers; cheminées en

1. *Voyage exécuté en* 1894. — *Texte et dessins inédits.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

YALTA : VUE D'ENSEMBLE. — GRAVURE DE BERG, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

corbeille, à girouettes ou mitrées. Le tout rouge, vert, blanc, rose, bleu, et se faisant jour, de la façon la plus pittoresque, à travers d'épaisses frondaisons qui rappellent ces jardins de Bagdad, si souvent chantés par les poètes tatars. Le Yaïla (Alpes Criméennes) qui, au-dessus de la ville, se hérisse en escarpement, comme jaloux de sertir dans ses griffes cette perle du Sud, se rabaisse circulairement, en une déclivité douce et harmonieuse, à droite, jusqu'au cap Nikita, en passant par Massandra, important vignoble de la couronne; à gauche, jusqu'au phare d'Aï-Todor, en passant par Livadia, cette impériale résidence, que je viens revoir, l'esprit inquiet, le cœur gros au souvenir de ce mal terrible qui menace d'enlever à la Russie un père héroïquement dévoué, et à notre France le plus loyal des amis.

Le soleil n'est pas encore très haut; soleil des beaux jours d'octobre, clair dans un ciel pâle, avec de chauds rayons qui versent comme une coulée de cristal sur tout ce qu'ils effleurent : là-bas, en pleine mer, sur l'horizon du côté de l'Asie; là-haut, sur les grandes roches grises; tout près, sur la ville accroupie dans sa parure d'automne. L'été, l'eau de la baie est souvent plus bleue, elle n'est jamais plus limpide, plus transparente. Les barques, amarrées en différents endroits, s'y reflètent avec une précision de contours, une intensité de coloris, qui feraient supposer qu'elles sont là, immobilisées pour jamais, soudées par la quille à leurs sœurs chavirées.

Nous accostons prudemment la petite jetée. A peu près tous les voyageurs sont debout. A l'autre extrémité du bateau, les passagers de troisième classe se groupent au pied du beaupré, pour mieux voir. Il y a là des Turcs d'Anatolie, un foulard à moitié déplié, gracieusement noué sur leur fez, avec des épaules d'hercule, de longues moustaches tombantes, et une sauvagerie latente, sous leurs paupières hirsutes de bachi-bouzouks; quelques Tatars marchands, insignifiants dans leurs costumes ridiculement européanisés; deux ou trois moines-pèlerins, ni femmes ni hommes, à en juger par les longues tresses qui s'échappent de leur bonnet conique, par leurs déhanchements de maritornes et leurs gros yeux bleus pleins de vague, à en juger par leur barbe de fleuve et leurs larges mains de Vulcains paresseux, velues jusqu'à la paume; plusieurs Circassiens beaux comme le démon de Tamara, souples comme des bayadères, plus armés, par exemple, que la *Triplice*, et probablement, le cas échéant, aussi inoffensifs qu'elle, ce que prouverait de reste l'expression parfois énigmatique de leur regard et l'élégance facile avec laquelle ils caressent à la moindre contestation la poignée d'argent niellé de leurs *kindjals*; et puis, des Juifs, oh! beaucoup de Juifs! au nez crochu, aux papillotes crochues, aux doigts crochus, aux regards crochus, aux allures crochues, tâchant d'insinuer partout leurs oreilles encombrantes, tristes, loqueteux, lamentables à voir dans leurs houppelandes lustrées de graisse et qui feraient tache dans la boue. A ces malheureux errants, l'entrée de Yalta est interdite. Ils s'en vont à Odessa, en Pologne, en Amérique, plus loin, toujours plus loin!

Nous sommes enfin sur nos amarres. La passerelle est fixée. Aussitôt tout le monde s'y rue, pour descendre à terre, et c'est pendant un instant une houle bariolée, où se triturent, en un brouhaha assourdissant, les syllabes des plus discordants dialectes de l'Orient.

Un enfant tatar m'offre pour quelques kopeks un énorme bouquet, orné, au milieu, d'un superbe magnolia. Pas de refus. Et, ainsi fleuri, je gagne Yalta, en remarquant au passage le débarcadère impérial qui se dresse au milieu de la jetée : un élégant pavillon surmonté de l'aigle bicéphale.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

MAQUIGNONS TATARS A YALTA (PAGE 12). — GRAVURE DE BERG, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

« La ville. — Il n'y a qu'un moyen de passer à Yalta plus d'une journée sans s'y ennuyer mortellement — moyen un peu coûteux, il est vrai, mais le seul, hélas! — c'est d'y faire l'acquisition, moyennant une centaine de mille roubles, d'une villa confortable, ayant vue sur la mer et bien nichée dans un jardin de roses, à l'ombre d'un écran de sycomores et de peupliers. Mais, au crépuscule du premier jour, il scrutera l'horizon d'un œil d'envie, en murmurant le chant du proscrit, l'étranger qui n'aura ici pour s'égayer que le confort relatif d'une chambre d'hôtel et les distractions sévères que la ville offre au public.

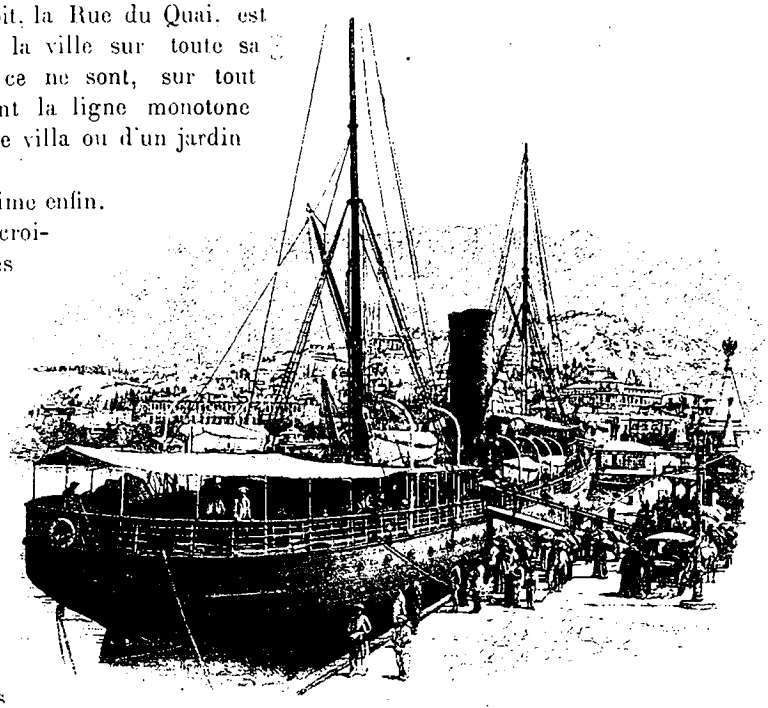
En 1861, Yalta n'était encore qu'un village de pêcheurs. A cette époque, la famille impériale ayant fait construire, à quatre verstes de là, une de ses résidences d'été, le village de pêcheurs se transforma bientôt en quelque chose d'hybride qui n'est certes plus un village, mais qui voudrait visiblement être une ville.

A parcourir les rues de cette prétentieuse localité, qui, vue de la mer, est vraiment remarquable, on éprouve un peu le désenchantement que l'on ressent quand, circulant à travers les coulisses pendant un entr'acte, on cherche vainement à démêler, dans le labyrinthe des châssis étrangement découpés, ce qui pouvait produire l'éblouissante illusion de la salle.

En effet, la plus belle rue de l'endroit, la Rue du Quai, est on ne peut plus quelconque. Elle borde la ville sur toute sa longueur, en surplombant la plage; et ce ne sont, sur tout ce parcours, que vulgaires magasins dont la ligne monotone est parfois interrompue par la grille d'une villa ou d'un jardin public.

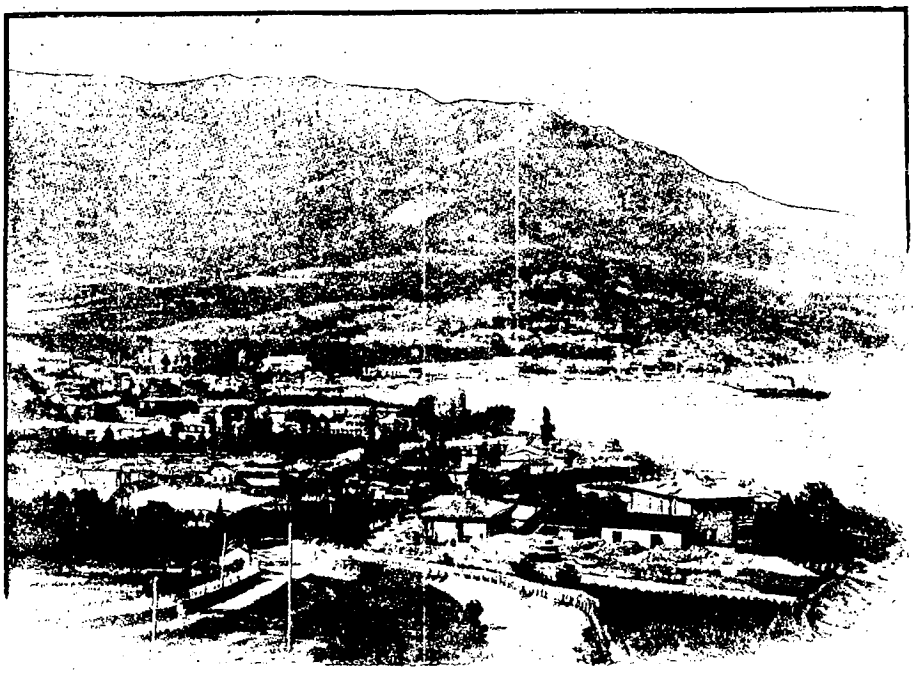
En été, vers 4 heures, cette rue s'anime enfin. Sur la chaussée les voitures de louage se croisent plus nombreuses; quelques cavalcades partent pour les environs: remarquables, ces cavalcades, dont les chevaux sont aussi beaux que les cavaliers paraissent généralement novices. Parfois cependant, une amazone savamment stylée apparaît escortée d'un Tatar doré sur toutes les coutures. C'est un roman qui passe....

Et, le long des trottoirs, à l'ombre d'acacias rabougris, circulent de pauvres malades, qui, je ne sais pourquoi, viennent ici respirer un air vicié par toutes les poussières de la rue, ou qui vont se baigner, là, tout près, sur la plage dont les cailloux aigus leur meurtrissent les membres.



YALTA : LA JETÉE. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



YALTA : VUE DE LA RAMPE QUI CONDUIT A LIVADIA. — GRAVURE DE BERG, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Au coin des rues, au pied d'un arbre, se tiennent des marchands de fleurs et de fruits; des Italiens qui offrent coquilles et coraux à des prix dont ils rougissent; ou bien un de ces Tatars loueurs de chevaux, engeance que l'on ne trouve qu'ici, jolis, jolis, avec leur fine moustache cirée et retroussée, leurs longs yeux caressants, le kalpak d'astrakan crânement posé sur une chevelure épaisse et noire. Ces élégants maquignons ont, paraît-il, auprès de certaines dames, une réputation dûment acquise d'irrésistibles enjôleurs. Le fait est qu'ils sont un ornement de Yalta, où ils ébouriffent, en l'exploitant, le Tartarin du Nord. Je dois pourtant à la vérité de déclarer qu'ils sont plus attrayants que leurs collègues de Paris.

Par ce clair après-dîner d'octobre, elle me paraît toutefois plus supportable qu'à l'ordinaire, cette Rue du Quai. On y coudoie moins de malades désappointés, moins de désœuvrés incurables. Les passants s'y croisent, affairés, soucieux, attristés, vivants enfin, amenés ici, presque tous, par la présence de la Cour, mais surtout par la maladie de l'Empereur. Et puis, il y a comme un deuil dans ce sourire automnal de la nature : un deuil moins fait des feuilles jaunies qui se tassent au pied des murs, des arbres qui se dépouillent, de la pâleur du ciel, que des douloureuses appréhensions qui oppressent aujourd'hui tous les cœurs....

Pour sortir un peu de la ville, je prends une rue transversale, et, après un bon quart d'heure de marche sur le versant de collines à peu près dénudées, d'où l'on domine Yalta et sa baie toujours belle, je me trouve au-dessus du village tatar de Dérékoy, gentil village, aux toits de tuiles roses ou de terre battue, avec les galeries basses et les escaliers découverts de ses maisons disposées dans la verdure sans symétrie, au hasard de la ruelle ou du sentier.

A l'est, de l'autre côté de la vallée, creusée par le torrent de Gouva, grimpe à travers les vergers, les tabacs et les vignes la route de poste, qui, de Sébastopol à Théodosie, contourne tout le littoral criméen, en suivant les bords de la mer d'aussi près que possible.

Le soleil vient de disparaître. Pour arriver à mon hôtel — l'*Hôtel Central*, qui est situé à l'autre extrémité de la ville! — je repasse par l'inévitable Rue du Quai. Quelques devantures s'éclairent. Je reconnais, dans certains magasins caucasiens, des turqueries parisiennes; sur la vitre d'un libraire je lis en gros caractères : *Lourdes*, de Zola.

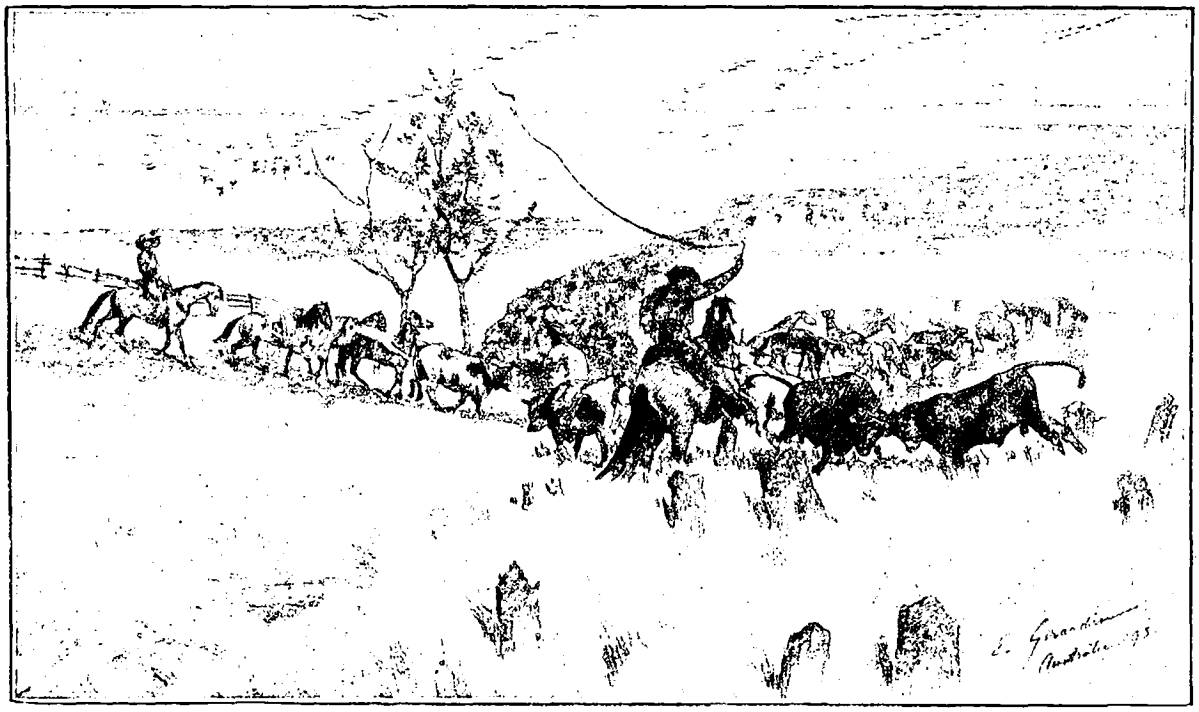
C'est un peu de la France tout ça, bien peu; mais de si loin, comme c'est doux au cœur!

Et le soir, en prenant mes notes, je constate que les nombreuses visites que j'ai faites à Yalta ne font que confirmer l'opinion que j'en avais consignée dès mon premier voyage, à savoir que cette ville n'a en somme de passable que ce qu'elle a de meilleur.

(*A suivre.*)

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

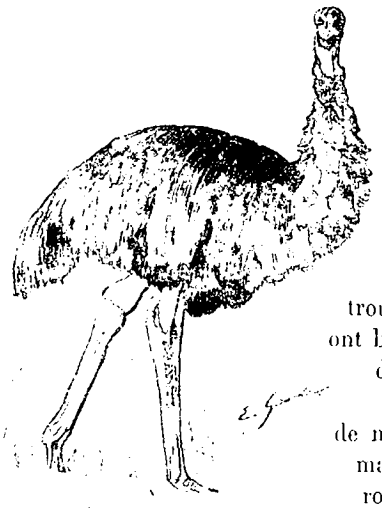


BUSHMAN ET GRANDS TROUPEAUX (PAGE 18). — GRAVURE DE BERG.

EN AUSTRALIE MÉRIDIONALE[1],

DEUX MILLE KILOMÈTRES A CHEVAL. — NOTES ET CROQUIS,

PAR M. EUGÈNE GIRARDIN.



CASOAR (PAGE 18). — GRAVURE DE BERG.

II

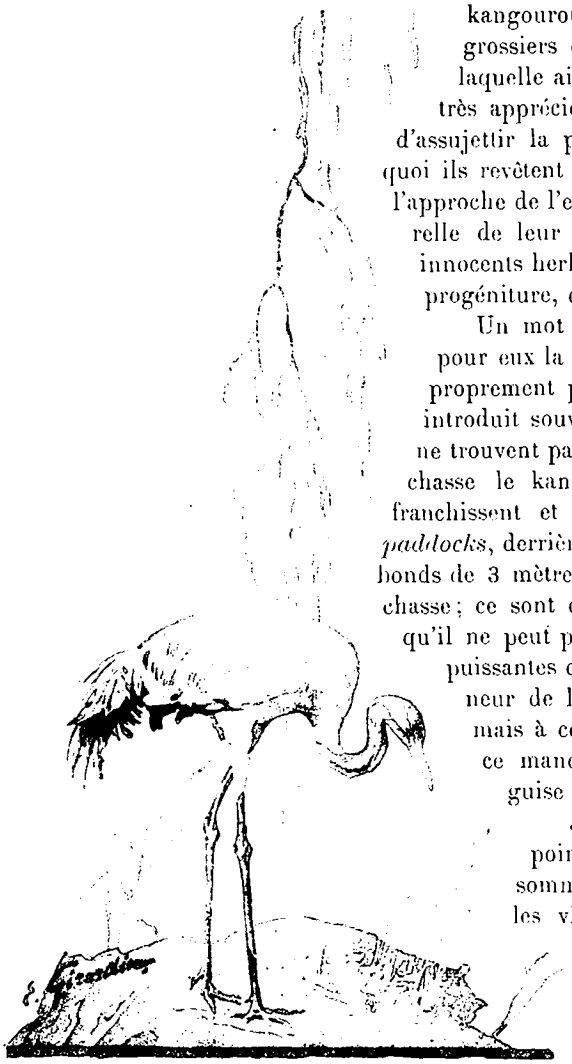
De la frontière de West Australia en South Australia. — Les collines d'Hampton. — Les kangourous. — Murrawijinés Caves. — Naturels de South Australia. — Le lac Acraman; lac Gairdner. — Nonrang Station. — Bushmen; grands troupeaux. — *Laughing jack ass* (oiseau-rieur).

LE 18 SEPTEMBRE. — Notre route va toujours insensiblement vers le nord-est. En quittant les bords de la mer, nous avons rencontré, non sans une grande joie, quelques places remplies d'une belle herbe appétissante, et quelques trous d'eau, restant des pluies. Nos chevaux se sont refaits à ces pâturages; ils en ont besoin : leurs flancs amaigris laissent apercevoir leurs côtes : on dirait des cerceaux de futaille.

Pendant quatre jours nous avons longé à notre droite une chaîne de montagnes, de mamelons plutôt, Hampton Range, comme Bill les appelle, et depuis hier nous marchons sur un terrain légèrement ondulé; par places nous trouvons des rochers, ronds, en forme de cratère de volcan, peu élevés et d'un faible diamètre, quelques-uns contenant de l'eau pluviale. L'aspect de la nature change encore : il y a maintenant plus d'herbe que de sable, ce que nous préférons naturellement. Nous arrivons dans les parages appelés *wallabys*, du nom de l'espèce de kangourous qui les fréquente Ces wallabys, les plus petits des marsupiaux, sont de pelage fauve; ils vivent par groupes nombreux, par familles. Les naturels les chassent avec des chiens *dingo* qui ressemblent beaucoup aux renards : oreilles droites comme ces derniers et de même couleur. Très agiles à la course, les wallabys les distancent rapidement; aussi, pour capturer plus sûrement ceux-ci, les aborigènes ont-ils trouvé le moyen de creuser des fosses assez profondes sur lesquelles ils mettent quelques branches recouvertes de terre : les pauvres et inoffensifs quadrupèdes, en leurs bonds désordonnés, tombent sur cette surface trompeuse, qui les fait choir au fond du trou; là leurs ennemis en ont facilement raison, en les assommant avec leur hachette de pierre. Le

1. *Suite. Voyez tome I, p.* 1.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



« NATIVE COMPANION ». — GRAVURE DE BERG.

kangourou est herbivore. Sa chair, peu savoureuse, ne sert que pour les palais grossiers des noirs; les fibres nerveuses qui se trouvent dans sa queue puissante, laquelle aide, autant que ses jarrets d'acier, à lui faire faire ces bonds prodigieux, sont très appréciées de ces sauvages, qui s'en servent de diverses façons : la principale est d'assujettir la pierre taillée de leurs armes ou le bout de leurs flèches dans le bois; après quoi ils revêtent le tout de la gomme tenace du xanthorréa. Dès que les kangourous sentent l'approche de l'ennemi, ils poussent un cri : les petits sautent aussitôt dans la poche naturelle de leur mère, poche ménagée sous l'abdomen; puis, au fur et à mesure que ces innocents herbivores sont près d'être atteints, on les voit d'un « geste » jeter à terre leur progéniture, qui, immobilisée par la peur, se laisse attraper facilement et tuer.

Un mot sur sa chasse par les coloniaux, qui en sont très amateurs; elle remplace pour eux la chasse à courre de nos forêts; car, chose remarquable, le cerf n'existe pas à proprement parler sur la terre australe; on a essayé maintes fois de l'acclimater, on en a introduit souvent venant d'Europe, mais, soit que le climat ne leur plaise pas, soit qu'ils ne trouvent pas la nourriture qui leur convienne, il y en a très peu qui aient résisté. On chasse le kangourou à cheval. Ladies et gentlemen ne connaissent pas d'obstacles, ils franchissent et les troncs d'arbres renversés et les *fences* ou barrières qui enclosent les *paddocks*, derrière les animaux qui lassent les meilleurs coureurs (la grande espèce fait des bonds de 3 mètres et demi à 5 mètres et plus). Des chiens spéciaux sont dressés pour cette chasse; ce sont de grands lévriers mâtinés de chiens courants. Lorsque le kangourou sent qu'il ne peut plus fuir, il fait tête à la meute, et (à l'égal du sanglier qui de ses défenses puissantes déchire les limiers) il découd les plus pressants de sa griffe acérée. L'honneur de la chasse revient au plus hardi, qui, armé de son fouet à longue lanière, mais à court manche, l'assomme du bout plombé en forme de massue qui termine ce manche. Puis il coupe le pied et le jarret de l'animal, qu'il offre ou garde à sa guise pour en faire un trophée. On fait des kangourous une acharnée destruction.

Je commence réellement à perdre la notion du temps, nous n'avons plus de points de repère, ni dimanches ni fêtes, pour nous rappeler quel jour nous sommes, et si je n'avais pris soin de rayer chaque jour, sur mon petit calendrier, les vingt-quatre heures écoulées, je ne pourrais certes plus dater exactement mes notes. Cependant je crois que nous devons être le 29 septembre.

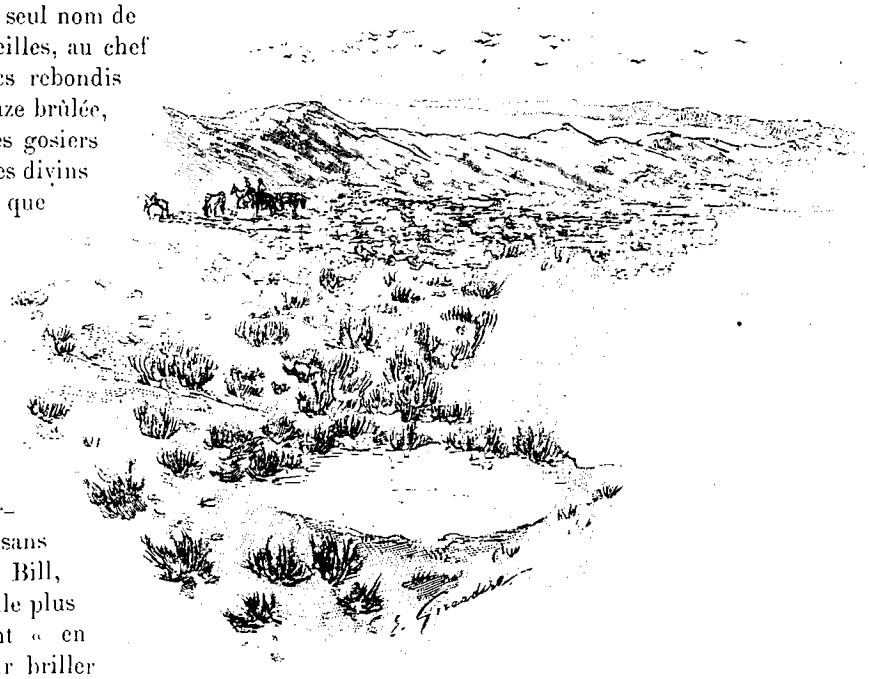
Depuis notre dernière étape du 18 nous avons quitté la colonie de West Australia pour entrer dans celle de South Australia. Les cratères que nous avons rencontrés augmentent encore, et deviennent plus grands, plus profonds; certains même sont de véritables citernes, où l'eau est douce et potable. Il y a dans le sol d'assez grandes anfractuosités, qu'on appelle des *caves* : les Bilcoolja Caves, dans lesquelles nous sommes entrés hier, étaient situées à notre droite, entre la mer et nous. Lorsque les tribus aborigènes étaient plus nombreuses, elles étaient établies dans ces réduits, refuges naturels contre les intempéries du ciel, mais aujourd'hui qu'insensiblement leur nombre diminue, peu de ces caves sont habitées. Bill me disait depuis quelques jours que nous devrions en apercevoir, car lorsqu'il était passé par là quatre mois auparavant, menant son troupeau en West Australia, il avait rencontré des noirs appartenant aux Bunburra, aux Burracunnia, aux Knanda, Wigunda, Cundallabia et autres tribus; il avait conversé avec eux dans leur idiome, et ils lui avaient dit qu'ils passeraient la saison chaude dans ces parages.

Nous devrons bientôt trouver sur notre route une citerne plus importante que toutes celles que nous avons vues jusqu'à présent, et près de laquelle est une espèce de hangar à moitié ruiné, élevé à l'aide de planches, on ne sait par qui ni quand; sans doute des navigateurs auront fait naufrage par là, et avec les débris de leur chaloupe ils auront édifié ce lamentable refuge pour s'abriter, mais s'ils n'avaient pas d'armes pour se défendre, ils ont dû servir de nourriture à ces peuplades farouches. Est-ce un vestige des explorateurs audacieux qui, les premiers, ont visité ces parages? Verrais-je leur propre habitation? Cook ou Bougainville se seraient-ils reposés à cette place?

Nous avons fait un repas de Lucullus, dont un wallaby a fait les frais. Seul de son espèce, égaré sans doute loin du troupeau, il s'est levé subitement presque sous les pieds de nos chevaux. Bill l'a tué de son revolver; il a encore fait un bond ou deux et s'est abattu lourdement. Cette viande, que nous trouverions détestable si on nous l'offrait dans une ville civilisée, nous change un peu de nos gibiers traditionnels (canards, cygnes noirs), dont nous commençons à nous lasser. Nous l'avons mangée en grillades, et le filet, artistement coupé, nous faisait l'illusion de succulentes *mutton chops*.

Murrawijines Caves. — Mallabic Tanks and Shed. — 2 octobre. — Nous voilà à ces Murrawijines Caves.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



HAMPTON RANGE (PAGE 13). — GRAVURE DE ROUSSEAU.

Cruelle ironie des hommes, baptiser ainsi, de ce nom respectable, ces vulgaires anfractuosités, ces creux! A ce seul nom de caves s'évoque toute la série des vénérables bouteilles, au chef couvert d'une belle poussière blanche, aux flancs rebondis recélant ces vins généreux couleur de rubis, de topaze brûlée, gloire de notre antique Bourgogne; nos pauvres gosiers desséchés auraient tant de bonheur au contact de ces divins crus! nos palais délabrés ne les savoureraient que mieux encore. Notre pomard, hélas! sera l'eau, l'eau que ces absurdes caves renferment.

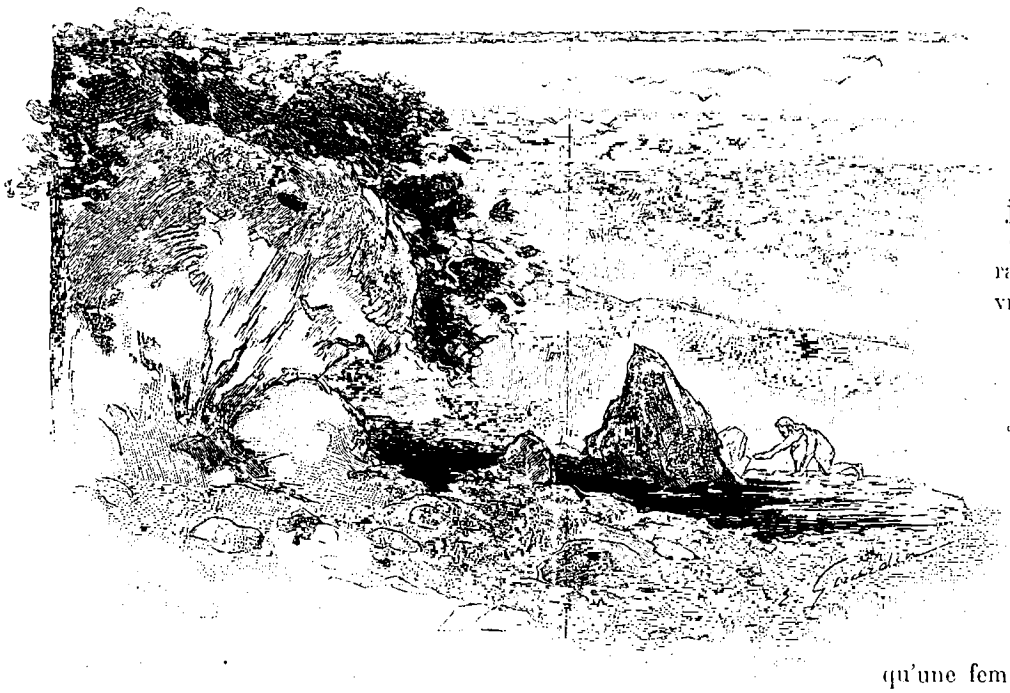
Un brave garçon que Bill! je m'attache beaucoup à lui; il est très drôle avec son sérieux. A peine une légère ombre bleue sur la lèvre supérieure; c'est un gamin, un grand gamin. Quand je travaille et qu'il n'a plus rien à faire, les chevaux étant pansés comme on peut le faire dans un si long voyage, c'est-à-dire sommairement, il s'installe derrière mon dos, regardant alternativement la nature et ma toile, toujours sans un mot d'approbation ou de critique. « Eh bien, Bill, lui dis-je, que dites-vous? Cette étude vous plaît-elle plus que celle d'hier? » Alors il rit silencieusement « en dedans »; je vois au fond de ses yeux un éclair briller une seconde, et il murmure, car il faut lui arracher les mots, quelques paroles brèves, insignifiantes. Non, décidément, il ne comprend pas les arts; je crois que lorsque nous nous quitterons, il ne laissera pas là son métier de bushman pour m'accompagner en France et tâter de la peinture. Il a quelque chose, dans le fond, de très sauvage. Avec son couteau il s'amuse parfois à « sculpter » dans une branche d'arbre une tête quelconque, qui viendra ou ne viendra pas, suivant le hasard; puis une fois qu'il l'a finie, il regarde drôlement, portant invinciblement les yeux sur le vermillon de ma palette (le rouge l'attire); moi, je fais celui qui ne comprend pas, voulant le pousser dans ses derniers retranchements. Alors il fait le simulacre de peindre avec son doigt, qu'il trempe dans une couleur imaginaire, d'une façon si comique que j'éclate de rire, et lui aussi. Je lui abandonne quelques détritus de couleurs et il barbouille son marron sculpté, mais en des tons si laids, que vraiment ce garçon ne fera jamais rien. Non, jamais je n'en ferai un élève.

3 octobre. — Au loin nous avons aperçu un lac dont il m'avait signalé la présence; depuis longtemps nous n'en avions pas rencontré un seul. En approchant des bords, nous avons vu une espèce de tronc d'arbre sur lequel se profilaient deux silhouettes d'hommes noirs, nus comme des vers; ils étaient occupés à pêcher avec des espèces de harpons, dont la pointe aiguë était faite des dents acérées du requin; ils ne paraissaient pas nous apercevoir et continuaient d'avancer en poussant leur embarcation, que maintenant nous distinguions nettement : sorte de pirogue, de canot fait en écorce de gommiers; ils se servent de la gomme du xanthorréa pour en fixer les sutures. Bill les *kou... hia* et ils répondirent par un *kou... hi* prolongé, et se dirigèrent vers nous; je pus voir dans toute sa laideur cette race dégénérée des Australiens : leur corps cuivré n'offrait dans ses lignes aucune harmonie comme on en voit chez les colosses noirs du Soudan; leurs épaules étroites faisaient paraître davantage encore la largeur des hanches et la grosseur de leur ventre ballonné, supporté par des jambes maigres et frêles, aux pieds plats, qui leur donnait l'air d'échassiers, de *native companions* arrivant en se dandinant. Quelques dents d'animaux divers enfilées par une fibre d'arbre autour du cou composaient tout le vêtement de ces créatures; deux de leurs propres dents, les incisives de la mâchoire supérieure, manquaient, ayant été arrachées volontairement; ce trou noir au milieu de cette rangée blanche est désagréable à voir! Bill leur dit en leur langage de nous mener à leurs cases; ils reprirent avec un air doux et résigné le chemin de leur embarcation, et nous suivîmes leur direction de loin à cheval. Sur un monticule étaient couchés pêle-mêle trois autres aborigènes, dont deux femmes, dans le même costume léger que leurs compagnons. Ces gens font mal à voir, tant ils ont l'air bête et chétif; la tête, très grosse en proportion du corps, est tout ce qu'on peut imaginer de plus laid; quelques peaux râpées de kangourous et d'opossums composent leur literie, leur garde-robe, et sont jetées en désordre sous des morceaux d'écorces d'eucalyptus appuyés sur deux branches. Autour d'un maigre feu, une des « dames », aux allures de singe, fait cuire, en le tenant dans ses mains, un assez gros poisson aux couleurs rosées. A leur demande nous leur faisons cadeau d'une bouteille vide : c'est pour armer leurs harpons; ils donnent à ces morceaux de verre, en les aiguisant sur les bords, la forme d'un fer de lance, qui remplace avantageusement les fragments de quartz dont ils se servent. Au cou d'une des femmes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

brille un petit lingot d'or gros comme une noisette; elle l'aura probablement trouvé dans les terrains aurifères, à la surface du sol, plus au nord, mais elle en ignore sans doute et l'usage et la valeur. Nous quittons ces étranges humains à 2 heures après une courte halte. Ils nous regardaient manger et fixaient surtout un pot de confiture dont je leur fis quelques tartines sur les galettes de blé que nous confectionnions chaque jour.

15 octobre. — Cette nuit, machinalement, je songeais, en somnolant, que c'était le terme. Je voyais ma concierge monter sa quittance, me raconter les potins du quartier pendant que je lui comptais en beaux louis dorés le prix de mon loyer. Je pensais que cette époque néfaste se présentait bien souvent, et j'enviais les gens que cette date laisse indifférents. Mais quand, à l'aube, réveillé par le bruit que faisaient nos chevaux, j'ouvris les yeux, je vis qu'heureusement j'avais rêvé, et que, pour ce jour du moins, j'échapperais à la réalité du 15, je ne verrais pas la silhouette du terrible papier suspendue sur ma tête. Dans ces déserts, où depuis huit jours deux points seulement nous avaient un peu reposé la vue de l'uniformité constante du sol, le Cuddy Well et l'Euria Well, près du lac Macdonald, j'étais à l'abri de cette date, et momentanément rayé des rangs des pauvres contribuables.



MURRAWIJINES CAVES (PAGE 15). — GRAVURE DE BELLENGER

Je ne sais pourquoi, mais toute la journée l'image d'une de ces « dames » noires rencontrées l'autre jour me hantait; peu à peu j'arrivais à la trouver moins horrible; non, je n'avais pas dû bien la regarder, il n'était pas possible qu'une femme fût si laide. Puis je mêlais son image, sans m'en douter, avec celle d'une jolie petite négresse dont les formes sculpturales et marmoréennes m'étaient nettement restées dans l'esprit : le geste si gracieux de son bras lorsqu'elle tendait la main, laissant apercevoir un coin de sa jeune gorge impeccable, je m'en souvenais admirablement. Il y a cependant près de huit ans de cela. Son nom, je ne l'ai jamais su. Du mélange de ces deux créatures, j'avais une véritable obsession, qui même n'était pas sans charme.... et je descendis de cheval pour marcher et chasser de mon cerveau ces fantômes.

22 octobre. — Une mer presque que ce lac Acraman, entouré de collines qui déroulent à perte de vue leurs monticules, et dont les plus élevées sont les Coolva Hills et les Yarngee Hills. Ses eaux sont douces et nous offrent des bains réparateurs; nous préparons des lignes et nous pêchons pour nous procurer quelques poissons qui changeront un peu notre menu monotone; nous voilà installés : tel un bon bourgeois de Poissy, la tête ombragée d'un vaste panama, commodément assis sur un pliant à l'ombre d'un saule, tels nous autres, sous les branches d'un eucalyptus, nous taquinons le *black fish*, goujon de ces contrées; ils se laissent prendre bien facilement au bout de la ligne, ces poissons aux yeux à reflets d'or, ils ne frétillent pas allègrement comme le barbillon : c'est qu'ils n'ont pas fréquenté les arches des ponts parisiens,... leur chair nous offre avec assez de finesse un goût qui ressemble à celui de la tanche. Mais, ô merveille! la ligne de mon compagnon plonge! Quel monstre va-t-il nous remonter?... Je suis anxieux.... C'est une grosse écrevisse. Ma joie est sans égale : nous allons donc manger de ces excellents crustacés dont nos ruisseaux de Plombières en Lorraine donnent de si merveilleux spécimens! Hélas! malgré la savante cuisson que je leur ai fait subir, et mes soins presque paternels, au fur et à mesure que leur carapace se colorait d'une puissante couleur écarlate, quand elles ont été servies, « en buisson », sur notre « table », elles étaient immangeables; force nous a été de les rejeter dans leur humide élément. Ainsi s'en vont les joies de la vie, ô fragilité des plaisirs!

30 octobre. — Notre route s'enfonce droit à l'est. Depuis le 1er octobre nous inclinons un peu vers le sud. Après avoir quitté le lac Acraman et ses mauvaisos écrevisses, nous avons côtoyé les bords de l'immense lac Gairdner, dont les rives, très découpées, offraient souvent de jolies échappées. Nous marchons dans une région

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

CHASSE AU KANGOUROU (PAGE 13). — DESSIN DE GIRARDIN, GRAVURE DE BERG.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de collines ininterrompues, que nous montons, descendons ou contournons. Une route, la première que depuis notre départ nous ayons croisée, une piste plutôt, s'enfonce dans le nord, le long des pentes du lac, pour relier quelques stations de bétail. Il y a quelques natifs à un endroit dit *Kolanno Natives Well*, proche de citernes et de la Nonrang Station, où nous avons reçu une bonne hospitalité des colons, un brave homme au ventre omnipotent, et sa femme, longue et mince. Nous avons bu une bonne bouteille de *Lager beer* à leur santé. Cette station a peu d'importance encore, n'étant en activité que depuis peu de temps. Située entre deux lacs, ceux de Macfarlane au nord et de Gilles au sud, elle offre de belles places aux bestiaux, une herbe dorée et de l'eau douce provenant de citernes naturelles. Les colons nous disent qu'ils attendent d'un jour à l'autre un convoi de bestiaux et de chevaux, venant de la Nouvelle-Galles. Nous avons dormi dans un lit. Quelle couche comparable à celle-là! Ce mauvais sommier, je le trouvais aussi moelleux que le lit le mieux emplumé.

Nous avons mangé du mouton à Nonrang Station, la première fois depuis bien longtemps. Cette viande fraîche nous a fait un plaisir infini. Nous avons emporté un animal tout dépouillé, qui nous nourrira bien pendant deux jours. Mais les chaleurs qui commencent à devenir extrêmement fortes ne sont pas faites pour conserver nos victuailles, toujours en ballottage sur le dos de nos chevaux : la température s'est subitement élevée depuis une quinzaine de jours; jusqu'à cette époque nous l'avions supportée assez bien, rafraîchie comme elle l'était par les brises du sud et le voisinage constant de la mer. Mais quand souffle le terrible vent du nord, la chaleur augmente subitement, et maintenant nous sommes loin des côtes. Cependant nous n'avons pas à nous plaindre; Bill, qui a passé trois ans en Queensland, me disait combien il avait souffert de ces chaleurs tropicales. Nous, lorsque nous rencontrons des lacs, nous pouvons nous y rafraîchir en toute sécurité, mais lui dans cette colonie ne pouvait en faire autant. Les eaux perfides, à l'air somnolent, y cachent le terrible crocodile, terreur des habitants.

C'ÉTAIT UN SERPENT QU'IL AVAIT AINSI ATTRAPÉ (PAGE 20). GRAVURE DE BERG.

Il n'y a pas d'animaux carnassiers en Australie, le voyageur n'a pas à craindre la rencontre imprévue d'un de ces grands mammifères, félins ou pachydermes, éléphants, rhinocéros, à la peau rugueuse; les fleuves ne sont pas habités par les gros et lourds hippopotames; la panthère ne guette pas sa proie, sur un arbre, immobile, et le lion, le roi des fauves, ne se promène pas en rugissant dans ces forêts immenses. Un seul animal est à redouter, et n'est pas des moins dangereux, justement en raison des grandes herbes dans lesquelles il vit et pullule : c'est le serpent. Le plus répandu est le *black snake* (serpent noir), dont la morsure est mortelle; ce reptile habite partout : dans les herbes il chasse les mulots, les rats, les souris; dans les marécages les grenouilles lui servent de pâture; dans les arbres il mange les oiseaux; sur les bords de l'eau il déniche les œufs des canards et autres volatiles aquatiques. C'est un danger constant. Heureusement qu'il est doué d'une ouïe très fine, et se sauve aussitôt qu'il entend un bruit de pas : mais si l'on marche sur lui quand il est endormi, malheur à l'imprudent! Puis il y a le *death adder* (le serpent qui donne la mort), le *diamond-snake* (serpent diamant), etc. Quand on descend une rivière, les avirons relevés, se laissant couler au fil de l'eau, sans faire aucun bruit, on aperçoit le long des rives des amas qui ressemblent de loin à des branches d'arbres, bois mort ou racines, mais soudain ces choses inertes en apparence plongent : ce sont des reptiles. On est arrivé à combattre le venin mortel avec assez de succès quand on s'y prend à temps. Au moyen d'une petite seringue de Pravaz, comme celles qui servent pour les piqûres de morphine, on fait une injection sous-cutanée de strychnine. Malheureusement le médecin habite souvent très loin et le malade qui n'est pas soigné meurt au bout de deux ou trois heures, les membres raidis, engourdis, paralysés par ce poison subtil.

31 octobre. — Nous avons rencontré les Bushmen attendus à Nonrang Station. Il se trouve que ce sont des amis de Bill, aussi prenons-nous notre repas en commun; un casoar émeu, qu'ils ont eu la chance d'abattre le matin même, en fait les frais. Généralement, lorsqu'on ne les tue pas sur le coup, ces animaux, même blessés grièvement, échappent à toute poursuite; leurs ailerons déployés au vent, sur lequel ils se soutiennent, ils font des enjambées terribles qui les mettent rapidement hors d'atteinte. Les Bushmen sont en route depuis quatre mois. Partis de la Nouvelle-Galles du Sud, ils ont fait près de 1 500 kilomètres, à l'allure moyenne de 20 kilomètres par jour. Il n'est pas rare de rencontrer ces grands troupeaux, qui s'augmentent encore en chemin par de nombreuses naissances, voyageant de la sorte à des distances énormes, mangeant dans le trajet l'herbe réservée sur les pistes, qu'on appelle des routes ou *tracks*, très larges le plus souvent, faites exprès pour cela.

C'étaient des figures typiques que ces deux Bushmen que nous avions rencontrés. L'un, âgé déjà et le paraissant davantage à cause des nombreuses rides qui sillonnaient sa face et son cou couleur de brique; sur la tête, un grand chapeau gris en feutre mou, aux larges bords, autour duquel s'enroulait une mousseline

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LAC GAIRDNER (PAGE 16).
GRAVURE DE RUFFE.

blanche, et par-dessus la mousseline, tombant jusque sur ses épaules, un filet aux mailles menues destiné à l'abriter contre les piqûres lancinantes des petites mouches si désagréables dans ces contrées; une chemise de flanelle rougé, couverte de poussière blanche, lui ceignait le corps: il enfourchait un fort cheval de ses deux longues et maigres jambes, bottées jusqu'aux genoux : tel était cet homme, aux cheveux blanchis avant l'âge par son dur métier. Son compagnon, quoique de beaucoup plus jeune, lui ressemblait en bien des points. Marchant derrière le troupeau mugissant, beuglant et hennissant, à côté de leurs chevaux de bât, sans mors de bride, une cloche au cou, qui portaient leur maigre bagage, c'était un véritable plaisir de voir avec quelle adresse, d'un coup de leur long fouet à manche très court et à lanière longue de trois et quatre mètres, ils rétablissaient l'ordre dans le troupeau, ces centaures « fin-de-siècle » du Nouveau Monde, cinglant ici un taureau farouche, qui se mettait en travers du chemin, et de ses cornes acérées, pointues, frappait un rival, là une jument hennissante qui, en folles galopades, s'ébrouait bruyamment. .

Ils cheminent ainsi, ces hommes, pendant d'interminables journées, de longs mois monotones, vivant sobrement quand ils sont dans la brousse, dormant la nuit par terre, enroulés dans une simple couverture, à la spartiate, jusqu'à l'accomplissement de leur tâche; mais, une fois leur voyage terminé, leur salaire réglé, ils vont de *bar* en *bar*, dans les *public-houses*, où ils consomment bruyamment et en quelques jours le prix de leur labeur. Ne leur cherchez pas querelle alors; le whisky dont ils s'abreuvent à l'excès les rend pareils à des fous; tous les moyens leur sont bons : le couteau, le revolver, sont jeux d'enfants pour eux. A l'instar du matelot, habitués comme ce dernier à de longues privations, de longues abstinences, ils rattrapent le temps perdu, roulant de bouge en bouge, et y laissant leurs économies. Quand ils n'ont plus d'argent, ils remontent à cheval pour s'enfoncer à nouveau dans les profondeurs du continent. Cavaliers consommés, ils dressent les chevaux sauvages les plus farouches; vivant continuellement dans le *Bush*, ils acquièrent la finesse du natif, dont ils savent déjouer les pièges : hommes véritablement indispensables pour ces contrées; dans les « stations », ils sont très appréciés pour les soins qu'ils savent donner aux bestiaux.

Nous avons donné à ces deux braves une de nos dernières bouteilles de whisky. Ils en ont été bien heureux, et nous nous sommes séparés, eux pour arriver au terme de leur long voyage, nous pour continuer notre route. Le grand troupeau, qui s'était couché en partie pendant la halte, s'est relevé lourdement aux claque-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ments des longs fouets, et peu à peu s'est remis en marche, soulevant derrière ses milliers de pieds, de pattes fourchues, un grand voile de poussière, qui nous dérobe bientôt la silhouette de nos deux cavaliers. Nous entendons encore, d'espace en espace, de sourds beuglements, et bientôt le silence se fait partout.

Un de nos chevaux est presque fourbu, il se traîne lamentablement. Nous aurions dû, comme je l'avais proposé, le laisser à Nonrang Station, où il se serait refait. Nous avons reporté sur le dos de ses camarades sa charge, bien allégée déjà; il fait peine à voir. Si demain il ne reprend pas de forces, le Bushman, d'une balle dans la tête, mettra un terme à sa lente agonie.

2 novembre. — Depuis plusieurs jours il me semblait avoir entendu de lointains éclats de rire, mais, craignant de paraître par trop naïf aux yeux de mon guide, qui, avec son flegme national, ne s'étonnait de rien, je me taisais; le rire recommençait, mais toujours au loin; peut-être, pensai-je, sommes-nous peu éloignés d'une tribu d'aborigènes qui se livrent à leur joie; cependant je devais me tromper, car j'avais fait promettre à Bill que sitôt qu'il croirait voir un naturel il m'avertirait, et il restait immobile à plumer un cygne noir. J'étais en train de peindre au pied d'un arbre, sous mon parasol blanc, quand tout à coup, juste au-dessus de ma tête, un rire énorme, colossal, infernal, me fait sursauter; levant les yeux, je vois deux oiseaux de la taille d'une poule, sur la même branche, bec contre bec, la crête hérissée, ayant l'air de se disputer. Je compris que c'étaient là mes deux farceurs, qui s'en donnaient à bec que veux-tu; on aurait dit deux grasses portières en tablier blanc se disant mille sottises. Je reconnus ces volatiles pour en avoir vu un spécimen à Paris, catalogué sous le nom de « martin-chasseur »; mais son vrai nom, le seul qui lui convienne, est certainement celui d'oiseau-rieur ou *laughing jack-ass*; sa femelle s'appelle *jenny-ass*.

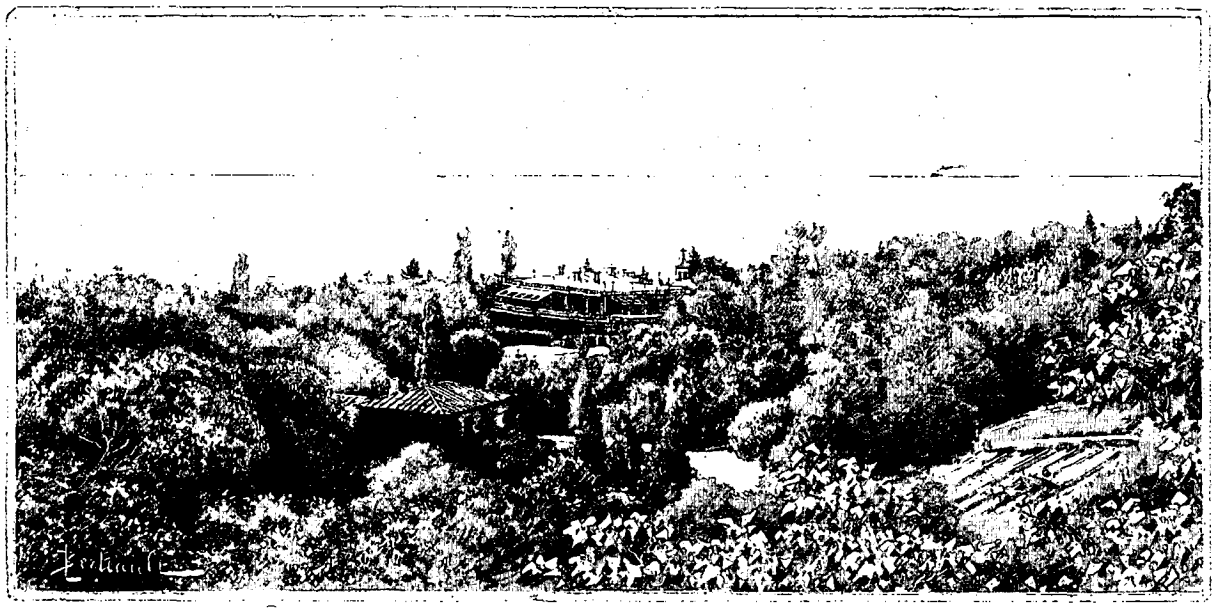
Cela prouve, une fois de plus, combien les noms sont trompeurs : telle femme qui répond au nom de Blanche a souvent l'épiderme très foncé; celle-ci, qui s'appelle Marguerite, n'a rien dans la taille, la démarche, qui rappelle la délicatesse de cette charmante fleur; enfin une autre qui avec la douce appellation de Violette devrait, elle aussi, en avoir la timidité et le charme, n'est qu'une grossière maritorne. Ne croyez donc pas que de son naturel cet oiseau soit joyeux; bien au contraire, il vit seul et mélancolique. Perché sur une branche, il reste des heures entières à l'affût, ne se mettant à rire, contrairement aux humains, que lorsqu'il est en colère : c'est quand un de ses semblables, jugeant la place bonne pour lui, vient et tâche de s'en emparer.

Il vous est certainement arrivé, un jour d'hiver, de vous promener sous les futaies décharnées, alors que les feuilles tombées, élargissant l'horizon, permettent de voir les fûts des arbres se perdre en bleus infinis.... Sonore, argentine, égrenée son à son comme les perles d'un rosaire, la voix du coucou s'entend... et, affaiblie en écho, reprend son refrain. C'est comme l'exclamation de la forêt elle-même, que l'oreille surprise et charmée écoute. Dans les claires et silencieuses forêts australes, le cri aigu et glapissant du jack-ass a l'air d'être le rire des noueux et difformes eucalyptus....

Je m'étais remis à peindre, ne pensant plus à tout cela, quand soudain je vis l'oiseau se jeter à terre à cinquante pas de moi, puis s'enlever dans les airs, tenant dans son bec comme une ficelle qui se tortillait; arrivé assez haut il lâcha cette ficelle, qui sur le sol se brisa en retombant : c'était un serpent qu'il avait ainsi attrapé; je compris son utilité et le remerciai intérieurement de m'avoir débarrassé de cet incommode voisin. Nous approchons des parages où ces reptiles se trouvent en grande quantité; les chaleurs les réveillent de leur torpeur, de leur engourdissement. Il va falloir faire attention à l'endroit où nous poserons nos pieds; malheur à nous si nous marchons sur un de ces répugnants reptiles. Toute morsure est mortelle; aussi, quand, trop fatigué d'être à cheval, je descends, et, tenant ma monture par la bride, je me dérouille les jambes, je n'ai pas trop d'yeux pour explorer les herbes, où je crois toujours voir la petite tête, armée de la langue fourchue et agile du serpent, se dresser. (*A suivre.*)

LE BLACK SNAKE (PAGE 18). — GRAVÉ PAR ROUSSEAU.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LIVADIA : PALAIS D'ALEXANDRE II (PAGE 23). — DESSIN DE BERTEAULT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

LES RÉSIDENCES IMPÉRIALES EN CRIMÉE[1].

LIVADIA : SON HISTOIRE. — On a prétendu jusqu'à ce jour que le nom de *Livadia* vient du grec *livadion* : « prairie, lieu humide », et que ce nom aurait été donné à ces parages, à cause de leur fraîcheur, par les Grecs, qui en furent les premiers habitants. Je ne trouve point cette opinion suffisamment justifiée, d'autant plus que les voyageurs ne parlent de Livadia — *Livadie*, d'après eux — qu'aux environs de 1820. Je croirais plutôt que ce nom fut donné à cette partie du littoral par le général des *arneutes*[2] criméens, Reveillotti, qui créa cette propriété et qui voulut, en Grec patriote, perpétuer le souvenir de cette autre Livadie (Livadia), ville d'Hellade près de laquelle se trouvait l'antre de Trophonius et dont la rivière roulait les eaux de l'Oubli et du Souvenir : le Léthé et la Mnémosyne. Quoi qu'il en soit, voici comment s'exprime vers 1834 un des premiers voyageurs — si ce n'est le premier — qui fasse mention de Livadia : « Après avoir monté pendant deux verstes environ, on arrive à une maison de campagne entourée d'un petit parterre qui touche au chemin; c'est une propriété du général Reveillotti.... Si M. Reveillotti réalise ses intentions, dans quelques années cette propriété, d'où l'on a des points de vue magnifiques, deviendra un des endroits les plus beaux et les plus productifs de la côte[3].... » Cette prédiction s'est réalisée tout entière, et Livadia est certainement une des plus belles perles du Yaïla, ce diadème de pierre dont cependant Aloupka[4] restera toujours l'incomparable joyau.

Ce domaine fut acheté au général Reveillotti par le comte Pototsky, dont les héritiers le vendirent aux apanages impériaux; et quelque temps après, Alexandre II l'offrait par un oukase à l'impératrice Marie Alexandrovna.

LE PARC. — Livadia se trouve située à quatre verstes de Yalta. Coupée par la route de poste qui longe la côte jusqu'à Sébastopol, la propriété s'étend sur les premiers versants du Yaïla et descend jusqu'à la mer. Sa superficie est de 316 hectares, 72 ares, sans compter les terrains de rapport et sous bois. Elle se compose actuellement de trois parties : la Livadia primitive, où se trouvent le parc et les résidences; *Jacquemard* ou *Biyouk-Tchaïr*, qui comprend la ferme et les volières; *Maraveli*, tout entier sous forêt.

Après avoir franchi la porte cochère, je traverse au galop de grands terrains vagues presque déserts, au milieu desquels se dresse quelquefois une construction massive, sans caractère : caserne, dépôt de bois ou de pompes à incendie. Deux ou trois guérites rayées transversalement de noir; bien lugubres ces guérites! bien mornes ces sentinelles qui s'en vont, d'un pas fléchissant d'ennui, le fusil oublié mal soutenu par deux bras ballants! En avançant : les écuries dont les murs sont décorés de médaillons de pierre qui encadrent des têtes de chevaux en ronde bosse; puis, de temps à autre, un peu de verdure. Plus loin, la houleuse frondaison du parc et de la forêt; là-haut, les sommets du Yaïla, qui semblent d'acier sous le soleil; là-bas, la mer qui, elle aussi, a des reflets métalliques.

Et je m'arrête en face d'une fontaine de pierres frustes, non loin des chancelleries de l'intendance du

1. *Suite. Voyez p.* 9.

2. *Arneutas*, milice grecque engagée au service de la reine en 1779, pour aider à la conquête de la Crimée.

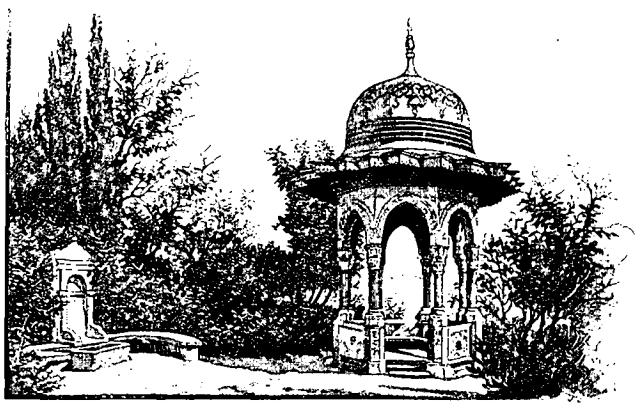
3. *Guide du voyageur en Crimée*, par G.-H. Montandon, p. 152.

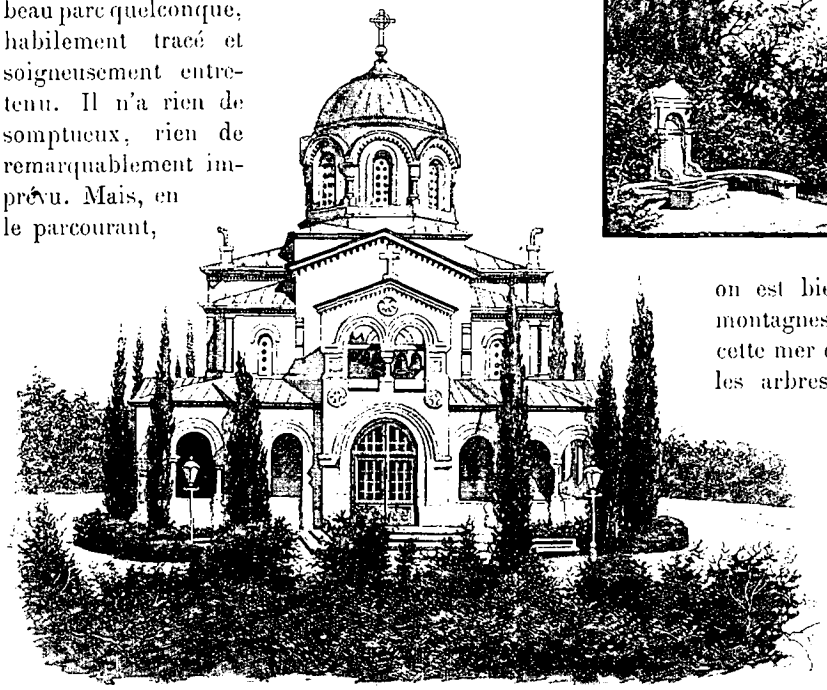
4. *Aloupka*. Le seul véritable palais de la Crimée, situé à 7 kil. de Livadia. Cette idéale résidence appartient aux héritiers du prince Woronzoff, qui en fut le créateur. Nous en avons donné la description dans le *Tour du Monde*, tome XXXV, p. 383.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

domaine. Là, après quelques formalités de rigueur, je pénètre dans le parc, accompagné, selon l'usage, d'un gendarme qui ne me lâchera qu'à la sortie.

Tout d'abord, ce parc semble beau tout simplement, comme un beau parc quelconque, habilement tracé et soigneusement entretenu. Il n'a rien de somptueux, rien de remarquablement imprévu. Mais, en le parcourant,





KIOSQUE TURC. — ÉGLISE DE LIVADIA. — DESSIN DE GOTORBE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

on est bientôt sous le charme de ce cadre de montagnes si pittoresquement découpé et de cette mer qui, à tout instant, laisse traîner entre les arbres et au fond des allées comme de longues courtines d'une moire chatoyante : cet ample rideau de pierre qui se développe au nord en grands plis froissés ou déchirés par les torrents d'hiver et les vents du large; cet immense miroir bleu qui n'a pour limite que l'immense horizon : voilà ce qui donne à ce parc ce que n'auront jamais Versailles ni Rambouillet, je veux dire les avantages d'un tableau ravissant exceptionnellement éclairé.

Il paraît que ce parc avait été tracé par un certain Tascher, parent de Joséphine de Beauharnais, qui serait entré au service du comte Pototsky après avoir étudié l'horticulture en Suisse par ordre du Premier Consul.

Quoi qu'il en soit, il m'a été déjà donné de parcourir souvent ces allées soigneusement sablées qui se croisent sous l'ombre des essences les plus variées : platanes d'Orient, oliviers, cèdres, ormeaux, cyprès, figuiers, chênes-liège, chalefs et mille autres encore. C'était toujours en été, et alors toutes les feuilles étaient vertes, toutes les corbeilles fleuries et débordantes de roses, toutes les pelouses doublées d'un gazon velouté, toutes les mosaïques végétales coloriées comme au pinceau; mais aujourd'hui, quoique tardif, l'automne a déjà terni cet éclat du feuillage; les roses se font rares, très rares, les pelouses ont des taches de cuivre, et les mosaïques des pâleurs de vieilles fresques. Et je me sens envahi par une infinie tristesse faite de regrets et d'appréhensions vagues, d'affectueuse compassion et aussi de douloureux sentiment de l'impuissance des hommes, en songeant que le puissant autocrate qui lutte contre un mal implacable est là, tout près, sous ce toit que j'entrevois d'ici. Le Père des Slaves, le « Bon Géant », notre illustre ami, a probablement foulé plus d'une fois ce gravier que je foule, en méditant de pacifiques projets auxquels ses loyales sympathies pour la France n'étaient sans doute pas étrangères. — Et, comme je frôle un superbe massif de chrysanthèmes, je les trouve sinistres, ces fleurs d'une beauté macabre dans leur épanouissement tardif. Ces fleurs, quel sera leur destin? Iront-elles fleurir une table de fête, ou parer un cercueil?...

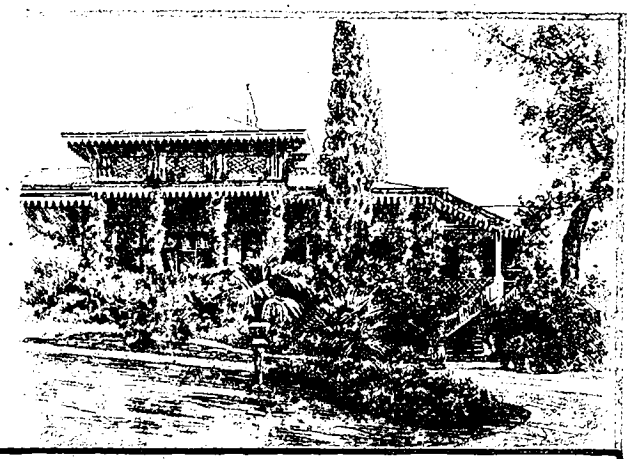
Je viens de déboucher sur le chemin qui conduit des palais à la mer. J'avance un instant dans l'ombre d'une tonnelle que domine une coquette rotonde mauresque. La plage n'est pas loin : j'entends les vagues et j'entrevois à travers les arbres deux mouettes blanches qui disparaissent aussitôt du côté de la mer. En effet, l'horizon se découvre bientôt, et voici la grève, où, près d'une maisonnette tatare, s'élèvent la baignoire et la piscine.

Là j'observe avec ennui que le temps va changer : la mer devient méchante, elle se ride de petites vagues laides, irrégulières, qui roulent vers l'horizon comme du duvet de cygne. Derrière moi, un brouillard sale et froid monte lentement et se déchire aux arêtes du Yaïla.

Je remonte vers le palais, m'attardant à plaisir sous un ravissant berceau de roses grimpantes; puis je remarque plusieurs jolies fontaines, notamment les fontaines *mauresques*; *de Marie*; *de la Nymphe*; *de Vénus*. L'eau de cette dernière coule d'une urne que tient une statue de marbre étendue dans un sarcophage, sur lequel un bas-relief allégorique, encadré d'arabesques, représente l'Hyménée. Le sarcophage et la

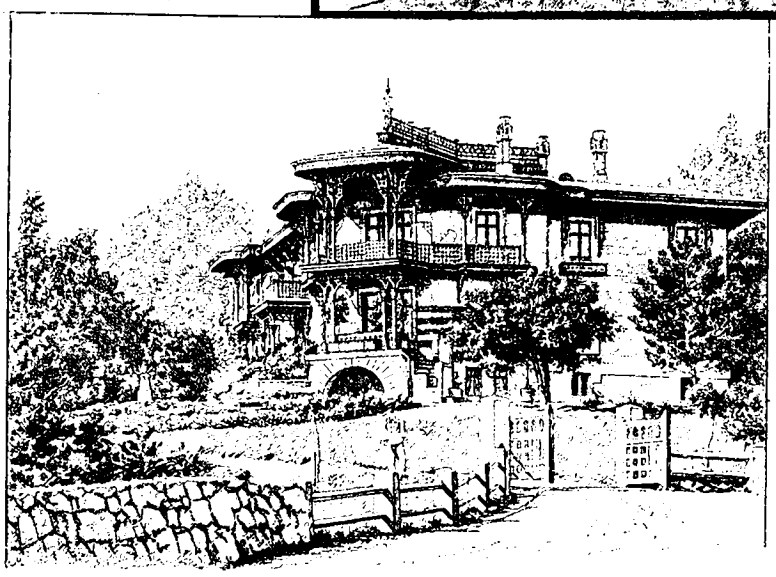
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

statue viennent de Pompéi, d'où le comte Pototsky les avait rapportés, paraît-il, après les avoir brisés en morceaux, afin de déjouer la surveillance des douanes italiennes.



L'ORATOIRE. — En passant, j'entre dans l'oratoire, construit avec des pierres d'Inkerman. Un joli bijou, cet oratoire, du byzantin le plus pur. Les fresques en sont très soignées, très léchées, d'une éblouissante vivacité de coloris; mais on y sent, comme toujours, dans la rigidité des attitudes et la placidité béate de l'expression, l'inspiration de l'artiste paralysée par les prescriptions restrictives, traditionnelles et immuables de l'iconographie orthodoxe.

LES RÉSIDENCES. — Non loin de l'oratoire s'élève le palais de l'Impératrice défunte Marie Alexandrovna, qu'habitait ordinairement Alexandre II. Ce palais, que je visitai il y a deux mois à peine, est occupé pour le moment par la famille impériale, accourue auprès de l'auguste malade. Rien de simple, mais aussi rien d'aristocratiquement élégant comme cette charmante résidence d'été, qui ne se compose que de deux étages, bordés sur la gauche d'une large galerie. Dans l'intérieur, rien de bien frappant non plus, mais cette atmosphère spéciale des lieux consacrés par d'imposants souvenirs : un salon blanc et or, avec de bien beaux vases chinois et japonais; la chambre de l'Impératrice défunte, pas grande, mais coquette, aux murs garnis d'aquarelles des meilleurs maîtres et de tableaux crimées signés par le célèbre mariniste russe Aïvazovsky; le cabinet de l'empereur Alexandre II, sévère, confortablement aménagé pour les travaux solitaires.



PARC DE LIVADIA, PETITE RÉSIDENCE D'AI-THODOR, PALAIS D'ALEXANDRE III
DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

On se sent pris d'un religieux respect, comme un dévot au pied d'un autel, en présence d'un grand fauteuil vide où s'est souvent assis le Libérateur de l'esclave russe; en face de cette table sur laquelle il a peut-être signé le saint oukase d'émancipation et élaboré ce projet de constitution que devait anéantir la bombe d'un assassin. Et dire que c'est le digne fils de ce martyr qui succombe à deux pas d'ici sous le poids écrasant de

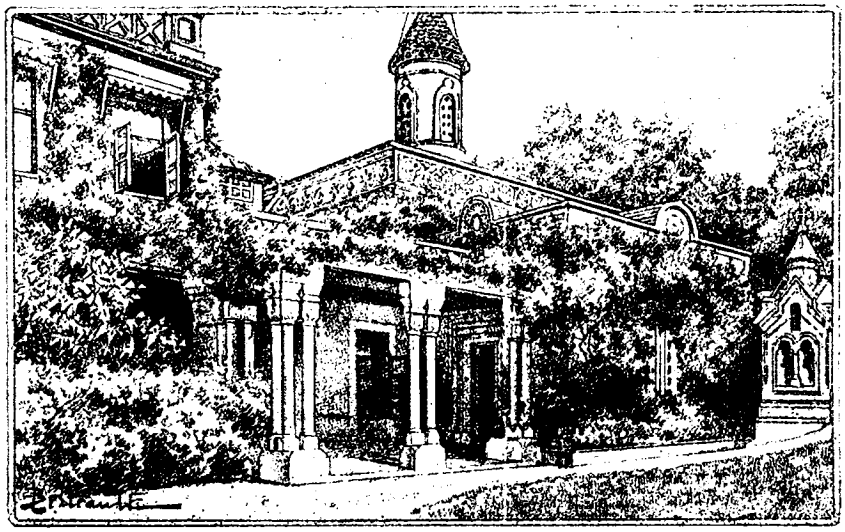
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

responsabilités terribles, encore aggravées par les scrupules d'une conscience timorée de chrétien, de père dévoué et d'honnête homme! N'est-ce point Chamfort qui a dit : « Il y a deux choses auxquelles il faut se faire, sous peine de trouver la vie insupportable : les injures du temps et l'injustice des hommes »?

L'étage supérieur était destiné aux enfants. Tout y est d'une simplicité bourgeoise. De grands châssis de simple toile cachent les lits. Sur les murs, de jolies gravures d'une moralité très suggestive, et le programme d'une fête écrit en français : un souvenir de jours heureux....

En regagnant le perron principal par le grand balcon, j'ai remarqué une carte géographique de la Crimée d'Aïvazovsky et un plan à vol d'oiseau de Livadia du même maître.

La résidence d'Alexandre III, qui l'occupait déjà alors qu'il n'était que grand-duc héritier, a été construite dans le voisinage du palais que nous venons de parcourir, mais dans un style tout différent, et elle est d'apparence plus prétentieuse. L'architecte qui en a tracé le plan et qui l'a meublée s'est visiblement inspiré du palais des Khans de Bakhtchi-Saraï.



PETIT PALAIS DIT « MAISON DE LA SUITE » ET ORATOIRE D'ALEXANDRE II. — DESSIN DE BERTEAULT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

A première vue, c'est à l'extérieur un assemblage assez confus de balcons à colonnettes; de galeries ajourées de corniches aux consoles apparentes dont les articulations compliquées sont très décoratives, de frontons à tympans évidés en dentelles, de pignons fluets et élancés comme des fûts de minaret. Mais lorsqu'on y regarde de plus près, on observe bientôt que tout ce revêtement de bois peint et finement découpé s'harmonise de la façon la plus pittoresque avec le flot de verdure qui le cerne, l'enlace et l'escalade de tous côtés. Le perron principal est surtout coquet sur sa base cintrée et buissonneuse, et le balcon délicatement ouvragé qui la domine.

A l'intérieur, les ornements et particulièrement les cheminées du cabinet de l'empereur ont été dessinés d'après des modèles copiés à Bakhtchi-Saraï. Tout y est dans le style mauresque, jusqu'à l'ameublement, dans la mesure permise par les exigences du confort européen.

En m'éloignant, je revois la maison de la suite; entre les arbres, les toitures rouges de la ferme; plus loin, à 360 mètres au-dessus de la mer, le petit palais d'*Eriklik*, construit sur le conseil des médecins par l'impératrice Marie Alexandrovna, et plus loin encore, les vignes qui s'enfoncent à profil perdu, d'un côté sous la forêt, de l'autre jusqu'à la mer. Je remonte en voiture pour rentrer à Yalta. Le vent s'est levé, vent du nord glacé et pénétrant. De vilains nuages salissent le ciel, et dans ces nuages passe le vol affairé des grands aigles du Yaïla.

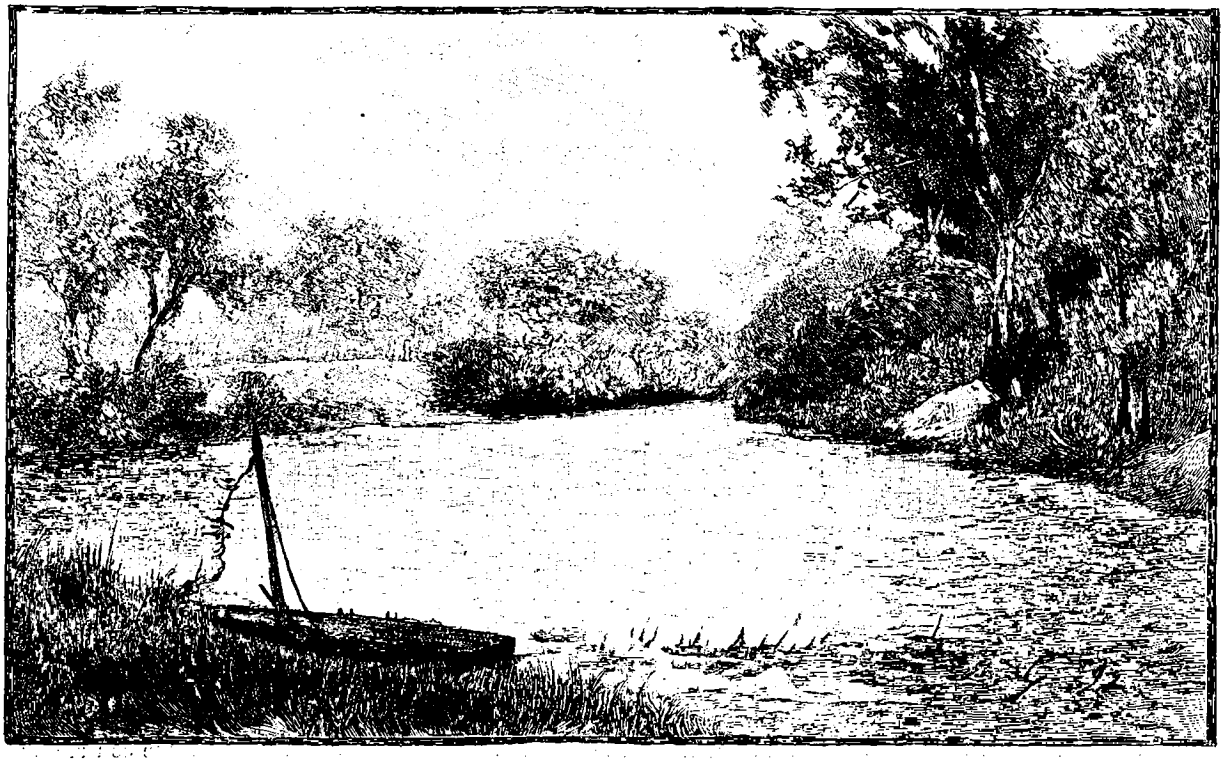
« Le Tsar se meurt! Le Tsar se meurt! » Voilà le bruit qui circule en ville, lorsque j'y rentre vers le soir. Et sur tous les visages on lit une tristesse profonde, une anxiété douloureuse.

21 octobre/1er novembre. — Le soleil s'est levé livide dans un ciel sinistre. Je vais aux nouvelles. Les rues, balayées par la rafale, sont presque désertes; les vagues déferlent jusque sur la rue, lugubrement tonnantes, comme une salve funèbre. Les cloches qui sonnent dans les environs semblent gémir un glas. « Le Tsar se meurt! Le Tsar se meurt! » répète-t-on toujours. Et c'est toujours une angoisse générale, une angoisse de toutes les secondes, dont les éléments eux-mêmes semblent vouloir traduire les transes, jusque dans l'après-midi, à l'heure fatale où l'on vient nous dire : « Le Tsar est mort!... »

Louis DE SOUDAK.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LE MURRAY (PAGE 30). — GRAVURE DE RUFFE.

EN AUSTRALIE MÉRIDIONALE[1],

DEUX MILLE KILOMÈTRES A CHEVAL. — NOTES ET CROQUIS,

PAR M. EUGÈNE GIRARDIN.

IL FAUDRA QUE NOUS LUI APPRENIONS A TENIR UN BÂTON (PAGE 32). GRAVURE DE DEVOS.

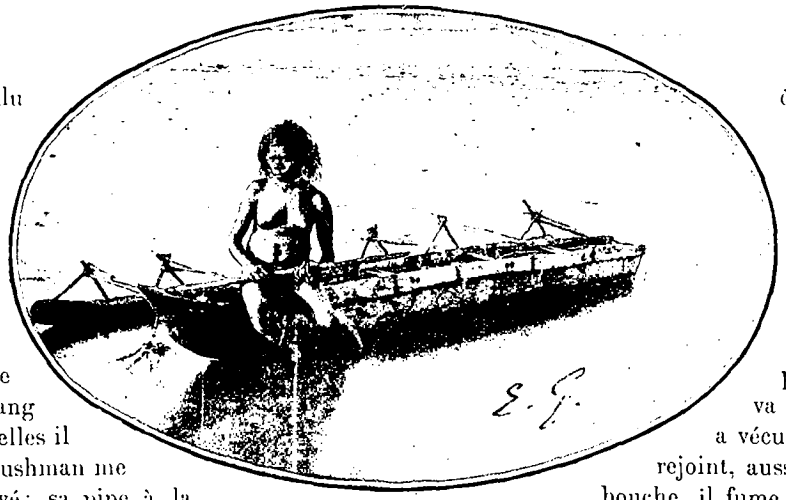
LE 5 NOVEMBRE. — Nous quittons le désert. L'aspect de ces grandes plaines change. Quelle uniformité dans la couleur vert-olive salie qui domine, produite par l'abondance de cette seule essence, l'eucalyptus, qui atteint souvent une taille colossale! mais les troncs charbonneux de ces arbres, leur ombrage nul, leurs cimes difformes et dépouillées, donnent au paysage un aspect de maigreur et d'étiolement. Quelle différence avec nos pays! Quand on se promène dans la vieille Europe, l'œil s'arrête complaisamment sur des sites variés : ici la masse imposante du chêne se marie harmonieusement à la feuille argentée du tremble, le tronc blanc du bouleau met sa note gaie au milieu des sombres taillis, son feuillage même, qui a plutôt l'air d'une blonde chevelure, lui donne un charme de plus; là un ruisselet plein de plantes aquatiques fait entendre son charmant murmure, prêtant son transparent miroir aux ormeaux penchés, aux saules épais dont le tronc biscornu évoque avec lui cette belle légende du « roi des aunes »; puis, au fond, de longues files de peupliers complètent le tableau. Ici l'eucalyptus, toujours l'eucalyptus, sur cette ligne rigide de l'horizon, sur ces herbes jaunies.

Nous cheminions lentement sur du sable fin, nos chevaux ne faisant aucun bruit; devant nous un fourré assez épais nous masquait la vue: à gauche, à droite de ces arbres, toujours la note uniformément jaunâtre de la terre et des herbes. Je vois Bill porter vivement la main sur ses yeux, les abriter comme d'une visière; sur un signe je le suis en évitant de faire du tapage : masqués derrière un de ces arbres, je vois à trois ou quatre cents mètres devant nous, dans la prairie, comme de gros lapins en train de brouter. Ce que je prenais pour ces innocents quadrupèdes, c'étaient des kangourous. Nous ayant flairés, ils se détendent comme des ressorts et s'enfuient. Ces animaux ont un terrible jarret; nous nous sommes amusés à leur donner la chasse l'espace de cinq minutes, mais, voulant ménager nos montures, qui devaient nous fournir encore une longue carrière, nous nous sommes vite arrêtés.

1. *Suite. Voyez tome Ier, p.* 1 *et* 13.

1910 LEGS FERME N° COLOMBES 1910

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



NATURELS DE SOUTH AUSTRALIA. GRAVURE DE BERG.

Je n'ai pas voulu être présent pour le coup de grâce que Bill a porté à notre pauvre cheval, j'ai pris les devants pour ne pas assister à ce drame. Mais je n'étais pas à 500 mètres en avant, que j'ai entendu la détonation; avec la petite fumée blanche qui s'est élevée au-dessus des buissons, l'âme de notre coursier s'est elle envolée dans le paradis des chevaux? Pauvre Aaron! son sang va arroser ces contrées sauvages dans lesquelles il a vécu sa pauvre, sa misérable vie!... Et le Bushman me rejoint, aussi naturellement que si rien n'était arrivé; sa pipe à la bouche, il fume tranquillement.

Dans dix jours nous serons à Adélaïde; nous avons traversé la grande presqu'île qui s'étend à l'ouest du golfe Spencer, et dont la forme se rapproche de celle de l'Hindoustan. Elle va de la hauteur du 32e degré de latitude sud jusqu'au cap Catastrophe, un peu au sud du 35e et du 132e degré de longitude est jusqu'au lac Torrens, situé près du 136e degré. Insensiblement nous descendons vers le sud.

La colonie de South Australia se divise en quarante comtés. Le Murray traverse sa partie sud-ouest, pour se jeter dans le lac Alexandrina, vaste nappe d'eau, que les bateaux sillonnent. C'est le plus grand fleuve australien, navigable depuis Albury, en Nouvelle-Galles du Sud, jusqu'à son embouchure. Ses principaux affluents sont le Murrumbidgee, grossi du Lachlan, et le Darling. Son cours sinueux traverse une contrée plate, faite de vastes pâturages, qu'il arrose en hiver, au moment des inondations, dans laquelle les eucalyptus se rencontrent en grand nombre.

En 1836 on comptait, dans le sud de cette province, 12 000 aborigènes. Mais graduellement cette race s'éteint, les naissances se font moins nombreuses; au dernier recensement approximatif, en 1892, on comptait 1 661 hommes, 1 473 femmes, 306 enfants. Ces derniers spécimens de la race noire sont parqués dans des stations où les missionnaires protestants en prennent soin, les nourrissant d'une part aux frais de la colonie, d'une autre avec l'argent des dons particuliers; les principales de ces missions sont Poonindie et Point Pierce.

Les ressources minérales de cette colonie sont considérables. Elles consistent en mines de cuivre, de fer, d'argent et d'or. Les premiers gisements de cuivre exploités se trouvent à Wheal Gawler. Non loin d'Adélaïde est la fameuse mine de Burra-Burra, découverte en 1845. Les autres sont : Moonta et Wallaroo; Yudanamutana, Blinman, Doora, Kurilla, Mount Coffin, Victory, North-East Moonta, Poona, Parramatta; en 1881 quelques spécimens d'or ont été trouvés à Woodside; en 1885 et 1886, on a découvert du quartz aurifère dans l'île des Kangourous. De l'or a été trouvé dans les terrains d'alluvion du Teetulpa, situé à 370 kilomètres d'Adélaïde; la somme fournie jusqu'à ce jour par les pépites de ce minerai s'élève à 6 250 000 francs; on exploite aussi les terrains d'alluvion d'Echunga, de Hahndorf, Barossa, Ulooloo. Mais l'argent est la principale ressource minérale de South Australia. Les mines se trouvent principalement au sud, dans la région du cap Jervis. La grande mine de Broken Hill est sur le territoire de la Nouvelle-Galles; mais c'est par le South Australia qu'on s'y rend.

Il nous reste à traverser les comtés de Frome, Victoria, Daly, Gawler et Adélaïde, qui, paraît-il, ne nous offriront rien d'intéressant; ce sont des contrées parsemées d'eucalyptus. Cet arbre est sans contredit le roi du règne végétal australien. Il se subdivise en quantités d'espèces. Très apprécié dans la construction, il sert surtout à faire des charpentes solides et d'une grande durée. Presque toutes les maisons coloniales sont bâties avec ce bois, de même qu'il sert au pavages des grandes villes. Les feuilles, qui sont persistantes, tombent généralement de deux en deux ans pour faire place à d'autres, mais on ne s'aperçoit nullement de leur chute, l'arbre restant toujours aussi touffu; suspendues comme un pendule, elles affectent la forme d'un grand haricot plat, répandant une odeur agréable, très saine à respirer pour les personnes délicates de la poitrine[1].

Une espèce de papyrus croît le long des lacs salés; de loin il ressemble au bouleau, à cause de son tronc argenté; l'écorce enlevée adroitement offre une succession de couches, une surface unie au grain serré, sur laquelle il est très facile d'écrire des caractères. Il ne pousse jamais très haut; son feuillage vert sombre a l'épaisseur des feuilles des plantes grasses. Il donne des chapelets de fleurs jaunes, agréables à voir, mais

1. L'eucalyptus ne donne pas d'ombrage; l'herbe croit jusqu'au pied du tronc. Cela tient à la façon dont la feuille est placée. Au lieu de présenter au soleil sa largeur, elle ne s'offre que sur le côté, en « champ ». Un dicton prétend même que la feuille de l'eucalyptus suit le cours du soleil, et tourne avec lui, lui présentant toujours le même côté. Aussi, dans les forêts australiennes le sol, non dénué d'herbes, est-il tapissé de mousse. Ici, au fond des bois, il fait toujours une aveuglante lumière, même sous les puissants rameaux des arbres, et une herbe épaisse et haute forme un doux tapis aux pieds.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

MISSION DE POÖNINDIE.
GRAVURE DE ROUSSEAU.

sans parfum. Il faut citer encore : le faux poivrier ou *casuarina*, qui étale au milieu de ses feuilles, légères comme celles de l'acacia, mais plus maigres, des grappes de fruits rouges, aux tons de corail ; quand on presse une de ces baies entre les doigts, une forte odeur de poivre se répand ; le xanthorrea, qui fournit aux naturels la gomme tenace avec laquelle ils fixent aux manches les pierres de leurs haches ; les mimosas, aux fleurs odoriférantes, etc. Telles sont les plantes principales du continent australien, auxquelles il convient d'ajouter les belles fougères arborescentes. Aucune espèce d'arbres à épices, qui cependant poussent à profusion dans toutes les îles de l'Océanie : malgré la proximité des Moluques, les graines n'ont pas traversé la mer. Comme fruits des tropiques, on ne trouve que l'ananas et la banane, dans le nord du continent et principalement en Queensland ; ils sont d'un goût exquis et d'un prix très modique (un ananas se vend couramment 10 et 20 centimes pièce).

III

Adélaïde, capitale de South Australia. — Le Murray : le lac Alexandrina. — Les mines d'or et d'argent : Broken Hill. — Ce que veut dire *station*. — Les moutons et le commerce de la laine. — Les acheteurs français et anglais. — Les voyageurs. — Forêts en feu ; façon de défricher.

Adélaïde. 15 novembre. — Nous sommes arrivés hier à Adélaïde, capitale de South Australia. Combien est agréable un lit, après ces longues nuits à la belle étiole, couchés sur la dure, enveloppés seulement dans une couverture ! mais je ne suis plus habitué à une couche moelleuse, et j'ai presque mal dormi. Nos pauvres chevaux ne doivent pas en dire autant ; ils ont bien gagné le repos que nous leur donnons. Tous les cinq jours environ nous faisions une halte de vingt-quatre heures, afin de leur rendre des forces. En somme, nous n'avons pas à nous plaindre, notre santé à tous est excellente, jamais je ne me suis si bien porté ; à part notre pauvre cheval Aaron, nous n'avons perdu aucune bête. Étant partis d'Albany après la saison des pluies, nous avons trouvé presque partout de l'eau douce, ce qui nous permettait de faire face aux exigences de la vie sans nous trop restreindre ; l'eau de nos tonnelets était spécialement affectée à notre boisson : c'était notre réserve. En général, nos chevaux trouvaient dans des mares leur ration nécessaire.

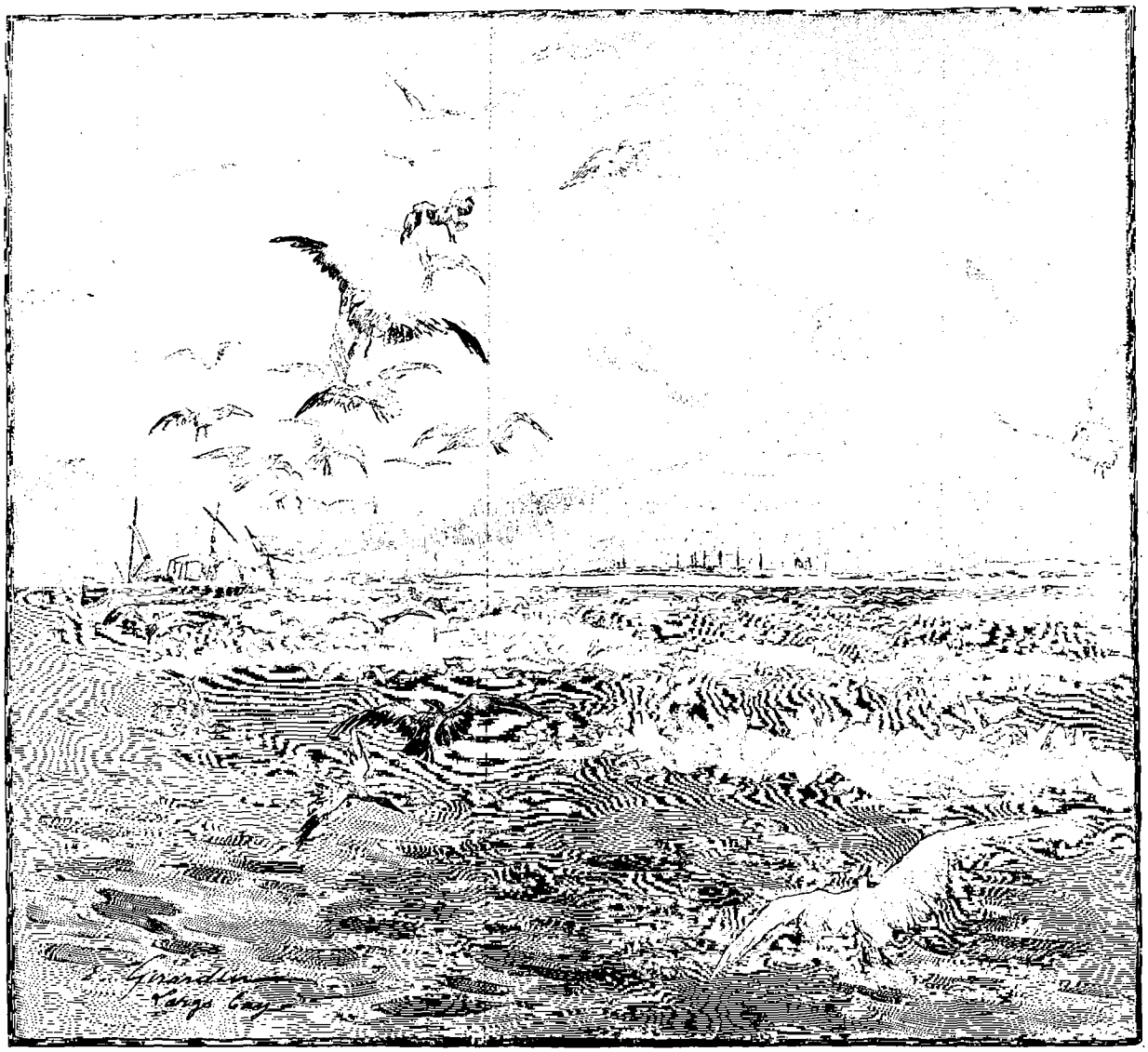
Nous avons fait un festin superbe, arrosé de vins dont nous avions été si longtemps privés. Les crus australiens ne procurent pas au palais la sensation veloutée de nos vieux vins de France, mais ils sont parfaitement buvables ; nous les avons trouvés délicieux après notre longue abstinence.

Adélaïde est une belle ville, située sur les rives du Torrens, cours d'eau insignifiant, qui a été élargi par la construction d'une digue, et va se jeter dans le golfe de Saint-Vincent. Elle tire son nom de la femme du roi Guillaume IV d'Angleterre ; construite en 1837, elle possède aujourd'hui 37 837 habitants, sans les faubourgs ; ceux-ci compris, la population dépasse 130 000. Grandes, larges rues, bien alignées ; belles maisons s'élevant dans le centre, dans la Cité ; magasins achalandés, confortables ; devant toutes les boutiques, de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vérandas de la largeur du trottoir, permettant au promeneur de s'abriter des rayons trop ardents du soleil ou de la pluie. Voilà une coutume que nous devrions adopter : combien les rues de Paris seraient plus agréables! l'hiver on pourrait s'y promener impunément sans crainte de recevoir dans la figure le parapluie d'un maladroit passant, l'été on y trouverait un abri contre le soleil.

La Cité est reliée par un chemin de fer aux autres colonies. Les wagons, propres, bien modernes, très élégants, reçoivent les nombreux voyageurs. Quelle différence entre ces véhicules et ceux de nos lignes françaises, la ligne du Nord en tête! la population d'Australie n'entrerait jamais dans nos voitures, qu'on



LARGS BAY, PORT ADÉLAÏDE (PAGE 30). — GRAVURE DE ROUSSEAU.

dirait faites pour le transport des bestiaux. A tous les trains sont attachés de nombreux *sleeping-cars*; pour une faible somme en sus du voyage, on a une couche pour dormir. Le prix de la place, jusqu'à Melbourne, est de 73 shillings (91 fr. 25) en première classe, pour faire 775 kilomètres; pour le sleeping, c'est 13 shillings (16 fr. 25) en plus, quand en France cela coûterait 40 francs. Ce trajet équivaut en longueur et distance à celui de Paris à Marseille. La ligne ne suit pas le littoral, mais pénètre dans les terres en se dirigeant au sud-est.

La moitié de la population d'Adélaïde est allemande. La baie — Largs Bay — à quelque distance au nord-ouest, dans laquelle les vaisseaux mouillent, est vaste, mais peu profonde; aussi les navires d'un fort tonnage se tiennent-ils éloignés de la côte. D'élégants vapeurs débarquent les voyageurs à terre; là on prend le railway qui conduit dans la ville; le trajet par eau et chemin de fer exige au moins une heure et demie. Il est vrai que les steamers séjournent en moyenne huit ou dix heures; ce temps permet de visiter la cité dans ses grandes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lignes. Bien des voyageurs, qui craignent le mal de mer, alors surtout que la longue traversée de l'océan Indien a été rude, depuis Mahé ou les Indes jusqu'à Albany, ce qui arrive souvent à l'époque de la mousson, et d'Albany à Adélaïde le long des côtes, où l'on roule énormément, descendent dans la ville pour gagner Melbourne puis Sydney en chemin de fer; là ils reprennent le bateau et continuent leur chemin jusqu'à Nouméa. Toute la côte devant Adélaïde est uniformément sablonneuse et plate; pas le moindre monticule qui repose l'œil de l'horizontalité; regardez la mer, regardez la terre, c'est la même rigidité dans les lignes, sauf la couleur.

AU CONTRAIRE, ON Y BOIT FERME. — GRAVURE DE BÉRG.

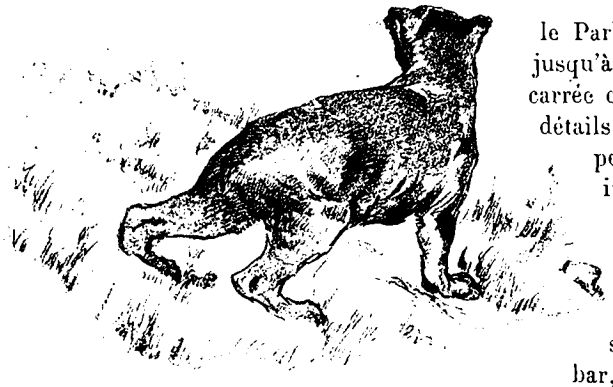
Les divertissements consistent en concerts et théâtres; comme cafés, des bars, le long desquels les consommateurs se désaltèrent debout, ou juchés sur de grands tabourets comme sur des perchoirs: les brasseries avec terrasses sont inconnues sur le continent australien; on n'assiste pas au va-et-vient de la rue, à toute cette vie boulevardière qui fait de Paris une ville unique. Pour cela il ne faut pas s'imaginer qu'on ne consomme pas dans les colonies; au contraire, on y boit ferme et sec; mais ne serait-il pas *shocking*, pour un gentleman qui se respecte, de se donner en spectacle aux ladies qui se promènent! Il est bien plus commode de boire dans l'intérieur; au moins, quand le sherry, le brandy, le whisky, ont terrassé notre homme, on trouve un coin obscur pour le reléguer à l'écart des regards indiscrets[1]. Le champagne est la boisson de luxe préférée des Australiens. Pas un repas un peu sérieux qui ne soit accompagné de ce vin mousseux; il s'en fait une consommation extraordinaire; malheureusement toutes les marques à peu près sont allemandes. N'y aurait-il pas là pour nos grands marchands une question à approfondir? Pourquoi ne fourniraient-ils pas ce continent des commandes importantes faites aujourd'hui à l'étranger? Dans les restaurants la moindre bouteille de ce liquide falsifié coûte 25 francs.

23 novembre. — Adélaïde ne nous offre plus de ressources, nous l'avons parcourue en tous sens, depuis

1. Pour faire contrepoids à cette consommation énorme, pour enrayer la marche toujours envahissante des alcools, une secte s'est fondée sous le nom de *teatotaler* (prononcez *titotelen*). Ce mot désigne une personne qui renonce aux boissons fermentées. On rencontre beaucoup de ces gens. J'en ai connu un plus particulièrement, c'était le plus honnête homme qui pût se rencontrer. Dans sa jeunesse, il était grand buveur; un jour de libations trop copieuses il avait perdu, ou s'était laissé dérober une sacoche remplie d'or, appartenant à son maître. Ayant appris de lui sa mésaventure, ce dernier, qui heureusement était fort riche et bon, s'était contenté de l'admonester vertement, en lui retenant un mois de ses gages de *manager* ou directeur d'une station. A partir de ce jour, il avait juré de ne plus boire; et à son honneur il avait tenu son serment. Je l'ai connu trente-cinq ans après cet événement qu'il racontait; devenu un homme exemplaire de probité, de sobriété, ne buvant que du thé, il ajoutait que, si tous en faisaient autant, il y aurait moins de vices dans la population, moins de crimes causés par l'ivresse, etc. Beaucoup d'hôtels de tempérance se sont établis dans les villes de la colonie, mais, hélas! ils ne parviennent pas à enrayer le fléau envahisseur. Le teatotaler est en proportion de 5 pour 100 sur les buveurs.

*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

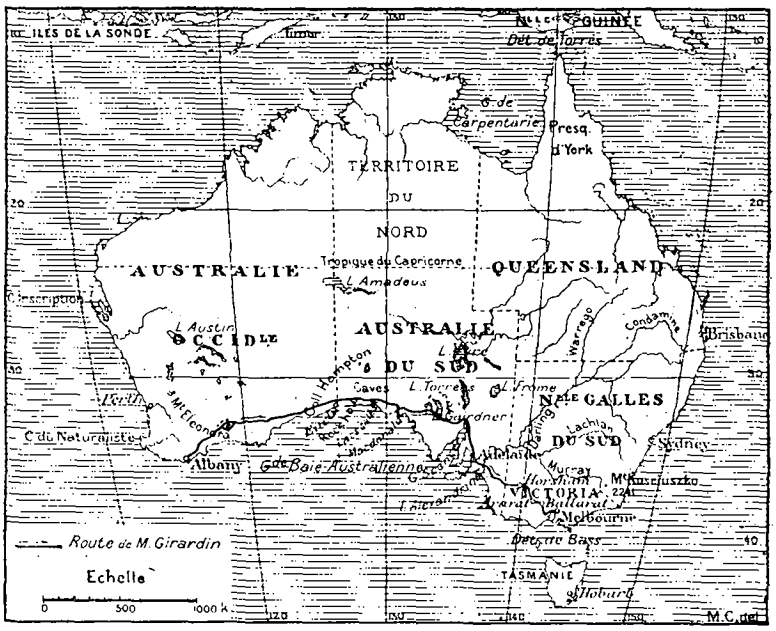


BILL S'EST EMPARÉ D'UN WOMBAT.
GRAVURE DE BERG.

le Park Land, le Botanic Garden, situés sur la rive sud du Torrens, jusqu'à Government House, Town Hall, Post Office, avec sa grande tour carrée et son gai carillon au son argentin; nous en connaissons tous les détails. On ne voit que nous dans les rues, le Bushman avec son chapeau gris et moi; nous nous arrêtons devant les bibelots les plus insignifiants de chaque magasin, baguenaudant, en vrais badauds. Nous devons avoir l'air de ces provinciaux, venant à Paris, en des costumes vieux d'une génération, qui font retourner le loustic; on dirait que nous voulons remplir de ces images civilisées nos yeux habitués de longs jours à la vaste immensité. Le soir je prends mon *night cap* avant de m'endormir, devant un bar, juché sur un des perchoirs, me mirant dans les yeux azurés de la blonde enfant qui nous sert; et le matin, pour nous donner du ton, nous buvons un *pick-me-up* d'importance.

Je pourrais quitter mon camarade ici, prendre congé de lui : sept heures après, le chemin de fer me déposerait en bonne condition à Horsham; mais j'ai peine à me séparer de ce brave garçon qui, si intelligemment, m'a conduit au milieu de cette route déserte, de longs jours. On ne vit pas impunément trois mois en tête-à-tête avec un seul homme sans s'y attacher; aussi, quand, avant de nous endormir, je lui ai dit que je l'accompagnerais encore une partie de son voyage, sa figure si flegmatique, si énigmatique, a-t-elle laissé paraître sa joie. Puis que sont ces 400 ou 500 kilomètres qui nous restent à faire, pour des hommes qui viennent de traverser une contrée si étendue! « Allons, c'est dit, Bill, nous partirons demain à midi, après un bon déjeuner; nos chevaux sont bien reposés, leur robe a repris son aspect luisant; encore une quinzaine de jours, en marchant doucement, de cette vie nomade, et nous nous séparerons. » Un vigoureux *shakehand* a été son éloquente réponse, et nous avons été dormir notre dernière nuit à Adélaïde.

28 novembre. — Voilà le plus grand fleuve de l'Australie, le Murray; nous l'avons traversé à gué quelques kilomètres avant son embouchure dans le lac Alexandrina. Comme les autres cours d'eau, son lit offre des places d'eau profondes, des *spots*, ou taches d'eau, et un peu plus loin des endroits guéables. Nous n'avons eu qu'à lever les jambes pour éviter de nous mouiller, mais un de nos chevaux a eu toute sa cargaison endommagée : pendant quelques secondes il a été à la nage, ayant sans doute dévié du gué; heureusement que ce n'était pas celui qui porte nos couvertures, nos effets, mais bien notre batterie de cuisine rudimentaire et les boîtes de conserves, et il en a été quitte pour un bain forcé. Ce lac Alexandrina est immense; de grands vapeurs, des *steamboats*, le sillonnent en tous sens : ce sont des navires de commerce, affectés spécialement au service des mines (celle de Broken Hill n'est pas très éloignée). Une grève générale s'est étendue sur toute cette exploitation et bat son plein; sans cette circonstance nous nous serions détournés de notre route pour aller visiter la mine, mais nous n'y verrions que des machines inertes, qui manqueraient d'intérêt.



Depuis notre départ la nature a encore changé d'aspect : c'est toujours le même sol plat, desséché, mais les eucalyptus se dressent en plus grand nombre, mêlant leurs troncs charbonneux à cette herbe jaunie; nous entrons dans la région des immenses pâturages sur lesquels s'élèvent les « stations », que nous rencontrerons de temps en temps. Nous marchons sur ces pistes, faites en guise de routes et entourées de barrières; nous avons traversé le comté d'Adélaïde, laissant à notre gauche les Murdock Hills, près du village de Balhannah, puis le mont Barker, ainsi nommé d'un explorateur qui y perdit la vie, massacré par les indigènes, et nous avons dépassé le comté de Sturt, pour arriver dans celui de Russell, où nous campons. Demain nous croiserons la ligne du chemin de fer dans les parages de Weerimbrook.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ET DERRIÈRE.... LE PASTEUR (PAGE 32). — GRAVURE DE DEVOS.

Bill s'est emparé hier, le long des dunes de sable qui s'étagent sur les bords du lac, d'un jeune animal, gros comme un chien adulte, de pelage presque noir; il poussait des petits cris plaintifs qui faisaient peine à entendre; non loin était le corps d'un de ses semblables, plus gros que lui, sa mère sans doute, couvert d'énormes fourmis en train de le dévorer : c'était, paraît-il, un wombat ou ours natif, absolument inoffensif. Bill voulait le tuer, comme du reste tous les animaux qu'il rencontre, mais je m'y suis opposé, et nous allons le garder; on le perchera sur nos colis, ou il suivra à la laisse. Nous nous sommes éloignés prudemment de ces fourmis; c'étaient des *bull-dogs*, d'une grosse taille et d'une grande férocité; leurs piqûres sont à craindre, et laissent pendant quelques jours d'insupportables, de cuisantes démangeaisons, pinçant sans pitié, s'acharnant après leur victime; l'acide formique qu'elles injectent donne une fièvre violente.

Geelong — le guide a ainsi baptisé notre petit ours du nom du pays où il est né — est très drôle et s'apprivoise très vite. Si nous le laissions faire, il nous mangerait toute notre provision de confitures. Quand il est fatigué, nous l'attachons sur nos colis. Le premier essai n'a pas été sans chutes : le cheval Blue Peter, sentant cette bête sur son dos, ruait et se cabrait pour la déloger, mais maintenant il a l'air de l'accepter. Quand il marche derrière nous, le petit Geelong, nous devons ressembler à ces jongleurs, à ces saltimbanques,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

devenus rares malheureusement dans nos villages de France, où ils faisaient la joie des populations, avec leur bête muselée, un anneau passé dans le nez. Il faudra que nous dressions le nôtre à faire ces pirouettes, à porter sur sa tête un chapeau, à marcher debout un bâton entre les bras. Quel dommage que nous ne l'ayons pas trouvé au début de notre voyage! son éducation serait terminée; nous aurions eu un succès fou dans les rues d'Adélaïde. Bill, en sa qualité d'Australien, est joueur de concettina; il aurait accompagné ces gambades des sons tirés de son accordéon, qu'il range bien soigneusement dans une de ses cantines. Le soir, avant de s'endormir, il prend son instrument, et en tire des accords qui ne manquent pas de charme dans ces grandes solitudes; mais ce qu'il aime, c'est la polka; sa préférence marquée est cependant pour le *Tara-ra-boum-dee-ay*.

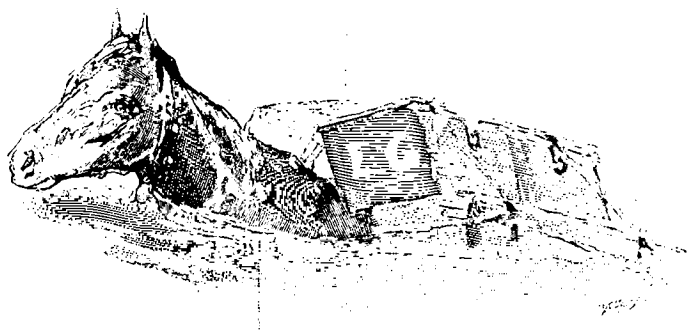
1er décembre. Nous avons rencontré une station, Carcunna, sur laquelle paissent des troupeaux de cent et deux cent mille têtes. Ce chiffre pourra paraître exagéré, mais il est exact : ne sommes-nous pas en plein pays de pâturages! ces plaines sans fin sont très propices à l'élevage. La race de ces moutons est généralement belle, de forte taille. Leur voisinage, leur profusion, fait que leur viande est vendue par les bouchers à très bon marché, 10, 15 et 20 centimes la livre. Quand la saison sèche arrive, l'herbe se faisant rare dans les *paddocks* privés de cours d'eau, le prix de l'animal vivant, avec sa laine, atteint la modeste somme de 60 centimes. Des spéculations se font alors : le propriétaire qui a le bonheur d'avoir sur son domaine une rivière, offrant même pendant l'été de quoi boire aux bestiaux, achète ces moutons, et, quelques mois plus tard, il les revend, bénéficiant ainsi de la toison qui tombe sous le ciseau, des agneaux que les brebis lui donnent, et des 7, 8 et 10 shillings qu'il les revend couramment; c'est une opération excellente. Un mouton donne en moyenne de deux à quatre livres anglaises de laine par année, suivant la longueur du poil et sa finesse.

Chaque année, aux mois de juillet et d'août, les paquebots amènent en Victoria et en Nouvelle-Galles du Sud de nombreux acheteurs de laine, venus de Roubaix, Tourcoing et de toute la région du nord de la France, beaucoup également d'Angleterre. Ils ne craignent pas de faire ces coûteux voyages, quelquefois accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants. En se déplaçant ainsi ils ont l'avantage de choisir eux-mêmes dans les stations la laine qui leur plaît le mieux; traitant directement avec le propriétaire, ils l'obtiennent à meilleur compte que sur les marchés européens. Il se fait ainsi un commerce considérable, qui rapporte plus à la colonie que les mines d'or ou d'argent, sujettes à tant de difficultés; là est sa véritable richesse.

Ces laines partent telles qu'on les coupe, le travail de manipulation, lavage, teinture, se faisant en général dans les manufactures d'Europe. Des maisons importantes frètent à elles seules des bateaux de 4 à 5 000 tonneaux. Certaines stations préparent aussi la laine, et la lavent sur l'animal en vie. Cette opération se fait deux ou trois jours avant la tonte, ce temps étant nécessaire pour la sécher complètement; débarrassée par là de tous les corps étrangers qu'elle contient, elle pèse moitié moins, et se conserve mieux. Les races les plus estimées sont : les mérinos de Campden ou Camden, les Leicesters, Cotswolds, Southdowns et Lincolns, mais elles sont très délicates, les animaux dépérissent rapidement lorsqu'ils ne sont pas sur un terrain qui leur convient. Beaucoup de maladies sévissent sur eux : les unes contagieuses, les autres provenant des conditions climatériques. La principale est la gale; les autres le *footrot* ou piétin, la maladie du Cumberland ou *Cumberland disease* et le *fluke* ou hydatide, causé par la présence d'un parasite dans le foie; le remède est justement d'envoyer les moutons dans les régions où se rencontre le scrub; l'absorption du sel sur les feuilles les guérit; pour la gale on traite par des applications de *blue stone* (pierre bleue) ou des bains de tabac et d'arsenic.

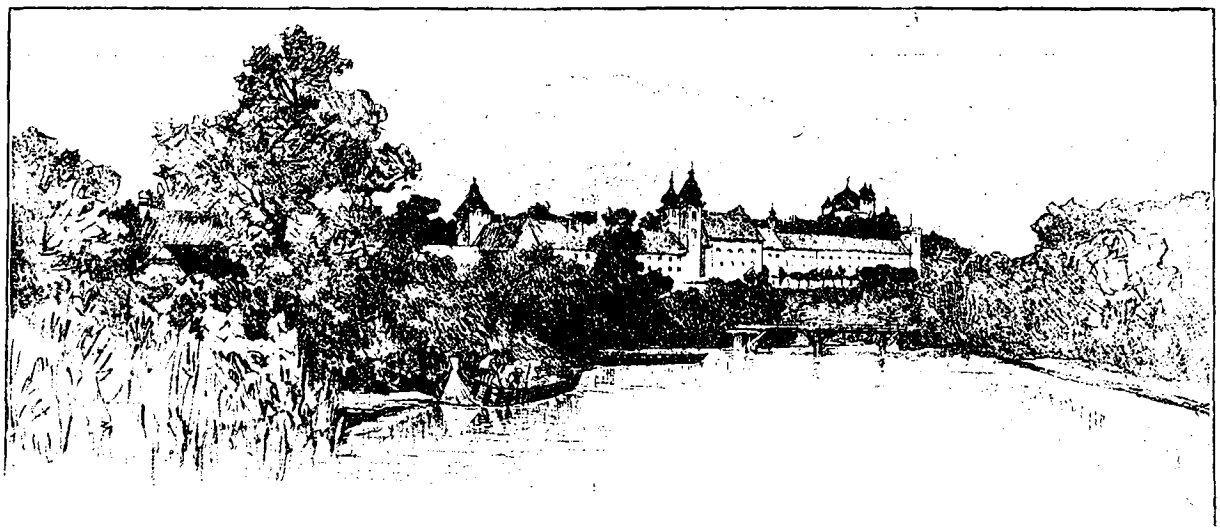
C'est très beau à voir, ces agglomérations de milliers de têtes, trottinant dans la poussière. Les brebis au bêlement grave appellent leurs petits, qui répondent par un léger chevrotement; ils s'agenouillent et tètent leurs mères avec de grands coups de tête, si gentiment! Derrière, le pasteur, espèce de *cowboy* à cheval, son feutre à larges bords sur la tête, marche au travers de ce voile de poussière, le brillant soleil australien dardant ses chauds rayons sur cette scène.

(*A suivre.*) EUGÈNE GIRARDIN.



PENDANT QUELQUES SECONDES IL A ÉTÉ A LA NAGE (PAGE 30). — GRAVURE DE RIEFFE.

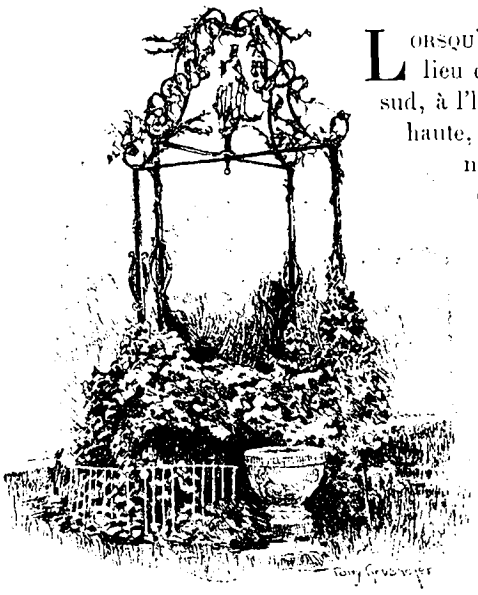
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



ABBAYE DE LAMBACH. — DESSIN DE TONY GRUBHOFER.

A TRAVERS LE SALZKAMMERGUT[1],

PAR M. A. MARGUILLIER.



VIEUX PUITS AU CHÂTEAU D'ORTH. DESSIN DE TONY GRUBHOFER.

Lorsqu'on va de Paris à Vienne par Salzbourg, quelques stations avant Linz, chef-lieu de la province de Haute-Autriche, à Lambach en particulier, on aperçoit vers le sud, à l'horizon, une chaîne de montagnes bleuâtres en avant desquelles se détache, plus haute, une masse imposante dont la superbe et puissante structure retient le regard et ne tarde pas à offrir au touriste, surtout s'il est Français, un nouvel intérêt : ses cimes, en effet, découpent nettement sur le ciel le profil couché de la tête de Louis XVI depuis le front jusqu'à la base du cou, si frappant de vérité que les soldats français, l'apercevant d'ici en 1800, s'écrièrent aussitôt : « Notre roi Louis XVI! » C'est le Traunstein, la sentinelle avancée des Alpes du Salzkammergut qui se déroulent en arrière.

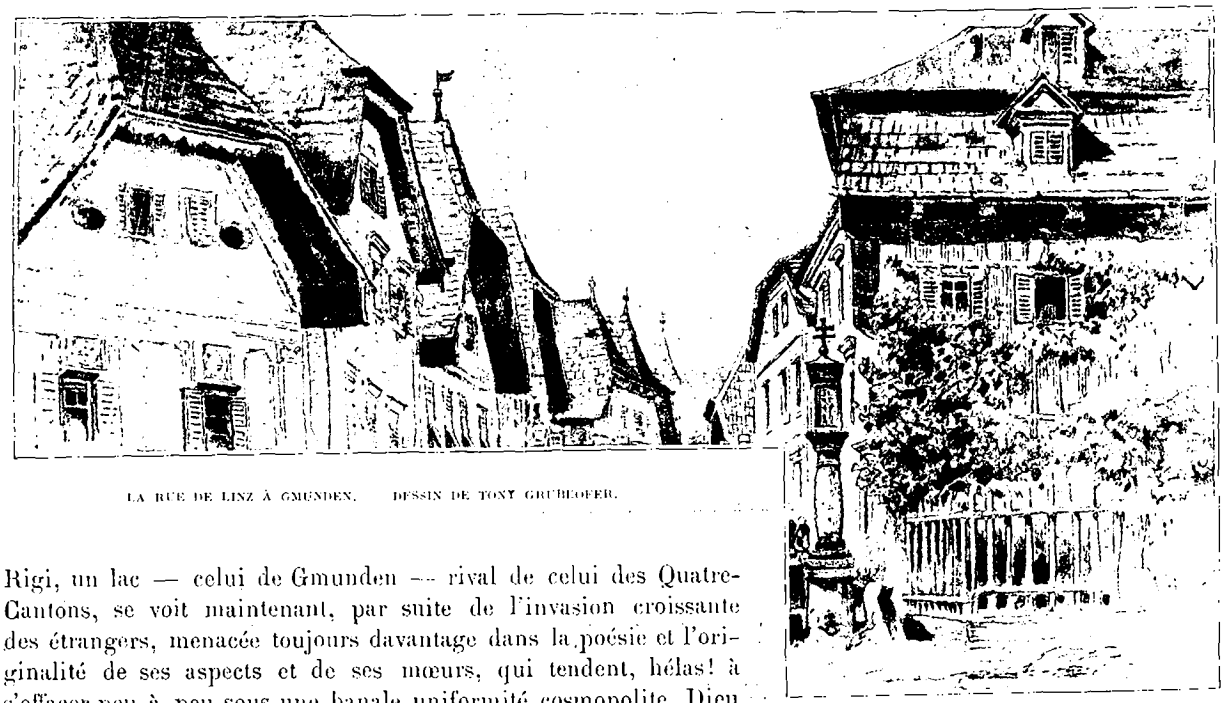
On appelle de ce nom de Salzkammergut une contrée montagneuse, d'une altitude minima de 420 mètres, de climat tempéré mais très variable, appartenant aux premiers contreforts des Alpes et située en majeure partie en Haute-Autriche sur les confins des territoires de Salzbourg et de Styrie. Les nombreuses et importantes mines de sel qu'elle renferme lui ont fait donner son nom, qui signifie « Biens de l'administration des salines ». Si l'on s'en tenait au sens étymologique, le Salzkammergut n'aurait pas toute l'étendue qu'on lui attribue. Mais on lui a adjoint tout ce qui alentour offrait le même caractère et les mêmes aspects pittoresques. Sa superficie est ainsi d'environ 900 kilomètres carrés, et sa population de 36 000 habitants, allemands de race, dont 5 000 protestants.

Peu de pays offrent dans un espace aussi restreint autant de beautés naturelles. Avec ses massifs de hauteurs de toute forme et de toute grandeur, depuis les vertes collines arrondies jusqu'aux énormes rochers sauvages et escarpés où une quarantaine de lacs, grands et petits, mettent la poésie de leurs ondes aux couleurs variées, ses glaciers majestueux, ses gorges humides et profondes où bruissent les torrents et les cascades, ses sombres forêts alternant avec les riantes et fertiles vallées où serpente la Traun courant rejoindre le Danube, ses petites villes et ses jolis villages nichés dans la verdure et, çà et là, se mirant dans les eaux des lacs, c'est un tableau résumé, et d'autant plus séduisant, de toutes les Alpes, et c'en est plus qu'assez pour justifier le surnom de « Suisse autrichienne ».

Ce n'est malheureusement pas sous ce seul rapport que l'appellation est méritée. Toute cette admirable contrée, ignorée encore il y a quatre-vingts ans des Autrichiens eux-mêmes, qui ne se doutaient guère qu'ils avaient chez eux une chute peut-être supérieure à celle du Rhin, un panorama comparable à celui du

1. *Voyage exécuté en* 1894. — *Texte et dessins inédits.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LA RUE DE LINZ À GMUNDEN. — DESSIN DE TONY GRUBHOFER.

Rigi, un lac — celui de Gmunden — rival de celui des Quatre-Cantons, se voit maintenant, par suite de l'invasion croissante des étrangers, menacée toujours davantage dans la poésie et l'originalité de ses aspects et de ses mœurs, qui tendent, hélas! à s'effacer peu à peu sous une banale uniformité cosmopolite. Dieu veuille que cette « marche du progrès » n'aille pas plus loin et qu'on n'écrive pas un jour un *Tartarin en Salzkammergut*!

I

Lambach et son abbaye. — L'église de Paura. — Gmunden et son lac. — Le château du duc de Cumberland. — L'Esplanade. — Les châteaux d'Orth et du duc de Wurtemberg. — La chute de la Traun. — Les lacs de Laudachsee et de Röthelsee. — Fête des fleurs sur le lac de Gmunden. — Une nuit au clair de lune.

Trois embranchements de la ligne de Salzbourg à Vienne donnent accès dans le Salzkammergut : l'un seulement jusqu'à Gmunden, qui est comme la porte du pays, les deux autres traversant toute la contrée : le premier, du nord au sud, d'Attnang à Steinach; le second, du nord-ouest à l'est, partant de Salzbourg pour rejoindre le précédent à Ischl. L'embranchement de Gmunden part de la station de Lambach : c'est un petit chemin de fer à voie étroite, la première ligne ferrée construite en Autriche (1836), allant primitivement de Gmunden à Linz et à Budweis en Bohême, et dont les trains, d'abord destinés au transport du sel, étaient alors tirés par des chevaux. Il va nous conduire jusqu'au pied du Traunstein, « le Rocher de la Traun », et de son lac, le Traunsee ou Gmundnersee. Mais avant de monter dans le train, accordons une visite au grand monastère de Bénédictins qui s'élève tout près et qui fut occupé par les Français en 1800 à la suite de combats.

Fondé en 1032, c'est aujourd'hui une belle et imposante construction dominant la Traun, avec une église dans le style du XVIII^e^ siècle ornée de tableaux de Sandrart et offrant, dans le clocher, des restes de fresques de l'époque romane qui décoraient l'ancienne église. On remarque encore la bibliothèque avec ses 1 500 incunables et ses 400 manuscrits, puis une galerie de tableaux, surtout une riche collection de gravures, la plus importante d'Autriche après la fameuse collection Albertina de Vienne, où l'on conserve, entre autres, les planches

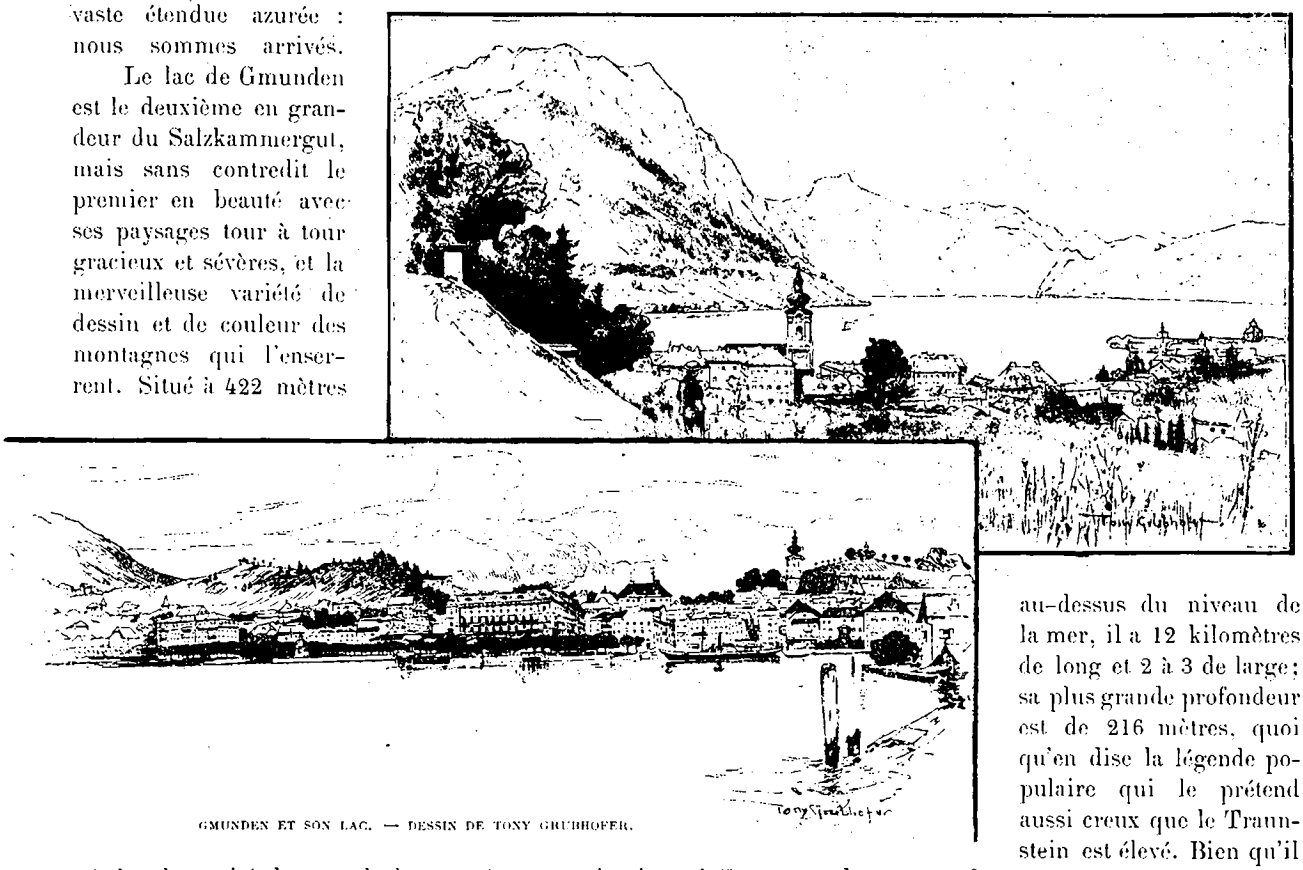
ÉGLISE DE PAURA. — DESSIN DE TONY GRUBHOFER.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et les gravures pleines de talent d'un des abbés du monastère, le P. Coloman Fellner, mort en 1818.

A un quart d'heure de là, au bord de la Traun, est une autre curiosité : l'église de Paura, joli monument du XVIII[e] siècle élevé par un des abbés de Lambach en remerciement de ce que le pays avait été préservé de la peste en 1714; dédiée à la Sainte Trinité, elle est, pour cela, construite en forme de triangle avec trois tours contenant chacune trois cloches, trois façades, trois portes, trois fenêtres, trois orgues, trois autels à trois marches en marbres de trois couleurs différentes, trois sacristies; elle coûta 333 333 florins, et le reste de l'argent fut partagé entre 333 pauvres.

Et maintenant, en route! On met plus d'une heure à franchir les 28 kilomètres qui séparent Lambach de Gmunden : la voie s'engage à travers des forêts, des champs cultivés avec les maisonnettes dispersées de quelque village, des vallées qui se resserrent entre les hauteurs; le Traunstein grandit à vue d'œil; le voici tout près, puis une verte montagne dresse au-devant ses pentes boisées, et soudain, à un détour, dans une large éclaircie, apparaît une vaste étendue azurée : nous sommes arrivés.



GMUNDEN ET SON LAC. — DESSIN DE TONY GRUBHOFER.

Le lac de Gmunden est le deuxième en grandeur du Salzkammergut, mais sans contredit le premier en beauté avec ses paysages tour à tour gracieux et sévères, et la merveilleuse variété de dessin et de couleur des montagnes qui l'enserrent. Situé à 422 mètres au-dessus du niveau de la mer, il a 12 kilomètres de long et 2 à 3 de large; sa plus grande profondeur est de 216 mètres, quoi qu'en dise la légende populaire qui le prétend aussi creux que le Traunstein est élevé. Bien qu'il soit le plus agité de ceux de la contrée, sa navigation n'offre aucun danger, sauf pendant les orages et lorsque surgit, violent comme un ouragan, le vent de la vallée de Viechtau, à l'ouest.

La légende, qui parle d'un serpent gigantesque montant et remontant sans cesse le cours de la Traun, peuple ses profondeurs de monstres; mais, en réalité, il n'est riche qu'en brochets, en perches, en truites saumonées, en ombres-chevaliers et surtout en *rheinänken* (*Coregonus Wartmanni*), sorte de harengs excellents qui, fumés, sont l'objet d'un grand commerce (on en expédie chaque année de 30 000 à 40 000 kilos).

Gmunden s'arrondit, blanc et gracieux, élevé en amphithéâtre, à l'extrémité de la vaste nappe d'eau et le long des rives de la Traun à sa sortie du lac. C'est une petite ville d'environ 1 800 âmes de population agglomérée, mais qui en compte près de 6 500 (exactement 6 476 en 1890) avec les hameaux et les nombreuses habitations disséminées aux environs. Son origine est fort ancienne : aux temps préhistoriques, des constructions lacustres existaient sur le Traunsee, mais ce n'est que sous les Romains, venus dès l'an 14 avant J.-C. en Haute-Autriche, et qui appelaient le Traunsee *Lacus felix*, qu'elle commença à avoir quelque importance : on s'accorde à y voir leur *Laciacum*, et une route y passait, allant de Schwanenstadt (*Tergolape*) à Ischl (*Iscala*), Goisern et Hallstatt. Les Romains en avaient fait l'entrepôt du sel de toute la contrée. Mais quand ils disparurent dans la seconde moitié du V[e] siècle, la plupart de leurs établissements tombèrent en ruine. Ce n'est qu'en 909 qu'il est de nouveau question d'une « douane à Orth », au nord du Traunsee, près de l'emplacement de la ville actuelle, qui apparaît en 1186 sous le nom de Gmunden et aussi Gemunden (du mot *Mund* « bouche, embouchure »). Élevée en 1188 à la dignité de ville et gratifiée en 1301 d'armes particulières, ce fut, au moyen âge,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

RUE DE L'ÉGLISE À GMUNDEN. — DESSIN DE TONY GRUBHÖFER.

une cité des plus commerçantes, défendue par des tours et des fossés, adonnée principalement à la fabrication d'ustensiles domestiques en bois, à celle de poteries très renommées dont l'industrie s'est conservée, à la teinturerie, et surtout, comme auparavant, au trafic du sel : elle conserva jusqu'en ces derniers temps la direction générale des salines du Salzkammergut comme elle a encore celle des forêts, étant d'ailleurs le chef-lieu de sous-préfecture dont dépend toute la partie du pays qui appartient à la Haute-Autriche.

L'empereur Maximilien Ier y eut une de ses principales résidences de chasse, et plusieurs hommes célèbres contribuèrent encore à sa renommée : l'astronome Johannes de Gamundia (1380-1442), vice-chancelier de l'Université de Vienne; au XVIIe siècle, un prélat, abbé de Kremsmünster; au XVIIIe, plusieurs savants et artistes, des peintres-verriers, etc. En ce siècle enfin y vécut un poète de talent, Schleifer, grand ami du célèbre poète Lenau, qui le surnomma « l'Alouette autrichienne ». Gmunden s'honore aussi d'un double séjour de l'auteur de tant d'expressives mélodies, Schubert.

Mais l'histoire de la ville a des pages moins heureuses. Après un incendie qui la détruisit complètement en 1450 et un autre très grand au commencement du XVIIe siècle, elle eut à connaître les horreurs de la guerre civile. Lors de la révolte des paysans protestants contre l'empereur Ferdinand II qui voulait les contraindre à se faire catholiques, en 1626, Gmunden tomba tour à tour au pouvoir des insurgés et des Impériaux, puis fut de nouveau assiégé par les révoltés. Enfin, le comte Herberstorf et son gendre, le célèbre général bavarois Pappenheim, vinrent à son secours. Le 15 novembre 1626, eut lieu dans la plaine au nord-ouest de Gmunden, près du village de Pinsdorf, une bataille acharnée et décisive qui dura quatre heures; au chant des psaumes entremêlés des harangues de leur chef, le mystérieux et étrange jeune homme qu'ils appelaient « l'Étudiant noir » et qui s'était mis à leur tête après la mort de Stephan Fadinger, l'auteur du soulèvement, les paysans, armés de faux, de fléaux et de masses, attaquèrent si furieusement les troupes royales, que celles-ci commencèrent par plier; mais les rebelles furent à la fin écrasés, 4 000 d'entre eux trouvèrent la mort, et cette défaite termina la guerre. Le souvenir en est perpétué encore aujourd'hui par une éminence dite *Bauernhügel* (Butte des Paysans), surmontée d'une pyramide recouvrant les dépouilles mortelles des combattants, au lieu même de la bataille, et par une inscription à l'église de Gmunden, rappelant que Pappenheim, le lendemain de sa victoire, y consacra son épée à saint Georges; celle-ci, malheureusement, a disparu.

Ce fut le tour ensuite des troupes sans frein de Wallenstein, que la ville dut loger. Pendant la guerre de la Succession d'Autriche, en septembre 1741, Gmunden tomba au pouvoir d'un détachement français de 468 hommes commandés par le marquis de Gravisi; ils y restèrent jusqu'au 5 mai 1742. Sous Napoléon, les Français y revinrent encore plusieurs fois. Le 19 décembre 1800, 20 000 hommes sous le commandement du général Lecourbe se présentèrent devant la ville et y laissèrent une garnison du 11e dragons qui y resta jusqu'au 29 mars 1801. Après la reddition d'Ulm, les Français reparurent à Gmunden et y demeurèrent du 20 novembre 1805 au 26 février 1806. Enfin, le 3 mai 1809, commença une nouvelle invasion : un détachement de chevau-légers bavarois commandés par le prince de Wrède, que suivit le lendemain un corps d'armée français, s'y maintinrent jusqu'au commencement de 1810. Une inscription à l'hôtel où les officiers logèrent lors de ces trois occupations en perpétue la mémoire.

(*A suivre.*)

A. MARGUILLIER.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

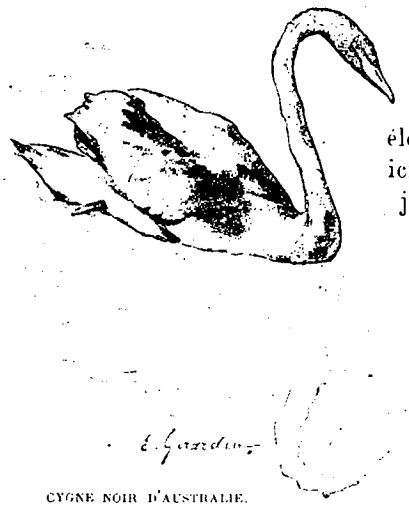
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

D'UN COUP DE DENT LES CHIENS LEUR CASSENT LES REINS (PAGE 42).
DESSIN D'A. PARIS, GRAVÉ PAR BERG.

EN AUSTRALIE MÉRIDIONALE[1],

DEUX MILLE KILOMÈTRES A CHEVAL. — NOTES ET CROQUIS,

PAR M. EUGÈNE GIRARDIN.



CYGNE NOIR D'AUSTRALIE.
GRAVURE DE BERG.

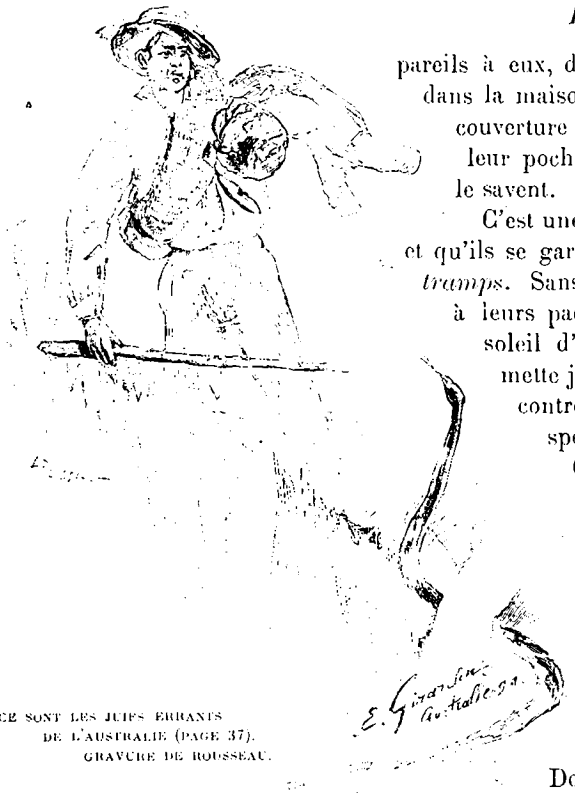
LE 4 DÉCEMBRE. — Depuis notre départ de Carcunna Station nous entrons dans une région un peu plus ondulée, avec différents monticules peu élevés que Bill appelle Elephant Mount, One Tree Hill, Bear Hill. Que vient faire ici cette montagne de l'éléphant? Pourquoi ce nom dans une contrée qui n'a jamais vu sans doute un pachyderme depuis sa civilisation approximative? Je cherche dans sa forme quelque chose qui rappelle un peu les lignes de cet animal, mais c'est en vain, je ne découvre aucune ressemblance. Rien de bien particulier à noter, si ce n'est que demain nous franchirons la frontière de Victoria, pour pénétrer dans le comté de Lowan. Nous n'avons rencontré aucune rivière, pas un cours d'eau; toujours les eucalyptus, qui deviennent par places de plus en plus nombreux; quelques mimosas apparaissent, mêlant leurs grappes d'or à cette couleur vert-de-grisée des feuilles. Geelong se conduit admirablement; la nuit, par exemple, il cherche à se sauver quand il entend les cris des autres animaux épars dans la contrée, wombats comme lui, ou opossums, ou écureuils volants, dont chacun pousse son cri particulier.

Nous avons rencontré plusieurs individus, marchant isolément, ayant l'air de ne pas se connaître; cependant on les dirait appartenir à la même catégorie, à la même classe. Bill à mon interrogation muette me dit : « Ces hommes que vous voyez le long des routes, le paletot sur le bras, une couverture de soldat roulée autour de leur corps, un pot de camp en ferblanterie d'une main (toute leur batterie de cuisine), de l'autre un bâton, on les appelle des « voyageurs ». Véritables juifs errants de l'Australie, ils vont, parcourant un long chemin, ne vendent rien, ne sont pas colporteurs, ne font aucun commerce.

Que font-ils? D'où viennent-ils? Où vont-ils? Véritables philosophes, ils ne font rien! Marchant toujours, ils viennent de partout, et de nulle part en particulier! Où ils vont, ils n'en savent rien eux-mêmes! Quand ils sont fatigués, ils se reposent; quand ils ont faim, ils mangent; quand ils ont sommeil, ils dorment. Lorsqu'ils arrivent aux environs d'une « station », ils ouvrent la porte en bois, ou *gate*, en ayant soin de la refermer derrière eux, pour ne pas laisser s'enfuir le bétail, vont droit à la maison qui leur est réservée, prennent place à la table, où le plus souvent, toujours même on peut dire, se trouvent déjà installés quelques compagnons

1. *Suite.* — *Voyez tome Ier, p.* 1, 13 *et* 25.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



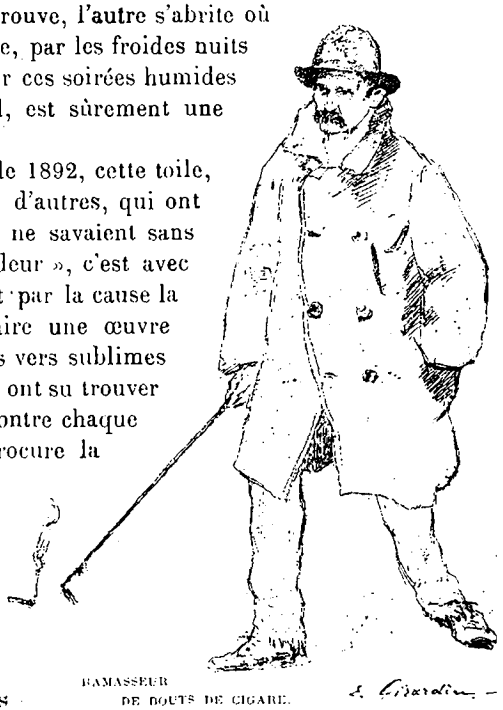
CE SONT LES JUIFS ERRANTS DE L'AUSTRALIE (PAGE 37). GRAVURE DE ROUSSEAU.

pareils à eux, des collègues. Ils mangent. Une fois le repas fini, ils préparent leur lit dans la maison; quand il n'en reste plus, sans un murmure ils s'enroulent dans leur couverture et s'endorment. Le lendemain, après le thé, une tranche de pain dans leur poche, ils repartent, ne demandant rien autre; ils n'ont droit qu'à cela, ils le savent.

C'est une coutume établie depuis longtemps, entre tous les propriétaires riches, et qu'ils se garderaient bien de ne pas suivre, que de donner ainsi l'hospitalité aux *tramps*. Sans cela le sort qui arriverait à leurs champs prêts à être moissonnés, à leurs paddocks remplis d'une herbe déjà séchée par les rayons torrides d'un soleil d'été, à leurs *homes* pleins de confort, ils le connaissent : une allumette jetée (imprudemment?) après une pipe, par on ne sait qui, et voilà une contrée en flammes, une fortune engloutie. Ils le savent si bien qu'une maison spéciale est réservée à ces êtres étranges, qu'un cuisinier y est attaché. Chaque jour quelques moutons sont tués, prêts à être servis à la table de ces hôtes. Quelquefois, paraît-il, ils sont si nombreux, que Bill en a compté cent quatre dans la même habitation, les uns dormant pêle-mêle, d'autres fumant tranquillement dans un coin, les derniers jouant aux cartes à la lueur blafarde d'une chandelle. De-ci, de-là, ils trouvent à s'employer : un coup de main aux travailleurs, soit pendant la tonte, soit au moment de la naissance des agneaux, ou pendant la récolte des moissons; en retour ils reçoivent quelque menu salaire, et reprennent leur route, toujours à pied, pour s'arrêter à sept ou huit jours de là, très souvent plus, à la prochaine « station ». Dormant en plein air, allumant un léger foyer pour faire leur cuisine rudimentaire, on en rencontre beaucoup, de ces *sundowners*, nom qui leur convient bien en vérité, car c'est toujours à l'heure du coucher du soleil, pour le repas du soir, qu'on les voit arrivant. Je suivais de l'œil ces misérables, ces vagabonds; j'aurais voulu plonger dans leur vie, savoir si parmi eux ne se trouvait pas quelque enfant chéri, adulé, espoir de vieux parents. Leur instinct seul les avait-il poussés à cet état dégradant? Le hasard s'était-il amusé à faire naître un monstre dans toute une couvée de braves gens, ou plutôt le cruel exemple ne les avait-il pas conduits dans cette impasse? Plus d'un, dans ces éternelles promenades, évoquait sans doute ces tableaux de l'enfance : la maison paternelle où des soins assidus lui étaient prodigués, scènes qui laissent en nous leurs traces impérissables.

Journellement nous côtoyons, dans notre vieille Europe, de ces déclassés, qui cheminent d'interminables heures le long des voies publiques, usant leur restant de semelles sur l'asphalte parisien! Combien ils ont de ressemblance entre eux ces tramps australiens et nos modernes ramasseurs de bouts de cigare! Tous deux errent à l'aventure, attendant du ciel leur pain; si l'un couche où il se trouve, l'autre s'abrite où il peut, chose cent fois plus difficile; le pavé glissant des berges de la Seine, par les froides nuits d'hiver, qui couvrent d'un manteau de neige toute la hideur nocturne, par ces soirées humides où la bise glacée soulève les vêtements, et met au cœur un froid mortel, est sûrement une couche plus dure que l'herbe parfumée des prairies.

J'ai peint un jour un de ces déshérités, un gueux. Exposée au Salon de 1892, cette toile, si elle a eu le don de plaire à quelques-uns, a aussi beaucoup déplu à d'autres, qui ont accusé l'auteur de s'être amusé à tort à peindre la laideur. Ces personnes ne savaient sans doute pas que le laid n'existe pas en art; et quand je dis ce mot « laideur », c'est avec intention, pour parler leur langage. Il n'existe que l'idéal, fourni souvent par la cause la plus infime, la plus grossière; d'un sujet banal en apparence savoir faire une œuvre intéressante, là gît la difficulté : lisez les merveilleuses odes d'Horace, les vers sublimes d'Ovide; de leur vie qui s'écoulait cependant aussi simple que la nôtre, ils ont su trouver des accents divins, ils ont fixé justement ces mille détails puérils qu'on rencontre chaque jour : passants vulgaires côtoyés dans la rue, ou plaisirs modestes que procure la campagne. Homère n'a pas seulement chanté les héros de la guerre de Troie! Murillo, le grand Espagnol, n'a-t-il pas peint éloquemment des mendiants, des pouilleux, lui le peintre des immaculées vierges? Léonard de Vinci a traîné des heures dans les ruelles de Florence, à la recherche des têtes de ses apôtres qu'il devait mettre dans sa magistrale scène. Rembrandt a peint toute sa série immortelle des gueux en nombre incalculable, et Teniers dans ces cabarets remplis par la fumée des pipes n'a pas craint de montrer la laideur humaine; sans compter tous les



RAMASSEUR DE BOUTS DE CIGARE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

autres, qu'il serait trop long d'énumérer. Pourquoi ces pauvres de la nature ne trouveraient-ils pas une plume de poète pour les dire, une palette d'artiste pour les chanter à l'égal de la femme adorable, dans sa glorieuse nudité, à la peau embaumée, ou dans ses toilettes exquises? Notre divine muse, à son exemple, n'est-elle pas capricieuse? Si un jour elle s'oublie longuement avec nous, ses élus, dans son boudoir, au jour savamment tamisé par les stores en toile de Brousse, est-ce à dire qu'elle ne descendra pas dans la rue le lendemain? Aussi, en galants hommes, lui sommes-nous asservis; bienheureux esclaves, nous ployant à tous ses nombreux caprices : l'accompagnant avec autant de joie, dans les parterres mondains constellés de beautés idéales, que dans les bouges remplis de gueux dépenaillés.

LA FLAMME SUR SON PASSAGE PRODUISAIT UNE LUMINEUSE VAGUE DE FEU. — GRAVURE DE RUFFE.

5 décembre. — Nous avons campé auprès d'un ruisseau, non loin de la lisière d'un bois que nous devions traverser avant d'arriver au but de notre voyage, et nous nous occupions de notre dîner, dont un faisan et deux canards sauvages tués dans l'après-midi faisaient les frais. Un vent assez fort s'était levé depuis quelque temps. Quelle nuit superbe! Après le repas nous savourions l'arome de ce bon tabac américain, le *havelock*. La senteur des mimosas, dont nous avions rencontré plusieurs spécimens, arrivait jusqu'à nous. La lune était dans son plein, et, sitôt le soleil couché, éclairait de sa brillante lueur le paysage. Depuis quelques minutes déjà j'avais cru sentir une odeur de résine, que j'attribuais à notre foyer brûlant encore et qu'alimentait le bois des gommiers; mais comme elle devenait plus forte j'en fis l'observation à Bill, qui me répondit que c'était une forêt en feu, et qu'elle ne devait pas être éloignée de plus de 7 à 8 kilomètres.

J'avais déjà tant entendu parler de ces incendies immenses qui se propagent avec une si fougueuse rapidité, que je voulus jouir de cette vue; sellant nos chevaux, qui n'étaient pas trop fatigués, nous nous dirigeons vers cette fumée qui arrivait à nous, accompagnée de cendres fines, de plus en plus épaisses. Dans la nuit plus sombre, une lueur, au loin à l'horizon; nous arrivions bientôt assez près pour jouir d'un spectacle superbe : les herbes brûlaient; la flamme sur son passage produisait une lumineuse vague de feu, laissant derrière elle un sombre sillage. Quand elle rencontrait un arbre, elle s'y communiquait en peu de secondes, allumant ces torches géantes pleines de gommes, de résines, qui se consumaient rapidement. Dans les parties en combustion, les troncs carbonisés, rouges par places, d'où tombaient des branches, produisaient l'effet d'une ville en liesse dont toutes les fenêtres auraient été éclairées de multitudes de lampions, et au milieu de laquelle on aurait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tiré un feu d'artifice; la ressemblance était d'autant plus juste que, de temps à autre, une flamme plus claire jaillissait, accompagnée d'étincelles, comme le « bouquet » de ce feu d'artifice. Bill comprit que cet incendie avait été allumé exprès par les colons, pour nettoyer la place, car il reconnut que l'écorce avait été enlevée à l'aide d'une hache, à la hauteur de 1 mètre du sol environ. C'est une manière peu coûteuse de purger la contrée afin de laisser un vaste espace libre pour les pâturages; on appelle cette opération le *ringing*, « aller en cercle ». Une fois l'écorce enlevée autour des eucalyptus, de façon à mettre le bois à nu, et cela sur toute la circonférence à hauteur d'homme, on laisse sécher les arbres, dont les feuilles privées de sève ne tardent pas à jaunir, à tomber; une simple allumette suffit pour les embraser; remplis de la gomme à laquelle ils doivent leur nom de gommiers, ils sont un aliment puissant pour la flamme. Nous nous trouvions devant une de ces défrichements. Lorsque le feu ne trouve plus de quoi se nourrir, il s'éteint de lui-même; mais il brûle souvent plusieurs jours. Nous accordons un repos bien gagné à nos montures, et nous nous endormons, loin de cette brillante illumination.

« A MON BRAVE AMI BILL. W. AUSTRALIA. E. G. »

6 décembre, midi. Yangip. — La route que nous suivons s'élargit chaque jour; beaucoup d'eucalyptus, rien que cela, sur un terrain légèrement vallonné; nous sommes dans le comté ou district de Lowan en Victoria, bien près maintenant du terme; dans une semaine, mon brave Bill, nous nous quitterons à jamais sans doute. Vous souviendrez-vous même un jour, Bill, d'un certain voyage à travers les côtes méridionales de l'Australie, accompli avec un Français, un original, direz-vous, aux idées comme n'en ont pas les autres? Oui, vous vous rappellerez, ne serait-ce que lorsque vous retrouverez, par hasard, dans vos paperasses, votre portrait à cheval, crayonné un jour de repos, sur lequel vous lirez ces mots : « A mon brave ami Bill, W. Australia. E. G. »

7 heures soir. — Nous voilà dans les plaines maintenant. Le 4, avant-hier, à She Oak Well, c'étaient des herbages sans fin, semés d'arbres; maintenant c'est du sable : comme la nature change rapidement d'aspect! Il n'y a qu'une chose qui reste immuable, c'est la ligne droite de l'horizon, et ce ton jaune des herbes qui me poursuit comme un cauchemar. Quelques chênes australiens; mais combien chétifs et différents de nos beaux géants européens! Pourquoi ce nom, puisque leurs feuilles ne ressemblent pas à la feuille du chêne?

9 décembre. Lowloit Station. — Le Bushman vient de m'apprendre que ce soir on dansera. En de grands airs cérémonieux, il ouvre une de ses cantines, en sort un habit noir, que je n'avais jamais vu, et voilà mon compagnon métamorphosé; c'est qu'en vérité il n'est pas mal du tout sous ce nouvel accoutrement; je veux bien que certains plis ne soient pas très élégants, mais enfin, c'est bien, mon garçon, tous mes compliments!

De quelle souche est-il sorti? Dans ce nouveau monde on rencontre tant de choses curieuses. Des hommes du monde ayant reçu une brillante éducation deviennent des mineurs; d'autres, ne sachant lire ni écrire, remuent des millions, font de parfaits rastaquouères; la cravate piquée d'un énorme diamant, les gros doigts remplis de bagues, ils ont une belle insolence. Je me rappelle un d'eux : un de mes amis voulait peindre son portrait et celui de sa femme; il répondit : « Non, merci, la dernière fois que je suis allé à Londres je m'en suis fait faire une paire ». Il disait cela d'un ton dégagé, comme s'il avait parlé d'une paire de bottes; c'étaient deux photographies qu'il s'était fait tirer, comme il disait si bien. Peut-être Bill avait-il eu des parents bien. Quoi qu'il en soit, il est à remarquer que l'Anglais, à condition égale, a une tenue moins débraillée, moins de laisser-aller, que le Français; ses vêtements sont mieux choisis, plus soignés, d'une coupe plus sévère; il a un air plus réservé. Aussi quand, au son de l'accordéon, Bill invita une des servantes de ferme, vous n'auriez jamais dit le sauvage Bushman, plutôt habitué à manier un cheval rétif qu'à tenir entre ses bras la taille souple d'une belle fille. C'est une coutume de permettre aux domestiques de danser ainsi quand l'occasion s'en présente, et ils en usent le plus souvent. J'ai passé un bon moment à les regarder, et je me suis retiré, les laissant à leurs gambades.

13 décembre. Polkammut. — Toute la région que nous venions de traverser depuis quatre jours n'était qu'un vaste désert de sable, jaune et fin, comme celui des dunes ou des plages; plus une trace d'herbe, quelques buissons épars de temps en temps. Mais depuis hier nous avons voyagé au milieu d'un paysage pittoresque pour ce pays, qui en général offre toujours le même aspect. Nous cheminions sur ce sol sablonneux, sous les branches des chênes natifs, qui disparaissaient littéralement sous la folle végétation parasitaire. Par moments, ces lianes chevelues s'entremêlaient tellement que nous avions peine à nous frayer un passage entre leurs tiges flexibles, qui s'enroulaient entre elles comme des corps souples de reptiles. Des mimosas en quantité. Sous nos pieds, des trous, dans lesquels nos chevaux parfois mettaient le pied : c'étaient des terriers

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

AU SON DE L'ACCORDÉON BILL INVITA UNE DES SERVANTES DE LA FERME. — GRAVURE DE CLÉMENT BELLENGER.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de lapins, qui en grand nombre gambadaient autour de nous; un sérieux disciple de saint Hubert aurait été transporté de joie, et de ces pauvres bipèdes aurait fait une véritable hécatombe.

J'ai compté, pendant que je faisais une étude dans cet endroit, 72 paires de longues oreilles fixées droites en l'air dans la direction de ma toile. Après elles, au-dessus des herbes, venait la petite tête ronde aux yeux noirs, aux badigoinces mobiles, sur un corps qui se dressait debout. Leur étonnement devait être grand de voir un individu aussi immobile et silencieux; j'étais sans doute le premier et le dernier artiste qu'ils avaient vu et verraient dans leur courte vie; mais, sitôt que je faisais le moindre mouvement, un bruit saccadé de pattes frappant le sol sonore, une fuite soudaine, et ce n'était, sur le fond des poils blancs de leur culotte, que petites queues retroussées disparaissant en hâte dans les terriers.

Le lapin abonde en Australie, autant que le moineau, qui cependant a été importé. On en fait une destruction acharnée, du premier surtout, qui broute l'herbe des pâturages; mais ça n'est pas à coups de fusil, en battue, comme nous le faisons en Europe. Le moyen le plus communément employé est le chien, espèce de lévrier. Quand il est reconnu que le gîte est peu profond, on le met à nu à l'aide d'une bêche, et souvent on y trouve blottis, serrés les uns contre les autres, sept ou huit pauvres lapineaux apeurés, espoir de la famille; d'un coup de dents, les chiens leur cassent les reins, et les abandonnent souvent encore en vie, gigotant sur le sol. D'autres fois, quand on a affaire à tout un dédale, vrai monument de galeries souterraines, on bouche les ouvertures avec de la terre, puis, à l'aide d'une substance chimique versée sur des fragments d'écorce qu'on jette rapidement dans le dernier conduit laissé ouvert, en même temps qu'une allumette enflammée y communique le feu, une détonation se produit, asphyxiant les habitants dans leur sombre demeure.

Il est défendu de tuer les oiseaux de proie (aigles, faucons, vautours, hiboux); ils purgent la contrée de ces cadavres abandonnés sur le sol, qui pourraient amener par leur putréfaction des maladies — car leur viande n'est pas employée comme comestible. Un Australien pur sang se croirait déshonoré s'il en mangeait; cependant cette chair est aussi succulente que celle de nos plus fins « garennes », c'est un préjugé que la race anglaise (qui en est pleine) professe, à l'égal de l'horreur de la grenouille — ils nous traitent, nous, Français, de « mangeurs de grenouilles », et cela avec mépris. J'estime qu'ils ne connaissent pas les bonnes choses, car quoi de meilleur, de plus fin, que les cuisses grassouillettes de ces coassants batraciens — baignés dans une sauce onctueuse — ou une bonne gibelotte mangée à deux un jour de printemps, au temps du renouveau sous une tonnelle embaumée de chèvrefeuilles, qui laissent des parcelles de soleil tomber sur la nappe, comme louis d'or battus neufs! C'est étonnant qu'aucun commerçant n'ait encore songé à utiliser ces biens perdus. En effet, ne pourrait-on pas se servir de cette chair blanche pour en faire des conserves qu'on répandrait dans des pays qui, eux, ne rougissent pas du lapin — puis utiliser leur peau pour en confectionner des feutres et régénérer l'ancien « castor » de nos aïeux?

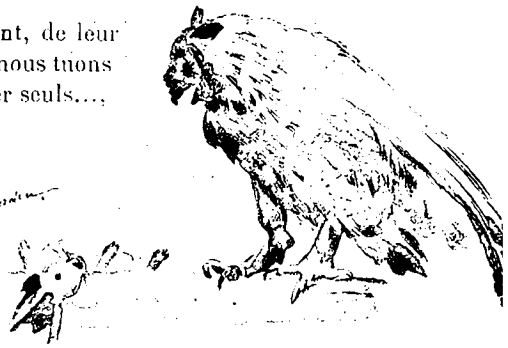
Au-dessus de nos têtes, des kakatoès noirs poussent leurs cris assourdissants; ils planent en l'air, comme de vrais gypaètes barbus. On ne connaît pas la façon dont ils font leur nid, si c'est au faîte d'un arbre élevé dans une branche creuse comme les autres perroquets, ou sur les montagnes dans des anfractuosités inaccessibles au pied humain. La colonie promet 40 livres sterling (1 000 francs) à celui qui le premier en apportera un spécimen.

Les variétés de ces oiseaux sont innombrables, depuis le kakatoès au blanc immaculé, à la huppe jaune, qu'il relève dans sa colère comme un cimier dentelé sur sa tête de vieux juif au nez crochu, jusqu'aux perroquets multicolores aux ailes diaprées de rouge fulgurant et de sombre indigo; les perruches s'abattent en vol serré comme les friquets, couvrant en une seconde un buisson chargé de baies, qu'elles dévorent à l'envi, les unes à la tête faite comme en laine jaune clair, d'autres cendrée de gris comme les perles fines, et les petites, dites *inséparables*, avec leur casque d'or lamé de noir se pourchassent l'une l'autre, mauvaises et sanguinaires. Ces oiseaux en général sont très recherchés des Noirs, dans leur tendre jeunesse, à peine sortis de l'œuf, rien que pour manger la nourriture entassée en leur jabot, qui leur a été donnée en becquée humide par leurs parents. Il est difficile de les élever, même dans le pays; l'homme ne sait pas trouver les aliments qui leur conviennent.

KANGOUROU. — GRAVURE DE BERG.

Gros comme des colibris, quantité de petits oiseaux aux couleurs chatoyantes volent autour de nous, se posant près de nous, peu farouches. Bill, voulant m'en procurer, s'amuse à en tirer, de loin pour ne pas abîmer leur dépouille, mais à la place où ils sont tombés il n'y a que quelques plumes sanglantes; la charge est trop forte sans doute, et les anéantit. Je lui suggère l'idée de fabriquer quelques petites cartouches avec du sable très fin, que nous trouvons sous nos pas; il m'en apporte plusieurs, tués avec ce nouveau genre de projectile, rouge et or, pas abîmés du tout. Quelles livrées superbes ils portent! violets comme des évêques avec mitre en tête, rouges comme des officiers supérieurs chamarrés de décorations. Mais sentant dans ma main ces minuscules dépouilles se refroidir, leurs couleurs pâlir, une réflexion — malheureusement tardive — me fait arrêter le bras du chasseur :

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



IL EST DÉFENDU DE TUER LES OISEAUX DE PROIE. GRAVURE DE BERG.

car les pauvres petits, au bec encore frangé de jaune et que j'entends pépiant, de leur nid chaud de duvet, appelant leur mère parce qu'ils ont faim, ils mourront si nous tuons leur maman de notre plomb imbécile, parce qu'ils ne peuvent encore manger seuls..., et les oiseaux ont été créés avec de jolies plumes pour réjouir notre vue, apporter dans l'âme meurtrie, avec leur brillante parure, comme un rayon lumineux, puis, leur musique, trilles inimitables qui charment les ennuis d'une longue route monotone, nous ne l'entendrions plus. J'aimerais bien apercevoir un de ces fameux oiseaux-lyres ou ménures, mais ils ne se rencontrent, paraît-il, que dans le nord du continent, vers le golfe de Carpentarie, sous la latitude chaude des tropiques, qui convient à toute la bande ailée, comparable à d'éclatantes fleurs détachées de leurs tiges, et volant dans l'espace.

Il est impossible de comprendre pourquoi dans des contrées désertes il y a tant de mouches, aussi tenaces et piquantes qu'elles sont petites. Si nous étions proches de centres habités, sur lesquels vivent de nombreux troupeaux, cela se concevrait encore, mais en pleine broussaille, c'est inimaginable.... Je suis contraint de m'envelopper la tête d'un filet que le Bushman adroit m'a confectionné en mailles si menues que c'était à supposer que je serais à l'abri; mais non - - elles trouvent moyen de passer à travers cette cage, et, par ces grosses chaleurs, me voilà obligé, pour peindre, de mettre des gants et de relever le collet de mon habit comme en plein hiver. A Nonrang Station elles étaient en bataillons si serrés que pour prendre nos repas nous avions été forcés de nous envelopper la tête dans la même mousseline qui enserrait notre assiette devant nous. Nous avions l'air ainsi de premières communiantes sous leur voile transparent; c'était la seule façon de ne pas manger ces insupportables insectes, qui, lorsque nous ne prenions pas cette précaution, se trouvaient à plusieurs sur notre fourchette, le temps, cependant rapide, de la porter à nos lèvres.

Puis cette espèce de forêt vierge cesse; nous débouchons sur une vaste nappe de terrain ondulé, en longues vagues. La route est coupée de distance en distance par des mares, pleines de plantes aquatiques, qui tiennent tout le chemin, et que nous traversons, nos chevaux n'ayant que les jambes mouillées. Le terrain s'abaisse tout à coup, et nous sommes sur les berges d'une rivière qui se plie et se replie plusieurs fois sur elle-même; nous coupons quatre fois son cours en dix minutes d'intervalle, pour arriver sur un pont de bois, qui retentit avec sonorité sous les pieds de nos montures. Dans le fond, à travers un rideau d'arbres, une maison entourée de saules pleureurs, une barrière en bois, puis une porte à claire-voie, ou *gate*, que Bill ouvre du haut de son cheval. Nous sommes à Polkammut. A droite, à gauche, des bestiaux dans la prairie. Nous arrivons au logis au-dessus duquel une roue de moulin à vent fait monter l'eau de la rivière dans un réservoir.

Je me fais connaître aux propriétaires : quatre dames, des sœurs, s'occupent avec une activité surprenante de la gérance de leur propriété; elles nous font le plus bienveillant accueil, nous servant une collation à laquelle elles prennent part elles-mêmes, et qui est la bienvenue; des quantités d'enfants, de tous âges, à la blonde chevelure longue, nous entourent. Il fait frais dans cette salle, assombrie par des vérandas sur lesquelles des fleurs mettent leur note joyeuse. Nous nous rafraîchissons avec ces bons fruits de la Passion — nés de la plante passiflore — qui se mangent comme un œuf à la coque, à la cuiller; ils rappellent assez le goût de la groseille à maquereau : ils sont de la forme, de la grosseur d'un œuf de poule, mais de couleur brune; leur acidité légère calme la soif. Ces dames nous ont aménagé notre chambre dans une cour intérieure, plantée de mûriers et de vigne, qui pousse capricieusement, accrochant ses vrilles aux festons des balcons : on dirait un coin de villa romaine, comme celles où les vieux philosophes discutaient avec leurs disciples.

L'homme qui avait été envoyé en estafette à Vectis, pour prévenir de mon arrivée, est de retour. Demain le buggy viendra me chercher pour me conduire à cette station. Nous allons nous séparer définitivement; vous, Bill, pour continuer votre chemin en Victoria, moi pour aller plus au sud. Vectis est situé à 12 milles de Polkammut. Promettez-moi de venir me voir quand vous repasserez dans ces parages. Il m'écrira, me répond-il; et je serai toujours heureux de savoir des nouvelles de ce brave garçon. Avant de nous retirer définitivement pour la nuit, ces dames X... de Polkammut me font promettre de revenir les voir durant mon séjour dans les environs; du reste, elles sont très liées avec leurs voisins, et elles-mêmes vont quelquefois les voir. Notre petit ours fait la joie des enfants, qui se l'arrachent. Mais on dirait qu'il connaît leur faiblesse; lorsqu'ils lui tirent les oreilles, se redressant sur ses pattes de derrière, il fait mine de les mordre. C'est un vrai succès que ce gentil Geelong. Les environs de Polkammut sont sablonneux, couverts par le *mallee*, autre sorte de buissons moins serrés et épais, mais plus hauts que le *scrub* aux formes plus inattendues, moins monotones, quoique de couleur aussi grisâtre. C'est plus réjouissant pour l'œil, car d'autres plantes s'y mélangent : mimosas légers aux grappes d'or retombant mollement, papyrus aux troncs argentés comme le bouleau, mais qui croissent principalement sur les bords des lacs salés, et enfin la chevelure plus noire des chênes natifs. Le Wimmera est assez large en cet endroit; les saules pleureurs y trempent leurs vertes chevelures d'ondines coquettes, toujours se mirant dans l'eau, mais son cours tortueux est aussi encombré de ces épaves multiples, véritables obstacles

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour la navigation, qui n'est possible que pour un léger canot ou pour l'embarcation rudimentaire des Noirs.

Nous subissons le tour du « propriétaire » et visitons dans ses détails la maison et ses dépendances, nous promenant partout où il plaît à nos amphitryonnes de nous mener; mais mon goût prononcé pour les fleurs me fait arrêter au jardin, et ce sont des exclamations prolongées devant toutes ces fulgurantes corolles qui encombrent les plates-bandes. La nuit approchant rapidement nous arrache à ces contemplations; déjà quelques pâles étoiles s'allument au ciel, comme dans une sombre église; le sacristain va porter le feu au bout des longs cierges blancs..., et nous sommes dépassés sur notre route par des ombres d'hommes, un bâton à la main...

Ces étranges voyageurs, les sundowners, arrivent un à un, exactement comme des convives ponctuels pour l'heure du dîner, et personne ne fait attention à eux : ils passent à côté de vous silencieux; on dirait, dans le crépuscule qui tombe, des hommes d'un autre âge allant sans embarras, sans demander leur chemin, comme s'ils se souvenaient de la route, en un mot comme s'ils revenaient chez eux. Puis ils se glissent en fantômes vers la table pour eux préparée — on les dirait conviés à ces festins bizarres par une cloche, une *dressing bell* invisible, et qu'eux seuls doivent entendre au loin....

Silhouette sombre — Glisse dans l'ombre :
Du souper l'heure — Sonne, sundowner! (prononcez *sondaouneur*).

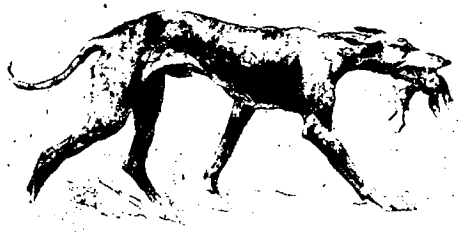
Et la grosse Martha, dont le type a beaucoup d'analogie avec la face d'un nègre, de ses lèvres lippues sourit dans la pénombre en voyant mon ébahissement.

15 décembre. — Bill m'accompagne jusqu'au buggy. Il me serre la main vigoureusement; malgré son indifférence, une émotion le domine au moment de nous séparer, pour toujours peut-être. Nous partons; de loin je le vois, son chapeau à la main, qu'il agite en signe d'adieu.... Nos deux chevaux marchent bien. Le paysage diffère peu de ce que j'ai vu déjà, mais je sens l'approche de grands centres de cultures, d'élevage : plus d'arbres, si ce n'est à rares intervalles, mais des paddocks remplis d'une belle herbe savoureuse. La route elle-même est couverte de hautes herbes jaunes, entre lesquelles des pistes faites par le passage des roues. La nuit tombe rapidement, sans lune. Nous nous arrêtons devant une barrière en bois; le groom descend, ouvre cette porte à deux battants, et nous passons; nous sommes dans Vectis même. Voilà de grands arbres maintenant. Ils nous entourent, profilant sur le ciel leurs silhouettes sombres. Un moment nous roulons sourdement, sur un pont en bois, au pied duquel une note plus claire révèle la présence d'une rivière ou tout au moins d'une flaque d'eau : je ne me trompe pas, c'est le Wimmera qui coule là, arrosant la propriété dans toute son étendue. Dans l'été brûlant, les troupeaux trouvent toujours de l'eau pour étancher leur soif; un bruit assourdissant monte du gosier de milliers de grosses grenouilles, appelées mugissantes, les unes au timbre grave, les autres, au contraire, aigu.

Un cavalier devant nous s'arrête, crie quelques mots rapides au cocher; nous repartons, escortés de cet étrange introducteur, coiffé d'un immense chapeau qui le fait ressembler à un Mexicain avec son sombrero. De temps à autre il s'arrête, ouvre une *gate*, et, toujours à cheval, la referme sur notre passage. Entre les feuilles une lumière, puis une autre, brille, c'est la maison : voilà un parc, des sapins, des mélèzes; entre eux, des massifs de fleurs. Devant le porche cintré d'une porte, nous nous arrêtons; un homme très grand s'y tient : ses moustaches blondes, démesurées, mettent deux barres lumineuses de chaque côté de ses joues. C'est notre hôte qui, affectueusement, nous souhaite la bienvenue.

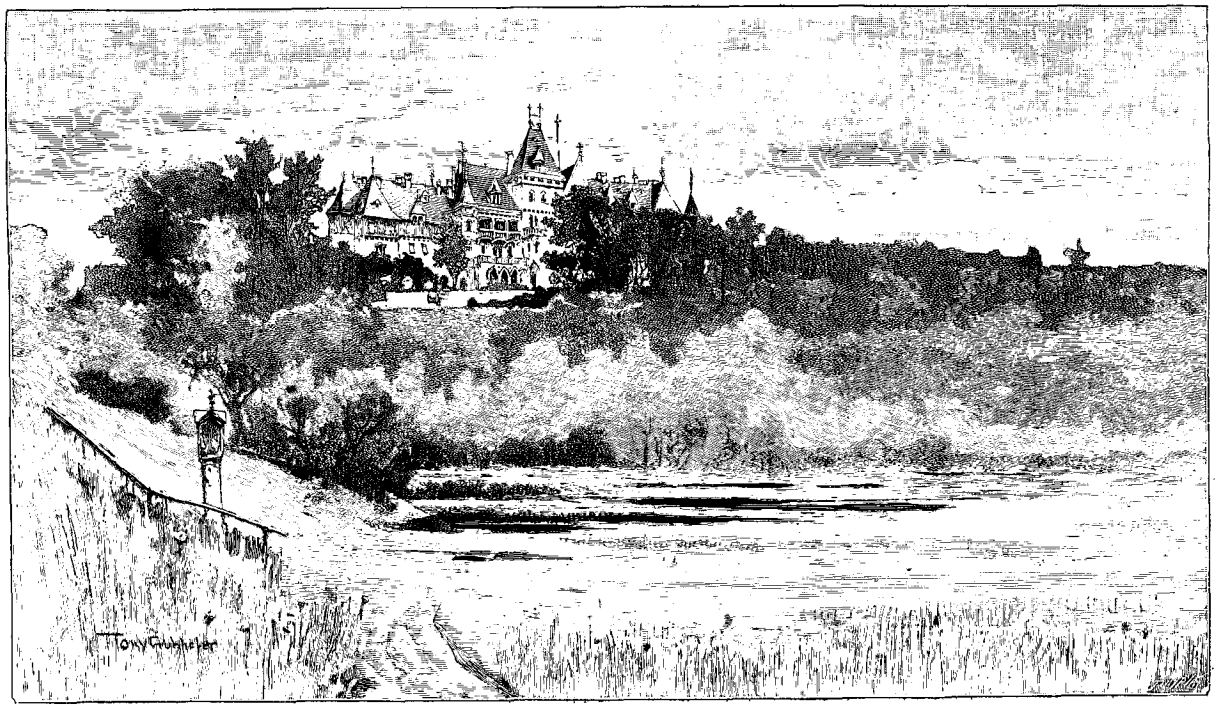
(*A suivre.*)

EUGÈNE GIRARDIN.



LÉVRIER AUSTRALIEN (PAGE 42). — GRAVURE DE BERG.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



CHÂTEAU DU DUC DE CUMBERLAND. — DESSIN DE M. TONY GRUBHOFER.

A TRAVERS LE SALZKAMMERGUT[1],

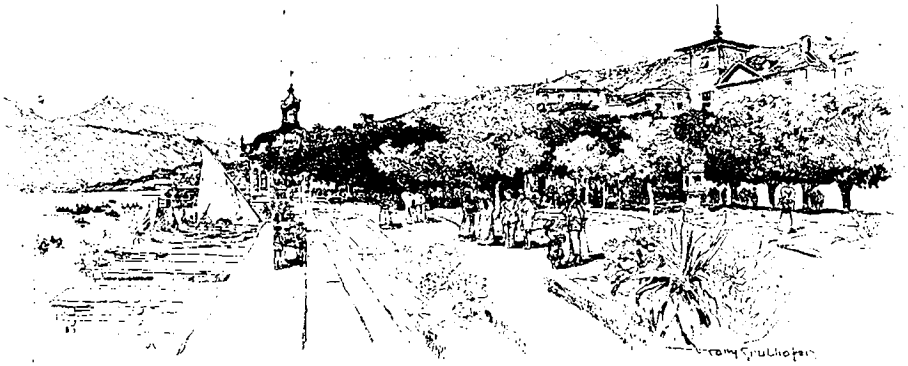
PAR M. A. MARGUILLIER.

QUI POURRAIT IMAGINER les âpres et sanglants souvenirs de ces guerres en contemplant du haut de cette colline du Calvaire, semée d'une file de petites chapelles sous les arbres du chemin, le ravissant paysage du lac et des alentours, du côté opposé à la plaine de Pinsdorf! Il est difficile de rêver spectacle plus frais et plus gracieux : devant nous, au sud, la vaste étendue du lac, à peine ridé par une légère brise et s'éveillant radieux sous le soleil dans sa ceinture de montagnes noyées dans la brume argentée du matin; ou bien, le soir, s'endormant tranquille, reflétant le ciel empourpré et ces sommets d'une si harmonieuse variété de lignes et de teintes : à droite, derrière de vertes vallées où sont nichés de petits villages, la chaîne lointaine et violette du Höllengebirge (1 500 à 1 900 m.), Fahrnau (1 201 m.), les deux pics du Sonnstein (1 045 et 923 m.) précédés d'un promontoire où se détachent en blanc l'église et les maisons du bourg de Traunkirchen; puis, tout au fond, les cimes bleuâtres, presque toujours parsemées de neige, du majestueux Schönberg (2 093 m.); et, à gauche, les pentes boisées de l'Eibenberg (1 598 m.), de l'Erlakogel (1 570 m.), dessinant une tête de profil grec couchée, d'où son surnom de « la Grecque dormante », l'imposant Traunstein (1 691 m.), dont les rocs aux abruptes déchirures sont tout enflammés après le coucher du soleil par ce phénomène de réflexion connu sous le nom d'*Alpenglühen* (embrasement des Alpes), et dont les cimes, selon qu'elles sont couvertes de nuages ou dégagées, sont le baromètre des environs. Enfin, tout à l'entrée du lac, la gracieuse éminence du Grünberg (1 004 m.), si bien nommée « la verte montagne » avec son manteau de forêts bordé de blanches maisonnettes parmi des vergers. A la suite, les maisons de la ville groupées autour de la chapelle des Capucins, du clocher gothique du temple protestant et de la tour Renaissance de l'église paroissiale, s'arrondissent à nos pieds autour de la baie azurée et grimpent, avides de la vue du lac, sur les collines environnantes.

A notre gauche, par exemple, dominant l'étroite vallée où la Traun, à sa sortie du lac, serpente dans la verdure, voici, entre autres villas, celle où demeure, avec sa fille la princesse Mary, la reine de Hanovre, aujourd'hui veuve, qui s'est retirée ici avec le roi Georges après leur dépossession par la Prusse en 1866 ; et, tout auprès, le château de son fils, le duc de Cumberland. C'est une grande construction en marbre, grès et granit, avec un troisième étage en bois d'un côté, dans le vieux style gothique allemand, découpée très irrégulièrement par des tours, des loggias et des balcons. Elle est due aux architectes Schorbach et Rundspaden, de Hanovre, et fut achevée en 1886. Les artistes, bien qu'ayant avant tout recherché l'originalité et évité la symétrie, n'en ont pas moins atteint, outre la beauté des détails, la grandeur de l'ensemble, et l'intérieur, royalement

1. *Suite. Voyez tome Ier, p.* 33.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



PLACE DU CASINO ET ESPLANADE A GMUNDEN.

décoré, mérite une visite.

Après la chapelle aux piliers de marbre, ornée d'un très bel autel à volets peint par Lucas Cranach, signé et daté de 1516, dont le panneau central représente l'Adoration de l'Enfant Jésus par les bergers; après les salons et appartements de styles divers remplis d'œuvres d'art dont plusieurs proviennent du fameux trésor des Guelfes, et un délicieux petit salon meublé entièrement d'œuvres chinoises d'une rare valeur, il faut surtout admirer le grand hall de réception, haut de deux étages, aux piliers et aux ogives de grès vert et gris, à la cheminée monumentale où sont sculptées les armoiries de la maison, aux murs couverts de tapisseries retraçant l'histoire du Hanovre, décorés d'armes et d'armures de toute date et de toute provenance, dont plusieurs très rares et très artistiques, mêlées à des vases, statuettes antiques et autres curiosités. Les vitraux de la salle représentent les vieux châteaux du Hanovre; les sièges sont brodés aux armes des provinces et des villes du royaume, et deux belles statues de pierre, œuvres du sculpteur Natter, évoquent les traits énergiques du duc Henri le Lion et la fière prestance de l'électeur Ernest-Auguste.

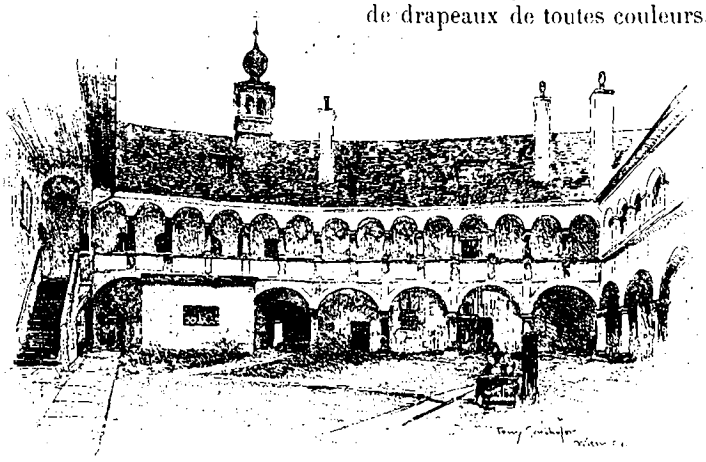
Redescendons à Gmunden. Peu de monuments à y admirer. Des hautes portes et des huit tours fortifiées qui l'entouraient encore au temps de la guerre des Paysans, il ne reste plus qu'un passage voûté près du pont de la Traun.

La petite chapelle de l'hôpital, à côté, est du XI^e^ siècle, mais à la suite d'incendies elle a été souvent restaurée; elle a un bel autel en bois sculpté d'un artiste local de talent, Untersberger. Puis, au flanc d'une butte, montent des rues étroites, bordées pittoresquement de vieilles maisons aux toits pointus, aux balcons d'angle, aux cours parfois entourées d'arcades, se groupant autour de l'église paroissiale.

Celle-ci, bâtie en 1400, n'offre de remarquable que sa tour élégante surmontée d'un clocheton en forme de bulbe, puis, sur les murailles à l'extérieur, de vieilles pierres tombales en marbre rouge, où sont sculptés des chevaliers et des armoiries, et à l'intérieur, au-dessus du maître-autel, un groupe de grandeur naturelle en bois peint et doré, œuvre du XVII^e^ siècle, représentant l'Adoration des Mages.

Sur la place principale, l'hôtel de ville, un bâtiment du XVIII^e^ siècle, de style italien, avec trois loggias superposées, offre à sa façade les armes de Gmunden. A l'intérieur, on peut voir l'ancienne épée de justice, du temps où Gmunden était le siège d'un tribunal criminel.

La ville se continue, contournant le lac, par la longue et superbe promenade ombreuse de l'Esplanade au bord de l'eau, commençant à une place où le buste de l'empereur par Natter émerge du milieu d'arbustes et de plantes exotiques, et accompagnée de coquettes villas parmi des parcs et des jardins. C'est le rendez-vous, en été, du monde élégant et cosmopolite, qui vient s'asseoir sous ses beaux arbres et écouter la musique en admirant le merveilleux panorama aux couleurs changeantes du lac, tantôt lumineux et gai, tantôt mélancoliquement voilé, tantôt sombre ou même furieux, où glissent des cygnes, et qui est sans cesse animé par des bateaux aux grandes voiles blanches et quantité de barques légères pavoisées de drapeaux de toutes couleurs, évoluant en tous sens.

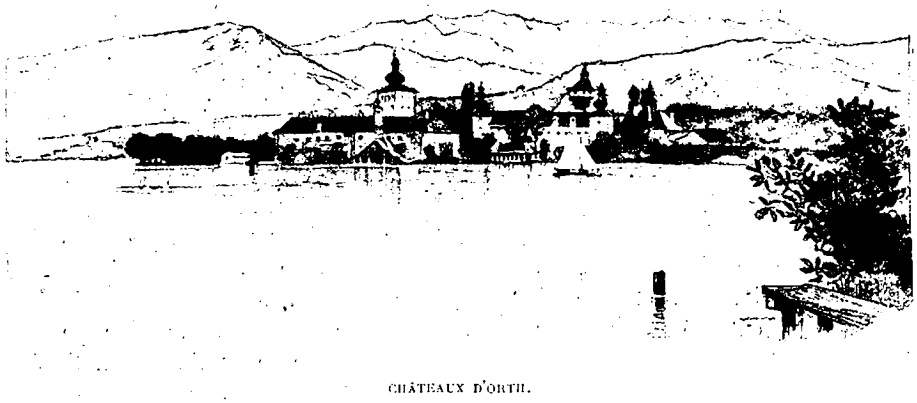


COUR DE L'ANCIEN CHÂTEAU D'ORTH.

Depuis 1862 Gmunden est en effet devenue une ville d'eaux de plus en plus fréquentée. Plusieurs artistes en ont fait le lieu de leur séjour continuel ou y résident régulièrement : c'était, il y a deux ans encore, le sculpteur Natter, mort, hélas ! depuis, dans la plénitude d'un talent vigoureux, qu'attestent les nombreuses maquettes réunies ici dans son atelier; — vous y rencontrerez aujourd'hui J. Habert, un des maîtres de la musique religieuse; — puis une illustre artiste du Théâtre de la Cour de Vienne, Frédérique Gossmann, la *Petite Fadette* idéale, aujourd'hui mariée au comte Prokesch d'Osten, un fin érudit, dont l'aimable résidence,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

si hospitalière, en particulier pour les Français, est pleine de mille précieux souvenirs et collections historiques et artistiques, parmi lesquels d'inestimables antiquités grecques et égyptiennes, l'épée et la montre du duc de Reichstadt, dont le père du comte fut l'ami à Schönbrunn, une boîte de jetons en nacre pour le jeu d'hombre dont Napoléon se servit à Sainte-Hélène, etc.; encore d'autres célébrités théâtrales : Mme Hebbel, veuve du poète de ce nom; la Lucca; Goldmark, l'illustre compositeur de la *Reine de Saba*; bien d'autres encore.

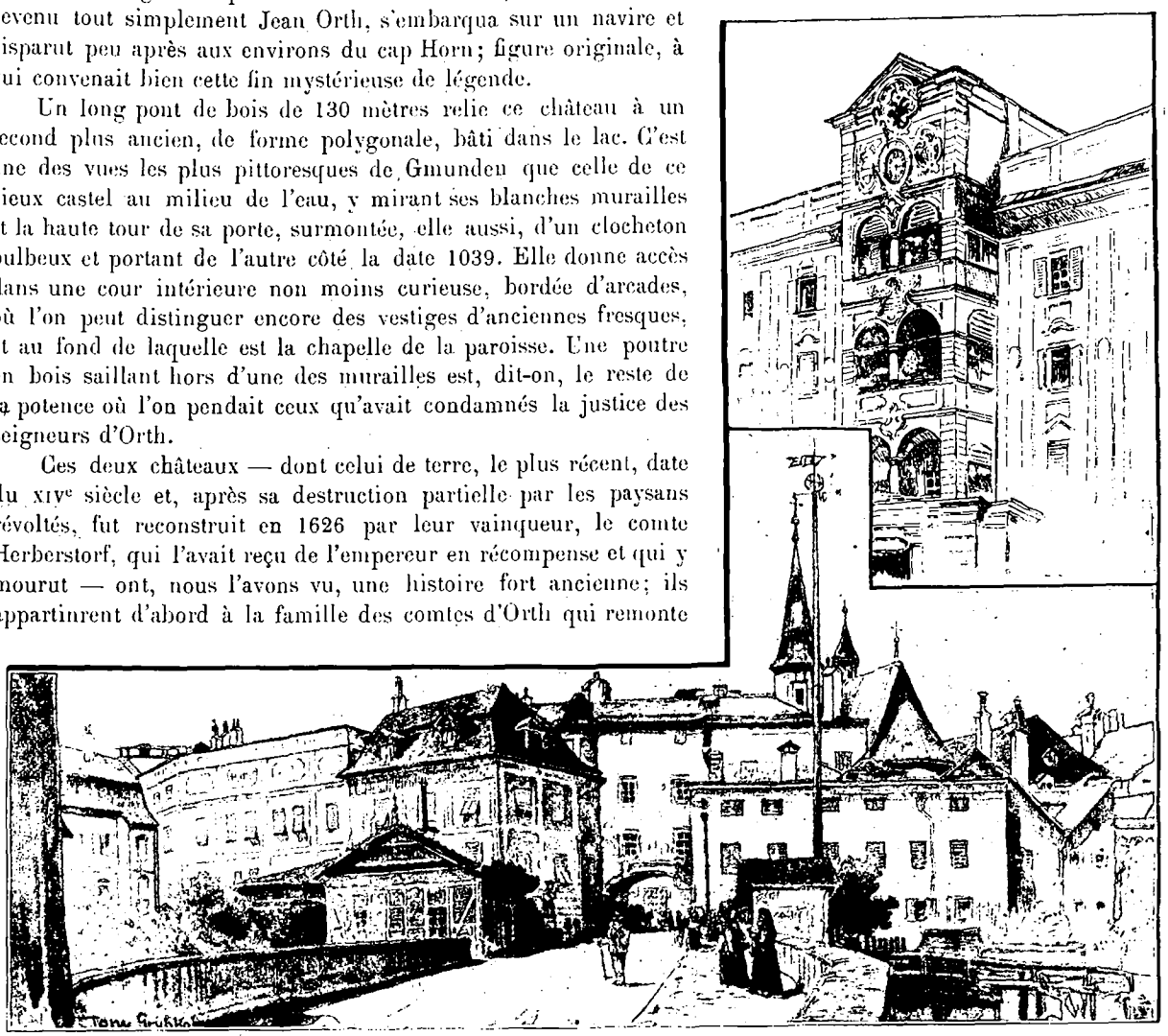


CHÂTEAUX D'ORTH.

L'Esplanade se termine au hameau d'Orth, où apparaissent dans une petite presqu'île, parmi le feuillage, la coupole de cuivre de forme bizarre, semblable à celle d'une pagode indoue, de la villa de la grande-duchesse de Toscane, et, à côté, les quatre tours d'angle carrées aux clochetons bulbeux du simple mais imposant château de son fils, l'archiduc Jean, qui, l'on s'en souvient, échangea, il y a quatre ans, son nom et ses titres d'origine impériale contre le nom de ce château, et, devenu tout simplement Jean Orth, s'embarqua sur un navire et disparut peu après aux environs du cap Horn; figure originale, à qui convenait bien cette fin mystérieuse de légende.

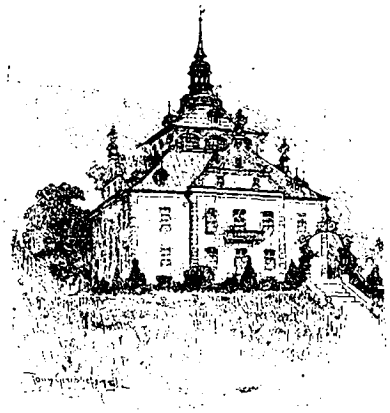
Un long pont de bois de 130 mètres relie ce château à un second plus ancien, de forme polygonale, bâti dans le lac. C'est une des vues les plus pittoresques de Gmunden que celle de ce vieux castel au milieu de l'eau, y mirant ses blanches murailles et la haute tour de sa porte, surmontée, elle aussi, d'un clocheton bulbeux et portant de l'autre côté la date 1039. Elle donne accès dans une cour intérieure non moins curieuse, bordée d'arcades, où l'on peut distinguer encore des vestiges d'anciennes fresques, et au fond de laquelle est la chapelle de la paroisse. Une poutre en bois saillant hors d'une des murailles est, dit-on, le reste de la potence où l'on pendait ceux qu'avait condamnés la justice des seigneurs d'Orth.

Ces deux châteaux — dont celui de terre, le plus récent, date du XIVe siècle et, après sa destruction partielle par les paysans révoltés, fut reconstruit en 1626 par leur vainqueur, le comte Herberstorf, qui l'avait reçu de l'empereur en récompense et qui y mourut — ont, nous l'avons vu, une histoire fort ancienne; ils appartinrent d'abord à la famille des comtes d'Orth qui remonte



GMUNDEN : L'HÔTEL DE VILLE, LE PONT ET LA PORTE DE LA TRAUN.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



NOUVEAU CHÂTEAU D'ORTH.

au XIIIe siècle, puis successivement à des empereurs, des princes, des seigneurs, dont les armoiries se déroulent sur les murs dans la cour du premier château où de belles reliques d'autrefois, un puits aux élégants ornements de fer forgé, des portes et des fenêtres grillées non moins admirablement ouvragées, et, à l'intérieur, des collections d'antiquités recueillies par l'archiduc Jean, continuent d'évoquer le passé. En notre siècle, le sort, bien inspiré, fit de ce vieux manoir paisible et plein de souvenirs un nid de poètes, où Schleifer réunissait ses amis, Lenau et autres, et d'où les strophes ailées et harmonieuses s'envolaient et chantaient avec les oiseaux sous les grands arbres. Les deux bâtiments ont subi d'ailleurs bien des modifications : ils étaient jadis fortifiés, et une vieille gravure de 1594 représente le château du lac entouré d'un pont de bois qui figure encore sur un plan de 1819, et dont on voit aujourd'hui les traces sous forme de nombreux pilotis émergeant à la surface de l'eau.

Enfin, achevant le cycle des villas qui s'étagent parmi des parcs sur les collines environnantes autour d'un vaste pensionnat de jeunes filles tout blanc dans la verdure avec, comme fond de tableau, les forêts du Gmundnerberg (822 m.), voici dans la plus admirable situation, toute seule sur une éminence, la villa Marie-Thérèse, magnifique château du duc Philippe de Wurtemberg, bâti il y a une quinzaine d'années par l'architecte Adam dans le style Louis XIII, en forme de pentagone irrégulier, dressant majestueusement, au milieu des arbres de son parc superbe et au sommet d'une immense pelouse verte descendant jusqu'au lac, sa tourelle et ses pavillons roses tournés vers tous les points de l'horizon pour en laisser admirer les diverses beautés.

CHÂTEAU DU DUC DE WURTEMBERG.

L'intérieur du château, des plus luxueux et des plus artistiques, répond à l'extérieur. Dans le promenoir au pavé de mosaïque, aux parois et aux colonnes de marbre, entourant une cour centrale et sur lequel s'ouvrent les portes des salles, c'est une profusion de merveilles : vitraux anciens aux fenêtres, vieilles tapisseries des Gobelins encadrant l'escalier ou servant de portières, vases géants de la Chine, meubles anciens sculptés et ciselés chargés de bronzes, d'émaux, de faïences, de sculptures de tous les siècles; puis de luxueux services d'orfèvrerie ou de porcelaine rare, dont un a appartenu à Marie-Thérèse et un autre, en sèvres, à Louis XVI, de vieilles armures dans la salle à manger, etc. Mais il faut citer spécialement, parmi les richesses de la villa, outre plusieurs bons tableaux anciens et modernes, une précieuse collection d'ivoires, un petit bas-relief en bois représentant l'Adoration des Mages et signé du monogramme bien connu d'Albert Dürer avec la date 1513; enfin, dans un salon spécial, la plupart des sculptures, dont quelques-unes inédites ou seulement ébauchées, de la mère du duc, la princesse Marie d'Orléans, de si touchante mémoire, entre autres la tête en marbre et la maquette de sa chaste et pensive *Jeanne d'Arc*, si populaire.

Mais revenons aux spectacles de la nature. Les environs de Gmunden en offrent maints très beaux. C'est, en premier lieu, la chute de la Traun. On peut s'y rendre à pied en suivant la route qui longe, en le dominant, le cours du fleuve; mais ce qui est beaucoup plus original et plus intéressant, c'est de monter sur un de ces grands bateaux plats qui transportent presque chaque semaine jusqu'au Danube une partie du sel produit à Ebensee, à l'autre extrémité du lac. Au sortir du Traunsee, on entre dans une petite vallée charmante où le malheureux poète Lenau, comme le rappelle une inscription, aimait à venir rêver chaque matin sous les arbres centenaires qui étendent les arceaux de leurs longues branches au-dessus des eaux vives, aux flots onduleux, où les truites prennent leurs ébats. Là, sans doute, il composa quelques-unes de ses tendres et mélancoliques poésies : « *Ach Gmunden, immer immer schön, — Dir lass ich meine Seele....* », dit l'une d'elles : « Ah! Gmunden, toujours, toujours beau, je te laisse mon âme.... »

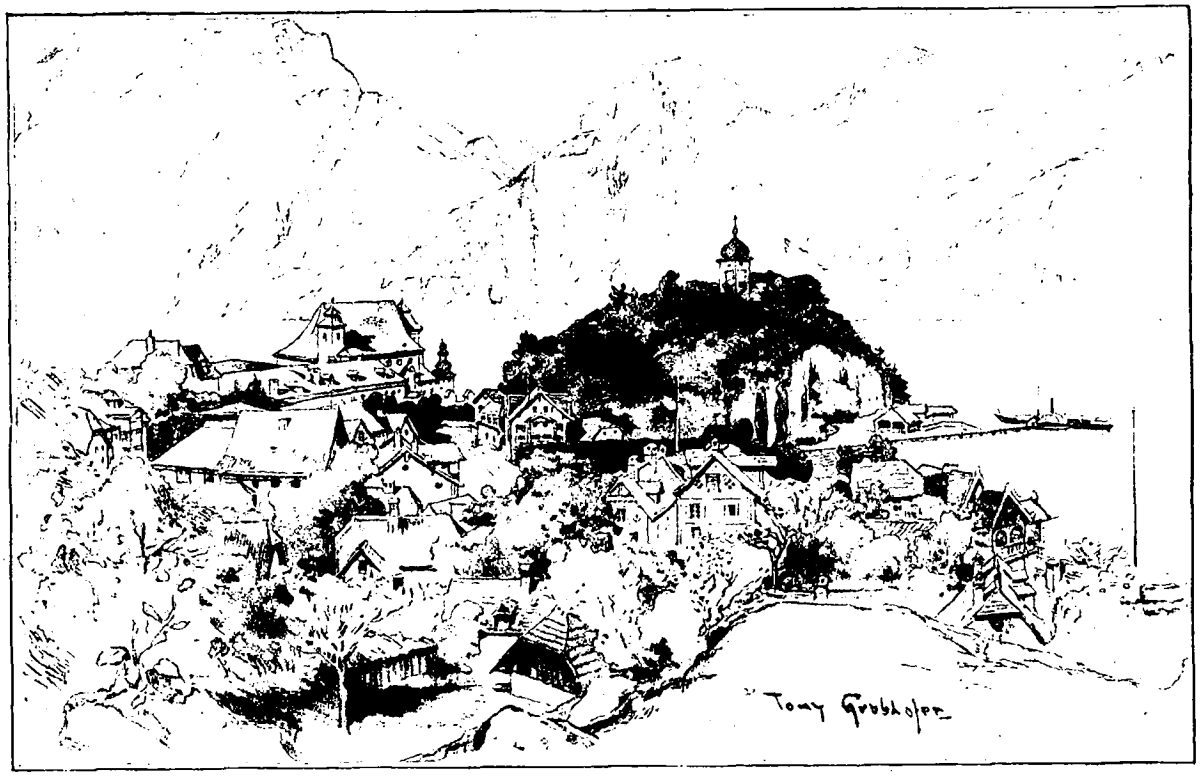
ANCIEN CHÂTEAU D'ORTH.

(*A suivre.*)

A. MARGUILLIER.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



TRAUNKIRCHEN. — DESSIN DE TONY GRUBHOFER, GRAVÉ PAR BERG.

A TRAVERS LE SALZKAMMERGUT[1],

PAR M. AUGUSTE MARGUILLIER.

VIEILLE CHAPELLE AU BORD D'UN CHEMIN. DESSIN DE TONY GRUBHOFER.

Sur les deux rives, des moulins se succèdent avec quantité de barrages et de chutes, que le bateau descend avec rapidité, au milieu des exclamations anxieuses, des éclaboussements d'écume et des rires. Plus haut, Gmunden se continue quelque temps, dominé à gauche par l'éminence de la Wunderburg (le Manoir enchanté) : là s'élevait jadis un château, dit Gugelburg, le plus beau et le plus grand de la contrée, commandant à toute la vallée, mais habité par le seigneur le plus avare et le plus dur qui se pût imaginer. Subitement le vieux grigou vint à mourir. Ses héritiers accoururent, avides de recueillir ses énormes richesses. Mais ils eurent beau chercher de tous côtés, ils ne purent découvrir le trésor.... Cependant il existe : trois fois par an, dans la nuit du solstice, celle qui suit la Saint-Thomas et celle du 29 février de chaque année bissextile, une demi-minute avant minuit, une grosse pierre des fondations se dérange et vous laisse entrer dans un souterrain voûté, où l'on voit, assis à une table et écrivant, un petit homme à longue barbe blanche ; devant lui sont entassés des sacs gonflés d'or. Si quelqu'un ose s'approcher et étendre la main pour en prendre un, alors il relève la tête et lui lance un regard si courroucé que le sang se fige dans les veines de l'audacieux. Maints pourtant ont pu s'enfuir, mais plusieurs aussi ont été trouvés le lendemain matin évanouis sur la pierre replacée, sans trace du trésor ni de son gardien.

Cependant, les habitations se sont faites plus rares : de place en place seulement, des *restaurations* sur la lisière des prairies ou des bois qui couvrent les hautes berges, et encore quelques moulins ou usines avec de rapides courants où les eaux vertes bouillonnent et se blanchissent d'écume, entre autres la grande fabrique de papier de Steyermühl, une des plus importantes d'Autriche, occupant près de 700 ouvriers, et fort

1. *Suite. Voyez tome Ier, p.* 33 et 45.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

intéressante à visiter. Enfin, non loin de celle-ci, à 14 kilomètres de Gmunden et au bout d'une heure de parcours, un bruit s'élève toujours grandissant : c'est celui de la chute. Pour ne pas interrompre la navigation, on a creusé à côté, sur la rive droite, un canal garni de planches, incliné de 13 mètres sur une longueur de 366, qu'on appelle *der gute Fall*, « la bonne chute », et que les bateaux descendent avec une rapidité vertigineuse, mais sans danger. On aborde à l'extrémité de l'île comprise entre ce canal et la Traun — île charmante où de beaux arbres vigoureux ombragent les rocs moussus de la rive et une rustique chapelle près d'une auberge pour les excursionnistes, — et l'on peut alors admirer le Traunfall, *der wilde Fall*, « la chute sauvage », celle-là.

La rivière tombe d'une hauteur de 13 à 14 mètres, coupée brusquement par une longue arête oblique de rochers dont les bizarres éboulements forment plusieurs cascades d'une infinie variété, qu'un pont et un chemin latéral permettent de voir sous tous leurs aspects. A l'entrée est la chute la plus imposante, large de 50 mètres, rappelant celle du Rhin et peut-être plus belle, vraiment, dans ce décor plus sauvage : tout disparaît sous cette furieuse, écumante, avalanche, qui bondit par-dessus tous les obstacles, rejaillit et retombe avec un bruit assourdissant au milieu d'une fumée blanche qu'irisent les rayons du soleil. A l'autre extrémité des chutes, au-dessus de la dernière, aussi très large, est le bâtiment de l'éclusier, tremblant sous la secousse de cette puissante masse d'eau qu'on voit de là fuir sous ses pieds. Sur tout ce parcours tourmenté, on dirait d'un fleuve de lait en ébullition : mais la Traun ne tarde pas à se teinter légèrement pour reprendre bientôt sa belle couleur émeraude et filer plus paisiblement entre les rochers couronnés de forêts.

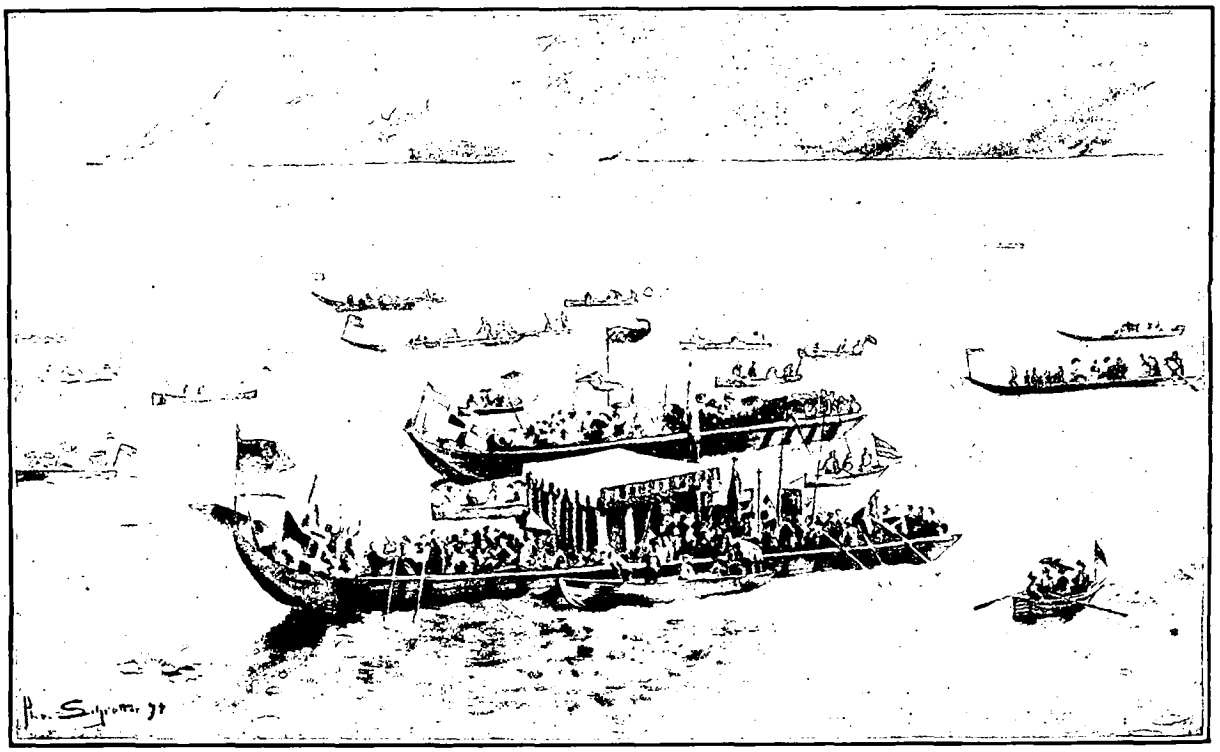
Une autre excursion intéressante est au Laudachsee, petit lac solitaire, situé à 894 mètres d'altitude entre les sommets du Grünberg et du Traunstein. La solitude où l'on se trouve à ces hauteurs, enfermé entre des forêts et des parois abruptes, le silence de ces lieux mélancoliques troublé seulement par la fugitive apparition d'un cerf ou d'une biche venus pour se désaltérer, laissent une impression des plus poétiques.

Si l'on a un jarret solide habitué aux ascensions, on peut d'ici, en gravissant une pente assez raide parmi les rochers et en franchissant les arêtes en arrière du Traunstein, retrouver de l'autre côté le chemin qui mène du bas de cette montagne au village de Grünau, et le chalet de Maieralm, où il fait bon se reposer en observant les chamois paissant sur les flancs escarpés du Traunstein. Ses rochers sauvages, couverts par places de bruyères et de plantes alpestres avec quelques sapins, en renferment en effet un grand nombre qui appartiennent aux chasses de l'empereur. Rien de joli comme de voir ces gracieux animaux aux robes fauves se détacher sur le fond vert des plaques de végétation, broutant tranquillement, levant seulement la tête de temps en temps pour observer les environs.

C'est d'ici que se fait l'ascension du Traunstein, par un chemin assez ardu, paraît-il, demandant trois heures pour atteindre le drapeau de métal brillant sur le plus haut sommet de cette sentinelle du Salzkammergut.

Après avoir redescendu la route commode, aux mille aspects pittoresques, qui serpente, contournant la montagne, entre le ravin ombreux et profond où bouillonne le torrent de Lainau et des forêts qu'égaient les fleurs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



PROCESSION DE LA FÊTE-DIEU A TRAUNKIRCHEN (PAGE 55). — DESSIN DE SCHRÖTTER.

roses des cyclamens et des roses des Alpes (rhododendrons sauvages), nous apercevons au bout d'une heure les eaux du Traunsee. Du haut de l'escalier en zigzag taillé dans le roc, le regard s'étend, ravi, sur l'immense nappe liquide, d'un vert profond, au bas de ces rochers sauvages et dans le resserrement des montagnes à l'extrémité sud du lac, de teintes toujours plus lumineuses et argentées en s'élargissant à partir du promontoire de Traunkirchen, vis-à-vis, jusqu'aux lointains où la villa Marie-Thérèse toute rose, le blanc château d'Orth et le groupe des maisons de Gmunden se détachent sur le fond des montagnes violettes.

Nous voici maintenant au bord du lac, où le sentier se continue, grimpant, descendant parmi les rocs et les broussailles, passant d'étroites planches jetées sur les cours d'eau qui tombent de la montagne, suivant tous les accidents de ses parois à pic au-dessus des eaux vertes. Enfin les pentes s'adoucissent, et, au delà de grands champs de cailloux servant à alimenter les fours à chaux situés au bas, on aperçoit les vertes prairies et les vergers du Grünberg, dominés par de hautes forêts de sapins, de mélèzes et de hêtres.

Le paysage devient plus souriant : çà et là, de blanches maisonnettes apparaissent parmi les pommiers et les poiriers à cidre, et de place en place, sur le chemin, comme c'est l'usage en ces pays, une petite chapelle rustique ornée d'images naïves, de lanternes en forme de cœur qu'on allume la nuit, et où il n'est pas rare de voir quelque paysanne agenouillée ; des ruisseaux qui descendent des hauteurs gazouillent sous les arbres et font tourner parfois la roue d'un petit moulin, des ouvriers sont occupés autour de la vaste carcasse d'un bateau à sel en construction, des pêcheurs mettent leurs canots à l'abri dans les huttes construites au bord du lac ou étendent leurs filets, tandis que dans les prairies au flanc de la montagne des vaches paissent en faisant tinter leurs clochettes. Et ces tableaux calmes et champêtres, en regard de la rive opposée pleine de mouvement, où Gmunden s'étage bordé de villas et de châteaux, forment un contraste pittoresque et rare et paraissent d'autant plus frais.

Il y a encore un autre lac non moins intéressant dans les environs : le Röthelsee, au fond d'une caverne de l'Erlakogel. Le chemin que nous venons de suivre au bas des montagnes de la rive ne dépassant pas le pied du Traunstein, c'est en bateau qu'il faut s'y rendre. On aborde dans un site romantique, à l'entrée d'une gorge entre deux montagnes où un petit moulin met une note gaie et utilise le torrent de Karbach qui arrive des hauteurs après avoir formé à une lieue de là une belle cascade. Puis un sentier très escarpé au flanc du Röthelstein, la « roche rouge », ainsi nommée à cause de sa couleur, grimpant presque à pic au-dessus du lac et assez dangereux à cause des pierres qui roulent sous les pas, conduit en trois quarts d'heure à un déchirement du rocher. On y pénètre, et quand les yeux se sont accoutumés à l'obscurité, on a devant soi un lac en miniature, mais profond, au-dessus duquel, assez haut, s'étendent les voûtes de pierre d'où pendent des stalactites[1].

1. Une autre grotte à stalactites, longue de 10 m. et haute de 20, a été découverte en juillet 1894 dans la montagne voisine

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dans ces sites sauvages se trouvaient et se trouvent peut-être encore des bêtes monstrueuses qui ont donné sans doute naissance aux nombreuses légendes de dragons habitant les cavernes des montagnes. Un médecin d'Ebensee au siècle dernier, le docteur Wattmann, a témoigné avoir vu chez un paysan le squelette d'une énorme bête, longue d'un mètre et demi, grosse comme un enfant de trois ans (une côte mesurait plus de 18 centimètres), munie d'une forte queue et assez semblable à un alligator, la gueule armée de dents tranchantes et pointues, et ayant une peau brun-noirâtre avec des taches blanches sous le ventre et de longs poils clairsemés, au dire du paysan qui l'avait tuée lui-même ici, à Röthelstein, en 1781, au cours d'une chasse.

Mais ces montagnes, à en croire la tradition, ne contenaient pas que des monstres : il s'y trouvait aussi jadis des filons d'or, que des Italiens, venus dans le pays, surent les premiers exploiter; et, chemin faisant, votre guide vous contera la touchante histoire d'une enfant, la petite Madeleine, confiée par un de ces étrangers, son grand-père, aux bons meuniers de Karbach, et qu'on ne revint plus chercher; l'amour naïf du fils de la maison pour sa sœur adoptive; leur mariage et leur bonheur; et, un jour, la triste découverte, dans une caverne du Röthelstein, des ossements du grand-père, qu'un petit crucifix de métal fit reconnaître, et qui était mort là de faim, égaré. Un roc taillé en forme humaine, sur la montagne d'où la jeune fille observait autrefois les environs pour tâcher d'y découvrir l'absent, porte encore son nom, transformé avec le temps en « Sainte-Madeleine ».

A côté des spectacles de la nature, parfois sévères mais toujours si beaux, d'une si intense poésie, Gmunden en offre d'autres d'un caractère tout différent : fêtes données aux étrangers, dont la plus originale et la plus belle est le *Blumen-Corso* sur le lac : un défilé de bateaux décorés et fleuris de cent façons charmantes, avec bataille de fleurs. Il faudrait la plume de Théophile Gautier pour rendre cette symphonie de couleurs et de joie : le lac d'un bleu lumineux réfléchissant et berçant une multitude de barques aux formes pittoresques, ce mélange de fleurs, de drapeaux, de claires toilettes ou de riches costumes plus frais et plus éclatants encore au voisinage de ces eaux ruisselantes de soleil : grottes de fées d'argent et d'azur; pavillons tout entiers faits de roses; chalet villageois avec noce de paysans; bateaux des saisons; barque où des pêcheurs plongent et d'où ils retirent sans cesse leurs filets pleins de poissons aux écailles miroitantes; hutte couverte d'algues où se dissimulent de petits kobolds noirs, les bienfaisants génies des montagnes et des lacs; que sais-je encore? le « navire de l'État » où sont personnifiées en costumes nationaux toutes les provinces de l'empire avec leurs drapeaux particuliers; tout cela, sous la pluie des fleurs, se succède, se croise, se mêle dans un éblouissement impossible à décrire, sous le ciel bleu, dans le grandiose décor des montagnes, aux applaudissements de la foule pressée sur l'Esplanade, joints aux sons éclatants de la musique et aux salves du canon répercutées à l'infini par tous les échos d'alentour.

Et cependant, aucun de ces spectacles ne vaut encore le simple mais ineffable tableau que vous offriront les beaux soirs d'été, quand, la pourpre du couchant et la lumière rose des hauteurs s'étant éteintes peu à peu, les montagnes s'enfonçant davantage dans la brume, et la nuit enfin étant venue, tout étant tranquille sous le ciel profond où s'allument les étoiles, la féerie de la lune qui vient de se lever derrière les pins de la montagne enchantera le lac sombre, y répandant, jusqu'aux rives lointaines qu'elle illumine mystérieusement, une nappe de lumière élyséenne qui se brise en mille paillettes étincelantes et où se bercent de blancs cygnes sauvages. Tout repose : les montagnes sont enveloppées d'un voile vaporeux et bleuâtre, le silence n'est troublé que par le léger clapotis des vagues et le son éloigné d'un cor aux notes molles et prolongées éveillant tout au loin l'écho de la montagne. *O nuit d'amour!...* elle chante dans votre cœur l'adorable mélodie de Gounod. Qu'il s'accorderait bien, ce mystérieux et caressant duo, avec cette douce, cette infinie poésie!... Mais écoutez! en voici un justement qui s'élève là-bas : un couple heureux, aux voix jeunes vibrant dans l'espace avec une délicieuse pureté, entonne un *lied* populaire; mariées en un harmonieux accord, les deux voix déroulent puis recommencent une gracieuse mélodie dont les modulations expressives et chantantes disent le bonheur simple d'âmes douces et rêveuses, la poésie de l'amour unie à celle de la nature.... Quelles délices de laisser son esprit flotter avec ces lointains accords tandis que le bateau glisse sans rames entre le ciel et l'eau dans cette nuit lumineuse et ces paysages de rêve, et de songer ainsi de longues heures, bercé doucement par les vagues argentées!... « Pour une nuit au clair de lune sur le lac de Gmunden, a dit un écrivain, je donnerais volontiers une année de ma vie. »

II

Altmünster. — Ebenzweier et le château du comte de Chambord. — Traunkirchen et ses légendes. La procession de la Fête-Dieu sur le lac.

Il faut maintenant dire adieu à Gmunden et continuer notre route par les villages qui se succèdent sur la rive ouest du lac. C'est d'abord Altmünster, avec son vieux clocher de pierre et ses rustiques habitations émergeant du milieu des arbres, au bord de petits ruisseaux serpentant et gazouillant dans l'herbe des prairies. Rien de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

frais et de charmant comme ce tranquille endroit, surtout au printemps, quand les arbres fruitiers tout fleuris se détachent blancs et roses sur cet océan de verdure.

C'est une des plus vieilles localités du Salzkammergut et la plus ancienne des bords du Traunsee, dit la tradition; elle était habitée aux temps païens par des pêcheurs qui avaient élevé un temple à leurs idoles là où se trouve l'église actuelle; ce temple aurait été détruit par saint Jérôme (?), qui vivait en ermite dans le voisinage, sur la colline appelée encore aujourd'hui *Hieronymus Leithen*. D'après une autre légende, il y avait ici autrefois une grande ville païenne, qui fut engloutie dans le lac. On a trouvé à Altmünster beaucoup d'antiquités celtiques et romaines : c'était en effet une bourgade importante sous la domination de Rome; mais il n'en reste plus aujourd'hui d'autre monument qu'une pierre tombale encastrée dans le mur de l'église.

En 550 fut fondée, par le duc de Bavière Théodebert, l'abbaye d'hommes de Trunseo, d'où le village a tiré son nom actuel, « ancien monastère »; elle ne subsista que jusqu'au x^e^ siècle.

L'église est la seule chose remarquable du pays. La partie la plus ancienne est sa pittoresque tour carrée terminée en clocher pyramidal, où des touffes d'herbes et même d'arbustes égaient les pierres grisâtres. A la base du clocher s'aperçoit une tête d'homme sculptée dans la pierre : on l'appelle *Heidenkopf*, « la tête du païen », et elle rappelle, dit-on, le souvenir d'un maître maçon qui avait conclu un pacte avec Satan pour détruire l'église chrétienne élevée à la place du temple des faux dieux, mais que la puissance céleste fit échouer dans son entreprise, et qui fut précipité du haut de la tour par le peuple irrité.

ALTMÜNSTER. — DESSIN DE TONY GRUBHOFER.

Les portails, en marbre rouge du pays, sont de 1472 et 1473. L'intérieur est richement décoré, mais dans ce mauvais goût baroque si répandu en Autriche; cependant on y trouve quelques objets remarquables. Si le maître-autel, sculpté au siècle dernier par Schwanthaler de Gmunden, mérite peu d'attention malgré sa pompeuse et rutilante ornementation, voici, encastrée dans le mur de gauche du sanctuaire, une belle pierre tombale en marbre rouge, celle du comte Adam de Herberstorf, qui bâtit une partie de l'église, où le farouche « comte d'Orth » de la guerre des Paysans se dresse rigide dans son armure entre des armoiries aux quatre coins.

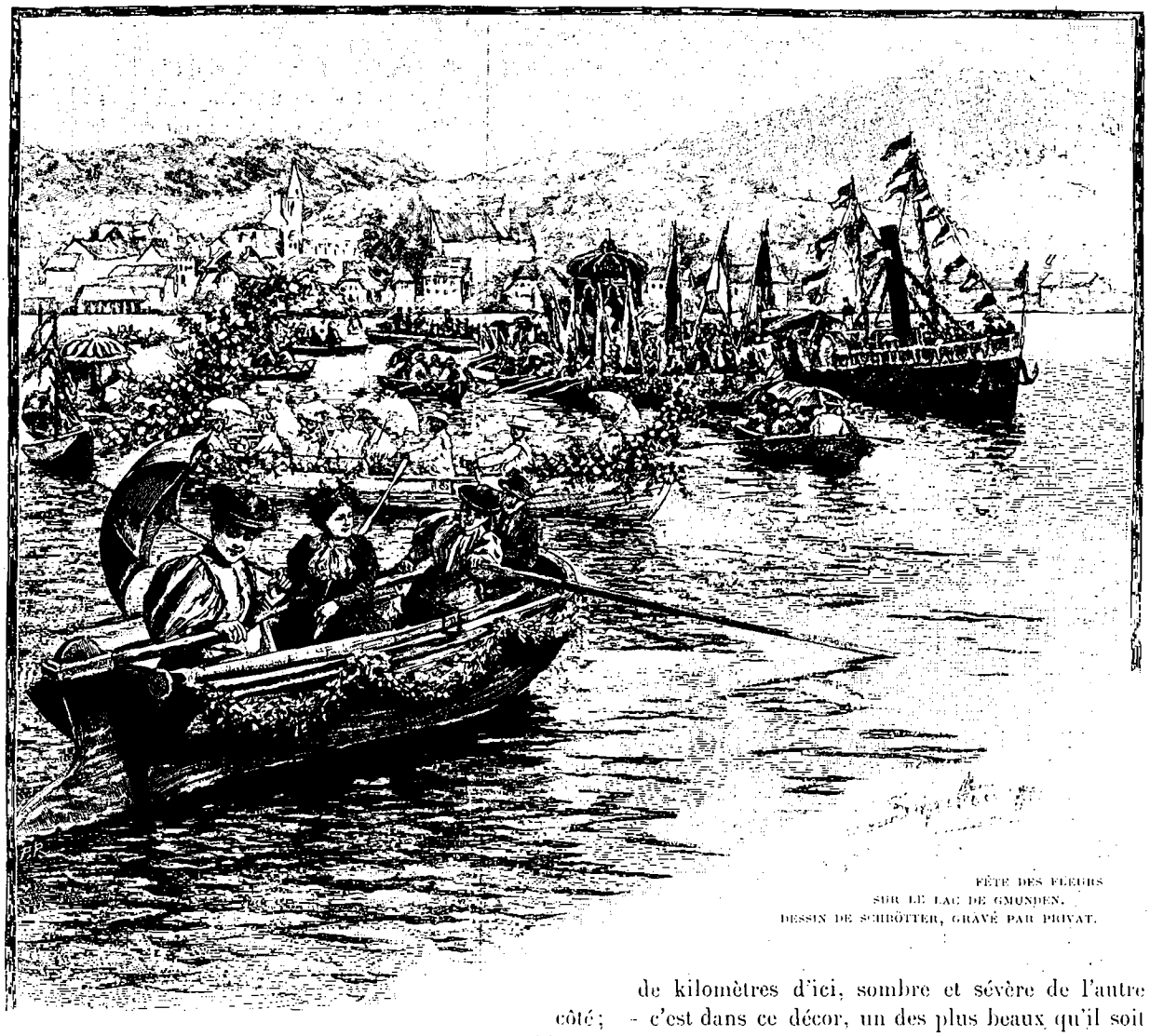
Puis, sous le porche, dans une jolie chapelle entretenue pieusement, qui sert de sépulture à la jeune princesse Marie-Amélie de Wurtemberg, un bel autel en imitation de pierre, dans le style de la Renaissance allemande, daté de 1518, avec une trentaine de figures de saints en haut relief, et au-dessous, sur la prédelle, les quatre Docteurs de l'Église latine. Dans la chapelle vis-à-vis, un baptistère roman très intéressant. Enfin, sur les murs à l'extérieur, maintes curieuses pierres tombales historiées.

Dans le cimetière du village est enterré l'archiduc Maximilien d'Este, mort en 1863 dans son château d'Ebenzweier, qu'on rencontre à la suite d'Altmünster. Ce château, que les chroniques mentionnent déjà au XIII^e^ siècle, n'est actuellement qu'une grande maison de campagne d'aspect simple, régulier et froid. La comtesse de Chambord en hérita de son parent Maximilien, et le comte et elle y résidèrent de temps en temps; aujourd'hui, c'est la propriété de don Alfonso d'Este, frère de don Carlos.

Des villas s'échelonnent ensuite au bord du lac ou sur les collines parmi les maisons des paysans, pêcheurs ou cultivateurs, éparpillées çà et là au milieu des champs et des prairies dans la campagne vallonnée qui s'étend à droite. Puis les montagnes se rapprochent, et, après avoir dépassé la villa de l'archiduchesse Salvator de Toscane et l'auberge *Am Stein*, « du Rocher », célèbre par l'histoire, rappelée dans un drame populaire : *Die Zauberin am Stein*, d'une de ses anciennes hôtesses brûlée comme sorcière il y a deux siècles à cause de son art de guérir par les simples, — voici, barrée par un énorme bloc de rocher de 32 mètres de haut qui s'avance dans le lac, et que surmonte une chapelle émergeant d'un petit bois, la baie gracieuse au fond de laquelle sont pittoresquement groupées au pied du Sonnstein les maisons du village de Traunkirchen.

C'est en cet endroit, peut-être le plus beau du Traunsee, jouissant à la fois des deux aspects du lac, souriant et lumineux du côté de Gmunden, qu'on aperçoit tout blanc, au delà de l'étendue azurée, à une dizaine

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

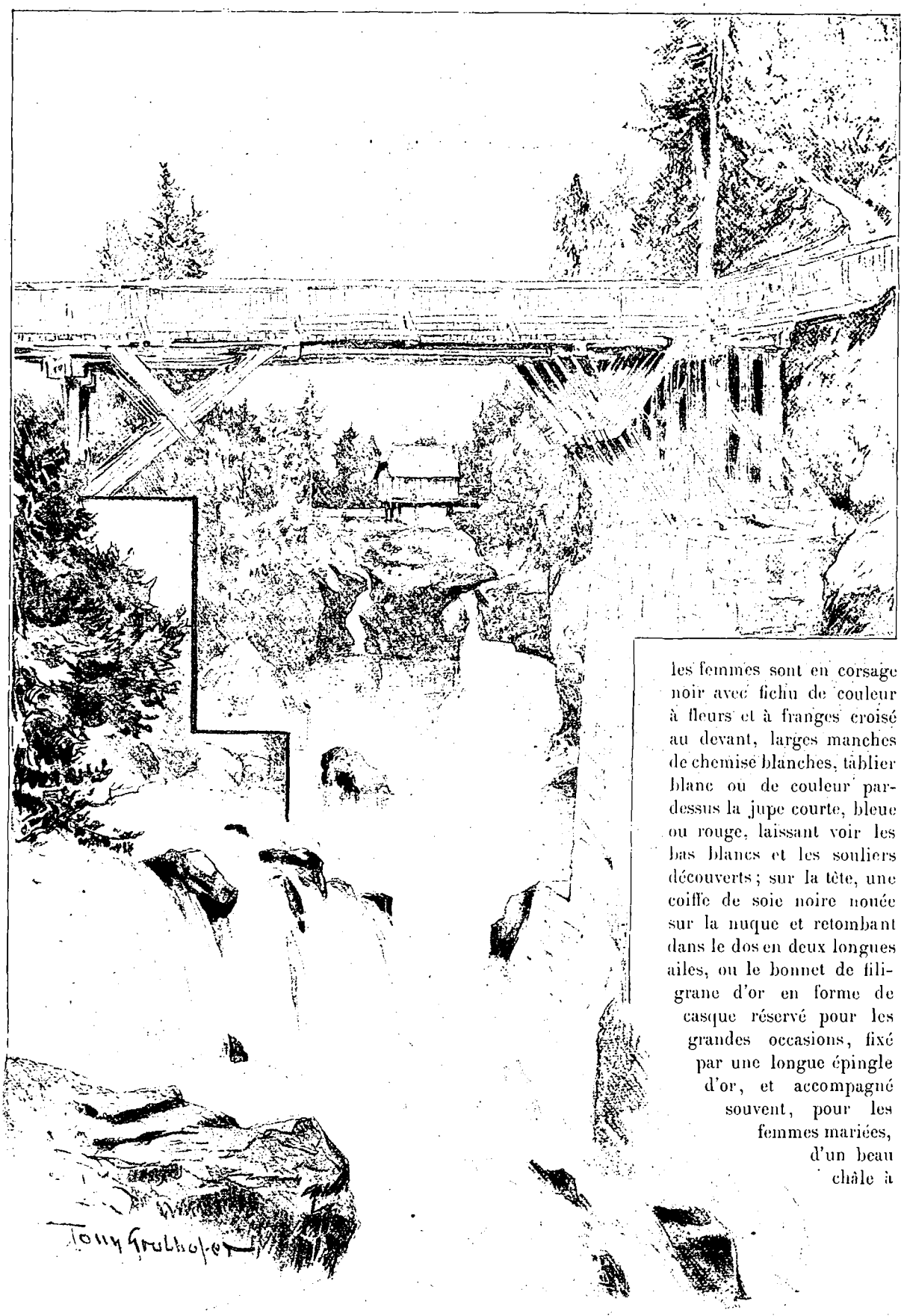


FÊTE DES FLEURS
SUR LE LAC DE GMUNDEN.
DESSIN DE SCHRÖTTER, GRAVÉ PAR PRIVAT.

de kilomètres d'ici, sombre et sévère de l'autre côté; — c'est dans ce décor, un des plus beaux qu'il soit possible de rêver, que se voit un spectacle des plus rares et des plus poétiques : la procession de la Fête-Dieu sur le lac. C'est aux heures délicieuses de la matinée qu'elle a lieu, quand les montagnes sont encore enveloppées d'une brume bleuâtre qui en adoucit les contours, et que les eaux ensoleillées sont moirées par une brise légère et rafraîchissante. A 9 heures, à la suite de la grand'messe, les cloches sonnent joyeusement, et la procession sort de l'église, tandis que la compagnie des vétérans en costume de chasseurs styriens (veste grise à col et parements verts, gilet vert à boutons de métal blanc, culotte de peau noire à broderies vertes, laissant libre le genou nu ou recouvert d'un caleçon de toile blanche, gros bas de laine verte, et, sur la tête, chapeau de feutre mou généralement de couleur verte, orné d'une touffe de poils de chamois et d'une queue de coq de bruyère) l'accueille d'une salve de mousqueterie à laquelle répondent sur les hauteurs environnantes des détonations répercutées avec fracas par les mille échos des montagnes.

Sous ses bannières de toutes couleurs flottant au vent, derrière de grands crucifix en bois sculpté abrités sous de longs voiles bleus, le cortège descend lentement le sentier qui mène au lac : les garçons des écoles tenant à la main de petits drapeaux aux couleurs du pays, les fillettes en blanc portant des corbeilles de fleurs, les chantres et les musiciens, le clergé, puis, au milieu de tintements de clochettes et de nuages d'encens, le dais sous lequel resplendit l'ostensoir, entouré de prêtres en riches ornements. Tous montent dans un de ces immenses bateaux destinés au transport du sel, décoré en ce jour de feuillages et portant un autel surmonté d'une tente. De grands bateaux semblables et d'autres plus petits, enguirlandés aussi de verdure, renferment la compagnie des vétérans et, groupés autour de leurs bannières et drapeaux de confréries, le reste des paroissiens de Traunkirchen et ceux des hameaux environnants. Beaucoup sont en costume national : veste noire, gilet noir à gros boutons d'argent et, comme aux grands jours, large ceinture de cuir noir aux blancs ornements exécutés avec des tiges de plumes de paon, pantalon noir et, à la main, le petit chapeau de couleur noire à bords étroits;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



les femmes sont en corsage noir avec fichu de couleur à fleurs et à franges croisé au devant, larges manches de chemise blanches, tablier blanc ou de couleur par-dessus la jupe courte, bleue ou rouge, laissant voir les bas blancs et les souliers découverts ; sur la tête, une coiffe de soie noire nouée sur la nuque et retombant dans le dos en deux longues ailes, ou le bonnet de filigrane d'or en forme de casque réservé pour les grandes occasions, fixé par une longue épingle d'or, et accompagné souvent, pour les femmes mariées, d'un beau châle à

CHUTE DE LA TRAUN (PAGE 50). — DESSIN DE TONY GRUBHOFER.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ramages; enfin, autour du cou, la chaîne d'argent à plusieurs rangs réunis par un large fermoir en filigrane garni de perles et de pierres précieuses. Une foule de petites barques ornées de drapeaux, où ont pris place des étrangers, complètent le cortège, qui s'avance lentement au milieu des chants et des prières à haute voix.

C'est un spectacle plein de poésie que ce défilé aux couleurs variées, avivées et rafraîchies par le soleil et le voisinage de l'eau, sur le lac azuré et le fond des montagnes vertes ou bleuâtres, avec les mille jeux de lumière de l'eau scintillante et la bigarrure sans cesse changeante des bannières, des feuillages, des costumes et des barques pavoisées. Et quand, le bateau principal s'étant arrêté pour une première bénédiction et les chants ayant cessé, la voix du prêtre monte seule dans l'espace entre l'eau et le ciel au milieu d'un silence religieux, et qu'après les oraisons d'usage, il élève l'ostensoir d'or pour bénir aux quatre points de l'horizon cette foule recueillie groupée alentour dans ce cadre superbe, tandis que les trompettes sonnent, que les détonations éclatent sur le lac et sur les hauteurs en roulant avec un bruit formidable d'écho en écho, annonçant aux moindres fleurettes des sommets les plus lointains la bénédiction d'en haut, — le tableau est tout à fait grandiose, et l'on sent passer en soi ce petit frisson du beau que produisent les impressions sublimes.

Puis la procession continue la traversée du lac presque jusqu'à l'autre rive avec, de temps en temps, d'autres arrêts semblables, et revient enfin aborder au pied du promontoire pour une dernière bénédiction, du haut du reposoir élevé sur le rivage, chargé d'images, de lumières, de feuillages et de fleurs.

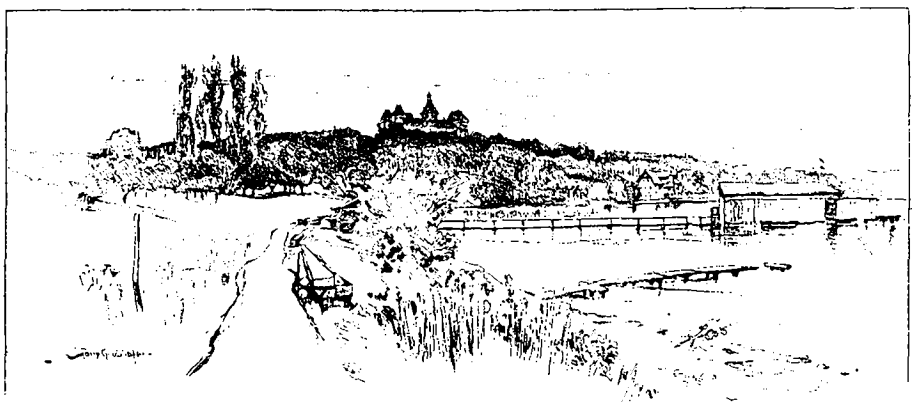
Entrons dans l'église. Construite au XVII^e^ siècle et décorée de quantités de statues peintes, d'images de toutes sortes, de bannières de toutes couleurs, de mille ornements dorés et objets de style baroque, elle offre une curiosité intéressante : sa chaire en forme de barque, où est mise en scène la Pêche miraculeuse; au fond on voit saint Pierre agenouillé aux pieds de Jésus-Christ; aux deux extrémités du bateau, deux apôtres retirent les filets, chargés de poissons, des eaux argentées qui ruissellent autour de l'embarcation et où se jouent deux énormes dauphins, la gueule ouverte.

L'origine de Traunkirchen, « église de la Traun », remonte à une église et à une abbaye de Bénédictins bâties en 907 là où s'élève l'église actuelle. Détruite par les Maggyars, l'abbaye fut reconstruite au commencement du XII^e^ siècle, à la suite d'une victoire remportée sur eux par un margrave de Steyr, Ottokar, comme le rappelle le nom de la vallée voisine de Siegesbach, « ruisseau de la victoire », où l'on a trouvé en effet des armes anciennes. Elle devint alors un couvent de femmes sous le nom de Neumünster, « nouveau monastère », et subsista jusqu'en 1583, où elle fit place à un collège de Jésuites, qu'un incendie réduisit en cendres avec la vieille église de l'abbaye en 1632.

Ce couvent a aussi sa légende : celle de la fille d'un seigneur d'Orth, dit-on, que ses parents y avaient enfermée pour l'éloigner de son amoureux, un certain chevalier de Wartenburg, d'autres disent le seigneur du château de Karbach, qui s'élevait alors de l'autre côté du lac. Mais chaque nuit, quand les exercices du couvent avaient cessé, que tout était tranquille, que l'obscurité était profonde, le valeureux chevalier traversait le lac à la nage pour revoir sa bien-aimée, guidé par une lumière que la jeune fille mettait au balcon. Une nuit, surgit tout à coup un vent furieux qui éteignit la lampe en même temps qu'il soulevait sur le lac des vagues énormes, qui engloutirent le malheureux désorienté. Son corps inanimé fut rejeté sur le rivage, et, de désespoir, la pauvre fille se précipita dans les eaux où son ami avait trouvé la mort. Les noms de plusieurs endroits aux environs conservent le souvenir de ce drame, et plusieurs poètes d'Autriche ont chanté l'histoire du « Léandre de la Traun ».

(*A suivre.*)

AUGUSTE MARGUILLIER.



ENVIRONS D'ALTMÜNSTER ET VILLA MARIE-THÉRÈSE. — DESSIN DE TONY GRUBHOFER.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

DES PLAINES FERTILES OFFRANT L'ÉTÉ DE BEAUX PÂTURAGES AUX TROUPEAUX. — GRAVURE DE RUFFE.

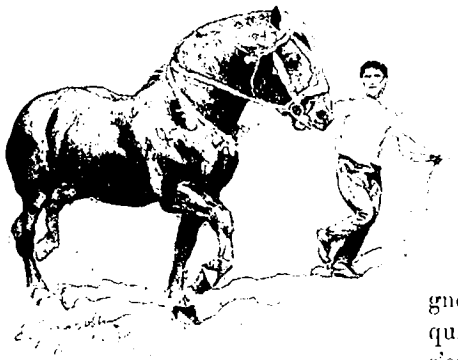
EN AUSTRALIE MÉRIDIONALE[1],

DEUX MILLE KILOMÈTRES A CHEVAL. — NOTES ET CROQUIS

PAR M. EUGÈNE GIRARDIN.

IV

Vectis. — Sa fondation. — Le *Show*. — Les courses et paris. — La *Melbourne Cup*.



A CÔTÉ DES SPÉCIMENS DE LA RACE CHEVALINE (PAGE 59). GRAVURE DE BERG.

Je revois avec une joie infinie, facile à comprendre après une séparation aussi longue, ma bien chère Azère, la femme de mon cœur; mais avec quelle tristesse je contemple sur ses joues amaigries, près de ses yeux agrandis, deux taches pourprées qui s'y fixent immuablement, et je comprends qu'elle est marquée du fatal sceau de la Mort. — Le dîner qui nous attendait est des meilleurs, servi par de nombreux domestiques. Devant chaque convive, un bouquet; nous sommes tous en toilette, comme si, le soir même, nous devions aller applaudir la spirituelle Réjane. On ne dirait pas que nous sommes dans la broussaille, éloignés de toute habitation. Je suis assis à la gauche de la maîtresse de la maison, qui fait très aimablement les honneurs de la table. Après le repas, musique; c'est *Dorothy*, ce léger opéra-comique qui a les honneurs; mais après viennent les vieux airs des troubadours irlandais, *Wearing of the Green*, la marche triomphale de Charles Ier et puis *Bonnie Dundee*.

Le jour, je le passe à peindre un portrait d'H. A. en grand costume de chasseur : hunting cap de velours noir, habit écarlate sur un gilet blanc, recouvrant une culotte de peau et des bottes molles; à la main, le fouet court de manche, mais de lanière démesurée, avec lequel il chasse le kangourou.

Lorsque les gisements d'or de Ballarat avaient été découverts, au lieu de s'y précipiter comme les autres, le père de mon nouvel ami et ses deux frères, depuis peu débarqués d'Angleterre, quelque argent à leur disposition, étaient venus s'établir sur les bords du Wimmera, ayant de suite jugé combien le terrain était propice pour servir leur vaste projet. Aidés seulement de quelques Boundary riders[2] qu'ils purent à grand'peine se procurer pour surveiller ses frontières et durent payer très cher, tout le monde se précipitant aux mines, ils entourèrent de *fences* ou barrières un vaste espace, comprenant des plaines fertiles, arrosées l'hiver par les

1. *Suite. Voyez tome Ier, p.* 1, 13, 25, 37.

2. Les Boundary riders étaient des hommes employés pour surveiller les frontières — les limites — des propriétés afin d'empêcher le bétail et les moutons de s'éloigner. Aujourd'hui que les paddocks sont entourés de fences, ils continuent à faire leur ronde pour signaler les trous existants dans les clôtures par où le bétail pourrait s'échapper, et ont conservé leur nom.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

PONT DE NATIMUK. — GRAVURE DE BERG.

débordements du fleuve, offrant l'été de beaux pâturages aux troupeaux, englobant des lacs salés peuplés d'oiseaux aquatiques. Leurs affaires avaient tellement prospéré, que, quelque vingt ans plus tard, lorsque le gouvernement avait fait une répartition intégrale entre les colons, retirant à celui-ci ce qu'il jugeait être de trop, vendant à un autre ces mêmes terrains, les trois associés purent, en payant comptant la grosse somme demandée, rester propriétaires de leur domaine, sur lequel des milliers de moutons paissaient, et dont ils étaient arrivés à faire une « station » de premier ordre. S'attachant à régénérer, à entretenir la race par des croisements continuels, ils n'avaient pas craint de faire venir d'Europe des béliers, payés parfois des prix extravagants. De là était résultée une fortune immense. A sa majorité, H. A. avait reçu en don cette superbe propriété. Aussi à l'heure actuelle Vectis était autant une demeure élégante qu'utile. Grand sportsman, mon nouveau parent avait été entraîné dans un élevage de chevaux de sang; il avait fait courir pendant longtemps; ses couleurs avaient souvent été victorieuses, et lui-même avait endossé la casaque « Scarlet and Black » pour les épreuves réservées aux *gentlemen riders*. Je ne devais donc pas m'étonner (étant donné le profond mépris qu'ont les Australiens pour les Français, qu'ils considèrent comme de mauvais cavaliers) de la question ironique qu'il me fit, indifféremment en apparence, me demandant lequel je préférais : aller en voiture ou à cheval pour la promenade projetée? Dès que j'eus répondu que je préférais un *ride*, il donna l'ordre de seller le « Colonel ». J'accompagnais sa fille. Dans sa face pâle, je ne vois que deux yeux relevés aux tempes et faits de deux belles pervenches ouvertes, aux pétales bleus veloutés. Sur son petit bai *Great Scott* c'était plaisir à la voir bien en selle à toutes les allures.

LES BARAQUES DE LUTTEURS. GRAVURE DE BERG.

Les maisons coloniales, comme celle où nous nous trouvons, sont assez rares. Celle-ci est en partie construite en pierres, aux murs épais, abritant parfaitement de la chaleur qui, en été, aux mois de décembre et janvier, est parfois très intense. Nous avons eu jusqu'à 108 degrés Fahrenheit, ce qui correspond à 45 centigrades. Néanmoins nous souffrions beaucoup moins de la chaleur qu'en France, parce qu'il y a toujours de l'air. La plupart des maisons sont en bois de gommiers ou de pins, offrant une solidité extrême; élevées sur des poutres séparées de terre par un espace laissé libre, sous lequel le vent passe, elles sont entourées de vérandas, qui défendent les chambres intérieures de la lumière chaude et les rendent ainsi habitables : un rez-de-chaussée, très rarement un étage. J'avais vu un échantillon charmant de ce style, quelques jours avant, à Polkammut, non loin de Vectis, où des cours plantées de mûriers, de figuiers, de vignes, rappelaient par le style les maisons italiennes. Tout le long des terrasses couvertes des fleurs, d'admirables pavots.... J'adore le pavot, pour ses formes contournées, déchiquetées, ses feuilles vert-de-grisées, remplies des larmes de la rosée le matin! Mais j'aime autant le lis, sa pâleur, sa candeur et sa virginité!

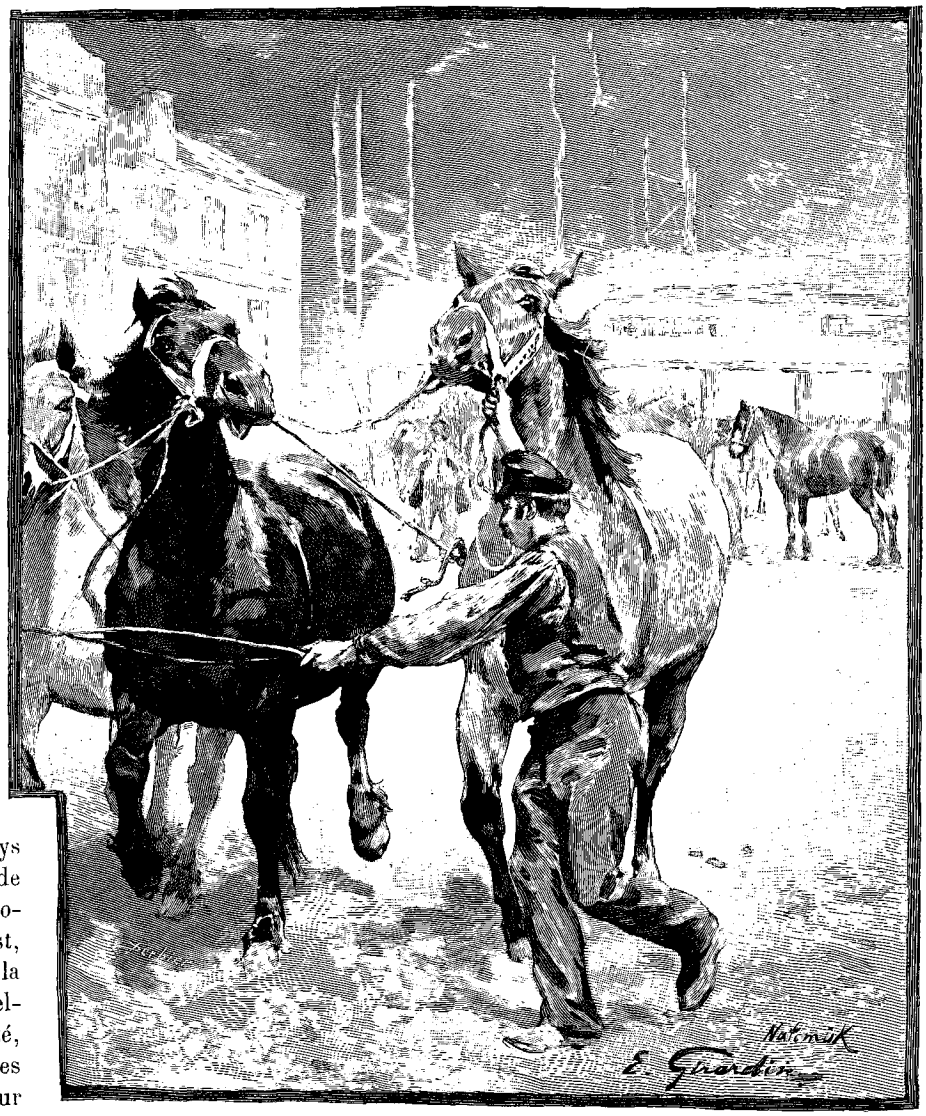
VECTIS EST UNE DEMEURE ÉLÉGANTE PLUTÔT QU'UTILE. — GRAVURE DE BERG.

Il est certain lac salé que j'affectionne plus particulièrement. Avec ses deux mamelons dénudés au fond, il me rappelle les *chotts* du désert africain. Le sel qui se dépose sur les feuilles à l'approche des chaleurs produit sur les yeux l'effet d'un fer rougi à blanc : il éblouit.

20 décembre. — Nous sommes allés hier voir le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Show à Natimuk. On appelle de ce nom un spectacle donné en plein air, généralement dans un enclos, un paddock; espèce de concours agricole, où, à côté des spécimens de la race chevaline, bovine, ovine et porcine, les tréteaux des saltimbanques se dressent, au milieu de tout le tapage de ces instruments de cuivre qui ne servent qu'à faire le bruit le plus horrible. L'attrait de cette exhibition était une course d'amazones. N'allez pas croire, à ce titre pompeux, qu'un régiment de femmes aux élégantes toilettes vont se disputer sous vos yeux les prix de la course : elles étaient quelques-unes filles de colons, au teint hâlé par ce dur soleil. Une d'elles attirait plus particulièrement l'attention : bâtie en homme, les cheveux courts sous un feutre, bien en selle, elle maniait son cheval avec habileté. La piste était située au centre. Une fence tendue était l'obstacle à franchir. D'abord les poneys, montés par les garçons, les jeunes hommes, puis, les chevaux conduits par les fermiers, colons, Bushmen, etc. Enfin les amazones, qui individuellement sautent, chacune son à tour. Elles s'en sont fort bien acquittées, en particulier celle aux cheveux courts. Le reste de la soirée est consacré aux visites dans les baraques des femmes colosses, des lutteurs, des boxeurs, ces dernières très courues, et encore bien plus aux tentes sous lesquelles sont établies des buvettes.



LE « SHOW » EST UNE ESPÈCE DE CONCOURS AGRICOLE. — GRAVURE DE DERBIER.

Natimuk est un village de 900 habitants, à l'unique très large rue, planté au milieu de ces pays plats de pâturages; il possède un chemin de fer qui de Noradjuha passe par Vectis East, et à Horsham se relie à la grande voie d'Adélaïde à Melbourne. Cette petite localité, à l'instar de toutes les villes coloniales, a son turf, sur lequel sont courues des épreuves plusieurs fois par an. H. A. avait accepté d'en être le président. Chaque fois il assistait avec sa famille, ses invités, de la tribune présidentielle (quelques planches dressées et surélevées de terre prenaient ce nom ronflant) à ces courses, qui attiraient non seulement un grand nombre de gens des localités voisines, mais encore toute une population flottante qui vit de ce jeu. Un prix fondé par lui était donné au gagnant en espèces sonnantes. Il n'y a pas en France d'équivalent à ces habitudes. On ne trouve pas chez nous un petit hameau de peu d'importance qui possède son champ de courses; il faut remonter pour cela aux grandes villes de deuxième et troisième ordre, c'est-à-dire aux centres populeux. On peut donc se faire une idée, par ce qui se passe dans un petit hameau comme Natimuk, de ce que sont les courses dans des milieux tels que Melbourne et Sydney.

La *Melbourne Cup*, qui se passe la première semaine de novembre, est universellement connue. C'est une solennité plus importante que le Derby d'Epsom, en Angleterre, ou le grand prix de Paris, à Longchamps. Elle se dispute sur le vaste hippodrome de Flemington, à l'ouest de la capitale. Le prix qui est attaché à la principale épreuve est de 200 000 francs. En dehors de cela, une *sweep* ou espèce de loterie à 1 livre le *ticket*, soit 25 francs. Il faut être bien pauvre pour ne pas prendre un numéro à cette tombola. Depuis longtemps déjà

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

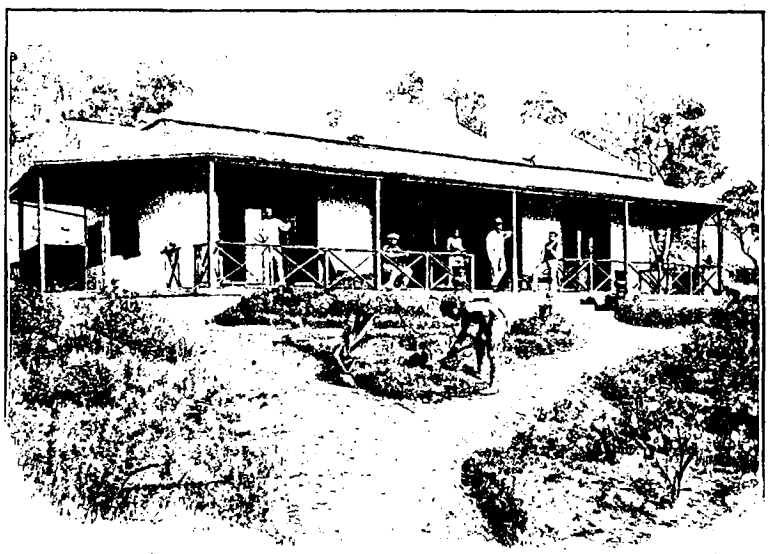
la gouvernante anglaise, Miss K., petite créature maigre, désagréable et rèche, à l'éternel lorgnon fixé sur l'arête sèche d'un grand nez, qui cache deux petits yeux bleus, a déjà demandé le sien à l'agence spéciale. Tous les domestiques, jouissant ici d'une liberté extrême, se sont cotisés, depuis les garçons de ferme jusqu'aux grooms et femmes de chambre, ils ont mis leur obole à l'achat d'un de ces billets. C'est que le prix est alléchant, il atteint souvent 400 et 500 000 francs. Tous, aussi, nous nous sommes faits inscrire; l'espérance de gagner n'est-elle pas innée dans tout cœur humain!

A ce jour célèbre on rencontre l'aristocratie complète des colonies. Dès le matin, malgré cette saison chaude, les routes sont sillonnées de brillants attelages; le soleil, frappant sur les mors, les boucles des harnais, les essieux luisants des roues, allume de rapides étincelles au milieu de toute cette poussière. Les *four in hand* passent rapidement au son des trompettes, dont les piqueurs en livrées tirent d'allègres chants de fanfares, dépassant les plus modestes voitures, buggys découverts ou couverts de l'élégante capote en forme de parasol, et attelés de poneys. Les « mails » sont conduits par les gentlemen, la fleur à la boutonnière; à leurs côtés et derrière, les ladies mettent la note coquette de leurs somptueuses toilettes claires. Tout cela se presse, se dépêche d'arriver; les uns s'engouffrent dans les vastes tribunes, qui, à l'égal des arènes antiques, dévorent tout ce monde, les autres restent sur les sièges, à faire sauter à grand bruit les bouchons du champagne. Mais le silence se fait; le *starter* a baissé son drapeau : les chevaux commencent leur carrière. Les casaques bariolées des jockeys se voient de loin, se devançant, se déplaçant toujours; ils approchent : déjà les hourras frénétiques accueillent le vainqueur, porté en triomphe, qu'on acclame autant que, dans la Grèce ancienne, l'heureux vainqueur des jeux Olympiques. Et le retour bruyamment s'opère, la soirée se dépense joyeusement dans tous les lieux de réjouissances qu'offre Melbourne : à Princess's-Theatre, dont la jolie salle en velours bleu fait un cadre plein de goût aux jolies femmes décolletées, couvertes de parures; à Gaiety-Theatre, doublé de soie bouton-d'or; aux clubs, où les « souverains » retentissent sur les tapis verts.

Voilà ce que H. A. me racontait, pensant à sa folle jeunesse dépensée en prodigue; et je voyais combien son inaction forcée lui pesait. C'est que les Australiens sont des fanatiques de chevaux, pour lesquels ils dépensent un argent fou, faisant venir d'Angleterre et de France les plus beaux spécimens de la race : coursiers de sang à l'œil bien ouvert, à l'encolure longue, aux naseaux larges, à la poitrine développée, hardiment campés sur des jambes nerveuses dont les tendons secs saillissent vigoureusement, à la peau fine de la robe, laissant apparaître le système veineux dans toute sa puissance. De quels soins, de quelles prévenances ils sont entourés pendant le lent voyage d'Europe! des boxes, de véritables palais leur sont aménagés sur le gaillard d'avant; chaque matin, quand le temps le permet, les palefreniers les promènent en main le long des bastingages; animaux plus heureux cent fois que les pauvres mortels, qui sont entassés pêle-mêle dans l'entrepont, subissant malgré eux une promiscuité importune, et que l'œil aperçoit dans cette espèce de cale entre-bâillée.

(*A suivre.*)

EUGÈNE GIRARDIN.



ELLES SONT ENTOURÉES DE VÉRANDAS.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE SECOND LAC DE LANGBATH (PAGE 66). — DESSIN DE TONY GRUBHOFER, GRAVÉ PAR BERG.

A TRAVERS LE SALZKAMMERGUT[1],

PAR M. AUGUSTE MARGUILLIER.

LE RINNBACHFALL (PAGE 66). DESSIN DE TONY GRUBHOFER, GRAVÉ PAR BERG.

Plus farouche est la légende qui s'attache aux hauteurs avoisinantes de Fahrnau. Là se voit un roc qui a la forme d'un vieux burg : c'est Burgstein (le Rocher-Château), jadis résidence d'une race de seigneurs bandits et pillards qui ne trouvaient plaisir qu'à faire couler le sang et les larmes. Les châtelains voisins, leurs vassaux, rivalisaient avec eux de cruautés, et dans leurs orgies on les eût entendus chanter comme les Burgraves de Victor Hugo :

Régnons, nous sommes braves,
Par le fer, par le feu!
Nargue à Satan, burgraves!
Burgraves, nargue à Dieu!

Le dernier rejeton de cette race d'hommes de proie en arriva à verser le sang des siens : il égorgea sa femme, douce et fidèle créature qui n'avait que le tort de ne pas lui ressembler, et tourna ensuite sa haine contre l'enfant gracieuse qu'elle lui avait donnée. Un jour il eut un démêlé avec le seigneur de Wolfsegg. L'ayant vaincu et tué, il rasa son château et emmena son fils prisonnier. Ce qui devait arriver arriva : les deux beaux et nobles jeunes gens, que leur misère rapprochait déjà, se virent et s'aimèrent; mais leur bonheur fut de courte durée : leur bourreau surprit leur tendre secret et les fit mettre en pièces en les précipitant du haut des rochers. Puis il continua avec ses dignes acolytes de s'enivrer toujours davantage de pillages et de meurtres. La colère divine éclata enfin : tous ces bandits périrent en pleine force dans d'effroyables douleurs, et leurs châteaux disparurent: seul Burgstein est resté, changé en pierre, pour perpétuer le souvenir du châti-

1. *Suite.* — *Voyez tome I, p.* 33, 45 et 49.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

EBENSEE. — DESSIN DE TONY GRUBHOFER, GRAVÉ PAR BERG.

ment. Bien souvent les vieilles gens de Fahrnau ont vu un jeune couple errer parmi les ruines, et plus souvent encore ils ont été effrayés par des bruits infernaux qui s'élevaient du manoir maudit.

L'endroit où se trouve Traunkirchen était avant Jésus-Christ un des sièges principaux du paganisme, qui s'y maintint longtemps encore après l'établissement de la nouvelle religion. La petite église de Saint-Jean au haut du promontoire s'élève, paraît-il, sur les fondations d'un temple païen. Elle offre, encastrée dans sa muraille à une hauteur de plus de 2 mètres, une énorme tête sculptée qui représentait peut-être une divinité, et l'on prétend que la hauteur à laquelle elle est placée indique la taille ordinaire des anciens habitants, race extrêmement vigoureuse, dont les jeunes gens n'étaient émancipés que lorsqu'ils étaient en état de dompter sans armes, avec leurs seules mains, un taureau sauvage. Baal semble avoir été la principale divinité de ce peuple. A l'entrée de la vallée voisine de Siegesbach, en haut des rochers qui la séparent du lac, on voit se profiler, vis-à-vis l'une de l'autre, deux figures, peut-être taillées par la main des hommes, peut-être simples jeux de la nature : l'une repose sur une espèce de piédestal dit « la Chaire du diable »; l'autre ressemble à une femme portant un enfant dans ses bras. Le peuple les appelle les *Sonnengötter*, « les Dieux du Soleil ». C'est là que Baal était adoré; chassé de cet endroit par les prêtres chrétiens, il se réfugia sur le promontoire appelé aujourd'hui la « Pierre de Baal »; poursuivi là encore, il s'établit enfin au haut de la montagne du Sonnstein, « Rocher du Soleil ». Mais le Christ devait rester vainqueur, et, de désespoir, le démon se précipita dans le lac, qui bouillonna furieusement et éclaboussa jusqu'à la cime de la montagne. Dans sa chute, il avait creusé derrière lui dans le roc un ravin profond qui porte aujourd'hui le nom de « Fossé du diable ».

Ajoutons enfin une dernière tradition : le célèbre minnesänger du XIII^e^ siècle, Heinrich von Ofterdingen, dit « Tannhäuser », aurait vécu en ce pittoresque endroit.

III

Ebensee et ses salines. — La « danse des sonneurs » et la « danse de l'épée ». — Les deux lacs de Langbath. — Les cavernes merveilleuses du Höllengebirge. — Une maison de cultivateur. — Caractère et mœurs des paysans. — Coutumes diverses. — *Landler* et *Schnadahüpfl*. — Les lacs d'Offensee et d'Almsee. — Les chasses de l'empereur d'Autriche. — Ischl et la villa de l'empereur. — La gorge de Rettenbach. — Une mine de sel.

A partir de Traunkirchen, les collines font place uniquement aux rocs escarpés. Nous voici bientôt tout au pied du Sonnstein, qui dresse hardiment ses pentes sauvages presque dénudées par un incendie en 1859 et terminées en pics (923 et 1045 m.); vis-à-vis, se succèdent des montagnes couvertes de noires forêts de sapins; le lac se rétrécit et perd ses couleurs lumineuses pour se teindre de vert sombre. C'est dans ce sévère paysage que la route se continue, tracée dans la montagne, semée de petits tunnels, contournant la base des rochers abrupts d'où tombe de place en place quelque ruisseau, offrant encore à certains détours une vue en arrière sur la baie que ferme le promontoire de Traunkirchen, détaché nettement sur le ciel clair vis-à-vis de la gigantesque pyramide du Traunstein, — tandis que plus haut, parallèlement à notre route, la ligne du chemin de fer se déroule à travers des tunnels où le train s'engouffre en sifflant pour reparaître plus loin avec fracas au flanc du rocher. Mais enfin, au bout d'une heure, les pentes s'abaissent, et au fond du lac, qu'il va falloir, hélas! quitter, voici, tout à plat, les villages d'Ebensee et de Langbath.

A l'entrée, près du débarcadère du bateau à vapeur et de la station du chemin de fer, s'élèvent de hautes et grandes constructions semblables à des usines : ce sont les bâtiments de l'administration des salines, transférée de Gmunden ici il y a une trentaine d'années, et ceux des sauneries installées en 1607, les plus impor-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tantes du Salzkammergut, où se transforme en sel une partie des eaux amenées des mines voisines d'Ischl et de Hallstatt par des conduits souterrains.

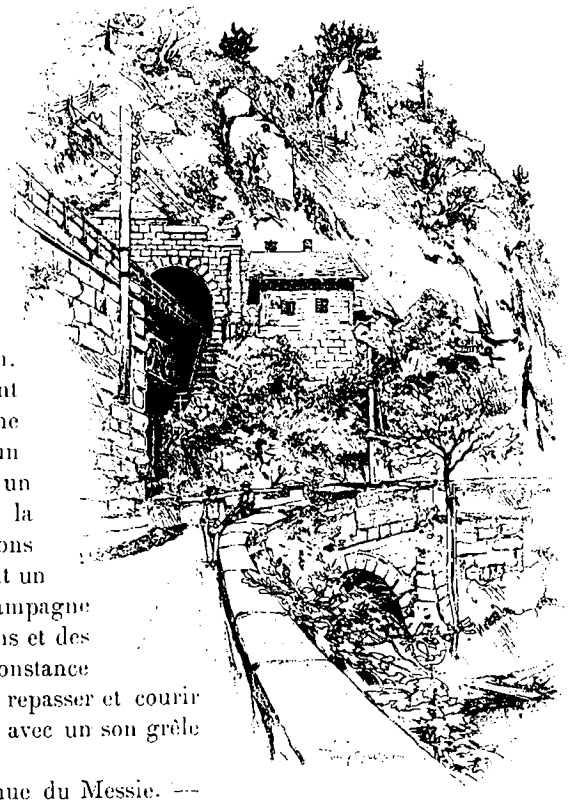
C'est une des principales occupations du pays, cette exploitation du sel gemme, et, sous forme d'industrie, de commerce, de bains, inhalations et autres emplois réconfortants offerts aux étrangers en villégiature, c'est une des plus fécondes ressources de la contrée : la production annuelle totale des salines du Salzkammergut s'élève à 1 million de quintaux environ et forme un revenu approximatif de 10 millions de florins. Un usage immémorial veut que chaque habitant reçoive gratis chaque année pour les usages domestiques une certaine quantité de sel (12 livres anciennes, environ 7 kilos), qu'on appelle *Gnadensalz* (sel de faveur), et davantage encore les boulangers, bouchers, brasseurs, hôteliers, teinturiers, fabricants de savon et chaudronniers, afin de faciliter leur industrie.

Ce sel des Alpes Noriques, déjà utilisé par les populations préhistoriques, fut pour les Romains un des principaux articles de commerce. Mais, après l'invasion des barbares, cette industrie semble avoir été délaissée au moins pendant trois siècles. Elle reprit sous le duc Tassilo de Bavière, dont émane le plus ancien document à ce sujet (777); mais ce n'est qu'au XIII^e^ siècle que toutes les anciennes mines furent rouvertes, et les empereurs dans la suite des siècles en favorisèrent de plus en plus l'exploitation.

Nous verrons plus tard la façon dont elle s'exerce. Les eaux qui arrivent des mines se déversent ici avec une limpidité de cristal dans de petits réservoirs destinés à en mesurer le débit, puis s'écoulent dans d'énormes chaudières où une température de 94 degrés Réaumur va en peu de temps les faire évaporer et en dégager le sel. Il y a ici sept chaudières semblables qui évaporent chacune 200 mètres cubes de sel par jour. Toutes les deux heures, on soulève les couvercles inclinés dont est munie leur immense couverture en bois, et des ouvriers, chaussés de gros sabots de bois et armés de longs et larges râteaux, amènent au dehors le sel humide qui vient d'être produit, puis l'empilent fortement dans des baquets de forme cylindrique tronquée, où il ne tarde pas à s'agglomérer. Quand les pains de sel sont suffisamment consistants, on les retire et on les met dans des séchoirs, où ils restent 52 heures exposés à une température de 65 degrés Réaumur. Ces pains, pesant pour la plupart une vingtaine de kilos (il y en a aussi de 6 à 7 kilos, mais en bien plus petit nombre), sont ensuite déposés dans de grands magasins, où ils sont empilés par milliers en attendant qu'on les expédie, soit par le chemin de fer — les neuf dixièmes environ, — soit, comme nous l'avons vu, sur d'immenses bateaux plats qui descendent le lac, puis la Traun jusqu'au Danube. Les salines d'Ebensee, où sont occupés 500 ouvriers, produisent ainsi chaque année en moyenne 600 000 quintaux de sel.

Si vous vous trouvez à Ebensee en hiver, vous pourrez assister à deux coutumes des plus curieuses : la « danse des sonneurs » la veille de l'Épiphanie, et celle « de l'épée » le Mardi gras.

La première est particulière seulement à quelques localités : Gmunden, Ebensee, Hallstatt, où elle se perpétue depuis les siècles les plus reculés sans qu'on en connaisse l'origine ni la signification. Le 5 janvier au soir, vers 6 heures, apparaît tout à coup sur la place publique une troupe d'une douzaine de jeunes garçons marchant à la file, costumés de la façon la plus étrange; ils sont vêtus d'un caleçon blanc et, par-dessus, d'une chemise blanche serrée à la taille par une ceinture à laquelle est attachée, derrière, une de ces clochettes comme les vaches en portent dans la montagne; ils ont un long bâton à la main, et leur tête est surmontée d'une énorme lanterne lumineuse en papier, ayant la forme, soit d'une étoile, soit d'une église, soit d'un navire, soit d'une horloge, etc. Ainsi accoutrés, ils se mettent à courir à pas rythmés l'un derrière l'autre en décrivant des cercles, des figures sinueuses, et c'est un coup d'œil des plus bizarres que de voir ainsi s'agiter et danser dans la nuit ces objets lumineux au-dessus de ces formes blanchâtres, aux sons d'un aigre et discordant carillon. Après avoir tourné de la sorte pendant un quart d'heure environ, ils s'en vont par les différentes rues et par la campagne environnante continuer leurs danses devant les maisons des châtelains et des riches propriétaires, en chantant en chœur quelques couplets de circonstance pour récolter quelque argent; et, fort avant dans la soirée, on voit passer, repasser et courir par la campagne couverte de neige ces étranges fantômes lumineux avec un son grêle et fêlé de clochettes.



SUR LA ROUTE DE TRAUNKIRCHEN A EBENSEE.
DESSIN DE TONY GRUBHOFER, GRAVÉ PAR BERG.

Cet usage, qui semble symboliser l'annonce aux Mages de la venue du Messie. — étant donné surtout qu'autrefois, paraît-il, les lanternes avaient toutes la forme d'une étoile, — n'empêche pas, à l'occasion de cette même fête, la coutume, partout répandue en Salzkammergut, de la procession des Trois Rois : trois garçons costumés en Rois

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

DANSE DE L'ÉPÉE. — DESSIN DE SCHRÖTTER, GRAVÉ PAR BERG.

Mages, vêtus de manteaux de papier doré, une couronne de carton doré sur la tête, l'un, la figure barbouillée de noir pour représenter le roi nègre, un autre portant une étoile lumineuse en papier au bout d'un bâton, allant de porte en porte en chantant de pieux et naïfs couplets.

La « danse de l'épée » n'est plus guère en usage que parmi les ouvriers des salines. Elle est exécutée par dix danseurs portant de longues et farouches barbes noires, une veste rouge sur laquelle tranchent une ceinture et un baudrier blancs bordés d'un galon d'or, un pantalon blanc avec passepoil rouge et, sur la tête, un shako rouge avec chenille blanche terminée en avant et en arrière par des glands verts; à l'épaule, une épée nue. Un « fou de carnaval » les accompagne, habillé d'une veste rouge avec une ceinture verte ornée de grelots, d'une culotte courte rouge, de bas rayés et d'escarpins à boucles, coiffé d'un bonnet rouge à ornements dorés et à grelots, et armé d'une batte. Un tambour et deux flûtes, qui répètent sans cesse une mélodie toute primitive, complètent la troupe. Tout ce cortège entre dans la maison et, par une formule spéciale, salue la société et se présente. Après s'être placés sur deux rangs vis-à-vis les uns des autres comme des soldats au port d'armes, ils commencent une ronde, puis un « colimaçon » dont ensuite le conducteur et tous les danseurs à sa suite déroulent la spirale en sens inverse, chacun tenant son épée sur l'épaule et, de l'autre main, la pointe de celle posée sur l'épaule du précédent; le fou gambade tout autour, passant entre les danseurs sous les épées, accompagnant du claquement de sa batte la musique un peu sauvage des flûtes et du tambour. Puis ils reprennent leurs places, opposés l'un à l'autre sur deux rangs, et, la musique s'étant tue, le chef appelle et provoque successivement chaque membre de la troupe; l'interpellé se détache du rang, et les deux adversaires marchent en sens inverse entre les deux lignes, choquant leurs sabres quand ils se rencontrent. A la fin, le dernier appelé a été frappé, il tombe mort, étendu tout de son long. Alors le fou, assis sur son dos, s'efforce de le rappeler à la vie en lui soufflant au visage; ses tentatives restant sans effet, il a l'idée de lui donner au bas des reins un bon coup de batte, ce qui ranime aussitôt le faux mort. Alors, avec la perçante et bourdonnante mélodie des flûtes et du tambour, la danse guerrière recommence, tous les dix marchant en rond à la file comme précédemment, reliés entre eux par les pointes des épées; sans les quitter, ils viennent ensuite se placer vis-à-vis l'un de l'autre, étendant entre eux, comme une barrière, l'arme dont ils tiennent les bouts et que les suivants franchissent pour venir successivement se ranger à côté et ajouter d'autres barrières, franchies à leur tour, sans que la chaîne des mains et des épées se rompe un moment; quand tous sont ainsi alignés, le fou à son tour saute par-dessus les épées. Plusieurs fois de suite, cette chaîne et cette course d'obstacles se déroule. Après quoi les danseurs entourent le fou : « *Wurstl* lui disent-ils, tu vas déposer 3 000 florins, ou bien on va faire tomber ta tête à tes pieds ». Le pauvre Hanswurst (l'équivalent de notre Jean Boudin, ou Polichinelle) en est réduit à s'agenouiller, et tous posent leurs sabres sur ses épaules, à l'exception du chef, qui monte par-dessus les sabres sur son dos. « Me voici grimpé, dit-il. J'aurais mieux fait de rester en bas. Carnaval est un prodigue, il a dissipé tout son bien, il a tout gaspillé, jusqu'à un chapeau déchiré. Il va bien çà et là par le pays, mais ce qu'il reçoit, il le boit de nouveau. Aussi, je saute hors de ce cercle. Musicien, commence une joyeuse danse de l'épée! » Et, lui redescendu, a lieu encore une marche en spirale, mais cette fois agrémentée d'entrelacements, de tournoiements des plus difficultueux, exécutés avec infiniment de souplesse sous les épées balancées au-dessus des têtes en un lien jamais rompu. Enfin tous entrechoquent leurs sabres, accompagnant leur cliquetis d'un joyeux vivat, puis ils s'en vont comme ils sont venus, tambours et fifres en tête. Cette danse noble et caractéristique, qui exige tant d'adresse, tombe malheureusement en désuétude.

Ebensee et Langbath sont un centre d'intéressantes excursions : sur la rive droite de la Traun, à travers

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le hameau de Rinnbach, par de jolis chemins ombragés et fleuris au milieu des vergers et au bord du gave bouillonnant qui a donné son nom au village, puis à travers des forêts embaumées de l'odeur des sapins et du suave parfum des cyclamens roses, on atteint en trois quarts d'heure la petite mais belle cascade du Rinnbachfall, dans une gorge sauvage.

De l'autre côté de la Traun, on peut faire l'ascension du Kranabethsattel (1 591 m.), un des sommets du Höllengebirge, offrant une vue superbe. Une excursion moins fatigante nous apportera des aspects d'un autre genre et non moins beaux : deux jolis lacs perdus dans la solitude du Höllengebirge. On s'engage dans la vallée où le Langbath court en bouillonnant, portant ses eaux au lac. C'est un chemin ravissant, encaissé entre de hautes montagnes couvertes de forêts et de prairies où tintent les clochettes des vaches et des chèvres accompagnant la chanson du torrent qui serpente à nos côtés, tantôt à droite, tantôt à gauche. De place en place, sur le chemin, une chapelle rustique, un crucifix grossièrement taillé, un tableau naïf représentant un accident et demandant des prières pour la victime. Et, répandue sur tout cela, la grandiose poésie des Alpes. Une auberge vient nous rappeler le prosaïsme de l'existence. Après une heure et demie de chemin au grand air et au soleil, il est bien permis d'ailleurs de se rafraîchir. La halte terminée, on repart plus leste, et, au bout de quelque temps, on atteint le premier lac, long de 1 100 mètres environ et large de 400, mélancolique et silencieux comme les forêts qui l'entourent de tous côtés; seule, à l'extrémité opposée, la tache blanche, au milieu d'une pelouse verte, d'une maison de chasse de l'empereur, qui se mire dans ses eaux unies comme une glace, égaie un peu le paysage. Une demi-heure plus loin, par un sentier sous bois, on arrive enfin au second lac, de moitié plus petit, mais plus romantique encore au milieu de l'encadrement des sapins et des montagnes.

Des récits merveilleux s'attachent au groupe de hauteurs qui se déroulent à l'est, et à leurs cavernes, objet d'une terreur superstitieuse de la part des habitants. Elles auraient, paraît-il, contenu autrefois des mines d'or, dont les Italiens surent les premiers tirer parti. On raconte que l'un d'eux vint un jour chez un pauvre bûcheron lui demander contre bonne récompense de le guider à travers les précipices et les défilés jusqu'au sommet de la Griesalpe. Là se trouvait une caverne d'une profondeur considérable. Après qu'il eut fait jurer au guide de n'en jamais révéler la place, l'étranger s'y fit descendre et en remonta bientôt avec un sac plein d'or, dont il donna une part au bûcheron. Chaque jour jusqu'à l'automne, le même manège se répéta; puis l'Italien retourna dans son pays. L'année suivante, il revint, et le pauvre bûcheron eut de nouveau sa part du profit; mais, ses désirs croissant avec son bien-être, celui-ci devenait plus avide et voulait lui-même entrer dans la mine. L'Italien, qui le lui avait souvent refusé, dut un jour céder à des menaces de mort; il le fit donc descendre dans la caverne, mais rejeta ensuite la corde à laquelle le paysan était attaché : le malheureux était pris au piège près de ces trésors tant désirés. Heureusement il avait avec lui un gros sac plein de vivres; sans outil, il creusa sans cesse à travers la montagne, et, après bien des jours et des efforts, il put enfin revoir la lumière du soleil près du Hochstein. Il rapportait avec lui des sacs pleins d'or : mais la folie avait envahi son cerveau, et ses mains étaient usées jusqu'aux poignets. Il raconta à ses voisins qu'au fond de la caverne il y avait une grille d'or devant laquelle était une table avec un marteau et un maillet : qui ouvre cette clôture arrive dans une chambre remplie d'or pur. Bien que cette légende se soit transmise jusqu'à nos jours, personne n'osa jamais y descendre : l'aspect du revenant effrayait même les plus téméraires.

DANSE DES SONNEURS. — DESSIN DE SCHRÖTTER, GRAVÉ PAR BERG.

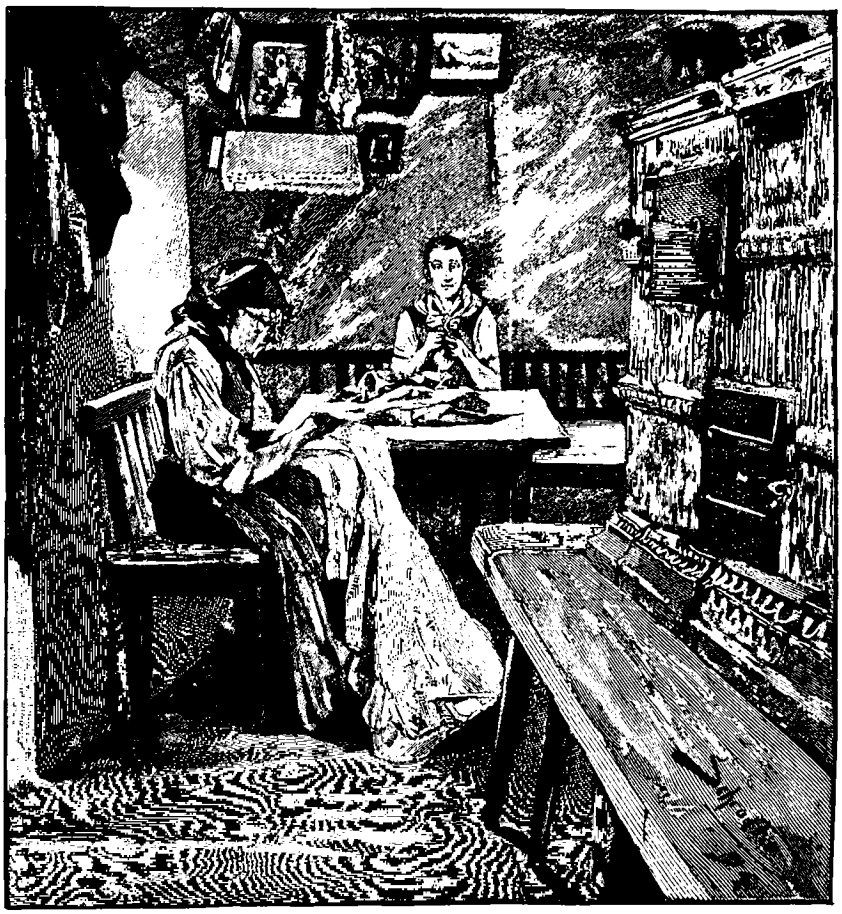
On arrive aussi aux lacs de Langbath par un autre chemin, qui part d'Ebenzweier, et qui offre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quantité d'aspects charmants dans leur naturelle simplicité : dans la vallée de Viechtau, le village de Neukirchen, dont les habitants s'adonnent surtout, comme en Tyrol et dans la Forêt-Noire, à la fabrication d'objets en bois sculpté de toutes sortes (bibelots, cerfs, chamois, cadres, ustensiles de ménage, etc.), quelques-uns très artistiques, qu'on vend et exporte en grand nombre; encore d'autres groupes d'habitations parmi la verdure et les ruisseaux; et puis la poésie du chemin dans la forêt.

C'est le moment, en traversant ces contrées rustiques, de visiter une de ces demeures de paysans semées sur notre chemin. Elles sont quelquefois assez grandes, mais toujours basses, comptant parfois un étage, pas plus, au-dessus du rez-de-chaussée, et sont couvertes la plupart du temps de planchettes imbriquées ou bien de chaume, rarement de tuiles.

Entrons dans celle d'un cultivateur aisé. Entourée d'arbres fruitiers, dont l'un ombrage une table de bois flanquée de bancs rustiques, la maison étend ses longs murs blanchis à la chaux. Sur un côté, abritée sous le rebord du toit, est empilée la provision de bois de chauffage. Au milieu de la façade, où s'espacent de nombreuses petites fenêtres grillées, est la porte, garnie d'un marteau de fer, surmontée du numéro de la maison avec la date de la construction, les noms du propriétaire et de sa femme; souvent, une peinture pieuse aux couleurs tendres, parfois aussi des bois de cerf ou de chamois et une devise complètent l'ornementation.



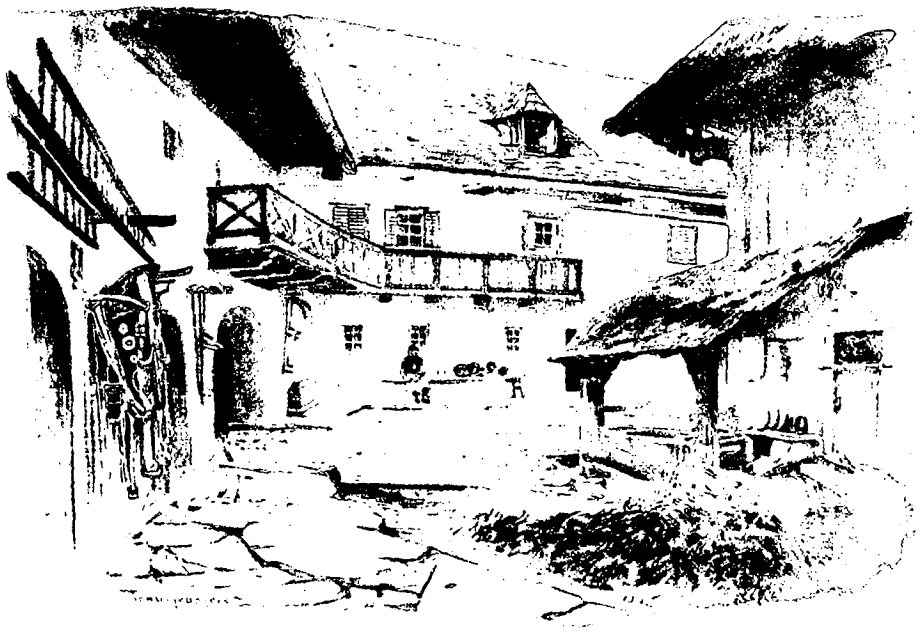
CHAMBRE DE PAYSANS. — DESSIN DE SCHRÖTTER, GRAVÉ PAR DEVOS.

A notre coup de marteau, la ménagère vient nous ouvrir, et, nous saluant amicalement, nous introduit dans le large corridor qui traverse la maison et s'ouvre en arrière sur la cour. Dans un angle est une table carrée où la famille prend ses repas en été; différents ustensiles sont accrochés aux poutres; des miches de pain bis dorées et appétissantes, sont alignées sur un banc. De chaque côté de ce couloir s'ouvrent deux portes : l'une à gauche donne accès dans la « chambre d'habitation » où l'on se rassemble d'ordinaire, une grande pièce planchéiée, éclairée par quatre petites fenêtres, au-dessous desquelles court tout le long de la muraille blanchie à la chaux un banc de bois bas et étroit, solidement fixé au mur. D'autres bancs mobiles achèvent d'entourer dans un angle de la pièce la table quadrangulaire en bois d'érable reluisante de propreté, fortement attachée sur quatre pieds obliques, où je suis gracieusement prié, comme tout visiteur, de prendre place devant une cruche de cidre qu'il serait offensant de refuser. Un crucifix, des images religieuses encadrées, la dominent, et, à côté, une grosse horloge dont le balancier et les poids sont renfermés dans une haute et étroite caisse en bois, comme on en voit chez nos villageois de France, fait entendre son lent tic-tac. Dans une niche creusée dans le mur sont divers objets : une pipe recourbée à fourneau de porcelaine, une blague à tabac, l'Évangile, qu'on lit en famille, un vieux livre de recettes, etc. De l'autre côté est un immense et massif poêle de faïence vernissée, flanqué, dans l'angle spacieux qu'il forme avec la muraille, d'un large banc où l'on peut s'étendre pour se reposer, et, çà et là, d'escabeaux de forme primitive; des pots à lait sont alignés sur le rebord inférieur du poêle; en hiver, c'est là aussi qu'on cuit les aliments, et des poutres du plafond descend, tout autour, un assemblage de lattes où est étendu du linge pour sécher. Sur une étagère, à côté, est disposée la vaisselle : plats de faïence brune, assiettes de bois ou de faïence à fleurs et à sujets pieux, coquetiers de bois peint, etc.; près de la porte enfin est accroché un petit bénitier de vieille faïence où le paysan

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

SCULPTEUR SUR BOIS. — DESSIN DE SCHRÖTTER, GRAVÉ PAR BERG

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



COUR DE FERME EN HAUTE AUTRICHE. — DESSIN DE TONY GRUBHÖFER, GRAVÉ PAR BERG.

ne manque pas de tremper ses doigts avant de se rèndre à l'ouvrage. A côté de cette chambre est une petite cuisine tout enfumée par le large fourneau carré de maçonnerie sous lequel, presque à fleur de terre, est le four où l'on cuit le pain. Puis, contiguës à ces deux pièces, viennent les chambres à coucher des maîtres de la maison et des valets. De l'autre côté du corridor sont celles des servantes et une pièce réservée à la vieille mère.

Au-dessus, sous le toit, sont conservés les grains, les provisions de farine, de pain et de viande. La cave, qui s'ouvre dans le couloir, est garnie de gros tonneaux de cidre (car il ne pousse pas de vigne dans le pays) de 5 et 10 *eimer* (230 et 460 litres), de pommes de terre, de fruits, d'un baquet de pierre plein de choucroute; sur les degrés et dans des niches creusées dans le mur sont rangés des pots de lait.

Du corridor, une porte s'ouvre en arrière sur une cour carrée au milieu de laquelle conduit un trottoir formé de larges dalles, et où la volaille s'ébat sur le fumier entre les écuries des chevaux et le poulailler à droite, et, à gauche, les étables des vaches, des moutons et des porcs, auxquelles font suite la porte cochère et une remise où sont les charrettes à quatre roues, basses et primitives, la carriole, le pressoir et divers autres instruments. Tous ces bâtiments ne font qu'un avec la maison d'habitation; ils sont couverts en chaume et renferment, sous le toit des étables et des écuries, les provisions de fourrage pour les bestiaux. Dans un coin, une fontaine en bois toute moussue épanche une eau limpide dans un tronc d'arbre creusé.

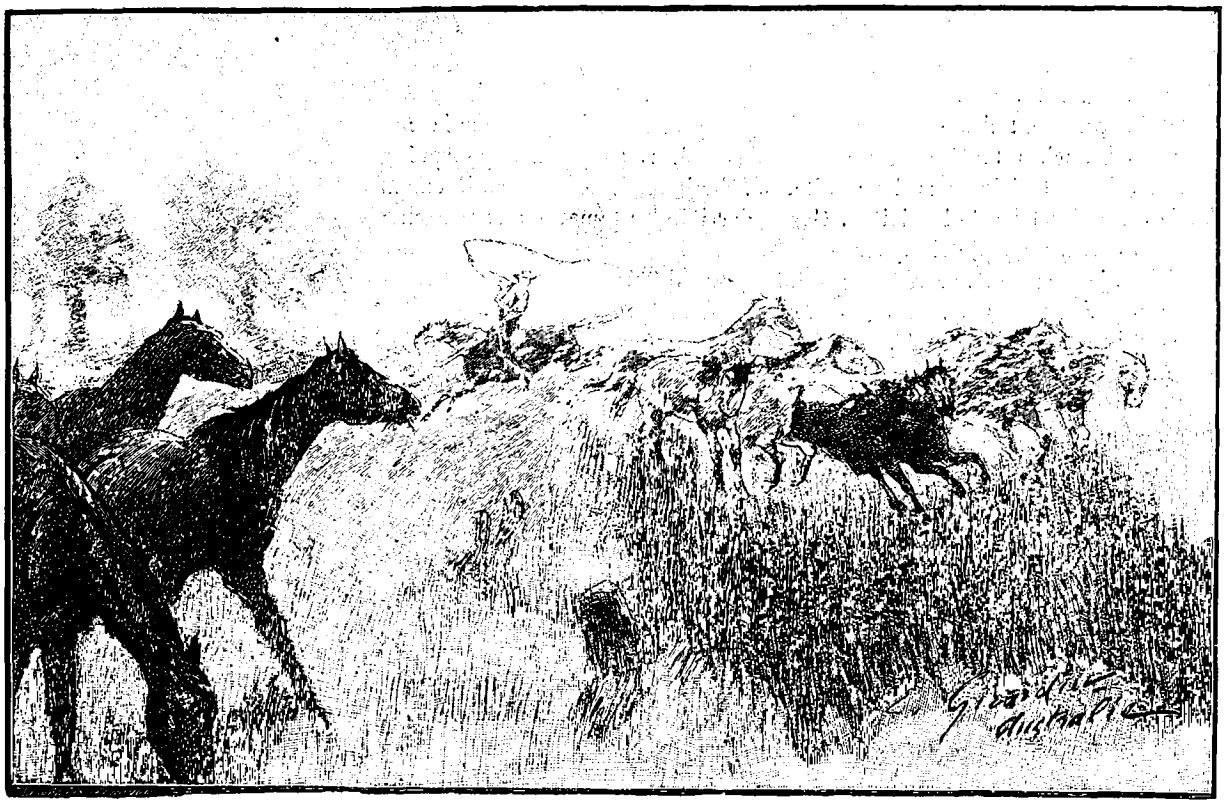
En arrière, entre les deux ailes, la cour est fermée par la grange, parfois séparée, le plus souvent réunie sous le même toit avec les autres bâtiments, mais toujours construite en planches, tandis que ceux-ci sont en maçonnerie.

D'autres maisons, appartenant à des paysans moins fortunés — et c'est la majorité, — ont naturellement un aspect moins important et offrent seulement à la suite de la demeure une écurie sous le même toit, avec la grange en retour ou bien séparée sur le côté.

(*A suivre.*) AUGUSTE MARGUILLIER.

DANSE DE L'ÉPÉE (PAGE 64). — DESSIN DE SCHRÖTTER, GRAVÉ PAR BERG.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



IL LES RASSEMBLE D'UN CLAQUEMENT DE FOUET (PAGE 70). — GRAVURE DE CLÉMENT BELLENGER.

EN AUSTRALIE MÉRIDIONALE[1].

DEUX MILLE KILOMÈTRES A CHEVAL. — NOTES ET CROQUIS

PAR M. EUGÈNE GIRARDIN.

Quand l'emplacement d'un village est choisi, bien avant que la première maison soit construite, ce qui fera un jour un champ de courses est entouré de palissades, souvent même une épreuve y est courue au milieu de la brousse. La manière qu'ont les Australiens de fonder une ville est bien américaine; nous devrions les imiter dans notre belle colonie de l'Algérie, qui (à des exceptions près, fort heureusement) voit des villages depuis longtemps créés végéter d'abord faute d'habitants, puis s'éteindre à la longue. Sitôt la place adoptée, on relie la future cité à la ville la plus proche par un télégraphe, puis par une ligne de chemin de fer. Les employés habitent une maison en planches. Un épicier généralement arrive aussitôt, et construit un *store* en bois pour abriter ses marchandises. Un journal s'imprime. Il n'y a rien à mettre dedans d'intéressant. A la première page, de grandes annonces publient en phrases pompeuses la nomenclature de toutes les merveilles qui écloront dans ce centre nouveau. Cette feuille publique se répand assez vite dans la contrée. Un industriel quelconque, attiré par elle, s'installe à bon compte sur un terrain peu coûteux, un autre le suit, et voilà une rue qui s'ébauche. Ils se font insérer l'un et l'autre dans cette gazette, étant longtemps seuls à lire leurs propres réclames. Si bien que dans un endroit où quelques années auparavant il n'y avait que des eucalyptus, le voyageur est étonné de rencontrer un village donnant abri à toutes les industries. A Natimuk, dont la création est cependant récente, les terrains arrivent à monter rapidement de valeur, atteignant déjà, par la spéculation, des prix exagérés.

25 décembre. — Les chaleurs deviennent de plus en plus fortes, l'herbe se fait rare, jaunie et desséchée; heureusement que tout l'été le Wimmera nous offrira ses eaux pour nous baigner et trouver un peu de fraîcheur. Quelles délices de se plonger dans cette rivière après une chaude chevauchée dans des plaines dénuées d'ombrage! Mais les réservoirs, dont toutes les maisons coloniales sont pourvues, et qui recueillent l'eau de pluie, sont à sec : plus une goutte d'eau potable; nous sommes forcés de nous servir de celle de la rivière, eau lourde et imbuvable, qui malgré le filtre conserve sa couleur foncée.

1. *Suite.* — *Voy. tome I, p.* 1, 13, 25, 37 et 57.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

UN STORE. — GRAVURE DE BERG.

Combien j'aime à me promener, à la tombée du jour, dans le parc aux allées sinueuses! Sur mon passage, des perroquets à moitié endormis se lèvent bruyamment des sombres asiles qu'ils s'étaient choisis pour la nuit dans les branches touffues des sapins, des mélèzes; des ailes pourprées, bleutées, battent l'air dans leur fuite. J'affectionne plus particulièrement l'allée qui suit et borde la rivière. Caché derrière les tamaris aux panaches de fleurs roses ou derrière les grands roseaux jaunes et desséchés, je me promène, accompagné de ces mille bruits produits par tous les « bonsoirs » de ces animaux invisibles qui peuplent la contrée.

Mais voici un grand fracas de cavalcade au galop; les sabots des chevaux frappant le sol sonore et sec, leurs hennissements, s'entendent clairement. C'est le groom qui, armé de son fouet, les chasse vers la *court yard*, petit enclos, où il lui sera permis de s'emparer des deux poneys, « Rob-Roy et Mac-Gregor », qui doivent servir à la promenade du soir. On laisse les chevaux ordinaires toute l'année dans les paddocks; ceux de luxe sont dans des écuries confortables; un cheval de « station », toujours sellé, attend dans l'écurie. Sur un ordre, un domestique l'enfourche et rapidement se dirige, souvent fort loin, vers l'emplacement sur lequel broutent les chevaux; les rassembler d'un claquement de son long fouet n'est pas long, et toute la troupe, bondissante, caracolante, galope rapidement devant lui, chassée vers cet endroit, dans lequel elle s'engouffre avec un grand bruit d'avalanche.

Kou...hi! On m'appelle pour la promenade du soir. Je réponds *Kou...hi!* Ma voix se perd au loin. Les chaudes émanations de la terre m'arrivent en odorants effluves; je devrais être gai et je suis triste; la santé de ma chère Alzère m'inquiète. Je vois chaque jour sa peau prendre des tons de cire, et ses veines deviennent plus bleues.

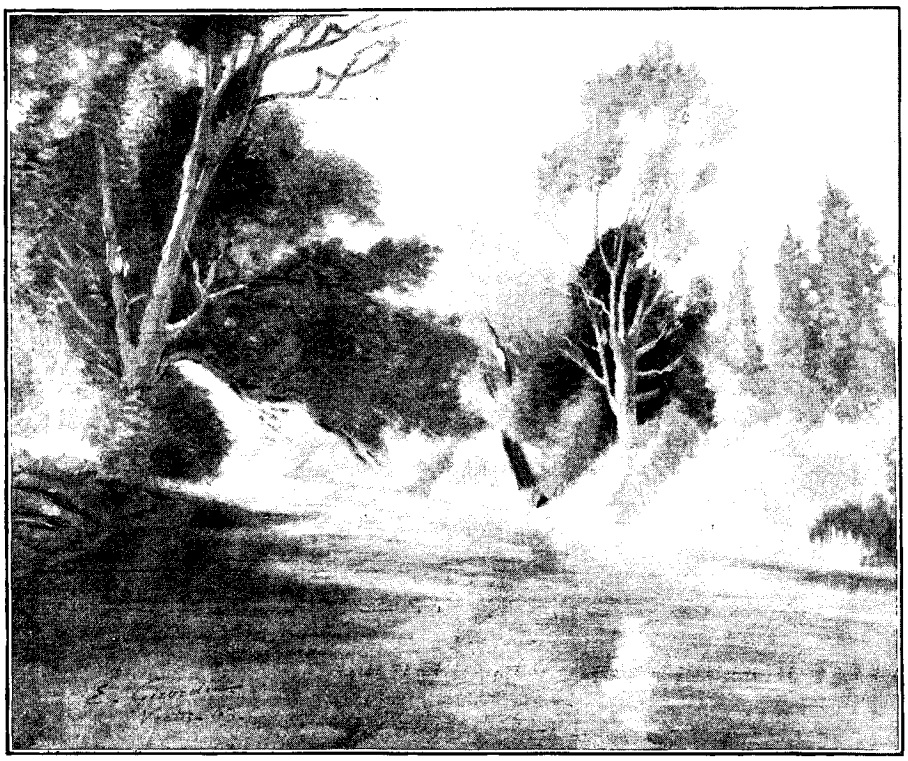
Où sont nos projets d'avenir, hélas! si tôt perdus qu'ils sont éclos!

Il y a quelques jours, la roue du buggy est passée sur le petit chien Devil; jamais un malheur n'arrive seul, et je répète machinalement ces lignes écrites je ne sais par qui à cette occasion :

« Le vieil homme se mit à creuser le trou; il faisait chaud, la terre était dure.

« Entre ses bras, son maître l'apporta, et gentiment rangea ses membres engourdis, déjà raidis.

« Avec la première pelletée de terre, une rose jaune avec une lourde larme, roula sur lui, rose jetée par une mignonne main, Yvonnette que j'ai vue.



L'ALLÉE QUI BORDE LA RIVIÈRE. — GRAVURE DE BERG.

« Jeune fille, si l'an prochain, en te promenant, tu cueilles une fleur, pas loin de certain pin, elle viendra certainement du Diable, du pauvre Diable (en anglais *Devil*). »

Ces vers naïfs, écrits en anglais, et que cette mauvaise traduction ne rend pas, me rendirent songeur. Était-ce un pressentiment qui s'emparait de moi sur la série de deuils cruels qui devaient frapper la famille? Mais je rentrai le cœur serré, et pris place tristement dans la voiture.

27 décembre. — Il faisait une accablante chaleur. Dès l'heure matinale, d'énormes quantités de grosses mouches sombres, venues on ne sait d'où,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ON LAISSE LES CHEVAUX TOUTE L'ANNÉE DANS LES PADDOCKS. — GRAVURE DE BERG.

lourdement voletaient dans les chambres, les emplissant de leur sourd bourdonnement, se posant par grappes épaisses aux plafonds, juste dans les encoignures. C'est pour les colons un pronostic infaillible de très forte chaleur que cette répugnante, murmurante invasion. Du reste le thermomètre, très haut, marquait 40 degrés centigrades. La veille, j'avais promis à M... de l'accompagner dans le Mitre Rock. Nous partons : l'aspect du ciel était blafard : on aurait dit que d'immenses pièces d'étoffes de mousseline étaient tendues entre le soleil et nous, interceptant sa lumière, rendue vague et diffuse, épaississant encore cet air alourdi qu'avec peine nous aspirions. Les plantes étaient couchées, affaissées, flétries par ce coup de vent du nord. Nous arrivons cependant. Dans une clairière, des hommes étaient occupés à scier de gros arbres abattus, des gommiers. Quelques moments donnés à ses affaires, et M... me conduit vers un petit ruisseau, où une eau agréable et fraîche nous promettait un bain réparateur des plus délicieux. Nous cheminions lentement, quand, à nos pieds même nous entendons un bruit, un glissement rapide (qui ne peut jamais s'oublier) comme si une main avait tiré violemment un câble mouillé ; mon compagnon se précipite en de grandes enjambées, suivant un sillage tracé en lignes sinueuses dans les hautes herbes, et qu'on aurait dit produit par un souffle de vent, mais qui en réalité marquait le passage d'un animal effrayé. Machinalement je le suis, et j'arrive juste à temps pour le voir, l'insensé, lever sa botte et brusquement l'abattre sur... un serpent! Le reptile, essoufflé par sa course rapide, car s'il court vite il ne le peut faire longtemps, se sentant pris, développa toutes ses forces pour se dégager, s'arc-boutant sur lui-même, et, comme un puissant ressort, se détendant brusquement.... Mais il était pris sous un pied de fer. D'un sang-froid admirable, M... pesait de tout son grand corps sur sa victime, qui s'enroulait, se déroulait autour de sa jambe; de ses dents, elle était arrivée à mordre la semelle, qu'elle essayait de traverser. Lorsqu'il sentit que le reptile se fatiguait, M. . se baissa, adroitement le saisit d'une main vigoureuse derrière la tête, et, l'élevant en l'air, le balança deux ou trois fois pour se dégager de ses enlacements, puis le lança avec force contre un arbre, au pied duquel il retomba les reins cassés, mais remuant toujours. C'était un *black snake*.

Je laissai voir mon admiration pour cet acte, que l'on qualifiera sans doute de téméraire, mais qui n'était qu'un jeu pour mon compagnon. Pendant qu'il le dépouillait, après lui avoir au préalable enfoncé dans la tête un morceau de bois pointu qui le clouait au sol, le reptile s'enroulait encore autour de sa main. Il est dit, en Australie, qu'un serpent ne meurt véritablement qu'au coucher du soleil, et, quoique inerte en apparence, il peut encore donner la mort tant que l'astre n'a pas disparu.

Nous revenions, après nous être baignés, ne nous doutant pas de l'aventure tragique qui allait venir terminer douloureusement cette journée, et dont j'ai été bien involontairement la cause. Croyant avoir vu remuer quelque chose dans un arbre creux, j'en fais part à mon compagnon. Habitué comme il l'était à la vie des « Bush », il me répond que les opossums ont l'habitude de dormir le jour dans le creux des branches, que c'est sans doute un de ces animaux que j'ai vu remuer, et avant que j'aie pu l'en empêcher, il plonge sa main dans la fente noire. Mais il la retire vivement en poussant un cri de douleur. Quelques gouttes de sang perlent au bout de ses doigts. En même temps, se laissant tomber comme un paquet de cordes juste à nos pieds, un serpent s'enfuit dans les herbes. Connaissant la rapidité avec laquelle agit le mortel venin, nous prenons notre course vers la clairière, dans laquelle nos chevaux tout sellés nous attendaient. Montrant son doigt à ses hommes, M... ordonna à l'un d'eux de le lui couper. Mais au moment de laisser retomber la hache, le cœur manqua au bûcheron. Je vis alors tout le courage, toute la force de caractère qu'avait mon camarade. Saisis-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sant la hache, d'un seul coup, résolument, il fit tomber le doigt mordu, puis, enveloppant sa main de son propre mouchoir pour étancher le sang, il s'élance en selle, et nous partons vivement.... Quelle course folle! Nos chevaux, excités, poussés par nous, galopaient, sautant tous les obstacles qui s'offraient à eux. Il devenait de plus en plus pâle; évidemment il perdait ses forces, à en juger par son linge rougi. Il était temps d'arriver : l'anxiété commençait à percer sur son visage, de savoir si le sacrifice héroïquement accompli, sa mutilation, le sauverait de la mort horrible. Enfin, à travers les arbres, nous apercevons au loin Vectis. Encore quelques bonds, nous arrivons dans la cour, où heureusement du monde se trouvait. Descendre de cheval ne fut pas long pour le pauvre garçon. Le docteur arriva, après trois longues heures d'angoisses. Ayant fait un examen de la blessure, il nous assura qu'il répondait de notre ami; néanmoins, pour plus de sécurité, il lui fit une injection sous-cutanée de strychnine.

Le jour même, la cuisinière, dans sa chambre, sentant remuer sous sa chaise, croyait que c'était le petit chat « Néron » ou Lucie. Elle regarde. Un serpent brun s'enroulait doucement pour dormir. Un domestique accourt et tue ce répugnant reptile. A l'étonnement général, une grosse grenouille sort en sautillant de son gosier ouvert : avalée quelques minutes avant, elle l'échappait belle!

Il est un rocher, le seul de la contrée, que nous apercevons de partout. Il fait l'effet d'un géant. On l'appelle Mitre Rock. Très peu élevé cependant (il n'a pas 100 mètres de la base au sommet), c'est un bloc granitique, dernier contrefort des Grampians, à 110 kilomètres.

C'est un lieu très fréquenté pour les pique-niques : aussi n'avons-nous pas manqué de nous y rendre.

Le Mitre Rock est à deux heures de Vectis. Après avoir parcouru un paysage désolé, morne, au milieu de cette espèce de route entourée de barrières qu'il faut éternellement ouvrir et refermer, nous avons été heureux de nous reposer au pied d'un eucalyptus, à l'ombre de ce rocher sur lequel une maigre végétation pousse.

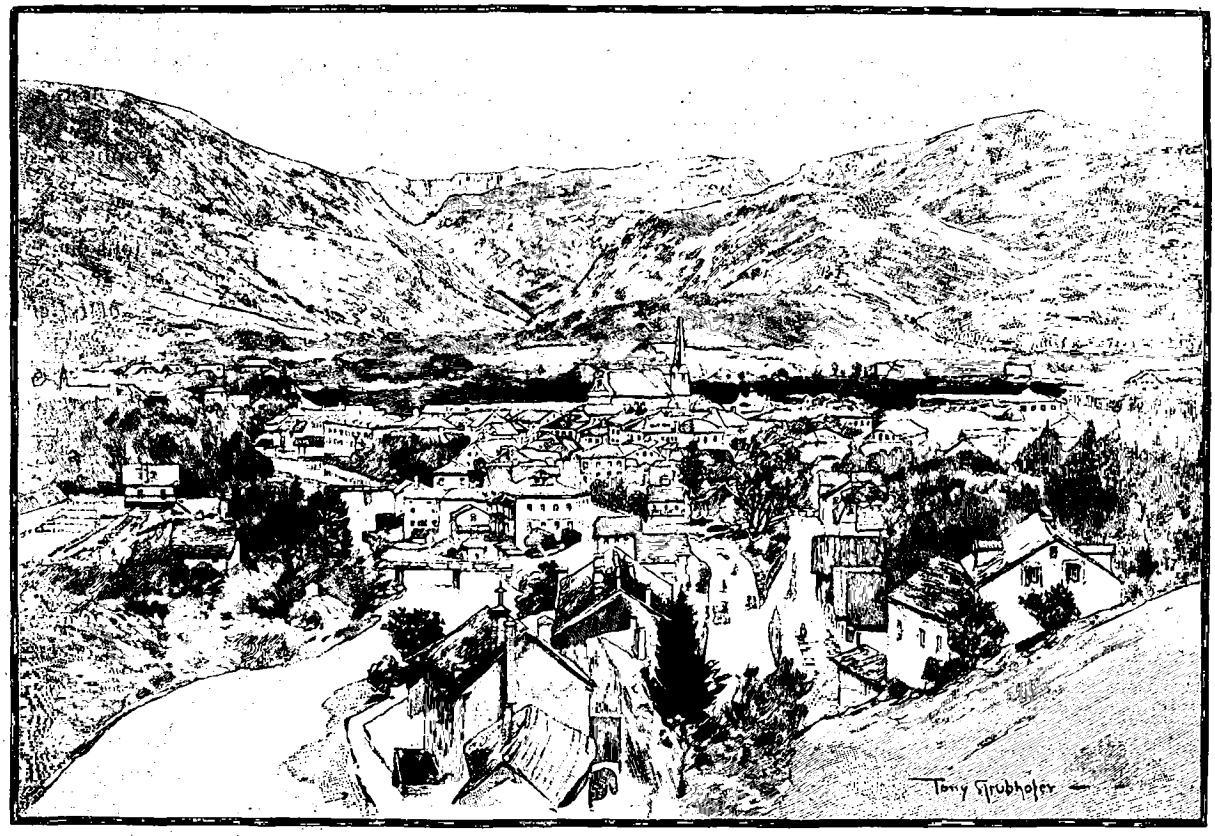
A la chaleur d'un foyer allumé rapidement par les feuilles des arbres, nous avons fait cuire splendidement de savoureuses côtelettes.

(*A suivre.*) EUGÈNE GIRARDIN.

LE WIMMERA NOUS OFFRIRA SES EAUX (PAGE 70). - GRAVURE DE BERG.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



ISCHL (PAGE 76). — DESSIN DE TONY GRUBHOFER.

A TRAVERS LE SALZKAMMERGUT[1],

PAR M. AUGUSTE MARGUILLIER.

PAYSANNE DE HAUTE-AUTRICHE. — DESSIN DE SCHRÖTTER.

Après la culture de leurs champs, pour laquelle ils ont des instruments encore assez primitifs, et celle des arbres fruitiers (pommiers et poiriers à cidre surtout), l'élevage est la principale ressource des paysans. D'autres vivent de la pêche sur les lacs, et les femmes vont vendre dans les rues les poissons tout rôtis, enfilés sur un bâton; beaucoup, y compris les fils et les filles des petits cultivateurs, sont journaliers, vont travailler aux champs, aux bois, aux pâturages, dans les fabriques ou les salines; les autres enfin sont artisans, sculpteurs sur bois, etc.

Presque tous, Dieu merci, sont restés jusqu'ici fidèlement attachés aux croyances, aux usages et aux costumes de leurs pères, à ce qui fait l'originalité d'un peuple, à ce que la bourgeoisie, banale comme partout, croit de bon goût d'abdiquer pour tenter de s'uniformiser avec l'étranger.

Généralement de taille moyenne, calme d'allures, et d'esprit un peu lourd, mais non dépourvu de finesse, le paysan du Salzkammergut porte sur sa figure un peu austère, souvent — surtout chez les vieux — complètement rasée, l'empreinte d'un caractère sérieux, réfléchi et loyal. Les femmes, généralement blondes ou châtaines, sont assez jolies dans la jeunesse, d'une beauté douce et tranquille, aux traits un peu gros mais réguliers, avec de beaux yeux profonds où se lit leur âme simple et bonne. Mais, en vieillissant, elles enlaidissent incroyablement; on comprend, en les voyant, que les habitants puissent croire aux sorcières.

1. *Suite. Voyez tome Ier, p.* 33, 45, 49, 61.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Quoique le paysan ne regarde pas trop à son argent s'il s'agit de faire bonne figure à une noce ou dans d'autres circonstances semblables, et bien qu'il ne sache pas assez se garantir des séductions de la loterie par laquelle l'État lui-même se fait le rival des caisses d'épargne, il est économe, laborieux et se contente de peu.

Et un idéal aussi plane sur sa pauvre vie simple : Dieu et l'Empereur sont des mots qui emplissent son cœur de respect et d'amour. Il est profondément croyant, d'une foi simple et naïve. Allez, un dimanche, à la messe dans une chapelle de Capucins : vous la trouverez débordante d'une foule de paysans venus de grand matin de tous les points de la montagne, les hommes en aussi grand nombre que les femmes, tous chantant en allemand des sortes de chorals d'une large et simple harmonie, bien en rapport avec cette foi tranquille et forte. Très polis, leurs salutations témoignent d'un héritage de sentiments chrétiens : *Grüss' Sie Gott! Behüt' Sie Gott!* (« Dieu vous salue! Dieu vous garde! ») sont leurs formules accoutumées.

Toutefois, il faut l'avouer, ces habitudes religieuses n'empêchent pas tout un côté de la morale d'être passablement méconnu. Comme dans tous les pays de montagnes, où l'homme vit plus isolé au milieu de la nature, cette grande conseillère d'amour, — et d'ailleurs comme dans toute cette Autriche si pleine de la joie de vivre, — les mœurs ne sont rien moins que chastes. Il n'est guère de *bua* (garçon) qui n'ait sa *dirndl* (fille), *sein Schatz* (son trésor), comme il l'appelle, et ils s'aiment sans façon sous l'œil indulgent de tous. Une fille n'est pas le moins du monde déshonorée pour avoir eu un enfant, surtout si le père doit l'épouser un jour; l'enfant, dans ces conditions, est considéré comme tout ce qu'il y a de plus... naturel : *Auf der Alm gibt's koan Sünd*, « sur l'Alpe, il n'y a pas de péché », proclame le dicton montagnard. Pourtant, il faut le dire, le mariage suit souvent la faute.

Bien des superstitions aussi se mêlent à la foi religieuse. C'est surtout à l'époque des fêtes de Noël qu'elles se manifestent, — époque de choses merveilleuses, où l'on entend les animaux parler, où l'on peut découvrir des trésors et surtout deviner l'avenir. Les quatre nuits de la Saint-Thomas (21 décembre), de la Sainte-Soirée (24 décembre), de la Saint-Sylvestre (31 décembre) et de la veille des Rois (5 janvier), dites *Rauchnächte* (probablement de *Rauch*, « fumée », parce que, ces soirs-là, on promène par toute la maison des charbons sur lesquels brûle de l'encens afin de chasser les mauvais esprits), on peut obtenir cette précieuse connaissance, et spécialement le premier de ces soirs, on se livre à une foule d'usages amusants destinés à révéler les événements heureux ou malheureux qui surviendront l'année suivante, surtout — ce qui intéresse fort les jeunes filles — le mariage futur. C'est, entre autres, le « jet de la pantoufle » : les filles s'assoient par terre, le dos tourné à la porte, et lancent avec leur pied une pantoufle par-dessus leur tête : la chaussure tombe-t-elle la pointe dans la direction de la porte, c'est que la jeune fille quittera la maison pour se marier; si, au contraire, elle tombe obliquement ou en sens inverse, la pauvre enfant devra encore patienter. Ou bien, c'est la « coulée du plomb » : on laisse tomber dans de l'eau des gouttes de plomb fondu, et les diverses formes qu'elles prennent en se refroidissant subitement, et dans lesquelles, avec beaucoup de bonne volonté, on découvre toutes sortes de figures, sont censées indiquer les circonstances du mariage futur, le métier du fiancé, etc.

La « Sainte-Nuit » même est parfois employée à une pratique moins innocente. Tandis que les fidèles sont à la messe de minuit, vous verrez peut-être un paysan s'en aller par la campagne évoquer les esprits. Pour réussir, il a dû, pendant les trois jours précédents, s'abstenir de prier, de prendre de l'eau bénite, et il ne doit avoir sur lui ni morceau ni miettes de pain, car cet aliment est sacré. Il s'arrête à un carrefour où deux chemins, par où sont portés les morts de deux paroisses, se réunissent en forme de croix. Il porte à la main un bâton de coudrier, et sous le bras un coq ou une poule noire. Avec un morceau de craie bénit, il trace par terre un cercle assez étendu qui ne doit avoir aucune solution de continuité, et il se place au milieu. Il doit être là à minuit et seul. Alors, à cette heure, il voit venir sur lui comme une voiture de foin entourée de flammes; des formes effrayantes apparaissent, le saisissent, lui parlent; mais il ne doit pas bouger de place ni dire le moindre mot, sans quoi il tombe irrémédiablement au pouvoir du diable. Pour apaiser celui-ci, il lui jette sa poule noire. Et alors, s'il est resté ferme en présence de ces choses terrifiantes, l'avenir lui est dévoilé et il connaît le sort réservé à lui-même, à ses parents, voisins et connaissances. Mais ceux qui se livrent encore à ces pratiques magiques sont un objet de crainte et d'épouvante pour les autres.

D'autres coutumes accompagnent les diverses fêtes de l'année et viennent dorer de gaîté et de poésie l'humble vie du peuple. C'est, avant tout, l'arbre de Noël, qui, même dans les plus pauvres familles, répand la joie de ses lumières, si jolies dans les branches vertes, et des cadeaux qui l'accompagnent. Le Samedi Saint, à minuit, c'est la « procession de la Résurrection » aux « Calvaires » que possède presque chaque village, tandis qu'au bord des lacs et sur les hauteurs s'allument des feux de joie, et que, comme la veille des grandes fêtes, des détonations d'armes à feu retentissent dans la montagne. Plus tard, ce sont les « feux du solstice ou de la Saint-Jean » allumés dans la campagne et sur les collines, et par-dessus lesquels sautent filles et garçons; la Saint-Nicolas, joie ou terreur des enfants, selon qu'ils ont été sages ou méchants, lorsqu'ils voient entrer dans la maison le grand saint, en magnifiques ornements, accompagné de Mme saint Nicolas en blanc portant des jouets, et suivi de *Krampus*, un diable tout noir avec des cornes et une grande langue rouge pendante, tenant des verges, et de l'*Habergeiss*, un être fantastique enveloppé d'un long voile blanc d'où sort une tête de cheval en paille qui tantôt se dresse en l'air et tantôt s'abaisse.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le dimanche aussi, le paysan goûte le plaisir de se reposer des fatigues d'une semaine bien remplie, en allant dans les *restaurations* des environs, où la vie est si *gemüthlich*, s'asseoir devant un *krügel* (demi-litre) de bière ou un quart de vin, fumer son inséparable pipe, chanter des *lieder* populaires et jouer aux quilles, un des jeux favoris du pays, ou bien à une sorte de jeu de boules où celles-ci sont remplacées par de gros morceaux de bois amincis à une extrémité. Ce même jeu a lieu l'hiver avec de lourds disques de bois munis d'un manche, qu'on lance sur la glace le plus près possible de la *taube* (le pigeon) qui est le but.

Mais, comme dans toute l'Autriche, la danse est, avec la musique, le plaisir favori, et l'on saisit avec empressement les moindres occasions de s'y livrer. La mazurka, la valse à six temps, la styrienne, se partagent les faveurs; mais c'est surtout la *landlertanz* (ou simplement *landler*, « danse du pays »), danse nationale de la Haute-Autriche, qui a la préférence.

Comme elle est séduisante et comme elle répond bien au caractère et aux mœurs de ce bon peuple content de son sort! Pendant de longues heures, je me suis arrêté à la considérer, charmé par ces mouvements lents et gracieux, cette gaîté bonne enfant, ces couplets savoureux qui l'accompagnent. C'était à une fête de village, et toute la jeunesse du pays se pressait dans une salle basse où deux violons et un piston s'évertuaient, juchés sur une estrade improvisée[1]; ou bien, c'était le dimanche dans un chalet de la montagne, entre gardeurs et gardeuses de troupeaux, ou dans une petite auberge de la forêt, aux sons d'une cithare.

CROIX DANS LA TRAUN, PRÈS D'ISCHL. - DESSIN DE TONY GRUBHOFER.

Les instruments commencent une mélodie assez simple, formée de modulations revenant sans cesse, une sorte de valse lente à trois temps. Aussitôt les couples se forment : et voilà les mains qui s'élèvent, la droite du cavalier dans la gauche de la jeune fille; il la conduit quelques pas en avant, puis, tandis qu'ils marchent en cercle, leurs mains se joignent, et, sans qu'elles se quittent, des croisements et des inflexions de bras d'une souplesse infinie, dont on croirait ces rudes paysans incapables, font passer la danseuse tantôt en avant, tantôt en arrière de son cavalier presque immobile, puis, de nouveau les bras élevés, le danseur tenant sa danseuse seulement par un doigt la fait tourner sur elle-même; et des mouvements plus lents recommencent ensuite, suivis de ces entrelacements de bras si gracieux, puis encore des envolées de jupes tournoyantes, et enfin une valse ordinaire, les couples réunis se tenant aux épaules, tandis que la caressante mélodie se déroule, toujours la même, égrenée en sons clairs par la cithare et ponctuée fortement par le pied du musicien, qui — chose étonnante, mais constante, demandant une très grande habitude — ne marque que deux temps tandis qu'il en joue trois. Cependant les danseurs se sont séparés et marchent l'un à côté de l'autre à pas rythmés, le jeune homme faisant sonner le plancher sous sa botte et frappant des mains en mesure; et voici alors que, sur cet accompagnement, les garçons entonnent en chœur des *schnadahüpfl*, quatrains de tout genre, amusants, satiriques, le plus souvent amoureux, en patois local, qui se succèdent à l'infini, coupés de temps en temps de sauts joyeux accompagnés d'un cri perçant : *Juchhe!* (Gai!)

Busserl geb'n, Busserl geb'n — Is jo ka Sünd'.
S' hot 's mir mei Muata g'lernt — Os a kloans Kind.

« Donner des baisers n'est pas un péché : c'est ma mère qui me l'a appris quand j'étais petit enfant. »

I kenn' schon Dei Brauch — Und i woass, wo i Di find,
Im Wirthshaus ganz vorn — Und in der Kirch'n ganz hint.

« Je connais déjà ton habitude et je sais où te trouver : à l'auberge tout en avant, et à l'église tout en arrière. »

Die Zeiserl hab'n Kröpferl — Da singen s' damit
Mei Moam hot an Krop — Oba singa kann s' nit.

« Les pinsons ont une petite gorge renflée, ils s'en servent pour chanter. Ma cousine a un goitre, et pourtant elle ne peut pas chanter. »

et quantité d'autres couplets; parfois l'idée de la nature y est associée à celle de l'amour, mais sans qu'on voie toujours bien la relation entre les deux sujets; par exemple :

Der Traunstoan is gspitzat, — Ban Boden is er rund,
Und wo sand denn di aufrichtig'n — Diemdel hiatzund?

« Le Traunstein est pointu, au bas il est rond; où sont maintenant les filles sincères? »

Rarement le même quatrain est répété deux fois : il y en a un si riche répertoire! D'ailleurs, quand les

1. Régulièrement, la *landler* comporte trois instruments : deux pour le chant (d'ordinaire deux violons jouant deux mélodies différentes, la seconde souvent improvisée, mais en harmonie avec la première), et une contrebasse pour l'accompagnement.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

connus sont épuisés, la bonne humeur des danseurs en invente d'autres; parfois l'un d'eux lance un couplet moqueur à l'adresse d'un de ses compagnons, lequel improvise aussitôt une riposte, et l'escarmouche se continue, au grand amusement de la galerie, jusqu'à ce que l'un ait réduit son adversaire au silence.

La nuit vient, et les joyeux couplets se succèdent sans cesse sur une note presque uniforme au-dessus de la mélodie qui se déroule toujours la même, parfois seulement transposée, pour varier, dans un ton en harmonie avec le chant, tandis que les couples poursuivent leurs mouvements souples et leur promenade onduleuse, non pas tous en même temps, mais les uns formant une figure, d'autres la suivante, et ainsi de suite, offrant à l'œil une variété des plus harmonieuses. Enfin, il faut cesser; alors, d'un commun accord, chaque danseur saisit sa danseuse par la taille et la lance en l'air avec un joyeux et retentissant : *Juchhe!*

La *steirer*, ou styrienne, qu'on danse surtout dans la partie sud du Salzkammergut, naturellement, est une danse du même genre, mais avec beaucoup plus de variété et de grâce encore : tandis que la *landler* n'a que huit figures, la styrienne en compte au moins le double, toute une complication d'enlacements, de tournoiments, de conversions, entremêlés de claquements de mains et de doigts, de sauts et même, à un moment donné, de baisers.

Revenons à Ebensee. Une promenade non moins jolie que celle aux lacs de Langbath est, du côté opposé, celle qui conduit au lac d'Offensee. Là aussi, on s'avance entre des montagnes boisées, à l'ombre de forêts aux effluves pénétrants ou par un chemin à ciel ouvert qu'accompagne un gave mugissant sous les arbustes de ses rives. De temps en temps, de ces buissons se lève, effrayé par notre approche, un chevreuil ou une biche qui, rapidement, gagne l'autre rive à travers le torrent et disparaît dans les fourrés. Le temps passe vite en compagnie de si charmants spectacles, et les deux heures mises à atteindre notre but nous ont semblé courtes. Au milieu d'une vaste prairie, voici le lac qui apparaît, petit mais gracieux, dominé en arrière par les murailles calcaires du Weisshorn, la « Corne blanche » (1 931 m.), appartenant au massif du Schönberg que nous avons admiré de Gmunden. A côté, encore une maison de chasse de l'empereur. Tout le Salzkammergut, avec ses innombrables forêts, est fort riche en gibier de bois : cerfs, chevreuils, chamois et coqs de bruyère; et l'empereur, un des plus habiles tireurs qui soient au monde, aime chaque année à venir se distraire des soucis de la politique dans ses stations de chasse : le Traunstein, Langbathsee, Offensee et les environs de l'Attersee. En hiver, quand la neige couvre la terre et que le gibier ne trouve rien à manger, on pourvoit à la subsistance des pauvres bêtes : on élève une hutte garnie de râteliers pleins de fourrage, et on leur distribue aussi des marrons d'Inde écorcés, recueillis en automne par les paysans et vendus par eux à l'administration des forêts.

GORGE DE RETTENBACH (PAGE 78). — DESSIN DE TONY GRUBHOFER.

D'Offensee, on peut, par un sentier des plus pittoresques, mais long et assez difficile, à travers les montagnes qui s'étendent à l'est, gagner un autre petit lac dans un site non moins charmant : l'Almsee, d'où s'écoule l'Alm, allant, à travers une longue et belle vallée parallèle à celle de la Traun, rejoindre cette rivière aux environs de Lambach. Mais il nous faut retourner prendre le chemin de fer qui arrive d'Attnang et de Gmunden et se dirige vers Ischl, Hallstatt et le reste du Salzkammergut. La voie suit la Traun, bordée de prairies, de bois, de petits hameaux, et, en moins d'une demi-heure, nous atteignons Ischl.

C'est un bourg de 2 300 habitants ou de près de 8 500 avec les hameaux environnants, très agréablement situé dans une belle vallée qu'encadrent des montagnes boisées et à travers laquelle coule la Traun, rejointe au sortir de la ville par l'Ischl, qui a donné son nom au pays.

L'origine du bourg est des plus anciennes; il s'appelait autrefois *Iscala* ou *Ischila*. Les Romains, dont on a trouvé plusieurs monnaies, y établirent une douane : *Statio Escensis*. L'industrie du sel y fut pratiquée de bonne heure : sa mine elle-même

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

CERFS VENANT CHERCHER LEUR NOURRITURE EN HIVER. — DESSIN DE SCHRÖTTER.

ne fut découverte qu'en 1563, mais dès l'an 900 il est question de ses sauneries; aux XII^e^ et XIII^e^ siècles, le rendement en était déjà très important. Le village, qui avait d'abord reçu en 1392 maints privilèges en récompense de sa fidélité à l'empereur lors d'un soulèvement des ouvriers des salines voisines de Hallstatt et de Laufen, fut proclamé bourg libre en 1466. La Réforme bouleversa Ischl comme le reste du Salzkammergut : dès 1550, le bourg et les environs étaient en grande partie protestants; un décret de l'empereur, en 1600 et 1601, ayant défendu l'exercice de la nouvelle religion, une révolte éclata, qui fut étouffée par les troupes de l'archevêque de Salzbourg, et qui fit perdre à Ischl ses privilèges jusqu'en 1628. Il eut encore à souffrir de l'invasion bavaroise dans la guerre de la Succession d'Autriche sous Marie-Thérèse et, au commencement de ce siècle, des contributions levées par les Français lors de leur passage. Mais, depuis l'exploitation de sa mine de sel, il avait rapidement prospéré, et, devenu dès 1822 une ville d'eaux de plus en plus à la mode, surtout depuis le séjour qu'y fait chaque année la famille impériale, il voit sa richesse s'accroître sans cesse avec le nombre de ses visiteurs. A la suite de la Cour, de l'aristocratie et des célébrités de toute sorte : Brahms, Strauss, et autres, qui s'y donnent rendez-vous depuis de longues années, sont venus tous ceux qu'on a coutume de rencontrer dans les lieux de villégiature en vogue : le beau monde viennois, les barons de la finance plus ou moins juifs, les gros bourgeois parvenus et les *gigerln* (« copurchics ») y affluent chaque saison, moins pour les bains d'eaux sulfureuses, de boue, d'eaux salées et d'aiguilles de pins qu'on y prend, que pour étaler leur opulence et leurs élégances, parfois douteuses, sur l'Esplanade ou dans le parc et les salles du monumental casino.

Heureusement il y a à Ischl d'autres attractions. Peu de monuments, il est vrai : une jolie fontaine, quelques bustes de bienfaiteurs de la ville, et surtout la villa impériale et l'église catholique. La première, très simple d'ailleurs, ornée, à l'intérieur, principalement des innombrables trophées de chasse de l'empereur, et entourée d'un beau parc plein d'intéressantes collections botaniques, est habitée plusieurs semaines chaque été par l'empereur, qui, en compagnie parfois de l'impératrice, — une ardente admiratrice des beautés de la nature, — vient s'y reposer et s'y distraire par les excursions et la chasse; environné de l'affectueux respect de ses sujets, il vit ici d'une existence très simple, et chaque matin, à 7 heures, on le voit, sans apparat, se rendre à la messe à l'église paroissiale.

Celle-ci, fondée en 1320, reconstruite au XVIII^e^ siècle (sauf sa tour terminée en flèche élégante) à la suite d'un incendie qui détruisit une grande partie du bourg, est décorée d'assez belles fresques modernes par Mader et montre à l'extérieur, dans le mur du clocher, une pierre tumulaire du temps des Romains, qui recouvrait une sépulture chrétienne et qui porte une inscription encadrée entre des bas-reliefs.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

DANSE NATIONALE DE LA HAUTE-AUTRICHE (PAGE 75).
DESSIN DE SCHRÖTTER.

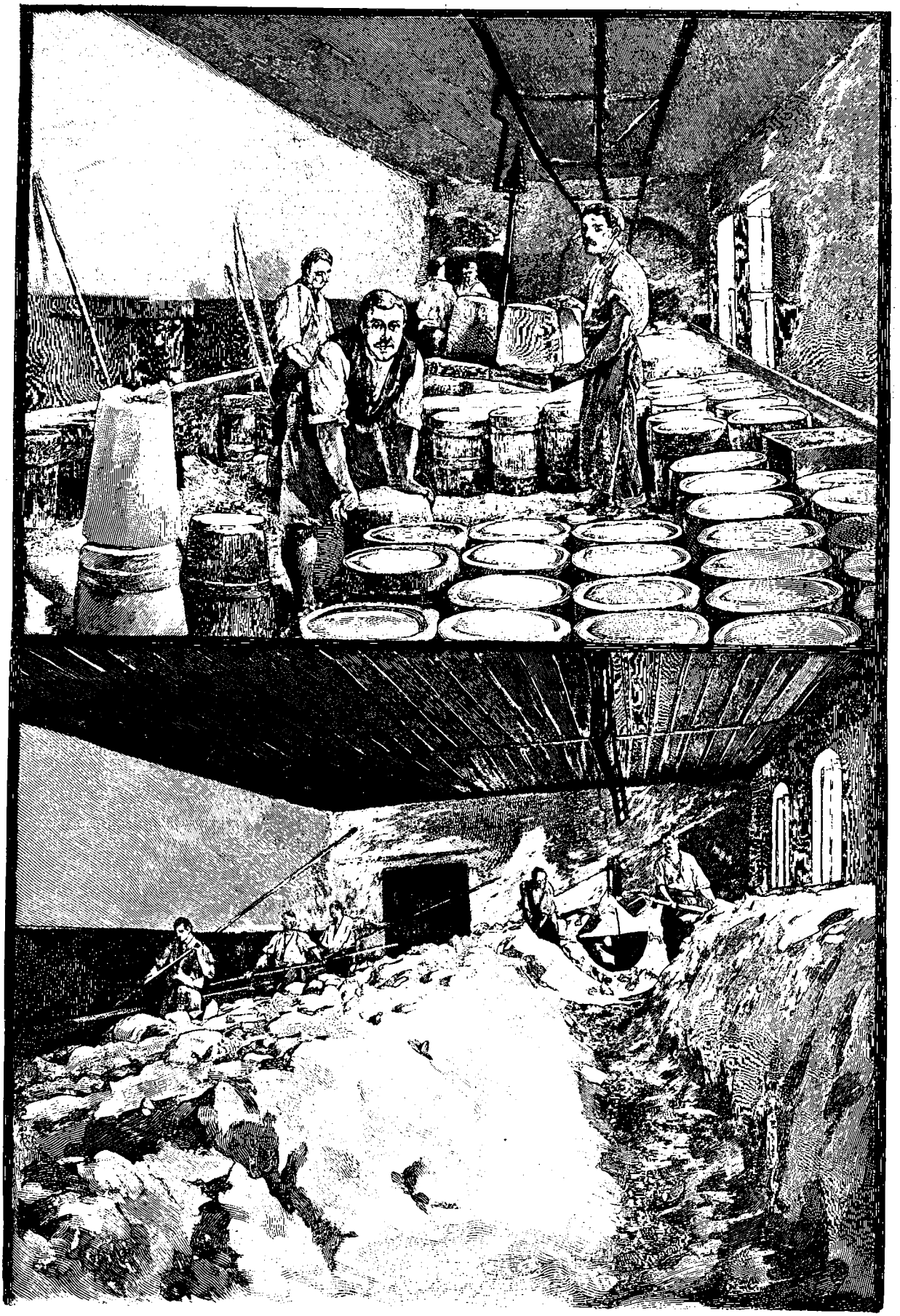
Mais le principal attrait d'Ischl, ce sont les nombreuses promenades qui, aux alentours, offrent la fraîcheur de leurs ombrages ou la beauté de leurs spectacles. D'abord, tout au sortir, au sud, une colline boisée, le Siriuskogl, d'où l'on a une vue superbe sur la riante vallée où la Traun déroule ses sinuosités et sur les blanches maisons du bourg étalées autour du fin clocher de l'église parmi la verdure, sur le fond plus sombre des montagnes.

Puis d'autres points de vue encore; maintes forêts toutes proches avec l'attrait de leur mystérieuse poésie; et, pour les amateurs, toute une série d'ascensions aux sommets environnants que la nature s'est plu, ce semble, à approprier à toutes les forces, depuis la petite éminence du Calvarienberg et le Salzberg (966 m.) jusqu'au Hainzen (1 637 m.), à la Zimnitz (1 743 m.), à la Hohe Schrott (1 786 m.), au Hüttenkogl (1 409 m.), au Sandling (1 716 m.), en passant par la Hütteneckalpe (1 276 m.) et le Predigtstuhl (1 276 m.) avec leur merveilleux panorama de montagnes, de vallées et de lacs tout alentour, encore dépassé en beauté grandiose par celui du Schönberg, la « Belle montagne » (2 093 m.), la plus longue, mais la reine de ces excursions.

Parmi les promenades plus commodes, il faut citer celle au petit lac de Nussensee, tout encadré de forêts, et surtout celle à la gorge de Rettenbach, à trois quarts d'heure de la ville : d'un petit pont de bois qui, à ses deux extrémités, s'enfonce dans un fouillis d'arbustes, on domine un ravin étroit et ombreux aux âpres déchirures, au fond duquel un torrent bouillonne en creusant les flancs du rocher et transporte jusqu'à la Traun des fragments de troncs d'arbres jetés par les bûcherons du haut des montagnes voisines.

Avant de quitter Ischl, c'est le moment d'aller faire connaissance avec une mine de sel. La sienne est au flanc du Salzberg, à une heure au sud de la ville, au delà du hameau de Reiterndorf. Mais, avant d'y pénétrer, il faut revêtir les vêtements de mineur; et nous voilà bientôt affublés d'amples habits de toile bise et d'un chapeau de feutre brun à larges bords; les femmes même ont dû se plier à la règle commune et enfouir leurs jupes dans un vaste pantalon. L'aspect que nous offrons ne manque pas de comique. Ainsi accoutrés, et sous la conduite d'un guide muni d'une petite lampe à bec, nous nous asseyons à cheval sur une sorte de banc à roulettes où six personnes peuvent prendre place, et nous nous enfonçons dans la montagne, notre singulier véhicule tiré sur des rails par des ouvriers de la mine. Au bout de vingt minutes, on parvient à un endroit où plonge vers un étage inférieur un escalier flanqué d'une poutre ronde. Le guide se place à califourchon sur cette rampe et nous invite à en faire autant; chacun obéit, non sans appréhension, et nous voilà tous les six de nouveau à cheval l'un derrière l'autre, nous tenant sous les bras, le corps rejeté en arrière et les jambes étendues presque horizontalement. Attention! tout le monde est prêt? En route alors! Notre guide se laisse glisser, nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



INTÉRIEUR DES SALINES À EBENSEE. — DESSIN DE SCHRÖTTER.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tous entraînés à sa suite avec une vitesse qu'on voudrait, mais en vain, modérer, au milieu des cris d'effroi et des rires; et nous arrivons ainsi en un clin d'œil à une vingtaine de mètres plus bas.

Alors, le spectacle est étrange : on se trouve dans une vaste grotte, au bord d'un lac souterrain, que personne n'apercevrait d'ailleurs dans cette obscurité, s'il n'était entouré, au ras des bords, d'un cercle de lumignons jaunes se reflétant nettement dans ses eaux noires et tranquilles. Nous sommes dans une grotte maintenant abandonnée des ouvriers.

Car l'exploitation du sel gemme se fait ainsi : quand les mineurs ont creusé une semblable excavation, comme la roche n'est pas de pur cristal, mais un mélange d'argile, de calcaire, etc., qui ne contient guère que 30 à 80 pour 100 de sel, on remplit cette grotte, jusqu'à la voûte, d'eau amenée du dehors; puis on en ferme l'issue. Au bout de quatre à six semaines, quand l'eau est suffisamment saturée de sel (82 kilogr. par hectolitre), on la laisse s'écouler par des conduits de bois qui la mènent aux salines où elle sera évaporée, puis on remplit de nouveau la grotte jusqu'à complète dissolution du sel contenu dans la roche. Chaque mine renferme plusieurs de ces excavations disposées l'une à côté de l'autre par étages de 30 mètres : ici, il y en a 20; Aussee en compte 60, et Hallstatt 50, dont la capacité moyenne est de 31 000 hectolitres, et la durée d'exploitation d'environ 30 années. Cette exploitation terminée, on peut alors les visiter.

« Rien de plus macabre que cette nuit lugubrement éclairée par des mèches fumeuses, rien de plus capable de provoquer un frisson que cette eau dormante, ceinte de son collier de veilleuses immobiles, dans cette immobilité de l'air que ne trouble aucun souffle vital. Et, pour comble d'étrangeté, on embarque sur cette mer factice. Il y a là une nacelle où montent les touristes. A tâtons dans la nuit, on entre dans ce bateau de la mort sans savoir pour quelle direction et sans qu'il soit possible de se rendre compte où l'on va. Le cercle des petites flammes jaunes rayonne de toutes parts, grimaçant de ses mille petits yeux, vous enserrant d'une angoisse inexplicable, tandis qu'à quelques pieds au-dessus de votre tête, la voûte de granit pend, à peine visible, et renvoie l'écho sec et froid des coups de rame.... Impossible de rendre l'impression troublante de ce canotage souterrain, parmi la nuit indéchirable. » (L. Morel.)

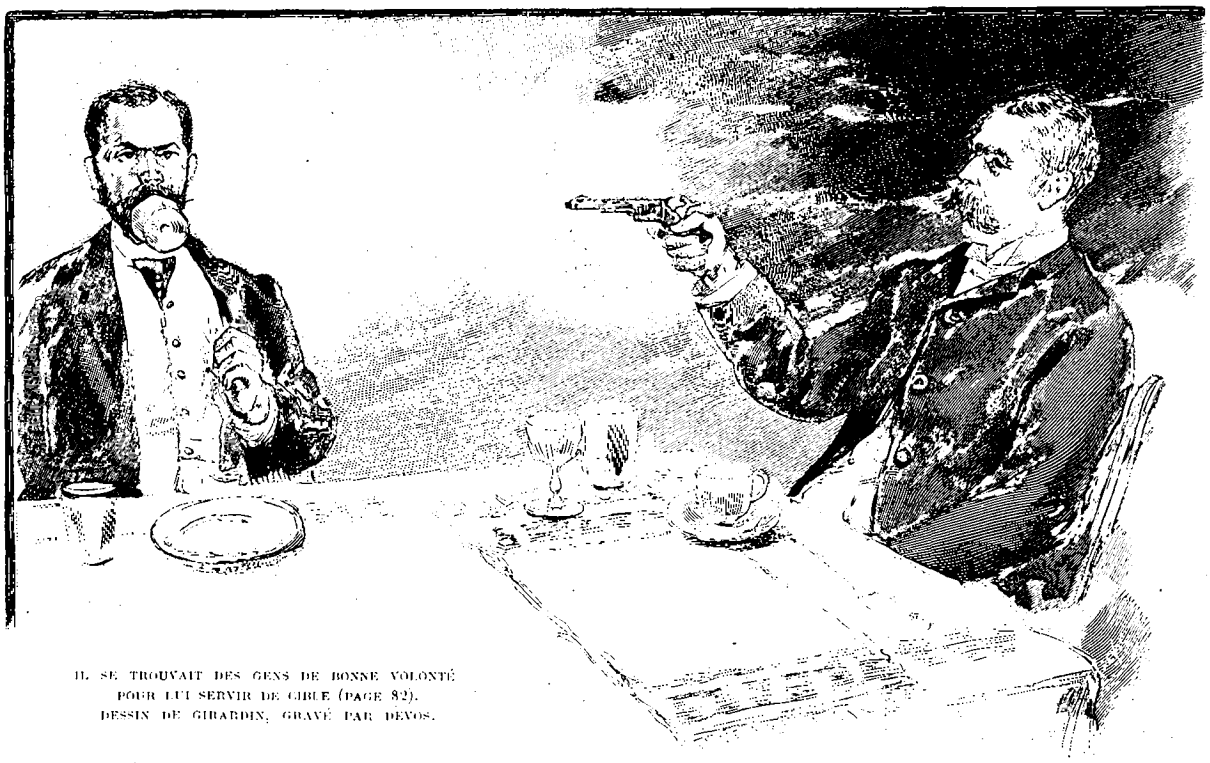
Notre traversée achevée, nous retrouvons plus loin un second trou avec une autre poutre plongeant vers un autre étage. Nouvelle chevauchée, nouvelle descente rapide. Enfin une visite à une autre petite grotte, où divers échantillons de roches salines sont mis à la disposition des visiteurs, et où sur le fond sombre se détache un transparent lumineux portant les initiales de l'empereur et les emblèmes des mineurs (deux pics croisés avec la devise : *Glück auf!* « Bonne chance »), termine notre exploration. Nous remontons, toujours à cheval, sur un véhicule semblable à celui qui nous a introduits dans la mine; le guide, en avant, tient la manivelle qui serre le frein, et quand tous sont bien et prudemment installés, lâchez tout! Nous filons sur les rails en pente; quelques minutes après, une lueur brille au loin, elle grossit rapidement, et bientôt nous reparaissons tout éblouis à la lumière du dehors.

Les eaux qui proviennent de cette mine sont évaporées à Ischl même, dont les salines comptent trois chaudières, et à Ebensee, de la façon que nous avons vue. Elles montent, en chiffres ronds, par année, à 600 000 hectolitres, fournissant 300 000 quintaux de sel.

(*A suivre.*) Auguste Marguillier.

UNE NOCE DANS LA HAUTE-AUTRICHE. — DESSIN DE SCHRÖTTER.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



IL SE TROUVAIT DES GENS DE BONNE VOLONTÉ POUR LUI SERVIR DE CIBLE (PAGE 82). DESSIN DE GIRARDIN, GRAVÉ PAR DEVOS.

EN AUSTRALIE MÉRIDIONALE[1],

DEUX MILLE KILOMÈTRES A CHEVAL. — NOTES ET CROQUIS,

PAR M. EUGÈNE GIRARDIN.

En même temps que nous, se trouvait à Vectis L. C. B., habitant la Nouvelle-Galles du Sud, un joyeux garçon, qui fut victime, pendant notre séjour, de ce mal terrible qui décime tant la population australienne, je veux dire l'alcoolisme. Bâti cependant pour vivre de longues années heureux, doté d'une belle fortune qui lui assurait l'indépendance, il n'eut pas l'énergie d'enrayer. Hier, dans un accès de délire, sans motif, il saisit un fusil, et tue le chat blanc et rouge, Kiloulou.... L'autre jour c'était le kakatoès blanc, dont on a trouvé la dépouille au pied d'un arbre. Il ne poussera plus sa note aiguë, son cri strident de fanfare, pauvre Joe, tué sans doute par les Mags-Pies, dont quelques plumes gisaient à côté de lui. Ces pies, plus grosses que celles d'Europe, sont très méchantes.... Mauvais pronostics que toutes ces morts. Cependant aucune corneille ne s'est envolée à main sénestre, signe infaillible de douleurs.

C'était pendant le dîner. L. C. B. mangeait encore moins que d'habitude, si c'est possible, une pâleur toujours plus intense blanchissait sa face; il dit subitement : « Faites sortir le grand chat Kiloulou, il m'importune de ses caresses, n'entendez-vous pas son ronron? » Tous nous nous regardons : Est-ce possible? Avons-nous entendu véritablement ces mots sortir de la bouche d'une créature raisonnable? Ne se souvient-il plus, l'insensé, que lui-même, de sa propre main armée du fusil meurtrier, il a tué ce pauvre animal? Évidemment la sage raison quitte son cerveau. Je l'ai vu de mes yeux, que la vapeur du vin ne troublait pas, se lever péniblement de son siège, comme un chien de chasse qui fouille de buisson en buisson pour en faire sortir l'innocente perdrix qui s'offrira aux coups du chasseur; de fenêtre en fenêtre il va, soulevant chaque rideau,... enfin il attrape dans ses bras la bête imaginaire qu'il va jeter dans le feu. Quand il revient prendre sa place à table, une sueur abondante mouille ses traits tirés.....

10 janvier. — Nous venons de conduire à sa dernière demeure le pauvre L. C. B. Enveloppé du drapeau australien et français, son corps a été déposé sur le petit buggy. Le vieux domestique, Charlie, se place auprès de lui, sur le siège. Le soleil d'été dardait déjà ses rayons puissants, quand nous sommes partis. La nature était radieuse, pour ce jour de deuil. Le cortège peu à peu grossissait; les nouveaux arrivants, tous cavaliers ou amazones, se rangeaient deux à deux, pieusement, derrière le cortège; c'était un beau spectacle, quand la route faisait un coude, que tous ces chevaux en longue file serpentueuse, au milieu du rideau de poussière que soule-

1. *Suite. Voyez tome Ier, p.* 1, 13, 25, 37, 57 *et* 69.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

IL NE POUSSERA PLUS SA NOTE AIGUË, PAUVRE JOE (PAGE 81).

vaient leurs nombreux sabots, dans cette immense contrée plate. Il repose à Ballarat, berceau de son enfance; homme riche, il dort de son dernier sommeil dans les entrailles fertiles, proche les puissants filons d'or que renferme la terre. Bizarre destinée, lui qui, n'ayant rien à désirer, aurait pu être heureux, semer la joie autour de lui, protéger des cerveaux pensants, il s'est laissé terrasser comme un être inintelligent et inconscient par son vice favori.

Il n'a su être qu'un joyeux garçon dans sa jeunesse, alors que sa complexion herculéenne était dans son plein. Sa fortune ne lui servit qu'à toutes ses coûteuses et insignifiantes fantaisies. Beau buveur, il réjouissait la vue quand, un verre de *brandy and soda* à la main, il le vidait d'un seul trait, en clignant un de ses petits yeux bleus, le gauche, enfoncé profondément sous l'épais sourcil roux, et disant si joyeusement « *By Jove!* », son propos favori. Plusieurs bonnes histoires lui sont attribuées. Un certain jour, un clergyman, appelé pour un mourant, s'était égaré dans la contrée, et était venu lui demander l'hospitalité. Huit jours il resta, vidant pots et bouteilles, pratiquant plutôt ce culte que celui de son ministère. Cependant, après cette petite récréation, il se souvint que son mort l'attendait, et partit, non sans avoir au préalable, sur les instances de son nouvel ami, vidé d'une seule lampée, d'un trait, un verre à céleri rempli de brandy; une fois perché sur son buggy, il ne s'aperçut pas qu'on avait, par un habile stratagème, changé ses roues de place, mis une des grandes sur le devant, au lieu de la petite, qu'on avait placée derrière. Seulement il remarqua que les routes étaient bien mauvaises, tant il y vit d'ornières (la réalité est qu'il n'avait pas plu depuis de longs mois). En arrivant à Horsham il trouva son homme enterré depuis longtemps. Il fut révoqué de ses fonctions pour l'entrée scandaleuse qu'il fit, cahoté sur sa voiture déséquilibrée; on le convertit aisément à des idées hippiques, et on lui procura une place de secrétaire dans un des clubs les plus importants de Melbourne.

Comme tous les Australiens, L. C. B. était bon cavalier; il était aussi un tireur émérite. Un de ses bonheurs favoris consistait à casser, à coups de balles de son revolver, un verre à boire, que quelqu'un tenait par le rebord dans la bouche. Il se trouvait, chose étonnante, des gens de bonne volonté pour servir de cible à ce nouveau Guillaume Tell. Ah! il n'en manquait pas un, de ces verres, à la joie de ses admirateurs, dans ces fins de dîners où le sherry et le champagne coulaient à flots. Sa main ne tremblait pas à ce moment exact où il tenait une vie à sa merci.

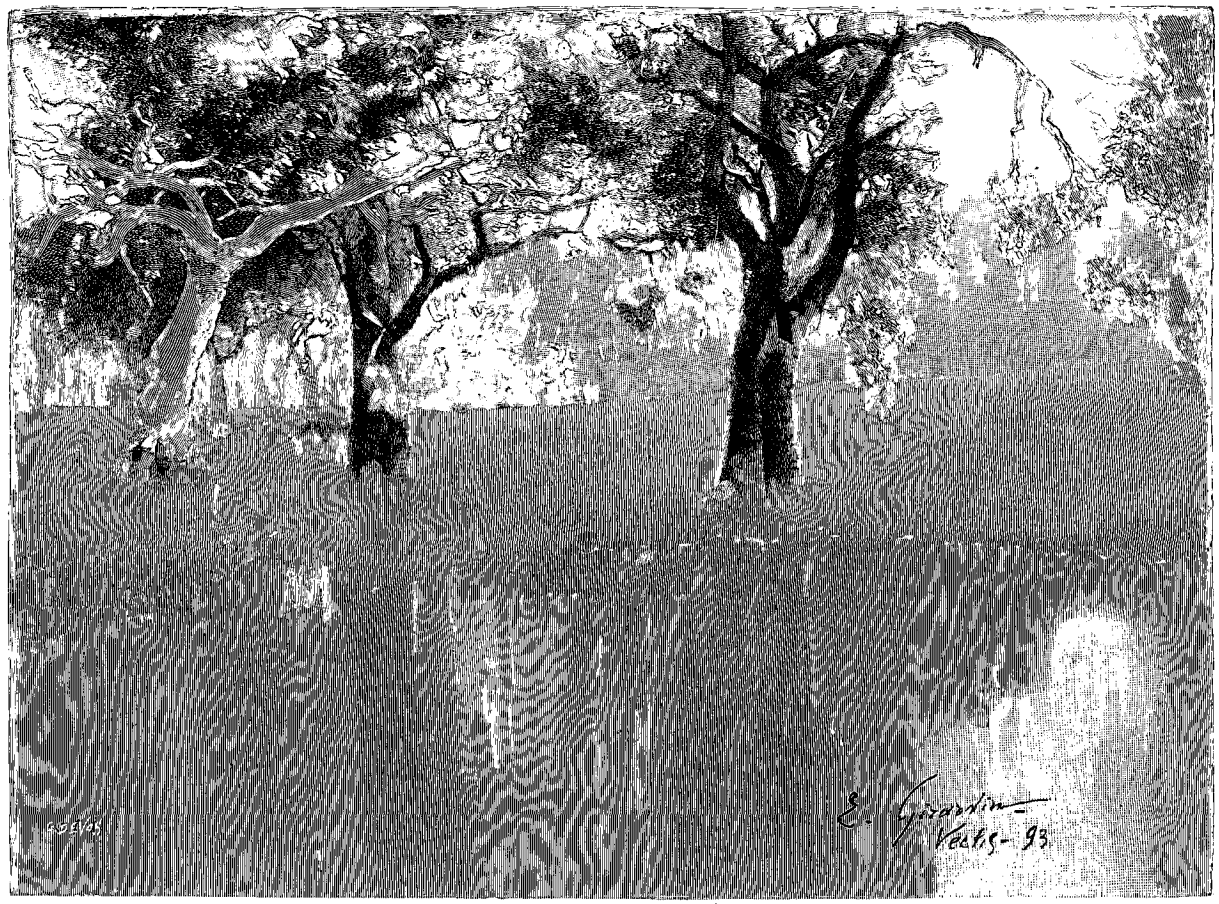
C'était un jeu pour lui que de faire sauter à son cheval une table servie, de faire monter à son poney les degrés de l'escalier qui conduisait à sa chambre, réveillant sa femme de cette façon étrange. Toutes ces excentricités ne sont pas rares; elles sont en faveur chez les coloniaux, grands amateurs de sports; elles serviront à donner une idée de leur caractère excentrique.

13 janvier. — Tout le comté de Lowan offre une série de lacs. Le Wimmera prend sa source dans les monts Grampians, aux environs de Stawell, et monte en ligne droite directement au nord, après avoir arrosé Horsham, Natimuk, Vectis, Polkammut et Dimoola; il forme le lac Hindmarsh, sur la frontière de Borung, puis après le lac Albacutya, dans les comtés de Weeah et de Karkarooc, pour continuer faiblement sa course, et se perdre, définitivement abîmé, dans les sables, en queue de rat, aux environs du mont Jenkins, qui n'a que 50 mètres d'élévation.

DANS LES PADDOCKS (PAGE 84).

L'aspect désolé du pays par ces fortes chaleurs ne manque pas de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



DES EUCALYPTUS ET DES HERBES JAUNES. — GRAVURE DE DEVOS.

grandeur. Sous les ciels remplis de lumière, les eucalyptus pâlissent. La nature, en bon poète, n'aime pas les transitions trop heurtées. Toutes les couleurs se fondent ensemble, quoique bien différentes, comme une douce mélodie agréable à l'oreille. Évidemment c'est toujours un ciel bleu, des eucalyptus et des herbes jaunes, dominés par un soleil terrible.... Mais un jardin, n'est-ce pas toujours des fleurs, une rivière, de l'eau? et l'amour, c'est l'amour. Si ce dernier sentiment ne se rencontre pas dans l'âme du spectateur, il fera des arbres seulement du bois de chauffage; du soleil une boule de feu; il étiquettera les fleurs suivant le nombre de leurs pétales, de leurs pistils; l'eau ne sera pour lui qu'une matière humide....

Aujourd'hui un violent orage a éclaté en bruits secs au-dessus de nos têtes : nous croyions à chaque coup que la foudre allait s'abattre sur la maison, mais le calme est revenu; la nature s'est ranimée sous la pluie bienfaisante et fraîche, les fleurs relèvent leur tête appesantie, les feuilles sont comme lavées et ont comme perdu momentanément leurs tons gris; maintenant que le crépuscule arrive, il fait un ciel violacé, strié de bandes inégales d'un or éclatant, légèrement orangé Ce sont sûrement les ornières profondes creusées par les roues du char du soleil dans sa course oblique, avant sa chute finale. En effet, la foudre n'était pas tombée bien loin, mais dans un paddock, sur un arbre élevé qui a été réduit en miettes par le puissant fluide. Sous ces débris, un bœuf rouge est gisant, foudroyé lui aussi; la moitié de son corps est exactement carbonisée, celle sur laquelle il est étendu, touchant le sol; l'autre, au contraire, est intacte, et pas un poil de sa peau n'est roussi. Nous avons recouvert ces restes de feuilles d'eucalyptus, que nous avons enflammées; quelques secondes après, ce n'était qu'un vaste bûcher, dégageant une âcre fumée aux senteurs grasses; et, au-dessus de nos têtes, un vol de kakatoès blancs passait, en poussant leurs cris rauques, faisant dans le bleu intense du ciel une tache éclatante d'une intensité extrême.

Pour les demoiselles d'honneur il est un charmant usage : en suivant le cortège nuptial elles ont une grande canne à la main; un élégant bouquet aux longues tiges flexibles y est fixé. Le souffle des orgues, faisant vibrer la nef jusqu'en ses assises, fait tressaillir ces fleurs : elles ont l'air de se pâmer d'aise sous la musique divine. Pour resserrer les liens d'une amitié profonde, le parrain, au lieu de donner à son filleul son petit nom, l'appelle tout simplement de son nom familial, qui devient le prénom de l'enfant.

Les environs de Vectis sont parsemés de lacs, les uns salés, les autres doux; le plus important, celui de Natimuk, a de l'eau potable, les autres, plus au nord, sont amers. Dans le sud, on en rencontre beaucoup.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LES EUCALYPTUS ONT DÉJA SUBI L'OPÉRATION DU « RINGING » (ÉCORÇAGE).

Saint Marie's Lakes offre du haut de ses collines, des monts Arapiles, une jolie succession de ces nappes liquides; on reconnaît de loin la nature de leurs eaux à la couleur de la végétation. Quand elles sont saumâtres, les herbes ont le ton des bruyères rouges et brunes, saupoudrées de sel marin d'une très jolie coloration; quand, au contraire, elles sont douces, la végétation qui les environne est verte et jaune, les papyrus argentés croissent sur leurs bords, mélangés à la chevelure noire, mélancolique, du chêne natif. Les *curlew*, espèces de courlis, y abondent; on entend leurs cris bizarres, sorte de musique qui n'est pas désagréable à écouter, et je dirai même a un certain charme; peu farouches sont ces oiseaux de la famille des échassiers; ils se tiennent aux environs des lacs ou des mares, et quand on les surprend, ils courent précipitamment avec leurs longues jambes, et se placent à côté de pièces de bois mort dont ils ont la couleur; arrivés là, ils ne bougent plus, et il faut un œil bien habitué pour discerner dans cet amas un ou plusieurs de ces curieux musiciens. Au-dessus des arbres passent silencieusement les élégants *nankins* aux plumes jaunes délicates, habillés comme de « nankin », le cou replié; on n'aperçoit que leur long bec émergeant dans l'intervalle de deux ailes puissantes qui frappent l'air doucement, comme un éventail tenu mollement.

Une de nos distractions est d'aller dans les paddocks où les eucalyptus ont déjà subi l'opération du *ringing* (écorçage). Leurs feuilles mortes et desséchées encombrent le sol, produisant sous l'écrasement du pied ce bruit particulier que tous ceux qui ont parcouru une forêt à l'automne connaissent : c'est comme un froissement d'étoffes. Une allumette suffit pour que ces arbres, en peu d'instants, s'allument comme des torches géantes et deviennent la proie des flammes; les branches s'abattent lourdement sur le sol, où elles finissent de se consumer. Pendant notre séjour à Vectis, c'est-à-dire 6 mois, la pluie est seulement tombée deux fois, en larges ondées. La terre est sèche et fendillée, de toutes parts de larges crevasses, cependant les fruits ont mûri, des pommes et des poires qui feraient l'admiration des Européens, d'une taille prodigieuse. Chose étonnante, est-ce l'absence de l'humidité dans l'air, mais dans aucun on ne rencontre le ver détestable qui mange le meilleur du fruit. La vigne même étale entre ses larges feuilles, ses grappes vermeilles ou blondes.

Ce n'est pas ici la place de dire les raisons qui nous obligèrent à quitter ce séjour! Peut-être un jour les rattacherai-je à des chants futurs. Nous avons décidé de partir. Cette nuit (est-ce un avis du ciel?) je fis un étrange rêve qui m'éveilla. O toi, interprète des Songes, m'écriai-je, si le mien cache quelque vérité, dis-moi ce qu'il signifie! Alors l'interprète des Songes de la Nuit me répondit : « Pallas le Sage a, par une incohérente Jalousie, fui pour longtemps les rives de ce fleuve; fuyez, allez tout droit devant vous; lorsque vous rencontrerez la mer, ne craignez pas de vous aventurer sur une barque légère amarrée là comme par hasard. Conduits par une main invisible, vous aborderez un rivage hospitalier sur lequel vous recevront les Jeux et les Ris. »

Adieu à tous et à tout. A toi, maison autrefois joyeuse : le soir de notre arrivée tu ouvris à deux battants la porte, derrière laquelle l'Espérance, se tenant, nous fit entrer! Ton vaste jardin, tes massifs remplis des roses tamaris, tes sombres sapins, tes mélèzes touffus ne nous protégeront plus du soleil cuisant! Et toi, Wimmera, jamais plus nous ne plongerons dans tes eaux, nous ne remonterons ton cours embarrassé de troncs d'arbres, sur lesquels le noir cormoran, son cou tendu, guette le poisson rapide aux écailles dorées. Et vous, innombrables oiseaux, qui, sitôt la fenêtre ouverte, nous souhaitiez un amical bonjour, nous n'entendrons plus vos joyeuses chansons.

25 février. — Pour la dernière fois, je fais cette route de Vectis à Horsham, où j'arrive à 11 heures du soir; quelques amis m'attendaient pour me serrer la main. Le petit village dort déjà; seules deux *public houses* par leurs portes ouvertes font deux traînées de lumière sur le sol; nous nous arrêtons, pour boire le coup de « l'étrier » au comptoir de la belle miss Robinson. Enfin minuit; encore quelques *shake hand* et le train part pour le pays fabuleux des mines d'or.

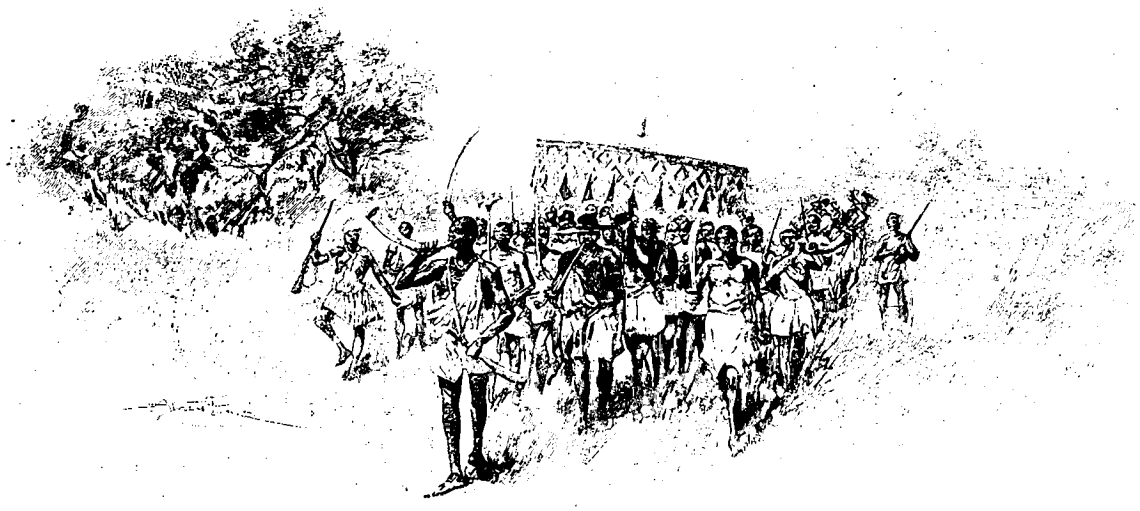
Confortablement installé dans mon *sleeping car*, je peux m'endormir jusqu'à l'arrivée, qui aura lieu à 7 heures du matin.

(*A suivre.*)

EUGÈNE GIRARDIN.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



ARRIVÉE D'UN CABÉCÈRE (PAGE 89). — DESSIN D'A. PARIS, GRAVÉ PAR ROUSSEAU.

VOYAGE AU PAYS DES ÉOUÉS

(DAHOMEY)[1],

PAR M. ALEXANDRE L. D'ALBÉCA,

ADMINISTRATEUR COLONIAL.

EN HAMAC (PAGE 89).
DESSIN DE J. LAVÉE, GRAVÉ PAR DEVOS.

I

Les Éoués. — Leur habitat. — Ouidah, tête des Éoués. — Origines du Dahomey contemporain. — De Cotonou à Ouidah à travers la forêt. — En hamac. — *Bembéléké! Bembéléké!* — Le palmier à huile. — Le fort Saint-Louis.

Les Éoués occupent sur la côte occidentale d'Afrique le segment de littoral connu sous le nom de Côte des Esclaves, du cap Saint-Paul au Lagos, entre les Achantis à l'ouest et les Nagos à l'est. Ces trois groupes, parlant des idiomes distincts, sont très probablement les premières et les seules tribus noires qui se réfugièrent dans le couloir demi-circulaire formé par les monts Kongs, l'océan Atlantique et le Niger, poussés par les Foulbés[2], ou hommes rouges, qui, venus des bords du Nil en dirigeant leur marche sur celle du soleil, ont conquis une grande partie du Soudan.

L'habitat des Éoués (Efés ou Ewés) est actuellement délimité par la Volta à l'ouest, par l'Addo à l'est, au sud par le golfe de Bénin, au nord par une ligne irrégulière suivant les terrasses rocheuses du 8e degré de latitude jusqu'au fleuve Ouémé. Cette grande famille nègre se compose de plusieurs branches parlant chacune un dialecte différent, mais se rapprochant les unes des autres par les caractères anatomiques, les mœurs et les superstitions. Elle constitue un noyau homogène au point de vue ethnographique.

Ouidah, la ville des serpents et des fétiches, assemblage irrégulier de masures argileuses, est le berceau des Éoués, comme l'indique son nom indigène de *Glé-éoué* (*glé*, terre). On lui donne aussi le titre de Eféta (*ta*, tête, *éfé*, Eoué). Les étrangers l'ont inscrite sur leurs cartes sous l'appellation Whydah; les Portugais et leurs descendants métis la désignent par Ajuda (aide, assistance), en souvenir de saint Jean-Baptiste d'Ajuda, patron du réduit sur lequel flottent encore les couleurs de la maison de Bragance. Les géographes en chambre du XVIIe siècle ont brodé une histoire fantaisiste sur un prétendu royaume de Juda et sur l'origine sémitique des Dahoméens, qu'on voulait présenter comme les derniers représentants de deux tribus d'Israël égarées au delà des Colonnes d'Hercule.

1. *Voyage exécuté en* 1893-1894. — *Texte inédit. Les dessins de ce voyage ont été faits d'après les photographies et documents de l'auteur, et les croquis de M. Mattéo Brondy, aide-vétérinaire de l'armée, attaché à la colonne expéditionnaire du Dahomey.*

2. Le Foulbé est connu au Dahomey sous le nom de *filani*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

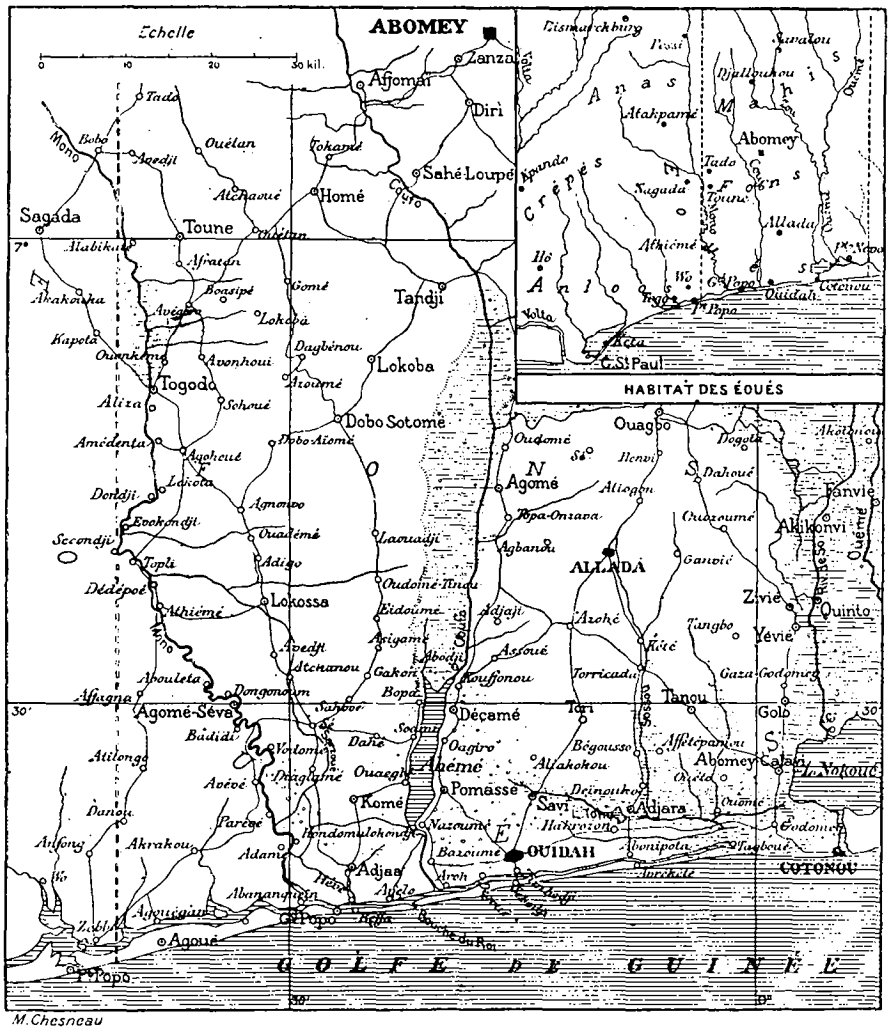
Les six principales familles Eoués sont :

1° Les Anloos, entre la Volta et la lagune de Togo, villes principales : Kéta ou Quittah, Anlo, Ouaya dans les établissements anglais de la Côte d'Or, Porto-Seguro, et Togo dans la colonie allemande de ce nom.

2° Les Crépés, qui occupent la région montagneuse située au nord des Anloos (l'Akposo), villes principales : Ho, Péki, Kpando et Agomé-Tongwé.

3° Les Anas, qui rayonnent autour d'Atakpamé, sur la rive droite du Mono, de Sagada à Pessi.

4° Les Eoués proprement dits, ou *Henhoués*, qui sont les plus nombreux. Ils sont dispersés dans le pays compris entre la lagune de Togo et l'Addo. Villes principales : Petit-Popo, Agoué, Akrakou, Wo, Athiémé, Agomé-Séva, Dobo, Toune, Tado, Sahoué, Sé, Adjara, Abananquein, Ewé ou Pla (Grand-Popo), Ouidah, Alada, Godomey et Porto-Novo (*Hogbonou*, *Adjaché* ou *Adjasen*). Les Nagos du royaume de Porto-Novo sont des immigrants venus du nord et de l'est.



Les Eoués forment la plus grande agglomération de population de notre colonie du Dahomey. Ils sont clairsemés au centre et à l'est, mais très resserrés à l'ouest. On les désigne à tort sous le nom de *Ouatchis*, qui signifie « homme de la brousse », ou sous l'épithète d'*Adjaas*, qui s'applique à une légende populaire, ayant presque la valeur d'une chronique authentique, et sur laquelle repose l'histoire des origines du Dahomey contemporain. On confond aussi les Eoués avec les *Minas* du littoral. Ces derniers sont venus d'Accra et d'Elmina vers le XVIe siècle. Chassés par les Fanti et les Akouapim, tribus achanties : ils se sont établis à Petit-Popo dans le quartier *Aného*, à côté des Eoués qui occupent le village de Plaviho (petit Pla) et peu à peu se sont répandus le long de la côte jusqu'à Cotonou. Le terme *Popo* est inconnu des indigènes. Il a été donné par des navigateurs à tous les noirs habitant « sous le vent[1] », c'est-à-dire à l'ouest de Ouidah ; les Eoués appellent les Minas des *Akla* (Akra), parce qu'ils parlent l'*aklagbé*, idiome particulier se rapprochant de l'achanti.

5° Les Fons, plus connus sous le nom de Dahoméens, quoique le mot indigène *Dahomé* s'applique au pays situé au nord de la Lama, entre le Coufo, l'Ouémé et les montagnes, et non à une peuplade. Le terme *Djedji* est employé aussi quelquefois pour désigner le dialecte des Fons.

6° Les Mahis, qui sont dispersés sur les hauts plateaux entre 7° 30′ et le 8e degré de latitude nord, et dont j'ai eu l'occasion de parler ici même[2].

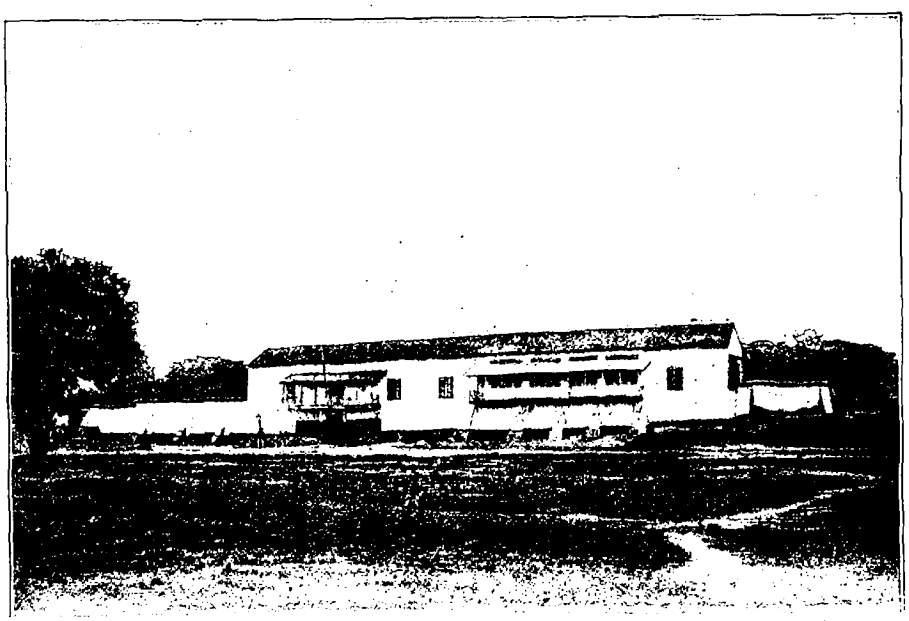
La région située à l'ouest du Mono appartient à l'Allemagne depuis la convention du 25 décembre 1885. Je ne m'occuperai dans cette relation que des Eoués relevant de notre autorité et que j'ai eu l'occasion de visiter et d'administrer.

J'ai été résident de Grand-Popo et Agoué de 1887 à 1890. En 1889 je suis monté jusqu'à Toune (Tado). En

1. Les pays à l'est de Ouidah se désignent aussi quelquefois par « Au Vent ».

2. Voy. Au Dahomey, *Tour du Monde*, année 1894, t. LXVIII, p. 65-128.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



FORT FRANÇAIS DE OUIDAH (PAGE 92).

1893-1894, j'ai été administrateur de Ouidah. J'ai recueilli de la bouche des vieux cabécères et des féticheurs quelques souvenirs historiques qui me permettent de déterminer assez nettement les origines de ce Dahomey dont nous avons détruit la prépondérance pendant la dernière expédition. On a des données à peu près certaines sur la période comprise entre les XVII[e] et XIX[e] siècles, mais on est peu fixé sur les événements antérieurs. C'est dans l'histoire des Eoués, qui s'arrête avec la fondation d'Abomey et la marche victorieuse des Fons vers le littoral, qu'il conviendrait de chercher un peu de vérité et de précision, afin de dissiper une confusion presque générale ; mais il n'existe pas de documents authentiques.

Les Dieppois, les Génois et les Portugais naviguèrent dans ces parages dès le XIV[e] siècle. Les anciennes cartes mentionnent très justement :

1° Un royaume de Juda, qui s'appelait aussi République des Quédas, dont on a fait les fameux Judaïques ; ce petit Etat s'étendait de l'embouchure du Mono à Avrékété, avec Savi ou Xavié, et Tory. Un certain Hufon a été le dernier chef des Quédas. Le roi de Ouidah demeurait à Sobagi, quartier qui existe encore.

2° Un grand Etat, l'Ardra, capitale Assem ou Ardres. Ce pays comprenait les royaumes de Porto-Novo et d'Alada actuels et les territoires de Godomey et de Cotonou. Assem, Axim ou Ardres se confondent avec Porto-Novo. On doit chercher l'étymologie d'Ardres dans les termes portugais *Praya-Arida* (plage de sable). Des voyageurs désignent avec raison Porto-Novo par Grand Ardra et Alada par Petit Ardra. Allada, ou mieux Alada, vient de « Alédanou », nom primitif de l'endroit où se trouve actuellement la ville, qui d'ailleurs n'a jamais eu grande importance.

« Le dernier roi d'Ardres, qui mourut en 1610, s'appelait Koppon. Ses fils Tagodonou ou Ago et Atéagbalin ou Dako se disputèrent et se réfugièrent l'un au nord chez les Fons, l'autre à Porto-Novo. » La chronique dans laquelle je puise ces renseignements[1] a conservé le nom des prédécesseurs de Koppon : ce sont Adamto, Avajo, Aholouto et Adjahouto, dont le nom signifie « assassin d'Adja » et qui était originaire

ROUTE DE GODOMEY (PAGE 89).

1. Chronique qui me fut dictée par les chefs de Ouidah, en présence de tous les féticheurs. Le métis Candido Rodrigues tenait la plume.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

HACHOZON (PAGE 90).
DESSIN D'A. PARIS.

d'Adjara, près de Grand-Popo. « Ayant tué un de ses parents, il était venu se réfugier au nord de Tory chez un chef qui gouvernait le pays au nom du roi d'Assem et résidait à Ahoutégoudo[1]. Adjahouto avait obtenu la permission d'élever sa case sur un terrain qui lui fut cédé. Il bâtit une maison sur l'emplacement où se trouve encore le palais d'Alada, et dans lequel nous avons fait le poste. Il s'étendit à droite et à gauche, suscita des difficultés à son bienfaiteur et finit par se faire nommer chef à sa place. Le lieu qu'on avait eu le malheur de lui donner fut surnommé *Alédanou*, « homme maudit et assassin des siens ». La famille qui gouverne encore aujourd'hui à Abomey a toujours considéré cet endroit comme le berceau de la maison royale; elle y nommait un représentant pour garder le terrain fétiche. C'est à Ahoutégoudo que nous avons dû prendre le vieux féticheur Gigla pour en faire un roi d'Alada le 4 février 1894. Ce lieu est encore respecté de tous. Jamais dans les sacrifices humains les Dahoméens n'ont tué d'Eoués ni même laissé tomber de sang éoué sur leur territoire, parce qu'ils sont de même famille[2]. »

Adjahouto fut canonisé dans le panthéon dahoméen et devint sous le nom d'Adja une sorte de Dieu Terme, gardien de certaines localités réputées sacrées. Dans le palais de Porto-Novo il y a un enclos qui s'appelle Adjahouto en l'honneur du véritable fondateur de la dynastie à laquelle appartiennent Behanzin, Agoliagbo et Toffa. On trouve un peu partout des villages dits « Adjara ». La rivière de ce nom, à l'ouest de Porto-Novo, indique bien que les Eoués sont venus jusque-là, et pourrait servir de ligne de démarcation entre l'habitat des Nagos et celui de nos indigènes. Tagodónou, fils de Koppon, qui bâtit son palais sur le ventre de Dan, roi des Fons (*Dan homé*), mourut en 1650. Ses descendants étendirent leur domination jusqu'à la mer.

Le 1er janvier 1893, M. le général Dodds, commandant supérieur du Dahomey, ayant annexé aux possessions de la France les territoires de Ouidah, Savi, Avrékété, Godomey et Abomey-Calavi et ayant divisé notre nouvelle conquête en cercles, je reçus l'ordre de me rendre à Ouidah pour y prendre la direction des services civils. 43 kilomètres séparent Cotonou de Ouidah. Le seul moyen de locomotion confortable étant le hamac, dans ce pays sans bêtes de somme, j'avais fait venir à l'avance une équipe de douze noirs commandée par le sieur Gon, chef de la corporation des hamacaires. C'est une profession aristocratique et que des porteurs improvisés ne peuvent exercer. Elle demande un long apprentissage et une pratique constante. Les gens de Ouidah sont particulièrement aptes à ce mode de transport. Le hamac permettant de donner le maximum de vitesse est à deux porteurs; il se compose d'un gros bambou (longueur 2 m. 50, diamètre 0 m. 25) et d'un tissu de coton tressé à la mode indigène, en petites bandes de 10 centimètres de largeur. Les deux bouts de l'étoffe sont terminés par des araignées dans lesquelles s'engagent des cordes résistantes qui fixent le tout aux extrémités du bambou au moyen de deux chevilles en bois enfoncées perpendiculairement dans ce dernier. Les noirs placent sur leur tête le bout des hampes resté libre en l'appuyant sur des paillassons ou sur des pagnes roulés en forme de gâteau. On part de bon matin pour profiter de quelques moments de fraîcheur, car à huit heures le soleil commence déjà à faire sentir ses rayons pernicieux. Les hamacaires vont presque au trot. L'homme de tête, précédé d'un éclaireur, fraye la route; celui de derrière gouverne le hamac quand on se trouve arrêté par un taillis fourré. A droite et à gauche du voyageur, deux hommes haut le pied courent et de temps en temps le soulèvent pour soulager leurs camarades et surtout pour gagner du temps. On doit faire 6 kilomètres à l'heure avec une équipe solide. Toutes les heures on relève les hamacaires, ruisselants de sueur. Je ne connais pas de voyage plus agréable. On est étendu de son long la tête appuyée sur un coussin. On fume, on lit, on rêve, ou l'on dort. La variété des aspects charme le regard. On est mal à son aise quand on traverse les trous d'eau ou des lagunes profondes. L'allure est ralentie. Les hamacaires enfoncent dans la vase jusqu'aux reins. Ils lèvent le bambou à bras tendus pendant que les flan-

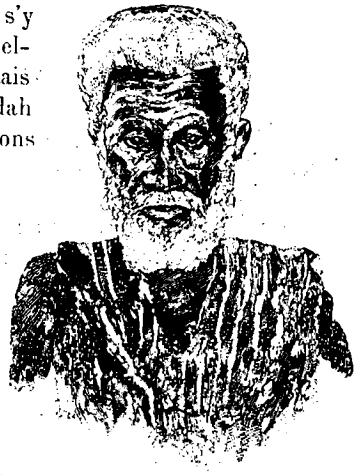
1. Ahoutégoudo existe encore, à 4 kilomètres à l'est du palais d'Alada.

2. On ne sacrifiait que des Nagos.

TABOURETS DE CABÉCÈRES. — DESSIN DE FAUCHER-GUDIN.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

queurs vous empoignent par les pieds et par le dos et vous collent au bois; on doit s'y cramponner et faire même des prodiges d'équilibre pour ne pas chavirer. Il arrive quelquefois des accidents, mais quand on passe pour un homme de qualité, c'est rare. J'étais sûr de mes hommes. Je leur avais promis du tafia et ils savaient que j'allais à Ouidah pour leur servir de *yévoghan* ou préfet. Ils commençaient déjà à me harceler de questions et de requêtes. Le métier de solliciteur est pratiqué là-bas comme chez nous.



CAS DE LONGÉVITÉ. DESSIN DE MATTÉO BRONDY, GRAVÉ PAR DEVOS.

Au sortir de la grande plaine où est bâtie la ville nouvelle de Cotonou, la route, sentier large de 50 centimètres, se dirige au nord-ouest vers Godomey par la plaine sablonneuse qui sépare de la mer les lagunes de l'intérieur. Le terrain est une succession de clairières marécageuses et de bosquets sous futaie. On s'avance péniblement à cause du sable dans lequel on enfonce. A 6 kilomètres on entre en forêt. Les rôniers abondent. C'est un bois plein, d'une solidité remarquable. Les noirs l'appellent *agotin* et en tirent les *coquères* qui servent pour la construction des cases (*Borassus flabelliformis*). Une heure avant d'arriver à Godomey nous nous arrêtons au lieu dit « Fétiche d'Avrékété ». Autour d'un ficus, un tas de tessons de bouteilles et d'arbustes. A proximité, une source où les hamacaires vont se désaltérer. Quand on vient de Ouidah, les noirs boivent là une dernière goutte de tafia pour se donner des forces et saluent Avrékété, le Neptune dahoméen, dont on entend les gémissements. On perçoit très distinctement le bruit de la barre et l'on découvre au loin les mâts des navires sur rade de Cotonou. Pour se rendre Avrékété propice, on verse quelques gouttes d'alcool par terre, près de l'arbre sacré, et on casse la bouteille avec frénésie.

CAS DE LONGÉVITÉ. DESSIN DE MATTÉO BRONDY, GRAVÉ PAR DEVOS.

Bembéléké! Bembéléké! Les hamacaires crient ce vocable à pleins poumons. Nous sommes à l'entrée de Godomey. Les noirs manifestent toujours leur joie par des cris de bête fauve. On retrouve ce terme « Bembéléké » au nord du Dahomey, vers le 10e degré. Il est possible qu'un voyageur ait cru qu'il s'appliquait à la ville où il venait d'entrer. Sur certaines cartes, même récentes, on voit aussi *Edidi* (« c'est plus loin »), *Kongé* (village), *Gléta* (ferme). En Nigritie comme en Europe, on prend quelquefois le Pirée pour un homme.

Godomey ou Jacquin. Agglomération de cases disparaissant sous la végétation. Les maisons Regis et Fabre y ont des factoreries. Les moustiques abondent et vous dévorent avec volupté. Nous nous arrêtons pour déjeuner et j'envoie saluer Nobimé, le vieux cabécère, qui nous avait été fidèle et qui n'avait pas bougé pendant les derniers événements. Ce chef, tout en obéissant aux ordres d'Abomey, avait conservé une certaine indépendance; il descendait des anciens princes éoués et jouissait d'une certaine considération, à laquelle d'ailleurs son grand âge lui donnait tous les droits. Pour me rendre ma politesse, il m'envoie sa canne, comme d'usage, un bâton en bois noir (*docochou*); sur le pommeau recouvert d'une plaquette en argent, on lit : *Nobimé, Chief of Godomey*. Cette inscription britannique ne m'étonne pas : les noirs attachent peu d'importance à nos nationalités européennes; nous sommes des blancs avant tout. Nobimé paraît en personne quelques instants après. Comme au temps des splendeurs dahoméennes, il est accompagné de sa suite, composée de domestiques et de nombreux musiciens joueurs de tambour et de guitare. Il a même un grand parasol, insigne des ministres et des commandants de territoire. Il est plus vieux que jamais. Je ne l'avais pas vu depuis 1889. Les cas de longévité ne sont pas rares. On trouve au Dahomey beaucoup de vieillards presque centenaires. Je citerai particulièrement Géoneda, gardien du parasol de Glé-Lé, Lahasaoupamazé, chef de guerre, et Heglébi Alladaponougan, oncle de Béhanzin et frère de Guéso. Ce dernier m'a raconté des faits historiques qu'il m'a été facile de classer d'une façon précise d'après les dates connues. Il m'a parlé avec force détails d'Adandozan, qui a régné de 1803 à 1818. Il m'a fixé l'âge qu'il avait à cette époque en me montrant un de ses arrière-petits-fils, grand garçon de quinze ans environ.

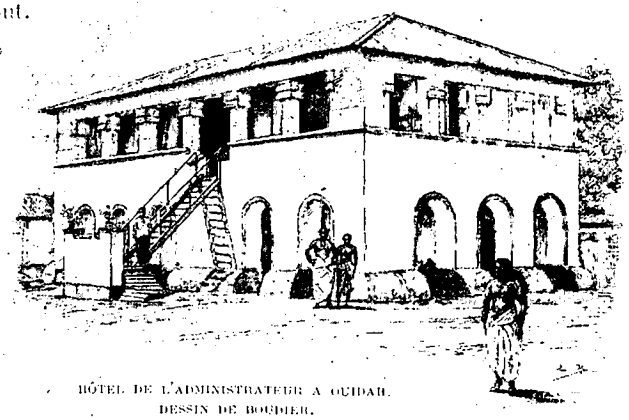
CAS DE LONGÉVITÉ. DESSIN DE MATTÉO BRONDY, GRAVÉ PAR DEVOS.

Je quitte Godomey à midi. Le soleil est dans toute sa splendeur. Au-dessus du hamac on étend une tente-abri et l'on file à travers la forêt, qui devient plus dense. Les palmiers abondent et les champs cultivés sont remplis de travailleurs qui arrachent les herbes poussées pendant la guerre, et bêchent la terre avec une activité fébrile, pour ensemencer avant les pluies qui commencent en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mars. La vie interrompue depuis un an reprend partout.

Nous traversons à Amaou une lagune large de 80 mètres, mais peu profonde. Les miasmes qui s'en dégagent vont certainement me donner un accès de fièvre. Si le paludisme ne régnait pas en souverain maître dans le Bas-Dahomey, ce serait un pays merveilleux pour la colonisation. Malheureusement les pluies torrentielles qui tombent du 15 mars au 15 juillet et du 15 septembre à fin décembre, créent des conditions favorables au microbe palustre.



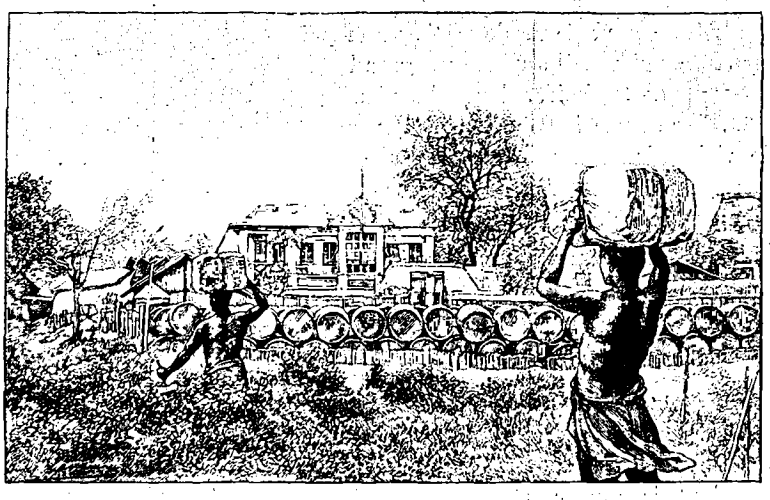
HÔTEL DE L'ADMINISTRATEUR A OUIDAH.
DESSIN DE BOUDIER.

Hacrozon (12 kilomètres de Ouidah). Le village est au milieu de la route. Les hamacaires se rangent en cercle, accroupis par terre, et commencent à manger. Ils tirent de leurs besaces quelques boules d'akassa, mais ils complètent leur menu en achetant des acras, croquettes de maïs frites dans l'huile de palme, très pimentées. Le restaurant est en plein air, tenu par des femmes assises le long du chemin, entre leurs pots et leurs calebasses. Halte très fréquentée par les voyageurs.

Après Hacrozon, encore trois petites lagunes sous bois. *Cpelé ! Cpelé !* (« doucement ! doucement ! »). L'homme de pointe signale les passages difficiles. La vase est épaisse et l'on glisse. Nous nous en tirons cependant avec honneur. Nous laissons sur la gauche le chemin qui conduit à Avréketé, où la factorerie Régis a un comptoir.

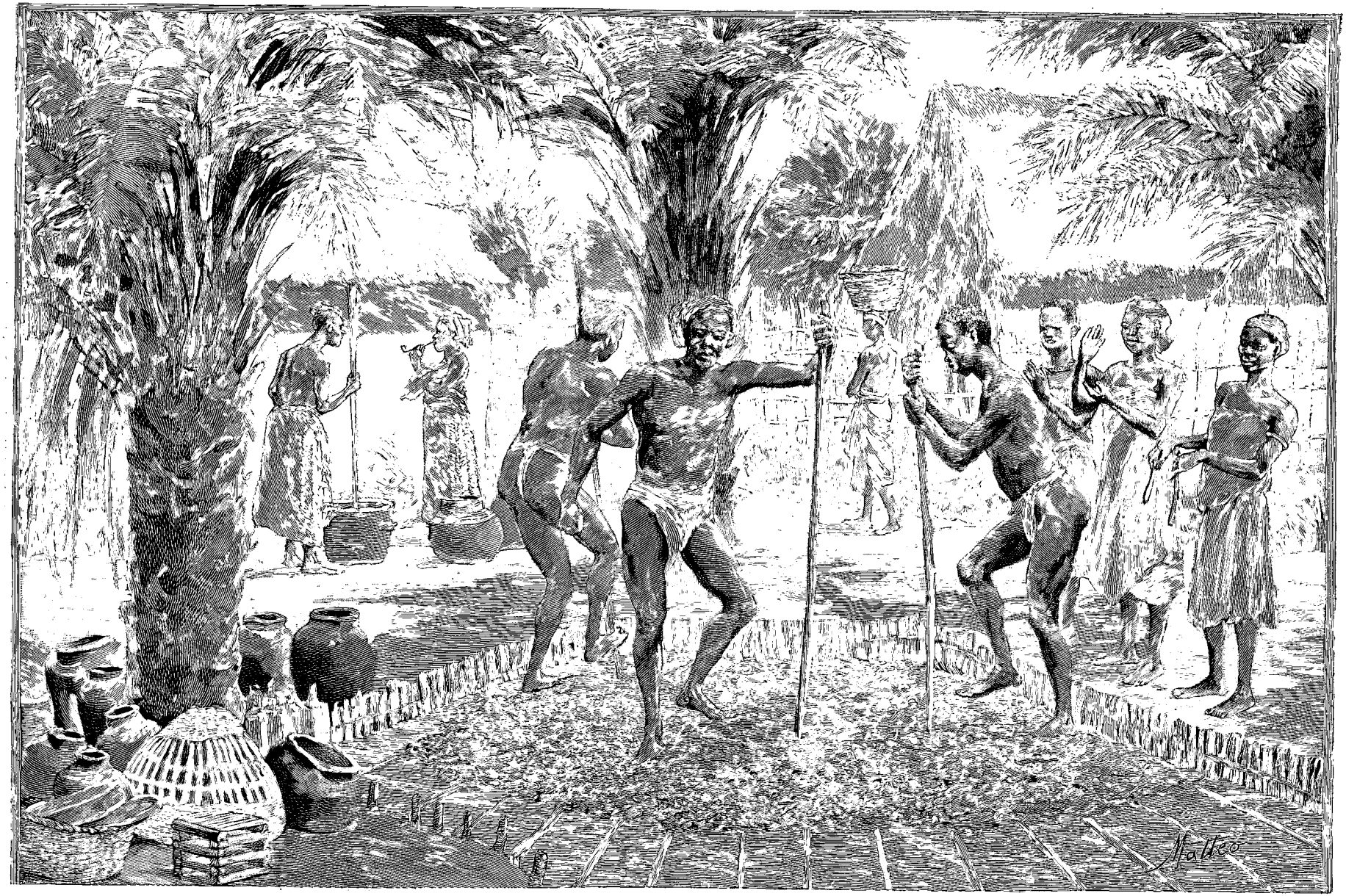
Depuis Godomey nous avons marché au sud-ouest. L'îlot sur lequel est bâti Ouidah est de formation analogue aux plateaux d'Alada et de Porto-Novo; altitude 12 à 15 mètres. Le sol est recouvert d'argile colorée en rouge brun par l'oxyde de fer. Entre Tory et Hacrozon on trouve des puits dont la profondeur ne dépasse pas 15 mètres, et où l'eau repose sur un banc rocheux. La couche d'alluvions déposée par les eaux est partout très épaisse. La végétation de Ouidah et des environs est luxuriante. On rencontre des arbres de toutes familles et de toutes grandeurs, bombax gigantesques, rhats, tamariniers, fromagers, acacias, cailcédrats, gonakiés; à l'ombre des forêts croissent des euphorbes et des orchidées, des dracænas, des lianes à caoutchouc, des papayers, des cotonniers, des bananiers, des ricins, le maïs, l'igname et le manioc. Comme arbres fruitiers, les manguiers, les citronniers, les orangers, les goyaviers. Les métis brésiliens ont planté le café, qui sera la richesse du pays dans l'avenir. On a fait quelques essais de vigne, mais le raisin est trop gros et ne peut donner de vin potable. Çà et là des parasites de tout genre courent, s'enroulent autour des grands arbres, ou tombent en stalactites sous les dômes des grottes formées par la forêt.

Mais le principal arbre est le palmier à huile, le *déti* des noirs, l'*Elais guineensis* de Jacquin. On peut voyager 10 à 15 heures soit en hamac, soit en pirogue, l'œil ne cesse de voir des palmiers se balançant tantôt sur des tiges sveltes et flexibles ou sur de larges troncs très peu élevés, tantôt sur de longs tuyaux de 10 à 15 centimètres de diamètre qui s'élancent hardiment vers les nues. La végétation du palmier à huile est lente; il forme pendant longtemps une sorte de grosse touffe. Peu à peu le tronc s'élève, mais reste couvert longtemps de la souche des vieilles feuilles; à la longue il devient presque lisse. Les feuilles sont pennées, à rachis jaunâtre, épineuses sur les côtes, portant des folioles d'un beau vert, longues quelquefois de 0 m. 70, disposées sur deux rangs. Les fleurs, qui paraissent plusieurs fois par an, sont monoïques, portées sur des régimes différents. Le fruit, de la grosseur d'une noix, est une drupe surmontée du stigmate persistant, trifide et révolute, que supportent trois styles réunis. Sa chair est fibreuse et imprégnée de matières grasses. Les indigènes extraient l'huile par expression du *de*, fruit renfermant l'amande et sa pulpe. Les régimes sont cueillis dès que les noix sont rouges; jetées d'abord à terre en tas sur lesquels viennent picorer les volailles, on les laisse fermenter pendant quelques jours, puis on les égrène. On les empile dans des marmites en terre rouge; on remplit d'eau les récipients et on laisse bouillir sur un feu lent pendant 6 à 7 heures.



UNE FACTORERIE. — DESSIN DE J. LAVÉE, GRAVURE DE ROUSSEAU.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



FABRICATION DE L'HUILE DE PALME. — DESSIN DE BRONDY, GRAVÉ PAR DEVOS.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les noix sont ensuite séchées; dès que l'eau s'est évaporée, on les pile dans des mortiers creusés dans des troncs d'arbres ou dans de vieilles pirogues; les femmes toutes nues se servent de leurs pieds comme pilons. Ce travail dure trois ou quatre jours. Elles pilent, elles pilent, et chantent en cadence des complaintes vagues et sans suite dans lesquelles on retrouve toujours le mot *Dahomé*, *Dahomé*. Celles qui sont fatiguées se reposent et accompagnent les mélodies sur des instruments primitifs, des bouteilles cassées ou des clochettes fêlées.

Lorsqu'on juge que les noix ont été suffisamment pressurées, on jette de l'eau dans les récipients, on agite cette eau avec les mains; une sorte de mousse de couleur orange, saveur douce et parfumée, odeur rappelant celle de l'iris et de la violette, commence à surnager. C'est l'huile, la première, la plus pure, fraîche et comestible. On la recueille dans des vases au moyen de calebasses. L'eau est vidée, il reste au fond de la vieille pirogue les amandes, qui sont décortiquées et portées à la factorerie. La proportion d'huile est de 65 pour 100; de l'amande on tire encore 45 pour 100 de matière grasse. L'huile est employée pour la savonnerie et la parfumerie. Le bourgeon terminal fournit le chou palmiste, excellente salade. Des cellules intérieures du tronc on tire par incision une boisson fermentée, le vin de palme. Le palmier donne ses fruits plusieurs fois par an, sa récolte est sûre et ne craint pas les intempéries. Les feuilles, larges, longues, dures, sont utilisées pour la toiture des maisons, le bois pour la construction. Avec les fibres, très flexibles, on fabrique des cordages, des paniers et même des tissus. Les résidus des noix et les coques des amandes sont donnés aux porcs, qui pullulent dans les villages. L'huile de palme a des propriétés médicinales, on l'emploie pour guérir les maux de ventre et d'oreilles, On en frotte les nouveau-nés pour leur donner de la vigueur.

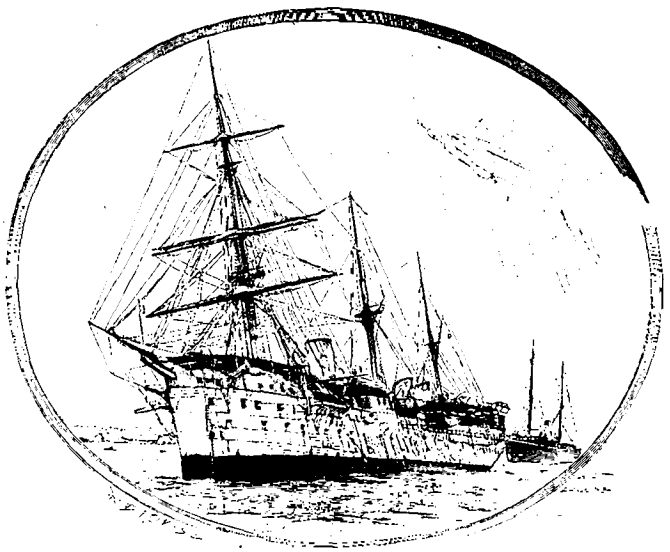
Ago! Ago! (« Gare! gare! ») Enfin, après 10 heures de hamac à travers la forêt ombreuse, nous arrivons à Ouidah, dont on aperçoit les grands arbres quand on a contourné le cimetière européen placé à l'entrée du quartier de Tové, défilé de ruines en pisé. Rues mal tracées se croisant en tous sens, traversées de fondrières et de fosses béantes dont on a tiré la terre des constructions et qui sont des dépotoirs. La voirie n'existe pas; ces trous sont le réceptacle de toutes les immondices, quand on ne les laisse pas au milieu du chemin.

Les hamacaires filent à une allure vertigineuse, fendant la foule qui sort des cases pour voir qui arrive, écrasent les enfants, effrayent les volailles. Nous laissons à gauche le fort portugais, à droite les factoreries Fabre et Gödelt (autrefois le fort anglais William) et nous nous dirigeons vers le *saramé* Aouangigo, ou quartier français. En attendant que « mon hôtel » soit prêt, je loge au fort Saint-Louis avec M. le colonel Gonard, commandant de la région, et M. Eschallier, chef de bataillon.

Malgré l'abandon du fort en 1797, les couleurs de la France y avaient été maintenues. Depuis 1841, la jouissance et la garde en étaient remises à des négociants français, et il était établi d'une manière authentique que cette concession n'était que temporaire et sujette à reprise sans indemnité en cas de besoin imprévu pour le service de l'État. Notre prise de possession effective n'a été qu'un retour vers les choses du passé. Les tirailleurs sénégalais montent désormais la garde devant le fort Saint-Louis, et moi je m'assieds dans les palabres sur le tabouret de cabécère ayant appartenu au *coussougan* (percepteur du roi) *Guédou*, dont on m'a fait cadeau. Tous les jours à 10 heures, un coup de canon est tiré, suivi de la retraite pour la *sieste*. L'artilleur est un soldat d'infanterie de marine, remplissant l'emploi de peintre dans les ateliers du génie. Dans les campagnes d'outre-mer, on n'a pas toujours des spécialistes sous la main, et chacun fait un peu de tout.

(*A suivre.*)

ALEXANDRE L. D'ALBÉCA.



ON APERÇOIT AU LOIN LES MÂTS DES NAVIRES SUR RADE DE COTONOU (PAGE 89). — GRAVURE DE BAZIN.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LES CHINOIS
TAMISAIENT LES TERRES
(PAGE 94).
DESSIN DE JOUAS, GRAVURE DE DEVOS.

EN AUSTRALIE MÉRIDIONALE[1],

DEUX MILLE KILOMÈTRES A CHEVAL. — NOTES ET CROQUIS,

PAR M. EUGÈNE GIRARDIN.

V

Ballarat. — La ville de l'or. — Souvenirs rétrospectifs. — Lola Montès. — Lingots fabuleux. — Le puits Sébastopol.

Le 27 février. — Quelle étrange émotion s'est emparée de moi, au nom de Ballarat! C'est qu'il me rappelait, ce simple nom banal, bien des légendes vraies qui s'étaient passées là, il n'y avait pas longtemps. H. A. y était né; il me disait que, étant enfant, au cours de ses promenades dans la campagne, il trouvait des parcelles d'or, collées avec la boue aux roues de son buggy. A cette époque de folies, le fer était devenu introuvable, comme le reste; aussi ses chevaux étaient-ils ferrés avec de l'or : c'était moins coûteux. Lorsqu'on vit arriver à Melbourne les premières voitures escortées des mineurs, à la mine farouche, la ville tout d'un coup se fit déserte. Depuis les plus hauts personnages, magistrats, financiers, notaires, jusqu'aux plus infimes, tous partirent pour ces mines merveilleuses, nouvel Eldorado : médecins abandonnant leurs malades sur leur lit de souffrance, avoués remettant au carton les dossiers de leurs chicanes, commerçants fermant les volets de leurs boutiques, tous se précipitaient, comme ils pouvaient, en voiture, à cheval, la grande majorité à pied, à la main une légère valise, dans laquelle ils avaient bouclé à la hâte les quelques vêtements indispensables. Combien de ces portemanteaux furent jetés en route pour alléger le voyageur, pressé d'arriver plus tôt! Que de gens, pas les moins avisés ceux-là, les recueillirent pour les revendre, avec usure, à ceux qui n'avaient plus de quoi s'habiller!

J'ai vu un grossier dessin, fait vers 1856 par un ancien homme du monde fort bien élevé, ayant reçu une excellente éducation; il avait tout abandonné pour courir aux mines; tour à tour très riche, et le lendemain pauvre, il était, par la force de l'habitude, resté mineur; je le trouvai au fond du puits « Sébastopol ». Ce croquis représentait un lingot d'or aussi haut que lui, et pesant 440 kilogrammes, qu'il avait trouvé un jour. Je ne me souviens plus exactement du prix qu'il me dit l'avoir vendu, mais certainement c'était là une richesse, une

1. *Suite. Voyez tome I, p.* 1, 13, 25, 37, 57, 69 *et* 81.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fortune qui l'aurait rendu heureux pour ses derniers jours. Il me disait le mal qu'il avait eu à conserver sa trouvaille, vers laquelle les yeux cupides de tous ses compagnons se tournaient sans cesse.

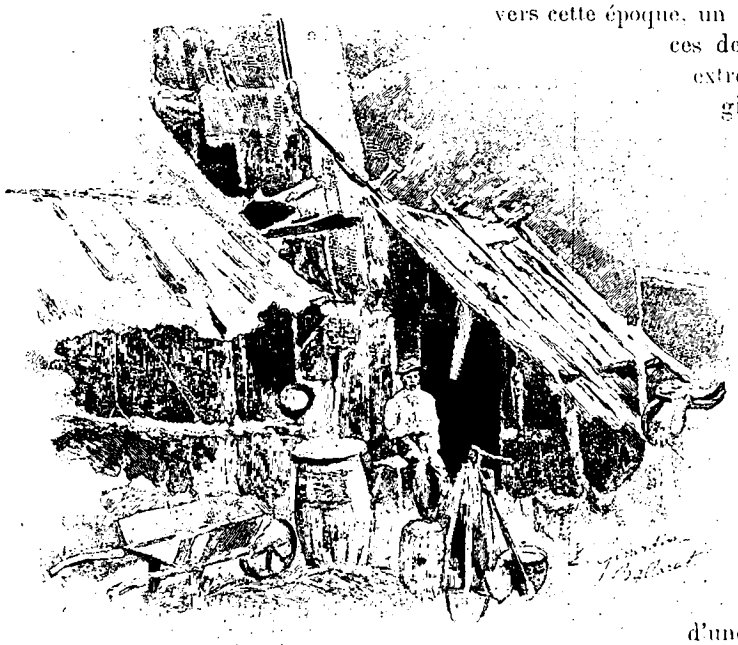
La nuit, que de vols! des maraudeurs en quête de l'or trouvé pendant le jour! Malheur au mineur endormi : il était tué impitoyablement s'il ne faisait bonne garde autour de son trésor. C'est pourquoi de petites associations se formaient entre trois ou quatre hommes : de cette façon il y en avait toujours un qui veillait à la sécurité générale. L'Angleterre, émue de tout ce bruit, envoya des troupes pour rétablir l'ordre parmi ces forcenés.

Cette fièvre de l'or, pour laquelle tant de gens avaient abandonné et foyer et famille, je commençais seulement à la comprendre, à la ressentir même, en mettant le pied dans la cité merveilleuse. J'arrivais à me croire, moi aussi, un mineur vêtu de haillons sordides, la barbe en broussailles, chaussé de grandes bottes dont la droite contenait, pour être plus à proximité de la main, le revolver qui devait protéger mes jours. Je me voyais, faisant bonne garde, nuit et jour, autour du wagonnet contenant ma fortune; mon rêve était si réel que je n'aurais nullement été surpris si, à l'auberge du *Red Bull* (taureau rouge), où je me trouvais assis devant une pinte d'ale, on m'avait demandé en paiement une pincée d'or; je l'aurais prise machinalement dans la bourse légendaire suspendue à ma ceinture.

Quarante ans auparavant s'élevait, à la place qu'occupe ce somptueux édifice, construit avec tout le luxe, le confort modernes, une vulgaire baraque en bois, la cantine des mineurs, qui avait servi de théâtre à la belle, à l'idéale Lola Montès. Attirée, elle aussi, par la soif de l'or, elle avait quitté les grandes villes civilisées de l'Amérique pour accourir dans ces déserts. Ces sauvages jetaient, en guise de fleurs, aux pieds de l'éclatante séductrice, de retentissantes poignées de lingots d'or : ce qui ne l'a pas empêchée de mourir pauvre, quoique elle eût été aimée d'un prince.

Une chose digne de remarque : pas un de ces détraqués qui risquait à chaque minute son existence n'a su conserver la fortune qu'il venait si âprement chercher. — Ceux qui s'enrichirent, ce fut les troupeaux de parasites : cantiniers vendant à vil prix leurs défectueuses marchandises, marchands d'habits repassant de vieilles défroques pour des prix fabuleux. L'argent monnayé n'existait pas, à vrai dire; le mineur payait ses besoins journaliers en poudre d'or ou en petits chicots, dont il portait deux sacoches distinctes à son côté. Avec une légère balance on pesait, pour une bouteille de bière ou de whisky, une pincée de ce métal, qui représentait vingt fois la valeur de l'achat. A côté de ces gens-là, les Chinois, sobres et travailleurs, furent les seuls à conserver des miettes de ces fortunes légendaires. L'émigration de la race jaune commençait; depuis, elle est devenue si colossale, que la colonie, inquiétée de cette invasion, taxa de 2 000 francs par tête tout fils du Céleste Empire qui débarquait sur un de ses territoires. Le patient Chinois explorait infatigablement les trous déjà creusés, que le mineur, dans sa hâte de trouver les gros lingots, abandonnait pour d'autres; il tamisait les terres et en séparait les pépites brillantes.

A la place de toute cette terre, remuée et fouillée, Ballarat s'élève somptueuse. C'est bien là la ville qui devait pousser sur le sol de l'or. Elle fut construite en 1837, au milieu même des tribus aborigènes, près de la source du plaisant Yarrovee. Le sol, excessivement riche, fut exploité, vers cette époque, un peu partout. Quartz et alluvion, on trouve l'or sous ces deux formes; en juin 1851, on découvrit la mine extrêmement fertile de Buninyong, qui renfermait de gigantesques lingots. Ballarat est aujourd'hui la seconde en importance des villes de la colonie de Victoria; elle est classée immédiatement après Melbourne et possédait, au dernier recensement, 40849 habitants. De beaux monuments la parsèment. Un jardin botanique très soigné contient les plus beaux échantillons du règne végétal. Le joli lac Wendouree en est proche et sert de lieu de promenade aux habitants.

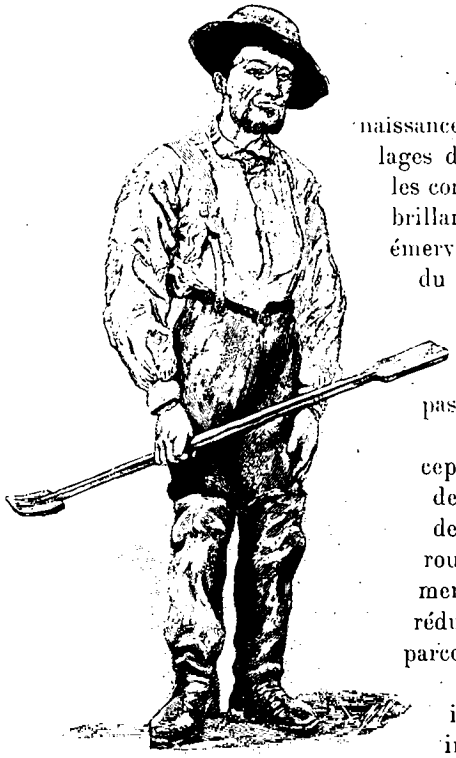


A LA PLACE DE CE SOMPTUEUX ÉDIFICE S'ÉLEVAIT LA CANTINE DES MINEURS. GRAVURE DE PRIVAT.

Il est question de retourner le sol sur lequel sont tracées les rues. L'épuisement se fait sentir. Au moment du *rush* ou course précipitée vers les gisements, on piochait seulement les parties qui paraissaient les plus riches, puis le lavage se faisait mal.

Chaque fois qu'on trouvait un lingot ou *nugget* d'une certaine taille, il était baptisé de suite *welcome* — bienvenu — et l'on ajoutait à ce mot un nom propre, généralement celui d'un personnage célèbre, soit par sa

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



MINEUR.

naissance, soit par son intelligence. Dans les musées des villes sont conservés les moulages des principaux nuggets. Quoique la foule qui se presse devant les vitrines qui les contiennent sache que cette grossière enveloppe d'or n'est que du vulgaire cuivre brillant entourant une masse informe de plâtre, elle n'en regarde pas moins d'un œil émerveillé et cupide ces gros blocs, ici le « Prince de Galles », là l'inévitable « Victoria », du nom de Sa Gracieuse Majesté, etc., et plus d'un parmi ces assistants, qui a été, lui aussi, aux mines, se remémore rapidement ces jours de fièvre, de trouvaille, de fortune suivis de la pauvreté et de la désespérance. Même parmi eux, il s'en est rencontré, sans nul doute, qui ont trouvé un des *welcome* fabuleux passés en d'autres mains.

Tout est tranquille aujourd'hui ; on ne s'égorge plus, on ne se tue plus, et cependant on trouve toujours des pépites dans ces entrailles fertiles. Mais au prix de quelles peines arrive-t-on à les extraire de leur sombre demeure, à les séparer de leur dure enveloppe! Partout, au milieu des faubourgs, on aperçoit les grandes roues qui font mouvoir le câble attaché à la cage d'extraction, tournant continuellement, apportant à la surface du sol les morceaux de dur quartz qui seront pilés, réduits en poudre, puis mis en contact avec le mercure, lequel s'emparera des parcelles microscopiques qui échapperaient, sans son secours, à l'homme. Partout les cheminées fumantes révèlent la présence de créatures humaines dans ces immenses nids de taupes. Les hauts tas de résidus pulvérisés, rejetés comme inutiles, abandonnés dans la campagne, ressemblent à de colossaux pains de sucre, ou encore à des dunes de sable; le maigre chardon, de place en place, les tache de ses fleurs violettes. En visitant les salles dans lesquelles se fait la manipulation, et où, sous des cylindres, le quartz, écrasé par les laminoirs, et réduit en boue, passe de tamis en tamis, on ne peut pas croire que de cette bouillie grise, d'aspect repoussant, le riche métal éblouissant d'éclat, puissant levier de l'humanité et cause aussi de tant de maux, émergera triomphant, glorieux, prêt à être coulé en belles pièces résonnantes.

Cette terre blanche a été retournée en tous sens, chaque pouce de terrain âprement examiné. Une armée de mineurs habite ces galeries souterraines, les unes horizontales, les autres verticales, plongeant à vif dans le cœur de la terre à la suite des capricieux filons. Mais aucune des compagnies nombreuses ne fait de brillantes affaires. Le métal une fois remonté, après la manipulation coûteuse, revient plus cher que sa valeur, à cause des salaires exorbitants des ouvriers.

IL ME DISAIT LE MAL QU'IL AVAIT EU A CONSERVER SA TROUVAILLE (PAGE 93).
DESSIN DE JOUAS, GRAVÉ PAR DEVOS.

L'or est révélé, dans ces mines à la lourde température, par une veine noire dans le quartz blanc, que les mineurs appellent la « mère de l'or ». C'est elle qui renferme les précieuses paillettes; il faut à un œil inhabile une véritable attention pour distinguer dans cette petite veine les faibles parcelles, les pépites. Mais quand la lumière frappe plus violemment un de ces débris, l'or jette une lueur jaune, une étincelle brillante et glorieuse. On ne trouve plus de ces lingots fabuleux qui faisaient tressaillir. Plus on pénètre dans les entrailles de la terre, moins le métal est abondant. Ses filons ont-ils été perdus, ou la Providence a-t-elle voulu une fois de plus prouver aux hommes combien vaines et trompeuses sont les apparences? Je connais cependant un visage de femme qui, par ses lignes harmonieuses, promet un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cœur en richesses inépuisable, mais plus je fouille ses replis profonds, plus j'y vois l'avidité et l'avarice; telle cette terre offrait ses trésors superficiels, baisers d'or au premier venu, faisait croire que ses flancs fertiles ne tariraient jamais... Mais que les aventuriers se rassurent, de beaux jours luiront encore pour eux et les jours légendaires recommenceront.

AUX ENVIRONS DE BALLARAT.

J'ai fait une lente exploration au fond d'un puits appelé « Sébastopol », parce qu'un filon a été découvert pendant la guerre de Crimée en 1855. Au bruit de la cloche qui sonne « à la viande », quelle subite impression de ténèbres dans cette descente émouvante dans une cage, où debout peuvent se tenir étroitement serrés quatre hommes, frôlant du dos les parois noires, humides et chaudes qu'on sent glisser et remonter! Le costume de mineur est préalablement endossé : grandes bottes contenant un pantalon de flanelle, veston du même tissu, feutre mou sur la tête, en main une bougie. L'ancien homme du monde me sert de guide. Il parle fort correctement et m'explique bien les choses. « Nous voici arrivés, monsieur, » me dit-il, et il me tend la main galamment pour arriver dans une espèce de salle creusée entièrement dans le roc. A droite, à gauche, des bancs sur lesquels des mineurs, habillés comme nous, attendent patiemment leur tour de remonter. Au milieu, sur des rails étroits, des wagonnets chargés de quartiers de quartz attendent qu'on les accroche sous la cage d'extraction. Aux murs, des bougies tenues dans de l'argile; le grisou n'existant pas, les lampes hermétiquement closes ne sont pas employées.

Nous partons droit devant nous, dans la galerie horizontale; nos deux ombres vont, viennent, dansent bizarrement sur les parois blanches: on dirait de grandes chauves-souris voletantes. Ne serait-ce pas plutôt la silhouette ailée du gardien, du génie de l'or? Cette galerie, juste assez large pour deux hommes, haute à peine pour y marcher sans se courber, nous la suivons interminablement; il fait chaud à étouffer. Mais voilà une sombre ouverture qui bâille sous nos pas, on dirait un tuyau de cheminée. Mon guide s'y engouffre le premier, m'avertissant de me tenir aux échelles. Quel malaise! il faut aller des quatre membres, dans ce trou bien noir; les pieds perdent les échelons humides et sales, les pierres roulent avec nous, c'est interminable; de temps à autre, un aperçu sur ces chantiers d'abatage dans lesquels le patient mineur, étendu sur le dos, à la lueur sépulcrale de sa bougie, abat le quartz qui l'ensevelit peu à peu, suivant le filon pas à pas. Voilà une source qui, sur le roc blanc, laisse une rouge traînée de fer; nous nous engageons dans ce boyau rempli d'eau, en en ayant jusqu'aux genoux.

LOLA MONTÈS ATTIRÉE, ELLE AUSSI, PAR LA SOIF DE L'OR (PAGE 94).

En remontant, nous apercevons des lumières venant à nous, ce sont des mineurs; ils nous saluent amicalement : *Welcome*, disent-ils, « bienvenue... ». Quelles figures pâles et mélancoliques que ces hommes, éclairés si mystérieusement! Après avoir travaillé dans la profondeur étouffante, durant un long jour, nuit pour eux, ils remontent chercher la douce clarté dans les yeux de leurs femmes.

(*A suivre.*) EUGÈNE GIRARDIN.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

FORT PORTUGAIS. — DESSIN DE TH. WEBER.

VOYAGE AU PAYS DES ÉOUÉS[1]

(DAHOMEY),

PAR M. ALEXANDRE L. D'ALBÉCA,

ADMINISTRATEUR COLONIAL.

LEGBA ANDROGYNE (PAGE 100) DESSIN DE FAUCHER-GUDIN, D'APRÈS NATURE.

II

Le fort portugais. — La famille du *chacha*. — Promenade à travers Ouidah. — Coup d'œil sur les institutions et les fétiches. — Ophiolâtrie, magie, spiritisme. — Les *gunguns*. — Sacrifices humains. — Fêtes publiques. — La musique et la danse.

A une portée de fusil vers l'est, dans le quartier Docomé, se trouve l'établissement connu sous le nom de Fort San João-Baptisto d'Ajuda, dépendance administrative de la colonie de San Thomé, qui y entretient encore une garnison de quinze miliciens, originaires de Saint-Paul de Loanda. Ce *presidio* est gouverné par un capitaine, M. Vicente da Rosa Rolim. Quoiqu'il n'y ait plus aucun intérêt commercial, le gouvernement portugais maintient son pavillon sur ce réduit de 100 mètres de côté dont les murs délabrés arrêtent l'œil du voyageur et évoquent le souvenir d'une ancienne splendeur. Depuis le xv^e^ siècle, les voiliers partant de Lisbonne et plus tard du Brésil ont certainement visité tous les points de la côte de Guinée, échangeant les marchandises d'Europe contre de l'or, de l'ivoire et des esclaves. La langue de Camoëns s'est répandue jusqu'aux bouches du Niger; elle est fréquemment parlée encore à Porto-Novo, à Ouidah et à Agoué, et a fourni beaucoup de mots aux dialectes éoués. De nombreux métis affranchis et fils d'affranchis, revenus sur la terre natale après avoir habité les plantations de l'Amérique, circulent paresseusement dans les rues, vêtus de la *camisa fresca*[2] en semaine, ou de la redingote noire le dimanche. Chrétiens ou à peu près, ils se considèrent comme des blancs et constituent l'élément intelligent de la population. On leur doit des essais de culture. Depuis notre arrivée, ils semblent vouloir oublier leurs aspirations vers le Portugal et s'efforcent d'accaparer les fournitures et les transactions. En 1886, le cabinet de Lisbonne établit et notifia son protectorat sur le Dahomey et chercha à racheter les esclaves condamnés à mort, pour peupler l'île de San Thomé. Une mission officielle, dirigée par le major Curado, monta à Abomey. Mais, tout en comblant de prévenances les officiers portugais, Glé-Lé ne voulut pas s'engager pour l'avenir, et le gouvernement royal notifia aux Puissances, le 26 décembre 1887, son intention de renoncer à son droit ancien de protéger un souverain nègre qui déclarait n'avoir besoin de personne et qui, pour bien montrer son indépendance, venait de faire disparaître le chacha (*xaxa*) Juliao da Souza, son délégué à Ouidah et le chef incontesté de tous les mulâtres d'origine lusitanienne.

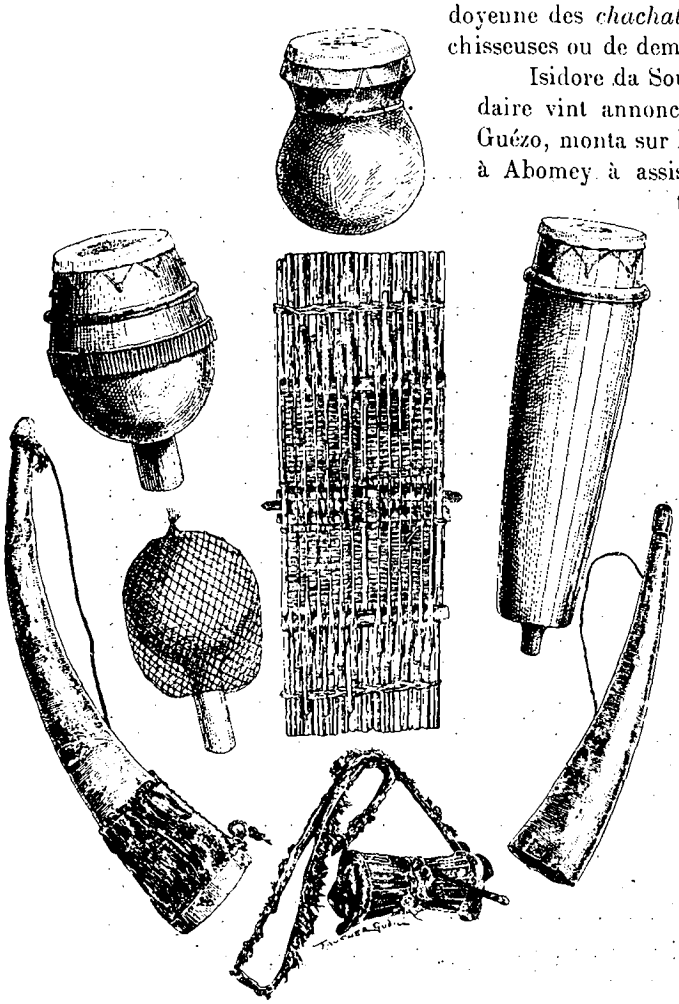
1. *Suite. Voyez tome I^er^, p.* 85.

2. Longue lévite en indienne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

BAS-RELIEFS (PAGE 100).

L'histoire de cette famille da Souza, dont les représentants sont encore très nombreux, est intimement liée à celle des derniers rois dahoméens. Don Francisco Félix da Souza, natif du Brésil, vint à la côte d'Afrique en l'an 1769 et débarqua d'abord à Badagry, où il fonda une foire du nom de *Ajido*. Il passa ensuite à Ouidah et reçut l'hospitalité au fort portugais, commandé à cette époque par le gouverneur Gonzalvès, sous le règne d'Adanzou II, dit Kpingula (1775-1789). Angongoulo, dit Ouinouyou Sédozo (1789-1803), successeur d'Adanzou II, laissa le trône à son fils Egbomi, qui ne régna que peu de temps et est souvent omis sur la liste des rois. Peut-être même ne fut-il jamais investi de la couronne. Son frère Adandozan prit les rênes du gouvernement, mais son caractère cruel le fit détester de tous. Il s'aliéna par ses vexations Don Félix Francisco. Guézo, frère du roi, promit de s'emparer du trône dès qu'il aurait des forces à sa disposition. Don Francisco et Tomatin, frère de Guézo, s'allièrent et dirigèrent la conspiration. Après son avènement, Guézo, pour récompenser Don Francisco, créa la dignité de *chacha*, héréditaire dans la famille de Souza, et ordonna aux cabécères et au peuple de Ouidah de lui bâtir une maison, qui existe encore et dont nous avons fait l'hôpital. Le *yévogan* du temps se nommait Céplou. La ville était administrée avec équité, et de nombreux marchands de toute nationalité circulaient dans le pays. Le quartier *Blézin* (altération de Brésil) est encore occupé par les enfants de ces traitants, attirés par Francisco da Souza, qui était respecté de tous et *persona grata* auprès de la cour. Il était d'ailleurs très riche. Il pouvait armer 1 400 soldats, il avait 4 000 esclaves, hommes et femmes. On retrouve un peu partout encore des *crios* ou fils d'esclaves du chacha Francisco, qui mourut le 4 mai 1849, dans le temps du yévogan Ouadagba. Tout en laissant une grande autorité aux métis, la cour d'Abomey les doublait de fonctionnaires spéciaux, yévogans, cabécères, agoligans, décimères et coussougans, chargés de surveiller les perceptions et aussi d'espionner les individus. Don Francisco laissa vingt-cinq fils et vingt-cinq filles; son héritier fut Isidore da Souza. Guézo fit à son ami de grandes funérailles, et toutes les choses marchèrent bien comme précédemment, dit la relation d'où j'extrais ce qui précède, communiquée par dame Antonia, la doyenne des *chachates* de Ouidah, réduites aujourd'hui au triste rôle de blanchisseuses ou de demi-mondaines.

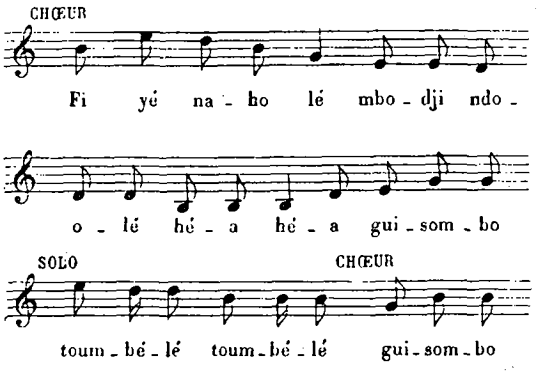


INSTRUMENTS DE MUSIQUE (PAGE 104). — DESSIN DE FAUCHER-GUDIN, D'APRÈS NATURE.

Isidore da Souza mourut le 3 juillet 1858, et au même moment un récadaire vint annoncer aussi le décès du roi Guézo. Glé-Lé Bahadou, fils de Guézo, monta sur le trône de son père trois jours après et invita tout le monde à Abomey à assister aux funérailles. Les événements prennent mauvaise tournure. Le troisième chacha est Francisco da Souza, fils d'Isidore, mais il n'est pas aimé du souverain. Beaucoup de traitants émigrent *Au Vent* et *Sous le Vent*, à Agoué ou à Porto-Novo. On ne respectait plus les *vestidos* (noirs habillés à l'européenne) comme au temps de Guézo. Le 18 février 1864, un incendie, allumé par la malveillance, détruisit toutes les maisons occupées par la famille du chacha. Glé-Lé se faisait battre devant Abéokouta et devenait exigeant; il réclamait des subsides, des esclaves, et ne payait plus ses créanciers ni ses fournisseurs. Il fit venir Francisco à Abomey avec Ignace de Magalian, commerçant portugais, et les enferma pendant quarante-huit heures. Le chacha mourut le 23 juillet 1880, écœuré de tant d'ingratitude. Le jour de ses obsèques, le prince Kondo (Behanzin) vint piller le *saramé* ou quartier, et saisit 1700 esclaves. Deux ans après, les membres de la famille da Souza furent appelés à nommer un autre chacha. Leur choix se porta sur Juliao F. da Souza, qui chercha à garder pour lui les impôts qu'il était chargé de percevoir, et noua des intrigues pour donner le pays au Portugal. Ses ennemis commerciaux le dénoncèrent, et, le 3 mai 1887, Glé-Lé le destitua, le mit en prison la chaîne au cou, tout nu. Ses biens furent confisqués et sa famille persécutée. Nous n'avons plus retrouvé que son uniforme de lieutenant-colonel portugais, qui lui avait été offert par la colonie de San Thomé.

L'influence portugaise subit par la disparition de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



MÉLODIE (PAGE 104).

Juliao da Souza un choc sérieux dont elle ne s'est jamais relevée.

A côté du chacha il y avait autrefois à Ouidah un *yévogan*, ou chef de blancs, sorte de préfet qui présidait le conseil de l'*agoli* ou tribunal. Je reçois et cause encore quelquefois avec les derniers membres du corps judiciaire dahoméen. Trop vieux pour faire la guerre, ils n'ont pu rejoindre Behanzin et acceptent aujourd'hui la situation, non sans correspondre clandestinement avec leur ancien maître. Ce sont Tossa *Hunquésé* (je vois le jour mieux que la nuit), *Hechilli* (je ne mangerai pas de piment), *Nudofen* (il est là), etc. Les noms propres au Dahomey sont difficiles à traduire : tous sont des surnoms motivés par une phrase échappée au souverain au moment de la réception ou de la nomination de l'individu. Pour les rois, c'est souvent une devise ou le commencement d'un hymne composé en leur honneur.

Ouidah est le centre religieux des Éoués. Le polythéisme de ces noirs appartient à un fond de théogonie commun à toutes les peuplades primitives. Là nous retrouvons trace des superstitions antiques, communes aux Phéniciens, aux Gaulois, aux Indiens, aux Egyptiens, aux Grecs et aux Romains. Dans leur ignorance des causes, ils croient que les phénomènes naturels sont produits par des esprits nuisibles (*vodou*). Ils matérialisent ces esprits, ces génies, sous des formes diverses, et tâchent d'apaiser leur colère ou de combattre leur influence néfaste par des dons ou des sacrifices d'animaux. Jamais un Éoué ne boit sans verser quelques gouttes à terre, pour le fétiche, dit-il. Quand il offre un liquide quelconque au génie, il doit laisser la bouteille pleine, et le féticheur en profite. L'extension donnée au mot portugais *fetisso* (idole, fée, chose ensorcelée) a fait prendre l'habitude de désigner par le mot fétichisme un amalgame de croyances et de pratiques, et derrière le culte rendu à certains objets matériels on n'a vu aucune idée spiritualiste. Il n'y a certainement pas là qu'une stupide adoration de la matière.

Quand un noir veut expliquer un acte de sa vie, quand il veut faire un serment pour se défendre contre une calomnie, il invoque *Maou*, dans lequel on a vu l'idée de Dieu, principe de tout bien, qui a une mère, *Maouno*, et qui réside dans le *Kutome* (maison des morts). Tous reconnaissent à Maou la bonté, la générosité, la délicatesse. Mais ils ne lui attribuent pas la création de ce qui existe. Leur théodicée est simple : Maou est l'ordonnateur, le maître de l'univers. L'idée de l'origine, des causes premières, ne les inquiète pas. Ils acceptent ce qui est, se contentent de constater le réel, et de vivre de leur mieux. Ils ne sont ni athées ni sceptiques, mais seulement ignorants. Ils ont l'idée d'un Être suprême, mais ils le déplacent. Ils ne rendent à Maou aucun culte; ce mythe n'est figuré sur terre ni par des statues, ni par des symboles.

Legba (diable) est la principale divinité après Maou. Elle est adorée partout, et partout on la retrouve. Tantôt c'est un priape mâle, affublé d'un long phallus, ou bien une statue en terre cuite représentant une femme nue, accroupie sur les genoux dans une position indécente. J'ai vu aussi Legba

CASE DES SERPENTS (PAGE 100). — DESSIN DE BOUDIER.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avec un vêtement, des cornes sur une tête semblable à celle du taureau, des cauris dans les yeux et à la place des dents. C'est le Legba androgyne. Il est le symbole de la fécondité et le génie du mal. Je le rapprocherai du Moloch des Carthaginois, parce que la statue que j'ai trouvée tient dans la bouche un petit morceau de fer auquel est fixé un anneau, peut-être celui de Saturne. J'ai revu cette tête sur des bas-reliefs entre une croix de Malte et une main ouverte; ce dernier symbole se rattache au dieu *Fa* (le destin). Je n'ai pu savoir ce que venait faire là la croix de Malte. Le Legba androgyne préside aux mariages, à la gestation. Il surveille l'enfant dans le sein maternel. Le mâle et la femelle lui adressent des vœux pour pouvoir engendrer. Les *vocoucon* (impuissants) ont déplu à Legba. Mais d'une façon générale on peut dire que Legba a des attributions variées, et il y a là des points vagues et difficiles à concilier. C'est aussi le Démon. Un épileptique, un fou, passent pour être possédés du Legba. On construit à ce génie des cases coniques à toiture de feuilles de palmiers, non pas tant pour l'abriter que pour empêcher les pluies de démolir les tumuli en terre glaise.

MUSICIENS (PAGE 104). — DESSIN DE J. LAVÉE.

Fa ou *Afa*, ou *Ifé*, est le fétiche de la sagesse et de la divination. Les *Azento* qui servent ce génie sont de véritables sorciers et pratiquent la magie. Ils ont des tablettes en bois sur lesquelles ils jettent seize amandes de palme stériles, c'est-à-dire sans matière graisseuse, dites *azen*. D'après les figures géométriques que forment les amandes en tombant, ils racontent une foule d'histoires et prédisent l'avenir, à la manière des nécromanciennes, sans préciser, sans se compromettre. Ce sont des marchands d'orviétan. Afa préside à la récolte des palmiers. Les Azento sont aussi des rapsodes, des écrivains; ils inventent et traduisent les proverbes et les devises symboliques. Ils ont à Ouidah, à Decamé, à Topli, des écoles où ils instruisent des jeunes gens. Leur vêtement sacerdotal est un pagne blanc; ils ont la tête généralement rasée. Ils sont aussi médecins (*bocono*), c'est-à-dire rebouteurs.

Kapo, le second du chef de quartier Apotossou, est, à Ouidah, le *leader* des Azento. Il a bien voulu m'initier un peu aux mystères. J'ai remarqué que toutes les fois qu'un fétiche ou même un noir quelconque répondait à une question sur les fétiches, ou bien il se tordait de rire, ou bien il baissait la voix. Dans ce dernier cas, on peut affirmer qu'il a envie de dire quelque vérité; en général l'Éoué n'aime pas à parler du vodou.

Derrière ces trois principes, le souverain de toutes choses, le démon et la sagesse, gravitent une foule de demi-dieux qui nous font entrer dans une sorte d'Olympe gréco-romain. Ils envoient sur terre des délégués, des animaux ou des plantes.

Aido-Houédo ou *Aydowedo*, l'arc-en-ciel, se fait adorer sous la forme du serpent python (*Dangbé*). Mais ce culte est particulier à Ouidah, à Porto-Novo et à Grand-Popo[1]. On ne le rencontre pas dans le haut pays. C'est peut-être une tradition de la famille royale, ce qui expliquerait une autre étymologie donnée au mot *Dahome* (*Dan*, serpent, *homé*, ventre). Il est possible que les Éoués, dans leur mépris pour leurs vainqueurs, qu'ils considéraient avec raison comme des bandits et des assassins, les aient assimilés aux serpents. Dangbé a son temple à Ouidah, le Dangbéhoué, petite paillote circulaire avec un toit conique, située dans le quartier des forgerons, à quelques mètres du fort français et de l'*agoli*, dont nous avons fait la caserne des tirailleurs sénégalais. Les *Dangbenou* ou prêtres de Dangbé entretiennent là quelques couleuvres inoffensives. Dès qu'un serpent s'échappe, le fétiche court dans les rues affolé et le ramène au sanctuaire avec toute sorte de simagrées. Sous le régime dahoméen, en tuant un de ces reptiles on s'exposait à des difficultés de toute nature, à un palabre que l'on ne pouvait terminer que par une amende ou des cadeaux. Il y a aussi des femmes attachées au Dangbé, les *Dangbési*, mot à mot « épouse de Dangbé ». Les termites et les fourmis sont ses auxiliaires sur la terre.

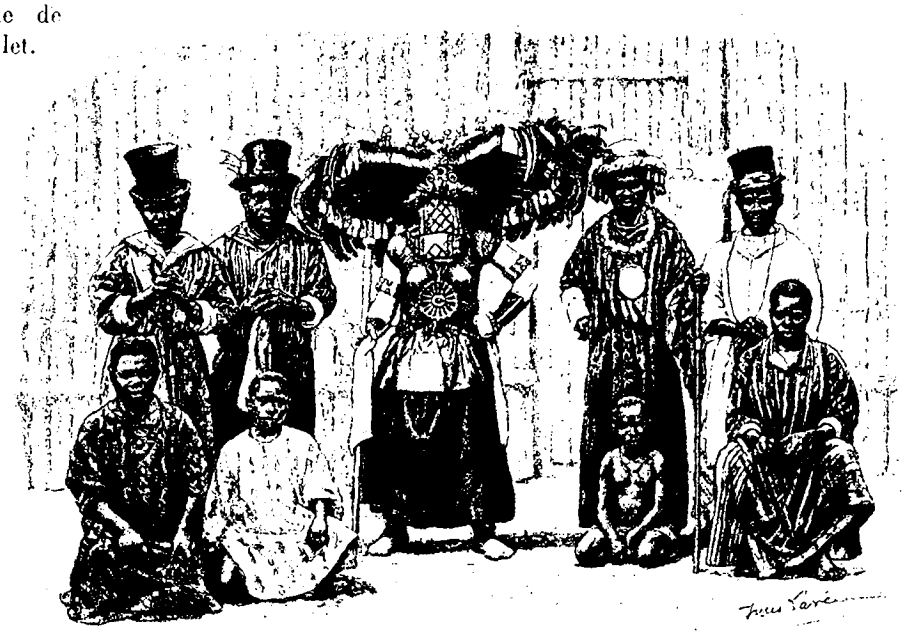
1. A Eoué et à Abananquein les chefs respectent le boa (*hon*), mais sans conviction, pour se donner des airs de Dahoméens purs.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La lune est adorée; son esprit s'appelle *Mawun*. Il comprend les trois idées de nuit, lune et maternité. Dès que la planète éclaire la terre et jusqu'à ce qu'elle ait disparu dans les nuages, on entend des hurlements. Des théories de fétiches et de fétiches se forment et la bacchanale commence. On assiste à de véritables séances d'hypnotisme. Les mystères de Mawun, que les noirs dissimulent sous le nom de *tam-tam*, se terminent par des rapprochements qui occasionnent quelquefois des discussions dans les ménages. Le lendemain de la fête on ne voit autour des statues que tessons de bouteilles et pots cassés; vos domestiques sont éreintés, et beaucoup de femmes viennent au marché couvertes d'ecchymoses sur le corps, résultat des coups de chicotte qu'elles ont reçus de leurs époux, qui n'aiment pas beaucoup ce genre de fétiche.

Les *gunguns* sont des fétiches masqués, voués à Mawun. Recouverts d'oripeaux des pieds à la tête, ils sont censés incarner l'esprit des ténèbres et mettent les âmes des morts en communication avec les vivants. Ces médiums sont de vulgaires charlatans. Comme leurs confrères les *zambetos* de Porto-Novo, ils tendent à disparaître. Ces derniers se rendaient utiles quelquefois; ils faisaient office de gardiens de nuit, avant la création de nos agents de police, et signalaient les incendies.

Locko est l'*ativodou* ou arbre fétiche. Dans chaque localité, l'espèce change. On l'entoure d'un morceau de toile tachée d'huile de palme et de sang de poulet. Avec *Honely*, son égal, c'est le dieu lare, le génie de la maison. On suppose qu'ils habitent de préférence les cotonniers et les ficus. Le hibou est son messager. *Bocchio* est le fétiche du fer; *Gun*, celui des forgerons qui fabriquent tous les ustensiles et même le *kafo*, sorte de lance surmontée d'une plaque ronde, que l'on fiche dans le sol en l'honneur des morts, enterrés dans la propriété. *Gbo* est le génie de la guerre, Mars; *Gbociyo*, Mercure, génie du commerce, fétiche en bois que les vendeuses de poissons et d'akassas ont sur leur devanture : il protège les *agioto* (marchands), mais ce mot signifie aussi voleur. *Gweji* est le génie de la chasse, la Diane éoué. *Sakpata* est le génie de la variole; *Zo*, le dieu du feu; *Lisa*, le soleil représenté par un caïman. *Akwaji* est le dieu de la maternité, qui préside à l'enfantement; *Hohovi*, le fétiche des jumeaux, il est réputé le père du dernier né. *Togbodonou*, figuré par un caméléon, protège la patrie. *Josasa* est le génie du bonheur. *Kpo*, le génie protecteur des rois, se montre sous l'aspect d'un chat-tigre. *Kpote* est une sorte de saint; c'est le nom du premier homme qui a appelé les blancs à terre, lorsqu'ils passaient au large sur les bateaux. *Ajilalazin* rappelle à tous le passé. *Ajaluma* veille sur les blancs qui habitent le pays.



LES GUNGUNS. — DESSIN DE J. LAVÉE.

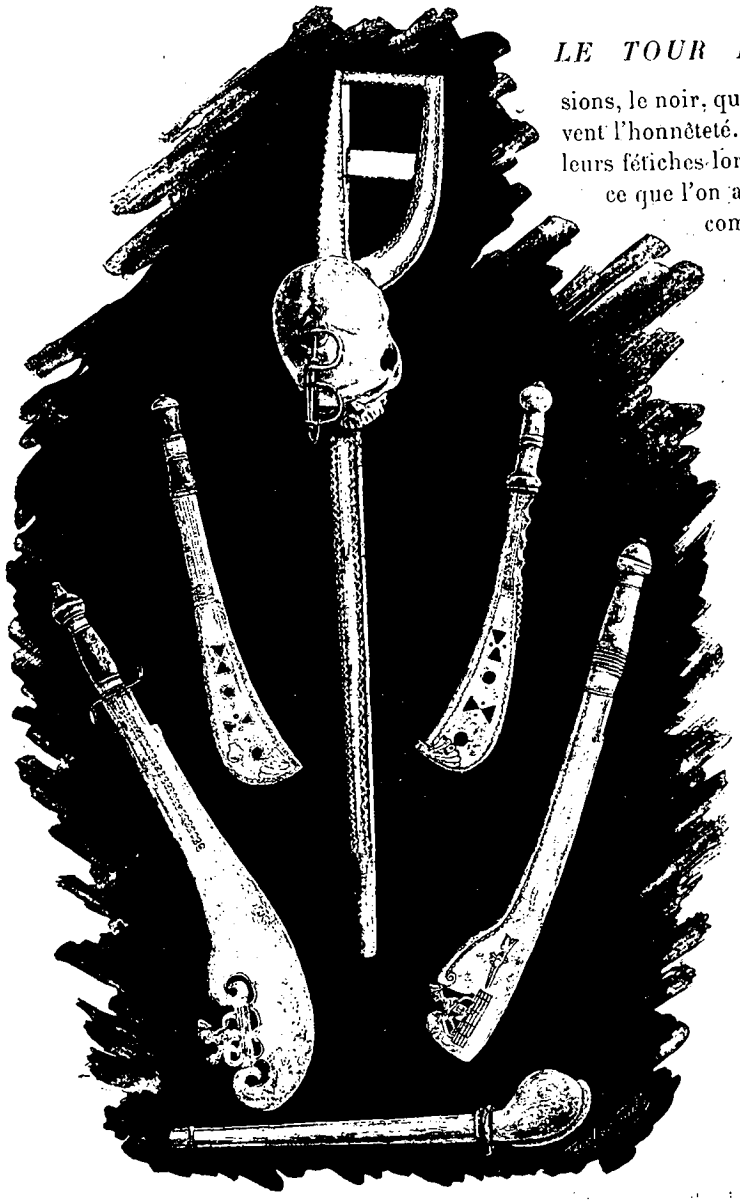
Les Neptunes sont nombreux : *Hun*, génie de la mer; *Aïsan*, esprit de la barre; *Abbétayo* et *Avréketé* dieux de l'Océan, de la haute mer. Ce sont des esprits malfaisants. Ils font chavirer les pirogues; on doit leur faire des cadeaux fréquents. Les *Avlékelesi*, fétiches attachés à ces génies, ont souvent soif. Autrefois les rois du Dahomey envoyaient tous les ans à *Avréketé* des hommes vivants. Les victimes étaient attachées sur des chaises surmontées de parasols; une pirogue passait la barre et on les précipitait à la mer.

Hévioso, le Jupiter Olympien, dieu de la foudre, tombe sur les humains et les tue. Les foudroyés sont privés de sépulture. Dès que la mort a été constatée, les cadavres sont exposés dans un endroit spécial du village. Leur chair est coupée en morceaux par les fétiches, qui la mangent ou font semblant de la manger. On détruit les haies, maisons et arbres autour de l'endroit maudit, pour chasser l'infernal Hévioso.

L'harmattan, vent chaud qui souffle de décembre à mars, protège les sauterelles, qui sont réputées saintes. Chaque fétiche a son histoire, sa légende; il y aurait un livre très volumineux à faire si l'on voulait développer ces poèmes.

Le fétichisme des Éoués est inoffensif et dénué de fanatisme. Si les idoles sont grossières, c'est que l'art est primitif; si elles sont immondes, c'est que les gens ne sont pas délicats. Dans ses fétiches comme dans ses expres-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



INSTRUMENTS DU BOURREAU. — D'APRÈS NATURE.

sions, le noir, qui n'est pas encore un raffiné ni un intellectuel, brave souvent l'honnêteté. Les Éoués ne se gênent pas pour battre et même casser leurs fétiches lorsque, malgré les cadeaux faits, les esprits n'ont pas donné ce que l'on attendait d'eux. « Il a un mauvais fétiche » est une phrase commune. L'indigène impute aux Vodou ce que nos enfants attribuent à Croquemitaine. Le fétiche préside à tous les actes de la vie domestique, on l'emporte lorsqu'on se déplace, mais son influence sur les actions importantes et les intérêts sérieux est presque nulle.

On a imputé à tort au fétichisme l'abominable institution des sacrifices humains. Malgré leur analogie avec les Baals et les Molochs, les Legbas et les Vodou des Éoués ne réclament pas de victimes. Le noir offre un poulet à son fétiche; le desservant du génie prend la volaille, lui tord le cou, répand le sang sur l'idole, mais garde le corps du cadeau pour lui. L'officiant prend une attitude hiératique, marmotte des prières et profite de la générosité des fidèles. Lorsque les rois de Dahomey, pour maintenir leur puissance, inspirèrent la terreur aux peuplades soumises et transformèrent leur territoire en un vaste champ de combat, en un grand terrain de chasse et de pillage, les fétichcurs d'Abomey, gardiens du rite et des traditions, firent du polythéisme enfantin des Éoués une religion d'État avec un dogme et des doctrines. « Tout ce que le roi dit est fétiche, tout ce que l'on donne au roi doit être introduit la nuit au palais. » Les *Gbasaje*, fétichcuses qui représentent les mânes des rois défunts, déclarent que les morts veulent savoir ce qui se passe sur terre, d'où nécessité d'entretenir des relations avec les ancêtres, auxquels des messagers décapités vont porter des alcools, des tissus, des cauris. Les *coutumes* ou sacrifices propitiatoires furent institués par Adanzou Ier ou Adahounzo, qui régna de 1650 à 1680. Toutes les fois qu'un de ses successeurs essayait de réagir contre cet usage barbare, les fétichcurs déclaraient que les vieux rois ne seraient pas contents et abandonneraient le Dahomey. Guézo a été empoisonné pour avoir voulu supprimer les coutumes. Un de nos compatriotes, M. le docteur Bayol, chargé de mission à Abomey en 1889, a décrit, dans son rapport encore inédit, la fête des funérailles qui eut lieu dans la capitale pendant son séjour :

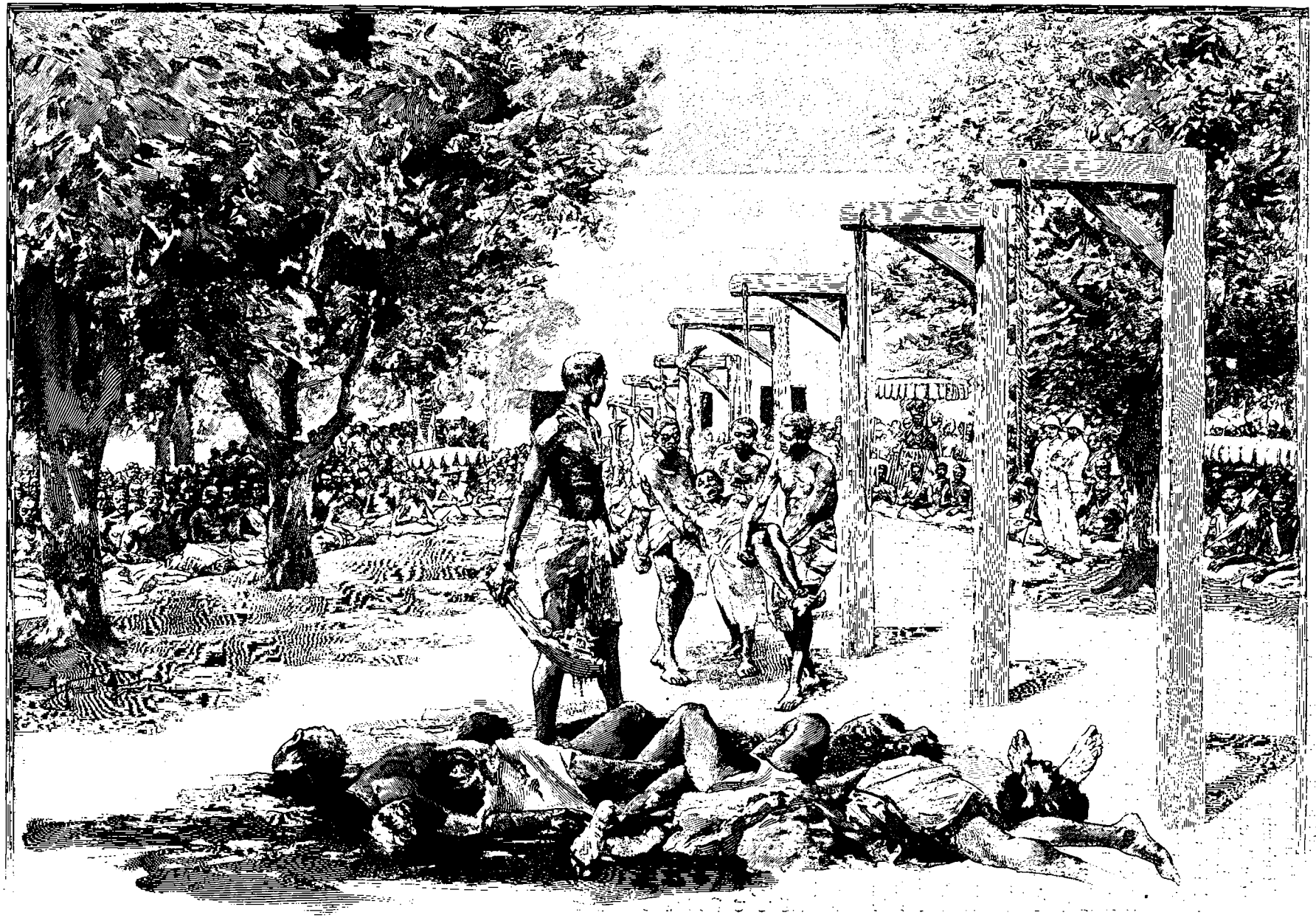
« L'audience fut interrompue par l'arrivée d'un messager du roi Glé-Lé, me conviant à assister aux fêtes qui se donnaient sur la place du Palais et qui devaient inaugurer les grandes coutumes.

« Le 25, MM. Angot et Béraud voyaient décapiter devant eux un prisonnier de guerre, envoyé par le roi Glé-Lé au pays du roi Guézo pour l'assurer de son amour filial. Je protestai immédiatement auprès du roi et du prince héritier, lui déclarant d'une manière formelle que mon gouvernement m'interdisait d'assister à des sacrifices humains et que je le priais de me dispenser d'assister à cette partie des coutumes. Le prince (Behanzin) me fit répondre favorablement. Je fus dispensé de voir les exécutions, mais non les têtes ou les cadavres des victimes, que les chefs attachés à ma personne se firent un devoir de me montrer chaque jour.

« Jusqu'au 6 décembre, nous fûmes contraints d'assister à des spectacles pénibles pour des Européens. Chaque jour, des têtes fraîchement coupées étaient placées sur un monticule de sable de chaque côté de la porte du palais du roi. Des mares de sang couvraient la place, et nous apprenions par des émissaires qu'un grand nombre de prisonniers avaient été égorgés dans les prisons.

« Au grand marché, des cadavres horriblement mutilés étaient pendus deux par deux, la tête en bas, à des gibets très élevés, et les femmes du roi qui passaient là chaque jour, vêtues de leurs habits de fête, faisant partie de la procession des fétiches, pouvaient sans rougir contempler ces nudités sanglantes. Pour nous qui savions combien étaient nombreux les prisonniers faits sur le territoire de Porto-Novo et sacrifiés par le roi

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



SACRIFICES HUMAINS. — DESSIN D'A. PARIS, GRAVÉ PAR DEVOS.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Glé-Lé aux mânes de ses ancêtres, nous souffrions vivement d'être obligés de voir ces témoignages de la barbarie des Dahoméens. » Les féticheurs racontent encore aujourd'hui que Behanzin a été écrasé par les Français parce qu'il n'avait pas célébré les coutumes et qu'il ne s'était pas rasé la tête. On garde ses cheveux longs en signe de deuil, tant qu'on n'a pas fait les funérailles.

Les indigènes expliquent nos succès d'une manière simple : « Le fétiche des Français a été meilleur que celui des Dahoméens ». Ils croient que les blancs sont en relations plus suivies avec *Maou*, parce que nous n'avons pas de génies malfaisants, qui interceptent la correspondance avec l'Être suprême.

Tout est un prétexte à fêtes, les décès, les mariages, les naissances. Les nègres chantent et dansent à tout propos : ils font *tam-tam*. Ce terme ne désigne pas, comme on pourrait le croire, la bruyante mélodie, les mouvements chorégraphiques, ou l'instrument. Le tam-tam est l'ensemble de la représentation, à laquelle il faut quatre éléments : des danseurs, des musiciens, des choristes et un public. Il y a des professionnels, les *ahanjito*, sorte de griots, poètes et virtuoses, mais ils sont rares, car les noirs apprennent dès l'enfance à frapper comme des sourds sur des peaux de bouc et l'art de faire des contorsions et des grimaces.

Le soir, au clair de lune, on balaye la cour, on aligne des bancs ou des chaises pour les invités; sur une table on amasse des bouteilles pleines. Si la qualité fait défaut, rien à dire sur la quantité. A côté des genièvres on offre des liqueurs douces, des anisados et des limonades, un baril de tafia. On sert aussi des volailles rôties et même brûlées, des cochons, des pigeons. L'amphitryon est désolé si vous refusez de vous gaver. On a des verres, des fourchettes et des couteaux pour les blancs chez le plus humble petit traitant. Ils mettent beaucoup d'amour-propre à nous faire honneur, se livrent à des dépenses énormes.

La danse commence par un mouvement d'ensemble lent et pondéré, les mains se tournent et se retournent à droite, à gauche. Femmes et hommes s'avancent en se dandinant. Les instrumentistes accompagnent avec les *pési* (tambour rond), les *hong* (tambour allongé), les *assan* (calebasse pleine, recouverte d'un filet piqué de cauris aux points de jonction des mailles), les *alounh* (cors en ivoire). Une voix s'élève, c'est le solo, l'air principal, la poésie ; dès que la chanteuse se tait, le chœur reprend au refrain avec des battements de mains. Acteurs et spectateurs s'animent, les groupes s'échauffent. Pendant que les uns piquent des cavaliers seuls, on voit se dessiner des pas fantastiques, des danses de ventres et de reins, des attitudes lascives. A un moment, c'est de la frénésie, tout le monde hurle et saute ; les vieux, aphones, tressaillent sur leurs tabourets, les petits enfants s'agitent dans les coins. La séance se termine par de vastes libations, et chacun rentre chez soi et s'endort complètement ivre.

Ces soirées d'allégresse se répètent fréquemment pendant les nuits silencieuses, pendant que dans la nature se continue le sourd travail des forces et que le malheureux Européen, énervé de tant de bruit, ne peut s'endormir qu'au milieu de rêves incohérents.

(*A suivre.*) ALEXANDRE L. D'ALBÉCA.

FORGERON (PAGE 101). — DESSIN D'A. PARIS.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

UN JARDIN A MELBOURNE. — GRAVURE DE RUFFE.

EN AUSTRALIE MÉRIDIONALE[1],

DEUX MILLE KILOMÈTRES A CHEVAL. — NOTES ET CROQUIS,

PAR M. EUGÈNE GIRARDIN.

VI

Melbourne. — Usages de la colonie. — Le protectionnisme établi en Victoria. — Comparaison avec le libre échange que possède Sydney. — *Garden-party*. — La manifestation ouvrière du 1er mai. — La chute des banques. — Moyens de locomotion. — Les beaux-arts et la colonie. — L'armée et la marine. — Little Bourke Street.

MELBOURNE, 36, Saint-Vincent's Place, Albert Park, 20 mars, 9 heures soir. — Mon imagination, que l'on pourra traiter de déréglée, de vagabonde, serait bien curieuse de savoir ce qui se passe, à cette minute précise, à Paris, pendant que j'écris ces lignes : c'est le jour se levant pour le vieux monde, le soleil perce à peine entre les rideaux clos des chambres des peu matineux, et essaye d'ouvrir leurs paupières alourdies de sommeil. Ici, dans l'hémisphère austral, c'est la nuit, dans toute sa splendeur, embaumée par le vent du nord qui nous apporte les senteurs tropicales des grandes îles de l'archipel Malais, ces odorantes émanations des girofliers, les parfums mélangés de toutes les plantes exotiques; la nuit avec ses astres nombreux, majestueux, qui piquent la voûte céleste d'un éclat de diamants, et parmi lesquels brille comme une reine la belle constellation de la Croix du Sud, avec ses deux pointeurs et ses cinq étoiles invisibles pour l'Europe. De ma fenêtre ouverte je vois les arbres d'Albert Park, araucarias, gommiers et autres plantes coloniales; puis nos arbres d'Europe, qu'on essaye à grands frais d'acclimater; on couvre d'autant de soin et de vigilance le chêne ou le bouleau, qu'on en met en France à préserver des froides intempéries le frileux cocotier ou le caoutchouc aux feuilles rigides.

Quel étonnement en arrivant pour la première fois dans cette ville! Des rues largement tracées en ligne droite la sillonnent en tous sens; de hautes, somptueuses maisons qu'on dirait, à leur teinte grise, à leur style gothique, bâties depuis des siècles; des banques colossales, des théâtres coquets très achalandés, des restaurants à l'instar de Paris avec cuisine à la française, des clubs, des musées, des bibliothèques, des hospices. Tout le confort moderne s'y rencontre. Du reste les villes de la colonie sont construites dans le genre des villes américaines, réunissant le charme de la vue et l'utilité pratique, car pratiques ils le sont avant tout, et brassent les affaires largement, les Australiens. De riches magasins alignent leurs vitrines arrangées avec goût. Les dernières modes du vieux continent sont bien vite adoptées ; ne pensez pas rencontrer de ces costumes surannés et vieux d'une génération. Des boutiques de fleurs naturelles en quantité. Tout le monde porte à la boutonnière un élégant bouquet où la recherche d'une coloration nouvelle est visible, et qui offre souvent un heureux assemblage de tons se mariant très harmonieusement. Ces bouquets sont composés généralement de fleurs rares pour nous autres : orchidées aux formes bizarres, aux pétales éblouissants, et feuillages ressemblant

1. *Suite. Voyez tome Ier, p.* 1, 13, 25, 37, 57, 69, 81, 93.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à des fleurs pourprées. Des marchandes de bonbons étalent aux yeux des gourmands la profusion de leurs marchandises, pas fameuses par exemple, et dont cependant elles débitent des quantités. Tout le beau sexe est très friand de ces pâtes jaunes, roses, vertes, tirées soi-disant de tel ou tel fruit, mais qui en réalité sentent bien plu-

MELBOURNE : BOURKE STREET.
DESSIN DE BOUDIER.

tôt la pommade. En s'accostant dans la rue, les ladies sortent de leur ridicule d'élégantes bonbonnières où les mains plongent gloutonnement. Puis, à côté, les dentistes montrent à leurs vitrines de superbes mâchoires artificielles, qu'ils annoncent ainsi dans leur langage bref mais pratique : « *Complete set*, 5 », autrement dit « Service complet 125 francs », comme nous dirions, nous : « Service à thé, comprenant tout l'assortiment ». Je vais commettre une indiscrétion à l'égard des dames australiennes, charmantes pour la plupart, et souvent jolies; me le pardonneront-elles? mais je crois que l'amour immodéré de ces fameuses pâtes aux couleurs pâles est la cause du nombre effrayant de charlatans, qui tous, chose digne de remarque, font de brillants bénéfices; sur cent bouches féminines, au sourire enchanteur, aux dents humides, perles nacrées dans un rouge écrin, quatre-vingt-dix possèdent un « service complet ».

La vie est très bien comprise; les affaires sont expédiées rapidement, comme chose nécessaire mais peu agréable. Le soir, en me promenant dans les rues, je ne rencontre pas de ces magasins borgnes, éclairés d'une lumière blafarde, derrière lesquels un visage pâle, anémié par le manque d'air, attend un imaginaire client.

Le samedi, les affaires se terminent à midi; subitement, en un clin d'œil, ces avenues qui regorgeaient de monde se vident, deviennent un désert; avec leurs maisons closes en plein jour, elles navrent profondément les rares passants qui osent s'y aventurer : on dirait qu'un vent, précurseur d'orage, a, dans un parterre brillamment constellé, balayé toute trace de fleurs, et laissé seulement subsister les tiges cassées et brisées. Telles elles sont, privées de leur plus bel ornement, les toilettes claires des femmes; mais le matin de ce même jour, de dix heures, au « lunch », après la sortie des bureaux, les belles rues, principalement Collins Street, la plus fastueuse, servent de lieu de promenade, de réunion à toute la *fashion*, à la *gentry*; on fait ce qu'on appelle le *Block*, c'est-à-dire le tour d'un pâté de maisons, dont la base est Collins Street; puis on passe à Elisabeth Street et à Bourke Street pour arriver à Swanston Street. Pendant ce temps, vous pouvez contempler à loisir les échantillons de la race australienne; ladies et gentlemen se saluant, ébauchant de futures liaisons, passent et repassent; le flirt discret, qui fait partie de toute éducation anglaise, commence : c'est très amusant pour un observateur, d'examiner ces visages calmes en apparence, ces rencontres qu'on croirait fortuites, mais qui sont, bien au contraire, adroitement ménagées, de jeunes misses aux longs cheveux clairs, sous un noir chapeau à la Gainsborough, avec de démesurés jeunes hommes, la raquette de tennis sous le bras, partant pour les *garden-parties*. Les toilettes claires dominent, principalement le jaune et le vert, qui s'harmonisent très heureusement; les rues font l'effet de ce beau magasin « Liberty », à l'angle de l'avenue de l'Opéra, où l'accord des couleurs est si grand qu'il attire et charme un œil délicat. Une remarque intéressante : les gentlemen ne portent pas notre ridicule chapeau « haut de forme ». Pour toutes les cérémonies, mariages, bals, théâtres, on porte un feutre mou à larges bords; les gants sont également bannis, et ne servent qu'aux ladies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A midi tout ce monde s'échappe, se dirigeant chacun vers son *home*; les gares de chemin de fer sont encombrées de voyageurs, qui se répandent dans les environs; rendez-vous a été pris pour les jeux de tennis, boules, foot-ball et autres sports à la mode. Ces réunions sont très recherchées, très courues et très agréables. C'est généralement le tennis qui l'emporte, car jeunes filles et jeunes gens peuvent y prendre part, et c'est un prétexte au flirt, qui s'opère sous l'œil complaisant des parents; les couples peu à peu se forment, se promènent, se perdent dans les allées ombreuses, parlant de leurs projets, de leur union future, qui se fera souvent à de longues années de là; ils restent ainsi longtemps fiancés l'un à l'autre, gardant chacun la foi jurée, s'attendant mutuellement. Quelle différence avec nos mœurs! Généralement nos parents marient leurs enfants, et unissent trop souvent les positions entre elles, ne se demandant pas assez si les caractères s'accorderont, se plairont, pour conclure un acte aussi sérieux que le mariage. Ici au contraire un jeune homme voit une miss qui lui plaît, il lui parlera directement de ses intentions; s'ils s'entendent, et que leur fortune soit nulle, ils ont la patience d'attendre que la situation s'améliore assez pour leur permettre d'élever des enfants. Du jour où les fiançailles sont connues, le couple va, vient, fait même des voyages lointains, sans que jamais la médisance ose y trouver à redire. Les jeunes gens peuvent se marier sans l'assentiment des parents, pourvu qu'ils établissent qu'ils sont majeurs. Même lorsque l'une des parties n'a pas atteint l'âge fixé par la loi, on trouve toujours un moyen d'arranger les choses. Cette anecdote entre mille le prouvera : Une jeune fille qui était encore mineure avait imaginé d'écrire, sous la semelle de ses chaussures, à la craie, le chiffre 21 : aussi, à la demande ordinaire du clergyman : *Are you over twenty one?* (littéralement « Êtes-vous sur 21 » et que nous traduirons par : « Êtes-vous au-dessus de 21 ans? »), répondit-elle avec assurance, et ne mentant pas évidemment, puisqu'elle était exactement sur ce chiffre, le « oui » sacramentel et d'une voix qui ne tremblait pas, car elle était naturellement en paix avec sa conscience. Chez nous, un sexagénaire voudrait se marier qu'il serait obligé, de par nos lois charmantes, d'en demander la permission à ses parents, s'il les avait encore, sans quoi il faudrait les sommations d'usage. Et nous disons que les droits de l'homme ont été proclamés par la grande révolution de 1789. Cette difficulté des formalités en France est certainement une cause du peu d'unions légitimes qui s'y concluent et de la quantité des « faux ménages ». On se plaint du décroissement des naissances : en voilà sûrement une des causes.

Les dimanches sont terribles à Melbourne pour celui qui ne connaît personne : tout est fermé, restaurants, bars, théâtres, la poste ne marche plus, les tramways ne reprennent leurs courses qu'à 2 heures, c'est un mortel ennui : rien à voir.

Le protectionnisme établi dans la province de Victoria rend la vie coûteuse. Je suis très étonné que, pratiques comme le sont les coloniaux, ils n'aient pas depuis longtemps abandonné

UNE RUE DE MELBOURNE ET BEALSVILLE. — DESSIN DE BOUDIER.

ce système absurde, pour établir le libre échange, comme en Nouvelle-Galles du Sud. Cette dernière colonie se félicite chaque jour d'avoir pris ce moyen, ouvrant ses ports, ses chemins de fer à tout le commerce étranger. Aussi ses affaires sont-elles très prospères et la vie y est-elle moins chère qu'ailleurs; au lieu de frapper toute marchandise d'un impôt, d'entretenir une armée de douaniers,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gens inutiles, ennuyeux et coûteux; ils reçoivent tout ce qu'on veut leur envoyer. Le commerce n'a de raison d'être que dans sa liberté même. Aucun pays ne peut se suffire à soi-même, il aura toujours besoin des produits étrangers; si donc vous forcez le voisin à payer un droit pour l'introduction de ses produits, il en fera de même pour les vôtres : par là vous créerez un état de choses qui entraînera la ruine pour tous. Ne se plaint-on pas en France d'une crise terrible! J'ai entendu tous les commerçants se lamenter, pourquoi nos gouvernants ne comprennent-ils pas cela? Le protectionnisme en est la seule cause, et mène sûrement à la débâcle ceux qui l'adoptent.

JOUEURS DE BOULES. — GRAVURE DE PRIVAT.

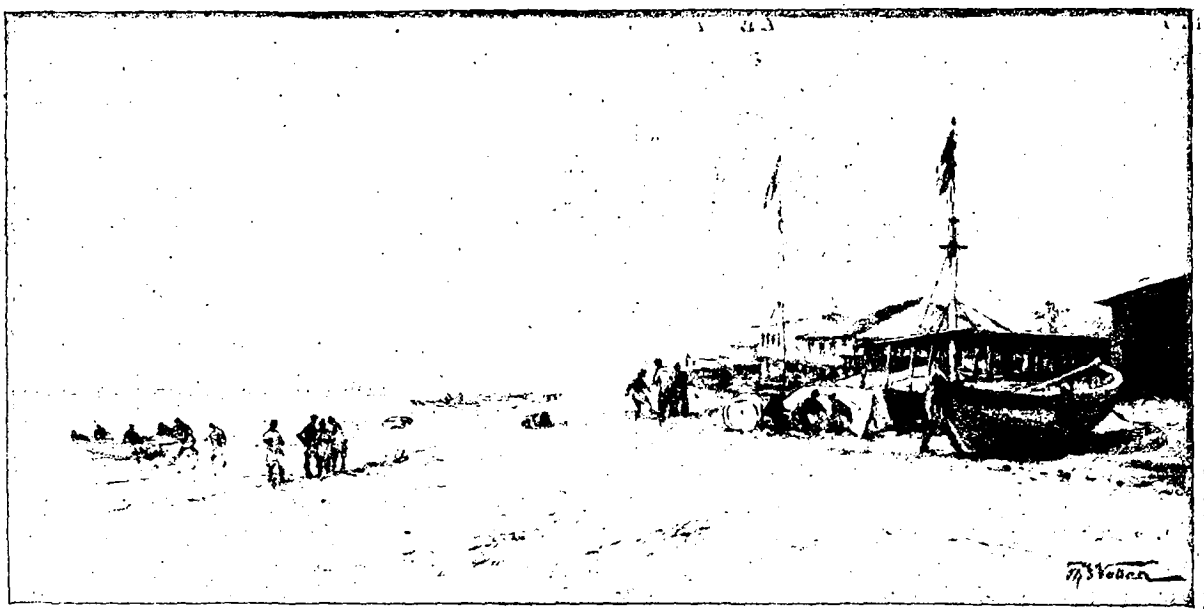
21 mars. 44° de chaleur. — Non, il n'est pas possible d'exprimer le malaise que nous avons ressenti aujourd'hui par ce coup de vent équatorial. A 9 heures du matin le thermomètre marquait 25°, chaleur très supportable. J'étais dans King Street, me rendant au musée de peinture, où une attraction nouvelle m'attirait. Dans l'*Argus*, feuille publique bien faite, à laquelle collabore un esprit élevé, érudit, James Smith, j'avais vu la veille qu'un barnum quelconque exposait cinq peintures et aquarelles, faites par la propre main de Sa Gracieuse Majesté la reine Victoria. J'étais curieux de voir par moi-même ces œuvres royales, qui enthousiasmaient la population. En débouchant dans Swanston Street, mon chapeau s'enlève par un fort coup de vent chaud : j'attribue à la course que j'ai faite après mon couvre-chef la chaleur subite, très intense, que je ressens aussitôt. Mais toutes les faces des promeneurs, des passants, sont devenues « cramoisies »; devant un marchand de thermomètres je regarde avec la foule et je vois avec stupéfaction 40°, puis, quelques minutes après, 42°. On aurait dit qu'une main invisible, main de feu, se posait sur la colonne de mercure, la faisait ainsi monter à vue d'œil; elle atteint enfin 44°; une poussière incroyable nous aveugle. Mon mouchoir, à force de m'éponger, était noir; mon faux col, immaculé un instant auparavant, pendait lamentablement en forme d'accordéon sur mon cou. Passant par hasard devant une glace, je ne me reconnus plus, tant j'avais un air piteux : tel un mannequin oublié dans un atelier durant de longues années et qu'on retrouve blanc de poussière. Des peintures de la reine il n'était certes plus question, et je me jetai dans un *hansom cab* pour y trouver un refuge. Il ne faisait pas plus chaud le jour que Phaéton, conduisant le char de lumière, s'approcha si près de la terre d'Ethiopie, que ses habitants, de blancs qu'ils étaient, prirent une teinte noire, tellement leur sang fut brûlé. Comme la Terre desséchée, voyant ses moissons détruites, se plaignit amèrement à Jupiter d'avoir permis un pareil désastre, tel je m'adressai au Ciel, éploré, les poumons pleins du feu dévorant, pour faire cesser cette chaleur torride. Enfin à midi ma prière était exaucée, le vent tombait, la température redevenait normale. Peu s'en fallut, pour moi aussi, qu'après une telle cuisson je ne fusse transformé en nègre. Heureusement que ces chaleurs ne sont pas fréquentes; deux fois seulement j'eus à les subir : en décembre et aujourd'hui. Il est même rare qu'à cette époque-ci on ait encore à s'en ressentir.

(*A suivre.*)

EUGÈNE GIRARDIN.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



GRAND-POPO (PAGE 112). — DESSIN DE TH. WEBER.

VOYAGE AU PAYS DES ÉOUÉS[1]

(DAHOMEY),

PAR M. ALEXANDRE L. D'ALBÉCA,

ADMINISTRATEUR COLONIAL.

III

En route pour Grand-Popo. — Le chemin de Ouidah-plage. — *Kakadacou*. — En pirogue. — Les lagunes. — Pluies et saisons. — Le décimère d'Aroh. — La *Bocca de Rio*. — Grand-Popo. — Le marché. — La vie domestique chez les Éoués.

JEUNE FILLE DE GRAND-POPO (PAGE 114). GRAVURE DE BERG.

En fouillant dans les rares archives de la vieille masure qui fut le fort français et qui n'a plus ni bastions ni fossés, je trouve une relation manuscrite et inédite d'un voyageur qui a habité le Dahomey de 1847 à 1849, M. Blancheley aîné, agent de la maison Regis de Marseille. J'en extrais le passage suivant, qui m'a paru curieux à retenir : « Je suis arrivé à Ouidah le 15 février 1847. A cette époque il n'existait aucun transcrit sur l'origine de notre possession française en ce point du royaume. Voici quelques renseignements que j'ai recueillis sur les lieux mêmes. Le fort de Ouidah est appelé par les anciens : fort Saint-Louis. Anciennement Ouidah ne dépendait pas du Dahomey. C'était la capitale de la République de *Quonida*, qui fut en tout temps saccagée par un des rois de Dahomey, dont la capitale était alors Canamina ou Calmina (Cana). Ce roi se nommait Dossou Agagia, le 5e avant le souverain actuel. Pengra-Majcanvo, grand-père du roi Guézo, finit plus tard par détruire les principaux chefs : le reste de la population qui échappa au massacre fut s'établir dans le nord de Grand-Popo, au nord-ouest de Ouidah, à deux ou trois journées de marche, « sur les bords du Coufo, dénommé aussi lagune de Péda ou Wéda, ou Ahémé ».

Dossou Agagia est le même que Agbaja dit Goudja Troudo (1708-1729), l'Alexandre noir qui étendit son autorité jusqu'à la mer. Il avait succédé à Vibagée (1680-1708), ou Ouibéga, ou Akaba, qui lui-même avait été précédé par Adahounzo ou Adanzou Ier (1650-1680), fils de Agho ou Tacodonou, dont il a été question plus haut. A Goudja Troudo succéda Tegbouésoun, dit Bossa Ahadi, que Blancheley appelle Penga Majacanvo (1729-1775). Ce dernier acheva la conquête du littoral, vainquit les Éoués, les Mahis et même les Egbas. Mais ce ne fut pas sans difficulté. Les Éoués (ou Judaïques) résistèrent longtemps, et Ouidah fut le théâtre de luttes sanglantes. Les Européens avaient même pris parti pour les Éoués, mais Bossa Ahadi s'empara du fort portugais le 1er novembre 1741 et enleva le com-

1. *Suite. Voyez p. 85 et 97.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

EN LAGUNE (PAGE 112). — DESSIN DE TH. WEBER.

mandant Jean Basile. Depuis lors, les Eoués furent abandonnés, et les directeurs des comptoirs s'intéressèrent beaucoup plus à leurs affaires qu'aux luttes intestines des indigènes.

« L'occupation et la nationalité du fort français datent de longtemps, continue Blancheley. En principe les Français s'établirent à Savi. Le village de Savi fut pris à la même époque que Ouidah, et c'est à ce moment que les Français, pour être à proximité de la mer, occupèrent et bâtirent un fort à Ouidah.

« C'est donc la France la première nation civilisée qui arbora son pavillon sur cette partie du sol africain. Les Anglais, les Portugais ne s'établirent que longtemps après. C'est de là qu'il s'en est suivi que dans toute l'étendue du royaume de Dahomey, la France, comme la nation la plus civilisée et la plus ancienne, a toujours le pas sur toutes les autres nations, et le drapeau blanc, alors drapeau de la France, est toujours le premier à flotter dans toutes les cérémonies du souverain. » Nous avons remarqué fréquemment dans les moindres villages, au-dessus de la case du chef, ou au milieu de la place du Marché, un bâton au bout duquel flottait un carré de toile blanche. Nous prenions cet emblème pour un symbole fétichiste. Blancheley nous donne l'explication la plus logique : c'est notre drapeau.

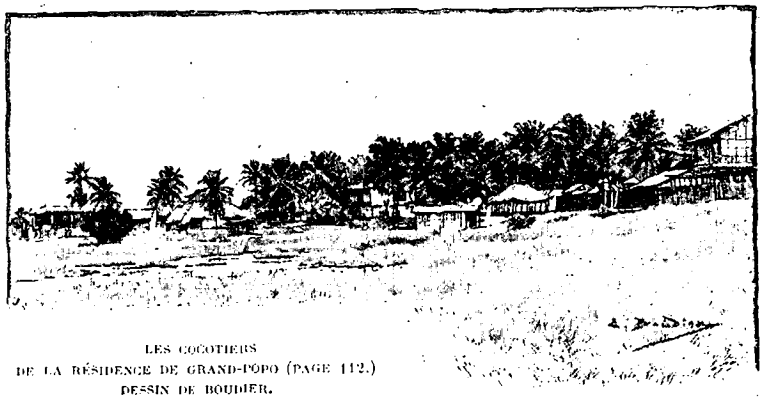
Pour se rendre de Ouidah à Grand-Popo, il faut d'abord, soit en hamac, soit à pied, rejoindre la grande lagune située à 3 kilomètres au sud. Lorsque l'on a quitté la terre argileuse et rouge, on descend rapidement par un chemin sablonneux vers la plaine marécageuse qui entoure Simbodji, village de cinquante cases enfouies sous les cocotiers et les palmiers, et formant un îlot isolé de terre végétale au milieu d'herbes hautes et de roseaux stériles. Là habite encore un vieillard décrépit, le *kakadacou*, ex-fonctionnaire dahoméen qui avait un rôle sérieux dans la hiérarchie du royaume. Il commandait aux soldats préposés à la garde de la plage et des décimères ou postes de douanes. Il se contente aujourd'hui du modeste emploi de fournisseur de pirogues et de canotiers pour le commissariat. Les maisons de commerce ont sur le bord de la mer des entrepôts pour l'embarquement de leurs produits et le débarquement des marchandises. Sous le régime dahoméen, les agents des factoreries devaient, par ordre supérieur, rentrer en ville au coucher du soleil. Le roi se chargeait de faire garder par ses employés les magasins de ses amis les blancs. Chose digne de remarque, les vols étaient rares; le respect de la personne et des biens de l'Européen, absolu. Il n'en est plus de même aujourd'hui. L'esprit de lucre et de convoitise gagne le noir; le désir de posséder quelques-unes des merveilles qu'il entrevoit l'obsède, et quand il ne peut acheter, il prend. Nos lois ne peuvent être aussi sévères que celles des rois d'Abomey : aussi craint-il moins l'autorité française que celle des cabécères. Les indigènes de Simbodji et de Jebaji, hameau situé sur la rive opposée de la lagune, ne se gênent pas pour piller la nuit les baraques, depuis qu'ils n'ont plus de comptes à rendre aux agoligans de Ouidah. Les féticheurs, que l'on rencontre en toutes circonstances, voulaient aussi laisser croire au peuple qu'il se passait la nuit, sur le bord de la mer, des choses mystérieuses, qu'il ne fallait pas montrer aux étrangers. Au fond, en obligeant les Européens à regagner leurs logements de la ville dès 6 heures du soir, les autorités mettaient leur responsabilité à couvert, en évitant toute tentative d'évasion. On pouvait entrer au Dahomey, il n'était pas facile d'en sortir.

La famille du Kakadacou occupe encore les maisons de Simbodji. Quelques *legbas* en terre cuite égayent le sentier. Lorsque les directeurs de la Compagnie des Indes arrivaient pour la première fois au Dahomey, le kakadacou les arrêtait à Simbodji et leur présentait de l'eau fraîche dans une calebasse. On lui donnait en échange de l'eau-de-vie. Cette politesse cachait une ruse. Il gagnait du temps pour faire prévenir le yévogan. Le kakadacou accompagnait le directeur jusqu'à un grand arbre sous lequel se reposent encore aujourd'hui les porteurs et les rouleurs de ponchons, l'arbre des Capitaines. Le yévogan arrivait avec une suite nombreuse et bruyante; il faisait trois fois le tour de l'escorte du directeur, comme à Abomey pour le roi, et présentait au blanc qui allait commander le fort français un verre d'eau, un verre de vin et un verre d'eau-de-vie. Quand le directeur ne voulait pas boire l'eau-de-vie, il y trempait ses lèvres et pouvait donner le reste au kakadacou. Le yévogan devait ensuite demander des nouvelles du roi de France, de la reine et de la famille royale. Après ce cérémonial, le cortège se mettait en marche et entrait en ville au son des tambours et des gongons, et l'on vidait encore quelques bordelaises de tafia.

En quittant Simbodji, on entre dans un chenal de 3 à 4 mètres de largeur et d'une profondeur variant entre 30 et 40 centimètres. Ce chenal sert de chemin pendant 1000 à 1200 mètres. On passe sur un fond vaseux; la surface de l'eau est d'un rouge brun, mélange de boue et d'huile de palme provenant de quelques tonneaux mal fermés.

La lagune qui vient de Godomey et se continue jusqu'à Porto-Seguro est devant nous large de 150 à 200 mètres. Une baleinière sur laquelle on a posé un rouf est là qui nous attend, envoyée par le vice-résident de Grand-Popo, prévenu par le télégraphe. Car nous avons depuis le 1er mars 1893 une ligne aérienne de Porto-

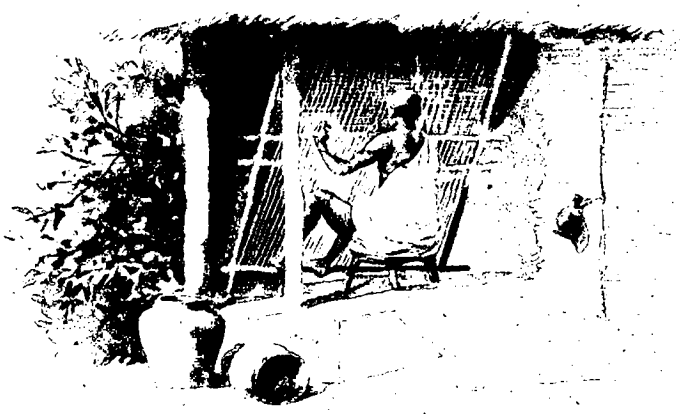
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LES COCOTIERS
DE LA RÉSIDENCE DE GRAND-POPO (PAGE 112.)
DESSIN DE BOUDIER.

Novo à Grand-Popo et un téléphone de Ouidah-ville à Ouidah-plage, au grand ébahissement des nègres, qui disent que nous sommes des sorciers puisque nous parlons à distance en frappant sur des petits morceaux de bois. Pour entrer dans le *boat*, nom que l'on donne aux embarcations officielles, il faut se mettre sur le dos d'un canotier humide; il n'y a jamais assez d'eau sur les bords de la lagune pour accoster sans s'échouer. Nous nous installons sur des nattes et des chaises, et en avant! On pousse au bambou; les Éoués ne rament jamais. Nous laissons à gauche Ouidah-plage et Jebaji, et nous filons à l'ouest. Les lagunes séparent la terre ferme des dunes de sable, hautes de 8 à 10 mètres, qui se sont formées le long de la baie de Bénin. Elles coulent de l'est à l'ouest entre des roseaux et des palétuviers visqueux. La lagune de Ouidah commence à quelques centaines de mètres de Godomey-plage. Elle se déversait autrefois dans le lac Denham, ce qui permettait aux pirogues de se rendre directement de Porto-Novo à Grand-Popo. Aujourd'hui elle se dirige vers la *Bouche du Roi*, altération de *Bocca de Rio*, embouchure de la rivière Mono. Elle reçoit toutes les eaux de l'intérieur, et aux pluies forme de véritables lacs à droite et à gauche de son lit. On rencontre de nombreuses îles sur lesquelles sont bâtis des villages de pêcheurs. Le courant est faible, le fond est rempli de vase formée de détritus végétaux. L'eau y est généralement salée; on y pêche beaucoup de poisson d'un goût excellent, des crevettes et de grosses huîtres fixées aux branches des palétuviers. Tous les deux kilomètres, un barrage en rôniers et bambous est placé en travers de l'eau : ce sont des bornes communales pour les pêcheries. Chaque village a sa zone nettement délimitée. A certains endroits dans le lit des lagunes on trouve une espèce de gravier noirâtre, composé de peroxyde de fer et de fragments de roches feldspathiques, soudés ensemble par du carbonate de chaux. La terre argileuse que les noirs utilisent pour construire leur case, concurremment avec la bouse de vache, est appelée *barre*, quoiqu'elle ne soit pas rouge comme celle de Ouidah et de Porto-Novo. On met 8 heures en pirogue de Godomey à Ouidah, 8 heures de ce point à Grand-Popo. Les indigènes comptent par journée de marche ou de navigation, et n'oublient pas le temps consacré au repos et à la nourriture; ils disent : « Il faut un jour pour aller à Grand-Popo, cinq journées pour se rendre à Abomey ». Ils n'ont aucune mesure de longueur, surface ou volume. Au bout de 2 heures de voyage en pirogue on est très énervé; la navigation est monotone; l'œil ne voit que des fouillis de verdure, toujours les mêmes. La seule distraction est de regarder les gens qui passent; il y a un va-et-vient constant de pirogues qui charrient des ponchons d'huile et des amandes en vrac. La pirogue est le mode le plus pratique, sinon le plus confortable, pour circuler rapidement et sans fatigue dans cette région basse du Dahomey, qui est constamment sous l'eau. La lagune est une voie de communication naturelle et très prisée du noir. Un Éoué peut pousser le bambou 12 heures sans se lasser, pourvu qu'il chante et boive de temps en temps; il transportera ainsi deux ou trois tonnes de produits; sur la tête il portera à peine 25 kilogrammes et sera fatigué après 3 heures de marche.

Nous passons Degoué, Ouefé, Lazokoué, Teghé, Meké, Abloukoutou, Dokokoué; mais nous ne regardons même pas les villages; une violente tornade nous entoure. Nous sommes au commencement de la grande saison des pluies. De gros nuages venant du nord-est se sont tassés au-dessus de nous, et, après avoir décrit un cercle dans l'air, ils se sont fondus en une averse torrentielle. Il pleut pendant 2 heures; le vent souffle avec violence; des éclairs et des coups de tonnerre augmentent le vacarme.



UN TISSERAND (PAGE 112). — DESSIN D'A. PARIS.

Quatre saisons alternantes se partagent l'année; on les désigne sous le nom de grande et petite saison des pluies; grande et petite saison sèche. Après les premiers orages de mars, il pleut tous les jours durant 5 et 6 heures, et l'eau tombe sans être annoncée ni par des éclairs ni par le vent.

Mais dès que le ciel s'éclaircit, le soleil se montre, chaud et réparateur; on se sèche rapidement. Après la saison des pluies on voit apparaître, dès l'aube, des brouillards épais qui couvrent la terre; l'œil est fatigué par

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une lumière blanche semblable à celle de la pleine lune; le soleil se cache pour mieux atteindre les imprudents qui sortent sans le casque en liège ou sans un grand chapeau en grosse paille ou en feutre gris. La brise de mer chasse les brouillards vers 10 heures du matin. L'atmosphère est lourde, la chaleur accablante. C'est le plus mauvais moment de l'année sur cette côte inhospitalière qui a la réputation méritée d'être une des régions les plus malsaines du globe. La constitution hydro-tellurique de la région rendra toujours difficile, sinon impossible, l'acclimatement de l'Européen.

Nous avons quitté Ouidah à 7 heures du matin. Il est 11 heures. Nous sommes devant le décimère d'Aroh, à l'embouchure du Coufo, qui vient des monts de Mahis et, avant de se joindre à la lagune de Ouidah, a formé un vaste lac, l'Ahémé. Ce point était avant la guerre le poste frontière que nul ne pouvait franchir sans décliner ses titres et qualités, sans payer les droits d'entrée ou de sortie. Toutes les embarcations s'arrêtaient, et les agents du fisc les visitaient. Quand on quittait le Dahomey, on était tenu de montrer son passeport, une amande de palme enveloppée dans une feuille de bananier; en accomplissant cette formalité on prouvait qu'on avait acquitté à Ouidah les redevances obligatoires, 60 centimes et une bouteille de tafia par personne. On avait les chemins, c'est-à-dire le droit de circuler. La nuit, le barrage était fermé à clef et il fallait un cadeau sérieux à l'employé pour obtenir l'entrée dans le Dahomey. Tous ces fonctionnaires pressuraient les Éoués qui se risquaient dans ce pays pour vendre leurs produits, volailles ou céréales. Lorsqu'un événement grave d'ordre politique se produisait, ou même lorsqu'on cherchait un criminel, les autorités « fermaient les chemins ». Personne ne pouvait sortir du Dahomey.

En aval d'Aroh le courant devient très rapide et même violent. La lagune s'élargit. On voit très bien la mer. Il n'y a plus un seul arbre sur le rivage; c'est une étroite bande de sable poreux. On a creusé à 15 mètres; le sous-sol de la côte est formé de bancs de coraux apportés du milieu de l'Atlantique par les courants.

Devant Avélo, où se déversent plusieurs petites rivières venant de l'Ahémé, entre autres la Tinou, passée et reconnue en 1892 par la colonne Audéoud, on est obligé de côtoyer avec précaution la rive nord pour ne pas être entraîné vers la barre. Les eaux du Mono venant se mélanger à celles du Coufo, doublées déjà par celles de la lagune, ont créé un passage très dangereux. Les ensablements rendent l'accès de la Bouche du Roi difficile aux grandes embarcations venant du large.

Nous sommes chez les Éoués indépendants. Le long de la mer se sont élevés des villages où habitent les fugitifs qui avaient pu s'échapper. Ils forment une population nombreuse de canotiers et de pêcheurs. Leurs cases sont indiquées de loin par les cocotiers, que l'on plante partout. C'est un arbre qui tend à devenir comme le palmier une source de richesse. On vend la chair des noix, et les traitants l'expédient en Europe, où elle est transformée en huile (*coprah*). Presque tous les cocotiers se penchent vers le sol dans la direction du nord-est, sous l'action de la brise de mer qui souffle constamment du sud-ouest. Quoique nous soyons sous la même latitude qu'à Ouidah, on se croirait dans une autre région; on y respire un air frais. Le thermomètre ne marque jamais plus de 25 degrés à l'ombre. J'ai rarement constaté un écart de 2 degrés entre 6 heures du matin et 6 heures du soir.

PILEUSES DE MAÏS (PAGE 113). — GRAVURE DE BERG.

Pendant la saison des pluies et surtout vers le mois d'août, tout ce pays est submergé par les eaux venues de l'intérieur, qui occasionnent fréquemment des inondations. La mer pénètre aussi par infiltration, et même quelquefois les lames passent par-dessus le rivage et détruisent toutes les habitations. En 1888, à Grand-Popo, j'ai vu le pays entièrement inondé sans qu'il fût tombé une seule goutte de pluie.

Vers 2 heures de l'après-midi nous arrivons à Grand-Popo. Depuis 1 heure on voyait se profiler au loin les factoreries et la résidence dans un fouillis de cocotiers et de tuiles vertes. M. Rey, administrateur, nous reçoit et nous offre une hospitalité tout écossaise. Le manque absolu de distractions crée, là-bas, des relations cordiales entre individus de même rang. Comme on n'a ni théâtres ni concerts, on est très

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

heureux de se retrouver plusieurs à table; on combat l'inappétence, qui est générale après six mois de séjour, en causant de choses et d'autres. Grand-Popo étant une ville de ressources, on y fait des repas succulents. L'administration possède un potager; on nous sert des légumes frais d'Europe, choux, radis et même un melon, qui fait une entrée solennelle. Le boy reçoit des applaudissements qui le font rougir sous son masque d'ébène et auxquels il ne comprend rien. Tout vient sous le sol du Dahomey; mais pour un bon potager il faut des soins, à cause des nombreux animalcules qui dévorent les germes et des herbes parasites qui poussent rapidement.

M. D'ALBÉCA. — GRAVURE DE BERG.

Chacun vaque librement à ses affaires dans les rues toujours animées. Ici tout le monde travaille, et tout le monde gagne de l'argent. L'Éoué sait qu'il peut être riche, les autorités ne viendront pas le pressurer et lui enlever ses économies pour les donner au roi. Tous les noirs ont le sourire aux lèvres, la mine joyeuse et franche. On sent que l'on est dans un pays libre qui n'a jamais eu à craindre sérieusement les excursions des Dahoméens et les vexations des fonctionnaires royaux. On ne retrouve pas chez l'indigène cette retenue particulière aux gens de Ouidah, mélange de timidité et de crainte qui se lit sur tous les visages en pays fon. Soit superstition, soit crainte de ne pas être les plus forts, les guerriers n'ont jamais passé la lagune. En 1891, ils se sont arrêtés à Komé, au nord d'Adjara, à 15 kilomètres environ de Grand-Popo. Leur *raid* avait été facilité par la trahison des pêcheurs de l'Ahémé qui avaient indiqué les gués, par haine contre les habitants de Komé, leurs rivaux commerciaux.

Grand-Popo est une ville de création récente. Les factoreries, bâties sur la plage les unes à la suite des autres, datent de 1850 à peine. Le protectorat y est établi depuis 1885. Autrefois les comptoirs de Ouidah n'avaient là que des correspondants pour la traite. Les esclaves étaient parqués dans des *baracons* jusqu'au moment de leur embarquement. Eoué, Pla, Beffa, Beffato, Abananquein, sont une série de villages gouvernés par des chefs plus ou moins sérieux, qui jouissent d'une certaine considération plutôt que d'une grande autorité. Avant le protectorat, Kouakou, John-Do, Yamelet, harcelaient les Européens de leurs demandes d'argent et pillaient de temps en temps les factoreries. L'installation d'un résident et le paiement de rentes fixes aux indigènes ont donné au commerce la sécurité et le repos nécessaires aux transactions.

Le sol appartient à tous; c'est la *res nullius*, et en principe personne ne peut l'aliéner. Avant que la France eût occupé ces régions, les terrains sur lesquels on avait construit les factoreries étaient considérés comme prêtés. Lorsqu'un blanc quittait le pays, sa maison revenait aux chefs, qui en disposaient. Aujourd'hui tout marche comme en Europe.

Les vapeurs et les voiliers se succèdent sur rade, emportant à Marseille et à Liverpool des ponchons d'huile de palme que la civilisation transformera en savons et en bougies, déposant des spécimens de l'industrie européenne, tafias, absinthes, liqueurs fines à 6 sous le litre, cotonnades de luxe à 25 centimes le mètre, armes perfectionnées à 120 francs la caisse de 20 objets.

Par son importance commerciale et sa position à l'embouchure du Mono, le fleuve qui draine tous les produits de l'intérieur, Grand-Popo rivalise avec Petit-Popo et porte préjudice à Ouidah. Les *tabaros*, courtiers qui opèrent en pirogues, viennent tous les jours des divers points de l'intérieur, et tiennent à Rémondo, le port des pirogues, la bourse des huiles de palme. Ils font les prix, discutent leurs conditions et passent des marchés pour toute l'année.

La foire de Grand-Popo est la plus fréquentée de toute la région des Éoués. Elle se tient tous les jours, très bruyante, constamment remplie de vendeurs et d'acheteurs. Les femmes en sont le plus bel ornement. Elles installent par terre des plateaux en osier ou des calebasses remplies de maïs, farine de manioc, ignames. D'autres font la cuisine pour les gens qui passent, et débitent des acras, des acassas, de l'huile comestible. Il y a des bouchers, des tisserands, des détaillants de tous articles de pacotille. Les musulmans venus de Salaga vendent des flèches, des carquois, des tissus, des amulettes, de petits Corans et quelquefois de petits enfants, mais ce commerce se fait clandestinement. Tous ces adeptes du Coran sont nomades, ils vont et viennent. Marchands ambulants, ils servent la bonne parole et ramassent l'argent des noirs. Ils achètent particulièrement le sel, denrée qui manque absolument dans le haut pays et que les Éoués fabriquent sur place en filtrant l'eau de mer.

Les indigènes sont d'une honnêteté surprenante en matière commerciale. Il m'est arrivé de voir des jeunes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gens, des étrangers, s'arrêter devant un étalage dont la marchande était absente, prendre ce qui leur était nécessaire et laisser la valeur dans la calebasse qui constituait la caisse. Pour le noir, il y a des tarifs fixes en matière de nourriture, une loi de maximum. Une boule d'acassa coûte 20 cauris; avec dix acassas, un homme a 1500 grammes de maïs cuit à l'eau dans l'estomac. Il suffit donc d'un sou (200 cauris) pour faire un repas. On comprend que dans ces conditions le noir ait peu de besoins. A Grand-Popo, le poisson est l'objet d'un grand commerce; on le vend salé, fumé et même complètement avarié. C'est un régal.

Les transactions dans les factoreries ont lieu contre espèces monnayées, shillings anglais, thalers de Marie-Thérèse, demi-dollars ou piastres mexicaines. La monnaie française passe facilement et commence à faire prime depuis les nombreuses distributions de pièces de cinq francs faites aux noirs pour le service des transports et les passages de barre que les gens de Grand-Popo se réservent, au lieu de les laisser aux Minas d'Accra. Par suite de cette circulation de la monnaie, et de la difficulté de se procurer des pièces divisionnaires, les denrées que l'on vend aux Européens ont augmenté de prix. Le noir pense que tous les blancs ou *yévo* sont riches. Un poulet qui se vendait en 1888 50 centimes, est facilement offert à 2 francs. Un mouton varie entre 10 et 15 francs. L'huile est portée aux grandes maisons de commerce, où les grands traitants ont leurs comptes courants. Les mesures de capacité en usage sont l'*aklouba* (environ 70 litres), le *zen* (moitié de la précédente), l'*aladako*, ou quart d'aklouba, le *gan adadé* ou demi-gallon. Pour les petites affaires, ou la consommation courante, les marchandes se servent de cauris, coquilles univalves importées de Zanzibar et de Mozambique. Cette monnaie, quoique encombrante, est seule en usage dans l'intérieur, et double de valeur au fur et à mesure qu'on s'élève vers le Hinterland. Un cauri équivaut à la quarantième partie d'un centime; 400 cauris font une touque, soit un centime; 200 cauris valent une galline ou un sou; 400 cauris, deux gallines ou un penny; 2 000 cauris font une piastre cauri qui vaut de 50 à 60 centimes; 20000 cauris font une *piastre forte*, monnaie de compte qui représente un dollar ou 5 francs à Grand-Popo.

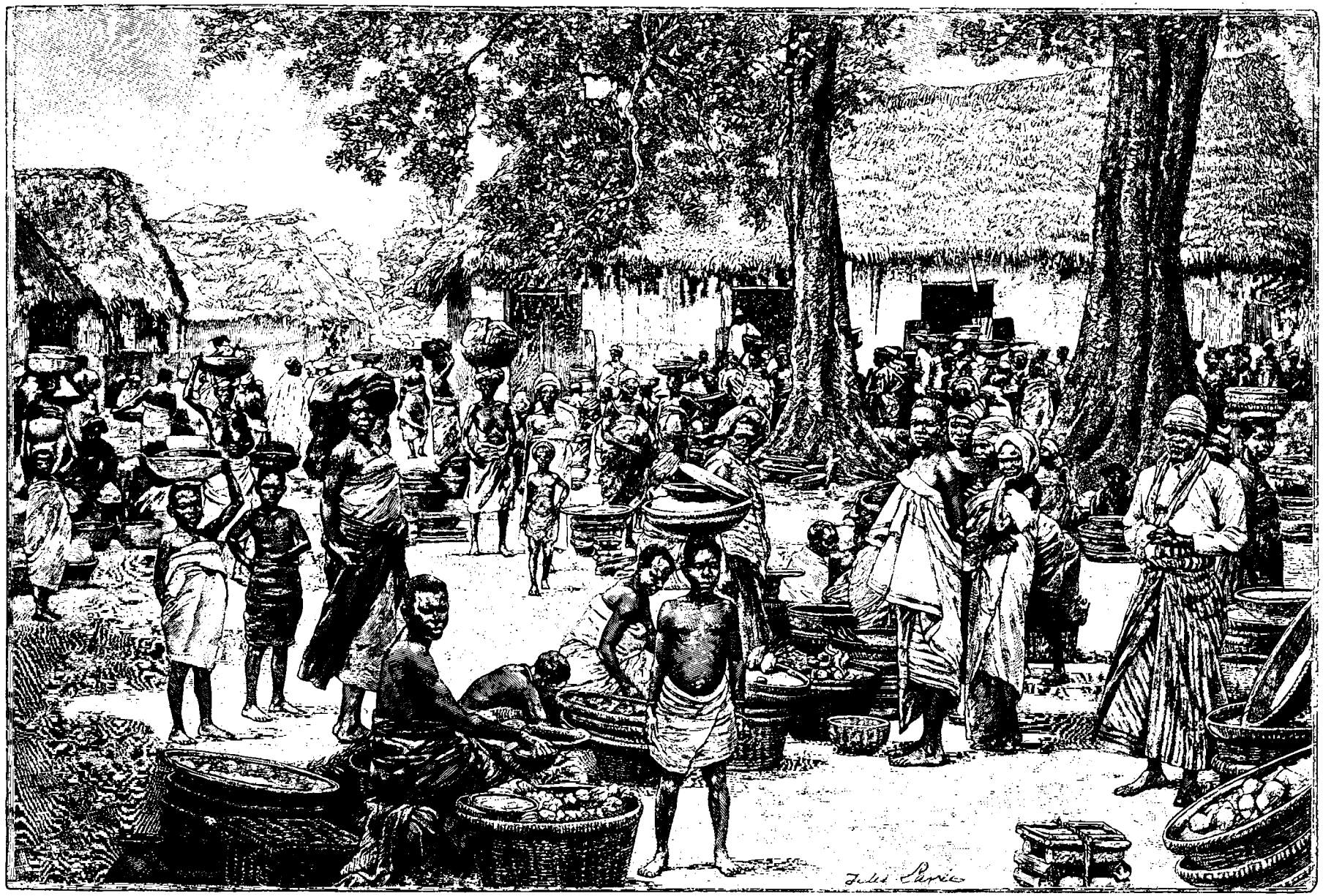
COMPTEUSE DE CAURIS.
GRAVURE DE BERG.

Les traitants ont des compteuses de cauris attitrées qui se servent de leurs doigts avec une agilité surprenante et poussent les coquillages par cinq à la fois, de droite à gauche. Pour la vente des tissus au détail, on ne connaît que la pièce, qui a sa valeur. On se sert peu du yard et du mètre, les noirs n'ayant pas de mesure de longueur. On vend quelquefois une longueur de bras.

Quoique la chasse soit dangereuse pour les blancs, à cause des miasmes que l'on est obligé d'absorber dans les lagunes, nous acceptons, le lendemain de notre arrivée, la proposition de M. Rey, grand amateur de sport cynégétique, et nous filons en pirogue vers la lagune d'Adjara, située au nord d'Éoué. Nous tuons des bécassines, des poules d'eau. Deux noirs auxquels nous avions prêté des fusils et de la poudre nous rapportent une biche. C'est tout ce que l'on peut trouver dans le Bas-Dahomey, où la faune est pauvre. Comme quadrumanes, des cynocéphales et des macaques. Les carnivores sont représentés par le chat-tigre, le lynx, l'hyène, les civettes et l'once ou genette de Guinée (*Genetta pardina*). On aperçoit taupes, belettes, musaraignes, loirs et rats. On mange en salmis un rat musqué d'un goût délicieux. On tire des tourterelles sur le plateau qui domine Grand-Popo à l'ouest et où l'on a construit la caserne des gardes-civils et des douaniers.

La région des Popos est très fréquentée par les célibataires en quête de femmes jeunes et même jolies. C'est de là que l'on fait venir les jeunes vierges destinées aux blancs. L'usage admet qu'un Européen se marie, à la mode du pays, donne une somme d'argent aux parents, et garde la femme pendant son séjour à la côte; il la renvoie au

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



MARCHÉ DE GRAND-POPO (PAGE 113). — DESSIN DE J. LAVÉE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

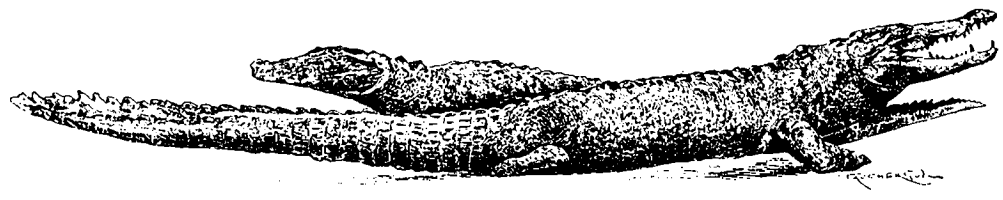
moment de son départ. La jeune fille accepte la situation et trouve à se remarier à un noir; elle constitue un très bon parti. Le blanc ne reprend pas son argent, comme le noir, quand il répudie son épouse. La délaissée a une dot et quelquefois des revenus, si l'Européen pense encore à elle.

Lorsqu'un enfant vient de naître, on assemble les amis et l'on fait tam-tam. Le neuvième jour, on porte le bébé à un fétiche, qui lui donne un nom et qui est considéré comme le père spirituel. Il lui administre le baptême, qui consiste à laver la tête de l'enfant en répétant trois fois son nom et à lui faire toucher la terre avec le pied. Pendant quarante jours la mère ne se lave pas et vit séparée de son mari. Après ce laps de temps elle se rase la tête et reprend ses occupations. Elle allaite jusqu'à l'âge de deux ans; puis, le petit est abandonné à lui-même; il circule dans la cour, dans le village, se remplit la bouche de terre glaise, qu'il mâchonne constamment. On remarque des cas nombreux de variole. Nos médecins ont heureusement introduit, non sans peine, l'usage du vaccin. Les soins de propreté, l'usage des bains, sont en honneur. Matin et soir, le long des lagunes, on voit des négresses se savonner, laver leurs pagnes et se disputer comme des harengères. Fillettes et garçons vivent pêle-mêle et jouent sur les tas d'ordures au milieu des cochons, des poules et des canards, ou dans l'eau. Les caïmans, nombreux dans les lagunes, viennent quelquefois jeter la terreur dans le village, enlevant un mouton, des poulets, ou même des enfants. On organise des battues, un vaillant se dévoue, se jette dans une pirogue, le bambou d'une main, le fusil à pierre de l'autre, et marche à l'ennemi, qui s'enfuit vite sous les herbes parce que l'on fait un bruit énorme. L'indigène revient bredouille et supplie les Européens de lui venir en aide. On a beaucoup de peine à se débarrasser de ces encombrants amphibies qui, aux basses eaux, viennent faire la sieste sous vos fenêtres.

Quand un vrai noir parle à un Européen, et surtout à un chef, il défait son pagne jusqu'aux hanches et se présente le torse nu, la poitrine en avant. C'est un signe de déférence et une marque de confiance. Tous sont tatoués. Les signes cabalistiques que l'on voit sur les tempes, sur les joues, sont des marques distinctives de famille ou de tribu et quelquefois des traces d'initiation à tel ou tel fétiche. Les femmes ont sur le ventre plusieurs lignes de points. C'est un pur ornement. Avec un petit canif, la vieille mère, ou une fétiche use, fait une incision, met dans la plaie une composition végétale ou un peu de terre, verse de l'huile sur le tout, et au bout de quatre jours les cicatrices apparaissent indélébiles. Le fétiche ur tient, à Grand-Popo comme à Ouidah, une grande place dans la vie domestique; mais les noirs mettent moins de conviction dans leurs pratiques. Les génies ont leurs adeptes sérieux au petit village de Noussoukoué, d'où partent les théories de fétiche urs et de fétiche uses, portant au cou, aux pieds et aux mains de gros bracelets de cauris blancs. Ces promenades sont plutôt des occasions de faire la fête et de ramasser quelques cadeaux que des cérémonies religieuses.

L'esclavage existe; mais nul ne maltraite les captifs, qui sont plutôt des enfants de la maison que des êtres inférieurs et des étrangers. L'esclave a un métier et travaille souvent en dehors de la case du maître. Il rapporte scrupuleusement son gain. Lorsqu'il va au loin exercer sa profession de cuisinier, ou de domestique, il pense aux siens, à l'endroit où il est né; il revient dès que son engagement est terminé et étale son pécule et des cadeaux pour tous. Autour des ouvriers de nos factoreries, charpentiers, tonneliers, gravitent des jeunes gens, des apprentis. Lorsque ces derniers deviennent à leur tour chefs de chantiers, ou sont embauchés pour leur compte, ils remboursent par des mensualités à leurs anciens professeurs les leçons et les conseils. Dans les relations entre noirs règne une grande délicatesse, une honnêteté qu'il est très intéressant de constater. Ils ont tous un grand sentiment de la justice; dans les palabres, qui se tiennent en plein air, chacun émet son avis et l'on prend rarement une décision contraire à l'équité. Ils ont une grande confiance dans les décisions du blanc, qu'ils choisissent souvent pour arbitre. Ces mœurs se maintiendront-elles? J'en doute.

(*A suivre.*) ALEXANDRE L. D'ALBÉCA.



CAÏMANS. — DESSIN DE FAUCHER-GUDIN.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« MOUNTED RIFLES » (PAGE 118). — GRAVURE DE DERBIER.

EN AUSTRALIE MÉRIDIONALE[1],

DEUX MILLE KILOMÈTRES A CHEVAL. — NOTES ET CROQUIS,

PAR M. EUGÈNE GIRARDIN.

LE 5 MAI. — J'ai assisté, le 5 mai, à une grande manifestation dans les rues de Melbourne : toutes les corporations déguisées se promenant sur de grands chars attelés de chevaux richement caparaçonnés. Il était curieux de voir cette foule, calme cependant, et respectant la police, au milieu d'un pays imbu des idées monarchiques, oser exprimer ainsi hautement sa volonté, celle de beaucoup gagner en faisant le moins d'ouvrage possible. Huit heures de travail par jour, huit heures de repos, huit heures de sommeil. Le salaire des ouvriers est exorbitant : 14 ou 15 shillings par jour pour le moindre travail. En un mot l'ouvrier est le maître, il fait ce qu'il veut.

Une chose qui a attiré l'attention de tous les pays sur la colonie s'est passée ici dernièrement : les krachs de banques; chaque jour les journaux annonçaient la chute de deux ou trois d'entre elles; c'était une ruine, un écroulement de toutes les fortunes; dans les rues, devant les établissements dont les portes étaient mystérieusement closes, des attroupements lisaient les dépêches, commentaient les faits, la consternation était générale; c'est que chacun avait plus ou moins de capitaux engloutis; le système de l'épargne n'existe pas comme chez nous, ne fonctionne pas de la même façon. En France on a l'habitude de placer ses fonds à des taux minimes en rentes sur l'État, parce que, dit-on, si c'est peu, 2 1/2 et 3 pour 100, c'est au moins un placement certain; ici, où la spéculation domine, les gens ne craignent pas de confier à telle ou telle entreprise leurs économies, pour lesquelles il est donné un intérêt variant de 7 à 8 et même 12 pour 100. Des banques, nullement patronnées par l'État, se chargent de faire fructifier l'argent, elles prêtent leur appui à de grosses affaires, mines d'or, de cuivre, d'argent, puis aussi stations de moutons ou autres élevages. Jusqu'en ces derniers temps ce système avait très bien réussi à tous, chacun était dans l'aisance et la prospérité; les arts commençaient à être florissants, les particuliers achetaient de la peinture, signe certain d'aisance. Alors, dans leur consternation, les intéressés ont fait une chose admirable. Au lieu de laisser ces banques crouler, s'abîmer, et de perdre ainsi l'espoir de récupérer la moindre parcelle de leurs économies, tous, d'un commun accord, dans des meetings organisés en hâte, ont voté leur reconstitution; non seulement les actionnaires ou porteurs de valeurs ne devaient plus toucher d'intérêt pendant quelques années, mais encore, suivant la somme qui était engagée dans l'entreprise, ils s'engageaient à verser par semaine telle somme fixée par eux-mêmes. De cette façon ils se sauvaient

1. *Suite. Voyez p.* 1, 13, 25, 37, 57, 69, 81, 93 *et* 105.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mutuellement d'une ruine certaine. Et quelques jours après, les banques ouvraient leurs portes, donnant un nouvel espoir aux intéressés. En France nous aurions laissé la faillite se déclarer plutôt que de risquer de nouveaux fonds, que nous aurions certainement considérés comme perdus par avance.

A quelles causes faut-il rattacher cette crise? 1° à des spéculations frauduleuses faites sur des terrains qui ont acquis le chiffre fantastique de 10 000 francs le mètre carré; 2° à la baisse de l'argent qui a coïncidé; 3° au protectionnisme.

Les théâtres n'avaient plus de spectateurs; les restaurants, afin d'allécher le client, annonçaient des dîners somptueux pour une modique somme. C'était une désolation complète. Les tramways eux-mêmes étaient vides; on allait à pied par économie.

LES TRAMWAYS FUNICULAIRES DE MELBOURNE : COLLINS STREET ET BOURKE STREET. DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES.

Puisque j'ai parlé de tramways, un mot seulement à leur sujet et sur la façon rapide et confortable dont on est transporté d'un bout à l'autre de la ville. Ils sont funiculaires, tout comme ce pauvre misérable de Belleville, qui se traîne si lourdement avec son wagon épais. Mais ils marchent ici, ils courent même. Jamais d'attente prolongée comme à Paris, en un bureau encombré, avec des employés grincheux, ou sur l'asphalte du boulevard, entouré de parapluies qui vous mouillent au lieu de vous abriter. Jamais de ces luttes sur le marchepied où, armé d'un numéro, un seul voyageur peut arriver à monter après une lente attente, ni de ce cheminement de tortue le long des rues interminables. Non, ici toujours de la place à n'importe quelle heure : la nuit à la sortie des théâtres, le jour à celle des ateliers. C'est que les Australiens n'ont pas, comme nous, cette belle institution qu'on appelle « monopole », et qui tue toute initiative privée.

Une grande rivalité existe entre les deux colonies voisines, Victoria et la Nouvelle-Galles du Sud. Leurs feuilles publiques respectives échangent chaque jour des satires mordantes sur leurs hommes d'État, leurs gouvernements. Chacune veut convertir l'autre à ses idées, mais aucune ne veut céder. Néanmoins la plupart des Australiens aspirent à réunir leurs diverses colonies en une seule confédération. Ce projet ne tardera pas, sans doute, à se réaliser. Sera-ce le prélude de la séparation d'avec l'Angleterre, d'une indépendance semblable à celle des États-Unis d'Amérique? Beaucoup de gens le désirent sans en parler ouvertement. Mais le moment n'est pas encore venu, les finances ont reçu un tel coup ces derniers temps, que l'émancipation est encore éloignée. Pour avoir une flotte à eux qui les mettrait à l'abri des entreprises des autres puissances, il faudrait de grosses sommes aux Australiens, le budget de la marine serait un trop lourd fardeau pour leurs épaules encore frêles. Ils attendent patiemment. La marine est représentée par quelques vieux vaisseaux en bois, de forme surannée, incapables de servir à la défense ou à l'attaque. L'armée est composée d'une douzaine de mille hommes, des volontaires. J'ai eu occasion de voir parader ces soldats, qui, ma foi, ne s'en tirent pas trop mal. C'était pour le *birthday*, jour de naissance de la reine. Le gouverneur de Victoria, Lord Hopetown, présidait à la revue; sous l'étendard britannique il se tenait sur un cheval blanc, ayant à sa gauche sa femme, Lady Hopetown, et son jeune fils, escorté de son groom, entouré de tout son état-major qui, lui, était à pied. D'abord les équipages de la flotte, tambour battant, clairon sonnant, défilent dans un ordre admirable; en tête, les *midshipmen*, coiffés de l'ancien chapeau à claque haut de forme; on reconnaît aisément les marins anglais des navires arrivés exprès pour la cérémonie; puis voilà un escadron des *dragoons guards*, en vert, brandebourgs jaunes, coiffés du casque blanc, surmonté d'un cimier en cuivre, une boule; puis l'infanterie et les *mounted rifles*, habillés couleur chamois, un feutre mou à grands bords, relevé d'un côté, bien planté sur la tête, les parements en rouge écarlate. C'est une belle troupe bien montée, les uns sur de forts chevaux, les autres sur de gros poneys. Vient enfin l'artillerie. Tout cela marche au bruit de feux de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

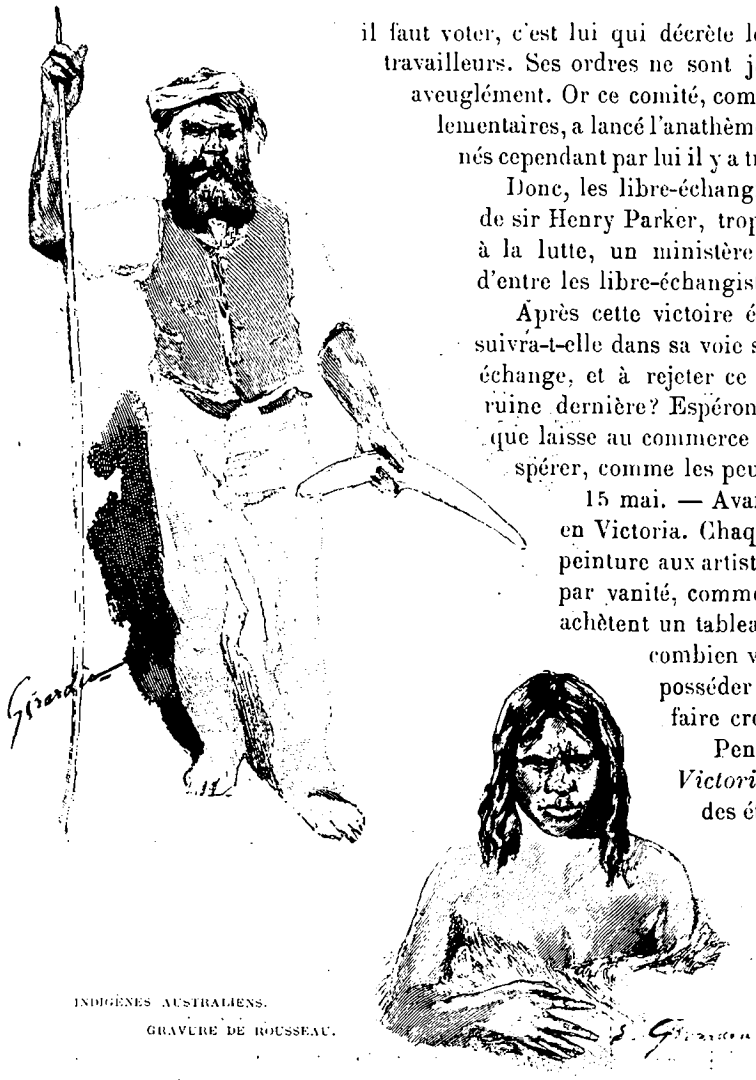
LA REVUE. — DESSIN D'A. PARIS, GRAVURE DE DEVOS.

salves et de canons. Presque toutes les sonneries sont françaises : nos vieux airs nationaux ont été adoptés avec d'enfantines modifications, et je regagne mon domicile accompagné de *la Casquette du père Bugeaud* et de *Il y a la goutte à boire là-bas*, bien défigurés, mais qui, malgré tout, me donnent des jambes pour aller rafraîchir mon gosier desséché.

14 mai. — Indépendamment du plan de fédération australienne, dont nous venons de parler, un grand projet avait été mis en avant par quelques hommes politiques des deux colonies rivales Victoria et Nouvelle-Galles du Sud. Au lieu d'agir en ennemis, ils voulaient grouper les colonies en une seule : fusion de la propriété de l'État et de la dette publique des deux provinces, établissement d'un Parlement unique siégeant à Sydney ou Melbourne. Mais il était peu probable que les partisans du libre-échange et du protectionnisme arriveraient à s'entendre. D'autre part, chacune de ces villes briguait l'honneur de posséder en ses murs cette Chambre unique qui aurait régi les deux pays, et quand on parlait de Sydney comme lieu de cette résidence, Melbourne, blessée dans son amour-propre, se fâchait, et réciproquement.

Mais il n'y a plus à parler de ce projet, car les dernières dépêches nous ont appris que, les négociations étant rompues, les libre-échangistes de la Nouvelle-Galles du Sud ont remporté une importante victoire, ayant à leur tête sir Henry Parker, le *grand old man* australien, contre les protectionnistes, dont George Dibb était le *leader*. La campagne électorale a été chaude, et voici ce qu'on nous en rapporte : « Les sièges ont été vivement disputés, au dernier moment, aux candidats socialistes ouvriers, à ces démocrates à tous crins, dont l'élection, il y a trois ans, effraya outre mesure ce que l'on est convenu d'appeler les classes dirigeantes, à ces farouches républicains qu'un vieux pasteur aristocrate qualifiait en bloc, dans ses sermons, d'Attilas, de fléaux suscités par le Seigneur pour punir les Australiens de leur manque de foi; aussitôt élus à la Chambre, ils s'étaient humanisés, avaient oublié les fameuses réformes promises, se contentant d'interrompre les orateurs hostiles et de passer régulièrement à la caisse de l'État pour toucher les 300 livres sterling de leur traitement; ils avaient tenu des conciliabules nombreux qui n'avaient abouti à aucun résultat. Aussi furent-ils combattus dans leurs projets par le clan d'une puissance occulte bien connue à Sydney, le Comité central de la ligue des travailleurs. Ce Comité tout-puissant rend des décisions sans appel; ses ordres sont exécutés fidèlement par des milliers de travailleurs affiliés à la ligue. C'est lui qui désigne aux ouvriers les candidats pour lesquels

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



INDIGÈNES AUSTRALIENS.
GRAVURE DE ROUSSEAU.

il faut voter, c'est lui qui décrète les grèves, fixe le taux et la durée des journées des travailleurs. Ses ordres ne sont jamais discutés; tous s'y soumettent et y obéissent aveuglément. Or ce comité, composé d'ouvriers illettrés aspirant aux honneurs parlementaires, a lancé l'anathème contre les ouvriers-députés sortants, députés patronnés cependant par lui il y a trois ans, et a désigné aux électeurs d'autres candidats.

Donc, les libre-échangistes ont remporté la victoire, et, sous l'inspiration de sir Henry Parker, trop vieux aujourd'hui pour prendre part en personne à la lutte, un ministère a été formé, composé de tous les plus éminents d'entre les libre-échangistes.

Après cette victoire éclatante pour la Nouvelle-Galles du Sud, Victoria suivra-t-elle dans sa voie sa voisine et rivale, arrivera-t-elle à rétablir le libre-échange, et à rejeter ce système absurde du protectionnisme, cause de sa ruine dernière? Espérons pour elle qu'elle comprendra l'avantage sérieux que laisse au commerce sa libre extension, car les affaires ne peuvent prospérer, comme les peuples, que dans l'entière liberté.

15 mai. — Avant la chute des banques, les arts étaient florissants en Victoria. Chaque particulier achetait suivant ses ressources de la peinture aux artistes, plutôt, il faut bien dire la vérité, par ostentation, par vanité, comme du reste dans tous les pays. Combien peu de gens achètent un tableau pour le plaisir seul que leur en procure la vue! combien veulent seulement montrer qu'ils ont le moyen de posséder une chose coûteuse, faire l'étalage de leur fortune, faire croire à leur goût artistique!

Pendant mon séjour à Melbourne, j'ai été invité à la *Victorian Artists Society*. J'y envoyai quatre petites toiles, des études faites dans la colonie. Les tableaux, bien présentés, dans un jour heureux, ne choquaient pas la vue par le rassemblement tumultueux de couleurs criardes, de bordures d'un or clinquant trop éclatant, comme il arrive si souvent en de pareils cas dans les grandes expositions annuelles, le Salon par exemple. Il est vrai de dire que la tâche était relativement plus facile à cause du nombre restreint des toiles. Le goût exquis de cette exposition faisait honneur aux organisateurs. Je pus avec une grande satisfaction constater un sérieux effort artistique, et je souhaite ardemment que les affaires de la colonie redeviennent prospères afin que les artistes puissent pousser activement leurs études. Mais l'exposition tombait mal, juste au moment de la chute des banques, si bien que les achats ont été nuls.

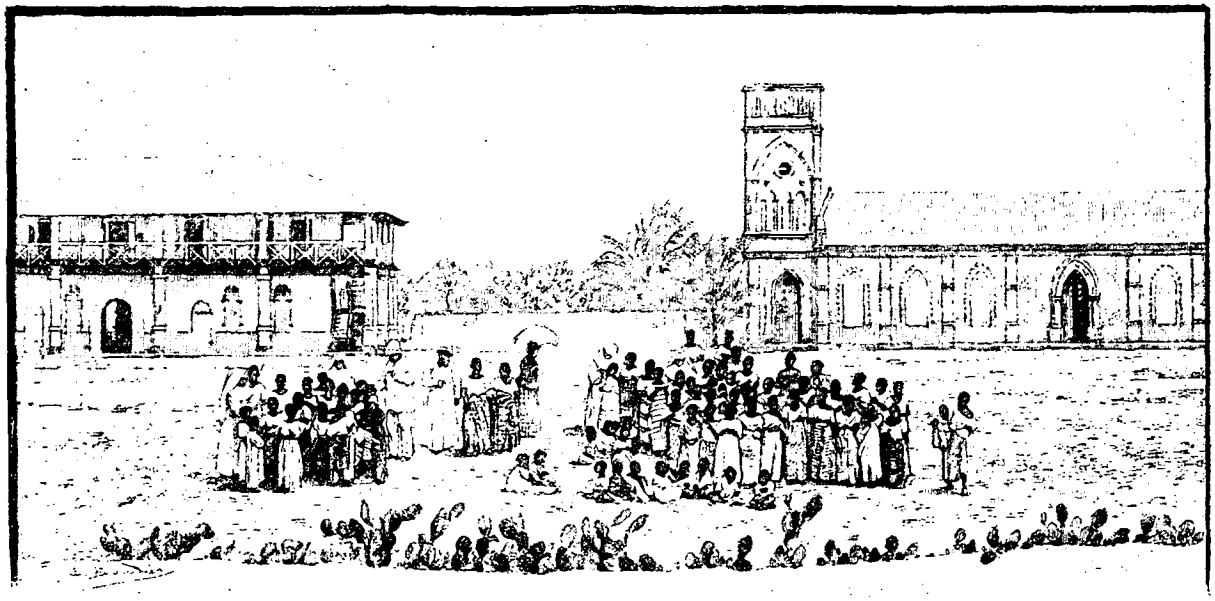
On rencontre peu de Français en Australie. Notre habitude de vouloir rester dans notre pays en est la seule cause. Nous croyons à tort que lorsque nous quittons Paris, nous tomberons dans des pays sauvages où la civilisation est nulle; c'est pour nous un exil; notre caractère ne s'y prête pas, et bien à tort. Pourquoi alors colonisons-nous? Quand il s'agit de conquérir en de lointains pays, nous ne craignons pas d'y envoyer nos hommes, nos officiers, jeunes gens distingués et d'avenir, et qui périssent misérablement au coin d'un buisson, terrassés par la fièvre maligne. Lorsque, après tant de sang versé, d'argent dépensé, le pays est reconnu nôtre par les puissances étrangères, il serait si simple d'y envoyer des familles honnêtes, pauvres et que le sol de notre France ne peut pas nourrir, de leur donner des terres, des instruments, de leur assurer même l'existence pendant les premiers mois de leur installation jusqu'aux prochaines récoltes qui leur donneraient de quoi vivre. Les jeunes gens désœuvrés, possédant quelques capitaux, pourraient les faire fructifier sous leurs yeux, au lieu de devenir de parfaits inutiles. Que ne prenons-nous exemple sur les Anglais, qui, il faut leur rendre cette justice, sont nos maîtres en cette matière! S'ils n'avaient pas su s'y prendre, l'Australie après cent ans d'occupation offrirait-elle les ressources inouïes qu'elle possède? Nous avons eu le droit bien avant eux de dire cette phrase orgueilleuse, qu'ils disent maintenant à leur avantage : « Le soleil ne se couche jamais sur le territoire de notre empire ». Une grande partie de leurs colonies ont été françaises; ils nous ont arraché les unes par une diplomatie adroite, notre incurie a perdu les autres. La façon dont ils ont su si habilement subtiliser l'Égypte, ne me donne-t-elle pas raison? L'étendard britannique flotte à peu de frais et pour longtemps sur les blancs minarets du Caire.

(*A suivre.*)

EUGÈNE GIRARDIN.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



MISSION CATHOLIQUE D'AGOUÉ. — DESSIN DE BOUDIER.

VOYAGE AU PAYS DES ÉOUÉS[1]

(DAHOMEY),

PAR M. ALEXANDRE L. D'ALBÉCA,

ADMINISTRATEUR COLONIAL.

IV

Agoué. — La Mission catholique. — Brésiliens, Minas et Malais. — Mœurs et coutumes. — Bout de l'an chez les Malais. — Métempsycose et immortalité de l'âme. — La rivière Mono. — Les Éoués dits *Ouatchis*. — Guerriers et cultivateurs. — Une excursion au Tado. — Le souverain pontife des Éoués. — Conclusion.

CANOTIER MINA. — GRAVURE DE BERG, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

La lagune d'Agoué qui commence vers Abananquein, à l'endroit où le Mono, venant du nord, tourne brusquement à l'est, coule de l'est à l'ouest, et est alimentée en partie par les pluies, en partie par la rivière d'Akrakou. Son courant est faible, sa largeur de 70 à 80 mètres. Très sinueuse, elle serpente encaissée entre des terrains cultivés, plantés de palmiers et de cocotiers. Après des coudes nombreux qui lui donnent une longueur de 30 kilomètres, elle se joint aux lagunes qui viennent de l'ouest pour se déverser dans la plaine basse où se trouve Petit-Popo. A 500 mètres des factoreries de cette ville la mer fait quelquefois une brèche par laquelle s'échappe le trop-plein des eaux de l'intérieur.

Au premier abord, vue de loin, Agoué (*Ajigo*) paraît une grande ville. La présence de nombreux métis brésiliens qui ont des maisons blanchies à la chaux lui donne un aspect civilisé. Il y a en tout 7 000 à 8 000 âmes, disséminées dans autant de cases bâties en argile pétrie ou en bambou, au rez-de-chaussée. La population, fréquemment décimée par la variole, est composée de Minas venus de Petit-Popo, d'Eoués, et de Nagos dits *Malais*, tous musulmans. Les cabécères d'Agoué les tiennent en estime et ne les persécutent pas. Comme partout en Guinée, ils sont industrieux et commerçants et constituent l'élément intelligent. Les créoles sont tous chrétiens. Vers 1835 des esclaves libérés vinrent de Bahia s'établir dans ces parages et fondèrent une petite chapelle sur l'emplacement où se trouve aujourd'hui le cimetière. Le doyen de ces *vestidos* s'appelait Joachim d'Almeida. Il consacra l'église au *Senhor Jesus da Redempção*, en souvenir d'une église de Bahia, très fréquentée. La petite chapelle des d'Almeida n'existe plus; en revanche Agoué possède une belle église qui ne déparerait pas

1. *Suite. Voyez tome Ier, p.* 85, 97 *et* 109.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

AGOMÉ-SÉVA (PAGE 124). DESSIN DE BOUDIER.

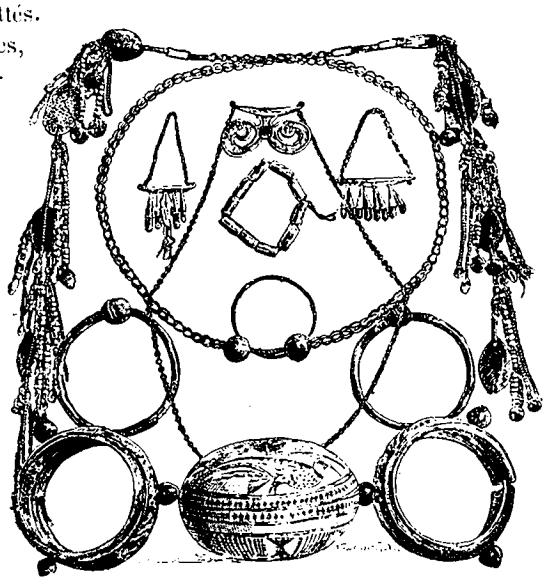
un grand chef-lieu de canton de France. Le clocher, élevé de 15 mètres au-dessus du niveau de la mer, s'aperçoit du large et sert de point de repère aux navigateurs. Les missionnaires, habillés de blanc, célèbrent la messe tous les dimanches, et l'on vient de tous les environs l'entendre. A côté de l'église, la Mission, avec ses salles d'école, mérite une visite particulière. C'est un édifice à double véranda, bâti selon les règles de l'hygiène coloniale; on y respire un air frais et pur venant de la mer. A la suite de la création de la préfecture apostolique du Dahomey, instituée par bref pontifical en date du 28 août 1860, deux Français intrépides, le Père Borghero et le Père Ménager, entreprirent, mais sans grands résultats, d'évangéliser les noirs de cette contrée. Ils réussirent cependant à gagner assez leur confiance pour être pris pendant longtemps comme arbitres dans les palabres. L'instruction des enfants, l'exercice de la médecine, la distribution gratuite de médicaments, la culture maraîchère, sont les principales occupations des Pères et des religieuses, qui dépendent du séminaire des Missions africaines de Lyon, dirigé par le R. P. Planque, un des hommes qui ont le plus contribué à la propagation de la langue française en Afrique. Les PP. Chausse. Bouche, Baudin, Morane, dont les travaux littéraires sont aujourd'hui encore les seuls documents importants pouvant guider les linguistes, appartiennent à cette confrérie. Leur œuvre, continuée de nos jours, est considérable. Lagos, Porto-Novo, Cotonou, Ouidah, Grand-Popo, Quittah ont comme Agoué des missions catholiques et des écoles où l'on enseigne le français aux petits Eoués, dont l'intelligence est très vive jusqu'à l'âge de puberté. Les Pères Morane et Beauquis sont les premiers Français qui aient pénétré dans l'intérieur. Ces deux missionnaires ont visité, dès 1886, la République d'Atakpamé au nord-est de Togodo et jeté les bases d'une ferme-école.

Agoué n'a pas d'importance commerciale. C'est le point de ravitaillement pour les volailles, fruits et céréales; mais les produits riches, huiles et amandes de palme, vont à Petit-Popo et à Grand-Popo. Les grandes maisons n'ont pas de succursales à Agoué; les Allemands seuls ont des commissionnaires et quelques boutiques.

D'ailleurs les habitants sont paresseux et se contentent de vivre sur le bord de la lagune ou sur le sable jaune et poreux, sans rêve ni ambition, se nourrissant de poisson frit, de manioc pilé, de maïs cuit. Les esclaves cultivent la terre, qui suffit à tous les besoins. Pas d'inégalité, pas de pauvreté, liberté individuelle absolue. Les chefs, Tadjiropo, Ahrtanté, John Ayhé, sont des notables plutôt que des maîtres, n'ont aucune autorité et ne sanctionnent pas leurs décisions. Seuls les féticheurs sont écoutés. On retrouve à Agoué le même fétichisme qu'à Ouidah, mais plus ouvert, moins entouré de mystère. On fait fétiche fréquemment et sans se gêner.

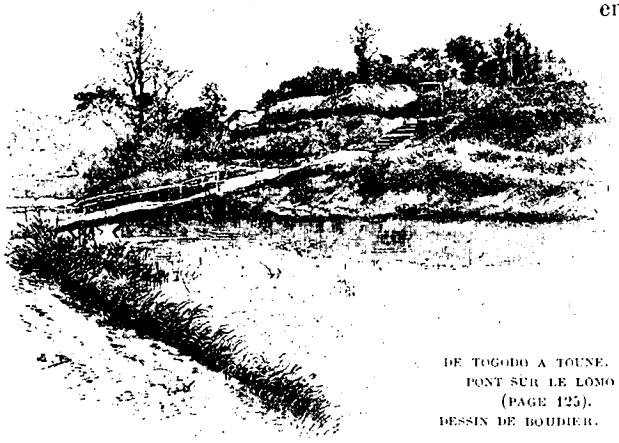
Le *gongon* sonne. C'est une sorte de clochette en fer épais sans battant et sur laquelle on frappe avec une baguette de bois ou de fer dans les cérémonies publiques et dans les processions. Une longue file de femmes, jeunes et vieilles, circule dans les rues, annonce la pluie, et prévient de se méfier d'*hévioso*, génie de la foudre. Si le fétiche est irrité et qu'une case ait été brûlée, les mêmes prêtresses se dévêtent et procèdent à l'élimination des objets imprégnés du fétiche de la foudre et au transport des cadavres dans le lieu destiné à cet office.

Il est interdit de donner la sépulture aux gens qui meurent endettés. Comme les membres d'une famille sont solidaires les uns des autres, ils paient souvent pour pouvoir enterrer leur parent et faire ses funérailles; l'Eoué pense que le mort revient ennuyer le vivant, quand il n'a pas été officiellement enseveli. En général, on a une grande vénération pour les défunts. Il y a un embryon de croyance à l'immortalité de l'âme, et même à la métempsycose. Tous les ans, quelle que soit sa position sociale, un noir célèbre la fête des morts. N'aurait-il qu'un pagne, il le vendra pour acheter un peu de poudre et du tafia, pour faire boire ses amis. Comme il n'existait pas de cimetière avant l'occupation française, on enterrait dans les maisons et l'on creusait même la fosse dans la chambre où l'individu était décédé. On lui laissait des victuailles la nuit pour manger, et l'on allumait des chandelles ou des écuelles en terre remplies d'huile de palme, qui, au moyen d'une mèche de coton, fournit un excellent élément d'éclairage. Il est aussi d'usage que les plus proches parents restent au moins dix jours à pleurer, dormir, manger, et tirer des coups de fusil. On fait exception à la règle pour des gens qui meurent d'une maladie épidémique ou de mort accidentelle, quoique le suicide soit rare. Je n'ai même jamais



BIJOUX DES INDIGÈNES. — DESSIN DE FAUCHER-GUDIN.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



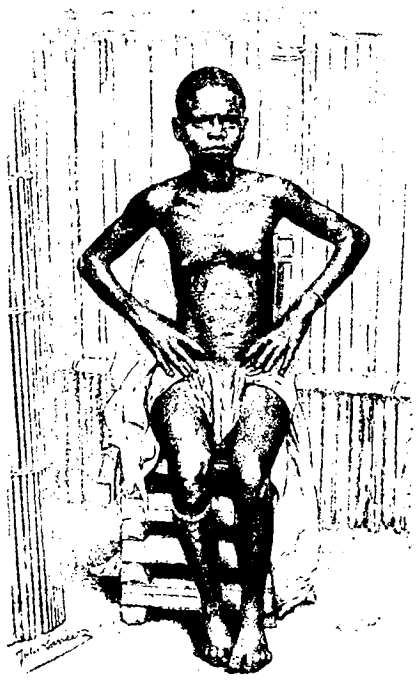
DE TOGODO A TOUNE. PONT SUR LE LOMO (PAGE 125). DESSIN DE BOUDIER.

entendu dire qu'un noir eût mis fin volontairement à ses jours. Ils tiennent au contraire beaucoup à la vie, et recommandent de mettre des cauris dans leur cercueil pour pouvoir vivre encore dans l'autre monde sans avoir besoin de travailler. J'ai assisté à un bout de l'an chez les Malais d'Agoué. L'*halloufa*, le seigneur Adriano da Gloria (*sic*), se tenait au centre d'un groupe d'éphèbes qui récitaient à voix basse des versets du Coran et la prière des morts. Derrière les acteurs, sur des piquets les chapeaux et les pagnes préférés des défunts, qui sont censés revivre et assister à la cérémonie. Cette sorte d'évocation des habitants d'outre-tombe est saisissante par sa simplicité. L'halloufa interroge les âmes : « Avez-vous de quoi manger là-bas? Êtes-vous heureux? Que vous faut-il? » On raconte ensuite aux vieux parents tous les événements qui se sont produits depuis l'an dernier, on les tient au courant des mouvements dans le personnel de la maison, achat, évasion ou décès d'esclaves, mariages et naissances des gens libres, chiffre d'affaires, etc. Et après la cérémonie sérieuse, le tam-tam reprend, accompagné de coups de fusil et de libations copieuses, même chez les musulmans.

L'islamisme en Guinée est toujours entaché d'un peu de fétichisme. Les noirs n'adoptent jamais complètement une religion. Ils l'approprient à leurs habitudes, immuables malgré les événements politiques et la fréquentation des Européens.

Dans les rues, comme on travaille peu, hommes et femmes jouent à l'*ayo* à douze trous. La partie se fait à deux. Les joueurs ont vingt-quatre graines qui tiennent lieu de jetons; ils les répartissent par quatre dans les trous, de chaque côté; puis, comme au tric-trac, chacun joue avec les graines du vis-à-vis et les porte une à une de gauche à droite. Lorsque les jetons du premier joueur rencontrent ceux du second par deux ou un, il y a prise, et le jeu se continue jusqu'à ce que l'un des partenaires n'ait plus de munitions. Autour des joueurs se tiennent des parieurs, des conseillers, des spectateurs oisifs qui suivent attentivement la partie, poussent des exclamations gutturales, font des contorsions des plus expressives.

A Agoué les châtiments infligés aux criminels sont très sévères. Après des jugements sommaires, quand il y a eu flagrant délit, on empale le condamné, on le brûle vif, on le décapite, on l'assomme, on l'étrangle. La peine du talion est en honneur. J'ai eu l'occasion de sauver la vie à un misérable esclave nommé Boco, originaire du Mossi, qui avait tué son maître et s'était ensuite réfugié à la Résidence. La foule voulait s'en emparer et le lyncher. Les chefs le réclamaient pour faire justice. On l'eût, si je l'avais livré, mis en croix à hauteur d'homme, et chaque membre de la famille de la victime eût eu le droit de lui enfoncer un couteau dans le corps, de lui couper qui une oreille, qui un doigt. Je préférai, au grand mécontentement des noirs et même des créoles qui se disent civilisés, envoyer Boco à Dakar, pour être traduit régulièrement en cour d'assises. Son avocat réussit à ne le faire condamner qu'à cinq ans de prison pour meurtre. A Agoué il y a un dicton : « Le sang demande du sang ».



JEUNE FILLE DE TOUNE.

On se rend dans la vallée du Mono et chez les Éoués dits *Ouatchis* ou *Adjaas* par Akrakou et Agomé-Séva. Sept heures de hamac, à travers des palmiers. A première vue on croit que les villages sont abandonnés. Cela tient à ce qu'au moment des cultures les gens vont aux *mattes* ou champs et s'établissent dans les fermes ou *gleta*, pour ne rentrer au chef-lieu, laissé à la garde des vieillards et des infirmes, que lorsque le travail a cessé. Dès que la récolte est faite et que la subsistance de la communauté est assurée pour quelques mois, les villages se repeuplent et l'on commence à faire tam-tam au clair de lune. Les Éoués sont très prolifiques. On trouve fréquemment 10 et 15 enfants par famille. On peut sans exagération évaluer à près de 200 000 les individus disséminés entre Agomé-Séva et le haut Mono. Il est néanmoins très difficile de faire des recensements précis.

La vie domestique est simple, douce, patriarcale. La famille est en honneur. Tout le monde vit en commun dans la cour, divisée en petites cases. Le père, le maître, est aimé et respecté. Les femmes légitimes tolèrent les concubines. Le rôle de maîtresse de maison est rempli par la femme la plus ancienne, qui gouverne au nom de l'époux. L'Éoué prend autant de

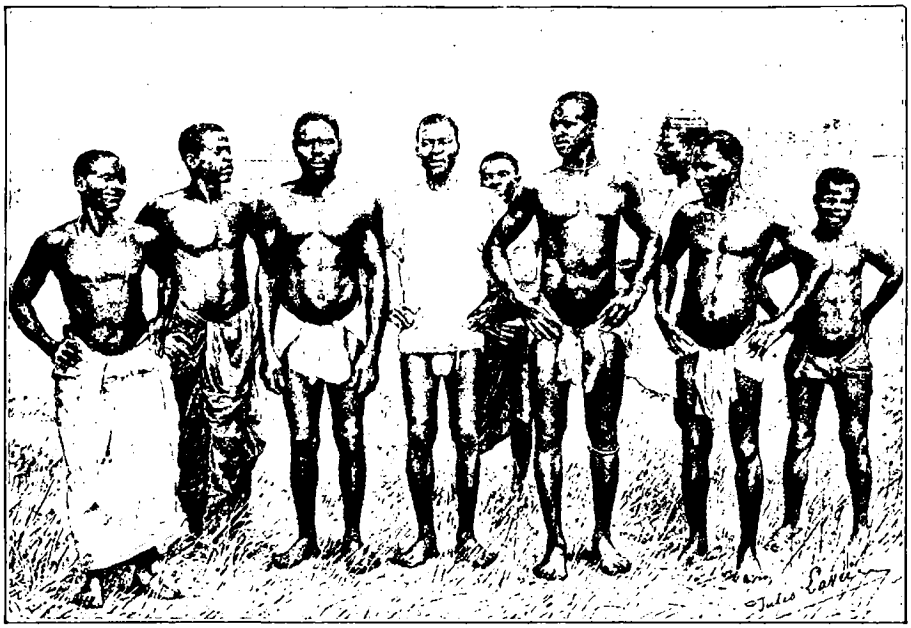
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

femmes qu'il peut en entretenir. La cérémonie du mariage consiste en un palabre avec le père. Le fiancé apporte la dot, fait ses cadeaux. Les parents consultent le fétiche et accordent ou refusent la main, selon la décision de l'oracle. Les dots varient entre 100 et 150 francs. Mais c'est toujours l'homme qui doit représenter cette somme, jamais la femme. Ce n'est pas un achat, c'est une garantie offerte aux parents.

Agomé-Séva est la capitale des peuplades placées sous notre protectorat depuis le 21 juillet 1885. C'est un point important : les maisons Régis et Fabre y ont des comptoirs. Toutes les huiles et amandes y sont rassemblées avant d'être dirigées sur Grand-Popo.

A 20 kilomètres au nord on trouve Athiémé, débouché des produits de l'intérieur. On s'y rend en cinq heures de pirogue, en remontant le Mono. Nos négociants y possèdent aussi d'importantes factoreries. Les eaux de la rivière sont toujours assez hautes pour permettre aux pirogues de circuler en toute saison. La largeur du Mono est de 50 mètres, sa profondeur de 3 mètres. La distance que j'ai parcourue sur le fleuve est de 23 à 24 kilomètres. Par terre on se rend d'Agomé-Seva à Athiémé en trois heures de hamac.

Athiémé est aujourd'hui le chef-lieu d'un cercle. Tous les villages environnants, Locossa, Chanou, Dobo, Topli, Gionougoui, Agomé-Glosou, Ouademé, sont des centres peuplés, mais sans aucune action les uns sur les autres. Personne ne reconnaît au voisin le droit de s'immiscer dans les affaires locales. Seul le roi de Toune, Pohenzon, paraît avoir une certaine influence plutôt spirituelle que temporelle sur les divers chefs ouatchis et dans la région des Popos, à cause du caractère fétiche attribué au terrain qu'il occupe. La chute des Fons a amoindri le prestige de Pohenzon, qui avait des relations suivies avec Abomey, mais qui a su garder une prudente neutralité pendant les derniers événements. Ce chef est une sorte de pontife suprême. Son bâton jouit d'une grande considération.



TYPES ÉOUÉS. GRAVURE DE BERG, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

On se rend à Toune, chef-lieu du Tado, soit par le Mono, soit par terre. J'ai fait le voyage des deux côtés. La première fois en 1889, je suis passé par la rivière. A Topli, au nord d'Athiémé, j'ai trouvé un gros bourg peuplé de fétichistes fanatiques. Il y a une école d'initiation très fréquentée. Les habitants, hostiles aux marchands, ne veulent pas de factorerie.

Le courant commence à devenir rapide dans le Mono, la navigation difficile, les berges sont escarpées. La largeur moyenne du fleuve est encore de 40 mètres, sa profondeur de 2 mètres. En aval de Topli, à Dedepoé, j'ai rencontré les premiers cailloux. A Amedenta, port de la région de Ouademé et des Dobos, la végétation change ; les palmiers sont plus rares ; on rencontre les ficus en quantité. A droite et à gauche, des ondulations de terrain. Les rives du Mono sont peuplées de *Kotafons*, Dahoméens émigrés d'Agony et d'Abomey.

J'atteignis Togodo le 20 juillet 1889 avec peine ; les canotiers avançaient difficilement le long des berges en s'accrochant aux branches des arbres. Nous passons trois rapides, Alizanou, Aoma, Pako. Quoique les eaux fussent hautes, il n'y avait que 1 mètre de profondeur, 30 à 40 mètres de largeur. Nous avons mis 9 heures pour faire le trajet, à cause de la violence du courant.

Togodo est le point de convergence de caravanes venant d'Atakpamé, de Pessi, de Sagada. On voit dans les cases des sacs de sel, déposés par les marchands qui viennent les chercher dès qu'ils ont assez de porteurs à leur disposition. Jusqu'en ces derniers temps, c'est à Togodo qu'on venait rassembler des esclaves pour la vente, prohibée depuis longtemps sur le littoral. Aussi les chefs de Togodo ne voyaient-ils pas d'un très bon œil le passage des blancs, dont ils redoutaient l'ingérence toujours bienfaisante aux malheureux captifs.

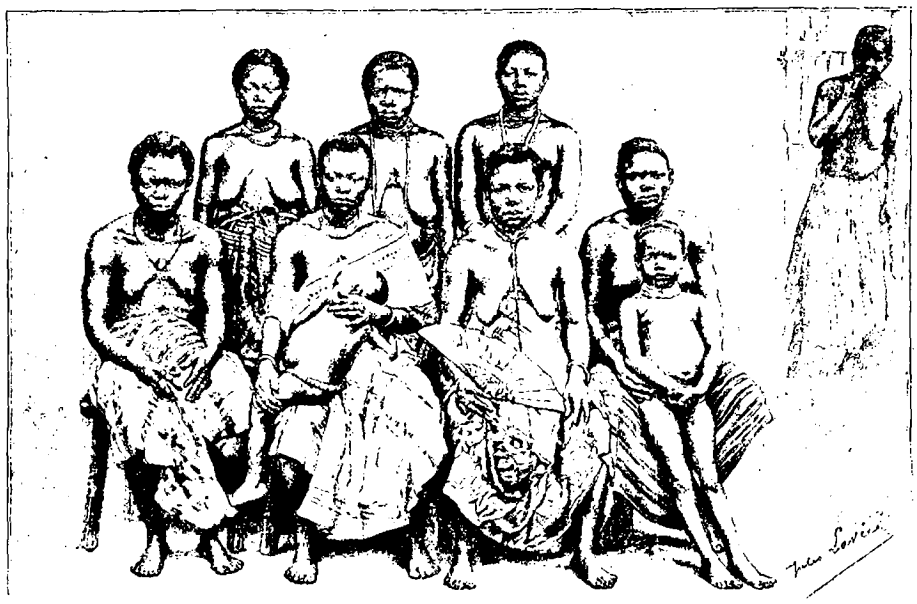
Aux environs de Togodo, à une heure de marche, se trouvent les chutes d'Adjahanoum. Le Mono, large à peine de 20 mètres, encaissé entre des roches de granit, se précipite brusquement d'une hauteur de 15 mètres. En amont des chutes, le lit a 40 et 50 mètres de largeur ; dans les eaux circulent des hippopotames. Si le pays

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

n'était mamelonné et sensiblement plus élevé que les régions du sud, on pourrait croire que les rochers d'Adjahanoum ont été apportés là par hasard et ne constituent qu'un accident. Je crois même qu'il ne serait pas difficile de les faire disparaître, ce qui permettrait de tracer par le Mono une voie de pénétration vers le Tchandjo. Le fleuve coule tout entier en territoire français, sauf une bande insignifiante entre Seana et Sakongé (de 6°41'40" à 6° 44' 28" de latitude nord).

La route de Togodo à Toune par Ouonkemé et Tobamé traverse un pays ondulé, parsemé çà et là de rochers de granit et de blocs de grès rouge, rempli de cultures, de grandes plantations de cotonniers, de cocotiers et de palmiers. Le tafia étant rare, on boit du vin de palme. Pour se procurer ce liquide très rafraîchissant, les noirs montent au haut du palmier, sans échelle, en s'aidant d'une corde enroulée autour de l'arbre et qui les soutient par le milieu du corps. En se tenant au palmier d'une main et pressant du pied de bas en haut, le sommelier monte à la cave. Il fait l'incision, place une feuille de bananier pour servir de rigole et descend; en bas, une calebasse ou un pot reçoit le liquide frais, fade et sucré. Quelques heures après, le breuvage devient pétillant et peut se boire. Après deux ou trois jours de fermentation, il devient âpre et enivre. Les noirs cependant lui préfèrent le genièvre et le tafia, dont ils sont très grands amateurs et qu'ils ne cessent de nous demander.

Quatre rivières se jettent dans le Mono, l'Haévi, le Togodononoum, le Papatonoum et le Lomo. Ce sont des torrents sans importance. Nous traversons le dernier sur un petit pont en roniers. L'eau du Lomo sort toute blanche d'un seuil de rochers élevés de 10 à 15 mètres et forme une série de tourbillons dans lesquels il serait dangereux de se risquer à pied.



FEMMES ÉOUÉS. — GRAVURE DE BERG, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Toune, où je suis entré pour la première fois le 23 juillet 1889, est un village bâti en barre rouge; il renferme plus de cases fétiches que d'habitations confortables; partout des legbas en terre affublés de long phallus. Pohenzon ne manque pas de me dire que je suis sur un terrain sacré que jamais blanc n'avait foulé avant moi. Ma visite me coûte quelques cadeaux, comme d'usage, et je suis vite classé « bon blanc ». « Maintenant que nous sommes les enfants de la France, elle doit nous nourrir », ajoute Pohenzon. Les noirs ont l'instinct budgétivore, comme de simples électeurs français.

La route de l'intérieur de Toune à Athiémé passe sous d'épaisses forêts de palmiers à huile. Les villages, très clairsemés, sont perdus au milieu de la brousse. Ils sont défendus contre les invasions subites par une fortification naturelle, la végétation très dense. Un taillis épais entoure chaque village, et les chemins aboutissent à des portes, faites avec des troncs d'arbres. Des sentiers à peine visibles se croisent en tous sens et vont même se perdre sans issue dans la forêt. Nous avons un guide ouatchi qui pousse de temps en temps un cri, auquel on répond d'un point quelconque du fourré. Ce sont des sentinelles et des postes avancés. Les Éoués se gardent constamment. Avant la guerre ils craignaient les Dahoméens. Aujourd'hui ils ont peur les uns des autres. Le brigandage est assez répandu entre Dobo et Bopa-Sahoué. Des haines très vivaces existent entre les divers centres, et les gens cherchent à se voler les esclaves et les femmes. On manque de dames dans la forêt ouatchi. Les Dahoméens les ont presque toutes enlevées en 1891, au sac de Ouatchikomé. Elles sont d'ailleurs peu agréables à voir : elles ont un visage bestial et des allures qui éloignent l'homme le plus enthousiaste. A 50 kilomètres du littoral on ne trouve aucune trace de coquetterie. C'est la femelle, aux affinités simiesques. Les mâles eux-mêmes ont l'air de sauvages; un pagne très court et très sale leur entoure les reins.

Nous arrivons à Sahoué, résidence du chef de guerre Pobiry, du général des Ouatchis, comme disent les interprètes Mensah et Péreira. Hansa Pobiry est un homme de cinquante ans environ; il a l'air intelligent et a cherché pendant la dernière campagne à se rendre utile. Il n'a pu être secondé; ses guerriers, très bruyants, très loquaces en dehors du champ de bataille, se sont montrés pusillanimes dès que M. Audéoud, chef de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

BOUT DE L'AN CHEZ LES MALAIS D'AGOUÉ (PAGE 123). — GRAVURE DE BERG.

bataillon d'infanterie de marine, chargé par le général Dodds de faire une diversion dans l'ouest, a voulu les faire marcher à l'ennemi.

Pobiry a un trompette qui souffle dans une corne de bœuf. Il fait toutes sortes de variations ennuyeuses et assourdissantes et ne se tait que quand il est tout à fait épuisé, c'est-à-dire à la nuit tombante.

Le commandant Audéoud et moi avons assisté le 13 septembre 1892 à un rassemblement des fameux guerriers. Dès l'aube, grande animation dans le village. Les Ouatchis arrivaient les uns après les autres, se serrant la main avec frénésie, échangeant le signe de l'amitié : un frottement saccadé de l'index et du médium contre le médium du partenaire, et les saluts d'usage, la kyrielle usitée des génuflexions et des embrassements. Tous ces hommes de guerre ont chacun leur harnachement complet : deux kilogrammes d'amulettes sur le corps, des cartouchières, des besaces, une queue de cheval, une dent de panthère, des moustaches de chat-tigre. Au son des *pesi* et des *hongs*, au bruit des *assan*, les cours des cases se remplissaient, bondées de visiteurs et de curieux. Le vin de palme coulait à flots, car tous avaient fait beaucoup de chemin. A 10 heures, il y avait 300 guerriers. Pobiry leur tint un speech et entama un pas guerrier. La meilleure manière d'exciter l'enthousiasme, c'est de danser, et les chefs relèvent leur prestige en piquant leur cavalier seul. Les spectateurs poussent des cris de guerre et applaudissent avec frénésie. Tous ces gens n'ont pas mauvaise mine; mais c'est de l'opéra-bouffe nègre. Pas un n'a de courage pour une affaire quelconque. Nous les avons vus à l'œuvre. Ils nous ont lâchés piteusement le 14 octobre devant Pédadenoum, au passage de l'Ahemé. Mais ils sont très hâbleurs, parlant et gesticulant à tout propos, et ne pouvant pas dire vingt mots sans esquisser un mouvement chorégraphique quelconque, le fusil à pierre à la main.

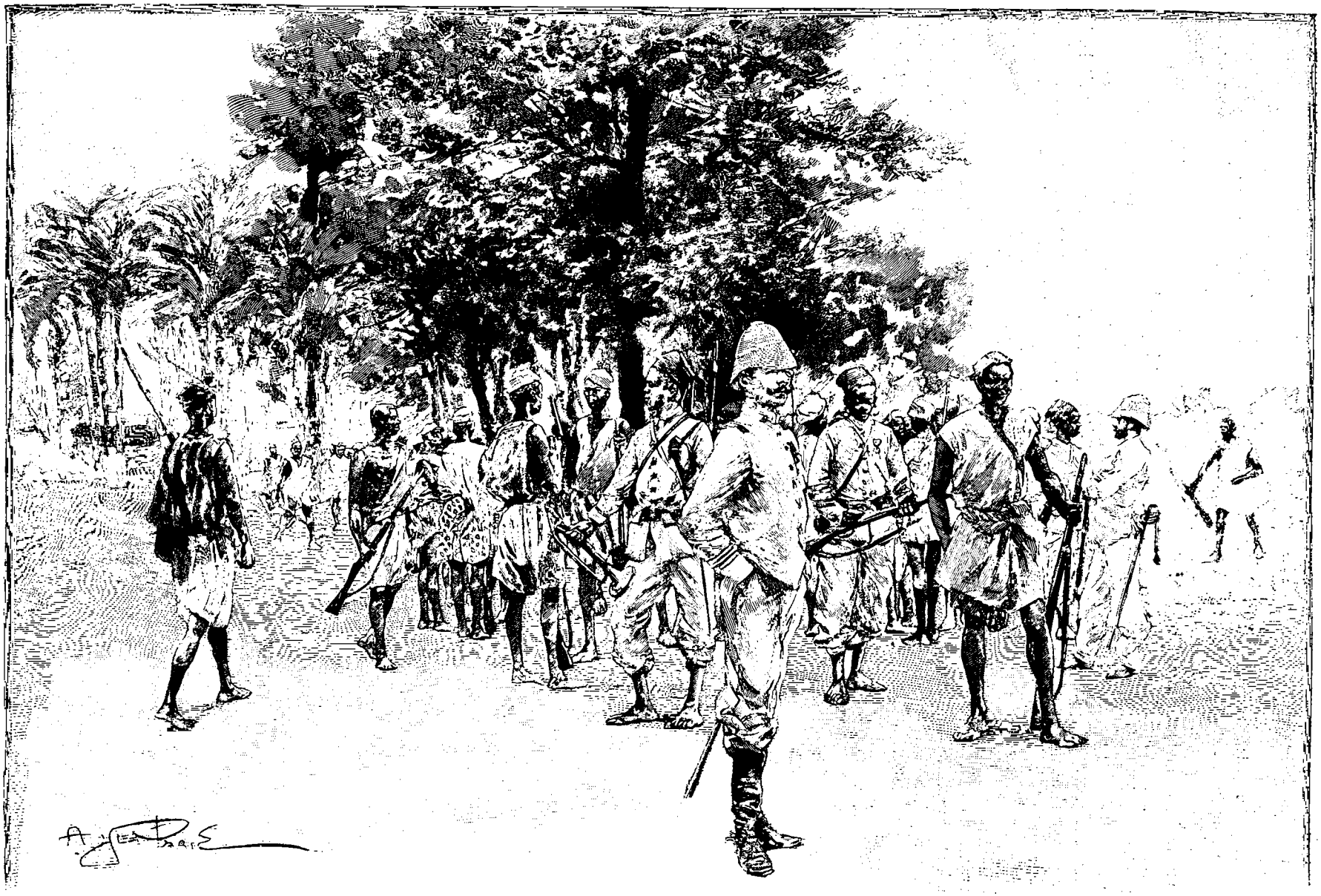
Il faut cependant leur rendre quelque justice. Ils sont bons cultivateurs et bons chasseurs. Ils tuent fréquemment des daims et des biches, qui abondent sur le plateau de Sahoué.

Je reviens à Grand-Popo par l'Ahemé et Komé. Je quitte Sahoué à cinq heures du matin, accompagné de Pobiry et de quelques guerriers. C'est un véritable dédale de sentiers autour du village. De Bopa à Komé en hamac. Nous marchons dans un chemin à peine frayé; on a toutes les peines du monde à avancer. Le chef de Komé est en train de discuter avec ses sujets pour rebâtir le village, détruit par Behanzin.

A Sé, gros bourg très peuplé, il y a quatre chefs, mais aucun ne veut nous donner des porteurs pour remplacer les gens de Pobiry qui désirent s'en retourner chez eux. Tous ces noirs ont peur de sortir des limites de leur habitat ordinaire. A Dré, où nous arrivons avec nos premiers porteurs, on trouve quelques Popos disposés à nous aider moyennant salaire. Ce grand village n'a pas de chef, l'ancien étant mort sans être remplacé. Pendant l'interrègne il est interdit aux habitants de parler du mort et de dire qu'il n'existe plus. Quand on demande le chef, les indigènes baissent les yeux et gardent le silence. Si l'on insiste, tout le monde se met à rire d'un air embarrassé; enfin l'un des chefs présents s'approche de l'interprète et lui dit tout bas que le chef a été tué par les Dahoméens. Et les spectateurs d'éclater de rire bruyamment.

Quoique le mot Dahomey revienne à chaque instant dans les conversations, les guerriers de Behanzin ne sont pas venus jusqu'ici. Ils ont formé un raid sur Komé et se sont sauvés craignant des représailles, faciles dans un pays naturellement protégé par sa brousse intense. Les gens de Dré nous donnent des guides pour aller à Adjara. Nous continuons la série des chemins affreux, à travers les marais de la Sarzoué, les clairières plantées de cotonniers, et les champs de maïs. On arrive à six heures du soir à Adjara. Pas de pirogues pour rentrer à Grand-Popo; nos gens nous proposent de nous rendre à pied jusqu'à Eoué, où nous trouverons le moyen de passer à la Résidence. Ici se place un petit incident qui donne une idée de l'esprit cauteleux des Eoués, qui, dans les moindres actes de la vie ordinaire, sont rusés et défiants. Voulant causer avec le chef de village, je le fais appeler. Un individu se présente et me dit que le chef est absent. Je vais à la case dudit chef pour vérifier. « Le chef, me répond un brave tisserand qui travaillait sous une véranda, mais il est allé à votre rencontre quand on l'a appelé! D'ailleurs le voici derrière vous. » Et il désigne le bonhomme qui venait de me dire que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



RASSEMBLEMENT DE GUERRIERS OUATCHIS. — DESSIN D'A. PARIS, GRAVÉ PAR DEVOS.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

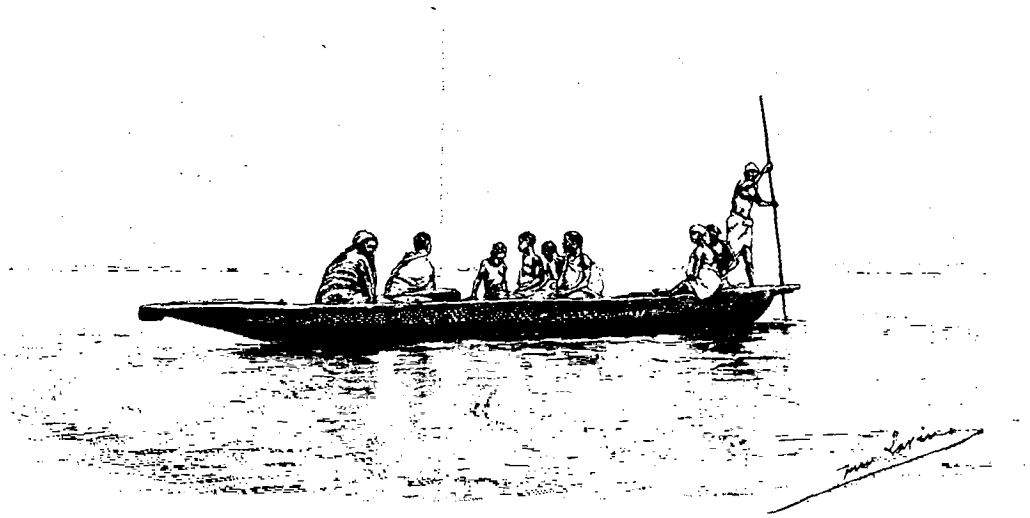
le chef était absent. Le faire empoigner, ficeler et amener à Grand-Popo fut l'affaire d'un instant. Il quitta son pays au milieu des rires et des huées de ses concitoyens, qui le lâchaient piteusement dans son malheur. La rivière d'Adjara, qui débouche derrière Éoué, est vaseuse et encaissée. On la traverse à dos d'Éoué. La nuit arrive complète. Nous sommes dans un couloir formé de palmiers; on n'y voit goutte, chacun de nous empoigne le pagne d'un nègre, et nous marchons à la queue leu leu comme des aveugles. Grâce au vieux Kouakou, qui nous prête une pirogue, nous traversons le Mono et nous arrivons à la Résidence à 8 heures. Rude journée! Nous marchions depuis 6 heures du matin. Ce sont des étapes qui comptent sous le chaud soleil des Tropiques.

J'arrête là mes souvenirs sur les Éoués, braves gens absolument inoffensifs. Grâce aux armes françaises, ils sont aujourd'hui libres et pourront, au contact des Européens, se développer un peu. Une superstition grossière et la crainte d'être pris comme esclaves les ont longtemps retenus dans leurs forêts épaisses.

Ils sont redevenus Français, après avoir été en proie à toutes les vexations. Du XVI^e^ au XIX^e^ siècle, les colonies européennes d'Amérique, ayant besoin de main-d'œuvre, envoyaient leurs voiliers acheter des esclaves sur cette partie de la côte d'Afrique. Pour satisfaire aux demandes de « bois d'ébène », les chefs nègres se firent la guerre entre eux et vendirent leurs captifs aux étrangers. Les épidémies, la famine, l'agglomération sans cesse croissante d'êtres humains très prolifiques resserrés sur leurs territoires, la crainte du plus fort, les guerres incessantes que les nègres, quand ils ont une organisation politique quelconque, se font entre eux pour se prendre leurs esclaves et leurs animaux domestiques, sont les causes des nombreuses migrations et révolutions qui ont troublé cette contrée. Le groupe Fon, composé d'hommes audacieux, gouvernés par des chefs intelligents, fut le plus fort. Il écrasa petit à petit ses voisins. Ses succès furent facilités par l'état social rudimentaire des Éoués, apathiques et mous, comme ils sont encore aujourd'hui. Les générations successives ont laissé cette famille au même point de vie patriarcale où nous la retrouvons partout où nous l'avons rencontrée. Ces aborigènes furent facilement dominés par les Fons, qui entrèrent en relations suivies avec les Européens établis depuis le XIV^e^ siècle à Savi. Français, Anglais et Portugais, pressés d'avoir de la cargaison pour leurs bateaux, donnèrent des conseils, excitèrent la concurrence, enseignèrent la politique et l'art militaire. Les Dahoméens soumirent successivement Alada, Savi, Godomey, Ouidah, et placèrent des délégués dans les Popos.

Les autochtones, cultivateurs paisibles et chasseurs inoffensifs, se dispersèrent peu à peu et s'établirent dans les villages lacustres ou sur le bord de la mer, protégés par les lagunes côtières, ou sur les plateaux boisés entre Mono et Goufo, qui leur permettaient de se cacher et de voir venir l'ennemi. La cohésion politique même fut illusoire, puisque le lendemain de la prise d'Abomey on a constaté partout le réveil de petites nationalités assoupies depuis trois cents ans, qui, sans résister ouvertement, opposaient la force d'inertie aux menaces et aux mesures de rigueur des *bonougans* ou délégués du pouvoir central. Ces derniers, chargés des approvisionnements, avaient maintenu les anciennes zones de cultures et les bornes des pêcheries pour ne pas froisser des intérêts particuliers et souvent contradictoires, et pour ne pas arrêter la production par des vexations injustes. Les Éoués ont retrouvé dans ces zones de cultures des divisions territoriales définies, et la chute des Fons n'a fait que régulariser un état de choses qui n'avait jamais cessé d'exister. Ils sont venus à nous et nous ont demandé la paix, disant n'avoir rien de commun avec Behanzin et les guerriers. Tous ont accepté notre autorité, et l'on peut tout espérer d'une race prolifique qui a alimenté pendant trois siècles les plantations des deux Amériques, et qui a su conserver sa physionomie malgré les persécutions et les razzias des Dahoméens.

ALEXANDRE L. D'ALBÉCA.



EN PIROGUE. — DESSIN DE J. LAVÉE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE YARRA A MELBOURNE.
DESSIN DE TH. WEBER, GRAVÉ PAR RUFFE.

EN AUSTRALIE MÉRIDIONALE[1],

DEUX MILLE KILOMÈTRES A CHEVAL. — NOTES ET CROQUIS,

PAR M. EUGÈNE GIRARDIN.

LE 17 MAI. — Il existe un quartier dans Melbourne, en plein centre, tout près de Collins Street, qui mérite une grande attention. Nous y sommes allés un certain soir. Une rue large de 5 ou 6 mètres et très longue, à gauche; à droite, des maisons basses, closes, pour la plupart, avec des enseignes minces et longues en bois sur lesquelles des caractères bizarres sont écrits : nous sommes dans le quartier chinois. Depuis quelques années un édit colonial frappe chaque fils du Céleste Empire d'une taxe de 80 livres, soit 2 000 francs, qui doit être versée sur le bateau même, entre les mains d'agents spéciaux, avant le débarquement. C'est pour se préserver d'une invasion de la race jaune que cette loi a été établie. En effet, lorsque les premiers marchands chinois vinrent s'établir à Melbourne, travailleurs comme ils sont, ils ne tardèrent pas à prospérer, et comme ils vantaient leur réussite, leurs compatriotes arrivèrent en foule, amenant leurs femmes, leurs enfants et en même temps leurs usages, leurs vices, qui sont très nombreux. Ils pullulèrent bientôt, englobant tout le commerce pendant le jour, et la nuit devenant la terreur de la ville. Il y a vingt ans on n'aurait pas osé après le soleil couché s'aventurer dans Little Bourke Street, rue qui leur appartenait et où tous étaient entassés en d'ignobles taudis. Maints crimes, maints assassinats ont été commis par eux et jamais on ne trouvait l'assassin. Aujourd'hui, surveillés comme ils le sont par une police bien comprise, le calme est à peu près rétabli, mais il ne ferait pas bon encore s'aventurer seul très tard.

Voici donc ce que nous avons vu. Le policeman avec qui j'étais ouvre une porte qu'on aurait crue fermée ; nous entrons dans un petit magasin de thé, encombré de mille bibelots d'un art charmant, porcelaines microscopiques, transparentes, monstres accroupis, paravents, etc. Une odeur singulière, désagréable, un air vicié nous suffoquent. Nous montons par un petit escalier en colimaçon à l'étage supérieur et nous arrivons dans une petite chambre, éclairée par une faible lampe, qui donne l'impression d'une veilleuse; là, pêle-mêle, hommes et femmes, vieux Chinois à la tête de magots horribles, édentés, de rares poils au menton, l'air bestial, fument dans de courtes pipes l'opium, leur cher opium auquel ils n'ont pas renoncé. Reconnaissant, malgré leur état d'ivresse, le policeman, ils ne disent trop rien. Lui, allant de l'un à l'autre, soulève ici une tête, là une défroque qui est un corps, pour reconnaître son monde. Nous avons ainsi visité quelques-uns de ces bouges, et nous avons été écœurés. Le lendemain, le Chinois reprend son travail, actif,

1. *Suite. Voyez tome Ier, p.* 1, 13, 25, 37, 57, 69, 81, 93, 105 *et* 117.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LES PETITES VILLES DU BORD DE LA MER SONT TRÈS FRÉQUENTÉES PENDANT L'ÉTÉ. — DESSIN ET GRAVURE DE RIOU.

laborieux, sobre le jour, pour recommencer et s'adonner à son vice favori la nuit tombée. Il y a beaucoup de Chinois dans l'intérieur de la colonie; beaucoup d'entre eux sont jardiniers. Quand on voit l'été un coin bien vert, avec de beaux légumes, au milieu d'une contrée desséchée, c'est un Chinois qui habite là, il a su trouver de l'eau; tout le jour, coiffé d'un simple chapeau de paille, sa queue enroulée en chignon autour de la tête, il va, vient, sans se lasser, arrose ses légumes, qu'il vend à bon prix à la ville la plus proche. Les Chinois se placent comme ouvriers menuisiers, ébénistes, pour un salaire minime, et font ainsi une concurrence à l'ouvrier colonial, qui s'en plaint amèrement. Dans le jour on peut sans crainte se promener dans cette Little Bourke Street; on se croirait dans une rue de Hong-Kong; les marchands sur le pas de leurs portes s'entretiennent de leurs affaires; vous ne pouvez croire sans l'avoir vu que dans quelques heures ces hommes seront de véritables brutes capables de commettre tous les crimes.

Les environs de Melbourne sont très peuplés; ils offrent au touriste une série de petites villes, propres et agréables. Celles qui sont situées sur le bord de la mer deviennent pendant l'été un lieu de réunion fréquenté par le beau monde. On y trouve casinos et clubs, très confortables, hôtels bien aménagés. En tête, Saint Kilda, dans la baie de Port Phillip, à un quart d'heure de Melbourne en chemin de fer, à l'embouchure du Yarra; on s'y rend le soir de la ville, par la plage, sur laquelle de nombreux kiosques contiennent des musiciens, qui marient sans honte l'éclat violent du piston à la voix magistrale des flots.

Puis Brighton, Sandringham, et autres localités plaisantes; Queenscliff et Sorrento, situées à l'extrémité de la baie, à l'endroit appelé les têtes (Heads). Je ne compte pas les excursions en Tasmanie et en Nouvelle-Zélande qui se font couramment à bon marché; chaque jour, de *Princess Bridge* (« pont de la princesse ») on assiste à ces départs de bateaux bien aménagés et confortables. C'est de là également que partent les steamers pour la côte, pour Queensland; mais les vaisseaux d'un fort tonnage restent en eau profonde dans la baie, attachés à la longue jetée jusqu'à l'extrémité de laquelle le chemin de fer amène les voyageurs et prend les marchandises. En quittant Melbourne, les Messageries Maritimes relâchent à Sydney, de là en trois jours les paquebots gagnent Nouméa, notre colonie pénitentiaire dans la Nouvelle-Calédonie.

20 mai. — Les côtes sont très dangereuses, à cause du grand nombre de squales qui fréquentent les eaux de l'océan Indien et du Pacifique; on ne voit pas de baigneurs, comme sur le littoral de la Manche, se livrer aux plaisirs de la natation. Des établissements, ressemblant à s'y méprendre à nos bains froids sur la Seine, sont bâtis sur l'eau, de façon à mettre à l'abri les nombreux amateurs de natation.

J'ai assisté un jour à une pêche extraordinaire de requins. C'est une habitude de leur ouvrir le ventre, et l'on y trouve les choses les plus disparates, bouteilles très souvent, dont le verre disparaît presque sous la couche de coquillages qui s'y sont attachés lorsqu'elles sont sous l'eau depuis longtemps. On a même trouvé une fois

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une ancre marine toute rouillée et déformée. Ces monstres avalent tout ce qu'ils trouvent. Cette fois, la trouvaille devait être plus extraordinaire encore. Ces squales pêchés étaient au nombre de sept. Le matelot les éventrait tous les uns après les autres, quand, arrivé à l'avant-dernier, il regarde plus attentivement, et appelle, en nous montrant, dans l'échancrure faite par le couteau, et qu'il agrandissait, une tête, une tête humaine, avec la barbe et les cheveux, et puis le corps, enseveli tout entier dans cette tombe étrange. Nous apprîmes alors que, deux jours auparavant, un gabier d'une goélette portugaise, la *Belluna*, à l'ancre dans la baie de Port Phillip, à quelques encablures de la terre seulement, avait fait le pari avec son second de se rendre à la nage du bâtiment à la côte malgré la présence signalée des requins. A moitié chemin il avait disparu, avalé, « gobé » par le puissant gosier d'un de ces redoutables animaux : c'était ce malheureux que nous avions sous les yeux.

LÀ, PÊLE-MÊLE, HOMMES ET FEMMES FUMENT L'OPIUM DANS DE COURTES PIPES (PAGE 129). DESSIN DE JOUAS, GRAVÉ PAR ROUSSEAU.

Heureusement les requins ne sont pas les seuls habitants de ces eaux. L'océan Indien fournit encore aux gourmets un grand assortiment de poissons, de mollusques, de crustacés. Sur les côtes rocheuses de la Nouvelle-Galles du Sud croissent d'excellentes huîtres très savoureuses. On les mange dans les grandes villes, dans des établissements spéciaux qui s'appellent *oysters saloons* (« salons d'huîtres »). Il est de bon ton, dans l'après-midi, de s'arrêter dans un de ces endroits où, pour la modique somme de 1 shilling, on vous sert une douzaine de ces mollusques, accompagnée de pains bien beurrés, et par-dessus le marché une serviette en papier de soie remplie d'annonces, que vous pouvez emporter. Les moules y sont bonnes, ainsi que les autres coquilles. Les homards et crevettes sont à très bon marché, mais ont une chair bien moins savoureuse que sur les côtes de Bretagne.

La colonie de Victoria, en particulier dans les environs de Melbourne, est traversée de nombreuses lignes de chemins de fer, rapides et confortables, qui transportent le voyageur dans tous les nombreux districts, et à des prix restreints.

J'ai été heureux de nouer, à Melbourne, des relations amicales avec deux Français. L'un, M. le docteur Crivelli, établi depuis quelques années dans Albert Park, et dont j'étais le voisin. Par sa science, il apporta un adoucissement profond aux derniers jours de ma bien chère Azère ; malheureusement l'art est impuissant en certaines occasions, sans quoi il me l'aurait conservée ; je lui garde au fond du cœur une immense reconnaissance....

L'autre, M. Mestre, que j'avais connu à bord de l'*Oceania*, esprit lettré et éclairé, représente le gouvernement de la France en qualité de vice-consul ; les compatriotes qui s'adressent à lui sont toujours reçus aimablement et ont plaisir à sa conversation élevée.

VII

Les derniers aborigènes de Victoria. — Fern Tree Gully. — Le lac Tyers, en Gippsland. — Les missionnaires. — Les naturels de l'Australie ; leur origine ; leurs usages ; leurs coutumes ; leurs armes. — Le boomerang.

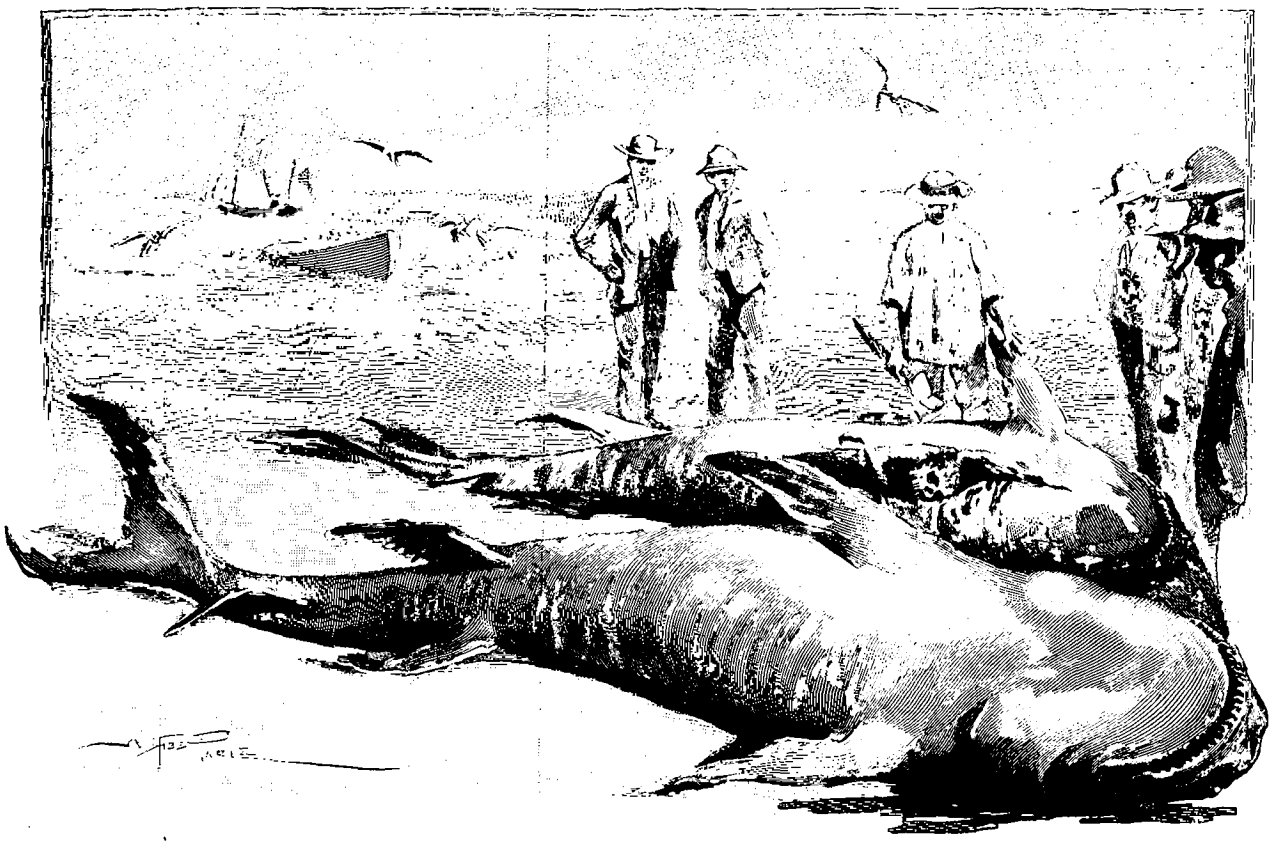
25 mai. — Il existe un petit coin charmant, dans la province de Victoria, à l'est, vers la Nouvelle-Galles du Sud, non loin de Melbourne (36 kilomètres). On s'y rend en une heure et demie par chemin de fer : c'est Fern

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tree Gully. On appelle *fern tree* les fougères arborescentes, et *gully* veut dire ravin. C'est donc un ravin planté de fougères arborescentes.

C'est un spectacle enchanteur que les abords du lac Tyers en Gippsland (où se trouve ce coin délicieux de Fern Tree Gully), dernière habitation des derniers naturels de Victoria.

Au premier plan, de hautes fougères arborescentes croissent verticalement; on se croirait dans un palais, sous une colonnade légère; leur fine ramure entremêlée, aussi ténue que la plus fine dentelle, fait un dôme délicat; de place en place le bleu du ciel apparaît en parcelles légères; le long de leurs troncs couleur amadou



LE GABIER DE LA « BELLUNA » (PAGE 131). — DESSIN D'A. PARIS, GRAVÉ PAR DEVOS.

coule une substance, un liquide gélatineux, et des parasites, graines apportées par le vent, s'y sont collés, et vivent là de cette sève d'autrui.

Parasites bizarres, fleurs aux formes étranges, sveltes cypripediums balançant leurs sabots de Vénus au bout de leur longue tige flexible que le moindre souffle agite, épithélium aux corolles de pourpre et tant d'autres dont le nom scientifique m'échappe, mais dont je me rappelle l'étrangeté; fleurs aux tons de feuilles, feuilles qu'on dirait fleurs à leurs tons éclatants.

Au second plan, derrière tout ce fouillis en demi-teinte, éclairé à contre-jour, le miroitement, le clapotement de l'eau du lac, qui vient mourir voluptueusement sur la grève, et met à toute cette frondaison son vivant reflet de moire.

Et au fond, tout au fond, pour asseoir et fermer ce riant tableau, la ligne magistrale, horizontale de la mer, de l'immensité, en des tons bleus d'une ineffable, inénarrable tendresse.... Des chants, des oiseaux sortent de tous ces taillis faits des plantes les plus rares, ramassées là comme en une serre paradisiaque et sans limites. Un petit ruisseau coulant dans le creux du ravin, sur la mousse, apporte son chant joyeux en même temps que sa fraîcheur.

(*A suivre.*) EUGÈNE GIRARDIN.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

... DE TEMPS À AUTRE UNE MÉLOPÉE PLAINTIVE... (PAGE 134).
GRAVURE DE ROUSSEAU.

LA SICILE[1],

IMPRESSIONS DU PRÉSENT ET DU PASSÉ,

PAR M. GASTON VUILLIER[2].

LA MALHEUREUSE ENFANT ÉTAIT AVEUGLE (PAGE 136).
GRAVURE DE DEVOS.

LA VIEILLE AGRIGENTE.

Ma nuit s'est écoulée sans rêve.... Des harmonies exhalées par la plaine endormaient le crépuscule du soir, elles bercent vaguement encore les premiers instants du jour. Plus indécises et plus flottantes elles semblent venir maintenant de mondes très lointains, pareilles à ces lueurs d'étoiles qui, durant des siècles sans nombre, ont voyagé dans l'infini des espaces avant d'arriver jusqu'à nous.

Ce réveil inconscient et doux n'est pas encore la possession de soi-même, et pourtant ce n'est plus le sommeil : on l'a connu dans les jeunes années, on le retrouve rarement plus tard.

Tremblotant dans une fente du volet, un rayon vient m'enlever à cette torpeur charmante. Ce soleil souriant, ami du voyageur, nuance déjà de reflets roses le ciel et les crêtes voisines. Tout à l'heure, s'élevant vers le zénith, il rayonnera sur le pays d'Agrigente, caressé par la lune cette nuit.

..... Je viens d'écarter les volets : oh ! là-bas, au soleil, cette grande ceinture de colonnes d'or des temples antiques que j'aperçois à travers les bois, devant la mer! La mer azurée, les oliviers d'argent, les temples d'or, quelle vision divine! Et c'est un bonheur rare, n'est-ce pas, de pouvoir contempler à la fois, étroitement unis, la nature et l'art, ces deux splendeurs immortelles....

Maintenant me voici errant par les escarpements de la ville originale entrevue hier sous les étoiles. La rue principale où s'ouvrent des boutiques et quelques hôtels suit la courbe de la colline; c'est la seule qui ait quelque rapport avec la ligne horizontale. Le

1. *Suite. Voyez tome LXVII, p.* 1, 17, 33 *et* 49; *t. LXVIII, p.* 289, 305 *et* 321.

2. *Texte et dessins de l'auteur.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

centre des affaires est là, mais la rue garde quand même de la couleur : les muletiers y passent et les marchandes d'oranges font entendre de temps à autre une sorte de mélopée plaintive pour attirer les acheteurs. Ensuite ce ne sont plus que ruelles capricieuses, resserrées, presque impraticables, et souvent des escaliers enchevêtrés montant au faîte où s'élève la cathédrale. Il faut s'arrêter d'abord un instant sur une petite place devant un vieux palais d'aspect espagnol, aux murailles rongées par le temps, mais dont les balcons en fer forgé, surplombant la porte haute, sont d'un grand caractère et d'un beau travail. Cela surprend dans un voisinage de masures.

J'aime ce dédale de ruelles troué d'échappées subites sur la mer, de perspectives lumineuses sur la plaine, d'envolées vers le ciel bleu.

Les visages sont certainement ici d'aspect rude, et la population de Girgenti, de toute la contrée même, ne jouit pas d'une réputation excellente.

Mais voici des troupes d'enfants qui m'importunent. Ils n'ont pas l'habitude de voir des étrangers chez eux ; ces quartiers élevés sont rarement visités, on préfère s'isoler près des temples, du côté du rivage.

Cependant il n'y a pas que du pittoresque dans ce quartier, et l'église *Santa Maria dei Greci* est intéressante. C'est la plus ancienne de Girgenti ; elle fut construite sur les ruines du temple de Jupiter *Polieus*. Deux colonnes du sanctuaire païen sont encore encastrées dans les murs intérieurs ; on distingue aussi dans une galerie basse et voûtée des gradins et des soubassements de colonnes.

J'avais réservé pour l'après-midi ma visite aux grands temples de la plaine. La course est longue, elle prend trois ou quatre heures de voiture lorsqu'on se contente de voir superficiellement. J'avais résolu d'y consacrer la soirée tout entière.

Nous descendons par une route bordée de cactus et d'aloès, à travers des champs plantés d'oliviers. Autour de nous des fleurs d'or, de pourpre et d'azur chantent joyeusement dans les moissons blondes. A partir de l'acropole là-haut, nous allons sans quitter l'enceinte de la ville antique. Des débris de poteries, des scories, des restes de murs d'assise et des blocs épars forment les talus du chemin ; quelques fûts de colonnes dorment dans la poussière. Tout cela donne à penser. La nature a repris possession de ce vieux sépulcre d'un peuple, elle fleurit la terre saignante et distille des parfums dans les cendres des morts. Que lui importent les monuments de l'art, les douleurs ou les luttes des hommes, n'est-elle pas éternellement vivante et rajeunie ! La fleur virginale vient éclore dans la poussière des tombeaux et sourire au ciel bleu, les herbes folles se balancent gracieusement au souffle des brises, les oiseaux chantent et l'éternel rêve des choses se perpétue sous le clair soleil :

La terre maternelle et douce aux anciens dieux
Fait à chaque printemps, vainement éloquente,
Au chapiteau brisé verdir une autre acanthe....

Nous voici arrivés à l'église *San Nicolò*. De pauvres gens qui suivaient la voiture en courant m'offrent des médailles d'Agrigente déterrées par le soc ou la pioche. Elles sont peu intéressantes d'ailleurs. Depuis longtemps ici les nécropoles ont été violées, la terre fouillée, et les monnaies rares que le hasard fait encore découvrir sont réservées à d'autres qu'aux passants.

Une femme vient au-devant de nous. Elle a sans doute la garde de l'église qu'elle me fait visiter. Me conduisant dans le jardin qui l'avoisine, elle prend quelques fleurs et me les offre. C'est une coutume touchante de la Sicile : dans des coins perdus même, un sourire et une brassée de fleurs vous accueillent souvent. Cette femme s'acquittait de son mieux de son rôle de cicerone, me réservant la surprise de certaines éclaircies à travers lesquelles apparaissaient les temples, la mer, ou la ville toute scintillante de rayons sur la vieille acropole. Subitement elle s'arrêta en poussant un cri. Je m'approchai en hâte. Elle considérait avec terreur le sol, où je ne voyais qu'un crapaud desséché : « Oh ! quel malheur ! disait-elle, quel malheur !...

– Mais ce n'est qu'un crapaud, bonne femme, lui dis-je, ne craignez rien, d'ailleurs l'animal est mort.

– *Comu è vera Maria santissima !* exclama-t-elle, cette rencontre ne présage pour moi que de graves dangers. »

Elle demeura soucieuse un instant, puis brusquement me quitta dans un adieu bref et froid, comme si j'avais été pour quelque chose dans ce qu'elle considérait comme une fâcheuse rencontre.

Son attitude ne devait point me surprendre : les campagnards siciliens respectent religieusement le crapaud, le *buffa* comme ils le nomment : ils sont persuadés que ces bêtes recèlent des âmes de trépassés condamnés par la justice divine à expier ainsi leurs péchés. C'est un reste de métempsycose. Mais un crapaud mort est de mauvais présage et le respect à sa vue fait place à la terreur. D'ailleurs la protection accordée au crapaud a sa raison d'être pour les campagnards : ils sont convaincus, en effet, que celui qui le tue reste sous le coup des plus grands malheurs durant une période de sept années.

Poursuivant avec lenteur ma promenade dans le jardin solitaire, je me trouvai devant une construction romaine. La gardienne me l'avait désignée de loin sous le nom de chapelle de Phalaris. Ce monument devint

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un oratoire sous les Normands, qui ouvrirent deux portes ogivales dans les murailles antiques. Tout auprès, la blancheur marmoréenne d'une corniche de forme circulaire, d'ordre corinthien, frappa mes yeux. Qu'était autrefois ce monument, on l'ignore. Il entoure aujourd'hui un réservoir.

La vue dont on jouit des bords du réservoir, peu élevé du reste, est superbe. Les temples antiques montrent leurs colonnes à travers les orangers et par delà s'étale la mer infinie. Longtemps j'y demeurai, alangui par la chaleur, les regards perdus dans les feuillages qui tremblaient et miroitaient aux souffles irréguliers de la brise de mer, et ma pensée errante se prit à remonter le cours des âges.

Ce n'étaient plus, dans mon rêve, des champs de ruines qui m'entouraient, mais l'ancienne splendeur des sanctuaires dominant une grande cité dont la magnificence étonna le monde ancien.

Une cloche tinta lentement là-haut à la cathédrale, quelques bêlements incertains de troupeaux montèrent de la plaine, tandis que des vols de pigeons passaient et repassaient dans le ciel bleu comme de blancs pétales de fleurs emportés par le vent. Cette association de la poésie du présent dans une évocation du passé fut le rêve enchanté d'un instant. La réalité me reprenait bientôt et, détournant mes yeux, je revoyais Girgenti sur sa cime décharnée, ses rues poudreuses et pauvres, sa population rude.

L'antique Agrigente est bien morte, les râles de son dernier jour sont étouffés depuis de longs siècles, et le lit de ses fleuves débordant de flots ensanglantés est desséché. Le soc de la charrue, autour des temples ruinés, émiette les derniers fragments des statues antiques et fait scintiller de temps à autre dans la poussière, rayons d'une gloire éphémère, les médailles d'or frappées à l'effigie des proconsuls. Sur cette côte, du mont Eryx à Syracuse, une grande tristesse s'est appesantie.

Mais pourquoi rêver encore, pourquoi ces évocations d'un passé lointain? Les peuples, de même que les hommes, subissent leur destin et les siècles ne comptent pas dans l'éternité des choses.

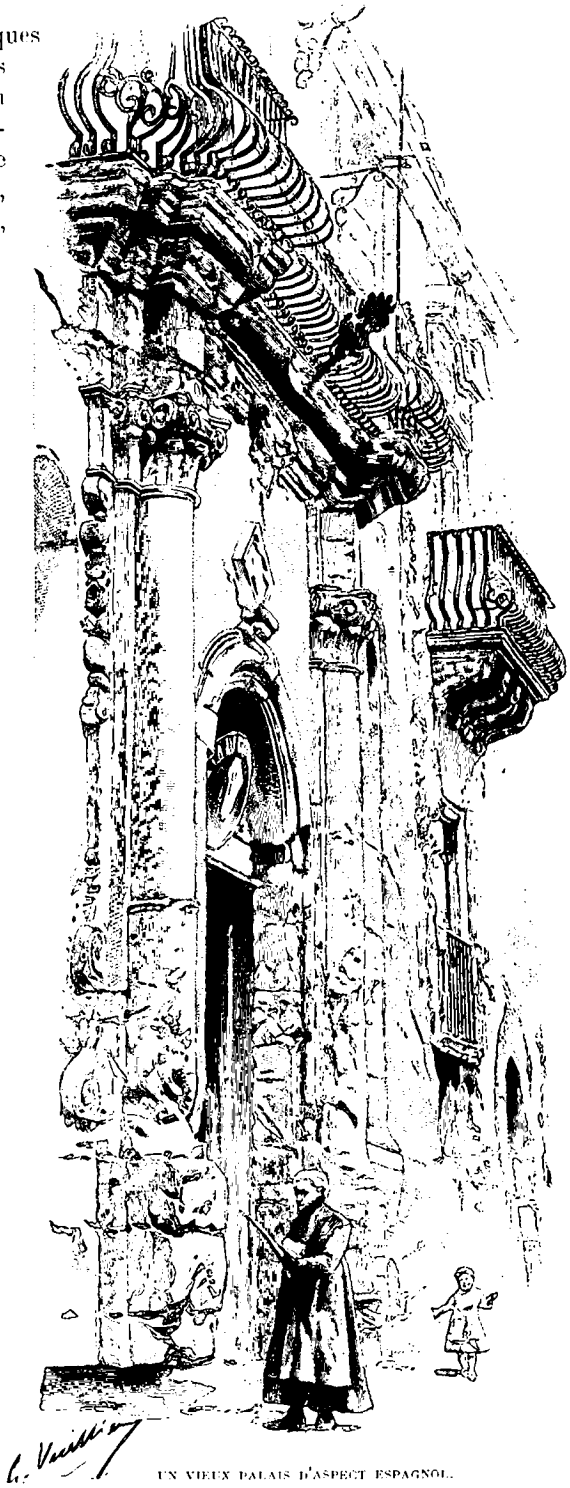
Je retrouvai la voiture qui m'attendait à la porte de l'église San Nicolò et j'arrivais bientôt au temple de la Concorde, le mieux conservé des monuments anciens de ce genre qui subsistent en Sicile, en Grèce et en Italie. Les architectes qui le conçurent, et c'était une de leurs supériorités, se préoccupaient du décor. Le temple se dresse sur une hauteur, il donne au paysage un caractère superbe et profile sur le ciel ses colonnades d'une belle teinte ardente. Il domine des bois d'oliviers, des moissons et la mer. L'inscription suivante gravée sur une pierre encastrée dans un mur de la ville de Girgenti lui a valu son nom :

CONCORDIA · AGRIGENTINORVM · SACRVM
REPVBLICA · LILYBETANORVM
DEDICANTIBVS · M · ATTEFIO · CANDIDO · PROCOS
ET · L · CORNELIO · MARCELLO · G · PR · PR

L'origine du temple de la Concorde est bien antérieure à cette inscription. Il fut sans doute restauré après la guerre punique, car, d'après Diodore, tous ceux d'Agrigente avaient été détruits et brûlés alors.

L'édifice, hexastyle et périptère, repose sur six gradins. Ses proportions sont d'une admirable simplicité. Il mesure 19 m. 68 de longueur sur 12 mètres de largeur. Trente-quatre colonnes cannelées sans base, d'ordre dorique, l'entourent. Les assises sont posées sans ciment et les joints ont été ajustés avec tant de précision, qu'ils sont à peine visibles.

Dans le cours du moyen âge ce temple devint une église, consacrée à *San Gregorio delle rape*. Nous devons sa conservation à cette circonstance.



UN VIEUX PALAIS D'ASPECT ESPAGNOL.
GRAVURE DE BAZIN.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le temple de la Concorde est moins grand que le Parthénon, mais son isolement le grandit. Cependant, en dépit de leur beauté et de leur couleur magnifique, je ne sais quelle infinie tristesse pèse sur les ruines de ces grèves désertes. On n'entend ici que les plaintes du vent dans la rocaille, on ne voit que l'éternel et mélancolique balancement des vagues prochaines, l'œil s'égare dans l'immensité des espaces, et un soleil brûlant darde toujours sur la pierre impassible.

Nous avons suivi la crête d'une colline, longeant les murailles antiques qui protégeaient la ville au sud. Théron employa à leur construction des Carthaginois faits prisonniers à la bataille d'Himère. Par un étrange retour des choses, leurs descendants, un siècle plus tard, devaient les renverser. Des pans de ces murailles gisant à terre mesurent jusqu'à 19 m. 50 de longueur, 3 m. 89 de largeur et 6 m. 49 de hauteur. C'est là que les Agrigentins inhumaient les guerriers qui s'étaient distingués dans les batailles. On voit aussi dans ces blocs des *columbaria* où les Romains plaçaient les urnes contenant les cendres des défunts.

Nous poursuivions depuis un moment la route à travers les oliviers et les moissons, quand tout à coup m'apparut le temple de Junon Lacinienne. On dit que cette désignation n'est confirmée par aucune tradition historique certaine. Que nous importe ! Le décor est superbe. Le temple se montre ou disparaît à demi dans la verdure, et ces apparitions sont charmantes. L'emplacement fut admirablement choisi ; l'éperon rocheux qu'il occupe domine la plaine déclive et la mer ; c'est un socle rare. La vue s'égare de là-haut sur les ruines éparses d'Agrigente et découvre la ville moderne pittoresquement plantée sur sa cime.

Le temple de Junon Lacinienne remonterait à 500 ans av. J.-C. Sa longueur est de 40 m. 98 et sa largeur de 19 m. 53. Il est entouré d'un portique de trente-quatre colonnes cannelées du plus pur style dorique dont la hauteur égale cinq fois le diamètre. Une rangée de ces colonnes est debout encore; plusieurs furent renversées, au siècle dernier, par un tremblement de terre ; seize d'entre elles seulement ont conservé leurs chapiteaux. Ces colonnes sans base reposent sur un soubassement de quatre gradins. Le côté de l'entrée en compte huit. Le temple de Junon, qui était recouvert d'un stuc colorié, renferma le tableau de Zeuxis pour l'exécution duquel, au dire de Pline, les cinq plus belles filles d'Agrigente posèrent nues devant lui. Cicéron et Denys d'Halicarnasse affirment que lorsque ce peintre exécuta son Hélène pour la ville de Crotone, il étudia également la beauté chez cinq jeunes filles de la Grande-Grèce.

Une enfant errait par les ruines, je l'avais aperçue déjà dans un sentier au moment où je quittais le temple de la Concorde et je la retrouvais maintenant dans les rochers. Elle s'avançait vers nous la tête basse et les yeux clos : la malheureuse enfant était aveugle.

« Soyez sûr, *signore*, qu'elle distingue les choses, disait mon conducteur, elle les voit avec son esprit. A travers les ruines je l'ai aperçue souvent, considérant la mer de ses yeux morts. Tout se reflète sans doute dans sa tête comme dans un miroir ; on prétend que les aveugles voient aussi par leurs oreilles. »

Singulier rapprochement : cet homme fruste, ce cocher de Girgenti, disait dans son langage ce que Victor Hugo a chanté :

L'aveugle voit dans l'ombre un monde de clarté....
Quand l'œil du corps s'éteint, l'œil de l'esprit s'allume.

Je pensais, sans aller aussi loin que notre poète et le cocher de là-bas, que la condition des aveugles n'est pas entourée d'une désolation irrémédiable.

En effet, dans une belle étude que je lisais récemment, M. Henry Frichet nous apprend que les privations dont nous croyons à tort qu'ils souffrent, et je parle ici des aveugles-nés, seraient compensées par des jouissances inconnues aux clairvoyants, jouissances qui leur proviendraient de l'extrême développement auquel arrivent chez eux les sens de l'ouïe, du toucher et de l'odorat.

Tandis que nous reprenions la route, la petite aveugle continuait sa promenade de voyante et errait çà et là, cueillant des fleurs, et, qui sait, contemplant peut-être le temple du promontoire !...

Une seule colonne cannelée, debout au milieu de fragments amoncelés, est tout ce qui reste du temple d'Hercule, conçu sur le plan du Parthénon, dont il eut d'ailleurs les dimensions. On peut voir au musée de Palerme des morceaux de l'entablement. C'est ici que fut découvert l'Esculape également conservé au musée de Palerme. Dans ce temple fut érigée la fameuse statue en bronze d'Hercule, œuvre de Myron, dont Cicéron parle comme d'une merveille. Lorsque le proconsul Verrès voulut s'en emparer, les prêtres, soutenus par le peuple en armes, repoussèrent les soldats du sacrilège. Selon Pline, un tableau de Zeuxis représentant Hercule enfant, étouffant dans son berceau deux serpents, en présence d'Alcmène et d'Amphitryon, ornait aussi le temple.

De la *Porta Aurea* qui desservait le port, quelques vestiges subsistent. Vers le rivage, en dehors de l'enceinte, sont les débris du temple d'Esculape et les ruines du tombeau de Théron, que l'on dit médiocrement intéressantes. Dans l'enceinte de la cité antique, un plateau voisin de la Porta Aurea est couvert des débris du temple de Jupiter Olympien.

Les proportions de ce sanctuaire étaient vraiment colossales : il mesurait 111 mètres de longueur sur 56 mètres de largeur et 38 de hauteur et reposait sur un soubassement de vingt marches. Il fut commencé en 480 avant Jésus-Christ, et demeura inachevé. D'après Polybe et Diodore, ce fut le plus vaste des temples de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TEMPLE DE JUNON LACINIENNE REMONTERAIT A 500 ANS AVANT JÉSUS-CHRIST. — GRAVURE DE BAZIN.

Sicile. Les dimensions des colonnes étaient telles, qu'un homme pouvait se dissimuler dans chacune des cannelures. Sur sa façade orientale figurait le combat des Géants, sculpture remarquable par la grandeur de ses proportions et par sa beauté. La façade occidentale portait la prise de Troie. L'examen des ruines a démontré l'exactitude de la description qu'en a faite Diodore. Au XIV^e^ siècle on voyait encore debout trois magnifiques cariatides, qui firent donner à ces ruines le nom de temple des Géants.

L'un de ces colosses, Atlas ou Télamon, le seul qui reste, est aujourd'hui allongé dans la poussière.

Les trois géants, d'une taille de 8 mètres, s'écroulèrent le 9 décembre 1401. La ville de Girgenti les fait figurer dans ses armes, et sa devise est encore : *Signat Agrigentum mirabilis aula gigantum.*

En somme, la plus grande partie des restes de ce prodigieux édifice ont disparu : on accuse un ingénieur de s'en être emparé pour construire le môle de Porto Empedocle.

Dans le voisinage, un fragment du temple de Castor et Pollux profile fièrement sur le ciel quatre colonnes d'angle avec l'entablement, d'une belle couleur ardente. C'est tout ce qui reste du sanctuaire.

Le custode que j'avais rencontré m'amena sur le bord d'un profond ravin. Il m'expliqua que c'était là l'emplacement d'une piscine antique de 7 stades de circuit et de 20 coudées de profondeur. Elle fut creusée par les prisonniers carthaginois après la bataille d'Himère. Ces prisonniers furent si nombreux qu'il en échut jusqu'à cinq cents à certains citoyens. Ce fut avec le secours de cette multitude d'esclaves qu'Agrigente s'embellit d'un grand nombre d'édifices.

Nous venions de quitter les bords du ravin, nous nous reposions sous l'ombre épaisse d'un caroubier. Autour de nous les blocs du temple de Jupiter Olympien s'entassaient, et, à travers les oliviers grêles, s'étalait la grande mer frémissante. Aucun bruit ne troublait la solitude : de temps à autre seulement, des sauterelles froissant les herbes sèches appelaient l'attention.

« C'est un fléau de Dieu, ces *grildi*, me disait le custode : la Sicile en a maintes fois souffert. Ils nous viennent de l'Afrique, là-bas, et s'abattent quelquefois en nuées sur nos rivages. Mais le clergé veille, il les maudit et le fléau ne tarde pas à être conjuré.

« Autrefois les invasions étaient fort redoutables. On a vu les archevêques et les évêques de nos grandes cités, en habits pontificaux, assistés de chapitres entiers et du sénat même, exorciser les affreuses bêtes, qui menaçaient la Sicile de famine.

« Et lorsque les processions, les autels dressés aux saints, les litanies psalmodiées par le clergé, les chapitres et le sénat, les exorcismes et les malédictions étaient demeurés sans effet, on avait recours à un moyen d'une efficacité certaine. Des envoyés se rendaient à Mineo, ramassaient de la poussière à l'endroit où fut ensevelie sainte Agrippine et la répandaient dans les régions les plus atteintes.

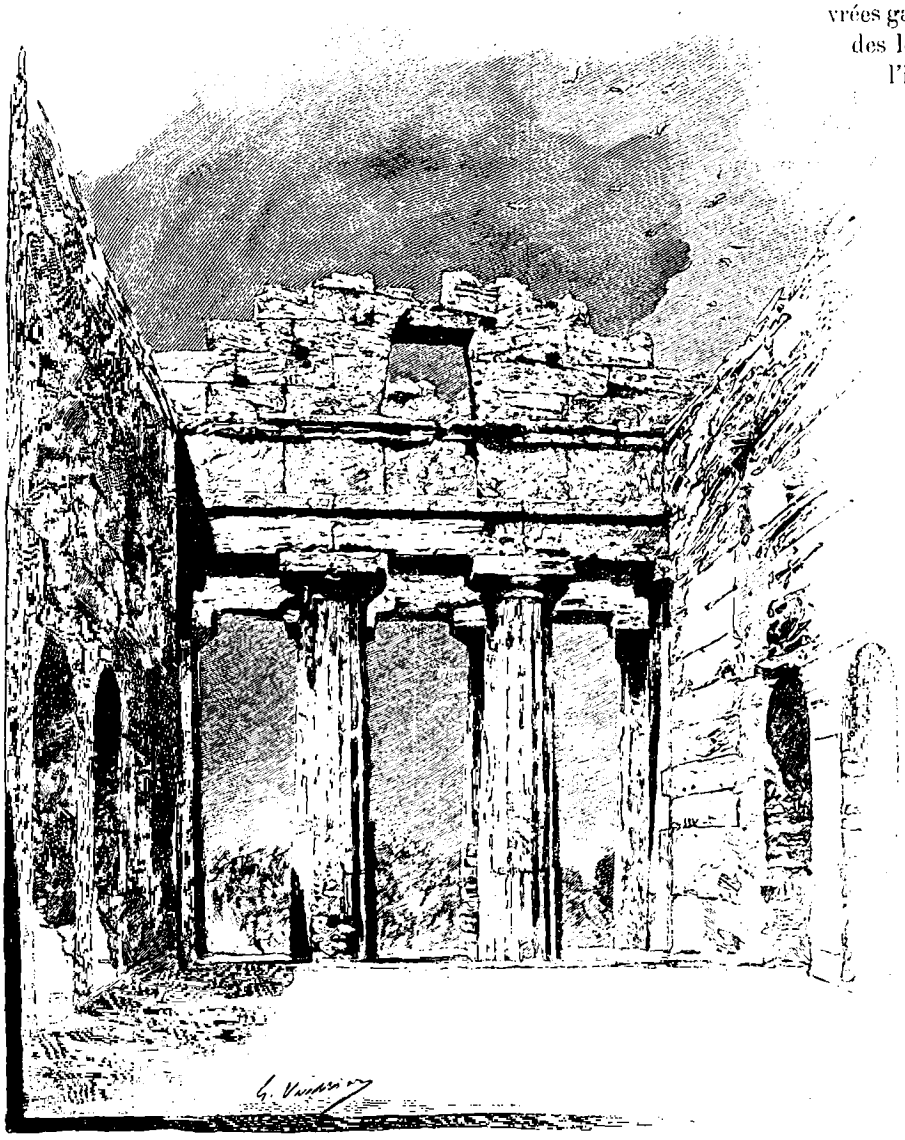
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Aujourd'hui le danger est moins grand : vous empêchez l'éclosion des œufs ou la marche des criquets, vous autres Français, en Afrique. Maintenant les malédictions pompeuses de l'Église et l'intervention des évêques et des saints ne sont plus nécessaires : les prêtres de nos campagnes les exorcisent, et cela suffit d'ordinaire. »

Le sifflet strident d'une locomotive traversa les airs aux derniers mots du custode, le train de Porto Empedocle passait comme une tempête dans la grande ravine, de lourds panaches de fumée montèrent vers le ciel et s'effilochèrent lentement. Puis l'espace troublé retomba dans un profond silence. Singulière sensation que me donna ce rappel inattendu de la civilisation moderne dans la solitude de ruines et de tombeaux de la vieille Agrigente !...

L'ombre des temples s'allongeait, je ne sais quelle paix était descendue sur les choses, seule une cigale crécellait par intervalles sur un olivier voisin. On reprit le chemin de la ville par la route montueuse, aux murmures d'une psalmodie que le conducteur interrompait de temps à autre pour encourager sa bête indolente. Je quittai la voiture près de l'hôtel des Temples et, tirant vers la droite, je me pris à gravir, à travers la rocaille, les pentes abruptes de la *Rupe Atenea*.

De la crête élevée que j'avais atteinte j'embrassais du regard le sol légèrement mouvementé où s'éleva l'antique cité. Près de moi un cactus grimaçant étendait ses raquettes hérissées et tordait ses branches velues. On eût dit une évocation de cauchemar, quelque sombre divinité du mal planant sur les ruines. De sa silhouette convulsive, de ses branches lourdes armées de poignards, le farouche cactus déchirait le ciel. En bas, dans le calme de la plaine, les amandiers et les oliviers ondulaient doucement aux brises caressantes du soir et semblaient bercer les temples dans la pâleur sereine du crépuscule. Ils parsemaient la plaine, et leurs colonnes cuivrées gardaient comme un reflet ardent des longs soleils d'autrefois. Devant l'immensité de la mer de Libye se développait le rivage solitaire où se livra, 262 ans avant Jésus-Christ, la plus importante bataille de la première guerre punique, qui fit tomber Agrigente au pouvoir des Romains. Les temples d'Agrigente marquèrent l'apogée de l'art hellénique dans la période qui suivit les victoires de Salamine et de Platée.



L'INTÉRIEUR DU TEMPLE DE LA CONCORDE (PAGE 135). — GRAVURE DE RUELE.

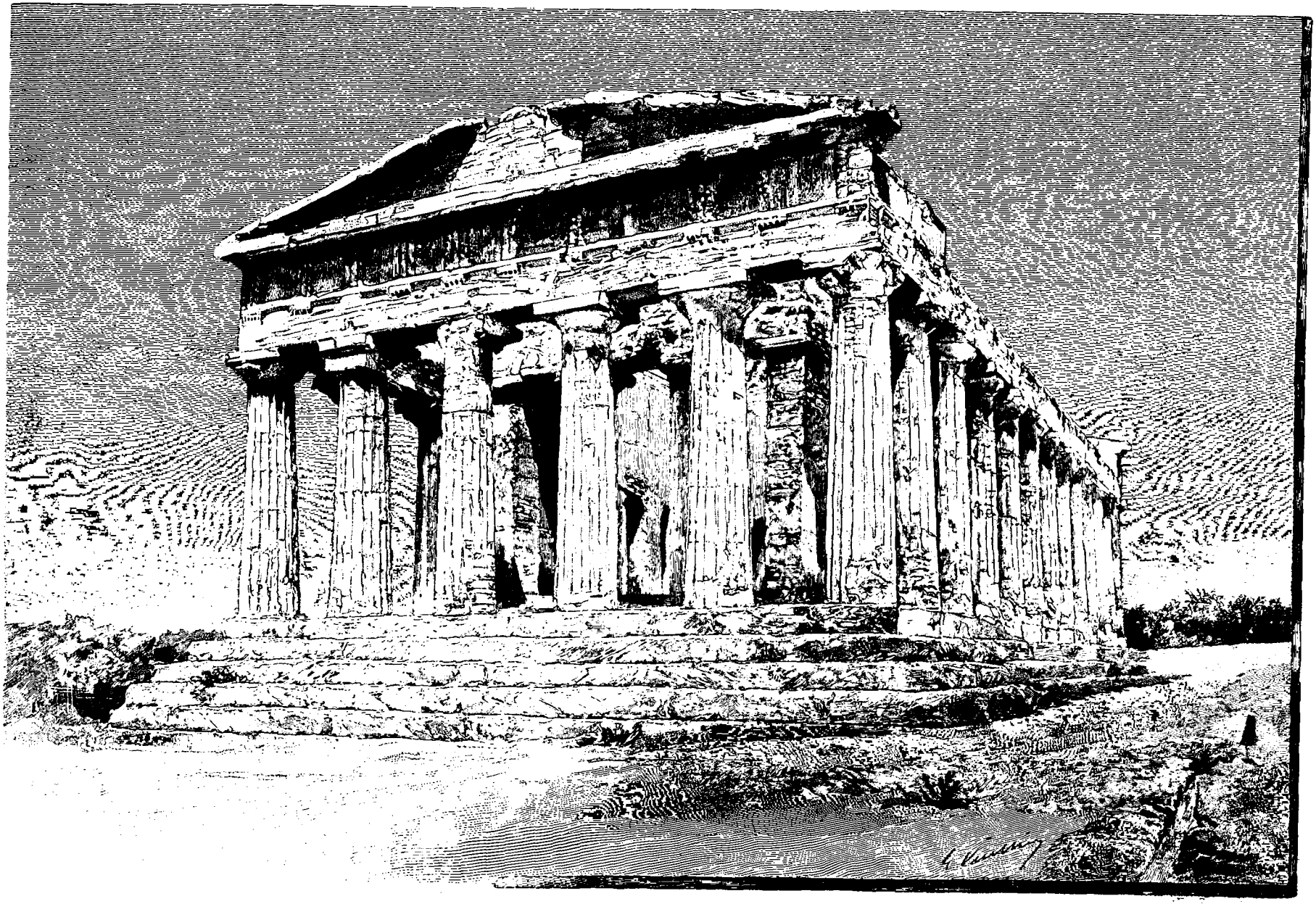
Ce rivage que j'embrasse du regard fut le séjour le plus heureux du monde, au rapport de Diodore. La cité magnifique s'entourait de merveilleuses plantations. Aujourd'hui une olive maigre mûrit encore dans la plaine, mais Carthage, qui eut un pire destin, n'en chargerait plus ses vaisseaux.

Platon, Empédocle, Diodore, signalent la magnificence et le luxe inouï des Agrigentins. Pindare qualifie de « reine des cités » Agrigente, fondée par une colonie venue de Gela, sur cette côte même. Gela a disparu, on n'est même pas d'accord sur l'emplacement qu'elle occupa, Agrigente n'est qu'un champ de ruines.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TEMPLE DE CASTOR ET POLLUX A AGRIGENTE. — DESSIN DE VUILLIER GRAVÉ PAR BARBANT.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LE TEMPLE DE LA CONCORDE (PAGE 135). — GRAVURE DE RUFFE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les Agrigentins poussèrent le luxe à un tel degré qu'ils élevaient des tombeaux en marbre aux chevaux vainqueurs aux courses et même à des oiseaux familiers. Le commerce portait dans cette ville tous les trésors de l'Afrique. L'or et l'ivoire étaient prodigués partout dans les monuments. Les vêtements des citoyens étaient faits de tissus délicats et brodés d'or. Des litières en ivoire les transportaient par la ville et dans les environs. Les services de table, les ustensiles de ménage même étaient d'or et d'argent ciselés. Une vaste salle était réservée aux festins dans leurs demeures magnifiques. Empédocle les accusait « de bâtir comme s'ils devaient vivre éternellement et de manger comme s'ils devaient mourir le lendemain ».

Exanète, vainqueur aux jeux Olympiques, fit son entrée dans la ville avec une suite de chars dont trois cents étaient attelés de deux chevaux blancs.

Gélias, le plus riche des Agrigentins dans la 92e olympiade, qui précède celle où écrivait Diodore, faisait tenir constamment aux portes de la ville des serviteurs qui avaient pour mission d'inviter tous les étrangers à venir loger chez leur maître.

Aujourd'hui, à Santa Croce, la fête annuelle de Saint-Joseph rappelle cette hospitalité, et qui sait s'il n'y a pas là une antique tradition de la vieille Agrigente? Les habitants de Santa Croce se croient honorés en accueillant dans leur maison les nombreux pèlerins arrivant ce jour-là des villes voisines. Aucune demeure n'est sans hôte et l'on voit dans la rue les gens se disputer les étrangers. Les mendiants eux-mêmes sont recherchés par les familles. Dans chaque demeure, quelque pauvre qu'elle soit, on fait de son mieux pour accueillir le voyageur inconnu que l'on croit envoyé par l'époux de la Vierge Sainte.

Revenons encore à Agrigente. Cinq cents cavaliers de Gela traversent la ville en temps d'hiver. Gélias les défraie tous dans sa maison. Il fait présent à chacun d'eux, à leur départ, d'une tunique et d'une robe.

Au dire de Polyclite, historien de Sicile, la cave de Gélias renfermait d'ordinaire trois cents tonnes d'un vin exquis et chacune avait la contenance de cent amphores. A l'occasion de réjouissances publiques, Gélias ouvrait ses caves à ses concitoyens. Un jour vint où les autels furent profanés. Le riche Gélias se réfugia dans le temple de Jupiter Atabyrios, où il avait transporté ses richesses, qui furent, comme lui, la proie des flammes en même temps qu'un chef-d'œuvre de Phidias.

Il ne fut pas le seul possesseur d'une immense fortune. Antisthènes, surnommé le Rhodien, célébrant les noces de sa fille, dresse dans la rue des tables à tous les habitants d'Agrigente. Il illumine la ville si merveilleusement que toute la région paraît en flammes. Le cortège de l'épousée se compose de huit cents chars et de seize cents cavaliers des environs, tous invités.

Ce luxe inouï fit tomber les Agrigentins dans une telle mollesse que pendant le siège fatal d'Agrigente une ordonnance dut défendre à tout citoyen montant la garde dans la citadelle d'avoir plus d'un matelas, d'une couverture, d'un chevet et de deux coussins. On peut deviner quel était leur genre de vie en des temps plus heureux. (Diodore, liv. XIII.)

Élien, Athénée, nous ont conservé le souvenir d'une orgie où les jeunes Agrigentins, ivres de vin et de bruit, se sentant chanceler sur leurs jambes, sont persuadés que la salle du festin est dans un vaisseau, et qu'ils naviguent par une tempête. Pris de frayeur, se croyant en danger, ils veulent alléger le navire et, dans ce but, jettent par les fenêtres tous les objets qui leur tombent sous la main, vases précieux, amphores, tables d'ivoire, etc. On prétend que les salles consacrées au repas furent désignées dès lors par les Grecs et les Romains sous le nom de *trirème*.

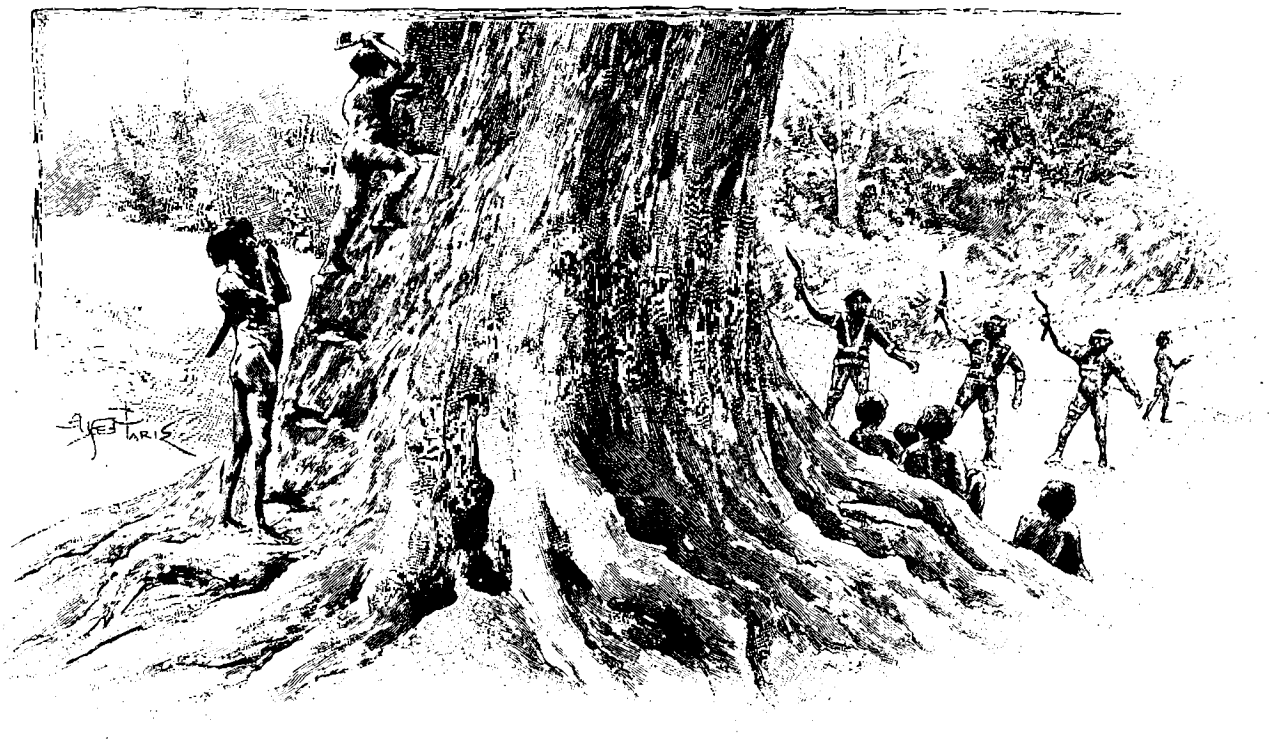
.... La nuit lentement tombait, dans la plaine déclive le grand sépulcre d'une nation venait de s'emplir d'ombre. Un dernier rayon du couchant allumait encore des reflets de fournaise sur les hautes murailles de Girgenti, il saignait dans les branches convulsées du cactus monstrueux, et le pâle disque de la lune montait comme une face de mourante sur la mer assombrie.

.... Témoins muets de tant de luttes vaines et de tant de splendeurs, les temples ont quelque chose de la sérénité mélancolique des vieillards. Leurs dieux furent profanés, le sang de plusieurs peuples les éclaboussa, les cendres même des générations qui les édifièrent ont été emportées par le vent. Les voilà seuls, depuis des siècles, grands et sévères, impassibles toujours devant l'éternité....

(*A suivre.*) GASTON VUILLIER.

MÉDAILLE DE GELA.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LORSQUE C'EST UN GÉANT DES FORÊTS (PAGE 142). — DESSIN D'A. PARIS, GRAVÉ PAR PRIVAT.

EN AUSTRALIE MÉRIDIONALE[1],

DEUX MILLE KILOMÈTRES A CHEVAL. — NOTES ET CROQUIS,

PAR M. EUGÈNE GIRARDIN.

C'est là que vivent, que sont parqués, vêtus de cotonnades de Birmingham, les derniers de la tribu, les derniers aborigènes de Victoria. Le riant tableau sur lequel ils se détachent les fait paraître encore plus repoussants, si c'est possible, ces vilains noirs. Voici une femme qui vient vers nous, la pipe à la bouche comme un bon gros bourgmestre. Elle répond au nom pompeux de *Queen Sally* (reine Sally); sa hideuse face de vieille sorcière noire est repoussante, elle tend sa pauvre main maigre de vieux singe pour nous demander du tabac; cet autre, la tête entortillée de linges en forme de diadème, a un grand air de ressemblance, ainsi fagoté, avec un taureau sous le joug; on me dit qu'il s'appelle *Bullock Jack*, surnom justement donné, car il ressemble à un taureau; et *Pretty Joe*, ah non! je n'ai jamais vu quelque chose de moins gentil; et tous les autres qui arrivent, hommes, femmes, enfants, tous chétifs, malingres, toussant, ah! les pauvres gens! Triste échantillon de la race humaine; ils sont là environ une quarantaine, éveillant la pitié. Ils chantent des litanies, des couplets, des chansons que leur apprennent les missionnaires à qui ils sont confiés; ils répètent en chœur *God save the Queen*. Pauvres noirs! chantez votre dernière chanson, le whisky, le brandy fourni par l'humaine Angleterre auront tôt fait de vos pauvres restes décharnés; chantez, c'est votre chant du cygne!

Quel aspect maladif ils ont, ces derniers hommes noirs, en général petits. Leur tête, affreuse, est couverte d'une véritable crinière noire, lisse et très abondante, qui cache un front bas, sous lequel deux arcades sourcilières énormes empêchent tout d'abord d'apercevoir l'œil vilain, rempli de bestialité; le nez, qui tient, à lui seul, toute la largeur du visage, nez aux narines grossièrement taillées, comme pétri par une main inhabile; une bouche aux grosses lèvres et de la barbe, voilà en quelques traits leur physionomie. J'ai eu occasion de voir, de tenir entre mes mains un crâne de cette race noire, race dégénérée des Mélanésiens; l'épaisseur de la boîte osseuse est considérable.

L'aborigène est demeuré complètement étranger aux notions les plus élémentaires de l'agriculture; il n'ensemence pas, il ne défriche pas; c'est là sans doute une grande cause de son étiolement. Chasseur et pêcheur, il se contente, pour manger, de ce que le hasard lui procure, et lorsqu'il rentre « bredouille » à la tribu, il mange ce qu'il trouve, lézards, serpents et autre vermine.

1. *Suite et fin. Voyez tome Ier, p.* 1, 13, 25, 37, 57, 69, 81, 93, 105, 117 *et* 129.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

DES CHANTS, DES OISEAUX. — GRAVURE DE ROUSSEAU.

De toutes leurs armes rudimentaires, une seule mérite une attention particulière, tant il semble étonnant qu'un peuple aussi bête ait pu l'inventer : je veux parler du boomerang. Cette arme est en bois, taillée dans la fourche, dans l'intersection de deux branches; elle affecte la forme d'un accent circonflexe très ouvert; elle a l'épaisseur d'un fort coupe-papier, aux bords aiguisés, et offre même assez de ressemblance avec cet objet. C'est un spectacle intéressant à voir lorsque le boomerang décrit dans les airs ses orbes gracieuses : on dirait le vol des grands oiseaux de proie, planant les ailes étendues et décrivant de grands cercles, qui se rétrécissent peu à peu.

Ils ressemblent aux autres peuples sauvages de l'Océanie, ce qui fait croire, non sans raison, à beaucoup de savants que ces noirs ne seraient, en somme, que d'anciens habitants de la Nouvelle-Guinée, chassés par des guerres, et qui d'îlot en îlot, à la nage, auraient gagné par le détroit de Torrès les terres australes où peu à peu ils auraient dégénéré par la pauvreté même du sol. Ils obtiennent du feu de la même façon que toutes les tribus sauvages des autres continents, par le frottement rapide de deux pièces de bois sec.

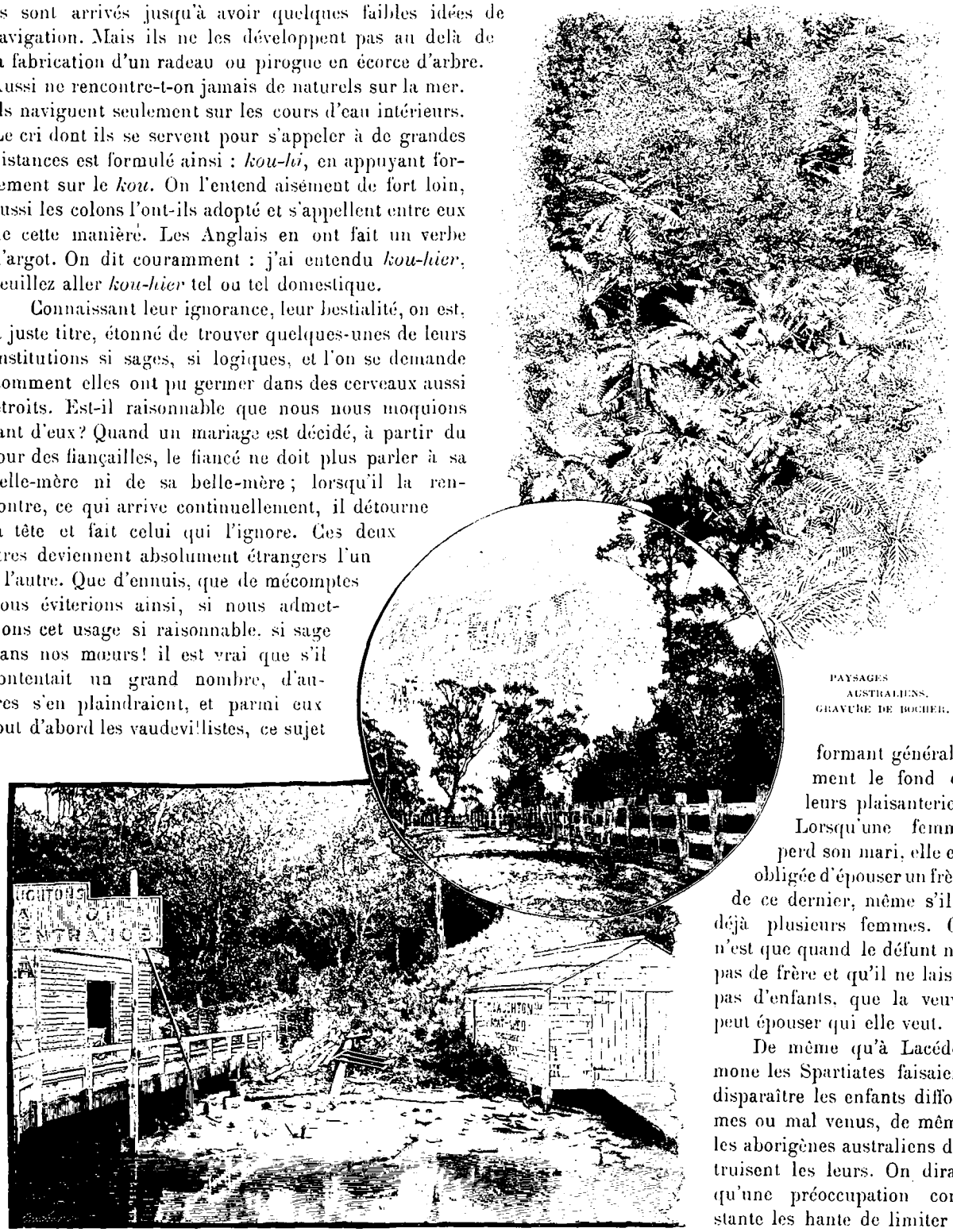
Les aborigènes sont fort agiles à la course; ils grimpent aux arbres avec la souplesse et la rapidité des chats. Lorsque l'arbre qu'ils veulent escalader n'est pas trop gros, ils montent comme les singes, c'est-à-dire les pieds à plat sur l'écorce, et non pas en embrassant de leurs genoux le tronc. Lorsque c'est un des géants des forêts, ils font dans l'écorce, avec leur petite hache, de légères entailles, qui leur permettent de poser les pieds comme sur un escalier.

Le tatouage est en grand honneur chez eux, tatouage en relief, obtenu par la cicatrisation de plaies qu'ils se font sur la peau avec leurs couteaux. Cela donne à leur épiderme noire ou cuivré un aspect pustuleux des plus repoussants. Les jours de fêtes, ils se peignent ces cicatrices en blanc et se font tout le long du corps des dessins de même couleur. Ce sont des bandes larges de deux doigts environ, figurées sans règle aucune, à la convenance, à l'idée de chacun. Ils dansent tout nus, ayant pour seule ornementation avec le tatouage une fleur de tournesol, fabriquée par eux-mêmes avec des fibres d'arbres et teinte en jaune, puis placée sur le derrière de la tête. C'est le seul ornement, la seule note artistique de ces noirs. C'est à peine si dans quelques tribus

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ils sont arrivés jusqu'à avoir quelques faibles idées de navigation. Mais ils ne les développent pas au delà de la fabrication d'un radeau ou pirogue en écorce d'arbre. Aussi ne rencontre-t-on jamais de naturels sur la mer. Ils naviguent seulement sur les cours d'eau intérieurs. Le cri dont ils se servent pour s'appeler à de grandes distances est formulé ainsi : *kou-hi*, en appuyant fortement sur le *kou*. On l'entend aisément de fort loin, aussi les colons l'ont-ils adopté et s'appellent entre eux de cette manière. Les Anglais en ont fait un verbe d'argot. On dit couramment : j'ai entendu *kou-hier*, veuillez aller *kou-hier* tel ou tel domestique.

Connaissant leur ignorance, leur bestialité, on est, à juste titre, étonné de trouver quelques-unes de leurs institutions si sages, si logiques, et l'on se demande comment elles ont pu germer dans des cerveaux aussi étroits. Est-il raisonnable que nous nous moquions tant d'eux? Quand un mariage est décidé, à partir du jour des fiançailles, le fiancé ne doit plus parler à sa belle-mère ni de sa belle-mère; lorsqu'il la rencontre, ce qui arrive continuellement, il détourne la tête et fait celui qui l'ignore. Ces deux êtres deviennent absolument étrangers l'un à l'autre. Que d'ennuis, que de mécomptes nous éviterions ainsi, si nous admettions cet usage si raisonnable, si sage dans nos mœurs! il est vrai que s'il contentait un grand nombre, d'autres s'en plaindraient, et parmi eux tout d'abord les vaudevillistes, ce sujet



PAYSAGES AUSTRALIENS. GRAVURE DE BOCHER.

formant généralement le fond de leurs plaisanteries. Lorsqu'une femme perd son mari, elle est obligée d'épouser un frère de ce dernier, même s'il a déjà plusieurs femmes. Ce n'est que quand le défunt n'a pas de frère et qu'il ne laisse pas d'enfants, que la veuve peut épouser qui elle veut.

De même qu'à Lacédémone les Spartiates faisaient disparaître les enfants difformes ou mal venus, de même les aborigènes australiens détruisent les leurs. On dirait qu'une préoccupation constante les hante de limiter le nombre de leur famille à deux ou trois rejetons. Ils respectent les lois de consanguinité et ne s'allient jamais entre parents, de crainte de donner naissance à des monstres. Il y a peu de suicides chez eux. Quand cependant un d'eux a décidé de mettre un terme à ses jours, il se fait piquer par un serpent. Jusqu'à 4 ou 5 ans, les enfants sont supposés ne pas avoir d'âme. Ils sont portés jusqu'à cet âge sur le dos des femmes, enveloppés d'une peau de kangourou, puis jusqu'à l'âge de 10 ou 12 ans ils voyagent sur le dos des hommes.

Les Australiens sont très friands de la baleine, qu'ils ne mangent que lorsqu'elle est en entière décomposition. Quand un des leurs meurt par accident, en bonne santé, ils le mangent en en distribuant à chacun un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

morceau; le meilleur est, paraît-il, la paume de la main. Quand la mort arrive par maladie, on met le corps ployé en deux entre deux morceaux d'eucalyptus — certaines tribus les enfouissent dans le sol, d'autres les déposent dans un arbre creux, — et lorsqu'au bout de quelques mois le corps est desséché, on le place sur un bûcher et l'on en disperse les cendres au vent. La circoncision s'opère à l'âge de virilité, à l'aide d'un couteau en silex ou en quartz. Les principales tribus de Victoria se nommaient : Kappach (*banksiou cockatoo*, « cacatoès des Branksias ») et Kirtuuck (*boa snake*, « serpent boa »), deux tribus sœurs, puis Kunrokecteh (*long billed cockatoo*, « cacatoès au long bec ») et Kartpœrapp (pélican), deux tribus jumelles, et enfin Kuunamit (*quail*, « caille »).

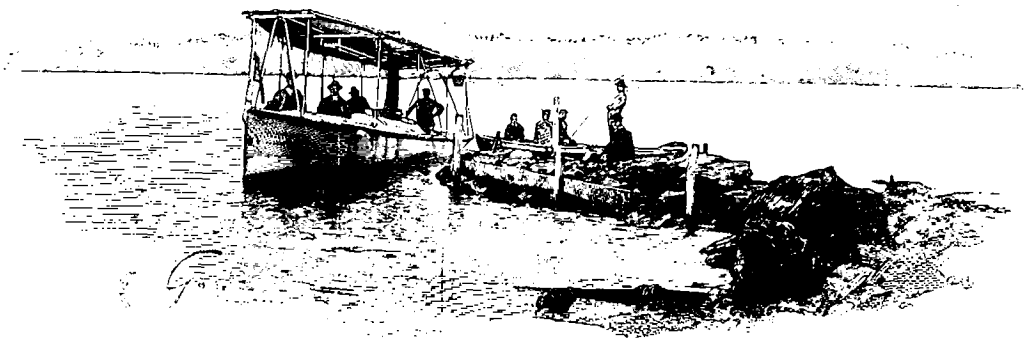
Quant aux idées religieuses, elles sont irrégulièrement répandues. Plusieurs tribus de l'intérieur croient à un Dieu créateur de toutes choses, à l'immortalité, et en une distinction entre l'âme et le corps. En Victoria, les naturels croient en une divinité appelée Pirumcheeal, dont le tonnerre est la voix magistrale, qu'ils écoutent d'ailleurs sans aucune crainte. Ils croient au Malin Esprit (*Muuruyp*), aux âmes errantes et à l'esprit des morts. Certains disent que lorsqu'ils ont vu le premier blanc, ils l'ont pris pour un ancien chef revenu sur terre. La médecine est limitée à l'usage de certaines plantes. Un natif du mont Kolor, à l'ouest de Victoria, avait de la réputation comme docteur parmi sa tribu, il s'appelait Tusrop Warneen.

Les dialectes de ces indigènes sont fort nombreux, et souvent les gens de tribus éloignées ne se comprennent pas entre eux. Leurs villages (peut-on même appeler ainsi ces agglomérations de misérables huttes?) sont peu nombreux. Ils ne vivent pas dans de grands centres; leurs abris sont faits de la plus rudimentaire façon : un large morceau d'écorce enlevé à l'eucalyptus le plus proche est posé obliquement sur deux branches; ils se couchent ainsi pêle-mêle, ayant seulement les reins à l'abri du vent ou de la pluie: ils interposent cette écorce entre eux et les rayons du soleil levant, sans doute dans le dessein de faire la grasse matinée. Toutes les tribus sont errantes; quand la place occupée par des familles n'offre plus de ressources en gibier, ils s'en vont et plantent leurs « maisons » plus loin; généralement ces tribus se composent de cinquante membres, jamais plus.

Mais voilà les vents impétueux du sud qui soufflent violemment, se glissant sous les portes mal jointes. Les vents du pôle sont glacés. La mer prend la teinte grise des mers du nord, les nuées basses courent en flocons serrés, j'entends les cris des oiseaux des tempêtes, c'est l'hiver qui arrive : vendémiaire bat son plein. Les arbres, eux, conservent leurs vertes parures; leurs feuilles persistantes ne prennent pas ces tons dorés, ces tons pourpres de nos automnes mélancoliques ; elles ne sont pas arrachées de leurs tiges comme chez nous en une longue rafale, qui ne laisse que les branches nues dressées vers le ciel comme pour protester : seule la vigne est frustrée de sa parure, ses ceps tordus se convulsent sous cette froide caresse. Déjà les fourrures se montrent dans les rues, les mains délicates s'enfouissent frileusement sous le manchon fait de la peau du petit ornithorynque, les boas de cygnes noirs agitent leurs longs cous au souffle de la brise.

Nous allons refaire ce lent trajet, et trouver un printemps nouveau. A la hauteur des tropiques nous revêtirons nos vêtements blancs; nous retrouverons Mahé, ses vertes plantations et ses aimables habitants au rire éternel; puis la côte aride de l'Asie, Aden aux rochers incultes sur lesquels pas une herbe ne pousse, où pas un arbre n'abrite le rare Européen qui ose se promener dans ses rues étouffantes. Et nous saluerons le mont Sinaï dans sa gloire et la fontaine de Moïse, vaste oasis au milieu de l'aridité; l'antique Égypte nous reverra : nous y retrouverons ses ciels roses, sur son grand désert d'ambre, et sa mer de transparente émeraude, pour définitivement revenir dans la vieille Europe.

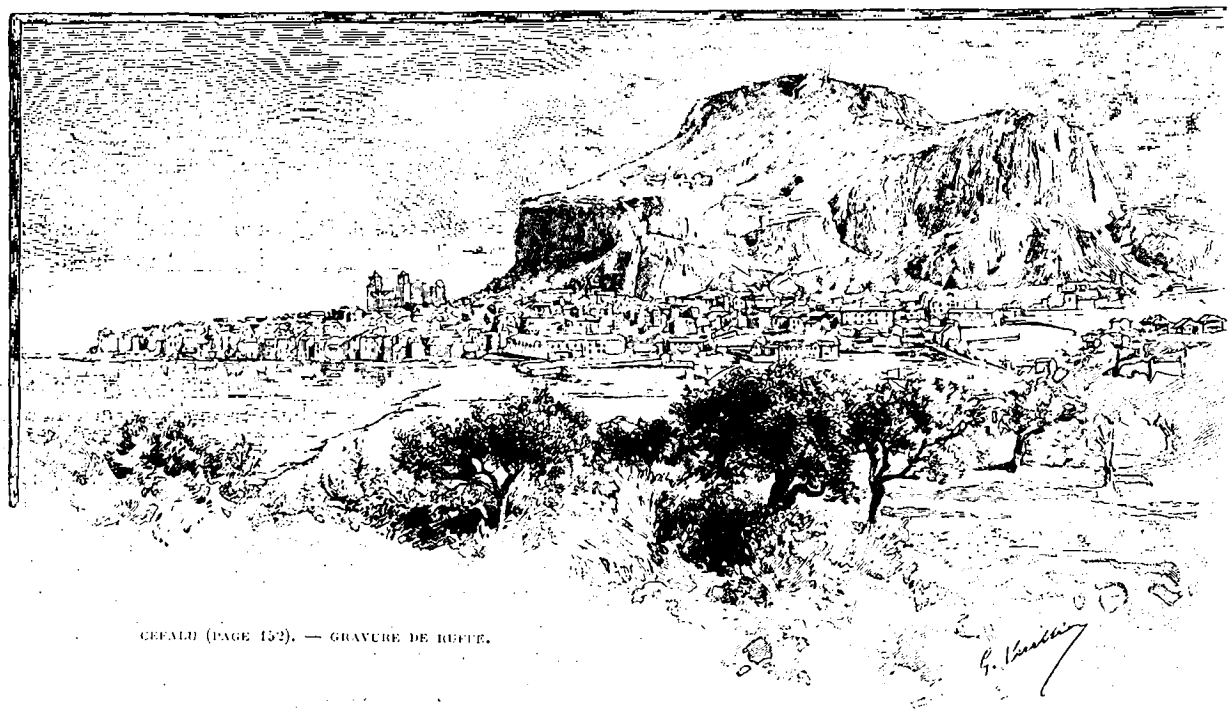
EUGÈNE GIRARDIN.



RIVE AUSTRALIENNE. — GRAVURE DE BAZIN.

Droits de traduction et de reproduction réservés

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

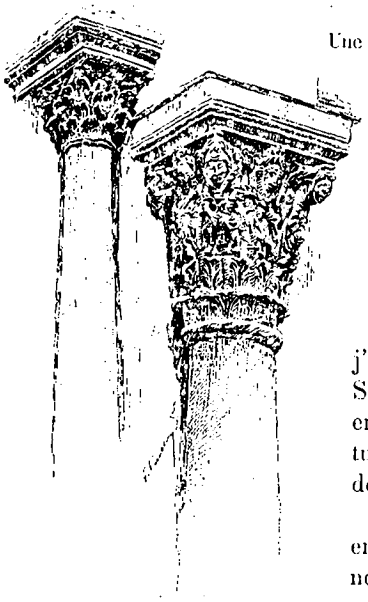


CEFALÙ (PAGE 152). — GRAVURE DE RIETTE.

LA SICILE[1],

IMPRESSIONS DU PRÉSENT ET DU PASSÉ,

PAR M. GASTON VUILLIER.



CHAPITEAUX DE LA CATHÉDRALE, A CEFALÙ.

Une lettre du diable. — Les *maccalube* ou volcans de boue. — Les saintes âmes des suppliciés. — A l'antique cité de Cefalu.

Le lendemain, dès les premières heures du jour, je gravissais les ruelles désertes du haut quartier pour me rendre à la cathédrale qui couronne la ville. Le sacristain ne s'y trouvait pas encore, mais un enfant qui vaguait par là s'empressa d'aller le chercher dans une maison du voisinage qu'il habite. Peu satisfait sans doute d'avoir été dérangé à cette heure matinale, il ouvrit la porte d'un air maussade, sans m'adresser une parole.

Dès le seuil, comme pressé d'en finir, il me montrait, d'un geste détaché, la voûte armoriée et me précédait vivement vers l'autel. En présence de cette attitude, j'affectai la plus grande indifférence, paraissant fort peu intéressé par son église. Surpris et déçu, mon sacristain s'humanisa, ouvrit enfin la bouche et daigna me parler en esquissant, en guise de sourire, une affreuse grimace. Sa prononciation était défectueuse, je le comprenais à grand'peine. Pourtant, à l'aide de gestes, de quelques mots de son langage que je saisissais et d'un peu d'italien, on put s'entendre.

J'observai attentivement alors la voûte de l'église, formée d'une curieuse charpente en bois avec caissons, solives saillantes et écussons, j'écoutai l'étrange acoustique de la nef, qui permet d'entendre les paroles murmurées de loin à voix basse. Singulier monument que ce *duomo* construit au XIVe siècle avec des matériaux provenant du temple antique de Jupiter Atabyrios, et remanié déplorablement plus tard. D'après Polybe, Agrigente étant une colonie de Rhodiens, le culte du dieu Atabyrios y fut en honneur.

Très mystérieusement, mon guide, me prenant par le bras, m'entraîna vers la sacristie, disant : « Venez voir maintenant, *signore*, *la lettera del diavolo* ».

Quelle est cette plaisanterie, me disais-je, tout en le suivant, une lettre du diable!... et dans une église!...

La sacristie était sombre, le jour froid du matin, tombant d'une haute fenêtre frappait le crâne poli comme l'ivoire de mon guide, et mettait en saillie les bouffissures de son visage glabre. Une singulière émotion altérait ses traits, les mèches de ses cheveux semblaient se hérisser sur sa tête. Courbé sur un coffre, son regard oblique, lorsqu'il se détournait vers moi, peuplait l'ombre de lueurs étranges.

1. *Suite. Voyez tome LXVII, p.* 1, 17, 33 *et* 49; *tome LXVIII, p.* 289, 305 *et* 321; *tome Ier, p.* 133.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

UN SARCOPHAGE ANTIQUE TRANSFORMÉ EN BAPTISTÈRE.

Après avoir extrait des profondeurs du coffre un très ancien volume de parchemin jauni, il le déposa sur une table et fit un grand signe de croix. La couverture, lacérée par places, est ornée de cabochons de cuivre écrasés à demi.

Plus ému maintenant encore et tout frissonnant, de nouveau le sacristain se signe et, se reculant d'un air épouvanté, il pointe son doigt sur une page ouverte : « *La lettera* », fait-il d'une voix étouffée.

Sur le grimoire courent en infernale sarabande les arabesques les plus fantastiques. La plume satanique semble avoir craché par endroits, des taches d'encre parsèment la feuille de sombres constellations, on dirait même que des griffes ont égratigné le papier....

Cette mise en scène, ce visage effaré, ce grimoire aux caractères cabalistiques, ces statues de saints oubliés priant dans les coins, couverts de poussière, tout cela m'avait un moment impressionné. Mais, subitement pris d'une folle envie de rire, je m'enfuyais vers la nef en cachant mon visage dans mes mains.

Quelques instants après, le sacristain me rejoignait, me demandant avec sollicitude si j'étais un peu remis de la violente émotion que m'avait causée la lettre de Satan.

Nous errions dans l'église solitaire, tandis qu'il me racontait, avec force gestes et contorsions, la légende de la fameuse épître.

« Un jour, dit-il, un seigneur étranger, vêtu d'habits magnifiques, arriva à Girgenti. Nul ne le connaissait, mais il avait si grand air qu'il imposait l'admiration et le respect à tous : c'était le diable. D'ordinaire, il a *li cornu torti, la cuda a lu schina, l'occhi di focu chi fa spavintari* (les cornes tordues, la queue à l'échine, les yeux de feu qui épouvantent). Mais lorsqu'il veut s'emparer d'une âme, vous le savez, il se transforme en brillant cavalier. Durant la semaine sainte il circule par les maisons, en quête de proies. Dès la mort du Christ, le vendredi saint, et jusqu'au jour de Pâques, il devient le maître du monde. Pendant ce temps les chauves-souris, qui en sont l'image, ne sont pas mises à mort, car d'ordinaire nos enfants ne les épargnent guère, ils les ont en horreur et les crucifient, persuadés qu'ils crucifient le diable. Ils entendent d'ailleurs leurs blasphèmes lorsqu'elles agonisent.

« Le dimanche de Pâques, pendant la célébration des offices, des exorcismes rejettent le diable hors des maisons. Les enfants, munis d'un sarment de vigne à sept nœuds, tapent sur les portes, sur les meubles, sur les ustensiles de ménage, et se frappent même entre eux en s'écriant : *Nesci fora, tentazioni, e trasissi Nostru Signuri!*... (Fuis, tentateur, et que Notre-Seigneur entre!....) Il fuit,... les prêtres n'ont plus ensuite qu'à bénir les maisons.

« Donc le diable était à Girgenti. Il y vivait alors une pauvre jeune fille d'une grande beauté, *bedda quantu lu suli*, belle comme le soleil. Le riche seigneur la remarqua, il en devint éperdument amoureux et la poursuivit de ses obsessions. Comme elle résistait, il lui offrit d'immenses trésors, mais ce fut en vain. Voilà, signore, la colère du diable, les traces de ses griffes sur la lettre que vous venez de voir.... car cette lettre il l'écrivait à la jeune fille.

« La pauvre enfant eut recours à son confesseur, qui la prit sous sa protection, et c'est ainsi qu'elle put échapper à Satan. »

J'avais écouté d'un air convaincu l'étonnante histoire du sacristain, qui, flatté de mon attention recueillie, me témoigna beaucoup d'égards et ne me laissa point partir sans me montrer toutes les beautés de son église : une Madone attribuée au Guide et un sarcophage antique en marbre blanc qui sert de fonts baptismaux. Les bas-reliefs qui ornent ce sarcophage représentent l'aventure de Phèdre et d'Hippolyte. Ils sont d'une belle sculpture.

Il est huit heures du matin. Un guide qui doit m'accompagner aux *maccalube*, volcans de boue du territoire de Girgenti, m'attend depuis longtemps, avec des montures, devant la porte de l'hôtel. C'est un Sicilien à la peau tannée comme un vieux cuir ; deux petits yeux noirs roulent constamment, pleins d'éclairs, sous ses sourcils embroussaillés. Il passe pour très brave homme, mais quelle mine de bandit!...

Nous voilà partis, chacun sur notre âne. Le soleil est ardent, il éblouit sur la route blanche, que nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

abandonnons bientôt pour un sentier qui serpente capricieusement à travers des champs de fèves et des moissons. Je vais gaîment, à l'aventure, humant les brises marines, l'œil vers des collines lointaines, d'un chatoyant opale, que nous devons atteindre. Voyager à âne est infiniment agréable, on n'a pas le souci de sa monture. On peut en sécurité, sans fatigue et à la faveur d'une allure discrète, jouir à son gré du paysage. La bonne bête va, happe au passage une touffe poudreuse faute de mieux ou s'arrête broutant à l'occasion. C'est drôle et charmant.

Mon guide ne l'entend pas ainsi : il voudrait hâter le pas, il ne comprend rien à mon indolente allure. Que lui importent les horizons de nacre, les violets indécis qui frissonnent là-bas sur la colline en feu, les belles ciguës aux aigrettes d'or et les absinthes pâles, nos fleurs du chemin ! Il s'écrie à tout instant : « *Avanti, san Gerlando!* » soulignant chaque appel d'un coup de trique. Il invoque donc les saints du paradis, me disais-je, et je l'interroge.... Non, le brave aliboron a été tout simplement baptisé du nom du saint patron de Girgenti!...

Nos bêtes sont en sueur et des gouttes perlent à nos tempes; dans les sentiers brûlants que nous suivons on chercherait vainement un peu d'ombre où se réfugier, une goutte d'eau à boire. Partout la sécheresse, l'aridité, un sol criblé de fissures, de crevasses profondes.

Nous allions depuis longtemps déjà, l'échine courbée sous la chaleur, lorsque, sur un amas de roches ravinées, d'une éblouissante blancheur, se montre une masure.

« Si vous le voulez bien, *signore mio*, me dit le conducteur, nous allons nous reposer un instant dans cette auberge, où nous trouverons, comme j'y ai compté, quelque chose à manger. « Ça, l'auberge!... je n'en revenais pas.

« *Pé!... Pé!...* » crie-t-il en frappant de son bâton la porte vermoulue. La porte s'ouvre, un homme se présente sur le seuil.

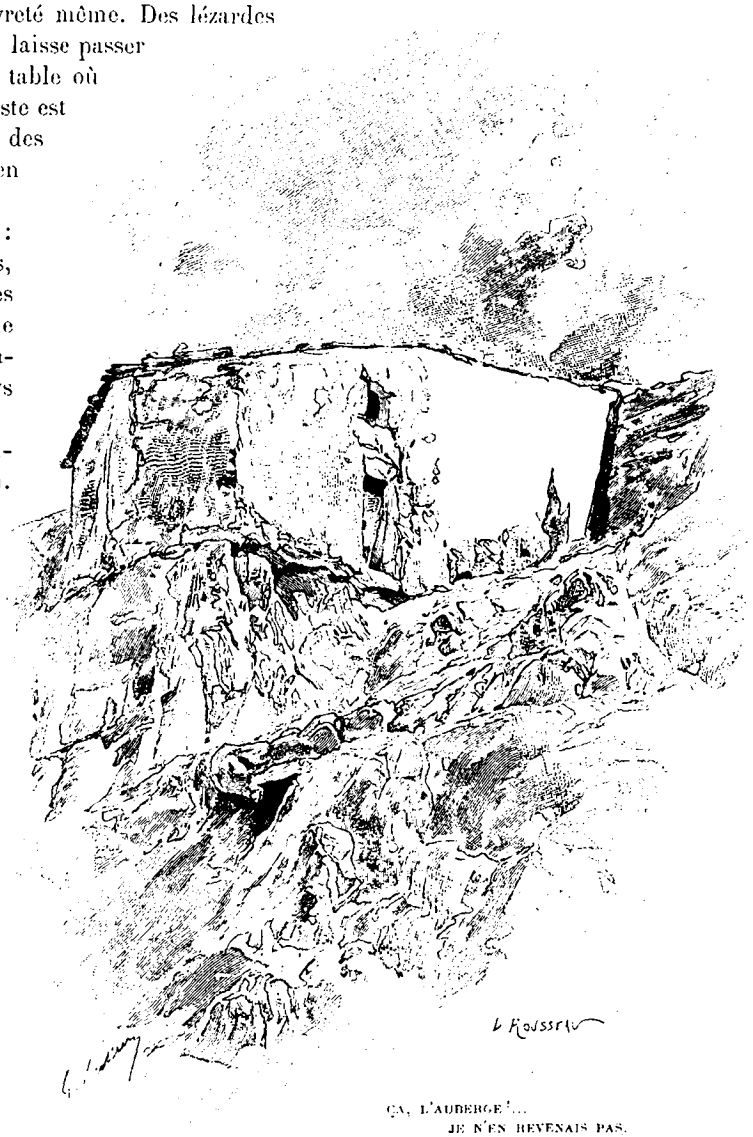
La salle où il nous a invités à entrer est la pauvreté même. Des lézardes rayent les murailles; la toiture, effondrée par endroits, laisse passer le ciel. Le mobilier? quelques sièges boiteux, une table où traînent des oignons, un fusil, et c'est tout. L'aubergiste est fort empressé, il nous offre tout ce qu'il possède : des œufs, un peu de pain durci, de l'eau saumâtre. Je n'en espérais pas autant à l'aspect de la demeure.

L'homme est empressé, mais nerveux et très pâle : la fièvre le dévore. Mon guide silencieux roule toujours, sous leurs profondes orbites, ses prunelles chargées d'éclairs, et un chien tapi dans un angle de la salle me considère d'un œil agressif et méchant. Quelle compagnie inquiétante dans une auberge misérable d'un pays perdu!

Le ciel étincelle, quelques lourds nuages, en amoncellements neigeux, montent lentement de l'horizon. Penché à la fenêtre, je plane sur un ravin désert, et mes yeux, par delà des pentes chaotiques, s'arrêtent à un vaste plateau dénudé où pointent les cônes des *maccalube*, ces fameux volcans de boue que nous allons visiter. Avec toute l'étrangeté d'une vision, m'apparaît cette région maudite. L'espace surchauffé ondoie en une vibration constante : on dirait que là-bas le sol se meut et se pétrit dans une formation nouvelle, qu'une prodigieuse aspiration l'entraîne et qu'il monte, vitrifié, vers l'azur frémissant.

Nous reprenons bientôt le chemin, nous descendons les pentes rapides d'une ravine, côtoyant des champs de blé dévorés de sécheresse. Pas un épi ne bouge. Qu'un peu de brise vienne donc rafraîchir nos fronts brûlants et faire courir des frissons d'or sur ces champs endormis! Espérance vaine, la mort plane partout ici! Au fond de la ravine s'enfonce le lit à sec d'un torrent, sinuosité livide encombrée de roches. Des efflorescences blanchâtres mouchettent, de toutes parts, un sol tortueux.

Une montée lentement gravie, et nous voici sur



ÇA, L'AUBERGE!...
JE N'EN REVENAIS PAS.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE PASTEUR.

le plateau désert, sans herbes, sans fleurs, couvert de larges écailles d'argile desséchée. Une multitude de monticules coniques s'élèvent, éparpillés, à la surface du plateau lépreux. Des cratères qui s'ouvrent à leur sommet font entendre, à intervalles réguliers, un gargouillement particulier, dégagent des gaz fétides, et aussitôt, le long des cônes, une coulée de boue glisse lentement. Ces cratères entrent en éruption l'un après l'autre, et du plus loin les gargouillements caractéristiques nous arrivent. Certains monticules atteignent une hauteur de 3 mètres; d'autres, moins élevés, ont l'air d'excroissances ou de hideuses pustules; la plupart sont très petits et s'ouvrent au ras du sol.

Nous étions descendus de nos montures, le guide les avait entravées, et j'allais, d'un volcan à l'autre, attiré par les petites éruptions qui se succédaient. Sur l'invitation de mon guide j'approchai une allumette enflammée d'un orifice au moment où des bulles soulevant la vase venaient crever à la surface. Le cratère se mit à flamber. Cette expérience renouvelée sur plusieurs points me donna toujours le même résultat.

Un pasteur descendait les pentes rocailleuses voisines, chassant un troupeau d'ânes devant lui. Arrivé près de nous, il s'arrêta et nous adressa un salut. Il était coiffé d'un long bonnet qui retombait sur son épaule, et portait, suspendue à ses reins, une petite cruche renfermant sa provision d'eau pour la journée. De temps à autre il l'approchait de ses lèvres desséchées, qu'il humectait. La chaleur était étouffante, de lourdes nuées d'orage montaient toujours de l'horizon, et les rayons du soleil s'échappaient du ciel en pluie de feu. Le pasteur m'offrit généreusement l'eau qu'il se mesurait avec tant de parcimonie, mais je n'osai affronter le goulot de la cruche, et je le remerciai malgré mon ardente soif.

Nous nous étions assis sur le cratère inerte d'un volcan tandis que les bêtes erraient mélancoliquement sur le grand plateau dénudé :

« *Signore*, me disait le pasteur, nous foulons un sol infernal. Souvent je l'ai entendu mugir en se secouant comme si des choses monstrueuses enfermées dans ses entrailles tentaient de s'en échapper. Et aussitôt par les horribles trous béants que vous voyez là, sur les monticules, l'air impétueusement s'échappait, projetant du sable et des cailloux. En même temps la boue glissait et s'étendait partout en grandes nappes sombres et visqueuses. Vous avez remarqué qu'elle est froide : en enfonçant votre bras dans les ouvertures, vous ne sentiriez aucune chaleur.

— Moi, fit à son tour le guide, je suis venu fréquemment par ici. Deux fois, tandis que l'Etna était en éruption et que des tempêtes battaient nos côtes, les cratères ont vomi devant moi de la vase et des pierres. Des vieux m'ont assuré que ces matières sont montées jusqu'à une hauteur de 30 mètres. »

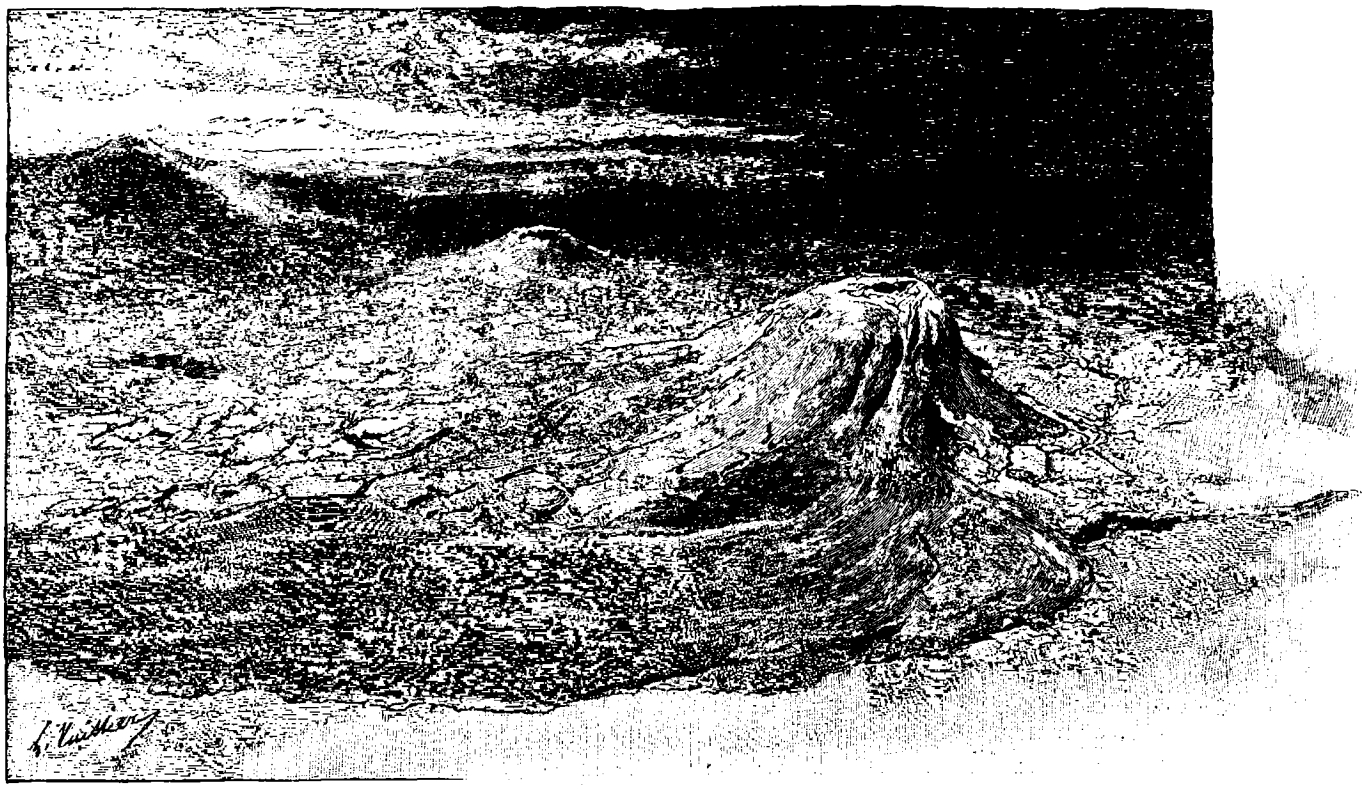
Les nuées avaient presque entièrement obscurci le ciel, nous avions erré longtemps à travers le plateau, cherchant à pénétrer les secrets de ces étranges volcans, et le soir venait.

Le cri lointain d'un hibou par trois fois traversa l'espace. Mes compagnons frémirent et se signèrent vivement :

« *Il barbagianni* vient de crier trois fois consécutives, dit le guide d'une voix sourde : c'est un présage de mort. Que de funérailles annoncent ces oiseaux funestes dans leur longue existence de mille ans!...

— Il ne faut pas, interrompit vivement le pasteur, que notre étranger s'épouvante de ce cri funèbre. Ne savez-vous donc pas, vous l'homme de Girgenti, que dans les ravines qui nous entourent et sur les bords du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LES « MACCALUBE », OU VOLCANS DE BOUE.

fiummare errent les *animi di li corpu decullati* (les âmes des corps décapités), qui veillent sur nous et nous protègent! Oh! *signore mio*, fit-il en se tournant vers moi les mains jointes et les yeux au ciel, sans elles que de malheurs fondraient sur nous!... Bonnes âmes saintes, non seulement vous faites entendre vos voix sur terre, mais on vous retrouve aussi par les mers. Vous criez dans le vent des tempêtes, à travers les vagues déchirées, dans l'effroi des nuits mauvaises, mettant en garde les marins en péril, réchauffant leur courage.. . »

De nouveau il fit le signe de la croix.

La nuit tombait. De loin en loin, traversant le silence, le cri fatal du hibou s'élevait des solitudes. Les nuées d'une froide couleur d'acier s'étalaient maintenant sur tout le ciel. Seul, dans une éclaircie, à l'horizon, un nuage sanglant s'allongeait immobile comme une barre de feu.

De temps à autre, et à intervalles réguliers, l'étrange gargouillement des cratères reprenait, l'odeur fétide de nouveau empoisonnait l'air, et la boue, comme une horrible suppuration, recommençait à serpenter sans bruit sur la terre obscure.

Mon guide était silencieux, l'ombre nous enveloppait, je ne devinais que les palpitations de ses prunelles, et le pasteur, après nous avoir recommandés à la grâce de Dieu, s'enfonçait lentement dans le crépuscule. Au loin, montant ou descendant les collines, sa silhouette tragique apparaissait par instants, escortée de ses bêtes dont les longues oreilles s'agitaient éperdument.

Le nuage sanglant, d'une si singulière rigidité, s'allongeait toujours là-bas, à l'horizon.

Quel retour par la nuit, au milieu des excroissances abjectes de ce sol gangrené! Nos montures trébuchaient sur de larges écailles d'argile désséchée, elles enfonçaient leurs sabots dans les orifices livides, glissaient dans la fange, tombaient à genoux sur la terre sourde. Le hibou s'était tu, mais des chiens hurlaient dans la profondeur des ténèbres, et les gargouillements des cratères, comme de vagues lamentations, accompagnaient notre départ. Puis plus rien,... rien qu'un trait de feu au ciel, incisif comme une lame. Ce nuage ensanglanté et toujours persistant m'obsédait,... il s'éteignit enfin....

Comme nous arrivâmes tard à Girgenti !...

Les *maccalube* ont, à bon droit, préoccupé les savants. On a fait à leur sujet bien des hypothèses, mais Dolomieu seul semble en avoir un peu éclairé le mystère.

Après avoir décrit la stérilité du plateau et les éruptions des petits cratères, il raconte que pendant l'hiver les conditions sont toutes différentes. Les pluies détrempent alors l'argile, les monticules coniques sont dissous et ce plateau n'est plus qu'un vaste gouffre d'argile délayée, dont on ne connaît pas la profondeur et dont on n'approche qu'avec le plus grand danger. Un bouillonnement continuel en agite toute la surface.

*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

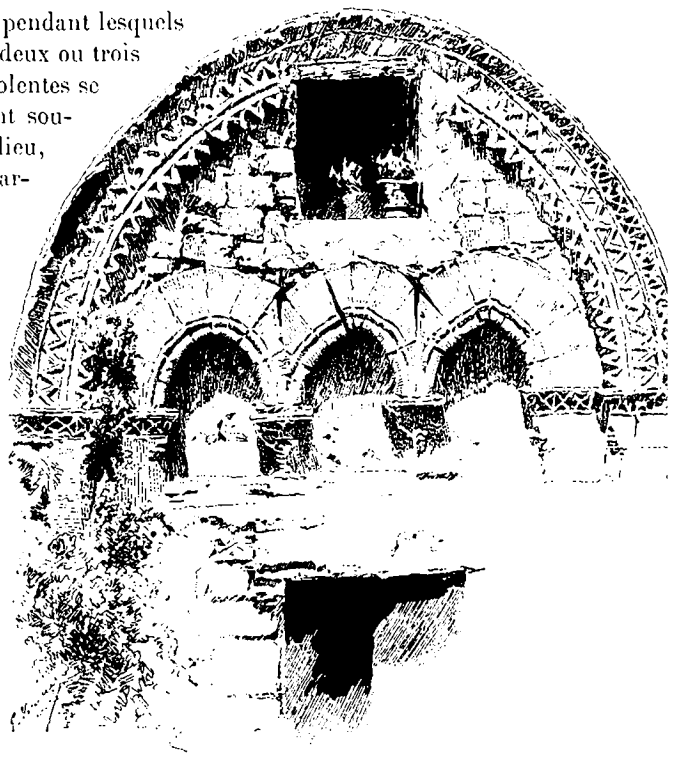
Il y a là, d'après lui, des moments de grande fermentation pendant lesquels se produisent des phénomènes terrifiants. A une distance de deux ou trois milles, des secousses de tremblement de terre souvent très violentes se font sentir, on entend en même temps comme un roulement souterrain de tonnerre. Des éruptions retentissantes ont ensuite lieu, elles projettent dans les airs une gerbe de terre, de boue, d'argile détrempée mêlée de pierres....

Dolomieu a reconnu que le feu n'est point l'agent éruptif. Le sol du pays est calcaire et recouvert d'une argile grise et ductile qui contient assez souvent un noyau gypseux. Ce savant attribue à une source d'eau salée les combinaisons chimiques donnant naissance à un gaz qui serait l'agent de tous les phénomènes qui se produisent.

Quant aux âmes des suppliciés dont le voisinage avait suffi pour détruire aux yeux du pasteur les présages mortuaires d'un cri de hibou trois fois répété, je n'eus qu'à consulter l'un des volumes des *Usi e costumi* de Giuseppe Pitré et j'en appris long.

Je vais me résumer ici.

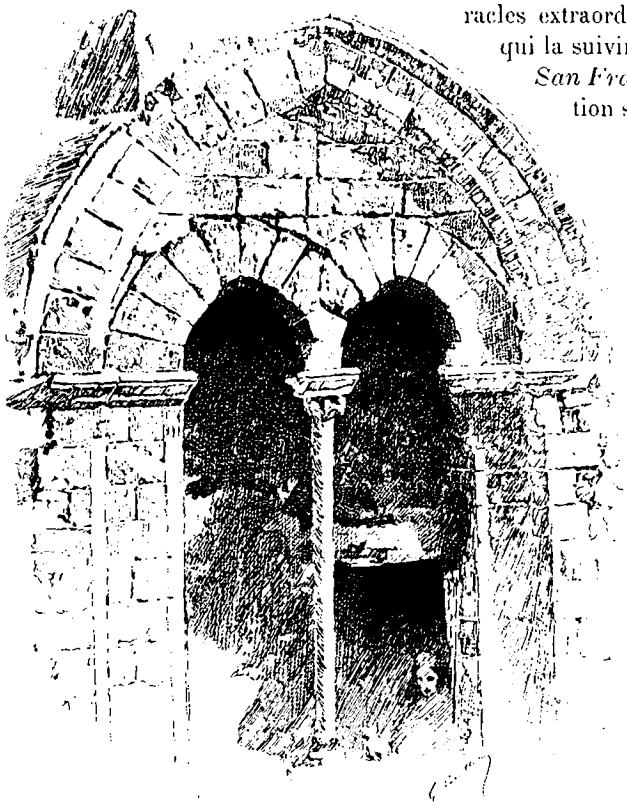
En 1630 on érigeait à Palerme l'église des *Agonizzanti*, où se pratiquaient des dévotions pour le repos des âmes des suppliciés. Elle existe encore. Mais aujourd'hui une autre église, celle *delle Anime dei corpi decollati*, est plus en faveur auprès du peuple sicilien; il y vénère tout spécialement ces âmes des corps décapités qui sont pour lui de véritables génies tutélaires.



FENÊTRE DE L' « OSTERIO », PALAIS DU ROI ROGER (PAGE 152).

Dans cette île malheureuse sur laquelle toujours pesèrent le despotisme et la tyrannie, on conçoit que tout individu tombé dans les mains de la justice, c'est-à-dire du pouvoir, soit devenu pour le peuple passionné une victime, un véritable martyr même. Ce peuple n'a pas fait de distinctions. Il est allé fort loin dans cet ordre d'idées : on l'a vu vouer un culte fanatique à l'âme d'un certain Francesco Frusteri, qui fut exécuté pour avoir tué sa propre mère! On doit d'ailleurs à cette âme d'assassin des miracles extraordinaires. Une légende populaire exalte sa mort et les prodiges qui la suivirent. Nuit et jour une lampe éclaire sa sépulture dans l'église *San Francesco di Paola*, et l'on peut lire, sur la muraille, l'inscription suivante qui s'y trouve gravée :

Francesco Frusteri
moriva rassegnato e contrito
subendo l'estremo supplizio
da ispirare la pubblica ammirazione
addi 5 *novembre* 1817.



FENÊTRE DE L' « OSTERIO ».

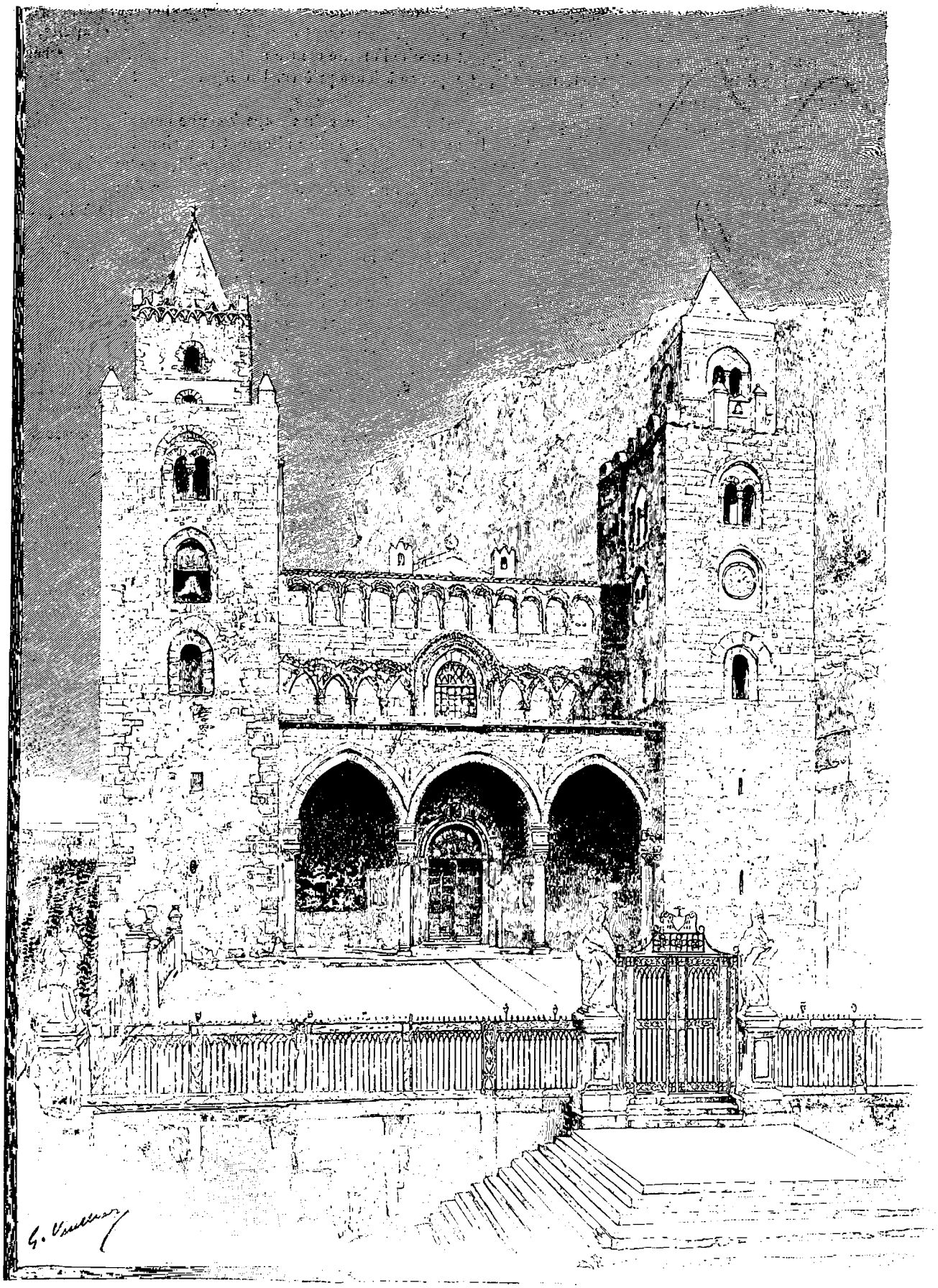
Ce culte singulier ne date pas de bien longtemps.

Voici un fait plus ancien : Le 17 mars 1702, un prêtre, pour je ne sais quel crime, fut étranglé à Palerme. Après l'exécution, le peuple accourut et vénéra le cadavre, attaché à un poteau et exposé dans la plaine du *Papireto*. Ses bourreaux eux-mêmes vinrent lui baiser les mains. Beaucoup de gens recueillirent de la terre sous les pieds du supplicié et cette terre fit des miracles.

La *chiesa delle Anime dei corpi decollati*, autrefois la *Madonna del fiume*, s'élève, entourée de cyprès, sur les bords de l'Oreto. Le cimetière des suppliciés s'étend devant le portail, et, il n'y a pas longtemps encore, on exposait là leurs têtes sur un pilier. Un grand nombre de tableaux représentant des miracles dus à ces âmes couvrent les murs de l'église.

Nombreux sont les hommes et surtout les femmes qui voyagent pieds nus pour venir faire leurs dévotions

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LA CATHÉDRALE DE CEFALÙ.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans la *chiesa delle Anime*. C'est devant la balustrade de l'autel consacré à saint Jean-Baptiste *decollato*, protecteur des décapités, que les dévots implorent les âmes vénérées. Ils passent ensuite dans une autre chapelle, où ils murmurent, interrogent et prient encore. Appliquant ensuite l'oreille contre une dalle qui passe pour recéler un grand nombre d'âmes, ils attendent, tremblants, la réponse à leurs prières. Un léger bruit leur fait savoir qu'elles ont été favorablement entendues.

Les malades ou les personnes qui ne peuvent supporter les fatigues du voyage font une neuvaine aux *anime dei corpi decollati* dans leur propre demeure. Dans la nuit silencieuse elles allument une chandelle, ouvrent la porte ou la fenêtre, s'agenouillent et récitent à haute voix le rosaire. Les réponses favorables se traduisent dans la paix nocturne par le chant du coq, l'aboiement d'un chien, un son de guitare, une chanson d'amour. Mais si un âne brait, si un chat miaule, si l'on entend quelqu'un se plaindre ou pleurer, il faut renoncer à la grâce demandée aux saintes âmes des suppliciés.

- - J'avais quitté les temples d'Agrigente, et le soir tombait lorsque j'arrivai à Termini Imerese, l'antique *Thermæ Imerenses*, fondée par les Carthaginois après la destruction d'Imère. La ville s'accroche à un éperon rocheux, devant la mer. Des brumes légères flottent sur les croupes qui dominent la cité, on les dirait ceintes d'écharpes roses. Le soleil vient de se coucher et ces brumes flambent encore; elles rampent et s'effilochent lentement, se décolorent et se fondent dans la vapeur bleuâtre qui baigne les monts. Seules les cimes gardent maintenant comme le vague reflet d'une fournaise lointaine. Vers l'horizon le Monte Pellegrino, monstrueux, s'accroupit sur la mer; plus près, sur la côte, le cap Zaffarano découpe sa forme étrange un peu plus accusée, et Solunte est enveloppé d'ombre.

La nuit est venue, nous roulons toujours sur le rivage. La mer brasse comme des lueurs phosphorescentes, et là-haut s'allument lentement les étoiles.

Bientôt une énorme masse monte dans le ciel, à ses pieds scintillent quelques lueurs, c'est Cefalù et l'énorme rocher qui le domine.

Me voici parcourant une rue sans fin, encombrée de passants, où s'ouvrent d'étroites boutiques. A la différence du costume on se croirait dans un quartier arabe. J'arrive enfin à l'hôtel, guidé par un *facchino* portant mes bagages. L'hôtel?... Un grand arceau béant qui donne accès dans une cour malpropre, autant que je puis en juger, au fond de laquelle est un escalier ruiné que nous gravissons. L'hôtesse, là-haut, est peu avenante. Enfin....

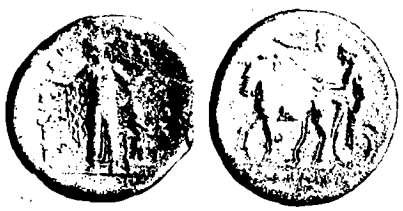
Une vieille église normande domine la place de sa haute et massive silhouette qui monte, à travers la nuit, jusqu'aux étoiles. L'air est tiède, le ciel pur; on entend, il me semble, en même temps que les rumeurs de la ville, la rumeur confuse de la mer. La place, très en pente, est solitaire, et devant la basilique que grandit tant le mystère nocturne je songe aux guerriers du nord, nos ancêtres, dont je revois les monuments, de même que hier encore à Agrigente la Grèce revivait à mes yeux en des temples immortels.

Tandis que je m'abandonne à mes pensées, la place s'éclaire, la foule l'envahit peu à peu et un orchestre fait entendre subitement ses accords. Dès les premières notes je reconnais la musique de Robert Planquette en un motif des *Cloches de Corneville*, écho lointain de la France qui apporte un peu de gaîté à mon cœur toujours attristé à l'arrivée dans une ville inconnue.

Les promeneurs vont et viennent. Quelques officiers italiens et des dames en toilettes claires sont un anachronisme sur cette place entourée de vieilles demeures, dominée par une haute église des Normands. Les gens du peuple écoutent, ou dorment peut-être, allongés sur les dalles; la plupart sont en haillons.

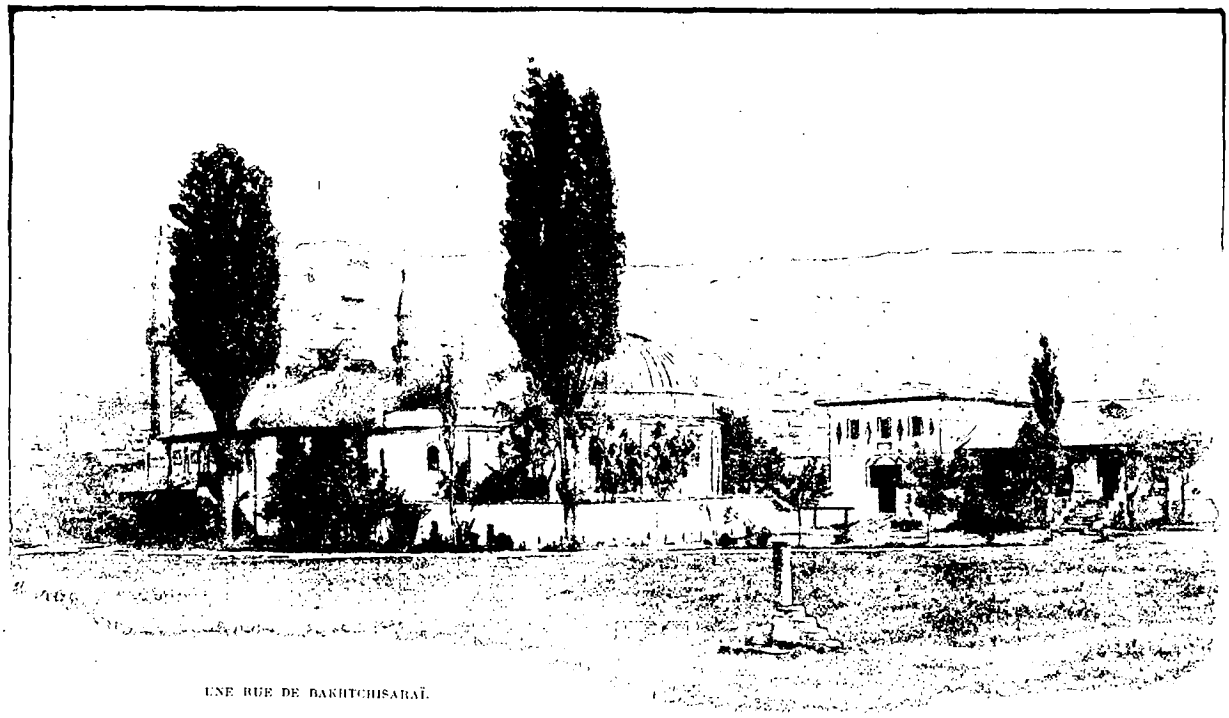
J'ai, à cette heure, la vision d'une ville ruinée où sont venues camper des populations de hasard. Le passé absorbe tout maintenant, il parle hautement ici par les grands arceaux gothiques de l'*Osterio*, palais normand du roi Roger entrevu à l'arrivée, par cette basilique massive qui s'élève dans la nuit comme une apparition d'un autre âge. Cette impression se modifiera peut-être au jour, attendons... à demain!...

(*A suivre.*) GASTON VUILLIER.



MÉDAILLES D'IMÈRE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



UNE RUE DE BAKHTCHISARAÏ.

VOYAGE AUX VILLES MORTES DE CRIMÉE[1],

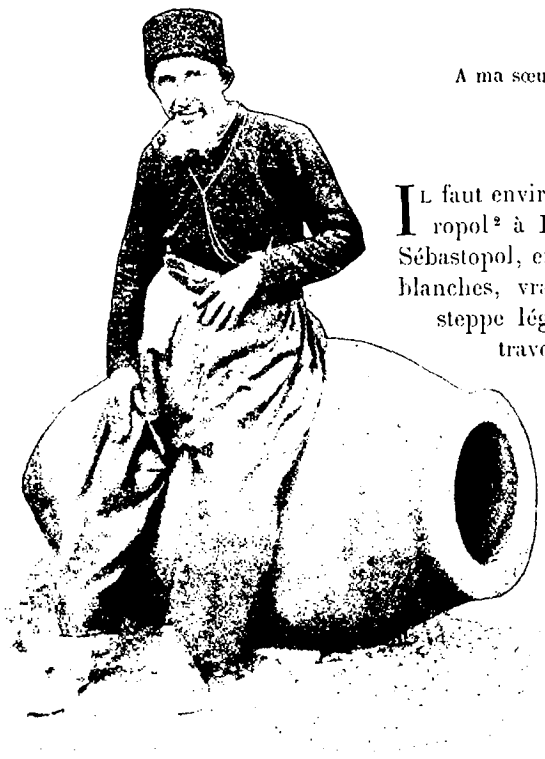
PAR M. LOUIS DE SOUDAK.

Et bien avant que nos pavillons fussent unis par les couleurs et les armoiries, nos cerveaux déjà étaient parents. (DE ROBERTY des *Novosti*.)

A ma sœur Jeanne Bertren.

I

Bakhtchisaraï. — La ville.



PAYSAN TATARE DES ENVIRONS DE BAKHTCHISARAÏ.

Il faut environ deux heures pour effectuer en chemin de fer le trajet de Simféropol[2] à Bakhtchisaraï. La voie descend vers le sud, dans la direction de Sébastopol, en longeant, à droite, une vilaine chaîne de collines arides, presque blanches, vrai cadavre de montagne; tandis qu'à gauche c'est une bande de steppe légèrement ondulée que bordent, dans le lointain, les montagnes à travers lesquelles on voit s'enfoncer la ligne verte de ces vallées délicieuses : Alma, Katcha, Belbek. Le paysage est assez monotone, mais, sous la claire lumière de neuf heures du matin, les lignes en sont très adoucies, les colorations admirablement fondues. On dirait que les montagnes sombres qui marquent l'horizon, du côté de l'est, sont revêtues d'une couche d'émail plus bleue que le ciel et qui s'argente doucement en atteignant les crêtes.

Tout près de nous, dans la terre grise et chauve, les plantations de pastèques, melons, maïs et tournesols ont des teintes caressantes d'un vert très pâle, qu'allument de tous côtés le jaune éclatant des cantaloups, les glands d'or du maïs et les fleurs en soleil de l'hélianthe. Parfois, sur la lisière d'une de ces plantations, debout, près de son gourbi de chaume, un gardien tatare nous regarde passer, immobile, la tête en l'air, les deux mains sur les hanches.

Il est environ 10 heures lorsque nous nous arrêtons devant la gare de Bakhtchisaraï; et, un instant après, un phaéton m'emporte dans la capitale des Khans.

Nous laissons à droite, pour y revenir ces jours-ci, Esky-Yourt (l'Ancienne Demeure) avec les élégantes

1. *Voyage exécuté en* 1894. — *Texte et dessins inédits.* — Ce travail fait suite au *Voyage en Crimée* (Calmann Lévy, 1892).

2. Chef-lieu de la Crimée.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

coupoles de ses vieux mausolées royaux, et nous avançons assez longtemps, sans découvrir la ville, cachée probablement derrière ces collines crétacées qui se profilent devant nous. En effet, nous apercevons, presque en même temps, un petit cimetière russe, et, un peu plus loin, une porte cintrée, blanchie à la chaux, que l'on éleva en l'honneur de Catherine II, dont la visite à Bakhtchisaraï eut lieu le 25 mai 1787. Cette porte s'ouvre sur la rue principale de la ville. Nous n'atteignons cependant le vrai quartier tatare qu'après avoir dépassé un petit quartier bohémien où j'ai vu des enfants et des femmes d'une beauté bien originale.

Je vais m'installer à l'*hôtel Hermann*, que j'ai choisi parce qu'il est aussi proche voisin que possible du palais des Khans, dont il n'est séparé que par un profond fossé large de quelques mètres, dans lequel poussent de grands arbres, que je puis caresser de la main par ma fenêtre; parce qu'il est entouré sur trois côtés d'un long balcon d'où l'on peut contempler une grande partie de la ville, en entendant, tout près, l'appel du muezzin; et, enfin, parce qu'on y mange une bonne cuisine de famille, dans de la vaisselle très propre.

Après avoir déjeuné et m'être un peu concerté avec Théodore Petrovitch Briantzeff, le guide que l'on vient de me présenter, je me mets à l'instant en route à travers la ville.

BOUTIQUE DE BOULANGER.

En 1422, les Khans transférèrent leur résidence, de Staroï-Krim situé à quelques verstes de Théodosie, à Bakhtchisaraï qui allait devenir la capitale de la Crimée jusqu'en 1783, époque de la conquête russe.

Bakhtchisaraï est situé sur les pentes douces d'une étroite vallée, au fond de laquelle coule le Djourouk-Sou (Eau Fétide) et que compriment de très près des montagnes grisâtres, sans verdure, dont les escarpements cariés et percés de cavernes ont quelque chose de très désolé. Sur 2 kilomètres de large environ et 3 de long, le village s'étage de chaque côté du Djourouk-Sou, jusqu'au pied des hautes terrasses calcaires qui la défendent des vents du nord et du midi. Et plus de cent fontaines alimentées par trente-deux sources et placées sous la pieuse surveillance des moulahs font courir leurs eaux vives à travers rues et ruelles de Bakhtchisaraï (Palais des Jardins), qu'elles remplissent d'ombre, de fraîcheur et de douce musique.

Bakhtchisaraï est particulièrement intéressant à visiter; car, grâce à l'oukase par lequel Catherine II abandonna cette ville aux Tatares, c'est là seulement que l'on peut encore, de nos jours, avoir une idée de la Crimée des Khans, et sentir, pour ainsi dire, les dernières pulsations de son cœur mortellement frappé.

Midi. – J'en profite pour assister à la prière du milieu du jour dans la grande mosquée qui est attenante au palais des Khans. Cette mosquée, la plus considérable de l'endroit, se compose d'une très audacieuse coupole flanquée de quatre beaux minarets. A l'appel du muezzin, tous les dévots du quartier arrivent par groupes silencieux. Il y a beaucoup de vieillards, beaucoup de figures parcheminées aux rides profondes; il y a aussi de superbes barbes de neige qui éclairent le rouge éclatant des *béniches* ou larges toges. Ils se déchaussent au seuil de la mosquée, et vont s'asseoir, après quelques prosternations rituelles, autour du vieil imam qui, immobile, se tient accroupi en face d'une niche voilée d'un rideau vert. Et la prière commence, bruyante, routinière, soupirée, bâillée, hoquetée, une seule fois interrompue par la lecture du Coran que fait dans un des bas côtés un fidèle assis sur ses talons, en face d'un pliant qui lui sert de pupitre.

Derrière la chaire sculptée de l'imam, j'aperçois un escalier étroit et long qui conduit à une tribune grillée de la balustrade à la voûte. C'est de là que les Khans pouvaient suivre les cérémonies religieuses, sans être vus et sans sortir de leurs palais. La tribune est vide aujourd'hui. Derrière l'épais grillage on ne sent plus passer l'ombre auguste; et le croyant qui prie dans la grande *metschet* de Bakhtchisaraï a certainement l'âme plus légère depuis qu'il n'a que Dieu au-dessus de lui.

La prière finie, ils sortent tous, silencieux, la figure rassérénée; et je les vois disparaître, un à un, au fond des ruelles étroites, ensoleillées, où de l'herbe pousse sur les trottoirs.

L'école et le *medressé* ou séminaire se trouvant dans les dépendances de la grande metschet, je n'ai qu'à faire quelques pas pour m'y rendre. L'école se compose d'une pauvre chambre très basse aux murs crasseux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

DERVICHE TATARE.

et décrépits, mais gaiement éclairés par une fenêtre à barreaux qui donne sur la rue, et par la porte largement ouverte sous l'ombre d'un vieux mûrier dont les fruits ensanglantent le sol.

Le maître d'école est un beau vieillard, vêtu de rouge, avec une belle barbe de roi de carte, plus blanche que son turban de pèlerin. Il est presque étendu devant une façon de pupitre très bas, sur lequel il a posé ses souliers, et d'une main paresseuse il agite une fine baguette. Assis devant lui sur la terre battue, ses petits élèves tiennent le Coran qu'ils lisent tout haut en dodelinant de la tête.

De là, pour arriver au séminaire, je traverse une petite cour fraîche, bien ombragée, et au milieu de laquelle un joli jet d'eau semble égrener des perles creuses de cristal qui sonneraient en se brisant sur le marbre de la vasque débordante. Ce séminaire! Imaginez-vous, dans trois chambres qui communiquent entre elles par deux petites portes très étroites, une vingtaine de logettes de bois, meublées d'une paillasse et d'une cruche avec un feutre grossier comme tapis. En ce moment, les séminaristes étant en vacances, mon guide Briantzeff, qui prétend que les puces en profitent, m'arrête avec effroi sur le seuil de ces cellules d'où s'échappe une fétide odeur de moisissure.

En sortant du medressè, je reviens dans la rue principale, que je parcours en flâneur.

Cette rue, qui est en somme la seule vraie rue de Bakhtchisaraï, n'offre néanmoins rien de particulièrement intéressant. Tassée par plus de quatre siècles d'usage, la chaussée rappelle assez, avec son pavage fuyant, le lit caillouteux d'un torrent après l'orage; seules les voitures s'y peuvent tenir en équilibre, quand elles ont quatre roues. Pour les piétons, ils circulent sur les trottoirs étroits et bouleux qui longent la rue des deux côtés.

Les boutiques sont généralement très pauvres, mais pauvres d'une orientale pauvreté, d'une pauvreté colorée. Je vois beaucoup de selliers, quelques orfèvres, une vingtaine de menuisiers et de fabricants de tuyaux de pipes, qui travaillent tous, assis sur une natte, contre le seuil de leurs échoppes, à deux pas de la rue toute dorée de soleil. Il y a aussi des marchands de comestibles, de poterie et de fruits; mais les plus beaux sont encore les marchands de babouches rouges, jaunes, noires et violettes.

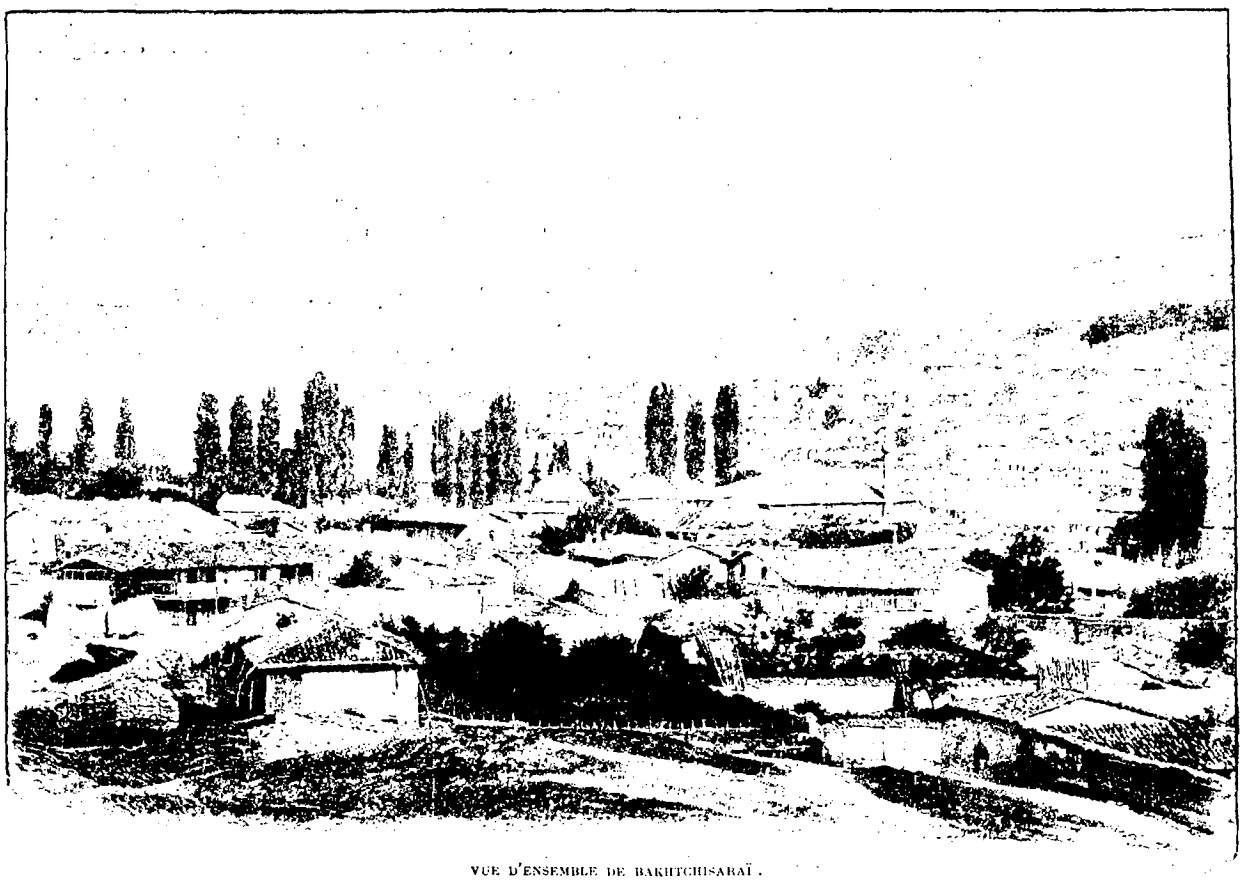
Je ne sais pourquoi, chez ces Tatares le travail n'a plus le caractère parfois tragique que lui donnaient, jadis chez nous, la théorie biblique en en faisant un châtiment divin, et, de nos jours, la lutte de plus en plus acharnée pour la vie. Les artisans de l'ancienne capitale des Khans ont l'air de s'occuper pour se distraire, sans autre souci des gains possibles ou probables.

Abandonnant la grand'rue, nous nous engageons à gauche dans une série de ruelles et d'impasses où l'on ne peut aller qu'à pied; encore faut-il avoir le jarret ferme et la cheville solidement emboîtée, pour ne pas se donner une entorse à chaque pavé.

Nous rencontrons peu de monde dans ces quartiers, que l'on pourrait appeler les quartiers intimes de la ville, et où l'on s'entend marcher, comme le soir sur le pavé d'une église : quelques femmes avec le costume disgracieux des cadines de Constantinople, et, sur la figure, ce voile de mousseline qui noircit et éclaire tous les yeux; une troupe d'enfants, portant, dans des paniers plats, de grosses prunes violettes aux reflets d'améthyste; deux vieillards qui s'en vont d'un

FEMME TATARE DU PEUPLE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



VUE D'ENSEMBLE DE BAKHTCHISARAÏ.

pas lent mais ferme, sur ces trottoirs délabrés que leurs pieds ont usés; et un derviche long, maigre, en turban noir, dont le long cadavre d'ascète disparaît brusquement derrière une porte basse, qui, en s'ouvrant, nous a laissé voir, au milieu d'une cour dallée de marbre, un jet d'eau et des femmes dans les fleurs.

A mesure que nous nous portons vers le sud, la pente devient plus rapide et les maisons changent de caractère. Elles sont moins sévèrement closes et l'on y retrouve souvent le balcon découvert à colonnettes de bois du reste de la Crimée. Il y a dans ce quartier beaucoup d'Arméniens, dont on reconnaît les grandes galeries vitrées garnies de fleurs et les femmes très fortes et très blanches, avec de larges bandeaux plats, épais et noirs.

Le soleil vient de se coucher, lorsque, dépassant enfin les dernières maisons de la ville, je débouche sur le sommet de la montagne du « Sourcil blanc », en face d'un ancien cimetière. D'ici, le regard s'étend librement sur tout Bakhtchisaraï, que l'on s'étonne de voir si coquet et si riant. C'est comme un écrin qui vient de s'ouvrir tout à coup, sous le jeu d'un ressort secret. De tous côtés, des jardins jusque-là invisibles émergent de leurs ceintures de hautes murailles, pareils à de grosses perles sur leurs chatons; des bouquets et des allées de peupliers; des minarets d'un élan très gracieux; des coupoles de tombeaux et de mosquées; et, à gauche, la grosse tache verte du palais des Khans.

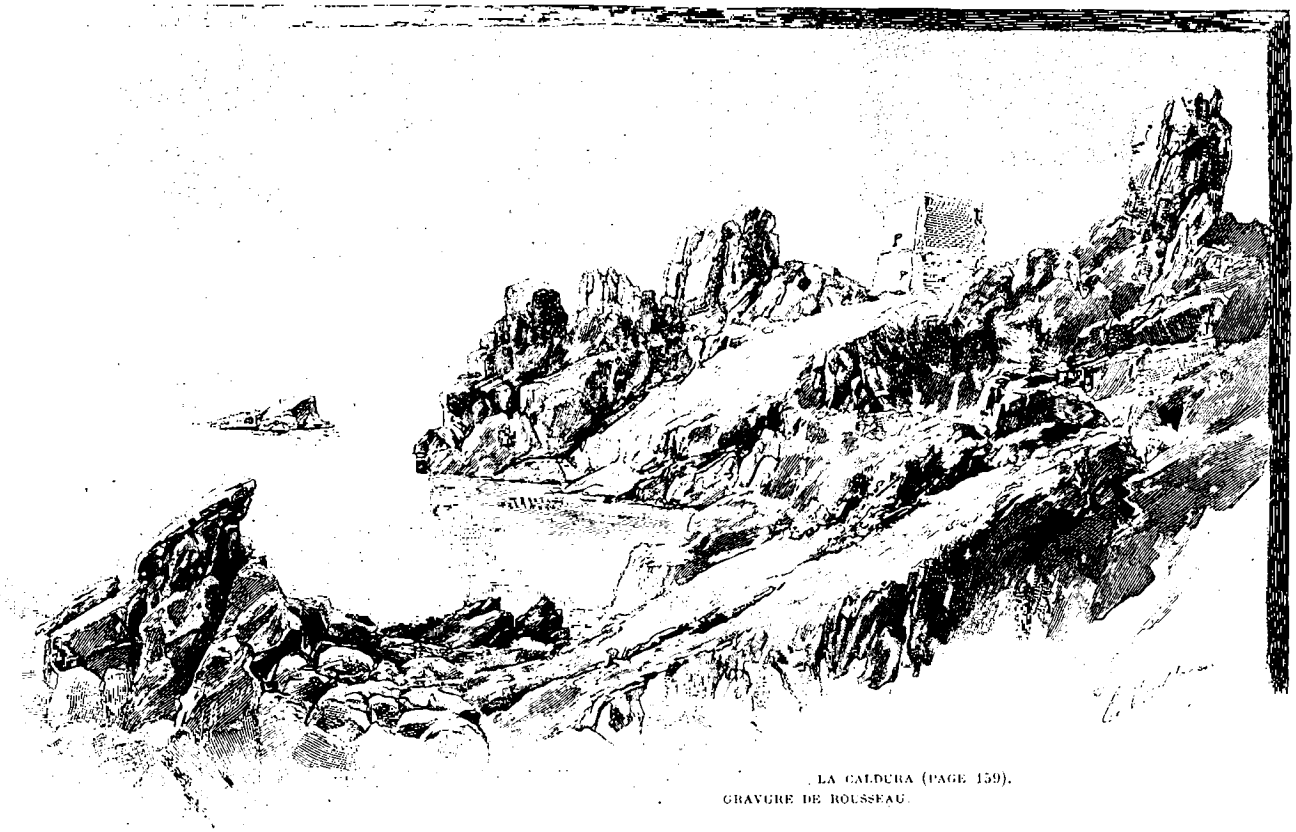
Certes c'est bien là une ville orientale, le vrai « palais des jardins », Bakhtchisaraï! Et, jadis, en la contemplant, des sommets arides et silencieux où je suis assis, à cette heure crépusculaire où l'on sent monter, dans la brise tiède, des parfums de roses, de géraniums et de jasmins, plus d'un poète tatare pouvait rêver sans regret de Bagdad la délicieuse, dont le nom revient si souvent dans leurs chants.

Lorsque je me lève pour redescendre vers la ville, les réverbères s'allument le long des rues tortueuses: des lampes circulent dans les maisons. On entend sonner la cloche de la petite église arménienne des Deux-Apôtres; et en face de moi, de l'autre côté de la ville, des montagnes développent à perte de vue leurs plateaux unis et leurs croupes de craie, sous le ciel encore clair, dont les premières étoiles ressemblent à des diamants enchâssés dans de l'opale.

(*A suivre.*) LOUIS DE SOUDAK.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LA CALDURA (PAGE 159).
GRAVURE DE ROUSSEAU.

LA SICILE[1],

IMPRESSIONS DU PRÉSENT ET DU PASSÉ,

PAR M. GASTON VUILLIER.

Cefalù. — La bande Maurina. — Souvenirs des Normands.

ÉVÊQUES DE CEFALÙ (PAGE 162).
GRAVURE DE DEVOS.

Non, le grand arceau que j'ai franchi hier au soir ne s'ouvre ni sur un monastère abandonné, ni dans une église en ruines, comme j'étais tenté de le croire : il donne accès dans une ancienne demeure seigneuriale transformée en auberge, dont subsistent seulement un portail et un escalier délabrés. Au jour l'aspect en est plus misérable encore. Mais le soleil, oh! ce soleil! vient, en les festonnant d'or, embellir ces restes outragés, et une fillette qui de temps à autre monte ou descend les degrés, portant gracieusement une amphore, éveille dans cette masure comme un souvenir de la poétique antiquité.

Au rez-de-chaussée s'ouvrent aussi sur la place du *Duomo* une sorte de buvette populaire et la salle à manger de l'auberge; suspendue à la porte de cette salle constamment ouverte, une trame légère frissonne et se balance aux souffles de la brise; elle paraît destinée à protéger des mouches qui volent par essaims au dehors. Précaution vaine : en dépit de la trame elles pullulent à l'intérieur, avides et gloutonnes!

Graves, importants, deux officiers et un employé italiens s'avancent à travers ces nuées bourdonnantes et, deux fois par jour, prennent place autour de la table. On croirait vraiment qu'ils viennent de conquérir le monde, tant est hautaine leur façon. Ah! que ces Siciliens qui passent au plein soleil, là-bas, sont intéressants dans leur simplicité! qu'ils ont du caractère et de la couleur dans leurs vestes flétries, sous leurs longs bonnets retombants! Combien je les préfère à mes orgueilleux commensaux! Pour ceux-ci, et ils le répètent à satiété, la Sicile est une terre d'exil, ils s'y ennuient à mourir.

Les repas ne se prolongent guère, heureusement : d'ailleurs ce serait difficile, le menu étant plus que sommaire.

1. *Suite.* — *Voyez tome LXVII, p.* 1, 17, 33 *et* 49; *tome LXVIII, p.* 289, 305 *et* 321; *tome I^er^, p.* 133 *et* 145.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

. .. Un jour qu'il faisait sombre, vous m'écriviez, madame, vous qui aimez tant les beautés de la nature déserte et qui vivez d'habitude au milieu du luxe que donne la richesse : « Je regrette toujours la pauvre olive noire qui mûrit sur les rochers au soleil lointain des Cyclades! »

Comme je vous comprends!... Là-bas, à Cefalù, j'aurais aussi quitté avec bonheur cette table d'hôte pour l'olive noire d'une table de pêcheur, sûrement j'aurais appris là des choses intéressantes que j'ignore.

Je me livrais à ces réflexions, lorsqu'une voix joyeuse subitement m'interpella.

« C'est vous, Saverio! m'écriai-je, vous à Cefalù? Vous m'aviez bien dit que je vous reverrais! mais je n'y comptais guère.... »

Et nos mains se pressaient.

« La Conca d'Oro embaume toujours Monreale, vous savez », disait-il en souriant.

Et aussitôt la basilique, le merveilleux cloître, l'admirable vision de la nuit phosphorescente me revenaient avec les effluves odorants des orangers, tandis que nous allions à travers les rues de la ville. Il est des souvenirs qui subitement s'éveillent ainsi avec un doux cortège.

« Nous allons faire une promenade en mer, dit Saverio : la côte est intéressante, je vous assure. »

.... Le gracieux port que je vois, bordé de blanches maisons couvertes de tuiles! Comme c'est joli cet accord du blanc et de la tuile rouge sur le bleu du ciel! Ces maisons se mirent dans un pur cristal que frôlent de légers frissons d'azur. Les grandes vergues des balancelles coupent les façades de leurs voiles, de leurs antennes et de leurs fins cordages. Dominant ce coin lumineux et doux s'élève l'énorme roc de Cefalù, gris et rayé de rouge..., gris non, car l'idée que nous avons du gris est un ton froid, mais d'un lilas chaud avec, çà et là, des plaques de blanc neigeux et de grandes coulées d'ocre ardente.

FEMME DE SAN FRATELLO (PAGE 159). — GRAVURE DE DEVOS.

Le beau rameur au visage bronzé qui mène la barque!...

Les maisons, dont nous suivons la base, se dressent sur une longue rangée de récifs fauves. On dirait, plantés dans la mer, des pieux gigantesques aux formes bizarres, rongés qu'ils sont par le vent, par la tempête, éternellement mordus par le soleil.

« Ah! Saverio, vous souvenez-vous de cette ballade normande qui montait vers Monreale à travers la poussière du chemin et le parfum des orangers? Ce souvenir m'a suivi et ma pensée l'a entendue encore, la ballade rêveuse, dans les solitudes de Segeste, à travers les champs de ruines de Sélinonte, dans les mystérieuses nuits d'Agrigente. Elle bruit encore à mon oreille, maintenant que je vous revois. Oh! les mélodies des souvenirs, les harmonies du vent et des bois et des ruisseaux!... Ecoutez ici cette mer caressante, elle vient doucement murmurer au pied de ces écueils; voyez, le long de la côte, les fines dentelles d'écume blanche qui se déroulent.... C'est à croire que les dentelières de Venise, en contemplant les rides du flot, trouvèrent le secret de leurs merveilleuses guipures! »

Saverio souriait et complaisamment regardait....

Nous allions, glissant sur la mer laiteuse, le long des récifs, sous le clair soleil, les yeux baignés du bleu opalin des espaces. Au loin, à l'horizon, en nuances incertaines, les îles Éoliennes apparaissaient. Le rivage sicilien indécis vers le cap d'Orlando s'affirmait à San Stefano de Camastre et s'avançait vers nous en grandissant et se précisant pour se terminer au-dessus de nos têtes par le formidable rocher de Cefalù, crénelé, couvert des débris d'une immense forteresse comme je n'en vis jamais.

Et partout sur ce rivage on entendait jaser les joyeuses lavandières dont le linge éblouissant piquait la côte ardente. Elles s'arrêtaient par instants et alors une étrange invocation s'élevait :

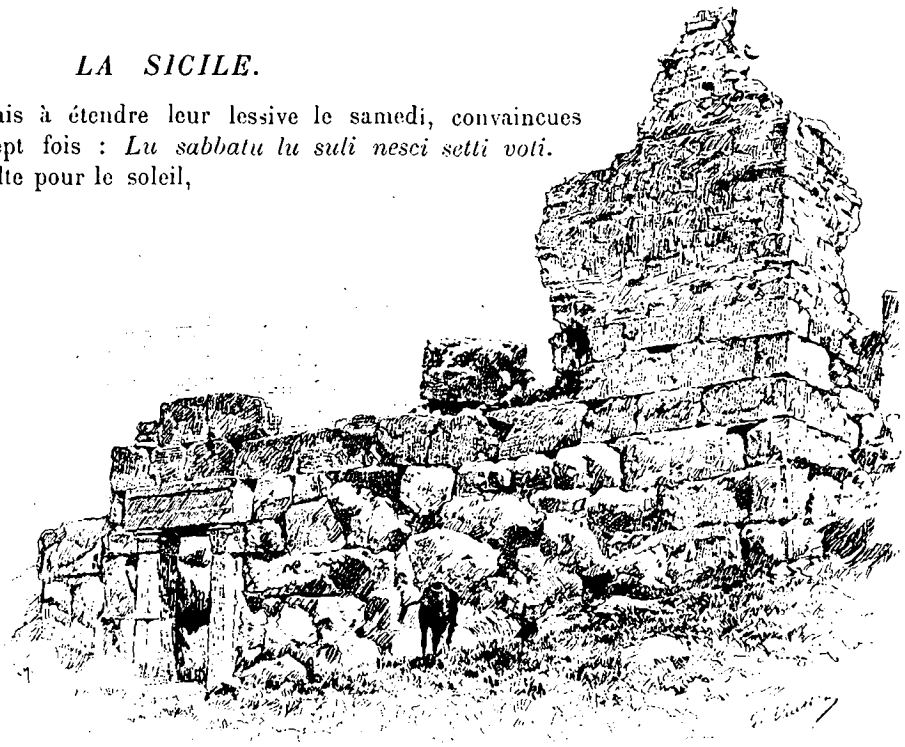
« *San Pantaliuni, acqua, ventu e suli* », disaient-elles.

« Ainsi, me dit le cavaliere, elles prient ce saint pour faire sécher la lessive. Elles ont l'eau et le soleil : espérons qu'il leur refusera le vent, qui contrarierait notre promenade. »

Il m'apprenait que l'action décolorante du soleil est rappelée dans un proverbe des lavandières siciliennes :

Quantu va un occhiu di suli
Nun cci va un granu di sapuni.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LE TEMPLE DE DIANE (PAGE 164). — GRAVURE DE DEVOS.

Il ajoutait qu'elles n'hésitent jamais à étendre leur lessive le samedi, convaincues que ce jour-là le soleil apparaîtra sept fois : *Lu sabbatu lu suli nesci setti voti.*

On aurait en Sicile un véritable culte pour le soleil, j'entends les gens du peuple : pour eux, il est la vie et la santé :

Unni ec'è suli, un ec'è bisognu di dutturi : « Où luit le soleil, le docteur est inutile », tandis que la *casa senza suli trasi lu medicu a tutti l'uri* : « La maison sans soleil appelle le médecin à toute heure ».

Nous étions arrivés près d'une petite anse où quelques barques dormaient sur une plage de sable fin. Devant nous se dressait le plus étrange cap qu'on puisse imaginer : on eût dit un amoncellement de blocs de cuivre. Il semblerait qu'une formidable secousse de l'Etna ou du Stromboli, qui fume là-bas à l'horizon, en a désarticulé les masses. Dans ce cap, appelé la Caldura, que couronne une antique tour de défense contre les pirates, s'ouvrent des cavernes ; de bizarres écueils, épars dans la mer, entourent sa base.... Nous venons d'aborder sur la plage, notre rameur nous attendra : nous escaladons les rochers.

Si, en des jours de liberté bénie, il vous a été donné d'errer le long de côtes ensoleillées, vous comprendrez le charme qui me pénétrait tandis que, couché à demi sur la pente rocheuse, j'écoutais le rythme contenu de molles vagues qui venaient, l'une après l'autre, border le rivage d'une fine broderie d'argent. Autour de nous les rochers de cuivre flambaient et nos yeux à demi clos se perdaient dans l'immensité lumineuse où les îles d'Eole, d'une délicatesse de rêve, vaguement fumaient. Par instants, des effluves tièdes nous enveloppaient du parfum des fleurs sauvages. Ah ! les préoccupations de la vie compliquée, comme elles étaient absentes de nous ! On suivait des rêves très simples qu'endormaient à demi le balancement musical de la mer et les senteurs odorantes.

Mais où que l'on soit, les doux rêves ne durent jamais longtemps....

Entre les rochers, près de nous, un homme était apparu, immobile et sévère. Il était coiffé d'un long bonnet retombant qui contenait mal sa chevelure capricieusement démêlée par les brises du large. Son regard était clair et dur, on eût dit l'œil d'un oiseau de proie. Le caractère du visage était singulier avec ses pommettes massives et proéminentes, et la bouche, aux lèvres minces, fendue en coup de sabre. Une courte veste de bure brune entr'ouverte laissait voir un gilet de velours aux boutons de métal. Il avait entouré sa taille d'une large ceinture dont la plaque de cuivre portait en haut relief un christ crucifié.

Cet homme, immobile et rigide comme la statue du commandeur, regardait fixement au loin, sans se soucier de nous. Je poussai Saverio du coude. L'homme disparut....

A ce même moment, sur la plage, notre batelier chanta.

De l'homme si étrangement apparu il ne restait aucune trace. Autour de nous les rochers étaient silencieux, l'herbe seule gardait son éternel frisson. Un instant je me demandai si je n'étais pas le jouet d'un rêve.

« Quelle mauvaise mine avait cet homme ! dis-je à Saverio, et que faisait-il là ? Subitement, au moment où s'est fait entendre le chant du batelier, il a disparu comme s'il rentrait sous terre. Je ne l'ai pas quitté des yeux et je ne l'ai point vu s'en aller.

— Laissez, me dit le cavaliere, il ne nous a point inquiétés, ne nous en occupons pas davantage. Notre insistance à découvrir sa trace pourrait lui déplaire, et qui sait ? il nous en coûterait peut-être....

« La bande Maurina tient les Madonie : on la signale tantôt vers San Mauro Castelverde, à Petralia, vers Troïna, dans le voisinage, et tout à coup ses ravages s'exercent à Bronte, au pied de l'Etna. Cette chaîne de montagnes qui borde la côte est d'un difficile accès, les pentes en sont rudes, on a peine à y atteindre les brigands. Je ne sais si celui-ci est de la bande, il porte le costume de San Fratello ; dans tous les cas son attitude est singulière, et si ce n'est point un bandit il y ressemble joliment. Le chant du batelier au moment de sa disparition me fait songer encore....

« L'autre jour, là-haut, derrière nous, dans ces monts, vers Petralia, un engagement a eu lieu entre la force armée et la bande Maurina. Un des brigands, Mazzola, a été tué d'une balle à la tempe. Ses poches étaient bourrées d'images religieuses et d'objets de piété mêlés de correspondances avec des personnages appartenant à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la meilleure société de l'île. Croiriez-vous qu'à la suite de l'examen de ces papiers la police a dû arrêter à Palerme un noble baron!...

« Quelle terre sacrifiée que notre pauvre Sicile! » et il cacha son visage dans ses mains....

Puis, relevant tout à coup la tête et me considérant avec des yeux humides : « Excusez-moi, mais je ne puis songer à la situation de mon pays sans être profondément troublé. Des brigands, on en viendra bien à bout, mais il est des plaies plus profondes qui m'effrayent.... Il ne faut pas juger la Sicile comme on jugerait une terre ordinaire : pour la comprendre il est nécessaire d'adopter un angle particulier, de se mettre au point. Vous avez bien compris les qualités chevaleresques du peuple, quel parti on en pourrait tirer et combien il est injustement malheureux. Pour ce qui est des brigands, tous ne sont pas de vulgaires assassins, des prédestinés au crime par tempérament. Il en est un de cette bande Maurina dont vous trouveriez la société fort agréable si, ne connaissant rien de sa vie, vous le rencontriez. Ce Botindari est un jeune homme au langage choisi, d'une grande distinction de manières, vêtu avec recherche et dont la barbe est toujours parfumée. Il devint brigand par dépit de n'avoir pas réussi à se faire nommer syndic de Santo Mauro Castelverde!...

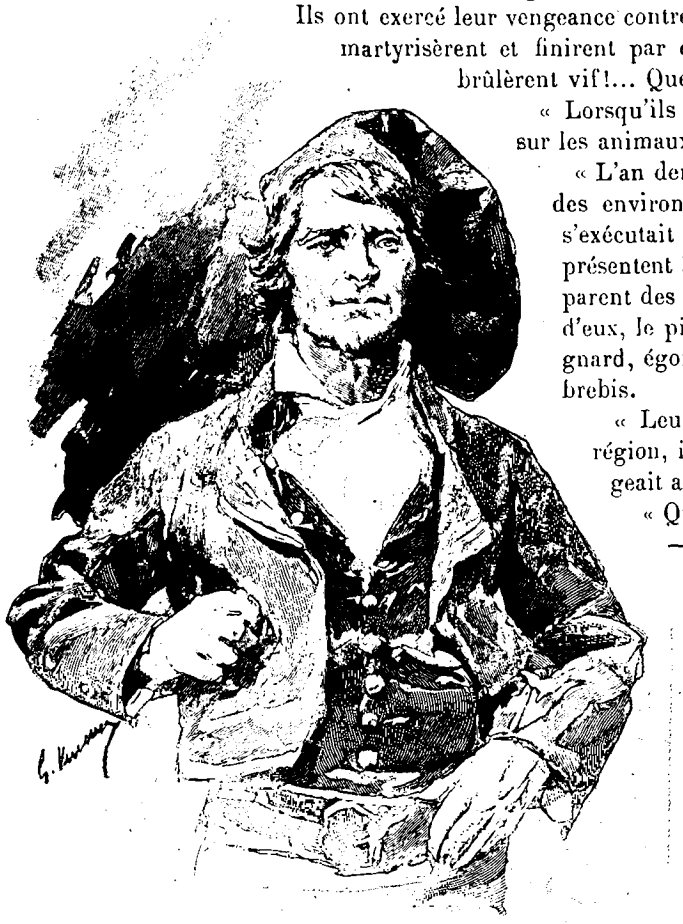
« Il serait certainement arrivé au comble de ses vœux sans l'opposition violente que fit à sa candidature Vicenzo Pepe, négociant du pays.

« Il échoua donc. Mais, le 20 juillet 1892, Pepe prenait le frais devant sa porte, lorsqu'une balle l'étendit raide mort.

« Botindari, reconnu et poursuivi, s'enfuit dans la montagne et devint le plus fier brigand de la bande Maurina, dont les crimes sont atroces.

« Nous étions habitués en Sicile à des types de bandits qui ne manquaient ni de grandeur ni de générosité; je vous entretenais d'eux d'ailleurs sur la route de Monreale, s'il vous en souvient, à propos de la vieille mendiante.

« Les Maurini sont de vulgaires malfaiteurs et surtout d'horribles assassins. On ne cite à leur actif aucune action chevaleresque. Ils ont tué par trahison deux prêtres, ce qui ne les recommande guère ici. Une nuit, à l'aide d'un subterfuge, ils ont attiré une femme hors de chez elle et l'ont coupée en morceaux. Ils ont exercé leur vengeance contre une famille ennemie en s'emparant d'un petit enfant qu'ils martyrisèrent et finirent par écarteler comme un agneau. Et le malheureux blessé qu'ils brûlèrent vif!... Quelles abominations n'ont pas commises ces misérables!



UN HOMME ÉTAIT APPARU, IMMOBILE ET SÉVÈRE... (PAGE 159). — GRAVURE DE DEVOS.

« Lorsqu'ils ne peuvent s'attaquer aux hommes, ils assouvissent leur rage sur les animaux.

« L'an dernier ils sommaient un certain Francesco Raimondo Leonardo, des environs de Santo Mauro, de leur envoyer 2 000 lires. Leonardo ne s'exécutait pas. Quelques jours après, un matin de mai, deux bandits se présentent à la bergerie de Leonardo, armés jusqu'aux dents. Ils s'emparent des bergers et les enferment dans une cabane. Tandis que l'un d'eux, le pistolet au poing, les tient en respect, l'autre, armé d'un poignard, égorge un à un tous les animaux, au nombre de 132, chèvres ou brebis.

« Leur audace ne connaît plus de bornes. Un soir, dans la même région, ils se dressent inopinément devant Pietro Cassataro, qui partageait avec des paysans le produit d'une vente.

« Qui êtes-vous? leur dit celui-ci.

— Nous sommes des gardes royaux en bourgeois.

— Que voulez-vous?

— Nous venons vous arrêter par ordre du maréchal des carabiniers de Tusa. »

« Ils lient le malheureux Cassataro et l'emmènent au loin. Que pouvait-il faire? Quelques instants après, le bruit d'une fusillade traverse le crépuscule.

Le lendemain on trouve le cadavre de Cassataro troué de balles et lardé de coups de poignard.

Mais les populations se sont lassées à la fin, les bourgeois ont pris les armes et ont affronté les bandits. Six d'entre eux viennent d'être récemment tués dans une véritable bataille.

« L'homme apparu tout à l'heure et aussitôt disparu est-il un débris de la bande Maurina désorganisée? Qui le dira? Son aspect était bien étrange et le chant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

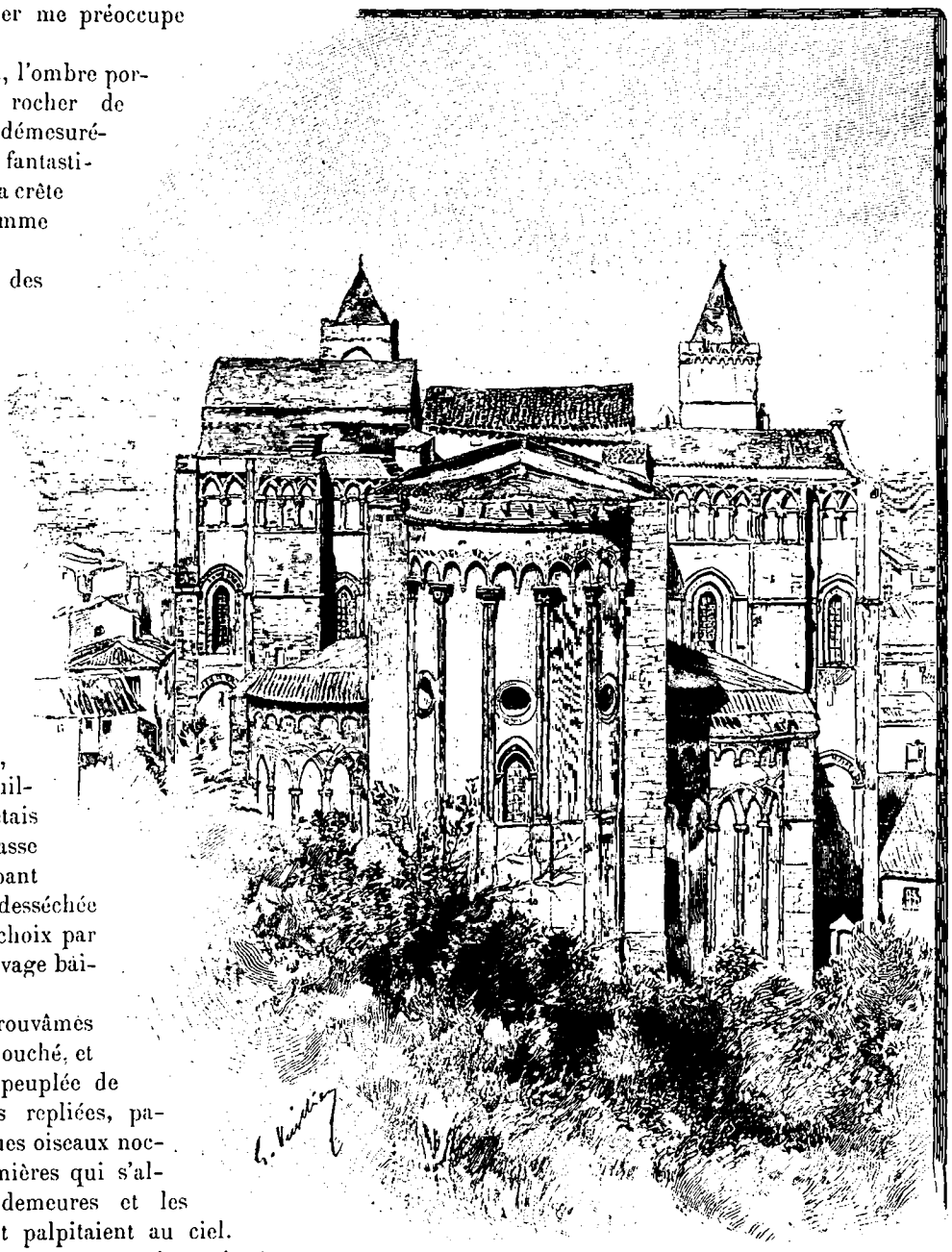
inexplicable du batelier me préoccupe encore.... »

Le soleil déclinait, l'ombre portée du gigantesque rocher de Cefalù s'était allongée démesurément, elle gagnait le fantastique promontoire dont la crête ardente rougissait comme un brasier.

Au bruit cadencé des rames, dans la brise fraîchissante, nous suivions de nouveau, dans l'ombre maintenant, la route des écueils. Nous ne parlions plus, l'heure était solennelle dans cette solitude.

De temps à autre seulement le batelier nous montrait des sources jaillissant dans la mer par les fentes du rocher et d'autres qui, surgissant du fond, venaient doucement bouillonner à la surface. J'étais frappé par toute cette masse d'eau fraîche s'échappant d'une immense roche desséchée et je m'expliquais le choix par les lavandières de ce rivage baigné d'eau douce.

Lorsque nous retrouvâmes le port, le soleil était couché, et sa surface endormie, peuplée de balancelles aux voiles repliées, pareilles à de gigantesques oiseaux nocturnes, reflétait les lumières qui s'allumaient dans les demeures et les étoiles qui doucement palpitaient au ciel.



L'ABSIDE DU DUOMO DE CEFALÙ. — GRAVURE DE RUFFE.

Le lendemain, après une mauvaise nuit où j'avais été littéralement la proie des insectes, qui font d'ailleurs une fâcheuse réputation à la ville de Cefalù, nous gravissions les gradins qui mènent à la basilique. Le cavaliere me racontait la légende qui se rattache à la fondation du monument.

« Le roi Roger, disait-il, se rendait de Salerne à Reggio, lorsqu'une nuit le navire qui le portait fut assailli par une affreuse tempête. Perdant tout espoir de secours humain, l'équipage se mit en prière. Le roi lui-même, à la lueur des éclairs, entoura son cou d'une corde et, élevant ses bras vers le ciel, fit vœu de construire un sanctuaire à l'endroit même où il pourrait atterrir. Aussitôt, comme par enchantement, la tempête s'apaisa et la côte de Sicile apparut. C'était à l'aube du jour de la Transfiguration du Seigneur. Le roi, suivi de l'équipage chantant des cantiques, descendit à terre et fit aussitôt mesurer la place où devait bientôt s'élever une église dédiée au Sauveur et aux apôtres Pierre et Paul. »

Le grand portail (*porta regum*) de cette basilique à la miraculeuse origine est d'un beau caractère. L'intérieur, en forme de croix latine, rappelle l'ordonnance des autres églises siculo-normandes que nous avons déjà visitées. Comme à Monreale domine au fond de l'abside une grande figure du Christ en mosaïque entourée d'anges, de saints et de patriarches. Elle est également d'un aspect saisissant. Lorsque Renan visita la cathé-

*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ON ENTENDAIT JASER LES JOYEUSES LAVANDIÈRES (PAGE 158).
GRAVURE DE ROUSSEAU.

drale, me dit Saverio, il s'arrêta longuement, tout pensif, devant cette figure du *Salvatore* qui apparaît en vision démesurée.

Le cavaliere me fait remarquer dans une chapelle un pied momifié de saint Sébastien et le corps également momifié et intact de saint Clément. Dans la sacristie nous admirons des ornements d'église d'une grande richesse, et une merveilleuse dentelle de Bruges, restes d'une époque de splendeur disparue.

Tandis que nous traversons la nef pour gagner la sortie, l'évêque de Cefalù, entré par une porte dérobée, qui communique avec le palais épiscopal, se montre à nous subitement. Quelques personnes qui priaient dans l'église se précipitent vers lui et lui baisent les mains. L'évêque leur parle avec douceur, sourit avec bonté. Il répond gracieusement à notre salut. Il est l'ami du cher Pitré, dont nous nous entretenons assez longuement ensemble.

Un cloître attenant à la basilique est une merveille en ruines. Les quelques colonnettes intactes sont d'une rare élégance et les chapiteaux ont une grande étrangeté. La cour, transformée en jardin, s'étale comme une immense jonchée de fleurs d'une richesse, d'un éclat, d'une variété incomparables. A travers les roses ardentes, les géraniums écarlates, on voit s'entremêler les conceptions, qui ornent les chapiteaux, empreintes des recherches bizarres de l'art du moyen âge. Et ce qui est plus étrange encore, c'est de voir ce jardin fleuri dominé par une haute et âpre falaise rocheuse, véritable muraille sauvage que des vols d'hirondelles rasent sans cesse en piaillant devant les nids de leurs petits.

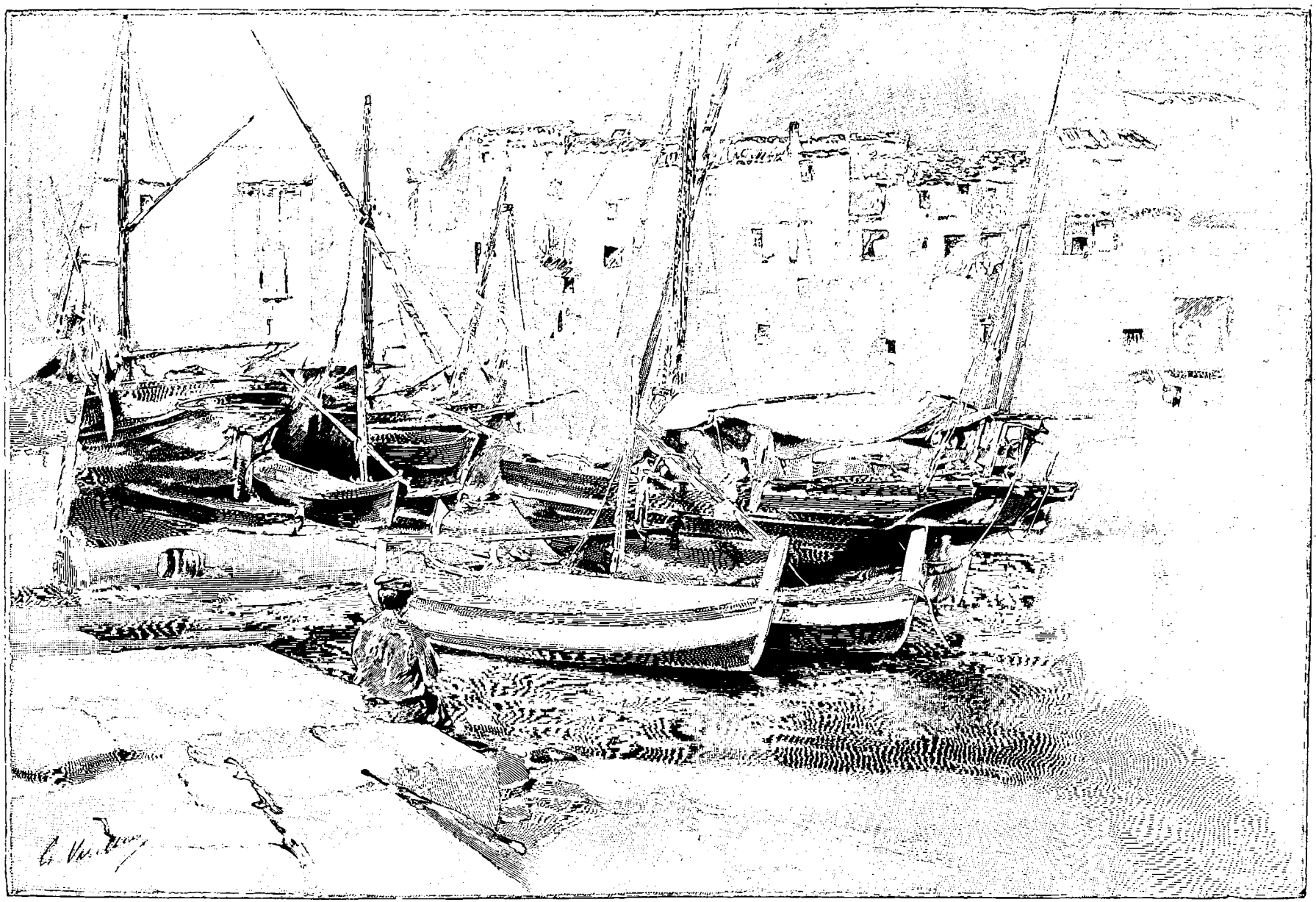
Le vaste palais épiscopal ne renferme aucun objet intéressant. Mais on jouit d'un de ses balcons d'une vue merveilleuse. La lumière tombe en bruine d'or sur la mer infinie, et là-bas, à l'horizon, dans l'éblouissement du soleil, frissonnent les vagues silhouettes des îles Lipari.

Le *signore* Cassata, un négociant de Cefalù auquel j'avais été recommandé par un ami de Palerme, voulut nous accompagner sur la montagne dont l'énorme masse domine la ville.

Ici, les parents et les amis des personnes avec lesquelles on se promène se joignent à vous pour vous honorer. On est suivi d'un véritable cortège. Cette attention qu'on a pour l'étranger est un des traits de caractère qui me touchèrent le plus en Sicile. Nous suivons donc en bande la montée des Sarrasins, *salita dei Saraceni*, ruelle escarpée qui se transforme en sentier grimpant capricieusement sur une terre rugueuse, escaladant le roc à travers des pierres branlantes. Nous mettons longtemps à gravir les flancs du rocher géant, qui fut sans doute un immense camp retranché, car nous franchissons des murailles d'enceinte crénelées et de hautes portes fortifiées. Bientôt la pente s'adoucit, nous dominons la ville, et nos regards peuvent suivre le prolongement lointain des côtes de l'orient à l'occident et plonger dans l'immensité lumineuse de la mer. Le *signor* Cassata me parle longuement des origines de Cefalù.

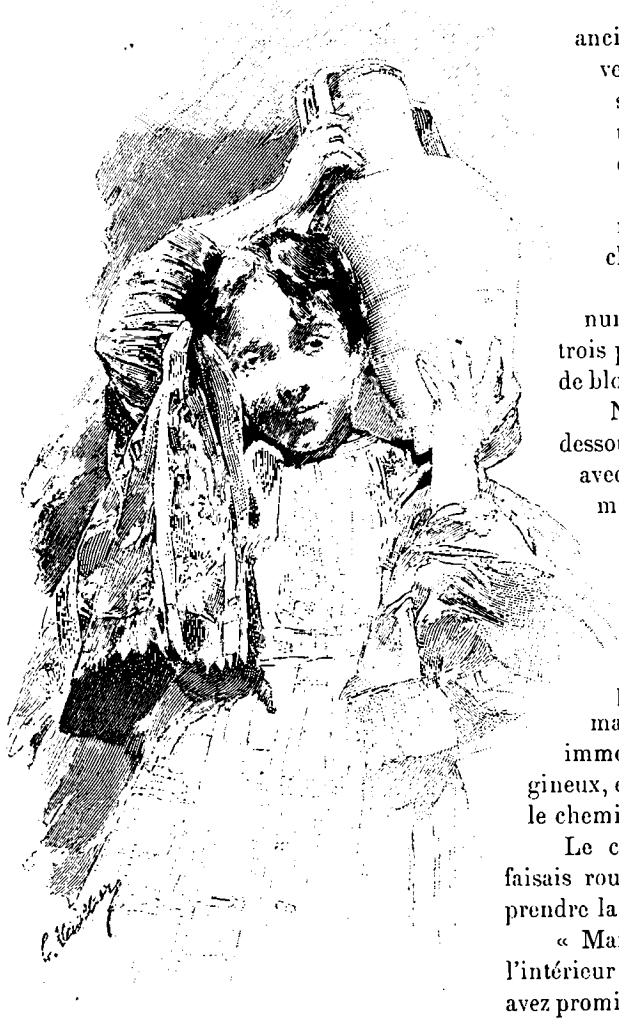
« Rosario Salvo di Pietraganzili, me dit-il, écrivain sicilien de grand mérite, a fait une étude toute spéciale fort intéressante sur le passé de notre ville et sur les constructions antiques dont nous voyons les vestiges sur ce rocher. Cefalù, dont les origines sont entourées de mystère et que l'on croit fondé par les Sicanes, apparaît dans l'histoire vers l'an 397 avant Jésus-Christ, pendant les guerres des Carthaginois contre Denys de Syracuse. Il en est fait mention plus nettement sous la domination romaine. Les souvenirs qu'a laissés l'antique cité ne correspondent guère à l'importance des ruines dont la montagne est couverte. Il est facile de voir quelle situation exceptionnelle elle occupa et quelles grandioses constructions indiquent les débris qui nous entourent. Mais quoi ! le vent des siècles a tout détruit, tout dispersé, et le souvenir des gloires et des luttes passées s'est lui-même effacé. On sait pourtant que Cefalù fut assiégé deux fois par les Sarrasins et qu'il tomba un jour en leur pouvoir. L'érudit Pietraganzili relate une légende d'après laquelle Hercule, dont les travaux éveillèrent l'admiration au monde

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LE PORT DE CEFALÙ. — GRAVURE DE ROUSSEAU, D'APRÈS LE DESSIN DE GASTON VUILLIER.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



UNE FILLETTE PORTANT UNE AMPHORE. (PAGE 157). GRAVURE DE ROUSSEAU.

ancien, fut reçu avec les plus grands honneurs par les Sicanes qui venaient de fonder la ville. D'après la légende, le héros aurait bâti sur le roc même un temple dédié à Jupiter. Son passage aurait eu une telle importance que les habitants de Cefalù en voulurent consacrer le souvenir en frappant des médailles à son effigie. »

Nous errions sur la montagne, découvrant des citernes, de nombreux restes de constructions où s'abritent aujourd'hui les chevriers.

Mes compagnons me conduisirent au temple de Diane. Ce monument est d'autant plus intéressant pour la science, qu'il résume trois périodes de constructions antiques. Il est fait de murs cyclopéens, de blocs dégrossis, et montre une porte aux simples et délicates moulures.

Nous nous étions accoudés dans l'embrasure d'un créneau. Au-dessous de nous, frappée par une violente lumière, s'écrasait la ville avec ses toits de tuiles où couraient, en traînées de sombre azur, la multitude des capricieuses ruelles. De la basilique, l'originale abside seule se montrait avec son ornementation normande caractéristique. Et c'était effrayant de considérer cette ville singulière, de cette haute falaise d'où se détachent souvent d'énormes blocs de rochers qui tombent à pic avec un bruit formidable.

Les hirondelles en nombre incalculable passaient et repassaient au-dessous de nous comme des flèches, et autour de cette masse grouillante des oiseaux et des maisons la grande mer s'étalait immobile. Je ne pus demeurer longtemps penché sur cet abîme vertigineux, et d'ailleurs nos instants étaient comptés. Nous reprenions bientôt le chemin raboteux de la ville.

Le cavaliere Saverio repartait l'après-midi même pour Palerme, je faisais route avec lui jusqu'à Termini Imerese, où j'allais le quitter pour prendre la direction du triste pays des solfatares.

« Maintenant, me dit-il, vous ne me rencontrerez plus sans doute dans l'intérieur de la Sicile, mais nous nous reverrons encore à Palerme, où vous avez promis de revenir. » Je sentais bien que je ne pouvais réaliser ce projet : je baissai la tête et ne répondis pas.

La locomotive siffla, nos mains se pressèrent encore et Saverio disparut, fuyant à toute vapeur vers le Monte Pellegrino dont j'apercevais la masse lointaine en pâle silhouette sur la mer. Reverrai-je jamais ce gracieux compagnon d'un jour? Il me sembla, en le voyant partir, qu'il emportait avec lui toute la poésie parfumée de la nuit de Monreale avec le dernier écho de la ballade normande qui, de temps à autre, venait bercer mes souvenirs....

(*A suivre.*)

GASTON VUILLIER.

UNE LAVANDIÈRE (PAGE 158). — GRAVURE DE ROUSSEAU.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

VILLAGE TATARE.

VOYAGE AUX VILLES MORTES DE CRIMÉE[1],

PAR M. LOUIS DE SOUDAK.

Les Tatares.

Le soir, j'engage mon Théodore Petrovitch Briantzeff à prendre une tasse de thé avec moi, sur le balcon de l'hôtel. Et d'abord, n'allez pas supposer que ce Briantzeff soit un de ces guides vulgaires qui connaissent mieux leurs boniments que le pays qu'ils habitent. Briantzeff est un bon Russe, avec une figure douce et maigre de Christ qui serait borgne et qui aurait jeûné au désert quarante ans, au lieu de quarante jours. Poli et serviable sans être gênant, il parle volontiers et jamais pour ne rien dire. Il daigne ignorer bien des choses, quoiqu'il soit intelligent et qu'il ait toujours dans son gousset un échantillon de ce qui vous intéresse : pierres, minerais, coraux ou pétrifications. Êtes-vous, par exemple, passé devant un morceau de sculpture dont le modelé vous a frappé : si Briantzeff l'a remarqué, soyez sûr qu'il vous en apportera, dès le lendemain, le dessin un peu enfantin, un peu tremblé peut-être, mais d'une vérité étrange qui n'est pas sans mérite. Ce brave homme est probablement un raté qui a eu contre lui sa timidité, et qui, las de la lutte, est venu tomber à Bakhtchisaraï, comme le passereau dans le trou de muraille où il doit mourir. Je le revois encore souvent, tout en noir, avec sa redingote éplorée, taillée en lévite de frère lai, sa casquette déformée; marchant devant moi, d'un pas très ferme, avec, à son cou, ma sacoche de voyage qui lui allait jusqu'aux genoux. Et puis! Briantzeff est père de six enfants qu'il habille, chauffe et nourrit avec les quelques leçons de russe qu'il donne en hiver aux Tatares, et les quelques roubles que veulent bien lui payer les rares voyageurs qu'il guide en été. Aussi, cher lecteur, vous dirai-je, au risque d'avoir l'air de faire de la réclame : si vous êtes un touriste pratique et charitable, quand vous passerez à Bakhtchisaraï, que Briantzeff soit votre guide!

Du balcon sur lequel nous nous sommes installés, nous découvrons en grande partie le versant nord de la ville, dont les maisons ont l'air d'être illuminées comme pour un jour de fête. Les galeries vitrées ressemblent à de grandes lanternes; et du fond des cours on voit monter la paisible lueur des lampes invisibles qui éclairent la blancheur des murs environnants, sur lesquels s'agitent parfois de grandes ombres fantastiques. A nos pieds, entre les arbres, les deux réverbères allumés à la porte du palais des Khans brûlent funèbres comme des cierges devant un grand catafalque. Et dans la rue silencieuse on entend distinctement le pas d'une femme voilée et du Tatare qui la précède, portant une lanterne vénitienne. Le ciel est limpide et beaucoup plus bleu,

1. *Suite. Voyez tome Ier, p.* 153.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

FILLE DE MOURZA.

mais beaucoup moins profond qu'en Afrique; on y voit cependant, comme dans le ciel d'Algérie, derrière les étoiles, de la poussière d'étoiles.

A droite, vers les quartiers élevés, sur une bande de ce beau ciel découpée dans l'échancrure d'une crête voisine, se dresse sombre, sinistre, pareil à un grand mât brisé, un minaret dont la flèche est écroulée. C'est le minaret de la mosquée de Marie Pototski. Cette mosquée, fermée aux fidèles depuis bien longtemps, a ses légendes. En voici une que Briantzeff me donne comme la plus répandue :

Le 25 mai 1787, la Grande Catherine ayant fait son entrée à Bakhtchisaraï, aux environs de midi, il arriva qu'au moment où elle traversait la rue principale pour se rendre au palais des Khans, le muezzin de la mosquée Pototski faisait, comme de coutume, le tour de son minaret, en clamant un appel à la prière. Or un des Cosaques qui escortaient l'impératrice, croyant à une manifestation irrévérencieuse de la part du saint homme, lui logea dans la bouche une balle qui le foudroya. Le même jour, la flèche du minaret s'affaissait d'elle-même et l'on ferma pour jamais les portes de la mosquée profanée.

Cette légende nous amène à parler de ce pauvre peuple tatare qui meurt doucement, disséminé à travers les steppes et les montagnes de Crimée : en exil, dans un coin du Caucase, ou encore, dans un des faubourgs les plus ignorés de Constantinople.

Plus on avance du fond de la steppe vers la côte, plus on remarque combien le type de la race tatare s'est altéré, aussi bien physiquement que moralement, au contact des étrangers qui arrivaient de la mer. Les seuls qui pourraient encore aujourd'hui donner une idée assez exacte des Mongols-Kalmouks envahisseurs de la Russie et de la Crimée, ce sont les descendants de ces Nogaïs du Kouban que l'on transporta des prisons de la forteresse turque d'Anapa dans les steppes de la Tauride.

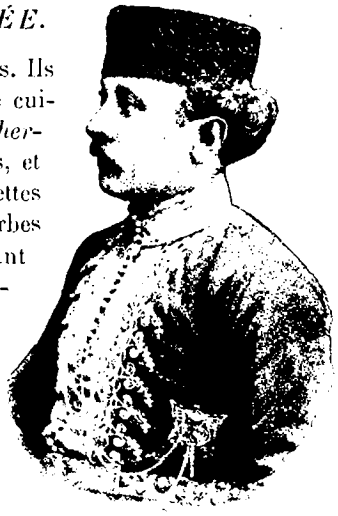
Les Tatares du pays plat sont généralement laborieux. Plus exposés que le Tatare des montagnes aux intempéries des saisons, et plus aguerris par la rudesse de leurs travaux, ils ont pour leurs frères du littoral, qu'ils appellent *tat* ou renégats, tout le mépris du paysan pour le pékin. Leurs villages bruns, dans la steppe brune, sont tristes à l'œil comme les douars arabes qui campent au désert : pas un arbre, pas une fontaine, rien que des maisonnettes d'argile étroitement blotties contre l'hiver, autour d'une place silencieuse où poules, oies et canards s'en vont par confréries sur la neige ou dans les herbes, — et, çà et là, au coin, quelquefois au milieu des rues, la margelle usée d'un puits très profond. En été, ils ont bien leurs steppes immenses, où les coquelicots roulent dans la houle des blés et des orges, comme des méduses qui seraient rouges. Mais les coquelicots s'effeuillent vite, et vite la steppe jaunit, annonçant l'époque lourde des moissons et des battages, sous le soleil brûlant, dans le vent de fournaise qui soulève de tous côtés ces tourbillons de poussière que l'on voit courir et s'évider vers l'horizon. Je l'ai souvent rencontré sur les chemins de Crimée, ce Tatare laboureur. Il marchait lourdement derrière sa *majare*, dont les roues grinçaient horriblement à chaque pas lent et irrégulier d'un attelage très primitif de ces petits buffles deux fois plus forts que des bœufs, ou de ces chameaux qui ont les bons yeux sympathiques d'un gros chien. Il portait une toque en peau de mouton noir, une courte veste taillée dans des toisons d'agneaux blancs, une large culotte de drap gris très grossier, et, aux pieds, des semelles de cuir rattachées en cothurne sur le mollet. Son visage avait la couleur du bronze, sa barbe était courte et rare, ses yeux fendus à la mongole, son air dur. Et il avançait distrait, une petite pipe à la bouche, la tête basse, tanguant des deux épaules, le buste en avant comme pour forcer des deux mains sur les bras d'une invisible charrue. Et, en le voyant s'éloigner ainsi, brandissant quelquefois, par habitude, un petit fouet et piétinant la terre rouge ou la boue grasse des routes défoncées, je songeais au Tatare des montagnes qui pendant ce temps conduisait du bout de sa bêche des ruisseaux d'eau vive, à travers ses tabacs, ses vignes et ses vergers, dont l'ombre est si fraîche et d'où l'on voit la mer....

JEUNE PAYSAN TATARE.

Les Tatares du Yaïla et de la plage, qui sont en somme les vrais Tatares de la Crimée moderne, n'ont plus de types déterminés. Ils rappellent tout à la fois l'Italien, l'Arménien, le Circassien et surtout le Grec et le Turc. Aussi ont-ils généralement de beaux yeux, les traits réguliers, la barbe épaisse et brune, la peau blanche, les manières affables et même facilement obséquieuses. Ils parlent un turc corrompu et altéré par le mélange de certains vocables étrangers et particulièrement génois.

Sobre sans effort, le Tatare peut sans effort devenir glouton; ce n'est chez lui qu'une question d'occasion. Il mangera aussi gaîment et d'un aussi bon appétit un morceau de pain noir frotté d'ail — sa nourriture

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

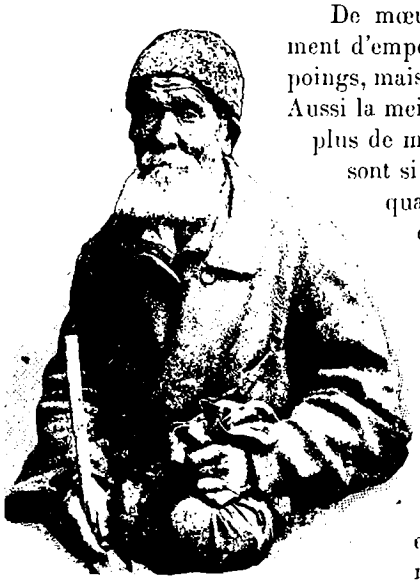


TATARE DE LA CÔTE MÉRIDIONALE

ordinaire -- qu'un demi-mouton accompagné de quelques plats de lourdes pâtisseries. Ils pourraient cependant, ces descendants de Gengis-Khan, éditer leur petit « manuel de cuisine »; car je sais certains de leurs plats qui ne sont pas à dédaigner : les *tchirtcher-bourek*, par exemple, faits de viande de mouton hachée crue, avec de jeunes oignons, et roulée dans de la pâte feuilletée qui lève dès qu'on la fait frire; les *chichliki* ou brochettes d'agneau, grillées sur de la braise, fortement poivrées et saupoudrées chaudes d'herbes odorantes. Parmi les pâtisseries, toujours un peu lourdes, le *baclava* mérite cependant au moins une mention spéciale. C'est une espèce de tourte composée de plusieurs feuillets de pâte, entre lesquels on étend une couche de *caïmak* ou crème douce de lait cuit que l'on couvre de beurre fondu en la mettant au feu. Au moment de servir ce savoureux gâteau, on le coupe en losanges et on l'arrose de miel. Briantzeff prétend que le baclava est d'une digestion facile. Ça prouve qu'il a bon estomac!

Le Tatare ne boit généralement que de l'eau; mais, lorsqu'il le peut, il se régale de *yazma*, boisson rafraîchissante composée de *youghourt*, sorte de lait aigre, et il boit encore avec plaisir le *bouza*, qu'il fabrique avec du miel fermenté. Quant à l'eau-de-vie, que Mahomet n'a pas prohibée, par pur oubli, elle compte beaucoup d'amateurs passionnés chez les jeunes gens et surtout parmi ceux qui ont dû servir dans les escadrons tatares créés par la Russie. Il m'est arrivé, plus d'une fois, de rencontrer de ces jeunes cavaliers dont l'ivresse d'un hébètement farouche me rappelait nos turcos d'Algérie pris d'absinthe. Aussi les vieux Tatares considèrent-ils la caserne comme l'immonde cloaque, le cloaque chrétien, qui leur rend toujours leurs enfants souillés. Peut-être est-ce cette prévention trop souvent justifiée qui pendant longtemps a rendu le recrutement militaire si difficile parmi la population tatare. Les uns se cachaient pendant plusieurs années au fond des montagnes, dans d'inaccessibles retraites d'eux seuls connues. D'autres s'en allaient à Constantinople, enlevés la nuit sur une simple barque par leurs parents, qui s'imposaient, pour les suivre, les plus rudes sacrifices. Je connais un vieil hadji presque aveugle, de très bonne famille et autrefois très riche, qui avait sept garçons. Il est parvenu à en soustraire six au service militaire, mais le septième a dû être soldat, car ses nombreux voyages ont miné le vieillard, qui du reste commence à avoir peur que la mort le surprenne en exil.

Ce dernier trait pourrait aussi prouver combien l'esprit de famille est développé chez les Tatares, et là encore on sent l'influence manifeste de l'étranger et notamment des Grecs, auxquels les vertus domestiques sont en général très chères. L'homme est le chef incontesté et respecté de la famille tatare, mais, pour cela, la femme n'est ni son esclave, ni sa servante. Il n'en a généralement qu'une, qui reste son épouse très soumise et sa conseillère très écoutée. Qu'il y a loin, certes, des procédés conjugaux de ce peuple aux procédés de l'Arabe! Le Tatare est humain, et là où l'Arabe a déjà employé vingt fois la *matraque*, lui cherche encore à persuader. De plus, il aime ses enfants avec tendresse; il a pour les vieillards une pieuse vénération; et si quelquefois il paraît dur au pauvre, c'est que de nos jours, le plus riche, ou pour mieux dire le moins pauvre d'entre eux se sait généralement à deux pas de la misère. Le Tatare vit à l'aise de trop peu, pour pouvoir se payer, en dépit des apparences, le luxe de la moindre aumône.



VIEUX PAYSAN TATARE.

De mœurs très paisibles, il n'aime point les contestations. Cependant, dans un moment d'emportement, il peut arriver qu'il se sente poussé à vider une querelle à coups de poings, mais alors il ne s'acharne jamais, et loin de l'exaspérer la vue du sang le paralyse. Aussi la meilleure de nos provinces françaises compte-t-elle dans ses annales de vingt ans plus de meurtres que la Crimée tout entière depuis un demi-siècle. Les grands crimes sont si rares ici qu'on se les raconte avec effroi pendant les veillées, en les compliquant de circonstances de plus en plus fantaisistes qui les font vite entrer dans le domaine de la légende.

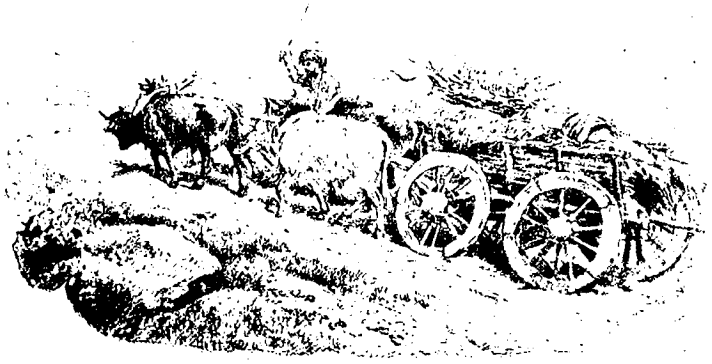
A ce propos, Briantzeff me fait le récit très détaillé de l'assassinat de l'*higoumène* ou supérieur du couvent de Kizil-Tach près de Soudak, assassinat que commirent, il y a quelque trente ans, trois Tatares dont l'un voulait absolument se procurer de l'argent pour enlever à Constantinople une jeune Française de Soudak qu'il aimait et qui lui avait promis ses faveurs. Ils se postèrent dans la forêt, près de la route; et, comme l'abbé passait à cheval, ils l'abattirent d'un seul coup de fusil, puis, pour effacer toute trace du crime, ils se mirent à brûler le cadavre. Mais, comme ils procédaient à leur sinistre besogne, ayant remarqué que des sommets environnants, un enfant qui gardait des moutons les suivait des yeux, ils se mirent aussitôt à la poursuite du jeune berger, Tatare comme eux, le saisirent et le menacèrent de le brûler sur les cendres de l'abbé, s'il ne faisait, en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mangeant de la terre, le serment de garder le silence jusqu'à la mort. Terrorisé, l'enfant jura. Mais bientôt après il était pris de remords. Pendant son sommeil il voyait des spectres, et le jour il entendait parler des arbres; si bien, qu'une nuit, dans le délire de la fièvre, il finit par tout avouer à son père. La police fut aussitôt instruite, et les trois coupables pendus quelques mois après, sur une des places de Théodosie. « Il y en avait un, conclut Briantzeff, qui était beau comme le jour. A l'heure où il mourut, toutes les femmes de la Tauride avaient des larmes dans les yeux.... »

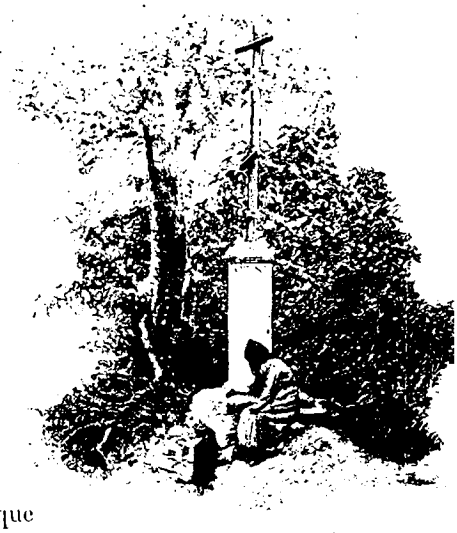
Ici nous sommes interrompus dans notre entretien par le dernier appel des mosquées.

Sur la gauche de notre balcon, le minaret du palais des Khans est tout près de nous. En étendant les mains, il nous semble que nous pourrions le toucher. A son sommet, dans le voisinage de la flèche, passe trois fois l'ombre noire du muezzin qui tourne comme une grosse phalène aveugle autour d'un flambeau éteint. Et nous entendons un appel plaintif, un long cri sangloté dont les ondulations ne semblent point s'étendre en largeur, mais monter, monter toujours dans la direction des étoiles, d'où reviennent des échos étranges. Puis, la sombre silhouette du crieur se dissipe, la voix se tait, l'écho se tait, et le silence de la nuit retombe sur nous plus solennel et plus recueilli.



TATARE DE LA STEPPE.

« Le plus grand défaut du Tatare, me dit Briantzeff, c'est sa paresse. » Et il a raison. Le Tatare possède à fond l'art de ne rien faire, ou de ne faire que ce qui est strictement indispensable. Il dort avec une facilité étonnante. A quelque heure que ce soit du jour ou de la nuit, il n'a qu'à s'étendre sur le ventre, là où il se trouve, la tête posée sur les bras croisés, pour ronfler en fermant les yeux. Aussi bien, cet éternel dormeur reste doué d'une très grande puissance de travail dont il sait faire preuve dès que l'occasion se présente urgente et inévitable. C'est, je crois, sa sobriété et son attachement au foyer qui l'empêchent de perdre ses forces, dans le libertinage abrutissant que l'oisiveté engendre d'ordinaire chez les Orientaux. En résumé, le Tatare est sympathique. Il aime la nature comme ceux qui la comprennent et il la comprend comme ceux qui l'aiment. Il est intelligent et ne manque pas d'esprit. Il a plus d'amour-propre que de fierté, plus d'entêtement que de persévérance; et s'il n'est pas toujours très respectueux du bien d'autrui, c'est que les chrétiens de toute confession qui l'entourent et de qui il attendait l'exemple, se sont efforcés de lui prouver que nos catéchismes ne parlent pas de cette vertu....



MONUMENT DE L'HIGOUMÈNE DE KIZIL-TACHI.

HABITATION TATARE.

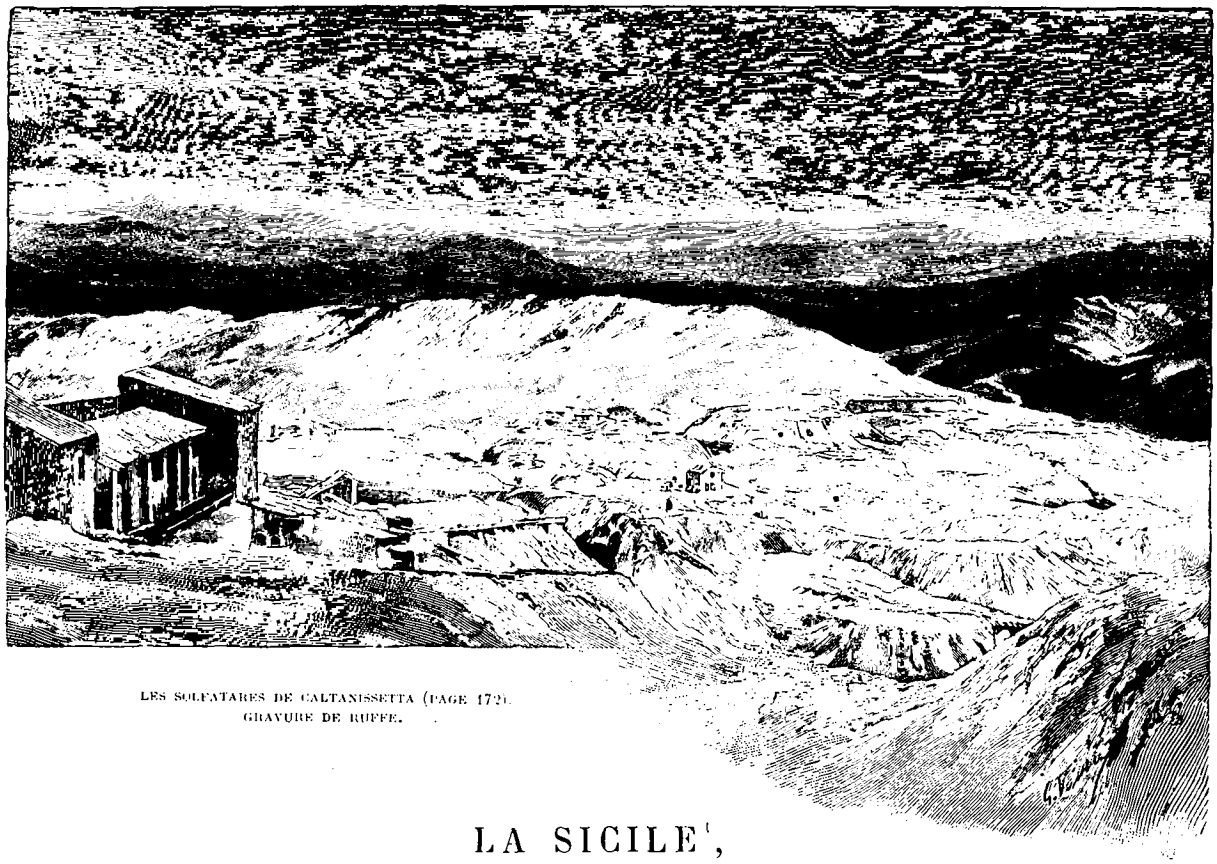
Lorsque je congédie Briantzeff, après lui avoir donné rendez-vous pour le lendemain au palais des Khans, il est minuit. Plus une lumière dans les maisons qui s'escaladent sur la pente et se groupent en une masse noire, autour du minaret maudit. Et en bas, dans la rue silencieuse, entre les arbres, les réverbères allumés, à la porte du palais des Khans, brûlent funèbres comme des cierges devant un grand catafalque.

LOUIS DE SOUDAK.

(*A suivre.*)

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LES SOLFATARES DE CALTANISSETTA (PAGE 172).
GRAVURE DE RUFFE.

LA SICILE[1],

IMPRESSIONS DU PRÉSENT ET DU PASSÉ

PAR M. GASTON VUILLIER.

UN JEUNE CARUSO (PAGE 173).
GRAVURE DE DEVOS.

Le bandit Leone. — Au pays des solfatares. — Une terre maudite.

En quittant Termini Imerese pour prendre la direction du pays des solfatares, la voie s'éloigne de la mer et pénètre dans une étroite vallée. L'enchantement du rivage cesse, plus de jardins et plus d'oliviers, de toutes parts des pentes dénudées dévalent vers le *fiume Torto*, qui doit son nom à son cours capricieux. Nous sommes à la fin de mai et le lit du torrent est déjà desséché. En maints endroits les funèbres eucalyptus, aux feuilles en larmes, viennent signaler la présence de la malaria. Les stations en sont ombragées, ils se pressent autour des rares demeures qu'on aperçoit.

Vers Roccapalumba la gorge s'étrangle subitement; ce ne sont pendant quelques instants que des amoncellements de roches calcinées du plus étrange aspect.

Et l'on va toujours suivant une route déserte, n'apercevant de loin en loin que quelques châteaux ruinés, quelques demeures perdues et un gros village, célèbre dans les annales du brigandage, Montemaggiore, accroché à une cime où verdoient vaguement des vestiges de forêts.

Le soleil lentement se voile, des nuées orageuses flottent lourdement dans un ciel de plomb, par intervalles l'ardent siroco souffle de la mer de Libye. Me voici de nouveau en proie au singulier malaise qui m'avait envahi à Castelvetrano et à Sélinonte par ce vent maudit.

Plus loin, bien loin, Aragona nous apparaît sur le penchant d'un coteau en amas de pierres grises. Son château fort, couleur d'ocre, élève un farouche profil sur l'horizon.

Maintenant nous entrons dans la région montueuse des solfatares, terre grise, jaune, saignante ou blafarde, fumante par endroits, où se pressent d'innombrables monticules percés chacun d'une étroite et sombre ouverture. Nous voici loin de Palerme, des bois d'orangers, de la mer si douce qui berce des côtes radieuses et des temples

1. *Suite. Voyez tome LXVII, p.* 1, 17, 33 *et* 49; *tome LXVI. p.* 289, 305 *et* 321; *tome Ier, p.* 133, 145, 157.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rêveurs. C'est ici l'infernale Sicile, une terre de calvaire où, chaque jour, des hommes abandonnés de Dieu gémissent et peinent comme des réprouvés, sous un labeur inhumain.

Du flanc d'un mont que nous gravissons, criblé de fissures, sillonné de ravines, moucheté d'efflorescences de soufre, je vois s'ouvrir devant moi à perte de vue un grand espace mort, dont les mamelons décolorés vont s'égarer en nuances tragiques dans les affres d'un crépuscule ensanglanté. C'est Comittini, la plus importante mine de soufre de la Sicile.

Nous passons bientôt près du gros bourg de Grotte, grandes solfatares encore. Ses habitants ont fort mauvaise réputation : *sono gente cattivi, gente di mafia*, murmure un voyageur qui a pris place dans le compartiment. Le curé de l'endroit, Stefano Dimino, il y a une vingtaine d'années de cela, jeta, dit-on, sa robe aux orties, embrassa le protestantisme, fonda une église évangélique et convertit toute la population !

. . . . . .

A Canicatti, l'arrêt est assez long. A cette heure du soir, la ville a l'aspect d'une forteresse de pierre trouée d'innombrables meurtrières. Un château fort ruiné et un calvaire la dominent. Dans le ciel chargé d'orage, trois grandes croix noires se dressent, tendant leurs bras suppliants. On la dirait abandonnée, immense dans l'ombre crépusculaire. Autour de ses murailles un vaste plateau s'étale avec les éternels champs de blé, épidermes vivants d'une terre morte, où des haleines chaudes et vaguement sulfureuses font courir des frissons.

Au loin le plateau s'infléchit et les espaces s'allongent en silhouettes perdues.

Maintenant c'est la nuit, l'orage s'est dissipé sans éclater, l'air est lourd encore et seuls de longs nuages immobiles rayent à l'horizon le ciel pâli. Au zénith apparaît, à demi effacé, un mince croissant de lune. De toutes parts rampent des croupes de monts. Le sol est noir, fauves sont les hauteurs voisines, plongées dans le mystère.

Quelques lueurs se sont allumées çà et là dans les noirceurs de la terre, et dans le ciel quelques étoiles ont scintillé. Nous arrivons à Caltanissetta, but de mon voyage aujourd'hui.

.... La nuit est brûlante, le sommeil me fuit. Le siroco souffle avec violence, il gémit lugubrement dans les ruelles désertes où s'ouvrent les fenêtres de ma chambre à l'*albergo Concordia*, il ébranle les portes et fait battre les volets; son souffle puissant emplit la nuit.

Au matin le ciel est couvert, une pluie fine rend le pavé glissant. On se dirait dans une ville du nord, et ce qui complète l'impression est ce manoir ruiné des Bauffremont qui dresse encore ses sombres murailles ruinées au cœur même de la ville.

Vous ne pouvez comprendre, sans l'avoir ressentie, la sensation d'isolement qui m'étreignait dans cette ville d'une terre lointaine, par une si triste matinée. Rien d'ailleurs à Caltanissetta n'est fait pour distraire ou pour égayer; en dehors d'une grande place banale, c'est un réseau de ruelles livrées à tous les vents. Cependant, la ville étant assise sur une hauteur au milieu des montagnes, des horizons pleins de grandeur s'ouvrent en maints endroits; mais de leur immensité même se dégage une plus grande impression de solitude et d'abandon. Pour échapper à l'ennui je m'empressai d'aller rendre visite à un ingénieur des solfatares auquel j'étais chaudement recommandé par ses parents de Palerme. Je reçus de lui l'accueil le plus aimable, et bientôt nous errions ensemble à l'aventure comme de vieilles connaissances.

Nous visitions *Pietra Rossa*, vieux manoir plein de légendes, dont les tourelles croulantes se dressent sur un haut rocher, au-dessus du cimetière, devant les espaces sans fin.

Au retour, dans l'encadrement d'une porte, nous apercevons un potier. C'est un robuste garçon, habile dans son art, qui du matin au soir modèle avec une argile grasse, d'un beau gris bleuté, des poteries dont la forme fut léguée par les Grecs. Le jeune homme paraît enchanté de notre visite, de l'intérêt que nous prenons à ses travaux. Et tandis que, reprenant le chemin de la ville, je faisais remarquer à l'ingénieur la bonne grâce des Siciliens, il me racontait que cet aimable potier était tout simplement le fils d'un brigand qui longtemps fut de la bande du trop fameux Leone.

« Mais n'est-ce point ce Leone, dis-je, qui séquestra un ingénieur des solfatares?

— Parfaitement, et le cas est rare. D'ordinaire les bandits siciliens ont respecté les étrangers. Mais Leone, qui fut le bandit à rançon, un type spécial, n'eut pas ce scrupule.

« C'est, continua mon compagnon, à Lercara Friddi, un pays de solfatares, qu'il séquestra en 1876 M. John Rose, l'ingénieur anglais dont vous parlez.

« Le 13 novembre de cette année, M. John Rose informait par lettre ses gens de Lercara qu'il arriverait le lendemain dans la matinée. Le palefrenier Lo Savio, avisé de tenir les chevaux sellés de très bonne heure pour aller prendre son maître à la station, s'absenta toute la nuit et n'était pas encore de retour le lendemain. Il rejoignit cependant les gens de M. Rose qui avaient pris les devants, mais passa près d'eux au triple galop de son cheval et disparut au loin. Il revint ensuite sur ses pas, alléguant qu'il n'avait pu maîtriser sa bête emballée qui l'avait entraîné dans les rochers. M. Rose arriva à l'heure dite et prit avec ses gens le chemin de Lercara. Mais à la hauteur des rochers où le palefrenier avait un moment disparu, le bandit Leone et ses deux lieutenants Salpietro et Randazzo débusquaient inopinément et s'emparaient de l'ingénieur. Le palefrenier était évidemment le traître....

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Ce matin-là le chef de bande avait fait toilette, il était fraîchement rasé, sa chevelure était peignée avec un soin tout particulier et il était vêtu avec une certaine recherche. Pour un tel bandit même ce n'était point une aventure ordinaire que de séquestrer un gentleman. Il apporta d'ailleurs à cette opération la plus grande courtoisie et une correction parfaite, recommandant à ses sauvages compagnons d'user de douceur et de politesse. Il gourmandait même avec vivacité le féroce Randazzo qui s'était permis d'envoyer une balle à un des hommes de M. Rose qui fuyait.

« Un certain signore Nicolosi, qui accompagnait l'ingénieur en captivité, profita des bonnes dispositions du brigand pour lui exposer que la somme de 100 000 francs qu'il venait de fixer pour la rançon de M. Rose était excessive pour sa famille. « Que voulez-vous! répondait Leone, je suis obligé, pour mes opérations, d'entre- « tenir plus d'employés que le gouvernement italien. »

« Nicolosi n'était pas à la fête. Le terrible Salpietro le faisait marcher devant lui et suivait rigoureusement ses pas. Notre homme était hanté par la peur, légitime du reste, de recevoir inopinément dans le dos un coup de poignard ou une balle de carabine. A un moment il se retourna et dit en s'efforçant d'esquisser un gracieux sourire : « Si vous le vouliez bien, monsieur le bandit, nous marcherions côte à côte, afin de pouvoir « causer un peu . nous éviterions ainsi, l'un et l'autre, l'ennui du chemin. »

« Mais le brigand lui jeta un regard farouche et lui signifia du geste de poursuivre sa marche. On était déjà loin. Leone lui rendit enfin la liberté. Il ne se fit pas prier, je vous jure.

« L'ingénieur, escorté par les bandits, allait toujours à travers les monts solitaires de Caltavutura et Santa Maria, et s'arrêtait enfin vers Commisini, dans un amas de rochers, au milieu d'une forêt. Ce fut là que se négocia le rachat. Après de longs pourparlers, Leone acceptait enfin 4 000 francs pour la rançon de M. Rose, qui, après de longs jours de captivité, put revoir les siens. M. John Rose habite encore Lercara....

« Quelle belle époque c'était alors pour le brigandage, et quels fiers bandits nous avions! Les poches pleines d'or, ils passaient aisément des combats d'embuscade aux rendez-vous amoureux. Trois bandes importantes se réunissaient parfois pour opérer ensemble. Des jalousies, des rivalités, des haines féroces même s'élevaient entre des chefs Longtemps-le fameux Leone et le non moins fameux Pasquale s'épièrent, se traquèrent d'embuscade en embuscade. Un beau jour Leone était fusillé presque à bout portant par son ennemi, qui, le croyant mort, ne l'acheva pas. Le bandit fut de longs mois à se remettre, mais il avait la vie dure et survécut. Que de guets-apens il dressa, que de stratagèmes il imagina alors pour surprendre son ennemi dans la reprise de ce duel sans merci! Il l'atteignit enfin et prit une terrible revanche, car Pasquale tomba mortellement frappé.... »

... SON OMBRE S'ALLONGEAIT SUR LE SOL EN FORME DE CROIX!
GRAVURE DE ROUSSEAU.

Dans la soirée l'ingénieur me conduisit à l'église des Capucins, isolée sur un bord du plateau qui porte la ville de Caltanissetta. Quoique la pluie eût cessé aux premières heures du matin, le ciel était toujours bas et sombre. Beaucoup de gens, que nous rencontrions sur notre chemin, allaient rendre visite à San Michele, mis en pénitence dans cette église pour avoir laissé persister la sécheresse. Cependant la pluie nocturne et le temps menaçant encore disposaient mieux la population en sa faveur, et pour encourager sa bienveillance évidente, on se proposait de le reporter, en grande pompe, à sa place habituelle, dans la cathédrale.

Nous ne rencontrions guère de prêtres sur notre route, mais beaucoup de femmes drapées de noir et un grand nombre de moines. L'un d'eux, d'aspect sauvage, s'avançait solitaire. Lorsqu'il fut arrivé près de nous, un rayon du soir l'illumina subitement d'une clarté sanglante, tandis que son ombre agrandie s'allongeait sur le sol en forme de croix! Et derrière cette étrange figure, comme un ténébreux décor, l'espace, aux grandes lignes montueuses, mystérieusement fuyait. Vision aussitôt disparue, évoquant le souvenir de ces moines guerriers qui traversèrent le moyen âge.

Nous arrivions à l'église des Capucins où un homme, debout sur les marches, devant le portail, battait du tambour pour appeler les fidèles, car on intercédait encore auprès de San Michele en punition.

Le saint était placé dans l'ombre, au-dessus de l'autel; d'habitude,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en cette saison, il est en *villegiatura* dans une chapelle de la campagne environnante. Son manteau de velours rouge avait été arraché de ses épaules, il n'avait plus ses ailes d'or et son glaive étincelant. Il trônait humblement avec des ailes de carton, un vieux plaid et une simple lance.

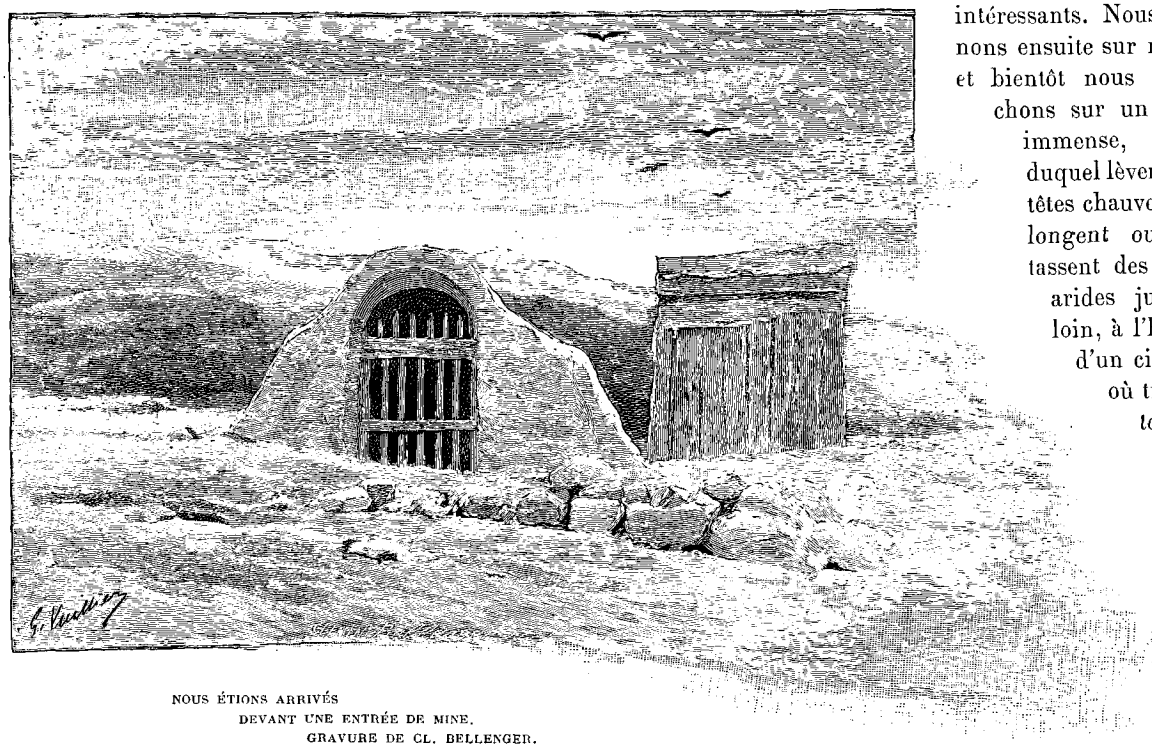
Pourtant San Michele est en grande vénération à Caltanissetta, on lui est fort reconnaissant d'avoir chassé une peste qui tenta, autrefois, de pénétrer dans la ville, pour la ravager. D'après les croyances populaires siciliennes, les épidémies sont envoyées de l'extérieur ou répandues dans les villes et les villages par de mauvaises gens. A Palerme même on a vu des émeutes lorsque la municipalité, en temps d'épidémie, a fait jeter du chlorure de chaux au coin des rues, pour assainir. Le gouvernement, toujours ennemi, était accusé de semer ainsi la maladie.

Vers 1837, le même San Michele chassa le choléra de Caltanissetta. La population, reconnaissante, lui érigea une chapelle. Mais, l'édifice terminé, on s'aperçut qu'on ne possédait aucune statue de lui pour la placer dans la niche qui lui avait été réservée. Voici la ville en grand émoi. Cependant des gens avisés apprennent que dans une maison, la *casa Moncade*, il existe un ange gardien, *angel custode*, sans emploi. On l'emporte secrètement, on le repeint; ses épaules sont ornées d'ailes d'or, un riche manteau recouvre ses épaules, un glaive flamboie dans sa main, et voilà un San Michele improvisé. Comme il s'était fort détérioré depuis cette époque, on le repeignait récemment et l'on remarquait sur son dos une inscription relatant son histoire, c'est-à-dire sa transformation d'ange gardien en San Michele, inscription dûment datée et paraphée, le signore X... étant assesseur!...

San Michele n'est pas seul en grande faveur, il est aussi une Madone fort vénérée, la *Madonna degli angeli*, protectrice spéciale des fèves. A certaines époques elle est transportée processionnellement par les rues et les champs avec des fèves et des épis pendus au cou et aux mains, car sa protection s'étend également un peu aux moissons.

Le crépuscule assombrissait toutes choses lorsque, au retour de l'église des Capucins, je quittais l'ingénieur. Il devait m'accompagner le lendemain aux solfatares voisines.

.... Nous nous retrouvons après une nuit pluvieuse; des nuées d'orage couvrent encore le ciel au moment où nous partons. Nous sommes bientôt en pleine campagne, sur le flanc d'une montagne criblée d'ouvertures béantes. Les pauvres gens (et Dieu sait s'ils sont nombreux ici !) avaient eu la faculté de se creuser ainsi des habitations dans la terre, moyennant une redevance annuelle de 15 francs au municipe. C'était vraiment payer cher le droit d'avoir une tanière. Tanières peu sûres d'ailleurs, puisque des familles entières y furent bientôt ensevelies sous des éboulements. En dépit du danger, quelques-unes de ces grottes sont habitées encore, et à notre passage des bourdonnements d'enfants s'élèvent de cette ruche humaine. Autour de nous les pentes sont boisées, mais au loin c'est une succession de monts dénudés, couturés de ravines. Sur deux cimes jumelles apparaissent vaguement, comme d'immenses forteresses, Castrogiovanni, l'antique Enna, et Calascibetta. Un moment nous quittons la route pour visiter encore des volcans de boue, de même espèce que ceux de Girgenti, mais infiniment moins intéressants. Nous revenons ensuite sur nos pas et bientôt nous débouchons sur un cirque immense, autour duquel lèvent leurs têtes chauves, s'allongent ou s'entassent des monts arides jusqu'au loin, à l'horizon d'un ciel bas, où traînent toujours



NOUS ÉTIONS ARRIVÉS DEVANT UNE ENTRÉE DE MINE. GRAVURE DE CL. BELLENGER.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quelques pesantes nuées. Çà et là les pentes fument. En bas, dans l'entonnoir immense ouvert devant nous, c'est un amoncellement de monticules livides marbrés d'efflorescences jaunes, blanchâtres ou rouges, fumantes, percés d'ouvertures comme à Comittini. Et aussi loin que portent les regards s'étale la nudité de pentes à jamais infécondes. Une âcre vapeur sulfureuse monte de l'étrange vallée et nous prend à la gorge.

Le propriétaire d'une mine de soufre qui nous recevait et l'ingénieur qui m'accompagnait, habitués depuis de longues années à l'aspect des solfatares, étaient indifférents. Ils les considéraient l'un comme un cas géologique intéressant, l'autre comme une source de revenus. Je connaissais la mine noire du nord, mais ce lugubre désert, aux teintes cadavéreuses, m'apparaissait pour la première fois. J'en étais épouvanté.

ILS REVOYAIENT LES ÉTOILES... (PAGE 174). — GRAVURE DE CL. BELLENGER.

Le propriétaire nous faisait les honneurs de sa solfatare, il nous arrêtait longuement devant une machine qui, des profondeurs de la terre, porte les blocs de soufre à la surface. Mais ce que je voulais voir, ce n'était point une machine, qui est l'exception ici, mais la véritable solfatare, où l'on s'engage par un escalier inégal, à pente rapide, que des malheureux, chargés de pesants fardeaux, éternellement s'épuisent à gravir.

Nous avions gagné lentement les profondeurs de l'immense cirque et nous étions arrivés devant une entrée de mine, protégée par une petite construction. Au seuil même, la galerie commençait à dévaler pour disparaître vite dans les épaisses ténèbres.

Je me penchai sur la mystérieuse noirceur béante :

« Écoutez, me disait l'ingénieur, n'entendez-vous pas ?... »

Il me semblait, en prêtant bien l'oreille, que des plaintes confuses s'élevaient de l'abîme ; quelques lueurs vacillèrent bien bas, au plus profond, piquant l'ombre de très pâles clartés. Puis ces lueurs s'éteignirent. Longtemps après, invité à écouter encore, je revoyais cette fois, à mes pieds et à une énorme distance, des lumières mouvantes qui vaguement éclairaient des silhouettes humaines. Par moments, avec l'atmosphère suffocante et malsaine qui s'exhalait, montaient aussi des plaintes entrecoupées de vagues sanglots. Parfois les lumières cachées par les hasards de l'ascension disparaissaient et seuls alors les gémissements emplissaient l'ombre.

Écoutez ce que disaient ces pauvres *carusi*, ou jeunes porteurs, en gravissant leur éternel calvaire, car ils

*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ILS SE REPOSAIENT ENFIN.... — GRAVURE DE PANNEMAKER.

descendent vingt fois dans la journée au fond de la mine et remontent chaque fois chargés de blocs de minerai de soufre. Ils en étaient à leur avant-dernier voyage, et, comme c'était dimanche, la journée de travail finissait à midi :

E stu viaggiu cci lu vaju a'ppizzu :
A la vinuta, li robbi ed un tozzu!

« Et ce voyage, je vais le faire, au retour je prendrai mes vêtements et un morceau de pain! »

Et les lamentations reprenaient toujours, et les sanglots....

Mais si j'avais pu arriver au fond de la mine, si je m'étais enfoncé dans les entrailles mêmes du sol maudit, j'aurais entendu le *picconiere*, celui qui arrache les blocs avec le pic, s'écrier dans un indicible désespoir : « *Maudite soit la mère qui m'enfanta!... Maudit le parrain qui me baptisa!... Ah! mieux eût valu que le Christ me fît naître pourceau : on m'eût du moins égorgé à la fin de l'année!...* »

Celui-là constamment travaille nu, par 40 degrés de chaleur, dans l'atmosphère chargée d'exhalaisons malsaines. Souvent, épuisé, il s'arrête, enlevant à l'aide d'un racloir en bois la sueur qui ruisselle de ses bras, de sa poitrine et de ses jambes. Le plus souvent il est perdu dans des galeries tortueuses et basses où il ne pénètre et dont il ne sort qu'en rampant. Là, dans le silence de l'atmosphère ardente, on n'entend que les coups de son pic acharné contre les parois, sa respiration haletante ou plutôt son râle, et, de temps à autre, ses imprécations et ses blasphèmes. Un moment il arrête son pic pour offrir à Dieu son pénible labeur en expiation de ses péchés; un instant après il sera pris tout à coup d'un sombre désespoir et le maudira....

Le picconiere en sueur dira avant de boire : « *Je vais boire la mort* ». Dès qu'il aura mangé il s'écriera : « *Me voici maintenant empoisonné* ». Expressions d'une douleur profonde, car en buvant, en mangeant, le picconiere s'aide à vivre, et la vie n'est pour lui qu'un mortel poison!...

Des pensées douloureuses m'envahissaient sur cette terre livide, devant la sombre ouverture au fond de laquelle s'agitait tout un peuple de malheureux. Sous ce sol même s'était produite naguère une explosion de grisou et cet accident avait fait perdre la vie à un grand nombre de mineurs. L'air était chargé de vapeurs sulfureuses dont l'action corrosive avait détruit toute végétation sur les monts qui nous entouraient, et cette désolation de la nature sur laquelle ce jour-là pesait un ciel d'orage ajoutait encore à ma tristesse.

Si l'action des vapeurs sulfureuses est funeste pour les végétaux, combien elle est redoutable pour l'homme! Les mineurs des solfatares exposés durant des mois à leur effet pernicieux offrent des symptômes de caducité précoce; ils perdent leurs dents, leurs cheveux, deviennent asthmatiques; des sueurs excessives les affaiblissent. Ils sont la proie des épidémies, et les variations de température sont mortelles pour eux. La mortalité est d'ailleurs effrayante ici.

Et ce sont nos semblables, ce sont nos frères, ces damnés! Que sont devenues là-bas, sur cette terre des premières croyances, les belles maximes du Christ que les prêtres enseignent chaque jour : « Nous sommes tous frères, aimez-vous les uns les autres »?

En Sicile, des hommes généreux se sont levés avec ces admirables maximes aux lèvres, ils ont eu la pensée de venir en aide aux paysans opprimés, mourants de faim, à ces ouvriers des solfatares condamnés à mort....

. . . . . .

Cependant les carusi, quittant enfin les entrailles de la terre, sortaient l'un après l'autre de l'antre noir en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE POTIER. — DESSIN DE GASTON VUILLIER, GRAVÉ PAR CL. BELLENGER.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TYPES DE MINEURS DES SOLFATARES. — LES « CALCARONI » — GRAVURE DE RUFFE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

même temps que la buée puante éternellement exhalée. *Ils revoyaient les étoiles*, comme ils disent ; ainsi s'écriait aussi Dante à la sortie de l'enfer :

E quindi uscimmo a riveder le stelle.

Demi-nus, trempés de sueur, haletants et hâves, l'un après l'autre ils s'avançaient, les jambes vacillantes, écrasés sous leur fardeau. C'étaient des enfants et des jeunes hommes et je ne pouvais assigner d'âge à aucun d'eux, car tous étaient jeunes et vieux à la fois. Leurs visages avaient une expression de mélancolie sauvage que je n'avais lue sur aucune face humaine, et leurs yeux, sortant de l'orbite, étaient hagards. Appuyant leur faix sur la muraille, ils se reposaient enfin, s'ébrouaient bruyamment et allaient ensuite jeter les blocs à un endroit déterminé. Les plus petits, les enfants, délivrés de leur pesante charge, joyeux de revoir la lumière, insouciants de leur malheur, oubliant leurs larmes, gambadaient aussitôt ou trempaient un morceau de pain dur dans l'huile de leur lampe et le rongeaient avec avidité. L'eau dont ils se désaltéraient ensuite était recueillie sous les *ginesi*, restes de soufre en fusion.

La plupart étaient maigres et pâles avec des paupières rougies par l'action corrosive des vapeurs sulfureuses et aussi par les pleurs. D'autres avaient le cou tordu. Leur corps déformé portait sur des jambes grêles, aux genoux d'une grosseur exagérée. Leurs chairs étaient flasques, leur démarche chancelante. Plusieurs, déjà courbés, avaient une petite bosse sur l'épaule gauche, marque indélébile de leur triste profession.

Cette existence dans un air vicié, le manque de nourriture, l'effort continuel sous les lourds fardeaux, ne tardent pas à amener des altérations profondes dans la santé de ces jeunes enfants.

Élevés à cette rude école de la douleur, leur âme s'assombrit, les facultés de leur intelligence et de leur cœur s'éteignent. Ils deviennent méchants. La vie leur apparaît comme un châtiment injuste. Comment s'étonner que les mineurs des solfatares augmentent en Sicile le contingent des malfaiteurs !

Ils succombent jeunes et déjà décrépits, non seulement épuisés par le labeur excessif, mais empoisonnés aussi par des gaz délétères. On est frappé par l'absence de vieillards dans ces mines, et les femmes y sont toutes stériles.

.... Il était tard lorsque nous reprîmes le chemin de Caltanissetta, et tandis que nous gravissions la pente, je jetai un dernier regard sur la région maudite où je venais de vivre un jour. Les innombrables *calcaroni*, ces cônes faits de blocs de soufre préparés pour la fusion, lentement fumaient, répandant leur vapeur empestée qui tue les végétaux et les hommes.

Le lamentable troupeau des carusi, la journée finie, remontait des profondeurs. Ces malheureux enfants, vendus par les familles en détresse, n'avaient à espérer aucun amour et aucune joie du foyer. Une soupe de fèves ou de pâtes les attendait dans des taudis où ils allaient reposer, sur quelque grabat, leurs membres brisés. Et demain ?... la mort subite par l'hydrogène sulfuré ou par le coup de grisou doit les délivrer peut-être... ou la vie mauvaise leur infliger encore une lente agonie !...

Énormes, menaçants, de gros nuages roulaient toujours silencieux dans les solitudes de l'espace, les longues croupes obscures des monts lointains rampaient vers l'horizon ténébreux, et la terre maudite des solfatares étalait sa lividité de plaie malsaine sous le ciel pesant.

(*A suivre.*)

GASTON VUILLIER.

LA PLUPART ÉTAIENT MAIGRES ET PÂLES.... — GRAVURE DE DEVOS.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

HALTE DE BOHÉMIENS (PAGE 180).
DESSIN D'A. PARIS, GRAVÉ PAR BAZIN.

VOYAGE AUX VILLES MORTES DE CRIMÉE[1],

PAR M. LOUIS DE SOUDAK.

Le palais des Khans. — Le cimetière des Khans. — Les environs de Bakhtchisaraï.

Ce palais a été construit en 1519 par le Khan de Crimée Adil-Sahab-Gueraï. Pour y arriver on traverse d'abord un petit pont de pierre construit sur le Djourouk-Sou, et l'on se trouve alors en face d'un large porche cintré qui fait voûte sous un petit pavillon et qui donne accès dans la première cour du palais. Au-dessus de ce porche, sur le mur extérieur, on lit l'inscription suivante :

« Le maître de cette porte, qui a acquis cette province, est le très haut personnage Hadji-Gueraï-Khan, fils de Mengli-Gueraï-Khan! Que le Seigneur Dieu daigne accorder la félicité suprême à Mengli-Gueraï-Khan, ainsi qu'à son père et à sa mère. »

La cour d'entrée produit bonne impression avec ses squares que de grands arbres touffus couvrent d'une éternelle nuit, avec ses deux fontaines qui gazouillent sans cesse, et surtout avec la grande mosquée que nous avons visitée hier, et dont les coupoles et les minarets dominent sur la gauche la longue ligne des dépendances qui est vraiment d'une banalité fâcheuse.

On voit la porte du palais à droite de cette cour, à l'ombre d'un énorme platane dont les grelots verts jonchent le sol humide. C'est une porte grillée et encadrée de moulures, hélas! nouvellement peintes. Tout en entrant, un vestibule assez sombre conduit à un escalier encagé, du sol au plafond, dans un treillis de bois à mailles très serrées; et au haut de cet escalier, sur un palier étroit comme un palier d'auberge, s'ouvre la grande salle des réceptions, bordée sur quatre côtés de divans en velours violet broché d'or, avec un portrait de Catherine II en 1787 et la table sur laquelle mangea l'illustre Impératrice.

Et puis, c'est une longue enfilade de pièces qui ont à peu près toutes le même caractère, avec leurs portes à panneaux peints et leurs divans velours et or : voici le boudoir ou salon de toilette, avec de grandes glaces encadrées d'argent et le peignoir rouge à ramages dorés que le souverain revêtait les jours de barbe. La chambre de l'héritier, dont les divans sont de satin bleu ciel. La chambre à coucher des Khans, avec une alcôve où l'on

1. *Suite. Voyez tome Ier, p.* 153 *et* 165.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

BOHÉMIENNE. — DESSIN DE J. LAVÉE.

voit, derrière des rideaux de soie jaune, le lit aux pieds d'or à griffes d'aigle, et les toutes petites pantoufles incrustées de nacre dont se servit la grande Catherine. Il y a encore dans cette chambre de jolies aiguières bleues, un guéridon de nacre très bien travaillé, et, contre le mur, près d'un tableau qui contient la signature de tous les empereurs venus ici, une belle tenture orange, très riche sous les reliefs d'or de ses broderies. Puis vient la chambre de Dilara Bikez, la femme préférée de Krim-Gueraï, la Marie Pototski de Mickiewicz et de Pouchkine, la chrétienne, dont on voit contre un miroir l'élégant éventail de plumes d'autruche, qui porte au manche comme les traces d'une petite main souvent crispée. Ici tentures et divans sont de velours blanc broché d'or; et dans un coin de la pièce on me fait observer un placard qui ne manque pas d'originalité : sur chacun de ses panneaux est peint un paysage qui révèle en même temps que des notions incertaines du dessin un sentiment très vif et très étrange du coloris. Toutefois, ce qui me surprend par-dessus tout dans cette chambre de favorite, ce sont les cinq ou six petits bénitiers de verre très commun, qu'une main pieuse a sans doute accrochés là, pour détruire la version tatare qui veut que Dilara soit morte musulmane : il me semble que, même pour atteindre ce but, tant de bénitiers ou c'est trop, ou ce n'est pas assez.

Après avoir traversé un palier un peu plus grand qu'un jeu d'échecs, je pénètre dans une tribune soigneusement masquée derrière un étroit grillage et qui donne sur la grande salle du Conseil. De là, les Khans toujours invisibles venaient surveiller les *libres* délibérations des grands de la cour. Tout ce qui précède forme l'aile principale du palais.

On m'introduit dans un second corps de logis dont la porte est gardée par un vieux canon trouvé près de la gare et qui porte la date de l'hégire 1149. Là se trouvent : les chancelleries voûtées de Selamet-Gueraï-Khan; les bassins couverts de vigne et de lierre, dans lesquels se baignaient les femmes; et, tout près, une salle de sieste vitrée, où l'on ne voit plus frissonner sur les divans blancs que l'ombre des arbres et des grands buissons de roses.

A quelques pas de là, dans une petite cour dallée et découverte, se trouvent la « Fontaine dorée » et la « Fontaine des Larmes ». Ces deux fontaines, qui se ressemblent et dont l'une a été immortalisée par Pouchkine, sont fort gracieuses et très mal placées. Elles se composent d'un massif de pierre plus haut que large, très élégamment travaillé, surtout du côté où l'eau circule dans une infinité de petits réservoirs symétriquement étagés et communiquant entre eux par de minuscules tuyaux de plomb qui laissent tomber l'eau goutte à goutte, comme coulent les pleurs. Cette fontaine de Marie Pototski ou « des Larmes » avait déjà un bien beau nom avant que Pouchkine l'eût si poétiquement baptisée. Elle s'appelait Selsébil. « Là, dit l'inscription, dans les jardins du paradis, les croyants boiront de l'eau de la source appelée Selsébil.... » Et plus loin : « S'il existe une fontaine semblable, qu'elle se présente. Les villes de Scham (Damas) et de Bagdad ont vu bien des choses, mais elles n'ont pas vu une aussi belle fontaine.... » Quant à moi, je reproche amèrement à Selsébil de ne pas être telle que l'avaient toujours faite mes rêves : voilée par l'ombre des grands arbres et des épais massifs où les rossignols en s'ébattant font tomber, dans le cristal des réservoirs, des pétales de belles-de-nuit, des brins de verveines et des feuilles de roses. Ce vestibule nu et dallé comme une vulgaire impasse; ce ciel cru dont le soleil ruisselle le long des constructions voisines, et Selsébil adossée là, comme une pauvresse qui attend contre la froide nudité d'une muraille! non! voilà qui a plus scandalisé ma religion qu'un ciboire d'or jeté dans la poussière foulée de mon chemin.

Je vois encore le café et la galerie des « Ambassadeurs »; puis le cabinet doré des Khans, très curieux avec ses fleurs artificielles sous vitrines, ses fruits sculptés en corniches et ses inscriptions qui chantent les beautés de ce palais et de ses jardins :

« Ce palais, la joie des Khans, a éclairé Bakhtchisaraï comme un rayon de soleil. — A la vue du tableau pittoresque de cette résidence, on croit contempler la demeure que les houris remplissent de leurs charmes. On dirait une perle de la mer, un diamant célèbre. — Regarde! c'est un objet digne d'une plume d'or. Celui qui aime les roses et les rossignols se roulerait de bonheur dans la poussière de ce jardin s'il lui était donné de le voir.... »

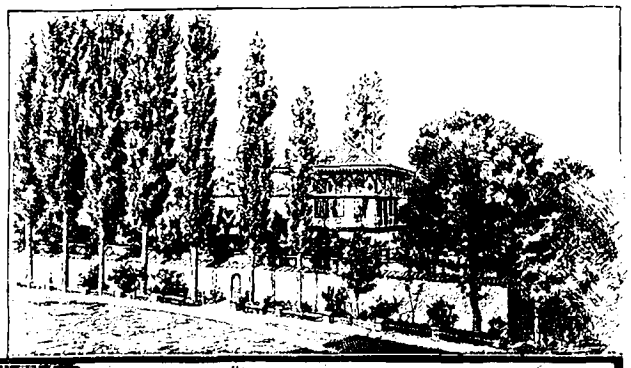
En sortant de là, nous traversons encore un jardin sur lequel semble peser de tout son poids une muraille pleine, très élevée, vraie muraille de forteresse derrière laquelle se trouve le harem qui communiquait jadis avec le

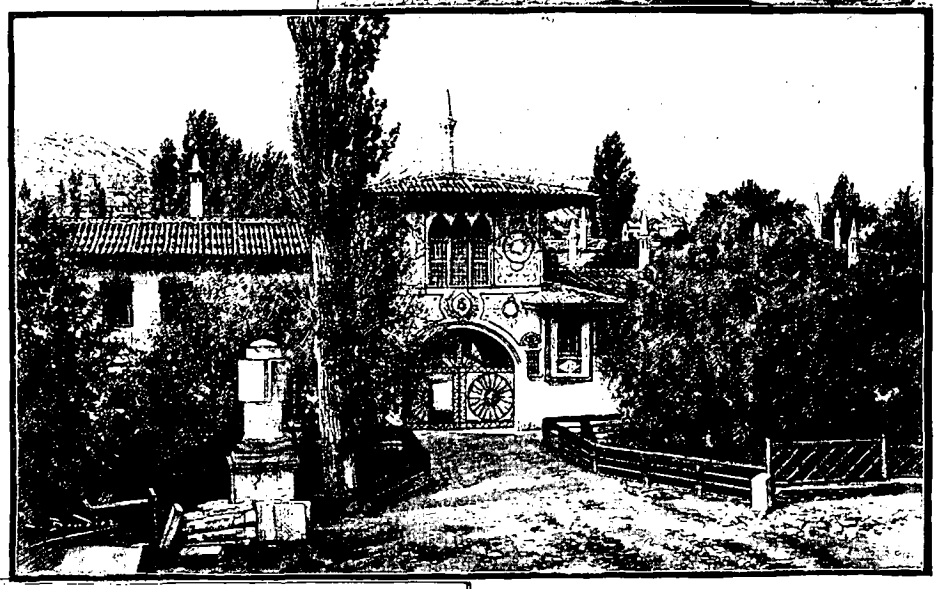
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

palais par une galerie extérieure maintenant détruite, mais dont les traces sont encore visibles. Dans ce jardin qu'attriste l'ombre humide de ce rempart de prison, je remarque de superbes noyers, de beaux peupliers et surtout des pruniers qui ont des fruits gros comme des oranges et jaunes comme des boules d'ambre. Non seulement le harem est aujourd'hui vide de femmes, mais il est également vide de meubles; aussi ne prend-on qu'un intérêt assez médiocre à parcourir ces petites chambres basses où rien, pas même un lambeau d'étoffe, pas même un parfum, n'est resté pour parler du passé.

Un grand pavillon de bois domine l'enceinte de ce cloître. C'est là, paraît-il, que les Khans tenaient leurs faucons chasseurs.

Il ne me reste plus qu'à visiter ce que l'on appelle le « musée du palais ». Je passe sous une porte de bois sculptée à jour; je longe une galerie; je traverse de grandes chambres vides, encore un jardin; et, après avoir monté un étroit





INTÉRIEUR DU GRAND JARDIN.
PORTE D'ENTRÉE DU PALAIS DES KHANS.
DESSINS DE BOUDIER.

LE CHEMIN DU MONASTÈRE D'OUSPENSKY (PAGE 180). — DESSIN DE BOUDIER.

escalier, j'atteins enfin un musée qui est absolument insignifiant, avec des moulures en plâtre, des pierres sculptées ou des inscriptions découvertes dans le palais et ses alentours; et un fouillis d'étoffes superbes, draps d'or et d'argent, vêtements et tentures de velours ou de soies somptueusement brodés, le tout jeté là pêle-mêle sur la poussière d'une crédence, comme dans une loge de figurants les oripeaux après la représentation.

Je n'ai plus rien à voir, et ça m'ennuie de partir. Je brûle encore une cigarette, appuyé à la balustrade d'un petit balcon dont la vue s'étend sur tout ce palais qui devait être une admirable résidence d'été, avec tous ces corps de bâtiment à un seul étage disséminés à travers les jardins et dont on voit pointer dans les arbres les élégantes cheminées mitrées. Aujourd'hui ce palais est triste de la morne tristesse des ruines, bien qu'il ait été périodiquement profané par de maladroites restaurations. Mme Craven, margravine d'Anspach, écrit de Bakhtchisaraï le 8 avril 1786, c'est-à-dire un peu plus d'un an avant la visite de Catherine II : « Le palais des Khans était tout en ruine; mais le gouverneur l'a fait rebâtir, dorer et peindre à neuf pour servir de logement à la Tsarine à son passage ici », si bien qu'en somme, seuls les naïfs croient encore visiter à Bakhtchisaraï

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'ancien palais des Khans. Pauvre palais! les plus belles de ses fontaines sont maintenant sans eau; dans les coins écartés de ses jardins les orties poussent dans les fleurs, et sur les sèches parois des bassins où se baignaient les femmes du sérail, de laides araignées tissent leurs toiles.

En face du palais, derrière la grande mosquée, se trouve la pente aride sur laquelle reposent les Khans et tous les hauts personnages de leur cour.

Dans cet endroit hérissé de tombes, dont plusieurs sont coiffées du turban, on distingue deux constructions octogones sous coupoles. C'est là que sont renfermés les cercueils des Khans, depuis Islam-Gueraï, mort en 1647, jusqu'à Krim-Gueraï, qui mourut en 1788.

En haut de ce cimetière, presque au dehors du mur d'enceinte, s'élève le gracieux mausolée de Dilara Bikez, sur lequel on lit les inscriptions suivantes :

Que la grâce de Dieu soit sur Dilara (1178).
Priez pour l'âme de Dilara.

Cette jeune princesse circassienne qui, quoique chrétienne, était la favorite du Khan Krim-Guéraï, eut beaucoup à souffrir, paraît-il, de la cruelle jalousie de ses compagnes du harem. Mais plus d'un quart de siècle après sa mort, elle eut le bonheur de séduire un poète qui se mit à chanter ces tragiques intrigues de sérail, sur lesquelles planait le mystère. Ce poète, bien connu des Français et particulièrement de Paris, où il est mort, s'appelait Mickiewicz. Il devint bientôt plus jaloux de son héroïne que ne l'avait été Krim-Gueraï lui-même, et il revendiqua la pauvre morte pour sa chère Pologne en la faisant venir de Podolie et en l'appelant Marie Pototski, ce qui me fait de la peine, car la Circassie est un si joli pays et Dilara un si joli nom! Mais peu importe après tout! Puisque, grâce au poète, ce drame de l'amour a survécu pour donner à ces lieux une sorte de consécration qui m'en impose et me fait vibrer quelque chose dans la poitrine, béni soit le poète! quelle que soit du reste la patrie de la malheureuse héroïne, quel que soit son nom. N'est-ce pas Montaigne qui a dit que, quelques diversités d'herbes qu'il y ait, tout s'enveloppe sous le nom de salade!

De très bon matin, je prends le thé sur le balcon en attendant Briantzeff et la voiture qui doit nous conduire dans les environs.

Aux alentours, le soleil levant délaye du rose dans la craie des montagnes; et, au milieu de la rue tranquille, où ne tombe encore qu'une lueur d'aube, quelques hommes passent, chargés de fruits.

Debout, sur le faîtage d'une construction voisine, un Tatare crie à tue-tête d'inintelligibles paroles, tout en agitant un foulard vert. C'est un ouvrier qui, selon l'usage, avertit les amis et connaissances du propriétaire, que l'on va couvrir la bâtisse et que par conséquent le temps est venu d'apporter les dons d'heureuse installation.

Mais bientôt je vois arriver un solide phaéton conduit par un Tatare, et dedans, Briantzeff que je reconnais de loin à son pauvre couvre-chef qui brille au soleil comme un casque.

Nous sortons de Bakhtchisaraï en suivant, du côté de l'est, le prolongement de la rue principale dont les pavés roulent ou se hérissent sous les roues. En haut, à droite comme à gauche, toujours ces escarpements lépreux, déchirés parfois d'un gros trou noir de caverne; et, en bas, des vergers dont je touche les arbres de la main ou des fontaines dont le jet éclabousse au passage. Puis, la verdure devient plus rare, la maison plus pauvre et nous traversons le quartier bohémien.

Les enfants et les femmes sont tous vraiment jolis chez ces bohémiens, jolis d'une beauté mignonne, dont la sauvagerie est attirante : une beauté de gazelle. Ils ont généralement des pieds et des mains de poupées qui seraient de vieil ivoire, la taille souple aux lignes ondoyantes, et, avec cela, une miniature de visage que l'on pourrait masquer du creux de la main, mais dont les yeux, les dents et les lèvres sont comme pénétrés d'une lumière chaude qui fascine. J'ai vu là, auprès d'un ruisseau, un bambin qui décortiquait de toutes ses quenottes une noix verte. Il m'a souri quand je passais, et c'est, sans hyperbole, un regard de flamme qui a éclairé ce jeune sourire tout fait de corail et de perles fines.

Au pied de ce faubourg, dont en somme l'aspect est assez triste et passablement malpropre, je range à gauche quelques bouquets d'arbres, au milieu desquels se trouve encore un séminaire fondé par Mengli-Gueraï, le second Khan de Crimée, dont on voit tout près de là le mausolée qui cambre son élégante coupole à travers les branches. Et, à quelques pas plus loin, nous tombons dans les domaines du couvent d'Ouspensky ou de l'Assomption.

(*A suivre.*)

LOUIS DE SOUDAK.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

UN QUARTIER DE CASTROGIOVANNI.
GRAVURE DE ROUSSEAU.

LA SICILE[1],

IMPRESSIONS DU PRÉSENT ET DU PASSÉ,

PAR M. GASTON VUILLIER.

TYPE D'HOMME DE CASTROGIOVANNI.
GRAVURE DE DEVOS.

Castrogiovanni, antique *Enna*. — Un océan fabuleux. — Souvenirs du culte de Cérès. — Canéphores et bergers. — Une nuit de sirocco.

La route triste, monotone, que nous suivons ce matin! C'est partout, sous les pâles nuées, des boursouflures et des ravines, des solfatares fumantes, un désert de monts arides où le Salso, déjà desséché, creuse un obscur sillon.

Qu'est devenue ma Sicile des premiers jours où j'allais, sous l'enchantement d'un ciel radieux, à travers les orangers et les roses!...

Une vieille berline m'emporte. Je m'achemine à cette heure vers une très ancienne cité perdue sur une haute cime. La route contourne longuement des pentes rocheuses, les bêtes vont au pas, la montée est rude. Le paysage change à tout instant et les horizons s'agrandissent à mesure que nous nous élevons. A un détour du chemin, l'Etna m'apparaît, c'est ensuite la ville de Calascibetta, amas confus au faîte d'un rocher, à neuf cents mètres d'altitude.

Castrogiovanni et Calascibetta se dressent sur deux pitons voisins qui pointent, solitaires, dans le massif montagneux du centre de la Sicile. Ce sont des ennemis séculaires, le temps n'a pas éteint leurs vieilles haines, et leur aspect guerrier ferait croire qu'ils luttent encore. Les pics décharnés qui les isolent du monde tour à tour disparaissent dans les froides nuées ou étincellent sous l'ardent soleil.

1. *Suite. Voyez tome LXVII, p.* 1, 17, 33 *et* 49; *tome LXVIII, p.* 289, 305 *et* 321; *tome Ier, p.* 133, 145, 157 *et* 169.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Après une grande heure d'ascension nous atteignons le plateau. Castrogiovanni, l'antique Enna, où les anciens Sicanes, bien avant l'arrivée des Grecs en Sicile, élevèrent les premiers autels à Cérès, est aujourd'hui la ville la plus curieuse et la plus imprévue qui se puisse imaginer.

A mille mètres, sur un plateau couturé de profondes ravines, s'entassent en demi-cercle ses murailles, d'où surgissent quelques campaniles et une vieille forteresse sarrasine. A l'extrémité de nombre de rues l'imposant Etna montre ses fumées et ses blancheurs éternelles.

De Castrogiovanni, à toutes les heures du jour j'ai contemplé le terrible volcan, le bienfaiteur et en même temps l'effroi de la Sicile : à l'aurore, vision rougissante, dans les vapeurs, majestueuse masse bleuâtre sous les rayons du soleil de midi. Il m'apparut, un soir, tel qu'un gigantesque bloc de cuivre en fusion sur un ciel d'outremer sombre que parsemaient des étoiles d'argent. Certains jours, après s'être enseveli dans les nuées, il s'est révélé tout à coup en apothéose fugitive, un diadème de fumées roses au front, avec aux flancs d'ondoyantes écharpes de brumes d'or.

Autour de Castrogiovanni le paysage est austère, plein de grandeur. La table de pierre qui supporte la ville est taillée à pic sur le vide. De là-haut on plane sur l'immensité. Lorsque le soleil filtre à travers les nuages mouvants, on dirait qu'une large pluie de lumières et d'ombres ruisselle à la surface de la terre. Ce n'est plus, à nos pieds, qu'un océan de monts et de vallées qu'anime, sans discontinuer, un balancement de houle. Dans l'abîme étalé, les vagues de pierre se creusent sous l'ombre projetée, remontent en pesantes lames dans les éclaircies ensoleillées, tandis que, près de nous, les chaînes neigeuses des Madonie et des Nébrodes courent en longues crêtes de blanchissante écume.

Mais en plongeant le regard dans ce chaos, lorsqu'on le considère avec attention, on entrevoit alors des amas confus de pierres qui sont des villes : immobiles épaves de cet océan nouveau. Par endroits, des solfatares fumantes déchirent des crêtes, quelques forêts obscurcissent les croupes. A l'horizon, monstrueux, un flot écumant monte d'un jet fouetter le ciel : c'est toujours le volcan aux éblouissantes neiges.

De toutes parts, autour de l'étrange ville, le fantastique océan balance ses houles pesantes. Par les jours de siroco, alors qu'une vapeur voile toutes choses, le tableau devient plus spectral encore. La terre sans consistance ondoie confusément dans les profondeurs, on dirait qu'elle sort du néant, brassant ses vapeurs et sa fluidité de rêve, et lentement se forme sous les regards.

Pourrai-je bien exprimer ce que j'ai vu un jour?...

Depuis longtemps les plaines et les rivages de Sicile étaient desséchés, là-haut, vers les sommets, le printemps seulement commençait.

C'était par une journée de vent d'Afrique, et le livide brouillard qui toujours l'escorte, plus dense cette fois, isolait presque Castrogiovanni du reste du globe. J'étais sur l'extrême bord du rocher, penché sur le gouffre, et je regardais.

Les blés naissants couvraient alors les montagnes d'un léger duvet, et au souffle du vent, de larges bandes frissonnantes qu'une prodigieuse vitesse animait s'y succédaient sans trêve. C'était, dans le brouillard, comme les plis incertains d'une moire chatoyante agitée d'un éternel et régulier mouvement. Ce jour-là, le vertige me prit devant tous les espaces en branle, et bientôt le rocher lui-même qui me portait, tel qu'une gigantesque proue de navire, vogua, plongeant et se relevant sur l'océan fabuleux. Presque épouvanté, mes mains crispées se cramponnèrent instinctivement au roc....

En hiver, la neige recouvre durant de longues semaines le plateau, et souvent, levant les yeux du fond des vallées, le laboureur n'aperçoit plus là-haut la cime perdue dans le brouillard, tandis qu'en d'autres jours l'habitant de Castrogiovanni, penché sur le vide, ne distingue plus la terre. Autour de lui s'étend un océan de brumes d'où émergent quelques pointes, des clochers, des châteaux forts lointains et Calascibetta, citadelle flottante.

Puis le soleil durant de longs mois calcine la pierre, tandis que les espaces, sous l'implacable lumière, étalent leur uniformité morne. Alors aucun souffle ne rafraîchit les airs, un silence mortel plane partout. Seul le grand Etna, qui fut un dieu, dresse toujours bien haut dans le soleil sa tête fumante, souvent chargée d'orages, rayée d'éclairs.

Par d'inoubliables nuits Castrogiovanni a retenti des mugissements du volcan en éruption, il a vu avec épouvante des cratères rouges s'ouvrir, la lave s'en échapper en torrents de feu et de prodigieuses colonnes de flammes éclairer le ciel et les neiges lointaines de sanglants reflets.

Ville dangereuse! l'enfant succombe bientôt à Castrogiovanni s'il est né chétif. J'ai vu à la fin de mai les hommes couverts d'un manteau qui cache leur visage et les coiffe d'une sorte de casque sans cimier. Leurs yeux seuls dardaient tout noirs dans le manteau noir. De même que les hommes, les femmes recherchent ici les vêtements sombres; elles s'entourent d'une mante qu'elles retiennent d'une main au menton, et c'est, par les rues, comme une procession funèbre de gens endeuillés qui passe.

Par la nuit, perdu sur cette cime, je me suis senti plus d'une fois comme abandonné lorsque, de ma fenêtre, j'ai considéré cet amas de demeures sévères d'où ne filtrait aucune lueur, les rues désertes, les portes closes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mais voici que dans le silence nocturne la cloche de quelque monastère tinte lentement et je me rappelle que derrière les murailles des créatures vivent encore.

Dès mon arrivée, après avoir simplement pris pied à l'auberge, je m'étais empressé de courir les rues enchevêtrées au gré des escarpements du plateau. Je m'égarai bientôt. La ville, dont la population dépasse vingt mille habitants, est importante. Tandis que je cherchais à m'orienter, un jeune homme, témoin de mon embarras, se détacha d'un groupe et, venant à moi, m'offrit très gracieusement de me servir de guide : « Je n'ai rien de mieux à faire, dit-il, et certainement la compagnie d'une personne du pays vous sera utile. D'ailleurs, *Signore*, si vous êtes des nôtres pour quelques jours, comme je l'espère, je viendrai chaque matin me mettre à votre disposition. » Devant mon attitude un peu hésitante, il ajouta : « Mon seul désir du reste, en faisant cette proposition, est d'être agréable à l'étranger qui visite Castrogiovanni. Nous sommes isolés ici, et nous devons de la reconnaissance à ceux qui viennent jusqu'à nous. »

Son visage respirait une grande franchise, j'acceptai l'offre avec plaisir.

Ses camarades, appuyés contre une muraille, au soleil, me saluèrent d'une inclinaison de tête. C'étaient deux gaillards à fière mine; j'eus le plaisir de les dessiner à cette même place, qui leur était sans doute familière, car je les y rencontrai souvent par la suite.

LE COSTUME DU BERGER ÉTAIT D'UNE RARE ÉLÉGANCE (PAGE 185). GRAVURE DE DEVOS.

Tout d'abord le jeune homme, qui s'était informé de ma nationalité, m'entraîne chez un professeur de français, Jérôme Scavo, qui m'accueille chaleureusement; nous visitons ensuite le municipe, où le professeur de sciences, Giovanni Crippa, s'exprime également fort bien en notre langue. Tous deux quittent aussitôt leurs occupations pour m'accompagner à la *rocca* ou *castello*. Ce château ruiné élève sur les roches désertes, à l'extrémité de la ville, une haute tour octogone. Il sert actuellement de prison. Au moment où nous pénétrons dans l'enceinte, quelques prisonniers qui occupent une salle du rez-de-chaussée collent leurs visages contre les grilles, et plusieurs de ceux qui m'accompagnent (car de même qu'à Cefalù, pour honorer l'étranger bien des gens se joignaient au cortège) serrent cordialement les mains aux prisonniers. La prison n'a rien d'infamant ici. « Ce sont de braves gens, dit l'un. — Quoi! ajoute l'autre, ils n'ont que des faits de sang!... Ce ne sont pas des voleurs !... »

Le panorama qui se déroule du sommet de la haute tour est incomparable : une grande partie de la Sicile se développe sous les regards. Les Nebrodes allongent au nord leur chaîne dentelée, derrière la belliqueuse Calascibetta, et plus près de nous se lève jusqu'à 1194 mètres le mont Altesino. Des villes s'accrochent aux flancs des monts ou couronnent des faîtes : c'est Leonforte, c'est Agira, la patrie de Diodore, et plus haut Troïna. Sur la même chaîne qui borde la plaine de Catane on distingue Centuripe, que Frédéric II mit à sac. Et au delà de ces villes et de ces monts, l'Etna géant toujours profile sa colossale pyramide. Que de villes et de sommets encore dans le bleu des espaces, dans le lilas, dans l'opale des horizons, de toutes parts, au nord, au sud, à l'ouest, à l'est, jusqu'à la mer qui baigne Catane!...

C'est sur l'emplacement occupé par ce château que s'éleva, dit-on, le temple de Cérès. *Enna*, le *Castrum Ennæ* des Romains, le *Kasr Hanni* des Arabes, Castrogiovanni aujourd'hui, évoque les mythes fabuleux, les traditions les plus lointaines, les légendes de tout un monde disparu depuis des siècles et encore des siècles.

Enna fut le berceau de Cérès, déesse fécondatrice de la terre. A l'origine, selon Diodore, les moissons d'alentour centuplaient les semences; dans les vallées, au pied de ce haut rocher où je suis venu, les arbres montaient à de prodigieuses hauteurs, et dans les campagnes, si intense était le parfums des fleurs, qu'il faisait perdre la trace du gibier à la meute d'un dieu. Là-bas, dans un cirque de montagnes voisines, miroite le lac de Pergusa où Proserpine, qui eut aussi un temple à Enna, fut enlevée par Pluton. C'est à Enna que Cérès, nourrice et tutrice, avait enseigné aux premiers Sicanes la culture de la terre.

Le temple de Cérès à Enna fut renommé dans l'antiquité, et les mystères qui s'y célébraient en son honneur avaient acquis une grande réputation.

Les traditions populaires ont conservé en Sicile le souvenir du culte de Cérès. A Castrogiovanni, au jour de la fête de la *Madonna della Grazia*, on porte à sa statue de grandes javelles d'épis, les plus beaux de la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

récolte. Autrefois des hommes entièrement nus étaient chargés de l'offrande. Aujourd'hui ils s'avancent processionnellement vers la Madone, recouverts d'une longue tunique blanche, les bouquets d'épis à la main. Les détails de cette cérémonie procéderaient directement des antiques fêtes de Cérès.

Ces offrandes sont passées dans les mœurs. A Palerme on lie une gerbe d'épis verts qu'on dépose sur le Saint Sépulcre, à Nicosia on suspend cette même gerbe aux pieds du crucifix, et le samedi saint ou le dimanche de Pâques les mains du Christ ressuscité la reçoivent. Le peuple espère ainsi voir la récolte prospère, la moisson abondante.

Un beau bouquet d'épis est également offert au propriétaire des terres par ses travailleurs en bon augure et espoir d'abondance.

Et voyez quelle importance a gardée ici tout ce qui touche aux moissons. En maints endroits les paysans, la récolte faite, chargent leurs mules de sacs de blé et vont les faire bénir à l'église. A Naso on peut contempler le magnifique spectacle de centaines de mules chargées ainsi, ornées pour la circonstance de rubans, de pompons, de grelots, de clochettes, de muselières neuves aux plus brillantes couleurs. L'éclatante chevauchée se réunit devant l'église. A l'heure de midi le prêtre, en grande cérémonie, vient bénir la moisson nouvelle. Les paysans ne partent jamais sans laisser un don en nature à l'église.

Je ne sais, par exemple, à quelle tradition obéissent les paysans siciliens en faisant griller, pour les manger ensuite, les premiers épis qu'ils mettent en javelles avant leur maturité.

L'ardent labeur de la moisson est accompagné d'une sorte de religieux respect. Aucun chant d'amour, aucun couplet grivois n'est toléré. Seuls des chants sacrés sont admis; ils se terminent par l'invariable et éternel refrain :

Sia lodatu lu santu sagramentu
E viva di lu carmine Maria!

PORTEUSE D'AMPHORE. — GRAVURE DE CL. BELLENGER.

Ces chants, qui inaugurent chaque matin le travail, sont repris à diverses heures du jour : à la collation, à midi, au goûter et enfin au souper, car durant la moisson il est d'usage de manger cinq fois et de boire jusqu'à vingt-quatre fois dans la journée. L'Église, qui autrefois prescrivait rigoureusement le jeûne la veille des Quatre Temps, en dispensait les habitants des campagnes durant l'époque de la moisson.

Le peuple sicilien, qui a la préoccupation constante de placer toutes choses sous l'égide d'un saint, a remplacé, dans la protection des céréales, la déesse Cérès par saint Antoine de Padoue. Le 13 juin de chaque année est consacré ce patronage; vers cette même époque, aux temps fabuleux, Cérès, tenant une gerbe d'épis, parcourait avec ses coursiers fougueux les champs fleuris d'Enna [1].

Certains auteurs ont prétendu retrouver dans une cérémonie chrétienne de Sicile le souvenir de Cérès cherchant les traces de Proserpine enlevée par Pluton.

Le matin du jour de Pâques à Caltagirone et à Messine, la Sainte Vierge, à la recherche de son Divin Fils qu'elle a perdu, est transportée processionnellement. Après avoir longuement erré par les rues, elle le rencontre enfin, son manteau tombe aussitôt de ses épaules, laissant échapper des colombes vivantes qui prennent leur vol. Les colombes n'étaient-elles pas consacrées autrefois à Vénus? A Palerme, le jour de l'Immaculée Conception, il est d'usage de manger des fruits d'airelle, arbuste consacré à la déesse dans l'antiquité. Pitré ne partage pas l'avis de ces auteurs. Il est de toute évidence cependant que les cérémonies du culte catholique offrent à tout instant, dans ces pays, des réminiscences païennes dont il nous est difficile de déterminer exactement le sens.

1. Voyez PITRÉ, *Usi et Costumi*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les usages relatifs au compérage gardent aussi, je suppose, des restes de coutumes antiques. Du froment germé est offert par la fillette à la marraine, qu'elle recherche de condition plus élevée que la sienne.

Ces hypothèses nous entraîneraient trop loin; je laisse d'ailleurs à d'autres, plus autorisés que moi, le soin d'étudier davantage et de conclure.

Et la semence! De quelles précautions les Siciliens l'entourent pour en assurer la multiplication! Le premier dimanche d'octobre on fait bénir à l'église le blé destiné aux semailles. Chaque laboureur en apporte avec lui un peu, ceux qui ne peuvent assister à la cérémonie confient leur portion à l'obligeance d'un voisin.

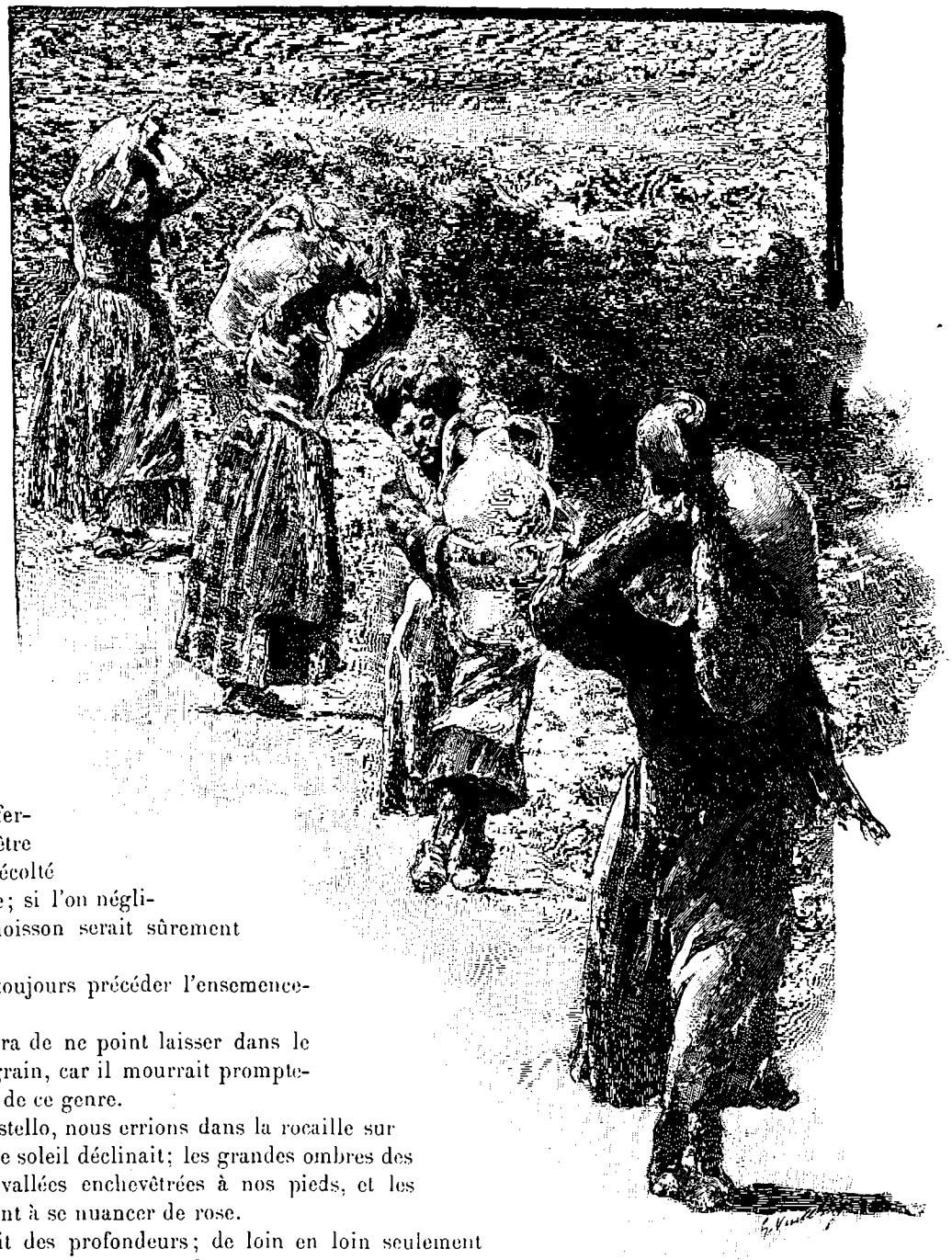
Les sacs destinés à renfermer la semence doivent être tramés en un fil de lin récolté dans une année d'abondance; si l'on négligeait cette précaution, la moisson serait sûrement mauvaise.

Le paysan sicilien fait toujours précéder l'ensemencement du signe de la croix.

Le semeur se préoccupera de ne point laisser dans le champ une place privée de grain, car il mourrait promptement à la suite d'une lacune de ce genre.

Après avoir quitté le Castello, nous errions dans la rocaille sur l'extrême bord du plateau. Le soleil déclinait; les grandes ombres des monts rampaient dans les vallées enchevêtrées à nos pieds, et les neiges de l'Etna commençaient à se nuancer de rose.

Aucun bruit ne montait des profondeurs; de loin en loin seulement on entendait les bêlements des chèvres, et un long hurlement plaintif traversait l'espace. C'était le siroco, dont les brûlantes haleines se heurtaient aux flancs de la montagne.



QUELLE CURIEUSE ET CHARMANTE PROCESSION.... GRAVURE DE BELLENGER.

Nous étions près d'une pointe déserte où la gracieuse silhouette d'un berger se profilait sur le ciel pâle. Ses chèvres disséminées s'accrochaient aux endroits les plus inaccessibles et semblaient ricaner, avec leur œil narquois et leur barbiche pointue, devant l'abîme qu'elles bravaient. Son costume était d'une rare élégance. C'est d'ailleurs le vêtement traditionnel des bergers dans la région. Celui-ci, debout sur la corniche qui surplombe la vallée à une prodigieuse hauteur, considérait l'espace lointain.

Mes compagnons, à son sujet, me racontaient que le montagnard est un véritable autocrate. A table, sa femme le servira avant de s'asseoir elle-même. Ses fils, à toute occasion, implorent sa bénédiction. Tous les samedis, l'épouse de l'agriculteur fait du pain, et tous les lundis, avant l'aube, les deux tiers de ce pain entrent dans la besace de l'homme; le peu qui reste alimentera la famille, qui d'habitude a excellent appétit... hélas!...

N'enviez pas cependant cet autocrate auquel on donne une si large part, il travaille infiniment plus que les autres et ce pain sec est sa seule nourriture. Exceptionnellement il y ajoute la moitié d'un oignon ou trois ou

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quatre olives, saupoudrant le tout d'une pincée de gingembre. Le soir il fête le retour au logis avec une soupe de fèves.

Souvent le lundi il se rend aux champs, lointains d'habitude, et la femme reste avec les enfants, tissant ou aidant quelque voisine. Au moment des moissons seulement elle accompagnera quelquefois son seigneur et maître. Quant aux enfants, ils deviennent bergers, gardent les avoines, ou sont occupés par les propriétaires à effrayer les oiseaux voraces qui s'attaquent aux récoltes.

Le crépuscule tombait. Les professeurs Scavo, Crippa et leurs amis nous avaient quittés. J'étais demeuré seul avec le jeune Sicilien qui s'était institué mon guide. Nous avions traversé la ville pour gagner un ravin, que domine un couvent qu'on dit bâti sur l'emplacement où fut, selon la tradition, le temple de Proserpine, fille de Cérès.

Le siroco soufflait plus violemment que dans la journée, mais un escarpement nous protégeait de ses atteintes. L'horizon baignait dans une vapeur très pâle, et c'est à peine si l'on distinguait les crêtes des montagnes lointaines s'allongeant à nos pieds. En levant les yeux, quelques demeures obscures et le campanile d'une église d'un haut quartier de la ville se profilaient sur le ciel du soir.

C'ÉTAIENT DEUX GAILLARDS A FIÈRE MINE... (PAGE 183).
GRAVURE DE DEVOS.

Près de nous des silhouettes se mouvaient confusément dans l'ombre, montant ou descendant la pente. C'étaient des jeunes filles et des enfants chargés de cruches. Elles allaient à la fontaine ou rentraient après avoir puisé de l'eau. Quelle curieuse et charmante procession traversant le crépuscule formaient ces porteuses d'amphore, car c'étaient bien des cruches aux formes antiques dont elles étaient chargées.

« Eh bien, *fanciulle* (enfants), s'écria mon compagnon à leur passage, avez-vous rencontré la *monacella della fontana*? Prenez garde, n'écoutez pas sa voix. Quoi qu'on en dise, elle n'a jamais fait la fortune de personne. »

— Nous ne l'avons jamais vue, s'écrièrent les enfants, vous ignorez donc qu'elle ne se montre que dans les trois premiers mardis de juin! Nous y serons exposées bientôt, mais nous aurons la précaution de n'aller jamais seules à la source. »

Les enfants s'en sont allées; il est tard, nous remontons vers la ville. Mon jeune guide me parle de la *monacella*; il m'apprend que c'est une espèce d'ondine au jeune visage empreint de pâleur, qui est gardienne de trésors cachés dans les cours d'eau et au fond des sources. A Chiaramonte on l'a vue dans une antique fontaine située au nord de la ville, à Modica à une source voisine de l'ancienne église San Giovanni, à Spaccaforno elle veille sur la fontaine *della Cava grande*, à Palerme elle apparaît à la Zisa. Combien d'autres encore en Sicile!

La *monacella* porte la guimpe des nonnes, revêt trois robes superposées de différentes couleurs et tient à la main un panier rempli de pièces d'or et de fleurs qu'elle offre aux passants solitaires à la condition qu'ils la suivront dans sa froide retraite. Elle ne se montre que trois fois l'an et disparaît ensuite dans l'eau de la source. Un chien l'accompagne toujours, et comme le signe de la croix ne la fait pas fuir, on a conclu à l'absence de toute parenté de cette ondine avec les démons.

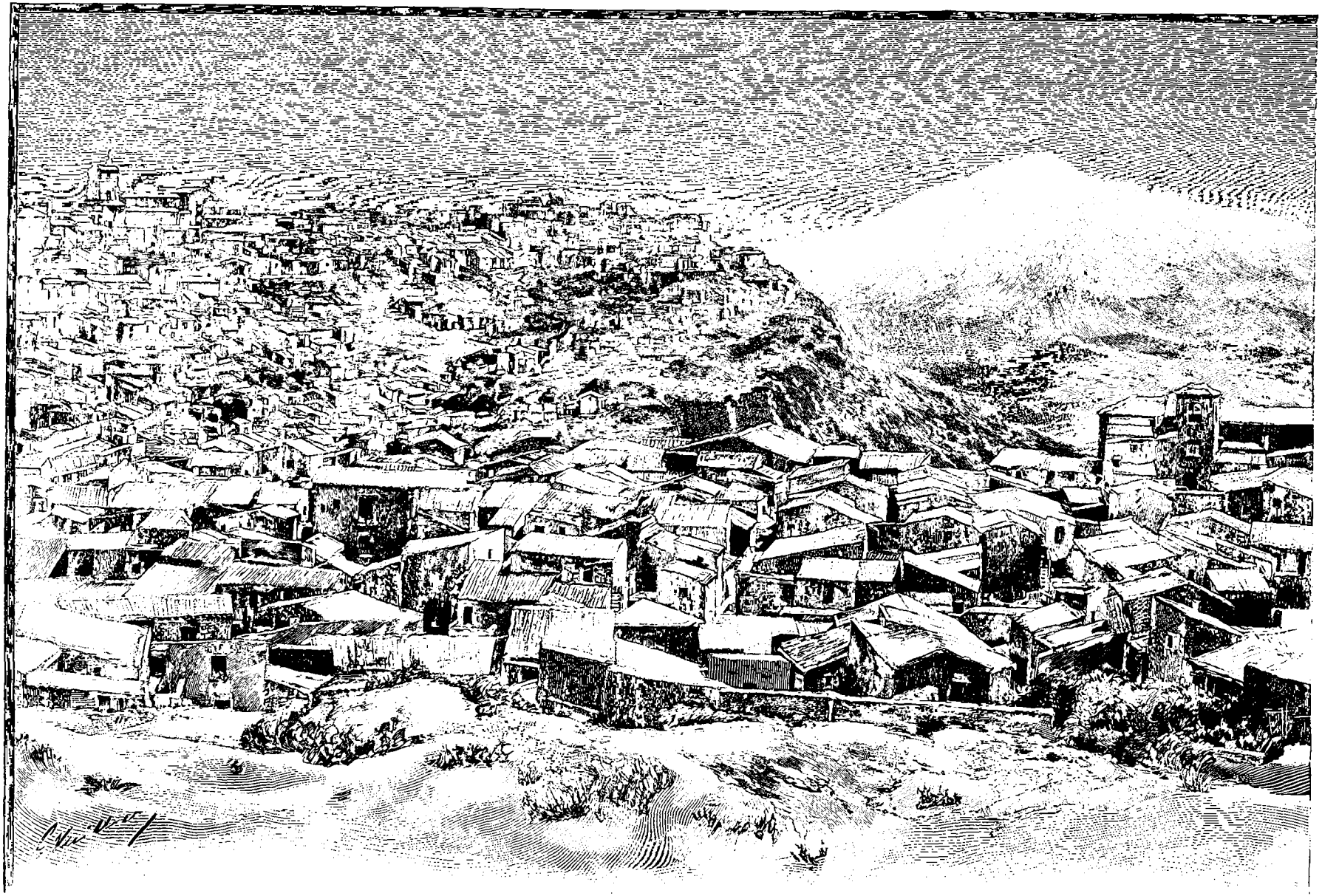
On raconte qu'une fillette, à l'époque de la moisson et par une nuit de lune, fut envoyée par sa mère à une fontaine toute voisine de sa demeure.

Elle aperçut là une petite nonne, qu'elle crut échappée à quelque couvent, n'y prit pas davantage garde et puisa. Elle se disposait à partir, lorsque la nonne s'approcha d'elle et lui présenta un panier en lui disant : « Viens ici, Maruzza, prends dans ce panier l'argent que tu voudras ». L'enfant reconnut alors la *monacella* que tant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

UN HABITANT DE CASTROGIOVANNI. — DESSIN DE G. VUILLIER GRAVÉ PAR FLORIAN.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



CASTROGIOVANNI. — GRAVURE DE RUFFE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'autres avaient vue, et s'enfuit épouvantée tandis qu'elle lui criait : « Sotte, je veux faire ta fortune et tu fuis! Je t'attendrai encore mardi. »

La fillette arriva chez elle, pâle comme un spectre; elle raconta l'aventure à sa mère, qui la roua de coups pour n'avoir point accepté l'argent qu'on lui offrait. C'étaient de fort pauvres gens.

Le mardi suivant, la mère couvrit le corps de l'enfant de scapulaires et d'images saintes, la revêtit du vêtement de la *Madonna del Carmine*, lui mit un rosaire aux mains et l'envoya à la fontaine.

L'enfant s'achemina pleine de frayeur, ne cessant de se recommander à la *Madre Addolorata* et au *Santissimo Crocifisso della Grazzia*.

La *monacella* l'attendait. « Sois la bienvenue, lui dit-elle, Maruzza, et viens avec moi dans cette grotte d'où l'eau jaillit.

— Oui », dit l'enfant tremblante, et elle s'avançait. Alors l'étrange nonne : « Ote donc ta robe auparavant, petite, et quitte ton rosaire.... » L'enfant tomba évanouie. A la suite de cette aventure elle fit une longue et grave maladie. « Voilà ce qu'on raconte à Chiaramonte sur la *monacella della fontana*. »

Nous arrivons à l'auberge; j'ai bien mérité un peu de repos après cette journée fatigante.

Hélas! mon sommeil ne dure pas. Le vent hurle dans les ruelles, les portes gémissent, les volets battent les murailles. Le siroco souffle en ouragan, on dirait qu'il va balayer la terre. Ce vacarme m'a réveillé. Je me lève.

Le front contre les vitres, les regards perdus dans les pâleurs du dehors, je pense.... Connaissez-vous ces nuits sous l'orage et sous le vent, où les souvenirs d'autrefois s'accusent comme la réalité même?

Je pense... et les époques lointaines de ma vie s'éveillent. Jamais elles n'étaient ainsi ressuscitées en moi. Des choses très anciennes, endormies depuis longtemps, revivent comme datant d'hier. Je les croyais bien mortes pourtant....

Je me revois enfant dans un pauvre village des Pyrénées où, loin de toute famille, j'étais à la garde de paysans. A la veillée, devant la braise mourante où des démons s'agitaient et sifflaient, on racontait des légendes qui me faisaient peur. Je m'étais endormi et, comme aujourd'hui, l'ouragan me réveillait. Les cruelles légendes écoutées le soir même me revenaient et, tremblant, la tête enfouie dans les draps, j'étais mouillé de pleurs. Personne ne venait me consoler....

Le front contre les vitres, les yeux dans la nuit pâle, aux gémissements du vent le passé renaissait.

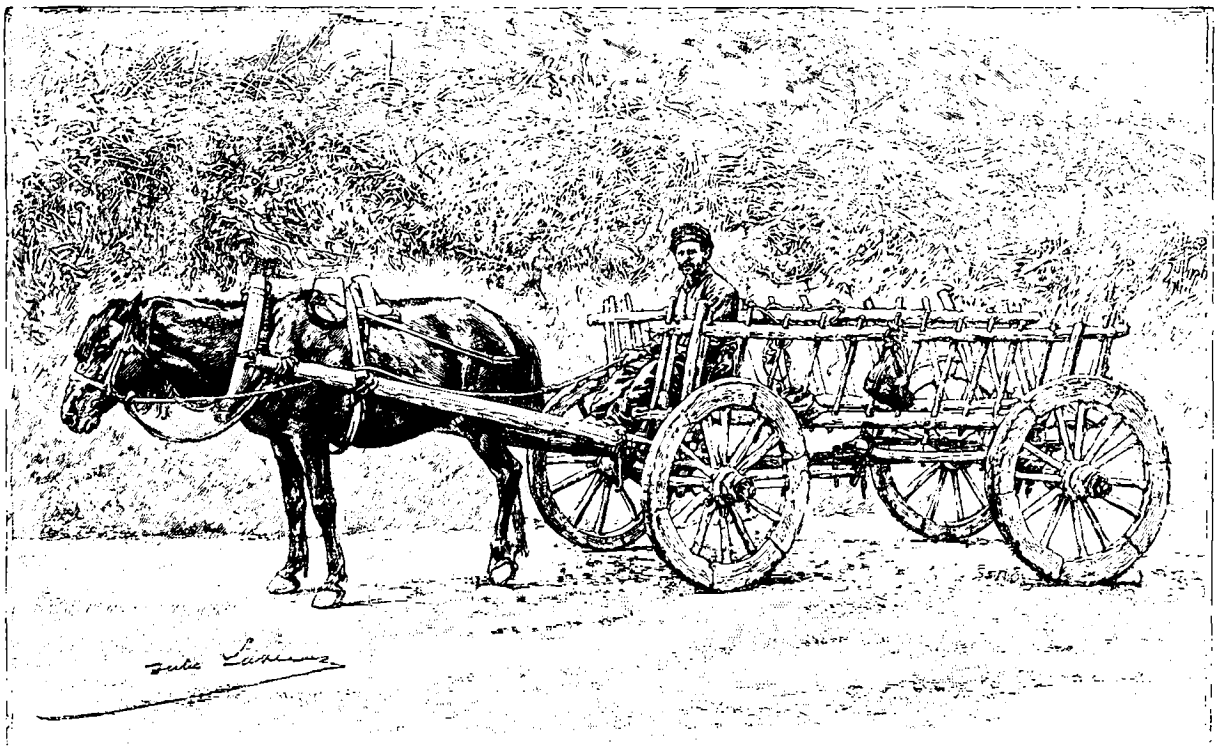
J'avais grandi, j'étais un jeune homme, j'avais quitté le village et, perdu dans une grande ville....

Le vent ne cesse de se lamenter dans cette nuit blême.... Je voudrais voir l'aube, je voudrais ne plus penser....

(*A suivre.*) GASTON VUILLIER.

LE CASTELLO OÙ FUT LE PREMIER TEMPLE DE CÉRÈS. — GRAVURE DE ROUSSEAU.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



UNE ARBA. DESSIN DE J. LAVÉE, GRAVÉ PAR DEVOS.

VOYAGE AUX VILLES MORTES DE CRIMÉE[1],

PAR M. LOUIS DE SOUDAK.

Le couvent d'Ouspensky. — Tchoufout-Kalé.

La route court ici sous de grands arbres; et dans le creux d'un vallon nous apercevons, en pleine verdure, les dépendances du monastère : ateliers, écuries, serres, laiteries et ruchers. Et, plus loin, un petit cimetière dans lequel sont enterrés quelques héros de Sébastopol. Bientôt, en levant la tête, nous découvrons le monastère, creusé dans le rocher en plein escarpement, et garanti par des galeries de bois qui font saillie sur le précipice.

Pour atteindre ces nids d'aigles, taillés dans la pierre blanche et extérieurement reliés par des passerelles et des balcons qui surplombent le vide, il faut gravir un escalier de 480 marches, et alors on s'en va, le dos courbé, à travers une interminable série de cellules. Il y a là des chapelles, des oratoires, des enlacements capricieux d'escaliers voûtés et des couloirs, vrai travail de pholades; puis on arrive enfin à la dernière grotte, dans laquelle se trouve l'image miraculeuse qui a fait la fortune de l'endroit.

En parcourant ce couvent, j'ai rencontré plusieurs moines, gros frelons noirs de ces alvéoles de pierre. Qu'ils ont tous triste mine, ces pauvres troglodytes enfroqués! Ils sont maigres, crasseux, avec des tournures et des physionomies sans sexe, qui répugnent plus qu'elles n'édifient. On dirait que la pierre de leurs cellules a déteint sur leurs faces blêmes, et les a lentement pétrifiés jusqu'au cœur.

Nous sortons du couvent par le verger, un beau verger dont les arbres sont tellement vigoureux et tellement enchevêtrés, qu'en s'élevant dans l'air et dans le soleil, ils s'empoignent fraternellement par les branches et mêlent leurs fruits dans un fouillis des plus imprévus, où l'on voit des pêches pousser sur des noyers, des noix sur des pruniers et des abricots sur des cerisiers.

Après les vergers d'Ouspensky, le vallon se prolonge, mais il se resserre en s'élevant et devient bientôt un ravin pierreux, désolé, sans verdure et dominé sur un côté par l'énorme récif que couronnent les remparts de Tchoufout-Kalé.

Le sentier est désert. Un Tatare en chemise rouge, qui est assis les pieds ballants, là-haut, tout là-haut, près de la porte, sur un vieux mur, met seul une note vivante et colorée au milieu de ce paysage.

1. *Suite. Voyez tome Ier, p.* 153, 165 *et* 177.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Après avoir renvoyé notre voiture au pied de Tépé-Kermen où elle nous attendra, nous commençons à gravir à pied le chemin qui aboutit à la porte est de Tchoufout-Kalé. D'abord, nous foulons un versant rapide de terre grise, sèche, remplie de cailloux plats, très luisants, et de petites coquilles d'escargots vidées et blanchies par le soleil. Puis, en atteignant la roche blanche, nous trouvons une route taillée avec un canal qui la borde du haut en bas et par lequel les eaux de pluies descendaient de la ville dans le ravin. Le pied et le fer de la canne glissent sur cette vieille route faite pour les pieds nus ou la molle semelle des sandales. On croit marcher sur un miroir poli dont les reflets brûlent et aveuglent.

Enfin, le chemin fait brusquement un coude, pour grimper pendant un instant à l'ombre d'un retour de la montagne. Et nous voici à la porte de Tchoufout-Kalé, qui nous est ouverte par ce même Tatare que nous apercevions d'en bas, tout petit, en chemise rouge. Cette porte de bois est entièrement blindée de lames de fer très étroites. Elle donne sur un escalier très encaissé dont nous n'avons plus qu'à franchir les quelques marches pour nous trouver sur le plateau, en plein Tchoufout-Kalé.

FEMME KARAÏME.

Tchoufout-Kalé (forteresse des Juifs) fut longtemps habitée par des Karaïmes, que les Khans avaient internés là et à Mangoup, ne leur concédant que par exception et sous de très rigoureuses conditions le droit de séjourner provisoirement, ou de passer en pays tatare.

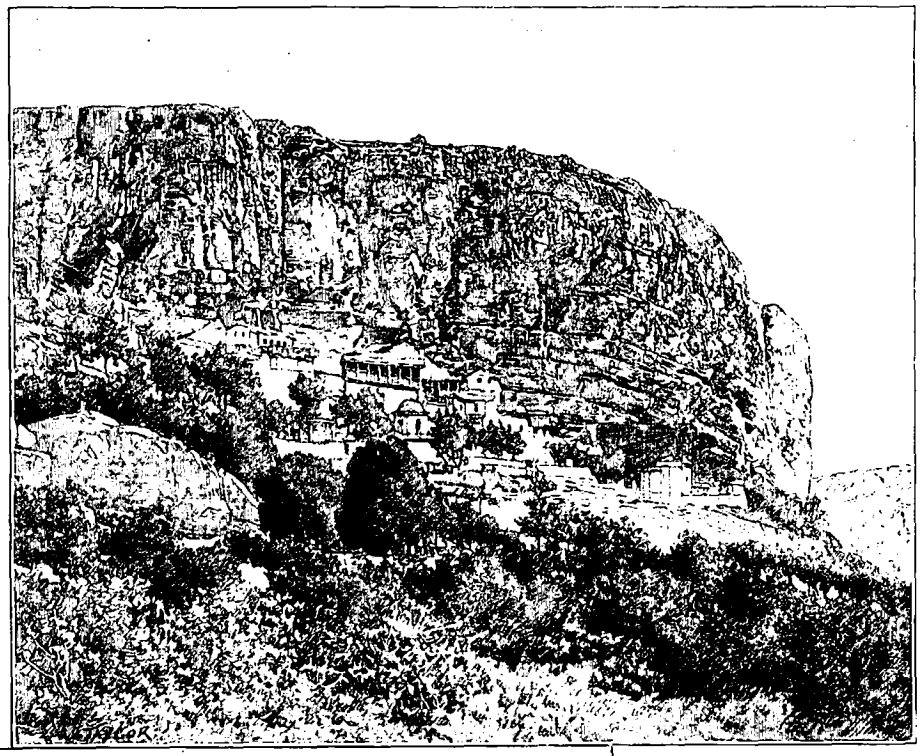
Les voyageurs qui ont parcouru la Crimée dans le premier tiers de ce siècle ont encore vu cette ville vivante, avec ses rues animées, ses maisons habitées, ses synagogues remplies du brouhaha des prières, son sentier de la fontaine où se croisaient à toute heure du jour les petits ânes chargés d'eau, et son plateau du nord, où l'on nourrissait encore les derniers cerfs autrefois destinés aux chasses des Khans. Aujourd'hui cette ville est complètement abandonnée. Ses rues taillées en plein calcaire sont silencieuses et désertes. On y voit encore, dans la pierre, la trace profonde des anciennes ornières doublées de mousse brune. Toutes ses maisons sont debout; mais elles sont plus sinistres que des ruines, avec leurs portes qui battent au vent, leurs croisées béantes sur des chambres vides, et leurs cheminées qui n'ont plus de fumée. On circule oppressé et la gorge serrée à travers toutes ces choses qui conservent une indéfinissable empreinte de la vie disparue. C'est comme un cadavre encore chaud : on espère toujours qu'il va faire un mouvement, donner un signe de résurrection.

Briantzeff me conduit chez Iogonadaw Aronowitch Maletsky, le Karaïme qui est chargé par ses coreligionnaires de garder Tchoufout-Kalé et de le montrer aux voyageurs. Ce personnage demeure dans ce désert, au milieu de la rue principale que bordent, sur un côté, la ligne des maisons, et, sur l'autre, les remparts dont les créneaux regardent le vide de l'abîme et de l'espace. Par une porte très basse, nous pénétrons dans une grande cour, où quelques femmes assises par terre, à l'ombre de la maison, frappent en cadence dans des pilons de cuivre qui sonnent comme des cloches; puis, après avoir monté un petit escalier dont les marches craquent sous nos pieds, nous arrivons à une galerie au fond de laquelle est assis un homme en lunettes qui lit paisiblement un gros livre hébreu. Dès qu'il nous aperçoit, il se lève et vient à nous, avec de petits saluts saccadés, le sourire aux lèvres, presque obséquieux. Il y a de l'ecclésiastique dans ce petit homme aux cheveux grisonnants, à la barbe rare, au nez en crochet, et aux lunettes qui vous regardent par-dessus verres, des pieds à la tête, excepté dans les yeux.

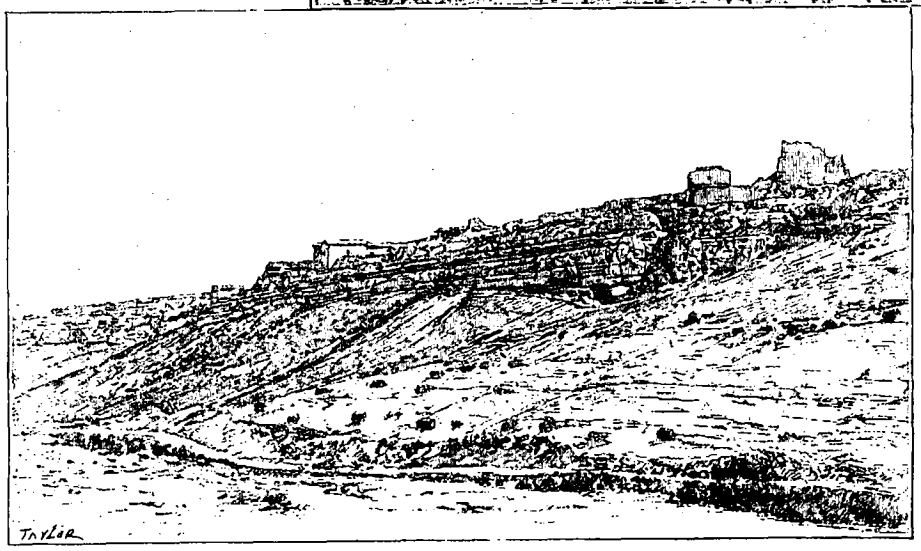
Il nous a aussitôt introduits dans sa salle de réception : une grande chambre basse, très propre et bordée de divans fort peu rembourrés. Contre le mur, rien qu'un petit cadre qui contient les cartes des visiteurs. Nous nous asseyons devant une table sur laquelle est placé un objet recouvert d'une étoffe de soie soutachée d'or. C'est une aiguière d'argent, d'un travail très soigné, qui fut donnée en 1841 à la Société karaïme de Tchoufout-Kalé par l'Impératrice Alexandra Théodorovna. Iogonadaw Maletsky nous montre ce précieux présent, en nous en indiquant de son index maigre toutes les beautés apparentes et cachées; puis, après l'avoir recouvert avec le pieux respect d'un prêtre qui voile son calice, il se dirige dans un coin de la chambre, vers une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

large caisse jaune qu'il ouvre comme en tremblant. De là il retire un très riche étui en bois précieux, incrusté d'or, de nacre et d'émaux de toutes couleurs, avec d'élégantes colonnettes d'or qui bordent les nervures sur huit côtés et que relient, dans le couronnement, d'élégants festons de filigrane, sur lesquels retombent les branches enchevêtrées d'un gros chardon d'or tout en fleur. Cet étui s'ouvre par le milieu, dans le sens de sa longueur; et, de chaque côté, roule et se déroule à volonté sur deux petits cylindres d'argent mobiles un manuscrit du Pentateuque très vénéré dans le monde karaïme. Ce manuscrit, qui daterait du milieu du XVI^e^ siècle, n'a malheureusement pas les apparences des vieilles choses : le parchemin en est par trop intact, l'encre d'un noir trop frais. On dirait que le passé désavoue ce saint document, qui ne porte nulle part sa griffe de vieillard. Quoi qu'il en soit, ces quelques feuilles de parchemin qui furent longtemps déposées à Eupatoria et que l'on a transportées ici, depuis un an seulement, c'est le dernier trésor d'un petit peuple qui s'en va, et voilà pourquoi je le palpe avec un saint respect.



COUVENT D'OUSPENSKY.
DESSIN DE TAYLOR.



TCHOUFOUT-KALÉ. — DESSIN DE TAYLOR.

Les Karaïmes ou Karaïtes sont, pour ainsi dire, des protestants juifs qui ne reconnaissent que l'Écriture (*kara*) et repoussent tous les commentaires des Talmudistes. On en trouve encore, dit-on, en Égypte, près de Kherson, en Volhynie et en Lithuanie, où le recensement de 1791 en comptait 4296. Certains historiens prétendent même qu'au dernier siècle ils furent chassés d'Espagne, par les sourdes menées du parti rabbinique. Quant à moi, je croirais assez que ces Karaïmes sont les derniers descendants de ces Khazares qui furent longtemps les maîtres de la Crimée, d'où ils furent expulsés par Sviatopolk en 1016, et qui, chrétiens jusqu'en 858, se convertirent ensuite au judaïsme. Ce qui reste certain, c'est que le Karaïme a son type à lui, qui ne rappelle en rien le type juif; qu'il est laborieux, scrupuleusement attaché aux vertus domestiques, très accueillant, d'une propreté méticuleuse et d'une honnêteté qui, bien qu'elle ne soit pas sans défaillance, lui permet néanmoins de défier hautement tous les peuples qu'il coudoie en Crimée de lui jeter la première pierre.

Les Karaïmes commencèrent à abandonner Tchoufout-Kalé à l'époque où la conquête russe vint leur

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rendre la liberté de circuler dans le pays. Alors ils s'installèrent de préférence à Karassou-Bazar, à Théodosie et surtout à Eupatoria.

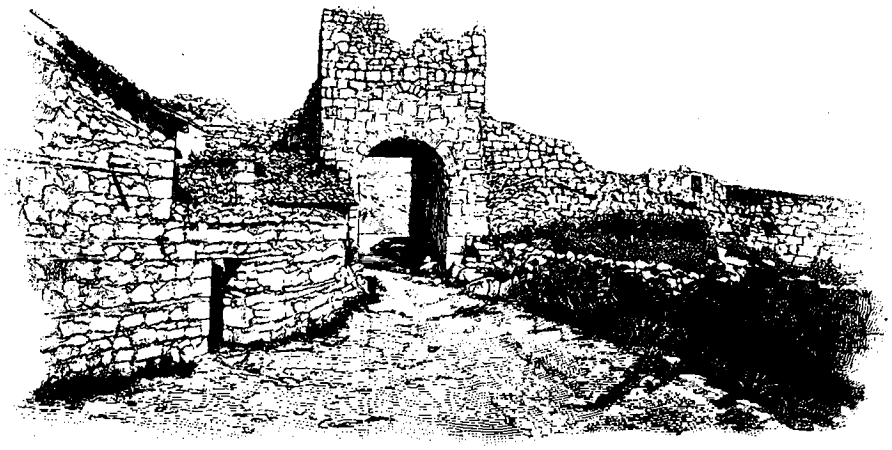
Le dernier habitant de Tchoufout-Kalé s'appelait Abraham Firkovitch. C'était un savant Karaïme qui s'occupait volontiers d'archéologie et de paléographie. Mais, ayant bientôt flairé que cette dernière science surtout offrait des éléments très propices aux mystifications lucratives, Abraham usa, paraît-il, sans pudeur du grattoir et de la sandaraque; et, le succès aidant, il eut des audaces dont notre Académie des Inscriptions et Belles-Lettres elle-même n'a pas l'idée. Il mourut, cependant un peu déconsidéré, en 1874, à l'âge de quatre-vingt-huit ans, et, sa famille s'étant aussitôt dispersée en Crimée, Tchoufout-Kalé resta désert.

Nous le parcourons, ce désert, plus désert que le Sahara, avec ses maisons ouvertes dont l'âme est partie, ses grandes cours pleines d'échos, ses longues ruelles au fond desquelles on s'attend toujours à voir passer un vivant. Nous visitons les deux synagogues, qui n'ont de remarquable qu'un petit jardin d'entrée où l'on célébrait jadis la fête des Tabernacles et dans lequel on voit les tombes très anciennes de deux ou trois rabbins vénérés pour leurs rares vertus. Puis, nous descendons dans des chambres souterraines dont les fenêtres s'ouvrent sur l'abîme en plein escarpement; car ici, de quelque côté que l'on se dirige, on aboutit toujours à cet abîme qui cerne Tchoufout-Kalé comme la mer cerne l'écueil.

Pour sortir de la ville, nous nous dirigeons vers la porte du Sud, qui en était autrefois la porte principale; et, chemin faisant, nous nous arrêtons devant le mausolée de Nenkedjan-Kamin, la fille de Toktamich-Khan. C'est aux environs du XIVe siècle que cette jeune princesse aurait été enlevée et transportée dans cette forteresse, par un prince tatare dont le nom ne nous est pas parvenu. A cette époque, Tchoufout-Kalé, qui s'appelait « Kirkova » ou « Kirkielia », était habité par des Génois et aussi par des Tatares, dont on voit encore la mosquée en ruine et beaucoup d'inscriptions parmi les pierres que les Karaïmes ont employées plus tard pour construire leurs maisons. La légende, qui est peut-être de l'histoire, prétend que le Khan Toktamich accourut lui-même au secours de sa fille. Mais, comme il approchait de la forteresse dont on avait fermé toutes les portes, il eut la douleur d'apercevoir celle qu'il venait délivrer, sur le rempart, amoureusement suspendue au cou de son ravisseur. Alors le père, courroucé et fou de douleur, arma sa fronde et visa au cœur son enfant qui tomba foudroyée. C'est pour perpétuer le souvenir de ce fait que l'on aurait alors placé au-dessus de la grande porte cette plaque de marbre blanc sur laquelle on peut encore distinguer, grossièrement gravées, une fronde et deux pierres dans un cœur. La tombe de cette infortunée princesse est bien ce qu'il y a de plus joli dans Tchoufout-Kalé.

J'emporte une bien pénible impression de cette ville qui, pendant plusieurs siècles, a vu passer par ses rues des troupeaux d'enfants heureux de vivre; des adolescents et des vierges qui bégayaient l'amour: tout un petit peuple affairé, aimant, chantant ou priant. Des vieillards assis au soleil se disaient, en lissant du doigt leurs barbes blanches : « Vivre ici, ou mourir ». Et maintenant, la mort, la mort la plus sinistre, la mort sous le tombeau qui la voile. Quand j'écoute, je crois avoir l'oreille appuyée sur le cœur d'un cadavre, tant on le sent éternel, ce silence qui pèse sur tous ces toits muets, sur toutes ces rues désertes!

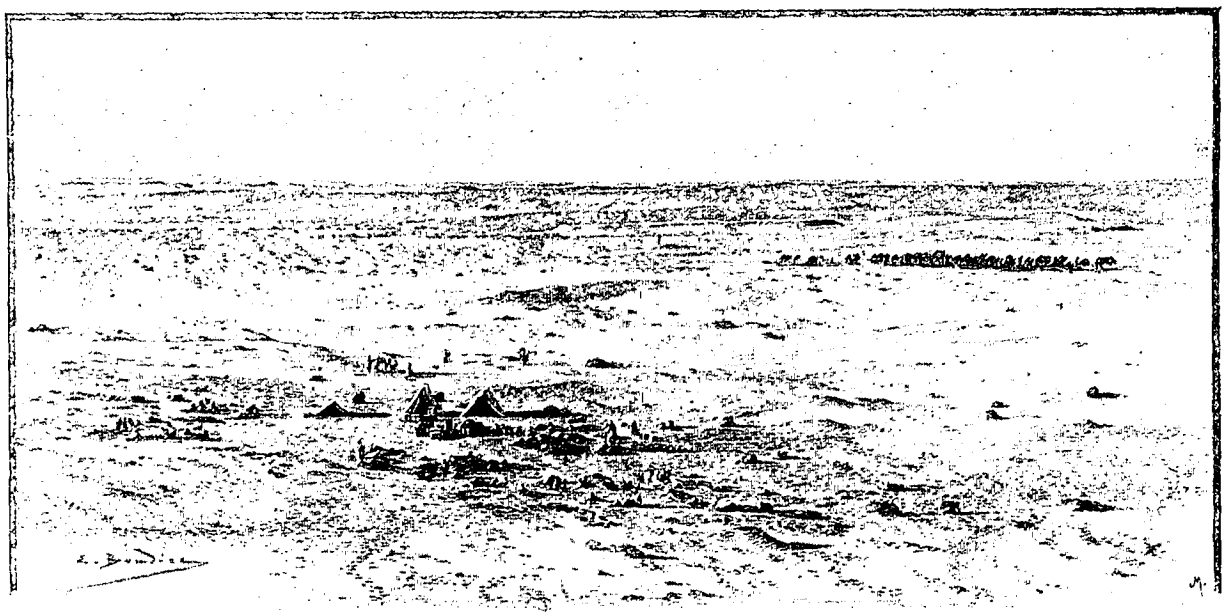
LOUIS DE SOUDAK.



GRANDE PORTE DE TCHOUFOUT-KALÉ. — GRAVURE DE BAZIN.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



MON CAMPEMENT À EL HADJI MOUSSA. — DESSIN DE BOUDIER.

MA MISSION CHEZ LES TOUAREG AZDJER[1],

PAR M. F. FOUREAU.

I

Le Tademaït. — La région d'In Salah.

SENTINELLE DU CAMP. — GRAVURE DE BAZIN.

Le dernier voyage que je viens d'accomplir dans le Sahara n'était que la suite de ceux que j'avais exécutés au commencement des années 1892 et 1893, et qui avaient pour but d'entrer en relations avec les Touareg Azdjer, de visiter et de traverser leur territoire et d'atteindre la région de l'Aïr, si peu visitée jusqu'ici.

Lors des préparatifs de mon voyage de l'automne de 1893 j'avais l'intention de me diriger, en quittant l'Algérie, vers le pays des Azdjer par la voie la plus courte, mais je ne pus, comme on va le voir, mettre mon programme à exécution qu'avec un certain retard et après avoir fait un énorme crochet. M. le Gouverneur général de l'Algérie, qui avait bien voulu m'honorer de sa constante bienveillance et accorder des subsides à ma mission, — de même qu'à celles que j'avais faites antérieurement, — me demandait en effet, au moment même de mon départ, de me diriger d'abord sur El Goléa, et de relever sans retard la route qui de cette oasis se rend à Aïn el Guettâra et rejoint ensuite In Salah. Il y avait là un intérêt algérien et français en jeu, et l'hésitation ne m'était pas permise. Je me mis donc en marche de Biskra pour El Goléa. Cette partie du Sahara est déjà bien connue; aussi n'en parlerai-je point, ne voulant pas m'exposer à des redites. El Goléa même n'est aujourd'hui ignoré de personne, et décrire cette oasis — où la découverte récente de l'eau artésienne promet de féconds résultats — serait de la superfétation.

Les environs immédiats d'El Goléa sont assez pauvres en pâturages. Je ne pouvais songer à laisser en ce point mon convoi et ceux de mes animaux que je ne devais pas emmener avec moi dans le raid sur In Salah, raid qui devait être mené très rapidement et très discrètement. Je poussai donc à 80 kilomètres plus au sud jusqu'au puits nommé Hassi el Hadj Moussa, situé au pied de hautes dunes dont les replis cachaient une végétation assez belle pour assurer la nourriture de mes chameaux pendant mon absence.

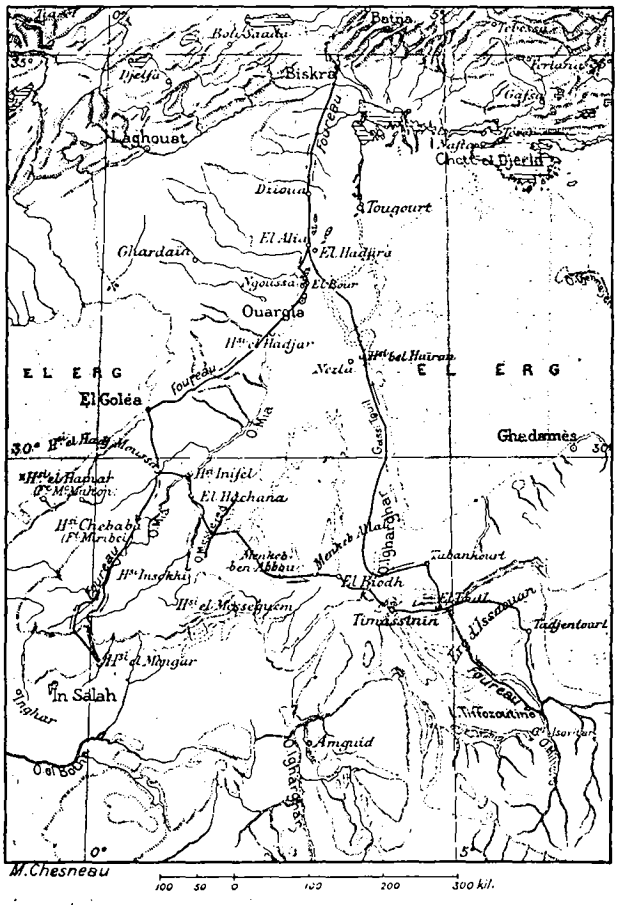
Je dirai ici quelques mots de l'organisation habituelle de mes voyages dans le Sahara : je n'emporte pour ma nourriture et celle de mes hommes que de la farine, du kouskouss arabe, de la graisse de mouton, du

1. *Voyage exécuté en 1893-1894. — Les dessins de ce voyage ont été faits d'après les photographies de M. Foureau.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sucre et du café, quelques boîtes de conserves de poisson, mais jamais de viande ni de vin; j'estime en effet que le vin est un liquide inutile, sinon nuisible, dans le Sahara; quant à la viande, mes chasseurs suffisent généralement pour nous en approvisionner. Il est indispensable du reste en ces pays de simplifier le plus possible les bagages et de restreindre au strict nécessaire le nombre des animaux porteurs.

Mes chasseurs, outre le gibier qu'ils me rapportent le soir, me servent aussi d'éclaireurs ou mieux de flanqueurs, car ils se dirigent toujours, d'après mes ordres et par groupes de deux généralement, à droite et à gauche de la ligne de marche du convoi, pendant que trois ou quatre hommes montés prennent la tête et servent de peloton d'avant-garde. Aussitôt campé, on organise le service des sentinelles qui, le jour, peuvent être très peu nombreuses, surtout si le terrain permet de les placer en quelque point élevé. La nuit, au contraire, il faut en augmenter la quantité et ne pas les laisser isolées, mais avoir soin de les poster deux par deux, un des hommes se tenant en communication avec les sentinelles voisines.



Mon escorte dans l'origine se composait de 43 Chambba de Ouargla, armés de carabines Gras obligeamment prêtées par le Ministère de la Guerre. Ces hommes étaient tous montés sur des mehara qui leur appartenaient; moi-même j'employais cet animal, précieux au Sahara, puisqu'il se passe de boire pendant longtemps et qu'il se contente de la nourriture que l'on peut trouver sur le chemin.

Il ne pouvait être question de me faire suivre de tout mon monde dans cette première partie de ma mission; aussi, choisissant seulement cinq hommes et leurs montures, et n'emportant ni bagages ni tentes, je laissai tout mon convoi à El Hadj Moussa sous les ordres d'un de mes amis, M. L. Leroy, et, lesté de vingt jours de vivres, je pris la direction du sud en suivant le sentier de caravane, fort bien tracé, qui se déroulait devant moi.

Presque aussitôt après ce puits commence le plateau du Tademaït, surface rocheuse où ne pousse aucune végétation; c'est ce qu'en arabe on nomme une *hamada*. Cette hamada est relativement peu ondulée dans sa partie septentrionale et jusqu'à Hassi Chebbaba, puits situé dans la rivière du même nom et près duquel le gouvernement de l'Algérie vient tout récemment de faire construire un fort qui portera le nom de *Fort Miribel*.

A mesure que le terrain devient plus mouvementé, les points pittoresques se font plus fréquents et le paysage est merveilleux chaque fois que l'on abandonne un lit de rivière pour en emprunter un autre; l'escalade ou la descente des berges constituant des passages tourmentés où l'on marche à la file indienne au milieu de roches ou de galets entre lesquels serpente toujours l'interminable ruban du *medjebed*[1], jalonné çà et là de pylônes de pierres, sortes de vigies auxquelles les Arabes ont donné le nom de *djedar*, tas de cailloux dont les passants augmentent sans cesse le volume en ajoutant des débris nouveaux à ceux déjà amoncelés.

La végétation des rivières est composée de quelques graminées et de certaines autres plantes, et par-dessus le tout s'élèvent des *éthels* et des *tarfa*[2] d'assez grande dimension. Leurs belles touffes vertes égayent la vue fatiguée par la teinte uniformément rousse de la plaine ou des montagnes.

Toutes ces rivières, qui ne coulent du reste qu'après de grands orages ou de fortes pluies, sont tributaires de l'ouad Mïa et versent ainsi leurs eaux dans le bas-fond de Ouargla, où vient aboutir cette grande artère de notre Algérie de l'extrême Sud, qui du reste, quelle que soit l'ampleur des crues supérieures, ne contient jamais d'eau courante à l'époque actuelle en aval de la région d'Inifel.

Au contraire, après les pluies on trouve de l'eau dans les hautes vallées, et j'ai eu cette chance de rencontrer partout dans le haut Tademaït des *mecheras* ou des *ghedirs*[3] laissés par les pluies qui m'avaient précédé d'une quinzaine de jours.

1. *Medjebed*. Ce mot désigne un sentier arabe composé d'un grand nombre de pistes à chameaux courant plus ou moins parallèlement.

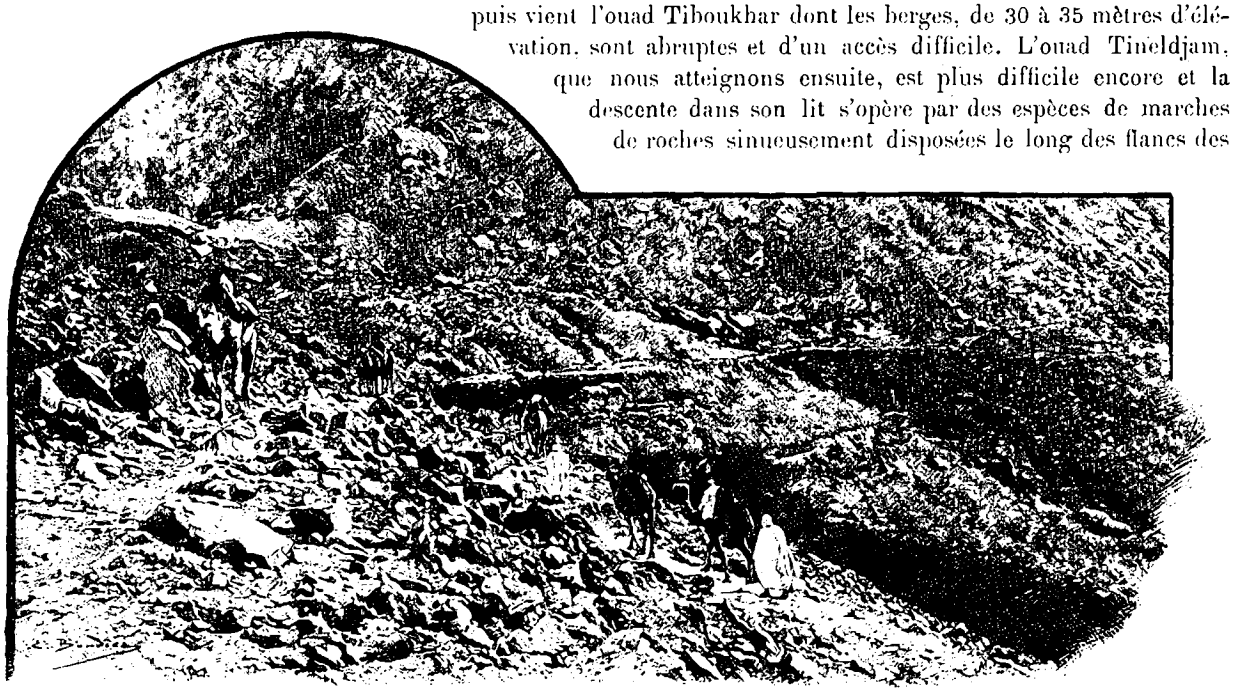
2. Deux variétés de tamarix : le *Gallica* et l'*Articulata*.

3. *Mechera*, *Ghedir*, cuvettes conservant un certain temps l'eau des pluies ou des crues de rivières.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Aussitôt après le puits de Chebbaba — gîte d'assez mauvaise eau signalé par huit ou dix maigres palmiers surgissant dans le lit même de la rivière — il nous faut traverser ou suivre de très nombreux lits d'ouad avant d'arriver au point d'eau suivant, Djelgoum.

Les plus importants des cours d'eau qui s'étendent devant nous sont d'abord l'ouad Tabaloulet, qui contient des tamarix de belles dimensions et qui recueille, un peu en amont, les eaux de deux ou trois affluents mineurs; puis vient l'ouad Tiboukhar dont les berges, de 30 à 35 mètres d'élévation, sont abruptes et d'un accès difficile. L'ouad Tineldjam, que nous atteignons ensuite, est plus difficile encore et la descente dans son lit s'opère par des espèces de marches de roches sinueusement disposées le long des flancs des



GORGES DE L'OUED ABKHOKHEUNE (PAGE 196). — DESSIN DE BOUDIER.

berges et séparées par des paliers de même nature. Son lit est jonché d'énormes galets qui rendent la marche très lente et très peu commode.

Nous quittons bientôt cette rivière dont nous suivions les méandres, mais qui s'éloigne trop de notre direction, pour prendre et remonter un de ses importants affluents de droite, l'ouad El Hadj Brahim, qui va rester pendant de longues heures notre seule et unique route, au milieu des duretés de la hamada qu'il sillonne de son thalweg tortueux hérissé de galets, de roches et de difficultés. La marche lente et en file indienne est obligatoire dans ce ravin, encaissé entre des berges de 15 à 20 mètres, et dont la végétation est relativement pauvre si on la compare à celle des autres rivières.

On arrive ensuite à l'ouad Mïa, dans le lit même duquel se trouvent les *tilmas*[1] Djelgoum indiqués plus haut.

Nous trouvons non loin de là des Zoua qui sont campés dans cette région depuis près de deux ans sans que jamais leurs tentes soient depuis cette époque rentrées dans un village. Quelques-uns de leurs propriétaires se contentent d'aller de temps à autre au Mzab et à In Salah pour s'y ravitailler.

L'eau de Djelgoum est abondante et excellente; tout près de ce puits et en amont, dans le lit de la même rivière, on relève d'autres tilmas, nommées tilmas Ferkla; mais c'est à partir de ce point que nous rencontrons les laissées de crues, et les tilmas Ferkla sont pour le moment sous une large mare d'eau douce qui remplit le thalweg de l'ouad, et ne nous permet pas de juger de la qualité des eaux permanentes du puits.

A notre campement en ce point nous laissons une moitié de nos provisions de bouche pour décharger un peu nos animaux, fatigués par la dureté constante du sol depuis le départ d'El Hadj Moussa. Nous ne faisons en cela que suivre une coutume très répandue chez les nomades du Sud-Algérien; ce n'était pas la première fois du reste que j'avais recours à ce moyen bien simple de laisser des bagages en consigne.

La route ici remonte constamment le lit du Mïa, sauf en un point où elle coupe une de ses boucles par un superbe défilé nommé Chabet el Merâbta, passage merveilleux et du haut duquel on domine un amoncellement confus de *gour*[2] et de montagnes dénudées de couleur sombre du plus bel effet.

Nous ne rejoignons ensuite l'ouad Mïa que pour le quitter presque aussitôt, car nous sommes arrivés ici au point précis où il prend son nom et où perdent le leur ses deux principales sources : l'ouad Diss, grande et belle

1. Puits permanents très peu profonds, situés dans le lit des rivières, et qui se comblent à chaque crue.

2. Témoin géologique, mamelon isolé de forme généralement tronconique et à sommet tabulaire.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« TALHA », OU « ACACIA TORTILIS ». — GRAVURE DE BELLENGER.

vallée, et l'ouad Tilemsine, dont nous remontons le cours encombré de roches et semé çà et là de mecheras de la récente crue.

La végétation de cette dernière rivière est la même que celle de l'ouad Mïa, mais les arbustes un peu élevés disparaissent entièrement de son lit au moment où nous l'abandonnons pour celui de l'ouad Seder, qui du reste se trouve dans des conditions analogues.

De longues pentes douces nous conduisent à l'ouad Moussa ben Yaïch — affluent considérable de droite de l'ouad Mïa — et tout près de sa source nous atteignons la ligne de partage des eaux qui sépare les bassins de l'Atlantique et de la Méditerranée et qui se trouve ici par environ 630 mètres d'altitude.

Une vue splendide se déroule à nos yeux vers le sud, d'où émergent d'innombrables mamelons, noyés dans le mirage et superposés en véritable cascade : ce sont les témoins des différents étages du *Bâten*[1] ou pente sud du Tademaït.

Nous montions sans cesse depuis El Goléa, mais il nous faut maintenant descendre, et la première partie de cette pente est bien plus une dégringolade qu'une descente; le sentier serpente en de multiples détours au milieu de blocs énormes, suivant les sinuosités des ravins, escaladant des croupes de mamelons et continuant ainsi jusqu'à la source d'Aïn el Guettâra, point d'eau caché dans les replis de la rivière de ce nom et d'un accès extrêmement pénible.

Un filet d'eau tombant goutte à goutte de roches calcaires surplombantes, des trous pleins d'une eau claire et excellente abrités par deux ou trois touffes de palmiers poussés on ne sait comment dans cette gorge aride, constituent l'aiguade, et il est extrêmement difficile d'y abreuver un convoi important au milieu des éboulis inabordables du ravin.

J'aurais dû - - d'après les instructions que j'avais reçues — terminer en ce point mon raid dans la direction du sud-ouest, mais la situation même d'Aïn el Guettâra m'avait paru si extraordinaire et si inattendue que je résolus de pousser plus loin pour atteindre des terrains découverts au pied du versant sud de la montagne. Je continuai donc à descendre l'ouad el Guettâra, qui s'élargit bientôt et se peuple de nombreux gommiers de deux espèces[2] et de quelques autres plantes, dont les plus répandues sont le *drinn* et le *m'rokba*[3].

Aussitôt après la fin du Bâten le medjebed reprend ses monotones sinuosités sur un terrain plan et sans obstacles; il nous fait traverser la route qui mène du Gourara aux mines d'alun d'In-Has et nous permet ensuite d'atteindre rapidement Hassi el Mongar, puits situé à une vingtaine de kilomètres de Zaouiet-Kahala et à 35 kilomètres du centre d'In Salah.

Près de ce puits s'étend l'estuaire ou la perte de l'ouad el Batachi (ce que les Arabes appellent communément *maâder*). Cet estuaire, où sont campés des Zoua, est rempli de gommiers et de touffes de drinn; c'est là presque toute sa végétation.

Partout où le hasard nous avait fait rencontrer des Zoua nous avions reçu d'eux le meilleur accueil, et cela m'avait paru assez naturel, puisque ces populations sont en rapports constants avec nos tribus du sud et conduisent même des caravanes au Mzab, à El Goléa et à Ouargla. On ne pourrait pas en dire tout à fait autant des Oulad Ba Hammou, tribu qui gravite dans le même cercle et qui appartient au même centre, mais dont les terrains de parcours s'étendent plutôt dans les régions du sud vers le Mouydir et le Deggant, et qui, constamment en rapport avec les Touareg Ahaggar et Oulad Messaoud, sont loin de nous voir d'un bon œil.

Au départ du puits de Mongar et en reprenant la route du nord, je crus utile de chercher un autre passage pour la traversée du Bâten; je me dirigeai donc un peu dans le nord-ouest afin d'entamer le massif par le ravin ou ouad Abkhokheune (la rivière des Revenants), trouée dont on m'avait auparavant signalé l'existence. Si mon choix devait me satisfaire entièrement au point de vue du pittoresque et du sauvage, il n'en était nullement ainsi au point de vue des facilités du passage. En effet, tandis que le ravin de Guettâra compte une dizaine de kilomètres, tout au plus, de route difficile, celui que je suivais se tient pendant 30 kilomètres en défilé de montagnes, en gorges abruptes dominées par des mornes à pic nus et très élevés, d'un aspect splendide et même d'un accès quelquefois périlleux. C'est un tour de force que de faire passer des animaux dans de semblables sentiers, où les éboulis succèdent aux éboulis et où les lacets multipliés ne cessent que pour faire place à des pistes en corniche surplombant le lit du torrent jonché de blocs de toutes grosseurs, coupé de cascades, barré

1. *Bâten*, littéralement flanc de montagne.
2. *Talha*, *Acacia tortilis*, et *Tamat*, *Acacia cavenia*.
3. *Drinn*, *Arthratherum pungens*; *M'rokba*, *Pennisetum dichotomum*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

DÉPART DES CHASSEURS. — DESSIN DE J. LAVÉE, GRAVÉ PAR DEVOS.

par des amoncellements inouïs de roches rouges, que seuls les mouflons — l'unique gibier de ce pays — sont capables d'escalader.

Cette gorge merveilleuse, peuplée dans sa partie inférieure de gommiers, tachée çà et là de mares fraîches, seul souvenir des pluies récentes, nous amène à son sommet sur le plateau constituant la crête, où nous franchissons en sens inverse la ligne de partage des bassins pour arriver bientôt à l'un des bras supérieurs de l'ouad Diss, qui devient notre route courante jusqu'à sa rencontre avec l'ouad Tilemsine à la tête de l'ouad Mïa, point où nous rejoignons notre itinéraire de la semaine précédente.

Nous nous bornons ensuite à suivre à contre-pied notre route d'aller jusqu'au puits d'El Hadj Moussa, où je rejoins mon convoi et mes hommes le 3 décembre 1893. Je l'avais quitté le 20 novembre.

Tout le plateau du Tademaït, qui se tient aux altitudes relativement élevées de 400 à 700 mètres, est, par suite, très froid pendant l'hiver, et durant cette période de mon voyage j'ai eu fréquemment à subir des températures qui dans la nuit descendaient jusqu'à 6 et 7 degrés au-dessous de zéro. Le Sahara n'est pas en effet, comme on le pense assez généralement, un pays exclusivement et constamment chaud, et dans beaucoup d'autres points de son étendue le thermomètre descend aussi bas et peut-être même plus bas encore.

II

L'oudje de l'Erg. — Le Maâder.

Il s'agissait maintenant de regagner le temps perdu pendant mon excursion sur In Salah.

J'avais expédié tous les renseignements sur la route et le levé de l'itinéraire, j'étais donc entièrement libre de mes mouvements, et la mission mit aussitôt le cap au sud-est afin de joindre le plus vite possible la zaouïa de Sidi-Moussa (Timassânine des Touareg).

Notre direction nous fait passer tout près et au sud du poste d'Inifel et nous traversons l'ouad Mïa, qui nourrit encore ici de beaux éthels, mais qui un peu plus au nord n'apparaît plus que comme une vallée assez confuse et souvent envahie par des dunes isolées ou par des chaînes sans cohésion.

C'est ici que l'ouad Insokki vient se confondre avec l'ouad Mïa; nous remontons le premier pendant quelque temps et nous constatons qu'il subit parfois d'importantes crues et que dans tous les cas la végétation qu'il nourrit est dense et vigoureuse. Sa berge de gauche est noyée sous une chaîne ininterrompue de dunes; sa berge de droite est composée d'une ligne de collines assez élevées, qui prennent ici le nom de Kef el Ouar. Nous suivons pendant quelques kilomètres dans cette rivière l'itinéraire qu'avait parcouru la seconde mission Flatters, mais nous l'abandonnons bientôt pour remonter sur la hamada de l'est qui constitue la portion sud du

*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plateau dit *Hamada el Atchane*, partie que nous nommons *reg*[1] de Messeyed, vaste surface à peine ondulée et à sol de gravier fin et brillant au soleil. C'est du quartz en petits cailloux usés et à angles arrondis et polis. C'est là un lieu d'élection pour le mirage et il s'y livre à toutes les fantaisies; aussi la bordure de l'Erg[2], visible au terminus oriental de la plaine dans l'extrême lointain, prend-elle des formes indéfiniment variées et constamment nouvelles suivant les différentes heures du jour.

Bien que cette chaîne semble s'éloigner à mesure que nous marchons vers elle, nous finissons pourtant par l'atteindre tout près de son extrémité méridionale. Nous sommes là dans l'estuaire de l'ouad Messeyed, qui vient se perdre un peu au nord de notre campement, lequel se trouve dans la région du Guern el Messeyed.

Nous étions ici sur un ancien itinéraire déjà levé par moi en 1890, ce qui simplifiait mon travail habituel de route; nous devions le suivre pendant quelques jours et je revoyais avec plaisir cette région de l'*oudje*[3],

AÏN EL GUETTARA (PAGE 196) .— GRAVURE DE ROUSSEAU.

que j'avais été le premier à parcourir et à faire connaître dans mes missions de 1890 et de 1892. Dans sa partie sud-ouest, c'est-à-dire de Guern el Messeyed à Menkeb Souf, elle porte le double nom arabe et berbère de *Maâder* et de *Tigmi*; c'est entre ces deux points que viennent disparaître, sous les sables de l'Erg, dix-huit ou vingt rivières descendant du Tademaït et dont quelques-unes ont des lits assez importants : par exemple, le Tinersal, le Djokrane, l'Imgharghar. Ces rivières, qui ont coulé au printemps dernier à la suite de pluies, coulent légèrement au moment de mon passage, car il pleut depuis deux ou trois jours, phénomène assez rare dans le Sahara, où il est habituel de voir se succéder huit ou dix années sans une goutte d'eau.

Tous ces ouad s'élargissent en arrivant à l'erg et forment des plaines basses à sol argileux qui se couvrent d'une végétation très dense dominée un peu partout par des gommiers dont les plus beaux spécimens atteignent parfois 12 à 14 mètres de hauteur. Ces estuaires ont une tendance à se rejoindre entre eux, si bien que la végétation qu'ils nourrissent forme comme une ceinture presque ininterrompue de verdure (après les pluies) tout le long du pied des dernières dunes.

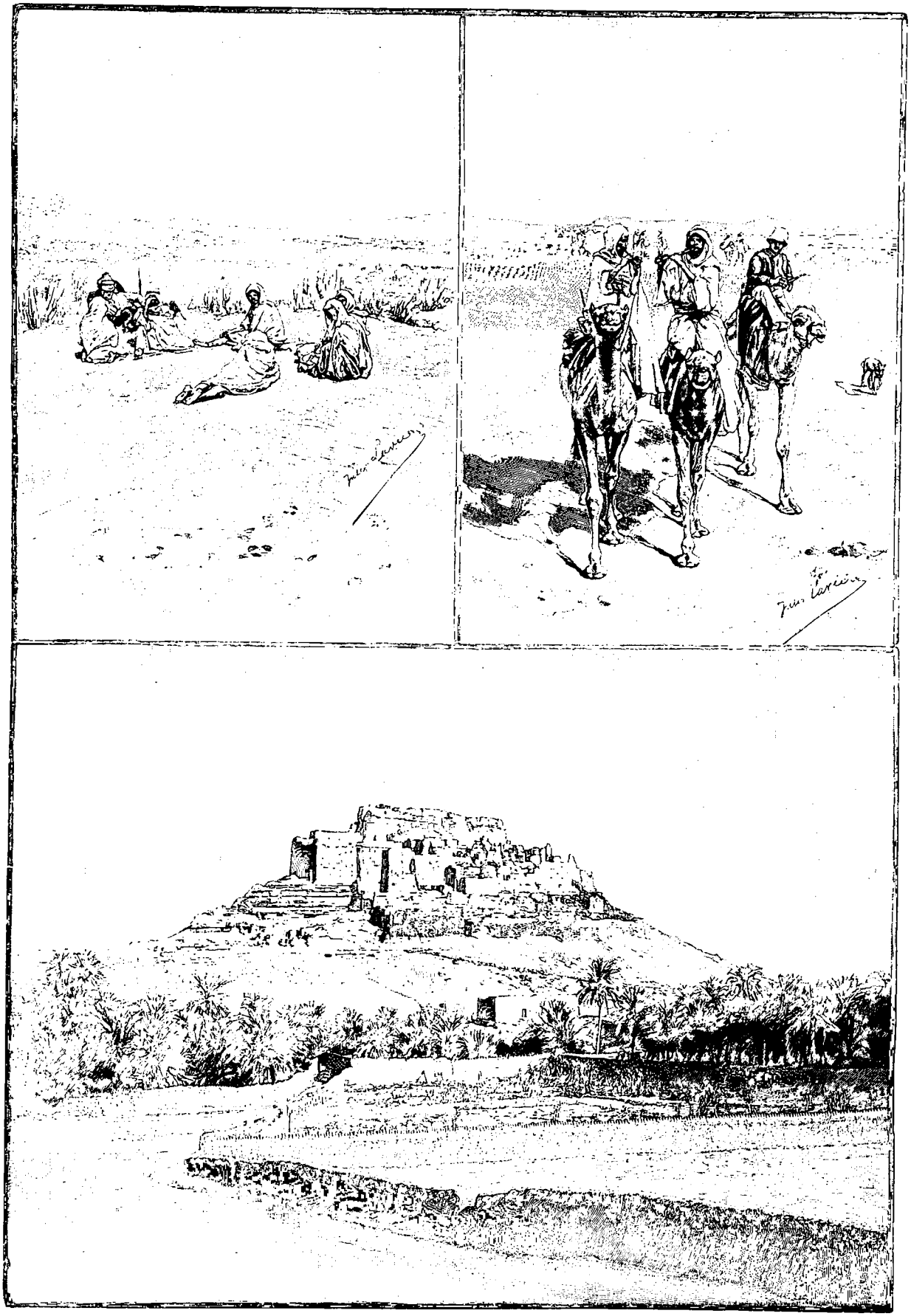
Le sol de la plaine où se creusent les rivières dont j'ai parlé plus haut est du *reg* à assez gros éléments sur

1. *Reg*, surface plane recouverte de gravier et où le pied du chameau n'enfonce pas.

2. On nomme ainsi les régions de grandes dunes.

3. *Oudje*. On appelle ainsi, dans le Sahara, la région de bordure des grandes dunes, la ligne d'arrêt des grandes dunes sur le plateau rocailleux de hamada.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



VIEUX KSAR D'EL GOLÉA (PAGE 193). — CHAMBBA DE MON ESCORTE JOUANT DE LA FLÛTE. — GROUPE PRÈS D'EL GOLÉA. — GRAVURE DE ROUSSEAU.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lequel on trouve de très nombreux troncs d'arbres silicifiés qui devaient avoir de grandes dimensions, si l'on en juge par les échantillons rencontrés. Cette région de l'oudje est la seule, jusqu'à ce jour, où j'aie constaté la présence des bois silicifiés, et cela depuis la pointe sud-ouest de l'Erg jusqu'à Ghadamès.

Au pied des dunes, on recueille aussi d'assez nombreux silex taillés, et parfois on reconnaît la trace d'ateliers importants; c'est du reste leur limite sud ou à peu près; ceux que l'on rencontre plus loin sont toujours épars, en petit nombre, et assez grossièrement fabriqués.

Comme je connaissais déjà le Menkeb Souf, comme, d'autre part, nous trouvions de l'eau partout, et qu'en conséquence nous n'avions pas besoin d'aller boire à Hassi Messeguem, que j'avais précédemment visité, je pris la résolution, à partir de l'estuaire de l'ouad Imgharghar, de couper à travers l'erg par le plus court pour gagner Ben Abbou; cela me permettait de relever en ce point l'orientation et l'épaisseur des chaînes et de déterminer le nombre et la disposition des *gassis*[1] intermédiaires.

Nous n'eûmes sur ce trajet que deux cols difficiles, un surtout très élevé et très long à franchir. Mais nous étions loin de regretter nos fatigues devant le spectacle magique qui nous attendait au haut de ces sommets.

Depuis ma mission de 1890, pendant laquelle j'avais attaqué la partie la plus difficile de l'Erg, par son côté nord-ouest, il ne m'avait pas été donné d'admirer de semblables panoramas. Le paysage est d'une incomparable majesté : au milieu d'un silence absolu, sous un admirable soleil, on voit se dérouler en un immense horizon un véritable chaos de pics d'or fauve dont les flancs dans l'ombre prennent un ton violet d'une merveilleuse douceur, puis, venant trancher sur la gamme des jaunes, du côté du sud, une longue ligne bleue semblable à la mer et qui n'est autre que la hamada du Tinghert; çà et là des couloirs du même bleu sombre indiquent la direction des grands gassis qui s'éloignent vers le nord.

Laissant le Menkeb Souf à notre droite, nous arrivons sur la hamada de bordure sud de l'Erg dont nous contournons les nombreux éperons pour arriver enfin à l'estuaire de l'ouad Ben Abbou au point même où j'avais campé le 3 mars 1892.

Le Maâder de cette rivière n'est pas favorisé comme ceux plus au nord; il n'a reçu que les pluies de ces jours derniers et non pas celles du printemps, si bien que tout y est sec, même les beaux gommiers qui élèvent leurs têtes à forme quasi sphérique au-dessus de petites buttes argileuses.

La route que nous devions prendre pour gagner Timassânine est aujourd'hui bien connue; moi-même je l'avais déjà suivie dans une mission antérieure, mais je ne l'empruntai que pendant la première journée de marche, désireux de m'en éloigner ensuite un peu pendant la seconde partie, afin de relever quelques points nouveaux; nous quittons donc la hamada qui nous avait servi de terrain de marche pour descendre dans l'ouad Igharghar par le Châbet Taguentarine, déchirure facile et de peu d'étendue; la rivière, qui plus au sud est fort large, se rétrécit ici pour traverser le petit massif montagneux qui lui fait obstacle et à travers lequel elle passe en décrivant une courbe accentuée vers le nord-est.

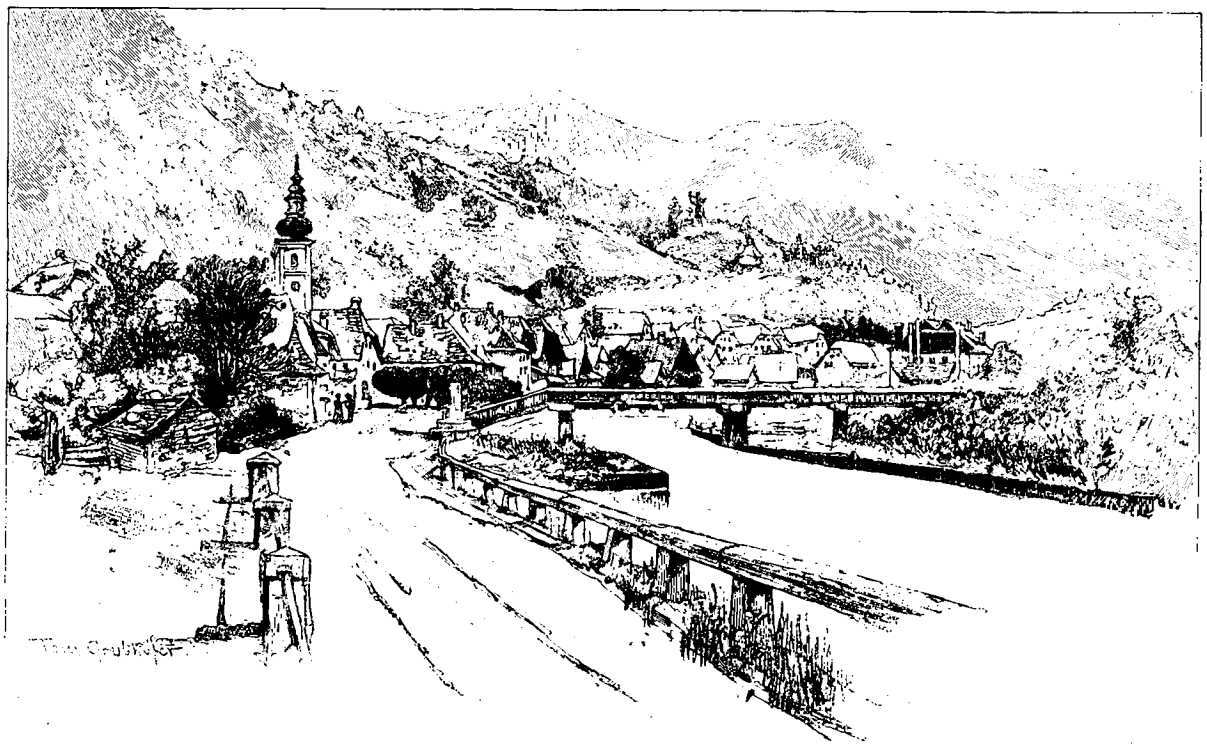
Nous quittons bientôt l'Igharghar pour marcher sur un plateau rocheux qui domine au nord une ligne de mamelons accentués courant parallèlement à notre direction. C'est ce plateau qui se termine brusquement en falaise à pic d'une centaine de mètres de hauteur au nord et tout près de Timassânine, où nous arrivons le 24 décembre 1893.

1. *Gassi*, long couloir à sol ferme au milieu des dunes.

(*A suivre.*) F. Foureau.

LES GRANDES DUNES. — GRAVURE DE BAZIN.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LAUFEN. — DESSIN DE TONY GRUBHOFER, GRAVÉ PAR MAYNARD.

A TRAVERS LE SALZKAMMERGUT[1],

PAR M. AUGUSTE MARGUILLIER.

IV

Laufen. — Goisern. — La vallée et les lacs de Gosau. — Zwieselalpe. — La vie des chalets. — Hallstatt, son lac et ses cascades. Le Dachstein et ses glaciers. — Les fouilles de Hallstatt.

Suivons maintenant, au sortir d'Ischl, au sud, ce joli chemin qui recouvre les conduites d'eau salée venant de Hallstatt, tandis que le chemin de fer fuit à gauche, de l'autre côté de la Traun. Cette promenade, en majeure partie sur la lisière ombreuse de belles forêts, avec la vue de la vallée entourée de montagnes de toute forme et de toute grandeur, au milieu de laquelle murmure la Traun, est une des plus pittoresques et des plus gracieuses du Salzkammergut.

Voici, à droite, une ruine sur une éminence boisée : c'est Wildenstein, dont le seigneur rendait autrefois la justice sur la contrée; deux incendies successifs, le dernier en 1715, détruisirent le château.

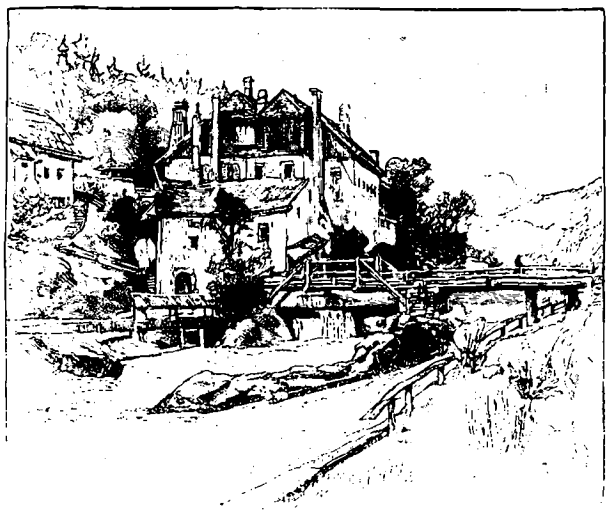
Au bout d'une heure de chemin, nous atteignons une file de vieilles maisons aux pignons pointus, resserrées sur deux rangs entre une colline et la Traun : c'est Laufen, déjà connu au IXe siècle, une des plus petites localités (408 habitants), mais le plus ancien des bourgs de la contrée. Dans la petite église gothique se trouve une curiosité : une statue de la Vierge, très vieille et très vénérée, faite, dit-on, par l'archevêque Thiemo de Salzbourg, au XIe siècle.

La Traun, qui coule au-devant du village, forme ici, au bas d'une vieille brasserie pittoresque, une chute en miniature haute de 5 mètres, le long de laquelle on a établi, comme à Traunfall, un canal pour la navigation.

Plus loin, en s'engageant à droite dans la petite vallée de Weissenbach, près du hameau d'Anzenau, on trouvera une autre chute, infiniment plus imposante, à l'écluse de Chorinsky, *Chorinsky-Klause*, grande et puissante construction entre des parois de rocher, fermant la vallée et le torrent de Weissenbach pour recueillir en arrière les troncs d'arbres précipités des montagnes. A certains jours, on en ouvre les portes, et, du haut de la balustrade qui la domine, c'est un coup d'œil saisissant que celui de l'énorme masse d'eau s'élançant furieusement avec un bruit de tonnerre hors des trois bouches de l'écluse et bondissant au bas sur les rochers avec les mille morceaux de bois noyés dans ses flots d'écume blanche, pour se diriger ensuite plus tranquillement vers un lac artificiel où l'on retient le bois.

1. *Suite. Voyez tome Ier, p.* 33, 45, 49, 61 *et* 73.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



VIEILLE BRASSERIE À LAUFEN.
DESSIN DE TONY GRUBHOFER, GRAVÉ PAR BAZIN.

Près d'Anzenau, nous dit-on, est aussi une caverne comme il y en a beaucoup dans ces montagnes : le Höllenloch (Trou de l'enfer) où, d'après la légende, en arrière du petit lac qui s'y trouve, est un trésor gardé par le diable; ne vous y aventurez pas trop loin : les ossements humains qu'on y a découverts sont le présage de la mort qui vous attendrait.

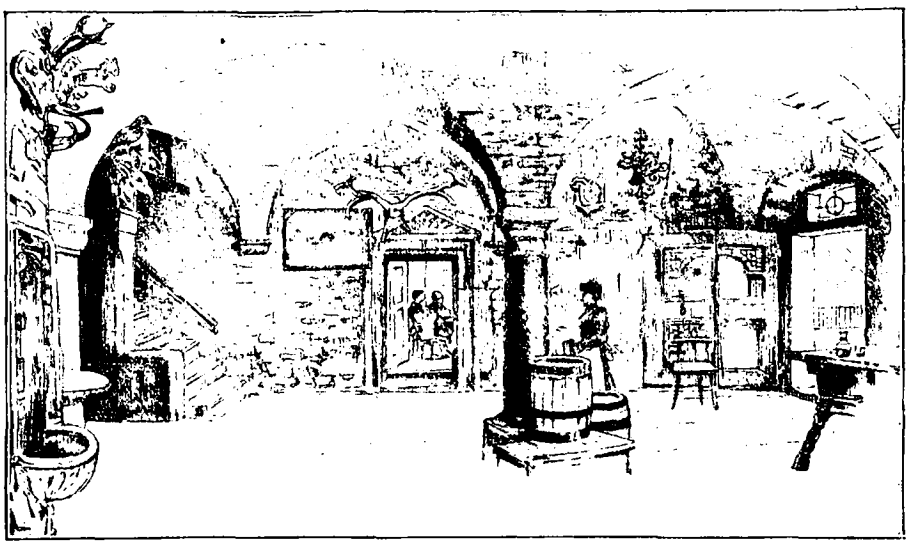
Nous poursuivons notre promenade dans le frais décor des prairies où des ruisseaux gazouillent sous les saules, des vergers autour de maisonnettes et, en arrière, des montagnes boisées, puis, à une heure de Laufen, nous apercevons Goisern, aux maisons éparpillées dans la vallée.

C'est un des plus anciens villages du Salzkammergut, et si vous aimez les histoires du vieux temps, vous allez être satisfait. D'après une ancienne chronique, il y avait ici, au temps du Christ, une ville païenne, Goissernburg, appelée ainsi du nom de son roi Goyseram. Le frère de celui-ci, Sabarus, ou Sachabius, ou Seborg selon d'autres, étant parti pour la Grèce l'an 37 après J.-C., y rencontra saint Pierre; ayant été baptisé par lui, il l'amena en ce pays, où l'apôtre convertit aussi le roi avec sa famille et ses sujets. L'an 120 après Jésus-Christ, un évêché et six monastères étaient fondés à Goissernburg. La ville était riche alors : dans les montagnes environnantes se trouvaient plusieurs mines de fer, de plomb, de cuivre, et même une d'argent et quatre d'or. Les machines à écraser le minerai se trouvaient près du ruisseau appelé encore aujourd'hui le Stampfbach (Ruisseau à broyer). Cependant, un jour, des ennemis vinrent attaquer le pays : les habitants de Goissernburg, joints à ceux des villages environnants, au nombre de 13 000, marchèrent alors à leur rencontre et les taillèrent en pièces. Le lieu où les cadavres furent jetés dans la Traun s'appelle encore maintenant le *Todtenweg* (Chemin des morts). En mémoire de cette victoire on commença à bâtir à cette place une église dédiée à la Sainte Croix, et qui fut détruite par un incendie avant son achèvement.

Mais à cette prospérité succéda tout à coup, vers l'an 1000, une terrible catastrophe : un énorme dragon, dit-on (probablement une avalanche ou un torrent), vomit sur la ville une telle quantité d'eau qu'elle fut submergée et détruite; le roi d'alors, Cléonus, avec son frère, la reine, ses quatre enfants et plusieurs nobles de la cour, furent eux-mêmes engloutis sur la hauteur du Reichenstein où ils résidaient. Depuis ce temps, celle-ci s'appelle le Wurmstein (Rocher du dragon) et le ruisseau qui coule à travers Goisern porte le nom de Wurmgraben (Fossé du dragon).

Les Romains durent s'établir ici, car on a trouvé plusieurs antiquités de leur temps, des monnaies surtout et, quelques kilomètres plus loin, à Steg, une belle parure en or.

Aujourd'hui le village n'a plus guère de splendeur : avec ses maisons éparpillées de tous côtés, il est comme endormi au milieu de ses prairies, et son principal titre est d'être la plus grande paroisse protestante du Salzkammergut : sur 4 150 habitants, environ les deux tiers appartiennent à la religion réformée.



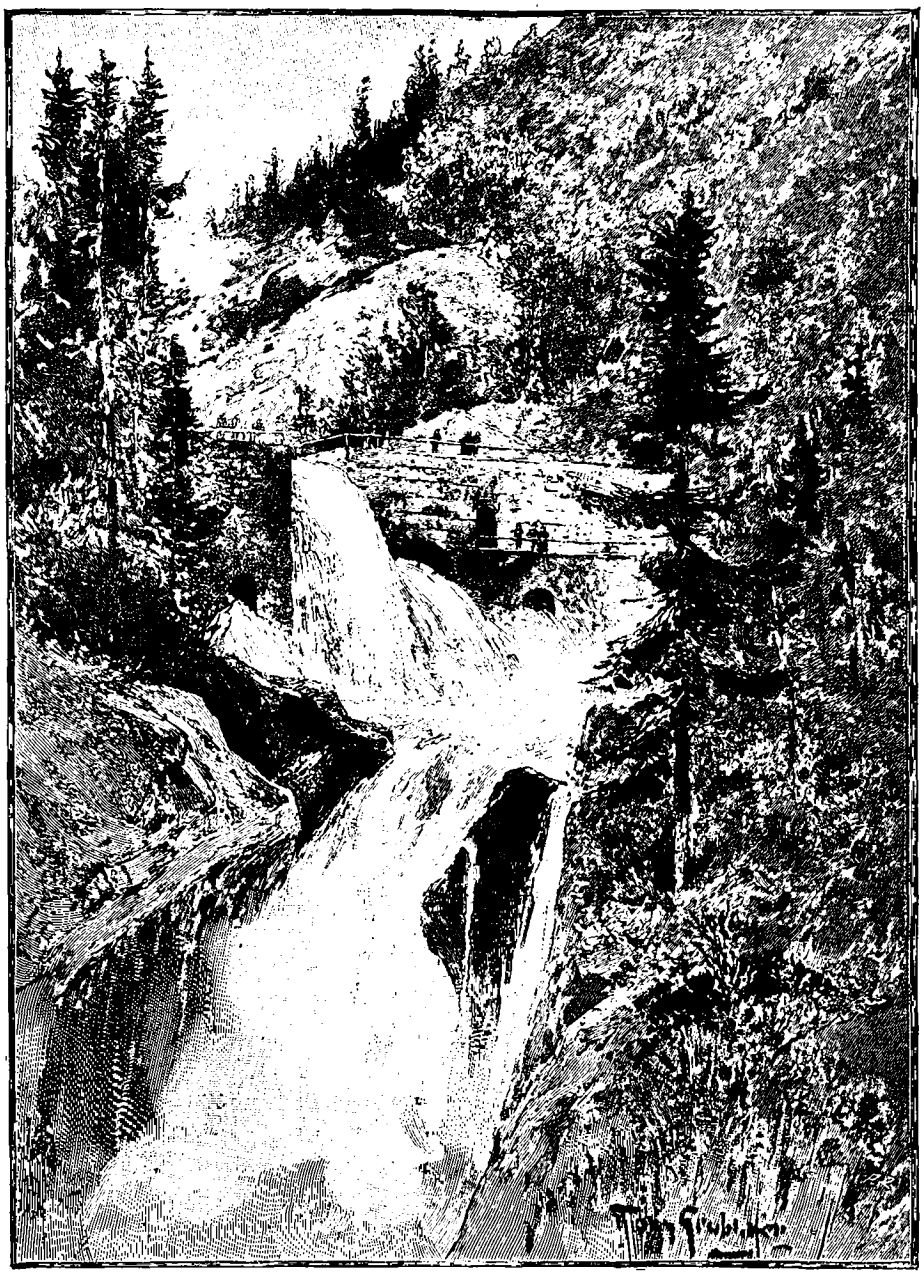
VESTIBULE D'AUBERGE À GOISERN. — DESSIN DE TONY GRUBHOFER.

Entrons nous reposer de notre longue promenade dans cette vieille auberge qui nous attire avec sa porte sculptée surmontée de la date 1504, sa cloche aux élégants ornements de fer forgé et son vestibule aux voûtes basses et sombres, soutenues par de frustes piliers de marbre rouge, qu'ornent des tro-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

phées de chasse et où luit dans l'ombre une veilleuse devant une image de Madone.

On vous indiquera aussi, comme autre curiosité, une petite villa solitaire à mi-chemin d'une colline, demeure d'un paysan érudit, mort il y a quelques années, qui vécut là retiré, amassant peu à peu une assez importante bibliothèque sur tous les sujets, s'occupant à la fois de philosophie, de sciences naturelles, de physique, d'art, de littérature, entrant en correspondance avec Darwin, Renan, David Strauss, ses dieux, et autres fameux personnages. On a conservé sa demeure telle quelle avec ses livres, ses collections de toute espèce, ses bustes et autographes d'hommes célèbres, etc.



L'ÉCLUSE DE CHORINSKY (PAGE 201). — DESSIN DE TONY GRUBHOFER, GRAVÉ PAR PRIVAT.

A la suite de Goisern, après un nouveau trajet d'une heure dans cette riante et fertile vallée de la Traun, riche ici surtout en arbres fruitiers, nous allons trouver enfin, au village de Steg, le commencement du lac de Hallstatt, long de 8 kilomètres et large de 1000 à 1500 mètres, qui est un des plus beaux de la contrée et dont les aspects sévères contrastent de si heureuse façon avec les gracieux paysages que nous venons de quitter. Mais on n'en aperçoit ici que la partie antérieure, peu caractéristique, bordée à gauche de terrains plats.

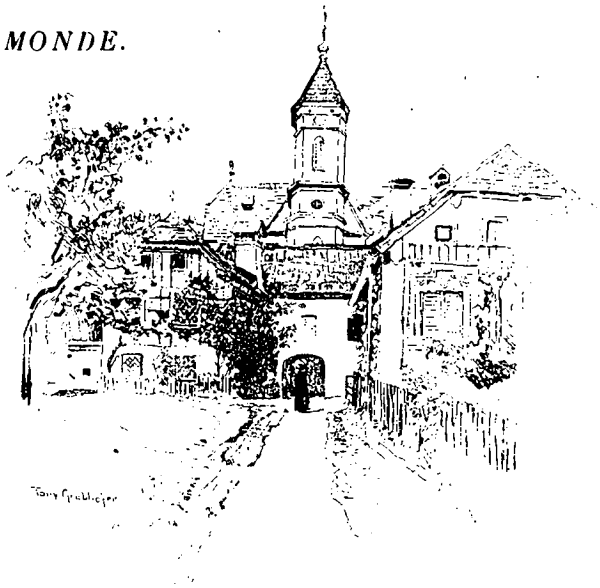
A droite, après avoir dépassé Steg, qui n'offre rien d'intéressant, on atteint en trois quarts d'heure, en contournant le lac au bas de hauts rochers couverts d'arbres, le hameau de Gosaumühle, un petit groupe pittoresque de maisons au bord du lac, avec une scierie actionnée par les eaux bruissantes du torrent de Gosau qui arrive de l'étroite vallée creusée à droite. C'est ici le point de départ d'une excursion, peut-être la plus belle de tout le Salzkammergut, qui a pour but, au sud-ouest, les lacs de Gosau au pied d'un des glaciers du Dachstein, la plus haute montagne de toute la contrée.

Tout à l'entrée de la vallée, nous passons sous une sorte d'étroit pont de bois, long de 130 mètres, jeté hardiment d'une montagne à l'autre à une hauteur de 38 mètres sur cinq piliers de pierre élancés : c'est l'aqueduc qui mène les eaux salées des mines de Hallstatt aux sauneries d'Ischl et d'Ebensee.

Quel magnifique et romantique paysage maintenant! Pendant plus d'une heure, la route s'allonge et serpente, toujours montant, le long d'un torrent bouillonnant sur les pierres, entre de hautes montagnes couvertes de forêts, semées de blocs de rochers moussus, coupées de place en place par la ligne blanche et sinueuse d'un ravin pierreux et desséché. Le soleil met en haut des rayons parmi les branches et fait scintiller

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

comme des milliers de diamants les gouttelettes de rosée suspendues aux aiguilles des pins, tandis qu'en bas, parmi les fougères et les mousses, mille petites fleurs, des serpolets, des cyclamens, égaient de leurs couleurs le tapis vert sombre et mêlent leur fine odeur à celle des fraises sauvages et aux aromes des sapins. Puis la combe s'élargit peu à peu, des habitations se montrent, et enfin une large vallée apparaît, toute verte, semée dans tous les sens de quantité de maisonnettes en bois, au milieu d'un cercle de collines et de montagnes fermé au sud par les pyramides et les dentelures abruptes et sauvages des Donnerkogeln (les Cimes du tonnerre, 2 052 m.).

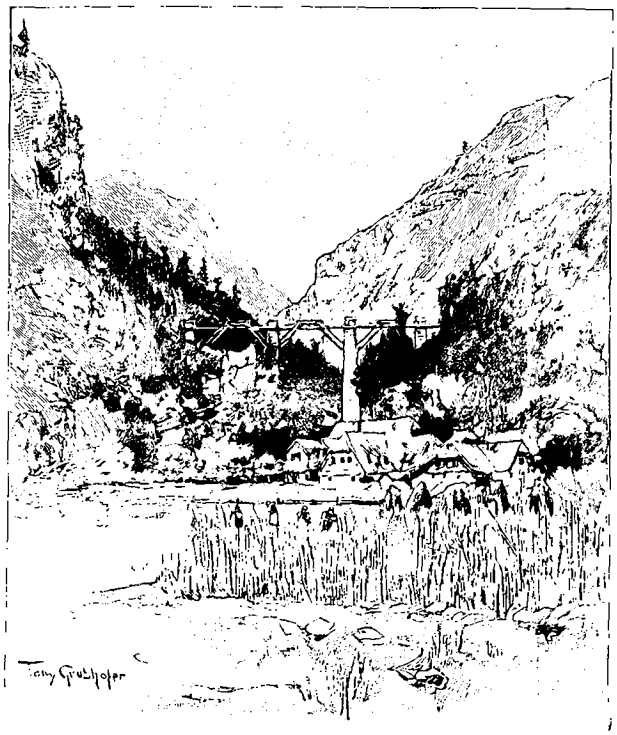


L'ÉGLISE CATHOLIQUE À GOISERN (PAGE 202)
DESSIN DE TONY GRUBHOFER.

C'est le village de Gosau (à l'origine : *Gozzes Awe*, ou : *Au der Goten*, « la Prairie des Goths »?), situé à une altitude de 766 mètres (270 m. plus haut que le lac de Hallstatt), gros de 1 200 habitants, pour la plupart protestants. Un temple et une église catholique dressent leurs fines flèches au centre de la vallée. Il ne faut pas moins d'une heure et demie à pied pour la traverser tout entière ; d'ailleurs c'est une promenade des plus intéressantes, tant à cause de l'aspect pittoresque que de l'originalité de ces maisons en forme de chalets à étroites ouvertures, disséminées de tous côtés parmi les champs et les prairies.

Le dialecte et les mœurs sont aussi, paraît-il, tout à fait particuliers; ce qu'il y a de sûr, c'est que les types, les physionomies, sont également d'un genre à part : en nul endroit je n'ai vu figures aussi laides, aussi idiotes, et en aussi grand nombre; cela semble une humanité toute primitive, en retard de plusieurs siècles. Ces pauvres gens s'occupent principalement de la culture, de l'élevage des bestiaux, et font quelque commerce de meules et de pierres à aiguiser. A l'extrémité du village, le bassin se rétrécit et se referme, comme à l'entrée, sur une gorge étroite aux flancs couverts de forêts, creusée au bas par le torrent de Gosau toujours mugissant et apparaissant blanc d'écume entre les branches et les broussailles des rives. Le chemin monte toujours; quand nous atteignons au bout de trois quarts d'heure le premier lac de Gosau, nous sommes à une altitude de 908 mètres, presque le double de celle du lac de Hallstatt.

C'est un spectacle inoubliable que celui qui vous surprend quand, à un détour du chemin, apparaissent soudain entre les arbres les puissants massifs couverts de neige du Dachstein (2 996 m.), les hauts rochers en pyramide des Donnerkogeln tout près de vous à droite, et, au bas, la nappe d'eau tranquille, longue de 1 590 mètres et large de 470, d'un bleu verdâtre intense, bordée à gauche par de sombres forêts s'élevant en pente. Qu'il fait bon se reposer dans la petite hutte élevée au bord, en face de ce décor imposant! On ne se lasse pas d'admirer, on s'abîmerait indéfiniment dans la contemplation de ce grandiose paysage.



L'AQUEDUC DES SALINES À L'ENTRÉE DE LA VALLÉE DE GOSAU.
DESSIN DE TONY GRUBHOFER, GRAVÉ PAR BAZIN.

Mais il nous faut faire encore avant la nuit l'ascension d'une montagne voisine : la Zwieselalpe (1 584 m.). Un sentier à droite sous bois, assez agréable n'étaient les pierres dont il est semé, nous y conduit en une heure et demie. Aux trois quarts du chemin, des pacages et des tintements de clochettes nous annoncent l'approche d'une région habitée : ce sont les vaches du chalet situé sur la hauteur qui vaguent en liberté, cherchant leur pâture. Rien de pittoresque comme de voir de temps en temps apparaître entre les arbres la robe brune et blanche d'une génisse broutant tranquillement, rien de poétique comme d'entendre dans la solitude paisible des hautes montagnes ces sons de clochettes se rapprochant ou s'éloignant.

(*A suivre.*) AUGUSTE MARGUILLIER.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TIMASSÂNINE, L'OASIS ET LA KOUBBA. — GRAVURE DE DEVOS.

MA MISSION CHEZ LES TOUAREG AZDJER[1],

PAR M. F. FOUREAU.

III

Le Djoua. — L'Erg d'Issaouan.

GUIDE TARGUI : MOHAMMED AG YEMMA.
DESSIN DE J. LAVÉE.

Je trouvais à Timassânine une caravane de Touareg qui revenait de Ghadamès après avoir été en Tunisie à Foum Tatahouine et jusqu'à Gabès. Ces gens regagnaient leurs campements situés dans la vallée des Ighargharen et dans l'ouad Samene, et ils avaient essuyé de fortes pluies entre Ghadamès et Timassânine; leurs bagages, consistant en sucre et en blé, avaient même été enlevés pendant la nuit par une crue subite de la rivière dans le lit de laquelle ils étaient campés; les jours suivants ils retrouvèrent à grand'peine en aval les sacs de cuir qui contenaient le blé fortement mouillé et gonflé; quant au sucre, il ne restait naturellement plus que les enveloppes.

Au moment de notre arrivée à la zaouïa de Sidi Moussa, — c'est le nom que les Arabes donnent à la petite oasis de Timassânine ou Timassînin à cause du tombeau de Sidi Moussa qui dresse à l'est et près des palmiers sa koubba blanche — deux seulement des Touareg de cette caravane étaient présents, le autres étant restés avec leurs animaux dans un petit ravin, le Châbet Taguentourt, distant de 8 ou 10 kilomètres seulement et où un de leurs chameaux s'était cassé la jambe en descendant dans les éboulis de roches calcaires glissantes. Je leur prêtai un chameau sur leur demande, pour leur permettre d'aller rejoindre leurs compagnons en détresse et ils le chargèrent de deux outres. Le lendemain matin seulement la caravane revint complète à Timassânine, apportant l'animal mort, entièrement dépecé et partagé en une quantité de morceaux dont la chair, d'une dureté extrême à cause de la vieillesse, était

1. *Suite. Voyez tome Ier, p.* 193.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rebelle à toute mastication. Le Hartani El Hadj Embarek, gardien des palmiers, hérita de presque toute cette viande, qu'il se mit en devoir de faire sécher comme provision pour les jours de famine.

J'avais l'habitude de donner un chameau à ce Hartani[1], mais, devançant mon cadeau, il me fit comprendre cette année qu'il préférerait de beaucoup recevoir de l'argent. En voici la raison : l'argent est facile à cacher et nul passant ne peut savoir si El Hadj Embarek est nanti ou non de douros, tandis qu'un chameau se voit, et lorsque quelque caravane de Touareg ou quelques cavaliers touareg *nobles* passent ici, ils s'empressent de s'emparer tout simplement des animaux dudit El Hadj qui, n'étant qu'*amghidi*[2] — c'est-à-dire serf, — n'a qu'à s'exécuter sans rien dire, suivant la coutume des Touareg.

Il sut me convaincre par ses arguments et j'acceptai sans difficulté de lui donner mon cadeau en argent. Je lui achetai en outre, à quatre ou cinq fois leur valeur, trois moutons touareg.

Après m'être renseigné près des Touareg de la caravane et avoir appris que les chefs Azdjer étaient campés — comme je le supposais d'ailleurs d'après les nouvelles antérieurement reçues — dans l'ouad Tikhamalt, après avoir appris en outre que la vallée des Ighargharen comptait d'assez nombreux groupes de tentes, je résolus de gagner le lieu de séjour des *kebar*[3] par une route nouvelle et inexplorée qui avait le double avantage de me permettre de voir un pays neuf et d'éviter les nombreuses distributions de vivres et de cadeaux que j'aurais été dans l'obligation de faire suivant la coutume, en empruntant une route couverte des campements des Ifoghas, des Azdjer et même des Isakkamaren.

Le Targui Mohammed ag Yemma, ami et émissaire de Guedassen, ne demandait pas mieux que d'être mon guide dans cette occasion et j'acceptai ses services. Cet homme était affilié à la secte algérienne des Tidjani.

Avant de m'éloigner de Timassânine j'avais dû renvoyer en Algérie — pour des raisons budgétaires — la moitié de mon escorte, c'est-à-dire vingt hommes. Mon ami L. Leroy, qui m'avait accompagné jusqu'ici, mais dont la santé supportait assez mal les fatigues du voyage, rentrait aussi à Ouargla avec eux, emportant mes notes et mes documents jusqu'à ce jour.

Je ne gardai avec moi qu'une vingtaine d'hommes et Villatte, ex-matelot timonier détaché autrefois à l'observatoire de Montsouris et qui m'aidait dans mes observations astronomiques en calant les instruments et en prenant les tops à la montre.

Le 29 décembre au matin les deux détachements quittaient Timassânine, Leroy prenant la route du nord et moi-même marchant vers l'est pour suivre pendant quelques jours la dépression qui sur les cartes porte le nom de Djoua, puis d'ouad Ohanet.

Le Djoua, dont la pente va de l'est à l'ouest, et qui vient se jeter dans l'Igharghar à peu de distance de Timassânine, est une longue vallée d'une largeur variant entre 6 et 15 kilomètres, bordée au nord par une ligne continue de falaises calcaires d'une centaine de mètres, profondément et irrégulièrement découpées par une succession de caps et de golfes, ces derniers servant d'embouchures aux ravins du Tinghert, falaises qui se prolongent dans l'est jusqu'au Fezzan. Au sud le Djoua est limité par le massif de l'Erg d'Issaouan, qui étend parfois jusqu'au milieu de la dépression ses longues et capricieuses lignes de dunes de formation récente, tantôt unies et douces, tantôt surmontées de petits mamelons de gypse cristallisé que le soleil fait briller de mille étincelles, ou de mamelons de calcaire blanc et uni.

C'est sur cette bordure extrême du massif arénacé que nous marchons pendant les premières journées, et que nous recueillons de remarquables fossiles non encore déterminés.

Mon guide targui Mohammed, bien au courant des routes de caravanes du Sahara, ne connaît pas cette région et ne l'a jamais parcourue. Comme tous les nomades du désert il suit sans se tromper la direction qui doit nous mener au puits de Tadjentourt sur le medjebed de Ghadamès à Ghât, mais ce n'est là qu'une question d'instinct, car il n'y a pas l'ombre de route, et personne ne passe en temps ordinaire ici à cause du manque d'eau.

Nous avions calculé dans le principe qu'une quinzaine de jours nous étaient nécessaires pour atteindre Tadjentourt, mais nous pensions bien trouver dans l'intervalle quelque *mechera* bienfaisante, qui nous permettrait d'abreuver nos animaux.

En général, des chameaux chargés peuvent marcher, pendant l'hiver, 10 à 12 jours sans boire, mais à la condition qu'ils trouvent une nourriture régulière et que les nuits ne soient pas trop froides et ne les recouvrent pas de gelée blanche. Or c'était précisément le cas qui se présentait pour nous pendant cette période, où le thermomètre descendait constamment au-dessous de zéro avant le lever du soleil et où nous avions à subir toute la journée un vent de nord-est absolument glacial.

Il est curieux de constater que la gelée blanche des nuits du Sahara agit sur les chameaux de la même façon que les journées chaudes de l'été. Les deux phénomènes altèrent énormément l'animal; je ne voulais pas tout d'abord admettre ce fait, que je classais parmi les légendes si nombreuses qui sont pour les musulmans autant d'articles de foi; mais il m'a bien fallu me rendre à l'évidence, lorsque j'ai vu des chameaux se précipiter avec

1. *Hartani*, pluriel *Harratine*, nom des Berbères du Touat, de sang brun ou mélangé, analogue aux *Rouarha* ou population de l'oued Rirh.

2. *Amghidi* est le pluriel du mot *amghad*, qui signifie serf chez les Touareg.

3. *Kebar*, notables, chefs.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

furie vers les puits après seulement quarante-huit heures d'abstinence, mais aussi après deux nuits de gelées blanches, tandis qu'en temps normal ils ne font dans ce cas que se tremper les lèvres et boivent à peine.

Quoi qu'il en soit, nous n'avions pas trop compté sur le hasard puisque le 1er janvier 1894 nous tombions tout à coup entre deux chaînes de dunes dans une espèce de chaudron à sol de roche, dont tout le fond était recouvert d'une nappe d'eau admirablement claire, qui aurait amplement suffi aux besoins de 1 000 chameaux.

L'Erg a pris peu à peu une physionomie différente, et ses pics majeurs, qui se sont élevés, atteignent ici bien près de 150 mètres. Les chaînes sont toujours, comme les jours précédents, séparées par des espaces ondulés à sol de *nebka*[1], coupés çà et là de quelques cuvettes à terrain de roche de diverses natures, mais où domine le calcaire.

Le Djoua est encore tout près de nous à gauche. L'ouad qui court dans cette dépression n'a plus qu'un lit réel restreint dont le sol de gypse uni devient bientôt du gravier et du sable, avec une végétation assez dense de *dhamrane*[2] et de *guedhom*[3]. Sa rive gauche est envahie par les *siouf*[4] de l'Erg; elle est constituée par de petits gour de marnes rouge et verte constellées de cristaux de gypse; ces gour sont irréguliers et disparaissent parfois entièrement sous le sable qui progresse; au-dessus de ce gradin il existe une succession de mamelons d'une douzaine de mètres en calcaire gris et blanc, qui devaient autrefois former la berge réelle de la rive gauche. Les chaînes de dunes les recouvrent aussi peu à peu.

Nous venions de suivre le Djoua pendant 150 kilomètres, bien que sa direction générale nous portât trop dans le nord-est. Mais la route directe à travers les dunes eût été probablement beaucoup plus pénible et, de ce fait même, ne nous aurait pas sensiblement fait gagner du temps. Ce n'est donc que le 4 janvier que la mission, quittant le Djoua, entra franchement dans l'Erg, qui, à cette hauteur, ne présente pas de grands obstacles et put être facilement franchi en deux jours au milieu d'une abondance extraordinaire de gibier (antilopes et gazelles), très peu fuyard parce qu'il est peu ou point poursuivi. Les Touareg, en effet, ne viennent presque jamais de ce côté-ci, de plus ils sont assez mauvais chasseurs et très piètres tireurs. Ils ne chassent du reste qu'à l'aide de médiocres lévriers de sang mêlé, qui parfois leur permettent de tuer quelques animaux. Ils attachent pour cette raison un grand prix aux lévriers pur sang de notre Sahara, dont ils se procurent quelquefois de rares échantillons venant de chez les Chambba.

IV

L'Éguélé

La ligne de bordure orientale de l'Erg d'Issaouan est fort sinueuse et fort irrégulière. Nous l'avions atteinte en un point assez voisin des gour Abreha, mamelons isolés et composés de grès noirs qui s'élèvent à l'extrémité septentrionale du plateau d'Éguélé, dominé au sud-est par le massif montagneux du même nom.

Ma route d'estime me donnait lieu de penser que ces gour étaient bien ceux d'Abreha, mais, au moment où nous nous trouvions sur la dernière crête des dunes, dominant par conséquent la hamada, mon guide targui me soutenait que nous étions en présence du massif d'Ayderdjane, qui d'après mes calculs devait rester loin de nous dans le nord-est. Finalement Mohammed me dit que dès qu'il aurait atteint la route fréquentée par les caravanes il pourrait m'assurer si oui ou non il avait tort.

Cette preuve fut faite dès le soir même à l'arrivée au puits, et il fut définitivement établi que j'étais absolument dans le vrai, ce qui ne laissait pas de l'émerveiller, et il s'écriait : « Comment! grâce à ce simple petit morceau de métal bleu et blanc (ma boussole) qui remue sans cesse, tu es plus fort que moi qui sillonne ce pays depuis près de cinquante ans! »

Nous avions d'abord fait route sur la hamada, puis bientôt après nous avions côtoyé ces mêmes gour Abreha à leur pied sud jusqu'au point où viennent se perdre, sous un éperon de l'Erg, les différentes branches — ici réunies en une seule — de l'ouad Tadjentourt.

Après un plateau rocheux assez étendu et sans végétation nous traversions bientôt la route occidentale et la plus suivie de Ghadamès à Ghât et nous campions au puits de Tadjentourt. A peine mon avant-garde, dont je faisais partie, était-elle arrivée au puits, que deux hommes commençaient déjà à en faire le nettoyage. Je les vis tout d'un coup abandonner la pelle pour le fusil et j'aperçus à quelques centaines de mètres de nous une caravane de Touareg qui débouchait d'un petit ravin dans notre nord. A notre vue, cette caravane s'était arrêtée surprise; je lui dépêchai mon guide targui Mohammed et un homme de confiance, qui revinrent presque aussitôt, ramenant le chef de la caravane, dans lequel je reconnus, à mon grand étonnement, le Targui Ifoghas Abd er-Rahman ben Doua que j'avais vu et reçu autrefois à Biskra et auquel j'avais fait quelques cadeaux. Cet homme venait de Ghadamès, après avoir séjourné quelque temps en Algérie, à El Oued, les mois précédents. Il rentrait à ses tentes situées aux environs de Tebalbalet, en compagnie de quelques autres Touareg. Suivant la coutume, et bien que

1. *Nebka*, terrain de sable fin dans lequel hommes ou animaux enfoncent peu.
2. *Dhamrane*. *Traganum nudatum*.
3. *Guedhom*, *Salsola vermiculata*.
4. *Siouf*, au singulier *Sif*, lignes sinueuses de dunes basses à arêtes vives; rides de sable isolées.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

très peu fussent chargés, les chameaux de ces gens étaient tous attachés à la file indienne par des cordes qui, saisissant la mâchoire inférieure de l'animal, vont s'attacher au chameau qui précède.

Abd er-Rahman se mit à ma disposition et me dit que, bien que le chemin que je suivais ne fût pas le sien, il était décidé à m'accompagner auprès des chefs Azdjer, sa présence pouvant m'être utile ou son concours me servir. J'acceptai, sachant bien qu'il voyait surtout en ceci la perspective de cadeaux à recevoir; quoi qu'il en soit, il est juste de dire qu'il a constamment défendu ma cause et ne s'est pas épargné pour faire réussir mes projets; je ne regrette donc pas les cadeaux que j'ai dû lui faire à cette occasion et je n'hésite pas à déclarer que parmi les Touareg c'est lui qui a le mieux gagné ce qu'il a reçu.

Le puits de Tadjentourt est un assez triste point d'eau. Le liquide arrive en si petite quantité dans les tilmas, que pendant les quarante-huit heures que nous y passons, nos soixante animaux ne parviennent pas à y étancher la moitié de leur soif. Là en effet il ne peut être question d'approfondir les puits dont le fond est sur de la roche vive; on se borne donc à enlever au fur et à mesure de leur chute les graviers et les sables qui s'éboulent des parois, et l'on est forcé d'attendre que l'eau suinte presque goutte à goutte de la couche de graviers qui la contient.

A partir de Tadjentourt je suis le medjebed de Ghadamès à Ghât, route fort bien indiquée par vingt-cinq ou trente pistes à chameaux parallèles. Duveyrier, mon excellent et regretté ami et maître, l'avait aussi parcourue en ce point même, lors de son magnifique voyage chez les Azdjer.

Le sol, très dur, est partout composé de calcaires mélangés de grès, parfois en dalles, parfois en détritus plus ou moins fins. Le paysage est désolé et d'une monotonie sans égale; nous croisons une caravane d'Ifoghas revenant de Ghât, d'où ils portent à Ghadamès des peaux de chèvres tannées (maroquins). Les chameliers nous assaillent de demandes de vivres, mais ce n'est là que le commencement des tribulations et des obsessions.

Le sentier se déroule dans les mêmes conditions de terrain pendant de nombreux kilomètres et nous fait franchir les ouad Tadjentourt, Tarakkate, Manzohate, Tanegholé, pour nous amener finalement dans une rivière plus importante qui se nomme Assekkifaf. Tous ces cours d'eau vont se perdre dans l'Erg d'Issaouan et sont par conséquent tributaires de l'ouad Igharghar, vers lequel ils se rendent sous la masse des sables.

C'est sur cette même rivière d'Assekkifaf, et assez loin en amont du point où nous campons dans son lit, que se trouvent des ateliers de pierres taillées couvrant une très grande surface, je dis « pierres taillées » parce que dans cette région ce ne sont pas seulement des silex qui ont été employés à la fabrication des instruments de l'époque préhistorique, mais aussi divers calcaires compacts, des grès, etc., ce qui ne se produit point dans les ateliers du Sahara plus au nord, où les haches seules sont taillées dans des roches de diverses natures et de provenance souvent lointaine puisqu'on recueille des haches de basalte et de serpentine dans le Sahara algérien et que les roches de cette nature ne peuvent guère provenir que des régions du Sahara central.

L'atelier de l'ouad Assekkifaf ne devait pas être seulement un point où se travaillaient les roches et où se fabriquaient les instruments de cette époque reculée, ce devait être aussi une importante station habitée. On y trouve en effet d'énormes pierres cylindriques et creuses, dressées, que les Touareg pensent avoir été des mortiers de géants, mais qui pourraient bien n'être que des restes de colonnes, des mortiers de cette taille ne paraissant pas pouvoir être utilisés. Les échantillons provenant de ce lieu, que l'on m'a montrés, de même que les instruments taillés recueillis dans l'ouad Assekkifaf, sont loin d'avoir l'aspect de ceux des ateliers plus au nord et ne dénotent pas une très grande habileté de la part des ouvriers qui les ont exécutés.

L'OUAD TIKHAMALT (PAGE 209). DESSIN DE BOUDIER.

La nature du terrain change aussitôt après l'ouad Assekkifaf, et ce qui restait de calcaire est partout remplacé par des grès de couleur grise ou brune au milieu desquels je recueille d'assez nombreux fossiles; parmi les plus remarquables il convient de signaler de magnifiques empreintes de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

MON CAMPEMENT À TIMASSÂNINE. — DESSIN DE BOUDIER.

Lepidodendron. Nous relevons sur le sommet d'un petit gour un cimetière dominé par la sépulture d'un des fils d'El Hadj Ikhenoukhen, tombé avec beaucoup d'autres Azdjer sous les coups d'un parti de Ahaggar en 1876 ou 1877 ; plus loin ce sont encore des tombes d'Azdjer, mais la mort de ceux-ci est imputable à un groupe de Chambba et remonte à plus de cinquante ans.

Après avoir traversé des plateaux de grès hérissés de grandes dalles et d'énormes blocs de même nature, nous atteignons enfin l'immense estuaire de l'ouad Tikhamalt, que nous parcourons pendant quelques kilomètres pour aller camper sur le bord septentrional de cette rivière, dans de petites dunes de sable et non loin des lacs temporaires de Saghen.

La végétation — dans le lit des rivières, bien entendu, car il n'y en a aucune trace ailleurs - - est assez belle et se compose surtout des deux espèces de tamarix dont j'ai déjà parlé, l'*ethel* et le *tarfa* ; le premier prend ici de très belles proportions et dépasse souvent 8 ou 10 mètres. Ces arbustes constituent parfois des fourrés épais, au milieu desquels il est difficile de se frayer un passage, surtout avec un convoi.

Une quantité de petites plantes naissantes, parmi lesquelles domine le *tanekfaïte*[1], prouvent que la pluie, aidée de l'éternel et chaud soleil du Sahara, suffit pour donner ici rapidement de beaux pâturages.

Le drinn est aussi représenté par de très nombreuses touffes, mais qui sont actuellement sèches et dures. Dans les années de sécheresse — si communes dans ce pays — les chameaux des Touareg se contentent de brouter ce même drinn sec que les miens dédaignent et les feuilles filiformes et salées des diverses variétés de tamarix.

V

Le Tassili des Azdjer. — L'ouad Mihero.

J'avais envoyé en avant, aux campements des chefs azdjer situés non loin de nous, mon guide targui Mohammed pour les aviser de ma présence et pour leur répéter ce que leur avaient déjà dit mes lettres de janvier 1893. A cette époque j'avais chargé Ouan-Titi de les leur faire parvenir et j'avais été informé que ce targui Ifoghas avait parfaitement tenu sa promesse et remis, presque aussitôt après mon départ, les missives entre les mains de leurs destinataires. J'avais en outre appris qu'Ikhenoukhen, chargé de répondre, avait prié Ouan-Titi d'emporter les lettres à Ghadamès pour me les faire adresser à Biskra. Ouan-Titi, fort préoccupé par la razzia de l'été 1893, dans laquelle sa tribu et lui-même avaient perdu 800 chameaux et une vingtaine de combattants, n'avait pas encore pu s'acquitter de la commission qu'il avait acceptée.

Le rôle de Mohammed était donc fort simple, et il ne s'agissait plus pour nous que d'attendre son retour. A tout hasard je fis dresser - au moyen de la bâche qui me servait à recouvrir mes bagages, et avec des pieux appartenant à la famille d'Abd er-Rahman et qui étaient abandonnés momentanément au milieu d'une touffe d'ethel de l'ouad - - une grande tente pour abriter les Touareg au cas où ils se décideraient à venir. Leurs tentes sont en effet près de nous, à une quinzaine de kilomètres en amont dans la rivière.

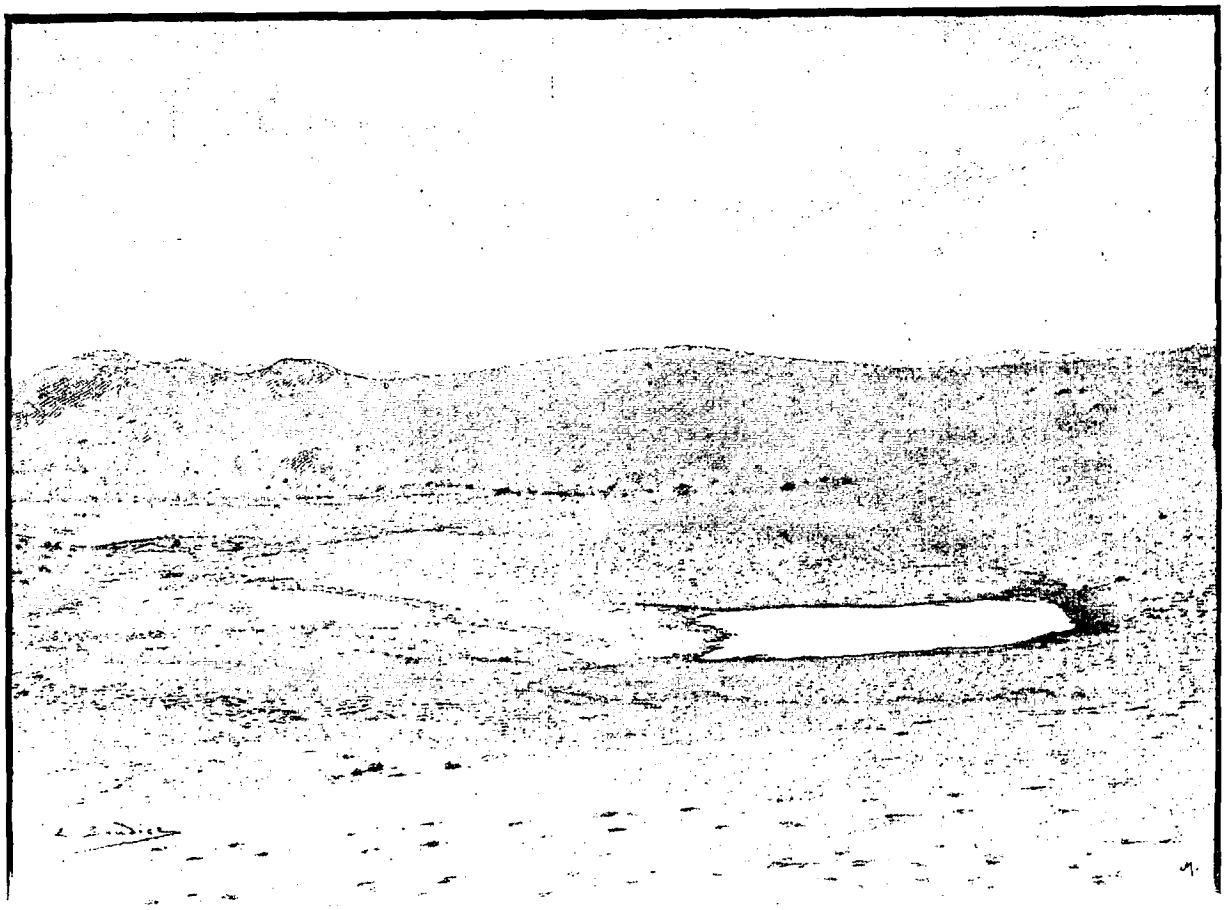
1. *Tanekfaïte, Diplotaxis Duveyrierana.*

*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'ouad Tikhamalt a ici une largeur de près de 3 kilomètres; son lit est couvert de la végétation dont j'ai parlé plus haut, et moucheté pour le moment d'assez nombreuses laissées de crues.

Les premiers visiteurs que nous recevons sont des serfs (amghad), campés tout près de nous dans les fourrés voisins, où ils laissent paître leurs troupeaux de chèvres, de moutons et d'ânes. Ils ne parlent pas l'arabe et viennent au nombre de quatre — deux hommes et deux femmes — nous mendier des vivres ou des cadeaux. A demi couchés sur le sable, ils écoutent, dans une sorte de ravissement, des Chambba de mon escorte jouer de la flûte, et les femmes poussent de temps en temps des *you you* retentissants à la façon des femmes arabes. Les



MECHERA OU RÉSERVE D'EAU DOUCE. — DESSIN DE BOUDIER.

Touareg en effet ne pratiquent point cet instrument, et déjà dans mes précédentes rencontres avec eux j'avais été frappé de l'attention avec laquelle ils écoutaient les concerts de flûte qui font la joie et qui sont la spécialité des Chambba, tribu qui compte de nombreux musiciens, doublés de véritables trouvères improvisant des chansons parfois pleines de poésie et d'entrain.

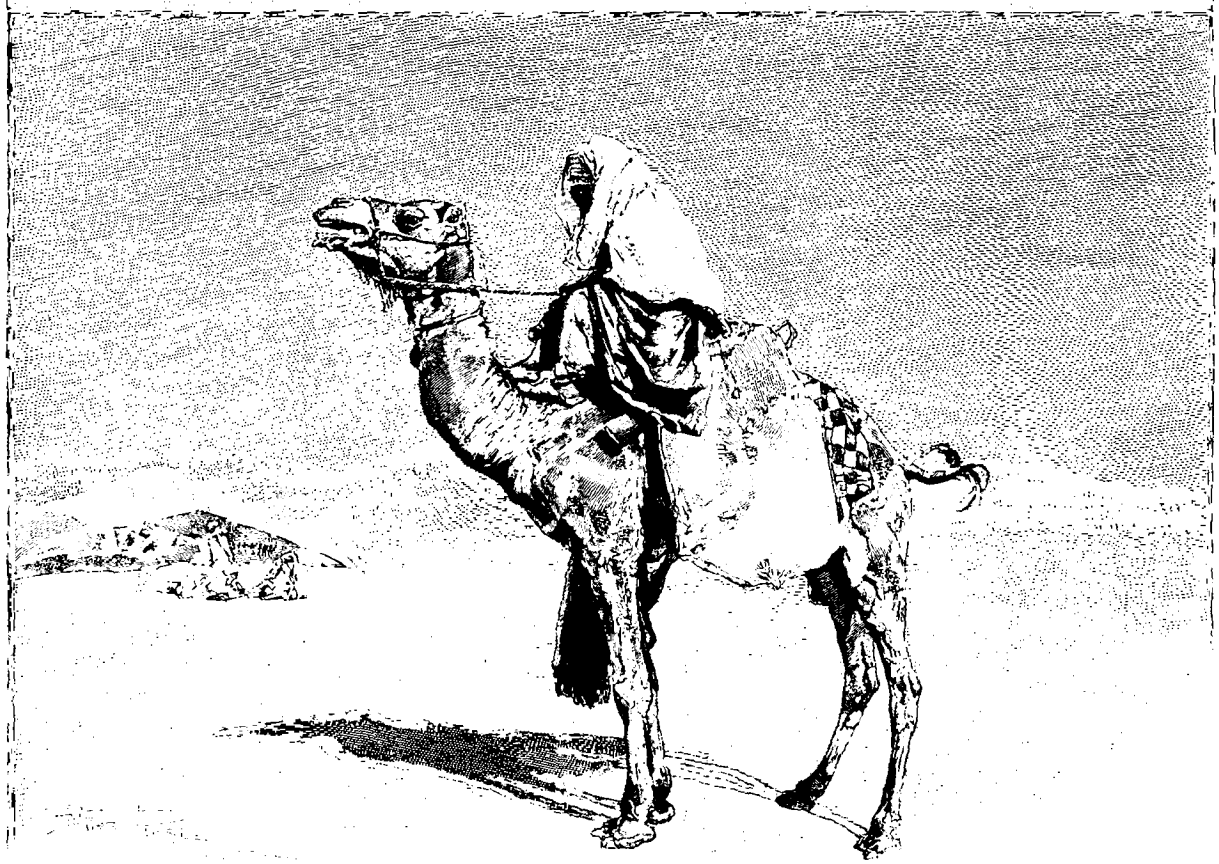
Les tentes de ces serfs ne sont pas tout à fait semblables à celles des nobles (*djouad*), en ce sens qu'au lieu de peaux tannées, les premiers emploient comme toiture des branches feuillues de tamarix ou des bottes de drinn. Les parois de ces sortes de gourbis sont garnies de la même façon.

Les notables vont venir, c'est du moins ce que m'apprend Mohamed ag Yemma, qui descend de sa monture et les précède seulement de quelques instants.

Défilant au milieu des touffes et s'avançant à grande allure sur leurs mehara élancés et la plupart de couleur claire, les chefs, accompagnés de leur suite, s'approchent rapidement, formant un tableau merveilleux. Ces dix-huit ou vingt cavaliers armés, couverts d'ornements bizarres, mettent lentement pied à terre devant la tente qui a été élevée à leur intention. Guedassen et Ikhenoukhen sont en avant du groupe général, ce dernier sur un mehari de race, extrêmement fin, et dépassant en beauté tous ceux qu'il m'a été donné de voir pendant mon séjour dans le Sahara central.

On pourrait penser que mon devoir était d'aller recevoir ces arrivants, de leur présenter mes compliments et de les assurer du plaisir que devait me causer leur venue à ma tente. Point du tout, et tel n'est pas le cérémonial targui en pareille occurrence; je devais au contraire ne point paraître, laisser le temps à tous ces gens de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



TENTE DRESSÉE POUR RECEVOIR LES CHEFS AZDJER. — MOHAMMED BEN IKHENOUKHEN. — GRAVURE DE DEVOS.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mettre pied à terre, de réparer les désordres causés par la course dans leur toilette, car c'est un point auquel ils attachent une grande importance, et ils ne paraissent jamais, du moins en ambassade, sans une mise très soignée. Il me fallait les laisser s'installer commodément, soit sous la tente, soit couchés ou accroupis sur le sable, planter irrégulièrement leurs lances dans le sable derrière eux, etc. Ainsi ai-je fait suivant la coutume, et tout cela s'est accompli sans la moindre parole échangée entre eux et mes gens. Seul Abd er-Rahman, Targui comme eux, s'était avancé et les avait salués, puis s'était couché sur le sable auprès d'eux sans proférer une syllabe.

Ce n'est qu'assez longtemps après leur arrivée que je vais saluer les notables et leur adresser quelques mots de bienvenue. Un de mes hommes, prenant la parole au nom des Chambba de l'escorte, leur indique, en un assez long discours, nos intentions pacifiques et le désir qu'ont les Arabes de vivre en paix avec les Touareg et de les voir venir commercer chez eux en toute sécurité. Il n'est répondu que quelques mots insignifiants aussi bien à ma courte improvisation qu'au véritable discours de mon Chambbi, factum rédigé suivant toutes les règles de l'art musulman, qui veut que l'on commence et que l'on finisse toujours ces sortes d'allocutions par d'interminables formules religieuses où toutes les qualités de Dieu sont successivement énumérées.

Après ces préliminaires il est d'usage de ne point s'occuper d'affaires le premier jour. Nous nous bornons donc à laisser les Touareg converser entre eux et avec nos hommes d'escorte, pendant que l'on tue un des chameaux du convoi qui va servir à leur offrir une *diffa*[1], plantureuse pour le pays, bien qu'en dehors de la chair de l'animal il ne doive y figurer que du kouskouss et des dattes.

Les gens en face desquels je me trouve font partie de la fraction des Aouraghen, et parmi eux figurent les notables ou chefs de la confédération des Azdjer, y compris l'*amenokal* ou chef suprême. La confédération compte quatre notables principaux qui sont Guedassen, Moulay ag Khaddadj, Mohammed ben Ikhenoukhen et Anakrouft. Le seul que je n'aie pas vu est ce dernier, parti un mois plus tôt pour un voyage dans l'Aïr, accompagné de quelques-uns de ses clients.

Guedassen, l'amenokal actuel, affilié à la secte hostile aux Européens des Senoussi, est un homme jeune, violent, vigoureux, à mine plutôt sombre et à l'air renfrogné ; il voit ma venue d'un mauvais œil et ne se gêne pas pour me le dire; son désir serait de ne voir aucun Européen pénétrer sur son territoire, et sa crainte est de penser que les Français ont des visées sur la partie du Sahara qu'il occupe et qu'ils viendront un jour ou l'autre s'en emparer.

J'ai combattu vivement cette idée, en lui démontrant que nous n'avions nullement besoin de nous installer dans un désert de pierres, infertile et inhabitable pour tout autre que pour eux.

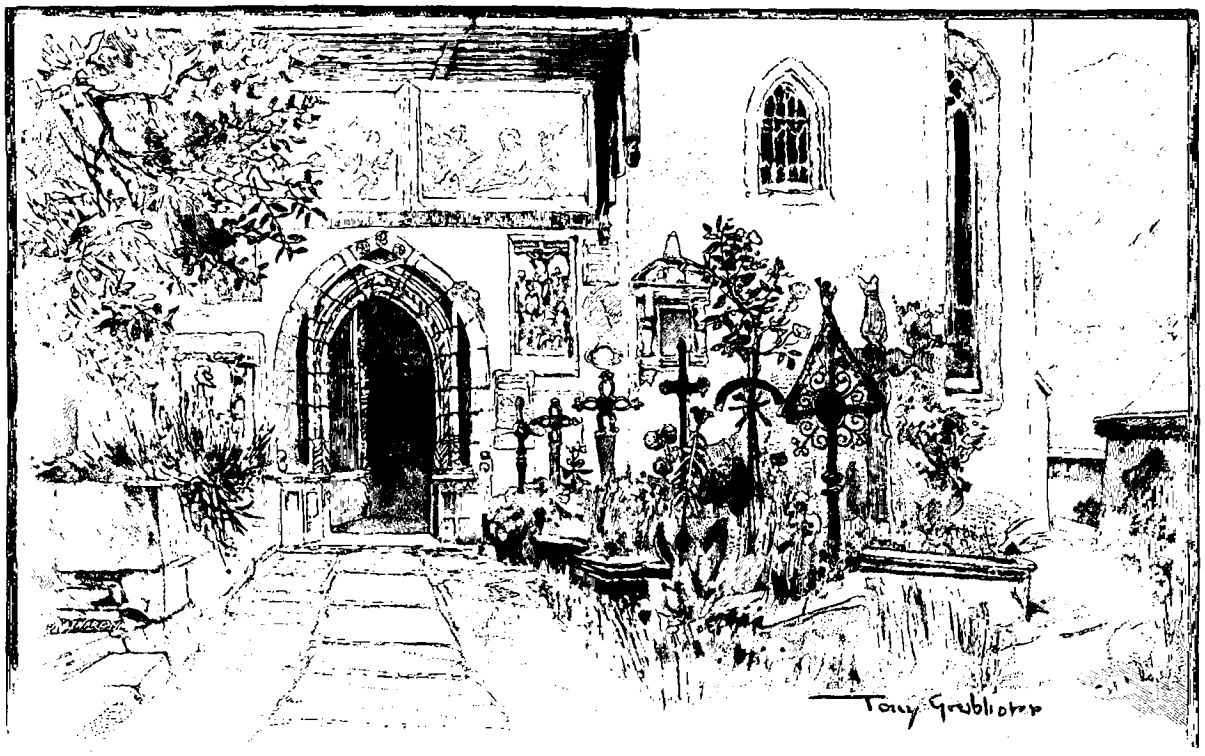
Guedassen n'apporte aucune aménité dans les discussions. Par sa parole brève et agitée il tend à rompre les négociations plutôt qu'à chercher un moyen de tourner les difficultés qui peuvent se présenter. Il parle toujours sur un verbe très haut, peut-être parce que sa surdité est presque complète et qu'on ne peut se faire entendre qu'en criant à tue-tête. Quoi qu'il en soit, c'est un personnage peu sympathique.

1. *Diffa*, repas offert à des hôtes.

(*A suivre.*) F. FOUREAU.

TABLE D'HÔTE DANS LE SAHARA. — DESSIN DE J. LAVÉE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



ÉGLISE ET CIMETIÈRE DE HALLSTATT. — DESSIN DE TONY GRUBHOFER, GRAVÉ PAR MAYNARD.

A TRAVERS LE SALZKAMMERGUT[1],

PAR M. AUGUSTE MARGUILLIER.

Voici enfin le chalet et l'abreuvoir rustique en bois avec le frais et perpétuel gazouillis de sa fontaine. Reposés un peu, nous montons au sommet, encore éloigné d'un quart d'heure, à travers des terrains rocailleux et des pâturages tout rouges de roses des Alpes. La vue y est superbe et des plus étendues. Immédiatement devant nous s'élèvent toutes droites dans le ciel les gigantesques et âpres pyramides grises des Donnerkogeln, et brusquement à la suite, vers le sud et l'ouest, s'étend l'espace immense au fond duquel, au delà de renflements et de sommets sans nombre perdus dans le poudroiement d'or du couchant, se découpe sur l'horizon empourpré toute une file de hautes montagnes couvertes de glaciers : la chaîne des Tauern depuis Radstadt en Pongau jusqu'à Fusch en Pinzgau; plus loin encore, les pics neigeux du Gross-Glockner, du Wiesbachhorn, du Gross-Venediger, de l'Uebergossene-Alpe. De l'autre côté, vers l'est, voici au contraire, tout près de nous à la suite des Donnerkogeln, les différentes pointes du Dachstein avec ses grands champs de neige, puis quantité de sommets diversement déchiquetés, et au bas — contraste saisissant et délicieux — la verte vallée de Gosau déjà plongée dans l'ombre, entourée de ses collines boisées, avec ses maisons éparpillées dans la plaine. Enfin, si l'on s'avance un peu sur le versant qui descend de ce côté, le spectacle va se compléter : soudain à nos pieds, enfermé entre de hautes forêts comme au fond d'une coupe verte, le lac de Gosau apparaît tranquille et endormi, reflétant comme un miroir les sommets du Dachstein, puis, un peu plus loin, une flaque formée par l'élargissement du torrent, et enfin, plus haut, tout au pied de l'énorme massif, un second lac plus petit et tout sombre.

Le calme et la brume du soir enveloppent tout cet admirable paysage; seules les clochettes des vaches tintent au loin et ajoutent à la poésie mystérieuse du crépuscule noyant peu à peu tous les sommets. C'est là qu'il faut relire les beaux vers de *la Solitude* de Lamartine; c'est là que l'on comprend bien ce large et noble chant d'enthousiasme et d'adoration poussé vers le Créateur :

Et toute la nature est un hymne à ta gloire!

Mais la nuit vient; nous redescendons au chalet tout en faisant de gros bouquets de roses des Alpes, et, avant d'aller goûter un repos bien mérité, nous prenons avec appétit un souper rustique mais sain, en plein air, à la clarté de la lune qui baigne tous les objets alentour de sa douce et mystérieuse clarté.

1. *Suite. Voyez tome Ier, p.* 33, 45, 49, 61, 73 *et* 201.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le lendemain, au point du jour, quel autre féerique spectacle! Le lever du soleil s'annonçant à l'orient par une lumineuse aurore, et vis-à-vis, là-bas, au-dessus des brouillards des vallées, les pics et les glaciers lointains, d'abord bleuâtres, se colorant d'une lueur violette, puis rose, infiniment tendre; les champs de neige du Dachstein se teignant de rose à leur tour; l'horizon, à l'est, s'enflammant toujours davantage; et enfin le soleil montant avec lenteur derrière les dentelures des montagnes, embrasant les rochers des Donnerkogeln d'un reflet rouge sombre d'incendie. Tout s'éveille, et les clochettes des vaches qui se lèvent dans les pacages où elles ont passé la nuit semblent sonner plus joyeusement sous le ciel clair, dans l'air frais du matin.

Les troupeaux, en effet, restent ici tout l'été. D'après une vieille coutume, c'est le jour de la Saint-Urbain (25 mai), quand la neige a commencé à fondre sur les pâturages de la montagne, qu'on les y mène, une ou deux « vaches conductrices » dans chaque troupeau, ayant au cou une clochette assez grosse, de forme un peu aplatie et d'un son particulier. On s'arrête d'abord aux chalets inférieurs. Trois semaines plus tard seulement, à la Saint-Vit (15 juin), on gagne le haut de la montagne pour y rester jusqu'à l'automne.

Les travaux domestiques là-haut sont faits principalement par des femmes; le *halter*, garçon qui s'occupe spécialement des brebis et des chèvres, n'est que l'aide de la *schwoagerin* ou *sennerin*. Celle-ci dirige, réprimande, veille à tout, en prenant la plus grande part de l'ouvrage : il faut tenir la hutte propre et rangée, s'occuper du lait et de sa répartition entre les propriétaires des bestiaux, nettoyer les étables, surveiller les vaches, gravir les pentes escarpées inaccessibles aux troupeaux pour y recueillir le peu d'herbe qui s'y trouve afin que le bétail ait du fourrage en cas de nécessité, de neige imprévue, etc. Pour cela, il faut des filles robustes, et il ne les faut pas trop jeunes, car cet isolement dans la montagne, où surviennent parfois un bûcheron, un chasseur ou un braconnier, pourrait être pour elles plein de dangers. Aussi ne vous attendez pas, par une poétique illusion, à voir apparaître là-haut, comme dans le charmant opéra d'Adam, de fraîches et jolies paysannes naïves; vous serez accueilli au contraire, la plupart du temps, par de rustiques personnes, solidement bâties, à la peau durcie et hâlée, pour qui le printemps de la vie est bien passé et qui « s'y connaissent ». D'ailleurs, de braves filles.

Et comme elles chantent bien!... S'il n'y a pas là de société cosmopolite pour les effaroucher, et que vous ayez su vaincre leur réserve et gagner leur confiance, alors la poésie va reprendre ses droits! De bonne grâce, elles vous égrèneront tout le répertoire en honneur dans les chalets. Ce sont des mélodies à deux voix, très chantantes, respirant, comme les *lieder* populaires allemands, une poésie douce et rêveuse, et s'achevant par des modulations à la tyrolienne où s'épanche toute la joie de vivre au milieu de cette belle nature.

Accompagnées par une cithare, deux filles, avec des voix fraîches et un sentiment musical qu'on ne s'attendrait pas à trouver dans ces rudes paysannes, entonnent l'harmonieuse mélodie; avec une admirable expression où passe toute leur âme, le chant se déroule, vous enveloppant d'un charme très doux :

Auf da Alm, da is so wunderschön, [gel'n;	Sur l'Alpe, c'est si admirable!
Siacht ma d'Röserln blüah'n, siacht ma d'Sunn auf-	On voit les petites roses fleurir, on voit le soleil se lever;
Auf da Alm, da is so wunderschön,	Sur l'Alpe, c'est si admirable!
Blüah'n die Röserln dort gar so schön!	Les petites roses y fleurissent si belles!
Auf da Alm, da is ma freili hoch,	Sur l'Alpe, on est haut, certes;
Kann ma obi schau'n in das tiafe Loch,	On peut plonger du regard dans l'abîme profond;
Auf da Alm, da hob'n alli Leut'	Sur l'Alpe, tout le monde
In das Himmelreich niama weit.	N'a plus loin jusqu'au ciel.

et là-dessus, après chaque couplet, une suite de vibrants *hol la di ä* à la tyrolienne, où se mêle avec une merveilleuse souplesse la voix de tête à celle de poitrine, et lancés avec l'exubérance de ces riches natures, achèvent de vous griser aussi d'une émotion accrue encore par le grandiose panorama déployé sous vos regards, l'horizon infini, et cet imposant silence des sommets où les voix montent si fraîches et si sonores dans l'air.

Mais cette bonne vie simple et saine sur les hauteurs ne peut pas durer toujours : quand les brouillards montent de la vallée et que le vent devient plus froid, alors a lieu le retour des troupeaux. Cela s'étend de la Saint-Michel (29 septembre) à la Sainte-Thérèse (15 octobre). Comme le jour du départ pour la montagne, celui de la rentrée au village est un grand jour de fête dans la vie fatigante de la *sennerin*, mais seulement s'il n'est arrivé malheur à aucune tête du troupeau. Alors elle revêt ses plus beaux vêtements et orne son chapeau des dernières fleurs des Alpes; elle pare tous les bestiaux, petits et grands, de rubans de mille couleurs, de clinquant, de couronnes de feuillage entrelacées aux cornes; et le cortège descend ainsi vers la vallée, la *sennerin* marchant fièrement en tête, les « vaches conductrices » suivies de toutes les autres et des taureaux faisant sonner leurs clochettes aux timbres différents; derrière vient le gardeur des chèvres, des moutons et des porcs avec son troupeau plus modeste. Et c'est un concert de mugissements, de bêlements, de grognements et de sonnailles tout le long des pentes jusqu'au village, où on les reçoit avec des cris joyeux. La belle vie libre dans la montagne est finie pour sept mois; et si, le dimanche suivant, il y a à la *restauration* du village un « bal de chalet », l'impression est moitié joyeuse, moitié mélancolique.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mais descendons, nous aussi, et rejoignons le lac de Hallstatt. Au sud-ouest de la nappe liquide, tout au bord, est le bourg qui lui a donné son nom. C'est en cette partie que le lac est le plus beau et revêt tout son caractère imposant : l'eau d'un vert sombre est encadrée par des montagnes hautes de 1 900 à 2 100 mètres, couvertes de noires forêts de sapins, et, vis-à-vis de Hallstatt, par les rochers du Sarstein, où se détache le petit château de Grub et au bas desquels court le chemin de fer.

La rive où le bourg est bâti est si étroite, que ses maisons sont collées comme des nids d'hirondelles aux parois du rocher. C'est un spectacle des plus pittoresques, vu du bateau à vapeur qui y conduit de la station du chemin de fer, que celui de ces maisons blanches plaquées au bas sur le fond sombre des montagnes escarpées, et se reflétant dans le vert profond du lac : tableau redoublé qu'on ne se lasse pas d'admirer, une de ces vues caractéristiques qu'on n'oublie plus quand on les a vues. Ne vous fiez pas cependant à ce paisible miroir : quand, par hasard, le vent vient troubler l'habituel reflet qui l'égaie, le caractère sauvage du lac apparaît en entier, et il peut se gonfler en vagues menaçantes et terribles.

GARDIENNE DE CHALET. — DESSIN DE SCHRÖTTER.

A la place où il s'étend, raconte la légende, existait jadis une grande ville, Cervusau, dominée par le puissant château de Stutato sur la cime d'une montagne. Les habitants s'adonnaient à la culture et à l'exploitation des mines; non seulement on trouvait du sel dans le voisinage du château, mais aussi du fer, du plomb, et même de l'argent et de l'or, ainsi qu'en témoigne encore aujourd'hui le nom du Goldbach (Ruisseau d'Or) qui coule près de là. Mais, comme il arrive toujours, le trop grand bien-être corrompit les habitants de Cervusau, et Dieu, pour les châtier, les engloutit avec leur ville sous une énorme quantité d'eau, en même temps qu'une source souterraine inondait toute la vallée et formait le lac actuel. Quant à l'orgueilleux château, il tomba en ruine.

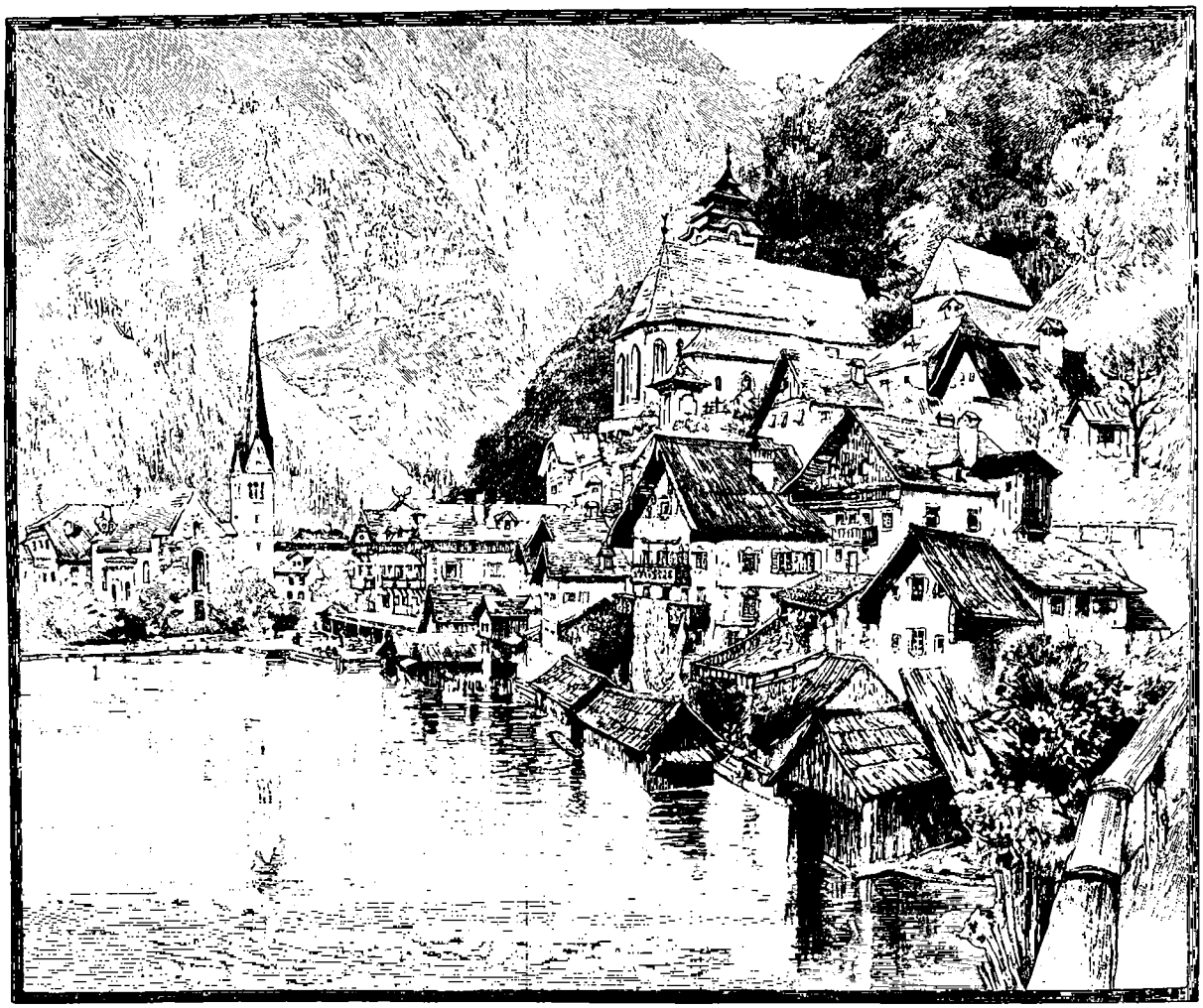
Nous voici dans le petit village, élevé par l'impératrice Élisabeth, femme d'Albert Ier, au rang de bourg, en 1311. Il est bien peu important en comparaison de sa devancière Cervusau, car il ne compte que 790 habitants. D'étroites ruelles, semées d'escaliers et de sombres passages voûtés, grimpent en serpentant entre les maisons, parmi de petits jardins suspendus, moins merveilleux sans doute, mais non moins pittoresques que ceux de Babylone. A cause de ce manque de place, c'est sur le lac, comme à Traunkirchen, qu'a lieu la procession de la Fête-Dieu, et l'on peut s'imaginer avec quel aspect encore plus imposant dans ce cadre grandiose.

Au milieu même du bourg, une haute et belle cascade, formée par deux torrents qui tombent au flanc de la montagne, et dont le murmure incessant vous accompagne, ajoute encore au romantisme du lieu.

La vieille église catholique, un édifice gothique datant de 1320, à la tour malheureusement tronquée, domine le groupe des habitations. Un beau portail de marbre rouge surmonté de fresques du xve siècle nous arrête quelques instants à l'extérieur. L'intérieur, divisé curieusement d'un bout à l'autre en deux parties égales, offre d'assez bonnes peintures murales modernes, et dans le sanctuaire, côte à côte, deux autels à volets de style gothique, l'un tout récent, provenant de l'école professionnelle qui existe à Hallstatt même, l'autre du commencement du xvie siècle et des plus intéressants, quoiqu'il ait été gâté par des adjonctions d'ornements rococo à la partie supérieure et par quelques suppressions encore plus regrettables.

Haut de 8 mètres et large de 5 les vantaux ouverts, il représente dans un relief central, sous des baldaquins élégants, Marie avec l'enfant Jésus, adorée et couronnée par des anges, entre sainte Catherine et sainte Barbe. Une première paire de volets, sculptée des deux côtés, offre huit bas-reliefs représentant des scènes de la vie de Marie; la seconde paire est peinte et représente quatre épisodes de la vie de la Vierge et quatre de la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



HALLSTATT (PAGE 215). — DESSIN DE TONY GRUBHOFER, GRAVÉ PAR MAYNARD.

vie de Jésus-Christ. Le retable s'achève en flèches élancées où, sous des baldaquins, se voient des saints dominés par le Christ bénissant. La prédelle, qui représentait autrefois, paraît-il, la Nativité de Jésus-Christ, offre encore aujourd'hui, aux côtés du tabernacle, deux panneaux peints : saint Vincent et saint Laurent. Sur le derrière de l'autel sont peints le Jugement dernier et, plus bas, saint Pierre et saint Paul tenant le Saint Suaire. Les sculptures de cet autel sont dues à un certain Léonard Astl. Les peintures, très remarquables, d'un coloris foncé, qui sont au côté intérieur des seconds volets, décèlent l'influence de Dürer et de l'école de Nuremberg; celles de l'autre côté et du derrière de l'autel sont bien inférieures comme composition et comme couleur.

Autour de l'église, un étroit cimetière qui s'avance en terrasse au-dessus du lac presse ses tombes fleuries et ses croix en fer forgé surmontées parfois d'un petit toit abritant une image pieuse. Quel doux lieu de repos pour les pauvres morts que ce site tranquille à l'ombre de ces hautes montagnes! Et cependant, faute de place encore, ils n'y dorment pas en paix : au bout de huit ans, on les exhume. Dans la crypte d'une petite chapelle qui domine le cimetière, et où se lit la date de l'an 1000, quantité de crânes sont alignés, portant chacun un nom et une date; lugubre et saisissant contraste avec l'exubérance de la vie au dehors, la splendeur du superbe panorama auquel ensuite se délectent nos yeux.

En redescendant dans la direction du sud, voici l'église protestante, construction moderne qui élance sa fine flèche gothique au bord du lac; et, plus loin, le hameau de Lahn au pied du gigantesque Hirlatz (1959 m.) qui, d'octobre à mars, lui cache complètement le soleil (il en est d'ailleurs ainsi pour Hallstatt du 17 novembre au 2 février, et c'est à cette circonstance qu'on attribue le triste état des crétins qu'on rencontre ici). A Lahn se trouvent les salines dont nous avons déjà fait mention, alimentées par une mine située en arrière de Hallstatt, qui fournit chaque année environ 1 900 000 hectolitres d'eaux salées dont le cinquième seulement est ici converti en sel, dans une seule chaudière, et le reste à Ischl et à Ebensee.

(*A suivre.*)

AUGUSTE MARGUILLIER.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

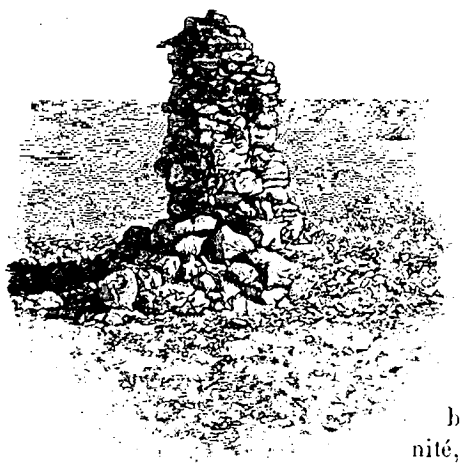
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

GROUPE DE FEMMES TOUAREG.
DESSIN D'A. PARIS, GRAVÉ PAR DERBIER.

MA MISSION CHEZ LES TOUAREG AZDJER[1],

PAR M. F. FOUREAU.

V (*suite*).



UN « DJEDAR[2] ».

MOULAY AG HADDADJ n'a du reste que voix consultative, comme tous les notables autres que l'amenokal. Il s'est donné du mal pour me servir, sans réussir du reste, mais enfin je dois reconnaître qu'il est très bien disposé en faveur des Européens. Son principal défaut est certainement d'être le plus mendiant — et ce n'est pas peu dire — non seulement parmi les notables, mais aussi parmi tous les Touareg avec lesquels j'ai été en relations.

Mohammed ben Ikhenoukhen, l'un des chefs les plus influents, n'est autre que le fils de l'ancien émir des Azdjer, El-Hadj Ikhenoukhen, le compagnon et le protecteur de Duveyrier, l'illustre voyageur saharien que les Arabes et les Touareg nommaient *Si Saâd*.

Mohammed ben Ikhenoukhen, plus âgé que Guedassen, mais beaucoup moins que Moulay, est aussi affable et aussi digne que l'amenokal est brutal et emporté. Ses manières et sa parole sont moelleuses et remplies d'aménité, et sa façon de discuter est constamment empreinte d'une grande douceur.

J'ai eu en lui un auxiliaire précieux qui, s'il était libre, m'accorderait assez facilement tout ce que je demande. Non seulement il est un des plus influents parmi les notables, mais encore il est considéré comme un saint homme et vénéré comme un peu marabout. Il donne beaucoup et hospitalise nombre de gens qui souvent ne le viennent visiter que pour se faire nourrir ou pour demander des cadeaux. On me disait là-bas que fréquemment il envoyait ses chameaux à Ghât ou à Ghadamès chercher de la farine ou du blé, uniquement pour distribuer ces denrées aux plus pauvres de ses clients ou de ses concitoyens ou même de ses visiteurs. Mohammed ben Ikhenoukhen passe pour fort riche, il a en effet d'assez nombreux troupeaux et des maisons à Ghât.

Le lendemain, dès le matin, Abd er-Rahman, très soucieux de m'aider, et Ag Yemma viennent me donner leur avis sur la façon de traiter mon affaire avec les Kebar et me mettre au courant des conversations qu'ils ont

1. *Suite. Voyez tome Ier, p.* 193 *et* 205.

2. *Tas de cailloux, dans le désert.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pu saisir depuis hier. Il paraîtrait qu'on serait assez disposé à me laisser circuler dans le pays, mais beaucoup moins décidé à m'aider à le traverser, à cause de la saison, à cause de la nécessité dans laquelle je serais de nourrir et d'hospitaliser tous les indigènes répandus sur la route, etc., et surtout à cause de la haine instinctive de tous ces gens pour le *Roumi* et de leur crainte d'un envahissement ultérieur possible.

Après avoir répété à ces deux hommes mes desiderata, dont ils vont faire part aux notables, déjà très suffisamment renseignés d'ailleurs, je décide qu'il y aura grande réunion d'affaires dans l'après-midi.

L'assemblée se tient sur le sommet d'une petite dune dont nous occupons toute la surface. Tout le monde est accroupi, et c'est dans ces conditions que je prends la parole à peu près dans ces termes :

« Je suis un voyageur curieux de visiter des pays nouveaux, d'en étudier la flore, la faune, la constitution géologique, d'entrer en relations avec les races qui les habitent. J'ai déjà depuis de longues années sillonné de mes itinéraires toute la partie nord du Sahara et je veux maintenant en parcourir la partie centrale et m'avancer au milieu de vos tribus jusqu'au pays d'Aïr, qui vous touche au sud. D'autres voyageurs ont déjà visité cette région de l'Aïr, mais ils l'ont atteinte par les voies de l'est, notamment par Ghât; je vous demande donc en conséquence de me diriger par des voies nouvelles, l'ouad Tikhamalt, l'ouad Mihero, l'ouad Dider, jusqu'à la rencontre de la grande route des caravanes qui conduit à Aghadès. Le gouvernement de mon pays ne souhaite qu'une chose : vivre en bonne intelligence avec vous et vous voir venir en toute liberté et en toute sécurité sur nos territoires lorsque vous en éprouverez le désir ou le besoin. Je ne suis point un commerçant, mais seulement un curieux, un voyageur scientifique qui vous demande votre protection sur toute l'étendue de votre territoire. Vous avez autrefois accueilli et guidé un de mes compatriotes qui était en même temps un de mes amis, *Si Said* (Duveyrier). Je vous demande d'agir de la même façon vis-à-vis de moi. Vous êtes libres de parcourir l'Algérie comme il vous plaira, et le Gouvernement français vous y assurera une sécurité absolue; en revanche, je sollicite de vous la réciprocité et vous prie de me convoyer sans encombre dans le pays des Azdjer. J'ai amené ici avec moi des Chambba qui me servent d'escorte, mais dès que vous m'aurez donné une réponse favorable, je congédierai mes Arabes en vous demandant de me fournir des hommes de votre tribu comme chameliers, et de me louer des chameaux, suivant la coutume, afin que je puisse continuer mon voyage. Vous aurez ainsi trouvé un large bénéfice à mon passage dans vos campements. En résumé, me faire traverser le pays des Azdjer pour me permettre d'atteindre l'Aïr, tels sont mes desiderata. »

Après cet exposé commencent de très longues discussions auxquelles tout le monde prend part et qui ne laissent pas d'être très confuses, attendu qu'on y parle de tout en même temps que de mes affaires. De nombreuses objections auxquelles je réponds au fur et à mesure sont présentées par les uns et par les autres, surtout par Guedassen. On craint une concurrence commerciale; on ne serait pas éloigné de croire à une prise de possession du pays dans l'avenir par des troupes françaises; on me parle de l'éventualité d'un chemin de fer qu'on croit désiré par nous et devant traverser le pays, fait qui effraye plus que tout; on me rappelle des chameaux autrefois razziés sur les Azdjer par nos tribus du Souf et qui n'ont pas été restitués; à ces diverses objections viennent s'en joindre d'une autre nature. La saison des caravanes est passée; le pays où commandent les Azdjer ne s'étend point jusqu'à l'Aïr; je trouverai de nombreux campements sur ma route et — pour observer les coutumes — je devrai nourrir en passant tous les gens qu'ils renferment; il me faudrait donc une énorme quantité de provisions de bouche; le pays n'est pas sûr et l'on doit s'attendre à rencontrer des bandes de pillards contre lesquelles il faudra combattre.

Je n'étais pas libre de hâter la discussion des Touareg, qui sont toujours extrêmement lents à prendre une décision; aussi me fallut-il patienter jusqu'au moment où, tous les notables s'étant mis à peu près d'accord, ils me firent part des résolutions suivantes :

Guedassen accepte enfin, après d'interminables hésitations, de me laisser traverser le territoire des Azdjer en payant le droit dit *hadda*, qui n'a rien de commun comme *quantum* avec celui que versent les caravanes des commerçants, mais qui s'applique aux Européens et qu'avait soldé jadis Duveyrier. Le territoire des Azdjer ne s'étendant point jusqu'à l'Aïr, Guedassen ne s'engage à me faire conduire que jusqu'au mont Anahef, qui se trouve à peu près par 23 degrés de latitude nord : telle est la limite méridionale extrême qu'il fixe lui-même à l'étendue de son pouvoir. Après ce point il n'est plus chez lui et entend décliner toute responsabilité. Je devrai prendre avec moi pendant toute la durée de ma marche chez les Azdjer le notable Moulay ag Khaddadj qui me servira de porte-respect et de guide, et qui sera l'intermédiaire pour ainsi dire officiel avec les populations que je serai appelé à rencontrer.

Quant à la question que je leur ai posée à propos des chameliers et des animaux de convoi à prendre en location chez eux, ils répondent qu'ils ne peuvent actuellement me fournir des chameaux; leurs animaux sont trop maigres, trop éprouvés par la longue sécheresse qui a presque anéanti les pâturages, et ne sauraient dans ces conditions supporter les fatigues d'un long voyage. Je devrai donc conserver mes chameaux de bât venus avec moi d'Algérie. On me fournira des hommes qui me serviront de chameliers et que je payerai à raison de deux douros ghâti (5 francs) par jour.

Il est inutile de dire avec quel plaisir j'acceptai toutes les conditions qui m'étaient imposées. J'étais heureux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'avoir obtenu ce que je demandais et il me semblait vraiment que je venais de remporter une brillante victoire; je voyais tout en rose, comme il est de règle en pareille occurrence, et j'entrevoyais déjà par anticipation dans un rêve doré l'horizon de l'Aïr; j'avais oublié, moi vieux Saharien, que j'étais dans le pays du mirage.

Le lendemain matin, les notables devaient me quitter, rentrer à leurs campements de façon à m'y précéder d'une journée, mais auparavant il me restait à leur faire l'importante distribution de cadeaux sur lesquels ils comptaient.

Les trois principaux notables, indépendamment des cadeaux en argent, reçurent des tapis haute laine venant d'Algérie et qui sont très recherchés par les Touareg, qui n'en fabriquent pas; en outre je leur donnai des étoffes de soie rouge, bleue et noire; je joignis à cela, et pour Guedassen qui m'avait manifesté le désir de les recevoir, un mehari et un chameau étalon de mon troupeau. Tous les autres ne reçurent que de l'argent et des ceintures de laine rouge, article fort apprécié par ces gens, qui ne se les procurent pas facilement.

Je versai aussi les 500 francs pour mon droit de passage dont j'ai parlé plus haut.

Tous ces cadeaux additionnés formaient un total respectable, qui écornait très notablement mes crédits.

Abd er-Rahman, dont il faut louer hautement les services, avait dit à l'amenokal des Azdjer avant le départ : « Nous te confions ce Français que je connais depuis longtemps, mais sache que la France a *l'oreille tendue* vers lui, que Ghadamès a aussi les yeux sur lui, et que les Chambba qui rentrent à leurs tentes n'oublieront pas qu'ils l'ont laissé avec trois des leurs dans vos mains, si par hasard il ne revenait pas! Ainsi prenez bien garde! » Guedassen lui avait répondu : « Sois sans crainte, il voyagera chez nous en sûreté et nous lui assurons notre protection ».

Les préparatifs de départ des notables furent très longs, comme toujours du reste, et je dus leur donner le déjeuner encore ce jour-là. Leur troupe, en me quittant, était fort pittoresque; les chameaux de leurs serviteurs, chargés de mes présents, précédaient un peu le groupe des chefs, Moulay et Ikhenoukhen étant restés les derniers pour me dire au revoir avant d'escalader la haute selle de leurs fins mehara.

Ils s'éloignèrent enfin et j'eus le loisir de procéder à l'organisation de mon convoi.

Je ne pouvais continuer à supporter la solde de tous les hommes qui me restaient et je résolus de les renvoyer en Algérie avec mon courrier et ceux de mes chameaux dont je n'avais plus besoin. Je gardai donc seulement trois Chambba et vingt chameaux et réexpédiai tout le reste à Ouargla.

J'avais pris les noms des cinq chameliers touareg qui allaient être à notre solde, mais je ne possédais encore que deux d'entre eux, les trois autres ne m'ayant rejoint qu'aux campements des notables en même temps que Moulay. Pour ne pas y revenir, je dois dire que ces chameliers ne m'ont servi à rien ou à peu près pendant tout le reste du voyage; ils ne poussaient point le convoi, ils ne chargeaient ni ne déchargeaient les animaux, si bien que toute cette besogne retombait sur mes trois Chambba surmenés, que Villatte et moi nous étions forcés d'aider du reste, eux seuls ne pouvant suffire au travail.

Deux de ces hommes étaient âgés, Moussani et Bakha, les deux frères. Le second était dévoué, et quoiqu'il fût paresseux comme ses camarades, j'aurais plutôt à m'en louer. Quant aux autres, tous jeunes, non seulement ils ne travaillaient pas, mais encore ils se moquaient de nous et nous couvraient d'injures (en langue touareg), surtout aux heures où nous avions des difficultés avec leurs compatriotes.

Le 14 janvier nous reprenons notre marche vers le sud. C'est le lit de l'ouad Tikhamalt qui nous sert de route. La rivière, fort large, a des berges à peu près insignifiantes, de 3 à 4 mètres de hauteur, en roches de grès grisâtre et marron disposées en stratifications horizontales de 12 à 15 centimètres d'épaisseur, ayant tout à fait l'apparence de lames de schiste.

Nous campons à toute petite distance des tentes des notables, dans des dunes qui envahissent ici la partie gauche de l'ouad en un point nommé Afara-n-Ouechecherane. De grands éthel poussent par bouquets sur les petites dunes, et toute une végétation naissante recouvre les portions argileuses du lit de la rivière.

Ce n'est ici qu'une succession de visites à ma tente : notables, amghad, nègres, chacun y passe; les gens s'asseyent, regardent silencieusement d'abord, puis font des questions de tous les genres. On organise même des palabres au sujet de mon voyage et au sujet de choses indifférentes ou tout à fait oiseuses, suivant la coutume de ce peuple. Je ne suis plus chez moi, même dans l'intérieur de ma tente, où du reste il fait très chaud à cause du *chihili*[1] qui souffle avec persistance.

Je reçus la visite des femmes; mais au lieu de faire comme les hommes, qui arrivaient isolés ou par deux ou trois, elles vinrent en un seul groupe d'une vingtaine. D'abord silencieuses et calmes, elles devinrent bientôt gaies et curieuses et visitèrent le campement en s'intéressant particulièrement à ma tente. Quelques-unes d'entre elles avaient entrepris de nous faire prononcer une profession de foi musulmane et s'étonnaient surtout de nous voir, Villatte et moi, couverts de vêtements européens qui leur paraissaient absolument bizarres. Les chefs nous avaient fait du reste la même observation, et Ikhenoukhen surtout me paraissait désireux de me voir revêtir leur costume national.

1. *Chihili*, vent chaud de la région du Sud, vulgairement appelé *sirocco* en Algérie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

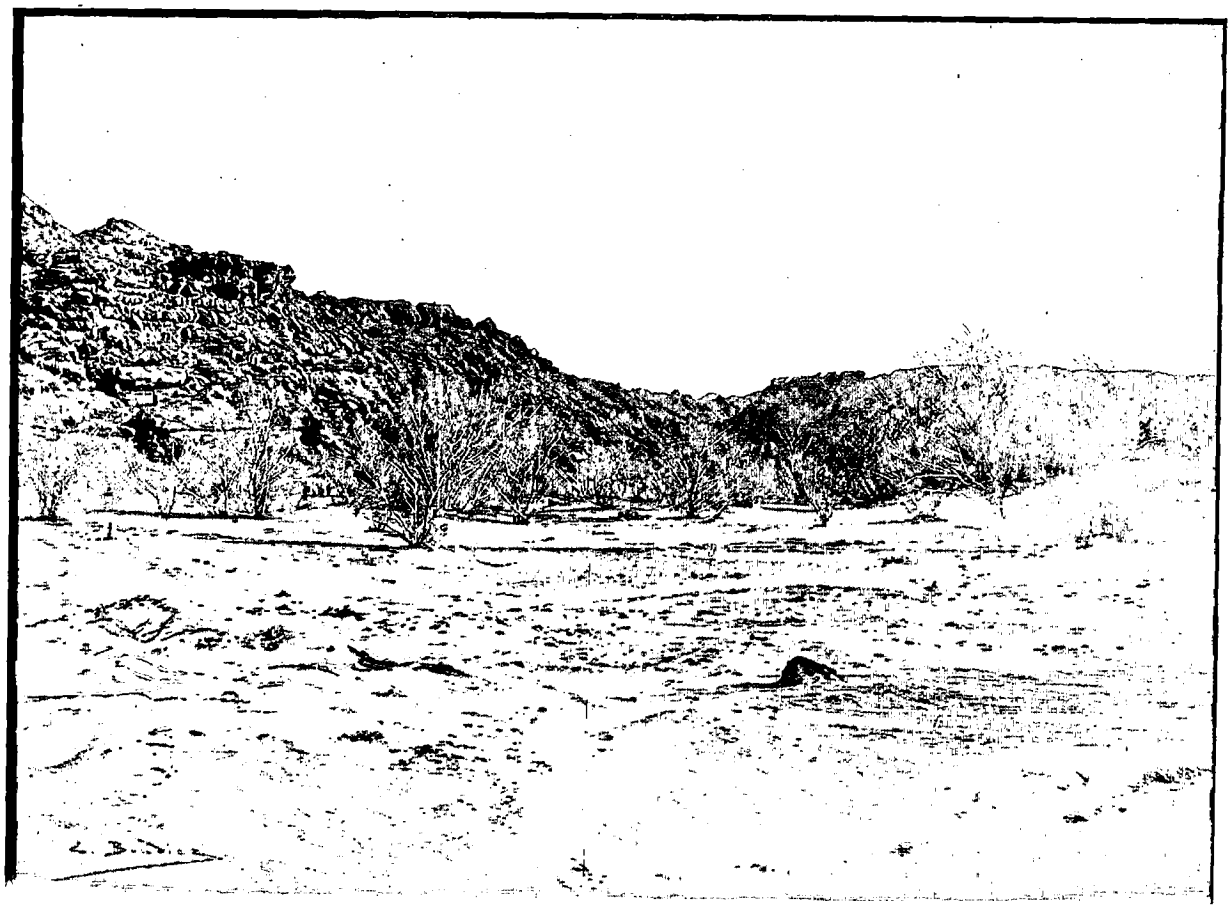
Je fis distribuer à ces femmes des écheveaux de soie de couleur et de l'argent, car la soie ne semblait pas suffire pour les satisfaire.

Les tentes des chefs et de leurs clients ou amis étaient plantées çà et là sous des bouquets d'éthel et assez irrégulièrement espacées. Elles ont un aspect assez misérable et ne ressemblent en rien à celles de nos nomades d'Algérie. C'est tout simplement un rectangle planté de pieux, recouvert de cuir tanné et entouré de nattes fabriquées par les femmes. Les peaux nécessaires à la toiture d'une tente s'échangent généralement contre un chameau. Quant aux pieux ou poteaux, on en trouve quelquefois d'assez remarquables par leur ornementation; mais ils sont relativement rares. Ils ont dans ce cas de 2 m. 50 à 3 mètres de hauteur sur un diamètre de 8 à 10 centimètres; la moitié supérieure seule porte des dessins d'un genre très spécial, mais d'une grande simplicité : dessins que l'on retrouve un peu partout dans le Sahara et dans le Soudan et jusqu'au Sénégal et qui sont les mêmes que ceux des cuirs ouvrés de ces différentes régions. Ces dessins sont d'origine soudanienne et exécutés par les femmes. Les parties en creux sont teintes au henné. Les seuls instruments employés pour la fabrication des poteaux — qui sont invariablement en bois d'éthel — sont le couteau de bras et une hache rudimentaire composée d'un bout de fer conique emmanché dans un morceau de bois, aussi d'éthel, que l'on a préalablement percé au fer rouge.

Les chefs Ikhenoukhen et Guedassen m'ont fait cadeau d'une chamelle blanche, pour observer une coutume qui veut que l'on fasse ce présent aux hôtes de marque passant chez les Touareg. Je leur adresse mes remerciements et je leur rends l'animal, en leur disant de me le conserver afin que je puisse le reprendre à mon passage. C'était uniquement une façon de leur remettre la chamelle, qui, d'ailleurs, est encore avec leurs troupeaux.

Malgré mon désir de marcher de l'avant j'étais retenu ici par les Kebar, qui cherchaient tous les prétextes pour temporiser, pour atermoyer, et en somme pour me lasser, afin de me faire retourner en arrière. Des Imanghassaten présents au campement, et qui sont tout ce qu'il y a de plus défavorable aux Européens, les poussaient, de leur côté, dans cette voie, espérant me voir changer de résolution. Les notables disaient : « La rivière en amont est encore pleine d'eau et de bourbe, les animaux ne pourront pas y passer ». Ils veulent attendre des nouvelles qui doivent leur arriver incessamment, et mettent en avant beaucoup d'autres raisons du même genre, raisons qui donnent la mesure de leur mauvaise volonté systématique.

Tous ces retards, ces interminables pourparlers, ces lenteurs, cette sourde hostilité sont absolument lassants



L'OUAD MIHERO (PAGE 222). — DESSIN DE BOUDIER.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TOUAREG HOMMES ET FEMMES ÉCOUTANT MES CHAMBBA JOUER DE LA FLÛTE. — DESSIN D'A. PARIS, GRAVÉ PAR DEVOS.

pour le voyageur qui voit non sans inquiétude ses frais augmenter, les jours se perdre et ses vivres diminuer sous les assauts réitérés qui leur sont livrés, car il faut malheureusement, comme je l'ai déjà indiqué, hospitaliser et nourrir tout ce qui se présente, petits et grands.

Les nouvelles attendues arrivent enfin. Un nègre d'Ikhenoukhen vient de Bilma, puis de Ghât, il annonce la mort du pacha turc de Mourzouk, l'arrivée d'une forte colonne turque dans cette ville, colonne (*mcalla*) qui doit se diriger ensuite sur Ghât. Tout est actuellement calme dans les environs de Ghât. Les Touareg Tibbous sont partis en rezzou contre les Oulad-Solimane en grand nombre. La région de Bilma a été entièrement dévastée par les sauterelles. En effet ces acridiens, poussés par le vent du sud-est qui ne cesse de souffler, commencent depuis quelques jours à envahir les environs d'Afara-n-Ouechecherane, et ils absorbent rapidement la jeune végétation que j'ai signalée plus haut.

Nous reprenons enfin notre marche vers le sud pour aller camper au pied du gour Isouitar, dernier contre-fort septentrional important du massif du Tassili. Le départ — comme toujours avec les Touareg — est tardif. Ikhenoukhen à cheval nous rejoint à quelques kilomètres en amont dans l'ouad Tikhamalt et nous annonce qu'il campera avec nous ce soir à Isouitar et que Moulay nous rejoindra aussi. Le premier nous raconte qu'il a reçu hier soir deux Ifoghas revenant du sud-ouest. Ils l'ont averti que les Ahaggar, prévenus de notre passage par la caravane rencontrée à Timassânine, ont l'intention de nous attaquer en route, soit plus au sud, soit sur notre ligne de retour. Aussitôt campés, nous ne tardons pas à être rejoints par Ikhenoukhen accompagné d'un certain nombre de *djouad* (nobles) venant de Ghât, d'où les a fait fuir la crainte de la venue de la colonne turque.

Ces notables ne se sont arrêtés ici que pour se faire nourrir et pour recevoir des cadeaux. Ikhenoukhen me dit doucement que c'est une nécessité — il y a là encore deux ou trois Imanghassaten — et que du reste il y va de mon intérêt et de la réussite de mes projets. Je fais donc, à mon grand déplaisir, une nouvelle brèche à mes sacs de provisions et à ma réserve de douros, qui diminue singulièrement.

Un peintre aurait peut-être payé fort cher le spectacle que me donnaient ces gens nonchalamment couchés ou accroupis au pied d'un grand éthel, leurs lances debout derrière eux, leurs boucliers et leurs selles épars un peu partout; quant à moi, je trouvais que le tableau me coûtait beaucoup trop et je m'en serais assurément bien passé.

Il paraît que Guedassen souffrant n'a pas pu venir aujourd'hui, mais qu'il nous rejoindra demain. Ikhenoukhen

*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

me donne un mouton et partage notre dîner avant d'aller rejoindre les tentes de ses amghad, où il doit coucher.

Le lendemain, nous nous remettons en marche, après avoir pris congé d'Ikhenoukhen, pour aller jusqu'à Oursel. C'est à partir de ce dernier point, près duquel nous campons, que l'ouad prend le nom de Mihero.

Guedassen arrive ce soir me rejoindre et j'aurais cent fois préféré le voir rester sous sa tente, car il vient tout simplement m'annoncer qu'il ne veut pas me laisser continuer mon voyage. Il recommence la longue énumération des prétextes plus ou moins fallacieux mis en avant dans les premières discussions que j'avais eues avec les chefs. Il termine en m'affirmant qu'il craint surtout pour ma sûreté et qu'il redoute une attaque, désirant me faire supposer que tel est au fond son unique souci.

Après de longues discussions, il admet enfin que j'aurai l'autorisation de pousser jusqu'au lac Mihero, et se décide à rentrer à Afara-n-Ouechecherane, pendant que je continue à marcher vers le sud avec Moulay.

La rivière de Mihero, que nous remontons, s'encaisse bientôt entre de hautes berges. Ce matin, nous avions devant nous la masse même du Tassili. La montagne, telle qu'elle apparaît à l'horizon du sud, représente tout à fait les dents d'une scie irrégulière et se profile en bleu violacé sur le ciel. Un pic très haut dans la direction du sud-sud-ouest s'élève de beaucoup au-dessus de la chaîne (le mont Eséli).

Le cours de cette rivière est très curieux, et il avait l'avantage, à mes yeux, de n'avoir jamais été parcouru par aucun Européen; aussi me réjouissais-je fort d'être arrivé à y mettre le pied. Malheureusement ma joie ne devait pas être de longue durée, et près du point nommé Edehycouen, à une quarantaine de kilomètres au nord du lac Mihero, nous fûmes brusquement arrêtés.

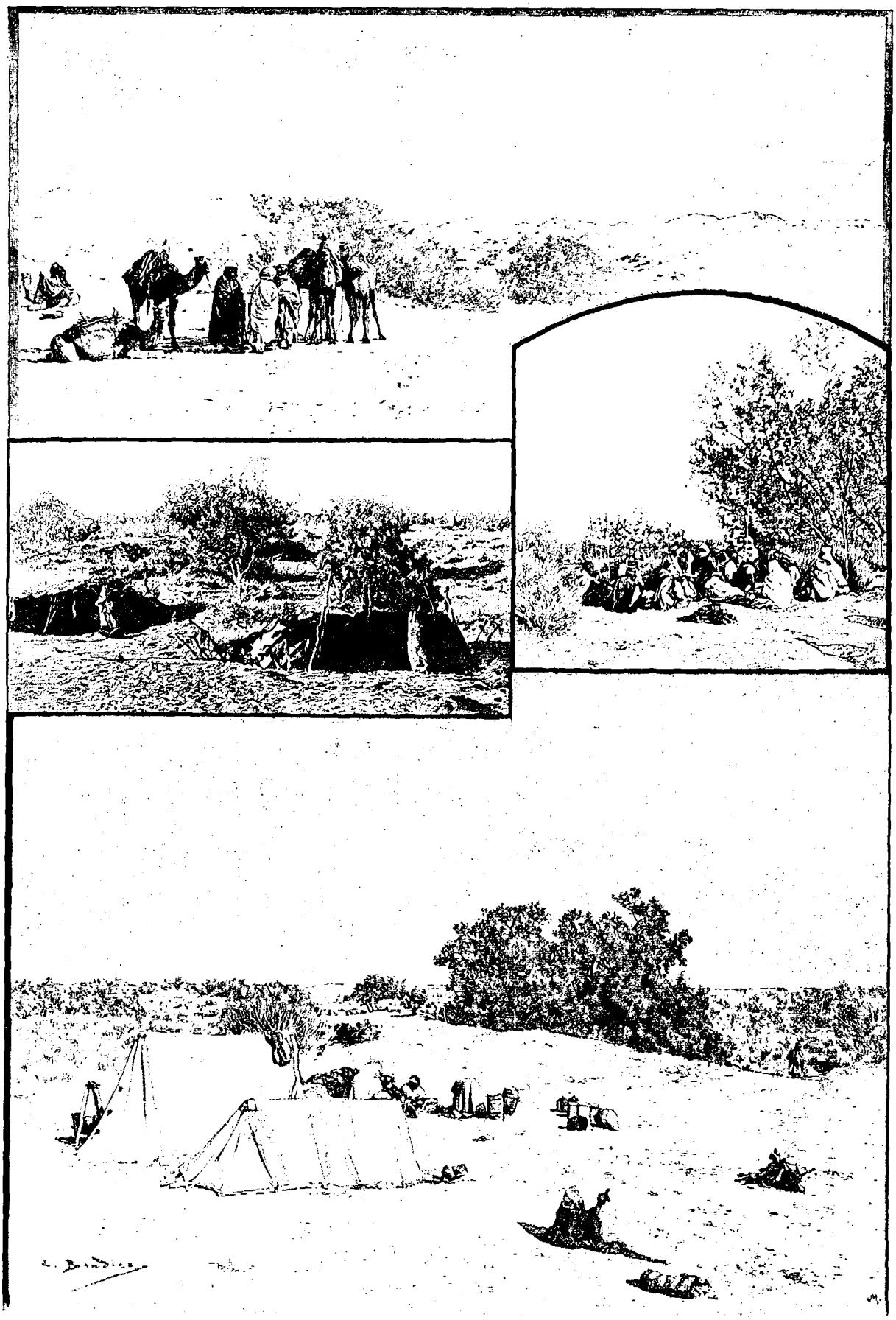
Un certain Cheikh ben Mohammed, se présentant comme le propriétaire de l'ouad Mihero et disant que Guedassen lui importe peu, prétend empêcher les « infidèles » de passer sur son territoire. Il a le verbe haut et le geste menaçant, et discute contre Moulay avec la dernière violence. Il nous faut camper ici entre les berges élevées et abruptes du Mihero, au milieu de fourrés de tamarix, pour permettre à Moulay de discuter et de vaincre, s'il est possible, la résistance de cet énergumène et de ses acolytes. Nous avions marché malgré tout de l'avant, sur l'invitation même de Moulay, mais, devant l'opiniâtreté et la violence de ses adversaires, ce dernier avait dû nous rejoindre et nous prier de nous arrêter pour qu'il pût palabrer à son aise. Donc, aussitôt après un déjeuner sommaire pris sous l'œil menaçant de nos ennemis, nous dûmes dresser les tentes dans les gorges de la rivière, dominées de toutes parts par des massifs de grès abrupts.

NÉGRILLON DE L'ADRAR. — GRAVURE DE ROUSSEAU.

Pour comble d'ennui, un renfort était arrivé à Cheikh ben Mohammed en la personne d'un chérif de l'Adrar escorté d'un certain nombre d'énergumènes de la même trempe. Ce chérif, Arabe d'origine mais marié à une femme targuie des Azdjer, m'avait été signalé par Ikhenoukhen comme un fanatique fort exalté, mais le notable Azdjer espérait qu'il ne se porterait point à ma rencontre; son espoir était déçu et le chérif était là, bien plus redoutable que Cheikh, que la vue d'un sac de pièces de 5 francs aurait ramené très probablement à de meilleurs sentiments. Ce chérif n'est en somme qu'une sorte de marabout mendiant; il habite ordinairement chez les Ahaggar. Mais ce qui donne du poids à sa parole, c'est qu'il est le serviteur dévoué, le courrier, l'espion et l'émissaire de la zaouïa des Abidine du Touat, famille religieuse alliée à celle du sultan du Maroc.

Les prétentions de ce chérif consistent tout simplement à tuer tout Européen et surtout tout Français qu'il rencontrera sur son chemin. Il prend part à la discussion engagée entre Cheikh et Moulay, qui ont mis pied à terre à une trentaine de mètres de nous, derrière un tamarix touffu. Tout le monde vocifère, et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



MON CAMPEMENT À AFARA-N-OUECHECHERANE (PAGE 219). — GROUPE DE NOTABLES A ISOUITAR (PAGE 221). - TENTES TOUAREG. GROUPE DE TOUAREG. DESSIN DE BOUDIER.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mes mandataires, qui avaient reçu l'ordre de négocier le passage moyennant un nouveau droit à payer, ne gagnent pas le moindre centimètre de terrain. Toute la journée s'écoule en pourparlers violents, qui n'amènent point le résultat désiré. Je suis obligé de nourrir toute cette canaille qui discute sur le moyen le plus simple d'exterminer les infidèles assez audacieux pour pénétrer chez eux. Amère dérision, vraiment! mais comment agir autrement, puisque je suis entre leurs mains et que Moulay ne veut pas que nous engagions une action par les armes!

Le 20 janvier au matin, les discussions continuent toujours, et ce qu'il y a de plus agaçant c'est que — bien que se passant non loin de moi — elles restent à peu près incompréhensibles. Moulay, en fin de compte, vient m'annoncer qu'il n'y a plus rien à faire, qu'il est obligé de plier devant la violence et la volonté du chérif, et que nous sommes obligés de tourner bride, de reprendre la route du campement des notables et surtout de sortir au plus vite des gorges où notre existence même est menacée.

Nous voilà donc en retraite, — retraite vraiment navrante pour moi, qui voyais crouler ici toutes mes espérances, — escortés de tout près par cette bande d'enragés dont les regards expriment la haine et brillent de l'envie qu'ils ont de nous percer de leurs lances. Les winchesters et les revolvers qu'ils voient prêts à partir sont le seul frein qui les retienne du reste, et si nous n'avions eu en ce moment-là pour sauvegarde que le fameux rameau d'olivier, tant préconisé en France depuis quelques années par quelques néo-sahariens, je ne serais certainement pas revenu raconter ce que j'ai vu dans le Tassili.

Les compagnons du chérif et de Cheikh et leurs chefs avaient fini par se séparer de mon convoi, non sans nous avoir fait de nombreuses menaces. Nous suivions exactement à contre-pied la route déjà parcourue, et c'est dans ces tristes conditions que je revins planter ma tente à Afara-n-Ouechecherane, près de celles des chefs azdjer. A peine étions-nous installés que tous les Kebar arrivaient se grouper autour de Moulay, lequel s'empressait de les mettre au courant des événements qui venaient de se produire. Il y avait là, en plus des habitants réguliers des tentes, des Ifoghas et des Imanghassaten. Ces derniers paraissaient enchantés de mon échec et semblaient regretter presque que les choses n'eussent pas été poussées plus loin.

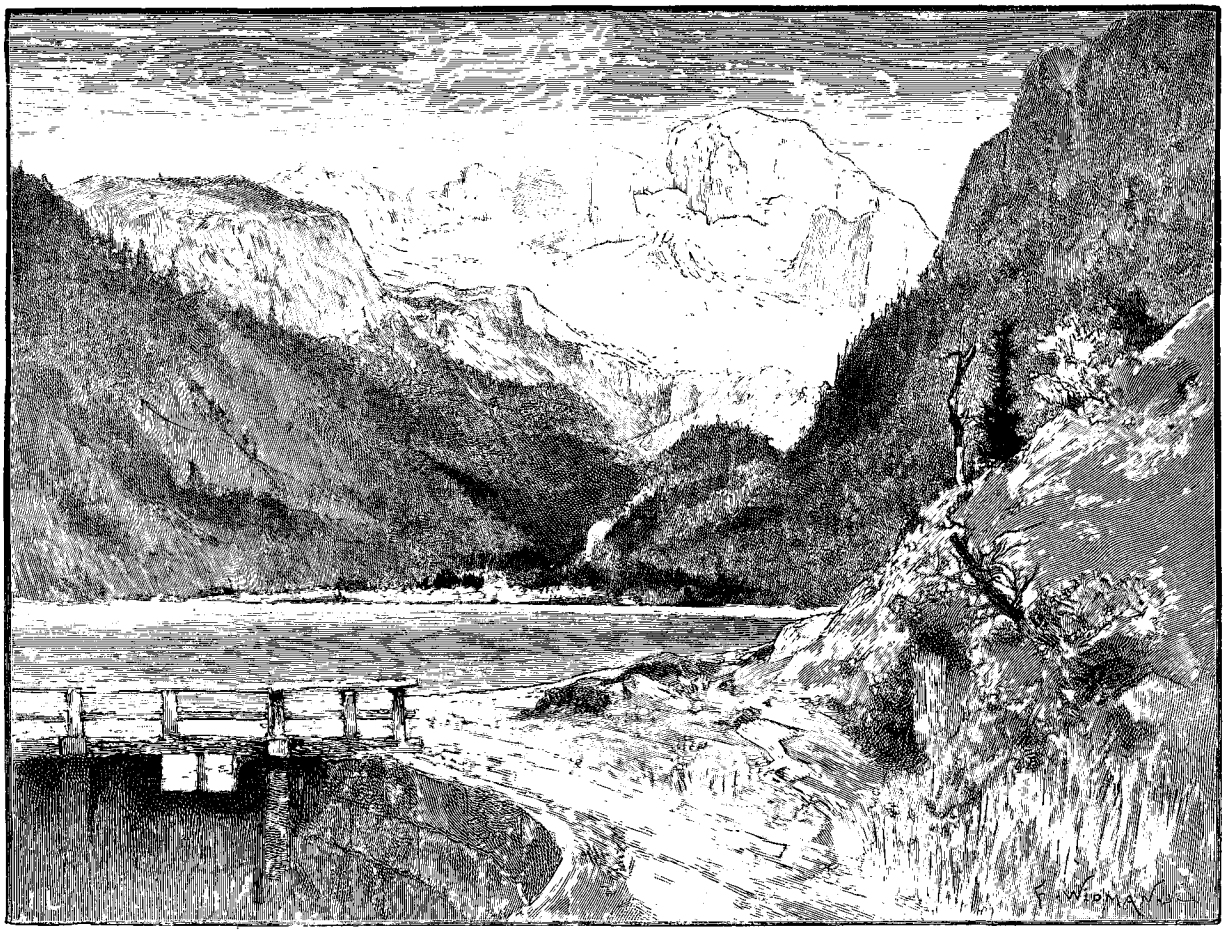
Quant à Guedassen, il était tout simplement exaspéré de l'incident et profondément froissé de l'échec éprouvé par son mandataire Moulay. Il ne tarissait pas d'injures contre les Ahaggar, contre le chérif, contre Cheikh ben Mohammed, et il se répandait en menaces contre les instigateurs de cette opposition à l'exécution de ses ordres. Ikhenoukhen, beaucoup moins emporté de caractère, ne donnait pas à ses appréciations la même forme violente; il bénissait Allah de m'avoir préservé du danger, etc. Au fond, aucun d'eux n'ignorait avant mon départ les difficultés qui allaient surgir sur mon chemin.

Après deux jours d'interminables palabres, dans lesquels Ikhenoukhen conduisait la discussion, les Kebar finirent par décider que je ne serais point conduit à Ghât ni à Ghadamès, ainsi que je le leur demandais; mais comme il fallait avant tout assurer la sécurité de l'Européen qui s'était confié à eux, qu'ils avaient reçu, qui avait visité leurs femmes et leurs tentes, ils déclarèrent qu'un certain nombre de Kebar m'accompagneraient pendant deux ou trois jours pour me venir en aide au cas où je tomberais dans quelque embûche, puis que je me dirigerais seul ensuite sur l'Algérie par le chemin de Tabankort et en évitant de prendre les sentiers habituellement suivis.

(*A suivre.*) F. Foureau.

LES NOTABLES QUITTANT MON CAMP. — GRAVURE DE DEVOS.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LE LAC DE GOSAU ET LE DACHSTEIN. — DESSIN DE TONY GRUBHOFER, GRAVÉ PAR WIDMAN.

A TRAVERS LE SALZKAMMERGUT[1],

PAR M. AUGUSTE MARGUILLIER.

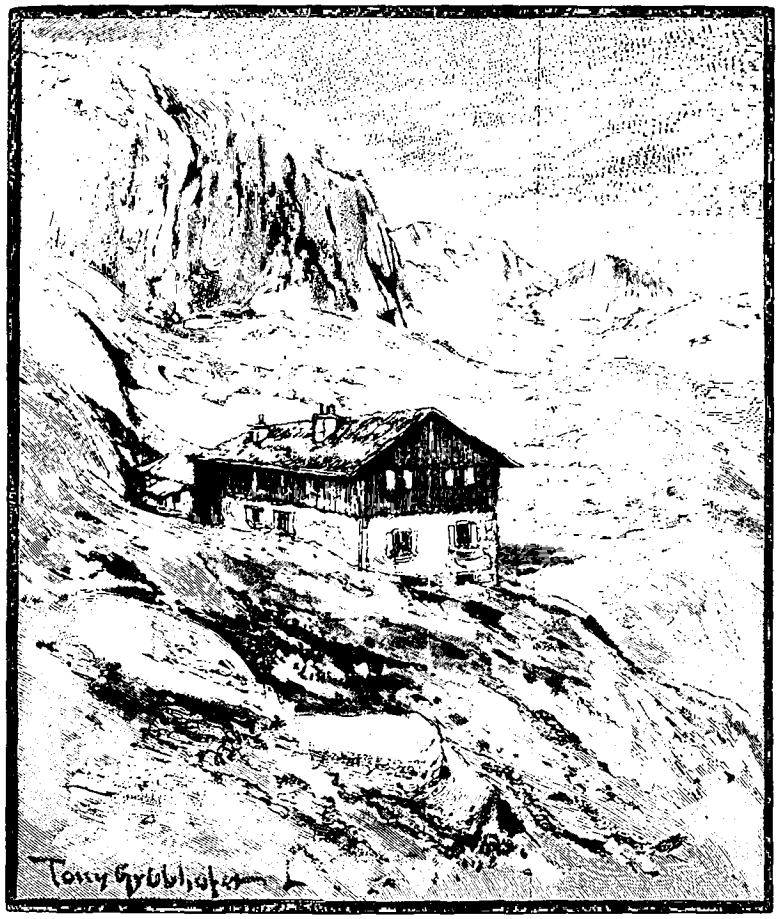
Si maintenant, de Lahn, nous nous enfonçons dans l'étroite vallée qui se creuse au sud-ouest, parallèlement à celle de Gosau, nous allons y trouver encore d'admirables spectacles naturels. Au delà d'une prairie semée de quelques habitations, on entre dans une forêt où les arbres croissent parmi des blocs de rochers moussus, avec, de temps en temps, une éclaircie où l'onde d'un ruisseau bouillonnant sur un lit caillouteux s'aperçoit sous l'entrelacement des branches; et, au bout d'une heure, on arrive, guidé par un bruit toujours plus fort, à un ravin où, dans un encadrement de hautes montagnes, tombent deux cascades : celle du Waldbachstrub, une des plus belles du Salzkammergut, précipitant d'une hauteur de 95 mètres dans une sombre fente de rocher ses eaux mugissantes, blanches d'écume, arrivant des glaciers du Dachstein; l'autre, à côté, formée par le Lauterbach et dite *Schleierfall* ou « la chute du Voile », plus mince et plus haute, se laissant tomber en ondulant, comme un immense voile de mousseline, du haut d'une paroi abrupte. Et, tout autour, les montagnes aux pentes arides ou boisées montent hardiment vers le ciel, vous enfermant dans un amphithéâtre grandiose qu'anime seule la puissante voix des chutes.

« Grandiose » est un mot qu'il faut répéter sans cesse en parlant de Hallstatt et des environs : tout y est extraordinaire de proportions et d'aspect, d'un caractère plus imposant qu'ailleurs. Maintes belles excursions dans les montagnes voisines vous en convaincront, si vous avez le goût et la force nécessaires à ces ascensions. Mais une surtout dépasse toutes les autres : celle aux glaciers du Dachstein.

Quand vous vous serez reposé tout à votre aise au frais voisinage des cascades, dans cette poétique solitude, vous pourrez, en contournant le Hirlatz, puis en poursuivant parmi des plateaux pierreux couverts d'une rare végétation qui s'étendent à l'infini, arriver au bout de cinq heures au pied des glaciers, à la Hutte Simony (2 210 mètres), refuge ainsi appelé du nom du savant professeur, le Saussure du Dachstein, qui depuis de longues années, par tous les temps, fait de ce massif l'objet spécial de ses observations et de ses études, écrites, dessinées et photographiées.

1. *Suite. Voyez p.* 33, 45, 49, 61, 73, 201 *et* 205.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LA HUTTE SIMONY. DESSIN DE TONY GRUBHOFER, GRAVÉ PAR RUFFE.

Ce groupe du Dachstein est le plus puissant des Alpes septentrionales. Situé sur la frontière des provinces de Salzbourg, de Haute-Autriche et de Styrie et s'étendant, dit M. F. Simony, « sur une base de 600 kilomètres carrés environ, il s'élève par étages successifs jusqu'à une sorte de plateau dont la partie la plus basse, à l'est, atteint une hauteur de 1 300 mètres et les derniers degrés de 2 500 à 2 700 mètres, et d'où s'élancent de nombreuses cimes, la plupart — et aussi les plus hautes et les plus escarpées — dans la partie sud-ouest.... Le Dachstein offre trois grands glaciers et trois plus petits, d'une superficie totale de plus de 10 kilomètres carrés. Parmi les premiers, celui de Hallstatt, dit le Carl-Eisfeld, en a près de 5, celui de Gosau plus de 2, et celui de Schladming 1,68.... Comme tous les glaciers des Alpes, ceux du Dachstein ont subi de fortes variations dans leur extension. Jusqu'en 1848 ou 1849, celui de Gosau n'a cessé de s'accroître; de même celui de Hallstatt jusqu'en 1855 ou 1856. Puis ce fut le tour d'une diminution non moins constante de leur masse. »

La Hutte Simony se trouve tout à la base du Carl-Eisfeld au milieu de l'aride étendue des moraines. Devant vous, l'immense champ de neige, long de 3 750 mètres et large de 2 250, s'étend, bordé de rochers abrupts et terminé au loin par les deux cimes du Haut et du Bas-Dachstein. C'est un spectacle d'une grandeur indicible, devant lequel on ne peut que se taire et admirer.

Mais pour bien se rendre compte du caractère du massif entier, il faut monter jusqu'à la cime du Haut-Dachstein. D'ici, en trois heures, à travers le glacier, par un chemin sans trop de dangers et d'ailleurs muni de crampons et bordé d'une corde en fils de fer tressés, on atteindra ce sommet, le plus haut de tous ceux de l'énorme groupe disséminés alentour : la Bischofsmütze (le « Bonnet d'évêque ») (2 454 m.), le Thorstein (2 946 m.), le Hochkreuz (2 839 m.), les Dirndln, le Haut-Gjaidstein (2 786 m.) et le Koppenkarstein (2 878 m.).

« Parmi les hauts sommets de l'est des Alpes septentrionales, dit M. F. Simony, peut-être n'y en a-t-il aucun qui puisse le surpasser pour l'aspect grandiose et la variété du panorama. » On est là-haut comme au sommet d'une tour gigantesque, permettant au regard de s'étendre librement dans toutes les directions jusqu'aux lointains les plus reculés. Vers le sud, tout à vos pieds, se creuse un précipice effrayant de 700 mètres, au fond duquel on aperçoit dans un lointain brumeux les plateaux semés de huttes; à part cela, autour de vous, voici, tout près, des névés éblouissants entre des pointes de rochers escarpés; plus loin, des vallées profondes égayées par quelques lacs et des villages entre de hautes montagnes, de sombres forêts alternant avec une mer grisâtre de plateaux rocailleux; puis, à l'horizon, l'une derrière l'autre, quantité de chaînes de montagnes bleuâtres fermées par une longue ligne de glaciers; et enfin, pour qu'aucun aspect ne manque à cet ensemble incomparable, vers le nord-ouest, à l'arrière-plan, une longue éclaircie : les plateaux s'abaissant jusqu'à la plaine infinie.

Et perdu, anéanti dans la contemplation de ce spectacle indescriptible, l'esprit s'envole aux régions du rêve, remonte la suite des siècles, revoit toute la merveilleuse histoire de ces rochers et de ces vallées, les paysages étranges, animés d'êtres fantastiques et disparus, qui se sont succédé ici au cours de millions d'années, depuis l'époque où l'énorme Dachstein, de formation triasique, n'était qu'un récif battu par les flots de la mer mésozoïque qui couvrait alors toute la vallée de la Traun avec ses ramifications, jusqu'à la date, relativement récente, de l'apparition des premiers êtres humains : temps et races préhistoriques pour la connaissance desquels justement ces environs de Hallstatt ont livré, nous le verrons, les documents les plus précieux.

La légende, naturellement, ne peut perdre ici ses droits. Jadis, dit-elle, de gras pâturages couvraient

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ces montagnes, et de riches troupeaux y paissaient; il y régnait une telle abondance que les bergers se baignaient avec leurs bestiaux dans le lait, bouchaient les crevasses de la montagne avec du beurre et pavaient de fromages leurs cuisines et leurs étables. L'orgueil des habitants devint tel, que Dieu résolut enfin de les châtier : un jour, le ciel s'obscurcit, d'énormes nuées toutes noires couvrirent les sommets et crevèrent, laissant échapper des avalanches de neige et de grêle, tandis qu'un épouvantable ouragan renversait les plus puissants rochers les uns sur les autres; et quand enfin la terrible tourmente fut passée, les riants pacages avec leurs habitants étaient ensevelis sous d'immenses glaciers figés. Par les fortes chaleurs seulement, un blanc ruisseau tombe des glaciers de Gosau : c'est le lait dans lequel les pâtres se baignaient jadis.

LES CASCADES DE WALDBACHSTRUB ET DE SCHLEIERFALL (PAGE 225). DESSIN DE TONY GRUBHOFER, GRAVÉ PAR RUFFE.

Autrefois aussi vivait sur ces hauteurs une gardienne de chalet d'une beauté merveilleuse; mais, orgueilleuse et dure, elle ne cessait de tourmenter ceux qui vivaient près d'elle. Le ciel l'en punit en la changeant en une affreuse sorcière, condamnée à errer jusqu'à ce que sonne pour elle l'heure de la délivrance. Elle est très méchante, dit-on, et elle est apparue plusieurs fois à des ascensionnistes sous la forme d'une mendiante d'une laideur extrême. Qui la rencontre fera bien de rebrousser chemin, car c'est sûrement signe d'orage ou de malheur.

Le diable en personne demeure aussi par là, dans des cavernes; pendant les orages nocturnes, il poursuit les filles débauchées et leur attache aux genoux des fers à cheval en punition de leurs fautes, témoin ceux qu'on a trouvés sur ces hauteurs. Il est vrai que certaines personnes plus prosaïques expliquent qu'autrefois des chevaux y passaient, transportant le sel par un chemin tracé dans la montagne. Enfin, des animaux terribles, les *bergstuzen*, habitent également les environs. Ils ont un corps de serpent avec quatre pattes, une tête de chat, des dents venimeuses, une longue queue, et ils s'allongent dans les coupes des forêts comme des bâtons de bois desséchés. Qu'un malheureux passant les approche, ils le frappent d'une mort foudroyante en lui traversant le cœur et en laissant un trou dans la poitrine de leur victime.

Et maintenant, de retour à Hallstatt, avant de quitter ces superbes paysages, une dernière excursion nous réclame : sur le Salzberg où se trouve la mine de sel, par un chemin en lacets à l'ombre d'une épaisse forêt, la visite du Rudolfsthurm, restes d'un château fort que le duc Albert Ier fit construire, en 1284, pour défendre les mines de Hallstatt contre les évêques de Salzbourg, propriétaires de celles de Hallein, qui se prétendaient lésés dans leurs droits; le différend se termina à l'avantage du duc. Aujourd'hui la tour est habitée par le directeur de la mine, et l'on y voit de curieux échantillons de minéraux du pays et une intéressante collection d'antiquités celtiques et romaines avec quelques squelettes de cette époque, trouvés dans les environs.

Tout le monde sait quelle place occupe Hallstatt dans l'étude des temps préhistoriques : on appelle « période de Hallstatt » l'époque intermédiaire entre l'âge du bronze et l'âge du fer. C'est ici, en effet, qu'ont été faites les plus importantes découvertes relatives à cette période de transition : depuis 1846, des fouilles pratiquées sur le Salzberg ont mis au jour près de 2 000 tombeaux avec quantité d'armes, de parures, d'objets de toute sorte, la plupart en bronze et en fer, d'autres aussi en or et en ivoire, débris d'une civilisation déjà avancée qui, entre l'époque lacustre et l'époque romaine, florissait dans l'Europe centrale, et dont on place l'aurore vers 2 000 avant J.-C. et le complet épanouissement dix siècles plus tard. La plupart des objets recueillis se trouvent au Musée impérial d'histoire naturelle à Vienne et y forment une collection des plus riches et des plus curieuses; les autres sont ici, ou au musée de Linz, ou dans des collections particulières.

Ils proviennent d'une peuplade celtique qu'on peut se représenter relativement très cultivée, guerrière et commerçante; elle semble n'avoir connu le fer qu'assez tard, quoique la plupart des armes qu'on a découvertes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

OBJETS PRÉHISTORIQUES TROUVÉS À HALLSTATT.
DESSIN DE TONY GRUBHOFER.

soient de ce métal. Sur un grand nombre d'objets, les deux métaux sont réunis : des épées, par exemple, ont une poignée de bronze et une lame de fer. Les lances sont en majorité; elles sont de deux formes : l'une étroite et longue — c'est la plus commune, — l'autre plus large. Les haches sont moins nombreuses; elles sont allongées et étroites, fixées dans un manche recourbé à angle droit. Les épées semblent avoir été réservées aux personnages marquants; la plupart aussi sont en fer, à deux tranchants et de forme large; les poignards ne sont pas rares non plus. Leurs poignées se terminent par d'élégants ornements en ivoire ciselé (témoignant de relations commerciales très lointaines) ou en bronze; le fourreau était d'ordinaire en bois avec des bandes de bronze et terminé parfois par un ornement de ce métal. De petites pointes de flèches en bronze se rencontrent aussi, mais en petite quantité. On a trouvé peu d'armes défensives : quelques fragments de boucliers et de cuirasses, surtout des casques en bronze.

La plupart des objets de parure consistent en ceinturons ou baudriers de bronze doublés de cuir, avec des ornements variés repoussés au marteau ou finement gravés; des colliers, dont un à breloques d'une exécution très remarquable; puis des bracelets par centaines, des fibules et des épingles d'une grande variété de formes, travaillées avec goût; la plupart de ces fibules sont formées d'un fil enroulé en deux spirales accotées, particularité qui a fait donner aux broches de cette forme le nom de « broches de Hallstatt ». Plusieurs de ces objets sont recouverts d'une feuille d'or, et d'autres plus petits sont souvent tout en or; mais nulle part on n'a trouvé l'argent employé. A cela s'ajoutent plusieurs grains de colliers en ambre et quelques-uns en émail.

Plus de deux cents vases en bronze, formés de plusieurs pièces rivées et non soudées, ont été aussi mis au jour : les uns coniques, soit unis, soit flanqués d'une ou deux anses; puis des cistes cylindriques tout droits, des vases à panse avec un long col et des bords saillants; des bassins, coupes, plats, etc., de différentes formes. Les vases de terre, qu'on a trouvés presque dans chaque tombeau, étaient faits à la main sans aide de tour et sont légèrement cuits, jamais vernissés; il y en a de toutes sortes : urnes, petits pots, coupes, simples assiettes, etc. Les ornements consistent en lignes ou en cercles combinés. On a découvert aussi quelques vases en verre.

A part quelques signes tracés sur certains de ces vases, on n'a trouvé aucun document écrit; les monnaies manquent absolument. Malgré l'élégance des formes, et quoique tous ces objets prouvent une culture développée, avec même un goût raffiné et une prédilection pour le luxe et l'éclat, l'art décoratif y était encore dans l'enfance : à côté des nombreux ornements géométriques, on ne trouve que de rares représentations d'animaux : cygnes, chevaux, taureaux surtout, et quelques personnages humains traités assez lourdement.

Le mode de sépulture était double : ou bien les corps étaient brûlés, quelques-uns seulement en partie, et tout ce qui restait de la combustion était rassemblé au fond du tombeau ou renfermé dans des vases en terre; ou bien le mort était enseveli avec ses vêtements et ses parures, souvent aussi avec ses armes et divers ustensiles. On a trouvé ces deux modes de sépulture à peu près également employés. Les squelettes montrent une race grande, puissamment bâtie, au crâne long et étroit (dolichocéphale), avec un front peu élevé et fuyant, le nez et la mâchoire supérieure proéminents. Les Romains succédèrent à ce peuple : à Lahn on a trouvé maintes traces de leur séjour : des monnaies de bronze, une plaque funéraire avec le médaillon en relief d'une jeune fille, une tête de femme sculptée, des fragments de poteries et de verreries, et plusieurs squelettes, dont un est maintenant au Musée de Vienne.

Que tous ces temps sont loin et que tous ces restes enveloppés de mystère sont suggestifs! Ce magnifique panorama du lac et des montagnes que nous admirons de la salle vitrée qui domine la tour, est-ce le même que ces populations celtiques ont contemplé jadis? ou furent-elles contemporaines de cette riche ville de Cervusau dont parle la légende? Ah! si ces montagnes pouvaient parler, quelle histoire intéressante elles raconteraient! Mais il faut nous contenter du langage muet que nous tient leur fière et impérissable beauté.

(*A suivre.*) AUGUSTE MARGUILLIER.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

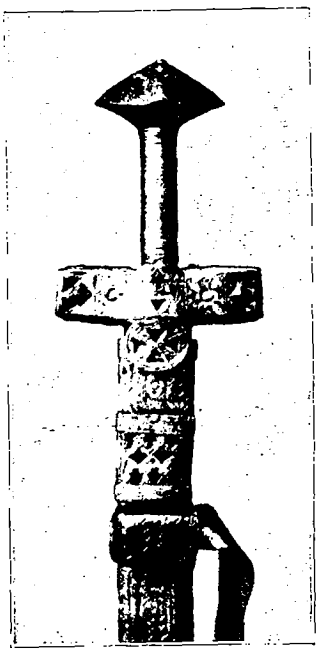
TOUAREG EN MARCHE. — GRAVURE DE DEVOS.

MA MISSION CHEZ LES TOUAREG AZDJER[1],

PAR M. F. FOUREAU.

VI

Les Touareg Azdjer, leurs mœurs, leurs coutumes, leur pays.



« TAKOBA », SABRE TARGUI.

Les Touareg Azdjer n'habitent jamais les villes, ils ne s'y rendent que pour avoir des nouvelles et en même temps s'y pourvoir des articles indispensables à leur nourriture et à leur habillement. Leur existence entière se passe sous la tente ou, pour mieux dire, autour des tentes, sur le sable, au pied de quelque haute touffe qui leur sert de parasol et d'abri contre le vent.

Ils vivent généralement de laitage produit par leurs animaux, de la viande de ces animaux, ou d'un peu de gibier, et très souvent d'herbes diverses. Ils sont loin d'être dans une situation brillante, et leur faim n'est pas toujours satisfaite, car en général ils sont pauvres.

Le blé est une rareté dans leur pays, d'abord parce qu'il faut l'aller acheter fort loin, et aussi parce qu'il manque fréquemment sur les marchés où ils vont s'approvisionner. Comme exemple, je puis citer le cas d'un serviteur d'Ikhenoukhen qui revenait de Ghât vers le 15 janvier, n'ayant pu se procurer dans cette ville la petite quantité de blé que son maître lui avait donné l'ordre d'acheter.

Pour obvier à cet état de choses, les Azdjer tentent naturellement quelques maigres cultures; les insignifiantes surfaces qui reçoivent ces cultures sont presque toujours situées près des points où gisent des lacs temporaires.

Ces lacs n'ont pas tous le même régime, — soit à cause de l'épaisseur d'eau emmagasinée, soit à cause de la nature du sol qui en constitue le fond. — mais tous se dessèchent après une période plus ou moins longue. Les poissons d'assez grande taille que l'on y recueille parfois proviennent des petits lacs permanents (ou plutôt mares permanentes) entretenus par des sources et situés dans le haut des rivières, et ils y sont amenés, portés par les crues.

Les lits de rivières sont ici les seuls terrains abordables, et aussi le seul point où se confine la végétation.

1. *Suite. Voyez tome Ier, p.* 193, 205 *et* 217.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ces lits sont, sans exception, des propriétés particulières. Il suffit néanmoins, pour avoir le droit d'y camper et d'y faire paître des troupeaux sans aucune rétribution, de faire partie de l'agglomération des Azdjer. Par contre, si des Touareg appartenant à d'autres groupes que les Azdjer veulent y jouir des mêmes privilèges, ils sont alors dans l'obligation de verser aux propriétaires une redevance en agneaux, chevreaux ou chamillons suivant la nature des animaux qu'ils possèdent. Ainsi, actuellement l'ouad Tahohaït et ses environs sont occupés par des Issakkamaren (tribu serve des Ahaggar), et ces derniers payent une redevance aux Azdjer, les véritables maîtres de cette contrée.

Le bas ouad Tikhamalt est la propriété des Imanghassaten, l'ouad Lézy est à Moulay de même que presque tous les affluents de l'ouad Tedjijet, qui côtoie à l'est le massif du Ahaggar, etc.

Le costume des hommes est assez simple; il se compose du pantalon arabe, un peu moins ample, un peu plus long et serré au bas de la jambe, soit en étoffe bleu foncé du Soudan, soit en cotonnade blanche de fabrication européenne. Ils revêtent une espèce de chemise flottante, descendant jusqu'au genou à peu près, à manches courtes qui atteignent à peine le coude. Celles de ces chemises qui proviennent du Soudan (la chemise classique) sont en cotonnade à très petits carreaux bleu et blanc, ornées de broderies sur la poitrine; les autres sont en laine épaisse ou en coton blanc. Ils serrent cette chemise à la taille au moyen d'une ceinture quelquefois fort belle et qui est pour ainsi dire soutenue par des bretelles rouges ou blanches qui, passant sur les épaules, se croisent sur la poitrine et dans le dos. Par-dessus ce vêtement ils s'enveloppent dans une grande couverture: les plus ordinaires viennent du Fezzan et sont en laine épaisse de couleur sombre; d'autres, beaucoup plus belles et surtout beaucoup plus coûteuses, sont fabriquées au Soudan et achetées sur le marché de Kano; elles sont disposées en damier bleu et blanc, ou noir et blanc.

Tous les Touareg sans exception portent le voile, dont la partie supérieure forme une sorte de visière avancée au-dessus des yeux, et la partie inférieure, assez serrée, masque tout le visage jusqu'au-dessous des yeux, qui restent seuls apparents. Ce voile, le *tiguelmoust*, est en cotonnade blanche et plus souvent en cotonnade bleue venant de Kano.

Les Azdjer -- sauf de rares exceptions, parmi lesquelles il faut citer Ikhenoukhen qui porte constamment une haute chechia rouge à gland de soie -- restent la tête nue, du moins le sommet. Chez quelques-uns, le crâne est surmonté de cheveux coupés court, mais presque tous conservent leur chevelure entière; elle est frisée ou légèrement crépue et se dresse en mèches éparses au-dessus de la partie supérieure du voile.

L'habitude constante est de marcher pieds nus tant qu'il n'y a que du sable. Mais dès qu'ils arrivent sur un terrain dur, les Touareg chaussent une espèce de sandale d'un type tout spécial, formée d'un simple cuir épais retenu seulement au pied par une lanière qui, passant entre le pouce et les autres doigts, se bifurque ensuite à droite et à gauche et se fixe de chaque côté du pied sur le bord de la semelle.

Il serait difficile de trouver un seul Targui ne prisant pas. C'est là leur principale et presque leur unique occupation. Ils font eux-mêmes et tous les jours la poudre de tabac nécessaire à leur consommation. Pour cela ils pulvérisent péniblement et lentement des feuilles et même des tiges de cette solanée entre deux pierres plates prises au hasard sur le sol, à moins que la chance ne leur fasse trouver ces sortes de meules en grès des âges précédents qui rendent alors le travail plus facile et plus expéditif.

Le costume des femmes est plus simple encore que celui des hommes. Il se compose d'une ou plusieurs longues chemises serrées à la taille et en étoffe de coton blanc. Elles s'enveloppent ensuite dans une couverture de laine blanche de provenance du Fezzan. Le tissu en est épais et serré et l'un des coins est généralement ramené sur la tête. Leurs cheveux sont d'un noir brillant, ils sont frisés et divisés en un certain nombre de tresses qui encadrent un visage ovale assez allongé et régulier. Les fillettes ont les cheveux séparés en un nombre infini de petites tresses qui pendent tout autour de la tête.

Les négrillons sont généralement nus ou recouverts des lambeaux d'une gandoura. Ils ont les cheveux rasés de près, sauf sur une ligne verticale s'étendant du front à la nuque, qui leur forme une sorte d'auréole longitudinale composée d'une infinité de petits toupets fortement crépus.

La chaussure des femmes est la même que celle des hommes, mais seulement plus soignée et plus ornée.

Les Touareg, qu'ils soient nobles ou serfs, esclaves ou chameliers, ne paraissent, à aucun moment de leur existence, sans leurs armes, qui consistent en un sabre droit à deux tranchants, *takoba*; un poignard retenu au bras par un anneau de cuir, *télak*; et presque toujours aussi une lance en fer de forme assez gracieuse et incrustée de cuivre, *allarh*.

Certains d'entre eux, surtout les chefs ou les riches, portent en outre le bouclier, *ârhar*, en peau d'antilope, orné au recto d'un grand dessin en forme de croix d'un goût assez pur.

Quant aux fusils, ils sont relativement très rares et toujours en assez mauvais état. Le Targui, de son aveu même, ne se sert de cette arme qu'à l'origine d'un engagement, et, le premier coup de feu tiré, il rejette son fusil, qu'il considère comme devenu inutile. Quant à l'arc et aux flèches, je n'ai pas eu l'occasion d'en voir pendant mon voyage, et les Touareg Azdjer ne s'en servent pour ainsi dire plus.

Les caravanes de commerce qui se rendent de Ghadamès à Ghât doivent, suivant la coutume, payer aux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Touareg Azdjer un droit fixe de deux cents francs, quel que soit le nombre de chameaux qui composent le convoi. Au retour, ces mêmes caravanes ne payent plus qu'une taxe de cinq francs par chameau chargé, les animaux haut le pied passant en franchise.

Il est bon d'indiquer en quelques lignes ce qu'il faut penser des Touareg Azdjer, en tant que tribu ou groupement d'individus et en tant qu'organisation politique.

Ce serait une grave erreur de croire que l'expression de « Confédération des Azdjer » — expression créée par nous au surplus — peut être un instant prise dans son sens français quand il s'agit des Touareg. Les diverses fractions réunies sous ce nom sont fort loin d'avoir la cohésion d'une nation européenne. Les Aouraghen forment un clan, le plus puissant de tous à l'heure actuelle; les Ifoghas, un second; les Imanghassaten, un troisième. Ce dernier est même soumis à plusieurs influences; etc., etc.

Ce sont bien plutôt des hordes indisciplinées qui ne reconnaissent pas de chef unique, qui n'agissent en commun que dans des cas exceptionnels, devant un grand péril, devant une menace directe à leur indépendance. En toute autre circonstance, chaque chef, chaque fraction obéit au sentiment du moment ou à une impulsion personnelle sans se préoccuper autrement des intérêts ou de l'organisation de la Confédération.

Au moment où, dans l'été de 1893, les Ifoghas, razziés par les Tripolitains de l'ouad Lajal, ont voulu poursuivre ceux qui leur avaient enlevé près de 800 chameaux et tué une vingtaine d'hommes, ils réclamèrent en vain l'aide des autres fractions, exemple très frappant du manque de cohésion qui caractérise nettement les Azdjer, du reste aussi bien que les autres Touareg.

Il résulte de cet état de choses que nous ne pouvons raisonnablement pas songer à traiter diplomatiquement et d'une façon sûre - - quel que soit d'ailleurs le but poursuivi — avec les Azdjer. Ils ne sont pas mûrs encore pour cet ordre d'idées. Il sera nécessaire, si l'on désire entrer dans des relations de ce genre, de les considérer *a priori* comme des hordes n'agissant pas d'après une politique suivie ou d'après une ligne de conduite raisonnable ou nettement arrêtée et mûrie, et ayant quelques chances de durée. Il ne faudra pas oublier qu'il n'existe pas chez eux de commandement unique et fort ou de pouvoir exécutif tout-puissant, et prévoir enfin qu'un événement fortuit pourra toujours amener, au moment où nous nous y attendrons le moins, un changement de politique, une trahison quelconque ou tout au moins une rupture des conventions passées.

La promesse que les chefs m'avaient d'abord faite et qu'ils n'ont pas tenue par la suite suffit à montrer ce qu'il faut penser de leur loyauté, de leur dignité et de leur degré de franchise. Quant au soi-disant pouvoir de l'amenokal, mon cas dans l'ouad Mihero est la preuve convaincante qu'il n'existe point. Voilà avec moi Moulay ag Khaddaj, le chef suprême d'hier, l'oncle du chef suprême d'aujourd'hui et son représentant près de moi m'accompagnant sur son ordre, et il ne peut même pas me protéger contre une quinzaine de malandrins, ni me faire continuer mon voyage sur un territoire qui appartient sans conteste aux Azdjer! L'opposant lui répond sans la moindre gêne : « Je ne connais ici d'autre chef que moi ».

Les Touareg Azdjer sont avant tout mendiants; depuis les chefs jusqu'aux derniers des esclaves, tous viennent demander au passant de l'argent, des cadeaux et de la nourriture. C'est une véritable plaie, et nul ne peut se soustraire à cette déplorable coutume, qui consiste à se faire donner du matin au soir et à faire fournir par le voyageur la nourriture à tous les visiteurs. Les caravanes de négociants transitant dans le pays sont soumises aux mêmes exigences, indépendamment, bien entendu, des droits de passage qui sont régulièrement dus.

Les principales excuses à ce défaut sont la pauvreté de leur pays, leur misère et la difficulté de se procurer du grain même pour ceux qui ont de l'argent, l'habitude séculaire du pillage. Leurs instincts mendiants découlent aussi un peu de leur organisation. Il y a chez eux trois classes d'hommes : les nobles, peu nombreux, les serfs et les nègres. Les nobles sont habitués à prendre chez les seconds, qui sont leurs vassaux, tout ce qui peut leur convenir; ceux-ci rendent la pareille aux passants, quand les nobles ont d'abord exigé d'eux les droits d'usage et tous les cadeaux qu'ils sont parvenus à se faire octroyer.

Onésime Reclus a dit quelque part des Arabes qu'ils sont « les rois de l'emphase »; on peut tout aussi bien appliquer aux Touareg cette parfaite qualification du musulman; qu'on en juge par ces deux anecdotes qui m'ont été racontées par un Targui qui semblait convaincu :

« Un Targui connu, armé d'un bon sabre et voulant montrer quelle était sa vigueur, a coupé en deux un chameau accroupi en le frappant d'un seul coup au milieu de la bosse; le narrateur ajoute même que le sabre est ensuite entré profondément dans la terre. Un autre, dans un combat, a littéralement fendu en deux un de ses ennemis en lui portant un furieux coup sur l'épaule; comme la victime était à cheval, sa monture a été aussi coupée en deux du même coup et par la même occasion. »

Le pays des Touareg est uniformément aride et composé de hamada et de montagnes de roches rugueuses entièrement nues. La végétation se confine uniquement dans les lits de rivières qui, parfois, sont fort larges et à peu près constamment à sec. Pourtant il se produit des crues (hivers 1880, 1885, 1893) qui les remplissent d'eau sur une hauteur considérable et les transforment momentanément en torrents impétueux, si bien que les routes qui empruntent la plupart du temps les lits de ces ouad deviennent, de ce chef, impraticables pour une durée plus ou moins longue.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

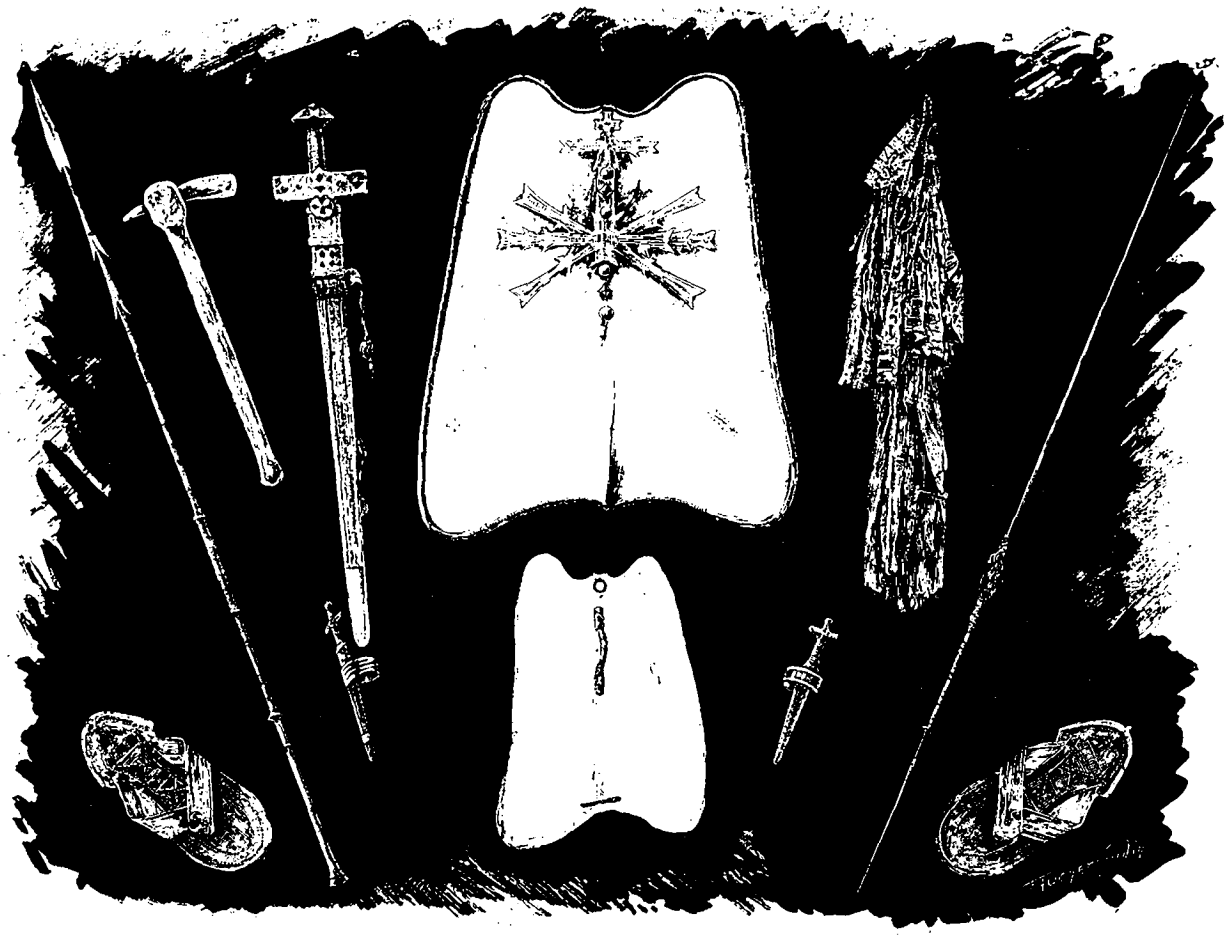
Il n'y a donc rien à faire de ces contrées, que l'on peut traverser, mais non pas mettre en valeur. Si l'on désire les franchir au moyen d'un chemin de fer, il se présentera de grandes difficultés d'exécution, attendu qu'il faudra renoncer à faire passer par la voie les cours d'eau, dont les crues, irrégulières mais parfois formidables, détruiraient en un instant tous les aménagements. Dans ces conditions, les massifs montagneux devront être franchis directement, et les travaux rendus nécessaires par ces escalades représenteront alors des dépenses considérables.

Les hauts sommets du Tassili reçoivent de la neige à peu près tous les hivers, et il paraît même que, certaines années, elle séjourne assez longtemps sur le sol.

Ghât, autour de laquelle se meuvent les Azdjer, est une ville absolument morte, sauf pendant deux ou trois mois de l'année, durant la période de passage des caravanes. Elle comporte une garnison turque de 80 hommes, casernés dans un bâtiment situé en dehors de la ville. Les Turcs n'y commandent pour ainsi dire pas, ou du moins les Azdjer n'y admettent en aucune façon l'autorité turque. Ils me disaient eux-mêmes : « Les Turcs ne dominent à Ghât que de nom, leur garnison est impuissante du reste et chacun est libre d'aller et de venir nuit et jour dans la ville; Ghât appartient aux Azdjer. Nous avons combattu parce que les Turcs avaient la prétention de nous empêcher d'entrer dans la ville en armes et nous avons été vainqueurs. Nous le serions encore le cas échéant. » Quant à Ghadamès, cette ville est à peu près dans les mêmes conditions. La razzia — dont j'ai dit plus haut quelques mots — qui a été dirigée dans l'été de 1893 contre les Touareg Ifoghas par les tribus arabes tripolitaines de l'ouad Lajal a été organisée à l'instigation du kaïmakan de Ghadamès, qui voulait ainsi se venger du bon accueil qui m'avait été fait par les Ifoghas et par Ouan Titi, tant en 1892 qu'en 1893.

Ce kaïmakan, comme je l'ai déjà signalé l'année dernière, ne veut pas entendre parler de relations entre les Français et les Touareg de l'est. Il considère arbitrairement tous ces derniers comme ses administrés et comme des nomades appartenant aux Turcs. Timassânine est pour lui une oasis turque : toutes prétentions aussi peu fondées que ridicules du reste.

En résumé cet homme est entièrement hostile aux Français et à nos projets. Il faut voir dans son attitude le résultat d'un mot d'ordre musulman dont la constatation ne laisse pas de présenter une certaine gravité, si l'on veut bien la rapprocher de ce qui se passe dans l'ouest, et y étudier les agissements du Maroc. Le mouve-



ARMES DES TOUAREG.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment qui s'opère, sous couleur de religion, existe donc aussi bien à l'ouest qu'à l'est et aurait pour résultat immédiat de nous enfermer complètement dans nos possessions algériennes actuelles. Je ne vois pour mon compte d'autre moyen de rompre les anneaux de cette chaîne saharienne — qui ferme notre *hinterland* rationnel et légal et que l'on cherche à river autour de nous — que la force, l'argument le meilleur sinon l'unique avec des gens de cette sorte.

VII

Retour en Algérie.

Après avoir distribué de nouveaux cadeaux aux notables présents et à beaucoup d'autres gens qui m'étaient désignés par eux, nous quittons le campement d'Afara-n-Ouechecherane, escortés, outre mes cinq chameliers touareg, par quatorze notables, Guedassen et Moulay en tête. Ikhenoukhen, fort occupé, s'était excusé et m'avait fait des adieux très dignes, me promettant son concours sans restrictions pour un prochain voyage.

M. FOUREAU. — GRAVURE DE ROUSSEAU.

Notre route nous fait suivre l'ouad Tikhamalt jusqu'au point où nous descendons l'ouad Tiffozzoutine, branche de gauche du Tikhamalt, moins large que ce dernier et un peu moins couverte de végétation. Des dunes la bordent au sud et une hamada nue et peu élevée à droite; nous la suivons pendant deux jours jusqu'à un point très voisin de sa perte dans les sables de l'erg. Nous campons sur les bords d'un lac temporaire (*mechera* de Tiffozzoutine).

Le 25 janvier, toute mon escorte de Touareg dûment pourvue de cadeaux nouveaux et payée de son déplacement rentre aux campements d'Afara, et nous restons, Villatte et moi, avec nos trois Chambba. Je n'ai conservé pour quelques jours encore que les deux Touareg Ag-Yemma et Moussani. Nous étions tous logés à la même enseigne et aucun de nous ne connaissait la route que nous allions suivre en dehors de tout chemin usité. Je donnai donc moi-même la direction générale à la boussole, ayant calculé que je passerais dans l'est de Timassânine et dans l'azimut réel de Tabankort. Nous avons en tout 320 litres d'eau, quantité plus que suffisante pour parer à toutes les éventualités et à tous les retards imprévus, attendu que nous ne sommes que sept hommes.

Nous marchons sur la hamada désolée d'Issaouan, immense plaine de grès semée de dunes éparses, d'abord peu élevées. Cette hamada est coupée de l'est à l'ouest par l'ouad Issaouan, gouttière insignifiante au point où nous le traversons. Lors des très grandes crues seulement (1880 par exemple) il se remplit d'eau qui va se perdre non loin d'ici dans les sables. La marche est pénible sur les grès de toutes formes qui constituent le sol nu de cette région; parfois des surfaces considérables sont hérissées de blocs.

*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

MOUSSANI. — GRAVURE DE DEVOS.

Nous ne quittons pas ce terrain pendant deux jours, escaladant de temps à autre les dunes qui barrent notre route et qui très probablement vont se rattacher dans l'ouest au massif de l'erg, disposition que la brume persistante de sable ne nous permet point de constater.

Le troisième jour nous entrons dans la région des dunes qui, tout d'abord, ne forment pas un tout compact, mais se présentent en chaînes séparées par des *gassis* dont la largeur est à peu près la même que l'épaisseur des chaînes (de 2 à 3000 mètres). Les gassis diminuent en nombre et les chaînes augmentent en épaisseur à mesure que la mission avance vers le nord. Les pics majeurs passent de 100 à 150 mètres et les cols restent toujours difficiles et abrupts.

La végétation est verte et assez belle, mais elle ne se compose que de had et de drinn, à l'exclusion de toutes autres plantes. Cet erg foisonne de gibier, antilopes et gazelles, dont nous ferions certainement des hécatombes, si nous étions plus nombreux et qu'il nous fût ainsi permis de chasser. On rencontre dans la partie septentrionale de l'erg tout un système de mamelons soit à demi ensevelis sous les dunes ou apparents dans les gassis, qui a été recouvert par le sable; c'est dans cette région que j'ai découvert de vastes surfaces appartenant à l'étage carbonifère et où de très nombreux fossiles ont pu être recueillis. J'avais trouvé d'autres fossiles du même genre plus au sud dans la hamada d'Issaouan.

Après avoir perdu tout un jour, arrêtés par des grains violents de pluie et de grêle qui eussent empêché la marche — nos Touareg paraissant presque morts dès qu'ils ressentaient un peu de froid, — nous terminons enfin le parcours de ces masses sableuses et nous débouchons dans le Djoua au point même où je désirais l'atteindre. La stupéfaction de mes hommes, surtout des Touareg, était grande. Ils ne pouvaient croire, dans l'origine, que la boussole me suffisait pour atteindre un point déterminé. Ils me disaient, pendant la route, que non seulement nous ne déboucherions pas à Timassânine, mais encore que nous nous trouverions par la suite dans son ouest. Or nous étions bien dans le Djoua et à 60 kilomètres à l'est de Timassânine, c'est-à-dire en excellente direction pour continuer notre marche normale et exactement à l'endroit que j'avais visé. La bordure nord du Djoua n'est autre que la falaise du Tinghert, longue ligne imposante de roches crétacées, qu'il faut escalader sans chemin. Nous descendons ensuite l'ouad In-Aramas, que nous nous mettons à descendre.

Je congédie mes deux Touareg Ag-Yemma et Moussani après leur avoir versé le prix convenu avec eux. Ils vont rejoindre leurs campements assez loin d'ici, au sud de Timassânine.

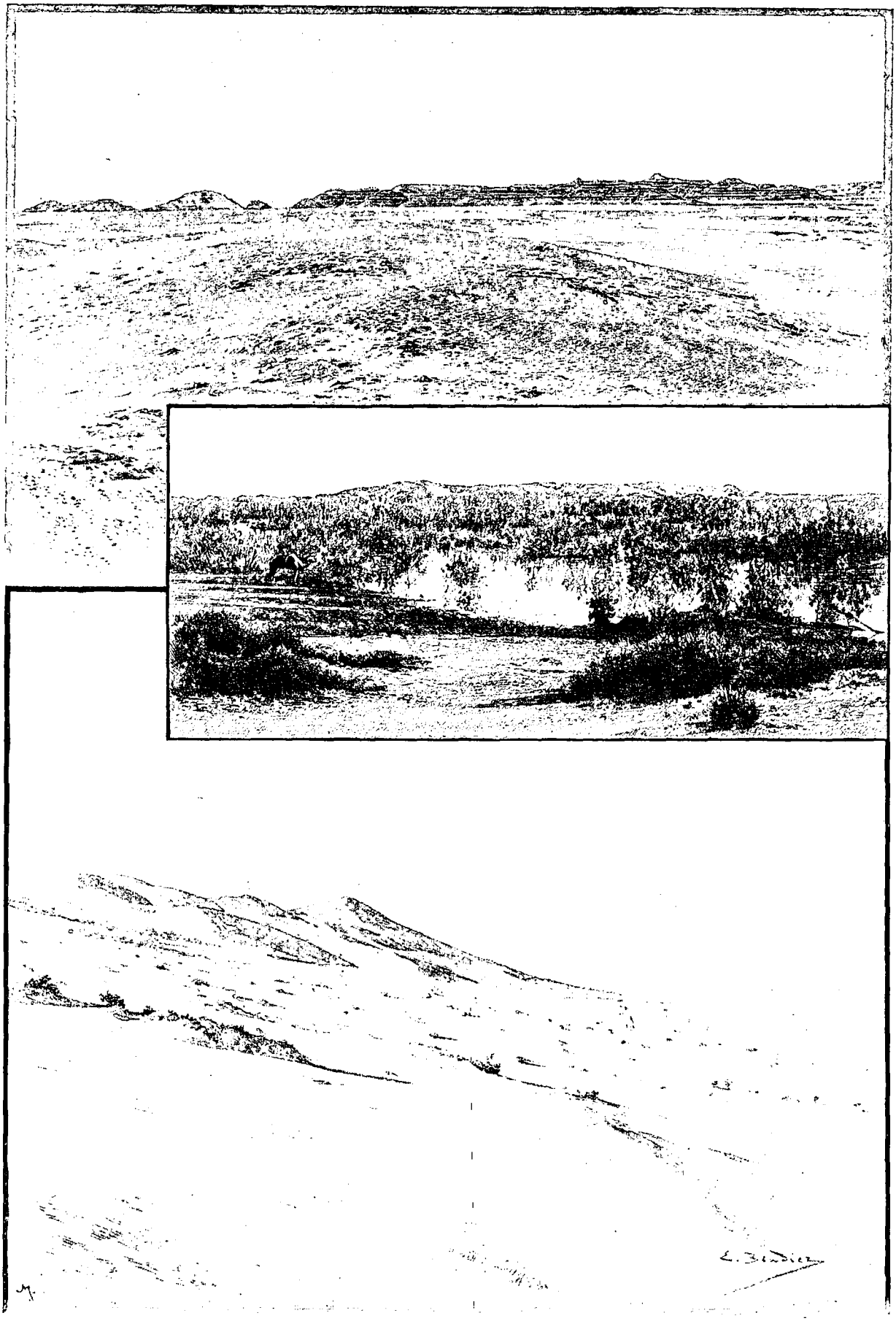
Il ne nous restait plus qu'à rentrer à notre point de départ, Biskra, que nous atteignons le 4 mars, après cinq mois d'absence.

Pour me résumer en quelques lignes, je dirai que le résultat principal de mon voyage a été d'obtenir des chefs des Azdjer la promesse de leur concours effectif l'hiver prochain pour mon voyage dans l'Aïr.

On a vu, dans un des chapitres qui précèdent, que les tentatives commerciales chez les Touareg ont peu de chances d'aboutir, surtout parce que ces derniers voient là une atteinte à leurs privilèges actuels et qu'ils craignent que nous n'accaparions le courant si insignifiant qui passe chez eux et par eux. Les tentatives d'entente diplomatique sont tout aussi illusoires. Les Touareg consentiront probablement à tout ce que leur demanderont les négociateurs chargés de traiter avec eux, mais ils ne tiendront aucun compte, dans la suite, des conventions arrêtées, pour plusieurs raisons, dont la principale est que chez eux il n'existe pas de pouvoir assez fort pour s'imposer à tous et faire respecter les traités conclus. C'est un peuple, il ne faut pas l'oublier, qui est encore à une période de son existence fort en retard sur la nôtre, et le moment n'est pas venu de le traiter comme une des nations du vieux continent.

On a pu croire, ces temps derniers, que le désir des Touareg Azdjer était d'entrer en relations avec nous et de préparer les bases d'une entente à passer entre eux et nous. Il n'en est rien cependant : les *miad* touareg

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



MECHERIA DE TIFFAZOUTINE (PAGE 233). — GRANDES DUNES DE BORDURE. — FALAISE DE TINGHERT. - DESSINS DE BOUDIER.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

(délégation de notables), qui se sont rendus en Algérie à la fin de 1892 et de 1893, ainsi que quelques individualités isolées venues antérieurement, nous visitaient bien plutôt pour se rendre compte de notre puissance et de nos projets futurs de pénétration que dans tout autre dessein ; en tout les cas, ils n'étaient en rien ni pour rien des ambassadeurs délégués par leurs chefs, mais seulement des hommes agissant pour leur compte personnel et profitant de la visite purement religieuse qu'ils venaient rendre aux marabouts Tidjani, chefs de leur secte, pour se présenter en même temps aux autorités françaises. Non seulement les individualités qui composaient ces miad, entre autres Abd en-Nebi, Abd er-Rahman ben Doua, Handeboul, n'agissaient point comme délégués des chefs, mais même leurs voyages ont été fort mal interprétés par ceux-ci et par la population entière, qui les voient maintenant d'un assez mauvais œil, à cause de leurs tentatives de relations avec les Français.

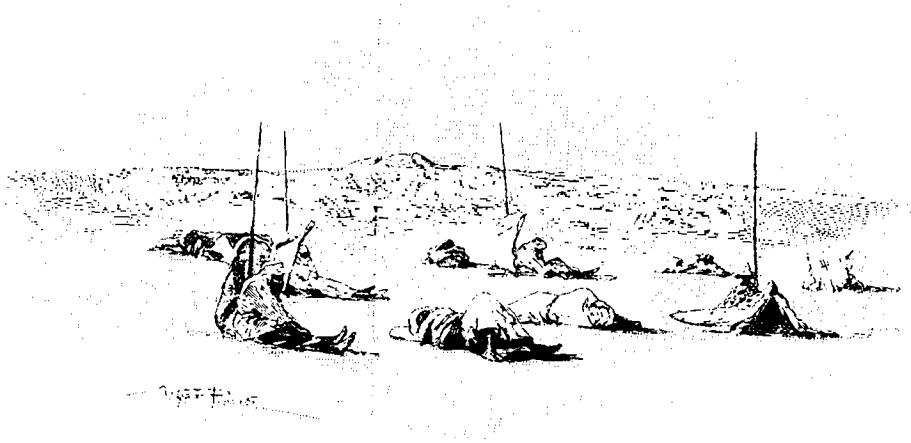
Voilà exactement quelle est la situation vis-à-vis des Touareg, dont les desiderata sont les suivants : pas de maîtres, pas d'impôts ni de prison, pas d'amendes, de vexations, de tracasseries, pas d'entraves d'aucune sorte; liberté entière, indépendance complète; haine absolue et crainte constante de toute ingérence étrangère, quelle qu'elle soit dans leurs affaires.

Dans ces conditions il n'est pas douteux qu'on ne pourra jamais traverser *régulièrement et avec quelque sécurité* leur pays qu'en s'appuyant sur la force et en établissant sur tout le parcours de la voie que l'on aura choisie des postes solidement occupés, dont les garnisons armées se chargeront de faire la police le long de la route, cela, bien entendu, si l'on veut établir un courant suivi entre le Soudan et l'Algérie. Je n'ai pas à m'occuper ici de l'opportunité de la création d'une telle voie commerciale, j'ai dit ailleurs à quel chiffre total s'élevait le commerce se rendant du Soudan à la mer par le Sahara (cinq millions de francs en tout), ce qui est aussi l'évaluation du commandant Monteil. Il ne m'appartient point de décider si la France doit essayer d'amener à elle cet insignifiant trafic, qu'égale tout au plus le chiffre des exportations faites par l'Europe avec le Soudan par la voie du nord. J'envisage seulement la traversée du Sahara *au point de vue scientifique*. En se plaçant sur ce terrain, je crois qu'il est indispensable que tout cet immense espace nous soit connu et qu'il faut chercher le moyen de l'étudier et d'atteindre au moins la région du Tchad par le pays des Azdjer et par l'Aïr. La tâche est difficile, mais non point impossible. Un explorateur isolé n'excitera pas les mêmes craintes que des caravanes commerciales et il passera à force d'argent, à défaut d'une solide et forte escorte qui serait sa plus sûre chance de réussite. J'ai fait tous mes efforts pour persuader aux chefs des Azdjer qu'ils n'avaient rien à redouter d'un homme seul voyageant à travers leur pays, et poussé seulement par le désir de voir du nouveau et qu'ils avaient même un intérêt matériel immédiat à le bien recevoir et à l'aider. Je crois les avoir convaincus et j'espère fermement pousser, l'hiver prochain, sans trop d'encombre jusqu'à l'Aïr.

Je suis donc décidé à tenter avec de faibles ressources et des moyens très insuffisants une traversée du Sahara dont le résultat sera, je n'en doute pas, d'une incontestable utilité pour la science. Je ne dois pas dissimuler toutefois que j'eusse préféré disposer d'une mission organisée avec cent cinquante hommes d'escorte bien choisis et bien armés. Je me serais senti, dans ces conditions, absolument certain de réussir, j'aurais pu au besoin passer sans difficulté par-dessus les obstacles, s'il s'en était présenté. J'ai adressé une demande dans ce sens *dès* 1881, puis en 1885, au Gouvernement; malheureusement la France — m'a-t-on répondu — ne dispose pas de fonds suffisants pour une semblable entreprise, où pourtant l'intérêt seul de la science est en jeu.

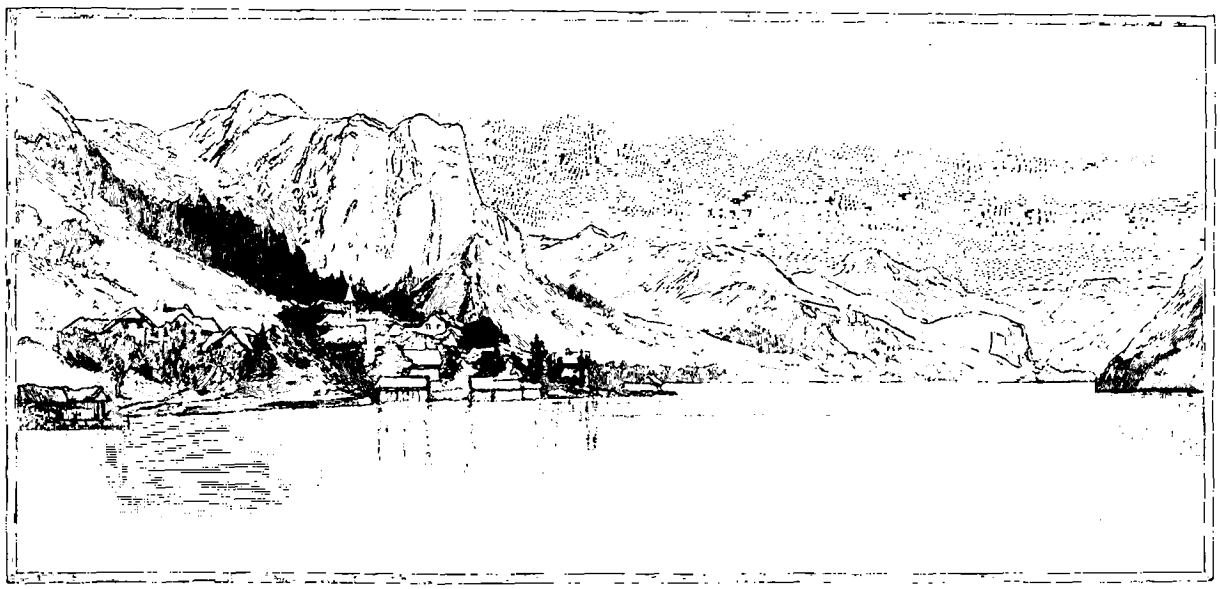
Quant à faire appel à l'initiative privée, il ne fallait pas non plus y songer; il est entendu que dans notre bienheureux pays on ne trouve d'argent que pour l'émission d'affaires telles que le Panama ou le Transsaharien.

F. Foureau.



TOUAREG SE REPOSANT A L'OMBRE DE LEURS BOUCLIERS. — DESSIN D'A. PARIS

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



ALT-AUSSEE. — DESSIN DE TONY GRUBHOFER, GRAVÉ PAR MAYNARD.

A TRAVERS LE SALZKAMMERGUT[1],

PAR M. AUGUSTE MARGUILLIER.

V

La gorge de Koppenthal. — Costumes styriens. — Aussee et ses lacs. — Le groupe du Todtes Gebirge.

Notre route se dirige maintenant vers l'est. C'est une très belle promenade que celle qui conduit de Hallstatt et de Lahn à la station d'Ober-Traun, à l'extrémité du lac : le chemin suit le bas des hautes montagnes, et deux chutes d'eau viennent ajouter à la poésie du site grandiose où l'on avance : le Hirschbrunn, un torrent écumant sur un lit pierreux, et alimenté surtout par les neiges des sommets, et le Kessel, source intermittente qui sort d'une espèce de caverne et n'apparaît qu'après une pluie persistante ou après les grandes chaleurs qui fondent la neige des montagnes.

Nous reprenons le chemin de fer. Maintenant va commencer la partie la plus pittoresque de la voie : la vallée sauvage de Koppenthal, où la verte Traun bouillonnant sur les pierres mêle le bruit de ses eaux tumultueuses à celui du train qui monte à côté d'elle en suivant toutes ses sinuosités, enfermés tous deux entre de hauts rochers tantôt arides, tantôt couverts de buissons et de forêts, où, dans les parties inférieures que le soleil n'atteint pas, il n'est pas rare de voir jusqu'au commencement de l'été des restes d'avalanches, de larges plaques de neige durcie, salies par la fumée de la locomotive, et que, par places, les ruisseaux descendant de la montagne ont creusées par en dessous ou fendues. Pendant vingt minutes, trop vite écoulées, on voyage ainsi dans cette gorge romantique semée de tunnels, de détours qui varient sans cesse les aspects, jusqu'à ce qu'on arrive à une large éclaircie : la vallée d'Aussee.

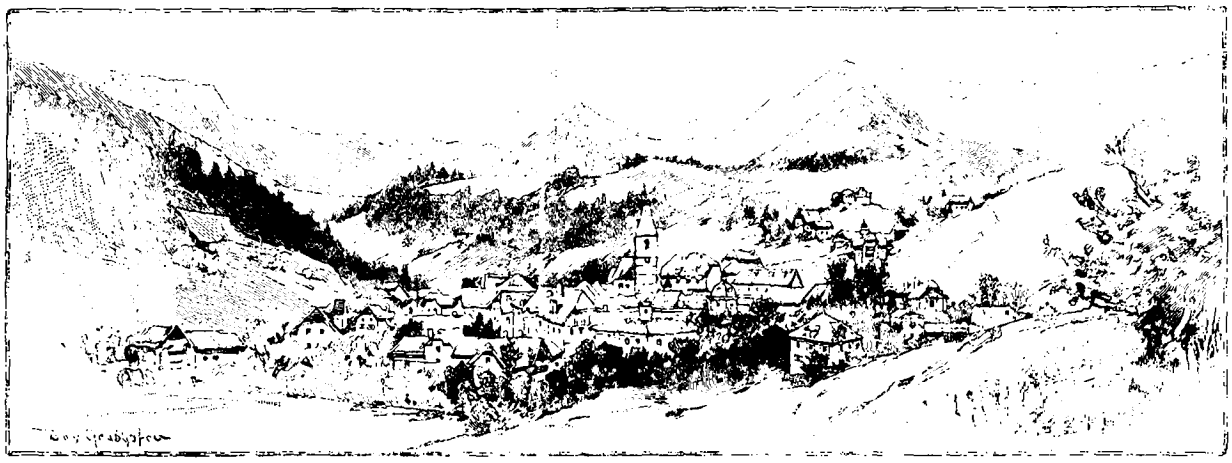
C'est ici que nous nous arrêtons, laissant le chemin de fer poursuivre vers Steinach à travers une autre belle vallée que domine la gigantesque masse rocheuse du Grimming (2 351 m.).

Nous sommes ici en Styrie, et nous nous en apercevons aux costumes des paysans que nous rencontrons sur notre chemin, une fois débarqués. Celui des hommes est assez semblable au costume tyrolien : veste généralement grise à parements verts et à boutons de corne de cerf, laissant voir un gilet rouge recouvert de larges bretelles vertes, culotte courte de peau noire ornée de broderies gracieuses avec une petite poche séparée pour le couteau, bas de grosse laine grise ou verte, parfois aussi ornés de dessins, brodequins lacés, ferrés de clous à large tête; autour du cou, une cravate de couleur éclatante, généralement rouge, simplement nouée, et, comme coiffure, un chapeau de feutre mou, souvent pelucheux, de couleur vert sombre, orné d'un large ruban d'un vert plus clair, d'une barbe de chamois, d'une queue de coq de bruyère ou d'une plume d'aigle, et de fleurs.

Le costume féminin est peu différent de celui de Gmunden et d'Ischl : jupe courte de couleur foncée pour les femmes, plus claire (généralement rose à dessins) pour les jeunes filles; tablier blanc ou de couleur, étroit

1 *Suite. Voyez p.* 33, 45, 49, 61, 73, 201, 213 *et* 225.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



AUSSEE. — DESSIN DE TONY GRUBHOFER, GRAVÉ PAR PRIVAT.

pour les jeunes filles, plus large et foncé pour les femmes mariées; corsage de couleur largement échancré, ou corselet noir parfois brodé d'or, sur une chemisette blanche aux larges manches, tantôt courtes, tantôt longues; autour du cou, un fichu de couleur à ramages, souvent en soie, se croisant sur la poitrine; enfin, la coiffe noire de Haute-Autriche, mais plus souvent le chapeau masculin ou un chapeau de paille pointu avec une longue et fine plume ondoyante.

Non loin de la gare, vis-à-vis de l'endroit où l'un des bras de la Traun, dit de Kainisch et venant du petit lac d'Œdensee, se réunit au cours d'eau formé plus haut par la réunion de deux autres sources sorties des lacs d'Alt-Aussee et de Grundlsee, est le hameau de Kainisch, où sont les sauneries, déjà mentionnées au XI^e^ siècle, comprenant cinq chaudières.

Le bourg d'Aussee lui-même, gros de 1400 habitants, est un peu plus loin, au confluent des deux autres Traun. Il est joli dans son nid de verdure, encadré de collines boisées qui s'élèvent peu à peu jusqu'à des hauteurs plus escarpées et plus lointaines. Le clocher de pierre carré de sa vieille église du XIV^e^ siècle le domine.

PAYSANNE STYRIENNE. — DESSIN DE SCHRÖTTER, GRAVÉ PAR BAZIN.

Celle-ci avec ses anciennes pierres tombales, et la chapelle de l'hôpital avec un très intéressant retable peint à volets, de 1449 — œuvre de l'école viennoise (mais où l'on sent l'influence de van Eyck), représentant la Trinité entourée d'anges musiciens, et, sur une première paire de vantaux, deux groupes de saints et de saintes en adoration, avec, au dos, quatre épisodes de la vie de Marie, tandis que deux autres volets portent chacun deux bas-reliefs — sont les monuments les plus remarquables du bourg ravagé au XVI^e^ siècle par un incendie qui, en même temps, détruisit la plupart des archives du pays.

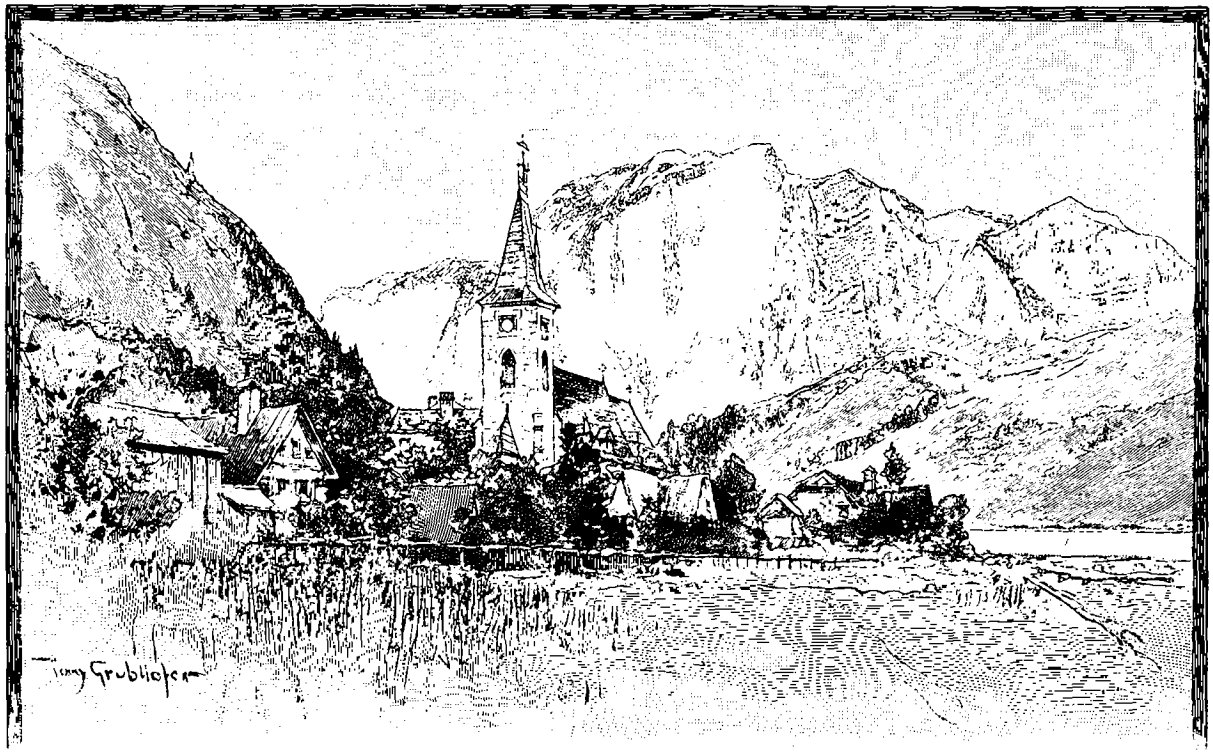
Aussee est, après Gmunden et Ischl, la plus fréquentée des villes d'eaux du Salzkammergut, et les hôtels n'y manquent pas, ni l'inévitable et cosmopolite *Cursalon*. Quelques bonnes vieilles auberges ont heureusement conservé un caractère local; la salle à boire de l'une d'elles est ornée de quantité de devises en dialecte styrien; j'en cueille une entre cent :

Das Aussеer Salz
Von der Alm das guat Schmalz
Und der steirische Wein
Macht dö Diarndln so fein.

Le sel d'Aussee,
Le bon beurre des chalets
Et le vin de Styrie,
Voilà ce qui rend les filles si jolies.

Et de fait, elles sont charmantes, les simples et fraîches

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



GRUNDLSEE. - DESSIN DE TONY GRUBHOFER, GRAVÉ PAR SCHMIDT.

paysannes que nous rencontrons, bien prises dans leur pittoresque costume, la jupe courte découvrant la cheville, la longue plume hardie ondulant au chapeau.

La vallée tout alentour est délicieuse : partout de la verdure et des eaux limpides et bruissantes ; de frais ombrages où s'abritent des villas et des *restaurations*, des ruisseaux courant dans les prairies et le long des chemins, des promenades ombreuses conduisant à de beaux points de vue sur les montagnes, et, là vallée : ici, « la butte de Lenau » où le mélancolique poète venait sans doute rêver en contemplant, dans le vert encadrement d'une forêt les champs de neige lointains du Dachstein ; là, le panorama du bourg couché dans la verdure ; et cent autres encore.

Un autre chemin le long d'un des bras de la Traun conduit en trois quarts d'heure au petit lac d'Alt-Aussee, large de 1 kilomètre et long de 3, près du Sandling où est la mine de sel fournissant annuellement 620 000 hectolitres d'eaux salées. L'endroit est gracieux avec les maisons blanches du village et les coquettes villas éparpillées dans la prairie entre les collines aux douces ondulations et le bassin verdâtre du lac dominé par les rochers du Loser (1 836 m.), du Trisselberg (1 773 m.) et du Tressenstein (1 214 m.).

Et en se tournant de l'autre côté, un autre spectacle admirable vous surprend : entre de hauts massifs sombres, l'apparition des glaciers éblouissants du Dachstein. D'ailleurs, un chemin contournant le lac permet de jouir de tous les aspects de ce joli endroit. Et les ascensions sur les montagnes environnantes changent en panoramas imposants ces riants paysages.

Le Grundlsee, vers l'est, d'où s'échappe le second bras de la Traun, et où l'on peut se rendre d'ici par un sentier franchissant la crête du Tressenstein, est supérieur au lac précédent comme effet ; aussi large mais deux fois plus long, et entouré de hauteurs boisées auxquelles succèdent les différents sommets rocheux du Trisselberg qui le sépare de l'autre lac et, au fond, les cimes nues du Todtes Gebirge (de 1 750 à 2 600 m.), il a, surtout aux heures du soir, un caractère de grandeur sévère et mélancolique qui impressionne profondément. C'est un lac très poissonneux, riche en truites, en ombres-chevaliers, en lottes, et les habitants de ses bords vivent surtout de pêche.

En arrière, deux autres lacs, de plus en plus petits, reliés à celui-ci par des canaux pour le flottage du bois, sont encore plus romantiques dans leur solitude et leur encadrement plus sombre et plus resserré. C'est d'abord, à vingt minutes du hameau de Gössl, situé à l'extrémité du Grundlsee, le Töplitzsee aux eaux bleu foncé, long de 2 kilomètres et très profond, à l'entrée duquel une pierre commémorative portant cette simple inscription : « *Erzherzog Johann*, 1819, 19 *Juli* » rappelle une histoire merveilleuse et poétique comme un conte de fées : la rencontre que fit ici à cette date l'archiduc Jean, comte de Meran, de la fille du maître de poste Plochl d'Aussee, et son subit amour pour la belle enfant, dont il fit sa femme. Si les rois n'épousent plus

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

CHASSEURS STYRIENS. — DESSIN DE SCHRÖTTER, GRAVÉ PAR DEVOS.

les bergères, on voit qu'il ne s'en faut guère, et souvent les filles d'Aussee ont dû voir passer dans leurs rêves quelque Prince charmant venant leur offrir son cœur et sa main.

Deux belles cascades, que nous allons rencontrer sur notre gauche en remontant le lac en canot, animent de leur bruissement continu cette solitude et égaient les murailles rocheuses du Todtes Gebirge.

Enfin, presque immédiatement à la suite du Töplitzsee, au dernier renfoncement de la vallée, le Kammersee, long de 400 mètres seulement, arrondit tout au pied des parois de la Weisse Wand (2 189 m.) son bassin vert sombre où, d'après la tradition populaire, vient se baigner et s'ébattre une nymphe qui habite sur les hauteurs voisines à l'ombre mystérieuse des forêts, compagne sans doute de l'ondine qui réside à la source de la Traun épanchant là-bas dans le lac ses eaux limpides.

Le groupe du Todtes Gebirge (les Montagnes mortes), qui dresse en arrière ses sommets arides, ferme la vallée de la Traun, la séparant de celle de la Steyr, et marque les bornes du Salzkammergut au sud-est. C'en est fini avec les paysages verts, ombreux et gracieux; ici, c'est un gigantesque massif (de presque 5 800 hectares) de plateaux calcaires, crevassés, hérissés d'arêtes et de pics, désolés, sauvages, brûlés du soleil.

Parfois seulement, la poésie mouvante de nuages s'accrochant aux cimes, de brumes étendues au-dessus des fentes et des gorges lointaines, et, de place en place, dernier ressouvenir de la charmante contrée évanouie, soudain, dans un creux de rocher, une émeraude enchâssée : un petit lac dont l'eau tremble et luit, dont les rives sont égayées de fleurs des Alpes, et qui met un peu de vie et de fraîcheur au milieu de cette nature pétrifiée : c'est le grand et le petit Lahngangsee (à plus de 1 500 mètres d'altitude), buts d'une excursion des plus pittoresques, le Wildensee encore plus élevé, l'Augstsee, l'Elmsee, etc.

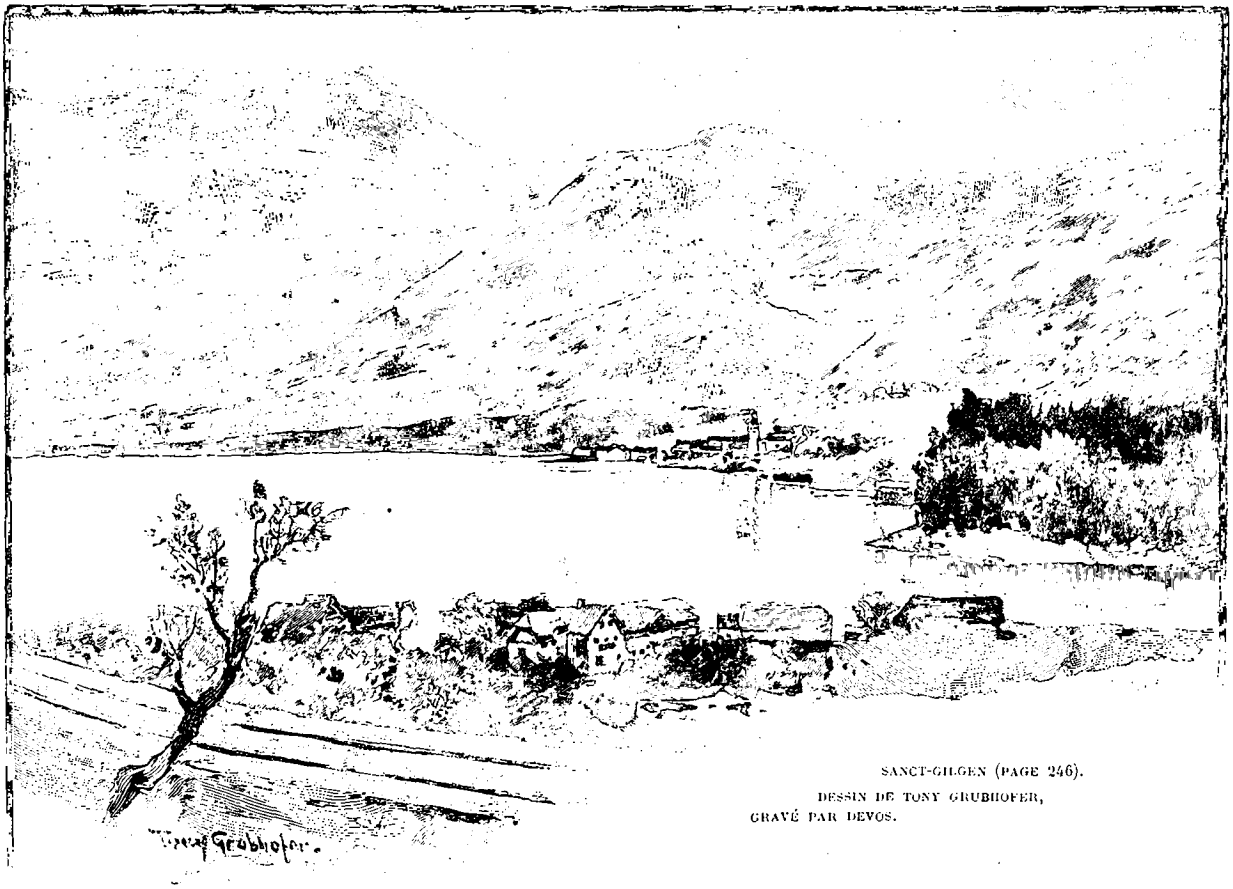
Et puis les rocs déserts recommencent, s'élevant parfois en blocs puissants : le Rauchfang (la Cheminée, 2 008 m.), le Dreibrüderkogl (Cime des Trois Frères, 2 030 m.), le Zwölferkogl (2 055 m.), le Hochkogl (2 086 m.), le Schönberg (2 093 m.), le Rabenstein (Rocher des corbeaux, 2 095 m.), l'Elmberg (2 124 m.), la Weisse Wand (la Muraille blanche, 2 189 m.), le Hohe Priel (2 514 m.), âpres et grandioses solitudes dont le silence n'est troublé rarement que par le vol et le cri d'un oiseau de proie, et dont la froide et grise rigidité fait songer à un globe mort, à l'aspect qu'offrira peut-être notre planète dans des milliers d'années, et dont les paysages lunaires peuvent donner une idée.

(*A suivre.*)

AUGUSTE MARGUILLIER.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



SANCT-GILGEN (PAGE 246).
DESSIN DE TONY GRUBHOFER,
GRAVÉ PAR DEVOS.

A TRAVERS LE SALZKAMMERGUT[1],

PAR M. AUGUSTE MARGUILLIER.

PRÈS DE SANCT WOLFGANG.
DESSIN DE TONY GRUBHOFER,
GRAVÉ PAR DEVOS.

VI

Sanct-Wolfgang et son lac. — Une merveille artistique : l'autel de maître Michel Pacher. — L'ascension du Schafberg. — Les pirogues. — Sanct-Gilgen. — Le lac et l'abbaye de Mondsee. — Le pèlerinage et les mœurs des bûcherons. — Le lac d'Attersee. — Puchheim. — Le panorama de Wolfsegg.

Revenons maintenant en arrière, à Ischl. Il nous reste à visiter la partie ouest du Salzkammergut. Nous y retrouverons, non plus la grandeur sauvage de nos dernières excursions, mais des aspects plus simples et plus gracieux.

C'est d'abord le joli lac de l'Abersee ou Wolfgangsee. D'Ischl, un petit chemin de fer à voie étroite, construit tout récemment, et qui va jusqu'à Salzbourg, se dirige à travers des prairies arrosées par l'Ischl, semées de maisonnettes rustiques, bordées plus loin de montagnes boisées, et en une demi-heure atteint l'extrémité du lac.

Strobl groupe ici ses quelques maisons autour du clocher à bulbe d'une petite église. Derrière s'étend la nappe d'eau d'un bleu verdâtre, longue de 11 kilomètres et large de 2 au plus, encadrée de montagnes vertes aux formes pointues, de hauteur apparente à peu près égale, dominées cependant à droite par une masse plus puissante aux pentes boisées qui s'achève en pic dénudé, le Schafberg (1 780 m.). S'abritant tout au pied, un blanc village se détache sur le fond sombre des forêts, au creux d'une petite baie d'un bleu intense fermée en arrière par une tour blanche s'avançant au milieu de l'eau et s'y mirant coquettement : c'est Sanct-Wolfgang, un des sites les plus gracieux du Salzkammergut.

Il fait bon se reposer là quelques jours, plongé dans l'ineffable paix de la nature, à l'abri des montagnes, au bord de ces eaux tranquilles et souriantes, et l'on comprend bien le choix du saint

1. *Suite. Voyez tome Ier, p.* 33, 45, 49, 61, 73, 201, 213, 225 *et* 237.

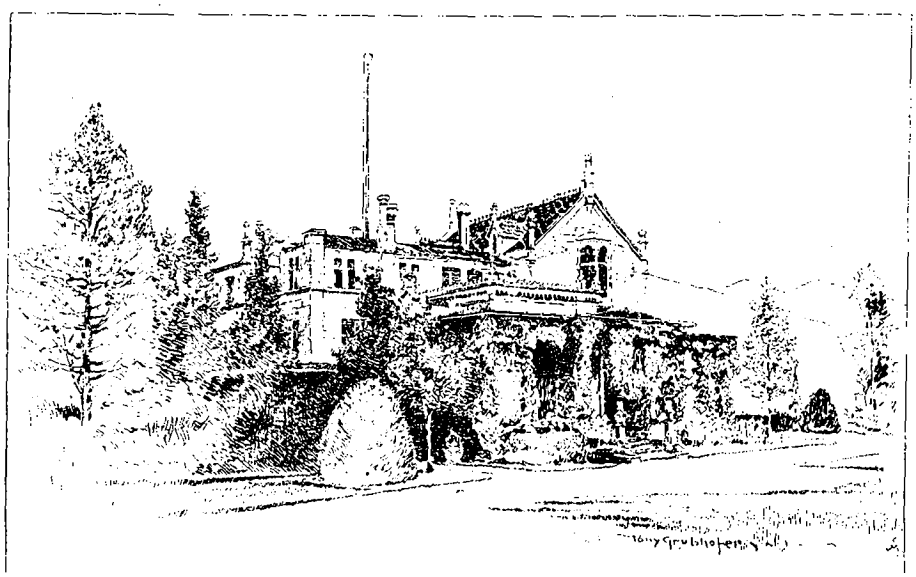
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

évêque de Ratisbonne quand, « s'étant enfui loin des querelles des empereurs et des princes pour se réfugier dans la solitude des Alpes », comme dit le poète (J.-V. von Scheffel, *Bergpsalmen*) qui a chanté son pittoresque ermitage, il établit ici sa retraite (de 982 à 987) et y construisit la petite chapelle qui devint l'origine de Sanct-Wolfgang.

Son souvenir s'est perpétué dans le pays, non seulement par l'appellation du bourg et du lac, mais par maintes pieuses traditions et divers monuments. Sur le rocher voisin de Falkenstein, d'où l'œil embrasse un ravissant panorama, est une grotte qui passe pour avoir été primitivement l'ermitage du saint et où l'on montre l'empreinte de sa tête et de ses mains, puis une source qu'il fit jaillir du rocher, et enfin, à côté, une chapelle dédiée à sa mémoire, où, pendant le siège de Vienne par les Turcs, l'empereur Léopold Ier vint de Passau invoquer le saint en faveur de la capitale menacée, et où chaque année, à la fête de saint Wolfgang, les pèlerins viennent en grand nombre prier et boire l'eau miraculeuse. On voit au milieu de la chapelle deux énormes pierres que les pèlerins s'efforcent de mouvoir et de faire tourner sur elles-mêmes : la réussite, pensent-ils, est un signe qu'on est absous par le ciel de ses péchés. Et quand, leurs dévotions faites, les pieux fidèles s'en retournent, passant en canot sous les parois du Falkenstein où est un écho merveilleux qui répète les mots sept ou huit fois, ils ne manquent pas de crier : « *Heiliger Wolfgang, dürfen wir aufs Jahr wiederkommen? Alsdann sag' Ja!* » « Saint Wolfgang, devons-nous revenir dans un an? Alors dis oui! » - - « *Ja! Ja! Ja! Ja! Ja! Ja! Ja!* » répète aussitôt l'écho, et ces braves gens s'en vont heureux de cette originale invitation.

Non seulement, dit-on, saint Wolfgang convertit au christianisme les habitants païens de la contrée, mais il leur enseigna encore à extraire de la terre le fer que ce pays renfermait en quantité et à en faire des cognées, des couteaux, des instruments d'agriculture, etc.; il leur apprit aussi à fabriquer des briques de terre glaise et à en construire des maisons; de plus, il défrichait les forêts, abattait les arbres et les débitait en planches, travaillait artistement dans le bois des crucifix ou autres figures, sculptures dont quelques-unes, prétend-on, se sont conservées jusqu'à présent dans le pays. A l'église, on garde aussi, outre sa crosse et son calice, une hache qu'on dit avoir été le premier instrument de fer forgé par lui et à laquelle se rattachent diverses légendes. D'après les unes, le saint se serait endormi un jour sur un rocher pendant qu'on célébrait la messe; pour s'en punir, il saisit cette hache et voulut se couper les pieds, mais soudain le terrain céda et le coup ne porta pas; c'est en souvenir de ce miracle qu'il aurait construit à cette place, de ses propres mains, une chapelle en briques cuites par lui-même, et l'on montre encore aujourd'hui dans une chapelle latérale de l'église actuelle l'empreinte de ses pieds dans la pierre. Selon d'autres, le saint, voulant bâtir une église pour les habitants convertis par lui, décida de l'élever là où tomberait sa hache lancée par lui dans la vallée, et là où il la retrouva, il bâtit lui-même une chapelle où, chaque jour, il rassembla les nouveaux convertis. Une légende dit même qu'il aurait persuadé le démon de l'aider à construire la maison de Dieu, lui promettant le premier être vivant qui en franchirait le seuil, et qu'après l'achèvement il aurait payé sa dette en faisant entrer devant lui dans l'église un loup, à la grande fureur du Malin. C'est sans doute le nom du saint (*Wolf*, loup, et *Gang*, marche) qui a suggéré cette histoire. Mais au bout de cinq ans, sa retraite ayant été découverte, une députation arriva de Ratisbonne pour le chercher et le ramena sur son siège épiscopal.

L'église du bourg s'élève sur l'emplacement de cette construction primitive. Le premier document concernant l'édifice remonte à 1182 et fait mention d'une chapelle dédiée à saint Jean-Baptiste; mais déjà en 1307 existe une église consacrée à saint Wolfgang lui-même et dépendant du couvent voisin de Mondsee. Il n'en reste plus peut-être que ces portails de style roman, en marbre rouge, où l'on voit Jésus-Christ et saint Wolfgang sculptés à mi-corps en bas-relief dans les tympans; car tout le village fut détruit par un incendie en 1429, et l'église actuelle, dont le toit brûla en 1480, ne date que de 1460. Peu remarquable extérieurement, elle offre à l'intérieur, dans une disposition bizarre, au milieu de la nef, à la place même

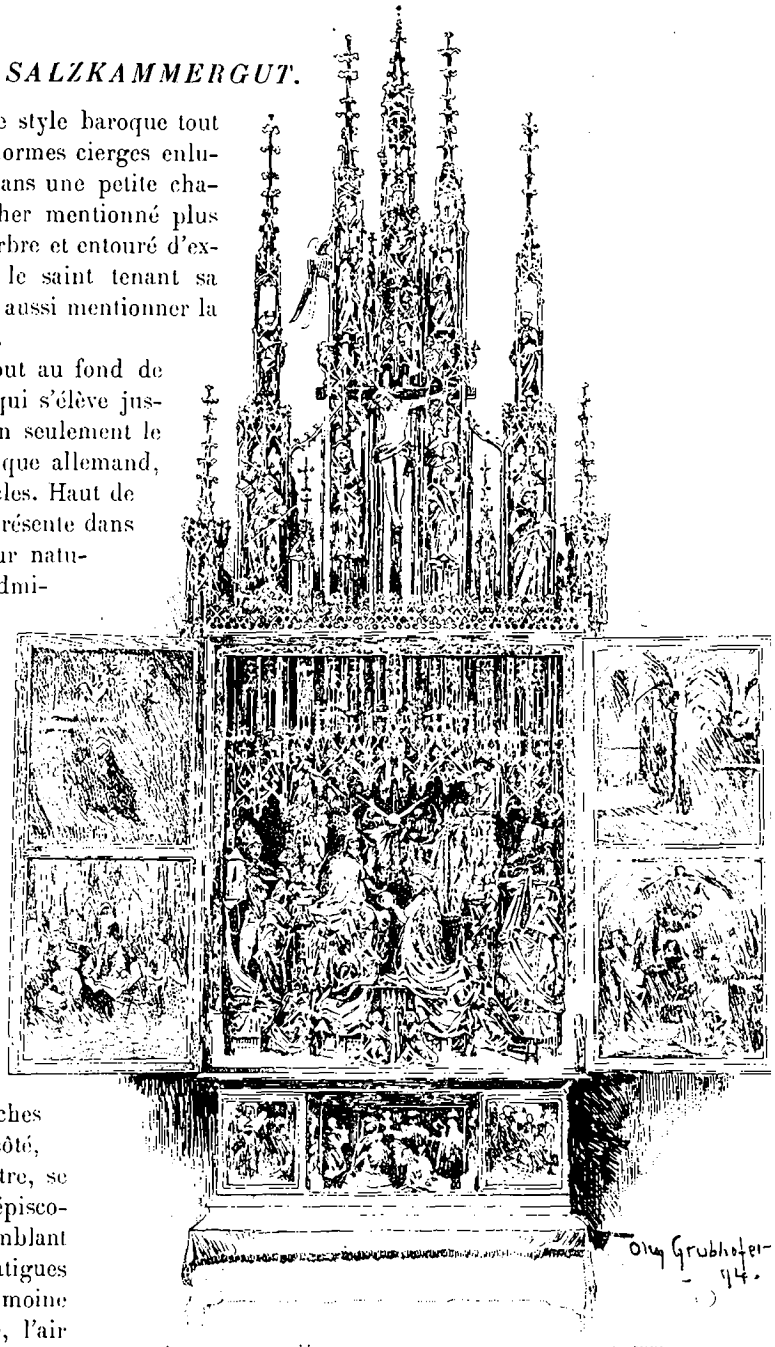


COTTAGE DANS LE PARC IMPÉRIAL A ISCHL. — DESSIN DE TONY GRUBHOFER.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de l'édifice construit par le saint, un double autel de style baroque tout étincelant de dorures, de marbres et d'ex-voto avec d'énormes cierges enluminés, entouré d'une belle grille en fer forgé; puis, dans une petite chapelle plus élevée flanquant l'église, les restes du rocher mentionné plus haut, conservé derrière une grille et des parois de marbre et entouré d'ex-voto de toutes sortes, de tableaux naïfs où l'on voit le saint tenant sa cognée et protégeant ceux qui ont recours à lui. Il faut aussi mentionner la belle porte sculptée de la sacristie, datant du XV^e^ siècle.

Mais, déjà en entrant, nos yeux ont été attirés tout au fond de l'église par un gigantesque et superbe autel à volets qui s'élève jusqu'aux voûtes. Hâtons-nous d'aller l'admirer : c'est non seulement le plus beau monument en ce genre de tout l'art gothique allemand, mais encore une des merveilles de l'art de tous les siècles. Haut de 12 mètres et large de 6 m. 60 les volets ouverts, il représente dans un haut relief central, en figures presque de grandeur naturelle, d'une noblesse, d'une élégance et d'une vérité admirables, et dans les ornements les plus somptueux, Dieu le Père trônant avec une infinie majesté, la couronne en tête et le globe du monde en main, bénissant la Vierge agenouillée devant lui, également couronnée et tournant vers les fidèles son doux visage d'une expression miséricordieuse idéale, tandis que de petits anges soutiennent au bas les plis de leurs vêtements dorés, que d'autres tendent au fond une tapisserie, ou bien, adossés aux piliers qui encadrent la scène, accompagnent la cérémonie de leurs chants ou du son de leurs trompettes; la colombe symbolique de l'Esprit saint plane au-dessus comme une blanche apparition au milieu de l'éclat des ors, sous un baldaquin dont les innombrables ogives se croisent, se subdivisent, se multiplient et s'élancent avec l'inépuisable fantaisie, l'extrême richesse de l'architecture gothique au XV^e^ siècle. Dans des niches latérales non moins fouillées, saint Wolfgang d'un côté, saint Benoît (patron du couvent de Mondsee) de l'autre, se tiennent debout, le premier en magnifiques ornements épiscopaux, portant le modèle de l'église qu'il bâtit et semblant ployer sous le faix de sa haute dignité, dont on lit les fatigues sur son visage austère; le second en simple habit de moine que rehausse seulement une belle crosse ornementée, l'air mélancolique et rêveur, tandis qu'il tient le verre d'où le poison s'échappe sous forme d'un serpent.



MAÎTRE-AUTEL DE L'ÉGLISE SANCT WOLFGANG, PAR MICHEL PACHER. DESSIN DE TONY GRUBHOFER.

Sur le cadre qui entoure tout ce panneau court l'arbre généalogique du Christ, un entrelacement de tiges souples chargées de feuillages, de fleurs et de fruits, où apparaissent vingt-quatre petits personnages bibliques, chacun traité de la façon la plus achevée. Et au-dessus, les légères colonnettes continuent de s'élever, formant des niches à jour couronnées de dais abritant des saints que domine Dieu le Père tout au sommet, s'entrelacent et s'achèvent en aiguilles fleuronnées qui s'élancent à l'envi, toujours plus rares.

Aux côtés de l'autel, deux statues de grandeur naturelle flanquent la partie centrale : celles de saint Georges et de saint Florian, en luxueuses armures, l'étendard en main, le premier plein de fierté courroucée, levant l'épée pour tuer le dragon à ses pieds, le second occupé avec un air compatissant à verser un vase d'eau sur un château qui brûle. Au-dessus des deux héros, des baldaquins à jour terminés en pinacles et non moins richement découpés et fleuronnés que les autres abritent les statuettes de sainte Catherine et de sainte Marguerite et forment la base harmonieuse de cette brillante pyramide qui, par quatre étages successifs, dresse ses sept flèches vers le ciel.

Les volets, divisés chacun en deux panneaux, représentent ouverts, à côté de la partie centrale sculptée, quatre scènes peintes de la vie de la Sainte Vierge : la *Nativité de l'Enfant Jésus*, la *Circoncision*, la *Présentation au temple* et la *Mort de Marie*, d'un style aussi grandiose, d'une vérité et d'un sentiment non moins profonds, d'une exécution aussi habile que les sculptures, et d'un coloris harmonieux et chaud. Surtout

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

CHEMIN DE FER DU SCHAFBERG (PAGE 246).
DESSIN DE TONY GRUBHOFER, GRAVÉ PAR RUFFE.

la *Circoncision* et la *Mort de Marie*, par la beauté de la composition, la vivante expression des personnages et la magnificence de la couleur, peuvent compter parmi les chefs-d'œuvre de la peinture au XVe siècle.

Enfin, la prédelle est composée aussi d'un relief central : l'*Adoration des Mages*, avec deux petits volets peints : la *Visitation* et la *Fuite en Égypte*, qui offrent les mêmes qualités et complètent dignement la glorification de la Vierge.

L'impression produite par cette œuvre grandiose et superbe est indescriptible. On ne sait qu'admirer le plus : l'effet pittoresque et harmonieux de l'ensemble — ces reliefs brillants rehaussés et complétés par le voisinage des panneaux plus sombres aux couleurs variées, et surmontés d'une architecture si élégante et si hardie; — la prodigieuse richesse et la délicatesse de la partie architecturale; l'heureux groupement et la noblesse des nombreux personnages qui l'animent, chacun avec son expression propre où l'idéal céleste et la réalité humaine se marient si merveilleusement; la vérité non moins grande, le magnifique, profond et harmonieux coloris des peintures; l'incomparable habileté et le soin de l'exécution jusque dans les plus petits détails.

Mais ce n'est pas tout : si l'on ferme les grands volets, quatre peintures tirées de la vie de Jésus-Christ apparaissent au dos; et une seconde paire de volets s'offre alors, représentant, à côté des peintures précédentes, quatre autres épisodes de l'Évangile. Puis, au revers de cette seconde paire de volets, des scènes de la vie de saint Wolfgang. Les quatre Docteurs de l'Église latine avec leurs attributs sont peints à mi-corps au dos des volets de la prédelle. Enfin au revers du relief central, au milieu, le gigantesque saint Christophe portant l'Enfant Jésus, et, de chaque côté, quatre saints et saintes sur deux rangs superposés; au bas, sur le derrière du tabernacle, les quatre Evangélistes groupés deux par deux, séparés par la pierre d'autel sur laquelle saint Wolfgang célébrait la messe et que couvre une inscription.

Le millésime 1479 se lit sur une de ces dernières peintures, indiquant peut-être l'année où fut commencée l'œuvre, et au dos de la seconde paire de volets, au bas, est l'inscription suivante en caractères gothiques, donnant la date de l'achèvement :

> Benedictus abbas zu mänsee[1] hoc opus fieri fecit ac complevit per magistrum Michaelem pacher de prawnegk[2] Anno dm m~cccc~lxxxj.

Michel Pacher (né à Bruneck en 14.., mort à Salzbourg en 1498), tel est le nom du génial artiste, à la fois peintre et sculpteur, plongé jusqu'à ces derniers temps dans un injuste oubli et encore à peu près inconnu en France, mais dont la renommée, Dieu merci, va toujours croissant, — qui, s'il n'a pas exécuté en entier ce chef-d'œuvre (les scènes de l'Évangile à l'intérieur des deux paires de volets, et celles de la vie de saint Wolfgang au dos, dénoncent la collaboration de deux autres artistes d'un talent moins parfait, dont l'un est

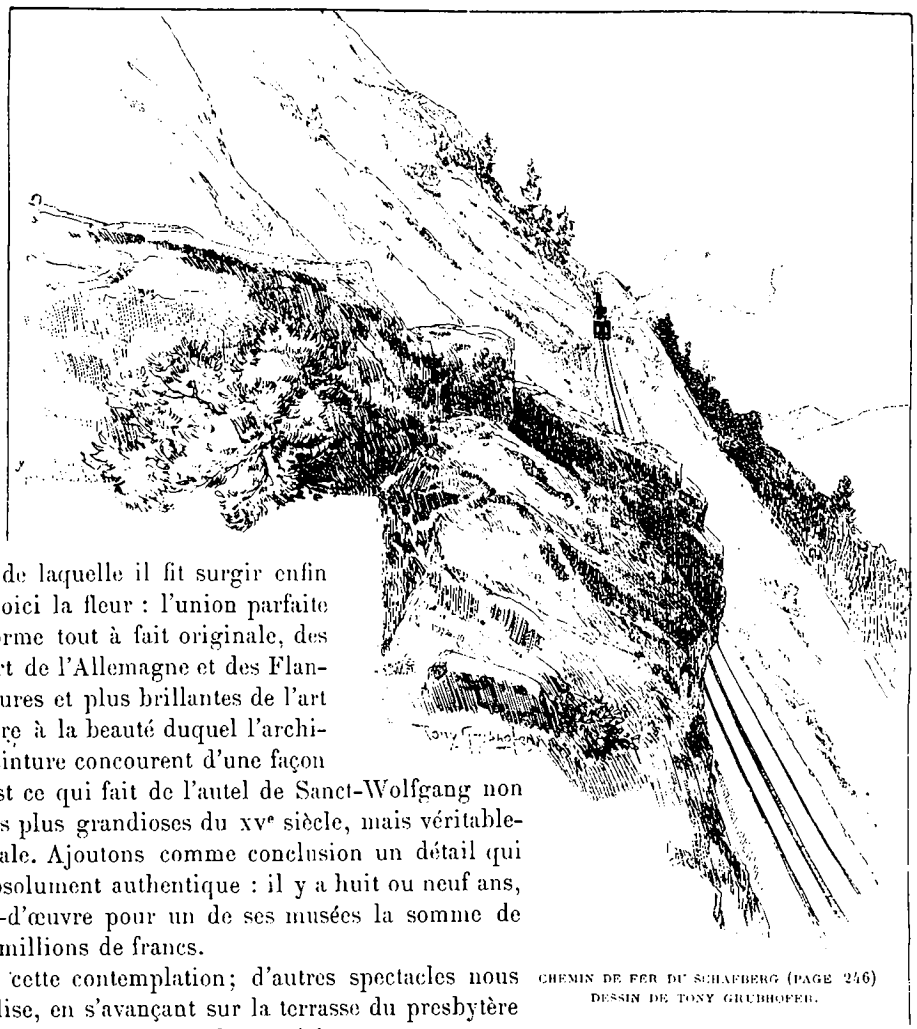
1. L'abbé Bénédict Eck, de Mondsee.

2. Bruneck, en Tyrol.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sans doute son frère Friedrich Pacher; et, de même, les figures sculptées à la partie supérieure de l'autel doivent provenir des élèves de son atelier), — a du moins conçu ce magnifique ensemble et y a fait rayonner plus qu'ailleurs les qualités distinctives qui font de ce maître un des plus grands artistes de tous les siècles[1].

Il est le représentant par excellence de cette école tyrolienne du sud oscillant jusqu'à lui entre les tendances de l'art allemand et de l'art italien, et de laquelle il fit surgir enfin un art tout personnel dont voici la fleur : l'union parfaite et harmonieuse, sous une forme tout à fait originale, des qualités plus intimes de l'art de l'Allemagne et des Flandres et de celles plus extérieures et plus brillantes de l'art du Midi dans un chef-d'œuvre à la beauté duquel l'architecture, la sculpture et la peinture concourent d'une façon également admirable. Et c'est ce qui fait de l'autel de Sanct-Wolfgang non seulement une des œuvres les plus grandioses du XVe siècle, mais véritablement une merveille sans égale. Ajoutons comme conclusion un détail qui ne manque pas d'intérêt et absolument authentique : il y a huit ou neuf ans, l'Angleterre offrit de ce chef-d'œuvre pour un de ses musées la somme de 80 000 livres sterling, soit 2 millions de francs.



CHEMIN DE FER DU SCHAFBERG (PAGE 246)
DESSIN DE TONY GRUBHOFER.

Arrachons-nous enfin à cette contemplation; d'autres spectacles nous réclament. Au sortir de l'église, en s'avançant sur la terrasse du presbytère dominant le lac et crénelé comme un château fort, voici une autre œuvre d'art : sous un édicule soutenu par quatre colonnes, une élégante fontaine en plomb, où, sur un pied orné de bas-reliefs fantaisistes, une grande vasque se dresse, pleine d'une eau limpide s'échappant par la bouche de quatre têtes de lions alternant avec les armes parlantes de Mondsee (un croissant de lune au-dessus d'une nappe d'eau) et celles du donateur (un monogramme encadré des lettres A, M, A, D) au flanc d'une colonne octogone à ornements gothiques, où se voient aussi quatre personnages dans des niches, et qui s'achève en tour crénelée surmontée de la statue de saint Wolfgang. A l'extérieur de la vaste coupe s'arrondit tout au bord l'inscription suivante : « *Ich pin zu den eren sanndt wollfganng gemacht abt wolfganng habrl zu mansee hat mich petracht zu nutz und zu fromen den armen pilligrümb dye nit haben gelt umb wein dye sollen pey dissem wasser frellich sein. Anno dm* 1515. *iar ist das werck vol pracht gott sey globt.* » « Je suis faite en l'honneur de saint Wolfgang. L'abbé Wolfgang Haberl de Mondsee m'a destinée à l'usage et au profit des pauvres pèlerins qui n'ont pas d'argent pour acheter du vin; ils seront contents d'avoir cette eau. L'an du Seigneur 1515 a été achevée cette œuvre. Dieu soit loué. » Et la légende prétend qu'après la bénédiction de l'abbé, l'eau de la fontaine parut aux pèlerins avoir le goût du vin. Au-dessous de cette inscription et d'un entrelacement de gracieux ornements, se lit sur des banderoles le nom de l'artiste : « maître Lienhard (Léonard) Raunacher, fontainier de la ville de Passau ».

Depuis l'an 829 jusqu'à la sécularisation du couvent de Mondsee en 1792, Sanct-Wolfgang fut en effet dépendant du monastère; cinq moines habitaient continuellement le presbytère pour subvenir aux besoins spirituels des nombreux pèlerins, et, à certaines fêtes, l'abbé de Mondsee y venait en personne[2].

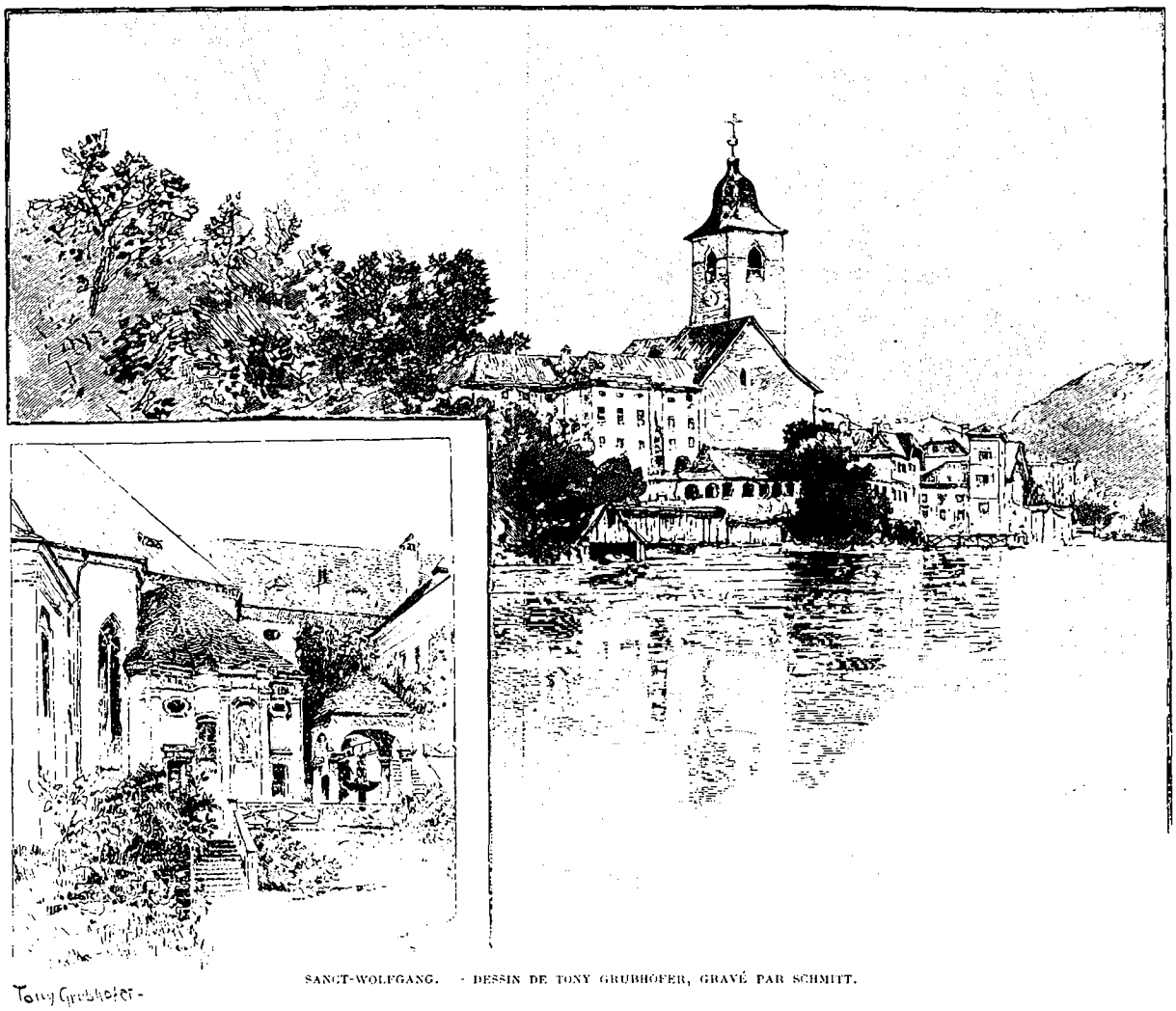
Le bourg, fondé on ne sait quand et brûlé à plusieurs reprises, ne compte guère plus de 500 âmes de population agglomérée; il est composé de maisons très anciennes de construction particulière, à petites fenêtres et à toits de bois, grimpant irrégulièrement autour de l'église, serrées les unes contre les autres le long de

1. Qu'il me soit permis d'indiquer à ceux qu'intéressent les choses d'art mon étude détaillée publiée récemment sur *Michel Pacher* (Paris, *Gazette des Beaux-Arts*, 1894).

2. Mais jamais il n'exista d'abbaye à Sanct-Wolfgang, quoi que raconte à ce sujet M. Catulle Mendès dans son *Évangile de l'Enfance de Notre Seigneur Jésus-Christ*.

*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



SANCT-WOLFGANG. — DESSIN DE TONY GRUBHOFER, GRAVÉ PAR SCHMITT.

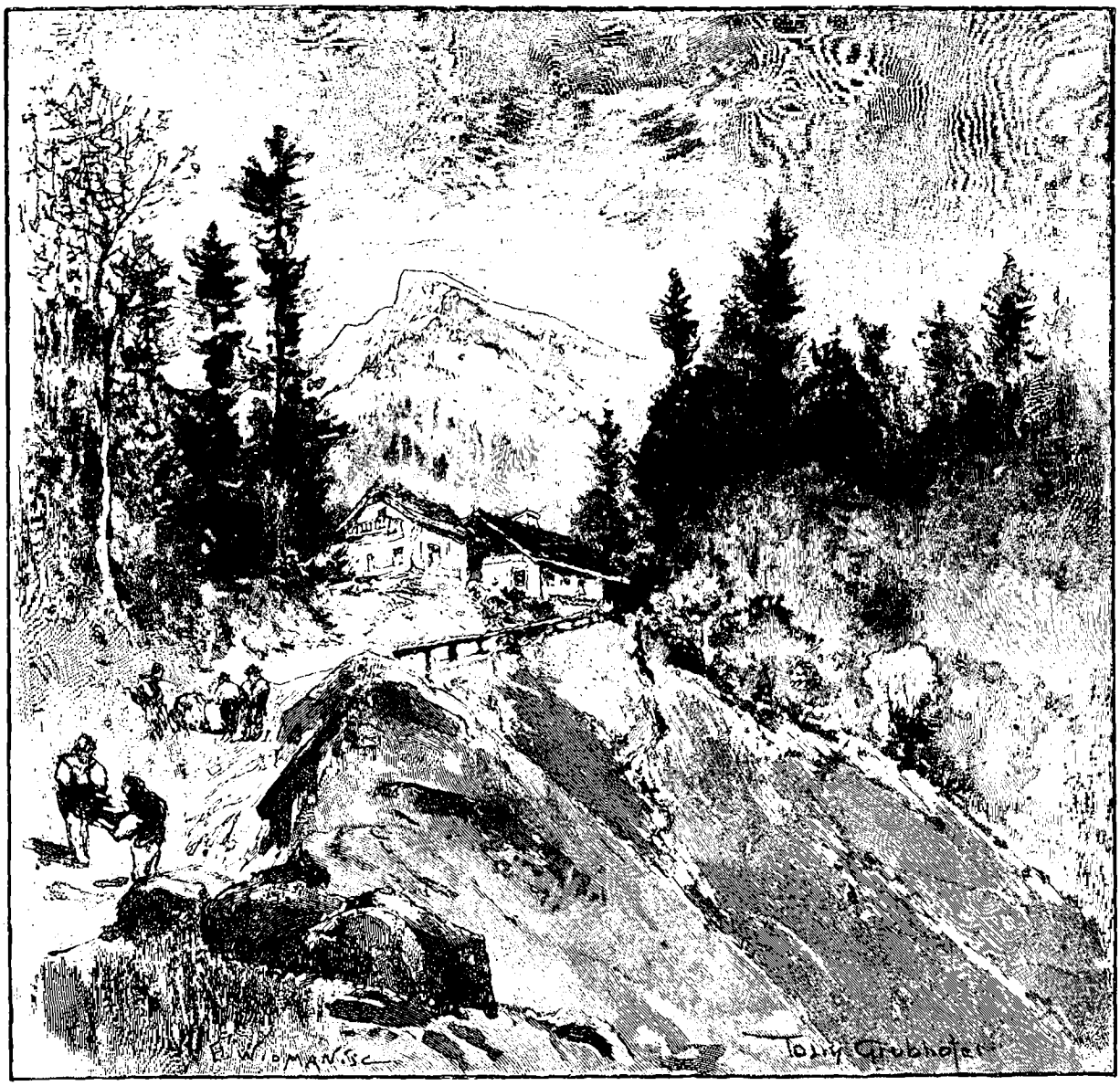
ruelles étroites au flanc de la montagne. Il se termine à l'extrémité de l'anse où le lac se resserre vers le milieu de sa longueur et où une tour crénelée servant de belvédère s'avance dans l'eau, semblable à un phare, et se dresse isolée sur le fond des montagnes et du ciel. C'est là qu'est la frontière du territoire de Salzbourg.

Maints autres buts de promenade aux environs offrent d'intéressants et pittoresques spectacles : dans une haute vallée semée de chalets au nord-est de Sanct-Wolfgang, le Schwarzensee (le Lac noir); — puis les cascades du Dietelbach en arrière du moulin que fait mouvoir ce torrent; — le Calvarienberg, d'où le regard plonge sur le village groupé à vos pieds au bord du lac, et s'étend sur la nappe azurée jusqu'à Sanct-Gilgen, à l'autre extrémité, Strobl; — et d'autres promenades encore.

Mais la principale excursion, celle qui attire tous les touristes du Salzkammergut, c'est l'ascension du Schafberg, d'où l'on jouit d'une des plus belles vues qu'il soit possible d'imaginer, au moins comparable au panorama du Rigi. Depuis le 1er août 1893, un chemin de fer à crémaillère transporte en une heure jusqu'au sommet (1780 m.). Puisse cette innovation ne pas entraîner après elle la ruine de la poésie et de la tranquillité de ce joli site!

Tout à l'extrémité du bourg est le point de départ de la ligne; la petite locomotive trapue et inclinée est là qui nous attend. Le triple ruban des rails et de la crémaillère s'allonge obliquement au flanc de la montagne. Nous voilà partis sur la pente rocheuse, et déjà à 1 kilomètre commence l'inclinaison de 25 pour 100 que va conserver continuellement la montée. Nous traversons un viaduc élevé au-dessus du torrent du Dietelbach, puis des champs où, çà et là, s'aperçoivent des moissonneurs, puis des groupes de sapins et de hêtres; et de temps en temps, à nos pieds, la vue du Wolfgangsee, d'autant plus pittoresque qu'on s'élève davantage et changeant d'aspect selon les détours du chemin, vient enchanter nos yeux avec ses eaux vertes au fond de la coupe sombre et dentelée qui les renferme; tout au bord, se détachent en blanc le clocher et les maisons de Sanct-Wolfgang. Le lac s'enfonce, s'enfonce toujours, et, en même temps, des hauteurs surgissent sans cesse autour de nous.... A mi-chemin, une halte pour laisser passer le train qui descend du sommet, puis nous recommençons à grimper au milieu de terrains rocailleux plantés d'arbres, au bord d'une pente effrayante, comme suspendus au-dessus de l'abîme. La vue s'étend toujours davantage; des lacs, le Mondsee entre autres, qui baigne

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LE SCHAFBERG. — DESSIN DE TONY GRUBHOFER, GRAVÉ PAR WIDMAN.

aussi le Schafberg, apparaissent à notre gauche; l'air devient plus frais et plus vif, nous jouissons délicieusement de l'espace infini où nous montons. Mais voici un long tunnel qui va gâter notre plaisir; il nous réserve cependant une agréable surprise : tout à coup une large ouverture dans la paroi de droite laisse apercevoir au bas d'un abîme insondable la surface claire d'une nappe d'eau au pied d'un haut et sombre massif : c'est l'Attersee, le troisième des lacs qui entourent la montagne. Mais déjà la charmante vision a disparu; nous rentrons dans le noir, et, quand nous en sortons, nous sommes au milieu d'une étendue aride et calcaire : c'est la cime de la montagne. On descend bientôt; il nous reste une centaine de mètres à gravir pour arriver au sommet. Tout en recueillant des fleurs des Alpes et des pétrifications, assez communes ici, de coquillages incrustés dans les cailloux à veines rougeâtres, nous nous hâtons vers le but indiqué par l'hôtel — Dieu merci! il n'y en a qu'un jusqu'à présent — bâti là-haut.

Maintenant, le panorama se déploie tout entier dans son immensité. Quelle infinité de sommets et quelle variété d'aspects! Au delà des trois grands lacs où plonge la base du Schafberg, c'est comme une mer aux furieuses et innombrables vagues pétrifiées formant mille et mille crêtes de toute forme et de toute hauteur, les unes déchiquetées, les autres de formes plus adoucies, se perdant de plus en plus dans un lointain bleuâtre où se détachent çà et là les larges taches blanches de cimes couvertes de neige : c'est, vers le sud, de l'est à l'ouest, — pour ne citer que les principaux sommets, — le sauvage et abrupt massif du Höllengebirge tout près, celui plus aride encore du Todtes Gebirge au fond, puis l'énorme groupe du Dachstein et de ses ramifications,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

couronné de ses trois glaciers, et, à la suite, les montagnes du duché de Salzbourg et de la Bavière où se détachent, entre autres, le majestueux Hochkönig (le Haut Roi) avec le grand champ de neige de l'Uebergossene-Alpe, les cimes dentelées de la Steinerne Meer (la Mer de Pierre), les Alpes de Berchtesgaden, le sombre Untersberg; après quoi les hauteurs s'abaissent peu à peu, et, vers le nord, les plaines immenses de la Bavière, de Salzbourg et du pays de Linz, soulevées encore çà et là de quelques ondulations, semées de villes et de villages, et bordées tout au fond par la ligne bleue des forêts de Bohême, apportent l'agréable contraste d'aspects plus paisibles; et enfin — charme spécial de ce panorama — de tous côtés, enchâssés au creux des montagnes ou étalés dans les larges vallées, quatorze lacs, grands et petits, jusqu'au Chiemsee en Bavière, les uns couleur d'émeraude ou de saphir, les autres luisant comme des plaques d'argent ou d'or, complètent de leur poésie cet imposant spectacle.

Dans le voisinage de la cime du Schafberg sont plusieurs cavernes, entre autres l'Adlerhöhle et le Wetterloch; celle-ci, à trois quarts d'heure dans la direction du sud-est, a été explorée récemment et rendue accessible : en s'enfonçant assez loin à l'intérieur de la montagne, on est parvenu à une grotte longue de 60 mètres environ, à la voûte ornée de belles stalactites [1].

Le lac de Sanct-Wolfgang enfin vous offrira, lors des régates annuelles, un spectacle particulier : une course de pirogues. Ces bateaux légers, faits d'un seul tronc d'arbre, — qui, comme, hélas! bien d'autres choses typiques de cette contrée, sont en train de disparaître, détrônés par les bateaux à vapeur, les canots et toutes les embarcations modernes, — ne sont plus qu'au nombre de 130 à 140 en Salzkammergut. C'est ici qu'on en compte le plus grand nombre : 60, tandis que le lac de Mondsee n'en a que 30, celui d'Attersee 25, celui d'Alt-Aussee 5, et ceux de Grundlsee, de Hallstatt et de Gmunden 2 ou 3 seulement.

La forme en est la même que celle des pirogues de quelque archipel océanien et des populations lacustres qui ont habité ces lacs des Alpes. Les arbres qui servent à les fabriquer doivent avoir de 90 à 120 centimètres de diamètre à la base et, au bout d'une longueur de 11 mètres, compter encore de 75 centimètres à 1 mètre. De nos jours, où la forêt, elle aussi, doit produire et rapporter rapidement, de tels arbres sont rares, et l'on compte les spécimens géants qui ont pu subsister jusqu'ici sur des sommets écartés [2]. Une fois l'arbre abattu et le tronc taillé sommairement suivant sa forme future, on le laisse passer un temps assez long submergé dans le lac, un an au moins, quelquefois même jusqu'à huit années. Après quoi, on le façonne soigneusement en lui donnant d'ordinaire une longueur de 10 mètres, une largeur de 50 à 60 centimètres en avant, de 75 à 80 en arrière, une épaisseur de 6 à 10 centimètres au fond et de 4 à 6 sur les côtés, et l'on y adjoint trois bancs de bois dur, agencés de telle sorte qu'on ne voie aucune trace de ferrements.

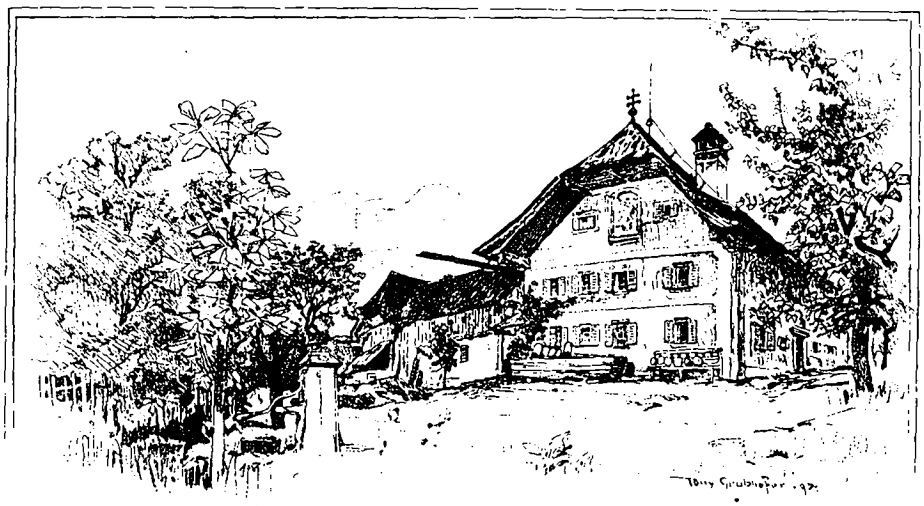
Une telle pirogue dure, selon la nature du bois (le meilleur est le pin très résineux), de huit à vingt ans presque intacte et coûte de 50 à 80 florins; radoubée ensuite, rafistolée parfois à l'infini, elle rend encore d'excellents services. Plus légère et plus étroite qu'un autre bateau, elle glisse rapidement et sans danger même au milieu des plus fortes vagues, et ces avantages en font une excellente embarcation pour la pêche au filet.

1. On vient d'installer l'éclairage électrique dans cette grotte du Wetterloch.

2. M. Dimitz, ancien conservateur des forêts à Gmunden et aujourd'hui conseiller aulique au Ministère de l'agriculture à Vienne, au poétique ouvrage duquel (*Feierabend im Forsthause*, von Ludwig Waldeck. Vienne, 1892) j'emprunte ces détails, comme plus loin ceux sur les mœurs des bûcherons en Salzkammergut, raconte avoir mesuré en 1879 dans la forêt de Saurüssel, près de Mondsee, parmi plusieurs autres, un de ces arbres vénérables : il comptait 370 ans, sa cime s'élevait à 50 mètres, et il avait 1 m. 40 de diamètre. Des sapins encore plus gigantesques croissaient en 1878 dans les forêts près de l'Attersee.

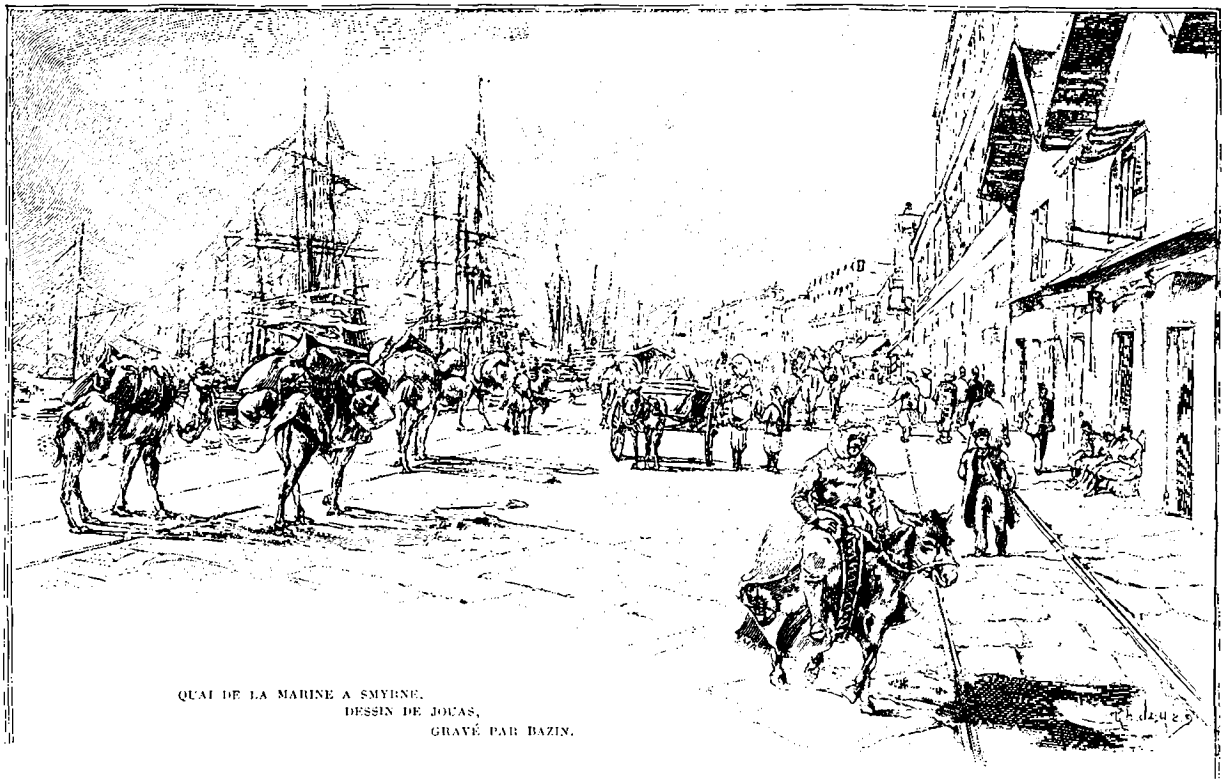
(*A suivre.*)

AUGUSTE MARGUILLIER.



MAISON DE PAYSAN EN HAUTE-AUTRICHE. — DESSIN DE TONY GRUBHOFER.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



QUAI DE LA MARINE A SMYRNE.
DESSIN DE JOUAS,
GRAVÉ PAR BAZIN.

VOYAGE AUX SEPT ÉGLISES DE L'APOCALYPSE[1],

PAR M. L'ABBÉ LE CAMUS.

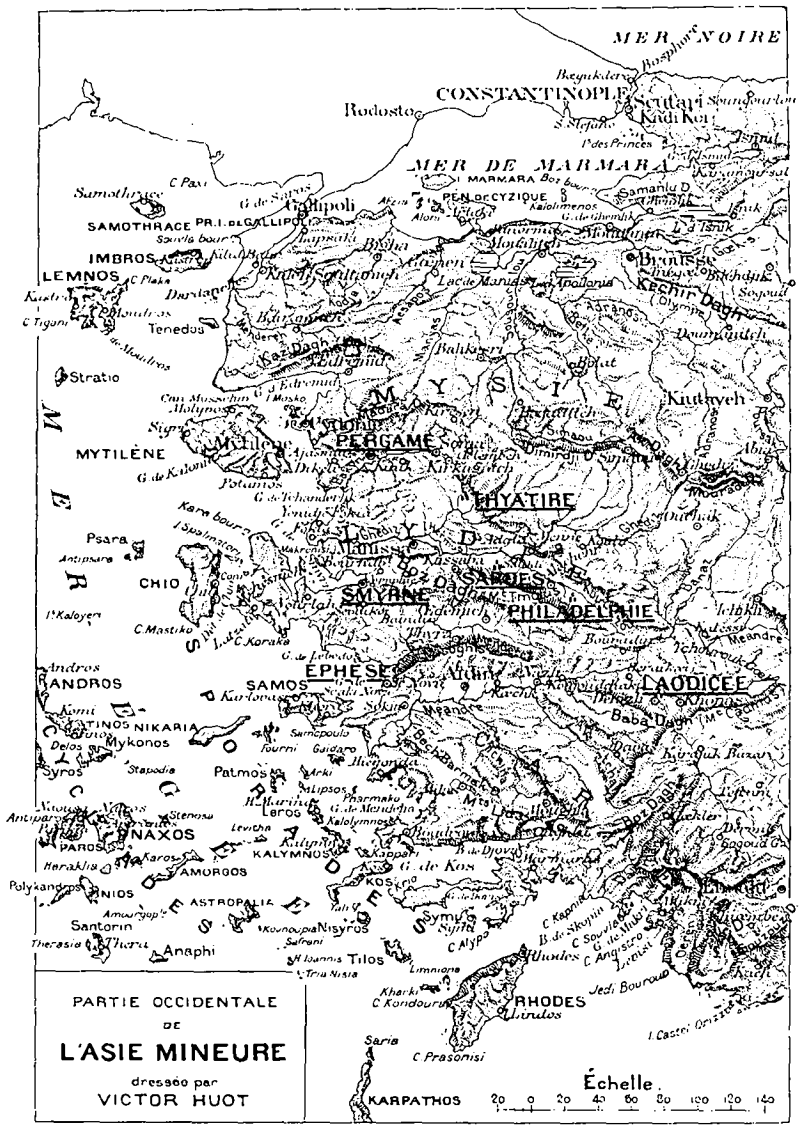
N ZEYBECK (PAGE 249). — GRAVURE DE BAZIN.

SMYRNE, 22 avril. — Les Sept Églises sont celles à qui le Voyant de l'*Apocalypse* écrit, de la part du Seigneur, des encouragements ou des réprimandes : Éphèse, Smyrne, Pergame, Thyatire, Sardes, Philadelphie, Laodicée. Elles ont joué un rôle considérable dans l'histoire des origines chrétiennes, et un de nos regrets, il y a cinq ans, avait été de passer en Asie Mineure sans pouvoir les visiter toutes. Je sais bien qu'il n'en reste à peu près rien, mais il y a encore une consolation pour tout croyant à s'asseoir sur ces pierres où, méditatifs et l'âme pleine de nobles aspirations, les premiers disciples de l'Évangile ont prié. A ce point de vue, les vallées du Caystre, du Méandre et du Lycus d'une part, celle de l'Hermus de l'autre, sont, pour qui peut le faire, un pèlerinage archéologique incomparable. L'intensité de la vie religieuse fut si grande aux pieds du Cadmus, et du Messogis, et du Tmolus, qu'après un siècle de foi paisible en l'Évangile, on y vit naître, par un excès étrange de piétisme, la plupart des hérésies qui troublèrent le développement de l'Église naissante. Les Phrygiens surtout étaient des hommes à imagination féconde. Au milieu de ces populations paisibles, vouées au repos, parce que la fortune leur venait sans effort, il suffisait d'un visionnaire apportant un système religieux nouveau pour créer aussitôt une secte. Les esprits s'exaltaient vite dans la contemplation d'abord, dans les conversations pieuses ensuite. Ces vallées, pleines de poésie et de lumière, portent naturellement les âmes à la rêverie, et les têtes faibles aux conceptions fantastiques, aux erreurs de toute sorte. Apologistes célèbres, docteurs inspirés, hérésiarques insensés, tout s'y est coudoyé pendant des siècles. En bien et en mal, le rôle qu'ont joué dans nos origines chrétiennes les villes que nous venons visiter est considérable. Au point de vue de l'histoire profane, il ne fut pas d'ailleurs sans importance, et c'est avec une joie très vive que nous allons entreprendre notre excursion.

De mes deux compagnons de route, l'un est M. Vigouroux, cet excellent ami duquel je ne saurais me séparer, quand il s'agit de visites ou de recherches aux pays bibliques, nos travaux convergeant vers le même

1. *Voyage exécuté en* 1893. *Texte inédit. Dessins d'après les photographies de M. l'abbé Le Camus.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



but, l'exégèse apologétique, et nos natures, bien différentes, s'harmonisant à merveille, sans doute parce qu'elles se complètent; l'autre est un jeune étudiant en droit de Narbonne, Henry Cambournac, photographe à l'occasion, et surtout mon neveu.

Smyrne nous est connue, et je l'ai décrite dans un autre livre[1]. Mais je dois à Henry de lui en faire les honneurs. Il y a la ville moderne et la ville antique, ou du moins dans l'une nous devrons retrouver l'autre, car il ne s'agit pas d'aller chercher à Bournabat la vieille cité éolienne, que Strabon, en effet, place dans une autre anse du golfe, à vingt stades d'ici. Seule la Smyrne gréco-romaine nous intéresse. Or, depuis vingt-deux siècles, elle est là même où nous sommes; non pas sur ces jetées où courent les tramways, où s'élèvent les belles maisons, où ont été bâtis des quais rivalisant avec ceux de nos villes d'Europe, — ce terrain a été récemment conquis sur la mer, — mais aux flancs du Pagus, depuis le Mélès jusqu'au cimetière juif, vers la pointe méridionale de la baie, et plus bas aux quartiers turc, juif et arménien, jusqu'au pont des Caravanes. Sous les habitations qui s'entassent là, maisons privées, mosquées, khans et bazar, dans les cimetières et les jardins, il y a, pour sûr, des restes de monuments grecs et romains; mais ils y sont profondément enterrés et à jamais perdus. Le feu brûle périodiquement ces quartiers. La terre a des secousses terribles qui renversent les minarets, les djamis, les médressés et les cathédrales, mais on rebâtit sur place, et ainsi on enfouit de plus en plus les ruines qui voudraient émerger du sol.

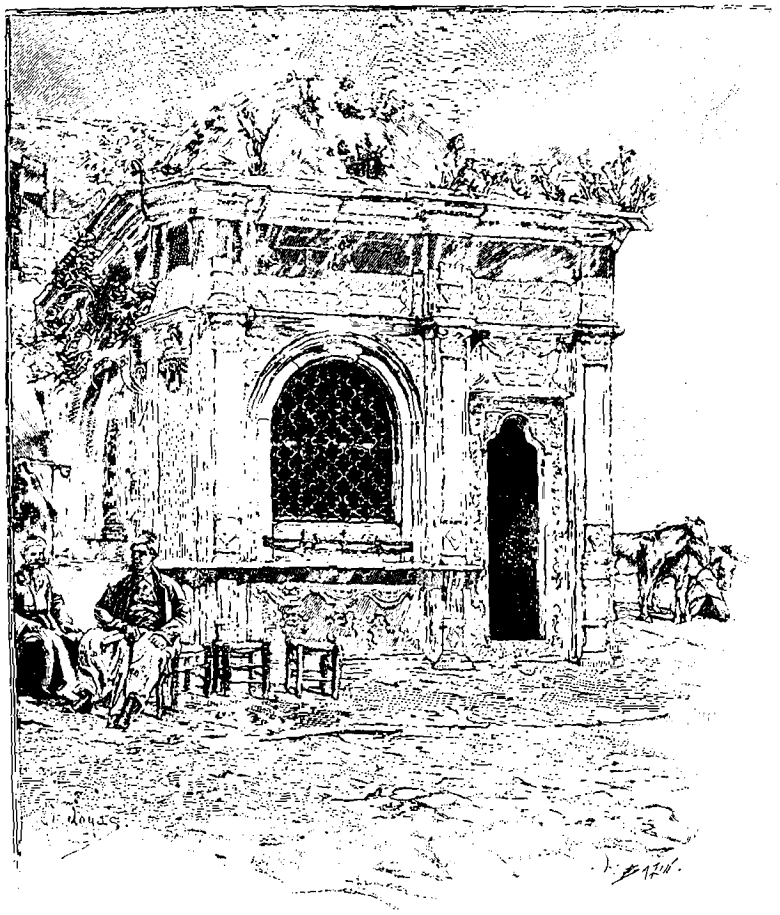
Contentons-nous donc, pour aujourd'hui, de parcourir la ville moderne, sans nous égarer dans les quartiers excentriques où règne cette perpétuelle monotonie de rues étroites, mal ou point pavées, silencieuses et sales, qui caractérise les plus belles métropoles de l'Orient. Le quartier franc avec ses magasins très achalandés, les quais avec les hommes de peine et les flâneurs qui les encombrent, sont vite admirés. Nous les traversons en allant retirer nos lettres aux diverses postes, car il y a ici plusieurs postes, la française, l'autrichienne, l'anglaise et la turque. Par ce quartier presque européen, Smyrne ressemble fort aux villes maritimes d'Espagne ou de Grèce. Sortons vite de la banalité, ce n'est pas ce que nous sommes venus chercher ici.

Aujourd'hui jour de sabbat, c'est la partie juive de la cité qui peut offrir quelque intérêt. Nous y allons sans plus tarder. En réalité le spectacle y est assez pittoresque. Beaucoup d'enfants aux robes voyantes, rouges, jaunes, vertes, blanches, bleues, piaillent dans les rues, les femmes sont sur les portes de leurs demeures avec leurs belles couronnes ou leurs riches bandeaux brodés d'or, en costume de fête. Les hommes ne se montrent nulle part. Sont-ils infidèles à la loi du repos sabbatique? Le bazar, les affaires, le petit commerce, les absorbent-ils malgré Moïse? Nous verrons bien dans les *tcharchés*, tout à l'heure, si leurs boutiques sont fermées. Quelques jeunes gens, frappés de l'intérêt que nous inspire la race israélite, viennent bien à propos nous offrir leur amicale intervention auprès d'un dignitaire ecclésiastique quelconque, un *hazan*, sans doute, qui nous fera visiter les plus importantes synagogues. Nous acceptons, et, du fond d'une cour où le hèlent énergiquement femmes et enfants, s'avance un beau type de juif qui, clés en main et bonnes paroles en bouche,

1. Voyez notre *Voyage aux Pays bibliques*. Paris, Letouzey et Ané, 1890, vol. III, p. 129 et suiv.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

se dispose à nous montrer les maisons de prière dont il est l'intendant. Elles sont misérables, quand on les compare à celles de Livourne, de Francfort et même de Jérusalem. Puisque nous sommes en train de judaïser, ce qui ne déplaît pas à M. Vigouroux, entrons à l'école internationale israélite où l'on enseigne la langue française. Ceci a son intérêt spécial. Le directeur, un vrai Parisien, s'est plu à nous montrer en détail l'organisation de l'œuvre dans la double section des garçons et des filles. Il dispose de ressources considérables, et c'est avec intelligence qu'il les emploie. Décidément on doit nous croire un peu juifs, car, à notre sortie de l'école internationale, femmes et enfants nous font une ovation charmante, et de beaux vieillards viennent nous serrer la main. C'est très divertissant.



FONTAINE À SMYRNE. — DESSIN DE JOUAS, GRAVÉ PAR BAZIN.

Toutefois, sans plus de politesse, entrons aux bazars, sur les confins desquels nous errons depuis un moment. C'est un des spectacles les plus curieux de Smyrne que la visite aux *tcharchés*, ce vaste quartier où la fortune, le commerce, la vie industrielle des Orientaux s'accumulent devant le désœuvrement de ceux qui se promènent ou la convoitise de ceux qui achètent. Ce dédale de petites rues, couvertes et bordées de modestes boutiques, frappe d'abord par l'affluence et la variété des visiteurs. On se coudoie, on se heurte, on se perd de vue, on s'appelle, on se retrouve de la façon la plus amusante et la plus désagréable. Un *hamal* ou portefaix, aux jambes nues, aux épaules capables de soutenir un monde, court dans cette foule, sans même crier gare. Une caravane de chameaux passe silencieusement à nos côtés, et quand je crois parler à M. Vigouroux, ou au Père Bernard, c'est un mufle de chameau qui me souffle dans les cheveux. Les costumes les plus bizarres se rencontrent au bazar, depuis le riche Arménien avec son kalpak et sa robe flottante, jusqu'au pauvre paysan des montagnes qui, dans son manteau de peau de brebis, vous regarde avec des yeux stupides, sous un immense turban agrémenté de glands et de franges; depuis le *kavas*, ce premier serviteur de bonne maison qui traîne bruyamment son sabre au fourreau d'argent et d'ivoire, porte des pistolets et des poignards à la ceinture, et se pavane dans son vêtement bleu clair sillonné de brandebourgs d'argent et d'or, jusqu'aux femmes turques qui, avec une gaucherie rare, traînent leurs pieds dans de larges bottes de cuir jaune, ayant la tête couverte du *iachmak*, voile blanc de plus en plus transparent, et le reste du corps enveloppé par le *feredjé*, manteau de soie noire ou de voyante couleur. Un malheureux juif qui quête un bakchich et a fort misérablement fêté le sabbat, étale devant nous son costume de guenilles indéfinissables. Des kouffichs, des tarbouchs, des chapeaux et des casquettes, des vestons, des chemises de laine et des caftans, des culottes courtes, des pantalons bouffants et des jambes nues brûlées par le soleil, tout se croise, se mêle, se confond. Il y a ici un peu de chaque peuple : Osmanlis, Arméniens, Grecs, Albanais, Persans, Bulgares, Syriens, Tcherkesses, Yuruks, Zeybecks, dont les costumes, variant à l'infini, sont faits pour troubler la mémoire.

Détail à noter : on n'entre pas dans les magasins pour acheter, on se tient devant la porte. En vérité, le magasin est d'ordinaire très petit, et il n'y aurait pas de place pour les acheteurs; mais la raison principale est que le marchand se croit charitablement en devoir de vous soustraire à la tentation de lui dérober quelque chose. Le soir, chaque petit commerçant décroche le volet qu'il avait relevé le matin au-dessus de la devanture de sa boutique, et le cadenasse soigneusement.

Cette excursion récréative nous donne l'occasion de visiter quelques mosquées qui ont pris la place d'anciens sanctuaires chrétiens, probablement des plus vénérés. Il faut se borner, car on en compte vingt-quatre à Smyrne. Deux des plus curieuses sont immédiatement au sud du bazar. Les Turcs qui nous les montrent sont

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE MÉLÈS. — DESSIN D'A. PARIS, GRAVÉ PAR DEVOS

si embarrassés dans leurs récits traditionnels et les ridicules légendes dont ils les compliquent, qu'il est difficile de savoir si c'est réellement saint Jean et saint Polycarpe, comme ils semblent le dire, qui furent primitivement honorés à Upané Makala et à Hissar Djamisi. En tout cas, ces deux saints ont donné leur nom, le premier à trois églises grecques, le second à l'église latine de la rue Franque. Saint Étienne est le patron de la cathédrale arménienne. Je constate, en passant, une erreur assez grossière dont j'avais été victime lors de mon dernier voyage. Selon l'indication ordinaire des guides, il m'avait paru que la cathédrale grecque était sous le vocable de quelque saint du calendrier oriental, inconnu pour nous, comme tant d'autres. Ce nom de Photin était d'ailleurs tout à fait grec. Or il arrive, et c'est pour nous une très agréable surprise, que le saint est une sainte, et que la sainte est une femme très célèbre de l'Évangile, cette Samaritaine que Notre-Seigneur éclaira si heureusement au puits de Jacob. De là son nom de Photiné, ou Photini, comme on prononce dans le grec moderne, pour désigner l'heureuse Illuminée. C'est en examinant la porte même par où l'on aborde la cour où se trouve la cathédrale que nous avons eu cette petite révélation. Il y a au fronton un bas-relief qui reproduit la scène racontée par saint Jean. Deux hommes intelligents et très instruits, que nous avons vus à l'École Évangélique, MM. Weber et Pittakis, nous ont confirmé ce qui était pour nous une découverte. C'est le 20 mars, d'après le ménologue basilien, qu'on célèbre la fête de cette femme dont le souvenir, à mon grand regret, n'a pas trouvé place dans notre liturgie d'Occident. J'estime heureuse l'inspiration de la vieille Église grecque qui a mis sous la protection de la Samaritaine convertie cette cité de Smyrne frivole sous son ciel énervant, où plus d'une âme tombée a dû, dans la suite des âges, s'encourager au repentir par l'exemple de la plus édifiante des réhabilitations.

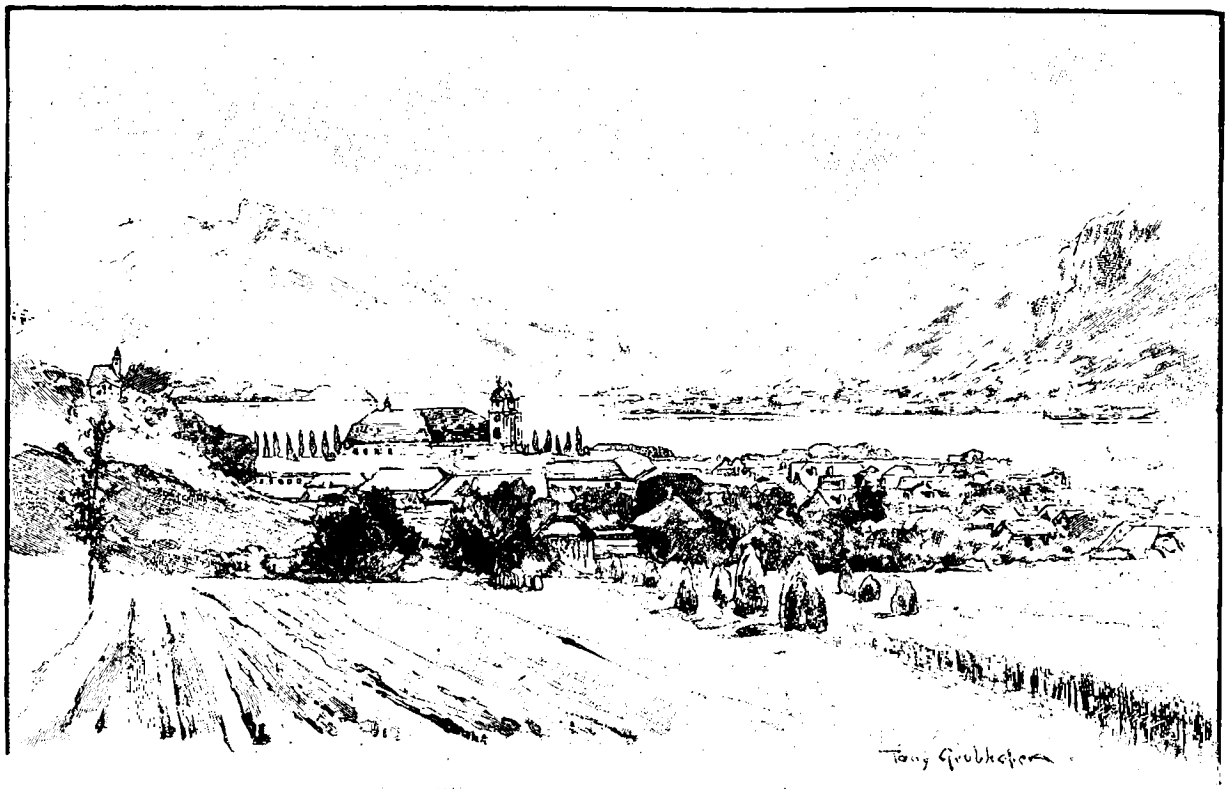
Une visite très importante est celle que nous avons faite à M. Humann. Le fameux chercheur, si heureux dans ses fouilles de Pergame et de Magnésie, est absent, mais sa femme et sa fille nous réservent le plus cordial accueil. Avec une compétence parfaite et une amabilité exquise, elles nous expliquent les innombrables photographies des chefs-d'œuvre exhumés depuis cinq ans par le vaillant archéologue. Elles nous offrent de lui annoncer notre prochaine visite, au milieu même de ses travaux de Magnésie du Méandre. C'est une trop bonne fortune pour ne pas l'accepter.

(*A suivre.*)

Abbé LE CAMUS.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



MONDSEE (PAGE 254). — DESSIN DE TONY GRUBHOFER, GRAVÉ PAR ROUSSEAU.

A TRAVERS LE SALZKAMMERGUT[1],

PAR M. AUGUSTE MARGUILLIER.

BÛCHERONS DANS LEUR HUTTE.
DESSIN DE TONY GRUBHOFER, GRAVÉ PAR DEVOS.

Mais il faut enfin abandonner notre tranquille et gracieuse retraite de Sanct-Wolfgang et achever notre tour du Salzkammergut. Le bateau à vapeur nous conduit à l'autre extrémité du lac, à Sanct-Gilgen. Avant d'y aborder, nous passons devant un bloc de rocher émergeant de l'eau au pied du Falkenstein et surmonté d'un crucifix : on l'appelle « la Croix des noces », et il rappelle un triste événement : il y a plusieurs années, par un beau jour d'hiver, toute une noce eut l'idée de venir danser ici sur le lac gelé; tout à coup la glace se rompit sous leurs ébats, et tous furent engloutis, à la seule exception des musiciens juchés sur le rocher et qui, plus tard, érigèrent cette croix en souvenir de ce malheur.

Sanct-Gilgen, niché tout au bas de forêts de sapins, est un tout petit village tranquille de 600 habitants, qui a su conserver encore son ancienne physionomie, ses maisons aux toits pointus ornementés, aux balcons de bois découpés où grimpe la vigne vierge, et qui, comme Sanct-Wolfgang, repose agréablement du séjour et du bruit des villes d'eaux à la mode et des hôtels cosmopolites avec leur pompeuse banalité. Ne manquez pas, si vous vous y arrêtez, d'aller visiter l'auberge de la Poste où sont encore de vieilles fresques du XVIIe siècle, puis l'église avec son portail gothique et son clocher roman à double bulbe; dans le petit cimetière tout fleuri qui l'entoure, vous trouverez une inscription funéraire, qu'on dirait traduite de la prière du bon La Hire[2].

1. *Suite. Voyez tome Ier, p.* 33, 45, 49, 61, 73, 201, 213, 225, 237 *et* 241.

2. *Hier ruht in Gott der S. Gilgner Both'! — Sei ihm gnadig, o Herr — Wie er 's auch war' Wenn er uar' Gott! — Und Du der S. Gilgner Both'!* « Ici repose en Dieu le courrier de Sanct Gilgen. Sois-lui miséricordieux, ô Seigneur! comme il le serait lui-même s'il était Dieu et que tu fusses le courrier de Sanct-Gilgen! »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Une belle route pittoresque, accompagnée par le nouveau chemin de fer d'Ischl à Salzbourg, conduit en une heure et demie à Scharfling, au bord d'un autre lac, le Mondsee. Contournant d'abord le flanc d'une montagne boisée, l'enchantement commence dès les premiers détours avec la vue du Wolfgangsee à vos côtés. C'est un de mes plus pittoresques souvenirs de voyage que l'aspect soudain entrevu, dans l'encadrement des sapins, de l'étendue azurée scintillant et doucement bruissant au bas, entourée de ses montagnes avec l'ouverture de la vallée d'Ischl. On s'arrête charmé, presque ému, de ce gracieux et dernier sourire d'adieu jeté par le joli lac au touriste qui vient de le quitter, et l'on s'arrache avec peine à cette contemplation.

Voici maintenant des champs, puis, sur une éminence, dans un site des plus romantiques, le château de Neu-Hüttenstein aux blanches tourelles crénelées, se détachant sur le fond sombre d'un rocher où s'ouvre la bouche obscure d'un tunnel, et au bas duquel s'arrondit le petit Krottensee aux eaux noires comme un lac d'enfer. Mais la forêt recommence avec sa poésie : des deux côtés, les troncs des hêtres et des sapins s'élancent robustes du terrain rocailleux et moussu où gazouillent des ruisseaux, où l'ombre s'étoile des fleurs roses des cyclamens. Et tout au sortir, voici, près du village de Scharfling, la nappe d'eau du Mondsee.

D'ici, l'on aperçoit les deux cornes du lac recourbé en forme de croissant, long de 11 kilomètres et large de 2 au plus, situé à 479 mètres d'altitude. Il a, de cet endroit, un caractère plutôt souriant avec les collines couvertes de champs, les pâturages qui bordent la rive opposée et, vers le nord-ouest, la vue du bourg de Mondsee au pied de vertes montagnes boisées aux inflexions gracieuses. Cette rive sud, au contraire, vue du bateau à vapeur qui nous emmène vers le bourg, offre de hautes montagnes escarpées : les rochers pittoresques du Schober (1 330 m.) et les murailles à pic et déchiquetées du Drachenstein ou Drachenwand (le Rocher ou la Muraille du Dragon) (1 169 m.). Avec ce nom et cet aspect sauvage, il faut s'attendre à quelque légende. Et, de fait, en voici trois pour une : cette caverne que vous voyez se creuser dans le rocher, c'est le Teufelsloch (le Trou du Diable); c'est là qu'un jour ce dernier s'enfonça, emportant avec lui dans les enfers une méchante châtelaine des environs dont le seul nom faisait trembler. Tout à la cime de la montagne vous pouvez remarquer deux formes humaines comme taillées dans la pierre : c'est le diable et la méchante femme de l'Attergau. — D'aucuns prétendent cependant que c'est une mauvaise fille de Sanct-Wolfgang que Satan emmena un jour avec lui faire une promenade à Mondsee à travers les airs; mais il alla se cogner contre les parois du rocher et, du coup, y creusa ce trou où il disparut avec sa compagne. — Enfin on raconte aussi que jadis, dans un moulin au pied du Dachstein, on menait joyeuse vie : un vendredi, alors que la servante même du curé s'était attardée là à danser jusqu'au matin, le diable survint et l'emporta sur le Drachenstein dans cette caverne. Ils y vivent ensemble, et de temps en temps on peut apercevoir sur les rocs le linge que la femme y fait sécher. C'est depuis ce temps que la montagne a pris le nom de Drachenstein, et le moulin où dansait la joyeuse servante celui de Teufelsmühle (Moulin du Diable).

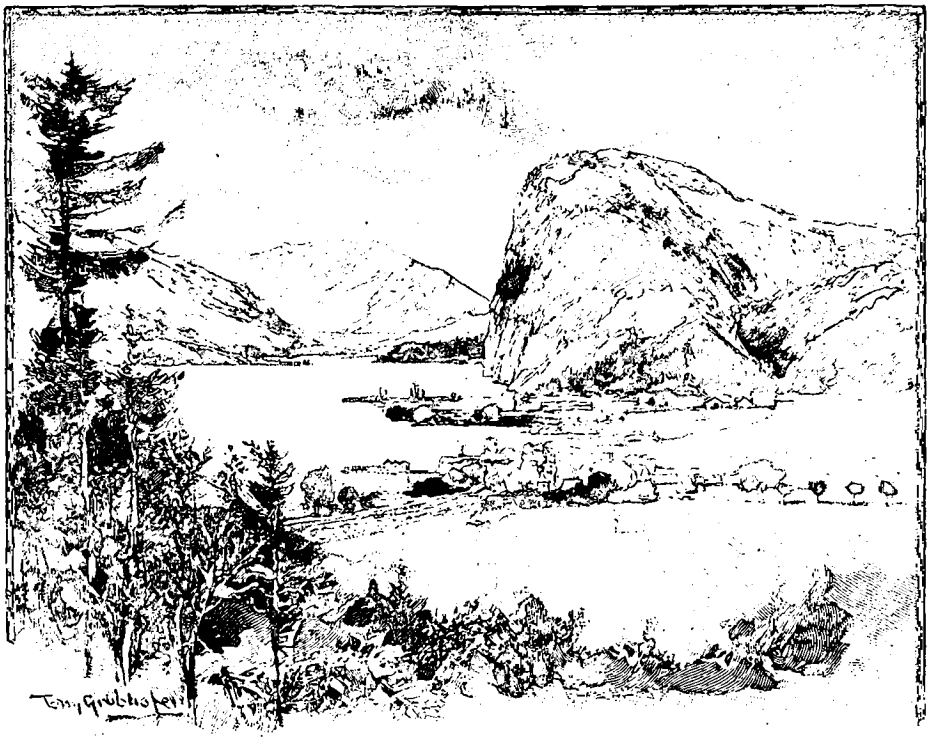
Une autre légende concerne le lac lui-même et raconte son origine : ici s'élevait autrefois une colline surmontée d'un burg, et tout autour s'étendaient des champs et des prairies magnifiques. Le châtelain et sa femme étaient très pieux, et leur main répandait les bienfaits en abondance; aussi des constructions nombreuses s'élevèrent bientôt autour du manoir et formèrent rapidement un village avec une église où Marie était spécialement honorée. Mais les temps se suivent et ne se ressemblent pas : aux bons châtelains succéda plus tard un seigneur méchant, tout le contraire de ses aïeux : autant ceux-ci étaient pieux et bons, autant celui-là était impie et dur; très puissant, il répandit la terreur par toute la contrée. Mais enfin le châtiment devait venir. Une nuit, la Vierge Marie apparut au curé de l'endroit et lui dit d'avertir les paysans de quitter le village, car la colère de Dieu était suspendue sur ces lieux. Le prêtre obéit, et le lendemain on put voir tous les habitants s'en aller, emportant toutes leurs choses précieuses, et s'arrêter plus loin, là où est aujourd'hui Mondsee. Le châtelain, considérant du haut de son burg cet exode, n'eut pas assez de moqueries pour ces niais et ces poltrons, et passa toute la journée dans l'orgie avec ses compagnons de débauche. Mais voici que, le soir, des nuages s'amassèrent au-dessus de la vallée, et un orage épouvantable ne tarda pas à éclater; de plus en plus violent, il arriva bientôt au-dessus du manoir maudit; ses habitants cependant ne se laissèrent pas troubler par les coups menaçants du tonnerre; mais soudain un éclair plus effrayant que les autres le frappa et l'enflamma; en même temps, le sol trembla et se fendit, et l'on put voir le burg embrasé s'abîmer avec la plaine environnante, tandis qu'une eau jaillissant des entrailles de la terre remplissait subitement toute la vallée. Encore aujourd'hui, quand le temps est resté longtemps sec et que le lac a baissé, on peut, dit la légende, apercevoir sous les ondes les restes du clocher de l'église.

Une tradition du même genre s'attache au petit lac voisin de Jungfernsee (lac des Jeunes Filles) ou Zellersee, au nord-ouest de Mondsee : comme à Hallstatt et comme ici, il serait le résultat d'un châtiment céleste et aurait englouti un village avec un château que possédaient deux sœurs, dont l'une était bonne, mais dont l'autre était des plus mauvaises et se moquait de tout, même des avertissements d'en haut. Toutes ces légendes n'auraient-elles pas leur origine dans l'existence de villes lacustres emportées par des tempêtes?

Nous voici arrivés au bourg de Mondsee, gros de 1 600 habitants, à l'extrémité du lac. Ce fut, tout au début, une station lacustre, dont on a trouvé des vestiges en deux endroits : des armes, des parures, des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ustensiles de cuisine et des outils, en silex, en argile, en os, et plus tard en cuivre, qu'on fait remonter à 3 000 ans au moins. On n'y a trouvé aucune trace des Celtes. Mais, plus tard, les Romains s'y établirent, comme le prouvent de nombreux monuments funéraires, dont quelques-uns sont encastrés dans les murs de l'église. Cette colonie existait déjà 400 ans avant J.-C., et l'on pense que c'était le *Tarnanto* indiqué sur la Table de Peutinger.



SCHARFLING. — DESSIN DE TONY GRUBHOFER, GRAVÉ PAR RUFFE.

Mais l'histoire certaine de Mondsee ne commence véritablement qu'avec la fondation du monastère de Bénédictins au VIII^e^ siècle par le duc de Bavière Uttilo II. A la tête d'une troupe de chevaliers qui allaient planter la croix en ces pays sauvages et païens, il chevauchait une nuit par une tempête et dans l'obscurité, et il allait tomber dans le lac, quand soudain, les nuages se déchirant, la lune fit briller le miroir de l'eau et l'avertit à temps. C'est en reconnaissance qu'il aurait bâti un couvent en cet endroit, et c'est à cette circonstance, dit une interprétation poétique, que le lac lui-même devrait son nom primitif de Maninseo (*Man* en vieil allemand signifie *lune*), devenu ensuite Mœnsee, Monnsee et Mansee. Mais, comme les Romains lui avaient déjà donné le nom de *Lunæ lacus*, on attribue plutôt cette dénomination soit à sa forme, soit, disent quelques-uns, à un culte rendu à la lune en cet endroit. D'autres encore font venir cette appellation d'une colonie romaine : Menen, qui existait sur les rives du lac.

Le duc Uttilo II fit venir saint Boniface, qui était alors chez Luitprand, roi des Lombards, pour convertir ces peuplades au christianisme. Il prit un de ses religieux, D. Pirminius Meldensis, à sa cour, et en 739 paraît avoir résolu de fonder deux couvents, dont l'un, dit de Mœnen, près du *Lunæ lacus*. La dotation la plus ancienne remonte à l'année 748. Le fils du fondateur, le duc Tassilo, continua les bienfaits de son père. En 943 le monastère fut pillé et incendié par les Magyars. Le duc Bertold de Bavière le releva, mais le couvent eut encore à souffrir de luttes diverses, et trois fois, en 1273, 1283 et 1340, fut réduit en cendres. Ensuite commença une période de prospérité; maints abbés se distinguèrent par leurs fondations : Simon Reichlin, qui bâtit plusieurs églises, entre autres celle de Sanct-Wolfgang et le chœur de celle du couvent (1435); Benedict Eck, qui commanda l'autel de Sanct-Wolfgang et termina les bâtiments du monastère (1487); Wolfgang Haberl, l'ami intime de l'empereur Maximilien, qui lui fit visite à Mondsee; Bernhard Lidl, qui fêta en 1748 le millénaire de l'abbaye et, à cette occasion, renouvela entièrement l'église et y ajouta les deux tours; etc. En 1774, un incendie détruisit le bourg et le monastère. Les bâtiments étaient à peine reconstruits, que le couvent fut dissous, en 1792. Donné en majorat par Napoléon en 1810 au maréchal bavarois Charles-Joseph-Philippe de Wrede en reconnaissance de ses services pendant les guerres de 1805 et de 1809, il est resté jusqu'à maintenant en la possession de cette famille princière. C'est une grande construction carrée toute simple. Une partie des bâtiments est occupée par la laiterie d'où sortent des fromages renommés, une des principales industries du pays, qui a aussi des fabriques de faux, des fours à chaux, etc.

L'église, bâtie au XV^e^ siècle, une des plus grandes de la Haute-Autriche, est très belle et très imposante avec les deux tours de sa façade, ses hautes voûtes gothiques et son chœur surélevé de plusieurs marches. Le grand autel est de pur style Renaissance; il est surmonté d'un énorme reliquaire où l'on aperçoit cinq squelettes entiers de saints, chargés d'ornements, de couronnes, de pierreries, et dont l'un, au milieu, trône, la crosse en main — mise en scène qui produit une impression des plus macabres. D'autres autels, aux piliers de la nef, sont couverts et surchargés de figures et d'ornements baroques. On y voit aussi plusieurs peintures et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

surtout de nombreux et intéressants monuments funéraires des abbés du monastère depuis 1145. Enfin, une admirable porte de sacristie en fer forgé, surmontée d'une ogive avec des saints sous des baldaquins, et, pour tout mentionner, le gai et harmonieux carillon des cinq cloches logées dans les deux tours.

De jolies promenades vous offrent, au sortir, la fraîcheur de leurs ombrages : une magnifique allée de tilleuls, et d'autres de marronniers et de peupliers, qui font au bourg une ceinture de verdure. Puis, en dehors du village, la petite éminence du Hilfberg, où s'élève une chapelle au clocher bulbeux construite au XVe siècle par l'abbé Simon Reichlin, vous ménage une vue ravissante sur le lac, les rochers du Schober et du Drachenstein et, plus loin, le Schafberg à la cime inclinée.

Cette chapelle du Hilfberg, décorée au siècle dernier d'une image de Notre-Dame du Bon-Secours, est le but d'un pèlerinage très fréquenté, surtout par les bûcherons, lors des « trois Nuits dorées » des trois samedis qui suivent la Saint-Michel (29 septembre), jours des plus importants et des plus vénérés dans le peuple. Sous les plis du drapeau de la confrérie, toute l'équipe se rend à la chapelle entendre une messe pour remercier le Tout-Puissant de l'heureuse issue de leurs travaux et le prier de leur continuer sa protection dans leur rude et périlleuse existence.

Particulièrement solennel est le pèlerinage de ceux des environs de Sanct-Wolfgang, le samedi avant la Saint-Rupert (27 mars). C'était jadis une des fêtes les plus pittoresques du Salzkammergut, comparable pour sa pompe rustique et poétique aux processions de la Fête-Dieu de Traunkirchen et de Hallstatt. Les bûcherons montaient dans de larges bateaux plats ou des pirogues élancées; sur la meilleure embarcation prenaient place le prêtre, le drapeau de la confrérie, les gardes forestiers et les maîtres-bûcherons. Puis, à vigoureux coups de rames, la flotte s'avançait au bruit des prières à haute voix, se dirigeant vers la rive nord. De Fürberg où l'on abordait, on allait à pied, en rangs, à Hüttenstein et à Scharfling, où de nouveaux bateaux se trouvaient prêts et conduisaient les pèlerins à Mondsee. Là enfin, la procession se formait une seconde fois et gravissait le Hilfberg au son des cloches de la chapelle, où l'on entendait la messe. Et quand la pieuse cérémonie était terminée, c'était le tour de se divertir et de chanter dans les *restaurations* du bourg, de telle sorte souvent que le départ se trouvait retardé. — Aujourd'hui une grande partie du charme de cette fête populaire a disparu, beaucoup trouvant plus commode de faire le pieux pèlerinage par bateau à vapeur.

BURGGRABEN-KLAMM.
DESSIN DE TONY GRUBHOFER, GRAVÉ PAR RUFFE.

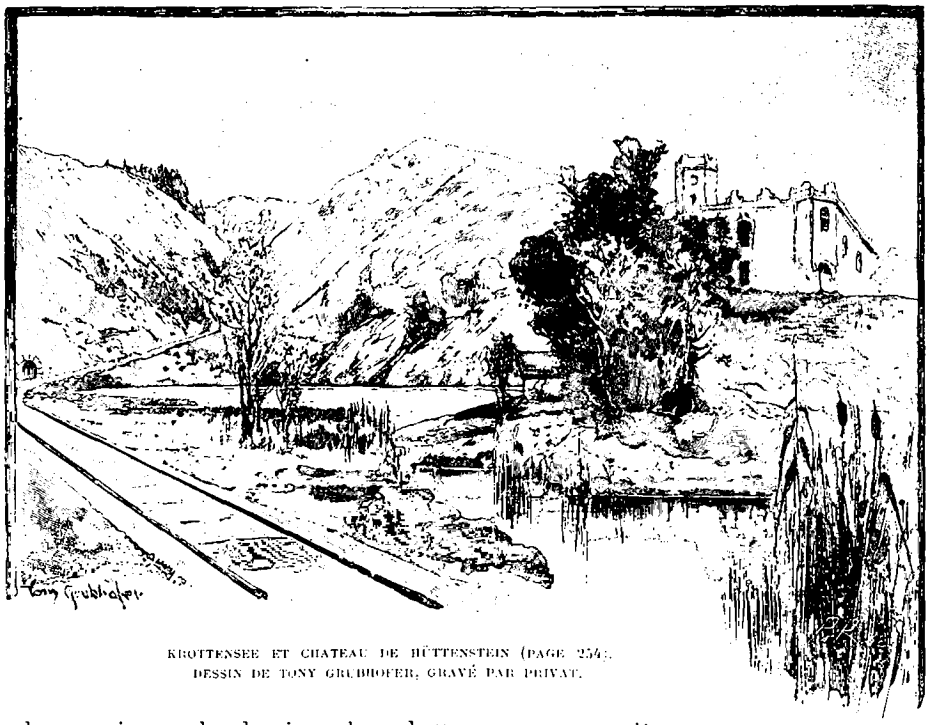
C'est en effet une existence pleine de dangers que celle des bûcherons dans la montagne : abattre les arbres sur les pentes escarpées; établir des glissières à travers rocs et ravins pour conduire les troncs jusque dans la vallée; aller parfois les dégager des anfractuotisés des gorges, au-dessus des torrents; ou encore, l'hiver, assis à l'avant de traîneaux lourdement chargés, se laisser glisser avec la rapidité d'une flèche sur la neige gelée, n'ayant comme frein que les souliers ferrés, — tout cela réclame adresse, courage et sang-froid.

Aussi, comme l'ouvrier des mines sous terre, le bûcheron, sur la montagne, a confiance en Dieu, et même il accrochera volontiers au-dessus de sa paillasse, dans la *sölde* (la hutte) où l'équipe passe la nuit, une image de piété qui lui est sacrée et l'a souvent protégé dans les dangers. Matin et soir, la prière a lieu en commun sous la présidence du maître-bûcheron, à haute voix, à moins que les ouvriers ne soient de confessions différentes, auquel cas, par un beau trait de tolérance, chacun prie en particulier.

Cela ne les empêche pas d'ailleurs d'assaisonner de gaieté leur rude travail; et des coutumes fidèlement transmises s'y mêlent aussi, exhalant un esprit robuste et sain comme leur existence, comme les aromes vivifiants de la forêt.

Si quelqu'un des ouvriers arrive trop tard à la prière du matin ou même ne paraît pas du tout, aussitôt qu'il arrive il est « émoulu » : ses camarades le prennent sous les bras et par les jambes, l'assoient sur la large pierre à aiguiser qui se trouve près de la hutte, et le font tourner plaisamment jusqu'à endommager le fond de sa culotte et parfois même quelque chose de plus sensible.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



KROTTENSEE ET CHATEAU DE HÜTTENSTEIN (PAGE 254).
DESSIN DE TONY GRUBHOFER, GRAVÉ PAR PRIVAT.

Les voici maintenant à l'ouvrage dans la *vente*. Parfois vous les verrez, aussitôt qu'un arbre est coupé, en marquer la souche de trois croix avec leur hache. Il y a plusieurs explications de cette coutume. A Aussee, c'est simplement une épreuve de l'habileté des ouvriers à manier la hache : chaque croix doit être frappée en quatre coups rapides, nets et profonds ; qui n'y arrive pas est un « bousilleur ». A Ischl, on ne marque ainsi que les souches des arbres d'une grosseur extraordinaire, pour remercier Dieu de leur heureuse chute. En d'autres endroits, on marque chaque jour deux troncs, ceux du premier et du dernier arbre abattus, comme « prière » et comme « remerciement de la hache ». On choisit de préférence les souches qui avoisinent un chemin, surtout un carrefour : c'est, dit-on, pour que les pauvres âmes puissent s'y reposer. Là, pensent d'autres, fait halte le « chasseur sauvage » condamné à errer en punition de ses forfaits. Ailleurs on prétend que ces croix chassent de la forêt les mauvais esprits.

Mais voici un autre usage amusant. Un des jeunes bûcherons va se marier ; ce samedi soir, il quitte la *vente* pour la dernière fois comme garçon. Alors a lieu la cérémonie du « crucifiement », à laquelle prennent part seulement les ouvriers non mariés. Au moment de regagner le village pour y passer la journée du dimanche, on charge le dos du pauvre fiancé d'une croix grossière et assez lourde qu'il doit porter, encouragé et excité par de gaies et moqueuses interpellations. On ne l'en débarrasse qu'à la prochaine auberge, si, par une tournée offerte aux camarades, il achète sa délivrance de ce lourd symbole de son état futur. — Quand, plus tard il devient père, on fête l'événement par un bruyant charivari où tous les instruments possibles font leur partie.

Dans les environs de Mondsee, deux autres lacs plus petits : le Fuschlsee, tout retiré et enfermé entre des montagnes boisées, et le Zellersee aux rives plates et monotones, offrent de nouveaux buts d'excursion.

Mais revenons en sens inverse, à l'autre extrémité du lac de Mondsee. Là, un joli chemin à travers une campagne plantée d'arbres suit le cours d'un large ruisseau aux eaux vives qui fait tourner des moulins, puis il s'enfonce presque aussitôt vers l'est dans un bois, toujours accompagné du petit torrent qui égaie de son flot clair et jaseur la pénombre embaumée de la forêt. Trois quarts d'heure après, on débouche comme auparavant dans une vaste campagne avec des maisons au bord d'un lac où court se jeter notre compagnon babillard.

C'est Unterach, au bord de l'Attersee, le lac le plus considérable de toute la contrée, long de 20 kilomètres et large de 2 à 3. Trop étendu, vu surtout l'entourage mesquin des collines qui le bordent vers le nord, l'Attersee n'offre un caractère imposant qu'à son extrémité supérieure, où nous venons d'arriver. Situé au bas de hautes montagnes et ayant à sa droite la cime du Schafberg inclinée comme pour se mirer dans le lac, le bourg aux jolies maisonnettes semées parmi des jardins voit devant lui, dans l'encadrement du Hollenberg (1 134 m.) à gauche et, à droite, du Höllengebirge au pied duquel se détache un blanc village, la nappe d'eau verte s'étendre, s'élargir au loin plus lumineuse entre des montagnes bleuâtres, et se perdre à l'horizon.

Dans le voisinage, après avoir suivi la rive sud du lac, c'est un autre site, d'un caractère plus romantique : le Burggraben-Klamm, une gorge rocheuse et sauvage où roule le torrent du même nom, rappelant les grandioses défilés de Liechtenstein-Klamm en Pongau et aboutissant à une excavation profonde et voûtée où la masse d'eau s'engloutit au milieu d'un rejaillissement d'écume et d'un mugissement incessant redoublé par l'écho des voûtes et des parois du gouffre.

En poursuivant la route qui contourne l'extrémité du lac, on atteint ensuite Burgau, où se voient des murs en ruine, restes présumés d'un ancien castel romain, puis Weissenbach, situé vis-à-vis d'Unterach d'une façon aussi charmante ; là s'ouvre une belle vallée, où un chemin, à travers des forêts et en majeure partie au bord

*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du torrent qui a donné son nom au pays (le Ruisseau blanc), longe le bas du Höllengebirge et rejoint en trois heures la vallée de la Traun.

Plus loin, Steinbach se présente non moins pittoresquement au pied du même massif et offre une vieille église avec un ancien baptistère remarquable et une cloche de l'an 910 que la tradition prétend avoir été déterrée par un gardeur de vaches sur une montagne près d'Altmünster. Primitivement s'élevait ici un temple païen, et l'on a trouvé dans le cimetière deux statuettes d'idoles en métal. Mais aux premiers temps du moyen âge, une église y fut enfin élevée au vrai Dieu, où l'on venait de tout le pays environnant.

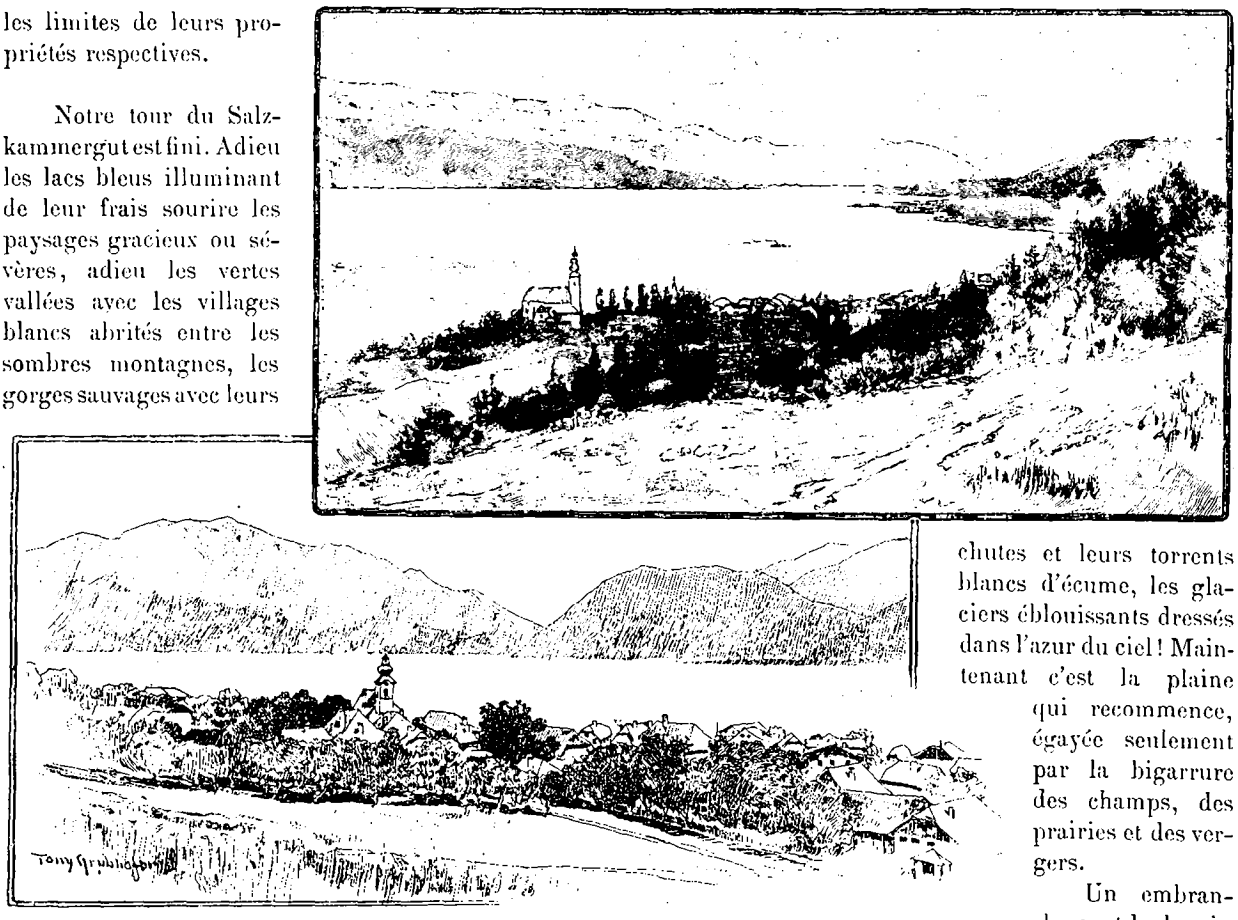
Puis divers bourgs ou villages moins intéressants, où le bateau à vapeur fait escale, se succèdent à droite et à gauche, tandis que les terrains des rives s'abaissent, que les montagnes font place aux collines. Voici Nussdorf, où se trouvait aux temps primitifs un couvent de religieuses; — Veyregg, où l'on a découvert des antiquités romaines, entre autres un pavé en mosaïque; — Attersee, autrefois la plus importante localité de l'Attergau, dans un site charmant au pied d'une montagne, avec une jolie église à la tour élancée. Enfin, à l'extrémité du lac, Seewalchen apparaît parmi des vergers; et, de l'autre côté du fleuve Ager qui sort ici du lac, Kammer se montre avec ses villas au milieu des jardins odorants et avec son vieux château, jadis propriété du comte de Schanenberg, puis d'Albert d'Autriche qui le vendit en 1379 à Hermann von Cilli, et appartenant maintenant depuis des siècles à la famille comtale de Khevenhüller. Ici, la légende parle également d'un manoir plus ancien habité par un chevalier pillard, englouti avec les environs par la subite apparition du lac et dont on peut voir parfois les tours pointer sous l'eau.

Ce château a valu à l'Attersee sa seconde dénomination, moins répandue, de Kammersee; selon d'autres, elle viendrait d'une tribu celtique, les Camici, qui habitait primitivement ces bords.

En ces quatre derniers endroits notamment, on a mis au jour de nombreuses traces d'habitations lacustres, les plus anciennes, pense-t-on, de celles découvertes en Autriche-Hongrie : des instruments en silex, un vase en argile orné de lignes de points et de bosselages, une épingle en bronze de forme onduleuse, un poinçon et une lame de poignard de même métal, etc., — objets qui se trouvent maintenant au Musée de Vienne.

Les Romains, nous l'avons vu, vinrent plus tard en ces régions, et ce sont eux qui donnèrent son nom au lac : *Atrolacus*. Par ici passait une route menant d'*Ovilava* (Wels) à *Juvavum* (Salzbourg).

En 829, les rives de ces trois lacs, l'Abersee, le Mondsee et l'Attersee, étaient déjà très peuplées, et une vieille charte de 771 fixe les limites de leurs propriétés respectives.



ATTERSEE ET UNTERACH (PAGE 257). — DESSIN DE TONY GRUBHOFER, GRAVÉ PAR RUFFE.

Notre tour du Salzkammergut est fini. Adieu les lacs bleus illuminant de leur frais sourire les paysages gracieux ou sévères, adieu les vertes vallées avec les villages blancs abrités entre les sombres montagnes, les gorges sauvages avec leurs chutes et leurs torrents blancs d'écume, les glaciers éblouissants dressés dans l'azur du ciel! Maintenant c'est la plaine qui recommence, égayée seulement par la bigarrure des champs, des prairies et des vergers.

Un embranchement de chemin

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

BÛCHERONS SUR LA MONTAGNE (PAGE 256). — DESSIN DE SCHROTTER, GRAVURE DE DEVOS.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de fer va nous ramener de Kammer à Vœcklabruck, vieille petite ville avec une ancienne église gothique sur une hauteur. Nous sommes ici sur la ligne principale de Vienne à Paris, que nous avions quittée à Lambach.

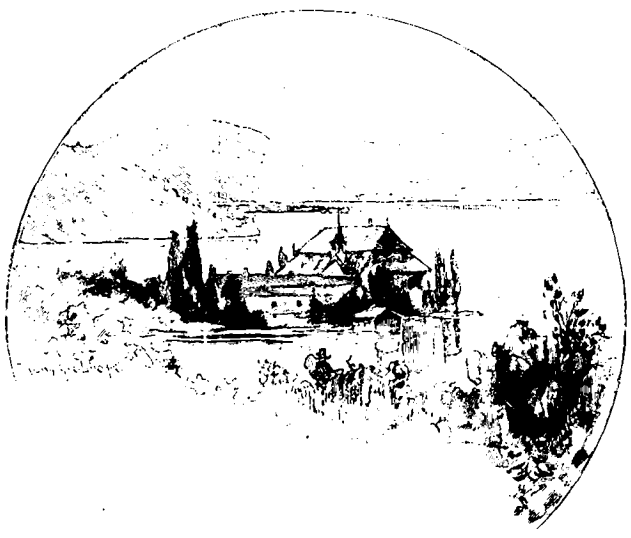
Nous ne pouvons pourtant abandonner ainsi brusquement cet admirable Salzkammergut. Remontons un peu vers le nord par Attnang, où nous nous arrêterons quelques instants pour visiter, non loin de la gare, le château de Puchheim, jadis au comte de Chambord, un des types remarquables des constructions de la Renaissance avec l'heureuse alliance d'art allemand et d'art italien qui caractérise l'architecture autrichienne de cette époque, la belle silhouette de ses tours terminées en bulbe et du dôme de sa chapelle en arrière.

De là, le chemin de fer nous conduit en une demi-heure à Wolfsegg, village sur une hauteur, près duquel eut lieu dans la guerre des Paysans une bataille où tomba l'Étudiant noir, leur second chef. Un ancien château domine la plaine. Tout en gravissant la colline, on nous conte à son sujet une triste légende : là vivait jadis un seigneur du nom de Wolf, très puissant, mais des plus avares. Il avait une fille unique, Elsbeth, qui, non moins pour sa merveilleuse beauté que pour les richesses de son père, était recherchée des jeunes gens les plus illustres du pays. Ce fut cependant à un adolescent de basse extraction, nommé Conrad, qu'elle donna son cœur; mais les deux amoureux ne considéraient pas l'avenir sans trembler. En effet, quand le seigneur découvrit leur doux secret, il devint si furieux qu'il enferma sa fille dans une cellule obscure et secrète, puis il répandit le bruit de sa mort, feignit la plus grande douleur et exposa dans la grande salle un cercueil rempli de pierres, qu'on enterra trois jours après. Cependant Elsbeth vivait dans sa prison, et son père lui apportait lui-même sa nourriture. Mais le pauvre Conrad, la croyant réellement morte, avait le cœur brisé, et quand tombèrent les feuilles, il succomba à sa douleur. En même temps, sa bien-aimée mourait dans son cachot. Le mauvais père commença alors à ressentir les reproches de sa conscience et à regretter le trésor qu'il avait perdu dans sa fille unique. Il descendit à son tour au tombeau au milieu des plus affreux remords, et sa race périt avec lui. Cependant Elsbeth n'a pas trouvé de repos dans la tombe : aux environs de minuit elle se promène silencieuse aux alentours du château, et son apparition, dit-on, est un présage de malheur.

Nous voici arrivés sur la hauteur, d'où nous pouvons saluer une dernière fois les sommets du Salzkammergut. L'admirable panorama! Au delà d'une large vallée onduleuse, riante comme un immense jardin, où de petits villages s'aperçoivent çà et là dans la verdure, s'étend devant nous, au sud, toute la chaîne des Alpes depuis l'Oetscher en Basse-Autriche jusqu'à l'Untersberg près de Salzbourg, une infinité de cimes bleuâtres ou sombres, de pics neigeux, de rochers teintés de rose par le soleil couchant. Au milieu, tout à fait vis-à-vis de nous, l'imposant Traunstein veille à la porte de l'Eden que nous venons de quitter, ouvert à ses pieds entre les deux petites montagnes du Grünberg et du Gmundnerberg, et découpe sur le ciel le profil éternellement couché du malheureux Louis XVI; à la suite, à droite, la « Grecque dormante », le Schönberg, les glaciers du Dachstein, les cimes déchiquetées du Höllengebirge, la pyramide du Schafberg avec un coin de l'Attersee luisant au-devant, enfin les montagnes du pays de Salzbourg. De l'autre côté, les sommets arides du Priel et du Todtes Gebirge, les montagnes plus bleuâtres des vallées de la Steyr et de l'Enns, et au bas, remontant vers nous à notre gauche, la vallée ombreuse au fond de laquelle coule la Traun.

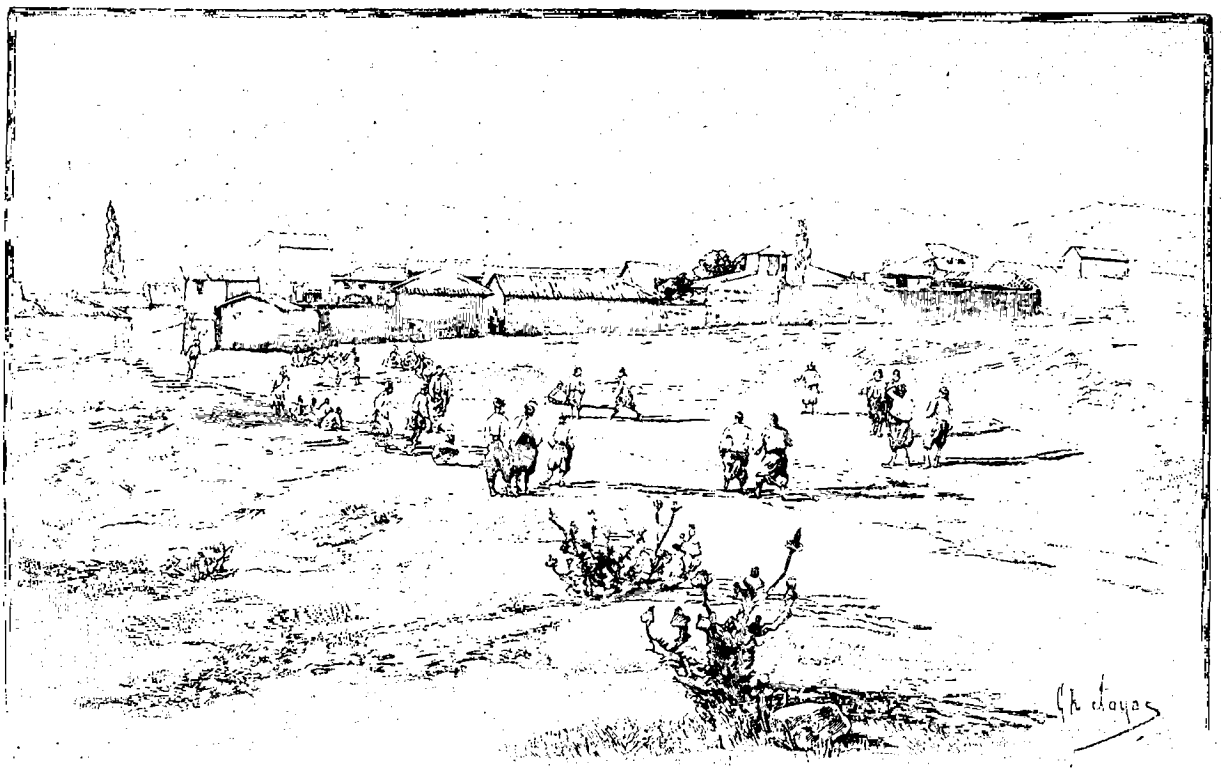
Le crépuscule enveloppe peu à peu ce superbe décor de tons plus adoucis; le silence et la paix du soir descendent avec les ombres plus allongées dans la vallée à nos pieds; tout s'enfonce peu à peu dans un lointain plus vague, et quand la nuit est venue et que les premières étoiles brillent au ciel, il ne reste plus là-bas, à l'horizon, que des formes bleuâtres et confuses comme un rêve évanoui....

AUGUSTE MARGUILLIER.



KAMMER (PAGE 258). — DESSIN DE TONY GRUBHOFFER, GRAVÉ PAR ROUSSEAU.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



SMYRNE. — HOMMES JOUANT SUR L'EMPLACEMENT DE L'AGORA. — DESSIN DE JOUAS, GRAVÉ PAR PRIVAT.

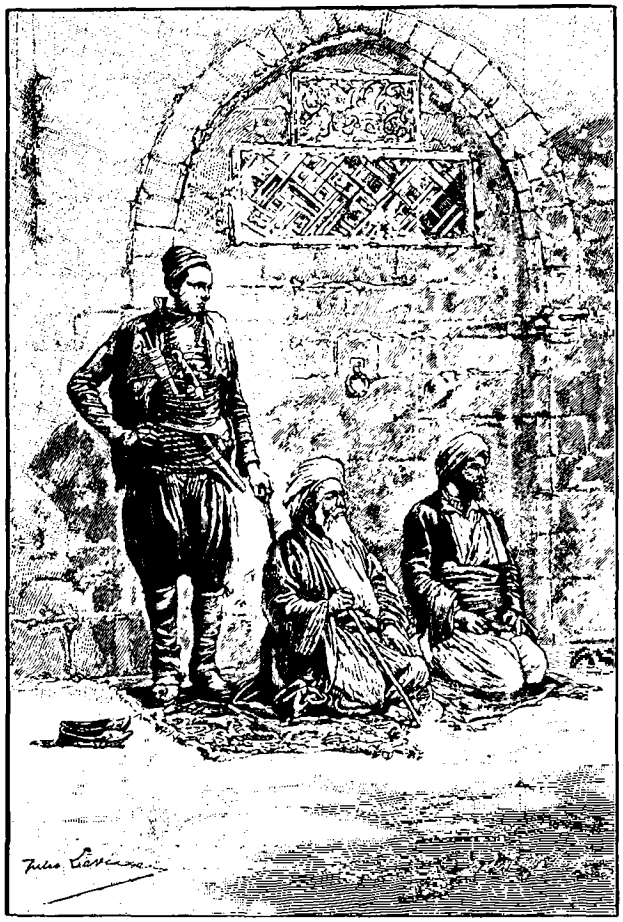
VOYAGE AUX SEPT ÉGLISES DE L'APOCALYPSE[1],

PAR M. L'ABBÉ LE CAMUS.

SMYRNE, le 23 avril. — Nous allons nous mettre en course aujourd'hui pour découvrir ce qui reste de Smyrne ancienne. Cette ville est la seconde nommée parmi les Sept Églises, mais c'est la première qui se trouve sur notre route, et il serait déplaisant de n'y pas exhumer un seul souvenir chrétien digne de notre vénération. Comme tous les centres commerçants de la côte, elle avait eu, de bonne heure, dans ses murs, une colonie juive considérable, et c'est là une première raison de croire que l'Évangile, grâce à l'activité courageuse des hommes apostoliques, y fut prêché de bonne heure. La seconde, c'est que des relations quotidiennes la rattachaient à Éphèse, où Paul d'abord, Jean ensuite et enfin les autres propagateurs de la Bonne Nouvelle avaient, dès le temps de Claude, fondé une Église florissante et jalouse de disséminer la vérité. Le livre des Actes dit en effet que, Paul ayant séjourné à Éphèse, tous les habitants de la province d'Asie entendirent la parole de Dieu (*Actes*, XIX, 10). Donc rien de plus naturel que de voir Smyrne apparaître au vieillard de Pathmos comme un des sept chandeliers d'or (*Apoc.* 1,12 et suivants) au milieu desquels se tient le Fils de l'Homme aux cheveux plus éblouissants que la neige, aux yeux de flamme et à la voix rappelant le bruit des grandes eaux. Elle était immédiatement dans la sphère où l'influence d'Éphèse avait rayonné, et ce que nous lisons dans le livre de la Révélation nous donne le droit de croire qu'elle fut un des centres où l'Évangile avait le mieux fructifié. Il est remarquable en effet que, pour elle, la justice de l'Éternel Vivant n'a que des éloges. Elle est de beaucoup la mieux traitée des Sept Communautés chrétiennes. Nous ne citerons pas ici la lettre qui lui est adressée, mais quand on sait par l'histoire le peu de dignité morale qu'il y avait, au premier siècle de notre ère, dans cette grande cité, on s'étonne que le christianisme y eût fait de si consolantes recrues. Au commencement du second siècle, la jeune Église se présente à nous dans toute l'intensité et la pureté de sa vie religieuse, avec Polycarpe à sa tête. Polycarpe a été un des plus grands hommes du christianisme naissant. Il n'y a même vers cette époque qu'un évêque qui puisse entrer en parallèle avec lui, c'est Ignace d'Antioche. Non pas que le chef de la communauté smyrniote eût reçu les dons extraordinaires de l'éloquence ou de l'activité apostolique, il n'en est pas fait mention dans l'histoire de l'Église, mais, par son extraordinaire longévité, il prit et il occupe une place à part dans la tradition primitive. C'est l'anneau vivant qui relie le second siècle au premier, et par là son rôle, au point de vue apologétique, devient décisif; car enfin il avait connu au moins un apôtre, Jean, et il

1. *Suite. Voyez tome Ier, p.* 249.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



TURCS EN PRIÈRE. — DESSIN DE J. LAVÉE, GRAVÉ PAR BAZIN.

s'était trouvé en relations avec beaucoup d'hommes qui avaient entendu les premiers disciples. Dès lors il était difficile qu'on publiât, sous ses yeux, des récits imaginaires de la vie de Jésus. Il aurait été là pour dire : « Non, ce ne fut pas ainsi ». Et il l'eût dit avec autorité, car, établi évêque de Smyrne par saint Jean, si l'on en croit Tertullien, il avait tout le prestige d'un homme apostolique. J'ai raconté ailleurs l'histoire émouvante de son martyre (*Voyages aux Pays bibliques*, vol. III). Le lieu où fut brûlé l'auguste vieillard est pour moi ce qu'il y a de plus vénérable ici. Il faut le voir. Où est-il? Le rapport officiel fait par les fidèles de Smyrne aux églises d'Asie affirme que c'est le Stade. Or, si j'en juge par les cartes de Meyer et de Murray, le Stade existe. Je sais bien que, parmi tous les chrétiens de Smyrne à qui nous en parlons, aucun ne l'a vu. C'est pourtant là, Grecs et Latins, votre grande relique. A quoi vous attachez-vous, si vous dédaignez un tel souvenir? C'est loin, là-haut, sur le Pagus! Eh bien, nous y monterons, et, après nous, d'autres, sur notre récit, continueront le pèlerinage que nous allons inaugurer.

Le tramway, longeant la Marine d'un bout à l'autre, nous porte près du Konak, et de là, passant entre la caserne d'infanterie et les prisons, nous abordons le mont Pagus par le cimetière juif. Ce cimetière est fort mal tenu; les pierres tombales, couvertes d'inscriptions hébraïques, s'enfoncent ou se relèvent avec le terrain, qui semble ici très mobile. Nous traversons des massifs de maisons pauvres, bâties au hasard, sur des pentes que l'eau ravine, et où elles doivent s'écrouler fréquemment. Il y a une heure que nous marchons, nul ne sait encore nous dire où est le Stade. A droite nous avons longé une petite mosquée entourée de cyprès. On dit que là fut le tombeau de saint Polycarpe. A gauche nous dominons une grande aire abandonnée où jouent des hommes et des enfants. Je serais porté à croire que là fut peut-être l'agora. Du Stade encore pas de nouvelles. La vue merveilleuse qu'on a sur toute la ville, amas pittoresque de maisons et de coupoles, de minarets et de cyprès, sur les montagnes bordant le golfe, depuis le Yamanlar, au pied duquel fut peut-être Smyrne primitive, près de la petite vallée du Mélès, à côté de Bournaba, jusqu'aux Deux-Frères, à notre gauche, sur les flots paisibles et azurés où se promènent, rapides comme des hirondelles, les petits bateaux de Cordélio parmi les grands navires qui stationnent ou arrivent, ne nous console pas de notre déception. Notre kavas a interrogé les rares Turcs qui habitent ces parages de plus en plus déserts, nul ne sait rien. C'est au moment même où, déconcertés, rêveurs, arrêtés près du fameux canon dont la voix lugubre annonce les incendies, lassés de chercher en vain, nous songions à redescendre vers la ville, qu'un bon ange ou saint Polycarpe lui-même, pour lequel j'ai déjà dit ma pieuse vénération, m'inspira de retourner en arrière, et de m'engager dans un sentier allant vers le sud. C'était la vraie direction à prendre, et la seule que nous avions négligée. Le Stade s'y cache dans un pli de terrain, au bas d'une haute colline couverte de petites maisons longuement échafaudées en amphithéâtre. On éprouve une vive joie à découvrir même ce qui était au grand soleil, et que cependant nul ne savait vous montrer. Mes cris avisent mes compagnons de l'heureuse trouvaille. « Voici la relique! Le Stade! le Stade! » et aussitôt ils volent auprès de moi. On se recueille un moment, et nous entrons, non sans une sainte émotion, dans cette arène où Polycarpe nonagénaire descendit jadis si vaillamment : πρόθυμος μετὰ σπουδῆς ἐπορεύετο, ἀγόμενος εἰς τὸ στάδιον. Des gradins de la *spina*, il ne demeure plus rien, mais l'ensemble de la *cavea* est parfaitement dessiné. Quand je me figure Polycarpe, l'auguste vieillard, apparaissant au milieu de l'arène où nous sommes, beau de sa longue vie de sainteté, majestueux comme la victime allant au sacrifice, courageux comme un vaillant athlète du Christ, contemplant à droite et à gauche les quarante mille spectateurs qui demandaient sa mort, pour terminer dignement les jeux publics, tandis que lui ne sentait dans son âme que l'immense et sainte charité dont il couvrait tous ses bourreaux, je me sens écrasé par ces immortels souvenirs et je me dis : « Sommes-nous encore de la grande race des saints? » Près d'un puits qui marque le point tournant de l'antique arène, nous cueillons des anémones écarlates en souvenir de l'illustre martyr.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Reprenant notre excursion, nous atteignons bientôt le sommet du Pagus. Le sol y est bizarrement mêlé de roches de trachyte et de terrains tertiaires que quelque éruption volcanique a roulés ensemble. Quand on arrive au vieux château de l'Acropole, on est étonné d'en trouver les ruines si considérables. La partie haute, construite avec des débris d'édifices antiques, est évidemment byzantine, mais les soubassements des grands murs et une partie de la tour sud-ouest, en bel appareil de trachyte rouge, sont de l'époque grecque. Les restes du rempart de Lysimaque subsistent aussi çà et là. Il allait du château à la mer, en passant sur la colline qui domine le Stade. Nous sommes ici à 250 mètres au-dessus de Smyrne nouvelle, et les différents quartiers dont elle se compose se dessinent nettement à nos yeux : le turc est à nos pieds, le juif à la suite, l'arménien et le grec plus loin, tandis que celui des Européens ou des Francs longe la mer. Il y a là 250 000 habitants qui s'agitent dans la peine ou le plaisir, dans l'honnêteté ou le vice, dans le travail ou la paresse. Que Dieu en tire sa gloire et l'humanité son progrès! En descendant de ces hauteurs, nous tombons à l'improviste sur les ruines du théâtre. Le chemin où nous nous sommes engagés partage la cavea en deux. Les gradins ont tous disparu, et là où siégèrent les spectateurs ont poussé des amandiers et des figuiers. Des gamins aux tarbouchs écarlates se jouent dans leurs branches.

D'énormes fragments de voûtes, construites en beau marbre blanc, subsistent vers l'extrémité occidentale de la scène, mais se cachent dans des maisons récemment construites. Quelques femmes remplissent leurs amphores à un puits qui semble occuper la place du *thymélé*, ou de l'autel de Bacchus, dans l'orchestre. Amère ironie des temps! elles cherchent de l'eau sous l'autel du dieu du vin.

UN KAVAS. — DESSIN DE J. LAVÉE.

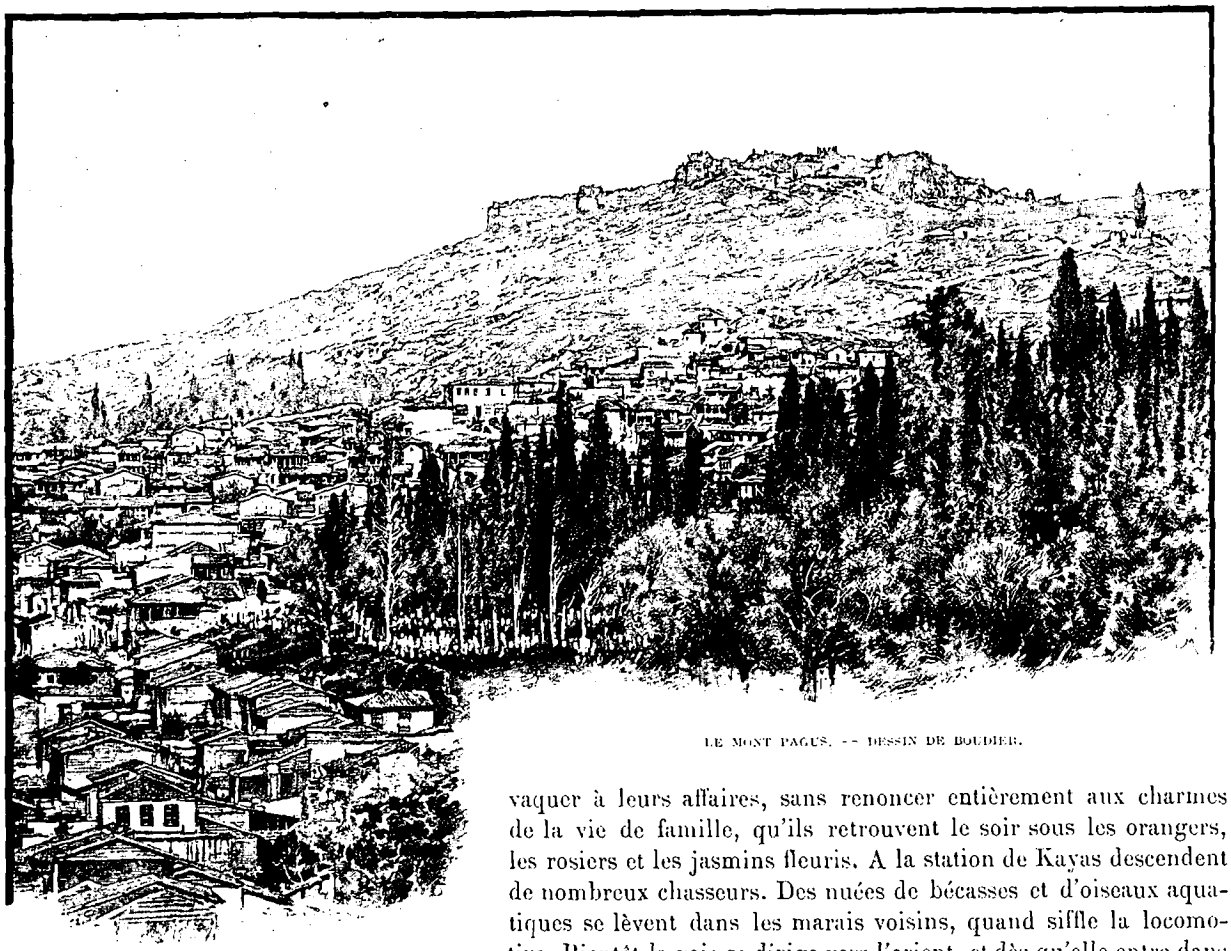
Nous arrivons bientôt près du pont des Caravanes; nous n'avons pas le temps d'y faire halte, la nuit vient à grands pas. Dans les pays d'Orient, les soirées sont sans crépuscule. Une voiture nous prend fort à propos, et nous traversons lestement le quartier grec pour rentrer chez nous. En congédiant notre brave kavas, nous lui laissons quelque chose de plus précieux que le bakchich, c'est la recommandation de ne plus dire aux voyageurs : « Je ne sais pas où est le Stade ». C'est le site le plus vénérable de Smyrne, pas un voyageur sérieux ne doit passer sans le visiter.

24 avril. — Nous nous réveillons au bruit du canon. C'est l'escadre française qui arrive. Courons saluer le drapeau national. Les enseignes des cafés sont toutes en français : « Aux braves marins de Cronstadt », dit l'une; « Aux enfants de la France », dit l'autre. Il y aura de belles fêtes ici. Nous n'y serons pas, car à l'instant même nous devons partir pour Éphèse.

TYPE GREC. — DESSIN DE J. LAVÉE.

Le chemin de fer de Dinair, que l'on prend à la gare de la Pointe, c'est-à-dire non loin du couvent des Dominicains où nous sommes logés, suit, pour aller à Éphèse, un parcours des plus intéressants. Tout d'abord, à travers des jardins en fleur et des cimetières aussi recherchés des promeneurs que les jardins, il contourne le Pagus, particulièrement pittoresque sous son aspect méridional, traverse la petite vallée du Mélès agrémentée d'aqueducs debout ou en ruines au-dessus desquels se dresse une chapelle de Saint-Élie, et il atteint la station de Paradis. C'est dans la petite plaine s'ouvrant ici à gauche, vers Boudja, et dans celle se dirigeant un peu plus bas, vers Sédikeui, que les Smyrniotes aimèrent de tout temps à s'abriter contre les ardeurs de la canicule et les fièvres qu'elle provoque. Partout, à côté de villas en ruines rappelant l'époque gréco-romaine, ils ont édifié de ravissants chalets. C'est là qu'ils s'installent durant l'été. Des embranchements de chemin de fer desservent ces deux charmants vallons, et permettent aux bons bourgeois en villégiature d'aller chaque jour à Smyrne

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LE MONT PAGUS. -- DESSIN DE BOUDIER.

vaquer à leurs affaires, sans renoncer entièrement aux charmes de la vie de famille, qu'ils retrouvent le soir sous les orangers, les rosiers et les jasmins fleuris. A la station de Kayas descendent de nombreux chasseurs. Des nuées de bécasses et d'oiseaux aquatiques se lèvent dans les marais voisins, quand siffle la locomotive. Bientôt la voie se dirige vers l'orient, et dès qu'elle entre dans la plaine du Caystre, nous apercevons à gauche les belles montagnes du Tmolus aux blancs sommets neigeux. A droite, sur une hauteur, se dressent de belles ruines : ce sont les tours de Métropolis, ancienne cité grecque aujourd'hui détruite, qui eut son importance sous les empereurs byzantins. La chaussée sur laquelle on traverse le lac Pégase est presque envahie par les eaux. C'est une preuve que l'hiver a été long et pluvieux cette année. Bientôt nous nous rapprochons du Caystre, que nous longerons jusqu'au moment où, près d'un vieux pont, on le franchit pour entrer dans la plaine d'Éphèse. Peu après, nous atteignons la station d'Ayassoulouk.

Ayassoulouk fut le nom d'une ancienne petite ville, aujourd'hui très misérable village, qui se groupa autour de l'église bâtie sur le tombeau traditionnel de l'apôtre saint Jean, quand Éphèse, ruinée par l'ensablement de son port, perdit définitivement sa prépondérance commerciale et civile. *Haghios Théologos*, le Saint Théologien, surnom de saint Jean, devint Ayassoulouk. Le maître d'hôtel de l'endroit, M. Carpouza, nous installe dans ses meilleures chambres.

Nous nous reportons à cinq ans en arrière, et nous demandons des nouvelles d'un brave homme, Barba-Nicola, habitant d'Ayassoulouk, qui avait travaillé sous M. Wood aux grandes fouilles de l'Artémisium, et qui fut chargé de nous diriger dans notre première excursion à Éphèse. « Vit-il toujours? -- Assurément, dit Carpouza, mais vous le reconnaîtrez à peine. » Et on nous le montre affreusement vieilli, sale, rongé par la fièvre et la misère, à l'angle du café voisin, regardant d'un œil triste ceux qui boivent, qui fument, qui chantent, quand lui-même ne fume, ne boit, ne chante plus. Barba-Nicola, solitaire et muet sur sa pierre, me rappelle Argos, ce pauvre chien qu'Ulysse, revenant à Ithaque, trouve sur des ordures, à la porte de son palais. Il n'a plus que la force de dresser ses oreilles, de les baisser, de remuer la queue en signe de joie et de mourir, ayant revu son maître. Le vieux fouilleur d'Éphèse nous a reconnus; son œil s'est animé tout à coup, sa main, appuyée sur un bâton, s'est soulevée pour se porter tremblante à son front et à son cœur. Pauvre débris d'un vaillant homme! il peut à peine se mettre en marche pour venir à nous. Tiens, voilà pour te rendre moins malheureux, ce soir et même demain. Ne va pas mourir comme Argos, après cette bonne fortune, mais réjouis-toi de nous avoir revus, car je recommanderai à tous ceux qui passeront ici de s'informer si tu vis encore, et d'honorer ta lamentable misère en se souvenant de tes beaux jours.

(*A suivre.*)

Abbé Le Camus.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE LAC DE PERGUSA (PAGE 268).
GRAVURE DE ROUSSEAU.

LA SICILE[1],

IMPRESSIONS DU PRÉSENT ET DU PASSÉ,

PAR M. GASTON VUILLIER.

UNE FILLE DU NORD (PAGE 266).

Le *jettatore*. — Quelques particularités de la *jettatura*. — Le lac de Pergusa. La grotte de l'Enfer. — La foire nocturne du destin. — Un bandit de race.

J'ai vu, dans les gémissements du vent, paraître enfin l'aube nouvelle, et, après la longue nuit inquiète, j'ai salué son triste sourire comme une délivrance. Désespérément le vent siffle et souffle encore; sa violence est telle, qu'un moment j'ai eu peur d'être emporté vers l'abîme qui étale, ce matin, un ténébreux mystère autour de Castrogiovanni.

Depuis l'aube je n'entends que les grondements des airs, les coups secs de volets battant les murailles, les grincements des gonds de portes lourdes. Quelques habitants encapuchonnés de noir ont frôlé furtivement les murs pour disparaître aussitôt. Puis plus rien : la solitude, des grondements encore... et toujours.

Une lumière de crépuscule baigne l'espace, les grandes houles des monts se sont évanouies, Calascibetta n'est plus, le grand Etna lui-même a disparu de l'horizon. De toutes parts monte un brouillard livide où se profilent de vagues silhouettes, où serpentent des rues indécises qui vont s'évanouir dans des pâleurs de néant....

Vers midi la tempête s'est enfin apaisée, quelques rayons ont percé les vapeurs, j'ai entrevu comme dans une gaze les ruissellements d'or du soleil, et un bleu d'une limpidité de rêve s'est montré par places à travers les déchirures des nuées.

Mon guide de la veille, fidèle à sa promesse, est venu me trouver à l'auberge et, à la faveur de l'embellie, nous errons et nous errons encore, descendant au fond d'entonnoirs pittoresques, grimpant sur des sommets

1. *Suite. Voyez tome LXVII, p.* 1, 17, 33 *et* 49; *tome LXVIII, p.* 289, 305 *et* 321; *tome Ier, p.* 133, 145, 157 *et* 169.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plantés d'habitations, nous aventurant sur des saillies qui bordent des précipices. Nous pénétrons dans des grottes, superposées ou communiquant ensemble, creusées dans la falaise rocheuse. Plusieurs sont habitées. On les désigne sous le nom de « grottes des Grecs ». Je rencontrai là une sorte de rapsode à la tête vénérable qui, en chantant des vers, mendiait. Et je songeai à Homère aveugle errant de ville en ville, récitant des fragments de ses poèmes en échange du pain et de l'hospitalité.

Nous visitons la cathédrale, dont l'architecture semble dater de la fin du XIIIe siècle.

A la sortie de l'église le temps s'était calmé et le soleil brillait. Dans ce haut massif montagneux, le ciel est changeant : ce matin nous étions dans la tempête et voici tout à coup le charme d'un beau jour.

Des chèvres çà et là se montrent sur les hauteurs. Fort belles avec leurs grandes cornes rejetées en arrière et leur long poil soyeux, elles songent, à demi couchées, dans la lumière.

Je me souviens d'un jeune musicien, rare organisation d'artiste, et qui chantait d'instinct comme les oiseaux. Plusieurs morceaux de sa composition que me fit entendre M. Mancuso Piazza, me charmèrent. Dans le petit jardin familial établi sur le rocher et attenant à sa demeure, j'allais et venais, écoutant les harmonies aériennes qui m'arrivaient par bouffées de la fenêtre ouverte. Les jolies fleurs du jardinet écloses dans les nues aux caresses d'un ardent soleil exhalaient des parfums pénétrants. Et c'était une fête des yeux et de l'âme.

M. Scavo m'entraîna dans un quartier isolé près d'une chapelle d'où l'on voit se dérouler un panorama grandiose. Je remarquai là une jeune fille aux cheveux d'or; son teint était d'une grande fraîcheur, c'était un véritable type du nord. On est frappé à Castrogiovanni des races diverses qui semblent s'être conservées sans mélange.

Vers le soir j'étais descendu avec mon guide dans une pente déserte, car rien ne me plaisait tant que de suivre les flancs de la montagne, de planer en quelque sorte sur les fonds voilés encore avec les originales silhouettes de la ville au-dessus de ma tête. Le sirocco n'avait plus soufflé depuis midi, et dans l'espace le brouillard en maints endroits se dissipait. Les masses brumeuses rampaient entre les collines, ou flottaient ondoyantes au fond des vallées, découvrant parfois le sol verdoyant qui frissonnait encore et des villes lointaines qu'un rayon du couchant faisait subitement scintiller.

« *Pi l'arma d'i mé muorti!* Par l'âme de mes défunts! exclame mon compagnon d'une voix sourde, voici le *gittaduru!*.... »

Un homme est près de nous, on dirait un fantôme.

Mon jeune Sicilien s'est vivement reculé. J'ai devant moi le *jettatore* (le jeteur de sorts), celui qui a le pouvoir redoutable et parfois inconscient d'attirer les plus grands malheurs sur les personnes qu'il rencontre et même sur des familles entières. Ses yeux ont une étrange acuité, ils éclairent son visage. J'éprouve un malaise indéfinissable que je ne puis surmonter. Le *jettatore*, après m'avoir un instant considéré, reprend sa marche et disparaît dans une ruelle.

Le jeune homme est tremblant : il a vu avec terreur l'œil pernicieux me fixer et il a remarqué que j'ai négligé de porter aussitôt ma main sur un objet capable de conjurer le sort. Je souris à l'observation qu'il m'en fait. « Il est certain, lui dis-je, que l'œil de cet homme est singulier; son visage même a quelque chose de fatal, ajoutai-je en souriant, je l'ai pris d'abord pour une femme, et la lune, grossie par les vapeurs, lui a prêté un moment je ne sais quel aspect surnaturel. Mais ceci n'est pas de son fait : des circonstances physiques fortuites l'ont seules entouré d'une mise en scène pareille. S'il avait le pouvoir que vous lui attribuez, il s'occuperait de sa propre fortune, et le pauvre homme me semble avoir grand besoin d'y penser. »

Mon Sicilien hochait la tête. « *Signore, signore*, disait-il tremblant encore, on connaît les *jettatore*, aucun de nous ne s'y trompe, et pourtant ils sont de visage différent. Il en est de maigres avec un long cou, et le nez crochu, tandis que d'autres ont la figure pleine. Leur teint est le plus souvent pâle, chez certains il est basané, mais une expression sournoise et une acuité de regard les caractérisent tous. Le surnaturel les accompagne toujours : pluies d'étoiles la nuit, nuages de formes singulières, coups de vent qui parle, et tant d'autres choses! Vous avez vu la lune formidable qui l'encadrait ce soir!... La puissance de ces êtres est infinie, croyez-le. »

Nous étions lentement rentrés dans la ville et nous venions de rencontrer sur la place plusieurs des personnes qui nous avaient accompagnés la veille au *Castello*. Mon compagnon leur raconta l'aventure en leur faisant part de mon incrédulité. « Dans quelle erreur vous êtes! » s'écria l'un deux, et les autres acquiesçaient de la tête, « nous avons eu des exemples extraordinaires de leur puissance. Un *jettatore* de Messine posséda un œil si funeste qu'il évita toujours les miroirs avec le plus grand soin; on dit même qu'il fermait les yeux en traversant les ruisseaux, de peur d'apercevoir son image. Mais la destinée pèse sur le *jettatore*, comme elle pèse sur nous-mêmes : passant un jour dans le Corso Garibaldi, celui-ci eut un moment d'inattention, il se vit dans la glace d'un magasin et succomba aussitôt foudroyé par son propre regard. » C'était en 1883, le fait est de notoriété publique.

« Il est heureusement des remèdes souverains contre la *jettatura*, continua-t-il ; un des meilleurs est le fer du cheval ; on le cloue aux portes et aux murs des demeures. Les métaux, quels qu'ils soient, ont une grande efficacité : dès qu'on rencontre le *jettatore*, il faut *tuccari ferru*, c'est-à-dire toucher un métal, sa chaîne de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

montre, une clef, de la monnaie, etc. Combien vous avez eu tort de ne pas faire ainsi! »

J'apprenais que les cornes des animaux ont également du pouvoir; on les accroche dans les maisons, et plus elles sont tordues, plus leur action est certaine. Beaucoup de personnes portent, en guise de breloques, des cornes de corail. Des morceaux ou des cordons de laine rouge attachés à une fenêtre, à une grille de porte, sont d'excellents préservatifs. Il n'y a pas longtemps encore, à Catane, dans le quartier *della Civita*, il était de mode de porter des chaussures rouges pour conjurer le mauvais sort [1].

Le lendemain, je devais au hasard l'explication d'un fait auquel je n'avais pas pris garde. J'avais bien remarqué, à Palerme et dans toutes les régions de la Sicile que j'avais visitées, l'extrême richesse du harnachement des mules et des chevaux, mais je n'avais pas été frappé par la prédominance du rouge dans les ornementations. J'aperçus ce jour-là une mule ornée d'une profusion de nœuds de laines multicolores, de rubans et de grelots; une haute pyramide étincelante et sonore surmontait sa tête; on eût dit le cimier du casque d'un chevalier partant pour le tournoi. La bête, toute scintillante sous les rayons du soleil, suivait pompeusement la rue, et son conducteur semblait tout fier d'escorter un animal d'aussi extravagante allure. Tous ces paillons, ces grelots et ces plumets se balançaient au souffle du vent, frémissaient et tintaient au moindre mouvement de la bête.

UNE GROTTE DES GRECS. — GRAVURE DE ROUSSEAU.

Mon compagnon pria le charretier d'arrêter son attelage. Il se prêta de bonne grâce à son désir.

Nous examinions le haut panache, les broderies variées, les grelots qui couraient en perles d'or au milieu des arabesques de laine, les passementeries polychromes. « Tout ceci, me disait mon guide, est souverain contre la *jettatura*. Voici une bête joliment armée. Que lui peut le destin? Voyez comme le galon rouge domine; la laine rouge est souveraine! »

En effet, il y avait partout du rouge; il pendait en flocons soyeux, courait en minces traînées, en festons, en guirlandes, sur la tête, au poitrail, sur le bât.

Le muletier reprit fièrement sa route, le haut cimier de la mule se balança un instant dans les airs, les sonnailles s'agitèrent, puis l'attelage disparut au tournant d'une rue.

J'apprenais bien d'autres choses encore : le boucher, par exemple, ne manque pas d'entourer de laine rouge les cornes des bêtes dont il fait l'acquisition, et les paysans plantent dans les champs des cannes qu'ils ornent d'un nœud semblable. Des citadins en coudront au cordon de leur sonnette, à une plante ornant le balcon ou l'escalier, et certaines femmes de mœurs légères à leur bois de lit, à leurs rideaux, à leur oreiller. On en voit aux pipes des fumeurs, à des cafetières; ils sont même dissimulés dans les doublures des vêtements.

Des mots souverains sont employés pour conjurer la *jettatura* tandis qu'on fait les cornes avec l'index et le petit doigt et qu'on crache trois fois consécutives.

« On ne peut, dit Giuseppe Pitré, que plaindre le malheureux que quelque fâcheuse coïncidence, le caprice ou la malignité, font considérer comme *jettatore*. Celui-là est un homme moralement perdu et non seulement lui-même, mais encore les siens, car la *jettatura* passe pour héréditaire. Il n'a pas de nom, il n'a pas de vie sociale, il est sans amis. »

Un prêtre d'un des quartiers les plus populeux de Palerme est considéré comme *jettatore*. Ses paroissiens ne veulent pas de lui pour les marier ; on ne l'appelle ni pour baptiser les enfants, ni pour bénir les morts.

Une des plus grandes villes de Sicile porte le nom du plus fameux *jettatore* du commencement du siècle. Au passage des trains, l'employé s'approche des wagons et nomme la station à voix basse. Tout le monde se tait, personne ne regarde les neuf énormes lettres qu'un malheureux peintre traça sur le mur. A un kilomètre de cette ville qu'on ne peut nommer est une masure dont personne n'approche et où git la dépouille du *jettatore*,

1. Voyez PITRÉ : *Usi e Costumi*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

... ELLES SONGENT, À DEMI COUCHÉES... (PAGE 266). — GRAVURE DE DEVOS.

qui quitta Palerme pour y aller mourir. A la suite de circonstances qui forment une véritable odyssée, ses restes sont encore sans sépulture. On ne peut les ensevelir dans le cimetière d'une petite commune voisine, les habitants ne voulant pas les recevoir; on ne peut non plus les transporter à Palerme, le gouvernement opposant je ne sais quel article du règlement sanitaire.

Mon séjour à Castrogiovanni ne pouvait se prolonger, la sympathie dont m'entourait cette population primitive m'attachait pourtant et j'aurais aimé à vivre encore un peu auprès de tous ces braves cœurs : mais il fallait partir. Je n'étais pas sans émotion, au dernier moment, en grimpant dans la vieille berline qui m'avait amené et qui, cette fois, m'emportait pour toujours. Je pressais les mains tendues vers moi : « Adieu ! adieu ! Jérôme Scavo, ardent ami de mon pays, Mancuso, jeune musicien qui allez continuer à égrener vos harmonies dans les nuées ! » Giovanni Crippa s'écriait d'une voix étranglée : « Souvenez-vous quelquefois de l'exilé sur ce rocher, à mille mètres d'altitude, qui toujours à travers le brouillard songe à sa belle Lombardie tant regrettée.... » Allons, adieu, cœurs simples et honnêtes, éternels amis d'un jour, je ne vous oublierai jamais, non plus que vos brumes errantes, vos prestigieux horizons, les houles des monts qui toujours bercent votre cime abandonnée ! »

Mon jeune guide, libre de son temps, ne me quittait pas encore ; il me suivait jusqu'au lac de Pergusa, que je voulais visiter avant de prendre la direction de Catane.

Nous dévalons une pente rapide à travers un ravin taillé dans le plateau. La route est tortueuse et sur les falaises qui la bordent des masures s'accrochent, des cavernes s'ouvrent. Puis plus rien, la pente et encore la pente.... Lorsque, après la descente vertigineuse, je me suis trouvé au fond de la vallée, je me suis arrêté un instant. Mes regards remontant la hauteur sont arrivés jusqu'aux nues, et sur la cime du roc j'ai aperçu les murailles dentelées de Castrogiovanni. La route suivie, toute blanche, serpentait sur les flancs du mont à travers la pierraille et les cultures. Des sentiers de piétons s'élevaient, capricieux, vers le faîte, en prodigieuses ondulations de reptiles.

Nous avons bientôt atteint le lac de Pergusa, couché dans une dépression entre les croupes pelées des montagnes. Nous quittons la berline et nous voici à l'ombre d'un figuier devant le lac silencieux, à l'eau morte, sous le ciel ruisselant de lumière. La brise nous apporte de temps à autre des exhalaisons empestées. La fièvre se distille sur ces bords marécageux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le conducteur s'est approché de nous; deux hommes occupés dans un jardin devant une maison solitaire ont quitté leur travail et sont venus. Tous connaissent la fable de Proserpine enlevée ici par le dieu des enfers. Me désignant du doigt deux sombres ouvertures de la montagne, l'un d'eux me dit : « Pluton sortit d'une de ces cavernes et s'empara de la déesse tandis qu'elle jouait sur les rivages couverts alors d'arbres et de fleurs. »

« Ces cavernes, monsieur l'étranger, ont été toujours fréquentées par les démons, dit l'un des derniers venus, vieillard au visage sévère, des souffles sulfureux s'en échappent sans cesse. Autrefois, voici bien longtemps, j'étais jeune et je n'ai pas craint d'en franchir l'entrée. Mais depuis, *com'è veru Diu!* aussi vrai que Dieu existe! je m'en écarte et me signe en les apercevant. » Il fait le signe de la croix. « Tenez, entre les deux monts, là-bas, dont l'un est boisé et l'autre aride, est le moulin *dell' Agnello* qui fut édifié en une nuit par les démons sortis de ces cavernes. Vous étiez à Castrogiovanni l'autre soir et vous avez pu les entendre siffler à travers les airs. Par ici ils ont fait un affreux vacarme. J'étais seul dans cette maison dont j'ai la garde, et je n'étais pas rassuré : je ne suis pourtant pas un enfant.

LE JETTATORE (PAGE 266). — GRAVURE DE CL. BELLENGER.

« L'une de ces cavernes, la *grotte de l'Enfer*, est d'un accès très difficile. Les aigles bâtissent leur nid sur la falaise où elle ouvre sa noirceur. L'intérieur est spacieux, de ses parois descendent des stalactites aux éclats miroitants. C'était autrefois la partie la plus sauvage d'une forêt qui couvrait entièrement ces pentes. On dit que les enchanteurs, les sorciers, les prophètes, les astrologues et les magiciens s'y réunissaient pour sceller des pactes infernaux avec les démons qui pour les rejoindre montaient du fond de la terre avec les vapeurs sulfureuses. Il y a eu là des histoires sanglantes, des apparitions d'ombres dont la vue seule a suffi pour faire mourir des voyageurs égarés. Près de la caverne s'étale un plateau, nous l'apercevons un peu d'ici, il est couvert de rochers et creusé de précipices. Là s'élèvent les deux collines redoutées *dell' Iacobia*. Au flanc de ces collines s'ouvre une autre sombre caverne, d'une profondeur inconnue, où éternellement tournoie un vent impétueux. Aux alentours errent au crépuscule des moutons aux yeux de braise, des feux follets flottent et des souffles venus on ne sait d'où murmurent des mots mystérieux qui donnent le frisson. Le fatal moulin *dell' Agnello* est voisin de ces collines.

*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

IL NOUS AVAIT ACCOMPAGNÉS AU « CASTELLO ». — GRAVURE DE DEVOS.

« De nos jours encore se tient dans ces parages la foire nocturne du destin. Elle a lieu tous les sept ans, *Pi sta santa jurnata ch 'è oj!* Par la sainte journée d'aujourd'hui! vous le savez bien, vous autres », dit-il en s'adressant à mes voisins, et les autres baissent la tête sans mot dire. « On en parle, mais à voix basse, car elle épouvante. Voyez comme ils tremblent en m'écoutant! » Et il tremblait aussi lui-même. « Personne n'ose s'aventurer de nuit dans ces régions maudites, de peur de s'y trouver le fameux soir. Un seul homme ne craignit pas....

— *Pi l'ostia santa!* Par l'hostie sainte! c'est Testalonga! » s'écrièrent les autres, l'interrompant.

« C'est donc vers l'heure de minuit que se tient la foire du destin. Un vieux qui mourut l'an passé en aperçut de loin le tumulte et, *com'è veru Diu!* il faillit n'en pas revenir. Des flammes bleuâtres dansaient à la cime des arbres et des esprits chevauchant des nuages noirs traversaient les champs. Leurs éclats de rire métalliques ressemblaient à des tonnerres lointains, la terre tremblait. Pendant ce temps des bataillons de sorcières faisaient d'étranges apprêts sur des tables avec des membres d'enfants palpitants encore. Partout la fête infernale battait son plein, c'étaient des chants qu'aucune oreille humaine n'a entendus ailleurs, des sarabandes d'ombres ou de squelettes gouailleurs tournoyant sur les pâles collines. Il y avait une multitude de baraques dont les auvents s'étendaient en ailes de chauves-souris et où l'on vendait à l'encan des armes enchantées, des talismans, des recettes singulières. Et tout cela dans une atmosphère sulfureuse, à la lueur de flammes errantes qui sautillaient et se reflétaient dans le lac en éclaboussures de sang. »

Le vieux s'était tu, dans la chaleur du jour les cigales crécellaient et un son de cloches venant de Castrogiovanni allait mourir dans les pentes lointaines. Devant nous l'eau morte du lac de Pergusa aux émanations malsaines s'étalait comme une plaque d'étain fondu, et un implacable soleil s'acharnait sur les croupes dénudées qui l'entourent.

« Quel est donc cet homme qui ne craignit pas de s'aventurer dans ces lieux maudits? dis-je tout à coup. Vous avez prononcé le nom de Testalonga, n'est-ce point celui d'un fameux bandit sicilien?

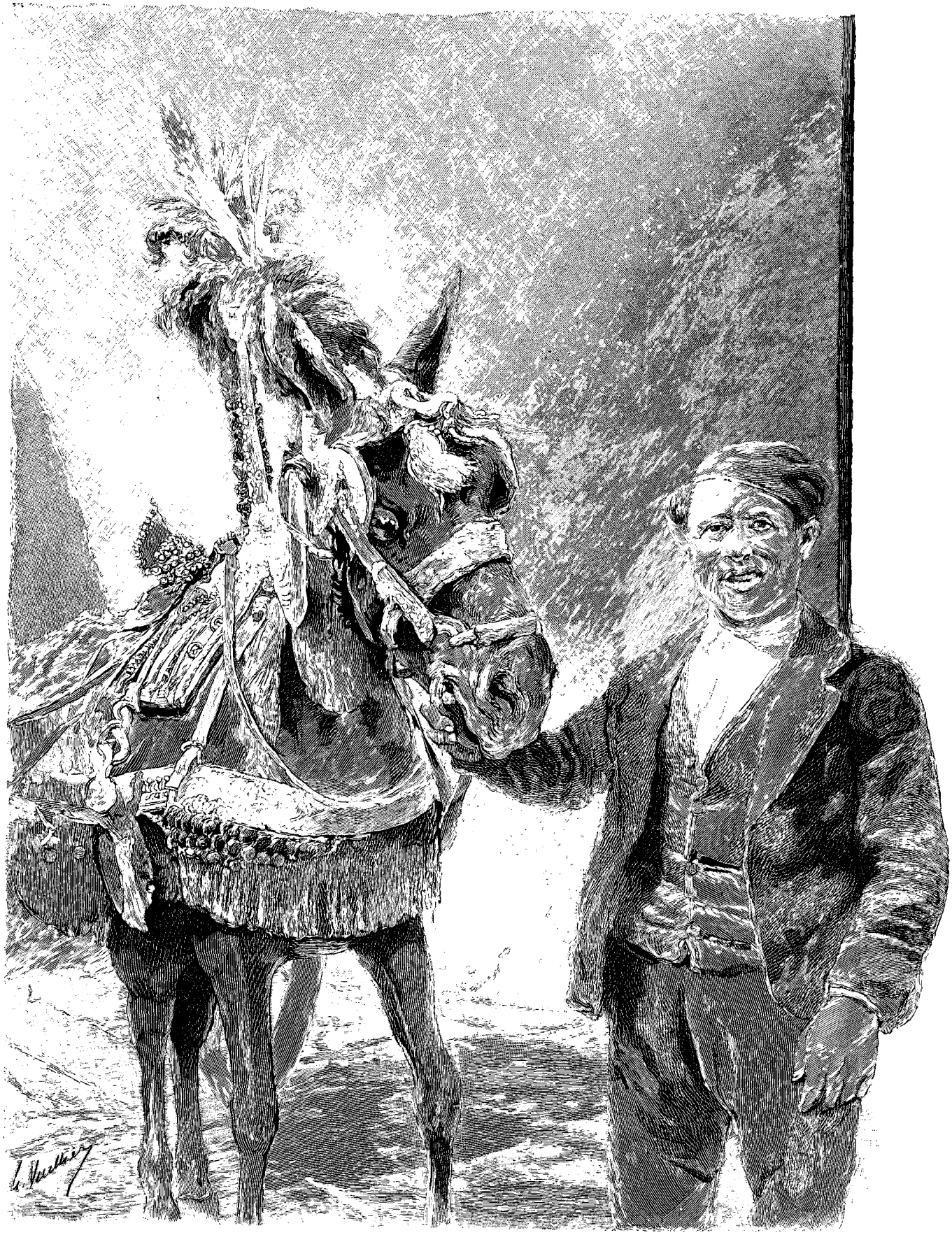
— Oui, répondit le vieux, oui, c'était le bandit Antonio di Blasi Testalonga. Sa naissance le mettait à l'abri de toute crainte. Sa mère, prise des douleurs de l'enfantement dans la campagne, s'était réfugiée dans une caverne. L'enfant venait de naître et la mère épouvantée aperçut tout à coup, dans l'ombre, des yeux qui luisaient comme des charbons ardents. C'était une louve. La bête approcha, lécha l'enfant et lui donna ses mamelles. Quel pacte s'ensuivit-il? On ne sait, mais la mère revint fréquemment dans la caverne faire téter l'enfant au ventre de la louve. C'est au lait de cette bête féroce qu'il dut sa taille gigantesque et sa force prodigieuse.

« Cependant Antonio ne fut pas une âme vile, il eut au contraire des principes de justice dont il ne se départit jamais. Le but constant de sa vie fut de lutter contre l'oppression de la richesse.

« C'est pourquoi, après plus d'un siècle, sa mémoire excite encore l'admiration du peuple, dont il fut le défenseur et l'ami.

« On lui prêtait le don d'ubiquité, on prétendait même qu'il était enchanté. Il arrive en plein jour, à cheval,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



NOUS EXAMINIONS LE HAUT PANACHE, LES BRODERIES... (PAGE 267). — GRAVURE DE PANNEMAKER.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

UNE SORTE DE RAPSODE... (PAGE 266).
GRAVURE DE DEVOS.

sur la place publique de Mazarino. La gendarmerie fait feu, il disparaît dans la fumée de vingt coups de fusil. Le nuage se dissipe, la place est vide, les vingt balles seules gisent éparses sur le sol.

« A Ganci, un méchant homme s'était enrichi par le vol et l'usure. Il était de plus très avare. Un jour, Testalonga lui écrit de lui envoyer cent onces d'or. L'autre répond qu'il ne le peut, étant trop pauvre.

« La nuit suivante, la maison est cernée par des hommes armés. Testalonga escalade le mur, entre par une fenêtre, s'empare de notre homme et met la main sur son trésor. Il se réserve une petite part comme butin, mais il remet le reste de la fortune à une parente de l'avare, pauvre femme que celui-ci avait dépouillée.

« Passant dans une ruelle, il voit dans un misérable logis une femme et deux petits enfants qui se lamentent auprès d'un cadavre. Il entre et s'informe. Le curé de l'endroit refuse de faire l'enterrement, car on n'a pas d'argent à lui donner. Antonio tire aussitôt une pièce d'or de sa poche, la marque avec son poignard et la remet à la veuve.

« Le soir même, le curé lit son bréviaire, lorsqu'on heurte violemment à sa porte.

« — On n'ouvre à personne à cette heure indue, s'écrie-t-il, allez-vous-en.

« — Si vous ne venez pas, j'enfonce la porte, riposte une grosse voix. Je « suis Antonio di Blasi Testalonga. »

« A ce nom le curé, tremblant de tous ses membres, accourt.

« — Je viens, dit le bandit, vous signaler la misère d'une veuve et de ses « deux enfants; il mourront de faim si vous ne les secourez.

« — Mais, dit le curé, je ne suis pas riche....

« — Demain, vous enverrez dix onces d'or aux orphelins, vous m'entendez, « prêtre.... En attendant, apportez votre argent ici. Et vous savez, n'oubliez « pas la pièce d'or que vous avez exigée de la veuve ! » Et le bandit secouait le prêtre, qu'il avait saisi au collet.

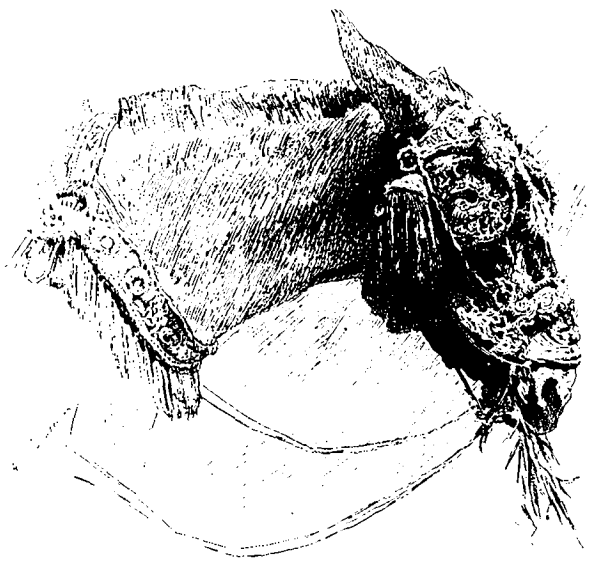
« Testalonga choisit dans le tas la pièce marquée avec son poignard, la met dans sa poche et ne touche pas au reste.

« Le lendemain, au petit jour, la veuve recevait dix onces de la part du curé.

« C'est là-bas, dans la grotte de l'Enfer, que Testalonga fut pris en même temps que son fidèle compagnon Antonino Romano. Le peuple enguirlanda la tête du bandit de fleurs, de rubans, d'ornements d'or, et sa marche jusqu'à Mussomeli, où il subit le dernier supplice, fut triomphale. Après l'exécution, sa tête comme celle d'un saint fut transportée à Palerme, coiffée d'un béret rouge galonné d'or et ceinte d'un diadème fleuri. »

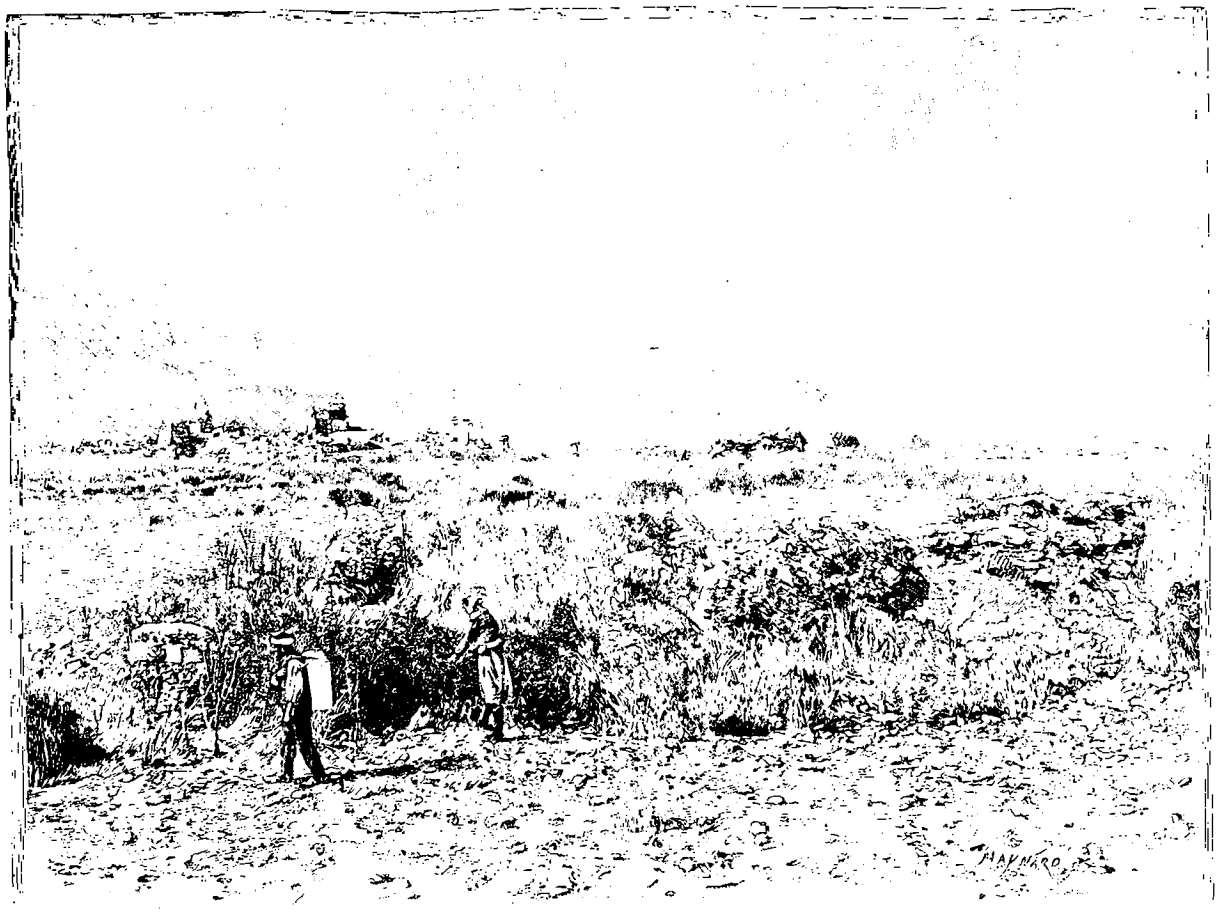
(*A suivre.*)

GASTON VUILLIER.



MULE EN SIMPLE HARNACHEMENT.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



VUE GÉNÉRALE DES RUINES D'ÉPHÈSE. — GRAVURE DE MAYNARD.

VOYAGE AUX SEPT ÉGLISES DE L'APOCALYPSE[1],

PAR M. L'ABBÉ LE CAMUS.

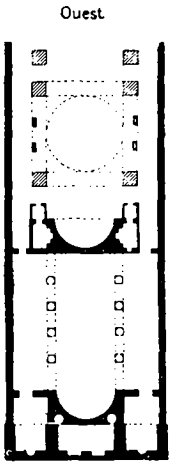
C'est à pied que j'entends faire la visite d'Éphèse : ainsi on jouit mieux de toutes choses. La première ruine que nous rencontrons et que traverse gracieusement la voie ferrée est un aqueduc construit, vers l'époque où la ruine d'Éphèse devint complète, pour conduire les eaux du Pactyas au château d'Ayassoulouk. Quarante-cinq de ses piliers carrés sont encore debout. Bâtis de vieilles pierres couvertes d'inscriptions, ils constituent une sorte de musée épigraphique en plein vent. Des cigognes, immobiles comme des statues, y perchent sur un pied. Nous allons directement à la colline qui dresse devant nous son double sommet, un peu au nord-est d'une montagne beaucoup plus haute et couronnée de longs murs démantelés. J'expose à Henry la théorie de Curtius et celle de Wood sur les noms donnés à ces hauteurs et sur le vrai site de l'ancienne Éphèse. Ni l'un ni l'autre de ces savants ne m'a satisfait dans ses hypothèses topographiques; je tente d'en formuler une nouvelle, fondée sur ce que je vois ici et sur ce que j'ai lu dans Strabon, Xénophon, Pausanias et autres auteurs, à propos d'Éphèse. Il est évident que la découverte de l'Artémisium, ou temple de Diane, donne un point fixe à tout essai topographique qui veut procéder avec méthode. Elle n'a pas seulement fait chavirer les hypothèses anciennes qui plaçaient, d'après le sens assez naturel des textes, ce fameux temple près du port et en avant de la ville, alors qu'il était en arrière, mais elle a donné une première base indiscutable à toutes les combinaisons futures. En effet, le temple, bien que rebâti huit fois, s'est très certainement maintenu sur le site sacré où Corressus et Ephesus, au dire de Pausanias, avaient établi le premier sanctuaire de la déesse. Dès lors c'est près du temple, et là où aboutissait alors la mer, qu'il faut chercher la colline ayant servi d'assiette à Éphèse primitive. Cette colline est sans contredit celle d'Ayassoulouk ou du château. Quoi qu'il en soit de mon hypothèse, nous appellerons la montagne la plus occidentale et la plus haute le mont de l'Acropole, puisque c'est là que Lysimaque bâtit sa citadelle; celle qui est derrière nous, la colline d'Ayassoulouk; et celle que nous allons atteindre, occupant une position intermédiaire entre les deux autres, le Prion. Ce nom lui vient sans doute de la forme

1. *Suite. Voyez tome Ier, p. 249 et 261.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

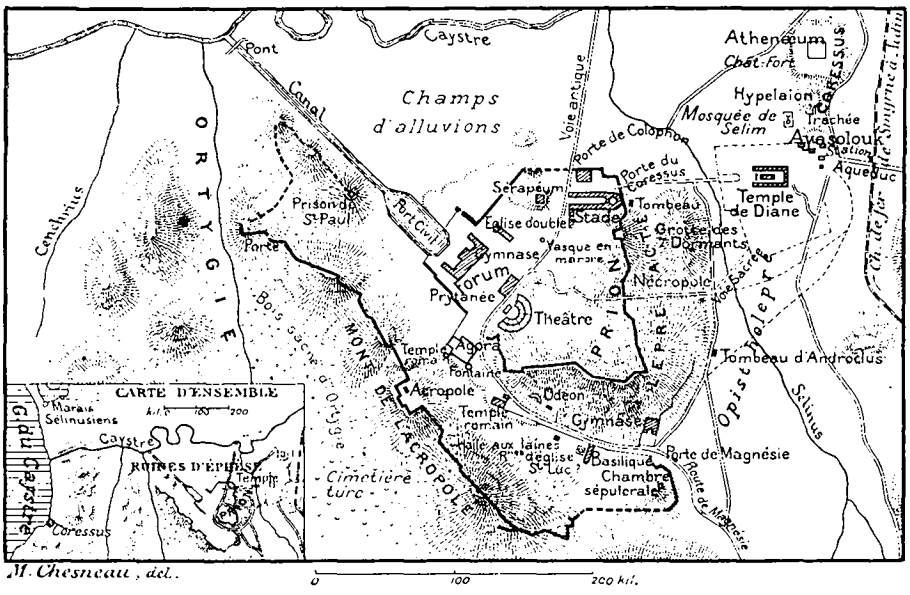
de scie que les remparts en zigzag et à crémaillère prenaient entre les deux éminences qui la constituent.

Nous avons franchi un petit ruisseau, sans doute le Sélinus, qui touchait jadis au péribole de l'Artémisium, — les cours d'eau dans ces terres mobiles se déplacent très facilement — et nous atteignons une chaussée contournant la partie orientale du Prion. De nombreux tombeaux la bordent de chaque côté. Le plus large d'entre eux, à notre gauche en allant vers la porte de Magnésie, serait celui d'Androclus qui mourut en gagnant la bataille engagée contre les Cariens. Du héros en armes qui se dressait sur le monument, il va sans dire qu'il ne reste rien. Un laboureur quitte la charrue pour nous offrir deux jolis chatons de bagues avec figurines, qu'il a trouvés dans son champ de l'Opistholépré. Il a des prétentions déraisonnables. Les blocs carrés que nous remarquons à droite et à gauche, sur notre route, soutinrent jadis un portique couvert, bâti par le rhéteur Damien. Si cet honnête professeur prétendit abriter, dans un si étroit espace, les processions qui venaient de l'Artémisium ou qui s'y rendaient, ce ne pouvait être qu'à condition de laisser dehors le plus grand nombre de théories qui les composaient. Le Prion, vu de près, avec ses roches toutes percées de grottes, sa végétation misérable, ses déchirures escarpées, manque absolument de poésie. Jamais il n'y a eu de ville là-dessus. Cinq blocs de pierres, au sommet méridional, près duquel nous sommes, marquent soit le site d'un temple de Jupiter Pluvius que nous voyons sur des médailles, soit un pan du mur de Lysimaque.



PLAN DE L'ÉGLISE DOUBLE.

C'est par la porte dite de Magnésie que nous pénétrons dans la ville de l'époque gréco-romaine. Cette porte, profondément enfoncée sous le sol actuel, est double, et nous donne l'intelligence du Dipylum d'Athènes, que nous avions jusqu'ici assez peu compris. Deux fortes tours la protégeaient. Les deux routes auxquelles elle livrait passage se bifurquaient peu après la sortie de la ville. Une allait au sud vers Magnésie, et l'autre au nord, en longeant le Prion. C'était la voie des tombeaux que nous venons de suivre. Ainsi à Athènes on sortait du Dipylum pour se diriger soit vers le Pirée, soit vers Éleusis, et de nombreux monuments funéraires avoisinaient, comme ici, la Double Porte. Sur un de ceux qui attirèrent nos regards, je remarque le nom de Polycarpe. Les chars ont laissé la trace des roues sur le pavé. Le premier monument que nous rencontrons, à notre droite, est un gymnase. Les anciens bâtissaient volontiers ces édifices d'utilité publique aux points extrêmes de leurs villes. Celui-ci touche à la porte même de Magnésie. La gymnastique étant, plus encore que la grammaire et la musique, l'élément fondamental de l'éducation hellénique, Éphèse avait plusieurs gymnases. Celui-ci était dit d'Opistholépré, parce qu'il était au pied du Lépré ou Prion, et au point où commençait, pour les habitants de la ville gréco-romaine, l'arrière-Lépré. Il est bâti en pierres de grand appareil dans sa partie basse, et en briques dans sa partie supérieure. Un édifice de 68 mètres de long, terminé par une abside, fut une basilique transformée plus tard en église. On lui rattacha, comme baptistère, une rotonde, faussement appelée le tombeau de saint Luc, et qui avait été primitivement soit un édifice patriotique, soit l'Héroon de quelque particulier. Ce qui porterait à le croire, c'est qu'on trouve à quelques pas de là une autre construction circulaire ayant supporté la statue équestre d'Hadrien. Quelquefois les hommes les moins illustres se payaient, parce qu'ils s'étaient enrichis, de prétentieuses statues de leur vivant, et les plus fastueux mausolées après leur mort. Les Romains étaient surtout coutumiers de ces puériles faiblesses. Sur le point où nous sommes de la ville d'Éphèse, ils avaient tout envahi. Ainsi on peut lire encore autour d'un des piédestaux qui précédaient le Marché aux Laines, aujourd'hui monceau de briques éparses, le nom de Publicus Vedius, consul. La statue a disparu, comme les autres inscriptions. L'histoire de l'humanité n'y perdra pas grand'chose. A cent mètres plus loin, se dresse encore un tombeau,



RUINES D'ÉPHÈSE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rappelant par sa forme celui de Cecilia Metella sur la voie Appienne.

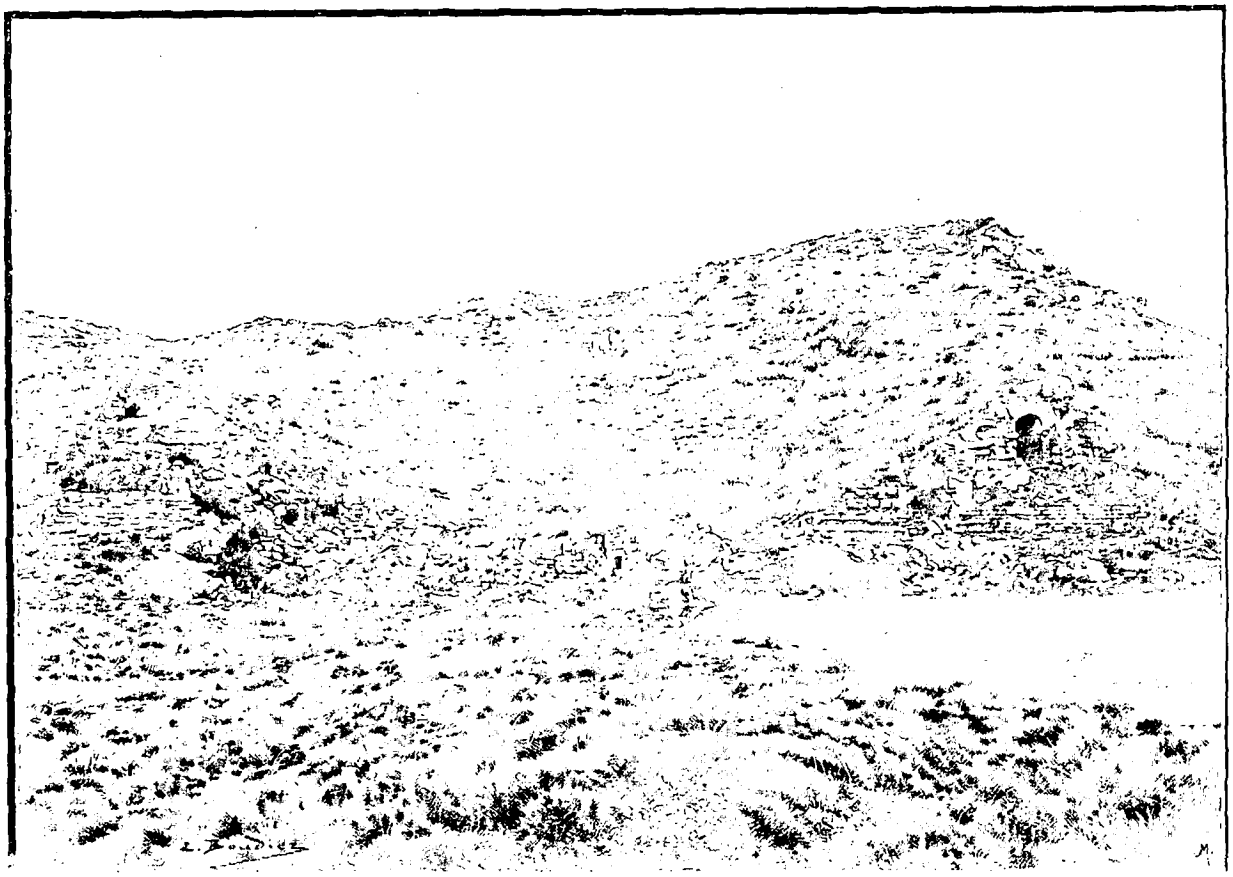
Avant d'entrer dans la vallée ouverte vers la mer, et à la sortie du petit col que nous traversons, s'adosse au pied du Prion un Odéon dans le genre de celui d'Atticus à Athènes. Il était construit en marbre blanc, avec une colonnade de granit rouge à sa partie haute. Une inscription constate qu'il fut restauré sous Antonin le Pieux. Vis-à-vis, à gauche de notre sentier, sur un soubassement de superbe appareil, s'éleva un temple dominant l'Agora et la ville de Lysimaque. A côté fut une église byzantine dont il ne reste à peu près rien. Descendons dans la plaine, où, à 20 mètres au-dessous de nous, fut la véritable Éphèse avec ses principaux monuments. Tout d'abord on ne distingue rien de précis à travers les terres bouleversées, et les ronces qui poussent de toutes parts. Il me souvient cependant d'avoir vu, à notre gauche, les restes d'une fontaine. Nous découvrons bien le site en ruines, mais la source est à sec. Elle alimentait jadis l'Agora, qu'il faut chercher à quelques pas d'ici, dans le carré, exactement délimité par une série de portiques détruits. Cette place publique était petite. Une longue avenue, se dirigeant vers le port intérieur, fut sans doute destinée à la compléter. Sous les colonnades, entre les boutiques des marchands, et enchâssées dans les murs, des plaques de marbre apprenaient à chacun les lois de l'Ionie. M. Waddington a déchiffré d'intéressants fragments de ces inscriptions.

LE GYMNASE.

Autour de l'Agora se pressaient de nombreux édifices. Tous ont été renversés. Ils s'échafaudaient jusque sur le versant du mont de l'Acropole, là où nous voyons paître gravement de nombreux dromadaires. L'herbe devient belle sur ces ruines. Un chamelier crie, sur un air tristement monotone, je ne sais plus quelle chanson du pays. Plus près et toujours à notre gauche, protestent contre l'anéantissement général les murs d'un temple romain, dit temple de Claude, dont le fronton et la frise jonchent le sol. Mais la belle relique d'Éphèse se trouve derrière nous, dans les flancs mêmes du Prion : c'est le théâtre. Il me semble qu'il a considérablement dépéri depuis notre dernière visite. On n'y voit presque plus de gradins en place. Celle des portes latérales, donnant accès aux précinctions, qui était encore debout, s'ébranle et tombera bientôt. Hélas! il y a quelqu'un qui détruit sans cesse, c'est le temps et les hommes, et il n'y a jamais ici quelqu'un qui répare. Qu'il serait utile cependant de ne pas laisser disparaître des reliques auxquelles se rattachent de vénérables souvenirs! Le proscénium, où je m'installe, et qui était déjà, il y a cinq ans, un épouvantable amalgame de colonnes, d'inscriptions, de frises, de sculptures, de statues brisées, me paraît plus affreusement bouleversé que jamais. On s'y trouve à plus de cinq mètres au-dessus de l'orchestre, tant les débris du portique qui l'entourait y ont été entassés par les chercheurs d'objets d'art qui les ont maintes fois remués. Les soubassements du théâtre sont faits de blocs énormes. Les voûtes étaient en cet agglomérat de cailloux que les Grecs nommaient *emplecton*. Des gradins même les moins élevés, la vue s'étendait incomparablement belle sur les places publiques, les édifices qui les entouraient, le petit et le grand port jusqu'à la mer.

Suivons cette direction. Un vaste enclos, où un paysan laboure avec deux ânes, correspond au Forum de l'époque romaine. Il fut plus grand que l'Agora. Au milieu se trouvait un lac, entouré d'une colonnade; la trace en subsiste encore. Au levant et au couchant de cette place publique s'élevaient deux gymnases. Celui qui avoisine le théâtre conserve encore debout les arrachements de ses grandes voûtes de briques. Peut-être est-ce dans ce gymnase, le plus central de tous et sans doute le plus fréquenté, que le rhéteur Tyrannus donnait ses leçons. C'est dans sa salle de cours, et dans sa chaire même, que Paul s'établit pour créer des conférences religieuses. L'autre gymnase, appelé le grand, et qui touchait au port, rappelle, par ses proportions gigantesques, les thermes de Caracalla ou de Titus à Rome. Pour soutenir un tel édifice dans un sol mouvant, on avait établi des constructions souterraines merveilleusement solides. Elles subsistent toutes; on y aboutit par un escalier

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LE THÉÂTRE D'ÉPHÈSE. — DESSIN DE BOUDIER.

ménagé dans le massif du mur de la salle centrale. Jusqu'à M. Wood, c'est ici qu'on plaçait l'Artémisium, bien que rien, dans le caractère même des ruines, n'autorisât cette affirmation. Ce monument a eu d'ailleurs, comme le temple d'Artémis, l'honneur d'être pillé par ceux qui ont voulu faire un peu partout et à peu de frais de belles constructions. Nous trouverons tout à l'heure, à la mosquée d'Ayassoulouk, quatre des colonnes de granit rouge qui supportaient ici les voûtes de l'Ephébéion. Au delà du port civil, qu'un canal reliait au Panormos et dont un massif de roseaux nous masque la place, une tour carrée se dresse sur un monticule. Elle faisait partie des remparts. Deux murs qui se croisent à l'intérieur y forment quatre petits appartements. La porte, avec une sorte d'arc ogival, s'ouvrait au levant, c'est-à-dire dans l'intérieur de la ville. Pourquoi a-t-on appelé ceci la prison de saint Paul? L'apôtre fut-il jamais emprisonné à Ephèse? Je l'ignore complètement.

De là nous atteignons un des monuments chrétiens les plus antiques d'Ephèse, c'est la Double Eglise. Que l'on se représente deux églises, orientées toutes deux au levant, et faisant suite l'une à l'autre, enfermées qu'elles sont par un même mur extérieur. Le rectangle mesure 88 mètres de long sur 33 de large. Le premier de ces deux sanctuaires, en allant de l'ouest à l'est, semble le plus ancien. Quatre fortes colonnes, qui laissaient en arrière, de chaque côté, un passage le long du mur, y supportèrent jadis une coupole centrale C'était quelque chose comme un tholus, ou un grandiose tombeau élevé à quelque mort illustre. L'abside, formée par un arc de cercle inscrit dans l'espacement des colonnes qui supportaient le dôme, laissait libres deux passages latéraux par lesquels on pénétrait dans la seconde église. Celle-ci était une petite basilique qu'une double rangée de quatre colonnes partageait en trois nefs. Elle avait, comme l'autre, l'abside et toutes ses dépendances. Qu'est-ce que ces deux églises ainsi réunies et édifiées dans un style qui rappelle les constructions chrétiennes les plus primitives? Évidemment j'entre ici dans le domaine des hypothèses, mais n'est-il pas vraisemblable qu'on a voulu honorer, dans ces deux édifices contigus, le souvenir de deux personnages se rattachant intimement l'un à l'autre dans le développement de leur vie religieuse et la donnée traditionnelle de l'Eglise? Pourquoi ces deux personnages ne seraient-ils pas Jean et Marie que Jésus avait unis en disant à celui-là : « Voici ta mère », et à celle-ci : « Voilà ton fils »?

(*A suivre.*) Abbé Le Camus.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LA VIA STESICORO ETNEA, À CATANE (PAGE 278). — GRAVURE DE DEVOS.

LA SICILE[1],

IMPRESSIONS DU PRÉSENT ET DU PASSÉ,

PAR M. GASTON VUILLIER.

SAINTE AGATHE (PAGE 280).

Un soir à Catane. — Sainte-Agathe. — Sur les flancs de l'Etna. Les drames plutoniens.

Je viens de quitter la montagne, j'ai pris la direction de Catane. De Castrogiovanni on n'aperçoit qu'une haute crête où le couchant ciselle comme un diadème de rayons, souvenir d'une déesse, vague reflet d'un grand culte disparu.

Dans le train qui m'emporte, au sourd roulement du wagon, je reviens par la pensée sur les bords du lac de Pergusa. Je revois les hommes dont j'étais entouré et dont plus jamais je ne reverrai les visages, j'entends encore les étranges histoires qu'ils me contèrent.

Vraiment il me semble avoir rêvé ces heures. J'ai changé si brusquement de milieu! En Sicile, comme en diverses îles de la Méditerranée que j'ai parcourues, les civilisations semblent avoir remplacé les civilisations à la manière du flot qui éternellement succède au flot sans rejaillir sur les hautes falaises. Les rivages seuls ont gardé quelques traces des peuples qui passèrent, mais dans les massifs montagneux, les hommes vivent comme vécurent les plus vieux ancêtres. Les mythes des âges fabuleux, les religions des envahisseurs, leurs superstitions ont peu

1. *Suite. Voyez tome LXVII, p.* 1, 17, 33 *et* 49; *tome LXVIII, p.* 289, 305 *et* 321; *tome Ier, p.* 133, 145, 157, 169 *et* 265.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

modifié l'esprit de la race que les primitifs avaient marqué d'une indélébile empreinte. Aujourd'hui encore les montagnards siciliens ont toute la grandeur sauvage et toute la poésie des premiers aïeux. Ils sont fiers, vaillants et hospitaliers, leurs yeux plongent avec confiance dans vos yeux.

Les très pauvres gens du lac de Pergusa m'ont offert de partager leur pain. Lorsque j'ai voulu remercier avec un peu d'argent le jeune guide qui pendant des journées avait suivi mes pas, sa tête s'est détournée avec tristesse et sa main s'est retirée de ma main. Je n'avais pas deviné que, malgré sa détresse, l'argent humilierait son cœur, blesserait sa fierté.

..... La nuit vient tandis que nous entrons dans la plaine. A cette heure, grand fantôme solitaire, l'Etna monte au loin, devant nous, dans le ciel constellé.

..... Ce soir, me voici à Catane, sur un balcon, en compagnie d'un professeur de l'université dont je dois la connaissance au cavalier Virzi, de Palerme. Nous entendons des morceaux d'*Aïda*, de *Carmen*, de la *Norma*, exécutés par la musique municipale.

Et tandis que les harmonies nous bercent, mes yeux suivent l'interminable via *Stesicoro Etnea*, cherchant tout au bout, et bien haut, l'imposante silhouette du volcan.

Au matin, à Castrogiovanni, sa cime fumante m'est apparue un instant; je l'ai entrevue ce soir dans la clarté nocturne, tandis que je traversais la plaine. Voilant sa majesté de nuées, tel qu'un dieu, il a bientôt disparu sans retour.

Maintenant la chanson du toréador emplit la nuit, des femmes en joyeuses toilettes se penchent gracieuses, un peu alanguies, sur l'épaule de leurs cavaliers. Comme elle est déjà loin de moi cette réunion d'hommes au rude visage racontant les légendes fantastiques de la foire du destin et les actes d'humanité d'un célèbre bandit!...

J'étais pourtant au milieu d'eux dans ce jour qui vient de finir, sur les bords du lac empesté où, aux temps mythologiques, le dieu des enfers ravit une déesse.

« Toréador, prends garde! »... clame l'orchestre par tous ses cuivres.... Et mes yeux malgré moi vont au monstre qui là-haut sommeille dans les nuées. Il prépare peut-être un terrible réveil, le volcan légendaire. « Prends garde! »... On ne sait jamais à Catane quelles subites épouvantes peuvent traverser les nuits!...

La lave des siècles écoulés est encore là sanglante ou noire, elle pave les avenues où ces heureux couples passent chuchotant je ne sais quels rêve d'avenir.

Voici quelques mois à peine des tremblements de terre secouaient la ville jusque dans ses fondements; par une nuit pareille à celle-ci, sous un ciel d'incendie, les flancs de la montagne tonnante se déchirèrent et lancèrent des flammes jusqu'aux étoiles en même temps que des torrents de feu sillonnaient ses pentes. Les ardentes cascades n'arrivèrent pas jusqu'à Catane cette fois, mais elles l'atteindront encore. Ne l'ont-elles pas déjà mainte fois submergée!

CHARRETTE DE CATANE. — GRAVURE DE DEVOS.

La musique a cessé, la foule continue d'aller et de venir, je regarde comme sans voir la houle humaine, je songe au passé de cette ville tant de fois anéantie et qui toujours semble renaître plus belle de ses cendres.

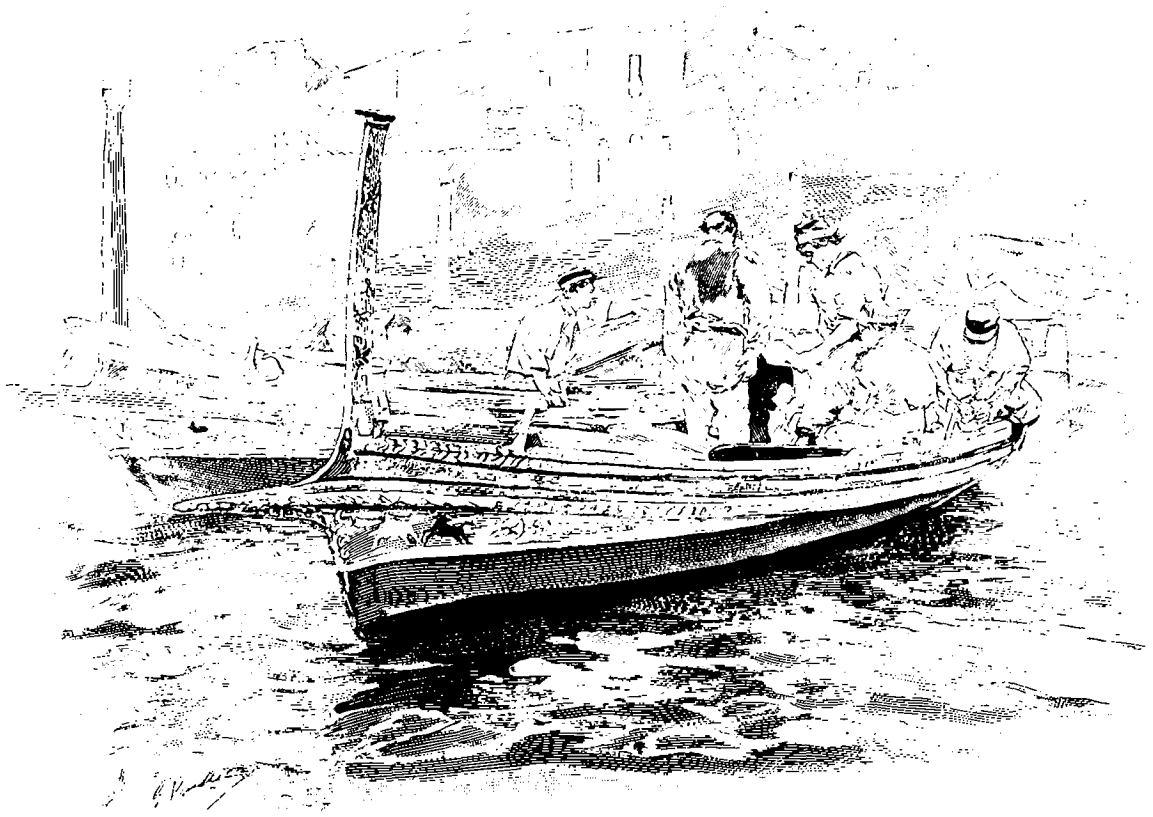
« On s'habitue à tout, me dit tout à coup le professeur comme répondant à mes pensées, le danger est toujours imminent, c'est certain, mais ne sentez-vous pas la douceur de nos nuits!... Nous sommes favorisés d'un climat de serre; en hiver le soleil et la terre à la fois nous réchauffent, la mer nous caresse, la lave des siècles passés est devenue féconde, nous vivons entourés de berceaux d'orangers et de fleurs. C'est pourquoi, insouciants du danger, nous rebâtissons toujours.

— Oui, mais demain!...

— Oh! demain! » il haussa les épaules, « on espère toujours.... ou plutôt on n'y pense jamais. »

« Comme vous le savez, continua-t-il, cette montagne toujours fumante émerveilla les anciens; ils la considéraient comme une des plus hautes du monde. D'après une antique légende, Deucalion et Pyrrha, se sauvant du déluge, se

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



PUIS CES BRAVES GENS ALLAIENT À LEURS FILETS (PAGE 280). — GRAVURE DE ROUSSEAU.

réfugièrent à son sommet. Vous n'ignorez pas que Vulcain forgeait dans ses entrailles en feu les foudres de Jupiter. C'est là que, d'après la Fable, fut enseveli Typhon, fils de Tartare et de la Terre, révolté contre Jupiter.

« L'Etna chanté par Pindare et Virgile fut décrit par Thucydide et Strabon. Vous n'avez pas oublié vos classiques, vous vous souvenez que le philosophe Platon et l'empereur Hadrien en gravirent le sommet, qu'Empédocle l'Agrigentin se précipita dans son cratère 400 ans avant Jésus-Christ.

« L'histoire de Catane est liée à tous les bouleversements, à toutes les convulsions du volcan. On connaît au moins soixante-dix-sept éruptions, dont onze avant Jésus-Christ. Combien il en est de perdues dans la nuit du passé préhistorique!

« L'une des plus épouvantables convulsions eut lieu au XII^e^ siècle. Jean Agnello, évêque de Catane, le clergé tout entier et une foule pieuse furent écrasés sous les ruines de la cathédrale. Quinze mille personnes périrent alors ici.

« L'éruption de 1669 fut annoncée par une obscurité pareille à celle des éclipses. Le village de Nicolosi s'engouffra dans les profondeurs de la montagne, sept villages furent également anéantis, un torrent de feu traversa Catane, calcinant ou renversant ses plus beaux édifices. La circonférence du cratère principal acquit des proportions énormes cette fois.

« L'éruption de 1693 coûta la vie à 59 000 personnes en Sicile, dont 18 000 écrasées à Catane seulement. La mer, durant une furieuse secousse, s'éleva à une prodigieuse hauteur et retomba comme une effroyable trombe sur la ville, qu'elle broya.

« En 1818, après le coucher du soleil, par un ciel clair, un tremblement de terre secoua la ville. La mer se gonfla et se retira du rivage. L'eau devint tiède en certains endroits et des mollusques habituellement incrustés au fond vinrent flotter à la surface. Beaucoup de personnes furent prises de vertiges, d'autres tombèrent, certaines perdirent momentanément la mémoire ou d'autres facultés intellectuelles. Cette nuit-là, des fentes entr'ouvrirent subitement des murailles, elles laissèrent passer un instant les rayons de la lune et se refermèrent. L'électricité enveloppa la ville épouvantée d'une atmosphère de flammes.

« Qui pourrait dire l'étrange horreur de cette nuit d'Apocalypse bouleversant le monde de l'Etna ?

« Combien d'éruptions je pourrais vous citer encore dans ce siècle! mais je vais vous donner pour votre excursion dans la montagne un guide intéressant et sûr. Emportez cet ouvrage de Gentile Cusa et lisez-en les pages sur place. »

Il était tard, le professeur me quitta, je l'accompagnai à travers les rues désertes. La nuit était pure, le ciel

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

UN HOMME DE L'ETNA. — GRAVURE DE DEVOS.

constellé, l'air d'une douceur infinie; le volcan seul, comme une menace, disparaissait toujours sous des nuées que des éclairs furtifs rayaient de temps à autre.

Je consacrai la journée du lendemain à visiter la ville et ses monuments, dont la plupart sont de style médiocre.

Le *Duomo*, fondé en 1091 par le roi normand Roger, fut entièrement détruit en 1169 par un tremblement de terre. Reconstruit sur ses ruines, il fut en 1693 dédié à sainte Agathe. La façade, de mauvais goût, a emprunté des colonnes au théâtre antique de Catane. Une porte latérale est ornée de bas-reliefs représentant des néréides, des centaures et des frises de même provenance. L'intérieur renferme le tombeau de Bellini, originaire de Catane, et des sépultures royales.

On conserve dans l'église le buste en argent doré de sainte Agathe, patronne de la ville; il est chargé de bijoux offerts par des fidèles. Un reliquaire à lames d'argent d'une grande richesse contient une mamelle de la sainte martyrisée sous le règne de Décius par l'ordre d'un préteur romain.

Les fêtes célébrées à Catane en l'honneur de sainte Agathe ne sont plus entourées de la pompe d'autrefois. Cependant elles sont encore remarquables. Le soir du 3 février de chaque année, premier jour de la fête, des chœurs populaires font entendre des chants dédiés à la sainte patronne.

Le lendemain, dans l'après-midi, on transporte processionnellement l'antique buste de la sainte, surchargé de bijoux, et le coffret renfermant les reliques. Au moment de la sortie, le peuple entassé dans l'église s'écrie : « *Cittadini, viva sant'Agata!* » et chacun d'agiter un mouchoir blanc. C'est la tradition. La foule suit la procession, criant toujours et agitant les mouchoirs, tandis que des pétards éclatent sur les façades des palais et sur les balcons.

Les fidèles de tout âge et de toute condition, les prêtres même, sont revêtus pour la circonstance de chemises blanches serrées à la taille par une cordelière; ils se sont gantés de blanc et munis du mouchoir traditionnel. Leur tête est coiffée d'une calotte de velours.

Beaucoup de personnes suivent la procession pieds nus. Cette fête se renouvelle les 4 et 5 mai de chaque année.

Le sacristain qui m'accompagnait me fit descendre au-dessous de l'église et me montra des restes de bains antiques sur lesquels elle a été bâtie.

Je terminai cette visite des monuments de Catane par le théâtre antique dont les débris mutilés sont d'un médiocre intérêt.

Le port me retint longtemps, j'y passai de longues heures. Il y avait là tout un peuple de pêcheurs dont la vie est intéressante. Réunis en groupe, ces hommes hâlés par le vent de mer se tenaient attentifs devant un conteur dont la mimique expressive me rappelait celle des *contastorie* de Castellamare à Palerme. Puis ces braves gens allaient à leurs filets. C'était alors la vie, la joie, au grand soleil, sur des barques d'une élégance extrême, ornées de vives peintures fort originales. Des charretiers venaient puiser de l'eau dans la mer, et sur les quais lumineux de temps à autre passaient des attelages dont les montures balançaient des cimiers invraisemblables et rutilants.

1er juin. — Je me suis assuré d'un excellent conducteur, cuisinier au besoin, fin et prudent comme il convient pour parcourir des régions où la sécurité du voyageur n'est pas absolue, j'entends certaines parties désertes de la base de l'Etna que je visiterai après avoir fait l'ascension du volcan si le temps le permet.

Me voici sur le chemin de Nicolosi.

La calèche prend la via Stesicoro Etnea, filant en droite ligne de la mer à la base du mont. Bientôt la pente est raide, nous entrons dans les anciennes coulées de lave qui ravagèrent autrefois Catane. La route est sombre, les murailles qui la bordent sont faites de blocs noirs. Nous les trouverons toujours devant nous maintenant ces scories vomies par le volcan; elles ont servi à édifier les demeures, elles forment les clôtures, elles sont le terrain même.

Malgré le charme des bois d'orangers et d'oliviers dont cette partie de la montagne est couverte, la route est d'une étrange tristesse. Le soleil ici brûle le sol obscur sans l'éclairer, les maisons de campagne blanches ou roses scintillant dans la verdure et les fleurs d'un éclat inouï frappent les yeux sans égayer. Les brillantes mules

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

empanachées secouant leurs grelots, agitant en leur marche de petits miroirs aux éclats aveuglants suspendus à leur harnachement, les charrettes populaires aux décorations vives célébrant les exploits des paladins, ne sont plus en harmonie avec une terre sans rayons.

Plus haut l'air est frais, les orangers disparaissent, nous approchons de Nicolosi. Partout maintenant, en grandes vagues solidifiées, s'étale la lave violâtre tachetée de rouille. A travers les blocs fuligineux s'élèvent des massifs de genêts aux fleurs d'or et des moissons entières de valérianes aux pétales roses. Les fraîches corolles se balancent sur des mers de feu éteintes....

En tournant le dos à la montagne, l'œil s'égare dans l'immensité : c'est la mer azurée, la plaine de Catane rayonnante, des monts lointains légers comme des rêves. A nos pieds le sol est bitumineux; c'est une nuit peuplée par les étoiles d'or des genêts, traversée d'écharpes de valérianes aux pâlissantes fleurs, voies lactées de ce sol nocturne.

L'Etna seul peut montrer une telle nuit terrestre sous le flamboiement du soleil.

Devant nous le mont s'élève, le front toujours chargé d'orages, et du sommet plein de mystère descend le flot infernal des laves figées.

Maintenant les *monti Rossi*, les monts Rouges, dressent leurs têtes chauves, arrondies et sanglantes. De toutes parts sur ces monstrueuses croupes de l'Etna pointent, pareils à des excroissances, des cônes qui furent jadis des cratères. Partout ces enfants de l'Etna, ainsi les nomment les gens du pays, élargissant toujours sa base, ont vomi les entrailles brûlantes du volcan.

NICOLOSI ET LES MONTI ROSSI. — GRAVURE DE PRIVAT.

Des maisons et un clocher viennent de surgir, dont la blancheur contraste avec le sol : c'est le village de Nicolosi. Nous sommes bientôt à l'auberge. Je retrouve ici la banalité des lieux chers au touriste; la table avec des bouteilles pompeuses du vin de l'Etna, l'album sur lequel on vous invite à jeter quelques pensées. Ah! ces pensées!... le guide obséquieux du club alpin qui vient s'offrir pour vous accompagner dans l'inévitable ascension du volcan. Tout est prévu, votre admiration et votre horreur même; on vous arrêtera ici, on vous montrera cela, que sais-je!.... On a fait le même boniment la veille à d'autres qui se pâmèrent le Baedeker à la main.

UNE COULÉE DE LAVE. — GRAVURE DE RUFFE.

Je me contentai, pour ce premier jour, de la modeste ascension des monti Rossi en suivant une coulée de lave.

Arrivé au sommet du volcan éteint, je dominais Nicolosi, je planais, en quelque sorte, sur les pentes de l'Etna et sur la

*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

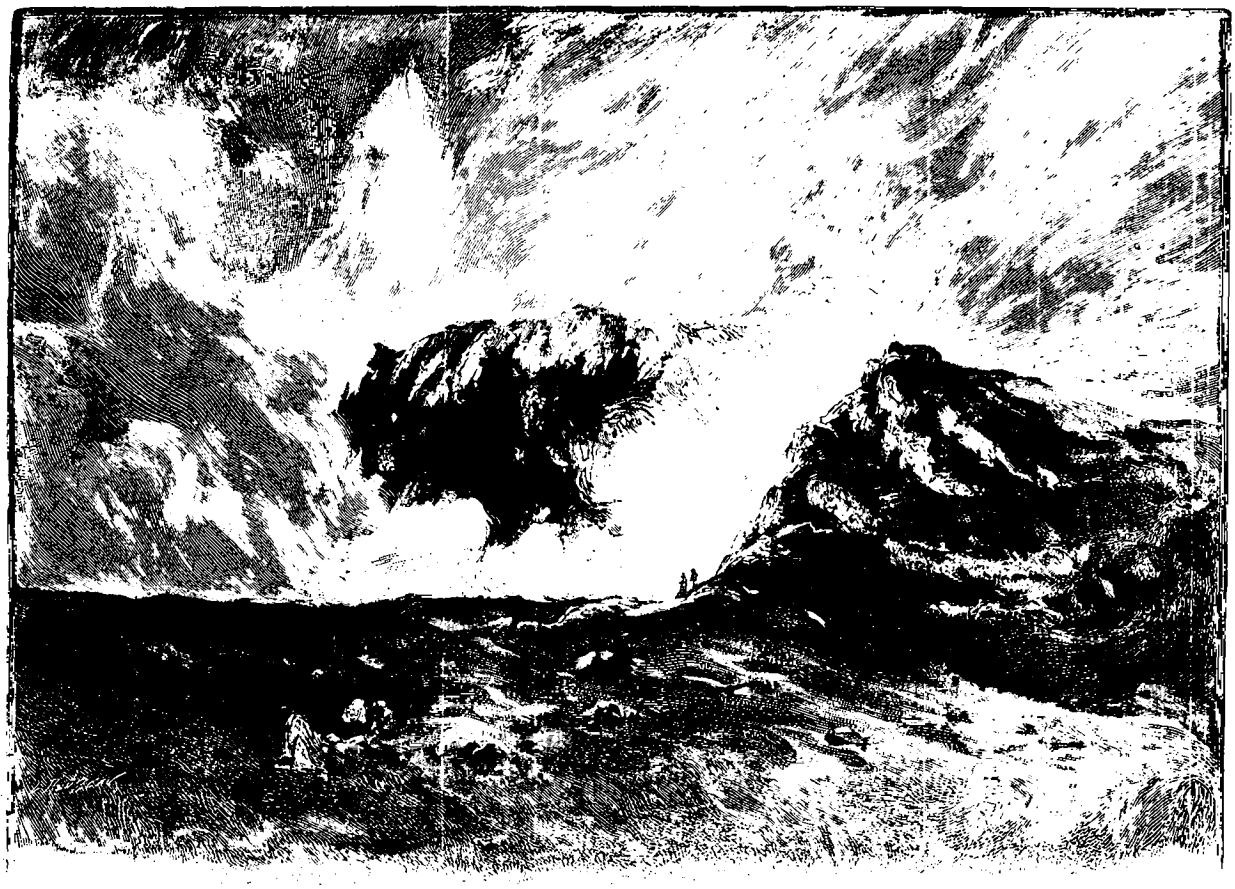
plaine de Catane. Partout l'infernale mer des laves dévalait en flots obscurs jusqu'à la base du mont, où le Simeto au cours tortueux vaguement miroitait. Autour de moi, le sol était noir, hérissé, d'une désolation sans bornes.

Derrière, le volcan continuait à élever ses pentes tragiques, ses cônes, les cratères éteints de l'éruption dernière, et mystérieusement ses flancs sauvages se glissaient sous les nuées.

Je consultai alors le guide que le professeur m'avait tant recommandé à Catane, M. Gentile Cusa, dont j'avais emporté l'opuscule. J'apprenais que l'éruption de 1669, après avoir ravagé la contrée que j'avais sous les yeux, détruisit une partie de Catane.

Le 11 mai de cette année, la montagne se déchira tout à coup sur une longueur de plusieurs kilomètres et une formidable secousse fit crouler Nicolosi.

La fureur et l'abondance des matières vomies furent telles, que la ville de Malpasso, située à la base de



LE CRATÈRE DE L'ETNA — GRAVURE DE ROUSSEAU.

l'Etna, disparaissait sous une mer de feu. Les monti Rossi, sur lesquels je me trouve, surgissent alors. Le grand cratère de l'Etna, jusqu'à ce jour tranquille, éclate subitement, et ses débris sont projetés dans les airs. La lave coule toujours, ensevelissant à tout jamais de nombreux villages, comblant un lac voisin de Catane. Elle envahit la partie occidentale de la ville et se précipite dans la mer. Cette grande éruption a duré quatre mois et demi environ.

Je vais maintenant laisser parler mon intéressant guide M. Gentile Cusa; il nous racontera jour par jour et presque heure par heure les phases de l'éruption de 1886 qui ravagea la contrée s'étalant sous mes yeux de la hauteur où je suis placé.

.... « Le 23 mai vers le soir, la population de Nicolosi apprend qu'une nouvelle coulée s'avance sur la coulée de San Leo qui s'était arrêtée depuis deux jours. Alors on se précipite vers les églises, on prend les statues des saints pour les porter jusqu'à l'oratoire des *Altarelli*.

« Le 24 mai vers 10 heures du matin, le bras de lave occidental devient plus actif, il se dirige sur les *Sette Danari*, région fertile qui en un rien de temps a disparu.

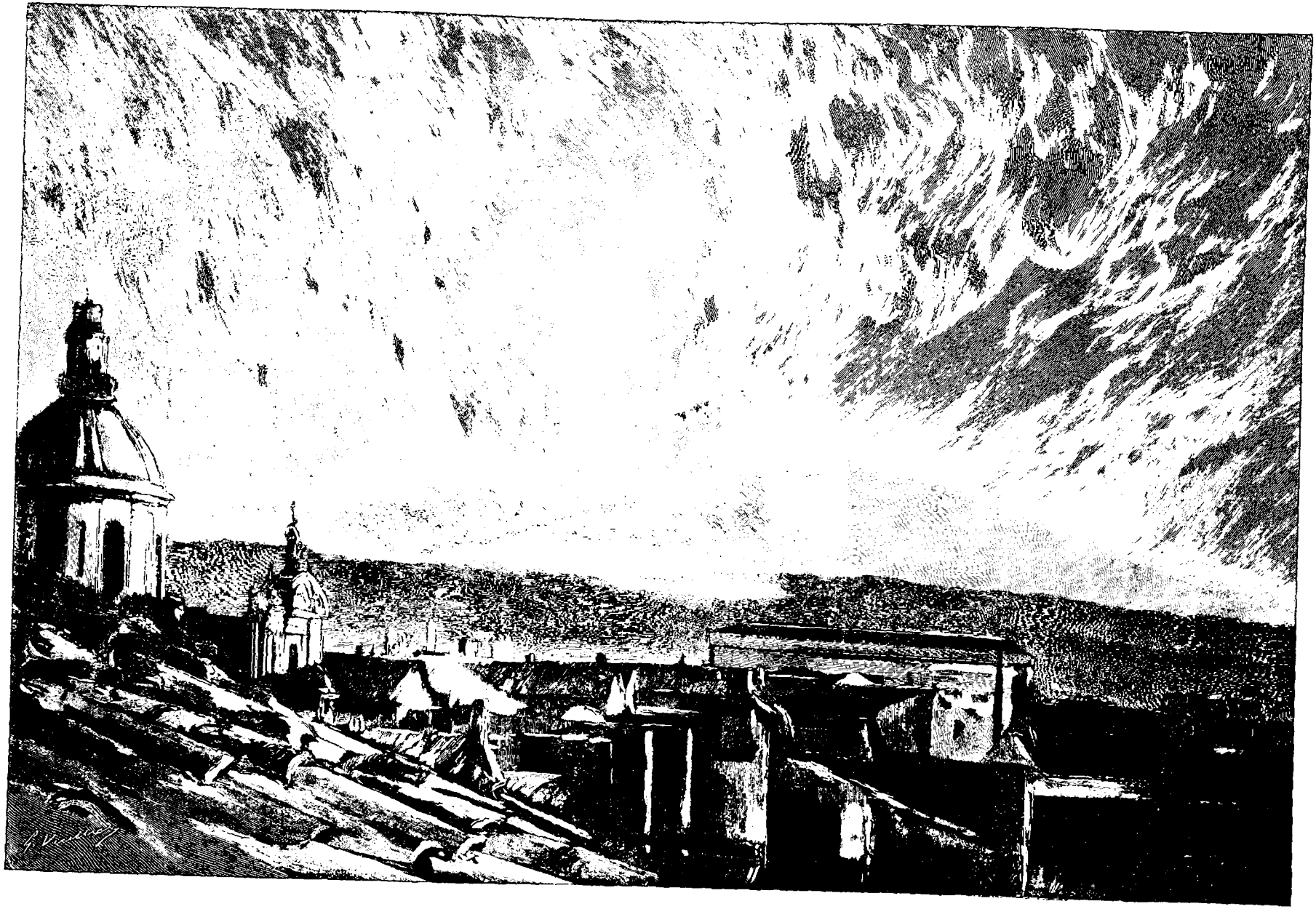
« La nouvelle se répand.

« Vers midi arrive la plus grande partie de la population de *Massa Annunziata* portant en procession la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ÉRUPTION DE 1892 : UN CRATÈRE. — DESSIN DE GASTON VUILLIER, GRAVÉ PAR RUFFE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



ÉRUPTION DE 1892 : LES FLANCS DE LA MONTAGNE TONNANTE SE DÉCHIRÈRENT... (PAGE 278). — GRAVURE DE RUFFE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

statue de saint Michel archange; vers le soir, Mgr Caff arrive à Nicolosi suivi des autorités de la province, il apporte le légendaire voile de sainte Agathe[1].

« 25 mai. — La pluie de cendres a été considérable. Les sels caustiques qu'elles renferment, dissous par la rosée et les vapeurs condensées en abondante pluie, causent de grands dommages à Pedara.

« Vers 10 heures du matin, le bras occidental de la coulée envahit dans la contrée de San Leo le vignoble des frères Bruno et rejoint la petite route qui sépare les territoires de Nicolosi et de Belpasso. Une deuxième coulée partie du cours principal à 400 mètres du monte Nocilla s'avance lentement. Une troisième descend impétueuse sur un front de 150 mètres de largeur. Une quatrième passe entre les monti Nocille et Serrapizzuta, dirigée vers San Niccolo l'Arena. Vers le milieu du jour la situation devient plus grave, Nicolosi est menacé.

« Alors les habitants enlèvent leurs meubles et leurs hardes, et les manifestations religieuses et les processions de saints se multiplient.

« 26 mai. — L'activité des cratères, diminuée pendant la nuit, reprend de plus belle aux premières heures du jour et les explosions et les détonations sont de plus en plus violentes.

« A 4 heures du soir, vu la déclivité du sol, Nicolosi était sous le coup d'une catastrophe inévitable.

« Sur la route de Nicolosi à Pedara, en 35 minutes seulement, je comptai, en dehors de nombreux piétons, plus de 180 charrettes, de mules et d'ânes chargés de toute espèce de meubles, d'ustensiles de ménage et de hardes. A Nicolosi l'agitation était à son comble, l'affluence des chars rendait la circulation difficile, et les agents de la force publique avaient peine à ramener un peu d'ordre dans cette confusion.

« La place principale du pays, ordinairement calme et déserte, était ce jour-là obstruée; l'affolement et le bruit la rendaient méconnaissable.

« Devant l'église, disposées en une seule rangée, on voyait les statues des saints la face tournée vers l'Etna, comme si leurs regards devaient conjurer le péril. Tous les fonctionnaires étaient présents; et c'était partout une affluence d'officiers, de carabiniers, de soldats à pied ou à cheval, un va-et-vient continuel de cavaliers, de charrettes et de gens qui se poussaient et se heurtaient.

« Le municipe de Catane vient d'envoyer des secours en argent et des torches. Vers le soir arrive une troupe d'agents municipaux (*guardie di città*) avec des pompes d'incendie pour vider l'eau des citernes.

« Ce soir-là, la vue des courants de lave qui s'avance vers les maisons est effrayante. Dans la nuit très obscure on voit les coulées incandescentes qui progressent avec la vitesse de 50 mètres à l'heure, suivies d'autres coulées qui montent sur les premières. Les curieux, les touristes, les amateurs d'émotions vives, ne manquent pas; ils regardent les vignobles ensevelis sous des laves de plus de 10 mètres de hauteur; des arbres et des murailles, deux maisonnettes rurales, avaient déjà disparu sans plus laisser de traces. A la lueur des torches, au reflet des laves incandescentes, on voyait s'agiter tous ces groupes de gens accourus pour considérer ce spectacle. Une catastrophe est de plus en plus imminente. »

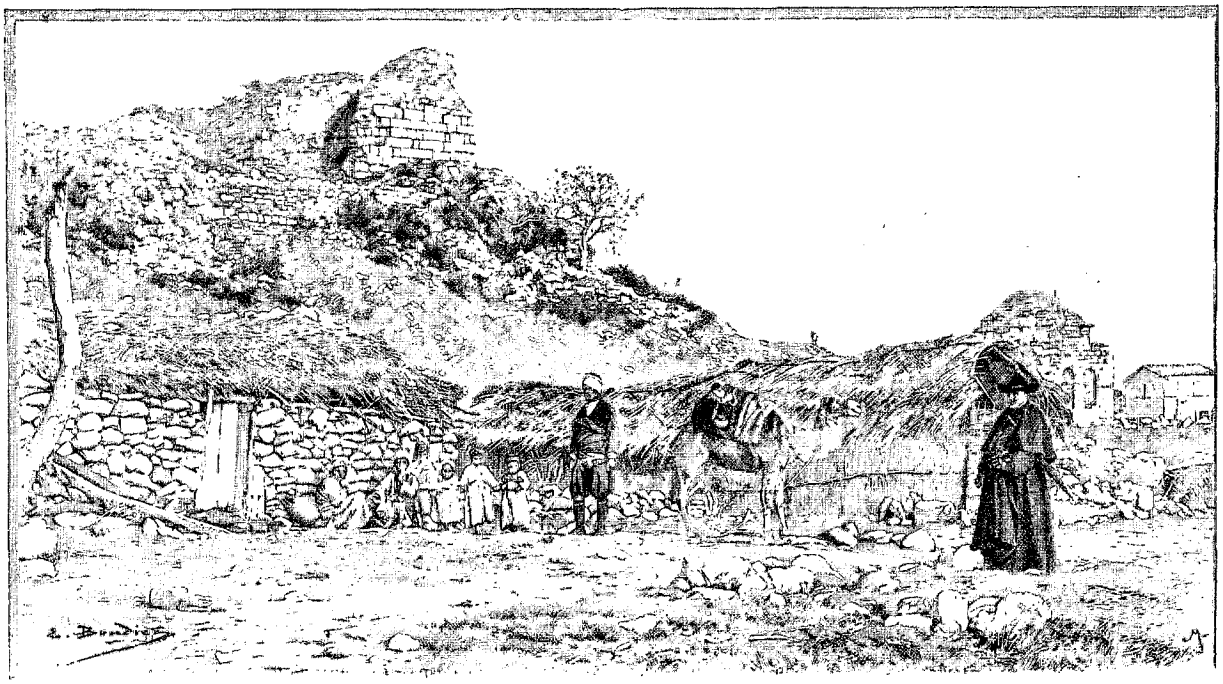
[1] D'après la croyance sicilienne, ce voile de sainte Agathe arrête les courants de lave.

(*A suivre.*)

GASTON VUILLIER.

CHARRETTE DANS LE PORT DE CATANE (PAGE 280). — GRAVURE DE DEVOS.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



AU PIED DU CHÂTEAU D'AYASSOULOUK. — DESSIN DE BOUDIER.

VOYAGE AUX SEPT ÉGLISES DE L'APOCALYPSE[1],

PAR M. L'ABBÉ LE CAMUS.

Une vasque de marbre bleuâtre de 4 mètres de diamètre, que nous trouvons sur nos pas, en revenant vers le Prion, est peut-être une œuvre inachevée. Sa partie centrale se relève à la hauteur du bord extérieur. On n'y voit aucune ouverture pour recevoir ou rejeter l'eau. A vrai dire, nos bénitiers actuels n'en ont pas davantage, mais où aurait-on placé un bénitier creusé dans de si larges proportions? Une porte romaine, construite avec des débris de marbres où figurent des sculptures et des inscriptions aussi incomplètes que disparates, est le monument qui, dans cette plaine couverte de ruines, a le mieux résisté à l'injure du temps. Elle se dresse près du mur méridional du Stade, mais n'en fait point partie. Peut-être marquait-elle l'entrée d'une voie montant sur le Prion. Le Stade, ici comme à Smyrne, s'appuie au midi sur la montagne, et au nord sur des constructions solidement voûtées. La *sphendoné* est très exactement marquée du côté du levant. Un portique de l'époque romaine, qu'il est aisé de reconstituer, puisque les bases des colonnes sont encore en place, donne l'idée des constructions monumentales servant d'avant-corps ordinaire aux édifices destinés aux jeux publics. Jusqu'à présent, tant en Italie qu'en Grèce, nous avions trouvé ces dépendances des Cirques ou des Stades à peu près inintelligibles, parce qu'elles étaient tout à fait ruinées. Une hauteur en face du Stade, vers le couchant, servit de piédestal circulaire à un sanctuaire indéterminé. De grandes ruines, que nous laissons à gauche, en prenant la voie des tombeaux pour aller vers l'Artémisium, sont-elles les restes d'un gymnase ou d'un prétoire? Nul ne le sait. Cette voie des tombeaux, qui sortait de la ville de Lysimaque par la porte dite, selon nous, du Coressus, contourne le nord du Prion. Elle passe devant la grotte des Sept Dormants et, avant d'arriver au tombeau d'Androchus, se bifurque au levant, vers le temple d'Artémis. C'est de là que partit M. Wood pour chercher le site réel du temple. Il en atteignit en effet bientôt le péribole. Une inscription était encore dans le mur. Elle constatait, ce qu'on savait par l'histoire, qu'Auguste avait fait reconstruire, pour le restreindre, ce mur d'enceinte démesurément agrandi par Antoine, et conférant, ce qui était abusif, à toute une partie de la ville le droit d'asile dont jouissait le temple. M. Wood suivit, dans sa double direction, la muraille mise au jour et fit faire des puits de distance en distance. Enfin, assez loin du point de départ, et à 6 mètres sous le limon, il finit par atteindre un parvis de marbre blanc encombré de débris de frise, de colonnes et de chapiteaux. Puis il trouva le mur détruit de la cella. Comme nous lisons dans plusieurs auteurs, et en particulier dans Pline, la description du fameux édifice, il fut aisé de constater que la ruine mise au jour concordait à peu près avec les indications architectoniques des anciens. Le temple, élevé sur une terrasse qu'on atteignait par 10 degrés, avait 8 colonnes de front et un double portique latéral, en tout 128 colonnes, bien que Pline

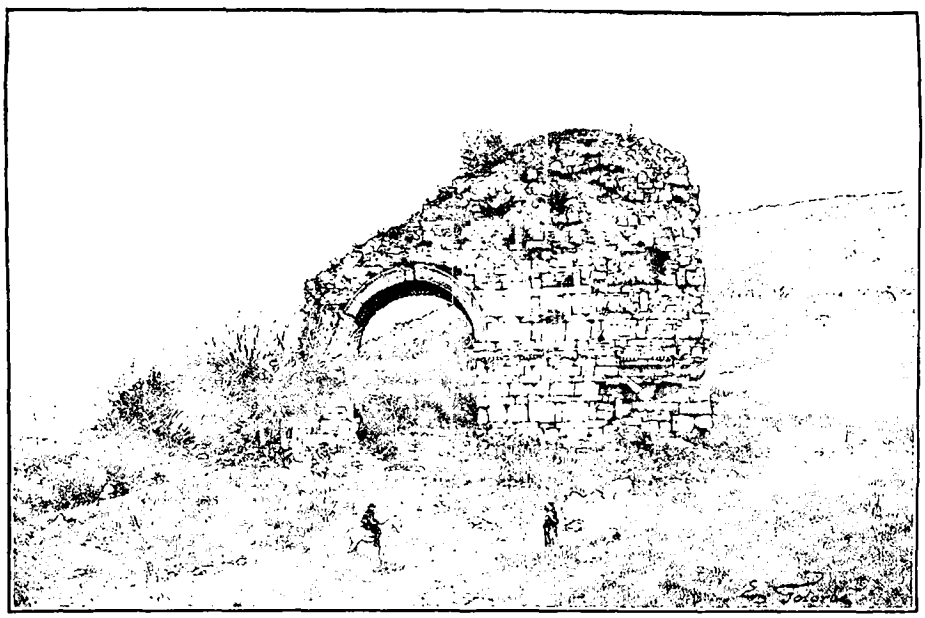
1. *Suite. Voyez tome Ier, p.* 249, 261 *et* 273.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dise 127, ce qui semble fautif, car on devait nécessairement aboutir à un nombre pair. Ces colonnes, hautes de 20 mètres, avaient toutes été offertes par des rois. Trente-six étaient sculptées. La base de l'une d'elles a été retrouvée et répond exactement à la représentation des colonnes de front qu'on voit sur les médailles d'Éphèse. Le sujet traité représente Mercure tenant son caducée. Il converse avec la Victoire, tandis que deux autres personnages écoutent. Ce remarquable travail, une tête de lion de la corniche, trois tambours de colonnes sculptés et des fragments de frise sont au British Museum de Londres. Quand il a cru n'avoir plus rien à prendre, M. Wood est parti laissant l'immense fosse béante. Les terres sont en train de la recouvrir sans qu'on ait dit, à mon avis, le dernier mot archéologique de ce monument qui fut une des merveilles du monde. Le travail de l'ingénieur anglais s'est arrêté trop prématurément, et M. Humann, qui va le reprendre, au bénéfice de l'Allemagne, ne perdra pas son temps.

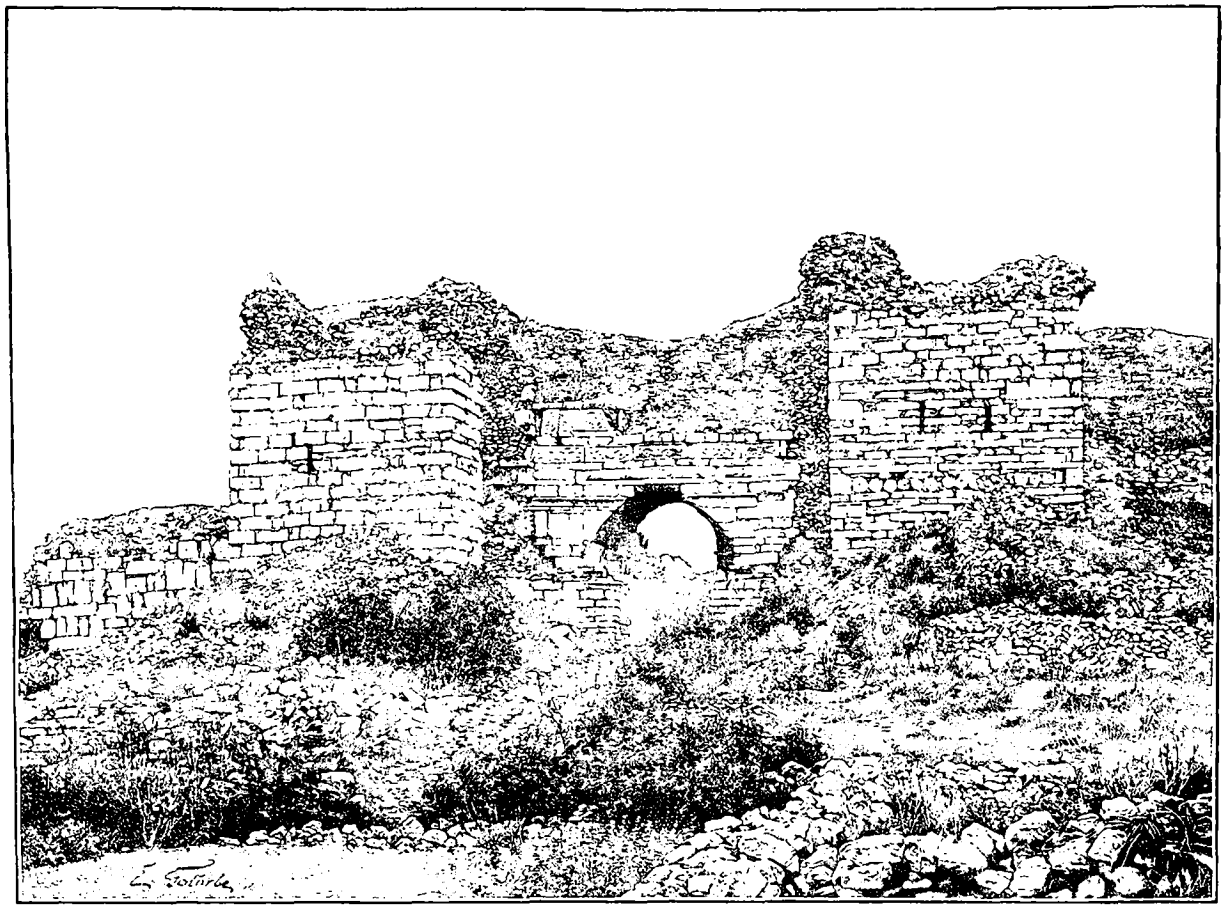
Traversons la route qui va de Scala Nova à Ayassoulouk. Elle est sillonnée de travailleurs qui rentrent après avoir fini leur journée. Il faut croire qu'ils ne font pas même les huit heures de travail réclamées par nos ouvriers d'Europe. Le soleil n'est pas encore près de se coucher. A travers beaucoup de ruines sans importance, nous arrivons à la grande mosquée qu'on croit bâtie par Sélim, sans autre raison que le témoignage d'Ibn Batouta, à la fin du XVI^e^ siècle. La façade occidentale, par laquelle l'édifice se présente à nous, est construite avec des débris de la cella. Une porte monumentale, que l'on abordait par un perron de dix marches, s'ouvrait au milieu de cette façade. Les architectes mêlant, avec une remarquable harmonie, des marbres de toute couleur, les fouillant avec une habileté rare, ont semé ici, en fait de combinaisons de pierres et d'arabesques, tout ce que leur imagination a su trouver de plus merveilleux. Trois entrées donnent accès à la cour intérieure. C'est par celle du couchant que nous y pénétrons. Cette cour ou harem était ornée sur ses trois côtés d'une colonnade aujourd'hui détruite, et sur le quatrième, en face de l'entrée septentrionale, vis-à-vis de la fontaine destinée aux ablutions, s'ouvrait la porte de la Djami ou du sanctuaire proprement dit. Les voûtes de celui-ci sont soutenues par quatre colonnes qui font l'admiration de tous les visiteurs. Elles ont appartenu au grand Gymnase situé près de l'ancien port intérieur.

Je monte à la porte de la Persécution. Par elle, on aborde le premier plateau de la colline qui, selon moi, fut l'Hypélaion. La pente rocailleuse méritait bien le surnom de Trachée. La lourde porte cintrée a été construite avec les débris des sièges du Théâtre et du Stade, couverts pour la plupart d'inscriptions et ornés de sculptures. Trois de celles-ci représentent des sujets homériques. La mort de Patrocle, Hector pleuré par les siens, et des enfants se roulant sur des outres de vin, furent des scènes très mal comprises des visiteurs. Ces gens qui se lamentaient, celui surtout qu'on voyait mis à mort, reportèrent les imaginations aux temps des martyrs, et la porte byzantine, flanquée de ses deux tours carrées et saillantes, fut appelée très mal à propos « Porte de la Persécution ». Ne nous arrêtons pas maintenant aux ruines grandioses qui gisent à notre gauche, mais suivons la large voie pavée et inégale qui monte graduellement, pour atteindre le château turc, si coquet à distance sous les rayons du soleil, et si misérable quand on le visite de près. L'édifice qui le domine, avec une voûte, fut tout simplement une citerne. Cela offre peu d'intérêt. Il n'en est pas de même des remparts. En Orient, c'est dans les constructions relativement modernes qu'il faut chercher les meilleurs restes de l'antiquité. Je remarque à la partie supérieure de ces murs de nombreux fragments de marbre avec des croix et des inscriptions. Ce sont, pour la plupart, des débris de pierres tombales, qui couvraient sans doute le cimetière avoisinant la fameuse église de Saint-Jean, au-dessus de la porte de la Persécution. C'est là que j'avais résolu, ce matin, de venir m'asseoir, au coucher du soleil, et de faire mon pèlerinage à la première des sept Églises. Je lirai près du tombeau du Voyant la lettre que, sur l'ordre de Dieu, il avait adressée à l'ange d'Éphèse.



PORTE DITE DE LYSIMAQUE. — DESSIN DE GOTORBE.

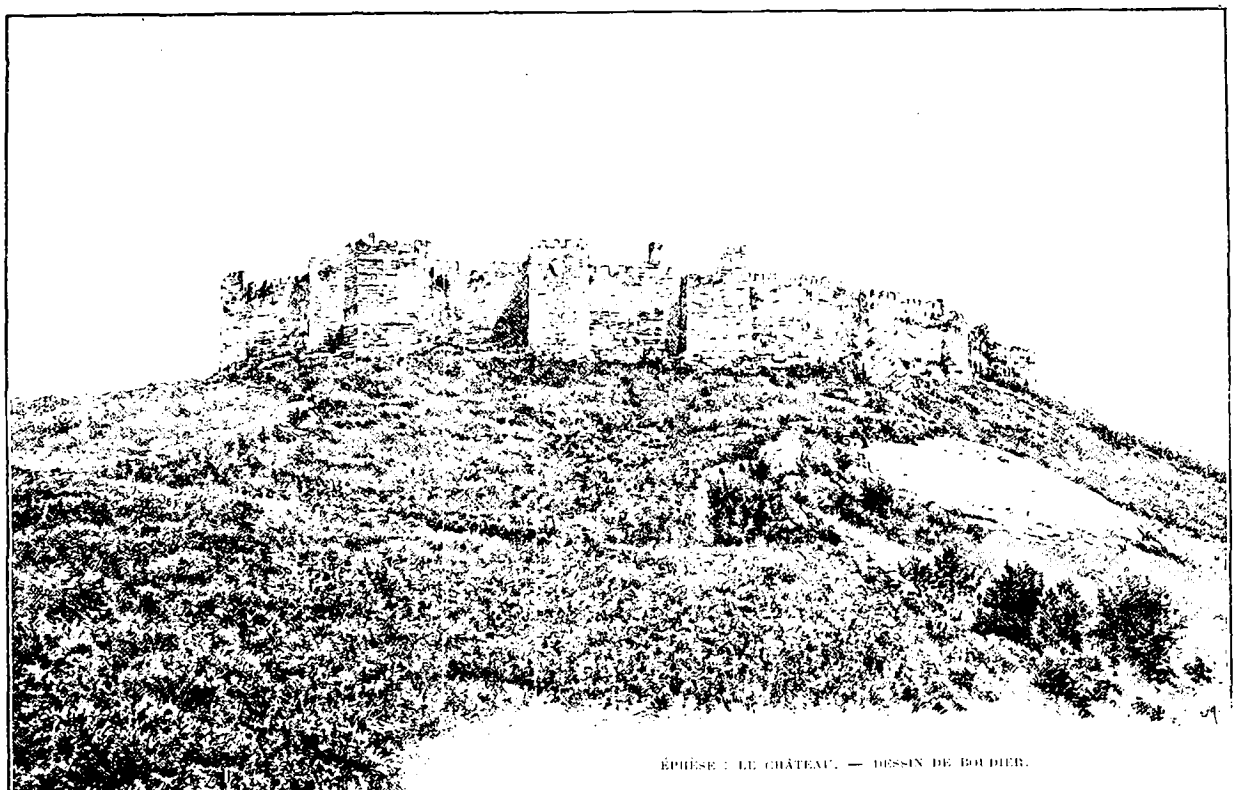
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



PORTE DE LA PERSÉCUTION. — DESSIN DE GOTORBE.

L'authenticité du site me semble peu contestable. Cette église, appelée anciennement l'Apostolicon, était sur la colline de Libate. Justinien voulut plus tard qu'on en fît un monument digne du saint Théologien, et sur la hauteur rocailleuse et inculte (c'est bien la Trachée de Strabon), en face de la ville, dit Procope, il édifia, à la place de l'ancienne qui tombait en ruines, une nouvelle église si grande et si belle qu'elle put être comparée à celle qu'il avait bâtie à Constantinople en l'honneur des Saints Apôtres. Eh bien, cette magnifique église de Justinien, c'est celle dont les débris grandioses jonchent ici le sol. Quatre énormes pilastres sont encore en place. Les voûtes de briques se sont depuis longtemps écroulées. Tout est tombé d'une grande et irréparable ruine. Aujourd'hui c'est la désolation absolue sur la colline abandonnée, le silence là où retentirent les cantiques sacrés, la mort où avait été la vie. N'y cherchez plus un seul de ces innombrables pèlerins qui vinrent, jusqu'au XIIe siècle, recueillir la poussière sortant miraculeusement du tombeau du Grand Théologien. Les foires célèbres qui s'y tenaient, au lendemain de la fête de l'apôtre, ont elles-mêmes cessé. Tout s'est tu, dispersé, évanoui, sous le cimeterre des Turcs. Et cependant le site est là. Rien n'est plus tenace que la foi religieuse. On l'opprime, on ne la supprime pas. Quand tout a été détruit, tué, enseveli, il y a eu encore une main qui est sortie de terre pour bâtir un modeste, un imperceptible sanctuaire. Elle a ramassé les marbres tombés de la grande basilique et elle les a groupés en l'honneur du saint. En sorte qu'une petite chapelle s'est dressée sous la main de quelques pauvres pappas, pour murmurer encore : « C'est ici ! » Cette chapelle elle-même a été brûlée, il y a huit ans. Je n'ai jamais rien vu de plus navrant que la désolation de cette ruine. Et cependant il est à peu près sûr qu'il y a là, sous terre, le tombeau du grand Voyant. La légende, cachant, comme toujours, une idée vraie sous une histoire fausse, nous a légué dans une œuvre apocryphe le récit étrange de la mort et de la sépulture de saint Jean. Un soir, comme maintenant, l'auguste vieillard dit à Prochore et à six autres disciples : « Prenez une pioche et une pelle, venez avec moi ». Et il alla sur la montagne, priant Dieu que personne ne vînt les déranger. « Creusez là, ajouta-t-il, et faites une tombe à ma mesure. » Et quand la tombe fut faite, il y descendit, et, ayant donné quelques avis à ses disciples, il les embrassa. « Prenez de cette terre qui est ma mère et couvrez-moi. » Alors les disciples baisèrent respectueusement ses habits et le couvrirent de terre jusqu'aux genoux. Et il les embrassa encore en disant : « Maintenant ensevelissez-moi jusqu'au cou ». Ils baisèrent sa poitrine, et ils firent comme il l'ordonnait. Puis il ajouta : « Posez un suaire sur ma tête et embrassez-moi bien fort; vous ne me verrez

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



ÉPHÈSE : LE CHÂTEAU. — DESSIN DE BOUDIER.

plus ici-bas ». Et les disciples, tout en pleurs, baisèrent son front pour la dernière fois, et achevèrent de le couvrir de terre. Le Saint rendit son âme à Dieu, et eux s'en allèrent désolés. Peu après, le soleil se leva à l'horizon en feu. Ne cherchons dans ce récit qu'un symbolisme naïf de la filiale vénération vouée, jusqu'à la dernière heure, par l'Eglise naissante, au vieillard qui la rattachait à Jésus-Christ, son fondateur. A mesure qu'on voyait l'Apôtre bien-aimé plier sous le poids des ans et s'incliner vers la tombe, on semblait vouloir le retenir avec une affection toujours plus vive et une espérance plus obstinée. On disait qu'il ne devait pas mourir. Mais quand, après de longues années, étant peut-être plus que centenaire, il dut prendre congé des siens pour entrer dans l'éternité, tous crurent qu'un monde finissait avec ce dernier anneau de la chaîne apostolique. Eh bien, non, rien n'était perdu. La chaîne se renouait aussitôt par la tradition orale ou écrite, et le soleil se levait quand même sur l'humanité sauvée par Jésus-Christ.

Appuyé sur un pan de mur de la petite église en ruines, je regarde vers l'occident les flots vermeils où l'astre du jour achève sa carrière. Par là arrivèrent Paul, Aquilas et Priscille, apportant la bonne nouvelle dans un milieu où la colonie juive n'avait encore prononcé que le nom de Jean-Baptiste. Ensemble ils fondèrent à Éphèse la jeune Eglise d'où l'Évangile allait rayonner dans la province d'Asie, illuminant tout à la fois et Juifs et Gentils. Paul employa plus de deux ans à cette fondation importante, prêchant pour convaincre et faisant des miracles pour entraîner ces populations amies du merveilleux et vouées à toutes les pratiques de la superstition païenne. Là travaillèrent avec lui d'énergiques serviteurs de l'Evangile, Trophime et Tychique, qui étaient probablement Éphésiens de naissance, Apollos, l'éloquent Alexandrin gagné à la cause de Jésus-Christ, et tant d'autres. L'Église d'Éphèse, confiée par Paul à Timothée, se fortifiait déjà dans la foi, lorsqu'elle vit arriver un nouveau groupe de personnages évangéliques. Ce fut Jean, le disciple bien-aimé, emmenant peut-être avec lui Marie, la sainte mère, et Madeleine, l'amie dévouée de Jésus, comme si ces trois existences, après la mort du divin Crucifié, n'avaient pu consentir à se séparer. Jean lutte ici contre les hérésies naissantes. Paul est mort, c'est à lui d'être le défenseur de l'Evangile dans ce pays où l'esprit de Dieu l'a poussé. La persécution le saisit et l'envoie à Rome, ce rendez-vous des grands martyrs. Il résiste à l'épreuve de l'huile bouillante, et est condamné à l'exil dans l'île de Pathmos pour y travailler aux mines. Pathmos est là-bas, où s'enfonce maintenant le disque du soleil, parmi ces Sporades que baigne une mer rouge-bleu, ou couleur de vin, comme disait Homère.

(*A suivre.*)

Abbé LE CAMUS.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

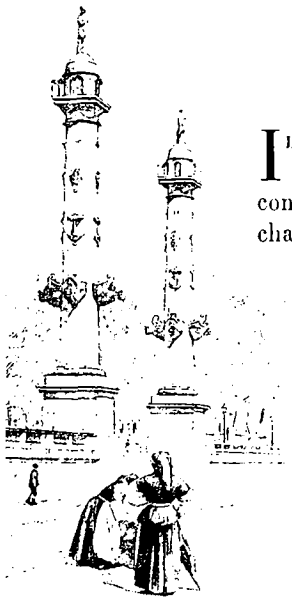
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LA RADE DE BORDEAUX. — DESSIN DE BOUDIER.

A BORDEAUX[1],

IMPRESSIONS ET SOUVENIRS,

PAR M. F. SCHRADER.



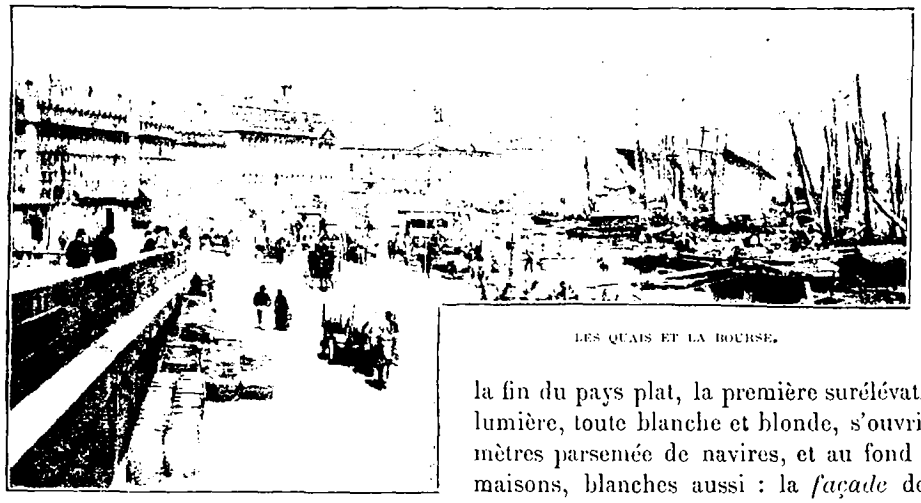
COLONNES DES QUINCONCES, DESSIN DE BOUDIER.

Il y a de cela quelques semaines à peine. Le train qui me portait vers Bordeaux s'approchait de la Dordogne. Nous avions laissé derrière nous la Charente aux eaux bleues, pour rencontrer bientôt la limpide Dronne et l'Isle portant déjà de gros bateaux. Graduellement le pays changeait d'aspect. Les vignes, d'abord éparses, se rapprochaient et s'étendaient de plus en plus. Les maisons, construites de pierre blanche, comme il convient en pays calcaire, prenaient cette forme allongée, aplatie, ces toits à longues pentes douces, qui indiquent les vastes rez-de-chaussée, les chais où s'abrite le vin. La veille au soir, j'avais quitté les villes et les villages aux toits aigus, pays de blé ou de pâturages. Libourne à peine dépassée, le train franchit la large Dordogne, déjà imposante, troublée par l'incessant balayage du flux et du reflux et portant quelques navires. Nous l'eussions trouvée bien plus majestueuse encore et plus chargée d'embarcations si nous l'avions traversée sur le haut viaduc qui, à 15 kilomètres plus bas, porte le chemin de fer de l'État, et sous lequel les navires passent à la voile.

Maintenant ce n'étaient plus que vignes, encore à peine pointillées de petites lumières vertes dans cette matinée d'avril; mais je voyais déjà en pensée l'épaisse toison d'un vert velouté qui deux mois plus tard couvrirait la plaine. Soudain les arbres aussi changèrent. Aux noyers, arbres du Massif central, restés fidèles à la Dordogne, succédèrent brusquement les rangées de peupliers qui, des Pyrénées au Bec d'Ambez, accompagnent la Garonne. Entre eux, sur notre droite, des saulaies rectilignes indiquaient une terre basse, coupée de fossés, le vaste marais desséché que noyaient jadis à chaque marée Dordogne et Garonne réunies. Mais sur notre gauche les premières ondulations des coteaux d'Entre-deux-Mers s'élevaient le long de la voie où le train filait entre les vignes, contournant l'obstacle qui sépare les deux fleuves. Le clair soleil de printemps qui brillait sur la plaine faisait étinceler comme des points de neige les centaines de maisons blanches éparses dans la verdure nouvelle. Au loin, vers l'ouest, tout s'ouvrait; la platitude infinie de l'horizon, la blancheur du ciel disaient la proximité de la mer. Quelques flocons de fumée ondulant au bas de cette pâleur nacrée marquaient autant de grands vapeurs naviguant au loin sur la Gironde invisible. Derrière nous, les deux ponts de Cubzac, avec leurs hautes avenues d'arcades blanches, disparaissaient à peine, que devant nous apparut la ligne jaune clair de la Garonne. Ici les deux rivières se touchent presque, elles se mêleraient si l'homme ne les avait peu à peu séparées, endiguées, tenues en respect par ce long promontoire de création artificielle, le Bec d'Ambès (*bec des deux*), qui en a fait deux rivières nettement distinctes, au lieu des deux *mers* d'autrefois.

1. *Voyage exécuté en* 1895. — *Les dessins de ce voyage ont été faits d'après les photographies de M. Terpereau.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LES QUAIS ET LA BOURSE.

La Garonne, dont le train s'approchait obliquement, était haute. Son large flot, dont la mer montante soulevait la vase, semblait se gonfler en pénétrant au milieu des terres. Des navires, apparaissant au-dessus des rives plates, glissaient rapides, portés par le courant de montée. Cinq courts tunnels marquèrent la fin du pays plat, la première surélévation des terres; puis en pleine lumière, toute blanche et blonde, s'ouvrit une rade de plusieurs kilomètres parsemée de navires, et au fond un interminable croissant de maisons, blanches aussi : la *façade* de Bordeaux, comme les Bordelais appellent la courbe de leurs quais.

Il y a plusieurs façons d'arriver dans une grande ville. J'en connais au moins trois. La première et la plus répandue consiste à ne faire attention à rien, à se laisser porter, puisqu'on est sûr d'arriver sans peine et que les chemins de fer sont faits pour cela. La deuxième, déjà moins usitée, consiste à s'informer de ce qu'on va voir. Les géographes, gens souvent ennuyeux, mais quelquefois utiles, ont fait des cartes, ont écrit des livres : on déploie les cartes ou on ouvre les livres. Ce n'est pas un géographe qui blâmera cette deuxième façon de procéder. La troisième, qui n'a que de très rares représentants, consiste à profiter d'abord des deux premières, puis à ouvrir les yeux pour chercher la signification de ce qu'on voit, à dresser l'oreille pour s'informer du sens de ce qu'on entend, à puiser jusque dans l'air qu'on respire des informations sur le milieu nouveau où l'on pénètre.

Quel plaisir alors de deviner pourquoi cette ville est là, et non pas ailleurs; pourquoi telle et non pas différente! On démêle peu à peu les raisons de sa physionomie, du caractère de ses habitants, de la coupe de ses maisons, de la couleur de son ciel, du bruit de ses rues, du subtil parfum qui l'imprègne, qui varie à chaque ville et ferait deviner à un aveugle l'approche de Paris, de Londres, d'Alger ou de Marseille.

Tout cela ne peut figurer ni sur les cartes ni dans les livres, et cependant c'est de ces menues impressions, de ces mille nuances, que se compose le plaisir du voyage, comme c'est de menus sentiments, de petites habitudes, de petits préjugés, de détails infimes, que la vie est surtout faite.

Bordeaux est la quatrième ville de France; elle a 252 000 habitants, et s'élève sur le bord de la Garonne ; elle vient d'ouvrir une exposition qui lui attirera un certain nombre de millions de visiteurs.

Savoir cela est bien, et tout le monde à peu près le sait. Mais combien il est plus intéressant de savoir ce que c'est que Bordeaux, en quoi elle diffère des autres grandes villes de France ou du monde, quel est son tempérament, son caractère, son esprit, sa vie particulière! Nous voudrions essayer de discerner en quelque sorte cette âme de notre ville natale. C'est notre excuse pour en parler après tant d'autres.

Si vous arrivez à Bordeaux par une des lignes venant du nord, la proximité des deux rivières vous montrera que Bordeaux est une ville de confluent, comme Lyon. Elle ne voit pas le confluent, mais elle le sent, c'est de lui qu'elle est née. D'une part, la Dordogne descend du centre de la France, communique par le réseau de ses affluents de droite avec la plaine de l'ouest et les routes de la Loire. D'autre part, la Garonne rassemble les eaux d'un éventail qui va des Cévennes aux Pyrénées, et justement au milieu de l'éventail les monts s'entr'ouvrent, disparaissent, un large chemin s'aplanit vers la Méditerranée, vers l'Europe du Sud, l'Asie, l'Afrique. A l'ouest enfin, le fleuve, élargi comme un golfe, ouvre le chemin de l'Europe du Nord, de l'Afrique occidentale, de l'Amérique. Le nœud de ces trois routes naturelles devait créer une grande ville. Mais où la fonder ? serait-ce au confluent même, dans la vase fluide des deux rivières, remaniée à chaque marée, battue par la houle qui pénètre jusqu'au fond de l'estuaire? Où abriter les navires? où fonder les maisons? où assurer les voies d'accès? Et la future ville remonta l'une des deux rivières, celle qui menait le plus loin vers le reste du monde, vers la Méditerranée, puisque alors l'Amérique n'existait pas. A vingt kilomètres du confluent, les Bituriges, chassés probablement du Berry par la conquête romaine et pataugeant dans les grands marais, rencontrèrent deux larges mamelons élevés de 40 ou 50 coudées, au bord d'un méandre de la Garonne; là s'éleva Burdigala. Au nord-est, les coteaux qui forment le rebord de l'Entre-deux-Mers la dominaient doucement de leurs terres grasses et fertiles. Au sud et à l'ouest, une large traînée de cailloux et de sables marécageux couvrait tout le pays descendant des Pyrénées. Les glaciers anciens avaient versé cette stérilité depuis les montagnes jusqu'à la mer. Dans le sable, on eut vite fait de détruire la vieille végétation qui ne se renouvela plus; ce fut le désert pour vingt siècles : désert noyé en hiver, brûlant et fiévreux en été. Mais au milieu des larges eaux, vers la presqu'île de Graves, entre fleuve et mer, les rides caillouteuses les plus saillantes permettaient quelque culture; la vigne du moins y réussissait, à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

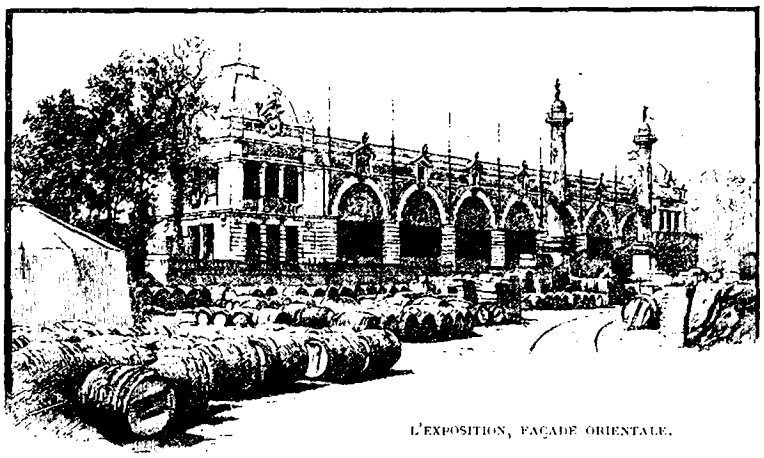
défaut d'autre végétation. Et ce pays devint le Médoc. Dès lors Bordeaux n'était plus seulement un lieu de passage ou de rencontre, elle avait sa richesse propre et pouvait grandir.

Elle grandit, dans un pays facile, sous un ciel très doux, baignée de pluies fines ou éclairée d'un soleil brillant et tiède. Ce n'était plus là le climat brusque ou le terrain rocailleux des bords méditerranéens, ni le triste ciel toujours gris de la Bretagne insulaire. L'hiver était trempé de pluie et de brume, mais avec le printemps reparaissait le ciel bleu (du moins par intervalles), et à l'été du Midi succédaient des automnes resplendissants, tièdes, alanguis, qui mûrissaient les grappes noires ou blanches. La vie était douce, le peuple aimable et naturellement joyeux, parlant volontiers et parlant bien; écoles et orateurs foisonnèrent, Bordeaux devint la Rome du Sud-Ouest : la ville future de Montaigne et de Montesquieu fut d'abord celle de saint Paulin et d'Ausone.

Notre Bordeaux moderne en garde peu de traces. Son beau temple des Piliers de Tutelle a été abattu par ordre de Louis XIV; son Palais Gallien dresse encore un quart d'ellipse d'arcades et un triple portique; le reste a disparu sous la ville moderne.

Celle-ci nous était déjà apparue de loin; nous la revoyons par l'extrémité opposée en traversant la Garonne dans le tube ajouré d'un pont de fer, long d'un demi-kilomètre. Cette fois-ci, nous sommes en amont du pont de pierre qui a fermé à la navigation maritime l'accès de la Garonne au-dessus de Bordeaux. Pont de pierre, ou plutôt de briques, car les arcs de ses dix-sept arches sont seuls en pierre, le reste a été formé de la vase même du fleuve, qui en cuisant a pris une teinte d'un rose délicat couleur légère qui contraste de façon charmante avec la masse de l'œuvre. A gauche du pont s'élèvent les clochers effilés des églises gothiques et les hautes tours rondes à toiture aiguë qui rappellent la domination anglaise. Entre les arches apparaissent au loin les navires. Ce premier aspect est plus majestueux que pittoresque. Ce n'est pas l'apparition superbe de Marseille, ni l'entassement compliqué de Lyon; c'est une ville d'apparence bien assise, avec un air de puissance simple et de sécurité, que son aspect intérieur ne démentira pas. Mais le premier coup d'œil dure une demi-minute à peine; le train est en gare. Ici un caractère nouveau se révèle. Tout est plus sonore qu'à Paris. Je ne sais si les fouets ou si les roues « gasconnent », les gens en tout cas ne s'en privent point, et ont l'air de s'en bien trouver. Tout ce monde-là, cochers, hommes d'équipe, décrotteurs, a plaisir à être sur la terre. Et pourquoi les chicanerions-nous, mon Dieu? Faisons comme eux; c'est plus simple d'abord, ensuite c'est plus juste et plus intelligent; cela nous aidera même à démêler tout de suite le bon côté de cette exubérance. Ce bon côté, c'est qu'elle est sincère. Si Bordeaux avait eu la chance d'être illustré de la façon dont l'a été Tarascon, je ne doute pas que cette littérature n'eût fait découvrir dans l'âme bordelaise des profondeurs ou des replis noirâtres dont elle ne se doute guère. Ne cherchons pas midi à quatorze heures : les climats du nord obligent à vivre dedans, les climats du midi invitent à vivre dehors. De là découlent tout naturellement les différences d'allures, d'extériorisation du langage ou des manières, les divers degrés de réserve ou de familiarité. Les dons de race viennent se greffer là-dessus, c'est bien certain, mais l'influence première est celle de la vie enfermée ou de la vie au plein air. Quant à établir un rapport quelconque entre le ton de la parole et la sincérité de cette même parole, qu'on me permette de le dire nettement, cela n'est ni sérieux ni digne. Ah! que d'âmes simples et héroïques j'ai connues parmi ces hommes d'apparence joyeuse et insouciante! Comme, sous ce scintillement extérieur, se cachent souvent des trésors de bonté ou de dévoûment silencieux qui remplissent toute une vie! Je ne sais pas si c'est ainsi à Tarascon, je parle de Bordeaux. En attendant, ne vous inquiétez pas; ces gens sont bien ce qu'ils ont l'air d'être; et ce qu'ils disent de façon si pittoresque, chose étonnante, c'est généralement la vérité.

Du reste, à propos de Gascons, pourquoi place-t-on toujours Bordeaux en Gascogne et fait-on de la Garonne le « fleuve gascon »? La Garonne naît en Languedoc et se termine en Guyenne; ses grands affluents sont languedociens, auvergnats ou cévenols; ses seules relations avec la Gascogne lui viennent de cet éventail de tristes rivières sans eau qui descendent sur les pentes du plateau de Lannemezan : Gers, Baïse, Save, etc. Mais à quoi bon faire intervenir ici la géographie? Cela n'empêchera personne d'être persuadé que « si la Garonne avait voulu... ».



L'EXPOSITION, FAÇADE ORIENTALE.

Quoi qu'il en soit, l'accent méridional règne en maître à Bordeaux, et pour être tout à fait sincère, il faut avouer que les yeux brillants et les lèvres souriantes des jeunes filles du peuple y perdent un peu de leur charme. Chose étrange : dans les parties de la Gironde où cet accent persiste avec le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plus de force, on est à deux pas de la langue d'oïl. A une heure de Libourne, ou sur la rive droite de la Gironde, on rencontre le français du Nord; mais les deux langages restent nettement séparés, comme deux fleuves dont les eaux ne consentent pas à se mêler.

Dès l'arrivée, le caractère particulier de Bordeaux, la source de sa richesse se montre à chaque pas : des barriques dans les rues; des barriques sur les quais. Par les larges portes des chais résonne de toutes parts un bruit de marteaux frappant sur les barriques. Tout le pourtour de la ville est animé par ce joyeux retentissement de tonnellerie. Dans les longues rues des Chartrons ou de Bacalan, qui souvent ne communiquent avec les quais que par des arceaux à la mode arabe, on n'entend, aux heures de travail, que marteaux, rabots ou doloires tranchant le bois. L'étranger va peu dans ces rues solitaires, bordées de longues façades monotones et presque sans fenêtres. Il a tort. Là est le fond et la vie journalière de Bordeaux, bien plus que dans les somptueux magasins du centre de la ville. Chaque voyageur devrait s'imposer la visite d'un chai, il en serait récompensé au centuple. D'abord l'entrée, l'atelier de tonnellerie encore éclairé par le jour extérieur, où les ouvriers *rebattent* les barriques, préparent les envois, tout en surveillant le déjeuner parfumé d'ail qui frissonne bruyamment sur un feu de larges copeaux, devant lequel parfois tourne un poulet appétissant, suspendu à une ficelle. Car les tonneliers de Bordeaux sont cuisiniers de premier ordre. Mais voici le « maître de chai », toujours grave, silencieux, sacerdotal, tenant en main de longs bâtons fendus, au bout desquels est pincée une chandelle. Il distribue ses luminaires, montre le chemin, et l'on pénètre silencieusement entre les longues rangées de futailles pleines. L'obscurité est complète, les bruits de la rue n'arrivent plus au fond de cet entassement de vin. L'air est frais comme celui d'une cave, un parfum très doux de rose flétrie flotte dans l'air. Si l'on vous fait goûter de quelque vin respectable, mon cher lecteur, apportez-y les sentiments qui conviennent. Dites-vous bien que l'ondulation circulaire imprimée au verre déposera sur ses parois une mince couche de liquide parfumé; que le regard intense du négociant ou du maître de chai à travers le liquide illuminé par transparence doit leur révéler le moindre trouble dans la santé du vin; que le soupir profond et contenu avec lequel ils en hument le bouquet est le signe visible d'un sérieux examen de conscience; que l'instant de réflexion muette, lèvres serrées, regard perdu, après avoir expulsé d'un jet fin et parabolique le vin contenu dans la bouche, est une méditation véritable sur le passé, le présent et surtout l'avenir. Que de soins, en effet, dans l'éducation du vin! il y a là toute une pédagogie, tout un vocabulaire, toute une gamme de préoccupations et de scrupules où le génie personnel doit intervenir à chaque instant, et dont vous ne vous doutiez pas, vandale qui croyez que le vin se fabrique avec de l'eau. Dussé-je être traité de Bordelais endurci, je vais faire un aveu : je n'ai jamais pu entendre plaisanter à Paris sur le vin de Médoc sans faire une mélancolique réflexion sur l'ingratitude des hommes.

JEUNE BORDELAISE.

Cet aveu en appelle un autre; je le ferai tout bas : oui, il y a à Bordeaux aussi des « fabricants » de vin. Il y en a même qui ont fait fortune. Mais voulez-vous connaître à leur égard le sentiment populaire? Si vous rencontrez, loin du centre de la ville, telle grande bâtisse prétentieuse dont l'aspect tapageur vous frappera, demandez à un homme du peuple ce que cela peut bien être. Sa réponse vous édifiera.

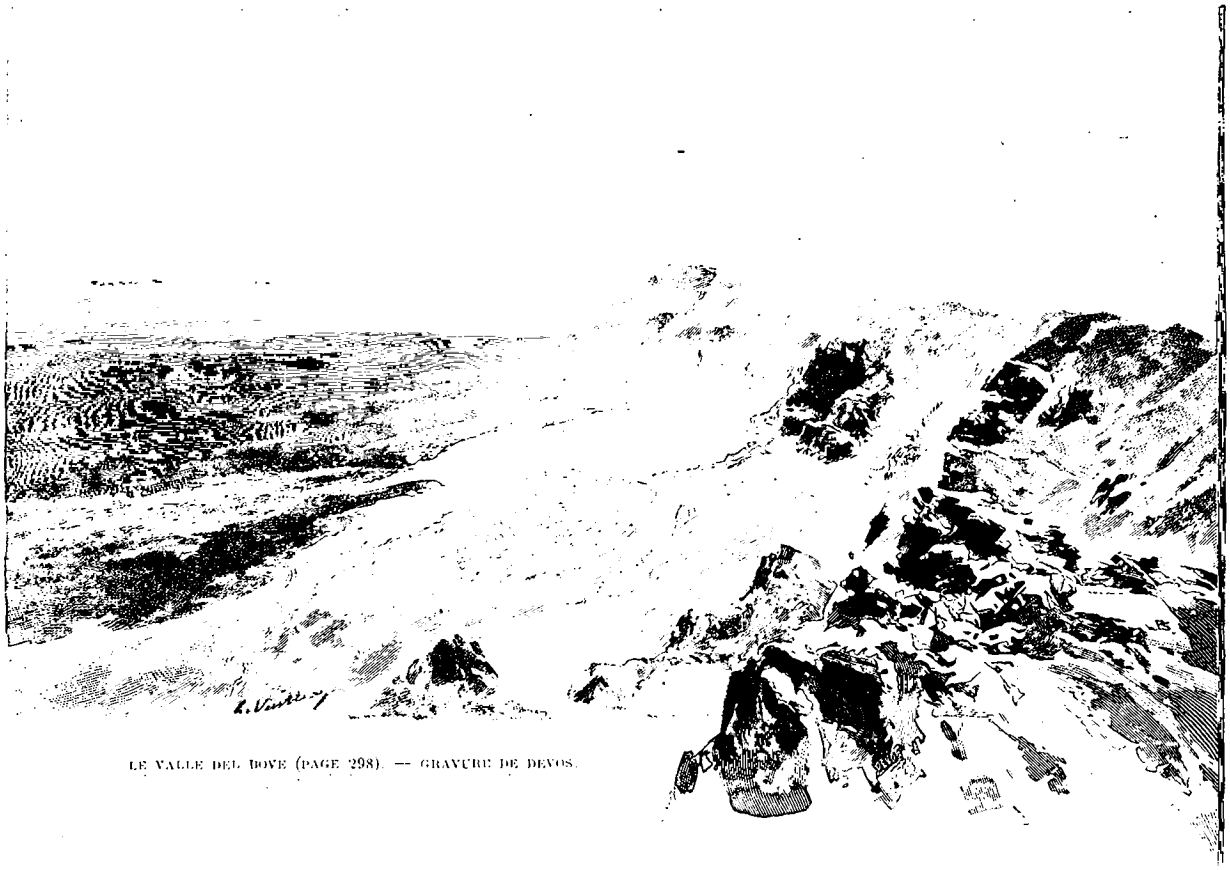
Le grand chemin d'arrivée du vin, c'est la rivière. Encore un plaisir facile et trop négligé, que celui de suivre les quais au moment où le flux amène, au milieu des voiliers ou des vapeurs, la flotte de gabares qui remontent de la Gironde ou de la Dordogne, toutes à la fois, comme un vol d'oiseaux, les ailes ouvertes.

Dès que le courant s'est amorti et que la marée descendante va commencer, navires et gabares entrent dans le bassin à flot de Bacalan ou accostent le rivage; l'animation redouble; cris, roulements de charrettes, sifflets de vapeurs, grondements de machines, mille bruits entrecoupés se mêlent. En aval, le bassin à flot reçoit les plus gros navires, puis la ville déroule la courbe de son long croissant de plusieurs kilomètres jusqu'au pont, qui ferme la perspective.

C'est de la ligne des quais que Bordeaux apparaît dans toute son ampleur; ampleur telle, qu'on lui attribuerait à première vue un million d'habitants, si bientôt l'espacement des passants et des voitures ne montrait la disproportion entre la ville et le peuple, entre le contenant et le contenu.

(*A suivre.*) F. SCHRADER.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LE VALLE DEL BOVE (PAGE 298). — GRAVURE DE DEVOS.

LA SICILE[1],

IMPRESSIONS DU PRÉSENT ET DU PASSÉ,

PAR M. GASTON VUILLIER.

UN ENFANT DE NICOLOSI. GRAVURE DE ROUSSEAU.

L'Etna. — Éruptions de 1886 et 1892. — Paysages de lave. — Catane antique.

Jusqu'à ce jour, conservant quelque espoir, les autorités ont fait tous leurs efforts pour soutenir le courage des habitants de Nicolosi. Maintenant, au contraire, elles exagèrent le péril, préférant faire abandonner les demeures en inspirant la terreur plutôt que d'avoir recours à la force. Une ordonnance du préfet a prescrit l'évacuation complète du village avant le lendemain midi.

Les laves cependant continuent leur marche, des coulées nouvelles se superposent aux courants dont la surface est déjà solidifiée. La coulée qui menaçait Belpasso, arrivée à 3 kilomètres à peine de la ville, oblique vers le sud, descend avec lenteur, pendant que des Altarelli se détachent deux ramifications nouvelles dont l'une envahit la petite vallée de San Nicolo d'Arena, tandis que l'autre se joint au bras qui frôle les Monti Rossi.

A 11 heures du soir, dit M. Cusa, je quittai les Monti Rossi, et l'ardente lave n'était plus qu'à 600 mètres de Nicolosi.

31 mai. — De minuit à l'aube, l'activité des cratères se maintient, mais plus faible pourtant, elle augmente dès le lever du soleil, et vers 10 heures la coulée qui touche les Monti Rossi et qui avait parcouru, avec une vitesse de 10 mètres à l'heure, la distance de 80 mètres, accroît sa vitesse comme pour justifier l'ordonnance qui prescrit l'abandon immédiat des lieux.

A midi précis, les cloches des six églises de Nicolosi annoncent l'heure du douloureux abandon. La population, préparée cependant à cette alternative, est en proie à la plus vive émotion; toute en pleurs, elle accourt sur la place, où sont réunis déjà les habitants de Pedara et de quelques villages voisins. L'archevêque, en quelques paroles émues, prêche la résignation, il réconforte les cœurs, il invite enfin les fidèles à quitter le pays sans désespérer de Dieu qui, touché

1. *Suite. Voyez tome LXVII, p.* 1, 17, 33 *et* 49; *tome LXVIII, p.* 289, 305 *et* 321; *tome Ier, p.* 133, 145, 157, 169, 181, 265 *et* 277.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

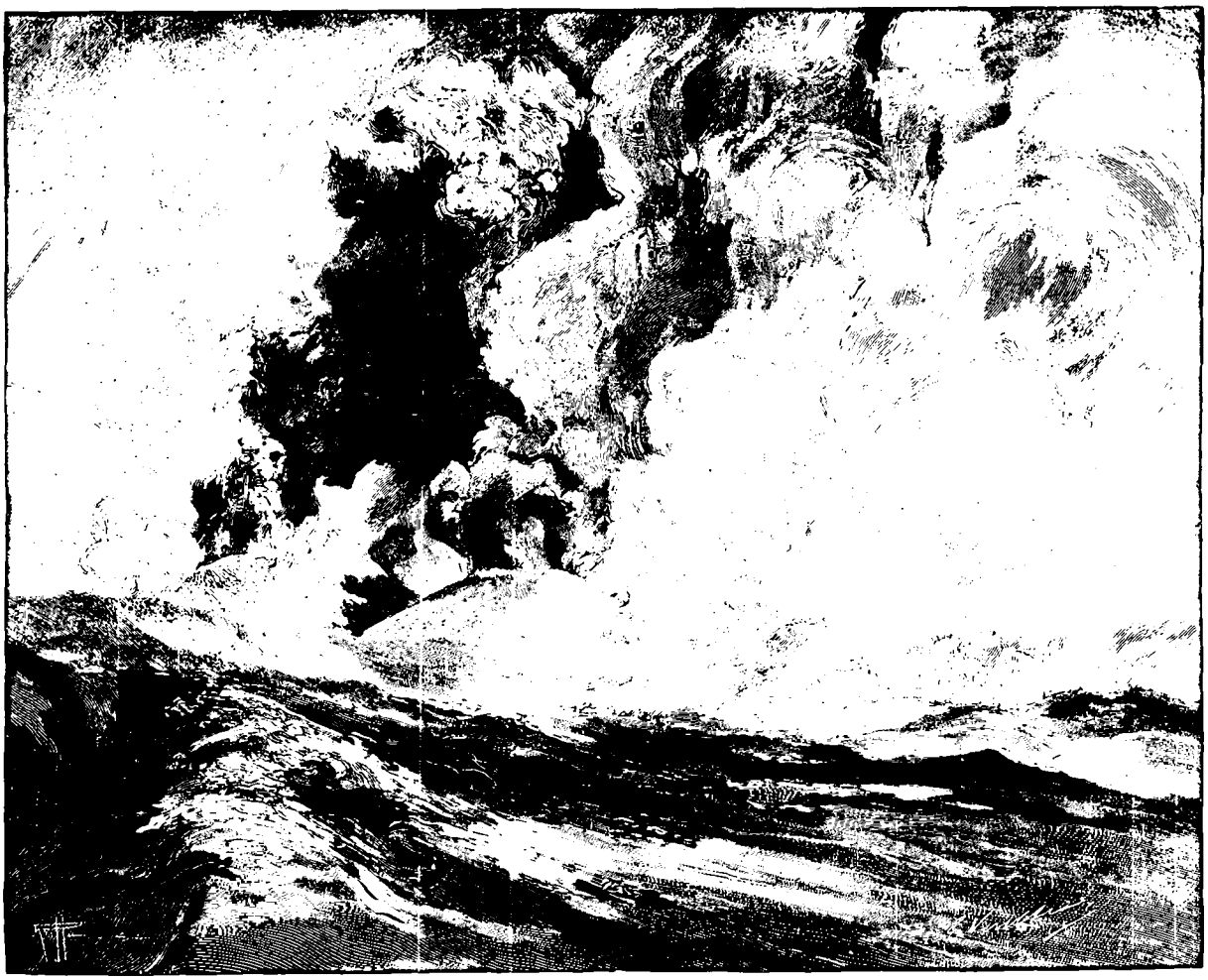
de la foi de son peuple, empêchera sans doute la destruction du village. Les cloches tintent, et le triste cortège se met en marche, précédé par l'archevêque à pied, que le clergé de Nicolosi et de Pedara accompagne. Viennent ensuite, portées sur les épaules d'hommes, les statues des saints et de la Vierge. Enfin, fermant la marche, c'est le peuple éploré laissant derrière lui ses demeures et ses biens.

1er juin. — A Catane un télégramme arrivant de Belpasso dit : « La coulée de Nicolosi s'est avancée lentement depuis hier 7 heures du matin jusqu'à aujourd'hui 11 heures; elle a parcouru environ 120 mètres. Cette coulée présente 130 mètres de longueur, 25 mètres de largeur et 3 mètres de hauteur. Les premières laves étaient à 2 heures de l'après-midi à 428 mètres des maisons et à 470 mètres d'une des citernes. Elles continuent à avancer lentement. »

L'activité des cratères est toujours faible, mais se maintient. Le bras qui menaçait Nicolosi, celui qui lèche la base des Monti Rossi depuis le mardi jusqu'au vendredi, a gagné 270 mètres seulement, et le matin il s'arrête à 330 mètres des maisons et par bonheur prend une autre direction.

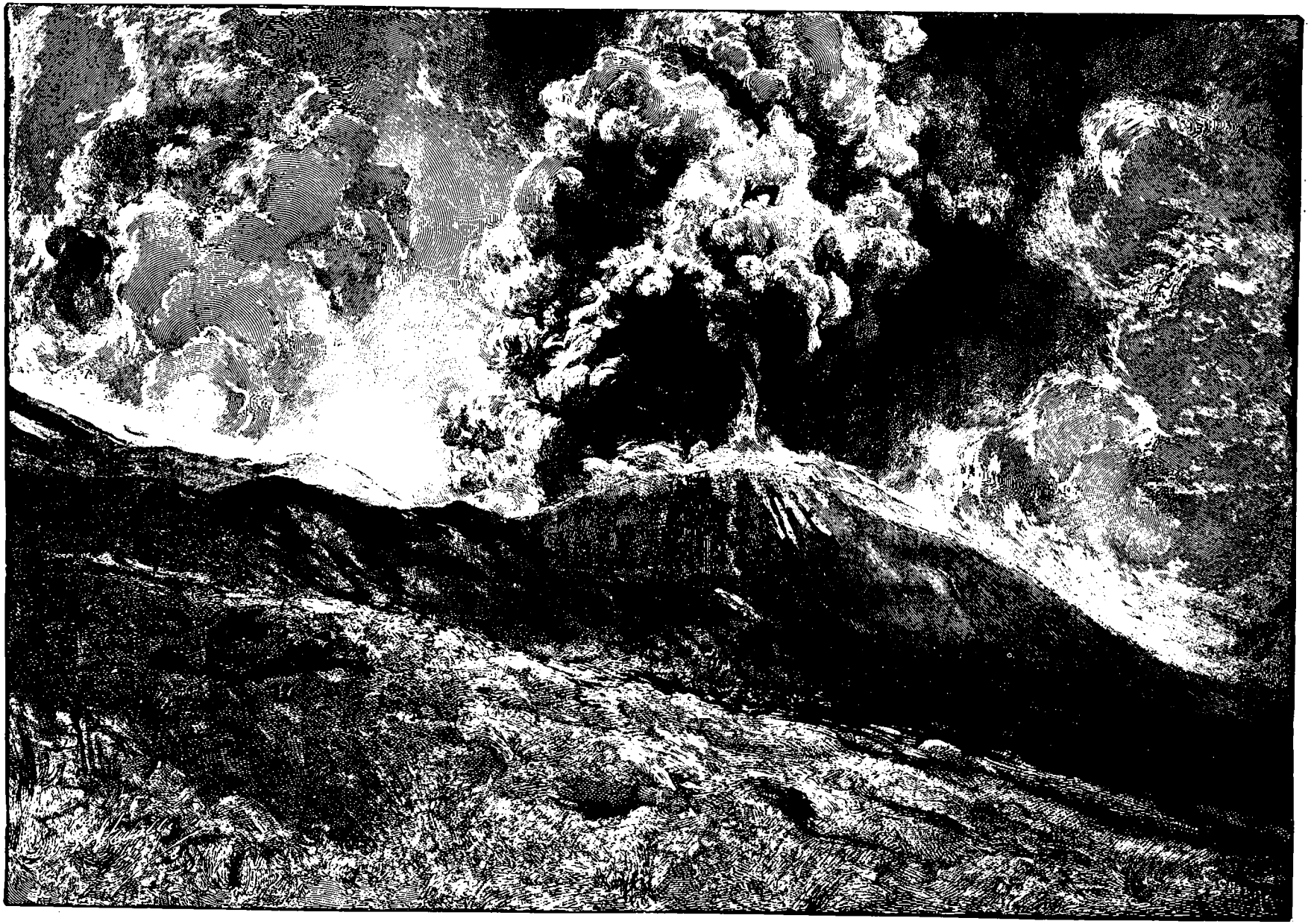
5 juin. — Quelques coulées sont inactives depuis plusieurs jours; celle qui menaçait Nicolosi ne bouge plus. Çà et là seulement des vapeurs blanches montent du sol, mais elles ne proviennent pas des laves en marche. Décidément tout péril d'invasion paraît conjuré pour Nicolosi. Rentré vers 10 heures à Pedara, je trouve le village en fête. L'allégresse des pauvres proscrits s'est communiquée à tous les habitants et l'on ne parle que du prochain retour. Une semaine passée loin de leurs maisons a semblé une éternité d'exil et d'agonie à tous les émigrés. Il est vrai que les municipes de Catane, Pedara, Mascalucia, Aci Reale et autres villes de l'Etna faisaient distribuer chaque jour du pain et quelque peu d'argent à ces malheureux, mais il paraissait dur à des gens habitués au travail d'accepter les secours de la charité. Ils n'en aspiraient que davantage au retour et attendaient impatiemment l'heure du départ.

A peine rentré chez moi, j'entends le grondement prolongé qui précède les secousses du sol, et tandis qu'il ébranle les murailles, un autre lui succède. D'autres tremblements de terre avaient été ressentis en différents points les jours précédents, mais aucun d'eux n'avait été aussi violent que celui-ci. Désormais



VUE D'ENSEMBLE DE L'ÉRUPTION DE 1892. — GRAVURE DE RUFFE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



UN CRATÈRE EN ÉRUPTION. — GRAVURE DE FLORIAN.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cependant on pouvait considérer l'éruption comme terminée, cette secousse finale en pronostiquait la fin.

Le retour officiel à Nicolosi eut lieu à la Pentecôte, jour consacré à saint Antoine de Padoue, patron du village. Ce fut une véritable fête religieuse.

La procession, transportant les statues des saints, quitta Pedara le soir dans le même ordre qu'au départ de Nicolosi. Elle arriva sur la place tandis que les cloches sonnaient à toute volée. Après une courte allocution de l'archevêque on chanta un *Te Deum* pour remercier le ciel d'avoir échappé au péril.

On délibéra ensuite sur le nom qu'il convenait de donner au nouveau mont et il fut décidé qu'il serait baptisé « Monte Gemmellaro », du nom d'une famille très ancienne, originaire de Nicolosi.

Voici, en substance, ce que venait de me raconter M. Gentile Cusa. Il avait assisté à l'éruption, il avait longuement suivi le mouvement des coulées de lave de la place même où j'étais assis. Je fermai son livre et je demeurai songeur. Mes regards s'élevant ensuite vers les flancs bouleversés de l'Etna en fouillaient les pentes depuis les nuées qui se roulaient à la cime qu'ils me cachaient jusqu'au village de Nicolosi blanchissant à mes pieds sur ce sol désolé. Les grandes coulées noires, immenses flots figés, descendaient, et leurs ramifications, telles que les gigantesques tentacules d'une pieuvre infernale, enlaçaient le mont en tous sens. Ces réseaux n'avaient pas tous la même noirceur, les laves des siècles écoulés vaguement verdoyaient, la végétation avait peu à peu repris ses droits, mais les coulées récentes s'allongeaient toutes, sinistres, comme refroidies d'hier à peine. Le cratère du Monte Rossi s'ouvrait à mes pieds sanglant encore depuis des siècles, et des traînées jaunes, blafardes ou ardentes, rayaient l'entonnoir en partie comblé qui avait vomi les torrents de feu. Sur la pente, quelques végétations grêles descendaient jusque vers la base, où des vignobles s'étalaient.

Il y a moins d'une année, le village tout scintillant au soleil fut encore en danger. Quelles terreurs l'assaillirent!

Cet effroi, les animaux eux-mêmes le connaissent. On prétend que lorsqu'un tremblement de terre se prépare on les voit courir affolés, se réunir en groupes et s'agenouiller même.

Je vois d'ici, cônes tristes et pâles, les nouveaux monts qui menacèrent Nicolosi.

M. Annibal Ricco nous apprendra les détails de cette éruption qui occupa l'Europe durant plusieurs mois.

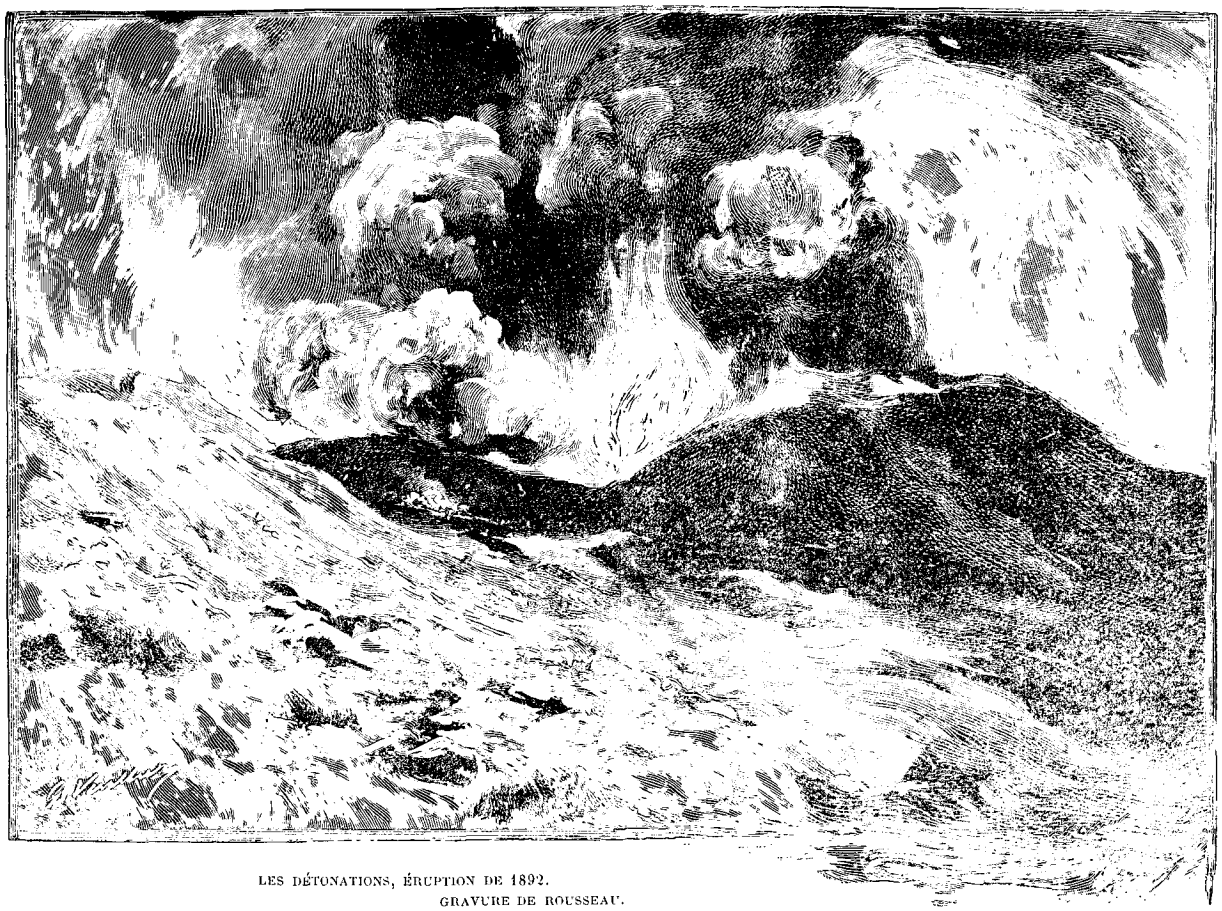
Le 8 juillet 1892, à 6 heures du soir, les pasteurs voisins de *Casa del Bosco*, effrayés par des secousses de tremblement de terre, prirent la fuite. Le même soir, vers dix heures, une gigantesque colonne de fumée et de cendre, sillonnée d'éclairs, retentissante de détonations, s'éleva un instant à la cime de l'Etna. S'élargissant au sommet, elle affectait la forme du pin parasol.

On était averti, on savait qu'une éruption allait se produire. De violentes secousses ébranlèrent aussitôt la montagne, le rivage et Catane, elles s'étendirent au loin jusqu'à Palagonia et Mineo. En maints endroits, des tremblements de terre épouvantaient les habitants, des murailles se crevassaient, certaines sources émettaient des gaz et leur débit augmentait, des eaux thermales changeaient de température, des fumerolles çà et là s'échappaient, des personnes disparaissaient sous de subits éboulements, un mugissement souterrain assourdissant affolait les populations.

Survint ensuite un calme relatif; cependant de temps à autre on entendait encore l'effroyable mugissement;

LES NOUVEAUX MONTS. — GRAVURE DE DEVOS.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LES DÉTONATIONS, ÉRUPTION DE 1892.
GRAVURE DE ROUSSEAU.

quelques secousses persistaient dont plusieurs se propagèrent jusqu'à Syracuse. Le Stromboli s'ébranla, circonstance ordinaire d'ailleurs lorsque l'Etna prépare une éruption et qui indiquerait une connexité entre les deux volcans.

Tout à coup, un matin, on aperçoit de Casa del Bosco de nombreuses fumerolles près de la Montagnola. Vers 1 heure du soir une formidable détonation se fait entendre, la montagne craque et un cratère s'ouvre au nord du Monte Palombaro; deux autres lui succèdent dans le voisinage. Bientôt le sol se déchire sur plusieurs points et l'ardente lave s'échappe d'une autre déchirure qui se produit plus bas et d'où elle s'écoule en masse énorme. Après avoir inondé le sol jusqu'au Monte Nero, elle se divise là en deux coulées qui se précipitent de chaque côté du mont. C'est un véritable fleuve aux cascades incandescentes dévalant avec ses affluents et ses ruisseaux perdus. Le soir, le spectacle devient stupéfiant. Une coulée, après avoir tourné le flanc oriental du Monte Nero, surplombe la pente, se divise en d'innombrables canaux de feu qui, tortueusement, s'avancent, brûlant et dévorant la végétation. Un de ces ruisseaux rencontrant une dépression du sol s'y accumule, et ses flots réunis, sans issue, forment comme une grande chaudière incandescente. Dans les jours suivants, le trop-plein déborda.

Le lendemain on apercevait déjà trois cônes, dont le plus septentrional et le plus élevé rejetait vers le ciel une fumée épaisse, noirâtre, que des bombes de feu projetées jusqu'à plus de 300 mètres de hauteur traversaient sans trêve. De formidables détonations se succédaient....

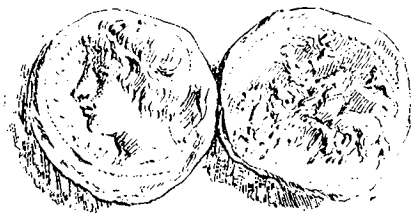
« Le 11, M. Annibale Ricco part pour le théâtre de l'éruption. Il se dirige vers le couchant, côtoyant au sud les monts Rossi. Aussitôt ce volcan dépassé, la montagne enflammée se présente à lui dans toute son épouvantable activité. Poursuivant sa marche en suivant la base occidentale des Monte Rinazzi et Concilio, il gravit les pentes des Ardicazzi, et, lorsqu'il en a atteint le faîte, il demeure stupéfait devant le spectacle que présente l'éruption dont maintenant 2 kilomètres et demi à peine le séparent.

Trois cratères lancent des jets de flammes, des colonnes d'épaisse fumée s'élèvent, des blocs incandescents animés d'une extrême vitesse montent perpendiculairement jusqu'à une prodigieuse hauteur. Ces cratères vomissent des torrents de lave. Et bien haut dans le ciel, dominant l'infernale scène, une large nuée sanglante plane.....

Au-dessous de ces monts enflammés, le sol à perte de vue n'est qu'un incendie ou plutôt une inondation de feu.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les mots sont impuissants à rendre la superbe horreur du spectacle. Descendant des cratères, c'est une rivière de flammes dont les flots tumultueux s'engouffrent dans les vallées. De la chaudière de lave liquide qui s'est formée vers le Monte Nero, déborde un autre fleuve, et les torrentueuses vagues passent aux pieds de M. Ricco, calcinant la base de la hauteur où il se trouve. En face de lui, l'autre coulée, après avoir tourné le mont, vient poindre au sud comme un rapide, tandis que la lave accumulée dans une dépression descend en masse monstrueuse vers la plaine.



MÉDAILLE DE CATANE.

Et partout dans les sinuosités les larges ou minces coulées s'unissent ou se séparent, scintillant d'éclats aveuglants dans l'immense fournaise. Les courants liquides emportent les premières couches superficielles déjà solides, les entraînent, les roulent avec fracas, tandis que le bouillonnement des laves emplit les airs, produisant l'effet d'une continuelle chute d'amas de tuiles. Autour de M. Ricco l'atmosphère brûle par moments, des bouffées ardentes le suffoquent.

Le lendemain il se dirige vers la coulée occidentale. Arrivé aux laves de 1886, l'éruption lui apparaît cette fois en tourbillons de sable et de fumée qui s'élèvent à une grande hauteur sous forme de colonnes torses. L'une d'elles atteint les environs de 400 mètres de hauteur. Continuant sa route, il retrouve la lave. Le front de la coulée est très large, irrégulier; en certains points son épaisseur est d'une vingtaine de mètres. Sous la lumière du jour, ces fleuves de feu, étincelants la nuit, ne sont plus qu'une masse sombre, un amas de charbon de coke, mal éteint, qu'une force inconnue semble animer d'un mouvement mystérieux et lent.

Et, en sa marche, cette masse se fend, se désagrège, glisse, mettant à nu des parties incandescentes, laissant fuser de minces filets éblouissants. A une petite distance la chaleur dégagée est intolérable.

Et M. Ricco était frappé de stupeur en voyant cette chose monstrueuse s'avancer, inerte, inexorable, tantôt avec lenteur, tantôt augmentant sa vitesse selon les caprices du sol et le plus ou moins de fluidité de la matière.

BOUCHE ÉRUPTIVE DU GEMMELLARO (PAGE 296) — GRAVURE DE RUFFE.

Il s'attristait en voyant les arbres brûlés vifs se tordre en grésillant et s'effondrer. Devant le flot de feu les paysans en hâte abattaient les arbres, les dépouillaient et les traînaient au loin, tandis que l'embrasement descendait toujours.

MM. Gentile Cusa et Annibale Ricco venaient, en quelque sorte, de me faire assister aux éruptions, car j'étais sur le théâtre même des terrifiants phénomènes. Toujours au loin j'apercevais le Monte Gemmellaro sombre sous les nuées, les cônes pâlissants de l'éruption dernière, et mes yeux accompagnaient les courants embrasés qu'avaient vomis les cratères. Je pouvais même, avec la carte coloriée du volume de M. Gentile Cusa, séparer les coulées de laves antiques des coulées plus récentes. Une scène de dévastation et de ruines, où verdissaient quelques ceintures de forêts, s'étendait partout sous mes regards. Du point que j'occupais, la partie orientale du mont gigantesque, aux mystérieux foyers, se développait. Il formait une immense déclivité aux lignes grandioses : tels les gradins d'un amphithéâtre gigantesque.

Aucun mont n'est plus imposant que l'Etna, plus saisissant, plus terrible et en même temps plus fécond, car le volcan apporte chaque fois, avec la dévastation, une fécondité nouvelle.

L'Etna, à proprement parler, n'est pas une montagne unique, mais une réunion de monts volcaniques. Cent cratères éteints entourent le colosse. Près de trois cent mille habitants vivent sur ses flancs. Trois régions divisent ses pentes : la région fertile (*piedimonte*) que j'aperçois dans l'éblouissement du soleil, touchant à la plaine de Catane, longeant le cours du Simeto. C'est un superbe jardin où s'entrelacent les vignes, où frissonnent les moissons et les bois d'orangers. La région boisée (*il bosco*), qui commence ici et verdit à travers les coulées de lave, composée de forêts de chênes, de hêtres, de pins, de châtaigniers dont

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

UNE PINETA. — GRAVURE DE DEVOS.

plusieurs, tels que le *castagno di Cento Cavalli,* ont atteint des proportions fabuleuses. Et enfin la région déserte, couverte de neiges et de cendres. Là-haut, sous les nuées, sont de gigantesques effondrements, comme le *valle del Bove*, où des cratères ouverts au pied du grand cône vomirent des fleuves de sombre lave.

L'Etna inspire l'admiration et l'effroi. Que de bouleversements il a subis! Des éruptions ont changé des vallées en collines et comblé des lacs, les laves descendant des sommets ont fait irruption dans la mer, la semant d'écueils, formant de nouveaux promontoires. En 1669 on put voir un vignoble établi sur des laves anciennes dont la couche crevassée formait des cavernes, flotter intact, comme une épave, sur la lave liquide, et transporté ainsi au loin. Cette lave nouvelle pénétrant sa base l'avait détaché du sol et entraîné.

Des gouffres qui vomissaient des torrents de feu se sont transformés en vallons et en bocages, et les vieilles scories noires sont aujourd'hui tapissées de fleurs.

Dans la région des bois, l'air est doux et frais, les plantes aromatiques exhalent leurs parfums. C'est un printemps éternel où l'on entend le bêlement des troupeaux et la chanson des bergers. A chaque pas s'offrent de nouveaux aspects, et, à travers les futaies, des perspectives infinies s'ouvrent dans la rayonnante lumière. Puis les arbres s'espacent, ils deviennent rabougris. Ce ne sont plus ensuite que des buissons perdus dans la lave volcanique. Puis vient le cône aride et fumant..., le chaos noir, le feu, la cendre, les vapeurs délétères, le froid et la mort....

Du haut de ce volcan, le plus élevé de l'Europe, les ascensionnistes qu'un beau jour a favorisés ont joui d'un panorama admirable. Ils ont vu toute la Sicile s'étaler à leurs pieds, ils ont découvert Malte et quelquefois, comme un lointain mirage, le rivage africain. On dit qu'un spectacle merveilleux est, au lever du soleil, l'ombre gigantesque de l'Etna projetée sur la Sicile et qui va s'amoindrissant en découvrant un océan de monts à mesure que l'astre s'élève dans le ciel.

Cependant la cime de l'Etna disparaissait toujours sous les nuées. Je passai une journée encore à Nicolosi, dans l'espoir d'un lendemain meilleur pour faire l'ascension et j'en profitai pour gravir à dos de mulet les pentes voisines. J'arrivai aux cônes de l'éruption récente, j'atteignis le Gemmellaro dont une bouche éteinte s'ouvre encore béante. J'eus sous les yeux, dans les bois, des paysages enchanteurs et des aperçus d'une tristesse infinie. Et dans l'ombre portée par les nuages, fuyaient toujours à mes pieds les éternelles coulées sombres qui allaient s'évanouir au loin dans un flamboiement de soleil.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Revenu pour un jour à Catane, je redescendis les trois kilomètres de la via Stesicoro Etnea, qui porte ensemble le nom d'un poète et du volcan qui dans sa colère l'a tant de fois ravagée. Stésichore, né à Himère, mourut vers 566 avant Jésus-Christ. Banni de sa ville natale, il erra longtemps et reçut enfin asile dans la grande cité de l'Etna, où il vécut et s'éteignit. Himère, se souvenant alors de son poète, réclama sa dépouille; mais Catane, qui avait recueilli le glorieux proscrit, refusa de rendre son corps et lui éleva un magnifique tombeau.

La lave d'une éruption de l'Etna détruisit le pieux monument.

Catane fut exempte des luttes guerrières qui ensanglantèrent les autres villes de la Sicile. Elle ne subit aucun tyran, et son histoire ne porte aucune des grandes catastrophes qui ruinèrent à jamais Sélinonte, Agrigente, Himère et Ségeste. Elle eut même des siècles de splendeur et de liberté. Mais en revanche elle fut en butte aux colères du redoutable volcan, qui maintes fois ébranla ou fit tomber ses murailles et l'ensevelit sous des torrents de feu.

Catane avait voué un grand culte à Cérès. Diodore, Ovide et Cicéron exaltent sa gloire; on assure que le temple élevé en son honneur fut un des plus magnifiques monuments de l'antiquité.

« Le VI^e^ siècle avant Jésus-Christ fut pour cette ville, dit Chiesi, une époque de splendeur durant laquelle elle rivalisa avec Syracuse et Agrigente. »

Que reste-t-il de ce passé pompeux? Quelques ruines sous les assises d'une église, des pans de murailles abandonnés sur une colline. Le reste est enseveli dans les entrailles du sol. Peut-être en creusant les couches de lave trouverait-on, dans un parfait état de conservation, les édifices magnifiques qui furent l'orgueil de Catane dans les siècles lointains? Que de surprises réserverait ce sol obscur dans lequel ont disparu, sous des alluvions de feu, tant de richesses artistiques et tant de gloire!

Je repris le chemin de Nicolosi malgré l'aspect menaçant du ciel sur les flancs de l'Etna. C'était un dimanche. Tandis que je gravissais la première pente en quittant la via Stesicoro, les cloches de la cathédrale tintèrent, et, somnolent dans la chaleur du jour, ce son me rappela un fait historique peu connu : Jean-Baptiste Rizzo, né à Catane, commit un insigne sacrilège le jour de Pâques 1513. Il arracha l'hostie consacrée des mains du célébrant et fit, dit-on, d'inutiles efforts pour la briser dans les siennes. L'hostie en fut retirée entière et montrée au public qui, transporté de fureur, fit mourir Rizzo sur un bûcher élevé devant la cathédrale. Ce fait a motivé l'usage où l'on est, en Sicile, de sonner les grandes cloches aux messes hautes, avant et pendant l'élévation. On résolut alors de sonner aussi les cloches au commencement de la préface. Cet usage s'est ensuite étendu et a été adopté depuis par toute la chrétienté.

L'Etna, dont j'espérais faire l'ascension complète par acquit de conscience et malgré la banalité inhérente à ces sortes d'excursions, persiste à cacher son sommet dans un amas de nuées. Le guide du Club Alpin lui-même m'en dissuade; il me conseille d'attendre une série de jours exceptionnels. Souvent la Sicile brûle sous les ardeurs du soleil, sous un ciel d'un bleu implacable, et le volcan reste voilé. Depuis son apparition, le soir de mon arrivée à Castrogiovanni, je ne l'ai plus aperçu que la nuit de mon départ, où il s'est dressé comme un fantôme dans la plaine de Catane.

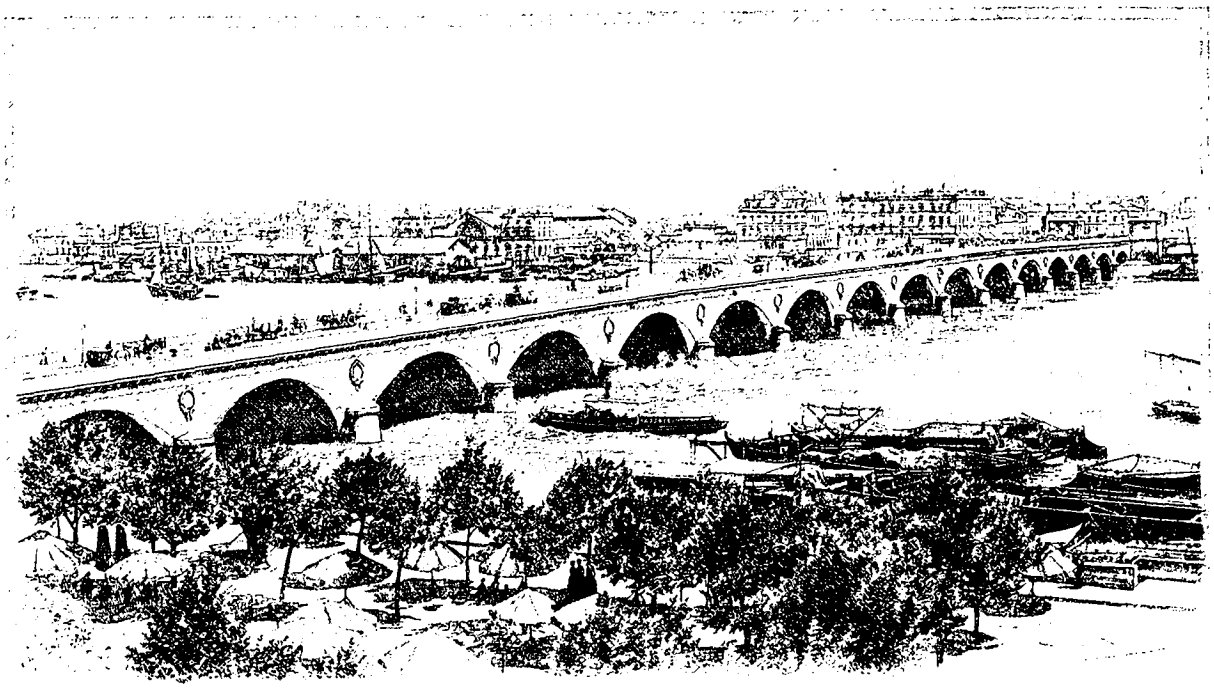
Mais je ne pouvais rester ici plus longtemps, j'avais le projet de contourner les flancs de la montagne, de suivre le cours du Simeto, d'arriver à Taormine, à Messine, et de faire un assez long séjour aux îles Lipari, et de là, suivant la côte orientale de Sicile, arriver à Syracuse et m'embarquer pour Malte. La chaleur devenait forte, il ne fallait point s'attarder.

(*A suivre.*) GASTON VUILLIER.

UN MARCHAND AMBULANT.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

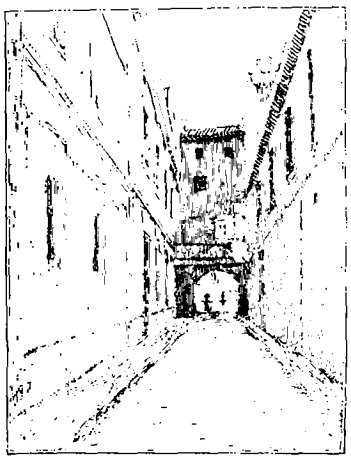


LE PONT DE BORDEAUX. — DESSIN DE BOUDIER.

A BORDEAUX[1],

IMPRESSIONS ET SOUVENIRS,

PAR M. F. SCHRADER.



UNE RUE DE BACALAN.
GRAVURE DE PRIVAT.

Sur les quais, la vie est concentrée. Dans un vrai dédale de fûts et de caisses, les camions, les omnibus, les luxueux équipages particuliers, les larges voitures de place, les charrettes chargées de vin, les wagons transportant le bois de pin des landes, se croisent avec les tramways, aux chevaux plaisamment coiffés de chapeaux de paille. Si ces chapeaux vous étonnent, songez que nous sommes au sud du 45e degré de latitude; il fait chaud en été, pourquoi risquer des insolations? On a fait au chapeau de paille grossière deux trous latéraux proprement bordés de ruban rouge, on y passe les oreilles, et cela tient fort bien. Rien ne paraît plus drôle au premier abord, ni plus raisonnable quand on y réfléchit. Cette mode doit être venue de l'Inde, miséricordieuse aux bêtes.

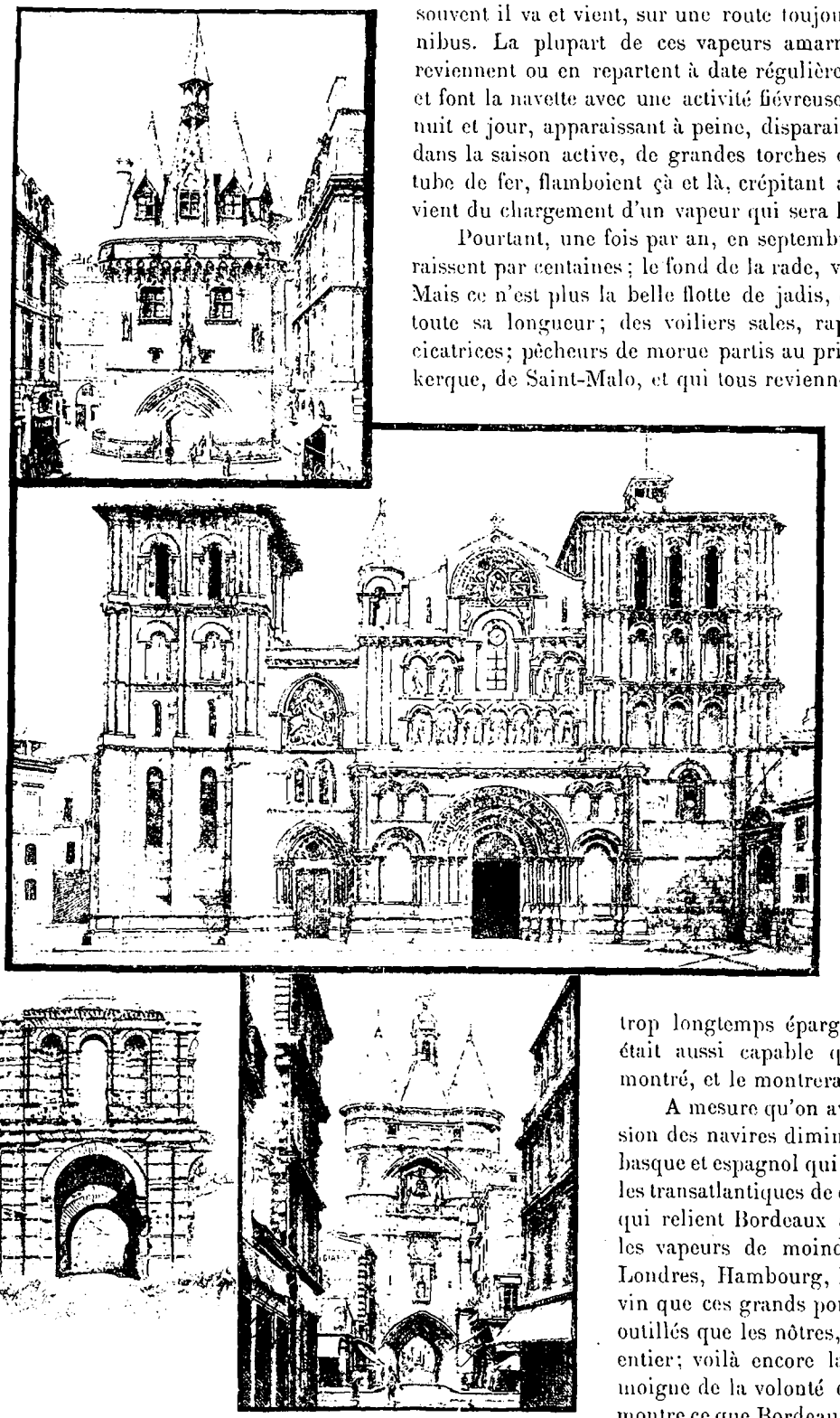
La rade est toujours belle, mais non plus admirable comme jadis, au temps des navires à voiles. Alors c'était une forêt de mâts; les embarcations se frayaient difficilement un passage entre les rangées multiples de trois-mâts amarrés deux à deux, parfois trois à trois. Cette belle flotte, dont Bordeaux était si fier, a cédé la place aux vapeurs qui s'alignent le long des quais. Au milieu du fleuve n'apparaissent plus que de rares navires.

Le commerce n'a pas cessé d'augmenter, mais les voiliers restaient des mois entiers sur rade, se déchargeant et se rechargeant lentement, réparant leur coque de bois aux ornements finement dorés, toujours brillante et soignée, leur blanche voilure, leur gréement de chanvre fin. On avait le temps alors; en voici un exemple : un navire de ma connaissance (la *Madeleine*, capitaine Pateau) descendait la Gironde il y a quelque trente ans en compagnie de deux ou trois autres navires et s'arrêtait sur la rade du Verdon, à l'entrée du fleuve, pour attendre un vent favorable. Le lendemain, le navire, fin voilier et bien commandé, profite d'un souffle pour prendre la mer. Il va à la Martinique, se décharge, se recharge, revient... et retrouve au Verdon deux des navires qui avaient quitté Bordeaux avec lui. Ces navires avaient donc fait un bien prompt voyage? Pas du tout, ils n'étaient pas encore partis.

Tout cela a bien changé. Le navigateur d'aujourd'hui part à heure fixe pour arriver à heure fixe; le plus

1. *Suite. Voyez tome Ier, p.* 289.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



PORTE DU PALAIS. ÉGLISE SAINTE-CROIX. PALAIS GALLIEN. PORTE DE L'HOTEL DE VILLE.
DESSIN DE BOUDIER.

souvent il va et vient, sur une route toujours la même, comme un omnibus. La plupart de ces vapeurs amarrés au quai de Bordeaux y reviennent ou en repartent à date régulière, avec une cargaison prévue, et font la navette avec une activité fiévreuse. Ils déchargent ou chargent nuit et jour, apparaissant à peine, disparaissant en hâte. Toute la nuit, dans la saison active, de grandes torches de gaz, élevées au bout d'un tube de fer, flamboient çà et là, crépitant au vent, illuminant le va-et-vient du chargement d'un vapeur qui sera loin au lever du soleil.

Pourtant, une fois par an, en septembre, octobre, les voiliers reparaissent par centaines; le fond de la rade, vers le pont, en est encombré. Mais ce n'est plus la belle flotte de jadis, qui remplissait le port dans toute sa longueur; des voiliers sales, rapiécés, huileux, couverts de cicatrices; pêcheurs de morue partis au printemps de Fécamp, de Dunkerque, de Saint-Malo, et qui tous reviennent déposer leur chargement à Bordeaux.

Pourquoi Bordeaux? C'est, paraît-il, que les vents de la trouée du midi, entre Océan et Méditerranée, donnent à la morue séchée entre Bordeaux et Cette des qualités particulières de fumet et de conservation. Trop aimable climat, qui parfume le médoc, ensoleille le sauterne et perfectionne la morue! Si Bordeaux n'occupe plus parmi les ports d'Europe sa place d'autrefois et s'est laissé distancer, c'est peut-être lui le vrai coupable. Les circonstances ont trop fait pour cette ville aimable et charmante, lui ont rendu la vie trop aisée, lui ont trop longtemps épargné l'effort, alors qu'elle en était aussi capable qu'une autre. Elle l'a bien montré, et le montrera encore.

A mesure qu'on avance vers le pont, la dimension des navires diminue. En bas, à Bacalan (nom basque et espagnol qui signifie « morue »), c'étaient les transatlantiques de quatre ou cinq mille tonnes, qui relient Bordeaux à la Plata. Plus haut, voici les vapeurs de moindre tonnage qui desservent Londres, Hambourg, Liverpool, y transportent le vin que ces grands ports, malheureusement mieux outillés que les nôtres, répartiront dans le monde entier; voilà encore la flotte du Sénégal, qui témoigne de la volonté des négociants bordelais et montre ce que Bordeaux pourrait redevenir encore; puis les vapeurs plus modestes de Nantes, de Brest, du nord de la France, enfin les centaines de gabares enlizées à marée basse dans la vase molle, sous les remous du pont. La vase des Pyrénées déboisées, du Massif central déboisé, grise quand l'orage a gonflé la haute Garonne, jaune ou rouge quand il a plu sur le Lot ou le Tarn : voilà l'ennemi. A mesure que les dimensions des navires s'accroissent, la rivière s'encombre. Déjà les grands transatlantiques complètent leur chargement à Pauillac, à mi-chemin de l'Océan : grande inquiétude pour Bordeaux.

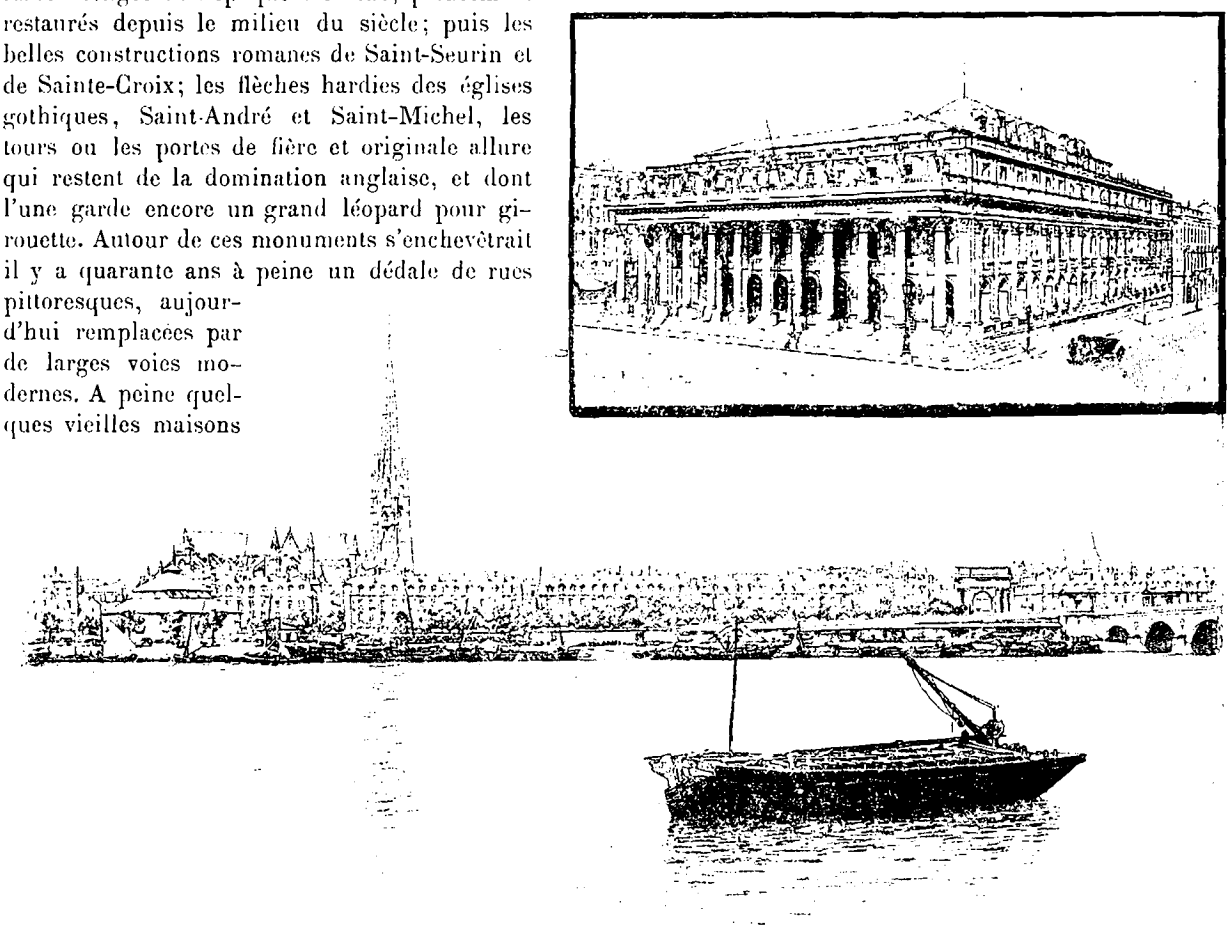
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Que fait-on pour y remédier? Beaucoup et peu : les ingénieurs cuirassent la pointe de Graves, colmatent les rivages, luttent contre les érosions de la mer, rétrécissent la rivière, la draguent, la régularisent, la rectifient : efforts inutiles. Le mal est ailleurs; c'est sur les montagnes qu'il faudrait agir, et Bordeaux en serait bien capable, si les rouages administratifs le lui permettaient. Mais la centralisation s'y oppose, Bordeaux ne peut rien de sa propre initiative sur les Pyrénées ni sur les Causses; la réglementation n'a pas pensé à la géographie. Bordeaux peut enlever la vase de sa rivière, si bon lui semble; elle ne peut pas en tarir la source!

Ce n'est pourtant pas l'énergie qui lui manquerait; elle en a quand il le faut, malgré son ciel doux et sa vie aisée. Pour chacune des deux régions qui l'environnent, le Vignoble et la Lande, elle a remporté une victoire de haute lutte. Le vignoble, elle l'a sauvé ou plutôt reconstitué contre l'oïdium, contre le mortel phylloxera. Ces millions de pieds de vigne qui couvrent la campagne, tués par l'ennemi, ont été replantés un à un. Calculez ce qu'il a fallu de soin pour choisir les cépages, d'endurance pour traverser la période de pauvreté, de volonté tenace et froide pour recommencer après les premiers échecs, pour analyser les terrains, étudier les racines au microscope, changer les modes de taille du sarment. Songez que si Bordeaux s'était alors laissé vivre, c'était la mort à bref délai. Il ne faut qu'un puceron microscopique pour effacer une ville de la carte du monde. Aujourd'hui la victoire est complète et bien gagnée.

Voyez d'autre part ces wagons et ces bateaux chargés de grosses billes de bois, ces vapeurs anglais qui les emportent par milliers de tonnes vers les mines de houille où ils serviront à étayer les galeries. C'est l'ancien désert des Landes qui les produit. La plaine stérile, marécageuse et sablonneuse, qui suait la fièvre, où l'on ne circulait que sur des échasses, est devenue une forêt infinie, un pays salubre, plein de parfums résineux, sillonné de routes, de rails, avec des maisons blanches enfouies sous la verdure. Allez voir la Lande, vers Sanguinet, vers la Teste, vers Cazaux, vous comprendrez ce que peut l'énergie française quand on ne lui met pas de lisières. Et puis vous vous demanderez peut-être avec moi pourquoi le créateur des Landes, Chambrelent, n'a pas encore de statue à Bordeaux, trois ans après sa mort.

Je me garderai bien de décrire l'intérieur de la ville, ce réseau de rues luxueuses et animées qui va du clocher de Saint-Michel au Grand-Théâtre et à la large place des Quinconces. On peut y retrouver encore les couches successives d'alluvion historique qui ont peu à peu amené Bordeaux à son état actuel. D'abord les trop rares vestiges de l'époque romaine, pieusement restaurés depuis le milieu du siècle; puis les belles constructions romanes de Saint-Seurin et de Sainte-Croix; les flèches hardies des églises gothiques, Saint-André et Saint-Michel, les tours ou les portes de fière et originale allure qui restent de la domination anglaise, et dont l'une garde encore un grand léopard pour girouette. Autour de ces monuments s'enchevêtrait il y a quarante ans à peine un dédale de rues pittoresques, aujourd'hui remplacées par de larges voies modernes. A peine quelques vieilles maisons



L'ÉGLISE SAINT-MICHEL, LE THÉATRE. — DESSIN DE BOUDIER.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ont-elles survécu; les anciens marchés, où les vendeuses s'abritaient sous de gigantesques parasols de plusieurs mètres de diamètre (parapluies au besoin), ont été remplacés par des halles de fer. Un seul, le marché aux fruits, qui reçoit au coin du pont l'arrivage quotidien du haut de la Garonne, a conservé ce vieil aspect, qui charmera le voyageur avisé pour lequel le marché est une des premières choses à visiter dans toute ville inconnue.

Cette transformation des rues de Bordeaux ne s'est pas faite à l'imitation de Paris; ici c'est la province qui a commencé. Plusieurs quartiers de la ville, les quais voisins du pont, la place de Tourny, avaient déjà été reconstruits de toutes pièces, en style uniforme, par un Haussmann du XVIII^e^ siècle, l'intendant de Tourny. Aux constructions de Tourny ont succédé les belles voies qui portent le nom de *cours* et dont la plupart naguère s'appelaient *fossés*, comme les *ramblas* des villes espagnoles. C'est autour des cours de l'Intendance et du Chapeau-Rouge que le Bordeaux du XVIII^e^ et du XIX^e^ siècle se montre avec le plus de splendeur, et surtout avec ce caractère de solidité, de tranquille richesse, qui convient à une ville dont la fortune est dans le sol aussi bien que dans le commerce.

La population plus élégante qui se presse dans ce noyau central de la ville a bien le même caractère. Ici comme partout c'est la femme qui révèle le type véritable. Les jolies Bordelaises, vêtues avec une recherche extrême, sveltes, gracieuses, aux yeux noirs, ont, avec le type du Midi, quelque chose de doux et de malicieux à la fois, trait de physionomie ibère peut-être, qui les différencie du type méditerranéen; une certaine réserve aussi, peut-être le seul vestige du long contact avec l'Angleterre.

Si vous vous éloignez du centre de la ville, observez la rapide décroissance des maisons, bientôt réduites à un seul appartement où chaque famille vit chez elle. Dans les faubourgs, sur des kilomètres, les maisonnettes basses, blanches, indiquant une modeste aisance, se suivent par milliers, accompagnées de jardins. Cela nous met bien loin des faubourgs lépreux ou sordides de la plupart des grandes villes. Sous cet heureux climat il y a peu de pauvres. Le soir, dans ces rues calmes où le parfum des pins des Landes arrive par bouffées, on entend de loin des chants populaires, ces chants à trois temps, joyeux et simples, des bords de la Garonne.

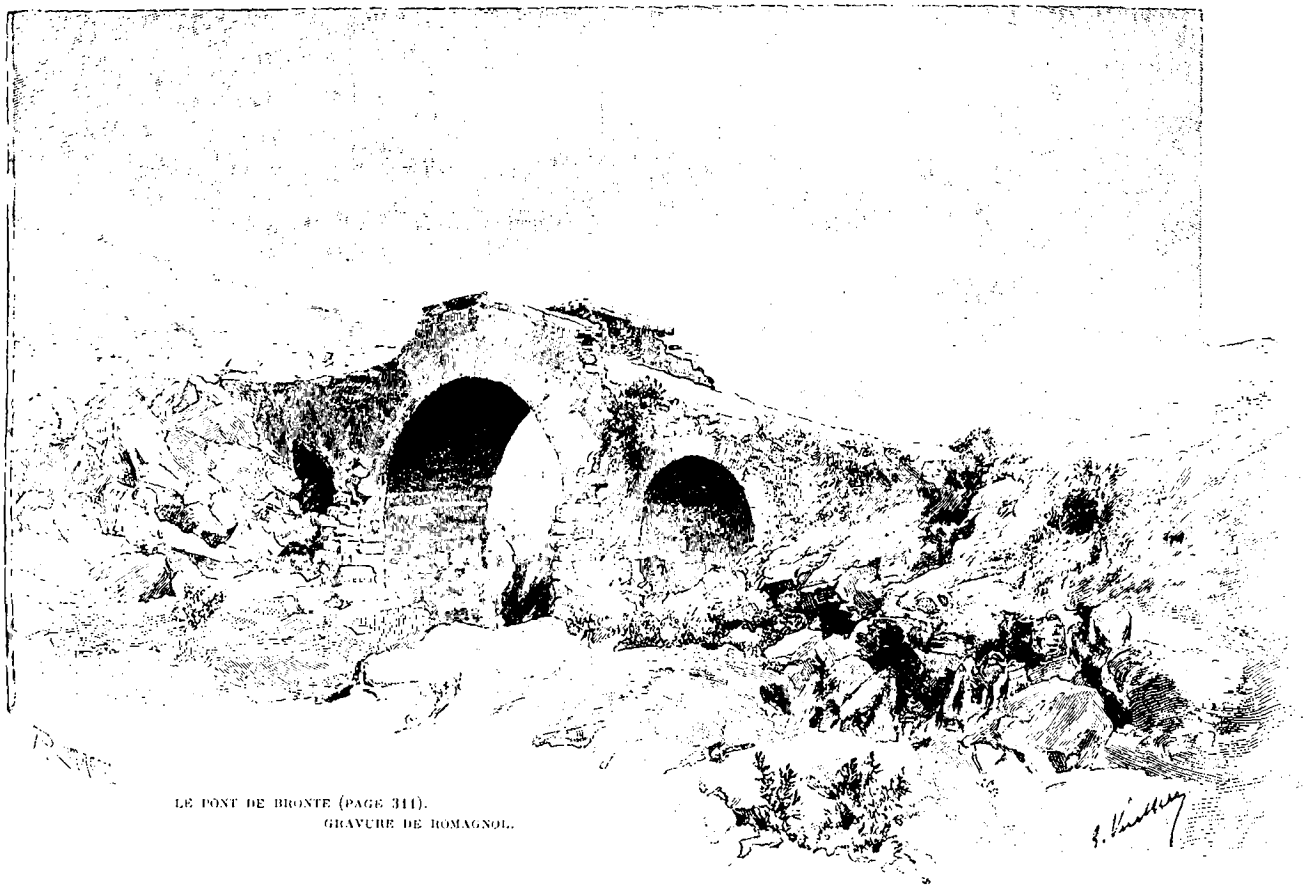
Un trait manquera à ceux qui visiteront Bordeaux au cours de 1895. La place des Quinconces, ce petit Sahara qui coupe la ville en deux parties, sera couverte par l'Exposition de la Société Philomathique; ses deux phares, dont les fanaux dominent le centre de la rade, seront mêlés aux constructions éphémères et aux banderoles. Chercherons-nous aussi dans cette exposition une révélation de l'esprit de Bordeaux? Pourquoi pas? Ouverte à la France ou aux nations voisines et amies pour l'industrie et le commerce, elle est universelle « pour les vins et les sciences sociales ». Les vins, cela se comprend. Les sciences sociales? Il faut un moment de réflexion pour comprendre. Les deux statues colossales de Montaigne et de Montesquieu se font vis-à-vis à droite et à gauche de l'esplanade des Quinconces. Tout au fond de la place, au centre de l'hémicycle, un monument encore inachevé s'élève à la gloire des Girondins. C'est non loin d'ici que Bastiat a partiellement ébauché l'économie politique. Bordeaux resta longtemps en France la citadelle de la liberté économique. Elle l'a oublié et l'a payé chèrement, par la mévente de ses produits. C'est à Bordeaux que la Société Philomathique, vieille aujourd'hui de 87 ans, a fondé les premières classes d'adultes pour les hommes, puis plus tard pour les femmes, en dépit de longues résistances. « Ma cuisinière n'a pas besoin de savoir lire pour faire ma soupe », s'écriait un des opposants. « Non plus que vous pour la manger », lui fut-il répondu. Et les femmes purent à leur tour apprendre à lire. Aujourd'hui ces modestes classes ont grandi, sont devenues une grande école professionnelle où l'État, la Ville, la Société Philomathique, enseignent les arts et métiers, forment des négociants, des industriels, des voyageurs, des colons expérimentés.

Et voilà pourquoi Bordeaux convie le monde entier à poursuivre l'étude des sciences sociales. Peut-être pourrait-on inscrire au fronton de la salle deux pensées qui orienteraient les discussions, les éloigneraient des solutions *a priori* ou des remèdes artificiels : « L'homme est ondoyant et divers », dirait l'auteur des *Essais* ; « Les lois sont les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses », dirait l'auteur de *l'Esprit des Lois*.

F. SCHRADER.

SUR LES QUAIS. — GRAVURE DE DEVOS.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LE PONT DE BRONTE (PAGE 311).
GRAVURE DE ROMAGNOL.

LA SICILE[1],

IMPRESSIONS DU PRÉSENT ET DU PASSÉ,

PAR M. GASTON VUILLIER.

UN ENFANT D'ADERNO. — GRAVURE DE DEVOS.

L'orage. — Paterno et Aderno. — Le Simeto. — Bandits à l'Etna. — Aci Castello. Aci Reale. — Taormine.

DOMENICO fouette les chevaux, nous quittons Nicolosi, nous apercevons bientôt les ruines de *Belpasso Vecchio*, entièrement détruit par l'éruption de 1669; nous traversons Malpasso, dévoré par la fièvre. La route est magnifique, il pleut, il fait du soleil, les espaces s'étalent toujours, moirés, diaphanes, changeants.

« Ah! *Signore forestiere*, je vous l'ai bien annoncée cette pluie », dit le cocher, et il ajoute à demi-voix : « *I porci trippianu.*

— Les porcs folâtraient donc à Nicolosi!... Tenez, Domenico, faites-moi une place sur votre banquette, je vous entendrai mieux. Ce sont donc les gambades de ces animaux qui présageaient la pluie?

— Signore, il y avait bien d'autres signes. A l'auberge, là-bas, les chats faisaient leur toilette, et comme j'étais devant la porte j'ai vu passer des ânes secouant leurs oreilles avec persistance. Puis quelques corbeaux ont traversé les airs en croassant. »

Au loin, dans la lumière, l'espace rayonnait, tandis qu'au-dessus de nos têtes les nuées amoncelées obscurcissaient davantage les sombres pentes de l'Etna.

Le soleil subitement disparut, un coup de tonnerre déchira les airs et la pluie se mit à tomber avec violence. Domenico fouetta les chevaux de plus belle, et bientôt nous entrions dans une sorte de relais au bord de la route. En attendant la fin de l'orage j'invite mon conducteur à se rafraîchir.

1. *Suite. Voyez tome LXVII, p.* 1, 17, 33 *et* 49; *tome LXVIII. p.* 289, 305 *et* 321; *tome I^er^, p.* 133, 145, 157, 169, 181, 277 *et* 293.

*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Dites-moi, Domenico, en vous couvrant de votre manteau et en relevant la capote de la voiture, nous aurions pu, tout à l'heure, continuer le voyage. Paterno n'est pas loin et, dans une autre écurie, vous auriez soigné vos chevaux tout aussi bien, sinon mieux.

— Signore, je me suis réfugié ici parce que, les bêtes de somme ou de trait attirant la foudre, nous étions gravement exposés sous l'orage. Voyez cette femme qui se bouche les oreilles, là, elle craint d'être *allampata*. L'or et l'argent attirent aussi le tonnerre, et parmi les végétaux l'olivier, le frêne et le noyer. Et les pastèques! en quel péril elles mettent!... Et les chats! Oh! ceux-là!... »

Il faisait sombre dans la salle où nous étions attablés. La femme tenait toujours ses mains sur ses oreilles, et près de nous deux marchands ambulants n'échangeaient pas une parole. Au dehors la pluie faisait rage, elle martelait le toit, on l'entendait ruisseler le long des murailles; de temps à autre, des éclairs illuminaient l'ombre en même temps que de violents coups de tonnerre ébranlaient la maison.

... L'orage avait duré une grande heure. Le soleil brilla, nous reprîmes la route. Un arc-en-ciel formait une immense courbe appuyée d'un côté à l'Etna et de l'autre aux Nébrodes. Il était vraiment beau de voir ce soleil scintillant sur les branches, miroitant dans les feuilles, éclaboussant les cailloux dont les facettes brillantes aveuglaient, sous un gigantesque diadème aux couleurs idéales couronnant la terre!

Le fouet de Domenico cingle les airs, il claque à tort et à travers; les chevaux excités prennent le galop, nous traversons à grand fracas Paterno, l'ancien *Hybla Minor* de Pausanias et de Thucydide.

Maintenant plus rien ne reste de l'orage. Nous gravissons des pentes de lave sous un ciel d'une admirable pureté. Le Simeto miroite au fond d'une vallée dont les escarpements opposés portent Centuripe. Encore une petite ville : Santa Maria di Licodia, puis une sinistre région de laves que traversent, comme des rayons d'or, quelques touffes de genêts en fleur. Enfin c'est Biancavilla et Aderno, où nous nous arrêtons. Aderno fut l'antique *Hadranum*, fondée par Denys de Syracuse, où, suivant Élien, mille chiens gardaient un temple célèbre.

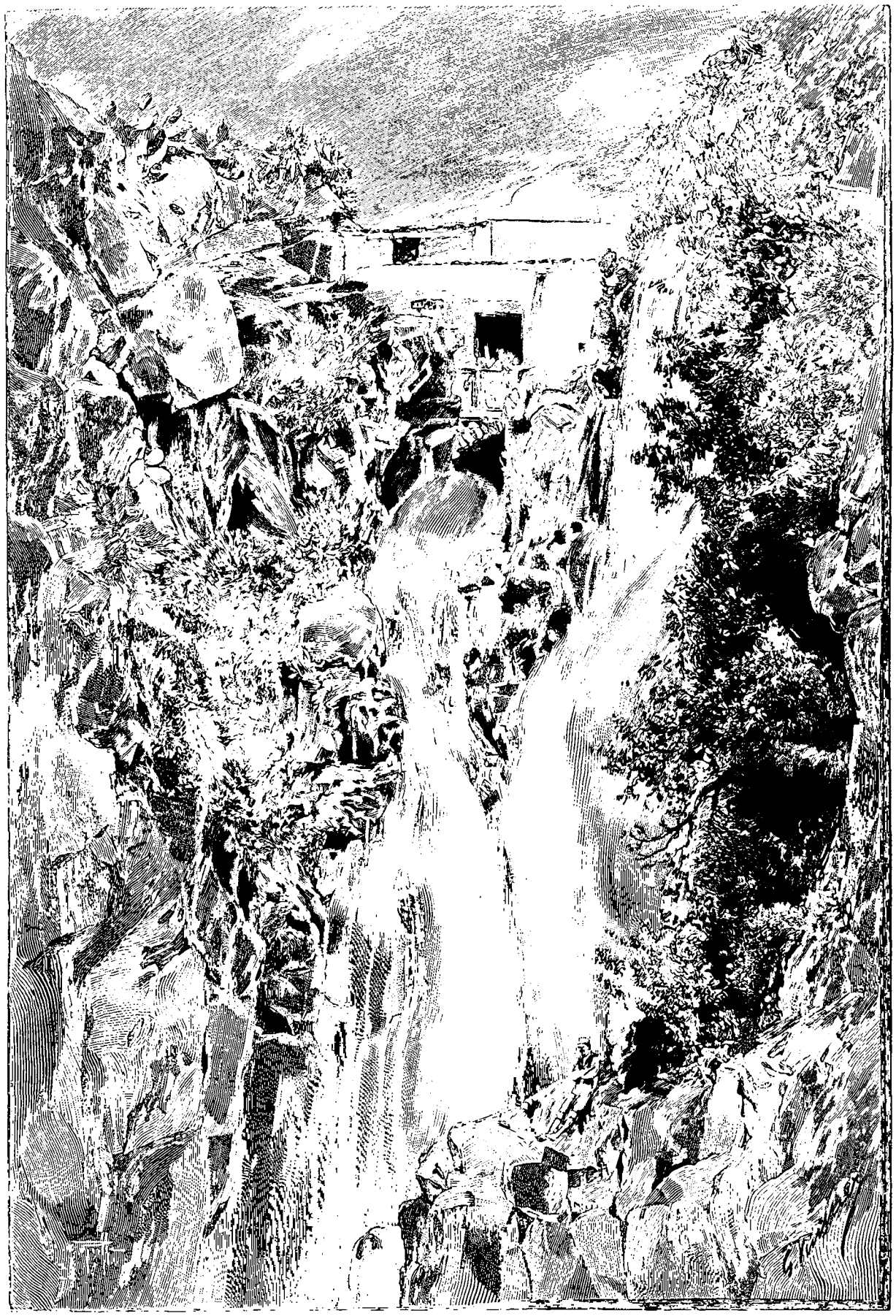
LE PONT DES « SARACINI » DANS LES LAVES DU SIMETO (PAGE 308). GRAVURE DE ROUSSEAU.

L'auberge est bien pauvre, mais de fort braves gens nous y accueillent de leur mieux. Peu après l'arrivée, l'hôtelier qui est venu dans ma chambre m'engage à ne pas poursuivre ma route vers Bronte, car des brigands l'infestent. L'hôtesse survient, elle appuie ce conseil de son époux. Je n'ai rien à redouter des gens du pays, mais ces bandits des Madonie et des Nébrodes battent maintenant les pentes de l'Etna. On voyagerait en sécurité si notre voiture suivait le matin, à 6 heures, la diligence, que les carabiniers escortent.

Me voici peu rassuré. N'ai-je pas remarqué aujourd'hui même, en chemin, après l'orage, un cavalier accompagné d'une escorte armée! Et tous ceux qui passaient à âne ou à mulet n'avaient-ils pas le fusil en travers de la selle!

Ce soir j'ai suivi au hasard la grande rue d'Aderno et je suis arrivé sur une sorte de belvédère. La terre est calme, le ciel pur, la lune brille. L'Etna sans nuages élève dans la nuit pâle une grande silhouette vaporeuse. Des neiges blanchissent vaguement au sommet. Au-dessous de moi les profondeurs dévalent.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



MOULIN ET CASCADE D'ALCANTARA. — DESSIN DE VUILLIER GRAVÉ PAR RUFFE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE THÉATRE GREC DE TAORMINE (PAGE 312). — GRAVURE DE RUFFE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

UN JEUNE HOMME DE L'ETNA.
GRAVURE DE ROUSSEAU.

des croupes succèdent aux croupes, mystérieuses, indécises, et une lueur d'argent capricieusement serpente bien bas, je ne sais où. J'y songe, c'est la vallée du Simeto, et par delà, au loin, montent comme des vapeurs les monts de Centuripe, très pâles sur le ciel. Tout cela est grand, calme, reposant, dans l'air tiède où flottent quelques parfums d'orangers. Les rumeurs de la ville m'arrivent comme des souffles, je les perçois à peine, les devinant plutôt. Un murmure musical très doux traverse seul la silencieuse nuit, discret gazouillement d'un ruisseau qui passe près de moi, je crois, au-dessous de la terrasse, dans cette obscure ravine où mon regard se perd....

... La nuit est passée. Des pâleurs d'aube filtrent dans mon réduit. J'entends le bêlement des chèvres, des tintements de clochettes et des chants de bergers. Cette pastorale m'enchante au réveil. Que de fois aux aubes du jour j'en entendis de pareilles! C'était aussi à l'aube de ma vie, dans un village perdu, près des sapins, bien loin des flancs de l'Etna. Ces mêmes rumeurs harmonieuses du matin autrefois m'éveillaient, je m'en souviens.

Maintenant, comme au réveil s'enfuient les songes, les mélodies s'évanouissent au soleil levant. Les mélopées des pâtres, les sons des flûtes, les bêlements auxquels d'autres, plus grêles, répondent, lentement s'éloignent. Je ne sais plus si je les entends encore ou si ma pensée seule en a gardé le vague écho....

Chaque fois ces villanelles ont évoqué en moi la vision de grands pâturages aux herbages frissonnants, de mousses endormies dans la mystérieuse profondeur des bois, et chaque fois aussi des brumes d'or ont vaguement flotté dans les horizons bleus de mon rêve. ..

.... « Domenico, vous m'attendrez ici. Notre hôtelier Catanuto m'a procuré une mule et un guide sûr. Je vais suivre le cours du Simeto et je rentrerai ce soir. Justement voici ce guide et la mule qu'il mène par la bride. »

Domenico lève les bras au ciel....

Les beaux sentiers dont nous suivons bientôt la pente à travers les bois d'orangers pleins de mystère et les oliviers au doux feuillage! Quelles bouffées odorantes s'exhalent par là! Les sentiers sont tortueux, souvent pénibles, mais combien séduisants leurs ombrages! car dans chaque éclaircie c'est l'espace lumineux qui s'ouvre, c'est la terre rayonnante étalée au loin sous le jeune soleil! Ici, sur ce versant dont nous suivons les ondulations, l'ombre nous baigne encore, légère et transparente. C'est à peine si quelques rayons frissonnent à la cime des arbres, frôlent quelques blocs de lave tigrés de lichen orangé. Des ruisseaux courent le long du chemin, et leur bruissement est tel qu'il empêche de nous entendre. Lorsque les eaux glissent sur une pente plus régulière, le murmure s'apaise et le chant des oiseaux emplit alors les bois.

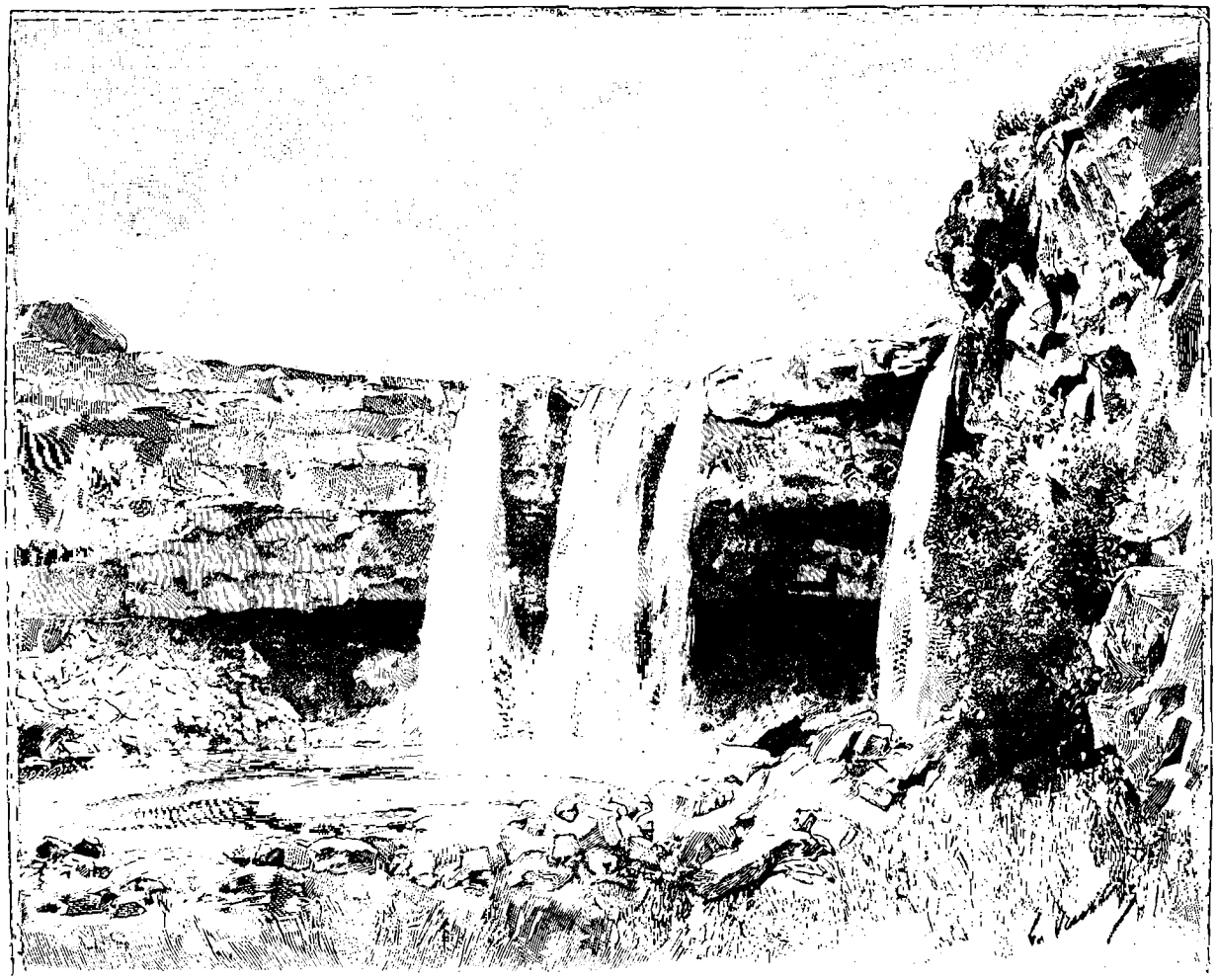
Le guide, pensif, la tête basse, va, tenant ma mule par la bride. C'est un robuste garçon au beau visage, à la chevelure crêpelée. Il me semble énergique et doux à la fois. Le soleil nous gagne, les bosquets odorants ne nous accompagnent plus, c'est maintenant la lave qui allonge partout ses coulées sombres jusqu'au fond de la vallée du Simeto. Et par delà ces champs de désolation, sur les pentes opposées, Centuripe scintille comme un phare.

Les laves descendues de l'Etna, les laves vieilles de deux siècles, ont encombré le fond de la vallée. C'est un fantastique amoncellement de blocs noirs, d'aiguilles et de cendres. On dirait un récent cataclysme. Par endroits, entre deux coulées hautes quelques champs sont blottis. Nous allons à travers cette terre désordonnée montant, descendant, au gré d'un affreux sentier. Devant nous, un pont se dresse, il enjambe le chaos. C'est le pont des *Saracini*. Son arche principale, d'une grande hardiesse, très haut s'élève, dominant la ravine tortueuse où le Simeto a creusé profondément son lit. L'eau est verdâtre, savonneuse, quelques frissons d'acier la rident à peine, elle se glisse comme une chose vivante dans les crevasses de cette terre morte. Car autour de nous il n'est ni arbres, ni fleurs; seules tremblent au soleil quelques herbes desséchées. Tel qu'un flot maudit, le Simeto passe avec des mouvements de reptile sous les roches tragiques.

Plus bas, après une demi-heure de marche à travers des escarpements de lave, un bruissement de cascades frappe nos oreilles. Nous abritons la mule dans une métairie isolée où mon guide est connu, et nous dévalons par des ravins pleins de lauriers-roses, de genêts d'or et d'euphorbes.

Voici devant nous le *Salto del Pecoraro* ou *Salto Pulicedu*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LE SALTO DEL PECORARO. — GRAVURE DE DEVOS.

L'énorme coulée de laves, obstruant depuis deux siècles la vallée, est subitement coupée à pic, et le Simeto tombe en cascatelles.

Le soleil s'est voilé, le reflet blafard des nues éclaire seul un paysage infernal, monstrueux escarpements de lave que domine la masse gigantesque de l'Etna. La chaleur est étouffante. Nous reprenons le chemin d'Aderno par une rude montée, et au crépuscule nous atteignons la ville. Domenico me croyait perdu; il se contenta en me revoyant de pousser un grand soupir et de lever les bras au ciel comme au départ.

La veille, un voyageur prenait silencieusement son repas dans une petite chambre toute voisine de la mienne. La porte de communication étant ouverte, nous échangions un salut.

Le silencieux voyageur de la veille occupe ce matin la même place. Il déjeune. De temps à autre il me considère. On dirait qu'il cherche un prétexte pour engager la conversation. Domenico s'est occupé de la cuisine; son macaroni est excellent. Le voici de la maison. Le voyageur lui demande si nous rentrons à Catane. Il répond affirmativement.

Le voyageur se lève et vient à moi. En excellent français il s'excuse de m'adresser à brûle-pourpoint une question. Il voudrait savoir si c'est bien à Catane que nous allons, la réponse de Domenico ne l'a pas convaincu.

« Monsieur, lui dis-je, je crois devoir vous parler en toute franchise. Si vous comptiez profiter de la calèche pour rentrer avec nous à Catane, je le regretterais beaucoup, car nous allons à Bronte, et de là, complétant le tour de l'Etna, nous gagnerons Randazzo et enfin Taormine.

« Je suis commissaire royal et venu ici pour des enquêtes criminelles. J'insiste pour vous faire rentrer à Catane, des motifs impérieux le commandent. Si le projet de suivre pas à pas la diligence, gardée le matin, ne vous sourit pas, laissez-moi le temps de prendre quelques mesures, et après-demain je mettrai à votre disposition une escorte de carabiniers. »

Je remercie le commissaire royal. Il sait que j'ai erré toute la journée de la veille sur les bords du Simeto.

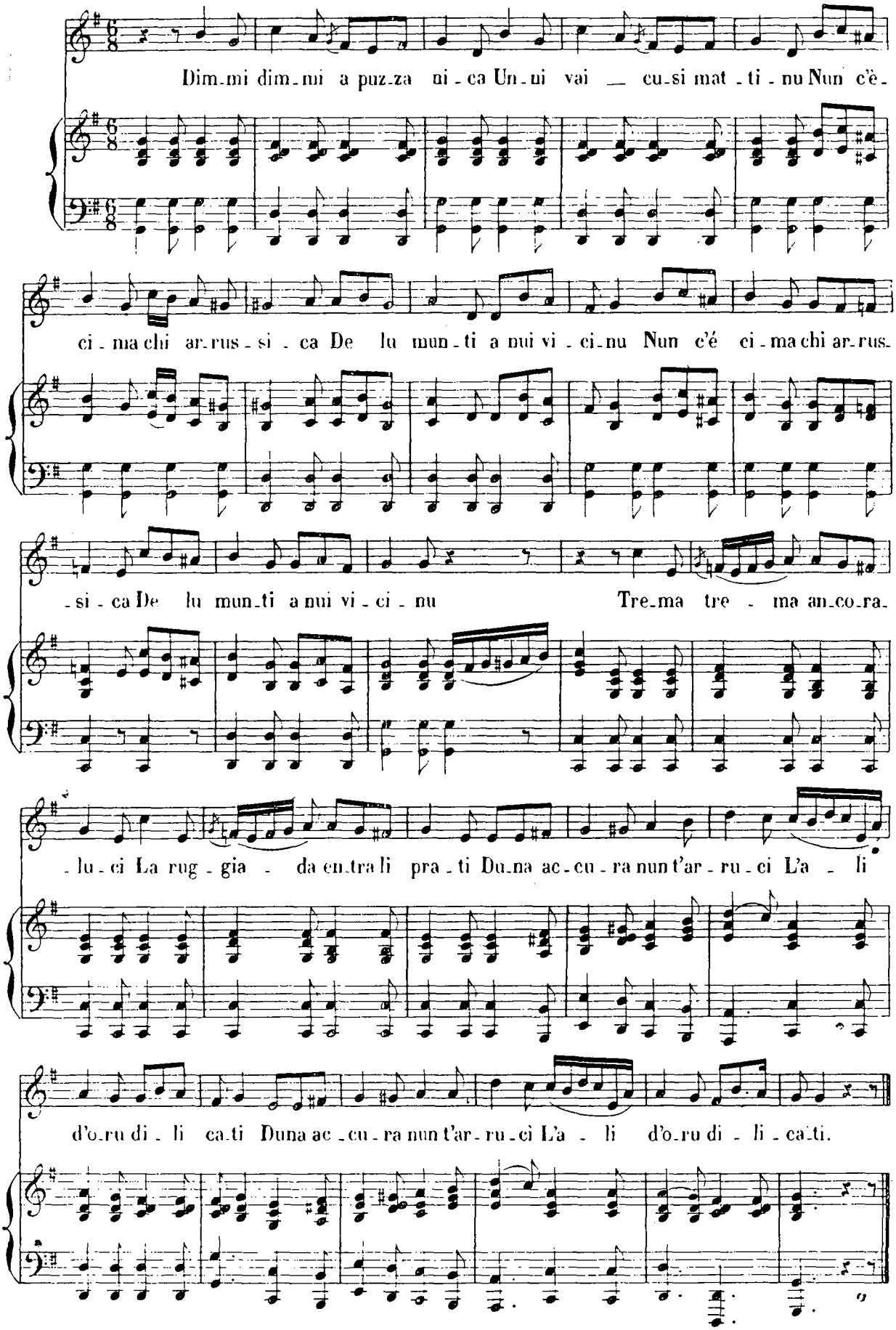
« Les routes ici sont plus dangereuses que les déserts, me dit-il, cela se conçoit. »

Le lendemain, à l'aube, je quittais Aderno et je revoyais le Simeto, monté sur la même mule et accompagné

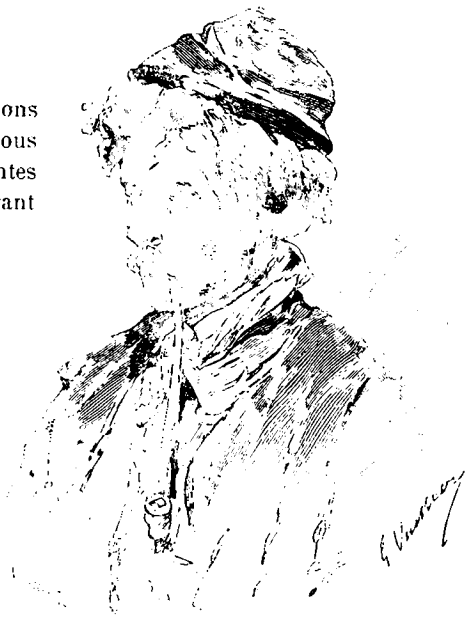
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LU LABBRU

PAROLES SICILIENNES. POÉSIE DE GIOVANNI MELLI.



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



MON GUIDE AU SIMETO. — GRAVURE DE ROUSSEAU.

du même guide. Que dire de cette journée sous l'écrasante chaleur où nous allions à travers les solitudes dans les éternels escarpements de lave! Vers dix heures nous arrivions au pont de Bronte. La ville au loin s'étalait toute blanche sur les pentes de l'Etna dont la cime nous apparaissait couverte de neige. Avant midi, suivant toujours la ravine désolée du Simeto, nous étions dans le moulin d'Alcantara, juché sur un monceau de laves d'où se précipitait une cascade éblouissante de blancheur.

Un peu d'ombre enfin, de braves gens un moment bouche bée devant l'étranger inopinément apparu chez eux! A quoi pense-t-il de suivre de tels chemins dans le désert! Mais, c'est égal, on a été bien inspiré de frapper à leur porte et surtout de s'écarter de la route, disent-ils.

Je n'oublierai jamais la journée passée dans cette solitude au bruissement de la cascade, dans la fraîcheur, tandis qu'alentour la lave craquait sous l'ardeur du soleil.

Au couchant je vis la cime de l'Etna s'empourprer, demeurer longtemps rouge comme un charbon ardent et s'éteindre; puis les étoiles une à une s'allumèrent, la lune monta dans le ciel et un chant s'éleva. Oh! ce chant sous les étoiles qu'accompagnait le murmure des eaux sous l'énorme volcan qui vaguement fumait!

C'était une poésie sicilienne du doux poète Giovanni Meli, transmise d'âge en âge. J'ai pu la recueillir par la suite, car mes hôtes étaient illettrés et ignoraient même le nom du poète.

LU LABBRU.	LES LÈVRES.
Dimmi, dimmi, apuzza, nica,	Dis-moi, dis-moi, attends, chérie,
Unni vai cusì matinu?	Où vas-tu ainsi à cette heure matinale?
Nun c'è cima chi arrussica	Il est nuit, la montagne
De lu munti a nui vicinu.	Près de nous est encore sans rayons.
Trema ancora, ancora luci	Tremble encore, vois la rosée
La ruggiada 'ntra li prati :	Blanchissante dans les prairies :
Duna accura, nun t'arruci	Hélas! je ne voudrais point voir
L'ali d'oru dilicati!	Mouiller tes frêles ailes d'or!
Li scuriddi durmigghinsi	Les fleurettes qui sommeillent
'Ntra li virdi soi buttuni	Dans leurs corsets verts
Stannu ancora stritti e chinsi	Sont encore cachées
Cu li testi a pinnuluni.	Et leur tête se penche.
Cerchi meli? E siddu è chissu,	Tu veux butiner le miel? Alors
Chindi l'ali, e 'un ti straccari :	Replie tes ailes, ne te décourage pas,
Ti lu 'nzignu un locu fissu,	Je sais où toujours
Unni 'ai sempri chi sucari.	Tu pourras satisfaire ton désir.
Lu canusci lu miu amuri,	L'élue de mon cœur aux beaux yeux,
Nici mia di l'occhi beddi?	Ma *Nici*, la connais-tu?
'Ntra ddi labbri c'è un sapuri,	Ses lèvres ont une douce saveur
'Na ducizza, chi mai spiddi.	Unique au monde....

Le lendemain j'étais de retour à Aderno.

Je repris le jour même la route de Catane et je quittai presque aussitôt la ville pour me rendre à Taormine.

La côte, formée par les laves, disparaît sous les bois d'orangers. La mer est là, tout près; nous suivons le rivage que bordent les escarpements de l'Etna. Le géant est entouré de nuages encore, mais de temps à autre, à travers quelque déchirure, on aperçoit ses hautes neiges et plus bas ses cônes rougissants.

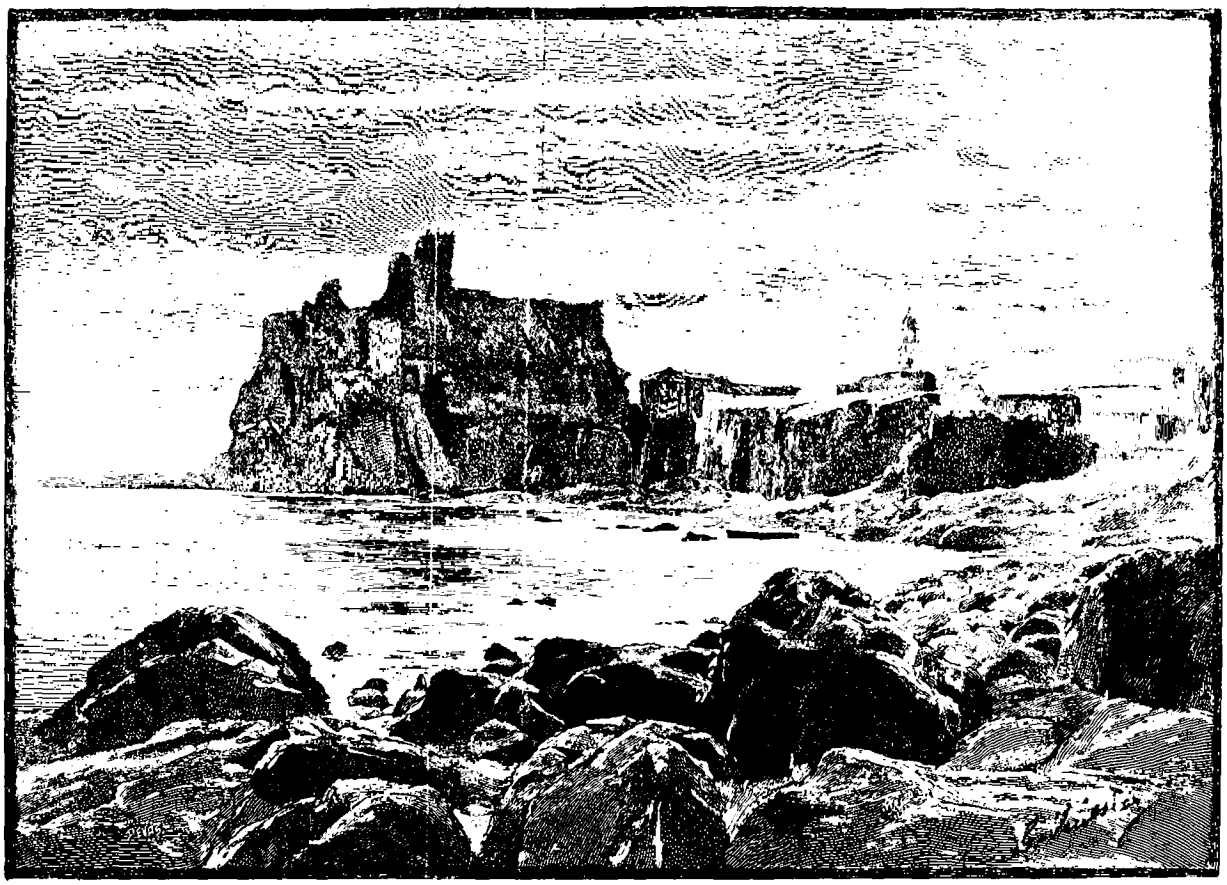
Aci Castello passe, vision romantique, avec ses écueils, sa vieille forteresse dressée sur une sombre roche et ses voiles glissant sur une moire azurée. Aci Castello et les écueils des Cyclopes voisins rappellent une des plus poétiques créations de la mythologie. C'est ici le théâtre des amours du berger Acis et de la nymphe Galatée et des fureurs de Polyphème.

Une journée à Aci Reale n'a rien marqué de saillant dans mon souvenir.

Mais Taormine..., Taormine est inoubliable.

Après avoir traversé quelques fleuves desséchés, et l'embouchure de l'Alcantara où court dans la pierraille un flot savonneux, subitement un golfe s'est ouvert dans l'éblouissante lumière. Devant moi le dôme clair de l'église de Giardini se profile sur la mer calme. L'autre extrémité du golfe est bordée par une haute arête

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



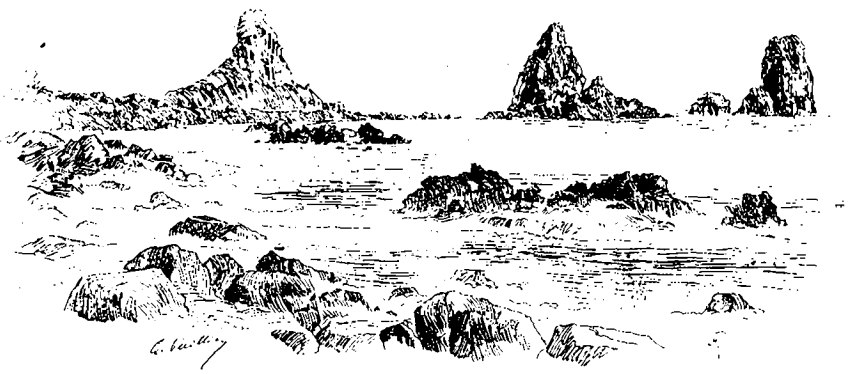
ACI CASTELLO (PAGE 311). — GRAVURE DE DEVOS.

rocheuse où plane, au-dessus des escarpements, l'antique Tauromenium avec au front, comme une couronne d'or, le théâtre grec. Sur la droite la côte de la Calabre s'esquisse dans les vapeurs; par places scintillent vaguement des villes ou des amas de rochers, je ne puis savoir.

Tandis que je gravis la pente raide qui s'élève vers Taormine, je m'arrête souvent. Le soleil décline, les ombres des montagnes s'allongent, les précipices qui creusent la montagne sont noyés de bleu et les rayons obliques brodent des ors étincelants sur chaque croupe et sur chaque ressaut.

A mes pieds la mer s'étale, laiteuse, moirée de bleu tendre, et au loin l'Etna monte, voilé de nuages. Et lorsque je m'assieds sur le haut promontoire dont je gravis les pentes, je crois flotter moi-même dans l'azur.

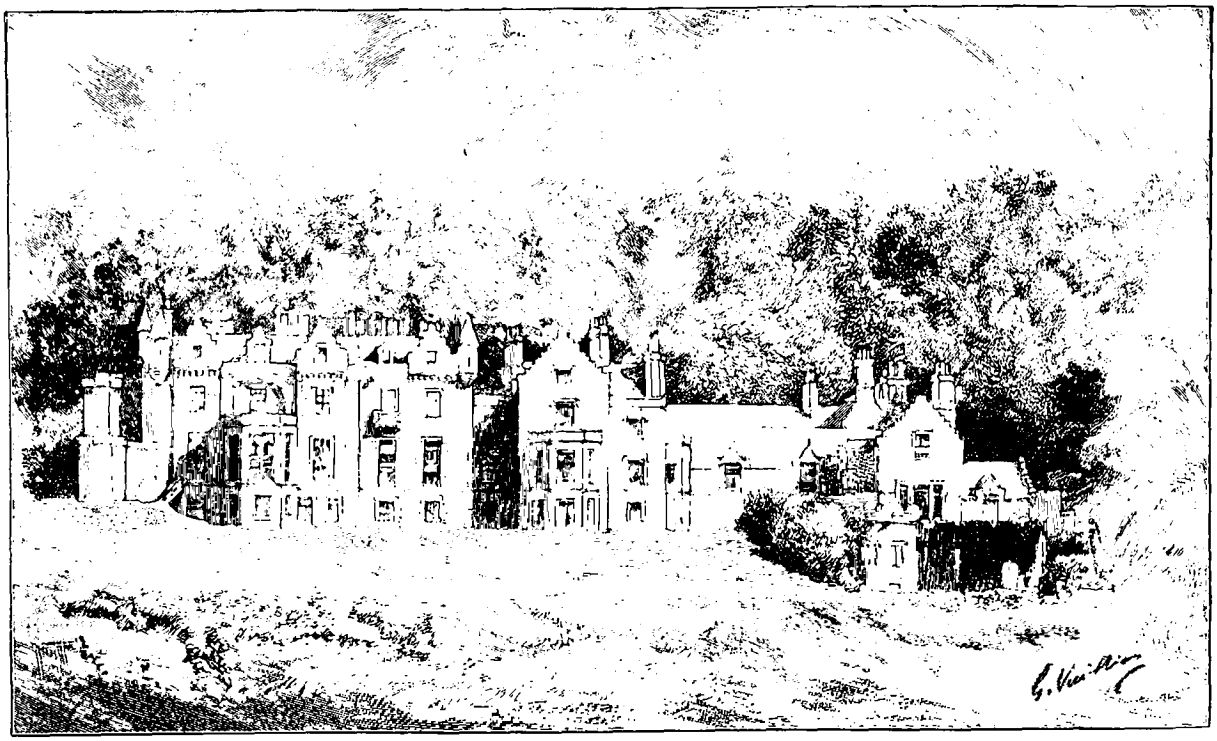
(*A suivre.*) GASTON VUILLIER.



LES ÉCUEILS DES CYCLOPES.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



ABBOTSFORD (PAGE 316). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVÉ PAR RUFFE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE G. W. WILSON ET Cie, A ABERDEEN.

EN ÉCOSSE[1],

PAR MARIE ANNE DE BOVET.

I

BUSTE DE WALTER SCOTT. — GRAVURE DE DEVOS, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE D'A. INGLIS, A ÉDIMBOURG.

Je ne crois pas qu'on ait encore trouvé de meilleure définition de l'art que celle, vieille de trois siècles, d'un lord-chancelier d'Angleterre : *Ars est homo additus naturæ*, traduction libre : « L'homme interprète la nature pour en faire de l'art ». Dépassant la pensée du grand François Bacon, on pourrait presque dire que la nature même est l'œuvre de l'artiste, ses beautés n'ayant d'existence que par ce qu'il y met de soi.

Outre l'adjectif « pittoresque », que la langue anglaise possède en commun avec la nôtre, elle a, pour qualifier le paysage, celui non moins expressif de « romantique », l'un désignant l'élément qui parle à l'œil, l'autre l'élément qui touche l'esprit. A aucun pays ne s'applique plus exactement ce dernier qu'à l'Ecosse, découverte, on pourrait presque dire inventée, par un romancier. Walter Scott s'est emparé de cet âpre et sauvage chaos qui est sa terre natale, l'a jeté, pêle-mêle avec les traditions héroïques et les sanglantes légendes d'une histoire mouvementée entre toutes, dans le creuset de son imagination ardente et féconde, et de cette matière brute il a fondu un impérissable monument de poésie et de grandeur. L'auteur de *Waverley* vivra parce qu'il a fait vivre, et quand toutes ses œuvres périraient dans un nouvel incendie de la bibliothèque d'Alexandrie, la plus belle de toutes survivrait encore : l'Ecosse.

Ces réflexions viennent à l'esprit quand, en consultant l'horaire du Midland et du North British Railway, on voit que la gare d'arrivée à Édimbourg porte le nom de Waverley Station. Cette intervention de la fiction dans des affaires aussi pratiques que celles des compagnies de chemin de fer montre déjà que le pays où nous allons ne ressemble à aucun autre. Et si vous demandez pourquoi les Écossais reconnaissants ont choisi ce prosaïque édifice pour perpétuer

1. *Voyage exécuté en* 1893. — *Texte et dessins inédits.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la mémoire de leur illustre concitoyen, on vous répondra : « Parce que cette ligne traverse le district où a vécu, où est mort et où est enseveli le romancier national qui, pendant quatorze années de gloire anonyme, a dissimulé sa personnalité littéraire sous ce modeste nom de plume : l'auteur de *Waverley* — le premier de ses chefs-d'œuvre, et non celui dont le succès fut le moins retentissant ».

Personne n'est à l'abri de cet enfantillage qui consiste à vouloir connaître le point précis où l'on passe d'un pays dans un autre, comme si la ligne idéale que la politique trace entre eux marquait un brusque changement d'aspect physique. Après les étranges landes du Cumberland, bossuées de grosses buttes rondes et nues en forme de genou, et profondément ravinées par des torrents rageurs, c'est la grande plaine d'alluvions où s'ouvre le Solway, estuaire de quatre rivières souvent débordées. Puis au sortir de Carlisle, s'éloignant de la mer, le train remonte la fraîche vallée boisée de la Liddell, et l'on est comme irrité de longer pendant sept milles, avant de la franchir, cette gentille rivière qui sépare l'Angleterre de l'Écosse. Je voudrais pouvoir dire que c'est par Gretna Green, de sentimentale mémoire, que je suis entrée dans le pays cher aux amoureux où, jusqu'à l'acte passé au Parlement de 1856, il suffisait d'en manifester le désir en présence de deux témoins pour être très légalement unis, au nez et à la barbe des parents inflexibles. Il est amusant de rappeler en passant que trois chanceliers d'Angleterre ont été mariés de cette façon sommaire : lord Eldon, lord Erskine et lord Brougham. Le respect de la géographie m'oblige à avouer que, ce premier village écossais se trouvant sur la ligne de Londres à Glasgow, comme j'allais dans la direction d'Édimbourg, c'est à une petite station quelconque que j'ai traversé la frontière, au pied de la chaîne basse des Cheviots couleur d'ardoise.

En dépit de l'imagination, rien ne ressemble plus à l'une des rives de la Liddell que l'autre. Pas même réellement frontière aujourd'hui, cette ligne de démarcation des deux parties d'un même État. Mais jusqu'à l'union des royaumes sous le sceptre de Jacques VI d'Écosse et Ier d'Angleterre, c'en était une terriblement contestée. Ce joli décor d'opéra-comique où nous passons a été pendant des siècles une contrée sanglante, ravagée par une guerre permanente entre les deux nations voisines, depuis le temps des Picto-Romains qui s'étaient fortifiés contre les Angles au moyen du *catrail*, double fossé couronné d'un parapet et protégé par une série de blockhaus, dont on retrouve les traces en divers points. En outre, il avait à souffrir des déprédations de ces bandits plus ou moins gentilshommes, désignés sous le nom de *moss-troopers*, pour qui c'était un bon terrain de chasse que ce « pays débattu », comme on l'appelait, où personne n'avait d'autorité.

Le caractère belliqueux du *Border* — territoire-frontière — se révèle encore au milieu de ces paisibles prairies et de ces vallons verdoyants par les anciens donjons dits *peel towers* ou *bastels*, dont les massives murailles ont survécu à l'état troublé qui les avait fait naître. Rien de plus simple que ces rustiques forteresses, où dès la première alerte les propriétaires de petits fiefs cherchaient un refuge contre les raids des soudards saxons ou les fourrages des pillards calédoniens. Une tour carrée, en rude maçonnerie, percée de plus de meurtrières que de fenêtres, avec une chambre à chacun des étages, communiquant par un escalier tournant, une citerne ou un puits souterrain, à l'entrée une porte en fer, et autour un enclos formé d'un mur de pierre, où l'on parquait les chevaux et le bétail ramenés en hâte des pâturages. Là, avec toute une garnison de serviteurs bien armés, vivant sur les provisions qu'on y tenait emmagasinées à l'abri des rapines, on attendait que la trombe fût passée, après quoi la vie reprenait son cours normal à peine troublé par ces accidents.

C'est ainsi tout le long de la ligne qui court à travers ce district, dont l'aspect plus aimable que pittoresque s'ajuste mal avec de pareils souvenirs. La vieille antipathie entre les Lowlanders et les Highlanders, qui sont de souches distinctes, se trahit encore en notre âge pacifique par la mauvaise humeur que cause aux habitants des basses terres la précipitation des touristes à gagner le haut pays. Ils affirment que les comtés du midi abondent en attraits naturels et en curiosités historiques. Ils ont raison. Mais en Écosse tout est à voir, tant de richesse décourage. A s'arrêter partout, jamais on n'arriverait.

Bientôt c'est le fantôme tragique et charmant de Marie Stuart qui surgit de cette terre légendaire. Dans une étroite vallée solitaire des contreforts des collines de Lammermuir, Borthwick Castle dresse, sur un rocher entouré d'un ravin que traverse un pont-levis, une double tour carrée à six étages, de trente-cinq mètres de haut, mutilée par le canon de Cromwell. Derrière ses murailles épaisses de quatorze pieds, la reine d'Écosse et le comte de Bothwell vinrent chercher asile un mois après leur fatal mariage, qui avait provoqué la rébellion — ou plutôt lui avait servi de prétexte — des lords confédérés. Déjà l'année précédente elle avait donné à celui qui devait devenir son troisième époux une marque non équivoque de sa sympathie, en chevauchant en une seule journée quarante milles aller et retour, de Jedburgh, où elle tenait un lit de justice, au château d'Hermitage, où elle allait prendre des nouvelles de ce seigneur blessé dans une rencontre avec un chevalier maraudeur du pays.

Quelque impatient qu'on soit de gagner Édimbourg, qui attire, on doit faire halte à Melrose, où pour un peu les employés de la gare crieraient : « Les voyageurs pour Walter Scott descendent de voiture ». C'est à peu de distance en effet de cette agreste et proprette petite ville que le grand écrivain a passé la seconde moitié de sa vie d'homme, qui est la plus considérable de sa vie littéraire, car là ont été écrits tous ses romans.

Mais ce serait une erreur de ne s'arrêter à Melrose qu'entre deux trains, uniquement pour ce pèlerinage à Abbotsford. On y voit aussi un des rares anciens édifices religieux d'Écosse, qui a servi de modèle à Walter Scott

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour le monastère du roman de ce nom. L'abbaye de Sainte-Marie est la plus belle de ces ruines du papisme dont les fureurs de la Réforme ont jonché la terre évangélisée par saint Columba. Si ces nouveaux iconoclastes avaient détruit avec intelligence, on ne leur en voudrait pas tant, car rien de grand comme ces églises mortes qui, en perdant leurs autels, ont gardé, dans leur mélancolique délaissement, l'immuable majesté de l'impérissable foi. Quand, arrivé vers la fin du jour, on voit la dentelle de pierre des fenêtres à trèfles et à lancettes se découper sur un fond de pourpre où les derniers rayons du soleil expirant jettent des traînées d'or, on ne songe pas à regretter les vitraux qui les ornaient naguère. Et sous le ciel pâlissant qui leur tient lieu de voûtes, les nefs remplies d'une douce et sereine lumière crépusculaire semblent plus près de Dieu, vers qui montent, dans un allongement indéfini, leurs sveltes lignes ogivales. Vienne la lune, c'est un décor fantastique qui emporterait dans une atmosphère de rêve l'imagination d'un archéologue, même acharné à chercher un sens aux vieilles pierres, au lieu de ne leur demander qu'une sensation.

Mais pour qu'une ruine soit à point, il faudrait qu'elle fût ruinée de main d'artiste et non de fanatiques. Lorsque, aux heures réfléchies du matin et sous son grand jour implacable, on retourne à l'abbaye, si peu archéologue qu'on soit, une colère vous prend à voir ces voûtes crevées, ces murailles ébréchées, ces façades éventrées, ces images mutilées, ces chapiteaux fracassés, ces colonnes décapitées, toutes ces frêles, délicates et pures architectures d'un doux gothique de la seconde époque meurtries et violées avec la brutalité aveugle de soudards saccageant un moutier.

Précisément nous dit-on qu'en effet les disciples de John Knox ne sont pas seuls responsables de cet excès de ravages, dont une part est l'œuvre de la soldatesque saxonne et des mercenaires espagnols des comtes de Sussex et de Hertford, qui sous Henry VIII et Élisabeth ont poussé jusqu'ici leurs expéditions. Et les princes catholiques n'avaient pas davantage respecté cette pieuse demeure conservée à la Vierge, car l'édifice actuel est le troisième élevé sur l'emplacement du monastère primitif de Saint-Cuthbert, de Basile, de Jean, déjà en rébellion contre le Saint-Siège, l'Église d'Écosse n'ayant jamais qu'impatiemment subi l'autorité de celle de Rome. Celui de David Ier fut détruit par les troupes d'Édouard II, celui de Robert Bruce ruiné par celles de Richard II, et c'est au commencement du XVe siècle qu'un maître maçon, Normand sans doute, du nom de Jean Morreau, dit la pierre tombale sous laquelle il est enseveli dans le bras sud du transept, édifia de toutes pièces l'église où nous sommes, enrichie plus tard de chapelles en gothique flamboyant, dont il est resté d'élégantes rosaces et des chapiteaux somptueusement fleuris.

Que sont devenues, au milieu de ces vicissitudes, les cendres des illustres personnages qui avaient ici leur sépulture? — les rois David Ier avec la reine Mathilde, et Alexandre II, le second comte de Douglas et de Mar, par qui fut battu le bouillant héros de Shakespeare, Percy Hotspur, et son aïeul dit « le bon sir James », et Douglas le Noir, cinquante-sept fois vainqueur, rempart de la frontière, terreur des batteurs d'estrade du Border comme des barons anglais du Northumberland et du Cumberland. Lieutenant et ami du grand Bruce, il avait reçu du roi mourant la mission de porter son cœur à Jérusalem. Passant par l'Andalousie pour se rendre en Terre Sainte, afin de s'entretenir la main, il rompit une lance contre les Maures, fut tué, et son corps ainsi que le précieux dépôt enfermé dans une cassette d'argent rapportés dans l'abbaye cistercienne de Melrose. Des lames de marbre verdies de mousse et rongées de salpêtre marquent les places où reposeraient ces glorieuses dépouilles, au milieu de beaucoup d'autres dont les noms sont évanouis dans le grand oubli noir. Il n'est guère probable que tant de profanations successives les aient épargnées, et le peu de cérémonie avec lequel est traité le prétendu cœur du héros national donne à penser que les Écossais n'y croient guère. On butte sur ce malheureux cœur sans le voir, sur la pierre du moins qui le recouvre, et quand on est consciencieux, sachant qu'il y est, on s'épuise à le chercher. Cela n'a pas l'air sérieux. Aussi, malgré toute ma bonne volonté à accepter les traditions, ce lieu vénérable, trop bien entretenu d'ailleurs par son propriétaire le duc de Buccleugh, ne m'a pas donné l'impression de mélancolique grandeur et de recueillement mystique des nécropoles analogues, si nombreuses en Irlande, où des tombeaux obscurs se perdent sous les menthes et les asphodèles.

Mais en errant dans le vaste cimetière herbu qui entoure les ruines, j'ai découvert, resserré entre d'informes débris qui doivent marquer l'emplacement du cloître, un exquis petit jardin quasi à l'état vierge, fleuri de lis, d'œillets et de pavots sauvages, poussés à l'aventure au milieu de fèves folles et de haricots échevelés, des myosotis et des pervenches envahissant un carré de pommes de terre qu'il ne semble pas que personne songe à arracher, de vieux groseilliers enguirlandés de liserons roses et des framboisiers à demi desséchés rongés de pois de senteur, et, accoté à une massive muraille croulante de grès rouge, une maisonnette abandonnée, à pignon pointu, le toit de chaume blond habillé de joubarbes, un escalier de bois pourrissant accroché à la façade biscornue, avec, au-dessus de la porte, le lion d'Écosse sculpté dans la pierre qui s'effrite. Personne, que des pigeons bleus et de sinistres corbeaux fraternisant dans une singulière camaraderie. Pourvu qu'en un accès de zèle utilitaire on ne s'avise pas un de ces jours de ratisser ce coin délicieux, où il fait si bon dans la grande paix radieuse d'un jour d'été, à l'ombre pieuse et sévère de la haute tour dépouillée de ses cloches, fondues pour en faire des canons puritains.

Une promenade de trois quarts de lieue à travers la jolie campagne vallonnée, en prairies humides et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grêles bouquets de bois, paisiblement agreste aujourd'hui, naguère si troublée qu'un seul village voisin ne comptait pas moins de seize *bastels* — et l'on est à Abbotsford. Je supplie les touristes de vouloir bien réfléchir une seconde avant de s'étonner que l'honorable Mrs Maxwell-Scott, belle-sœur de Marmaduke, lord Herries, leur fasse demander à la porte un shilling d'entrée. Au contraire devraient-ils la remercier de les admettre chez elle, car enfin ce n'est pas une obligation, parce qu'on est l'arrière-petite-fille d'un grand homme, de laisser sa maison ouverte aux passants. Et ce serait beaucoup exiger d'elle vraiment, que l'entretien à ses frais d'un gardien uniquement occupé à promener dans sa demeure tous les badauds désireux d'y entrer. Et voyez comme on a le caractère mal fait : il n'est personne qui ne lui mettrait dans la main une pièce blanche : n'est-ce donc pas l'intérêt même du public que la visite soit tarifée?

Ancienne ferme transformée par des additions et des embellissements successifs en un castel de style fantaisiste, vaguement Tudor, aux lignes pittoresquement irrégulières, Abbotsford est entouré de petits jardins à la française avec statues et charmilles, et d'un parc anglais dont Walter Scott se targue d'avoir planté de ses mains tous les arbres, aujourd'hui superbes. Au pied de la grande terrasse gazonnée qui court le long de la façade principale, la large et paisible Tweed roule lentement sur un lit de pierres noires qui donne à ses eaux une teinte sombre commune à presque toutes celles d'Écosse. Ce site riant et joli est de ceux où il fait bon vivre, mais n'a rien qui frappe et qui attire. Cependant, encore écolier, le fils de l'avoué édimbourgeois, s'étant trouvé s'y arrêter par suite d'un accident de chaise de poste, avait dès lors manifesté le désir d'y venir plus tard établir sa demeure.

Le désastre financier dans lequel, à la fin de sa vie, avait sombré la fortune, considérable pour l'époque, acquise par sa plume laborieuse, aurait forcé ses héritiers à aliéner le domaine d'Abbotsford, si une souscription publique n'y avait pourvu en permettant de le constituer en majorat. Il avait fait de sa maison, arrangée avec un goût parfait, un petit musée intime d'histoire nationale. Telle il l'a laissée le jour de sa mort, telle elle est après soixante années, les propriétaires habitant un corps de logis ajouté ultérieurement.

Dans une salle d'aspect féodal, lambrissée de chêne et décorée des armoiries de toutes les familles du Border, une collection d'armes historiques : l'armure dans laquelle Jacques IV fut tué à Flodden, l'épée de Montrose, le fusil de Rob Roy, des claymores jacobites, puis une paire de pistolets ayant appartenu à Napoléon et deux cuirasses françaises ramassées à Waterloo. Le vestibule, orné d'andouillers de cerf, est revêtu d'une ancienne boiserie d'église. A l'entrée est scellée dans le mur la lourde porte bardée de fer qui fermait la *Tolbooth*, l'antique prison d'Édimbourg, dont les énormes clefs figurent aussi dans cette collection curieusement hétéroclite. Parmi les tableaux, dont seul le portrait de Hogarth par lui-même, répétition de sa main de celui de la Galerie Nationale de Londres, a quelque valeur d'art, une tête de Marie Stuart, dessinée deux heures après son exécution, et une miniature du « joli prince Charlie », comme on appelle encore le Prétendant dans les Highlands. Les effigies de Walter Scott ne manquent pas, toutes médiocres, à l'exception de son buste en marbre par Chantrey, admirable tête de penseur imaginatif, respirant la sérénité et la bonté, avec des yeux profonds et doux et ce quelque chose de noble et de fier qu'ont les visages rasés, quand est belle l'âme qu'ils révèlent. Le seul tort de ce buste est qu'on le voit trop en Ecosse, déshonoré par des reproductions en plâtre teinté, en galvanoplastie, en cire, en celluloïd, en similis variés, plus abominables les uns que les autres. C'est le revers de la popularité, comme l'orgue de Barbarie pour les musiciens.

CABINET DE TRAVAIL DE WALTER SCOTT. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE G. W. WILSON, À ABERDEEN.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

JARDINS DE WEST PRINCES STREET (PAGE 318). — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE VALENTINE ET SONS, À DUNDEE.

Dans la bibliothèque, à laquelle est attenant un petit retrait octogone où l'on conserve le moulage du visage de Walter Scott sur son lit de mort, son fauteuil de cuir fort usé est placé devant sa table de travail, d'où l'on croirait qu'il vient de se lever. C'est là que, descendant de bon matin de sa chambre à coucher située au-dessus, avec laquelle il communiquait par un escalier intérieur et une galerie de bois, et y remontant très avant dans la soirée, l'infatigable travailleur laissait courir sa plume d'oie finement taillée sur les feuillets qui, rapidement couverts de caractères serrés et déliés, presque sans ratures, s'amoncelaient avec une rapidité tenant du prodige.

Je ne sais plus quel personnage qui, enfant, avait approché le grand homme, raconte dans ses mémoires l'effroi ressenti un soir à voir, d'une pièce voisine obscure, se refléter dans une glace le mouvement régulier, jamais ralenti, et comme automatique, d'une main allant de gauche à droite et du haut en bas, implacablement occupée à une besogne mystérieuse. Il croyait à quelque maléfice, et lorsqu'on lui avait dit : « C'est Sir Walter qui écrit », son admiration avait été presque aussi superstitieuse que sa terreur.

Pour achever de se représenter l'illustre écrivain tout vif dans l'intimité de la vie quotidienne, on n'a qu'à le revêtir par la pensée des vêtements exposés dans une vitrine, qui sont les derniers qu'il ait portés avant de se mettre au lit pour y mourir : un pantalon large des hanches et étroit de la cheville, à grands carreaux noirs et blancs, un gilet rayé blanc et noir, genre livrée, un habit bleu de France, à larges basques et grands revers, avec de gros boutons d'argent, et un énorme chapeau tromblon en poil de lapin jaunâtre, plus les souliers vernis lacés, le gros jonc à pomme d'or, la tabatière d'écaille, et l'ample cravate de soie noire emmitouflant le cou comme d'un cache-nez.... Disons-nous, pour ne pas tomber dans l'irrévérence, que les ajustements de nos contemporains, dont la laideur n'est sauvée que par l'accoutumance, sembleront aussi saugrenus à nos petits-neveux.

Des quatre abbayes de la Tweed, Melrose et Dryburgh, toutes voisines, plus loin Jedburgh et Kelso, la seconde, assez intéressante par les arcades romanes entrelacées de la maison du chapitre, demeurée intacte, est surtout visitée comme lieu de sépulture de Walter Scott, qui y repose sous un monument fort simple, entre sa femme, son fils, dont nous avons vu à Abbotsford le portrait en brillant uniforme d'officier de hussards, sa fille et son gendre Lockardt, imprimeur, éditeur et écrivain, auteur d'une vie du romancier qui fait autorité en la matière. Les deux autres sont imposantes encore, mais fort délabrées, de quoi, outre les ravages de guerre, est responsable l'incurie pour les monuments anciens du barbare XVIII^e^ siècle.

II

Bien contrariante manie, celle des gens - leur nom est légion -- qui semblent prendre plaisir à refroidir l'ardeur des esprits curieux en disant à propos de tout : « Oh! ce n'est pas à quoi on s'attend. Vous aurez une déception. » On pourrait leur répondre que ne s'attendre à rien est un sûr moyen de n'être pas déçu. Pour ma part, je n'encombre mes bagages d'aucune idée préconçue, favorable ou autrement, et c'est sans doute pourquoi je prends à tout ce qui m'est nouveau un plaisir extrême. Mais il est des personnes timorées qui se laissent influencer par ces paroles décourageantes, et à celles-là je puis dire, sans craindre qu'elles me reprochent de

*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les avoir trompées : « Édimbourg est bien autre chose que ce que vous croyez. Vous pouvez y aller sans être exposées à une déception. »

Tout d'abord la capitale de l'Écosse présente cette particularité peu commune à ses pareilles, qu'au lieu d'y arriver par de tristes faubourgs populeux et populaires, le train, contournant ces laideurs ou les esquivant par des tunnels, vous dépose en plein centre de la ville, précisément à ce que les cicerones appellent « le point de vue ». Un voyageur très pressé pourrait y arriver par l'express du matin et en repartir immédiatement par celui du soir; il n'aurait pas vu la ville, mais il en aurait eu l'impression, et dans cette impression réside peut-être le principal attrait d'Édimbourg.

Deux cités distinctes, l'une dominant l'autre d'une hauteur considérable, séparées par un ravin au fond duquel court la voie ferrée, dont les talus qui se relèvent en pentes fort raides sont boisés, gazonnés et fleuris, et que traverse une majestueuse chaussée artificielle, réunissant ce Pest et ce Bude sans Danube. A l'orient pâle, un énorme rocher surplombant, déjà enveloppé d'ombre, que couronne la masse héroïque du château; au couchant sanglant, une colline escarpée sur laquelle se silhouettent des monuments de fière apparence; entre les deux, une ligne ininterrompue d'édifices noircis par les ans, tours, pignons, flèches et campaniles qui semblent vouloir escalader le ciel. On dirait un décor de féerie, à cette heure vague du crépuscule, où les formes s'évanouissent dans une vapeur blonde, faite de la buée montant du sol échauffé, se mêlant aux fumées rabattues par l'accalmie vespérale. Et à mesure que le jour décline, cette brume légère s'argente doucement, pour passer à un gris fin et translucide, qui va s'épaississant comme par l'effet de rideaux de gaze retombant les uns par-dessus les autres, noyant les plans, estompant les lignes, abolissant les couleurs, pour se dissiper enfin dans le pur et froid bleu lunaire de la nuit. Quelque intérêt qu'offre un séjour à Édimbourg, rien ne vaudra cette première vision de rêve.

Certain Américain venu pour voir Paris s'en retourna très satisfait, sans être sorti de son rocking-chair dans la cour du Grand-Hôtel. Ici un touriste indolent pourrait presque, et à plus juste titre, ne pas bouger de sa fenêtre du *Windsor*, du *Clarendon* ou de tout autre des hôtels situés dans Princes Street. Cette rue merveilleuse, plutôt sorte de terrasse, est bordée d'un seul côté de vastes constructions modernes; de l'autre c'est le jardin public jeté dans le ravin, ancien fond marécageux où, au milieu du siècle dernier,

PANORAMA D'ÉDIMBOURG. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVÉ PAR DEVOS, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE J. PATRICK, À ÉDIMBOURG.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TOMBEAU DE WALTER SCOTT ET VUES DE L'ABBAYE DE MELROSE (PAGE 317). DESSIN DE G. VUILLIER, D'APRÈS SES PHOTOGRAPHIES, GRAVURE DE ROUSSEAU.

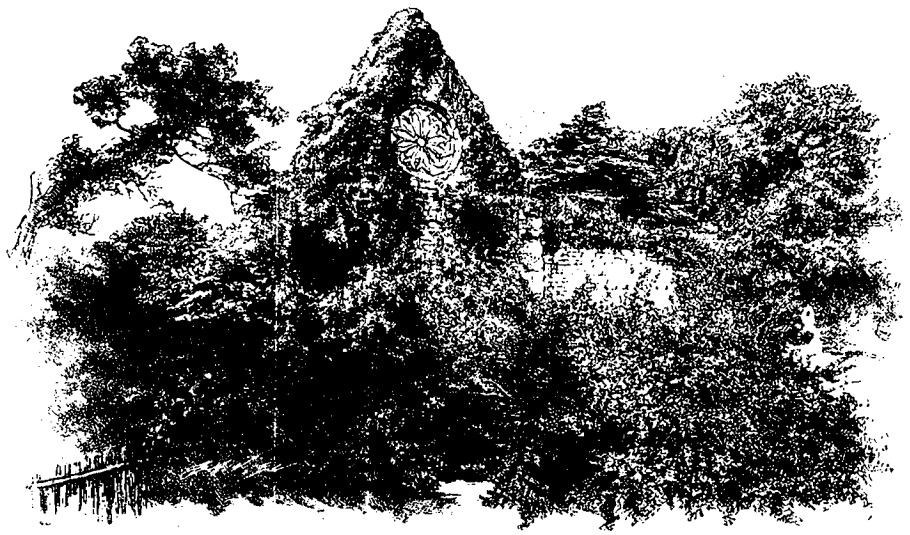
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'arrêtait Édimbourg, alors uniquement constitué par la ville haute, qui se dresse en face. Toute la vie de cette cité intellectuelle, sans grand mouvement extérieur, sans activité industrielle ou commerciale, où l'on flâne plutôt qu'on n'y circule, est concentrée sur cette Agora de « l'Athènes du nord », ainsi qu'elle s'intitule modestement. On y est fort bien en effet, tournant le dos à la ville neuve et basse, celle qu'il est facile et confortable d'habiter, et regardant la vieille ville pittoresque et décorative.

Très régulier, très propre et très banal, l'Édimbourg moderne, aux larges voies silencieuses et désertes, d'aspect provincial, remarquable seulement par l'ampleur et la solidité de ses hautes maisons en pierre de taille à toitures d'ardoises. Tout y est grand, comme à Bologne, mais gris au lieu d'être rouge. De pompeux édifices publics, des clubs majestueux et des banques fastueuses, de style grec ou renaissance italienne généralement assez pur, mais déplacé sous un ciel brouillé. De belles églises toutes neuves, comme la cathédrale épiscopale Sainte-Marie, due à la libéralité de deux sœurs, les misses Walker, et qui leur a coûté près de trois millions; un collège de fort belle architecture gothique, qu'on admirerait davantage s'il avait le prestige de l'âge au lieu de n'être qu'un habile pastiche, et qui est l'œuvre du banquier Fettes, moyennant la bagatelle de près de quatre millions; l'hôpital d'enfants de l'imprimeur Donaldson, qui y a consacré cinq millions, portent témoignage de la munificence des citoyens d'Édimbourg. De nombreuses statues de personnages plus ou moins illustres, celle du roi George IV, érigée à la suite du voyage qui rendit à ce prince, si séduisant quand il voulait s'en donner la peine, sa popularité fort compromise auprès de ses sujets écossais par ses scandaleux démêlés publics avec la reine Caroline, le monument compliqué élevé à la mémoire du prince consort, œuvres d'un sentiment excellent, mais d'un art médiocre, montrent leur loyalisme envers la couronne et leur reconnaissance pour les gloires nationales. Les jardins admirablement tenus de Queen Street font l'éloge de l'édilité; les fort magnifiques squares Charlotte et Saint-André donnent l'impression d'une sérieuse et discrète opulence, d'une vie vertueusement paisible et noblement ordonnée. Mais tout cela est prodigieusement ennuyeux. Aussi bien, ce qu'on en a fait, c'est par devoir : on savait bien que c'est dans la ville haute, à la fois historique et pittoresque, que palpite l'âme d'Édimbourg.

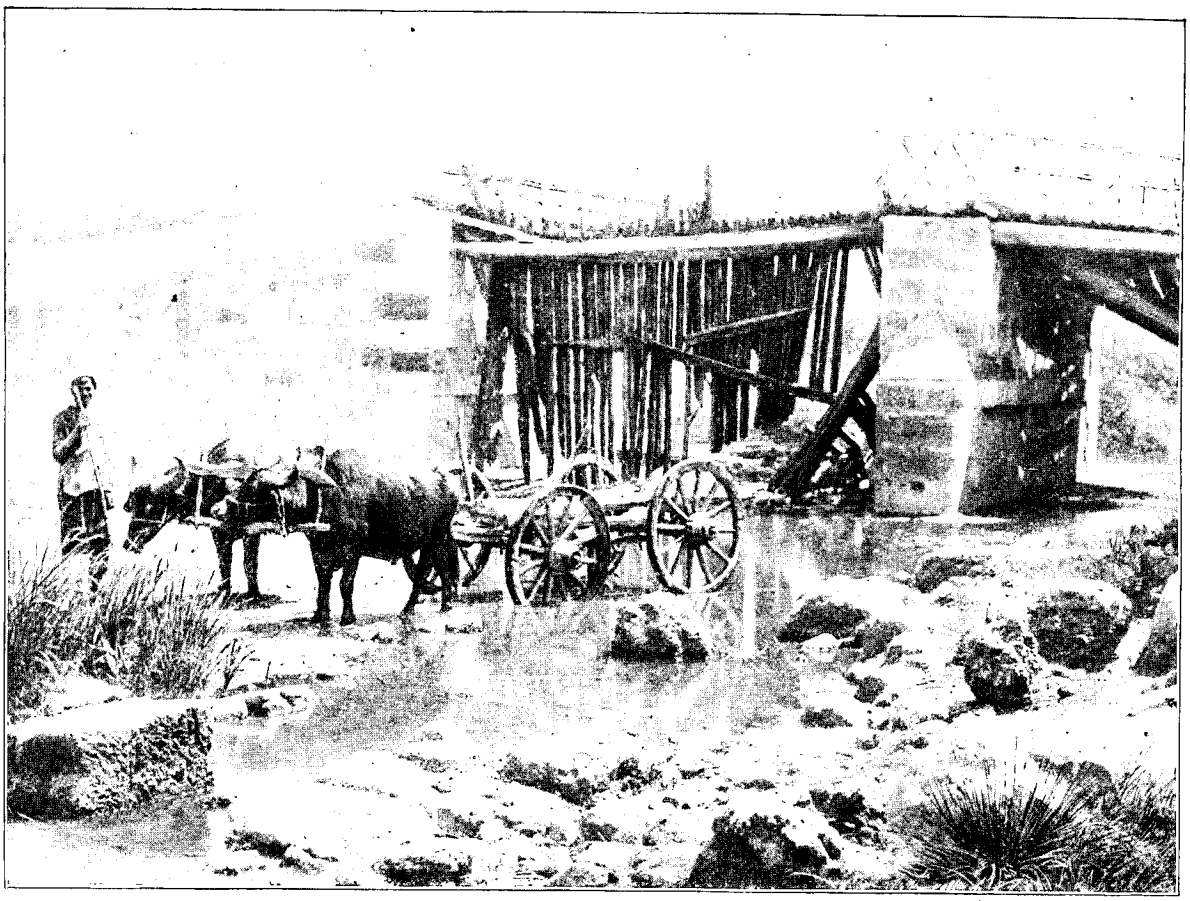
Avant d'y monter, on est arrêté sur le Mound — la chaussée qui enjambe le ravin — par le monument de celui qu'on pourrait appeler « le père de la patrie ». Déjà je n'ose plus écrire son nom, et nous n'en avons pas fini avec lui. Sous un élégant dais en gothique fleuri, sa statue assise, en marbre blanc, à ses côtés son chien favori Maida, type parfait du beau collie écossais à longs poils soyeux, de formes patriciennes, la tête fine et allongée du lévrier. Dans les niches surmontant les arcades, et sur les bas-reliefs du piédestal, sont figurés les personnages caractéristiques et les scènes capitales de son œuvre. L'édicule mesure deux cents pieds de hauteur, et ses sveltes lignes perpendiculaires, en contraste avec la structure classique du Musée d'antiquités et de la Galerie nationale qui leur font comme un contrepoids, accrochent agréablement l'œil au passage. Mais il est là-haut, le véritable monument de Walter Scott, dans cette vieille cité immortalisée par les *Chroniques de la Canongate*, grâce auxquelles nous allons nous y retrouver comme si nous étions déjà venus.

(*A suivre.*) MARIE ANNE DE BOVET.



ABBAYE DE DRYBURGH (PAGE 317). — GRAVURE DE BAZIN, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE G. W. WILSON ET Cie, À ABERDEEN.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



PONT TURC A MAGNÉSIE DU MÉANDRE.

VOYAGE AUX SEPT ÉGLISES DE L'APOCALYPSE[1],

PAR M. L'ABBÉ LE CAMUS.

MAGNÉSIE DU MÉANDRE.

Nous quittons Éphèse ce matin : Après un dernier coup d'œil sur les ruines les plus rapprochées de la station et une nouvelle visite à la porte dite de la Persécution, nous partons pour Balachik, où M. Humann a la bonté de nous attendre.

M. Humann est des provinces rhénanes, c'est-à-dire plus près de la France que de la Prusse, un homme aimable, tout plein de son sujet, enthousiaste parce qu'il a toujours été heureux dans ses recherches, parlant fort bien le français, l'anglais, le grec, le turc et sans doute l'italien, qui est, à Smyrne, une langue courante. Venu en Orient pour rétablir sa santé, aujourd'hui si bien remise qu'il ne compte plus ni avec la fatigue, ni avec les privations, ni avec la fièvre, il fut chargé tout d'abord d'établir des fontaines à Mételin. L'occupation était trop banale pour celui qu'on avait fait ingénieur, mais qui était né archéologue entreprenant et chercheur perspicace. Oui, on naît fouilleur de ruines tout comme poète. De Mételin, où il était fixé, il explora les pays avoisinants, et soupçonna bien vite les trésors artistiques qu'on peut exhumer dans ces terres d'Anatolie, tombeau de la belle civilisation antique. Ainsi à Pergame, en se promenant sur l'acropole, au lendemain d'un violent orage, il remarqua, émergeant du sol raviné par les pluies, des marbres qu'il jugea être les fameux bas-reliefs du grand autel de Zeus. Sans perdre un instant, il adresse un mémoire au ministre des beaux-arts à Berlin pour lui communiquer ses espérances et son désir d'être officiellement chargé d'entreprendre des fouilles au profit de l'Allemagne. Le ministre ne répondit pas. Comme il y a une providence pour les hommes de bonne volonté non moins que pour les malheureux, ce ministre muet perdit son portefeuille, et il arriva, ce qui est dans l'ordre voulu, qu'un successeur le ramassa. Ce successeur voulut signaler son avènement par une bonne œuvre. Il mit au hasard la main dans ces casiers où les hommes de bureau, à leurs heures d'énervement, jettent

1. *Suite. Voyez tome Ier, p.* 249. 261. 273 *et* 285.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pêle-mêle aux gémonies les élucubrations des fous et les révélations des hommes de génie, et en retira le mémoire de M. Humann. Son Excellence écrivit donc à l'ingénieur : « Faites vos fouilles, voici de l'argent de Berlin et un firman de Constantinople. Nous verrons ce que vous en retirerez. »

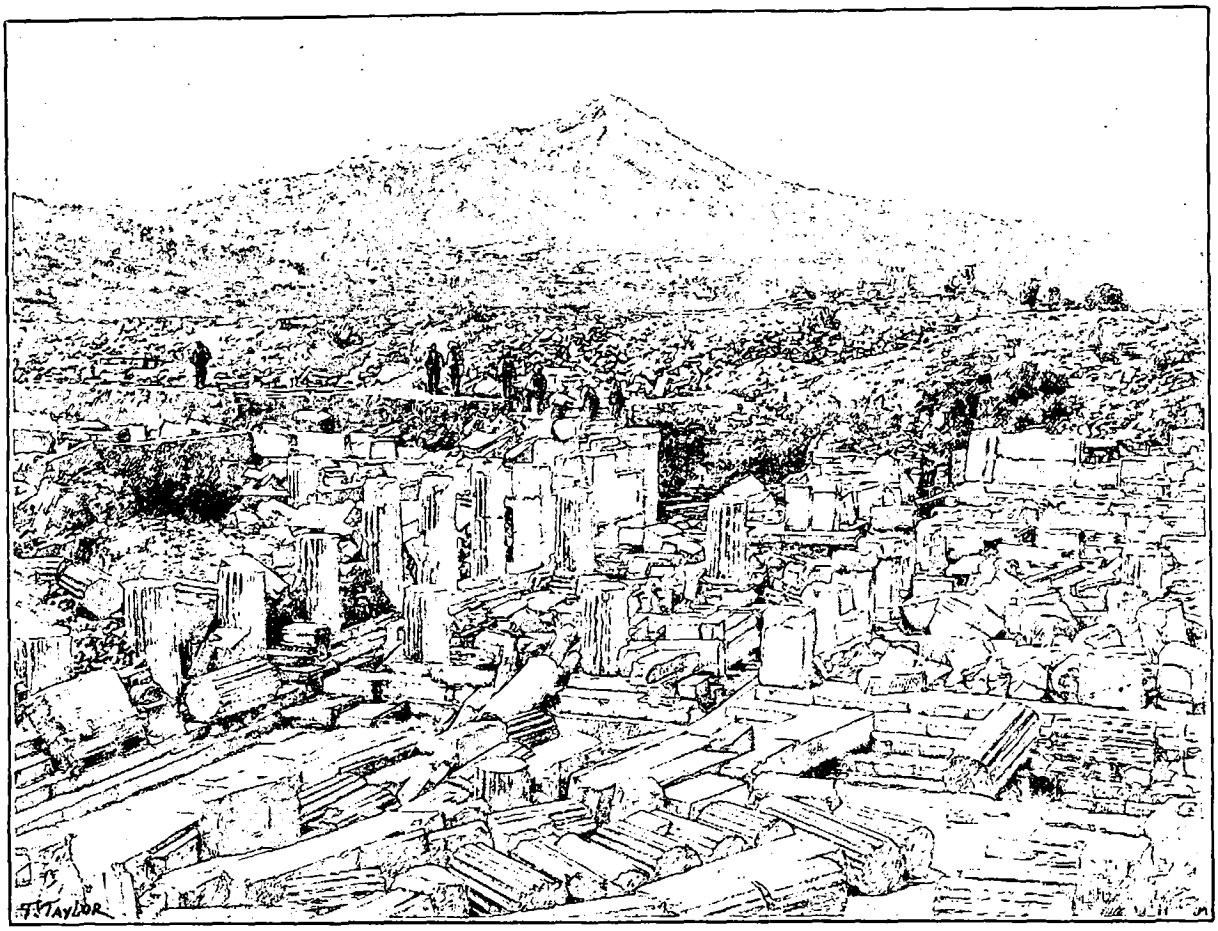
Ce qu'il en retira fut merveilleux, comme nous le constaterons dans la suite de ce voyage. En retour des trésors archéologiques qu'il expédia en Allemagne, on lui envoya, avec le titre de directeur du Musée Royal de Berlin, en résidence ordinaire à Smyrne, l'ordre d'exhumer, à Magnésie du Méandre, le fameux temple d'Artémis Leucophryne. C'est là que nous venons le voir. Son succès n'est pas moindre ici qu'à Pergame. Cent cinquante caisses énormes, encombrant les abords de la gare de Balachik, nous le disent éloquemment. Elles renferment des statues, des bas-reliefs, des chapiteaux, des frises, qui vont être exportés moitié à Berlin, moitié à Constantinople. Le sultan s'est ravisé depuis quelque temps, et il ne permet de remuer les ruines de son empire qu'à la condition d'avoir la moitié des trouvailles pour son musée impérial. Voilà pourquoi nous rencontrons ici, en compagnie de M. Humann, Hali Edhem, frère du conservateur du musée ottoman, arrivé pour surveiller le partage. C'est un jeune Turc d'une éducation absolument européenne. Docteur en philosophie, et fort au courant de toutes choses, il parle le français comme un Parisien, et l'allemand comme un étudiant de Berlin, où il a conquis ses grades universitaires. Difficilement on lui fera accepter la mauvaise part dans le butin. Un neveu du grand vizir l'accompagne pour constater, sans doute, que tout s'est passé selon la justice.

Disons cependant, pour la consolation des touristes, que, sans avoir vu le contenu des fameuses caisses, ce qu'on laisse ici à jour est très probablement plus intéressant encore que ce qu'on emporte. M. Humann nous en fait les honneurs avec l'éloquence d'un homme satisfait. Je ne déflorerai pas ce qu'il a le droit d'exposer le premier au public, puisqu'il a eu le mérite de le découvrir, mais nous pouvons déclarer que l'agora, mise à jour par ses travailleurs, est, avec ses dépendances, ce que nous avons vu de plus complet et de mieux conservé depuis que nous voyageons.

Au point où nous dépose le train de Sokhia, nous nous trouvons presque au levant de Magnésie. D'ici, les murs de l'ancienne ville, à moitié détruits, mais visibles dans tout leur circuit, produisent un effet grandiose. Ils sont en blocs de bel appareil et remontent à la bonne époque des constructions grecques. La ville, bâtie d'abord sur les flancs du mont Thorax, descendit peu à peu dans la plaine, où nous devons chercher ses principaux monuments : le temple d'Artémis Leucophryne, l'agora et quelques édifices de la période romaine. Seulement la plaine, envahie par les eaux thermales descendant de la montagne de Gumuch, et les débordements d'un petit lac près duquel meurent de la fièvre quelques familles de Tcherkesses, est depuis longtemps devenue un véritable marais. A la saison où nous sommes, on n'aborde encore les ruines du fameux temple d'Artémis qu'en sautillant, comme on peut, à travers les marbres émergeant de l'eau. Les petites mares ainsi franchies, on arrive devant un amoncellement prodigieux de blocs carrés, de rondelles énormes, de chapiteaux ravissants. Tout d'abord il est difficile de s'y reconnaître, mais de la plate-forme du temple, où les murs de la cella sont en partie debout, M. Humann, qui nous voit d'ailleurs très avides de l'entendre, se met à nous faire l'historique du monument et l'appréciation raisonnée de l'œuvre d'Hermogène. Il nous révèle jusqu'aux petites tricheries imaginées par l'architecte, qui voulut mettre à profit, dans la reconstruction de l'édifice, ce qui était resté du temple antérieur brûlé par les Perses, au temps de Xerxès. Les crampons de fer qu'il établit dans les dalles de marbre n'ont pas supprimé les entailles de ceux qui les avaient précédés, et l'on peut voir ainsi dans quelles conditions habilement modifiées le second temple remplaça le premier. Les colonnes cannelées et formées chacune de quatre ou cinq blocs de marbre du Pactyas se sont couchées un jour majestueusement sur le sol, les unes brisant le parvis et s'enfonçant dans la terre, les autres se heurtant aux premières et se disjoignant violemment. Des joncs poussent à travers les interstices que laissent ces débris épars, et des grenouilles nombreuses boivent le soleil sur les marbres blancs que la main des pillards a respectés. On nous fait admirer le style très pur des chapiteaux ioniques, et l'exquise variété des ornements qui règne dans les détails. Comme presque toutes les bases, faites d'un seul bloc avec le tore orné de feuilles, sont en place, il est aisé de reconstituer les dispositions de ce temple qui, après celui d'Ephèse, était, au dire de Vitruve, le plus beau de toute l'Asie. Les hommes de la partie le qualifient d'octostyle, périptère et pseudo-diptère, ce qui veut dire qu'il avait huit colonnes sur la façade de devant, autant sur celle de derrière, et quinze sur les côtés en une seule rangée, bien qu'il y eût l'espacement nécessaire entre le mur du naos et les colonnes extérieures pour en placer une seconde. De là le mot de faussement diptère. M. Humann nous fait observer les différences voulues par Hermogène dans les entre-colonnements. Elles étaient motivées par les proportions mêmes de la cella. Ainsi, tandis que la première et la dernière colonne s'alignaient avec celles du portique latéral, la seconde et l'avant-dernière se dressaient dans l'axe du ptéroma, la troisième et la sixième dans l'axe des antes, et enfin les deux du milieu, correspondant aux deux établies entre les antes, étaient les plus largement espacées. Tout cela, dit Strabon[1], cadrait à merveille. Comme les pierres de l'entablement étaient reliées avec des crampons de fer scellés en plomb, il arriva que, renversée par un violent tremblement de terre, la masse entière tomba sans

1. Strabon, XIV, 1, 40.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



VUE GÉNÉRALE DES RUINES DE MAGNÉSIE. — DESSIN DE TAYLOR.

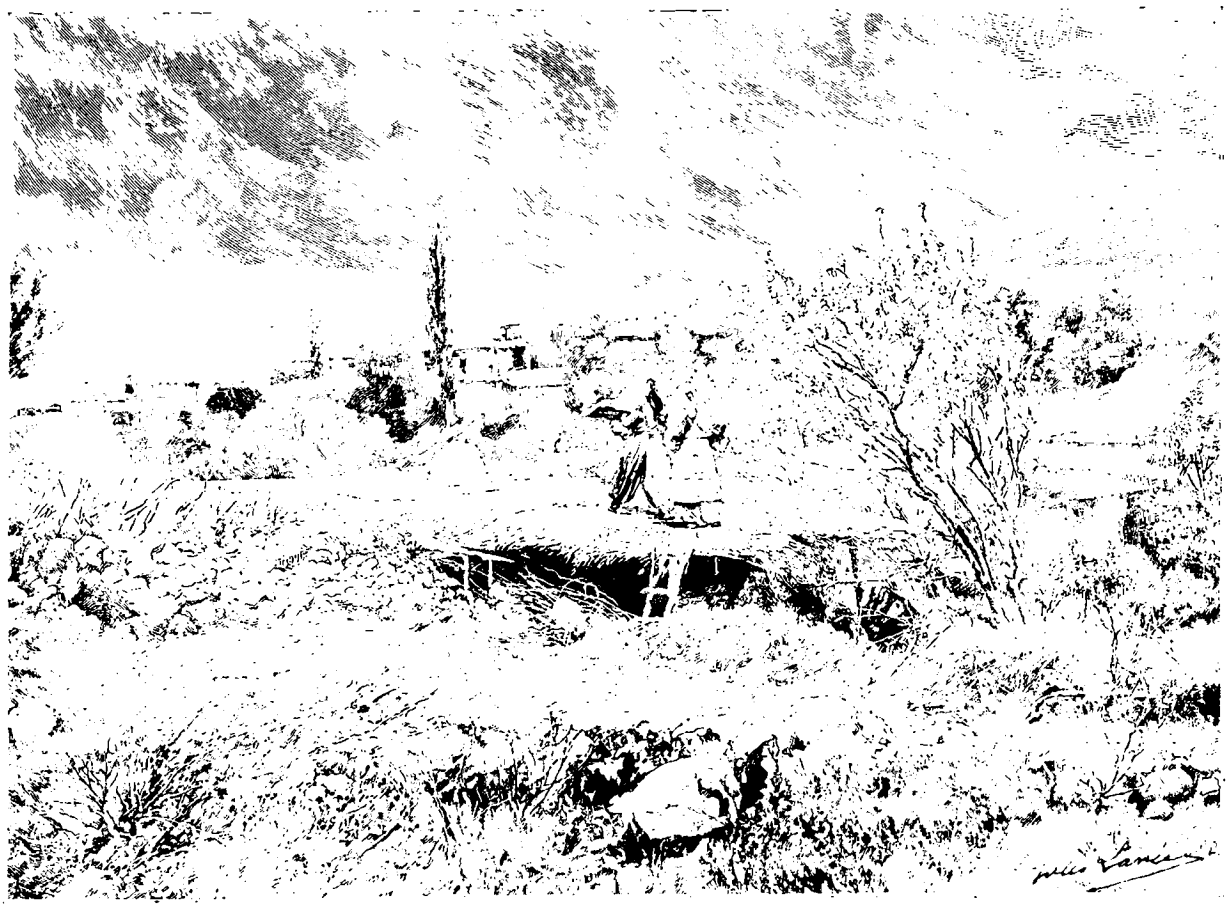
se disjoindre. Quand Texier visita ces magnifiques ruines, il n'eut qu'à prendre ce qui couvrait le sol pour orner une de nos plus belles salles du Louvre, dite salle de Magnésie du Méandre. Qui n'a admiré ces splendides bas-reliefs où l'artiste, avec une hardiesse et une vérité de mouvement merveilleuses, avait représenté, sur le fronton d'entrée et dans les deux faces latérales, le combat des Athéniens contre les Amazones! M. Humann a raison de dire en nous montrant ces ruines : « C'est beau, mais vous avez enlevé le plus précieux. »

Le temple n'occupait pas exactement le milieu du téménos irrégulier qui l'entoure. Il était précédé, du côté de l'agora, par une grande construction quadrangulaire dont les soubassements subsistent encore. Faut-il y voir les restes d'un autel monumental destiné aux sacrifices? M. Humann, hanté par le souvenir de celui de Zeus à Pergame, est disposé à le croire. Peut-être n'y eut-il ici qu'un temple de petites dimensions, voué soit à Rome, soit à César, comme celui qui était près du Parthénon à l'acropole d'Athènes. Quoi qu'il en soit, l'édifice masquait presque la porte de communication avec l'agora.

Cette place publique, qu'une équipe de cinquante hommes achève de déblayer, et qui demeurera certainement la perle des fouilles de Magnésie, un Français, Huyot, en 1820, l'avait devinée. Le vaste quadrilatère, dont les murs affleuraient à la couche épaisse de vase amoncelée par les siècles, ne pouvait être, selon lui, que l'agora, orientée du nord-est au sud-ouest. Il entrevoyait même les traces des propylées qui y donnaient accès. Mais ses indications, semées dans trois volumes où il a tracé le plan d'ensemble et les dessins particuliers du stade, du théâtre, du gymnase et des thermes de Magnésie, allèrent dormir aux manuscrits de notre Bibliothèque Nationale, sans que personne songeât à mettre à profit de si précieuses indications.

Au reste, avait-il soupçonné que l'agora était là, complète, avec ses colonnades de marbre blanc, ses inscriptions, ses bassins, ses fontaines? Ce n'est pas probable, et M. Humann a été bien inspiré en se déterminant à voir toutes choses de plus près. Il a exhumé une ruine aussi vivante, aussi merveilleusement conservée que le forum de Pompéi ou de Timgat en Algérie. Groupez autour de ces colonnes quelques Grecs vêtus à l'antique, et vous vous croirez au temps où, sous ces portiques, se promenaient Scipion l'Asiatique, Alexandre, ou même Thémistocle. Du monument élevé à celui-ci sur l'agora, M. Humann n'a rien trouvé. C'est assez surprenant, car les données historiques sont assez précises à ce sujet. Thémistocle, fuyant son ingrate patrie, s'était retiré auprès de l'orgueilleux roi des Perses qu'il avait vaincu, et le barbare, touché de sa confiance, lui avait fait un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



FEMMES TURQUES SUR LE TOIT DE LEUR MAISON. — GRAVURE DE ROMAGNOL.

généreux accueil. Afin de lui rendre l'exil moins cruel, Xerxès créa, dans la plaine du Méandre, une sorte de satrapie dont Magnésie fut la capitale, et l'en institua gouverneur. La femme ou la fille de Thémistocle a été ici même, prêtresse du temple de Leucophryne. Mais les faveurs des rois sont des lettres de change qu'il faut payer à échéance. Un jour, Xerxès demanda à Thémistocle d'aller se battre pour lui contre les Athéniens. C'était réclamer le seul témoignage de reconnaissance que le grand général ne pouvait lui accorder. Thémistocle, réduit à la dure alternative de déplaire à son bienfaiteur ou de lever la main contre sa patrie, s'empoisonna. Les Magnésiens se sentirent pris d'un souverain respect pour l'homme qui était ainsi fièrement sorti de la vie plutôt que de trahir sa patrie ou de manquer à la reconnaissance, et ils l'ensevelirent dans l'agora, où longtemps sa statue demeura debout[1]. Pausanias dit que les Athéniens réclamèrent plus tard ses restes. C'est peut-être ce qui a détourné M. Humann de chercher plus obstinément la place de ce tombeau.

Sous les portiques nous voyons gravées les réponses très intéressantes des diverses cités d'Asie que la municipalité de Magnésie avait invitées à venir remercier Artémis Leucophryne d'un prodige accompli en faveur de quelque dévot personnage. C'est vers l'an 353 avant J.-C. que dut avoir lieu cette grande manifestation religieuse. Chaque ville ayant répondu dans son dialecte, la série des lettres promet d'être utile à la philologie, car elles abondent en indications très instructives sur certaines formes idiomatiques de la langue grecque.

Il ne nous déplaît pas de faire halte un moment auprès de l'équipe des travailleurs qui, stimulés par notre présence, luttent d'ardeur et voudraient découvrir quelque chose d'intéressant. Chaque coup de pioche éveille une émotion et une espérance, au moins pour nous qui sommes novices. A l'extrémité sud-ouest de l'agora, M. Humann a mis à jour une belle fontaine de marbre blanc et une série d'édifices à destination incertaine.

Le gymnase romain qui se dresse un peu plus loin, vers le couchant, est l'édifice qui a le mieux résisté aux tremblements de terre et à l'injure du temps. La salle centrale y avait été construite dans de vastes et belles proportions. Mais ceci n'offre plus l'intérêt des ruines de tout à l'heure.

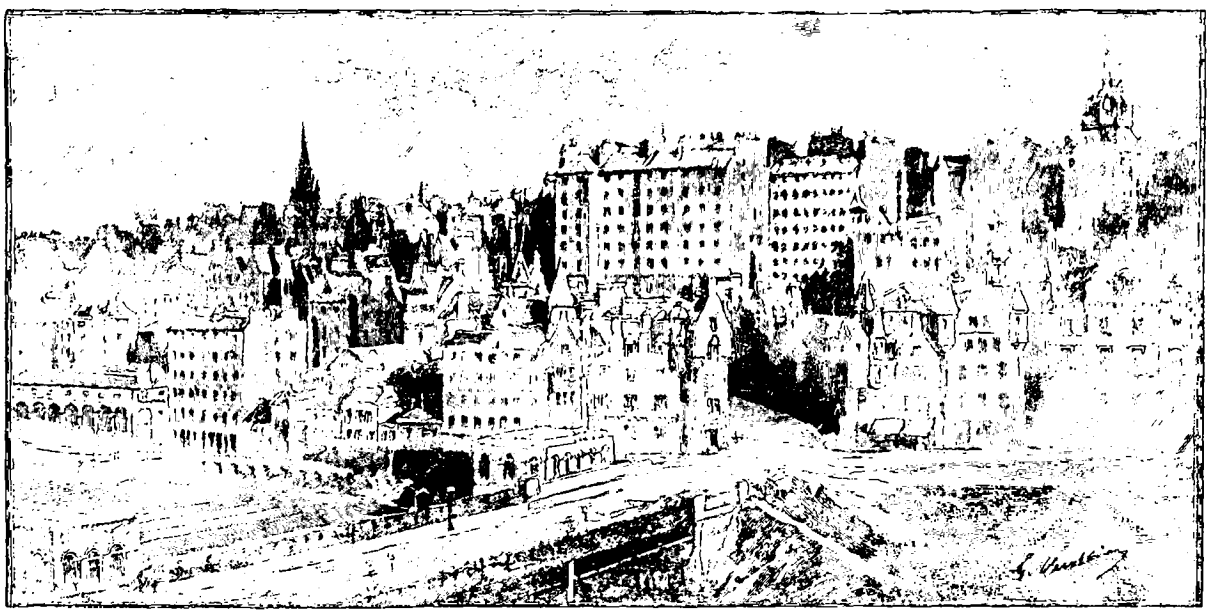
1. PLUTARQUE, *Vie* 32 ; CORNÉLIUS NÉPOS, *Thémist.*, 10.

(*A suivre.*)

Abbé LE CAMUS.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LE VIEIL ÉDIMBOURG. - DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVÉ PAR ROMAGNOL, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE D'A. INGLIS, À ÉDIMBOURG

EN ÉCOSSE[1],

PAR MARIE ANNE DE BOVET

III

UN « PIPER ». — GRAVURE DE DEVOS, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE D'A. INGLIS, À ÉDIMBOURG.

Le vieil Édimbourg consiste en deux voies parallèles, qui sur une longueur d'une demi-lieue descendent du château au palais de Holyrood, jointes par des rues et ruelles, passages et venelles transversales dégringolant d'un côté vers la ville basse, de l'autre formant un quartier inextricable, raviné et houleux comme une mer démontée, qui va s'abaissant vers de grandes prairies transformées en parc public, l'ancien champ de bataille où Guy, comte de Namur, allié d'Édouard III d'Angleterre, fut mis en déroute par l'armée nationale du comte de Moray. L'une de ces grandes artères porte successivement les noms de Lawnmarket, corruption de « marché aux toiles », High Street, qui dans tous les pays britanniques équivaut à notre « grand'rue », et Canongate, « porte des chanoines ». L'autre est d'abord South Canongate, puis Cowgate, « porte aux vaches », et Grassmarket, « marché aux herbes ». En descendant par l'une et en remontant par l'autre, avec des excursions dans les voies latérales, où l'on s'égarera infailliblement, on aura une idée juste et complète de l'antique cité. Mais comme il faut bien se garder de faire en voiture cette promenade, on ne saurait espérer s'en tirer d'une seule haleine.

Pas n'est besoin d'être grand étymologiste pour comprendre que le nom de la capitale de l'Écosse — qui souvent est écrit comme il se prononce : Edinbro' — signifie « bourg d'Edwin ». Ce premier roi chrétien des Northumbriens, dont les possessions s'étendaient jusqu'au Forth, avait établi ici vers l'an 630 une station militaire, à l'ombre protectrice de laquelle se forma et se développa une ville saxonne, que trois siècles plus tard seulement le roi Macduff conquit pour ses États. C'est donc la colline du château qui a été l'œuf de la grande cité. Pendant longtemps cet énorme bloc de granit noir, qui de trois côtés se dresse à pic au-dessus de la plaine à une hauteur de cent cinquante mètres, a constitué une position inexpugnable, ce qui n'a pas empêché la citadelle d'être souvent prise et reprise, par trahison ou par ruse, livrée aux Anglais ou disputée entre les partis.

De l'ancien château fort il ne reste que quelques fragments. Aujourd'hui c'est une agglomération irrégulière et massive de bâtiments sans caractère, bien appropriés à leur rôle de casernes, mais d'aspect imposant et rébarbatif entre les épais remparts où se rouillent de pacifiques canons et où, d'en bas, les sentinelles en habit rouge

1. *Suite. Voyez tome I^er^, p.* 313.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

semblent de gros géraniums sur un mur. Il renferme pourtant le plus ancien des monuments de la ville. C'est, contre la batterie haute, une minuscule église romane de quinze mètres de long sur trois de large, que l'on croit avoir été érigée vers l'an 1100 par le roi David Ier, à la mémoire de sa mère la grande reine Marguerite, morte dans le château du chagrin que lui causa la perte de son mari, tué au cours d'une expédition en Angleterre. Après avoir été longtemps utilisée comme magasin à poudre, cette chapelle a été restaurée et sert aujourd'hui au baptême des enfants de la garnison, ce qui n'est pas une sinécure, car Tommy Atkins — équivalent anglais de Dumanet — met largement à profit la faculté qui lui est accordée de faire souche. L'hôpital militaire est installé dans ce qui subsiste du palais royal, où ont siégé les derniers parlements écossais. C'est un édifice sans intérêt architectural, qui, au point de vue historique, possède celui d'avoir été le lieu de naissance du roi Jacques VI. On a conservé intacte la petite chambre où, le 19 juin 1566, Marie Stuart mit au monde le prince qui, instrument inconscient des dissensions civiles et des passions religieuses, devait détrôner sa mère avant d'être sorti de ses langes.

Les personnes qui tiennent absolument à voir des choses déterminées et cataloguées entrent dans une casemate où sont exposés les emblèmes royaux d'Écosse. Les simples flâneurs préfèrent rester sur l'esplanade, à regarder les beaux soldats en kilt de tartan vert et bleu, bas quadrillés rouges et blancs roulés au-dessous du genou nu, avec la guêtre de toile montant au-dessus de la cheville, veste écarlate à pans tailladés passepoilés de jaune, collet et parements jonquille, le bonnet bleu à broche d'argent en guise de cocarde penché de trois quarts sur l'oreille droite, qui manœuvrent au son aigu et nasillard de ces bucoliques *bagpipes*, en gaélique *pibrochs*, chalumeaux héroïques qui ont souvent mené la charge victorieuse depuis Bannockburn jusqu'à Waterloo. La débonnaire forteresse est largement accessible au public, et les badauds édimbourgeois y montent volontiers à l'heure de la parade. Ferai-je l'aveu d'une faiblesse partagée sans doute par les bonnes d'enfants des villes de garnison qu'ils ornent de leur belle prestance? J'aime ces Highlanders pour leur amusant costume, si martial malgré des détails curieusement féminins : le jupon plissé, qui leur dégage l'allure, les jarretières de laine rouge à bouts tombants, avec, enfoncé dans le bas droit, le *skean dhu*, court poignard à fourreau de cuir et manche plat de bois noir, qui n'est pas d'ordonnance, mais dont aucun ne manque de conserver la tradition nationale. Non que tous soient natifs d'Écosse. Sans doute on voit parmi eux de ces grands diables roux aux cheveux d'incendie, la peau, très blanche sous le hâle, semée de taches de son, de longs bras musculeux d'hercule, des jambes sèches et nerveuses de lévrier, les traits osseux taillés à coups de serpe, mâchoire volontaire, front têtu, œil bleu de lin au regard naïf, l'air à la fois bon enfant et rageur, que tout cela dit Celtes calédoniens pur sang et fils des clans des Hautes-Terres. Toutefois ces régiments comptent dans leurs rangs plus de John Bull et de Paddy que de Donald — nom générique de l'Écossais comme ceux-là de l'Irlandais et de l'Anglais. Mais, autant que la discipline, l'esprit de corps « fait la force principale des armées », et les cockneys enrôlés sous les couleurs des Highlanders maintiennent la réputation de ces fantassins merveilleux d'endurance à la marche et de solidité au feu, des murs à la défense, à l'attaque des chats sauvages.

Comme dans toutes les cités anciennes, le quartier aujourd'hui populaire était autrefois celui habité par les grands. Mais les guerres civiles, les incendies, les « embellissements » surtout, mot abhorré des chercheurs de pittoresque, ont peu à peu fait disparaître toutes ces demeures de l'aristocratie édimbourgeoise, dans chacune desquelles vivait un souvenir. Les rares qui subsistent, déchues et avilies par des utilisations vulgaires, sont transformées et déformées au point de n'être plus distinguables. Cependant le climat de « la Vieille Enfumée » conserve à la ville haute son caractère et son uniformité, en noircissant très rapidement les bâtiments neufs, que la plupart des architectes ont le bon goût de construire dans le style ancien. Qui donc se douterait, par exemple, que le Victoria Hall, coiffé d'une tour haute de 80 mètres et qui sert aux assemblées générales de l'église presbytérienne établie, est du gothique de 1844? Et l'on regrette moins la disparition du palais de la reine régente Marie de Lorraine, mère de Marie Stuart, à le voir remplacé par un édifice analogue, destiné à un usage similaire pour l'église libre de même dénomination. Les simples maisons à locataires et à magasins se donnent aussi des airs moyen-âgeux qui, dans ces rues étroites et sombres, et lorsqu'elles sont culottées par quelques hivers de brouillard et de fumée, font quasiment illusion sur leur âge. De plus la pierre de taille employée ici est de teinte fort sombre, et crépissage et stuccage y sont inconnus. Tout cela fait que la ville haute d'Édimbourg est d'aspect fort caduc, car s'il n'y existe que peu de bâtiments très vieux, il n'en est quasiment pas de très jeunes, et encore ceux-ci n'en ont-ils pas la mine.

Je n'ignore point ce que cette manie des vieilles pierres paraît puérile aux esprits positifs, qui veulent bien pardonner la vétusté en faveur de la beauté intrinsèque, mais qui n'admettent pas qu'elle en puisse tenir lieu. En effet, ce n'est pas de la beauté que l'âge donne à un édifice, c'est une âme. Pour moi, les lieux où d'autres humains ont pensé et agi, aimé, joui et souffert, ont comme une vie propre, une sorte de vie morale dont s'augmente l'intensité de la mienne. Il me semble que les esprits des morts y respirent avec moi. Admirables vraiment, les gens qui s'imaginent que le monde a commencé avec eux, et qui témoignent aux générations qui les ont engendrés cette condescendance protectrice et dédaigneuse qu'on a pour sa nourrice. Ou les hygiénistes nous en donnent à garder, ou nous sommes bien dégénérés depuis seulement une centaine d'années.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A voir les lieux sombres et étouffés où nos grands-parents vivaient, robustes comme des chênes, jusqu'à des âges bibliques, on se demande ce que vaut la théorie du cube d'air. Il ne reste à Édimbourg que quelques-unes de ces maisons à douze et quatorze étages qui formaient des rues où jamais ne descendait le soleil. La tradition pourtant de bâtir en hauteur a été conservée par l'impossibilité de s'étendre en superficie, sur ces crêtes ou dans ces sillons dont est escarpée et ravinée la vieille ville, et la corporation, c'est-à-dire la municipalité, y occupe des bâtiments qui s'élèvent jusqu'à neuf étages. Beaucoup aussi ont disparu, de ces *wynds* et de ces *closes*, passages et impasses tortueux et obscurs, où, à voir aujourd'hui grouiller une population misérable qui les englue de sa crasse, on a peine à croire qu'au siècle dernier vivaient noblement des gens de nom et de fortune. Celui où naquit Walter Scott le 15 août 1771, a été détruit il y a une vingtaine d'années, et l'on ne montre plus à Édimbourg que la maison de la nouvelle ville qui pendant vingt-six ans fut sa demeure d'hiver.

Il est curieux de pénétrer dans la cour du Cheval-Blanc, du nom de l'hôtellerie, demeurée en parfait état, qui au XVII^e^ siècle était le point de départ et d'arrivée du service de messageries entre les capitales des deux royaumes. Les voyageurs de distinction y prenaient gîte, et elle m'a rappelé l'*albergo dell' Orso* à Rome, mauvaise auberge de rouliers aujourd'hui, où l'on montre la chambre n° 6 comme celle qu'a occupée Montaigne lors de son séjour dans la Ville Éternelle. Je devrais parler au passé, car une édilité trop préoccupée d'assainissement l'a fait, me dit-on, récemment démolir. Nos pères n'étaient pas plus bêtes que nous, ni plus malheureux sans doute, mais ils n'avaient pas en matière de confort nos exigences évidemment déraisonnables. D'autre part ils s'habillaient de soie et de velours, et, comparés à certains de leurs luxes, il est des côtés de nos existences embourgeoisées qui leur paraîtraient ridiculement mesquins. Si l'on y regarde de près, on trouve que les choses s'équilibrent toujours sensiblement.

Les très pauvres habitants du *White Horse Close* n'en sont pas plus fiers, et ils doivent s'étonner fort que des *ladies* et des *gentlemen* se dérangent pour visiter leur triste cour humide et ténébreuse, où l'on se demande comment peuvent sécher les loques accrochées à cet effet aux rampes des escaliers de bois extérieurs, et qui d'ailleurs ne manque pas de caractère, avec ses corps de logis en saillie, à pignons étroits, ses hautes cheminées, ses petites fenêtres d'un joli style, ses basses portes bâtardes, ses pavés pointus où picorent des poules maigres et où des lapins étiques se pelotonnent dans la raie de soleil qui filtre pour un instant dans ce puits.

Et toujours flânant, on en découvre d'autres, de ces coins étranges où le commis-voyageur voit des cassines à jeter bas et l'artiste de jolies eaux-fortes : un perron rompu du plus pur dix-septième, une porte Renaissance au fronton décoré d'armoiries qui s'effacent, une fenêtre gothique à croisillons sculptés, un fragment de rampe de fer forgé de dessin rococo, un très ancien escalier à vis s'ouvrant directement sur le modeste trottoir d'asphalte, une baroque façade en surplomb qu'ornent de naïves inscriptions dorées en anglais archaïque et en latin macaronique.

Deux de ces vieilles maisons ont leur histoire, ce qui leur a valu d'être entretenues et respectées. Celle de John Knox, où il mourut, est un type intéressant de l'architecture civile en Écosse au XVI^e^ siècle : basse, massive, irrégulière, toute en saillants et en rentrants, l'escalier extérieur, les chambres petites et mal éclairées, boisées en chêne noir, morose et sinistre demeure uniquement ornée d'une rude figure de Moïse recevant la loi sur le mont Sinaï, avec, courant sur une sorte de frise à hauteur de l'étage, cette inscription en caractères gothiques très espacés : « Aimez Dieu par-dessus tout et votre prochain comme vous-même ». A-t-il mis ses actes d'accord avec la parole divine, le farouche réformateur dont les accents enflammés ruèrent un peuple à une révolution religieuse, la plus furieuse et la plus implacable de toutes, qui fut l'auteur premier des maux de l'infortunée Marie Stuart, en déchaînant sur sa tête charmante les haines au nom de la vertu, qui ne craignit pas d'insulter publiquement une reine et une femme, lorsqu'il prêcha en sa présence contre les impuretés du papisme et les désordres de la cour? Le Dieu de paix et d'amour aura sondé son cœur et sans doute l'aura trouvé sincère, mais je me plais à croire qu'il l'aura jugé égaré.

Moray House aussi est un des chaînons tragiques de l'histoire d'Écosse. Transformée en école normale sans que son aspect extérieur en ait souffert, cette élégante demeure patricienne du commencement du XVII^e^ siècle, dont la façade triangulaire est décorée, avec un profond dédain de la symétrie, d'initiales entrelacées et des lions rampants de la noble maison de Home, a servi de quartier général à Cromwell les deux fois où il vint à Édimbourg broyer dans sa main de fer le royalisme persistant des anciens sujets des Stuarts. Au-dessus de la porte flanquée de deux singuliers clochetons, un lourd balcon à balustrade de pierre ajourée règne devant la large fenêtre unique en forme de baie. C'est là qu'un jour de l'année 1650, Archibald le Louche, premier marquis d'Argyll, qui assistait à un mariage célébré dans cette maison, se plaça avec toute la noce pour voir passer, lié sur une charrette, l'héroïque marquis de Montrose, son irréconciliable ennemi, conduit au gibet pour être ensuite coupé en quartiers.

La Restauration se montra plus courtoise que la République. Quand dix ans plus tard ce fut le tour de la noble Tête-Ronde de payer sa dette de sang, le supplice infâme lui fut épargné et on le décapita poliment, au moyen d'une sorte de guillotine dite « la Vierge », qui en 1581 avait rempli le même office auprès du régent Morton.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

IV

Tout le monde a lu Walter Scott, mais peu de personnes dans l'original, et c'est regrettable, car comment se fier à la fidélité d'interprètes qui traduisent « le Cœur de Midlothian » par « la Prison d'Édimbourg »? Pour travestir, et aussi platement, ce joli titre de roman, ils ont eu l'excuse, mais elle est mauvaise, qu'il leur aurait fallu l'expliquer. Par une de ces bizarreries qu'en ce pays de traditions nul ne s'inquiète de régulariser, le comté d'Édimbourg est également connu sous le nom de comté de Lothian, subdivisé en *East*, *West* et *Mid-Lothian*, ce district central comprenant la capitale et sa banlieue. On comprend le sens du petit nom d'amitié donné par les Édimbourgeois à la geôle située en plein cœur de la ville, qui est le théâtre de la première scène du célèbre roman.

Scène historique d'ailleurs, habilement amalgamée avec l'histoire fictive de la douce Effie Deane, accusée d'un infanticide dont elle est innocente. Cette année 1736, le peuple ameuté envahit la prison pour en arracher le capitaine de la garde municipale, convaincu d'avoir commandé le feu sans sommations préliminaires sur une foule qu'il croyait vouloir empêcher l'exécution d'un contrebandier, et le pendit haut et court à l'enseigne la plus voisine. Ce n'est pas d'aujourd'hui, on le voit, qu'il est question des « brutalités de la police ».

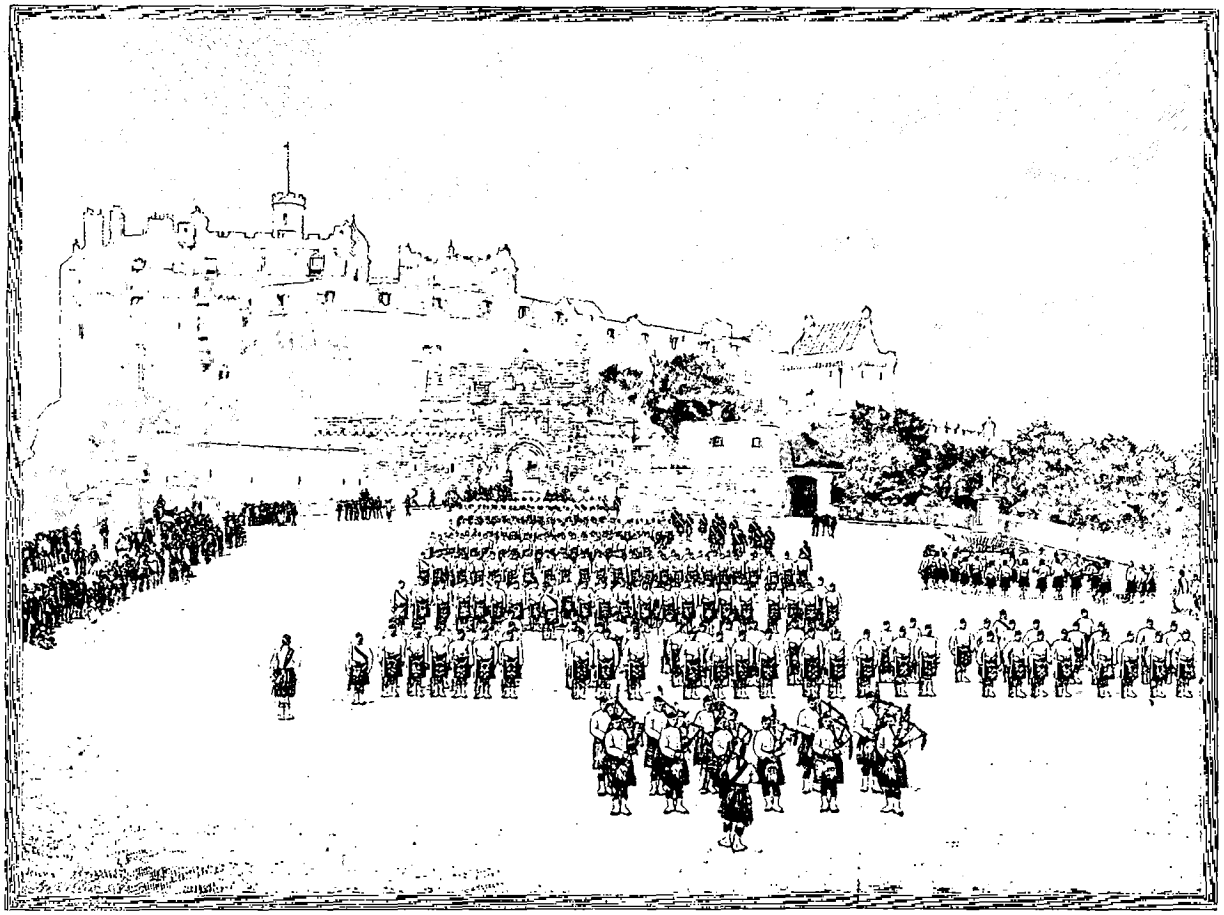
Cette rude et massive bastille, dont une partie servait de palais de justice et sur les créneaux de laquelle ont été exposées bien des têtes illustres, était singulièrement située au milieu de la chaussée qu'elle barrait de sa masse sinistre, séparée par une étroite venelle de la cathédrale, dont ceux qui allaient mourir pouvaient entendre les cloches sonner leur glas. Plus tard le rez-de-chaussée en fut converti en boutiques, au-dessus desquelles les prisonniers continuaient à pourrir dans leurs cachots. C'est bien le mot, car l'état de délabrement et de saleté de l'édifice obligea à la démolir en 1817 pour la remplacer par cet imposant monument crénelé qui du haut de Carlton Hill domine la gare Waverley. Ce fut un chagrin pour la population édimbourgeoise. Tout ce qu'il en reste est un cœur en pierre rouge scellé dans le pavé de High Street pour en marquer l'emplacement.

A peu de distance, une dalle carrée portant les initiales J. K. 1572 recouvre la tombe de John Knox. Etrange lieu de sépulture! C'était ici le cimetière de Saint-Gilles, transformé au commencement du siècle en une place irrégulière et assez exiguë qui est bien encore le cœur de la ville. On y respire l'histoire troublée du vieil Edimbourg turbulent et batailleur. Les sujets des Stuarts se plaisaient aux horions, et l'on s'est fort gourmé ici, entre nobles et bourgeois, ceux-ci se ralliant autour de la bannière de soie brodée par la reine Marguerite, femme de Jacques II, pour l'Union des métiers, qui la possède encore, et que Jacques VI appelait dédaigneusement « leur couverture bleue ». Les querelles des factions rivales comme les rixes et les émeutes populaires ensanglantaient souvent High Street; ainsi la terrible échauffourée qui y eut lieu en 1520 entre les gens d'Hamilton et ceux de Douglas, se disputant le haut du pavé.

HIGHLANDERS. — DESSIN D'A. PARIS, GRAVÉ PAR DERBIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE YERBURGH, À ÉDIMBOURG.

La vieille cathédrale demeure seul témoin, impassible et muet, de ces temps épiques. Non qu'elle n'ait cruellement souffert des convulsions religieuses dont pendant un siècle et demi a été agité ce pays où ont sévi deux réformes superposées : celle de Luther et celle de Knox. La lutte a été plus passionnée encore et plus furieuse entre le dogme presbytérien et le dogme épiscopal, qu'entre celui-ci et le dogme catholique, sans parler de sous-schismes greffés sur le tronc de la doctrine dissidente. On pense quelles vicissitudes il en est résulté pour l'église consacrée à cette place dès le IXe siècle, et lentement édifiée sous sa forme actuelle entre le XIIe et le XVe. Lorsque l'Écosse se sépara de Rome, la statue du saint patron de la collégiale fut jetée dans les eaux marécageuses du Nor' Loch, — aujourd'hui le ravin du chemin de fer, — les trente-six autels furent brisés et brûlés, l'église ravagée et pillée de fond en comble. C'est ce qu'on appelait « purifier les temples de la superstition babylo-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



PARADE DES HIGHLANDERS. — GRAVURE DE BOCHER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE J. PATRICK, À ÉDIMBOURG.

nienne ». De l'église ancienne il ne subsiste de complet que la tour centrale, carrée, flanquée de légers contre-forts aériens lui donnant la forme d'une couronne fermée, surmontée de légers clochetons que domine une élégante aiguille. Tout le reste est noyé dans les pierres neuves, les parties les plus anciennes étant, avec l'abside du XIVe siècle, une chapelle qu'on croit avoir été érigée en 1402 par le duc d'Albany, frère du roi Robert III, en expiation de sa complicité dans le meurtre de son neveu. La crypte renferme les restes de deux personnages mémorables de l'histoire d'Ecosse : le régent Murray, frère bâtard de Marie Stuart, tué d'un coup de pistolet dans le ventre par un gentilhomme qu'il avait offensé, et le marquis de Montrose, de qui à la Restauration y furent ensevelis les restes mutilés. Bien d'autres nobles sépultures ont rempli ces caveaux, car les travaux de restauration ont mis au jour des ossements épars et des fragments de monuments remontant jusqu'à l'époque normande. Mais les noms de ces morts sont oubliés. A la croisée du transept les piliers sont ornés d'anciens drapeaux de régiments écossais, qui reposent dans la paix du saint lieu leur soie fatiguée, glorieusement trouée de balles pendant les guerres d'Espagne et d'Égypte, de Chine et des Indes. Hors cela, l'intérieur de cette cathédrale déchue de sa dignité offre l'aspect glacé de ces églises presbytériennes sans croix et sans autel, où les stalles de chêne ciré semblent attendre le public pour une conférence plutôt que les fidèles pour l'office divin.

Tout contre le chevet de Saint-Gilles, à côté d'une sorte d'énorme borne-fontaine destinée à immortaliser Napier de Merchiston, l'inventeur des logarithmes, on voit un curieux édicule en ce vieux neuf si commun ici, monument de cette bêtise destructive qui efface le caractère de tant d'anciennes cités. Une municipalité du siècle dernier avait, dans sa sagesse, jugé devoir démolir la croix de ville sous prétexte qu'elle interceptait la circulation. — O circulation, que de crimes on commet en ton nom ! — Cependant vinrent des temps meilleurs, et à l'occasion des élections générales de 1885, M. Gladstone, qui représente au Parlement la circonscription de Midlothian, inaugura une reproduction exacte de l'ancien monument, offerte par lui à ses constituants repentants. C'est un piédestal octogone d'environ seize pieds de diamètre, orné de colonnettes, de pilastres et de médaillons rudement sculptés, avec un parapet en saillie flanqué d'une tourelle à chaque angle, entourant une plate-forme sur laquelle se dresse un bras de pierre haut de vingt pieds, surmonté d'un animal chimérique. Cette seule partie de l'ensemble est originale. Lord Somerville l'avait sauvée de la destruction pour en orner son parc, et ses

*

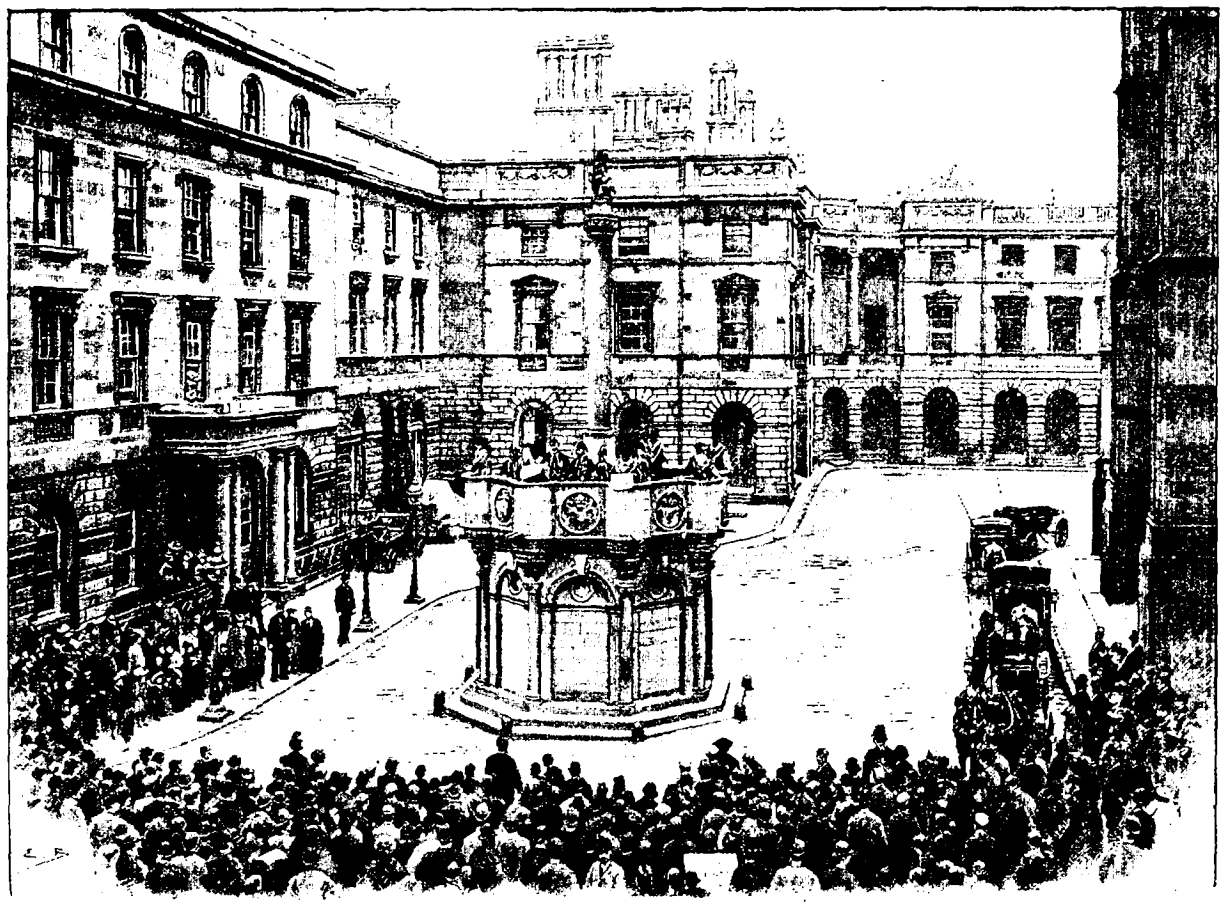
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

héritiers l'ont restituée. De cette tribune publique il est donné lecture des proclamations royales. Ainsi ai-je entendu le héraut Albany (à la ville, M. Livingstone), assisté du poursuivant Bute (dans la vie privée, le docteur Loth) et du clerc du shériff, porter à la connaissance des sujets édimbourgeois de Sa Gracieuse Majesté un édit abolissant le cours légal de certaines pièces de monnaie dans les colonies du Cap, de Natal et des îles Fidji, — le tout avec accompagnement des pibrochs militaires, *piper*-major en tête, escortés d'une compagnie en armes, et en présence d'un grand concours de populaire, fort attentif moins sans doute à cette nouvelle d'un intérêt peu palpitant qu'au cérémonial traditionnel.

Les édifices groupés autour de Saint-Gilles sont modernes. Le *County Hall*, appartenant à un département local dont il serait trop long d'expliquer le fonctionnement, est une copie du temps de George III de je ne sais quel monument d'Athènes. Les indigènes en sont très fiers. Il n'y a pas de quoi. Les cours de justice, vaste construction Renaissance, ont été édifiées sur les ruines de l'ancien palais du Parlement écossais avant l'union, détruit par un incendie en 1824. Il en est resté une superbe galerie gothique longue de quarante mètres et large de quinze, plafonnée en poutres apparentes de vieux chêne sculpté, qui reposent sur de curieuses consoles représentant des têtes d'un caractère hardi et original. C'est la salle des pas perdus, ornée de nombreuses statues de jurisconsultes, et qui ne chôme pas de plaideurs conférant avec leurs conseils en perruque de filasse poudrée à la farine, car nous sommes en un pays remarquablement processif.

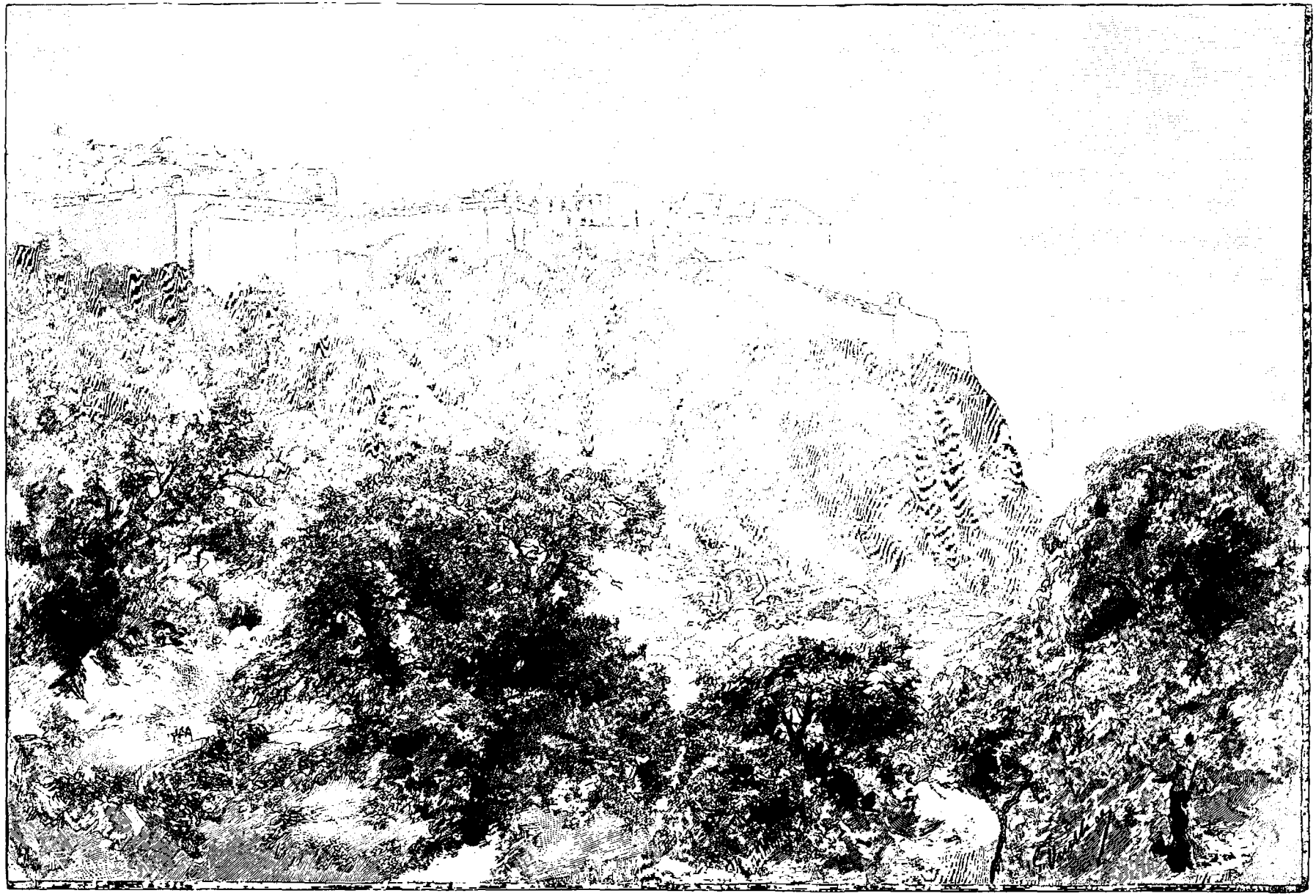
C'est sans doute parce que la chicane y prospère, que l'ordre des avoués et celui des avocats possèdent chacun une bibliothèque aussi magnifique. Cette dernière, seulement surpassée dans le Royaume-Uni par celle du British Museum et par la Bodléienne d'Oxford, renferme 350 880 volumes et une précieuse collection de manuscrits, depuis une copie de la Vulgate du XI^e^ siècle jusqu'au texte original de *Waverley*.

Non moins opulents sont les établissements scientifiques et d'éducation. Le plus ancien, en même temps qu'un des édifices les plus intéressants d'Édimbourg, est Heriot Hospital, qui, comme le Christ Hospital de la Cité de Londres, doit son nom à son caractère charitable. Dans un des plus amusants de ses romans, les *Aventures de Nigel*, Walter Scott a tracé un sympathique portrait de cet orfèvre et banquier favori de Jacques VI, qui, enrichi à la cour d'Angleterre, légua à sa ville natale d'Édimbourg la somme, énorme pour l'époque, de plus de vingt mille livres sterling, destinée à la construction d'une école où seraient élevés gratuitement des orphelins pauvres. Les plans en furent, croit-on, donnés par Inigo Jones. C'est un bâtiment carré flanqué



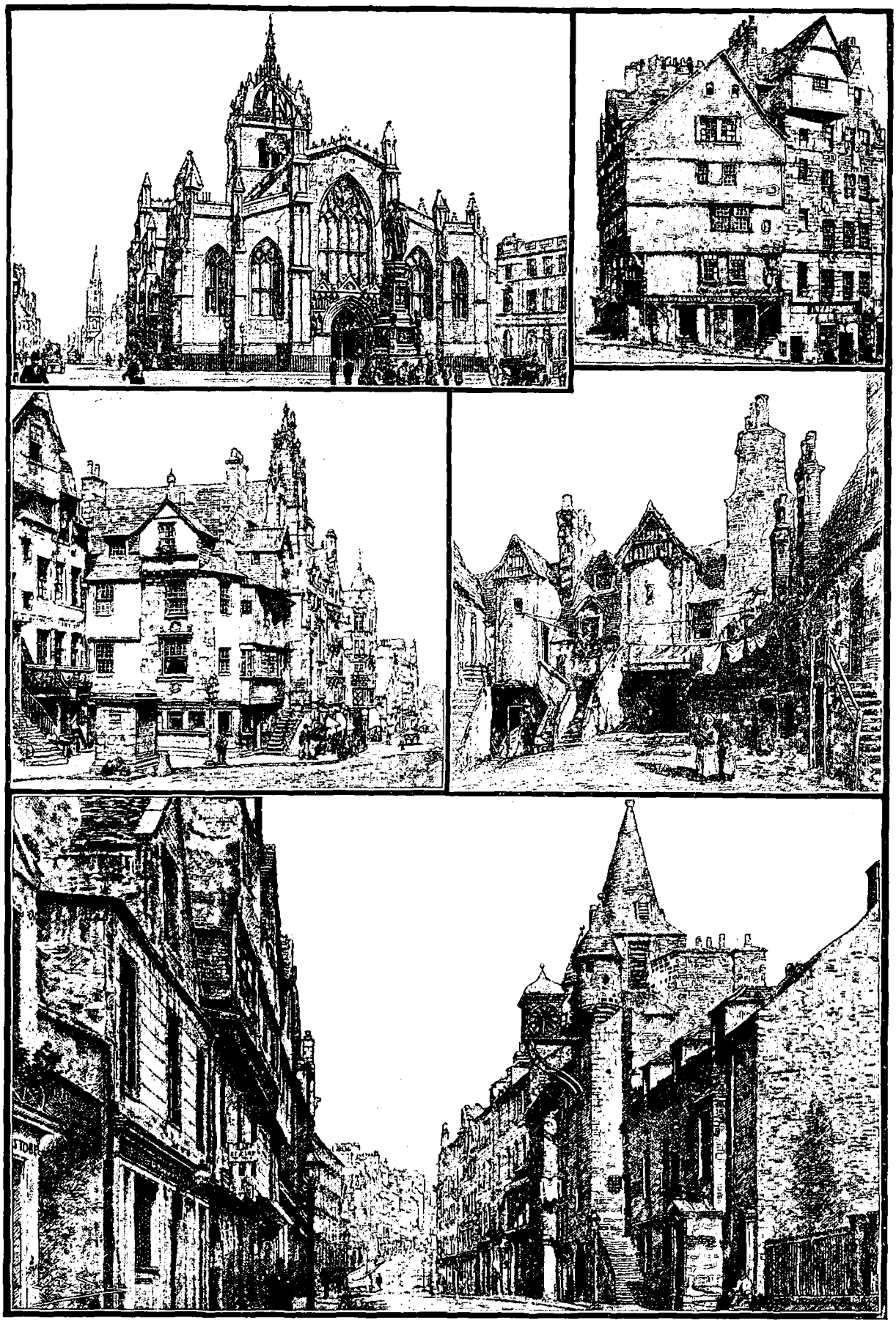
PROCLAMATION D'UN ÉDIT A LA CROIX DU MARCHÉ. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE J. PATRICK, A ÉDIMBOURG.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



CHATEAU D'ÉDIMBOURG. — GRAVURE DE ROMAGNOL, D'APRÈS UNE AQUARELLE DE G. VUILLIER.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



VUES DU VIEIL ÉDIMBOURG. — DESSIN DE BOUDIER.

1. Église Saint-Gilles, d'après une photographie de Valentine et Sons, à Dundee. — 2. Entrée de West Bow, d'après une photographie d'A. Inglis, à Édimbourg. — 3. Maison de John Knox, d'après une photographie de G. W. Wilson et Cie, à Aberdeen. — 4. Cour du Cheval Blanc. — 5. Tolbooth et Canongate, d'après une photographie de Valentine et Sons, à Dundee.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de hautes tours que reflanquent des tourelles, conçu en un curieux style composite, du gothique revu par Palladio, d'un accent très personnel, donnant un ensemble parfaitement équilibré, avec une amusante variété dans les détails et une très riche fantaisie d'ornementation. Ainsi des gens patients ont constaté que pas une des deux cents fenêtres n'était pareille à une autre. Je n'ai aucune objection à les en croire sur parole. J'ai préféré le contempler de loin, à travers les arbres du cimetière voisin de Greyfriars, où est enseveli son généreux fondateur.

Si les mots ne juraient pas ensemble, on dirait qu'il est amusant de flâner dans ce curieux champ des morts, tout montueux, qui met une grande tache verte entre de vieilles maisons noires auxquelles sont acculées les sépultures. Il n'a rien de si funèbre après tout, par un doux après-midi d'été, les merles sifflant joyeusement dans les sorbiers et les frênes, les pierres tombales disparues sous un gazon très fleuri. La vue y est fort belle sur la vieille ville qui s'en va dégringolant vers le Nor' Loch, dans une forêt de clochers et de tours, avec la masse du château barrant l'horizon. C'est un lieu aussi marqué par l'histoire. Sur une tombe très proche de l'église des Frères Gris qui en occupe le centre, a été signé en mars 1638 « le Covenant solennel » pour la défense de la foi presbytérienne. Jamais on n'a su le compte de ceux qui sont morts pour ce morceau de parchemin. Mais, quelques pas plus loin, un monument célèbre l'héroïque mémoire de 18 000 martyrs covenantaires. S'il est vrai que les esprits reviennent, il doit y avoir d'étranges scènes, les nuits de lune, dans ce cimetière où, à côté des victimes, est enseveli le plus exécré de leurs bourreaux, Sir George Mackenzie, lord-avocat, c'est-à-dire procureur général, sous le roi catholique Jacques II d'Angleterre et VII d'Écosse. La lecture de l'histoire qui apprend les faits, et les voyages qui les font revivre rendent sceptique, par suite indulgent, car on y voit que, dans ces terribles heurts des passions religieuses, chacun a persécuté à son tour. Paix donc à toutes ces âmes! Dieu retrouvera les siens, et il est à croire qu'il les prendra dans tous les camps.

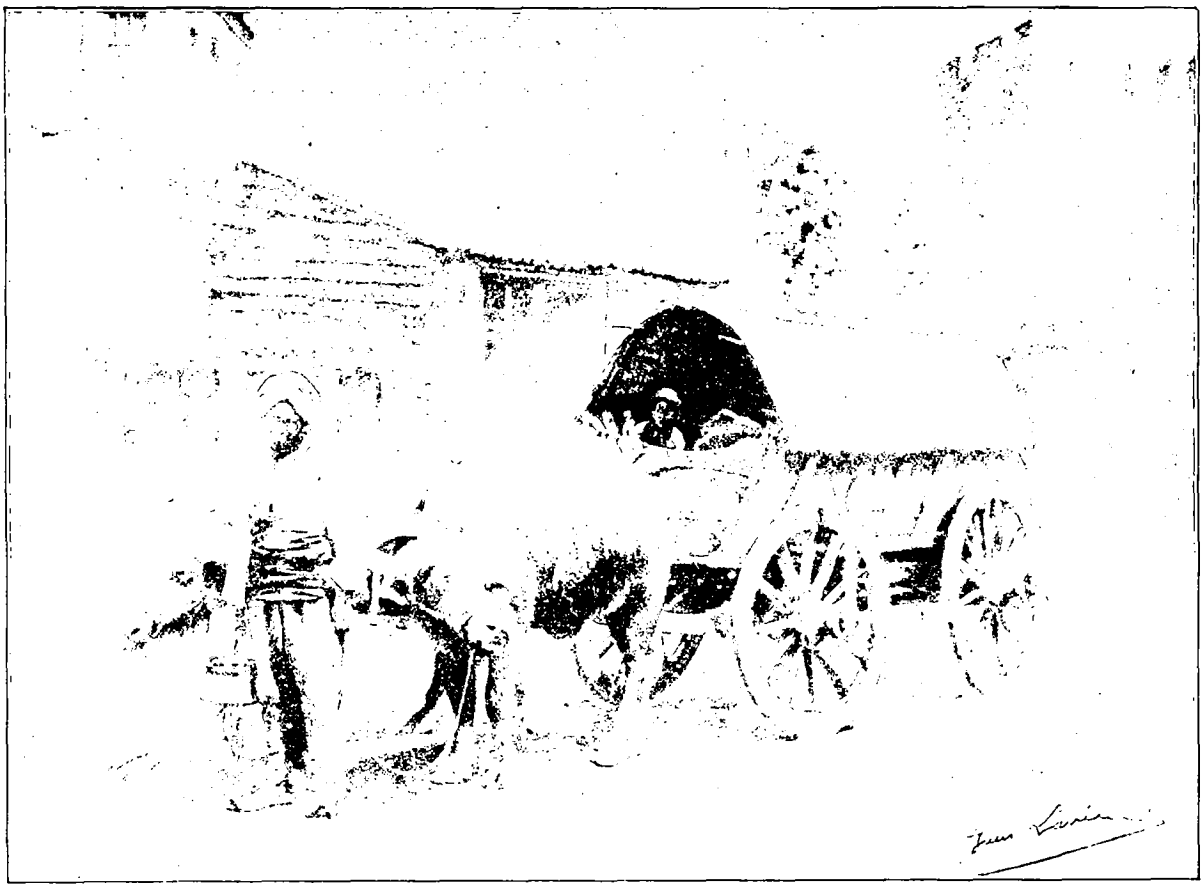
La vieille Cowgate, qu'enjambe un large viaduc, était au XVI^e^ siècle un faubourg aristocratique, devenu ensuite quartier de bonne bourgeoisie, où est né Henry Brougham, futur lord-chancelier d'Angleterre et un des hommes de son temps qui eurent le plus d'esprit, ce qui ne l'empêcha pas de mourir fou passé quatre-vingts ans. Aujourd'hui cette rue étroite et tortueuse enveloppée d'un réseau de sordides venelles est la cour des Miracles d'Edimbourg. La population en est presque exclusivement irlandaise : c'est tout dire en matière de misère et de crasse. On y va pour la chapelle Sainte-Madeleine, appartenant à une « Maison-Dieu » disparue — le mot est demeuré sous cette forme dans la langue — restaurée au début du XVI^e^ siècle par le riche bourgeois Michel Macquhan, et qui contient les seuls vitraux anciens ayant échappé aux fureurs de la Réforme. Parmi les nombreuses armoiries de bienfaiteurs de l'église on distingue l'écusson de Lorraine : la sœur du Balafré a régné ici.

Tout à coup, sans savoir comment, après avoir traversé un quartier de brasseries, je me retrouve dans Canongate, en face de l'ancien corps de garde auquel son horloge en saillie, au bout d'une tige de fer ouvragé, donne un aspect moyen-âgeux, bien que la construction ne soit que de peu antérieure au XVII^e^ siècle. Nous sommes sur le chemin de Holyrood, et bientôt une raie dans le pavé marque la limite du sanctuaire d'asile pour les débiteurs insolvables dont une charte de David I^er^ avait accordé le privilège à l'abbaye.

(*A suivre.*) MARIE ANNE DE BOVET.

PAR LA PLUIE, À ÉDIMBOURG. — DESSIN DE G. VUILLIER.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



BOUVIER TURC.

VOYAGE AUX SEPT ÉGLISES DE L'APOCALYPSE[1],

PAR M. L'ABBÉ LE CAMUS.

MAGNÉSIE DU MÉANDRE (*Suite*).

Tandis qu'en nous dirigeant vers la colline méridionale pour joindre le stade, nous échangeons nos pensées sur la vieille cité magnésienne, un bruit strident comme celui de l'obus ou de l'aérolithe qui fend l'air siffle tout à coup sur nos têtes, et instinctivement nous poussons un cri d'anxiété autant que de surprise. « Ce n'est rien, dit M. Humann avec son bon sourire, c'est un aigle qui fond sur sa proie. » Et en effet, à nos pieds, à cent mètres de nous, se passe, en un clin d'œil, un petit drame qui, pour n'être pas prévu, n'en agrémente pas moins notre excursion. Un renard d'assez belle taille dispute un lièvre à un serpent, et l'aigle, troisième larron, vient de tomber sur les deux adversaires pour les mettre d'accord. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, le roi des airs a éliminé les deux compétiteurs et, emportant sa proie dans ses serres, il remonte lentement vers les hauteurs du Thorax. Cet incident curieux nous amène à remarquer le grand nombre d'oiseaux de proie qui voltigent sur les blanches crêtes de la montagne où fut bâtie la primitive Leucophrys. La déesse n'avait pas seulement pris le nom de la ville, mais sur ses médailles elle est représentée entourée d'aigles au bec menaçant. C'est uniquement par ce détail caractéristique et par ses sourcils brillants qu'elle se distingue de l'Artémis d'Éphèse, étant, comme elle, divinité lunaire, avec le croissant ou l'étoile sur la tête, et symbole de la nature féconde, avec des mamelles multipliées à l'infini, tandis que le bas du corps disparaît dans une gaine métallique, et que ses bras étendus semblent enchaînés au sol.

Le théâtre, placé au sud de l'agora et du temple, sur la dernière pente de la montagne, manquait de ces lointaines perspectives qui servaient d'ordinaire à reposer l'œil des spectateurs. La raison en est dans la situation topographique de la ville elle-même, qui, se trouvant enfermée dans un arc de cercle par les hauteurs voisines, n'avait d'horizon que sur un côté, au levant, vers le Léthé. Or difficilement on eût orienté le théâtre de ce côté,

1. *Suite*, *Voyez tome Ier*, *p.* 249, 261, 273, 285 *et* 321.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il avait fallu se contenter de lui donner une assez large vue sur l'agora et les édifices avoisinants. Au reste, ses proportions étaient excellentes. La cavea mesure 24 mètres de profondeur sur 41 de largeur. Comme dans tous les théâtres grecs, les gradins avançaient au delà de la demi-circonférence de l'orchestre. Les colonnes de la scène subsistent en partie. Les Magnésiens, aussi bien que les Tarsais, d'après Vitruve[1], avaient, grâce aux eaux thermales de leurs montagnes, de très belles voix, et les hommes les plus célèbres de Magnésie, si l'on en croit Strabon, furent des chanteurs, des musiciens, des cinèdes et des déclamateurs décadents.

Le peuple s'engouait volontiers de leurs futiles talents et acceptait de les traiter en grands personnages. Ainsi l'un d'eux, le citharède Anaxénor, que Marc Antoine nomma phorologue, ou receveur d'impôts de quatre villes à la fois, avec escorte militaire pour exercer ses fonctions, devint, par la volonté de ses compatriotes, grand prêtre de Jupiter Sosiopolis, et jouit ainsi du privilège de porter la pourpre. C'est dans ce costume que les peintres l'avaient représenté sous les colonnades de l'agora. Détail intéressant pour les archéologues : on lui avait érigé une statue au théâtre, et sur le piédestal on avait fait inscrire les deux vers d'Ulysse à Démodocus : « *Ah! c'est bien bon assurément d'entendre un chanteur pareil, l'égal des dieux par la beauté de la voix.* » Or le graveur n'ayant pas bien mesuré de l'œil, sur le piédestal un peu étroit, l'espace nécessaire au second vers, se trouva dans l'impossibilité de mettre l'iota qui devait terminer le dernier mot, ΑΥΔΗ. Ce fut un accident des plus désobligeants pour un peuple chatouilleux qui n'entendait pas être taxé d'ignorance, car, sans iota, le mot semblait être au nominatif, lorsque en réalité il doit être au datif. Rien n'était pourtant plus simple que de souscrire l'iota comme nous faisons nous-mêmes et tout se serait fort bien arrangé. Strabon raconte le fait comme s'il avait eu une importance réelle pour la cité vaniteuse et futile, et les fouilles viennent d'établir l'exactitude de son renseignement. La statue d'Anaxénor n'a pas été retrouvée, mais on a exhumé le piédestal avec l'inscription fautive qui avait failli troubler le bonheur des braves Magnésiens.

En montant d'ici vers le sud, nous arriverions à la grotte d'Hylé, qui fut consacrée à Apollon. On y conservait une très ancienne statue du dieu, et les prêtres célébraient son culte par des courses échevelées sur la crête rocheuse de la montagne, à travers les précipices, portant dans leurs bras des arbres déracinés violemment, et mettant leur religion ou leur vaine gloire à passer par les plus impraticables sentiers. Mais il est temps de suspendre notre excursion. Le train qui doit nous reprendre s'annonce par de lointains sifflements. Nous voyons, près du petit lac, les huttes de ces pauvres Tcherkesses, qui s'obstinent, malgré la fièvre, à demeurer ici. Mlle Humann, une ravissante jeune fille, est leur providence quand elle vient passer quelques heures auprès de son père. C'est elle-même qui les visite et leur fait l'aumône sous toutes les formes. Rien n'est plus gracieux que la charité au bout des doigts ou sur les lèvres d'une aimable sainte de dix-huit ans. En somme la population actuelle de Magnésie du Méandre compte tout au plus quinze à vingt habitants, qui n'ont, hélas! rien de commun avec les citoyens heureux et riches de la cité d'autrefois. Disons, en passant, que les souvenirs chrétiens, dont nous nous préoccupons surtout dans notre voyage, manquent totalement ici. Dans l'intérieur du Téménos, au sud du temple de Leucophryne, M. Humann a bien trouvé les restes d'une ancienne église, mais il suppose que cette construction serait de basse époque. Cependant il y eut, dès l'origine, à Magnésie une église florissante, puisque Ignace, allant au martyre, lui adressa une de ses plus belles lettres, et la félicita de son respect pour l'évêque Démas, qui, tout jeune encore, était parmi eux le représentant de Dieu. Il rend encore hommage à la vertu des deux prêtres Bassus et Apollonius, accourus à Smyrne avec leur évêque, pour l'embrasser avant son départ pour Rome. Les fidèles d'Éphèse, groupés en ce moment autour d'Ignace, ne veulent pas que la lettre se ferme sans un fraternel salut pour ceux de Magnésie. C'est la preuve des relations intimes qui existaient entre les fidèles des deux cités, dont l'une, Éphèse, avait

M. HUMANN.

1. *De Architect.*, VIII, 3. 2. PAUSANIAS, X, 32, 6.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

certainement communiqué l'Évangile à l'autre. Magnésie n'a plus de place dans l'histoire profane à partir du IIIe siècle. Les dernières monnaies qu'on retrouve d'elle sont du temps de l'empereur Gallien, en 253. Cependant Hiéroclès parle de son siège épiscopal, en mentionnant les diocèses d'Asie, et très probablement l'évêque qui signe au troisième concile de Constantinople, vers la fin du VIIe siècle, comme évêque de Méandropolis, clôture la liste des pasteurs d'un troupeau qui n'eut pas d'histoire.

Mme HUMANN DISTRIBUANT DU PAIN AUX ENFANTS.

Le train nous dépose en quelques minutes à la station de Balachik, où nous avons encore le temps de faire honneur au petit festin que M. Humann nous a préparé dans sa pittoresque installation. La maison est en planches et devant la gare. Il s'est logé au premier étage, où, dans un assez large divan, il a ses livres, ses cartes, son bureau de travail. Un jeune dessinateur, son intelligent auxiliaire, nous montre gracieusement les plans qu'il a relevés et les photographies qu'il a prises des fouilles et des objets trouvés, tandis que le maître de la maison, toujours plein de cordialité et d'entrain, cherche dans ses caisses ce qu'il pourra nous offrir de meilleur.

En serrant la main à notre hôte, nous lui demandons d'aller bientôt entreprendre des fouilles à Antioche de Syrie. Ce serait si fructueux à tous les points de vue! Il a jeté son dévolu sur Milet ou sur Éphèse, et il va y transporter bientôt son équipe de travailleurs.

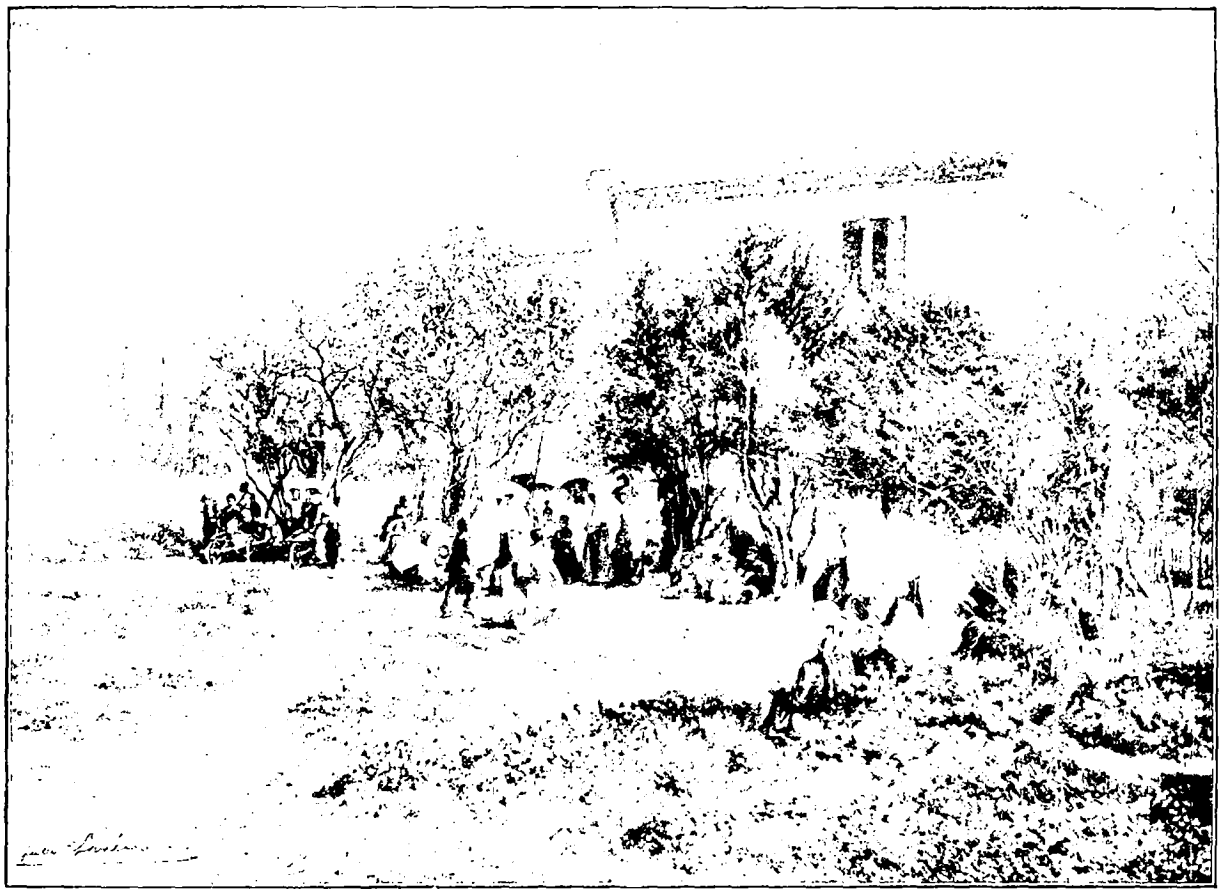
EN ROUTE POUR AÏDIN, L'ANCIENNE TRALLES

Partout ailleurs, je suppose, si vous demandez des cartes de première classe et qu'on vous en délivre, il est certain pour vous que le train a des wagons de la catégorie demandée et payée. Ici point du tout. On vous donne très ponctuellement vos billets de première, mais quand le train arrive, l'employé vous ouvre des troisièmes sales et enfumées, où des bancs de bois brut vous paraissent l'antithèse exacte de nos bons sièges capitonnés, puis il vous dit : « Le train n'a pas d'autre classe. — C'est bien, mais nous avons payé des premières. — Monsieur, l'Administration ne rend pas l'argent. » Il est vrai que, pour nous faire honneur, on nous installe cérémonieusement dans le wagon de la poste. Il n'est en aucune façon plus confortable que les autres; au contraire, les sièges, en forme de caisse, s'y trouvent si démesurément élevés, qu'il est impossible d'appuyer nos pieds quelque part, et que nous allons demeurer avec nos jambes ballantes jusqu'à Aïdin, ce qui n'est pas énormément récréatif. Nous demandons en quoi nous serons mieux dans cet incommode compartiment, et l'on nous répond gravement : « Il y a toujours plus de chance de n'y pas prendre de vermine ».

La vallée vers Aïdin se déroule très belle. C'est toujours la grande forêt de figuiers commencée après Ayassoulouk qui se continue pendant 60 kilomètres. J'observe que ces arbres, soigneusement cultivés, sont plantés à peu de distance l'un de l'autre. Les branches s'entremêlent, et, quand les feuilles ont poussé, elles doivent opposer aux rayons du soleil un impénétrable rempart. Balachik, ou le « Pays du miel », est renommé pour ses fruits suaves. Ses figues surtout sont les meilleures du monde, n'en déplaise aux Marseillais. Nous en avons mangé tout à l'heure, mais sèches, et, si exquises que nous les ayons trouvées, il est évident qu'il y a loin de là au fruit cueilli sur l'arbre et servi dans sa belle maturité. On en récolte chaque année, dans la vallée même que nous traversons, 30 000 charges de chameau, c'est-à-dire de 6 à 7 millions de kilogrammes. C'est à la fin de juillet que se fait la cueillette, et on les transporte à Smyrne, où un travail particulier développe en elles la saveur sucrée qui les rend si fameuses.

Peu à peu la voie ferrée se rapproche des monts Messogis, laissant à droite le Méandre dérouler ses interminables lacets au fond de la vallée. Des vignes, plantées sur les flancs rougeâtres de la montagne qui dessine capricieusement de l'est à l'ouest ses crêtes déchiquetées en aiguilles ou en cônes bizarres, plus encore que les collines du Péloponèse, dans les environs d'Olympie, rappellent ce vin fameux du Messogis, qui, selon

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



PRÈS DU CHEMIN DE FER.

Pline, donnait à la tête des buveurs. Ces terres volcaniques produisent ici, absolument comme en Sicile, les vins les plus généreux. Bientôt des bosquets d'orangers, des jardins soigneusement cultivés au milieu desquels se dressent de blancs minarets, annoncent un centre considérable de population. Une ville est en effet gracieusement accrochée aux flancs de la montagne dont elle suit les contours. L'effet de ses maisons bleues, roses, blanches, étagées sans ordre, au milieu d'une verdure qui varie ses teintes depuis l'oranger presque jaune jusqu'au cyprès presque noir, en passant par le platane gris, est charmante. Nous sommes à Aïdin.

Les Filles de la Charité — on les appelle ici, comme dans tout l'Orient, les Bonnes Vieilles, *Kalogriè*, bien que, si elles sont toujours bonnes, elles paraissent rarement vieilles — doivent nous donner l'hospitalité. Leurs blanches cornettes flottent triomphalement dans le lointain. Elles sont venues à la gare nous attendre, et leur sympathique accueil est pour nous un second sourire du ciel, dans une journée si bien commencée. Toutefois ce que nous n'avions pas prévu, c'est que ces braves filles devront nous servir elles-mêmes de guides pour visiter les ruines de Tralles. La supérieure nous déclare qu'il n'a pas été possible d'en trouver d'autres. Elle s'offre donc très simplement pour diriger notre excursion archéologique avec une de ses compagnes qui, tout en étant Russe, parle la langue du pays aussi aisément que le français. Après quelques objections de pure politesse, nous acceptons avec reconnaissance le concours de ces bonnes sœurs, et nous voilà en route.

Pour atteindre le site antique de Tralles, il faut d'abord traverser Aïdin de bas en haut. Nous commençons vaillamment notre ascension. A peine sortis de la gare, où les chameliers, leurs bêtes et les hammals qui les chargent ou les déchargent, vous étourdissent de leurs cris, vous heurtent de leurs fardeaux, vous soufflent dans la figure leur respiration haletante, nous entrons dans le quartier juif. Il est remarquablement sale. Des enfants déguenillés, jouant avec des chiens maigres, et des femmes assises nonchalamment sur les portes, remplissent les rues. Le fragment de bazar que nous traversons est celui où se vendent les jolies selles de maroquin jaune artistement piquées, les bâts ornés de coquilles marines et les brides de soie rouge. Les maisons sont en partie construites avec des fragments de colonnes, de chapiteaux et de frises qui firent partie de la ville antique.

(*A suivre.*) Abbé Le Camus.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

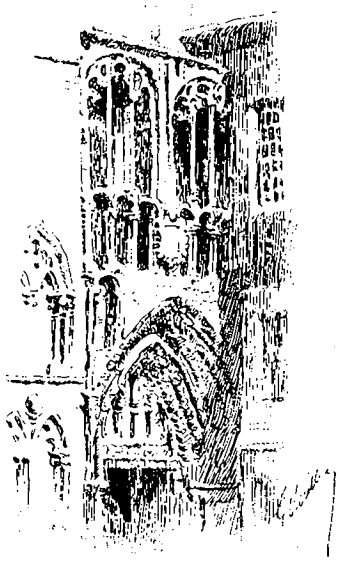
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

CHÂTEAU DE BORTHWICK (PAGE 342).
DESSIN DE G. VUILLIER,
GRAVURE DE RUFFE,
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE G. W. WILSON ET Cie.

EN ÉCOSSE[1],

PAR MARIE ANNE DE BOVET.

V



DÉTAIL DE LA FAÇADE DE LA CHAPELLE
DE HOLYROOD.
DESSIN DE G. VUILLIER, D'APRÈS NATURE.

Car ce palais des rois d'Écosse a été commencé par Jacques IV sur le site d'un monastère supprimé dont la légende rappelle celle de saint Hubert. Le roi David Ier chassant le cerf se trouvait en grand péril d'être éventré, quand l'apparition d'une croix lumineuse dans le ciel mit l'animal en fuite. Le pieux monarque fonda cette abbaye d'actions de grâces, où il déposa un fragment de la vraie croix — combien n'en existe-t-il pas! — dont lui avait fait présent sa mère sainte Marguerite. C'est ce que veut dire Holyrood — *rood* ancien mot pour *cross*.

De l'église consacrée à la Sainte Croix, où a été célébré le mariage de tous les princes Stuart, depuis celui de Jacques Ier jusqu'à celui de Marie avec son cousin Darnley, le chœur et le transept ont disparu. Il ne reste que la nef, fort ruinée, dont une seule arche romane appartient à la construction primitive du XIIe siècle. Le reste est de l'ogival de la première période, très pur et très élégant. Quelle mélancolie dans ces débris mutilés de quatre siècles d'histoire, qui vont lentement se pourrissant sous la pluie, tellement noircis par les fumées et les brouillards, qu'ils semblent porter leur propre deuil! Au siècle dernier on avait tenté une restauration. Mais pour commencer on les avait couverts d'une voûte trop lourde qui s'effondra, entraînant avec elle des morceaux de l'édifice, et cette maladresse découragea de si louables efforts.

Dans le désordre du déblaiement, tout ce qui s'y trouva de portatif fut volé, y compris des crânes. Aussi doit-il y avoir quelque confusion dans le sépulcre royal. Il n'y a pas grand inconvénient à ce que le cadavre de David II ait été transféré dans le cercueil de Jacques V, ou le cercueil de Jacques V dans le caveau de Jacques II, et un tibia de la reine Marguerite peut fraterniser avec le fémur de la reine Madeleine. Mais dans cette danse macabre de squelettes il en est deux dont il serait étrange que les débris se fussent mélangés. Ici fut enseveli, sur l'ordre exprès de la reine, le favori poignardé à ses pieds. L'année suivante, son époux périssait d'une mort violente qu'on peut sans témérité tenir pour un meurtre. Darnley assassiné

1. *Suite. Voyez tome Ier, p.* 313 *et* 325.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

alla rejoindre Rizzio vengé, et si c'est une ironie qu'a voulue Marie Stuart, elle est aussi amère que possible.

Quand on arrive sur cette place ornée au centre d'une élégante fontaine déjà noire, quoique neuve d'après un ancien modèle, on a à droite les écuries royales, à gauche l'entrée du palais, où monte la garde un factionnaire highlander en grande tenue, les trois queues de son haut bonnet de plumes noires retombant sur l'épaule. Je ne crois pas qu'il existe un être assez dépourvu d'imagination pour ne point voir revivre la tragique existence de la princesse charmante dont le nom est crié par ces pierres, ni de sensibilité pour n'en point avoir le cœur remué d'un profond attendrissement. On est un peu refroidi en présence de l'anachronisme évident d'une vaste cour carrée à colonnade, de style Louis XIV, et d'un ensemble de nobles constructions à la française qui rappellent vaguement le château de Chantilly. C'est que l'ancienne demeure royale de Jacques V, successivement incendiée en 1544 par les troupes de Henry VIII, se vengeant du refus par le Parlement et la régence de fiancer la petite reine d'Écosse avec le jeune prince de Galles, puis en 1650 par celles de Cromwell, a été rebâtie de fond en comble sous Charles II. Mais le feu intelligent a respecté l'aile où se trouvaient les appartements privés de Marie Stuart. C'est là qu'elle a passé les quelques années de son règne effectif, depuis le retour dans son royaume d'Écosse en 1561 de la jeune veuve du roi de France, jusqu'à la rébellion qui suivit son mariage avec Bothwell en 1567.

Un escalier tournant monte à cet appartement retiré et sombre, comme on les aimait alors, qu'une autre vis de pierre, pratiquée dans l'épaisseur du mur, mettait en communication avec celui de Darnley, situé à l'étage inférieur. Il se compose simplement d'une assez vaste chambre d'audience, d'une chambre à coucher commandée par la première et de deux cabinets sans issue remplissant les tours d'angle. Les plafonds de chêne à caissons dorés et peints sont fort bien conservés, les larges et hautes cheminées à auvent intactes, et quelques sièges peu confortables garnis de cuir de Cordoue usé sont supposés avoir fait partie du mobilier du temps. De même le grand lit à baldaquin et colonnes torses, recouvert d'une courtepointe fanée, et sur lequel on conserve révérencieusement un lambeau de laine blanche qui en aurait été une des couvertures. Cela est bien. Mais pourquoi avoir placé dans la première pièce un autre lit à peu près semblable, sous prétexte que le roi Charles II y a couché? C'est un mauvais tour joué aux visiteurs impressionnables, qui sortent trop tôt leur émotion.

J'ai tort de plaisanter, n'en ayant point sujet. Les esprits forts, je le sais, ou qui se croient tels parce qu'ils mettent de la raison où seule vaut la sensation, se piquent d'être au-dessus de cet intérêt qu'offre le lieu où il s'est passé quelque chose. Tant pis pour eux : ils se privent de cet élargissement de la personnalité qui consiste à revivre le passé faute de pouvoir vivre l'avenir. Et encore — c'est à quoi sans doute se reconnaissent les esprits rétrogrades — l'avenir m'intéresse-t-il plus que le passé, peut-être à cause de l'impossibilité où je suis de concevoir le plus petit coin de l'un, alors qu'il m'est facile d'embrasser l'autre dans son immense étendue. Au surplus, nous écoutons ce que racontent les livres. Les choses sont-elles donc moins éloquentes? Pour ma part, l'histoire que je sais le mieux est celle dont je connais le décor.

Celle-ci a été dite souvent. Le 9 mars 1566, la reine Marie était à souper dans un de ses retraits, avec des femmes de sa suite et de sa familiarité et son secrétaire David Rizzio — ou plutôt Riccio — le musicien et poète italien qui, en ce rude et sauvage pays du nord, lui parlait la langue de miel du Parnasse, dont avaient été bercées son enfance et sa première jeunesse passées à la cour raffinée des Valois. Soudain un parti d'hommes armés fait irruption dans l'appartement, entrant par l'escalier dérobé. Ce sont des seigneurs de la cour, à leur tête le jeune mari de la reine, le beau Darnley, comte de Lennox, un Stuart aussi, avec tous les vices et toutes les séductions de sa race, sans le courage et la fierté qu'y a mis le sang des Bruce, mignon efféminé et brutal, débauché et sanguinaire, qu'elle méprise déjà en l'aimant encore et que bientôt elle va haïr.

Devinant ce qu'ils viennent faire, Rizzio s'enveloppe dans les plis de la robe de sa royale maîtresse. Vaine défense : les tigres veulent leur proie. Ni les adjurations de la souveraine, ni les prières de la femme, ne peuvent les intimider ni les fléchir. Ils traînent par les chambres le malheureux toujours accroché aux vêtements de la reine, qu'éclabousse de son sang le premier coup de dague porté par George, bâtard de Douglas. Pour se débarrasser d'elle, ils la jettent dans un fauteuil, où Darnley la maintient par les poignets, tandis qu'André Kerr de Faldonside, le noble bandit du Border, braque sur elle son pistolet chargé. Cinq ou six contre un homme désarmé et suppliant, ces chevaliers bardés de fer comme pour courir sus aux Anglais s'acharnent à la tuerie, jusqu'à ce que, troué de cinquante-six blessures, Rizzio râle son dernier soupir à la porte de la première pièce. Son cadavre pantelant fut précipité dans la cour. Quand les assassins se furent retirés, la reine, à bout de cris et de larmes, demeura un instant immobile devant la mare de sang que buvait lentement le parquet. Puis, essuyant brusquement ses yeux :

« Assez pleuré, dit-elle à ses femmes éperdues. Il est temps maintenant de songer à la vengeance. »

Comme les autres, j'ai cru devoir sourire quand le gardien — d'ailleurs fort discret — m'a montré la tache brune à peine visible qui passe pour être la trace du forfait. Qu'à cette place les planches de chêne soient d'un ton plus foncé et d'apparence suspecte, cela n'est pas douteux. Mais la plaisanterie a été faite depuis longtemps d'une innocente volaille qui de loin en loin y serait égorgée afin d'entretenir la tradition sanglante, pour la plus grande satisfaction des visiteurs. Et il faut bien avoir l'air d'y croire, sous peine de passer

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour naïf. Car comment supposer qu'après plus de trois cents ans ce sang, qui a dû être soigneusement lavé dès le premier jour, peut encore laisser des traces? Il y faudrait de la magie comme pour la main de lady Macbeth, et ces choses-là ne se font plus.

Je n'essaierais pas de soutenir une hypothèse aussi hasardée, si de plus autorisés ne l'avaient fait avant moi et de façon assez ingénieuse. Dans une de ces très instructives autant que spirituelles préfaces qu'on a le grand tort de ne jamais lire, Walter Scott a fort bien présenté les arguments donnés en faveur de la tache de sang, et je ne saurais mieux faire que les résumer. C'est l'auteur d'un crime qui, pour apaiser sa conscience, cherche à en faire disparaître les traces. Celui qui veut le venger les entretient au contraire, afin de se fortifier contre la défaillance. Tel fut le cas de Marie Stuart, qui — la tradition est constante sur ce point — défendit qu'on touchât à la place où son serviteur aimé avait rendu l'âme par tant de blessures ruisselantes. Cependant cette reine outragée avait des nerfs de femme. Afin de n'avoir pas sans cesse sous les yeux cet horrible souvenir, elle fit isoler par une cloison de planches ce coin de la pièce, devenu ainsi une sorte d'antichambre obscure, qu'éclairait seulement la porte quand on l'ouvrait — assez pour que le fantôme sanglant ne se dressât point devant elle à chaque minute, pas assez pour que la mémoire en fût effacée et la rancune adoucie.

Or cette sorte de tambour existe encore, et à le voir défigurer la chambre, sans respect pour la corniche et les ornements du plafond, personne ne saurait douter qu'il n'y ait été mis dans un but autrement inexplicable. C'est là précisément que se voit la fameuse tache. Si l'on songe à la persistance des traces de sang sur du bois, lorsqu'elles n'ont pas été immédiatement lavées et rabotées — demandez aux juges d'instruction — et celles-ci d'ailleurs n'étant aujourd'hui qu'une ombre malaisément distinguable, on ne trouve plus si extravagant qu'elles soient vraiment originales. Au surplus, les conservateurs de monuments historiques ne sont pas gens à se permettre, pour satisfaire aux besoins sensationnels du public, pareilles facéties, qui, en aucun cas, ne seraient dans le goût anglais. Chacun en pensera ce qu'il voudra. Mais qu'il soit permis à ceux qui voyagent à la recherche de sensations, d'accepter, sans pourtant trop y croire, une tradition parfaitement vraisemblable.

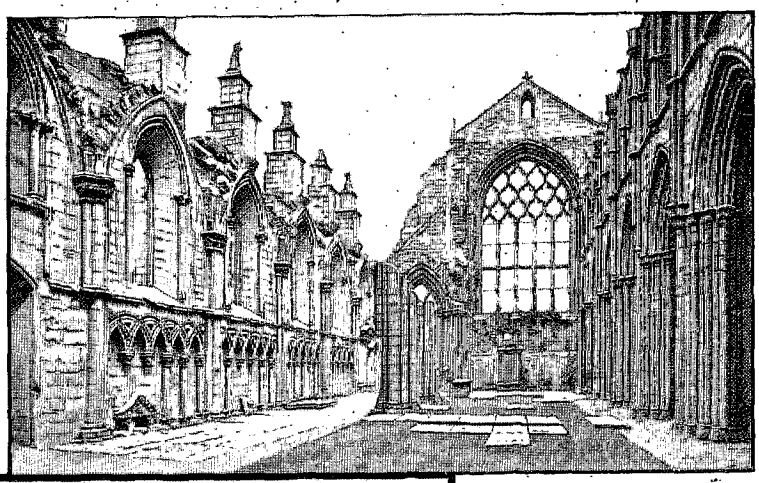
Quelque sympathique que soit aux âmes indulgentes la tendre, gracieuse et héroïque figure de cette princesse victime de sa fatale beauté et de la férocité des temps, ce serait une tâche sans espoir que se porter champion de sa vertu. Encore a-t-elle été fort calomniée, et dans le meurtre de Rizzio il n'y a aucune raison de voir des représailles conjugales. Le coup semble avoir été monté par lord Ruthven, un de ces sombres esprits qu'avaient fanatisés les prédications enflammées de Knox, et il fallait que sa haine fût bien ardente pour lui avoir donné la force de se lever de son lit de malade et de supporter le poids de son armure. Haine du favori, ce qui était accoutumé à la cour d'Écosse, et, circonstance aggravante, d'un favori étranger et catholique. Haine surtout de cette reine catholique aussi, de cette femme jeune et belle, aimable, spirituelle et savante, raffinée par les grâces et la culture françaises, synonymes de la corruption de Sodome et de Gomorrhe. Le parti puritain et le conventicle eussent-ils autant pris à cœur l'honneur d'un mari, homme léger et dissolu qu'ils n'aimaient ni n'estimaient? Et ce Douglas, dit le Postulant, parce qu'il briguait les biens temporels de la riche abbaye d'Arbroath dont les siens naguère avaient été les bienfaiteurs, n'est-ce pas pour gagner la faveur des lords de la congrégation, qu'il avait trempé dans cet assassinat tenu par eux pour œuvre pie? Darnley est celui qui y prit la part la moins active, ne s'étant peut-être joint à ces nobles coupe-gorge que par une sorte de sport féroce, aussi par le bas dépit de n'avoir dans l'État d'autre rôle que celui de père de l'héritier royal. La reine alors se trouvait grosse de six mois, mais les femmes de ce temps étaient d'acier : à la suite de cette horrible scène elle ne fit pas de fausse couche; seulement celui qui devint Jacques Ier d'Angleterre eut toute sa vie une terreur nerveuse des lames nues. C'est même ce qui lui dicta ses sévères édits sur le duel.

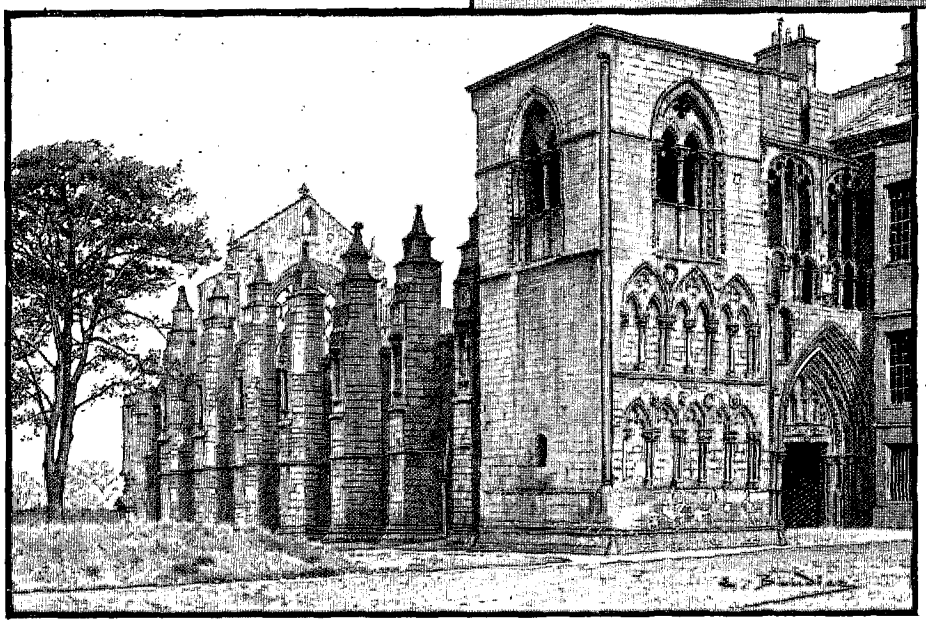
Le reste du palais d'Holyrood, postérieur à la Restauration, n'est pas riche en objets d'art ni en curiosités historiques. La vaste galerie qui sert de local pour l'élection par les pairs d'Écosse de leurs représentants à la Chambre des lords du Royaume-Uni est décorée de cent six portraits de rois écossais, dont on a découvert, par des quittances retrouvées dans des archives, qu'ils ont été peints de 1684 à 1686 de la main d'un artiste flamand nommé de Witt, plus ou moins élève de Van Dyck — plutôt moins à en juger par la valeur de ses œuvres. Cela explique l'air de famille qui règne entre tous ces princes, depuis Fergus, fondateur de la monarchie (?) en 330 avant J.-C., jusqu'au fils de Marie Stuart, en passant par des Donald et des Gongal, des Kenneth et des Malcolm, des Macduff et des Macbeth, des Duncan et des Banquo, qui se sont succédé les uns aux autres comme Henri IV à Pharamond.

Quatre peintures de valeur inégale, mais dont deux au moins sont de premier ordre, ont été placées en fort mauvaise lumière à l'extrémité la plus éclairée de cette galerie. Ce sont d'abord les portraits du roi Jacques III avec son fils et de la reine Marguerite de Danemark avec sa fille, chefs-d'œuvre de l'art flamand primitif, dans lesquels des critiques compétents voient la facture du rare Hugo van der Goes. Les deux autres, fragments d'un retable d'église, représentent la Sainte-Trinité, dans un style robuste, curieusement archaïque, et le donataire, excellent portrait à la Pourbus ou à la Quentin Metsys.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Holyrood n'a jamais servi de résidence aux souverains de la Grande-Bretagne. Les Stuarts abandonnèrent leur royaume patrimonial, sauf que Jacques II, comme duc d'York, y séjourna quelque temps pour représenter son frère. De tous les princes de la maison de Hanovre, George IV fut le premier qui y fit une apparition. La reine Victoria a rendu la faveur royale à ses États d'Écosse, mais c'est dans sa propriété privée de Balmoral qu'elle y passe plusieurs mois de l'année. Le jeune roi proscrit Charles II traversa





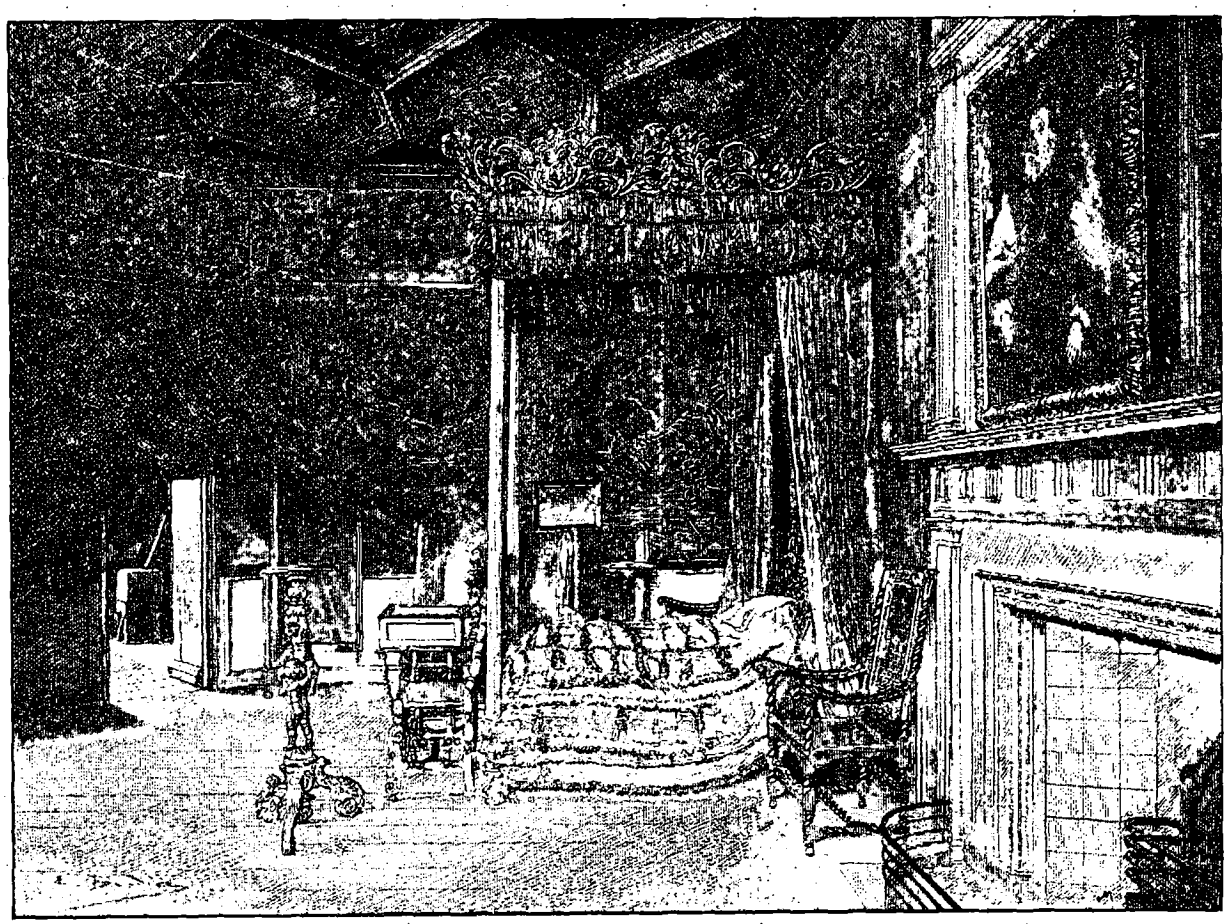
1. NEF DE LA CHAPELLE DE HOLYROOD. — 2. CHAPELLE DE HOLYROOD.
DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES DE G. W. WILSON ET Cie, ET DE VALENTINE ET FILS.

la demeure de ses ancêtres lors de la campagne qu'il fit pour recouvrer la couronne paternelle. En 1745 Charles-Édouard y tint sa cour, et son vainqueur, le duc de Cumberland, fils de George II, y coucha dans son lit encore chaud. Mais les seuls princes qui aient habité Holyrood de façon suivie ont été des Bourbons : Louis XVIII avant de régner et Charles X détrôné. C'était la politesse de Saint-Germain rendue par les héritiers de Jacques II aux descendants de Louis XIV. Triste et froid palais, bien fait pour des rois en exil, avec son mélancolique jardin dont l'antique cadran solaire marque rarement l'heure, dans ce fond humide où semblent descendre tous les brouillards de la Vieille-Enfumée, et que voilent de leur ombre puissante les crêtes abruptes de Salisbury et le lourd massif dit le Siège d'Arthur, entre lesquels se creuse en forme de cuvette une ancienne tourbière devenu le champ de tir.

Si peu amateur que l'on soit d'ascensions, nul ne saurait se dispenser de celle-là. Cette éjection volcanique, escarpée et nue, dont la hauteur n'excède pas 300 mètres, mais qui, surgissant tout d'une pièce de la plaine, paraît considérablement plus élevée, est coiffée d'un turban de roc dans lequel, avec beaucoup de bonne volonté, on distingue la silhouette d'un lion couché, le lion héraldique national. Ce rébus naturel plaît aux indigènes; ne les contrarions point. On peut aller en voiture jusqu'à mi-côte par une route qui se détache de Queen's Park, immense pelouse absolument dénuée d'arbres — en Écosse cette anomalie est fréquente. De lacet en lacet on monte au-dessus de l'étang Sainte-Marguerite, que domine la chapelle en ruines de Saint-Antoine, et l'on arrive à un petit lac noir où l'hiver on patine. Un chemin inverse, qui permet de faire le tour complet, conduit au même point en contournant les Salisbury Crags, dans lesquels on remarque des formations porphyritiques en forme de colonnes serrées les unes contre les autres, analogues à celles de basalte de la Chaussée des Géants, et ingénieusement nommées les Côtes de Samson. C'est ici, dans de petites gorges désertes, que naguère se rencontraient les gentilshommes qui avaient une querelle à vider, et ce n'était pas rare en ce pays turbulent.

Une demi-heure de grimpette fort raide amène au sommet, où se trouvent des blocs de granit noir, disposés en façon de rude et gigantesque fauteuil, d'où la montagne tire son nom. Délicate attention de la nature : le preux roi de la Table-Ronde lui-même a dû éprouver le besoin de reprendre haleine en arrivant. On n'a pas idée de ce que c'est haut, 822 pieds!

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



HOLYROOD. CHAMBRE À COUCHER DE MARIE STUART. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE J. PATRICK ET FILS, À ÉDIMBOURG.

Mais le plaisir passe la peine. Qu'on tombe sur une claire journée ensoleillée permettant à l'œil d'embrasser cette perspective magnifique jusqu'aux lointains confins de l'horizon, ou bien — ceci est plus commun — que ce soit un de ces ciels brouillés et tumultueux qui donnent de si étranges et fugitifs jeux d'ombre et de lumière, ce grand charme du paysage d'Écosse, on a plus et mieux qu'une simple vue à vol d'oiseau. La rage de comparaison qui souvent mène à la déraison a inspiré aux Édimbourgeois, légitimement fiers de leur belle cité, un rapprochement avec Athènes, qui me semble quelque peu voulu. Que la disposition topographique ne soit pas sans analogie, soit. Nous consentons même que le port de Leith soit le Pirée. Mais le château n'offre avec l'Acropole qu'une ressemblance vraiment lointaine, la couleur des collines de Fife ne saurait prétendre à aucun rapport avec celle des montagnes du Péloponèse, et pour voir la mer Égée dans le Firth of Forth il faut un patriotisme bien aveugle. Carlton Hill seulement tiendrait à la rigueur le rôle du mont Aréopage, avec son monument national aux soldats morts pendant les campagnes de la Péninsule et de Waterloo, restauration du Parthénon que le manque de fonds a laissé à l'état embryonnaire, le monument de Dugald Stewart et celui du poète Robert Burns, imité de la lanterne de Démosthène, le collège royal enfin, inspiré par le temple de Thésée. Mais toute cette Grèce est artificielle et ce n'est pas ce qu'il y a de mieux à Édimbourg.

Laissons Athènes où elle est, et restons ici, où l'on se trouve fort bien. Seule là-haut, au milieu de gros moutons gris à laine épaisse, masqués et bottés de noir, paissant en liberté l'herbe sèche et rare qui habille maigrement un sol de cailloux rouges, c'est un grand silence dans lequel on perçoit avec une netteté prodigieuse le moindre son montant de la plaine : un tintement de cloche, un roulement de voiture, l'aboiement d'un chien, le chant d'un coq, le croassement d'un corbeau. A nos pieds s'agitent plus de trois cent mille humains — cela fait à peu près l'effet d'une fourmilière. A cette hauteur la nature abolit tout. Cette maçonnerie, la pittoresque comme la banale, est écrasée par les grandes lignes ondulenses du paysage, coupé de collines dont l'aspect escarpé rachète le peu d'élévation. La moitié de l'horizon est prise par la mer. Comme l'indique la proche parenté de leur nom avec celui des fiords norvégiens, les *firths* sont ces longues baies profondes dont est entaillé le littoral d'Écosse, qui vont s'étranglant en un bras de mer où se déverse un fleuve. Celui du Forth en est le plus considérable sur la côte orientale, comme celui de la Clyde sur l'opposée. C'est à vingt-cinq milles d'ici qu'est le point de mélange des eaux douces avec les eaux salées, et du Siège d'Arthur on voit ce serpent

*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'acier filer à travers les prés et les bois, tandis que l'immense bassin de la baie fait comme un lac glauque ourlé des collines violettes du comté de Fife.

Il gagne fort à être vu d'ici, le port noir et boueux de Leith, le plus important d'Écosse après Glasgow et Aberdeen, dont les jetées s'avancent à un kilomètre au large. A vingt minutes d'Édimbourg, c'est une ville de 60 000 âmes, qui s'affaire à embarquer du charbon et du bétail, et à débarquer des vins de France et d'Espagne, du blé et du bois de la Baltique, et d'Algérie une énorme quantité d'alfa pour la fabrication du papier. On y manufacture aussi des voiles et des cordages, du savon et de l'huile. Outre de grands chantiers de constructions navales, d'importantes verreries y vomissent nuit et jour vers le ciel leurs panaches de flammes, et cent paires de meules y grincent sous le toit de la minoterie la plus considérable du royaume.

Même dans ce lieu moderne et industriel vit le souvenir de Marie Stuart : c'est ici qu'elle prit terre à son triste retour de France, en ce grand deuil blanc de veuve dont parle Brantôme, reçue avec des transports de joie et d'amour par son peuple, qui depuis....

Ensuite c'est le village de Newhaven, une colonie de marins du Jutland, dont la population, exclusivement occupée à la pêche, a conservé son caractère typique et ses usages fort primitifs, en ne contractant jamais d'alliance étrangère — c'est-à-dire avec ceux de Portobello, par exemple, la plage fashionable qui doit son nom coloré à un matelot espagnol premier habitant du lieu, ou avec ceux de Musselburgh, ainsi nommé à cause du banc de moules qui y barre l'embouchure de l'Esk. Race hardie et forte, qui donne aux équipages de guerre un contingent très estimé par l'Amirauté. Les femmes, vigoureuses commères au teint coloré, le verbe haut et les muscles noueux, ne sont pas moins habiles à aider à la manœuvre qu'à faire marché pour le poisson qu'elles viennent vendre à Édimbourg. On les y rencontre dans leur costume très particulier : deux jupes superposées en droguet rayé rouge et brun, bleu et jaune, noir et violet, dont l'une est relevée sur les épaules en façon de châle, le lourd éventaire pendu au cou, tête nue toujours sous d'épais bandeaux tout unis, les bas de laine écarlate dans de gros souliers plats. D'une honnêteté proverbiale, quoique roublards en affaires, — et il n'est pas inutile de mentionner que, dans la très vertueuse Ecosse même, la pureté de mœurs des gens de Newhaven est citée en exemple.

Si, tournant le dos à la mer, on cherche à se reconnaître dans le miroitement argenté qui vibre au-dessus de cette belle plaine — Walter Scott l'appelle en style héraldique « le pays champaigne » — c'est encore plusieurs chapitres d'histoire qui se déroulent devant les yeux éblouis. Voilà le ruisseau de Pinkie, au bord duquel, en 1547, Somerset, protecteur d'Angleterre pendant la minorité du fils de Henry VIII, infligea aux Écossais une défaite sanglante qui leur coûta dix mille hommes. Tout proche c'est Prestonpans, où en 1745, guidées de nuit par un gentilhomme du pays à travers un marais réputé infranchissable, les troupes rebelles du « chevalier », comme les partisans du régime établi appelaient le prince Charles-Édouard, prirent à revers les forces royales de l' « électeur du Hanovre », et d'une seule charge furieuse les mirent en déroute.

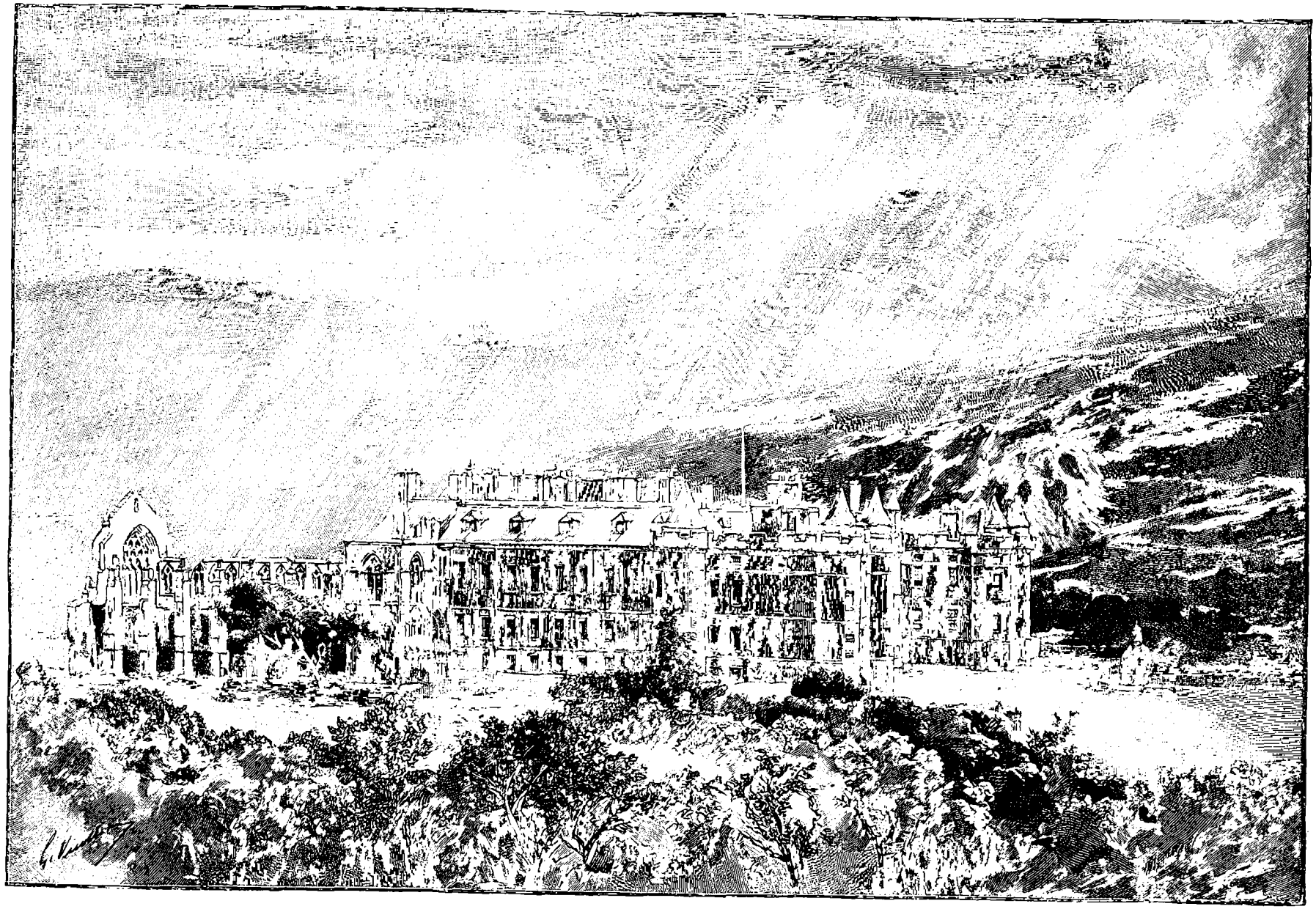
Le vieux château de Craigmillar, qui domine le plat pays de son donjon carré flanqué de tours rondes, semble plutôt une prison qu'une maison de campagne. Cependant Marie Stuart faisait de cette bastille une résidence d'été. C'est là qu'elle passa les trois mois qui s'écoulèrent entre le drame de Holyrood et la naissance de son fils. C'est là que son frère bâtard Murray, son beau-frère le cinquième comte d'Argyll — mari de lady Jane Stuart, sa demi-sœur, — Bothwell enfin, qui prenait dans sa vie la place fatale payée de sa couronne, eurent avec elle des conciliabules secrets pour l'amener à se défaire « par un *divorcement* de son ingrat mari ». Elle s'y refusa, et cela décida de la mort de Darnley, que ces seigneurs tramèrent par agrément signé. Les ennemis de la reine prétendent qu'elle préféra cette solution, qui vengeait les mânes de son favori. Ses partisans affirment que ce n'est pas à Darnley qu'elle en voulait, et rien en effet ne justifie le soupçon qu'elle ait été complice de l'explosion qui, le 10 février 1567, réduisit en poudre la maison du Kirk o' Field — aujourd'hui Drummond Street à Édimbourg — où son indigne époux était malade de la fièvre. Toutefois elle s'en consola aisément et se rendit au château de Seton, dont nous voyons aussi de notre observatoire l'emplacement, sur lequel lui a succédé une fort laide maison moderne; là en compagnie de Bothwell et de ses amis elle passait le temps à deviser et à tirer à la cible. Le 22 avril il l'enlevait par la violence et l'emmenait au château de Dunbar, dont elle l'avait fait gouverneur. Trois semaines plus tard elle avait consenti à l'épouser. Au bout d'un mois elle s'enfuyait, déguisée en page, du château de Borthwick, que nous avons déjà aperçu, et bientôt à Carberry Hill, également visible d'ici, elle se livrait aux lords confédérés, Ruthven, Lindsay, Home, Morton, son frère Murray, le mauvais génie de sa vie. Ils l'envoyèrent prisonnière à Lochleven, où nous la retrouverons.

A voir aujourd'hui cette honnête et paisiblement laborieuse Écosse, on a peine à croire qu'il y a si peu de temps encore la guerre des factions et la turbulence des clans y jetaient le désordre. En 1778 le chef des Mackenzie était Kenneth, vicomte Fortrose et septième comte de Seaforth. Afin de marquer au roi George sa gratitude de l'avoir rétabli dans la pairie qu'avait coûté à son aïeul sa fidélité aux Stuarts, il leva un régiment à son nom, composé moitié d'hommes de son clan, moitié d'hommes du clan Macrae, qui de tout temps avait été subordonné aux Mackenzie. Réunis à Édimbourg, d'où ils devaient s'embarquer pour servir aux colonies, ceux-ci s'imagi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

PÊCHEUSE. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE RAZIN, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE A. INGLIS, A ÉDIMBOURG.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



PALAIS DE HOLYROOD. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVÉ PAR ROUSSEAU D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE VALENTINE ET FILS, À DUNDEE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nèrent avoir été « vendus » à la Compagnie des Indes et se mutinèrent. Il y eut scission. Les Macrac tirèrent sur les Mackenzie, puis montèrent au Siège d'Arthur et s'y cantonnèrent dans un camp retranché dont on voit encore les traces auprès d'un des petits lacs de la montagne. Six cents hommes d'infanterie et un régiment de dragons les bloquèrent sans pouvoir les réduire, et Edimbourg commençait à prendre peur de ces sauvages, comme les gens des Basses-Terres appelaient ceux des Highlands, quand enfin l'affaire s'arrangea à l'amiable. Ils partirent à grand fracas, pibrochs en tête. Mais un maléfice avait été jeté sur eux. En vue de Sainte-Hélène lord Seaforth mourut. Le chagrin amena sur ces grands enfants le mal du pays, et lorsqu'on arriva au port, de 1 000 qu'ils étaient partis, 290 avaient péri en mer, d'une fièvre de langueur, et 320 étaient hors d'état de porter les armes.

VI

Les buts d'excursions autour d'Édimbourg ne manquent pas. Une des plus agréables consiste à se faire transporter en chemin de fer à Hawthornden, d'où l'on remonte à pied la jolie vallée de l'Esk jusqu'à Rosslyn. Le château d'Hawthornden est un vieux donjon auquel on a accolé une maison moderne, perché en nid d'aigle sur la crête d'un rocher rouge dominant la rivière et enfoui dans les bois. Ce massif de grès fort tendre est creusé comme une ruche d'habitations troglodytiques qui intéressent les archéologues, converties avec le progrès des temps en oubliettes, puis en celliers. Si la petite rivière tortueuse et torrentueuse qui coule au fond de cette gorge étroite et fraîche — trop fraîche même, car le soleil n'y pénètre guère à travers une épaisse feuillée — n'était polluée par les détritus de grandes papeteries situées en amont, ce serait un charmant coin du monde, romantique à souhait. A l'autre extrémité, autre château, presque symétrique comme situation et comme aspect — celui de Rosslyn, bâti en 1330 par Sir William Saint-Clair, qui périt en Espagne en combattant les Sarrasins, augmenté par son petit-fils Henry, deuxième comte d'Orkney, ravagé par les troupes de Henry VIII, restauré au XVIIe siècle et finalement démantelé par le général Monk. Cela a été une très formidable forteresse, retranchée sur ce rocher qui tombe à pic dans un véritable précipice, avec pour seule approche une chaussée en pierres énormes enjambant un ravin. Toutefois il y en a tant ici, de ces bastilles déchues qui semblent de vieux lions enchaînés et invalides, d'aspect encore terrible, quoique impuissants, qu'on ne se dérangerait pas pour la voir, n'était l'église voisine, le plus curieux de tous les édifices religieux d'Écosse.

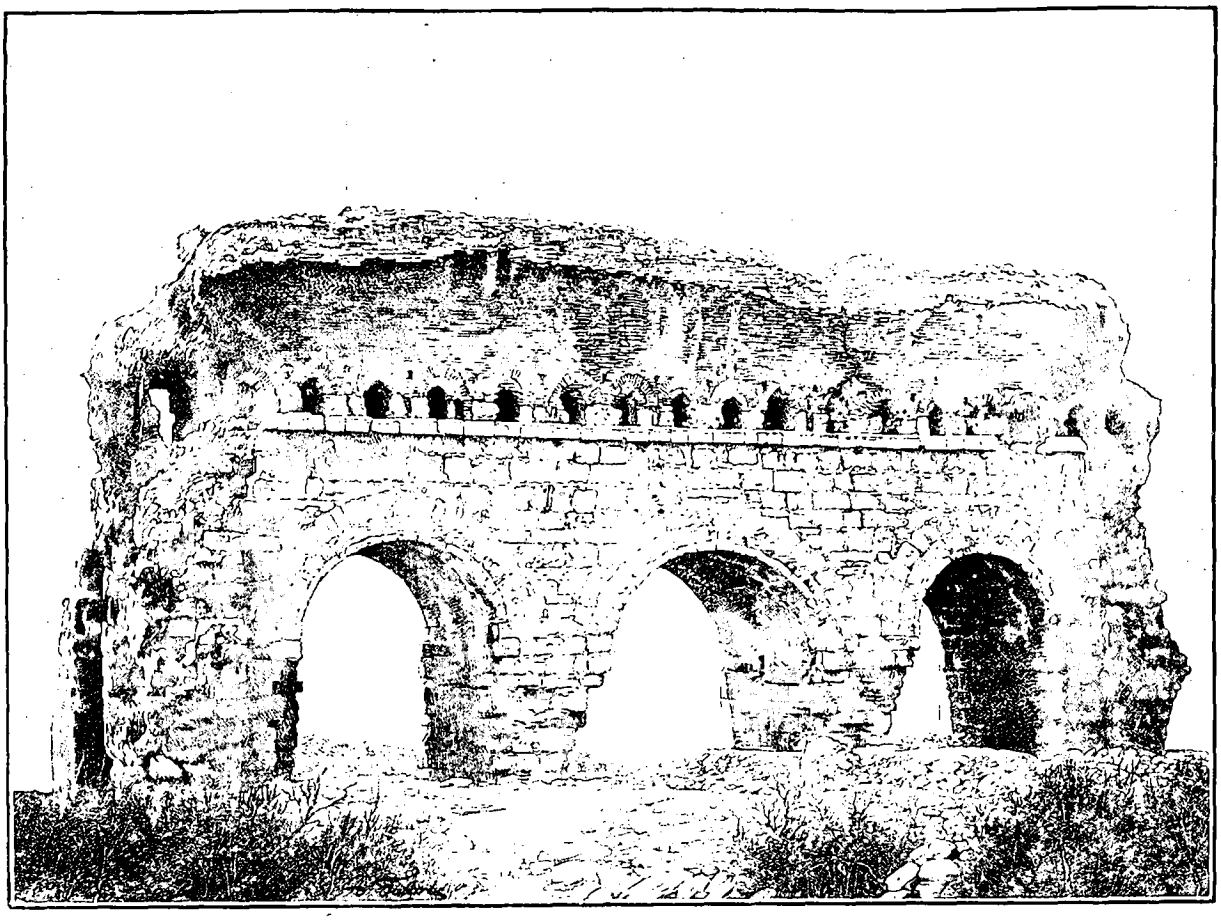
Ses petites dimensions l'ont fait improprement désigner sous le nom de chapelle de Rosslyn. En réalité, c'est le chœur d'une collégiale consacrée à saint Mathieu, et qui devait avoir un prévôt et six prébendaires. Tel était du moins le dessein du troisième comte d'Orkney et premier de Caithness, lord-trésorier d'Écosse, qui en a commencé vers 1450 la construction jamais achevée. Un haut et puissant seigneur, ce chef du clan Sinclair — ainsi s'est ensuite modifiée l'orthographe du nom — issu d'un chevalier normand cousin de Guillaume le Conquérant. C'est à la branche des comtes de Rosslyn qu'est demeurée cette propriété, et l'on ne saurait trop louer le soin avec lequel ils entretiennent l'église, où chaque dimanche un service est célébré pour les gens des fermes voisines. Seulement, pourquoi avoir édifié dans le clos gazonné qui l'entoure un aussi abominable monument funéraire, dont doivent rougir les aïeux ensevelis dans leur armure sous les dalles de la cathédrale?

(*A suivre.*)

MARIE ANNE DE BOVET.

MOUTON ÉCOSSAIS. — DESSIN DE G. VUILLIER, D'APRÈS NATURE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



RUINES DU GYMNASE D'AÏDIN. — DESSIN DE GOTORBE.

VOYAGE AUX SEPT ÉGLISES DE L'APOCALYPSE[1],

PAR M. L'ABBÉ LE CAMUS.

AÏDIN TRALLES.

Monastiri, le quartier arménien d'Aïdin, que nous traversons ensuite, nous présente dans ses rues étroites et entre-croisées, d'assez belles habitations. Celles dont la porte est ouverte laissent entrevoir des cours avec jets d'eau, verdure, et vérandas où la famille se tient à l'ombre. On se croirait à Cordoue ou à Séville. Enfin une longue rue montante, que nous escaladons et où coule une eau très abondante, représente le quartier grec, Képasi. L'élément hellène est ici le plus considérable, le plus entreprenant. Il cherche, comme à Smyrne, à s'assurer la prépondérance; mais, en réalité, Grecs, Arméniens et Juifs réunis font à peine le quart de la population, et Aïdin, ou Guzel Hissar, le *Beau Château*, demeure toujours une ville turque. Elle reçut son nom d'un émir qui en fit la conquête, et depuis, sous la domination des sultans ou des princes de Karamanie, les Kara Osman Oglou, elle prit place dans l'histoire. Mais nous n'avons pas à nous occuper d'elle aujourd'hui. Elle ressemble d'ailleurs à toutes les villes musulmanes d'Orient. Ce que nous entrevoyons au bout de notre ascension, c'est le site de Tralles, et en effet nous l'atteignons après une demi-heure de marche.

Le plateau, tout couvert de grands oliviers, représente exactement, comme le dit Strabon[2], un trapèze dont la partie septentrionale va en s'élevant. Cet auteur ajoute que la ville était naturellement fortifiée de tous les côtés, et il a raison. Au levant, l'Eudon, petit cours d'eau qui ne tarit jamais, coule dans un ravin, à cent mètres de profondeur; au couchant et au midi, le plateau se termine par des pentes abruptes sur la vallée et les maisons d'Aïdin. Vers le nord, la ville se reliait à la montagne par une sorte de croupe, qui elle-même se trouvait fortifiée par une excroissance rocheuse de plus de vingt-cinq mètres de haut, ce qui était décisif au point de vue stratégique. Après cette reconnaissance générale des lieux, nos guides nous demandent ce que nous voulons voir. « Tout », disons-nous. — Oui, mais il n'y a à peu près rien. » Et c'est vrai. Les champs de terre rouge, où

1. *Suite. Voyez tome Ier, p.* 249, 261, 273, 285, 321 *et* 333.

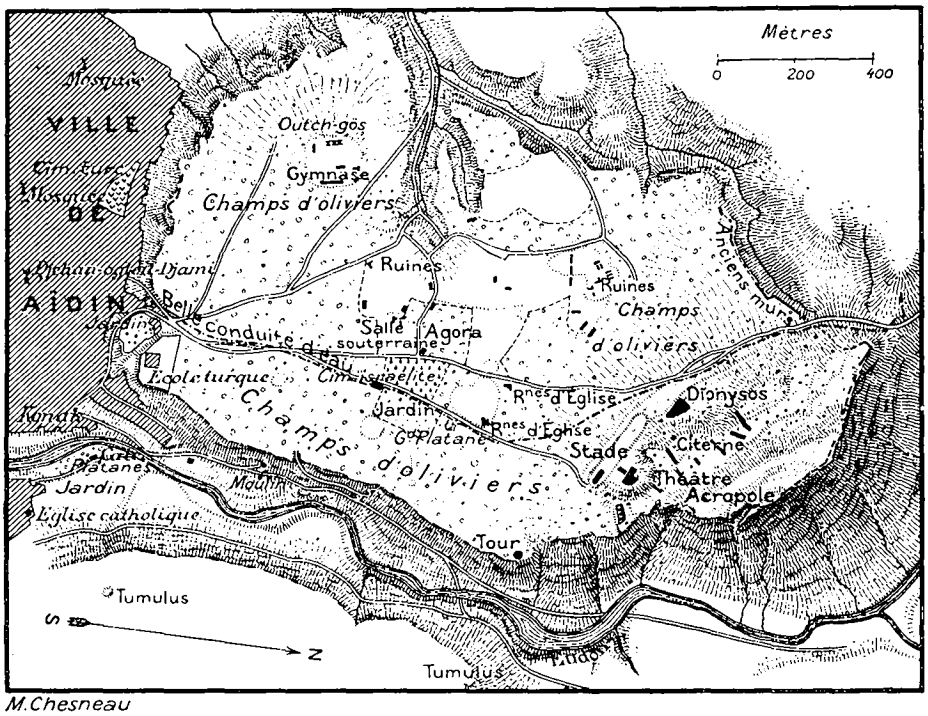
2. Strabon. XIV, 1, 42.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'herbe pousse timidement, nourrissent une superbe et vaste plantation d'oliviers. Nous sommes devant une sorte de forêt verte et argentée, où règne le silence d'un cimetière. Des blocs considérables de pierre, il n'en faut pas chercher, au moins sur les points les plus rapprochés de la ville. Comme nous l'avions entrevu en traversant le bazar, les habitants d'Aïdin ont tout pris pour se faire des maisons, des mosquées, des konaks. Seuls des fragments de briques semés partout rappellent qu'il y eut ici une cité. Cependant Tralles eut, à l'époque gréco-romaine, une importance considérable; plusieurs de ses habitants sont demeurés célèbres, les uns par les immenses trésors dont ils disposèrent, les autres par l'influence dont ils jouirent, comme magistrats, dans le gouvernement des villes de la province d'Asie. Strabon raconte que Pythodore, un d'entre eux, possédait une fortune de plus de deux mille talents, soit douze millions de notre monnaie actuelle.

On peut se faire une idée du luxe des habitants de la grande cité par les superbes bijoux trouvés, il y a peu d'années, dans un tumulus trallais et exposés maintenant au musée du Louvre. Ces pièces, en or très fin, ornées de disques découpés, de fils cordelés, de figurines délicieuses, sont des chefs-d'œuvre d'orfèvrerie qu'on ne surpassera pas. Les Attales, ces princes somptueux de Pergame, avaient voulu avoir leur palais à Tralles, pour y lutter de prodigalité luxueuse et de dispendieuse élégance avec les plus riches habitants du pays. Ce palais, qui devint ensuite la résidence du grand prêtre de la cité, était bâti en briques, genre de construction, dit Pline[1], qui dure éternellement. En effet, tandis que les revêtements de marbre, les blocs, les colonnes, ont depuis longtemps disparu, nous retrouverons très probablement dans un édifice encore à moitié debout un reste du palais des Attales.

A en juger par la seule ruine considérable qui subsiste, et à laquelle les bonnes sœurs nous conduisent d'abord, ces Tralliens aimaient à faire grand. Vers l'extrémité sud-ouest du trapèze où fut bâtie la ville, et au-dessus de la plaine du Méandre, s'élève encore un fragment gigantesque de l'ancien gymnase. C'est une muraille haute de vingt mètres et large de huit. Trois immenses portes cintrées, de onze mètres d'élévation, lui donnent l'aspect d'un arc de triomphe, mais on ne tarde pas à remarquer les amorces qui la rattachaient à un ensemble de vastes constructions dont les soubassements en briques s'étendent vers le levant. Si l'on examine de près l'épaisse bâtisse, on constate que les vides entre ses énormes revêtements de travertin étaient garnis par un amalgame de colonnes, de stèles, de statues brisées. Ces fragments ont été ramassés à coup sûr au lendemain de quelque tremblement de terre, peut-être celui qui détruisit la ville de fond en comble sous Auguste, et secoua simultanément les deux versants du Tmolus. L'empereur donna l'argent qu'il fallut pour reconstruire Tralles et Laodicée. « A Tralles, dit Strabon[2], on rebâtit le gymnase et d'autres monuments renversés. » C'est donc ici un reste du gymnase dont parle le géographe grec. La voûte des arceaux avait été ornée de peintures. Il en demeure encore quelques traces. Au milieu des stucs qui tombent chaque jour, on aperçoit aussi les restes de trois immenses couronnes. La bonne sœur nous dit que le peuple appelle ces arceaux *Outch-Gös*, les Trois Yeux. Le nom est bien trouvé, car par ces trois ouvertures on a sur la vallée basse du Méandre une vue incomparable, s'étendant de Sultanissar au levant, jusqu'à Priène et Milet au couchant. A travers les terres couvertes de moissons et d'arbres fruitiers, le grand fleuve promène ses flots aux capricieux détours, *Quique recurvatis ludit Mæander in undis*, comme dit le poète. Il débouche dans la plaine à une altitude de 140 mètres, et, tout en n'étant plus à Aïdin qu'à 50, il va si lentement qu'il a l'aspect monotone de flaques d'eau se succédant derrière des sinuosités jaunâtres de limon et de folles herbes. Son parcours est plus que doublé



M. Chesneau

PLAN DE TRALLES.

1. *H. N.*, XXXV, 49. Cf. Vitruve, II, 8, 9.

2. Strabon, XII, 8, 18.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par ses circuits. Ceux-ci s'expliquent par la nature même des terres qu'il traverse et la quantité de limon qu'il transporte. Plus d'une fois ce limon encombre son lit, qui, creusé dans un terrain mouvant et sans cesse miné par l'eau, se déplace pour suivre la direction qu'un drainage insensible a préparée d'avance. Le fleuve va ainsi à droite, à gauche, en arrière, semblant vouloir, par ses crochets, retarder son voyage vers la mer, ou même remonter vers sa source. Ce n'est pas sans faire de sérieux ravages qu'il prend ainsi ses ébats, et les anciens n'avaient pas été mal inspirés en lui intentant des procès toutes les fois qu'il emportait leurs terres[1]. Le fleuve perdait toujours sa cause, et payait les indemnités avec le revenu des péages, ce qui ne le corrigeait guère, car il n'a jamais interrompu son travail dévastateur. On sait qu'avec les terres qu'il transporte il a comblé tout le golfe Latmique. D'après le calcul d'Élisée Reclus, il aurait conquis sur la mer environ 325 kilomètres carrés en 23 siècles, et si l'on admet que les eaux du littoral avaient jadis près de Milet 20 mètres de profondeur comme actuellement encore le long de la côte, il aurait charrié 10 milliards de mètres cubes de terre dans ce laps de temps. C'est inimaginable! L'ancienne île de Ladé n'apparaît plus que comme une excroissance au milieu de cette mer de limon, qui a depuis longtemps enfoui plusieurs villes aussi grandes que Milet. Le sommet qui se dresse au couchant vers le fond de la vallée est le mont Mycale, s'avançant en promontoire dans la mer. C'est là que la flotte grecque défit les Perses en 479, le jour même où Pausanias battait Mardonius à Platée.

DAME TURQUE.

Quelque ravissant que soit le coup d'œil des Trois Yeux, pour nous qui sommes justement trois à admirer le paysage, il faut nous arracher à cette contemplation et aller à d'autres ruines. La bonne sœur nous avertit, en nous précédant, qu'elle connaît surtout les restes des vieilles églises : c'est bien un peu ce qu'il nous faut. Laissant, sans y descendre, le ravin très cultivé qui est au couchant, nous nous dirigeons vers le centre du trapèze. Ici les murs de béton renversés deviennent nombreux. On les a désagrégés avec la pioche, pour séparer des cailloux, avec lesquels on les mêlait par couches alternées, les fameuses briques lydiennes qui sont très recherchées pour construire des fours à chaux. Leur solidité légitime la haute réputation que, d'après Pline, elles avaient chez les anciens. Quelques pans de murs qu'on a respectés quoique faits, eux aussi, de cailloux et de briques, d'un édifice considérable, peut-être le palais des Attales. Nous nous rapprochons ici du centre de l'ancienne ville. Les ruines amoncelées sous les oliviers deviennent considérables. Au delà d'une vigne fort mal tenue, nous remarquons des voûtes enfouies sous terre, ce sont peut-être des restes de l'agora. Les Juifs, en établissant là leur cimetière, ont transformé en stèles funéraires tous les débris des marbres qui jonchaient le sol.

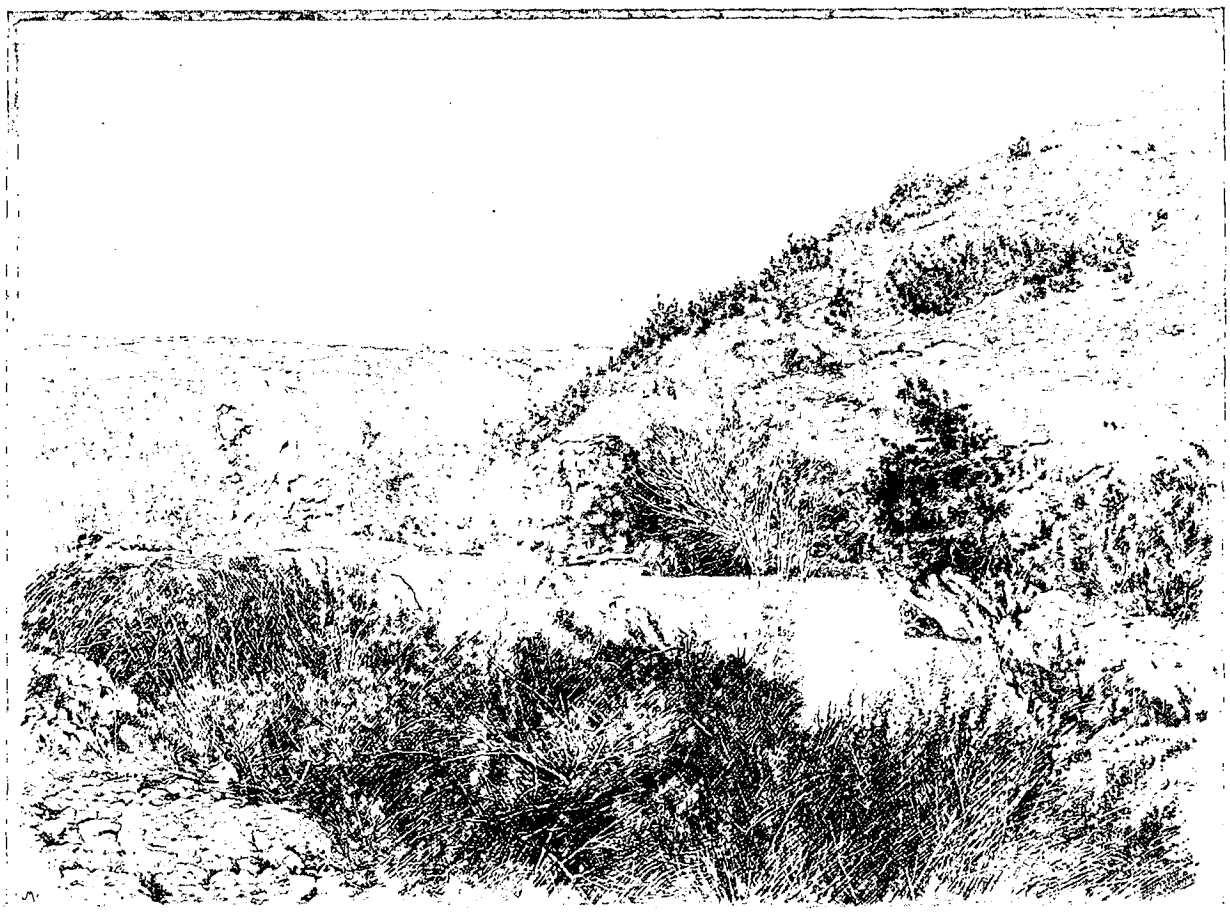
Non loin de là nous trouvons les restes d'une vieille église. Des enfants qui jouent dans l'herbe nous disent qu'elle porte le nom de Panaghia. L'édifice en pierres blanches, d'appareil régulier, a été démoli jusqu'au point où le sol a protégé les douze dernières assises.

J'imagine que nous sommes sous les ruines de l'église cathédrale. Près d'une belle fontaine qui arrose tout le plateau, des groupes joyeux terminent un goûter champêtre. S'adressant à une de nos religieuses, qu'ils appellent solennellement Kyria Kyrolina, ils demandent de nous servir de guides. Et en effet avec eux nous visitons une seconde église, consacrée à l'apôtre saint Jean, l'apôtre dont l'influence fut prépondérante au moins sur l'organisation des communautés chrétiennes d'Aïdin. Puis, montant encore vers le nord, nous atteignons les ruines du théâtre et de l'acropole. Là, sous un vieux chêne, le cortège qui nous suit demande à être photographié.

Départ pour Colosses. — Nos bonnes sœurs de charité avaient ce matin garni nos valises de provisions. Les oranges de leurs jardins sont aussi exquises que celles de Tripoli et de Jaffa. En quittant la ville, aux premiers rayons du soleil, nous apercevons le quartier qui borde les deux côtés de l'Eudon. Ce n'est pas le moins important. Il est habité par des tanneurs, ce qui le rend peu agréable. Les scories des peaux qu'ils travaillent, jetées dans la rivière, infectent la petite et gracieuse vallée, toute plantée d'orangers, de grenadiers d'arbres à fruits de toute sorte, parmi lesquels des abricotiers et des pêchers en fleur produisent le plus ravissant effet.

1. Strabon, XII, 8, 12.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



VALLÉE DU LYCUS. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. HENRI CAMBOURNAC.

Les coqs chantent ici d'une façon toute particulière, et l'on nous assure que d'Angleterre et d'autres pays d'Europe on fait acheter des coqs à Aïdin. Ils lancent leur voix avec méthode, et leur cri s'étend en un interminable point d'orgue où il y a successivement le trémolo de l'émotion et l'énergie de la fierté.

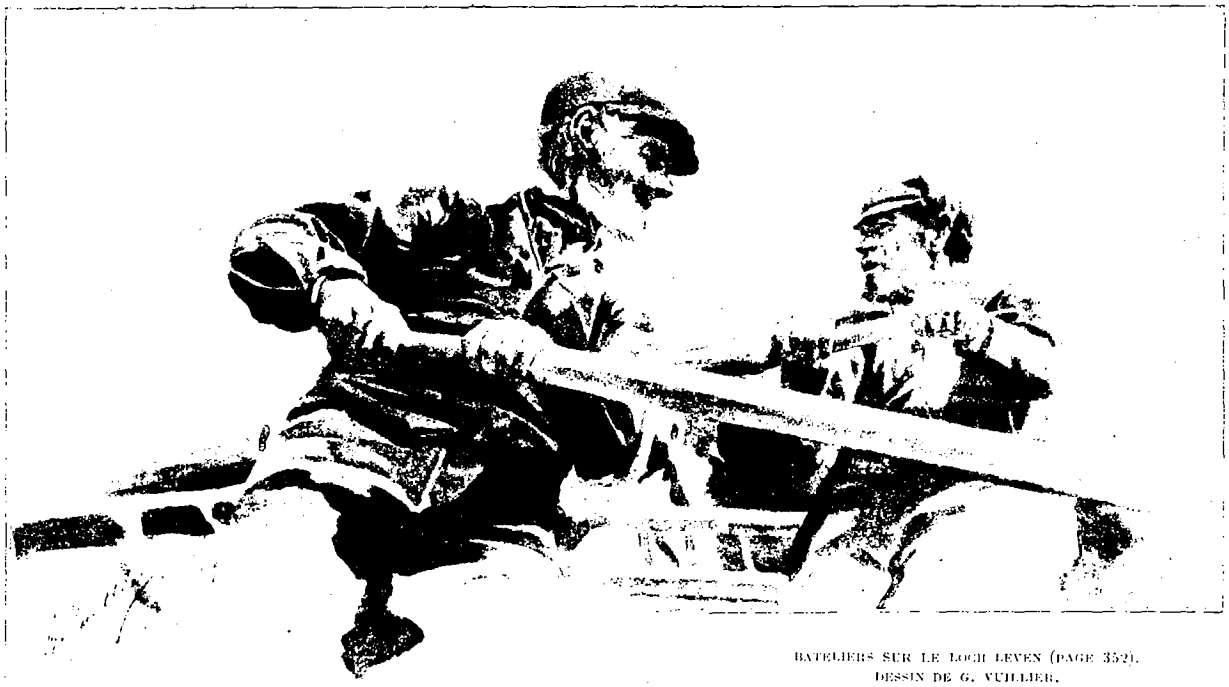
A Nazli, le point de transit le plus important de la ligne ferrée, nous sommes attendus par le chef de gare, notre ami M. Apak, qui, ne pouvant nous suivre à Colosses, a chargé les chefs de station de Beudjeli et Congéli de nous attendre et de nous escorter avec un drogman, des chevaux et des moukres. En effet, à Beudjeli nous trouvons notre caravane prête avec le guide Hélias en tête, et un zaptié protecteur en queue. Le tout forme un groupe de huit cavaliers.

Nous cheminons d'abord à travers champs et blés, puis sur la belle route qui va de Denizli à Tschallova, vers l'orient. Homère qualifie les Phrygiens de dompteurs de chevaux, ἱππόδαμοι, et en réalité les hommes du pays, à qui nous faisons compliment de leur tenue, nous disent que, pour eux, un cheval n'est réellement formé que quand le cavalier peut le lancer au galop sans risque de verser le café de sa tasse pleine. Ils sont superbes sur leurs coursiers rapides, ἀνέρες αἰολοπώλους. C'est le Lycus, que nous retrouverons plus pittoresque tout à l'heure. D'importants terrassements et un viaduc marquent au loin le détour que décrit la voie ferrée pour éviter la gorge où passe ce cours d'eau. Bientôt, tournant à droite, nous gravissons un large plateau de forme ronde et peu élevé. Pour la première fois, nous observons là un canal dont l'eau, se pétrifiant peu à peu, a élevé les deux rives. Il se déroule en interminables circuits sur un espace de plusieurs kilomètres et se rattache aux fontaines incrustantes que nous retrouverons tout à l'heure près du Lycus. Hélias se rapproche d'Henry et, en lui signalant le phénomène, dit solennellement : « Néro ! » Ne songeons point ici au scélérat empereur qui, aussi célèbre par ses bizarres caprices que par ses cruautés, aurait bien pu se donner le plaisir de faire tailler dans le travertin de la colline ces rives en apparence dentelées par une main d'artiste ; il y a eu quelque chose de non moins capricieux que lui, c'est l'eau, qui, par quelques transformations du vieux mot grec ναρός, porte communément son nom ; en sorte que quand on a soif, monsieur Henry, il faut crier au serviteur : « Néro! »

(*A suivre.*) Abbé Le Camus.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



BATELIERS SUR LE LOCH LEVEN (PAGE 352).
DESSIN DE G. VUILLIER.

EN ÉCOSSE[1],

PAR MARIE ANNE DE BOVET.

VI (*suite*).

PILIER DE L'APPRENTI
A ROSSLYN.

Les personnes compétentes trouvent dans la chapelle de Rosslyn des analogies marquées avec celle de Belem en Portugal et avec certaines parties de la cathédrale de Burgos. Je n'en saurais juger. Mais que l'architecte qui l'a construite et les sculpteurs qui l'ont décorée fussent venus de ces pays-là, il n'y a pas à en douter. A moins qu'ils n'en fussent seulement revenus, et cela serait très vraisemblable, une certaine rudesse d'exécution et quelques gaucheries de détail semblant indiquer qu'ils s'étaient inspirés de ce qu'ils avaient vu dans leurs voyages, mais sans avoir la souplesse et la légèreté de main des artistes méridionaux.

L'aspect en est plutôt lourd. Peut-être ce défaut eût-il disparu dans l'ensemble, car il ne faut pas oublier que nous n'avons qu'une partie de l'édifice. On distingue parfaitement les amorces des transepts et le point où aurait commencé la nef. Mais l'intérêt de cette église fragmentaire est moins dans ses proportions que dans la fantaisie très touffue et très colorée de son ornementation sculpturale, d'une infinie variété et absolument dédaigneuse de la symétrie. Les cordons de moulures qui courent sans interruption sur la muraille et qui encadrent les fenêtres sont dans le goût décoratif arabe. Les voussures représentent des sujets du Nouveau Testament sculptés en ronde bosse avec une naïveté archaïque très charmante. Sur des linteaux où est figuré le concert des anges, parmi les luths, les cithares, les violes d'amour et les hautes-contre de rebec, on voit le pibroch national. Une espèce de jubé décoré des péchés capitaux et des vertus cardinales sépare le chœur proprement dit d'une chapelle basse dédiée à la Vierge, dont la voûte à pendentifs est d'une extrême richesse.

C'est là que se trouve le « pilier de l'Apprenti », assez curieusement nommé, car il est le chef-d'œuvre de l'église : une spirale de fleurs et de feuillages délicatement fouillée, d'une facture très supérieure au reste. La légende veut que pendant l'absence du maître tailleur d'images, qui était allé chercher des modèles à Rome, un de ses aides ait exécuté ce bel ouvrage, en récompense de quoi il l'aurait poignardé dans un accès de jalousie. Il est plus probable que c'est le maître lui-même qui a rapporté de Rome le dessin de ce pilier, car il rappelle ces cierges pascals en marbre qu'on voit dans nombre d'églises de la Ville Éternelle, hors que la pierre, matière plus ingrate, ne se prête pas à la même finesse de ciselures.

1. *Suite. Voyez tome Ier p.* 313, 325 *et* 337.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

En pendant à cette abside, il a été construit récemment un baptistère surmonté d'une tribune pour l'orgue, qui, bien que vaguement conçu dans le style général, est d'un effet fâcheux.

C'est « caractère » que j'aurais dû dire, car il y a de tout ici : du roman et du gothique, du mauresque et du lombard, — de tout excepté du style. Et ce caractère est si intense, qu'en sortant de cette atmosphère fastueusement dévote à l'espagnole, encore réchauffée par un soleil rougeoyant qui traversait les vitraux, on se sent dépaysé de ne pas trouver un ciel indigo, une terre calcinée et de mornes cactus.

On se lasse de tout, même de Marie Stuart. Toutefois on aurait tort de ne pas visiter le lieu de sa naissance. Outre l'intérêt historique, on trouve au palais de Linlithgow, le Versailles des Stuarts, un joli type de l'architecture civile de l'aurore du XVI^e^ siècle, quand on commençait à bâtir des châteaux de plaisance, mais en les fortifiant encore. A quelques minutes d'une drôle de vieille petite ville à hauts pignons sculptés, on pénètre dans l'enceinte royale par une porte crénelée, flanquée de tourelles octogones et timbrée d'un écusson écartelant les armoiries des quatre ordres de chevalerie auxquels appartenait Jacques V : au un les trois léopards de la Jarretière et au trois les tours et les lions de la Toison d'Or, au deux le lion du Saint-André d'Écosse et au quatre les fleurs de lis du Saint-Michel de France. Une fort belle église gothique a survécu au château qu'avait construit ici David I^er^. Le palais actuel est situé sur un promontoire légèrement élevé au-dessus d'un petit lac mélancolique. Il consiste en un quadrilatère avec une tour ronde à chaque angle et une cinquième, carrée, sur la façade du nord, une des premières provenant du château fort bâti par Édouard I^er^ d'Angleterre, après avoir battu William Wallace sur le champ de bataille voisin de Falkirk, transformé en un florissant charbonnage. Tout autour un fossé profond dont le pont-levis a été supprimé, et que défendaient d'autres tours dont il ne reste que la base habillée de lierre. Au centre de la cour intérieure l'original, fort ruiné, de la fontaine de Holyrood. L'entrée principale est ornée de niches gothiques d'un beau travail. Tout le rez-de-chaussée était en écuries, communs et corps de garde. Un escalier à vis dans chacune des tours donne accès au premier étage, entièrement occupé dans l'aile de l'est par la salle des banquets, longue de trente mètres et qu'éclairent cinq fenêtres de chaque côté, avec une monumentale cheminée sculptée. A une extrémité elle communique avec la cuisine, de dimensions non moins héroïques, à l'autre avec la chapelle, qui occupe la façade du sud. Une galerie de dégagement en partie pratiquée dans l'épaisseur du mur court autour du palais, qui est couronné par un chemin de ronde. Rien de plus pratique et de plus élégant que cette disposition architecturale. Les deux autres corps de logis contenaient les appartements particuliers. Dans celui de l'ouest, le plus ancien, a vécu la reine Marguerite Tudor, digne fille cupide, avare et sans foi de l'astucieux Henry VII, fort délaissée par l'époux très aimé, le beau Jacques IV, que ses compatriotes lui tuèrent à Flodden. C'est là que, dans une chambre d'aspect lugubre, vit le jour la future reine de France et d'Écosse. La nouvelle en parvint à son père en même temps que celle du cruel revers essuyé par ses armes à Solway-Moss. Songeant à son aïeule Marjory, fille de Robert Bruce, qui avait épousé Walter, lord high stewart héréditaire — c'est-à-dire grand sénéchal — du royaume, et dont le fils Robert II fut le premier roi Stuart, Jacques V s'écria : « C'est par une fille que la couronne nous est venue, c'est par une fille qu'elle s'en ira. Que la volonté de Dieu soit faite! » Et ce roi jeune et charmant tomba dans une langueur dont il mourut cinq jours après, laissant l'enfant à son tragique destin.

VII

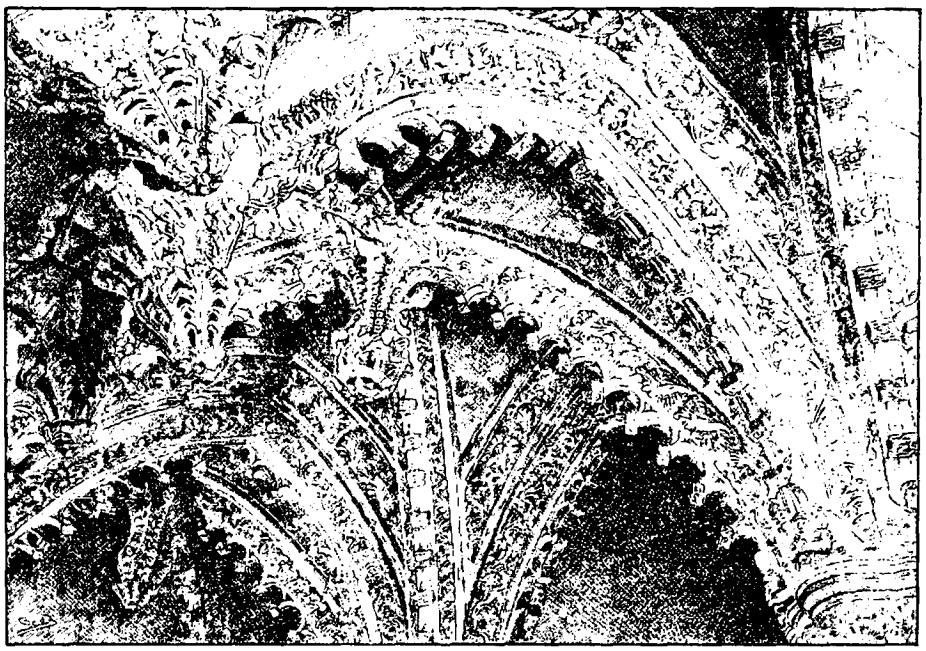
Les modernistes affirment que les chemins de fer sont une commodité parce qu'ils conduisent partout. Belle invention en effet pour les commis voyageurs. Mais pour les touristes il en résulte, ou bien que sous le prétexte de ces facilités nous voulons en voir trop, par conséquent sans fruit, ou au contraire que nous négligeons maints lieux intéressants, pour cette absurde raison qu'ils ne sont pas sur la ligne. Et si nous nous détournons du chemin frayé, nous y mettons autant de temps que nos pères avec leurs chevaux de poste, et beaucoup moins agréablement.

Ainsi pour aller d'Édimbourg à Saint-Andrews est-on fort embarrassé de la route à choisir. La vieille cité ecclésiastique et universitaire est dans une situation fort retirée, à l'extrémité de cette péninsule formée par le comté de Fife entre les *firths* du Forth et de la Tay. Un ferry-boat qui de Granton — à dix minutes de Waverley-Station — traverse le Forth, dépose en une demi-heure à Burntisland, d'où une ligne longeant la mer mène à destination avec une sage lenteur. Cette voie permet d'abord de rendre hommage à la libéralité d'un feu duc de Buccleugh, qui a fait construire entièrement à ses frais la jetée de Granton, longue de plus d'un demi-kilomètre et protégée par un brise-lames — un petit cadeau de plus de quatre millions. La traversée est délicieuse. On passe au large de l'îlot Inchkeith, planté au milieu de la baie comme une sentinelle avancée. Sous le règne de Marie Stuart, les Écossais eurent le déplaisir de voir cette clé du Forth aux mains de l'étranger : les Anglais d'abord, puis les Français durant la régence de Marie de Lorraine. Le phare tournant qui indique la passe a été construit avec les matériaux d'un blockhaus portant l'inscription « Maria Regina 1564 », avantageusement remplacé, au point de vue de la défense, par trois batteries de quatre pièces de dix-huit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tonnes. Par un beau jour, le *firth* est merveilleux à voir de là, encadré comme un grand miroir d'argent dans une bordure de collines bleues semées de villes blanches et de champs d'or, ayant d'un côté la haute mer d'un vert glauque qui va se violaçant à l'horizon, et de l'autre le soleil qui se couche derrière le lointain Ben Lomond, jetant dans l'eau irisée et frissonnante une colonne de feu.

Le passage n'est pas toujours aussi calme. L'historien Hume raconte que ce grand golfe lui inspirait une véritable hydrophobie, et que cela l'empêchait de rendre visite à son ami le philosophe Adam Smith à Kirkcaldy, sur l'autre rive. En allant plus loin que cette petite ville qui s'allonge sur la grève sablonneuse plus de trois milles durant, on trouverait, proche les ruines du château de Macduff, le fastueux château moderne de Wemyss, édifié sur une terrasse à soixante pieds au-dessus de la mer, à la place de celui où la reine Marie rencontra pour la première fois son beau cousin Darnley et s'éprit de lui en dansant une gaillarde. Mais le désir de revivre un plus tragique souvenir de la vie de cette princesse doit décider en faveur de l'autre voie, celle qui conduit à Saint-Andrews par l'intérieur des terres. Elle offre aussi l'avantage de faire connaître le pont sur le Forth, triomphe des ingénieurs, infiniment plus intéressant que l'abominable tour Eiffel, parce qu'à défaut de la beauté intrinsèque qui fera toujours défaut aux froides, sèches et indigentes structures en fer, il a du moins la beauté de l'utilité. Les gens de l'art prennent grand plaisir à passer dessous en bateau. Les profanes se bornent à passer dessus avec leur train, ce qui répond plus exactement à sa destination.

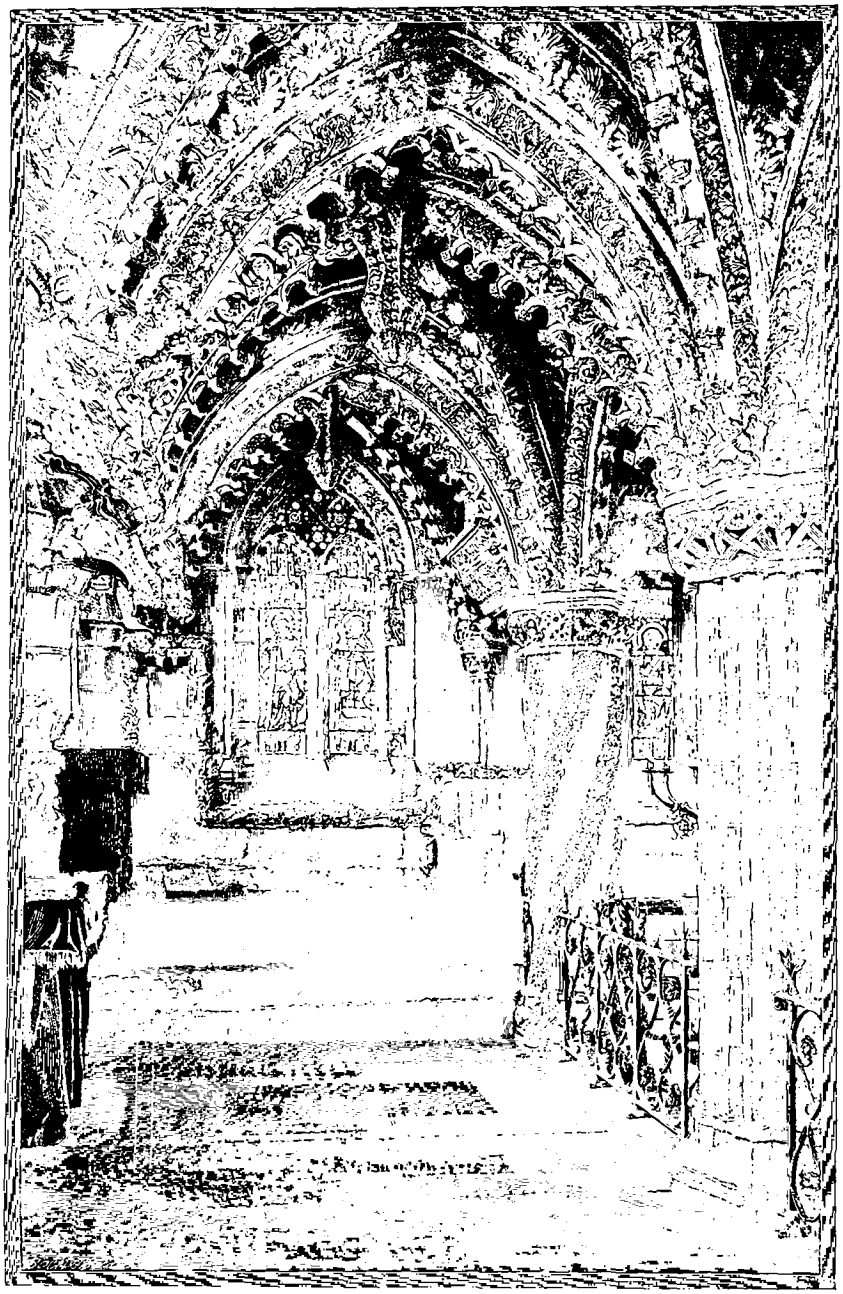


CHAPELLE DE ROSSLYN, DÉTAILS DE LA VOÛTE.
DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE G. W. WILSON, À ABERDEEN.

L'étranglement du Forth par un promontoire rocheux de la côte de Fife réduit le passage à une largeur d'un mille et demi entre South et North Queensferry. La rive sud est égayée par les énormes massifs d'arbres de belle venue — notamment des cèdres du Liban — de deux magnifiques propriétés seigneuriales. L'une est Dalmeny Park, au comte de Rosebery, il y a quinze jours encore premier ministre d'Angleterre. L'énorme fortune de feu sa femme, une Rothschild, lui a permis ce beau luxe de faire construire à quelque distance du sien un second château, non moins fastueux, uniquement destiné à loger ses hôtes. L'autre domaine appartient à lord Hopetoun. Le château est un édifice de la renaissance italienne, fort dépaysé en ce climat.

Il est convenu qu'ici finit le fleuve et commence la mer, celle-ci encore douce, celui-là déjà salé. A une élévation de 46 mètres au-dessus des plus hautes eaux, se dressent deux arches métalliques de 518 mètres d'ouverture, qui à elles seules n'ont pas nécessité moins de 42 000 tonnes d'acier, prolongées des deux côtés par deux arches de 206 mètres et quinze de 51. Le pilier central en maçonnerie, qui repose sur l'îlot d'Inchgarvie, sans lequel la construction eût été impossible, mesure un diamètre de 15 mètres au sommet et 16 et demi à la base. Les autres, de dimensions proportionnées, s'agrafent à un fond de roc par trente-cinq à quarante brasses. Ils sont bouclés par 48 ferrures longues de 7 mètres et épaisses de 6 centimètres. La résistance des matériaux a été calculée à raison de 600 tonnes pour les deux trains se croisant, à quoi, en souvenir de l'horrible catastrophe du pont sur la Tay, s'effondrant une nuit de tempête et engloutissant dans les flots plusieurs centaines de personnes, les constructeurs ont ajouté pour la pression du vent 168 livres par mètre carré. A quelque chose malheur est bon. Celui-ci était à l'étude au moment du désastre, et comme l'autre il devait être suspendu. Éclairés par cette cruelle expérience, les ingénieurs en modifièrent le plan pour l'établir avec de plus sûres garanties de solidité. On nous dit aussi qu'il a coûté quarante millions, et pour ce prix on a vraiment droit à quelque chose de bon. Cependant, arrivé au bout, on ne peut s'empêcher de penser, non sans satisfaction : « Allons, ce ne sera pas encore pour cette fois ».

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



CHAPELLE DE ROSSLYN.
GRAVURE DE BOCHER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE G. WILSON, À ABERDEEN.

Après avoir passé le petit port d'Inverkeithing, où existe encore la maison d'Arabella Drummond, femme de Robert III, le second roi Stuart, on arrive à Dunfermline, bâti en amphithéâtre sur un mamelon escarpé, qui mérite une halte entre deux trains. Non que ce qu'on y va visiter n'ait bien meilleure apparence d'en bas et de loin. Mais le devoir y conduit tout voyageur respectueux des lieux historiques. C'était la résidence favorite du grand roi Malcolm III Canmore -- « Grosse Tête » —. Il y avait bâti un palais où sont nés la reine Maud, qui fut la femme de Henry Ier, roi d'Angleterre, fils de Guillaume le Conquérant, et les trois frères Edgar, Alexandre et David, qui successivement régnèrent sur l'Écosse. Inutile de dire que de cet édifice du XIe siècle il ne reste pas une pierre. Les ruines informes qui en marquent l'emplacement sont celles d'un château de Jacques IV, où habita Marie Stuart, où Jacques VI signa le Covenant, et où naquirent deux des enfants de ce prince, celui qui devint Charles Ier, et Élisabeth, l'Électrice palatine, de qui sont venus les droits de la famille royale actuelle d'Angleterre à la double couronne des Stuarts.

Rasée aussi l'église abbatiale fondée par la sainte reine Marguerite pour les bénédictins de Canterbury fuyant l'invasion normande. De celle qui la remplaça, les fureurs de la Réforme n'ont laissé que des fragments, encastrés dans une abominable construction prétendue gothique du commencement de ce siècle, servant au culte presbytérien. Dans la fort belle nef romane, alourdie extérieurement par de gauches contreforts ajoutés au XVIe siècle, reposent les cendres de Malcolm III et de Marguerite, de leurs trois fils, de Malcolm IV, d'Alexandre III, enfin de Robert Bruce. En 1818 les travaux de construction obligèrent à exhumer le glorieux héros. Walter Scott, qui assistait à cette cérémonie, la relate dans ses *Contes d'un grand-père*. Le corps fut trouvé entre deux feuilles de plomb, enveloppé d'un linceul tissé de fils d'or. Après qu'un moulage du crâne eut été pris pour la Société Phrénologique d'Édimbourg, il fut replacé dans un cercueil neuf et enseveli à la même place, où se trouvait naguère le maître-autel.

En continuant notre route par un honnête petit train qui roule sans se presser à travers de gras pâturages, nous apercevons le loch Leven, le premier de ces innombrables lacs dont les Écossais n'ont jamais su le compte. Celui-ci est illustré par la captivité de la reine Marie, prisonnière de ses sujets. De la petite station de Kinross, un quart d'heure de marche amène à l'appontement où des barques attendent les touristes et les pêcheurs de truites. La voilà déjà dans son horreur, l'Écosse truquée et syndiquée, où tout est organisé savamment pour la commodité et aussi pour l'exploitation des voyageurs. Quand on songe qu'il n'y a pas plus d'un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

PALAIS DE LINLITHGOW. — GRAVURE DE BOCHER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE J. VALENTINE AND SONS, A DUNDEE.

siècle, c'était quasi un pays sauvage, où l'on ne venait qu'après avoir fait son testament, on se prend à regretter d'être né trop tard, malgré les progrès du confort des gîtes et des facilités de locomotion. Une compagnie fermière détient le droit de pêche et de navigation sur ce lac, l'un des plus poissonneux du pays. Cette saison-ci, on y a pris 22 206 truites, donnant un poids total de 2 500 kilos, sans compter une énorme quantité de perches. Moyennant deux shillings et demi l'heure, plus même somme par jour aux hommes, on a une barque à deux rameurs d'où l'on tend ses lignes de fond amorcées d'une mouche artificielle. Les Anglais, passionnés pour ce sport, ne laissent guère chômer la flottille. Pour cinq shillings on est transporté dans l'île du château, située à peu près au centre du lac, qui a neuf milles (14 kilomètres et demi) de tour. Des courants contraires agitent ses eaux noires mais très limpides, comme toutes celles d'Ecosse, assez pour ne pas rendre la traversée très agréable aux estomacs peu marins. Soit dit en passant, ce n'est pas à ceux-là que je conseillerai un voyage en ce pays : ils auraient trop à perdre ou trop à souffrir.

De profonds drainages ayant conquis sur le lac environ 1 400 acres de terre, dont l'île s'est trouvée augmentée, le flot aujourd'hui ne baigne plus le pied même des remparts, comme à l'époque de Marie Stuart. Ce très ancien château des Douglas a conservé son massif donjon à trois étages et les soubassements des deux tours d'angle qui flanquaient l'enceinte, dont l'une a été la prison de la reine. L'amorce subsiste de l'escalier par où elle montait à son appartement, composé d'une petite antichambre, d'un parloir de médiocres dimensions et d'une chambre à coucher plus restreinte encore. Ses femmes logeaient dans la pièce voûtée du bas et sans doute à l'étage supérieur. Peu nombreuse d'ailleurs était sa suite, car, en privant leur souveraine de sa liberté et de sa couronne, ses sujets rebelles n'avaient pas eu la grâce de lui laisser les honneurs dus à sa naissance.

Son geôlier avait été bien choisi. C'était une pécheresse repentie ayant toutes raisons pour la haïr. Marguerite Erskine, fille du comte de Mar, avait eu de Jacques V, tout jeune, un fils, lord James Stuart, créé par son père prieur de Saint-André, et plus tard par sa sœur comte de Murray. Bien qu'ensuite le roi eût successivement épousé Madeleine de Valois, fille de François Ier, et Marie de Lorraine, qui donna une héritière à la couronne, et que son ancienne maîtresse fût devenue en justes noces lady Douglas de Lochleven, lorsque les troubles du royaume eurent mis le frère bâtard de la reine à la tête des affaires, il plut à sa mère de se persuader qu'un mariage secret l'avait légitimé. Elle voyait donc en Marie une usurpatrice. De plus elle avait, comme son fils, adopté la nouvelle doctrine et avec le fanatisme intolérant et farouche du diable qui s'est fait ermite. Son aversion s'en augmentait d'autant pour l'aimable princesse que les disciples de John Knox appelaient « femme de Moab, Amalécite, la Jézabel de l'Écosse » et autres aménités empruntées aux Écritures

*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

saintes, où ils prenaient tout, hormis l'amour et la charité. Enfin lady Douglas n'avait plus de sa jeunesse évanouie que le souvenir de sa fragilité, fort importun à une austérité d'autant plus féroce qu'elle revenait de loin, et le charme de cette belle reine de vingt-quatre ans n'était pas pour adoucir son aigreur.

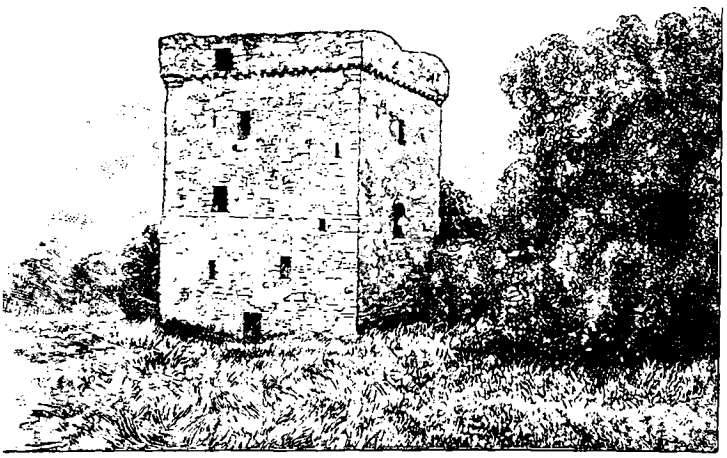
Sombres ont été les longs mois passés par Marie entre ces murailles, mais invincible le généreux courage qu'elle opposa aux persécutions morales dont était aggravée sa captivité. Après de cruelles scènes avec les envoyés des lords confédérés, le brutal lord Lindsay, le sinistre lord Ruthven et son frère le ténébreux Murray, elle consentit cependant à signer son abdication, mais seulement sur l'assurance qui lui fut donnée secrètement par son ancien conseiller sir Robert Melvil que l'acte était nul, lui ayant été arraché par contrainte et violence.

On voit encore à Lochleven, dans l'ancien jardin devenu un pacage à moutons, le banc de pierre sur lequel elle s'asseyait, interrogeant du regard par delà sa prison liquide la rive où s'agitaient ses partisans, avec qui elle entretenait par signaux des intelligences. Il est consolant de penser que la lâcheté, la brutalité, le fanatisme et la haine ligués contre cette charmante princesse ont été rachetés par des dévouements héroïques, qui jusqu'à l'échafaud ont tout tenté pour elle. Mais la fatalité l'avait marquée, et ce fut son destin que rien ne put la sauver, en même temps que le malheur frappa tous ceux qui l'aimèrent et la servirent.

Cependant son irrésistible séduction avait gagné le fils de sa rigide gardienne, qui conçut un plan d'évasion une première fois déjoué. Elle avait pris place dans une barque sous les habits de la blanchisseuse qui lui rapportait son linge. Le batelier ayant voulu se permettre avec elle une liberté, la trop blanche main qu'elle étendit pour le repousser la trahit. Terrifié par la pensée du châtiment auquel il s'exposait, ce craintif vassal la ramena au château. George Douglas en fut banni par sa mère irritée.

Mais il laissait derrière lui un complice, jeune parent de même nom qui y servait comme page. Quelques semaines plus tard Willie Douglas substitua adroitement aux clés qu'après le couvre-feu le sénéchal remettait à la châtelaine, un faux trousseau tout pareil. A la faveur de la nuit, la reine, ses femmes et lui-même embarquèrent dans un des canots du château, après avoir fermé les portes extérieurement et jeté les clés dans le lac, ce qui empêcha la poursuite. Des coups de feu furent tirés qui n'atteignirent personne, et bientôt, escortée de quelques gentilshommes qui l'attendaient sur la rive, Marie Stuart galopait à travers les bruyères dans la direction de Niddry Castle, appartenant au fidèle lord Seton, où elle n'arriva qu'à l'aube. En peu de jours elle réunit autour de sa bannière huit comtes, dix-huit barons, neuf évêques, douze prieurs et plus de cent *lairds*, avec six mille hommes d'armes. La défaite de Langside vint anéantir ses espérances. C'était le 13 mai 1568 : elle avait été libre onze jours. Une chevauchée folle de soixante milles sans débrider, par des chemins épouvantables, la conduisit du champ de bataille à l'abbaye de Dundrounan, d'où le lendemain elle passait le Solway, pour se confier à l'hospitalité de sa cousine la reine Élisabeth. On sait ce qu'elle trouva en Angleterre : une captivité de dix-neuf ans, à laquelle mit fin la hache du bourreau.

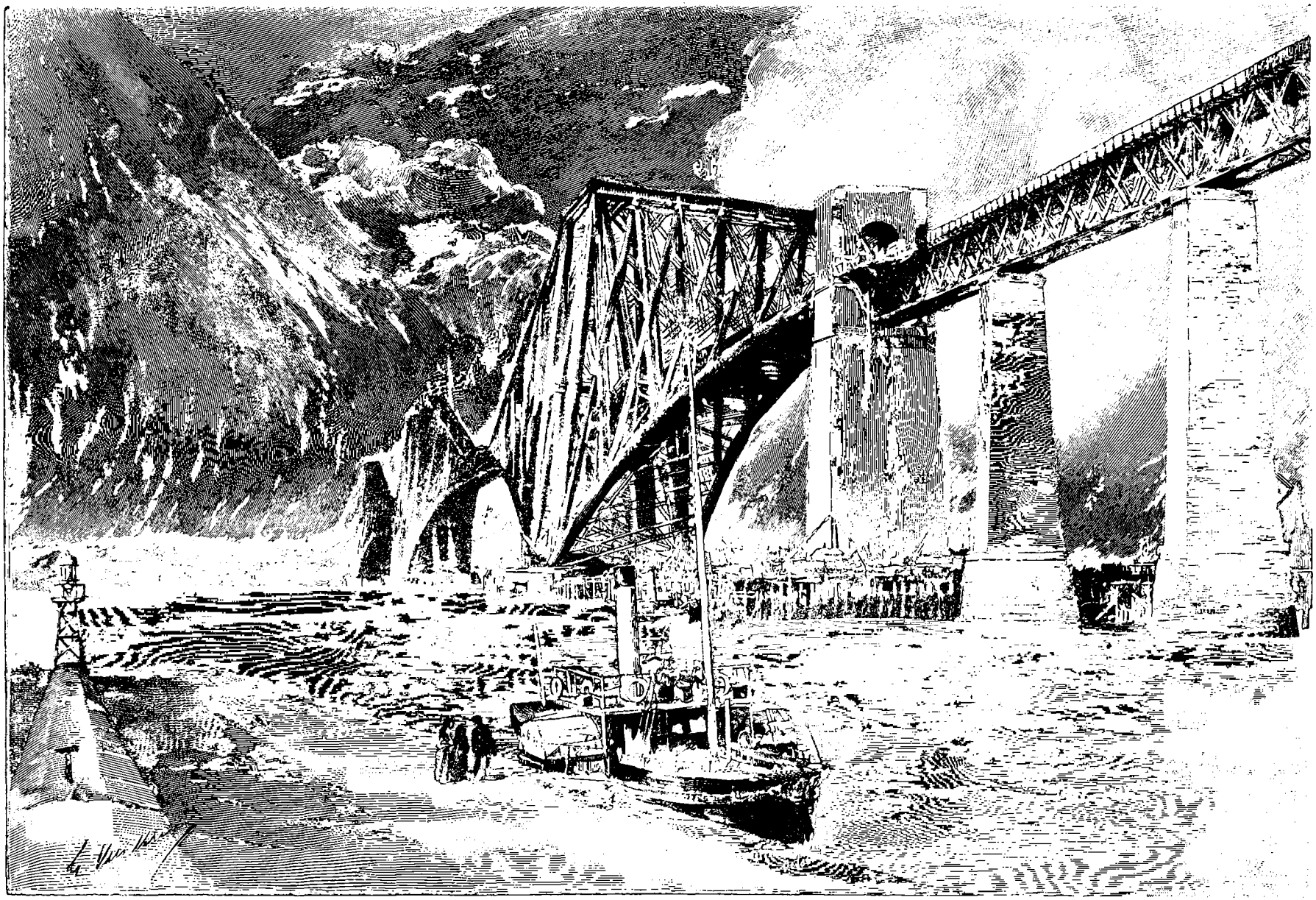
Ces événements sont racontés par Walter Scott dans *l'Abbé*, avec de légères variantes littéraires. Il serait intéressant de relire sur place ce roman, assez bien documenté pour faire revivre les ruines sur lesquelles plane cette grande ombre tragique. Le peu de temps qu'on y demeure laisse une déception. L'imagination s'attendait à voir un site sauvage et farouche. Rien au contraire de plus doux et riant que cette vaste plaine verdoyante. C'est l'imagination qui a tort. Pourquoi se représenter les choses avant de les avoir vues? L'endroit est d'ailleurs fort agréable avec les îlots dont est semé le lac — celui de Saint-Serf contenant les débris d'un très vénérable monastère du temps d'Eocha, roi des Pictes, où André de Wyntoun, qui en fut prieur, écrivit les plus anciennes des annales d'Écosse parvenues jusqu'à nous. Le château de Kinross, pompeuse construction de style Louis XIV, couvre de son parc magnifique une vaste étendue de la rive. Depuis bien des années il est délaissé par ses propriétaires, des Graham Montgomery. Faut-il les plaindre de n'y point vivre, ou les envier de posséder quelque part une encore plus belle demeure?



DONJON DE LOCHLEVEN. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE RUFFE.

En poursuivant la route de Kinross à Saint-Andrews, le touriste qui n'est pas déjà las des souvenirs historiques peut faire un léger détour pour visiter Falkland. Le site en est aimable, et, quoique industriel, ce bourg entièrement moderne a fort bon air, tassé au pied d'un massif de collines assez élevées. En ce pays-ci, il n'est ville ni village qui soit planté bêtement n'importe où. Tout fait décor. Sur une plate-forme surplombant la plaine est un château de chasse de Jacques V, d'un caractère nettement Renaissance, qui, partiellement détruit par un incendie sous le règne de Charles II, a conservé intacte une élégante façade percée d'étroites

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



PONT DU FORTH (PAGE 351). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE J. VALENTINE AND SONS, À DUNDEE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

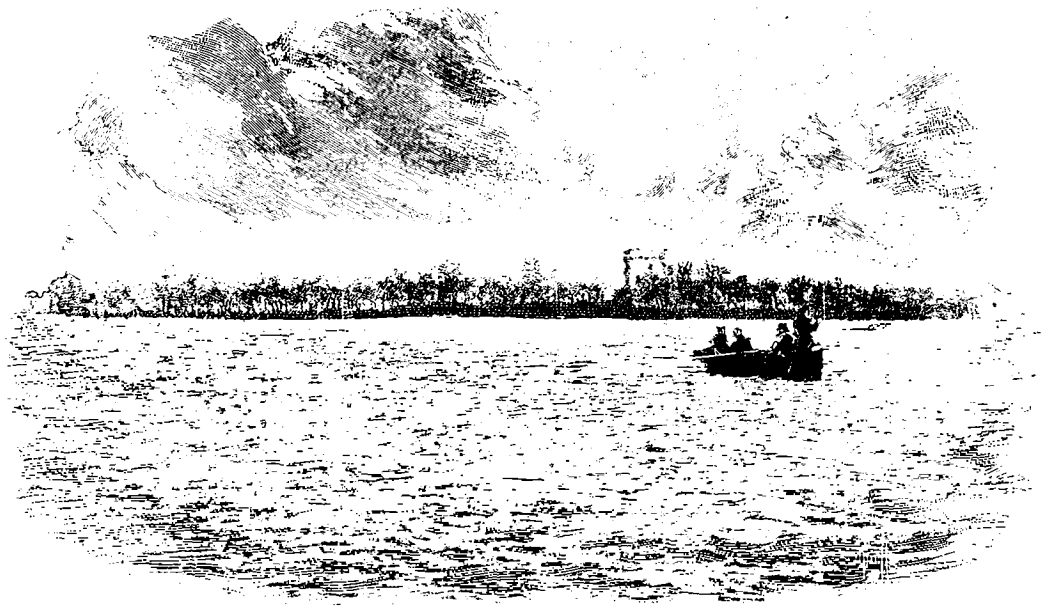
fenêtres à meneaux. C'est purement une habitation de plaisance, où se sent l'influence italienne. La reine Marie de Lorraine, et sa fille après elle, ont tenu leur cour à demi française dans cette sorte de Fontainebleau. A cette époque, la région était évidemment couverte de forêts où l'on courait le cerf, car si l'Écosse est généralement dépourvue d'arbres, c'est parce qu'on les a détruits. Partout où l'on en plante, dans l'intérieur du moins, ils ne demandent qu'à prospérer. La tourbe d'ailleurs n'est faite que de bois décomposé.

Dans les jolis jardins qui entourent le palais de Falkland, soigneusement entretenu par le squire de l'endroit, M. Tyndall Bruce, gardien héréditaire de cette propriété de la couronne, se trouve l'emplacement du château des Macduff, les puissants *thanes* de Fife, dont l'un, ancêtre lointain et douteux du petit-gendre de la reine Victoria, poignarda l'assassin Macbeth. L'horrible tragédie dont ce lieu avait été le théâtre en 1402 fait le sujet de *la Jolie Fille de Perth*. Le duc d'Albany, frère de Robert III, avait alors le château en sa possession. Dans le but de se rapprocher de la couronne, il y attira son neveu David duc de Rothesay, prince royal d'Écosse, et l'y laissa mourir de faim. On raconte que ce malheureux fut soutenu pendant quelques jours par le lait qu'une femme tirait de son propre sein et lui faisait passer au moyen d'un jonc inséré dans une crevasse de la muraille. Touchante légende peut-être trop renouvelée des Romains et de la prison Mamertine pour être très sûre.

Ce crime exécrable ne fut vengé que sur les complices subalternes par le comte Noir, Archibald de Douglas, beau-père de l'infortuné prince, qui avait fort encouru son déplaisir en négligeant considérablement la duchesse Marjory, épousée par raison d'État. C'était un fort redoutable seigneur que ce grand baron du Border. Froissart raconte l'avoir vu brandir une épée à deux mains longue d'une couple d'aunes, qu'aucun autre ne pouvait soulever, et avec laquelle il tranchait d'un seul coup la cuisse d'un homme, plus aisément que nous coupons un pilon de poulet.

Cependant il ne put empêcher qu'à la mort du roi, Albany ne s'emparât de la régence. Un héritier restait à la couronne : le petit prince Jacques, que son père avait envoyé en Angleterre pour le soustraire au sort de son aîné. Son oncle sut l'y faire retenir captif pendant vingt-sept ans au château de Windsor. Quand Jacques Ier revint enfin dans son royaume, l'usurpateur n'existait plus. Ce fut son fils et successeur Murdoch qui paya de sa tête la dette de sang. Nous n'en avons pas fini avec la fatale famille des Stuarts. D'acte en acte leur drame a duré trois siècles et demi.

(*A suivre.*) MARIE ANNE DE BOVET.



LE LOCH LEVEN. — DESSIN DE G. VUILLIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE J. VALENTINE AND SONS, À DUNDEE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

YURUKS, PRÈS DE COLOSSES.

VOYAGE AUX SEPT ÉGLISES DE L'APOCALYPSE[1],

PAR M. L'ABBÉ LE CAMUS.

COLOSSES.

A notre gauche, vers le nord-est, la belle vallée est bordée de petites montagnes coniques, blanches, brunes, rouges, dans le genre de celles d'Olympie. Au midi, les hautes cimes du Cadmus couvertes de neige scintillent sous les feux du soleil. Des Yuruks, campés sous des tentes basses et noires, font paître leurs troupeaux dans les champs, et leurs chiens furieux livrent à nos chevaux un assaut qui nous exerce à un équilibre un peu trop instable. Des femmes et des enfants les chassent à coups de pierres. Mille remerciements ! Nous ne sommes plus sur la grande route, mais les sentiers sont praticables, il ne faut pas se plaindre. En une demi-heure, nous arrivons devant une vaste nécropole qui se déroule en plan incliné jusqu'à un cours d'eau rapide et bruyant appelé le Tchoruk-Sou ; c'est l'ancien Lycus. Évidemment il y eut ici une grande ville. Les innombrables sépultures taillées dans le roc et dont quelques-unes sont monumentales nous le prouvent. Or le site de la ville est tout indiqué sur le cône tronqué qui est par delà le fleuve. Actuellement ce monticule est couvert de verdure, mais de longs sillons, où les blés prennent une pâle teinte de rouille, accusent des substructions presque à fleur de terre, qui rendent la végétation misérable. Les inflexions du terrain laissent même apercevoir le mouvement des rues qui montaient en lacets parallèles.

Tout ce que l'antiquité nous a dit du site de Colosses me revenant alors à l'esprit, j'en conclus que Colosses dut être là. Le Lycus y passait et, au témoignage d'Hérodote[2], s'y cachait quelque temps sous terre pour reparaître à un kilomètre plus loin. Elle était à huit parasanges, soit 48 kilomètres, du Méandre, selon Xénophon[3] ; or nous sommes à peu près à cette distance de la station de Serakeui, le point précis où nous avons quitté ce fleuve. Mais nos guides ne connaissent ni Hérodote ni Xénophon, ou s'insurgent contre leur autorité, car ils nous entraînent, malgré nous, vers les hautes montagnes au pied desquelles ils nous montrent, dans le lointain, des maisons noires et basses, échelonnées assez régulièrement, ayant chacune sa terrasse couverte, ce qui leur donne, à distance, l'air d'un immense groupe de nids d'hirondelles. C'est la cité moitié turque, moitié chrétienne, de Khonas.

Hélias a dû prendre ses indications au moyen âge. Je proteste vingt fois, tout en chevauchant. « *E pur si muove !* lui dis-je, vous verrez que c'est ici ! » Il nous conduit quand même droit au sud, vers la montagne aux sommets couverts de sapins et de neige. Le chemin, entre des haies vives, sous de grands noyers auxquels

1. *Suite. Voyez tome Ier, p.* 249, 261, 273, 285, 321, 333 et 345.

2. *Hist.*, VII, 30.

3. *Anab.*, I, 2, 6.

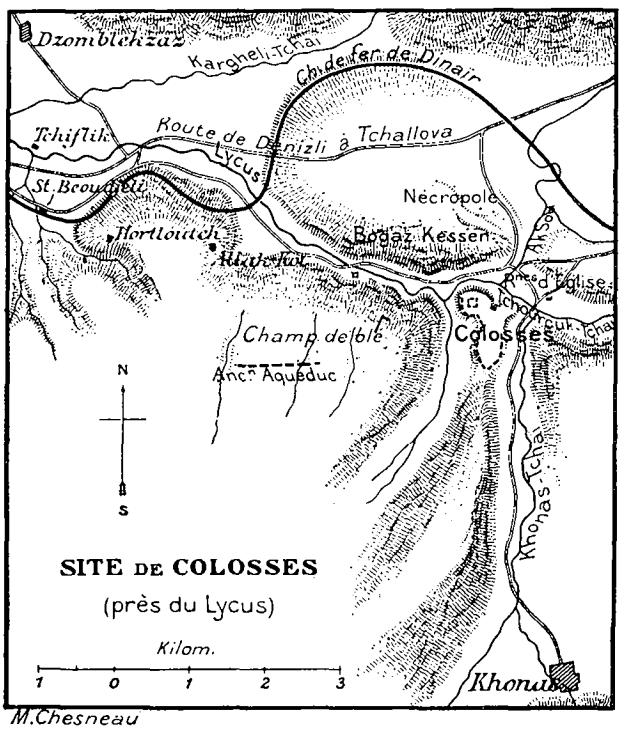
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sont suspendues des vignes hautes de plus de huit mètres, à travers de clairs ruisseaux murmurant çà et là, est des plus pittoresques. Quelques chaumières habitées se montrent dans le feuillage. Un pâtre joue de la flûte, et cherche à mettre toute son âme dans une mélodie qu'il recommence obstinément sans se lasser. Sa flûte n'est qu'un roseau. Il n'en tire pas moins de surprenants effets. On sait que les meilleurs roseaux pour faire des flûtes venaient, au dire des anciens, d'un lac près de Célénè, non loin d'ici, appelé Aulokrénè.

Vainqueur en apparence de toutes nos objections, Hélias nous conduit dans la partie occidentale du village de Khonas. C'est celle où habitent les Grecs ; l'autre, au delà du ruisseau, vers le levant, est toute peuplée de Turcs. Bientôt tous les notables se réunissent autour de nous. Rien n'y manque, depuis le pappas, qui est épicier, jusqu'à un médecin de rencontre, américain, dit-il, et qui, peut-être, n'est ni américain, ni médecin. A notre grande joie, il parle italien. Si nous en jugeons par la mine de ce pauvre hère, la science médicale doit être ici peu appréciée et mal payée. « Docteur, où est donc Colosses? Pappas, où est Colosses? Braves gens de tout nom et de tout âge, où sont les ruines de Colosses? » Et tout ce concile des savants de Khonas ne sait même pas si Colosses a existé. « Mais enfin, de vieilles pierres (c'est l'expression consacrée dans le pays), y en a-t-il ici? — *Ouchi*, *ouchi*, non, non, répondent-ils à l'unisson, à moins qu'on ne veuille parler du château byzantin suspendu jadis aux rochers de la montagne et aujourd'hui écroulé. — Ce n'est pas là Colosses, et, puisqu'il n'y a plus rien ici, ni gymnase détruit, ni théâtre, ni colonnades renversées, ni restes de grands murs ayant entouré une ville, nous nous sommes fourvoyés. » Sans plus tarder, il faut reprendre notre piste. C'était la bonne. Vite nos chevaux, et retournons au site que nous avons laissé à 4 kilomètres d'ici, vers le nord, sur la rive gauche du Lycus.

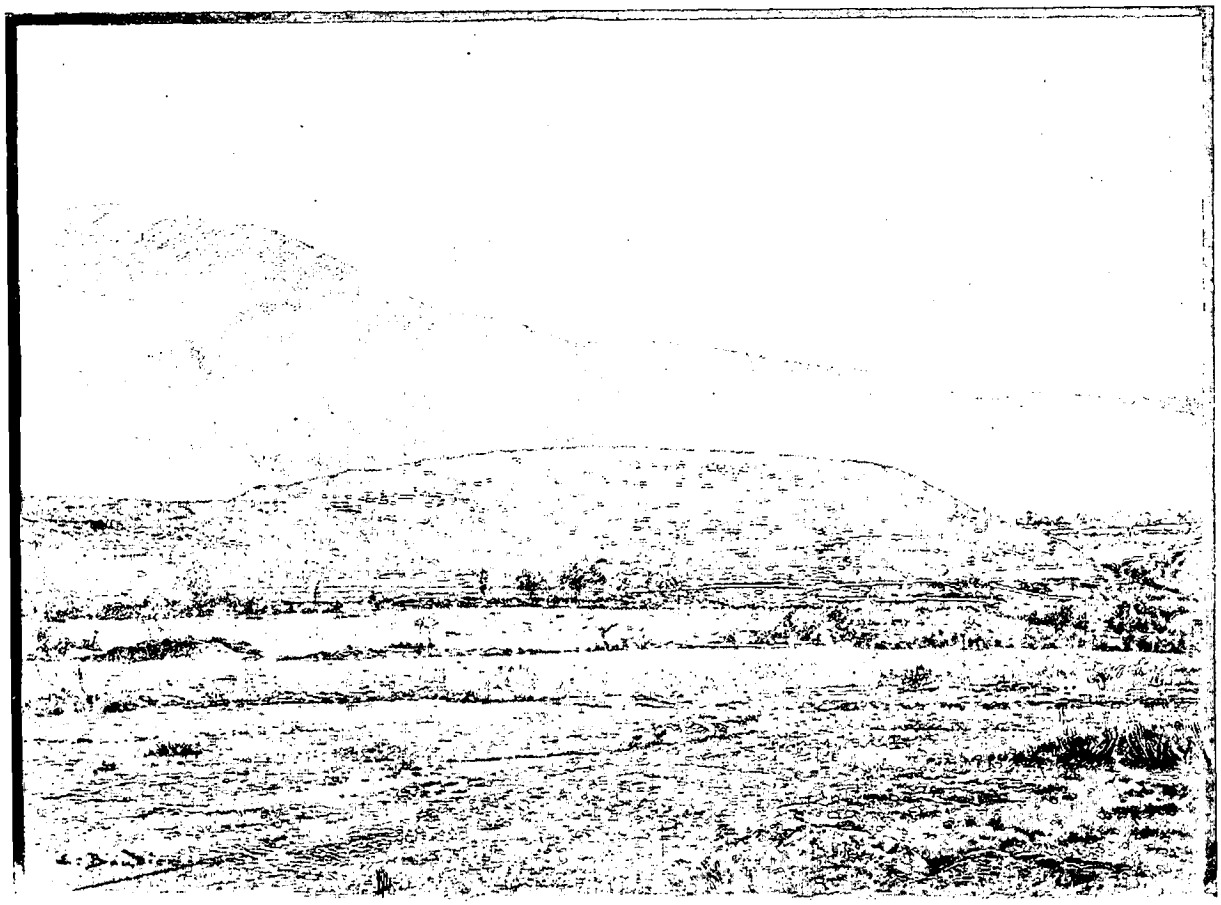
Ce n'est pas que le paysage de Khonas ne soit remarquable. Au-dessus de ces maisonnettes de pisé ou de bois, qui se pressent échelonnées avec leurs toitures plates et parallèles comme les gradins d'un large et sombre amphithéâtre, la montagne s'élève majestueuse avec ses roches noires. Plus haut, des arbres verts, sapins vigoureux pour la plupart, trempent leurs pieds dans la neige et secouent leur tête au soleil. Une large échancrure qui s'est produite ici dans les flancs du Cadmus laisse passer, sous de grands noyers, un torrent qui roule des eaux blanches et froides, comme on en trouve dans les ravins des Alpes.

Excitant nos haquenées blanches, nous redescendons rapidement, M. Vigouroux et moi, vers le Lycus. Henry, après avoir veillé à la sécurité de son appareil photographique, nous suit de près. En une demi-heure, à travers des jardins plantés de tabac, d'arbres fruitiers et de vignes, nous arrivons à la fameuse colline qui, dès le début, nous avait très légitimement préoccupés. Le chemin la côtoie. Dans un champ de blé, à notre droite, des colonnes à moitié enfouies sont encore debout. Par leur aspect, elles nous rappellent, quoique moins nombreuses, celles qui émergent dans les champs de Samarie. Là fut peut-être l'agora. Cependant le monticule qui l'avoisine ne garde pas trace de monuments considérables. Il est vrai que tout cela a dû être fouillé à fond par les bâtisseurs du pays. Quelques rares blocs, dispersés çà et là, ne nous indiquant rien de précis, il faut se retourner à gauche, vers deux hauteurs contiguës, aplaties l'une et l'autre au sommet et disposées de façon que celle du sud a dû servir de large escalier à celle du nord. Nous les escaladons successivement, et avec plaisir nous constatons que les pieds de nos chevaux glissent à chaque instant sur les ruines couvertes par les blés déjà grands. Des chapiteaux, des débris de poterie, des pierres d'assez grand appareil, espèce de travertin dans le genre de celui de Tralles, gisent partout. Les arasements d'un mur d'enceinte, descendant du point culminant qui se dresse au nord-ouest, contournent la première et la seconde colline à l'occident et au sud, comme pour décrire la forme d'un pied immense qui se dirigerait vers le midi. Très certainement ce fut ici la ville, du moins la ville fortifiée. Les faubourgs s'étendaient le long de trois cours d'eau qui enserrent ici la colline. Deux, allant du sud au nord, sont, à vrai dire, de petits ruisseaux, mais l'autre, se précipitant de l'est à l'ouest, est un fleuve. La position stratégique était bonne pour une grande ville. Nous nous confirmons de plus en plus dans la pensée que nous sommes sur le site de Colosses. Ce qu'il faudrait pour achever de nous convaincre, ce serait de retrouver le théâtre. Henry, toujours alerte et dévoué, chevauche



PLAN DE COLOSSES.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

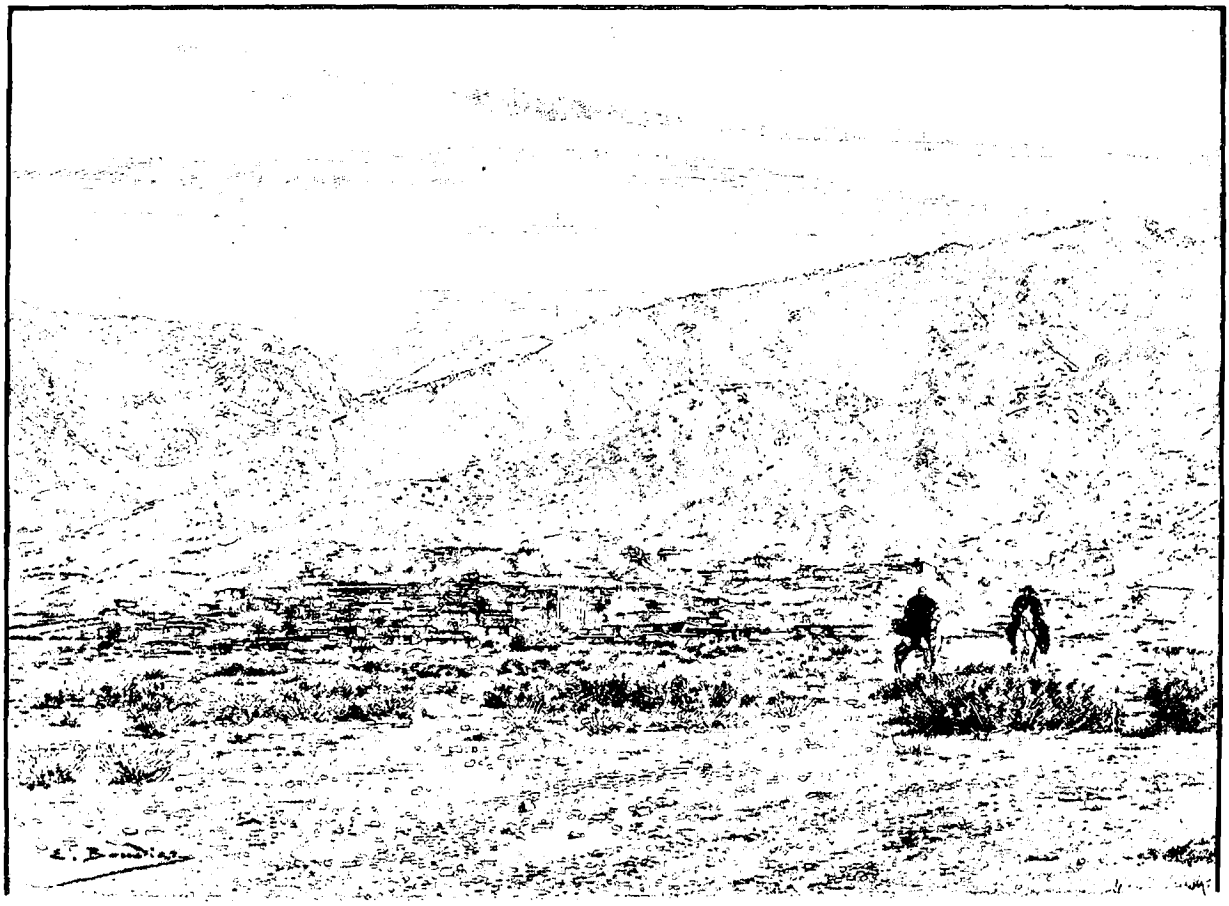


LA COLLINE OÙ FUT COLOSSES. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. HENRY CAMBOURNAC.

de tous côtés, ennuyé de ne pouvoir nous faire plaisir en criant : *Eurêka !* Sur la plus haute des deux collines adjacentes, il nous signale des murs carrés qui firent certainement partie de l'acropole. Ils sont de l'époque grecque et ont vu passer soit Xerxès marchant sur Sardes, en 481 avant Jésus-Christ, soit Cyrus le Jeune se dirigeant vers l'Euphrate en 401. Alors Colosses était une grande cité. Elle le demeura plusieurs siècles encore, puisque Pline, au temps de saint Paul, c'est-à-dire après les catastrophes qui l'avaient réduite, pour Strabon, à l'état de bourg, πόλισμα, la mentionne parmi les villes célèbres de la Phrygie. Tout cela nous fait dire : Si Colosses fut une grande ville, il y eut un stade et un théâtre. Le stade, nous l'avons peut-être vu, au flanc occidental de la hauteur, mais absolument transformé par cette lutte incessante de l'agriculteur ou du maçon contre tous les droits et toutes les objurgations des archéologues. Le théâtre, il faudra donc partir sans le voir. Ce sera non pas seulement un amer regret au milieu de réelles satisfactions, mais une humiliante déconvenue, car enfin il y est, j'en suis sûr. Le théâtre est invariablement la dernière ruine qui demeure d'une vieille ville.

Heureusement il y a un bon ange pour les archéologues comme pour tous les hommes de bonne volonté, et l'ange, s'il ne parle directement au cavalier, ne dédaigne pas de diriger et d'arrêter tout à coup sa monture, comme au temps de Balaam. Eh bien, oui, ce fameux théâtre de Colosses dont la pensée nous obsédait, c'est mon cheval qui l'a trouvé. En cherchant sa route au flanc de la plus basse des deux collines, il s'arrête net devant un large creux caché par les blés. Ce creux, c'est la *cavea* ! Honneur à la brave bête ! Je pousse le cri de triomphe, qui devient celui du ralliement, car mes deux compagnons accourent aussitôt. C'est donc au bas de la deuxième colline et tourné au levant, presque au bord de la route actuelle, qu'est ce site, l'unique reste incontestable de la vieille cité. La partie haute en est taillée dans le roc. Il peut avoir 25 mètres de diamètre. Le proscenium est enfoui sous la terre et couvert par le blé. La place des gradins est visible, mais tous les marbres ont disparu. Nous entrons avec joie dans l'enceinte. Très probablement les premiers disciples de l'Évangile s'y sont assis, au moins avant leur conversion. Par ici sûrement nous touchons à la grande époque qui nous préoccupe. Nous soulevons la terre, nous retournons en tous sens tous les fragments de pierre et de marbre. Pas une inscription. Un seul débris avec quatre lettres finales **ΗΝΩΝ** pourrait paraître une signature des Colosséens, déchirée par le temps. Il est regrettable que la pioche des chercheurs n'ait pas interrogé plus sérieusement ces champs muets. Ils seraient pleins d'intéressantes révélations.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



VUE DE KHONAS, AU-DESSUS DE COLOSSES. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. HENRY CAMBOURNAC.

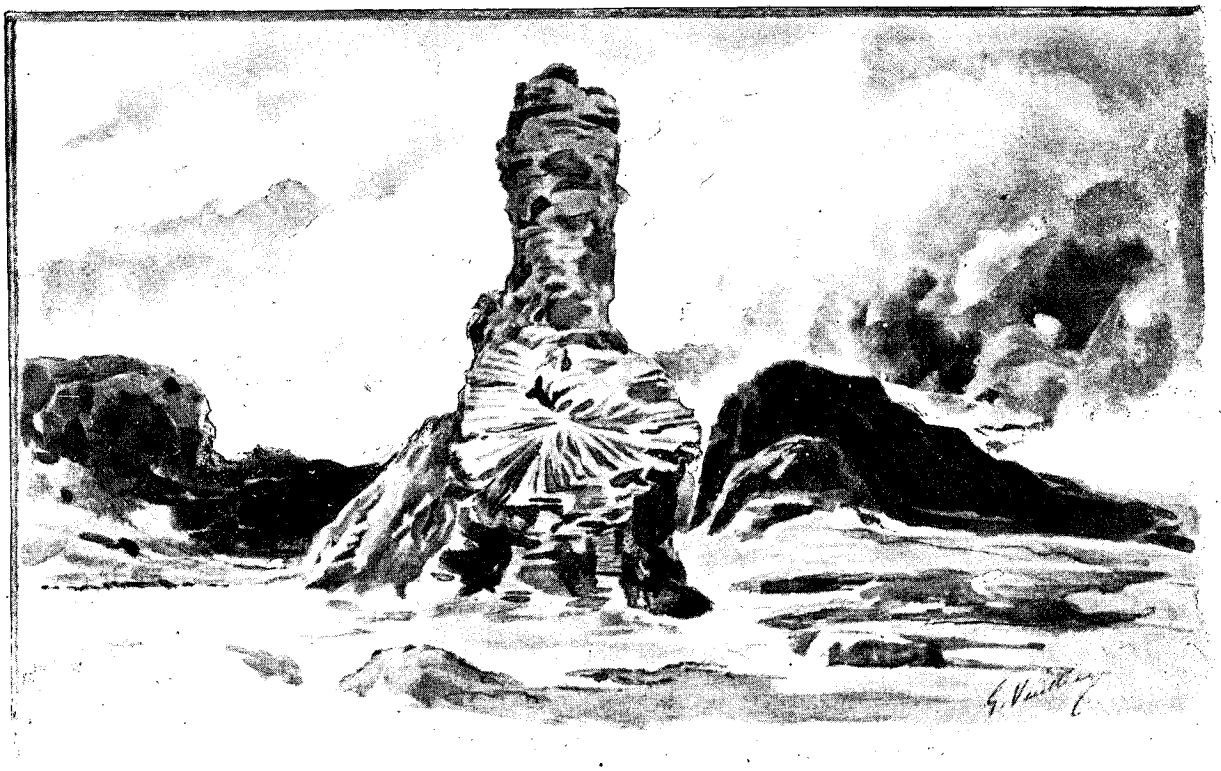
Heureux d'avoir retrouvé ce site de Colosses auquel se rattachent de grands souvenirs chrétiens, nous le contemplons amoureusement. Dans ces rues que mon œil devine et suit, serpentant autour de la colline, derrière ces murs que mon imagination repeuple, vécurent ces fidèles, ces saints, ces frères que Paul salue avec tant d'effusion, dans son épître aux Colossséens. Les hautes montagnes, à l'arrière-plan, produisent le plus saisissant effet. Le soleil, qui va se coucher, donne à leurs neiges des teintes de rose et d'or admirables. Reprenant nos montures, nous traversons le plateau sillonné de dépôts calcaires par où nous étions arrivés ce matin. D'innombrables oiseaux de proie planent sur nos têtes. Nous rejoignons la grande route de Denizli. A dix heures du soir seulement, nous sommes à Congéli, où nous logeons, dans une maison sans porte ni fenêtres. Les chacals rôdent autour de nous.

En route pour Hiérapolis. — Dès cinq heures nous sommes sur pied. Nous suivons un instant la voie ferrée vers l'occident, et puis, tournant à gauche, nous semblons nous éloigner du but, car Hiérapolis est là-bas, au nord, sur la vaste plate-forme, dont les blanches cataractes se dessinent en capricieux zigzags, en avant des teintes brunes du Messogis. Mais notre direction provisoire au midi n'est, assure Hélias, qu'un mouvement tournant pour avoir raison des rapides du Lycus. Croisant le chemin de fer, nous marchons franchement au nord, à travers une plaine où des moissons poussent de toutes parts. Sur notre droite, au milieu de verts pâturages, nous voyons un immense troupeau de brebis noires. Mon imagination repeuple bien cette riche vallée de vaillants agriculteurs, tels qu'elle en eut autrefois. Mais aujourd'hui tout est mort. Le Turc, quand il est condamné au travail, met l'idéal de sa vie à être conducteur de chameaux, *devidgi*, parfois berger. Jamais il ne consent à s'incliner sur le sillon. Il trouve que c'est un trop dur servage, et fièrement il aime mieux mourir de faim que s'astreindre aux travaux des champs. Tout comme l'Arabe, il a, au moins ici, l'horreur innée des arbres. Si un seul trouve grâce à ses yeux, c'est qu'un derviche aura dit : « Voilà un arbre sacré! » Alors l'arbre peut espérer de vivre de longs jours, comme le platane que nous rencontrons sur notre route et dont le tronc à sa partie inférieure mesure 12 mètres de pourtour.

(*A suivre.*) Abbé Le Camus.

Droits de traduction et de reproduction réservés

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



ROCHER DU FUSEAU. — DESSIN DE G. VUILLIER, PHOTOGRAPHIE DE G. W. WILSON, À ABERDEEN.

EN ÉCOSSE[1],

PAR MARIE ANNE DE BOVET.

VIII

TOUR DE SAINT-RÉGULE. — DESSIN DE G. VUILLIER, PHOTOGRAPHIE DE G. W. WILSON, À ABERDEEN.

Ce qu'il y a d'irritant pour la curiosité à arriver avec les ténèbres dans un lieu inconnu, est atténué au bord de la mer par la rumeur des vagues qui berce l'attente et laisse deviner ce qu'on verra au réveil. Quoique ce ne soit pas de l'imprévu, l'attrait en est assez fort pour triompher de la paresse du matin, bien fâcheuse infirmité en voyage. Les gens qui croient la mer toujours semblable à elle-même ne l'ont pas suffisamment fréquentée ou ne savent pas la comprendre. Rien au contraire n'est plus changeant comme plus perfide, — la sagesse des nations le dit bien. A Saint-Andrews elle est fort belle. Par une glorieuse matinée de juillet, c'est un éblouissement que cette nappe d'argent en fusion se déroulant jusqu'à l'horizon d'un bleu vague, et ourlée à nos pieds de l'or pâle des sables ondulés d'une vaste baie aux courbes molles, avec, très loin, les terres de l'estuaire de la Tay s'estompant en une vapeur d'un gris lumineux infiniment doux.

Chez nous une aussi belle plage serait un Trouville, ce qui ne l'embellirait pas. Les Écossais se gardent bien d'en faire un Brighton. Sans doute on vient s'y baigner, mais tranquillement, sans train mondain, sans casino, sans musique, sans courses ni petits chevaux, sans rien de ces foires aux vanités que sont nos stations balnéaires et quelques-unes de celles d'Angleterre. Les sables de Saint-Andrews ont à leurs yeux un autre genre de mérite : c'est d'offrir un terrain sans rival pour le jeu de *golf*. Cette espèce de croquet plus sérieux, qui consiste à mettre dans des trous, suivant certaines règles, des balles de cuir rembourrées de plume, au moyen de crosses les envoyant à grande distance, non sans danger pour les mollets des joueurs, est un sport national écossais très en vogue aujourd'hui parmi les Anglais. Il a sur le cricket et le foot-ball l'avantage d'être moins violent, tout en donnant beaucoup de mouve-

1. *Suite. Voyez tome Ier, p.* 313, 325, 337 *et* 349.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment, ce qui permet aux femmes d'y prendre part, ainsi qu'aux hommes qui ne sont pas ou ne sont plus des athlètes. Il est plus varié et moins banal que le tennis, et ne nécessite pas, comme le polo, des montures coûteuses.

La passion de la race anglo-saxonne pour les exercices provoque généralement la raillerie et le dédain des étrangers, de mes chers compatriotes en particulier, dont le patriotisme consiste trop souvent à dénigrer de parti pris ce qui se fait hors de chez eux, et l'esprit à blaguer ce qu'ils ne comprennent pas. C'est sans doute que je n'ai ni esprit ni patriotisme, car il me semble infiniment plus hygiénique pour l'âme comme pour le corps de la jeunesse masculine de dépenser son exubérance à exercer en plein air sa force et son adresse, qu'à caramboler sur un billard dans une atmosphère alourdie de la fumée des pipes, en ingurgitant des bocks et des petits verres. Il n'y a point de cafés en pays britannique, et je m'imagine que les étudiants ne s'en trouvent pas plus mal. Quant aux jeunes filles qui se livrent avec non moins d'entrain à ces exercices, en compagnie de leurs frères, cousins et amis, cela leur vaut mieux sans doute que de faire d'inutiles broderies et de lire de méchants romans. Leur goût pour le sport ne les empêche pas de devenir d'aussi bonnes mères que d'autres, et elles trouvent même souvent moyen de cumuler.

Ne croyez pas d'ailleurs que ces plaisirs, que j'ai entendu qualifier de puérils par des gens dans l'esprit de qui il ne m'a pas été donné de découvrir grande sublimité, soient l'apanage exclusif de la jeunesse. Parmi tous ces hommes qui, dès neuf heures du matin, arrivent sur les sables, en ample culotte bouffante de tweed moutarde, gros bas de laine quadrillée des Shetland, souliers de veau jaune, coiffés du petit *cap* d'écurie, le veston de molleton rouge ou bleu, ou bien à rayures éclatantes, ouvert sur la chemise de flanelle blanche, il est nombre de pères de famille qui donnent à leurs fils l'exemple de l'entrain. En tant que s'amuser ensemble, c'est plus moral que certains autres divertissements. Je ne dirai pas qu'on voit sur le terrain du *golf* beaucoup d'obèses, cette difformité étant à peu près inconnue chez nos voisins, sans doute parce qu'ils ont pris le bon moyen pour la combattre, mais il s'y trouve des gens de poids, graves magistrats, financiers solides, avocats et médecins cotés, écrivains et artistes éminénts, militaires et marins de haut grade, hommes politiques de grande marque. Pour ne parler que de ces derniers, il y a chaque année à Londres un match solennel de polo et un de cricket, ainsi qu'un steeple-chase Lords *vice* Communes, et personne n'en prend moins au sérieux pour cela ces très sérieux législateurs. Un adepte enthousiaste du *golf* précisément est le *leader* actuel du parti conservateur, neveu du marquis de Salisbury, deux fois ministre et qui sera « premier » quelque jour. Ce que j'en dis est pour l'édification de ceux qui croient le goût du sport signe d'infirmité d'esprit. Et s'ils s'imaginent que les exercices musculaires nuisent à l'intellectualité pure, j'ajouterai que M. Balfour n'est pas seulement un homme d'État de haute valeur, mais un lettré délicat, philosophe, humaniste et esthète, sans parler de son esprit des plus fins et des plus charmants.

On aurait peut-être tort d'en conclure qu'il faille acclimater chez nous ces goûts et ces habitudes d'une autre race. Chacune a son tempérament, lequel forge les mœurs, et il est superflu d'essayer de s'assimiler des mœurs étrangères, puisqu'il est impossible de modifier le tempérament national. Seulement ne nous moquons pas bêtement de ce que nous ne comprenons pas. Outre que c'est peu poli, c'est se priver d'une des joies du voyage, qui ne consiste pas uniquement à voir des sites nouveaux, mais à dégager le caractère de milieux différents. La variété morale est aussi nécessaire aux esprits curieux que la variété matérielle. Au surplus tout se tient : la nature qui fait l'homme, l'homme qui crée les édifices, et l'on ne comprend pas un pays, par suite on n'en jouit qu'incomplètement, si on ne le perçoit que par les yeux.

Cependant on ne vient pas ici pour s'alanguir dans la contemplation de ce mirage du sable, de l'eau et de la lumière. Sortant de l'hôtel par la porte de derrière, nous enfilons l'une des trois rues qui convergent vers les ruines de l'antique métropole religieuse de l'Écosse. Saint-Andrews est un fantôme de ville. On raconte qu'au siècle dernier un étudiant anglais, envoyé du collège d'Eton pour y prendre ses degrés universitaires, fondit en larmes à l'aspect désolé de ce lieu où il devait demeurer trois ans. Mais, ajoute-t-on, il pleura plus encore de regret au départ que de désespoir à l'arrivée. « Tout y est triste, silencieux », écrivait le géologue français Faujas de Saint-Fond, qui l'a visitée à cette même époque. « Le peuple, y vivant dans l'ignorance des arts et du commerce, offre l'image de l'insouciance et de la langueur. » Nos pères avaient autant d'esprit que nous, mais la poésie des choses mortes était pour eux lettre close.

Depuis cent ans Saint-Andrews n'a guère changé, sauf que les moutons n'y viennent plus paître dans les rues. Mais si l'herbe ne pousse pas entre les pavés, c'est qu'on l'arrache, car la circulation est nulle, les voitures rares. De tranquilles maisons meublées pour les étudiants s'alignent le long des trottoirs déserts. Tout y est discret et intime, d'aspect conventuel comme en les villes flamandes de béguinage. L'université, il est vrai, est en vacances. Mais, moins encore dans celle-ci que dans ses brillantes sœurs anglaises d'Oxford et de Cambridge, il n'est rien de pareil à la turbulence bruyante, à la jovialité brutale de celles de France ou d'Allemagne. Les monômes y sont inconnus, et, par une singulière analogie de ces régions du nord avec la Grèce antique, les ardeurs de jeunesse s'y donnent carrière soit en jeux athlétiques, soit en débats politiques, en discussions littéraires, en controverses théologiques surtout, pour lesquelles du haut en bas de l'échelle sociale s'est de tout temps passionnée la race écossaise. Ici d'ailleurs l'église et l'école se tiennent étroitement;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

persistance de l'esprit du moyen âge, dont ne sont entravés ni les progrès de la science, ni la hardiesse des idées, et combien différent de celui qui chez nous préside à l'éducation!

Proche la mer, c'est le quartier des pêcheurs : maisons étroites et basses, grises et massives, couvertes d'ardoise, avec un escalier de pierre extérieurement accolé à la façade, sur la rampe duquel sèchent les filets bruns. Les robustes « mathurins » au poil roux, au cuir tanné, rasés et graves, fument silencieusement leur pipe, engloutis dans les hautes bottes goudronnées que rejoint à mi-cuisse le long tricot bleu ou violet. Assises sur le pas du logis, dont la porte ouverte laisse entrevoir l'intérieur blanchi à la chaux, d'aspect pauvre mais non misérable, les femmes, vigoureuses et laides, en cotillon de droguet, coiffées de leurs seuls cheveux, tout ce qu'elles ont de beau, préparent les appeaux. Cette malpropre et malodorante cuisine de têtes de harengs et de petits crabes pilés dans des baquets, couvre de sang leurs bras nus, et la chaussée de débris nauséabonds. Des légions de marmots, au nez morveux, à la tignasse emmêlée, se gourment et se roulent dans la poussière. Les moussaillons, déjà carrés sur la base, en vraies gens de mer, prennent des airs de lurons, orgueilleux de la casquette vissée à leur tête, qui est le signe de leur virilité. Une grande paix, un grand silence, je ne sais quoi d'indolent, qui sous le clair soleil d'une matinée chaude a un vague caractère méridional.

L'origine et l'existence de Saint-Andrews ayant été tout entières dans ses fondations religieuses, sa décadence était la conséquence fatale de leur destruction. Dès le IVe siècle les pèlerins fréquentaient ce lieu, où le moine grec saint Régulus de Patras en Achaïe — je n'ai pas consulté les Bollandistes à son sujet — avait abordé avec un navire sans agrès, apportant un bras, trois doigts et les deux orteils de saint André apôtre. Cette légende de bâtiments désemparés, très fréquente en hagiologie, est l'explication la plus plausible de certains étranges voyages de ces temps reculés, où la tempête plus que la volonté jetait les navigateurs en des pays fort opposés à leur destination. Au VIIIe siècle le roi Angus y établit un siège épiscopal, dont le premier titulaire, saint Adrien, fut tué par les pirates danois, et le dernier, James Hamilton, pendu pour complicité du meurtre de Darnley. A la réunion sous Kenneth Mac Alpine, une centaine d'années plus tard, du royaume des Pictes, de race gothe, avec celui des Scots, conquérants venus d'Irlande, la métropole religieuse fut transférée d'Iona ici, et saint André supplanta officiellement saint Columba comme patron de l'Écosse.

Autant a édifié la piété, autant a détruit le fanatisme. De la cathédrale commencée au XIIe siècle sous l'évêque Arnold et consacrée un demi-siècle plus tard, ainsi que de toutes ses annexes, la rage presbytérienne n'a laissé qu'un lugubre squelette. La responsabilité directe de ce vandalisme ne doit pas peser entièrement sur John Knox. C'est bien à l'issue d'un sermon virulent prononcé ici le 11 juin 1559 qu'une horde furieuse porta les premiers coups de pioche. Les ravages, affreux sans doute, n'eussent peut-être pas été irréparables. Mais l'industrieux Ecossais ne laisse rien se perdre. Il sembla aux bourgeois de Saint-Andrews que ce serait péché de ne pas utiliser toutes ces belles pierres de taille, surtout quand par la même occasion ils faisaient œuvre pie en parachevant la destruction des « infâmes monuments de l'idolâtrie babylonienne ».

Après l'iconoclastie, le pillage; après le pillage, l'indifférence. Il n'y a pas encore bien longtemps, ce qu'il en restait était enfoui sous les décombres, envahi par les herbes folles, déshonoré par des dépôts de matériaux et d'outils, profané par un abandon aussi irrévérencieux au point de vue religieux que barbare à celui de l'art. Des honneurs tardifs ont enfin été rendus à ces vénérables débris, aujourd'hui nettoyés et tenus en ordre, ce qui était la seule restauration possible. C'est à faire pleurer les anges, de songer ce que devaient être au temps de leur splendeur ces édifices ecclésiastiques, dont l'agglomération couvrait une superficie considérable, qui, close de murailles crénelées, percées de meurtrières et flanquées de treize tourelles, s'étend sur une circonférence d'un mille, depuis le sommet du promontoire rocheux jusque sur la grève. Actuellement c'est un vaste cimetière, herbu, fleuri et planté d'arbres que le vent marin empêche de grandir, au milieu duquel, imposantes encore dans leur mélancolique isolement, les ruines se silhouettent sur le ciel pâle et la mer étincelante, qui leur font un cadre d'une indicible grandeur.

Grâce à l'intelligent archéologue qui en a restitué le plan par des coupures dans le gazon, en se guidant sur les fondations et les fûts de colonnes mis au jour par le déblaiement, on voit combien cette cathédrale était immense et magnifique. Entre ce qui reste debout de la façade ouest, dont le superbe portail ogival est flanqué d'une élégante tour appuyée sur un arc-boutant, et la façade est, à peu près entière avec deux sveltes clochers fort élevés, la distance est de 358 pieds. Outre ces deux morceaux il n'existe debout qu'un des murs de la nef, dont les fenêtres en plein cintre s'ouvrent à 6 mètres de hauteur, et un fragment du transept sud. L'emplacement du maître-autel est indiqué. Au cours des travaux on y a trouvé plusieurs squelettes, dont un portant au crâne une large blessure. On croit que c'est la dépouille du premier archevêque de Saint-André, Alexandre Stuart, bâtard de Jacques IV, tombé à ses côtés sur le champ de bataille de Flodden.

Accolée à l'un des transepts est la maison du chapitre — les trois côtés d'un cloître dont les arcades de style très pur ont malheureusement été murées, sans doute afin de préserver des vents coulis les nombreuses pierres tombales qu'on y a rassemblées. Quoique la plupart ne soient pas antérieures à la fin du XVe siècle, les sculptures en sont fort archaïques. On y voit taillés à grossiers coups de ciseau des squelettes tenant un sablier, une macabre profusion d'ossements et de crânes, l'effigie et les armoiries du mort entourées d'objets symboliques : l'ancre du salut, les instruments de la Passion, les outils du fossoyeur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mieux conservée est la petite basilique de Saint-Rule — altération locale de Régulus — très primitif édifice de la première moitié du XIIe siècle, disent les uns, remontant, disent les autres, jusqu'au roi picte Hergust, converti par le saint, à peu près vers l'an 400. La vérité pourrait bien être entre les deux, car il y a un abîme entre cette rude maçonnerie tout unie et la savante architecture de la cathédrale. Ses dimensions très exiguës sont singulièrement disproportionnées à son énorme tour carrée haute de 108 pieds, absolument intacte. Tout porte à croire qu'elle recouvre l'emplacement du premier sanctuaire élevé sur ce rivage, et que l'élévation du clocher avait pour but de guider les navigateurs.

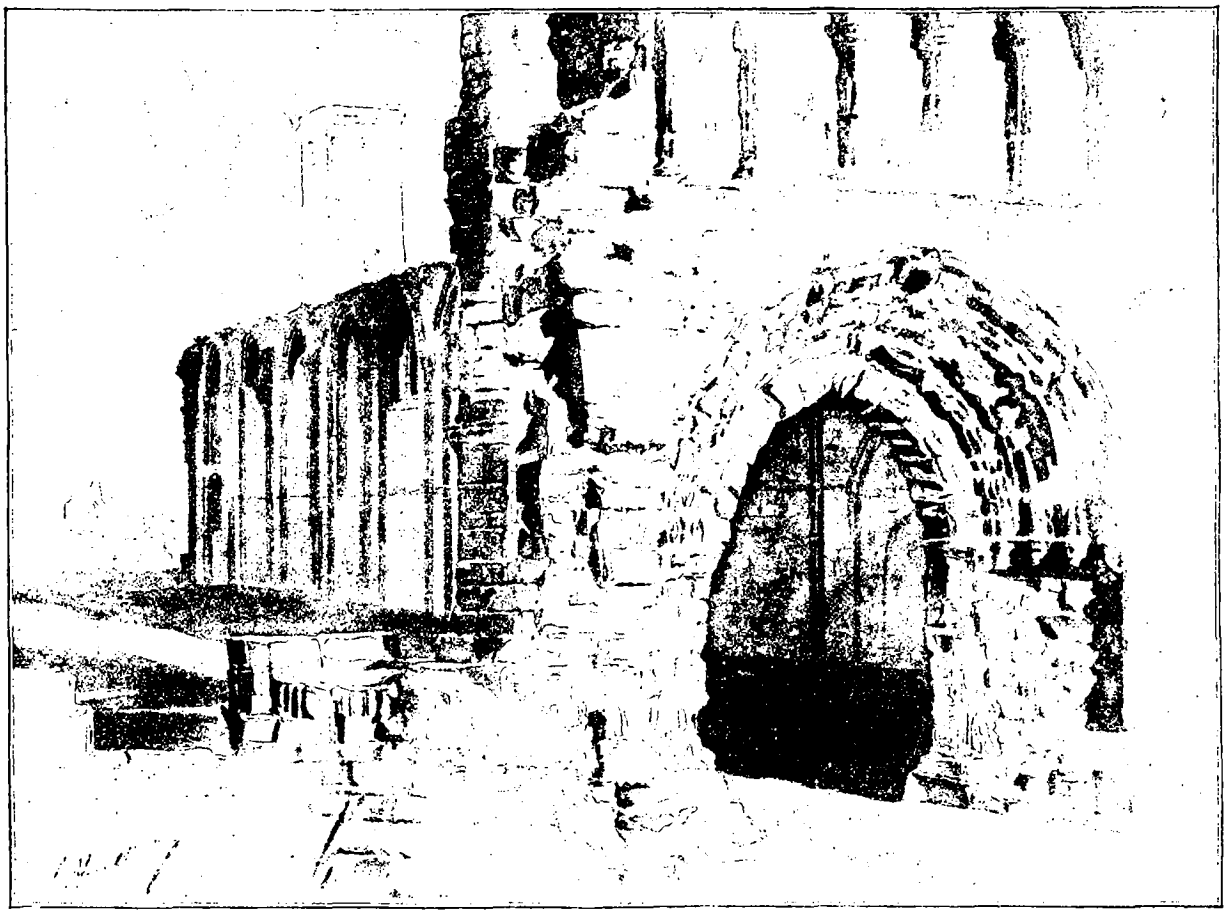
En descendant à travers les tombes anciennes et modernes, par de trop jolies allées sablées comme celles d'un parc, on arrive au petit port endormi, où quelques goélettes se balancent sur leurs ancres à côté des barques de pêche. Il y fait bon, assis dans une carcasse de bateau en réparation, regarder le flux se retirer et le soleil monter, dorant les ruines noires. On y resterait des heures à s'épanouir dans la lumière, sans penser à rien, si l'on ne se rappelait avoir encore beaucoup à voir. Le Juif errant certes était bien à plaindre, quel que fût son crime.

Grimpant par un chemin qui file entre deux antiques murailles en granit rougeâtre, que couronnent des verdures, je me trouve tout à coup devant un vaste porche gothique à triple voûte, qu'on me dit être l'ancienne entrée du prieuré. Ce coin évoque le moyen âge. Un antique logis noble et canonique, avec des armoiries et des emblèmes sculptés dans la façade irrégulière, une curieuse petite arcade biaise arc-boutant la maison qui fait l'angle de la rue, au fond d'un frais jardin, contrastant avec la nudité et la sécheresse de cette ville éventée et salpêtrée par la mer, un pittoresque édifice moderne dans le style ancien, studieuse et quasi conventuelle demeure de quelque recteur ecclésiastique — on voudrait voir passer dans ce décor de graves docteurs en robe fourrée de menu vair et de joyeux escholâtres en chausses mi-partie, l'encrier de plomb à la ceinture. Faute de ces personnages du temps, il ne passe heureusement personne.

C'est là que se trouve tout ce qui a survécu des anciens bâtiments universitaires, la chapelle du collège Saint-Léonard, réduite à ses quatre murs, une fenêtre et quelques niches ogivales, avec d'intéressants monuments funèbres. Sur les dalles verdissantes on a rangé des débris de chapiteaux, d'entablements, de corniches, de pendentifs, de clés de voûte, retrouvés dans les décombres déblayés. Il est lamentable de penser ce que la négligence a laissé s'accumuler de ruines. En 1723 un voyageur anglais avait vu ici un vaste cloître à deux étages dont il ne reste pas trace. Le collège Sainte-Marie, consacré aux études théologiques, et le collège Saint-Salvator constituaient avec celui-là l'Université fondée en 1410 par l'évêque Henry Wardlaw, ami des lettres et sévère aux hérésiarques, qui fit brûler un Hussite venu de Bohême pour semer la mauvaise parole. Tous deux ont subi des restaurations qui sont de véritables reconstructions. Le porche majestueux de Sainte-Marie, sa belle

LE CHÂTEAU DE SAINT ANDREWS (PAGE 363). - DESSIN DE G. VUILLIER, PHOTOGRAPHIE DE G. W. WILSON, À ABERDEEN.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LA CATHÉDRALE DE SAINT-ANDREWS. — DESSIN DE G. VUILLIER, PHOTOGRAPHIE DE G. W. WILSON, À ABERDEEN.

cour carrée, son jardin, où une énorme épine passe pour avoir été plantée de la main de Marie Stuart, lui donnent quelque chose du caractère des collèges d'Oxford. Trop rajeunie, l'ancienne chapelle de Saint-Salvator, d'aspect lourd, avec un haut beffroi carré coiffé d'un clocheton conique. C'est une des neuf églises consacrées à des cultes divers, en cette ville de huit mille âmes, y compris celle catholique romaine de Saint-Jacques, tout nouvellement érigée aux frais du marquis de Bute, sorte de grand chalet en fer gaufré, où, quand le soleil darde, les papistes doivent expier cruellement les supplices des martyrs parpaillots.

L'Université de Saint-Andrews a fort souffert de la décadence où les fureurs réformatrices avaient plongé l'antique métropole. Quand Samuel Johnson la visita en 1774, elle ne comptait pas cent élèves. On y pouvait pourtant faire ses études à bon compte, ce qui était à considérer en ce pays naturellement pauvre, dévasté et ruiné par les guerres civiles. Alors qu'à cette époque, nous dit l'écrivain anglais, l'entretien d'un étudiant de la classe moyenne à Oxford ne coûtait pas moins de cent livres — c'est aujourd'hui trois fois cette somme, — ceux de noblesse vivaient à Saint-Andrews pour quinze, et avec dix les *commoners* étaient riches. Heureux temps où pour cinq francs par mois on louait une chambre meublée, chauffage et service compris! Mais encore était-ce trop cher pour ces fils de petits fermiers ou de pauvres ministres presbytériens chargés de famille, dont l'ambition était d'être d'Eglise, ce qui les conduisait généralement à l'humble emploi de maître d'école.

Walter Scott nous a donné de vivants portraits de ces *dominies*, comme on les appelait, humanistes et théologiens bourrés à en éclater des classiques et des Pères de l'Eglise, grammairiens, lexicographes, scolastiques, dictionnaires vivants, sachant tout, mais profondément ignorants du reste, dans la cervelle congestionnée de qui il n'y avait pas place pour une idée personnelle ou une vue générale, honnêtes cuistres inoffensifs et doux, qui, n'ayant oublié d'apprendre que la vie, étaient aussi désarmés et impuissants que l'enfant au maillot. Leur existence se passait à enseigner le rudiment à de petits paysans, moyennant de maigres rétributions en nature, ou à inculquer quelques teintures de belles-lettres aux paresseux héritiers de gentilshommes campagnards chez qui ils étaient retirés, ayant par-dessus le marché charge d'écouter les histoires de guerre et de chasse du maître, indéfiniment ressassées, et de supporter les éclats de son humeur à propos du braconnage ou des procès et des querelles de préséance avec ses voisins.

Le respect superstitieux que les Écossais de la plus humble extraction professent pour la culture libérale

*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dorait à leurs yeux cette condition peu enviable. Pour y parvenir ils supportaient des privations rappelant celles des pauvres écoliers du pays latin au temps de Robert Sorbon et d'Abélard. Ils logeaient dans des greniers, couchaient sur la paille, grelottaient en des habits percés, soufflaient dans leurs doigts et battaient la semelle pour tout chauffage, se nourrissant de grec et s'abreuvant d'eau claire, lisant à la clarté de la lune pour économiser la chandelle. Les annales de Saint-Andrews parlent d'un étudiant qui était arrivé de la chaumière paternelle avec, pour toute son année scolaire de sept mois, un sac de farine d'avoine, un pot de beurre salé et cinq shillings dans sa poche. C'est à son occasion que fut abolie la coutume séculaire de briser toutes les vitres du collège la veille des vacances. Au commencement du « terme », le portier recueillait le fonds destiné à payer les frais de cet aimable P. P. C. Lorsqu'il vint réclamer à celui-ci une demi-couronne, la moitié de sa fortune, le pauvre garçon fondit en larmes. Touché de sa détresse, un de ses camarades, qui était Anglais, refusa énergiquement de s'associer à cette niaiserie malfaisante, déclarant qu'il n'avait jamais cassé de carreaux étant galopin à l'école, et que ce n'était pas le moment de commencer maintenant qu'il était un homme. Les autres eurent le sens et la raison d'y renoncer, et la tradition rompue s'en perdit.

Depuis lors on s'est efforcé de relever l'Université agonisante, et une riche dotation qui lui a été faite il y a quelques années rend aux Écossais l'espoir de lui voir reprendre son ancien lustre. Le collège de Madras pour jeunes garçons, fondé en 1833 par le Dr André Bell, fils d'un perruquier de Saint-Andrews, enrichi aux Indes, et qui compte neuf cents élèves instruits selon le système moniteur, a apporté dans cette ville endormie sinon morte un élément d'animation et de prospérité. C'est une vaste construction en style Tudor, d'un fort beau caractère, en face de laquelle, dans la rue principale, se trouvent les pittoresques ruines habillées de lierre du transept de l'église des Frères-Noirs.

Les temporalités de l'archevêché primatial d'Écosse étaient considérables. Aussi le château épiscopal bâti en l'an 1200 par l'évêque Roger avait-il été réédifié fort somptueusement à la fin du XIVe siècle, et très embelli encore par la suite, se transformant peu à peu de forteresse en palais. La cour y vécut, car le roi Jacques III y naquit. La position en était forte, sur un éperon de roc s'avançant dans la mer qui l'entoure de trois côtés, n'ayant accès de l'autre que par un pont-levis. Ces prélats étant plutôt des barons féodaux que des prêtres du Christ, l'esprit révolutionnaire se ligua avec le fanatisme antipapiste pour détruire ce monument d'une domination et d'une religion exécrées. Aussi n'en subsiste-t-il que la carcasse. La grande cour gazonnée, avec un puits profond au centre, est encore ceinte d'un rempart fort ébréché, dont il a fallu récemment consolider les fondations, le roc sur lequel il repose étant profondément affouillé par la mer. Le corps de logis principal dresse du côté de la ville une façade ornée non sans élégance, mais dont le revers semble une coupe d'architecture. Vers la mer, deux tours éventrées ont conservé quelque apparence. Le reste a été rasé en 1654, afin d'utiliser les matériaux pour la réparation du port.

Ce château a sa chronique sanglante. L'avant-dernier archevêque catholique de Saint-Andrews fut le cardinal David Beaton. Ce prince de l'Église, conseiller avisé de Jacques V, était fort mondain et simoniaque, passablement tyrannique, et implacable dans la répression de l'hérésie. Son prédécesseur, qui était son oncle, avait déjà livré au bûcher deux propagateurs de la doctrine de Luther, Henry Forrest et Patrick Hamilton, ce dernier allié à la famille royale, et cousin germain du dernier primat catholique d'Écosse. Sur l'esplanade, aujourd'hui rendez-vous des bonnes d'enfants, George Wishart subit le même supplice. Cela exaspéra l'esprit de réforme qui grondait et montait comme un torrent. Le 29 mai 1546 Norman Leslie, fils du comte de Rothes, le jeune laird de Grange et James Melville, accompagnés d'une quinzaine d'hommes déterminés, s'introduisirent dans le château, sous les habits d'ouvriers employés à des réparations. Égorgeant les gardes, ils levèrent le pont-levis, s'emparèrent du cardinal comme il montait à une cachette sous les combles, le pendirent à la fenêtre centrale, appelèrent aux armes la population protestante et s'installèrent dans la place, qu'ils tinrent pendant quatorze mois contre la régence. John Knox était venu les rejoindre, et il raconte dans ses lettres comment le cadavre de

SAINT-ANDREWS. ENTRÉE DU PRIEURÉ (PAGE 364).
DESSIN DE C. VEILLIER, PHOTOGRAPHIE DE G. W. WILSON, À ABERDEEN.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

JOUEURS DE GOLF (PAGE 361). — DESSIN DE SAUBER D'APRÈS NATURE, GRAVURE DE DEVOS.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

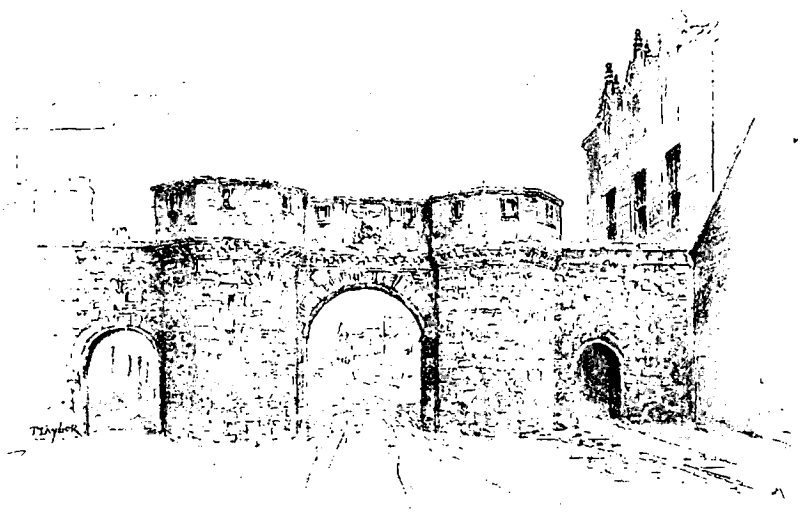
l'archevêque fut salé, puis jeté dans l'horrible oubliette que l'on montre aux curieux, « où tant d'enfants de Dieu avaient été emprisonnés auparavant ». Ses cendres y ont pourri sans laisser de traces.

Quatorze mois plus tard, une flotte française que commandait Léon Strozzi, prieur de Capoue, mouillait dans les eaux de Saint-Andrews. Bombardé par terre et par mer, le château dut capituler, et la garnison, y compris Knox, fut envoyée captive sur les galères du roi de France. Pendant deux ans le réformateur y rama, mis en liberté ensuite à l'intercession de l'Angleterre. Délivré ou racheté aussi, Leslie fut peu après tué dans quelque bataille sur le continent. Son père mourut également en exil, empoisonné à Dieppe. Son aïeul avait été tué à Flodden aux côtés de Jacques IV. Le septième comte du nom, un des fidèles serviteurs des Stuarts lors de la Révolution, devint lord-chancelier de Charles II, tandis qu'un autre Leslie, au contraire, revenu de Suède où il avait conquis le grade de feld-maréchal, porta les armes pour le Parlement. Sept Leslie servirent également avec honneur sous Gustave-Adolphe. Un autre fut créé par l'empereur Ferdinand III comte, feld-maréchal, gouverneur de l'Esclavonie et chevalier de la Toison d'Or. Il en est qui se distinguèrent à l'armée en Russie, en Hongrie, en Pologne et en France. Cela est curieux à noter au passage, comme exemple des singulières fortunes de ces nobles familles de condottières écossais.

La ruine du papisme ne mit pas fin aux convulsions religieuses. Après la Réforme, ce fut la lutte des Covenantaires contre le prélatisme, marquée ici par un épisode tragique. Il n'est pire que les frères ennemis. Les dignitaires de l'Église épiscopale protestante ne persécutaient guère moins les dissidents presbytériens que leurs prédécesseurs de « la grande prostituée » — ainsi était qualifiée l'Église de Rome — et suscitaient autant de haine. Le 3 mai 1679, l'archevêque primat traversait en carrosse la plaine marécageuse de Magus Moor, à quelques milles de la ville. Un parti d'hommes armés, conduits par le célèbre sectaire Balfour de Burleigh, que Walter Scott a mis en scène dans *Old Mortality*, — prononcez les *Puritains d'Écosse*, — arrêta ses chevaux et le massacra à coups de dague dans les bras de sa fille. Le crime est représenté de façon fort naïve sur le bas-relief de marbre qui orne le lourd et fastueux monument du prélat dans l'église paroissiale de Saint-Andrews.

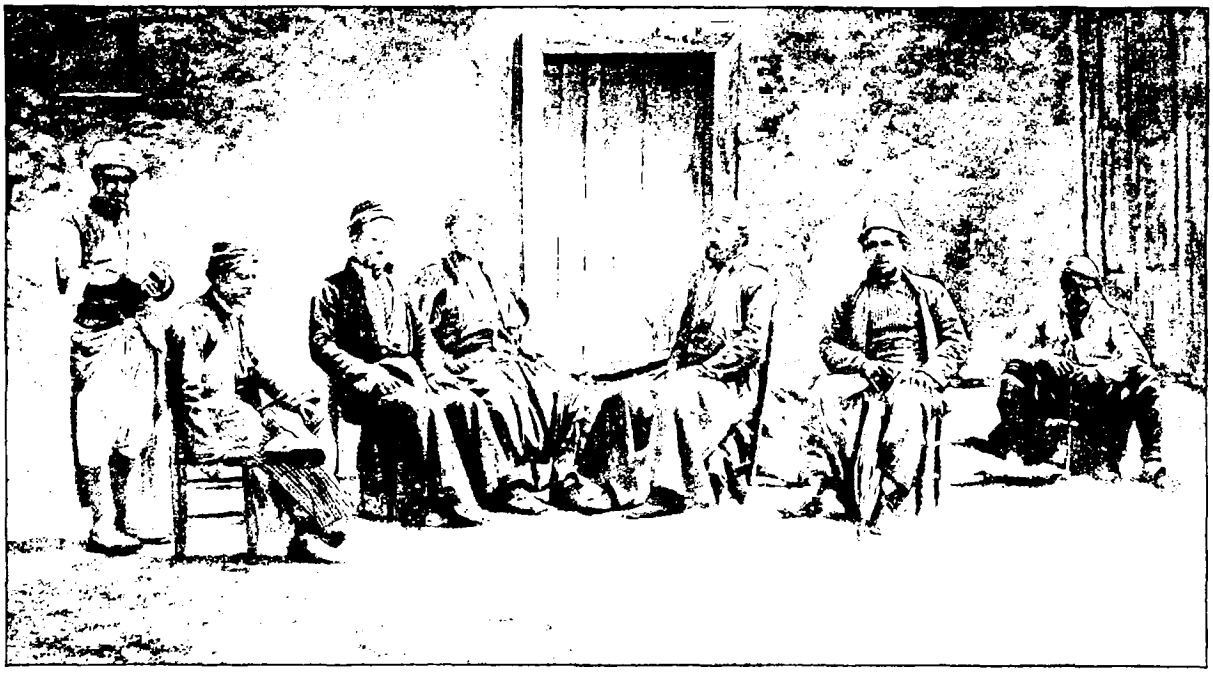
Avec l'apaisement des passions religieuses, la postérité a confondu dans les mêmes honneurs bourreaux et victimes. Sur une dune à côté du golf-club, un obélisque commémore les martyrs covenantaires. Certes ces ancêtres des paisibles presbytériens d'aujourd'hui avaient été fort mal accommodés. Cependant il est juste de dire que chacun a assassiné et persécuté à son tour. Qui a commencé ? Personne et tout le monde. C'est comme dans les mésintelligences conjugales : chacun a raison sans qu'aucun ait tort. On est toujours l'hérétique de quelqu'un, et quand ils furent les maîtres, les puritains dressèrent autant de gibets et allumèrent autant de fagots que prélatistes et catholiques. Un des mamelons sablonneux qui mouvementent la plage de Saint-Andrews porte le nom de colline des Sorcières. Au commencement de ce siècle, les vieilles gens se souvenaient y avoir vu livrer au bûcher de ces malheureuses voyantes, alors fort nombreuses en Écosse, où il s'en trouve encore dans les mélancoliques solitudes des Highlands. Tous les fanatismes se valent. Seulement quiconque a le goût du beau et le sentiment des vieilles pierres nourrit contre les Covenantaires un implacable grief : c'est d'avoir blasphémé l'art et fait œuvre de Visigoths.

(*A suivre.*) MARIE ANNE DE BOVET.



PORTE DE L'OUEST À SAINT-ANDREWS. — DESSIN DE G. VUILLIER.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



TYPES DE LA VALLÉE DU LYCUS.

VOYAGE AUX SEPT ÉGLISES DE L'APOCALYPSE[1],

PAR M. L'ABBÉ LE CAMUS.

HIÉRAPOLIS-LAODICÉE.

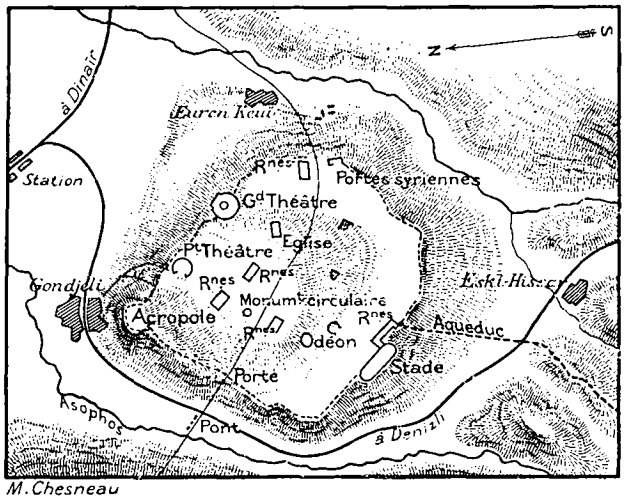
Enfin, nous sommes au pied de la montagne où s'éleva Hiérapolis. C'est par le sud-est que nous allons aborder la blanche plate-forme. Bientôt nos chevaux ne marchent qu'avec peine sur les dépôts calcaires qui couvrent la pente rapide et la hérissent de désagréables dentelures. Des tombeaux moins nombreux et moins remarquables que ceux dont nous étudierons tout à l'heure les inscriptions à l'autre extrémité du plateau, mais intéressants quand même, se dressent çà et là en forme de petits temples avec pilastres doriques et fenêtres à croisillons. Je mets aussitôt pied à terre et j'en fais un rapide croquis.

A mesure qu'on gravit la hauteur, les phénomènes géologiques deviennent plus surprenants. Le sol, blanc comme la neige, sonne creux sous nos pas, tandis que le soleil, appelé par le vieux peuple de Phrygie le « Berger des astres blancs », ποιμὴν λευκῶν ἄστρων, et, d'après l'auteur des *Philosophoumena*, antique dieu du pays, brûle impitoyablement nos têtes. La réverbération de l'immense masse crayeuse nous oblige, par moments, à fermer les yeux. Déjà nous rencontrons un premier ruisseau d'eaux cristallisantes, coulant sur une crête à hauteur d'homme, et nous y plongeons la main. L'eau, très limpide, est à peine tiède. Elle se déverse dans un petit vallon fermé, qu'elle comblera peu à peu. Dans sa course capricieuse, elle a élevé à droite et à gauche les deux rives crétacées entre lesquelles elle se précipite. Quelques joncs tristes et rares poussent çà et là.

Un peu plus haut et en inclinant à droite, nous atteignons la grande rue qui, allant en ligne directe vers le nord-ouest, traversait la ville d'un bout à l'autre. Elle aboutissait aux remparts dont les débris sont amoncelés à nos pieds. L'antique colonnade qui l'ornait et que nous retrouverons mieux conservée et à peu près *in situ* à l'autre extrémité de la ville, est ici détruite. Difficilement on chemine à travers les blocs de travertin entassés çà et là. Le premier monument à peu près reconnaissable que nous rencontrons fut une église chrétienne. Elle avait trois arceaux de chaque côté, supportés par un pilier central. Il nous est agréable de faire une halte sur ces pierres qui ont entendu les chants des premiers fidèles. L'édifice remonte peut-être au v^e^ siècle. De ce point, notre œil embrasse l'ancienne ville encore à moitié debout. Jamais nous n'avons vu un plus beau groupe de ruines. Les longs murs de travertin rougeâtre semblent avoir été brûlés par un effroyable incendie. Les édifices de pierre blanche, comme le grand théâtre à notre droite, ont simplement jauni sous l'action du soleil. La difficulté d'emporter ces matériaux par des chemins impraticables a préservé Hiérapolis, la Ville Sainte, de la main des démolisseurs. A la vue de tant de ruines à interroger, notre enthousiasme est grand, et pour mettre

1. *Suite. Voyez tome I^er^, p.* 249, 261, 273, 285, 321, 333, 345 *et* 357.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



PLAN DE LAODICÉE.

quelque ordre dans notre excursion, nous suivons, à gauche, la trace de l'ancien rempart, dans la direction de l'immense remblai que les eaux incrustantes poussent toujours au-dessus de la plaine. Là sont d'ailleurs les restes d'une gigantesque construction, le Gymnase et les Thermes. Cet édifice mesure 130 mètres de côté. Les voûtes en énormes blocs de terre poreuse, sans mortier ni crampons, ont résisté à tous les tremblements de terre. Parmi les nombreux escaliers taillés dans le mur, l'un est pris d'un bout à l'autre dans la même pierre. Les vastes salles ont été envahies par les eaux incrustantes, et la trace des piscines ne se retrouve plus. La partie, plus maltraitée par le temps, qui s'ouvrait au nord-est, dut servir aux exercices du pugilat, du disque et de la course. Les piliers quadrangulaires qu'on y voit encore debout présentent de curieuses incrustations de marbre, de cipolin et de jaspe, qui ont dû être jetés sur le parcours des eaux cristallisantes pour obtenir cet agrégat harmonieux. Plusieurs d'entre eux se sont courbés sous le poids qu'ils portaient, ou sous l'action du soleil, parce qu'ils étaient trop imbibés d'eau quand on les mit en place.

Sous un de ces portiques, le jeune Épictète, maltraité par son maître, commença d'apprendre à s'abstenir et à supporter, avant de l'enseigner aux autres.

Remontant vers la grande rue transversale déjà mentionnée, nous atteignons la source thermale qui fit la réputation et qui demeure encore l'incomparable curiosité d'Hiérapolis. Quelques débris de colonnade en marbre blanc sont tout ce qui reste de l'antique nymphéum qui abrita la fontaine. L'eau, couleur d'émeraude, est tellement transparente, qu'une petite pièce d'argent y demeure visible jusque dans les dernières profondeurs du gouffre. Mais si quelqu'un se hasarde à l'aller chercher, il n'en revient pas. Une colonne, couchée dans l'abîme, empêche les imprudents de s'y aventurer. A la surface l'eau bouillonne sous l'action des gaz qui s'en dégagent. Sitôt qu'elle coule au dehors, l'acide carbonique, qui y maintient en dissolution une grande quantité de sels calcaires, s'évapore à l'air libre, et les sels se déposent dans les rigoles formant ces rives, dont parle Strabon, qui s'élèvent encore à travers champs comme des haies blanches et immobiles. C'est en forme de petits dépôts blancs, perlés, et s'agglomérant comme des branches de corail, que le phénomène se produit sur les pierres et le long des algues, des fucus, des joncs, en attendant que d'autres masses liquides viennent unifier le tout en ce stuc blanchâtre que nous foulons aux pieds et qui s'épaissit de jour en jour. Arrivés au point où le plateau surplombe la plaine, les eaux ont formé en tombant comme des cataractes immobiles. Sur les premières couches pétrifiées en forme de vagues, courent quelques ruisselets qui donnent l'illusion d'un immense fleuve neigeux se précipitant sans cesse, tandis que la masse énorme ayant déjà doublé la largeur du plateau demeure invariablement immobile. Au haut de la gigantesque et étrange cascade, on croit voir des séries de chapiteaux rappelant ceux des grands temples d'Égypte ou des palais assyriens, comme si la nature, dans ses jeux capricieux, et l'homme dans ses combinaisons architectoniques, se rencontraient. Au bas on voit des vasques innombrables formées par les rebords des vagues qui se sont endormies en se succédant. L'eau qui parvient à se détacher de l'immense falaise s'en va à travers champs, où elle laisse de longues traces blanches comme de larges rubans de fil. Ces eaux ne sont pas potables. Un jeune homme de dix-huit ans, qu'on nous présente pour le guérir, a eu le malheur d'en boire, nous disent les Turcomans, et depuis, son ventre, devenu énorme, a la dureté et rend le son mat de la pierre. Ses jambes grêles le supportent à peine. Il mourra un de ces jours, car le pauvre enfant ne mange plus.

Revenant au centre des ruines, nous atteignons un vaste édifice que les tremblements de terre ont vivement secoué. Ce fut un temple chrétien. Le linteau d'une de ses ouvertures a cédé. Sur le cintre, qui ne tardera pas à s'effondrer, se voit une croix grecque. L'arc de la nef mesure 13 mètres de diamètre, et sa retombée porte sur trois arcs latéraux formant chapelles, ou plutôt, car ces chapelles se communiquent, constituant ce qu'on appelait, dans les églises grecques primitives, l'*embolos*, de 7 mètres de profondeur. Sous les voûtes on remarque des restes de peintures, fleurs, oiseaux et fruits. Rien n'est plus aisé que de retrouver ici tous les détails d'un temple chrétien. Malheureusement l'édifice entier va disparaître bientôt. Le mur qui fait face à la montagne penche de plus d'un mètre à son sommet.

Les nécropoles des vieilles cités sont toutes pleines d'intérêt, mais aucune n'est comparable comme étendue et conservation à celle d'Hiérapolis. Pendant une heure on chemine à travers les tombeaux, variant du simple

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cercueil de pierre, du soubassement massif avec chambre, βωμός, jusqu'à l'héroon, sorte de petit temple que l'on élevait aux bourgeois de la cité, et on lit les inscriptions païennes et chrétiennes les plus suggestives.

Rêveurs, nous retournons vers les ruines de la ville, et, passant sous une porte triomphale à trois arcades, dans le genre de celle de l'*Ecce Homo* à Jérusalem, nous retrouvons la longue rue transversale qui divisait la ville en deux parties. Quelques restes de la colonnade dorique qui l'ornait demeurent encore debout, à moitié enfouis dans la terre. Des triglyphes sont en place. Ici se promenèrent jadis les grands hommes d'Hiérapolis. La trace des chars est encore visible sur l'antique pavé. Obliquant bientôt à gauche, nous atteignons le théâtre. C'est un des mieux conservés de l'Orient. On l'abordait par treize portes en arceaux, cinq de front et quatre de chaque côté. Le proscenium s'est écroulé depuis peu. Dans la confusion des marbres brisés émergent des fragments de statues et des bas-reliefs remarquables. Tous les gradins sont en place. Le coup d'œil, par delà les monuments de la ville, sur la plaine oblongue où le Lycus va noyer son impétuosité dans le cours lent et sinueux du Méandre, était incomparable. Le panorama ressemble à une sorte de féerie qu'on ne se lasse pas de contempler. Dans la vallée il y a, çà et là, des successions de petits lacs qui brillent comme des miroirs d'argent. Ce sont les contours du fleuve. Ici, mieux qu'à Tralles, le paysage est circonscrit par une série de montagnes s'élevant harmonieusement en gradins superposés. Au-dessus de leurs sommets dentelés planent, splendides dans l'éther, le Cadmus à notre gauche et le Salbacus à droite, deux géants qui semblent, en s'appuyant l'un sur l'autre, vouloir perdre leur tête blanche dans le ciel bleu.

Les derniers moments sont consacrés à fixer l'emplacement de l'agora, qui fut probablement au-dessous du théâtre. Sur quelqu'une de ces pierres éparses, Philippe a conversé avec Pappias, Epictète a enseigné, Apollinaire a prêché. Une fois de plus, pourquoi faut-il que tant de ruines demeurent obstinément muettes?

Nous allons rejoindre nos montures au bas du plateau, non sans nous arrêter pour contempler une dernière fois ce paysage qu'Élisée Reclus appelait le plus beau du monde, que nous ne reverrons plus. Avant la nuit nous atteignons notre gîte, avec lequel nous nous familiarisons peu à peu. Les soirées sont superbes dans la vallée du Lycus. Après souper, on s'installe, pour deviser à l'aise, sur des piles de bois destinées au service de la voie ferrée. C'est un lit peu moelleux, mais propice pour rêver. Les étoiles ont ici un scintillement exceptionnel. La limpidité de l'air multiplie leurs rayonnements. La lune est splendide. Je comprends la dévotion des vieux Phrygiens au dieu Men, *Lunus*, la lune prise au masculin.

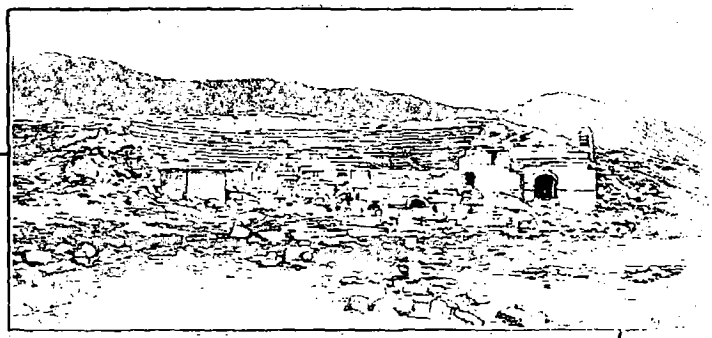
Laodicée. — La course aujourd'hui ne sera pas longue. Les ruines de Laodicée que nous devons visiter touchent au village de Congéli, et les pierres de l'antique cité ont servi à bâtir la gare. A 6 heures nous sommes à cheval, et, traversant le village, nous nous dirigeons vers le sud. Deux cours d'eau, venant de la montagne, longent ici encore, comme à Colosses, la hauteur où fut édifiée la ville. C'est l'Asope et le Caprus, pour nous servir des noms antiques, moins barbares que les modernes. Le Caprus a quitté son ancien lit, dont quatre piliers avec arceaux, au levant de la rivière, marquent la place primitive. Ces ruines, qu'un tremblement de terre a violemment secouées, se déta-

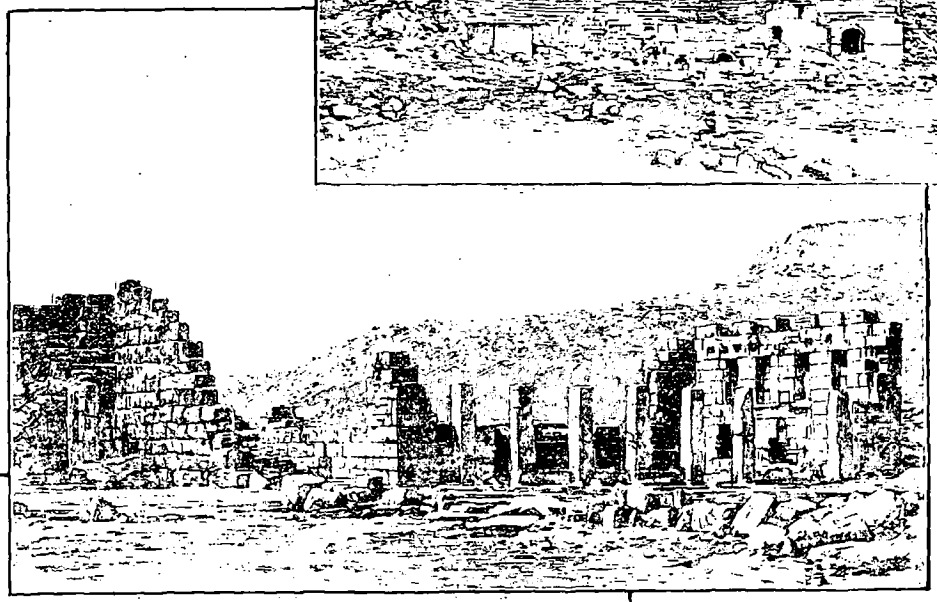
HIÉRAPOLIS.
PRÈS DE LA SOURCE PRINCIPALE DES EAUX INCRUSTANTES.

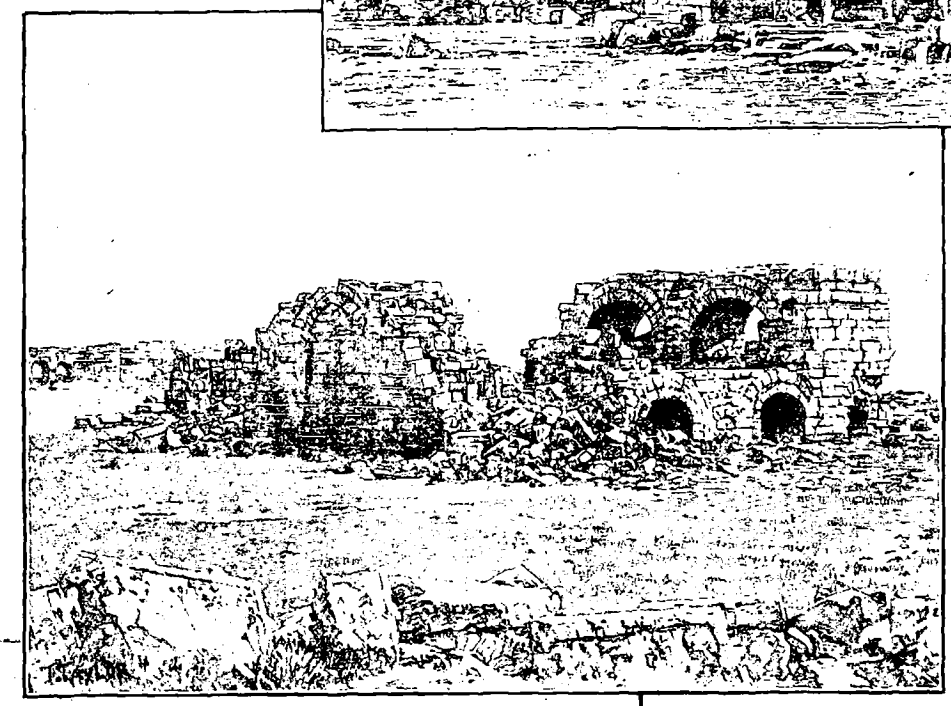
RUINES DE LAODICÉE. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS LES PHOTOGRAPHIES DE M. HENRY CAMBOURNAC.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chent sur le fond accidenté des montagnes et marquent par leur direction le plateau où fut Laodicée. Nous tournons en effet à gauche, et nous abordons par le sud-est les ruines de la vieille ville. Partout des débris et des débris tellement morcelés qu'ils sont indéchiffrables. A une hauteur de 20 mètres environ, et comme creusé dans la montagne, nous retrouvons l'emplacement du Stade. Dans sa partie nord il est assez bien conservé. Une longue inscription grecque nous apprend que le Stade







INES D'HIÉRAPOLIS. — DESSINS DE TAYLOR, D'APRÈS LES PHOTOGRAPHIES DE M. H. CAMBOURNAC.

fut transformé en amphithéâtre l'an 79. De nombreux martyrs ont rendu ici témoignage à l'Évangile. Quelques pas plus loin, d'énormes constructions écroulées marquent, peut-être, l'emplacement d'un gymnase et des thermes. Les portes et les galeries donnaient sur l'amphithéâtre. C'est le même appareil de construction qu'à Hiérapolis, et le même style. Les piliers demeurent en partie debout. Les arceaux jonchent la terre d'immenses débris.

Henry nous a déjà devancés à l'Odéon, et, assis sur les gradins du petit théâtre, il nous invite à admirer le panorama se déroulant au sud vers les montagnes où le Salbacus fait miroiter ses glaciers.

Le reste du plateau, semé de blés jaunes et misérables, est encombré de débris méconnaissables et tellement mêlés que toute reconstitution de monuments, même la plus hypothétique, demeure absolument impossible.

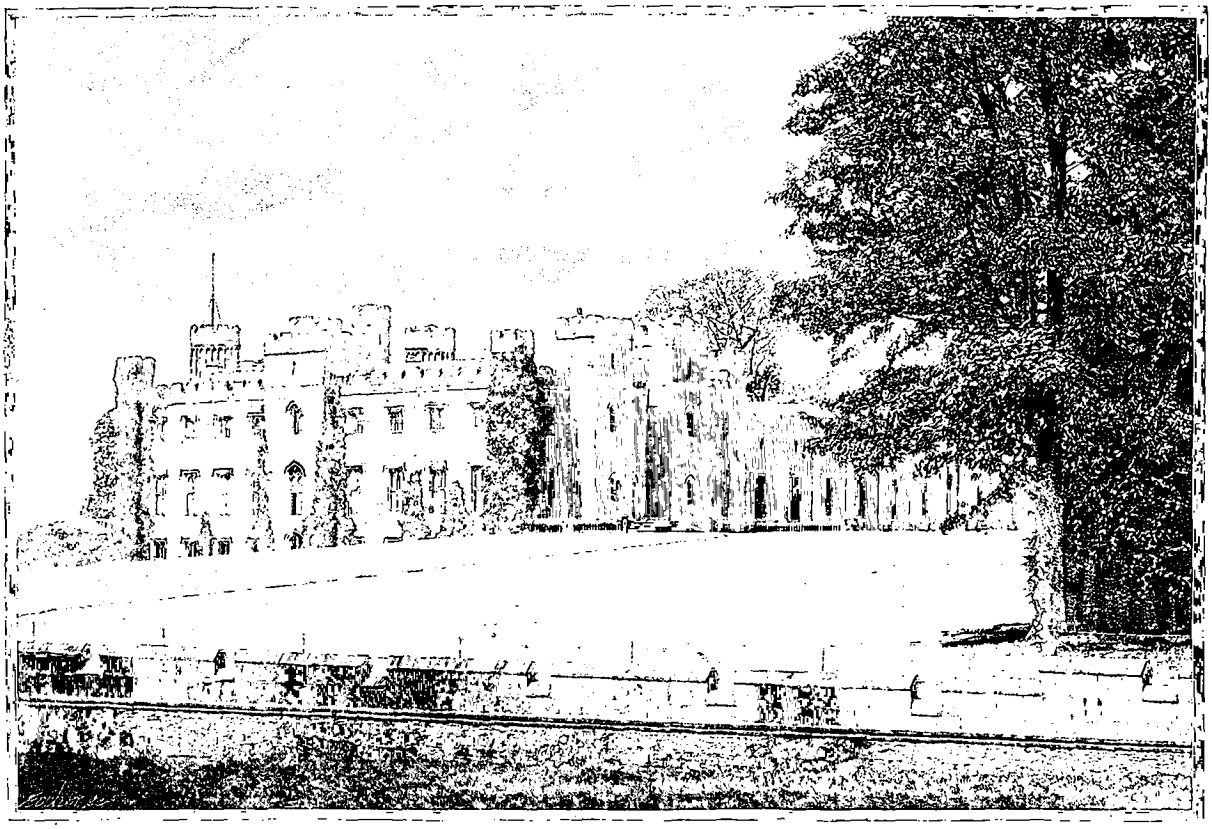
Hélias m'expose que le chemin direct pour atteindre Alacheir ou Philadelphie, la quatrième des Sept Églises, serait par Bouladan et Trépolis, en traversant la montagne. Ce ne serait pas le plus commode, et nous préférons aller coucher à Smyrne pour y prendre la voie ferrée de Cassaba.

(*A suivre.*)

Abbé Le Camus.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

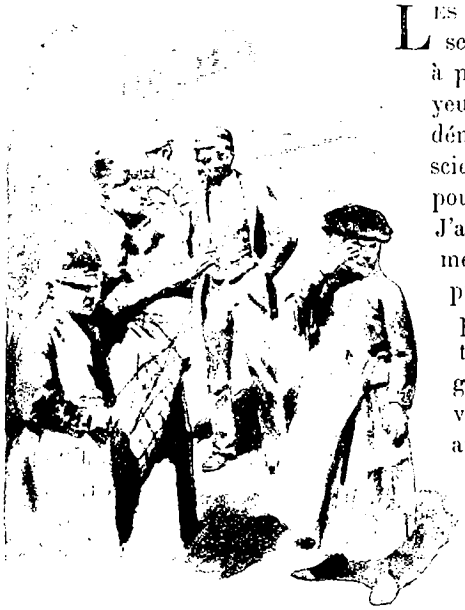


LE PALAIS DE SCONE (PAGE 377). — GRAVURE DE BOCHER, PHOTOGRAPHIE DE G. W. WILSON, À ABERDEEN.

EN ÉCOSSE[1],

PAR MARIE ANNE DE BOVET.

IX

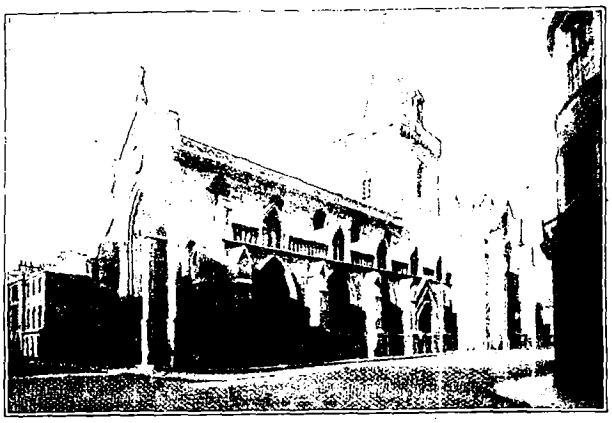


DANS LA RUE, À PERTH. — DESSIN D'A. PARIS.

Les gens qui voyagent, non pour s'instruire, mais à la recherche de sensations, fuient les grandes villes d'industrie et de négoce, partout à peu près semblables, n'offrant aucune pâture à l'imagination, et aux yeux rien que des choses d'ordre pratique, généralement laides, plates, dénuées de caractère. On y trouve sans doute matière à observations scientifiques et économiques, mais je m'accuse d'être d'esprit trop frivole pour en surmonter l'ennui, et j'avoue avoir négligé de visiter Dundee. J'aurais, en y allant, franchi le firth de la Tay sur le pont de tragique mémoire, ou plutôt sur celui qui l'a remplacé, ce qui abolit l'émotion, puisqu'on affirme ce dernier d'une solidité à toute épreuve. On se rappelle ce qui était advenu de l'autre. Dix-huit mois après l'inauguration, le soir du 28 décembre 1879, par une terrible bourrasque, le garde-voie de service à la tête nord du pont aperçut les feux du train venant du sud qui s'engageait sur les premières arches — il y en avait quatre-vingt-cinq, couvrant une distance de deux milles. Puis il ne vit plus rien, et le train n'arriva jamais. La violence du vent ayant rompu le pont vers son centre, wagons et voyageurs avaient été précipités d'une hauteur de trente mètres dans la mer en furie, qui balaya débris et cadavres, sans que, dans les ténèbres de la nuit et le fracas de la tempête, de l'une ni de l'autre rive on se fût aperçu de rien. J'eus occasion de demander dans le pays si l'ingénieur responsable d'un aussi effroyable désastre ne s'était pas fait sauter la cervelle. Ma question parut fort saugrenue. En Ecosse moins encore qu'en Angleterre la sensibilité

1. *Suite. Voyez tome Ier, p.* 313, 325, 337, 349 *et* 361.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



PERTH. — ÉGLISE DE SAINT-JOHNSTON.
PHOTOGRAPHIE DE G. W. WILSON, À ABERDEEN.

ne prend ces formes sensationnelles, et l'on me répondit avec beaucoup de sens que, l'enquête n'ayant établi aucune faute imputable à qui que ce soit, il serait puéril autant qu'injuste de demander compte à un mortel d'une fatalité extra-humaine. Voilà qui est sage, mais peu rassurant, car si alors déjà toutes les précautions avaient été prises, où est la garantie qu'aujourd'hui le péril soit définitivement conjuré? Tout ce qu'on peut dire, c'est que ces choses-là n'arrivent pas deux fois au même endroit.

« *Ecce Tiberis, ecce Campus Martius!* » se sont, dit la légende, écrié les légionnaires d'Agricola, quand du haut des collines de Moncrieff et de Kinnoul ils découvrirent le site de la ville de Perth. Walter Scott leur a retourné le compliment de peu gracieuse façon, en disant qu'aucun Écossais arrivant à Rome ne « prendra pour l'ample Tay le Tibre chétif ». Réserves faites sur l'épithète irrévérencieuse appliquée au fleuve romain, il n'a pas tort. Comparaison est souvent déraison, et tous mes efforts d'imagination n'ont pu trouver dans celle-ci une ombre de vérité. Perth est bâtie dans une vaste, riche et riante plaine ondulée, arrosée par un large fleuve à courant très rapide, sur une rive duquel elle s'étend autour de deux prairies boisées, tandis que l'autre se relève brusquement en un coteau où de blanches villas nichent au milieu des arbres, une ceinture de collines bleues formant l'horizon lointain. Quiconque a vu la Ville Éternelle et la *Campagna* cherchera aussi vainement que moi-même l'analogie.

Comme un refrain, il me faut répéter encore que, John Knox ayant prêché ici en 1559 un de ses sermons furibonds contre « l'idolâtrie », la destruction de tous les édifices religieux fut le fruit de son éloquence. Lui-même qualifie de « vile multitude » la foule fanatisée qui suivit trop bien ses leçons. Aussi ne reste-t-il pas pierre sur pierre des couvents des Frères Noirs, des Frères Gris, des Chartreux, ni de celui, très vaste et fastueux, des Dominicains, autant que monastère forteresse et palais, où pendant longtemps les rois tinrent leur cour. Une tour de guette seule en avait survécu, qui fut rasée au commencement de ce siècle, avec cette indifférence imbécile des municipalités pour ce qui donne à leur cité du caractère et de la couleur.

Dans ces murailles disparues fut en 1436 assassiné Jacques Ier, l'aimable roi-poète. Les conjurés avaient enivré et éloigné les gardes, les fidèles Brandanes, natifs de l'île de Bute, patrimoine des Stuarts. L'alarme donnée, vainement le roi essaya-t-il de s'enfermer dans la chambre où il se trouvait : les verrous en avaient été enlevés. Une des filles d'honneur de la reine, Catherine Douglas, passa son bras dans les ferrures et tint bon jusqu'à ce que ce frêle obstacle de chair et d'os fût brisé par la poussée extérieure. Son héroïque dévoûment avait donné à Jacques le temps de descendre par une trappe dans un caveau. Ne le trouvant pas, les meurtriers, conduits par le comte d'Athol, se répandirent à sa recherche dans les appartements. La reine Joanna et ses femmes voulurent mettre à profit ce moment de répit pour retirer le roi et le faire fuir. Mais on revint sur ces entrefaites et il fut poignardé de la main de Sir Robert Graham, puis la brave lady Catherine sur son corps. Ces petites fêtes sont assez communes dans l'histoire d'Écosse en ce temps où, selon l'énergique expression de Shakespeare, « il y avait des poignards dans les sourires des hommes ». Les factions se disputèrent la personne du nouveau souverain, âgé de six ans, qui fut pris, repris, transféré du château d'Édimbourg à celui de Stirling, et *vice versa*, au cours d'une orageuse minorité. Il se vengea plus tard de cette turbulente et éternellement rebelle noblesse en daguant à son tour un des principaux grands barons, le comte de Douglas.

Walter Scott a encore vu Gowrie House, le théâtre d'un autre attentat, celui-là demeuré sans résultat, sur la personne royale de Jacques VI, très magnifique demeure située, ainsi que la plupart de celles des nobles, au milieu de jardins avoisinant le fleuve. Devenue propriété de la ville à la suite de la forfaiture des Ruthven, elle fut, après la rébellion de 1745, humblement offerte au duc de Cumberland par les bourgeois de Perth, peu rassurés sur le sort que leur réservait la sympathie imprudemment témoignée au prétendant. En 1805 on la jeta bas impitoyablement, pour faire place aux bâtiments du comté — quelque chose comme chez nous les bureaux de la préfecture, — non sans que cet acte de vandalisme soulevât les vaines protestations de la Société des Antiquaires, qui n'en put que prendre le dessin et le plan. Dix ans plus tard le même sort échut au palais du Parlement, abandonné depuis que Jacques II avait transféré à Édimbourg la capitale du royaume. L'emplacement en est occupé, autant qu'il m'en souvient, par un abominable temple circulaire pseudo-grec — pourquoi, ô Apollon! sous ce ciel brumeux et mouillé? — qui abrite la bibliothèque, une collection d'antiquités locales et quelques fort méchantes peintures.

Anéantis également les remparts crénelés et flanqués de tourelles, avec leurs portes gothiques, dont on a retrouvé des fragments en construisant les bâtiments municipaux, tout battant neufs. Frais aussi de la truelle

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un groupe de sept écoles, où je voudrais qu'on enseignât aux enfants le respect du passé et le sentiment du pittoresque. Non moins modernes les ennuyeuses et froides églises épiscopales Saint-Jean et Saint-Ninian, celle-ci cathédrale du diocèse. Quant au vieux Saint-Jean — *bonnie Saint-Johnston*, l'appelaient les bourgeois de Perth, qui lui portaient grande dévotion, — il en subsiste une fort vénérable tour carrée et trapue, et l'ensemble est du gothique de la bonne époque, avec quelques parties romanes. Mais je laisse à penser l'état où la rage utilitaire a réduit cette église, partagée en trois temples qui servent à des sectes différentes, et cela sans le moindre souci des proportions, sans aucun respect pour la ligne architecturale, en achevant de la déshonorer par l'adjonction de galeries de bois, de cloisons en plâtras, de stalles placées à la bonne franquette, les arcades et les niches murées. Il semble vraiment qu'on l'ait fait exprès. Toutes les religions sont bonnes quand elles sont pratiquées par de braves gens. Mais pourquoi les presbytériens ont-ils le culte du laid?

De tout cela il résulte une grande villasse de province, triste, poudreuse, mal tenue, sans le caractère pittoresque des cités anciennes et sans le luxe banal des modernes, profondément ennuyeuse en un mot. Je pense qu'on s'y ennuie assez en effet, car la gare est la potinière de l'endroit. Si je m'étais trouvée contrainte d'y faire séjour, je serais allée m'asseoir dans le North ou le South Inch, ces deux vastes prairies qui ourlent le fleuve, plantées de fort beaux platanes, où les blanchisseuses étendent leur linge et où des moutons paissent l'herbe grasse. Là, regardant les eaux violettes de la Tay couler rapidement vers la mer, dont de grands vols de mouettes disent la proximité, j'aurais, pour me consoler de la barbarie moderne, évoqué la belle ville disparue en relisant *la Jolie Fille de Perth*. A-t-elle vraiment existé, la belle Catherine Glover? Walter Scott l'affirme, et la seule maison ancienne qui existe encore ici, dans la rue du Couvre-Feu, porte une inscription disant que c'est la sienne. Pour que cette antique et modeste demeure ait été respectée par la maladie des « embellissements », il faut bien en effet que quelque tradition s'y rattache.

Non loin de là le hasard d'une rencontre m'a rejetée d'un saut cinq siècles en arrière, dans le milieu où se meuvent les personnages historiques ou fictifs du roman. C'était jour de marché, à quoi sans doute il faut attribuer la quantité d'ivrognes qui festonnaient le long des murailles. Dans la rue principale, parmi les groupes de paysans en complet à carreaux, voire en redingote noire, avec même quelques chapeaux tubes, et fort vilains en cet accoutrement, je tombe en arrêt devant un type d'un autre monde et d'un autre âge : un vieillard en costume national, le premier rencontré hormis les militaires. Silhouette étrange et macabre! De longues jambes sèches d'échassiers, nues entre le bas de grosse laine à carreaux naguère jaunes et bruns et le kilt en guenilles, dont le tartan passé, déteint, décoloré, ne laisse plus reconnaître le clan auquel il appartient; le torse maigre et osseux d'hercule décrépit, droit encore et essayant de bomber dans la veste tailladée en drap vert devenu pisseux, avec des restes de soutache désargentée et noircie; le sporran en peau de chèvre usée et pelée ballottant sur le ventre famélique; le bonnet bleu à plume d'aigle laissant de longues mèches grises tomber éparses autour d'un visage émacié, aux tons de cire, le profil noble et fier, avec un nez d'oiseau de proie, déjà pincé comme celui d'un mort, tombant sur les lèvres pâles, tremblotantes, marmottant des paroles obscures, et des yeux hagards, fous, qui semblaient chercher un objet chimérique.

« Qu'est-ce que c'est que ce bonhomme? demandai-je à un maître cordonnier en tablier de serge verte, qui fumait sa pipe sur le pas de sa porte.

— Connais pas.... C'est un étranger. Il vient de la montagne, je pense », répond-il avec un haussement d'épaules, et d'un ton d'indicible dédain.

Son mépris s'étendit sur moi quand il vit l'intérêt que m'inspirait ce loqueteux, aux pas de qui je m'attachai, tellement je le trouvais décoratif. Je lui adressai la parole et n'en pus tirer que quelques monosyllabes fort secs. Peut-être ce vieux Gaël ne comprenait-il pas l'anglais. D'ailleurs, qu'avais-je affaire de l'interpeller? Tous les Highlan-

MAISON DE LA JOLIE FILLE DE PERTH. — PHOTOGRAPHIE DE G. W. WILSON, À ABERDEEN.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

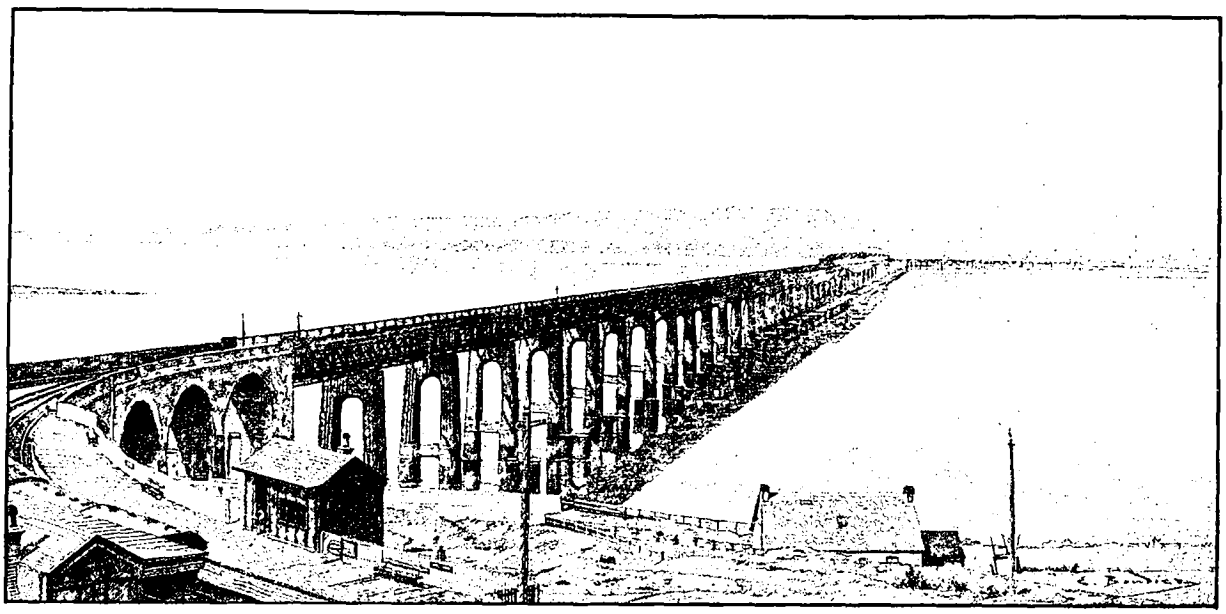
ders sont gentilshommes, et je vis fort bien qu'il déplaisait fort à celui-là de me servir de spectacle. Après avoir longuement erré, sans but apparent, par les rues quasi villageoises du quartier pauvre de Perth, il disparut dans l'allée sombre et gluante d'une maison sordide, non sans m'avoir foudroyée d'un regard de colère et de reproche à la fois, brusquement jailli de ses prunelles éteintes d'un bleu vague de ciel d'hiver.

Il avait tort. Ce n'était pas de ma part curiosité frivole ni surtout malveillante. Mais dans ce fantôme farouche du vieux barde dont nous parlent les légendes, j'avais eu la vision d'un passé évanoui auquel il me rattachait comme un dernier chaînon fragile. Bien innocemment la réponse du boutiquier contribuait à cette évocation. « Un étranger! »... Oui, c'est ce qu'il y a un siècle encore étaient pour les pacifiques populations bourgeoises et trafiquantes du bas pays ces pasteurs et chasseurs guerriers des Hautes-Terres, voleurs, pour tout dire, mais avec des formes héroïques et poétiques. Ici, aux confins des deux régions, l'antagonisme qui était à l'état aigu, lorsque les clans constituaient une puissance, ne s'est pas entièrement effacé à présent que le progrès — ainsi le nomme-t-on — a fait triompher le mercantilisme sur la chevalerie. On n'y a rien gagné d'ailleurs, prétendent certains attardés : les affaires ont remplacé le brigandage, qui était plus sympathique peut-être, plus pittoresque à coup sûr.

C'est à quoi je pensais en suivant ce vieil homme, et je me rappelais les vivantes peintures faites par Walter Scott de la haine méprisante des artisans de Perth pour les « chats sauvages » de la montagne, libéralement rendue par ceux-ci, avec de leur part ce dédain de l'homme qui vit de sa lame pour celui que nourrit son outil. Étrange nation que celle sur laquelle régnaient les Stuarts, bigarrée de Saxons émigrés et de Celtes autochtones, dont était également distincte une noblesse normande! Au sud, le pays-frontière sans cesse envahi par les Anglais et ravagé par les maraudeurs; au centre, des barons en perpétuelle querelle armée entre eux, et en lutte commune avec un élément démocratique déjà puissant; au nord, enfin, une immense étendue de terres vagues et sauvages, où leur autorité n'était guère que nominale et dont les populations insoumises s'entre-déchiraient à belles dents, chacun n'ayant d'autre patrie que son clan, moins tribu même que famille.

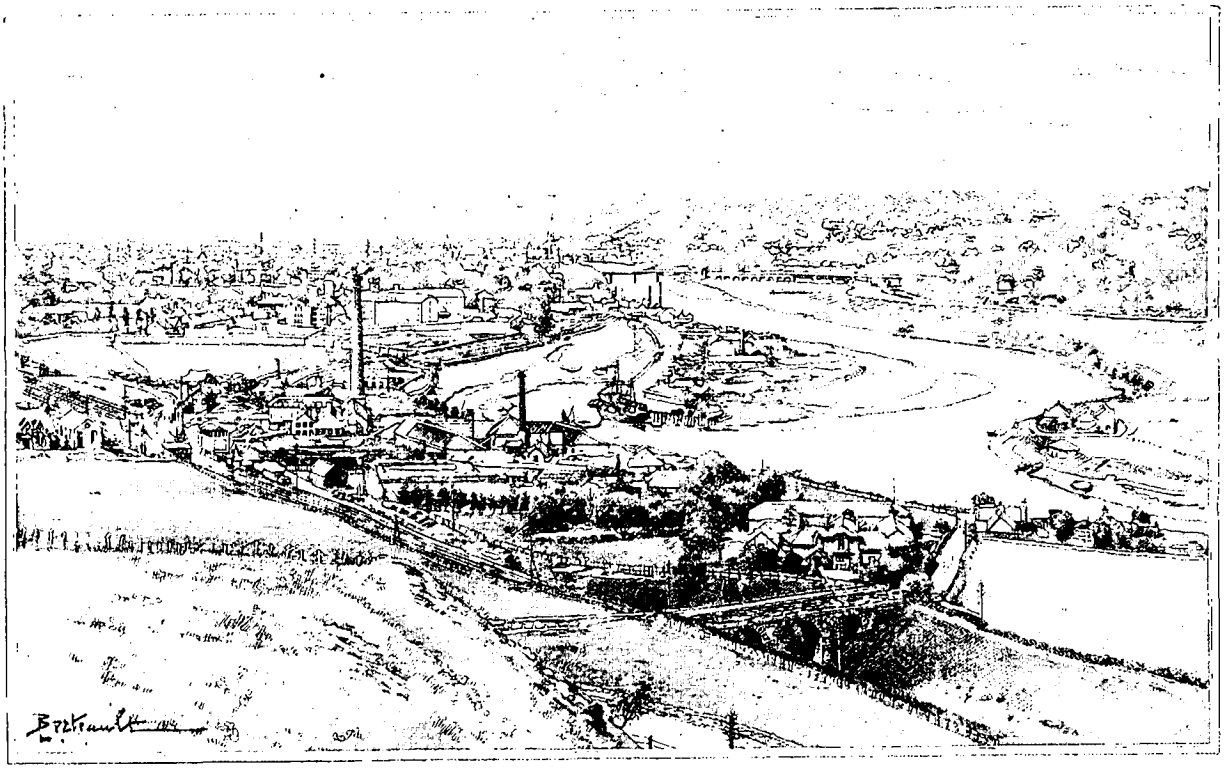
Le North Inch, où aujourd'hui s'ébattent paisiblement les joueurs de golf et de cricket, a été, voici cinq cents ans tout juste, le théâtre d'un mémorable combat de chevalerie, dont on parle en Écosse comme sur le boulevard du duel d'hier. Sous le règne de Robert III les querelles des Highlanders sévissaient à un degré de violence dont s'émut ce prince faible, mais pieux et humain, que hantait l'irréalisable chimère de faire régner la paix parmi ses sujets, alors que la discorde et la haine étaient assises à son propre foyer. Le clan Quhele ou Morgan, comprenant les Mac-Kay et les Davidson, — en gaélique Dhaibhidh, ce qui a bien meilleur air, — était en lutte acharnée avec le clan Chattan, composé de seize *septs*, subdivisions de clan. Cette vendetta héréditaire avait pour origine une question de préséance sur le champ de bataille. Alliés alors contre les Cameron, les deux clans n'avaient pu se mettre d'accord sur la formation de l'aile droite, qui constituait le poste d'honneur, et depuis un siècle les pays entre le Ben Nevis, Perth et Inverness étaient à feu et à sang pour cette belle querelle. On se battait sans trop savoir pourquoi, parce que les pères et grands-pères s'étaient battus avant et que chacun avait quelqu'un des siens à venger.

Dans l'impossibilité où le roi se trouvait de les réconcilier, après maintes négociations et échanges d'ambassades entre lui et ses sujets comme de puissance à puissance, il fut décidé que trente hommes de chaque parti



PONT DE LA TAY (PAGE 373). — DESSIN DE BOUDIER, PHOTOGRAPHIE DE G. W. WILSON.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



PANORAMA DE PERTH. — DESSIN DE BERTEAULT, PHOTOGRAPHIE DE G. W. WILSON, A ABERDEEN.

seraient les champions d'un tournoi à mort soutenu à Perth en présence de la cour, avec le souverain pour arbitre. Au moment d'entrer en lice, un des combattants du clan Chattan se trouva faire défaut pour cause de maladie subite. Un maître armurier de la ville, connu pour sa bravoure, ses goûts batailleurs, sa force et son adresse aux armes, s'offrit à le remplacer, sans autre intérêt que celui de beaux coups d'estoc à donner et à recevoir. Il s'appelait Harry Smith, surnommé en gaélique Gow Chrom, « le forgeron aux jambes torses ». C'est de lui que Walter Scott a fait l'amoureux de la jolie fille du gantier Simon. La victoire pencha du côté où l'avait jetée le hasard. Dix Highlanders du clan Chattan et lui, tous grièvement blessés, demeurèrent maîtres du terrain sur les cadavres de vingt-neuf Mac Quhele. Le seul survivant de ces derniers échappa à la mort en sautant dans le fleuve et fuyant à la nage.

Les environs de Perth sont charmants. Ce n'est pas encore la montagne et ce n'est plus la plaine : de jolis prés, de belles verdures, des eaux argentées et des coteaux lilas, une foule de paysages tout faits sous un ciel bleu pommelé. On dirait un immense parc agricole à l'anglaise, pas trop ratissé, moitié rustique, moitié décoratif. Parmi les nombreux et beaux domaines dont il est émaillé, le palais de Scone serait surtout intéressant au point de vue historique, si un château crénelé en faux gothique de 1803 n'avait remplacé l'antique abbaye de moines augustins, dont il ne reste que quelques fragments. Dans la chapelle royale disparue avaient été couronnés de nombreux rois d'Écosse, de Kenneth II à Charles II. Depuis l'Union on a transporté à l'abbaye de Westminster la « pierre picte » ou « pierre de destinée » — *Lia Fail* — qui aux yeux des Écossais prêtait à la cérémonie du sacre un caractère solennel et mystique. C'est un bloc informe de granit noir, ressemblant fort à un énorme mortier primitif, et qui est à coup sûr extrêmement vénérable, même si l'on doute de la légende qui en fait la pierre sur laquelle reposait la tête de Jacob lorsque l'ange lui apparut dans son sommeil. Par ce respect de la tradition qui est la moelle de la nation britannique, elle a figuré encore au couronnement de la reine Victoria et figurera à celui du roi Édouard VII, à moins que ce ne soit le roi George. Si cela ne fait pas de bien, cela ne saurait faire de mal.

X

A une dizaine de milles au nord-ouest de Perth on pénètre dans les Highlands. Les abords en sont fort aimables. Encore un peu décor, mais avec un accent personnel qui écarte toute idée de petite Suisse. Cette entrée du haut pays a nom « l'Heureuse Vallée » et elle le mérite. Peu de cultures, les prés remplacés par des landes, avec de jolis bouquets de pins, de bouleaux et de mélèzes, entre les rameaux légers desquels filtre le soleil, et en contre-bas de la voie, qui va s'élevant doucement, la Tay, plus rapide, plus encaissée, à mesure qu'on la remonte, mais encore large et majestueuse, ses eaux très limpides, couleur d'ardoise. Par instants, une

*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

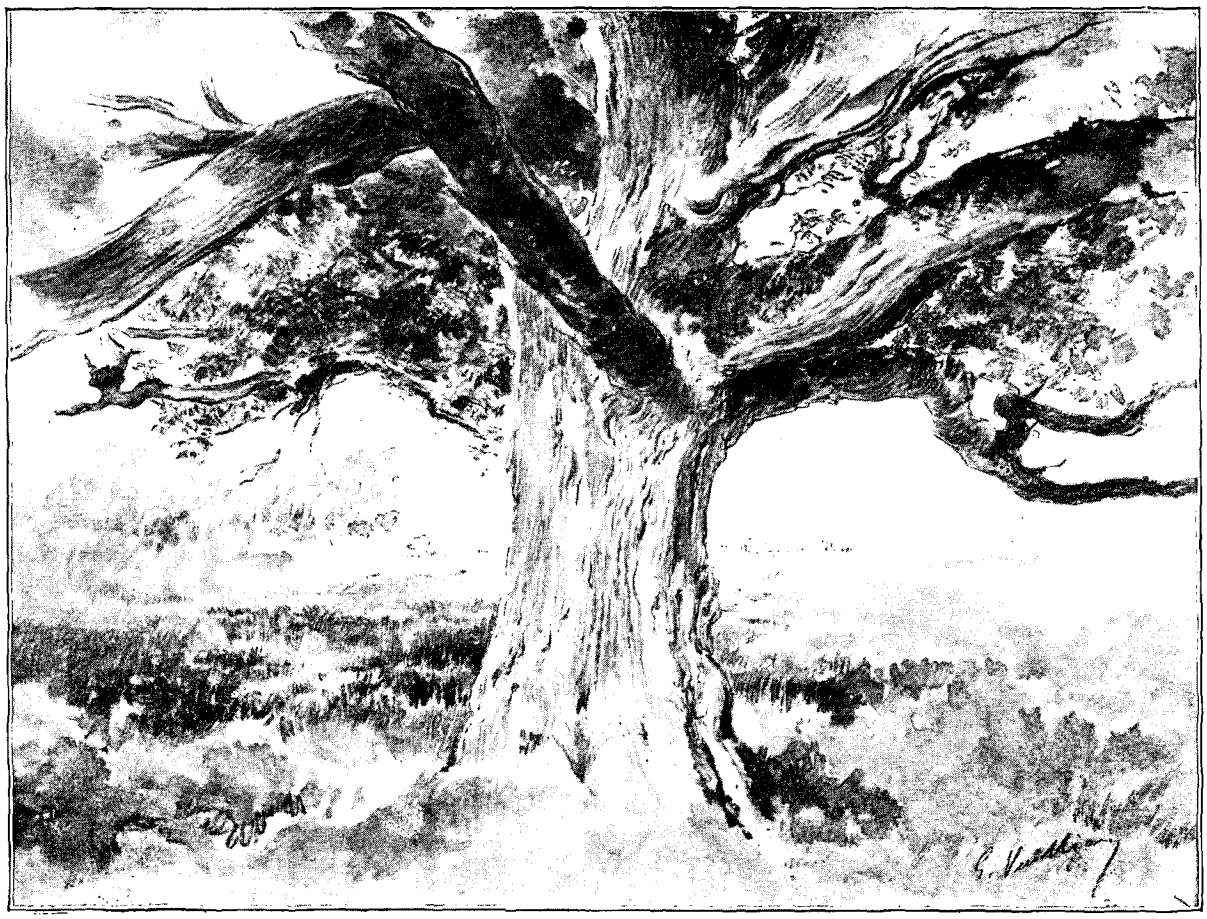
brèche des collines ouvre des échappées sur des cirques boisés, qu'encadrent des chaînes de montagnes violettes, en avant les Grampians, en arrière, dans un recul profond, les Cheviots. Peut-être l'horaire du Highland Railway comporte-t-il des trains express — j'en doute. Mais il faudrait bien se garder de les prendre, les autres étant omnibus à souhait pour le plaisir des yeux.

Au surplus, quand on voyage en Écosse pour son plaisir, — et ce serait désolant d'y être talonné par la hâte des affaires, — les étapes sont si courtes qu'on ne prend pas les chemins de fer au sérieux. Une petite heure à peine et nous voici à destination. Bizarrerie de la géographie administrative, nous descendons à la station de Dunkeld, autour de laquelle se groupe un hameau charmant : c'est Birnam. Dunkeld est plus bas, au fond de la vallée et de l'autre côté de l'eau, à un bon mille d'ici. Birnam, ce nom qu'on aurait juré inconnu hier, n'éveille-t-il pas un souvenir? En cherchant on retrouve, endormie en un coin obscur de sa mémoire, l'oracle des trois sorcières, lu dans la fumée du chaudron infâme que tord le vent glacé, passant lugubrement sur la lande ténébreuse : « Macbeth ne sera jamais vaincu jusqu'à ce que le grand bois de Birnam marche contre la haute colline de Dunsinane. » Nous sommes ici en terre légendaire. Le bois de Birnam, c'est cette pente verte qui descend sur le fleuve. A l'heure du châtiment, quand les vengeurs du roi Duncan sont en marche : « Quel est ce bois? demande le vieux Siward, comte de Northumberland, envoyé par Édouard le Confesseur pour soutenir les droits du prince d'Écosse. — MENTEITH. C'est le bois de Birnam. — MALCOLM. Que chaque soldat coupe un rameau et le porte devant lui. Ainsi nous cacherons le nombre de notre troupe et nous tromperons les éclaireurs. »

Quelques instants après, du haut de la colline arrondie de Dunsinane que nous apercevons d'ici par delà des plans successifs de sommets bleus faisant comme une houle immobile, le guetteur dit : « J'ai regardé du côté de Birnam, et il m'a semblé que le bois marchait. Sur l'étendue de trois milles c'est un bosquet mouvant. — MACBETH. Si tu mens, tu seras suspendu vivant au premier arbre jusqu'à ce que la faim t'ait fait rendre l'âme. Si tu dis vrai, il m'est égal que tu me fasses subir le même sort. »

Puis il boucle son armure et marche au combat. Il a une lueur d'espoir encore, car les sorcières lui ont dit : « Nul homme mis au monde par une femme ne pourra te nuire ». Mais Macduff, le thane de Fife, a été arraché du ventre de sa mère morte, et de sa main prédestinée il tue l'usurpateur assassin.

Il a disparu depuis longtemps, ce château de Dunsinane, où Shakespeare a placé les scènes tragiques de la folie de lady Macbeth. Quant au bois, immense et sombre, quasi impénétrable, il ne revint pas de Dunsi-



LE CHÊNE DE LA FORÊT DE BIRNAM. — DESSIN DE G. VUILLIER, PHOTOGRAPHIE DE G. W. WILSON, À ABERDEEN.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE VIEUX BARDE (PAGE 375). — DESSIN DE G. VUILLIER, D'APRÈS NATURE.

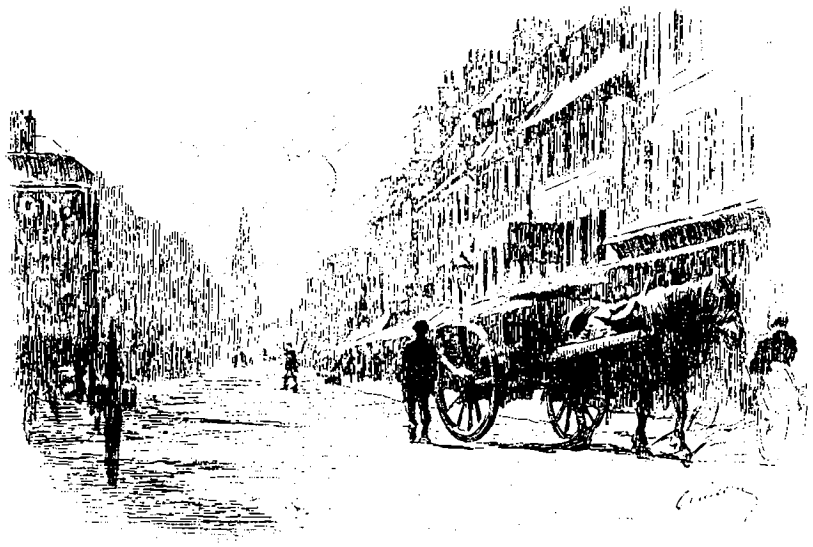
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nane. Birnam Hill, affouillée par des carrières d'ardoise, et dont aucune racine ne retenait plus les terres, aurait fini par s'effondrer, au grand dommage du paysage et de la légende, si récemment elle n'avait été reboisée en jeunes plants qui y prospèrent à plaisir. Un chêne et un sycomore géants, tout au bord de la Tay, passent pour être les survivants dix fois séculaires de la forêt historique. Rien ne s'oppose à ce qu'on croie que Macbeth et Malcolm se sont assis à leur ombre. En tout cas, s'ils n'ont pas vu le thane de Glamis et le fils de Duncan, ils en ont vu bien d'autres, et de rudes, étant fort vénérables, sans aucun signe de décrépitude. En se mettant quatre à bout de bras on n'en fait pas le tour. Je devrais donner la mesure exacte, car certain jour où j'étais couchée à leurs pieds dans les menthes et les lavandes, à regarder courir en bas l'eau rapide du fleuve, en haut les petits nuages pressés, deux touristes qui voyageaient avec un mètre dans leur poche ont crié triomphalement un chiffre, en gens heureux de n'avoir pas perdu leur journée.

J'ai perdu beaucoup de temps au contraire en ce charmant endroit, et je m'en vante. Pas autant toutefois que je l'eusse voulu. L'Ecosse est vaste, la vie est brève, et l'oubli en des délices de Capoue m'était interdit. Mais pour qui aurait le bonheur de pouvoir savourer son plaisir, Birnam est une délicieuse étape, soit qu'on veuille s'y laisser vivre, soit qu'on en fasse un centre d'excursions. Comme la contemplation de la belle nature n'est pas absolument suffisante à la vie des êtres civilisés, il n'est pas inutile de mentionner que ces pures joies ne sont achetées au prix d'aucun sacrifice de son bien-être. Un intelligent et aimable Italien a installé ici un excellent hôtel, très confortable, assez raisonnable et extrêmement décoratif. Dans ce pays romantique, les choses modernes ont souvent le bon goût de s'harmoniser avec celles du passé. Le « Birnam » a été bâti en ce qu'on appelle « le style baronial », un gothique normand mâtiné de saxon, qui convient à merveille aux résidences de campagne. Au milieu de ses ombrages, de ses pelouses, de ses corbeilles de verveines et de ses plates-bandes de pois de senteur, il a un faux air de château tout à fait engageant. Le ramage n'est pas trop inférieur au plumage. Dans le grand hall lambrissé de chêne, à haute cheminée de salle des gardes, on ne sert sans doute pas le bœuf rôti entier, le cerf avec ses bois et les paons en leurs plumes, qui seraient indiqués par le cadre, mais la chère y est suffisante et le reste à l'avenant.

Birnam est une ville d'eaux sans eaux, où les Londoniens surmenés par les mondanités de la saison viennent se mettre au vert. La paix est profonde en ce lieu retiré, et l'air remarquablement pur. Sa situation très abritée en fait une station d'arrière-saison. Qui douterait de la tiédeur de l'atmosphère n'a qu'à considérer les cèdres et les araucarias qui y prospèrent au milieu des chênes, des pins, des sycomores, des mélèzes, des érables, des hêtres pourpres. L'entrée de l'hôtel est même flanquée de deux petits eucalyptus d'une saveur méridionale. Partout où le vent de mer ne souffle pas, ce sol humide et quasi vierge de l'Ecosse est propice à une végétation vigoureuse. Les reboisements qu'à grands frais a faits dans tout ce district le quatrième duc d'Athole, grand-père de celui d'aujourd'hui, l'ont transformé pour le mieux, — progrès qui au surplus n'est qu'un retour au passé. On doit au duc la plantation, sur une superficie de 6 500 hectares, de 28 millions d'arbres, qui ont malheureusement beaucoup souffert de l'ouragan formidable dont fut victime le pont de la Tay. Le procédé employé pour ensemencer les coteaux escarpés de Craig-y-Barns n'est pas banal. On ne savait comment s'y prendre, quand le peintre Nasmyth, en villégiature chez le duc, suggéra de les bombarder à coups de canons chargés d'une mitraille de graines. Comme on me l'a dit je vous le redis : vous n'êtes pas forcés d'y croire.

(*A suivre.*) MARIE ANNE DE BOVET.



RUE DE PERTH. — DESSIN DE G. VUILLIER.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

REPAS DES CHAMELIERS.

VOYAGE AUX SEPT ÉGLISES DE L'APOCALYPSE[1],

PAR M. L'ABBÉ LE CAMUS.

PHILADELPHIE.

Partis de bonne heure de Smyrne, nous arrivons à Alacheir ou Philadelphie, par un train qui porte des pèlerins grecs venant de Jérusalem. Déjà plusieurs Philadelphiens, impatients de revoir les pieux voyageurs, sont venus les rejoindre à Cassaba, et, depuis, l'ovation ne fait que s'accentuer à chaque station. Ici c'est la ville entière qui est sur pied. Quelles effusions cordiales ! Les maris retrouvent leurs femmes, les fils leurs pères ou leurs mères, les jeunes filles leurs fiancés. Ce n'est pas seulement bruyant, c'est touchant. Pour la première fois nous voyons un mouvement vital, un élan d'enthousiasme chez ces pauvres Grecs, figés et comme pétrifiés dans le formalisme et le culte des images. Les voyageurs semblent raconter avec beaucoup de volubilité ce qu'ils ont vu : Jérusalem ! Jérusalem ! Ils s'acheminent en masse vers une église où nous les rejoindrons bientôt.

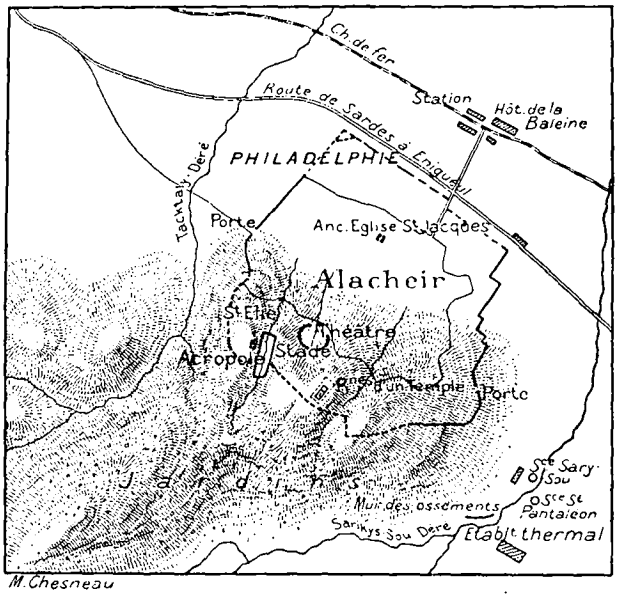
A travers cette foule, il devient difficile de retrouver une installation. Le chef de gare, M. Fiorovich, à qui nous étions recommandés, est lui-même introuvable. Faute de mieux, il y a un khan, on nous y mène. Ce que je remarque dans ces khans, c'est que régulièrement les bêtes sont toujours mieux logées que les hommes. Celui-ci, n'ayant pas de cour fermée, ressemble surtout à une vaste auberge. On a baptisé cette construction en planches et en terre durcie au soleil du nom d'*Hôtel de la Baleine*. De belles caravanes de chameaux stationnent devant les portes. Les braves bêtes, épuisées de fatigue, — elles viennent à travers la Phrygie-Parorée de l'antique Iconium où Barnabé et Paul prêchèrent l'Évangile, — se résignent à s'installer sur l'aire, les chevaux ayant déjà envahi les écuries. A côté de ceux-ci, dans un réduit modeste, un Vatel de bonne composition fait pour les hommes une cuisine dont l'odeur n'a rien d'alléchant.

Nous demandons des chambres. L'hôtelier, un Italien octogénaire, Barba Miguélé Russo, ancien négociant, armateur, industriel, concessionnaire de mines et, finalement, aiguilleur de la voie ferrée, nous offre ce qu'il a de mieux, deux petits appartements où l'on monte par un escalier de bois à espacements gigantesques, où l'on entre par une porte qui n'a jamais fermé, et où, en essayant une première reconnaissance, nous avons la surprise de sentir nos jambes descendre, par des interstices imprévus, dans le café qui est au-dessous. Inutile d'ajouter qu'il monte de là des vapeurs de narguilé très suffisantes pour modifier les combinaisons atmosphériques d'une chambre proprement dite.

On sait que Philadelphie fut bâtie par Attale Philadelphe, roi de Pergame, un siècle et demi environ avant

1. *Suite. Voyez tome Ier*, p. 249, 261, 273, 285, 321, 333, 345, 357 *et* 369.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



PLAN DE PHILADELPHIE.

l'ère chrétienne, au pied du Tmolus, sur la rive d'un torrent qui en descend, le Cogamus, aujourd'hui le Sarikyz-Soudere, ou « Ravin de la Fille blonde ». Dans la suite des âges, cette ville a subi les plus terribles catastrophes, tremblements de terre qui, au dire de Strabon[1], semblaient devoir la rendre inhabitable, invasions byzantines, turques, mongoles, et cependant elle dure encore. A vrai dire, elle n'a plus ces monuments, cette vie artistique, ces jeux publics qui jadis la faisaient comparer à Athènes, mais elle s'étale, quand même, gracieuse et belle, sur quatre collines successives où ses maisons, entremêlées d'arbres, de clochers, de blancs minarets, produisent le plus pittoresque effet; si elle a survécu à tant d'autres cités, c'est grâce à sa position à la tête des routes qui débouchent dans les vallées de l'Hermus et du Méandre, et peut-être aussi en raison du sol incomparablement fertile qu'elle occupe !

Nous l'abordons au nord-ouest par une des nombreuses brèches ouvertes dans ses remparts. Ceux-ci sont probablement byzantins, et en tous cas fort mal bâtis. Il n'y a pas de carrières de pierre dans le Tmolus, et l'on a dû se contenter d'une massive construction en béton recouvert d'un parement de petits moellons de gneiss. Presque entièrement ruiné au point où nous sommes, le mur d'enceinte, en forme de rectangle, enveloppait les trois collines sur lesquelles la ville était en amphithéâtre avec son acropole au point méridional le plus élevé. Des tours rondes se dressaient aux points principaux de défense. Les cigognes ont établi leurs grands nids de buissons sur ces pans de fortifications abandonnées. Elles y perchent, ou y couvent, en maîtresses incontestées. On retrouve encore la trace de quatre portes. Jadis la ville en eut sept. Les deux principales étaient l'une au levant et l'autre au couchant, et terminaient une grande rue transversale longeant le bas des trois collines. Elles sont encore assez bien conservées. Celle par laquelle Alla-Eddin, en 1300, fit son entrée triomphale et qui depuis fut murée, est celle-là même devant laquelle nous sommes. Son état de conservation est remarquable. Des eaux détournées pour arroser les jardins envahissent toute la rue. La police ne se préoccupe guère d'assurer un passage aux promeneurs ou aux touristes qui, comme nous, sont peu désireux de se mouiller les pieds. Nous remontons à notre droite pour trouver un endroit guéable, et nous voilà enfin engagés dans les rues d'Alacheir, la Ville Blanche. La population en fête se tient sur le seuil des maisons. Elle est remarquablement belle. Les femmes et les enfants blonds y figurent en grand nombre. Nous les admirons, plantant leurs belles dents blanches dans une sorte de gâteau de miel appelé *kalva*, qui semble faire leur bonheur. C'est le pain d'épice du pays. Tout le monde se montre d'ailleurs très accueillant. Les Juifs sont à Philadelphie depuis Antiochus le Grand. Ainsi s'explique la prédication de l'Évangile dans cette ville, dès les premières missions de saint Paul, et la lettre de l'Apocalypse à l'Ange de Philadelphie. Le peuple croit que cet ange fut l'évêque de la vieille église Saint-Jacques, dont deux énormes piliers encore debout rappellent les constructions de Justinien ou même de Théodose. Il ne réfléchit pas que les communautés chrétiennes existèrent bien longtemps avant de se bâtir des temples vastes comme ceux dont nous retrouvons les ruines, ou à Éphèse, ou à Pergame. Les piliers de l'église Saint-Jacques, enclavés dans des maisons turques, portent l'empreinte d'une reconstruction tardive, mais dans leur partie inférieure ils peuvent remonter à quatorze siècles d'ici.

Les chrétiens n'ont jamais cessé de se maintenir à Philadelphie, aussi y a-t-il encore, en dehors des petites chapelles où se célèbrent une fois par an les saints mystères, telles que Saint-Jean et Saint-Élie, cinq églises ouvertes au culte quotidien : Sainte Marina, la plus riche de toutes, la Panaghia, Saint-Spiridion, Saint-Pantaléon et Saint-Georges, qui est la cathédrale. Nous les visitons successivement. La plus intéressante est l'église de Saint-Georges. On l'aborde en descendant plusieurs degrés. Elle est en effet à deux mètres au-dessous de la cour avoisinante. Cet exhaussement du sol est un signe non équivoque d'antiquité. A l'intérieur, nous observons qu'elle est pavée de fragments de marbre richement sculptés, mais le pavage est plus récent que l'église primitive. On dut trouver celle-ci trop enfouie dans la terre et l'on y amoncela des ruines pour relever son niveau intérieur, au risque d'enterrer à moitié les vieilles colonnes qui portaient la voûte. Deux de ces colonnes, encore debout, mais trop basses pour soutenir décemment une toiture, ont été continuées en bois dans la

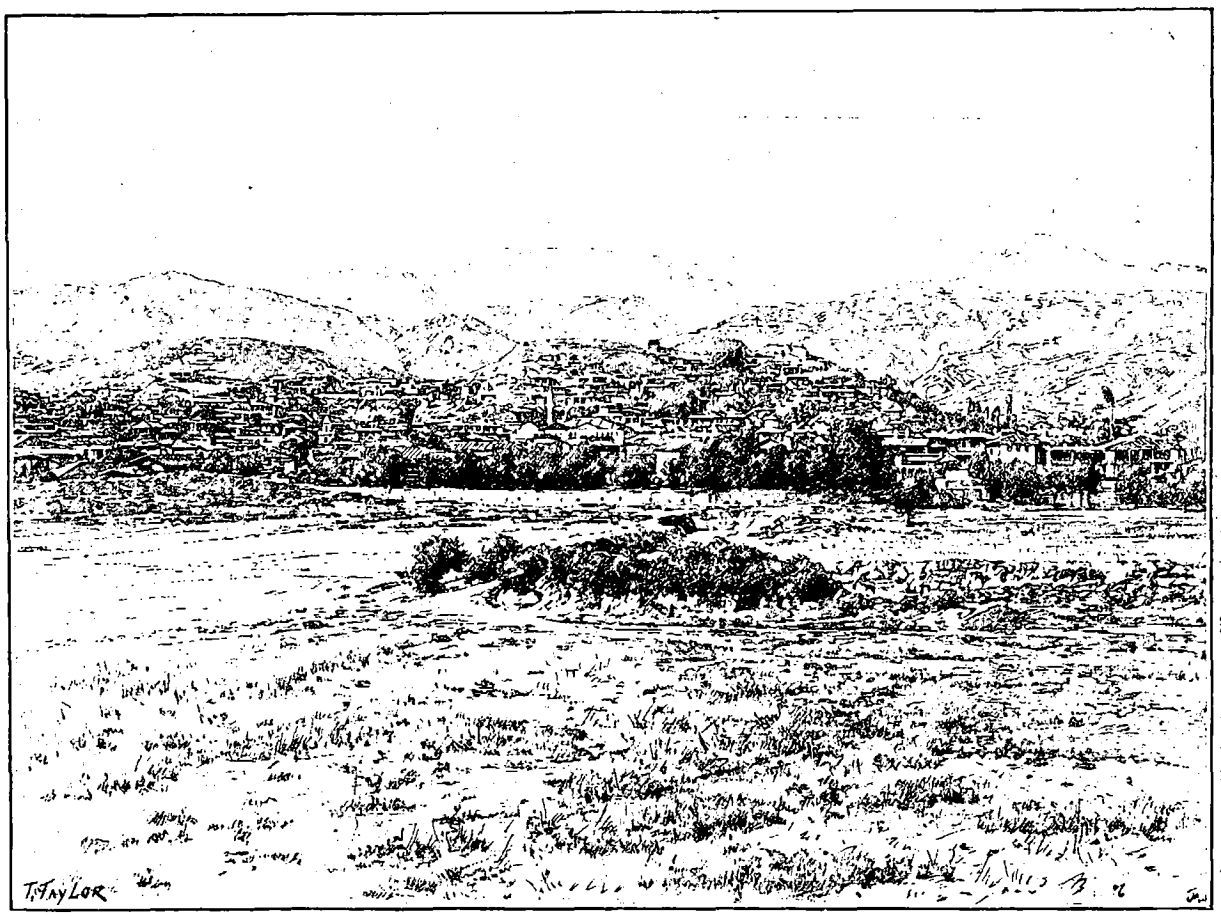
1. STRABON, XIII, 4, 10.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

partie haute. A en juger par le fragment qui émerge de terre, le pavé du sanctuaire primitif se retrouverait à 7 mètres au-dessous de la cour extérieure. Le pappas ne sait rien des origines de ce sanctuaire antique parmi tous. Saint Georges, dont il porte le nom, ne fut certainement pas son premier patron. L'église à Siatende Marinx est aujourd'hui particulièrement animée et bruyante. Les pèlerins arrivant de Jérusalem y entrent en foule. Chacun tient un cierge allumé, chante avec entrain des hymnes d'actions de grâces. Nous entrons avec eux. On s'empresse de nous faire accueil et de nous conduire devant l'iconostase. Deux femmes, vénérables matrones, peut-être les diaconesses de la paroisse, portent dans leurs bras de larges couronnes, souvenir évident du pèlerinage lointain. Deux bons bourgeois, personnages importants, convenablement vêtus à l'européenne, chantent au pupitre. Le protopappas, qui encense tout le monde, vient nous encenser individuellement avec une visible déférence. Les chants à l unisson, ou en parties harmonisées, alternent très agréablement.

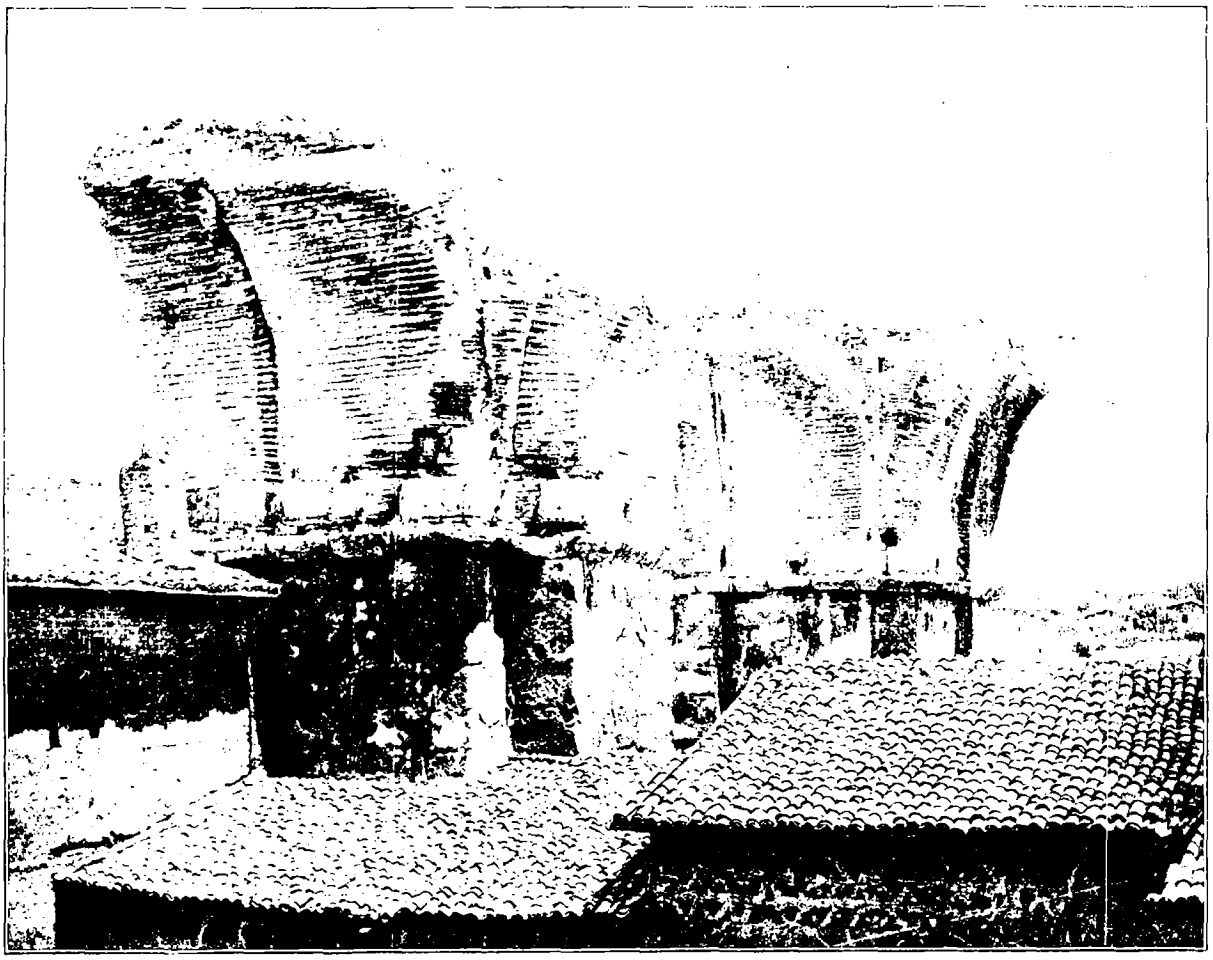
Une des curiosités du pays, c'est la fontaine d'eau ferrugineuse et gazeuse qui se trouve à l'orient de la ville, et nos guides ont hâte de nous en faire les honneurs. Le site est gracieux, et, sous les grands arbres, de nombreux buveurs sont installés. Ils agrémentent leur cure en fumant leur narguilé. Notre soif est ardente, et nous descendons à la source pour l'étancher. Mais l'eau, bien que fraîche, est tellement acidulée et pétillante que nous n'osons guère l'expérimenter à fortes doses.

La fontaine et le ravin furent jadis enfermés dans la ville. Les fortifications s'étendaient au levant jusqu'au Tashly-Déré, le Ravin des Roches. En nous dirigeant de ce côté, sitôt après avoir traversé le Sari-Sou, abréviation de Sarikyz-Sou-Déré, nous trouvons, à 200 mètres environ, une autre fontaine, dite de Saint-Pantaléon. L'eau en est sulfureuse et comparable à celle des Eaux-Bonnes. Une petite chapelle dédiée au saint confirme l'efficacité de la source. C'est à 1 kilomètre plus loin, vers le sud, au fond de la gorge resserrée et abrupte, que M. Fiorivich a trouvé et fait restaurer, près d'une autre source ferrugineuse et carbonatée, d'anciens thermes aujourd'hui très fréquentés. En revenant vers la ville, sitôt après avoir repassé le Sari-Sou, nous rencontrons le mur des Ossements. Barba Miguélé nous a déjà parlé avec terreur de cet horrible trophée des Turcs. Plusieurs prétendent, mais cette opinion met le vieillard hors de lui, qu'il n'y a dans cette muraille que des pétrifications de branches d'arbres ressemblant à des tibias ou à des fémurs humains, des pierres arrondies en forme de crânes, enfin un travail capricieux d'eaux incrustantes coulant à travers un mur qui aurait jadis servi d'aqueduc.



VUE DE PHILADELPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



SAINT-JACQUES, À PHILADELPHIE.

Si l'on veut dominer la ville entière de Philadelphie, il faut gravir la hauteur qui se trouve au couchant de la fontaine minérale. De là on se rend un compte exact des trois collines au versant septentrional desquelles la ville s'échelonna en amphithéâtre. Entre ces collines s'ouvrent des ravins où coulent de petits cours d'eau aux noms les plus pittoresques.

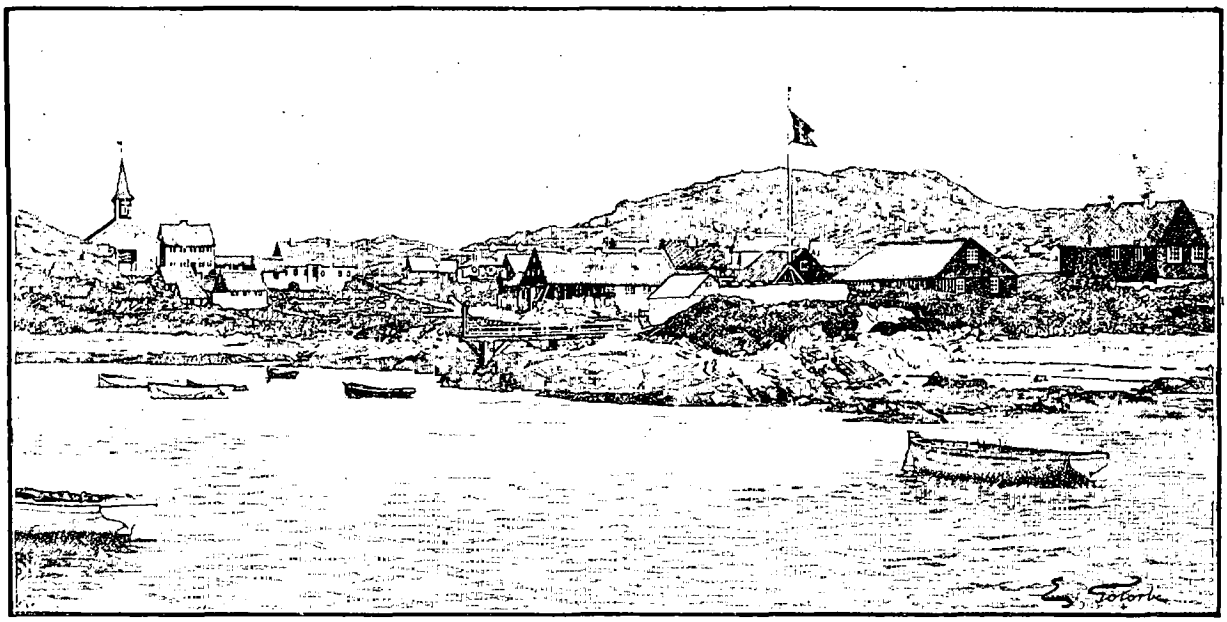
Si, de la colline où nous sommes, on se retourne vers le nord, la vallée s'étend au loin, belle et fertile, sillonnée par l'Alacheir-Tchaï, qui va rejoindre l'Hermus dans la plaine de Sardes. La ville entière de Philadelphie se déroule à nos pieds. Les restes que nous voyons sur la colline occidentale sont tout ce qui subsiste de l'ancienne acropole. De là, on tire encore le canon pour annoncer les incendies. Le stade est dans l'enfoncement qui suit, et le théâtre un peu plus vers la ville, sur la colline du milieu ; mais ce qui en reste est si peu que rien.

La nuit arrive. Nous nous acheminons vers le khan et la rudimentaire hospitalité qu'on nous y réserve. Allons, Barba Miguélé, fais valoir ton auberge! Où est ta salle à manger? Le dîner est-il prêt? La salle à manger, c'est le petit café turc où sont déjà installés les conducteurs de charrettes. L'un d'eux s'y fait raser la tête. Manger à côté de ces *devidgi* est peu appétissant. Manger quoi? C'est alors qu'intervient, comme élément providentiel, un jeune homme alerte et serviteur de quelqu'un puisqu'il s'appelle Dmîtri. Ghiorghi et Dmîtri sont dans ces pays d'Asie Mineure les deux noms réglementaires de tous les domestiques, et si un garçon d'hôtel ne répond pas au premier, soyez sûr qu'il répondra au second. Le présent Dmîtri nous annonce crânement que son maître nous veut à dîner chez lui. Qui est son maître? Un ingénieur français. Où loge-t-il? A l'autre extrémité du khan. De telles invitations, en de tels pays, à une telle heure, sont des sourires du ciel auxquels on répond toujours : *Deo gratia*. Nous suivons l'agréable messager, et la soirée chez M. Lebart sera charmante. C'est un brave Limousin venu ici pour un tracé de chemin de fer. Arrivé d'hier, il déballe à peine son mobilier. Tout ce qu'il a de meilleur, il nous l'offre. Quand nous regagnons nos chambres, nous les trouvons envahies par les vapeurs des narguilés qu'on fume au-dessous de nous. On dit qu'au milieu de ces nuages odoriférants on fait toujours des rêves d'or. Nous verrons bien.

(*A suivre.*) Abbé Le Camus.

Droits de traduction et de reproduction réservés

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



GODTHAAB (PAGE 387). — DESSIN DE GOTORBE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. AUGUSTINUS.

UN ÉTÉ AU GRŒNLAND[1],

PAR M. TH. V. GARDE,

LIEUTENANT DE VAISSEAU DE LA MARINE ROYALE DANOISE.

GRŒNLANDAISE ET SON ENFANT.
GRAVURE DE DEVOS.

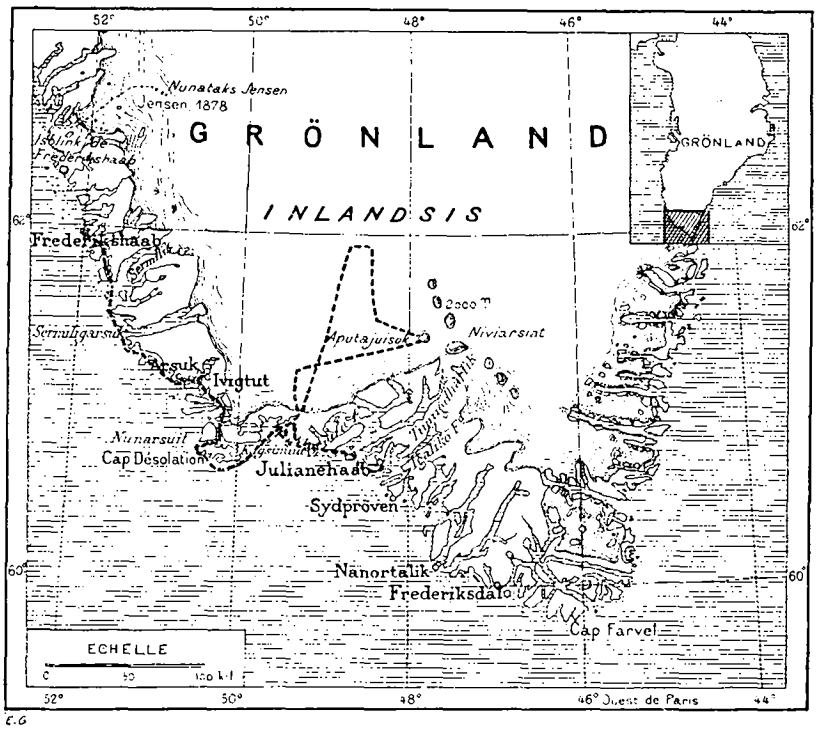
Par son étendue, par sa nature grandiose, par son immense carapace de glace, enfin par ses habitants si curieux à tous égards, le Grœnland est la plus intéressante des terres arctiques. Découvert au x^e^ siècle par les Normands, puis colonisé par les Norvégiens, il fait aujourd'hui partie de la monarchie danoise, et les dix mille Eskimos établis sur la côte occidentale du cap Farvel à Upernivik considèrent le roi Christian comme leur souverain.

Il y a vingt ans, cet immense pays, dont le développement en latitude est égal à la distance de Paris au Sahara central, était presque inconnu. Nos notions sur cette terre se bornaient aux ouvrages de Egede, de Giesecke et de Rink. Depuis 1874, cet état de choses s'est complètement modifié, grâce à l'institution d'une commission chargée de diriger l'exploration méthodique du Grœnland. Cette commission était composée à l'origine du professeur Johnstrup, mort tout récemment, du docteur H. Rink et du ministre de la marine Ravn; le docteur Rink, décédé il y a quelques années, a été remplacé par le commandant Wandel. Les Chambres accordèrent un crédit annuel de 14 000 francs à cette entreprise, et, depuis vingt ans, chaque année, une mission scientifique a pu être organisée. Considérables ont été les résultats obtenus. En première ligne, il faut citer une carte exacte de la plus grande partie de la côte occidentale et de la portion de la côte orientale comprise entre le cap Farvel et le 66^e^ degré de latitude nord. D'autre part, les recherches d'histoire naturelle n'ont pas été négligées, et, de leurs différents voyages, les explorateurs danois ont rapporté de précieuses observations intéressant la géologie, la minéralogie, la botanique, la zoologie, l'anthropologie, etc. Leurs travaux ont de plus singulièrement élargi notre connaissance des phénomènes glaciaires en nous révélant les diverses actions auxquelles donne naissance l'*inlandsis*. Enfin, ces expéditions ont enrichi de précieux documents la météorologie, le magnétisme terrestre et l'hydrographie. Aucune branche de la science n'est restée étrangère aux recherches des voyageurs danois.

Quelque étonnant que cela puisse paraître à un Français, cette terre de glace et de neige exerce un attrait

1. *Voyage exécuté en* 1893. — *Texte et dessins inédits.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



CARTE DU GROENLAND POUR SUIVRE L'ITINÉRAIRE DE M. GARDE.

irrésistible sur tous ceux qui l'ont visitée ; aussi presque toutes les missions organisées depuis vingt ans ont-elles été composées des mêmes officiers et des mêmes naturalistes. Tous avaient subi le charme de ce pays et tous désiraient le revoir.

J'ai passé neuf étés et deux hivers au Grœnland. Aujourd'hui, après avoir dit adieu probablement pour toujours à ce pays extraordinaire, j'éprouve un regret cuisant, je sens comme un vide, car nulle part ailleurs dans le monde la vie n'est aussi heureuse et insouciante.

Julianehaab, située à 37 kilomètres au N.-O. du cap Farvel, est la plus méridionale des douze *colonies* grœnlandaises ; néanmoins, de toutes, c'est elle dont l'accès est le plus délicat. Pendant l'été, le Grœnland sud-occidental est barré par une banquise large souvent de cent kilomètres, descendue avec le courant polaire de la côte orientale et repoussée ensuite au delà du cap Farvel, dans le détroit de Davis, par ce même courant. Cette masse de glaces peut s'étendre à la hauteur de Godthaab et parfois rend difficile la navigation vers le nord.

La plupart des bâtiments qui abordent dans le Grœnland méridional sont des voiliers. De tels navires, il n'est guère prudent de les aventurer au milieu des banquises. Aussi, quand, se dirigeant vers Julianehaab, ils rencontrent les glaces, font-ils généralement route au nord pour les doubler, puis, après avoir atteint la côte, ils se dirigent ensuite au sud à travers un large archipel côtier composé de milliers d'îlots. Une telle navigation exige une bonne carte marine, et c'est l'exécution de ce travail qui me fut confiée pendant l'été 1893.

Donc, le 2 avril 1893, je quittais Copenhague, accompagné du comte de Moltke, lieutenant en second de la marine royale, et d'un Grœnlandais, Johan Petersen, qui avait accompagné plusieurs expéditions danoises en qualité d'interprète. Outre les relevés topographiques, ma mission devait, si les circonstances le permettaient, entreprendre la reconnaissance de la partie encore inconnue de l'*inlandsis* située au sud du 62° 30′, latitude à laquelle le commandant Jensen, de la marine royale danoise, avait exécuté en 1878 une mémorable exploration.

I

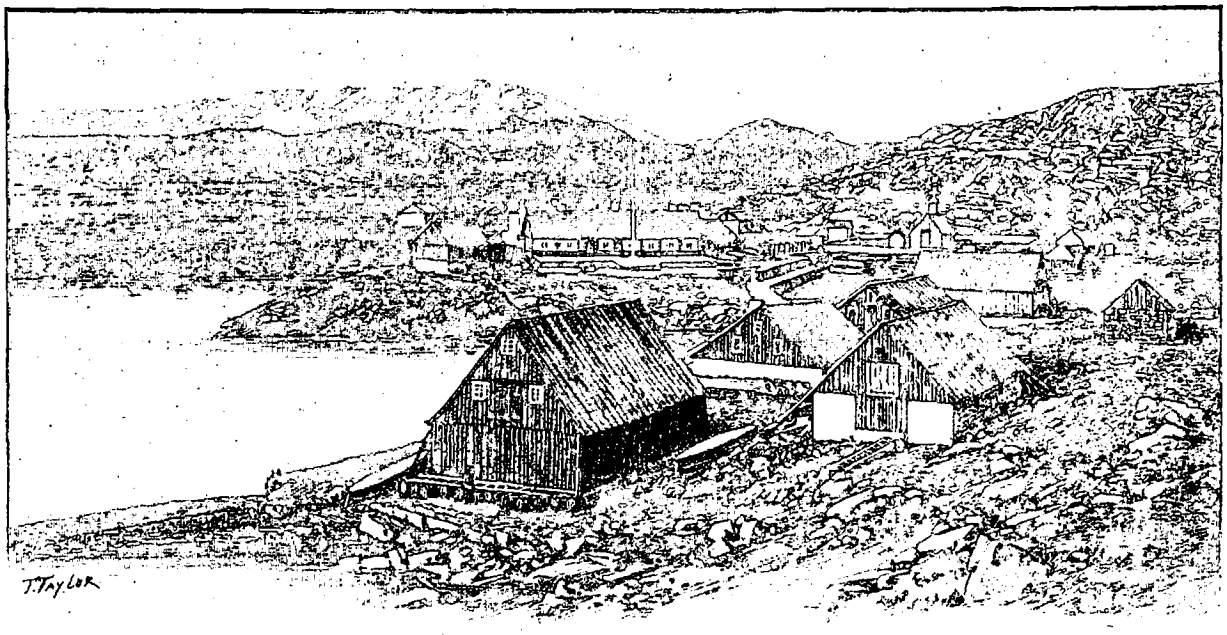
De Copenhague au Grœnland. — En canot le long de la côte grœnlandaise. — Les indigènes.

Pendant longtemps les communications entre le Danemark et le Grœnland ne furent entretenues que par des voiliers qui avaient l'avantage de coûter peu au gouvernement et dont la lenteur n'importait guère. L'arrivée plus ou moins prompte de l'huile de phoque, la principale production du pays, n'a jamais causé de perturbations à la Bourse. Aujourd'hui le voyage s'accomplit en plusieurs semaines sur une puissante barque à vapeur, capable d'affronter la lutte avec les glaces. Ce bâtiment a été baptisé le *Hvidbjörn*, l'« ours blanc », l'animal le plus sauvage du Grœnland, celui dont la fourrure est le produit le plus estimé du pays.

En 1893, le capitaine du *Hvidbjörn* était le commandant Holm, de la marine royale danoise, dont le nom est à jamais immortalisé dans les annales de la géographie par sa brillante expédition à la côte orientale du Grœnland. J'avais l'honneur d'être son second dans cette exploration, dont la Société de Géographie de Paris a bien voulu reconnaître l'intérêt en lui décernant la médaille d'or de la Roquette.

24 avril. — Après une traversée tempétueuse, la côte grœnlandaise aux environs de Frederikshaab est en vue. Une matinée claire et froide. Pendant la nuit nous avons traversé une large bande de *drif-is*, et dans le grand silence de la mer on entend encore le roulement lointain du ressac sur les glaçons. Au-dessus de la ligne nette de l'horizon apparaissent de petits points blancs. Seuls des marins peuvent discerner une terre dans ces taches indistinctes. Les passagers croient au contraire apercevoir quelques isbergs. La terre devient plus distincte ;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



FREDERIKSHAAB. — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE LA COMMISSION DANOISE.

dans un nimbe d'or, au-dessus de la grande plaine moirée de l'eau, les sommets neigeux surgissent les uns après les autres ; toute une chaîne de montagnes apparaît visible dans un calme majestueux.

Le *Hvidbjörn* avance au milieu d'isbergs. Parfois un bruit sourd réveille cette nature endormie ; un large dos noir de baleine se gonfle au-dessus de la mer et lance une fusée d'eau. A la vue de ce paysage poignant de mélancolie, qui pourrait deviner le charme ensorcelant du Grœnland ! et pourtant ses enfants meurent souvent du mal du pays, une fois dans notre Europe civilisée.

Voici les premières terres de l'archipel côtier, des îlots bas, couverts de neige, semblables à de gros glaçons. Tout à coup voici un canot, le pilote grœnlandais expédié par le gouverneur de la colonie à la rencontre du bâtiment. Dès que l'embarcation a accosté, l'équipage saute à bord sans se soucier des ordres du pilote. Personne ne consent à rester dans le canot en remorque ; tous veulent examiner la machine et les autres mécaniques merveilleuses du navire. C'est la première fois qu'un vapeur arrive à Frederikshaab : jugez de la joie de ces grands enfants ! Après cet incident, le bâtiment poursuit sa route sur les indications du pilote, et bientôt le pavillon danois émerge au milieu de monticules neigeux.

A 4 heures du soir, le *Hvidbjörn* ancre dans le port de Frederikshaab. Ici c'est encore le plein hiver ; une épaisse couche de glace recouvre presque tout le mouillage, emprisonnant un petit brick surpris l'année dernière par l'arrivée de la banquise. Sur le rivage, quelques maisonnettes en bois. Tout le personnel européen, le *kolonibestyrer*[1], l'*assistent*[2], le pasteur, avec leurs familles, habite une large baraque située à quelque distance de la mer ; plus loin, une chapelle en bois, plusieurs magasins pour les provisions et l'huile ; c'est toute la colonie. Au premier coup d'œil, ces baraques seules sont visibles, mais un observateur attentif aperçoit bientôt sur la nappe blanche de petites taches noires éparses sur des monticules. Ce sont les huttes des indigènes, enfouies sous la neige, dont les portes et les fenêtres apparaissent dans cette uniformité blanche. Voilà tout Frederikshaab.

Ainsi de loin en loin, disséminés sur les bords des fjords, vous rencontrez quelques pauvres petits hameaux : Julianehaab, Godthaab, Sukkertoppen, Egedesminde, Godhavn, Upernivik. La plupart se composent de quelques maisons, les plus importants en comptent une vingtaine, tels Julianehaab et Godthaab. Si Julianehaab est l'agglomération la plus considérable, en revanche Godthaab est la capitale intellectuelle du Grœnland. C'est le siège de l'imprimerie gouvernementale, qui publie un périodique illustré en eskimo.

A peine l'ancre a-t-elle mordu le fond, tous les fonctionnaires danois arrivent à bord. Après échange des souhaits de bienvenue, commencent aussitôt les demandes de nouvelles ; depuis plus de six mois, ces pauvres gens sont restés séparés du reste du monde. La paix règne en Europe, le roi est en bonne santé, et le vieux monde continue sa marche sans trop de secousses. A notre tour maintenant de nous enquérir des événements survenus au Grœnland pendant l'hiver : la femme du *kolonibestyrer* a eu un enfant il y a quelques jours, et la famille de l'*assistent* s'est augmentée également d'un membre un mois auparavant.

L'hiver a été extraordinairement doux, et pendant que nous grelottions en Europe sous 20 degrés de

1. Directeur de la colonie.
2. Fonctionnaire de grade inférieur au *kolonibestyrer*. La hiérarchie administrative, au Grœnland, comprend : l'inspecteur, le *kolonibestyrer*, l'*assistent* et le *volontær*.

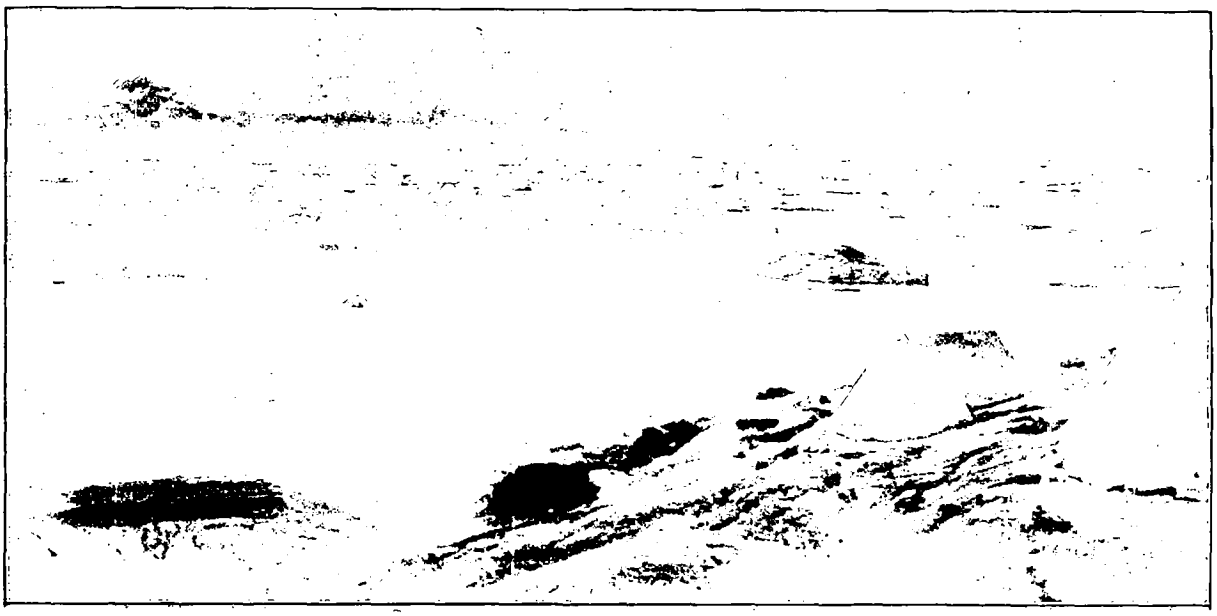
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

froid, à Noël, les Grœnlandais éprouvaient la douce température de 12 degrés au-dessus de zéro. A Julianehaab, à la fin de décembre, les vaches pouvaient paître sur les montagnes. C'est du reste une ancienne croyance que lorsqu'une saison est chaude en Europe, elle est froide au Grœnland, et réciproquement. L'hiver 1892-1893 confirme cette opinion. De longtemps, en Danemark, la température n'avait pas été aussi basse, et, pendant cette période de froidure en Europe, le Grœnland jouissait d'une douce tiédeur. Au commencement de février, le froid cessait chez nous : juste vers la même date il devenait très intense au Grœnland, et il durait encore. Chaque jour le thermomètre descendait à 10 ou 11 degrés sous zéro, la mer était couverte de glace et le sol de neige. Une agréable perspective pour des gens qui, comme nous, allaient vivre sous la tente!

Nous restâmes à bord du *Hvidbjörn* pendant tout le temps de sa relâche. Le 26, nous débarquâmes ; quelques heures plus tard, le bâtiment appareillait pour aller porter la poste et des approvisionnements à quelques colonies situées plus au nord.

Dans mes précédentes expéditions au Grœnland, j'avais toujours voyagé en *oumiak*. En été, le bateau est le seul moyen de locomotion. La terre, avec ses montagnes escarpées, ses profondes vallées et ses glaciers, est inaccessible au piéton ; seule la mer est ouverte à l'explorateur. En hiver, dans le Grœnland septentrional, des traîneaux tirés par des chiens peuvent circuler sur les glaces marines, mais dans le sud la banquise n'est pas assez stable, au delà de l'archipel côtier, pour permettre de longs parcours. L'hiver est, d'autre part, trop rigoureux et trop venteux pour la navigation en canot; par suite, dans le Grœnland méridional, les communications cessent du mois de novembre au printemps. Dès la débâcle les oumiak prennent la mer. Toutes les familles aisées possèdent une de ces embarcations, dans laquelle elles chargent tous leurs ustensiles de ménage; dans cet équipage, elles vont d'abord s'établir sur les terres extrêmes de l'archipel côtier pour chasser le phoque, puis, plus tard, elles se dirigent vers les fiords afin d'y pêcher le saumon et autres poissons. L'oumiak est une embarcation à fond plat, longue d'environ 8 mètres, formée d'une carcasse en bois recouverte d'une coque en peau de phoque. Ce canot, très léger et très spacieux, est excellent sur les fiords du Grœnland, mais, après quelques jours de navigation, les peaux deviennent perméables, et, avant de pouvoir servir de nouveau, il est nécessaire de faire sécher l'esquif. Comme nous devions faire de longs trajets en pleine mer et que, pour de telles navigations, une embarcation à fond plat du genre de l'oumiak n'est guère pratique, nous avions amené de Danemark un canot en bois long de 7 mètres, et c'est dans ce bateau que nous allions nous risquer sur la mer tumultueuse du Grœnland.

En ce bas monde, rien n'est parfait : si ce canot possédait des qualités nautiques que n'a point l'oumiak, en revanche il nous privait d'un grand avantage. L'oumiak est en effet monté par un équipage féminin, et cette compagnie, toujours gaie et de belle humeur, est un des charmes du voyage. Ne croyez pas la Grœnlandaise un laideron infectant l'huile de poisson. Jadis la femme eskimo n'était guère attrayante; aujourd'hui encore, quelques-unes de race pure ont une large face coupée de petits yeux obliques avec un gros nez épaté : mais ce sont là des exceptions. La plupart ont, au contraire, un frais minois fort agréable. Par des alliances fréquentes avec des Danois, il s'est formé une race métisse dont beaucoup de types féminins sont capables de captiver des cœurs européens restés jusque-là rebelles à tout sentiment. La Grœnlandaise charme en outre par



ASPECT DE LA CÔTE. LA BANQUISE. — DESSIN DE TAYLOR.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

HAMEAU INDIGÈNE. — DESSIN DE Mme CRAMPEL.

son caractère : elle est gaie, toujours satisfaite et heureuse, remplie d'attentions, ponctuelle dans son service. Les rames des embarcations européennes sont trop grandes pour les Grœnlandaises; cette raison nous obligea, à notre grand regret, à nous priver de leur société. C'était renoncer à la gaieté qu'entraînent ces enfants toujours rieuses; la perspective était triste pour deux jeunes explorateurs. Nous engageâmes donc cinq Eskimos comme rameurs et une femme comme cuisinière; celle-ci avait épousé récemment un de nos hommes, et l'expédition était leur voyage de noces. Cette première excursion devait être courte : avant de commencer l'exploration du district de Julianehaab, qui était l'objet de notre mission, nous allâmes d'abord reconnaître plusieurs mouillages au nord de Frederikshaab.

Nous nous mîmes en route le 29 avril. Notre petit canot était chargé à couler. Dans un tel voyage il faut être gréé, comme disent les marins, pour toutes les éventualités. Dans ce pays il n'y a ni hôtel, ni restaurant, rien que la côte couverte de neige; de loin en loin, quelques huttes, et, dans de très rares localités, un *utligsted*, une toute petite colonie comprenant une seule maison habitée par un Européen ou un indigène plus ou moins civilisé qui commerce avec les naturels. Outre les provisions et les nombreux vêtements de rechange, notre matériel comprenait deux tentes, quatre sacs de couchage, des instruments, des livres, enfin les bagages de nos hommes, et ils n'étaient pas légers. Chaque indigène emporte toujours plusieurs édredons et oreillers. Lorsque l'équipage se compose de femmes, ces dernières seules se munissent d'effets de couchage et les hommes s'arrangent pour s'assurer une bonne place à côté des dames. Les Grœnlandais ne se séparent jamais non plus d'une petite boîte, l'écrin pour les objets de prix, tels que des feuilles de tabac et un ou deux mouchoirs. En voyage, les hommes sont généralement couverts de loques; les dames, au contraire, dans leur désir de plaire aux Européens, se munissent de vêtements propres et de plusieurs paires de bottes finement brodées. Si, en cours de route, l'équipage reçoit sa paye, il achète quelques vêtements de luxe, mais ordinairement les Grœnlandais ne font pas de folies pour s'habiller en voyage.

La côte au nord de Frederikshaab est bordée d'un archipel innombrable d'îlots séparés par d'étroites passes. L'été, le coup d'œil est charmant sur ces rochers couverts de verdure et de broussailles, mais aujourd'hui tout le paysage est lugubre dans sa livrée hivernale. La banquise qui encombrait la côte, il y a peu de temps encore, a laissé derrière elle de gros blocs. Un grand nombre de passages se trouvant barrés, nous devons faire route à la lisière de l'archipel, où les vagues de la pleine mer ont déblayé la route.

*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

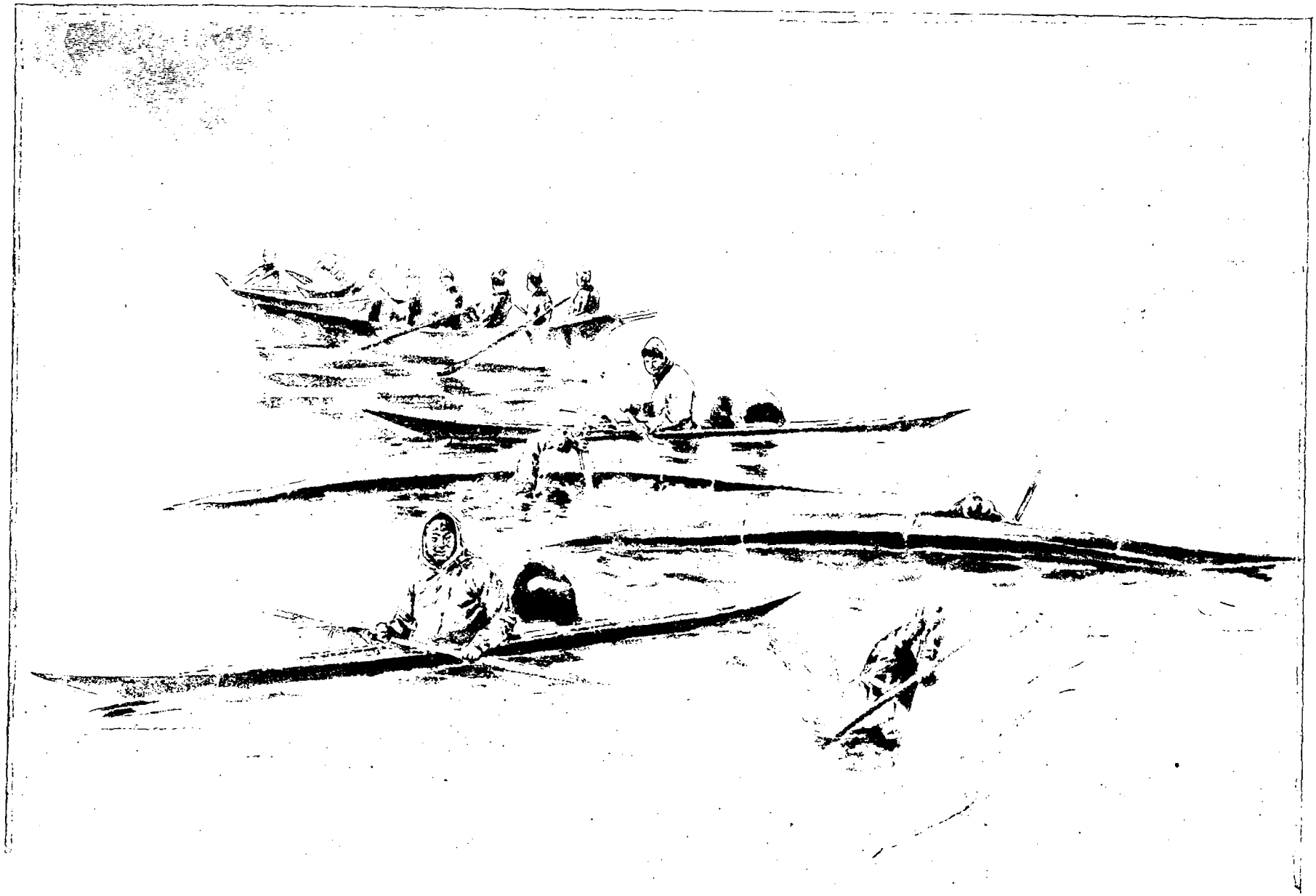
UNE BATELIÈRE.

Dans les excursions le long des côtes on est toujours accompagné par un indigène en *kayak*. S'il arrive quelque avarie au canot, vous pouvez immédiatement dépêcher en estafette le *kayakman* à la colonie voisine pour obtenir du secours. Avec cette périssoire longue de 4 à 5 mètres, un indigène parcourt en un jour de 120 à 130 kilomètres. L'homme et le canot ne font qu'un, la capote imperméable du batelier s'adaptant exactement à l'ouverture de l'embarcation, dans laquelle le bonhomme s'introduit. Le kayakman, assis au fond de son canot, les jambes allongées, a le haut du corps en dehors du trou. Sur ce frêle esquif, le Grœnlandais brave la grosse mer et ne craint pas d'attaquer l'ours blanc et les plus gros phoques. Il est difficile d'imaginer bateau plus pratique et plus ingénieux. Par les fraîches brises, souvent les vagues couchent complètement le *kayak*, et le batelier verse la tête dans l'eau; d'un coup de sa petite rame il se redresse aussitôt, et, après cet assaut, continue sa route avec la même assurance. Cette périssoire est le gagne-pain du Grœnlandais, et du jour où il cesse de la pratiquer, c'est pour lui la misère. Dès le plus jeune âge un père prévoyant apprend à son fils la manœuvre de cette embarcation. J'ai vu un marmot encore en nourrice qui savait manier un kayak et tuer les oiseaux à coups de flèches. En règle générale tout Grœnlandais adulte possède cette pirogue. Il y a cependant des exceptions. J'ai rencontré, par exemple, un indigène qui gagnait sa vie comme tailleur. Sa mère, redoutant quelque accident, n'avait jamais voulu le laisser aller courir la mer dans cette dangereuse barque. Chaque année, une vingtaine de Grœnlandais se noient en kayak. Notre kayakman, Manasse, était loin d'être un batelier adroit et agile. Pendant tout le voyage il ne prit pas un seul phoque. Son principal souci était de ramer toujours à côté de notre canot et de jacasser sans trêve ni merci avec l'équipage.

Après une navigation de 28 kilomètres, nous arrivons à Avigaït, îlot couvert de neige où nous devons relever un mouillage. L'*utligsted* se compose de deux maisonnettes et d'une hutte indigène; le restant de la population habite une île plus éloignée. Le négociant, M. Hansen, un vieillard qui a quitté le Danemark depuis trente ans, est l'original le plus réussi que j'aie jamais rencontré. A peine lui ai-je présenté mon compagnon, le comte de Moltke, qu'aussitôt il lui débite sa généalogie, lui dit son âge, la date de son entrée au service, etc. M. Hansen, aujourd'hui presque aveugle, a pour femme une gentille petite Grœnlandaise; un bébé d'un an et une domestique indigène complètent la famille. La première femme de maître Hansen, une indigène, repose derrière la maison. Malgré ce voisinage, il n'en file pas moins, avec la seconde, le parfait amour. « Ma chère Euphémie m'aime, raconte-t-il, elle me dit que je suis jeune et beau, et elle doit le savoir. » M. Hansen nous invite à loger dans la plus belle pièce de son habitation. En y entrant, une épouvantable odeur me suffoque et je manque de me trouver mal; néanmoins je n'ose refuser l'offre de notre hôte. « Pourrons-nous faire la cuisine chez vous? » lui demandai-je. « Comment donc! me répondit-il aimablement. Si vous avez besoin de bois, sciez une poutre ou démolissez une cloison de l'habitation; depuis longtemps je n'ai plus de combustible : lorsque j'ai besoin de feu je pratique une coupe dans les œuvres les moins utiles de la maison. » Notre hôte nous apporte joyeusement une porte d'une ancienne étable, et bientôt la cuisine est en train.

Nous passâmes deux nuits et un jour à Avigaït, et pendant cette relâche nous eûmes tout loisir pour entendre le récit de la vie mouvementée du maître du logis. Il avait d'abord été tambour dans l'armée danoise, et en cette qualité avait assisté à plusieurs batailles contre les Allemands; plus tard, de soldat il devint employé au Musée industriel, jusqu'au jour où « une circonstance imprévue » l'obligea à partir pour le Grœnland. La vie libre, les charmes des dames indigènes, peut-être aussi le manque d'une position en Danemark le décidèrent à s'établir dans notre colonie arctique, où il fut nommé employé subalterne. Se disant un croyant fervent, Hansen persuada à un pasteur qu'il voulait se vouer à l'apostolat chez les païens de la côte orientale. Le prêtre parvint à procurer au futur missionnaire une somme de quinze cents francs pour sa pieuse entreprise. Après de longues nuits passées à méditer les saintes Écritures, notre homme se mit en route. Dans l'établissement le plus méridional de la côte ouest il rencontra par hasard un ami; en même temps la banquise présentait de tels obstacles à la navigation, que le saint homme résolut d'attendre les événements. Malheureusement les quinze cents francs filèrent vite en compagnie de l'ami, et, du coup, maître Hansen renonça à ses projets spirituels pour reprendre sa position temporelle. Certes il était très bon chrétien, disait-il, mais peut-être n'avait-il

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



OUMIAK ET KAYAKS. — DESSIN DE Mme CHAMPEL.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pas l'énergie et la chaleur nécessaires pour convertir des païens. M. Hansen agrémentait son récit de citations latines, nous parlait des poètes français et anglais. Sheridan paraissait être son auteur favori.

La nuit, notre hôte laissant ouverte la porte de sa chambre, nous assistions aux scènes de famille les plus intimes. Le père, la mère et l'enfant dormaient dans un lit et la servante dans un autre. Dès quatre heures du matin, maître Hansen nous réveillait par ses citations dans les langues les plus diverses, qu'il interrompait ensuite brusquement pour converser en grœnlandais avec sa femme et son enfant. Je ne puis m'expliquer comment, après trente ans de cette vie d'ermite, sans aucune relation avec les Européens, sans même le secours de la lecture, Hansen ait pu conserver même le souvenir de la civilisation.

Son mariage était un exemple de l'attrait irrésistible qu'exerce sur les Grœnlandaises tout Européen, quelque infime que soit sa situation. Il n'était pas séduisant ce vieillard presque aveugle, et pourtant, aux yeux de sa femme, il paraissait jeune et beau. Hansen était naturellement d'une terrible jalousie, et la seule joie de sa femme était de temps à autre de se régaler de café, une satisfaction qui fait oublier bien des choses à une Grœnlandaise.

Le 1er mai nous quittons Avigaït par un beau soleil et le soir nous campons près d'un hameau indigène pour faire route au sud.

Le lendemain il soufflait une furieuse tempête de neige et le thermomètre descendit à 10 degrés sous zéro, un retour offensif de l'hiver après l'ensoleillement du 1er mai. Nos Grœnlandais se plaignaient fort du froid, et, après un séjour de deux jours sous la tente, tous allèrent s'installer dans les huttes chaudes de leurs congénères.

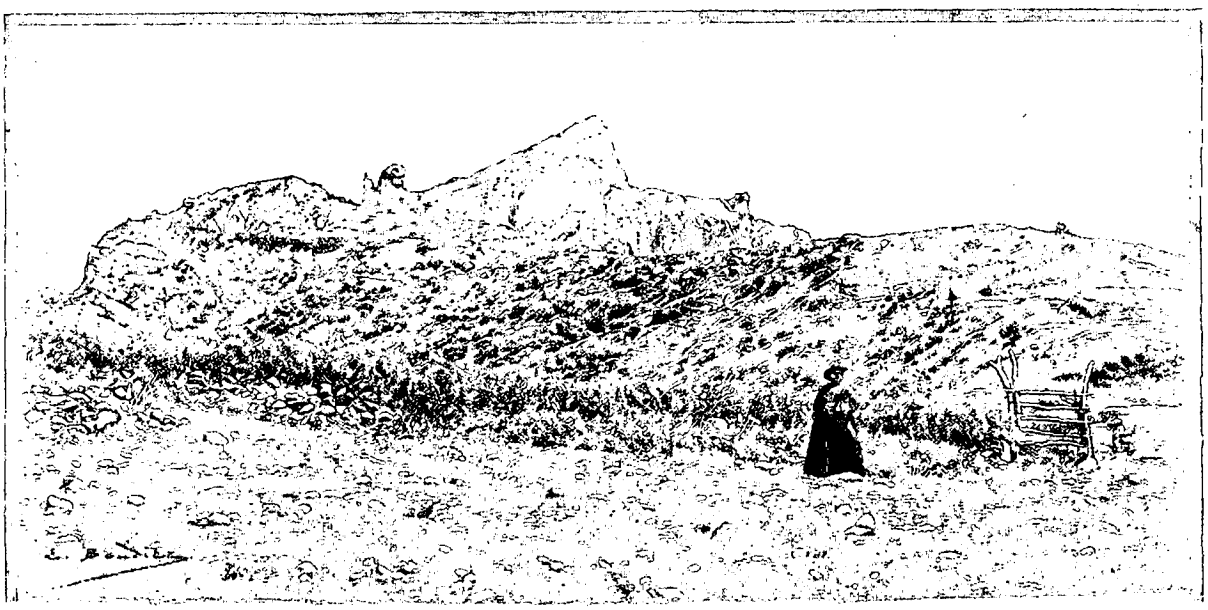
Ici, comme à Frederikshaab, on pouvait difficilement s'imaginer que ce hameau fût une des localités importantes du pays. Il n'aurait même pas été facile de découvrir les huttes sous la neige sans les traces de sang laissées par les phoques que les chasseurs avaient rapportés et qui marquaient le chemin des « maisons ». De près seulement on discernait plusieurs huttes, toutes de même forme. Seules une petite fenêtre et une porte non moins exiguë indiquaient, dans ce tas de neige, l'existence d'une habitation humaine. Profitons de notre arrêt ici pour étudier l'architecture grœnlandaise. Les murs des abris, élevés de deux mètres, sont en tourbe et en gros cailloux bruts. La fenêtre est tournée vers le sud, ainsi qu'un long couloir très bas servant de péristyle, destiné à préserver la hutte contre l'invasion de la pluie ou de la neige. Près de l'entrée se trouve un petit foyer où, à l'aide de broussailles et de lard de phoque, les indigènes cuisent leur nourriture. Nous pénétrons en nous courbant par ce corridor marécageux et atteignons ainsi la porte basse donnant accès dans l'unique pièce de la case. Dans les grandes habitations cette chambre mesure une superficie de quinze mètres carrés; dans les petites, ses dimensions sont moitié moindres. Elle est planchéiée, boisée à l'intérieur et parfois tapissée de peaux de phoques. Un lit de camp bas, appuyé au mur du fond, occupe la moitié de la pièce dans toute sa largeur; il est divisé en autant de compartiments qu'il y a de familles dans la même hutte. Pendant le jour, la literie est proprement rangée le long de la paroi, et sur les planches recouvertes de peaux les femmes cousent ou brodent. Autour rôdent des enfants aux yeux noirs; installés sur un petit lit établi contre la fenêtre ou sur des boîtes, les hommes travaillent un harpon ou une flèche. Devant brûle une lampe, une grande soucoupe en pierre ollaire; des touffes de mousse remplacent les mèches, et l'huile est fournie par un morceau de lard de phoque qui fond à la chaleur du luminaire.

(*A suivre.*)

Traduit du danois par CHARLES RABOT.

UN ISBERG. -- GRAVURE DE DEVOS.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



ACROPOLE DE SARDES. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. HENRY CAMBOURNAC.

VOYAGE AUX SEPT ÉGLISES DE L'APOCALYPSE[1],

PAR M. L'ABBÉ LE CAMUS.

SARDES.

Le 1er mai. — Sardes. — J'ai rêvé qu'un brave homme venait nous tirer d'un grand embarras, et c'est vrai. L'embarras est que, nos heures étant limitées par le départ du paquebot, il nous faut coucher ce soir à Magnésie du Sipyle, après avoir passé notre journée à Sardes. Or il n'y a sur la ligne qu'un train par jour. S'il nous laisse à Sardes, nous devrons y rester jusqu'à demain soir. S'il nous prend aujourd'hui à Magnésie, adieu les ruines de Sardes! Cependant la vieille capitale de la Lydie, une des sept Églises, mérite d'être visitée. Dans cette conjoncture, nous avons cherché à trancher la difficulté d'un coup de télégraphe, en demandant par dépêche un train spécial, et le chef de gare vient nous annoncer qu'une locomotive et un wagon de première classe seront, à partir de Sardes, mis à notre disposition par le directeur des chemins de fer Smyrne et Cassaba, M. Biliotti. Nous partons donc sans hésiter, et, une heure après, nous arrivons aux ruines de Sardes. C'est le jeune fils de M. Vlastaroudi, chef de la station, qui nous servira de guide. Le site absolument désolé de l'antique capitale de la Lydie a quelque chose de grandiose, à peu près comme celui de Corinthe. Deux sommets, assez élevés, se détachent parallèlement des derniers contreforts du Tmolus, aujourd'hui le Boz-dagh, ce Mont Blanc de l'Asie Mineure. Entre les deux hauteurs coule un cours d'eau. C'est probablement le Pactole des anciens. En cheminant, nous remarquons les piliers d'un vieux pont qui servit jadis à le franchir. Aujourd'hui il est partout guéable. De ces deux hauteurs, celle qui est au couchant, à notre droite, sur la rive gauche de la rivière, très pittoresque dans ses formes, et boisée de châtaigniers, βάλανοι Σαρδιανοί, ou de chênes-verts qui contrastent avec la couleur rougeâtre de ses escarpements, n'a rien de commun avec les ruines de Sardes.

Toutes nos recherches vont par conséquent se concentrer sur le sommet qui est directement devant nous, enserré au couchant par le Pactole, et au levant par les eaux d'une source appelée Tarnée par Pline l'ancien[2]. Il s'élève, gracieusement découpé, sur une base de 1 500 mètres de long environ, jusqu'à 150 mètres de haut, et là il se termine par une double corne qu'une violente déchirure a formée, ne laissant debout à un des angles qu'un fragment de rempart ou peut-être de temple, celui de Jupiter Olympien bâti par Alexandre. Quelques pierres, à moitié enfouies dans la terre, se profilant çà et là sur un pic abrupt, c'est tout ce qui reste de l'acropole de Sardes. La ville proprement dite s'étendit tout autour de la montagne, le long des deux cours d'eau qui après l'avoir contournée durent jadis se rejoindre au-dessous du versant septentrional. Ainsi s'expliquerait le témoignage d'Hérodote disant que le Pactole coulait dans l'agora.

Laissant à gauche, pour y revenir tout à l'heure, les restes d'une vaste construction, probablement l'ancienne Gérousia, nous cheminons entre la montagne et le Pactole. Les pluies d'orage descendant de l'acro-

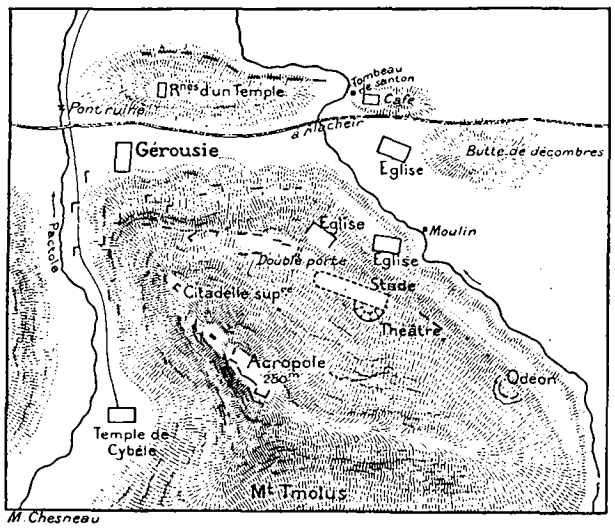
1. *Suite. Voyez tome Ier, p.* 249, 261, 273, 285, 321, 333, 345, 357, 369 *et* 381.

2. *Hist. nat.*, V, 30.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pole ont creusé çà et là de nombreux ravins. Nous les franchissons à pied sec. Quelques ruines éparses sont, non seulement indéchiffrables, mais sans aucun caractère archéologique. Un berger y siège rêveur, en gardant ses brebis. Sardes fut de tout temps célèbre par ses nombreux troupeaux, πολυπροβατωτάτη, disait Hérodote. De bonne heure on y avait perfectionné l'art de teindre les laines et d'y fabriquer des tapis à poil ras, ψιλοτάπιδες, les tapis de Turquie actuels.

Deux misérables maisons, couvertes de branchages, avec une sorte de terrasse sur le devant, abritent les deux familles, qui représentent, à elles seules, l'immense cité d'autrefois. Et quelles familles! Une femme s'exerce à alléger son enfant de la vermine qui le dévore. Quatre hommes, couchés à l'ombre et minés, hébétés par la fièvre, se lèvent pour nous examiner de plus près. L'un d'eux court chercher des *antika*, médailles et fragments de statues, qu'il nous présente sans tenter notre convoitise. Un café qui s'était établi en si pauvre lieu est depuis longtemps fermé. Cette désolation absolue d'un site jadis si plein de vie et de merveilles nous serre le cœur. Seules deux grandes colonnes ioniques, émergeant derrière un pli de terrain, au delà de ces huttes, protestent contre l'anéantissement complet d'un passé glorieux. A vrai dire, la protestation est éloquente, et nous n'avons rien vu nulle part de plus imposant que ces fûts debout avec leurs énormes mais gracieux chapiteaux ioniques. Leurs colossales dimensions nous rappellent le temple de Jupiter Olympien à Athènes, celui de Héra à Samos, et tout ce que nous avons vu de plus grandiose, l'an passé, à Agrigente. Car enfin ces colonnes, à moitié enfouies sous terre et qui laissent encore voir douze de leurs énormes rondelles de marbre blanc, mesurent 20 mètres de hauteur, si on les prend à leur base. Or 20 mètres, c'est la hauteur des obélisques d'Héliopolis. L'exhaussement du sol est ici très considérable. L'acropole, en s'écroulant vers le sud, a répandu au loin des terres sablonneuses, que les pluies d'orage ont entraînées peu à peu, couvrant ainsi une partie de l'ancienne ville et du temple gigantesque qui fut un de ses principaux monuments. D'autres rondelles gisent çà et là. Quatre bases sont encore en place. Les Turcs, qui nous ont suivis, nous assurent qu'une colonne fut renversée, il y a cinquante ans environ, parce qu'on espérait y trouver de l'or caché. Au commencement du siècle dernier, six étaient encore debout. Les deux qui subsistent appartiennent au côté oriental du temple. Vers l'occident l'édifice touchait presque au Pactole. Comme les restes des murs de la cella ont été retrouvés, ainsi que la base des huit colonnes du pronaos et de la double rangée des ailes, on a pu reconstituer à peu près le temple dans son ordonnance générale. C'était un octostyle diptère, avec dix-sept colonnes de côté. Assurément il fut de la bonne époque de l'art grec, mais on ne saurait l'identifier ni avec celui qu'Alexandre bâtit à Jupiter Olympien sur l'acropole, ni avec celui de Diane Coloëne, gratifié par ce prince du droit d'asile et qui était, suivant Strabon, près du lac Coloë.



PLAN DE SARDES.

Le plus simple est de s'en tenir à la vieille tradition qui désigne ces belles ruines comme le temple de Cybèle. Ce monument fut la revanche de l'art et de la piété sur la barbarie des Ioniens qui avaient incendié le sanctuaire primitif de la grande déesse. Il y a beaux jours que le Pactole ne coule plus de l'or, mais il nous est agréable d'y descendre pour y ramasser au moins quelques jolies pierres. Elles y sont généralement rousses ou noirâtres et émaillées de mica. Le sable est du sable vulgaire. N'y cherchons ni paillettes, ni grains, ni pépites, ce serait perdre sa peine.

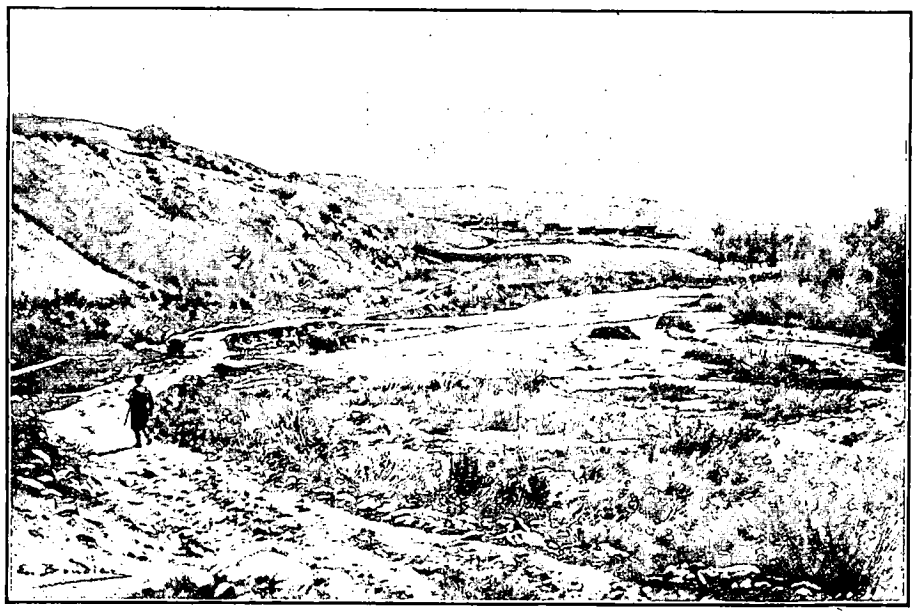
Par sa limpidité, l'eau du Pactole nous invite à nous désaltérer. Hélas! elle est presque tiède. Poursuivons notre route. Le plus simple serait de contourner le sud de l'acropole et de rejoindre la vieille ville par la gorge où coule le Tarné, mais c'est difficile et peut-être dangereux. Les éboulements ont produit des ravins et des collines infranchissables. Des chiens, très méchants, gardant une misérable hutte, viennent accroître, avec d'énormes broussailles, les périls de l'excursion.

Nous revenons donc en arrière. En une demi-heure, nous retrouvons ces murs à moitié debout que nous avions déjà remarqués à la base nord-ouest de l'acropole et que nous avions désignés, en passant, sous le nom de Gérousia. Que furent en réalité ces immenses salles visiblement rattachées l'une à l'autre, et dont une, la plus grande, mesure 50 mètres de long sur 14 de large et se termine en demi-cercle à ses deux extrémités? Le palais de Crésus? C'est peu probable. Un prytanée pour les citoyens ayant bien mérité de la patrie? Pline et Vitruve autorisent cette supposition. Une grande et belle salle avec double hémicycle aurait servi aux assemblées solennelles, tandis qu'une série de chambres dont les voûtes se sont effondrées auraient servi de logement par-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ticulier aux pensionnaires même du Prytanée.

En continuant notre marche vers le levant, le long du chemin qui fut l'antique route royale mentionnée par Hérodote, et que suivent encore les caravanes allant de Cassaba à Alachehr, nous rencontrons d'autres monuments non moins dévastés par le temps. C'est d'abord une double porte voûtée, qui donne sur des salles orientées du nord au sud, restes probables d'un gymnase rattaché au stade dont l'emplacement est tout voisin, vers le sud-est. Celui-ci suivait en effet le mouvement de la montagne et était soutenu au nord par un rang d'arcades. Sur le point où nous sommes, les grandes ruines se touchent, et c'est, à coup sûr, la partie de la ville qui fut jadis la plus fréquentée. Comme à Tralles, le théâtre avoisine le stade. Il s'appuyait sur un mur de soutènement en pierres de taille d'assez bel appareil. Est-ce là le théâtre dont il est question dans le récit de la prise de Sardes par Antiochus le Grand, 214 avant Jésus-Christ?



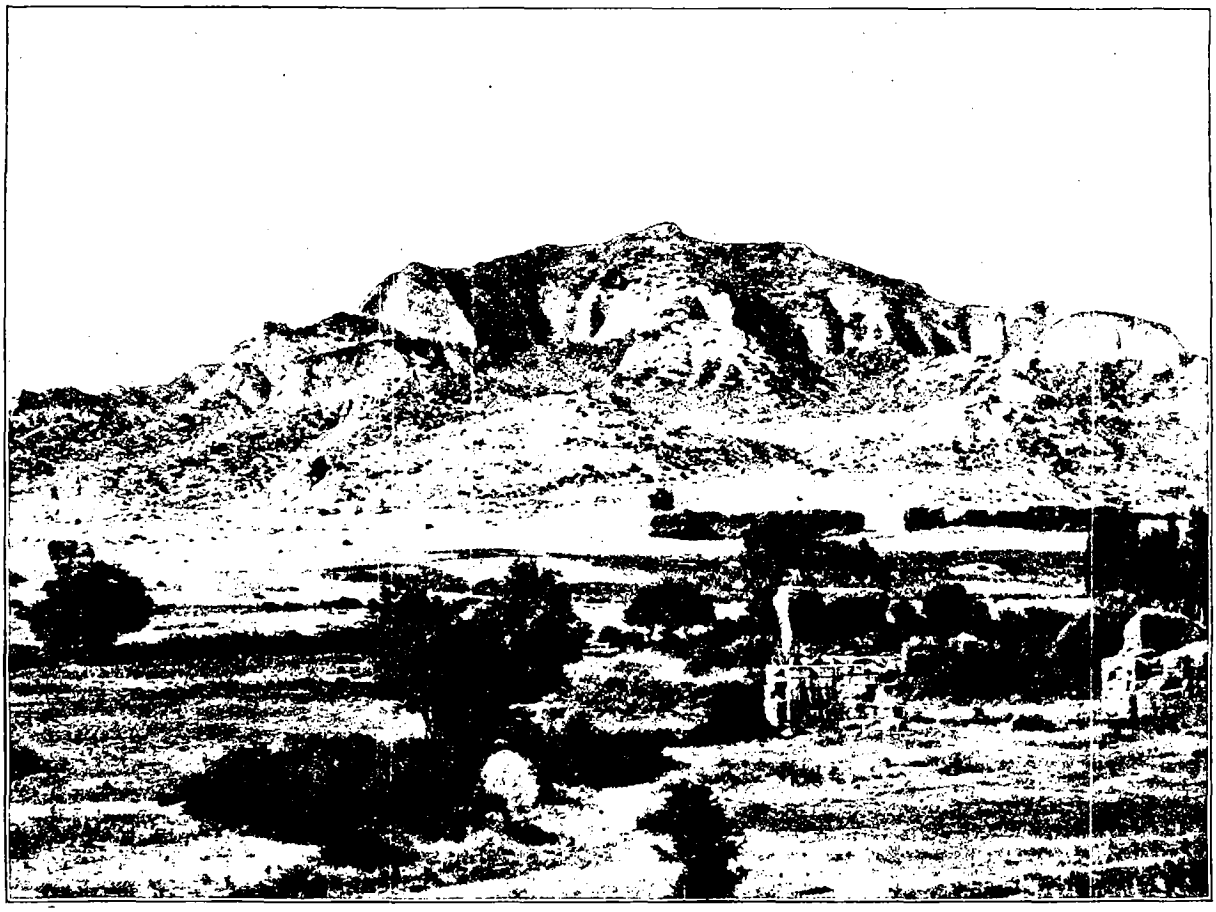
LE PACTOLE. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. HENRY CAMBOURNAC.

COLONNES DU TEMPLE DE CYBÈLE.
DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. HENRY CAMBOURNAC.

Ce n'est pas probable, car celui-ci est romain, et d'ailleurs mal situé pour se prêter au mouvement de troupes qu'indique Polybe à cette occasion. Peut-être vaut-il mieux chercher plus loin, et tout à fait à l'est, dans ce qu'on est convenu d'appeler l'Odéon, le théâtre et la plate-forme mentionnés par l'historien grec. Là devaient se trouver un mur à pic et le chemin de la citadelle. Là, on pouvait jeter dans les précipices qui sont à l'arrière, et sans inconvénient pour la ville, les bêtes mortes. Les vautours qui allaient les manger, perchant, après leur repas, sur les poternes et les mâchicoulis du mur, trahirent l'absence des gardes sur ce point en apparence imprenable, appelé Prion ou la Scie. Ce qui est certain, c'est qu'aujourd'hui encore, même sans y avoir de corps morts à dévorer, les vautours ont élu domicile dans cette gorge. Ils voltigent par douzaines sur nos têtes. Nous retrouvons les vestiges de deux anciennes voies romaines, qui, partant l'une d'ici et l'autre du temple de Cybèle, gravissaient les pentes du Tmolus et s'unissaient près d'un lac à 1 040 mètres d'altitude, pour descendre, par Hypepa et Odemish, dans la vallée du Caystre, au sud de la haute montagne.

Le ruisseau qui, à peine sorti de sa source, mit longtemps en branle un moulin, aujourd'hui détruit, est certainement le Tarné de Pline. Il rejoint le Pactole au-dessous des ruines de Sardes, mais un fossé, à moitié comblé, indique que la jonction dut se faire jadis dans la ville même, ce qui permettait de dire, comme je l'ai déjà observé, que le Pactole traversait l'agora : μέσης τῆς ἀγορᾶς ῥέει. D'après tous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



SARDES. — VUE GÉNÉRALE.

les débris de monuments que nous trouvons ici, Gérousia, gymnase, stade, théâtre, odéon, il serait difficile d'aller chercher l'agora près du temple de Cybèle. L'histoire, en constatant que les Ioniens brûlèrent celui-ci pendant que les habitants de Sardes étaient réunis sur la place publique pour organiser une résistance désespérée, indique assez nettement que le fameux sanctuaire n'était pas sur l'agora. Les souvenirs chrétiens de Sardes se trouvent aussi sur le point où nous sommes. Il y a en effet deux églises en ruines à peu d'intervalle l'une de l'autre. La première, qui est la mieux conservée, a six piliers, trois de chaque côté, avec une partie de ses arceaux de briques encore debout. Elle fut consacré à saint Jean. Je la crois plus ancienne que l'autre. Elle rappelle visiblement, par son architecture, les constructions que nous avons visitées à Philadelphie et à Ephèse. Très logiquement on peut la faire remonter à Justinien ou même à Théodose. L'autre fut consacrée à la très sainte Vierge, *Panaghia*, et nous paraît d'une époque plus récente. On l'a édifiée avec des débris d'anciens monuments, parmi lesquels des marbres du temple de Cybèle jouaient le principal rôle. Quelques cigognes nichent sur les piliers à moitié détachés de leur base. L'herbe croît abondante sur ces ruines désolées.

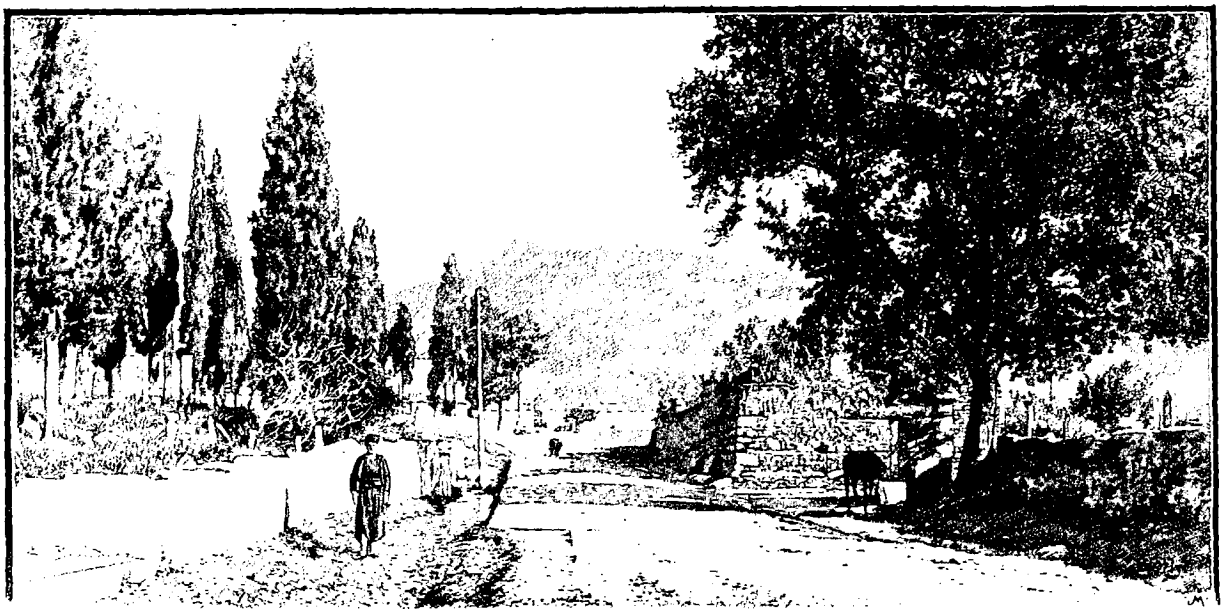
Finalement, le spectacle de la désolation absolue, succédant ici à la vie et à la richesse proverbiales, saisit mon âme, et, assis sur un tombeau de santon, je me plais à rêver, en évoquant les vieux souvenirs de l'illustre cité. Crésus, après avoir ramassé ici de fantastiques trésors, constata qu'on peut être le plus riche et le plus malheureux des hommes. Cyrus, Xerxès, Alexandre, sont passés ici avec leurs armées triomphantes. Les Séleucides y amenèrent une colonie juive, et, par elle, trois siècles après, les Lydiens étaient appelés à entendre l'Évangile. Je lis attentivement la lettre du Voyant de Pathmos à cette église de Sardes. Elle est sévère. Ces populations sensuelles auraient voulu faire de la religion quelque chose d'extérieur, alors qu'elle doit avoir sa plus sainte réalité au plus profond de l'âme humaine.

Notre locomotive qui siffle et la nuit qui approche m'arrachent à ma rêverie. Nous coucherons à Magnésie du Sipyle.

(*A suivre.*) Abbé Le Camus.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

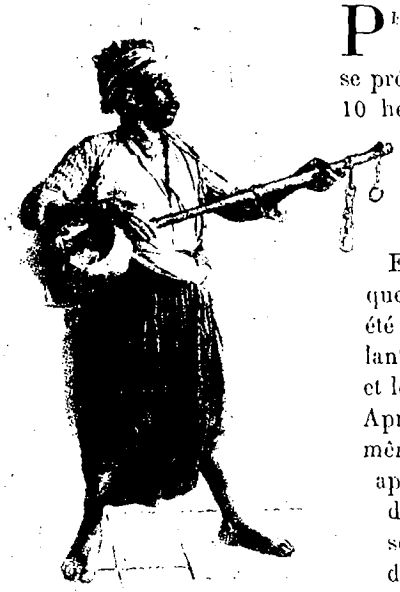


ENTRÉE DE PERGAME. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. HENRY CAMBOURNAC.

VOYAGE AUX SEPT ÉGLISES DE L'APOCALYPSE[1],

PAR M. L'ABBÉ LE CAMUS.

PERGAME.



UN TROUBADOUR À PERGAME.

Pergame. — La dernière station qu'on atteint par la voie ferrée, c'est Soma. Là, des voitures nous attendent pour nous transporter à Pergame. De grandes fêtes se préparent dans cette ville, et les curieux s'y rendent en foule. Nous arrivons à 10 heures du soir. Depuis ce matin, la journée a été dure, et il nous est permis d'aspirer à un repos réconfortant. Sitôt que la voiture s'arrête dans la ville, une voix, du milieu des ténèbres, nous salue en français : « Soyez les bienvenus, messieurs ! » C'est évidemment celui à qui nous sommes recommandés. « Monsieur Sophianos ? — Oui, lui-même. — Nous sommes à vous. » Et, laissant là nos bagages, nous suivons cet ange conducteur avec un entrain que tout, la faim, la soif, la fatigue même, excite. Les rues de Pergame n'ont pas été repavées depuis Attale et les Romains. Ce n'est pas trop de la monumentale lanterne qu'un serviteur porte devant nous, pour ne pas nous rompre les jambes et le cou à travers des inégalités de terrain aussi déconcertantes que nombreuses. Après un long chemin, dans ce silence d'une ville endormie, que rien, pas même la voix des chiens, ne trouble, nous atteignons une maison d'assez belle apparence, précédée d'un perron où grimpent des clématites et du jasmin. Là doit être notre gîte. La première impression est déjà bienfaisante. A peine sommes-nous installés dans le divan, que M. Sophianos nous présente le maître de la maison, et, peu après, la maîtresse qui s'est levée du lit pour nous recevoir et, sans doute, nous céder sa chambre. On nous offre des rafraîchissements : c'est autre chose qu'il nous faut. Très franchement nous déclarons que nous avons faim, et, sans trop de retard, avec une bonne grâce parfaite, nos hôtes se procurent un quartier d'agneau rôti. Malheureusement le vin qu'on a est résiné. Nous le refusons poliment. On nous verse alors de la bière ; une bouteille, tout ce que l'on a. Un professeur de la Realschule de Heidelberg qui nous accompagne, avec sa femme, s'étant attribué, sans façon, les deux chambres de la maison, nous sommes contraints, malgré nos répugnances, d'aller coucher au grand khan de Pergame.

Aux premiers rayons du jour, nous sommes sur pied, riant beaucoup de l'aventure. Voici déjà arrivé un guide que M. Sophianos nous adresse pour simplifier nos recherches archéologiques. Sans perdre un

1. *Suite. Voyez tome Ier, p.* 249, 261, 273, 285, 321, 333, 345, 357, 369, 381 *et* 393.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

instant, dirigeons-nous vers l'Acropole, tout en visitant deux monuments qui, au moins par leurs noms, semblent se rattacher à la vieille église chrétienne de Pergame, Saint-Jean et Sainte-Sophie. Ils sont presque sur notre route. Saint-Jean, c'est le nom donné par le peuple au Kisil Avli, la grande ruine qui, non loin d'ici, vers l'orient, s'élève, majestueuse, au milieu des modestes maisons de Pergame, près d'un double tunnel construit sur le Sélinus par les Romains. Un mur d'enceinte, beaucoup plus vaste et de forme rectangulaire, s'étendait au delà même du tunnel qui le coupait en diagonale. On en voit les traces. Cette première constatation, en supposant qu'il n'y eût pas, sous les maisons bâties ici, des restes d'autres murs établissant simultanément l'existence d'une série de constructions intérieures, suffirait à nous faire chercher dans ces ruines la place de quelque établissement public, tel que des thermes, un gymnase, une basilique, un palais. Seulement, quelle qu'ait été originairement la destination de cet édifice, il est certain que ce qui en est resté devint de très bonne heure, et sans beaucoup de transformations, un sanctuaire chrétien. Le mur d'enceinte, ou le péribole, fut détruit et mis à profit pour édifier, çà et là, des maisons misérables. On n'en retrouve la trace que près de la rue des bazars. C'est la grande salle orientée au levant qui servit d'église. Elle mesure 56 mètres de long sur 26 de large. Une porte de plus de 7 mètres, ayant une grande niche de chaque côté, donnait accès à l'intérieur. A l'orient, deux tours, l'une à droite, l'autre à gauche, larges de 12 mètres de diamètre, hautes de 16 et indépendantes de la grande construction, ont une retraite quadrangulaire faisant face à l'entrée. Sous l'une de ces deux rotondes, un escalier conduit à une salle souterraine supportée par des piliers. Elles se terminent en haut par une coupole. L'une d'elles porte le nom de chapelle de Saint-Antipas, ce vaillant chrétien nommé dans l'épître apocalyptique à l'Église de Pergame, qui, d'après les martyrologes, aurait confessé la foi en acceptant d'être brûlé vif dans les entrailles d'un taureau d'airain. L'antique construction de briques a des assises de marbre intercalées. C'est lourd comme architecture, mais c'est admirable comme solidité. Le tunnel de 200 mètres de long, en deux arches parallèles mesurant chacune 12 mètres de large, demeure absolument intact après dix-neuf siècles. Des crampons de fer maintiennent les grandes pierres de trachyte qui supportent les voûtes construites en blocage et par intervalles un bel appareil.

La mosquée Sainte-Sophie, à quelques pas d'ici, fut, peut-être, un sanctuaire plus ancien que l'église de Saint-Jean. Si l'on considère le style de cet édifice, une nef à deux coupoles, divisée par un grand arc, et la façon dont les pierres sont taillées, on sera d'avis de reporter sa construction avant l'époque de Justinien. La mosquée a été certainement une église, et l'église marquait elle-même quelque site célèbre dans l'histoire chrétienne de Pergame, peut-être le lieu où se tint le concile de l'an 152 contre les gnostiques, partisans de Colarbase. Comme tout cela est bien mort! A travers des rues tortueuses et montantes, avant d'atteindre le pied de la montagne nous rencontrons pourtant un sanctuaire avec des signes chrétiens. C'est Saint-Théodore. Les portes en sont closes, probablement parce qu'il est encore matin.

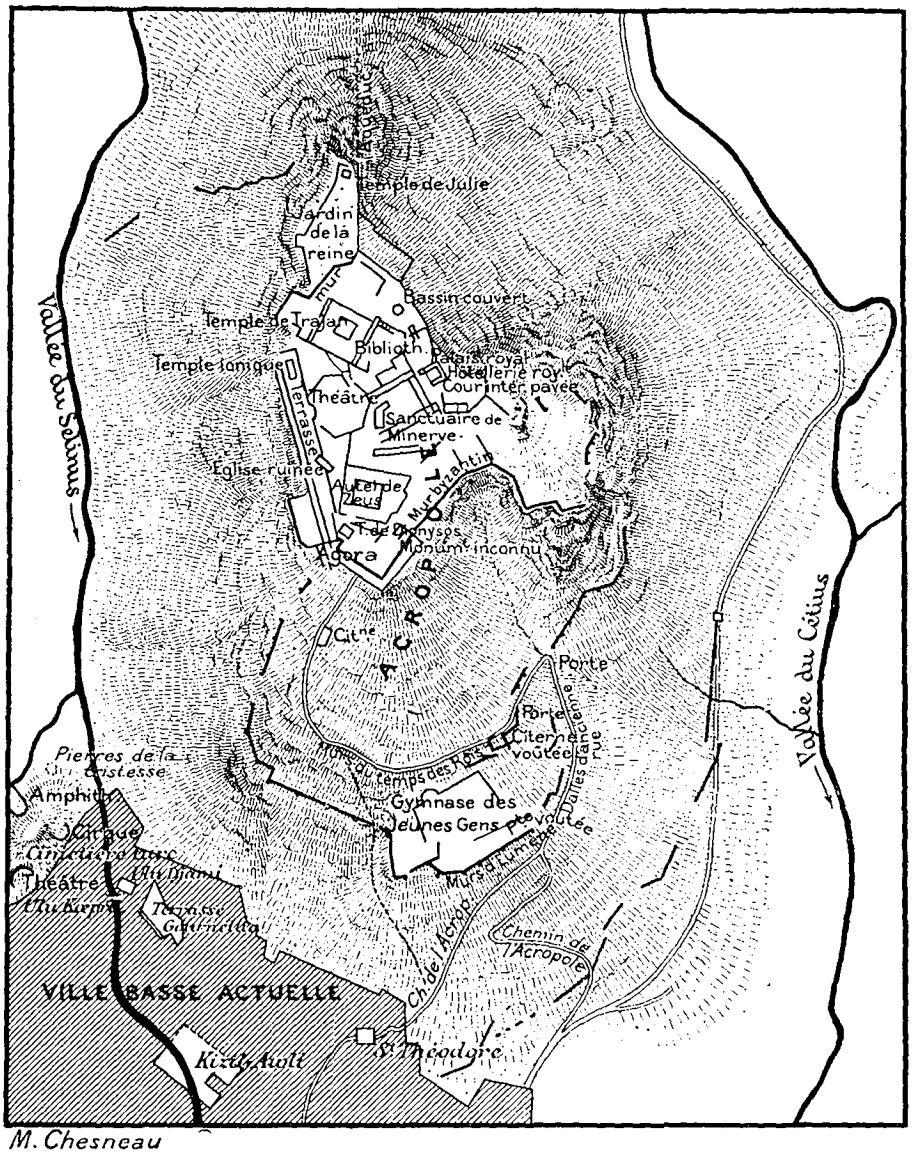
Enfin nous atteignons le bas de la montagne où fut l'acropole. L'ascension sera rude; le sommet à atteindre est à 300 mètres d'élévation. Les anciens comparaient la pittoresque hauteur à une pomme de pin et l'appelaient *Strobiloéidès*. Quelques fragments de murs courant çà et là, des monceaux de ruines se dressant sur ses plates-formes successives lui donnent, dans sa désolation, une étrange majesté.

Les premiers débris que nous rencontrons sont ceux d'un mur romain refait à l'époque byzantine et où l'on distingue encore des restes de tours. Au delà de ce mur, nous abordons une terrasse couverte de colonnes brisées. Il y eut là un gymnase. La brise matinale est si vive qu'il nous faut attacher nos chapeaux et ne pas nous vouer à l'immobilité.

Appuyant à droite, nous franchissons une entrée en voûte, dépendance probable du gymnase. La multiplicité des gymnases dans les villes grecques n'est peut-être pas sans corrélation avec les sites mêmes qu'elles occupaient. En réalité, pour se résoudre à construire des capitales, échafaudées en monuments splendides jusqu'à 300 mètres de haut, il fallait avoir des jambes de fer. Mais la gymnastique, développant chez tous la force du muscle, supprimait, en partie, l'inconvénient d'habiter au haut de pentes rapides. On ne comptait pas, comme aujourd'hui, avec le désagrément de monter ou de descendre, et l'on se donnait la satisfaction d'obtenir les plus beaux effets de perspective, en édifiant une ville, ou du moins les grands monuments d'une ville, en étages superposés. Une pittoresque succession de terrasses naturelles ou artificielles rendait ici la distribution des divers monuments facile, et les grands bâtisseurs royaux n'eurent pas de peine à les espacer, si longue qu'en fût la série, sans qu'aucun d'eux se trouvât masqué par les autres. Qu'on le prît d'en haut ou d'en bas, le coup d'œil devait être merveilleux. Disons, pour achever de renseigner le lecteur, que l'ascension de ces acropoles se faisait simultanément, comme à Montmartre de Paris, soit par des séries d'escaliers, soit par des rues en lacets, pavées de larges dalles de marbre blanc. Au reste, nous sommes ici même sur le site très visible de l'une d'elles. Peu après, franchissant une ancienne porte, nous atteignons une autre terrasse, où, sans que j'en puisse soupçonner le motif, rien d'important ne semble avoir été construit. Là passait le mur de la ville à l'époque des rois. On y retrouve encore les fondations d'une ancienne porte, qui était accostée vers le sud par une belle citerne carrée, jadis entourée de neuf colonnes supportant un dôme. Il était d'usage, chez les anciens, d'avoir à l'entrée des villes des fontaines où puisaient les allants et les venants. D'ici nous suivons un sentier

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tout tracé vers l'ouest, encouragés que nous sommes par le double panorama qui se déroule graduellement sous nos pieds et sur nos têtes. Là-bas, la ville actuelle, avec l'importante masse du Kasil Avli, les blancs et grêles minarets des mosquées, les noirs cyprès de quelques jardins, et, vers l'ouest, les souvenirs de la ville ancienne, au delà du Sélinus. Là-haut, les ruines éparses de l'acropole, le tout nageant dans une blanche lumière qui en fait comme une gigantesque féerie. Encore un effort, et nous abordons un rectangle avançant brusquement par un de ses côtés sur la terrasse que nous quittons. C'est ici un point de repère important, jadis le centre de la vie commerciale, politique et civile de Pergame, c'est l'antique agora. Deux monuments entièrement détruits y attirent notre attention. L'un, au couchant, fut le temple de Dionysos, dieu très honoré dans ce pays de vignobles; l'autre demeure une énigme indéchiffrable. La base en subsiste seule et se fait remarquer par sa fine sculpture. L'agora était pavée de larges dalles; quelques-unes sont encore en place. De la colonnade et des boutiques de marchands qui l'entourèrent, il ne reste plus rien. Outre les deux maisons de garde élevées ici et renfermant quelques débris insignifiants de statues et de chapiteaux, nous trouvons, un peu plus haut, une troisième baraque de bois, ornée d'inscriptions récentes très fantaisistes. Ce fut l'abri très sommaire d'où M. Humann et M. Gonze, comme des généraux sur le champ de bataille, menèrent leurs escouades de piocheurs à l'assaut des ruines à exhumer. En effet, à quelques pas d'ici, en montant toujours, nous atteignons à notre gauche un plateau soigneusement nivelé qui s'avance lui-même sur le rectangle de l'agora, comme celui-ci s'avançait vers la terrasse inférieure, et le réduit à un simple triangle. D'immenses pierres violemment soulevées le couvrent de toutes parts. Là fut le grand monument religieux de Pergame, l'autel de Jupiter Sauveur. Pour s'en faire une idée, il faut se représenter une plate-forme carrée de 30 mètres de côté et de 9 mètres de haut, ouverte vers le midi, où un escalier de 20 mètres de large l'abordait, et entourée sur ses trois autres côtés d'une colonnade ionique assez basse, mais du meilleur goût. Le tout était en marbre blanc. Par le monumental escalier, on montait à l'autel de Jupiter élevé en plein air et là on brûlait les offrandes. Extérieurement, au-dessus des soubassements et du socle supportant l'harmonieuse construction, courait une incomparable frise, devenue aujourd'hui un des trésors du musée de Berlin, et représentant la Gigantomachie, sujet très familier à la sculpture grecque, mais ayant ici une signification patriotique connue de tous, la lutte d'Attale contre les Gaulois.



PLAN DE PERGAME.

A l'intérieur, sous la colonnade, et à la hauteur de l'autel, se déroulait une autre série de bas-reliefs représentant l'âge héroïque de Pergame. Ce monument dut être splendide, et il est douteux que le roi des dieux ait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

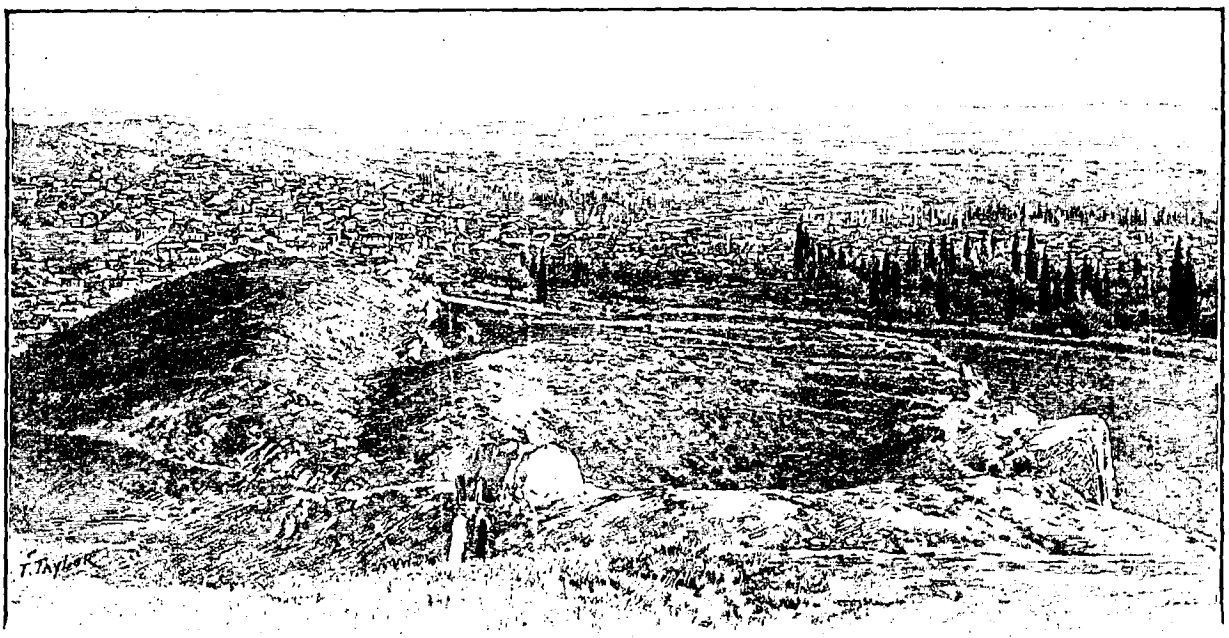
jamais eu ailleurs un autel plus grandiose que celui-là. La ville entière pouvait voir d'en bas monter vers les cieux la fumée des sacrifices. Si Jean avait contemplé ce spectacle, on comprend que le souvenir lui en fût resté douloureusement gravé dans la mémoire et que sa lettre à l'ange de Pergame ait formulé une allusion sévère à ce trône de Satan.

En arrière, et plus haut, s'élevait un temple de Minerve Poliade Victorieuse, sorte de Parthénon, figurant au-dessus de l'autel de Zeus, comme celui d'Athènes au-dessus des Propylées, ce qui ne contribuait pas médiocrement à la beauté du coup d'œil. Nous atteignons ces énormes blocs de trachyte, moins beaux, mais remontant à une époque beaucoup plus reculée que les marbres de l'autel de Jupiter. Le temple fut de style dorique, et situé sur une place entourée elle-même d'une colonnade. On a retiré des fouilles faites ici plus de deux cents statues et piédestaux de la meilleure époque de l'art grec. Si nous devons juger de leur prix par le cas que nous faisons du vase de Pergame donné jadis à la France par le sultan Mahmoud, et qui est une des merveilles du Louvre, il faut dire que M. Humann a rendu à son pays les plus inappréciables services. Au VI[e] siècle de notre ère, on bâtit, tout à côté de ce sanctuaire de Minerve, et comme protestation tardive contre l'idolâtrie, une petite église byzantine dont les restes jonchent encore le sol.

Au-dessus du temple de Minerve, fut la fameuse bibliothèque, rivale de celle d'Alexandrie, en attendant que, par un don capricieux d'Antoine à Cléopâtre, elle devînt son complément. Il nous est agréable de nous asseoir sur ces bancs de marbre jaunis par le soleil, où les savants de l'antiquité discoururent et étudièrent. On sait avec quel soin les rois de Pergame faisaient préparer les peaux de chèvre, de mouton, de veau et d'agneau pour les copistes qui travaillaient à enrichir la fameuse bibliothèque des ouvrages les plus curieux. C'est ainsi que Pergame donna son nom aux parchemins appelés à remplacer les papyrus devenus presque introuvables, même en Égypte.

Les rois avaient leur palais à l'est de la bibliothèque, mais un peu plus haut. Une cour entourée d'une colonnade est la seule chose reconnaissable dans cet amas de débris où gisent pêle-mêle des mosaïques et des marbres brisés. Une partie, encore toute meublée de grands vases en terre cuite plantés dans le sol, dut être l'économat de la maison royale. L'eau y était recueillie dans un vaste bassin contenant environ 80 mètres cubes et recouvert d'une solide toiture que supportaient des poutres de pierre appuyées sur une colonne centrale. Malgré cette architecture solide, le tout s'est effondré depuis longtemps.

Enfin, nous voilà presque à la partie supérieure de la montagne. Un grand mur se dresse devant nous sur une longueur de 30 mètres. Heureusement qu'on y a pratiqué une brèche par laquelle nous atteignons la plate-forme étroite, dite le Jardin de la Reine, d'où la vue s'étend sur les deux vallées du Sélinus et du Cétius, ce qui nous permet de saisir pleinement la topographie de la montagne. Plus loin, une ruine, à l'extrémité du promontoire nord, rappelle que Julie, la fille débauchée d'Auguste et de Scribonie, celle même que son père dut reléguer dans l'île de Pandataria, et que Tibère condamna à mourir de faim, eut ici un temple. Par ce point culminant, on alimentait d'eau tous les édifices de l'acropole. L'eau venait très abondante de la montagne voisine, descendait dans la vallée et remontait par un aqueduc à siphon dont on voit encore la trace. Il est dans le

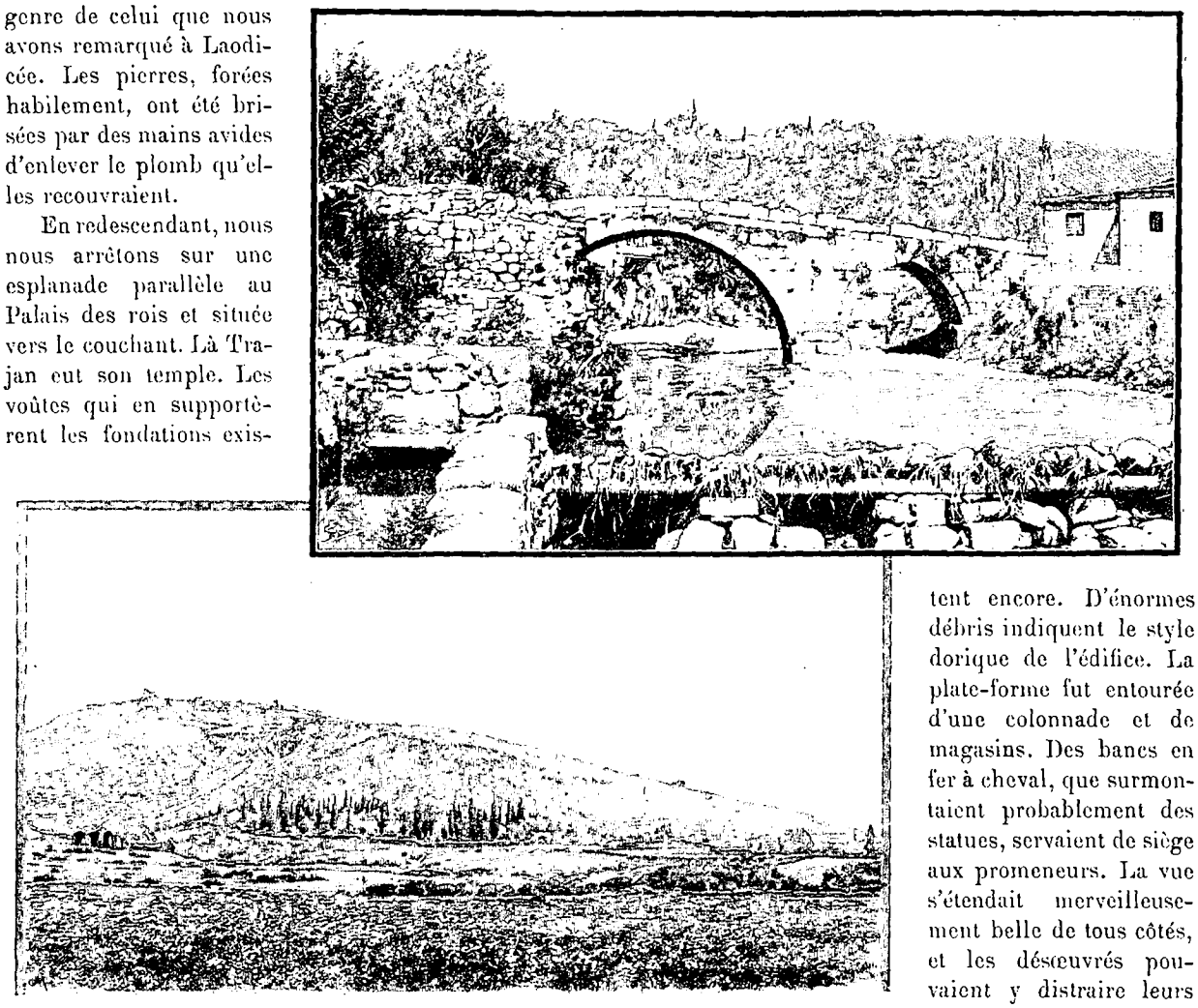


AMPHITHÉÂTRE DE PERGAME. — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. HENRY CAMBOURNAC.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

genre de celui que nous avons remarqué à Laodicée. Les pierres, forées habilement, ont été brisées par des mains avides d'enlever le plomb qu'elles recouvraient.

En redescendant, nous nous arrêtons sur une esplanade parallèle au Palais des rois et située vers le couchant. Là Trajan eut son temple. Les voûtes qui en supportèrent les fondations existent encore. D'énormes débris indiquent le style dorique de l'édifice. La plate-forme fut entourée d'une colonnade et de magasins. Des bancs en fer à cheval, que surmontaient probablement des statues, servaient de siège aux promeneurs. La vue s'étendait merveilleusement belle de tous côtés, et les désœuvrés pouvaient y distraire leurs regards, tout en se livrant au double plaisir de converser et de ne rien faire.



ACROPOLE DE PERGAME ET GRAND PONT.
DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. HENRY CAMBOURNAC.

Imitons un instant les flâneurs antiques et rendons-nous compte de la position stratégique de l'acropole. Elle s'élevait entre deux cours d'eau, le Sélinus au couchant, et le Cétius au levant, allant l'un et l'autre rejoindre le Caque à deux lieues, au sud de la ville. Le Caque, alors navigable, mettait le pays en communication avec la mer près d'Élée et de Pitane, dans le golfe actuel de Tchanderly. Les deux ruisseaux coulent dans des ravins abrupts et profonds. Le Cétius a quelques fontaines sur ses rives, dont une de fort ancienne construction, l'Hagios Stratigos. Il est lui-même à peu près desséché. Le Sélinus côtoie des ruines importantes qu'il faudra visiter et, traversant la ville presque en diagonale, sépare le quartier musulman du quartier chrétien.

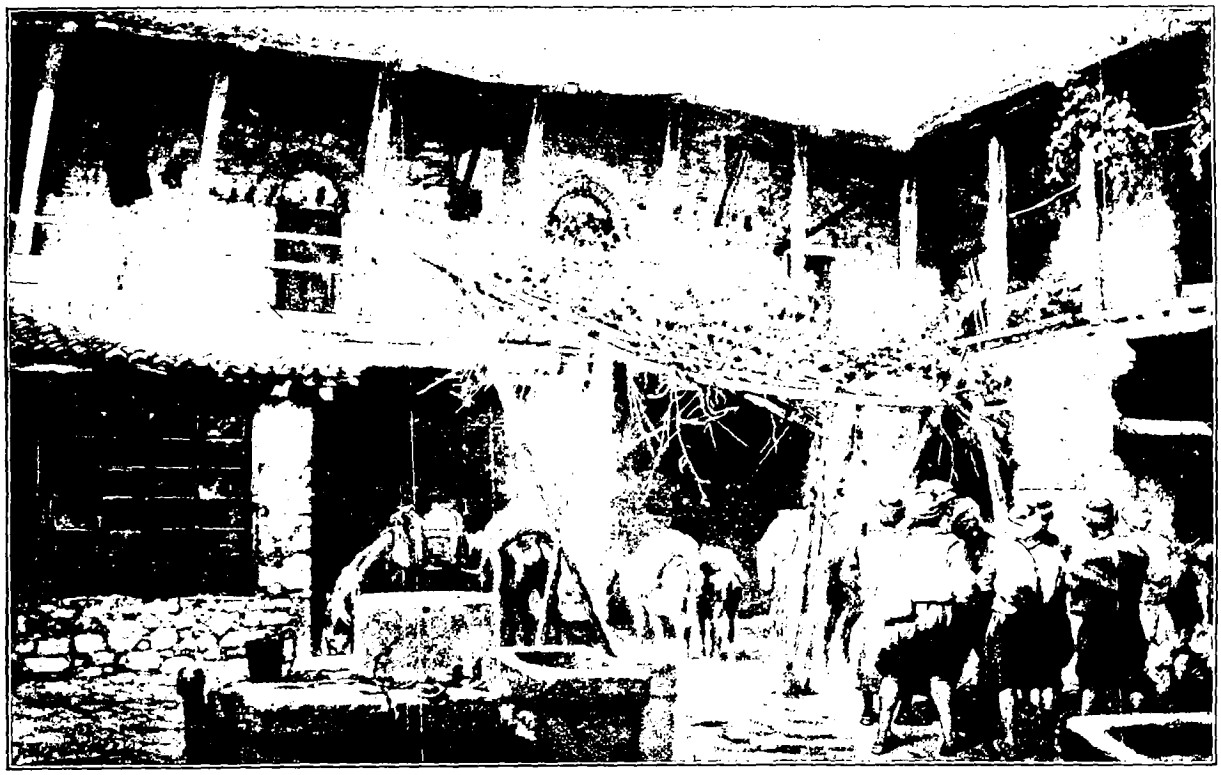
Avant la fin du premier siècle, Pergame, la grande cathédrale du paganisme, comme on l'a appelée, couverte des temples de ses faux dieux, était entamée par les prédicateurs de l'Évangile.

Mais il est temps de redescendre vers le couchant, à peu près à la hauteur du temple de Minerve, jusqu'aux rochers qui surplombent le ravin et où un guide et quelques dames en robes bleues, rouges et violettes, nous appellent par de joyeux signaux. Il paraît que nous allons trouver là ce qu'on pourrait appeler, dans le langage courant, le clou de l'acropole, la plus intéressante ruine de Pergame. Et c'est exact, car ici les archéologues n'ont rien bouleversé.

Prenant à notre droite un petit escalier taillé dans le roc, nous en descendons avec précaution les degrés à moitié détruits. Au bas de cet escalier, nous trouvons les gradins supérieurs d'un immense théâtre, adossé au roc de la montagne et tourné vers le couchant. Henry, qui descend prestement jusqu'à la scène, compte quatre-vingts rangées, toutes parfaitement conservées et régulièrement coupées en compartiments cunéiformes, κερκίδες. La loge royale est encore revêtue de marbre blanc. Une autre, plus près de l'orchestre, dut être celle des grands dignitaires de la cité. La vue s'étend vers le sud jusqu'à la mer et à Mitylène. Comme acoustique, si nous en jugeons par quelques beaux vers d'Euripide qu'Henry nous débite, la *cavea* était merveilleusement disposée. On entend jusqu'aux moindres nuances dans l'intonation et l'expression. La scène avait plus de 200 mètres de long. A son

*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



INTÉRIEUR DU TCHUKIA-HAN. — DESSIN DE J. LAVÉE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. HENRY GAMBOURNAC.

extrémité septentrionale, elle se terminait par un perron aboutissant à un joli temple ionique, consacré on ne sait à quelle divinité. Restauré par les Romains, ce sanctuaire n'en date pas moins du temps des Attales. Il fut hexastyle. Les soubassements de l'autel sont encore debout. La cella et l'opisthodomos sont très reconnaissables. Il faut convenir que ce petit chef-d'œuvre de l'architecture antique avait été élevé sur un point où tout contribuait à le rendre idéalement pittoresque.

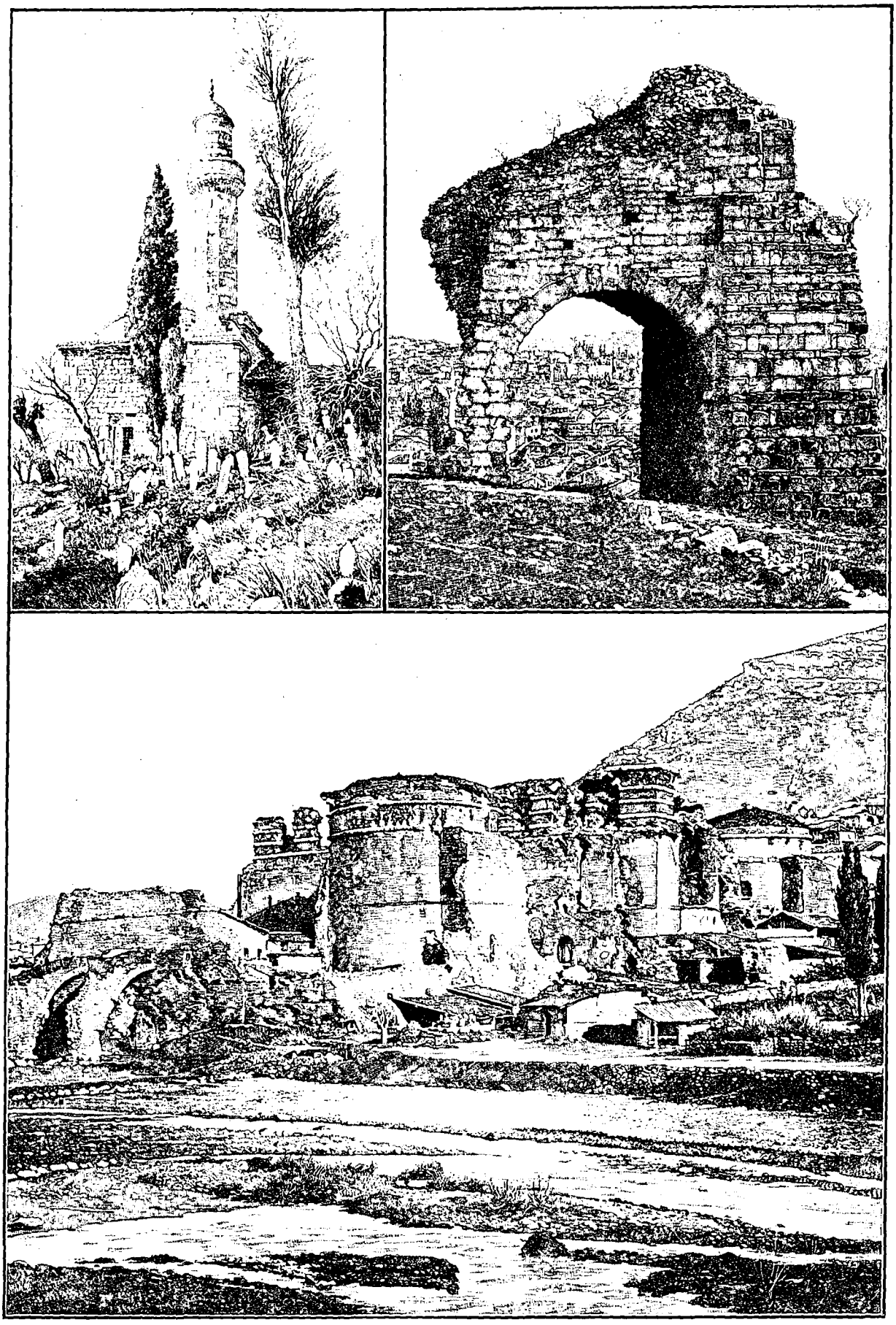
Nous ne repasserons pas par l'agora, mais, rejoignant, un peu plus bas, le chemin que nous avions suivi en commençant notre ascension, nous arrêterons ici notre visite. Instinctivement je me retourne vers les hauteurs que nous quittons, et mon imagination y reconstitue dans leur ensemble, rayonnant au beau soleil et peuplés comme autrefois, les monuments qui furent la gloire de Pergame. Là-bas je crois voir la foule se pressant bruyante sur l'agora, tout occupée d'affaires; ici des magiciens, exploitant le nom d'Esculape, vendent des talismans, des secrets, des amulettes; plus loin, des joueurs de flûte conduisent au flanc de la montagne des chœurs de danseuses, tandis que des philosophes, des hommes de science, des rhéteurs, des poètes se promènent en discourant sous les portiques de la bibliothèque royale. Dans les gymnases, des coureurs s'exercent à la lutte, et des curieux regardent des combats de coqs. Des soldats vont monter la garde au palais des gouverneurs romains héritiers des rois disparus. Devant l'autel de Jupiter Sauveur, les prêtres immolent des victimes, et une longue colonne de fumée, qui dessine sa torsade gigantesque sur le sanctuaire de Minerve, va se perdre au pied du temple des empereurs. Au théâtre on entend de grands éclats de rire et de frénétiques applaudissements. La vie est partout joyeuse, exubérante, dissolue.

Or, de la mer qui baigne au loin les montagnes bleues de Mitylène, arriva un jour quelque chrétien d'Éphèse chargé de visiter l'Église de Pergame et apportant, dans les plis de son manteau, la Révélation que Jean venait d'avoir à Pathmos. Dans quelque maison privée, devenue plus tard un sanctuaire, peut-être là même où est aujourd'hui l'Hagia Sophia, la communauté chrétienne se réunit, et le messager, déroulant le livre, se mit à lire le passage de l'Apocalypse, qu'il m'est agréable de méditer un instant.

La lettre vise quelqu'une des sectes antinoméennes qui se développèrent de bonne heure dans l'Église. La piété mal entendue entraîne presque toujours à des licences qu'il ne faut pas confondre avec la liberté. Cependant le mal ne semble pas si profond au Voyant qu'il ne soit guérissable. L'Église de Pergame n'a qu'à vouloir, et elle retrouvera toute sa pureté. « Fais pénitence, sinon je viens à toi à l'instant et je combattrai avec le glaive de ma bouche. Que celui qui a des oreilles entende ce que l'Esprit dit aux Églises. Au vainqueur j'offrirai à manger de la manne cachée, je lui donnerai une petite pierre blanche; et sur la petite pierre il y aura un nom nouveau que nul ne saura, sinon celui qui la reçoit. »

M. Vigouroux et Henry me rejoignent à ce moment de ma méditation, et nous récapitulons ensemble ce

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



THÉÂTRE ET MOSQUÉE, BASILIQUE DE PERGAME. — DESSIN DE GOTORBE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. HENRY CAMBOURNAC.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que nous avons vu et ce qui nous reste à voir. D'ici on est dominé par la ville haute, mais on domine encore toute la ville basse. Un point spécial fixe depuis quelque temps mon attention, c'est le groupe de cyprès que marque à notre droite, là-bas, près du Sélinus, le grand cimetière turc. La pensée me vient que, sur cette petite colline de forme oblongue, fut peut-être le Nicéphorium, groupe de six sanctuaires élevés, après la défaite d'Antiochus, aux dieux tutélaires de Pergame, et dont personne ne sait nous donner de nouvelles. Quoi qu'il en soit de mon hypothèse, nous voici au bas de l'acropole, sur les arasements des remparts agrandis par Eumène. Il suffit d'en suivre la direction vers l'ouest pour atteindre une grande terrasse établie sur des voûtes profondes, transformées aujourd'hui en spacieux magasins. On l'appelle Gournellia. Dans un café grec, assez bien tenu, de bons bourgeois débattent bruyamment les chances de succès des prochaines fêtes de Pergame, d'autres fument silencieusement leurs narguilés, en reposant leurs regards sur le gracieux panorama que présente la ville. Après avoir dépassé la grande mosquée, Ulu-Dechami, nous traversons le Sélinus sur le Grand Pont, Ulu-Kœpru. Non loin de là sont les ruines du cirque, près de ce cimetière turc qui me préoccupait tout à l'heure. Ce qui en reste ne présente pas d'intérêt. Le site était vaste et bien choisi. Les courses de chars et de chevaux jouaient un grand rôle dans les réjouissances publiques de ce temps. Des niches creusées dans le roc, au nord du cimetière, et appelées *Pierres de la Tristesse*, Merak-Tachi, pourraient bien être un souvenir du Nicéphorium détruit. Les tombes musulmanes qui couvrent le tertre sont toutes ornées de fragments de marbre ramassés sur place. En contournant toujours le tumulus, on trouve vers l'ouest les restes de l'amphithéâtre. Ses proportions sont remarquables. Il mesure 50 mètres de diamètre, et est aussi grand que celui de Milet. Un petit cours d'eau le traversait sous des voûtes profondes, Gun-Goermes, « Où le jour ne pénètre pas ».

Enfin, au sud et achevant cette couronne de monuments antiques autour du grand cimetière, un grand théâtre conserve un arceau et deux piliers, Varan-Kapu, la « Porte qui chancelle ». Les gradins, jadis soutenus en partie par des voûtes, en partie par la montagne, n'ont pas résisté à l'injure du temps. D'ici, la vue, en sens inverse de celle qu'avaient les spectateurs du théâtre de l'Acropole, était magnifique sur la ville haute et même sur la ville basse. Celle-ci, en effet, s'étendit jadis sur toute la rive droite du Sélinus, jusqu'au pied des montagnes. Aussi faut-il d'ici marcher un bon quart d'heure pour atteindre vers le sud-ouest les restes de l'Asclépéion, ou Temple d'Esculape. Ce dieu qui, surtout à l'époque romaine, était le dieu principal de Pergame, avait un sanctuaire renommé et très fréquenté des malades. On l'abordait par une longue avenue ornée de colonnes dont les restes subsistent encore. Une piscine, récemment découverte, n'était pas inutile aux traitements prescrits par les prêtres. Les eaux qui, en venant de la montagne du Cerf, Geik-Dagh, alimentent encore la ville, traversaient l'Asclépéion. Les ruines d'un sanctuaire en forme de rotonde marquent sans doute la place du temple d'Esculape. Ce temple avait droit d'asile. Un chemin qui passe devant la caserne turque nous ramène vers le centre de la ville. Nous le prenons pour aller refaire nos forces, et résumer nos impressions. Dieu a béni cet intéressant voyage aux Sept-Eglises. Je le publierai avec plus de détails dans un volume qui rendra peut-être quelques services à la science biblique. Puisse la courte esquisse tracée ici inspirer à quelques-uns la pensée d'aller visiter ces belles contrées d'Asie Mineure. L'itinéraire par la Grèce ou la Macédoine supprime les fatigues de la mer. D'ailleurs, dans ces excursions, ce que l'on voit fait si aisément oublier ce que l'on souffre!

Abbé Le Camus.

MOSQUÉE À PERGAME. — DESSIN DE JOUAS, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. HENRY CAMBOURNAC.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

INTÉRIEUR GRŒNLANDAIS. — DESSIN DE J. LAVÉE.

UN ÉTÉ AU GRŒNLAND[1],

PAR M. TH. V. GARDE,

LIEUTENANT DE VAISSEAU DE LA MARINE ROYALE DANOISE.

I (*suite*).

Notre arrivée dans le village eskimo que nous avons décrit cause un certain émoi, mais les habitants estiment de bon ton de ne pas le laisser paraître. Tous affectent un air indifférent et restent affairés à leur besogne; aucun ne nous souhaiterait le bonjour si nous ne prenions les devants; la langue eskimo ne possède point du reste cette formule de politesse. Notre interprète, un jeune métis, essaye de briser la glace. « Notre maison est trop petite pour recevoir des hôtes tels que vous », déclarent les indigènes, puis l'entretien tombe jusqu'à ce que nous les interrogions sur les enfants et sur la chasse. Si les jeunes Grœnlandais sont silencieux, en revanche les vieilles femmes aiment beaucoup la conversation. Justement il s'en trouvait une très bavarde, et, tout de suite, elle nous met au courant de la situation respective de tous les membres du petit phalanstère. Elle habite chez son fils, un habile chasseur qui a tué beaucoup de phoques. Son petit-fils, âgé de cinq ans, sait déjà capturer des poissons et les oiseaux. L'hiver a été très dur, nous raconte-t-elle; son mari, un vieillard couché sur le lit, est devenu aveugle, et le médecin désespère de lui faire recouvrer la vue.

Les murs sont ornés d'images de toutes sortes, de gravures religieuses comme de chromolithographies décolletées provenant de la couverture de paquets de tabac ou de cigares. Un harmonium ou un violon, une horloge de Nuremberg, des boîtes, une cafetière et des tasses, un peu de linge, enfin la *baille* à urine composent tout le mobilier de la petite communauté.

Cette baille est le meuble le plus important dans une maison grœnlandaise. Son contenu sert à nettoyer les peaux, et aux femmes à laver leurs cheveux. Depuis plusieurs années, quelques jeunes filles, plus délicates que les autres, assurent avoir abandonné cette coutume, mais dans certaines occasions elles s'y livrent encore, j'en suis certain.

Ces huttes jamais aérées renferment souvent une douzaine d'habitants; de plus, en hiver les habitants y dépècent fréquemment de gros phoques; néanmoins l'air y est à peu près respirable. Certaines « maisons » sont propres et presque confortables, tandis que dans d'autres la saleté est véritablement repoussante. Partout cependant vous trouvez des travaux de femmes qui font votre admiration, des broderies dont le fini étonnerait les plus habiles ouvrières européennes.

1. *Suite. Voyez tome Ier, p. 385.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les Grœnlandais construisent des huttes très petites, par suite de la rareté des matériaux de construction, et surtout afin de pouvoir y maintenir une température élevée. Ils n'ont du reste pas besoin de beaucoup de place. Dans une tente à peine suffisante pour quatre Européens, une troupe de douze à seize Eskimos s'installe facilement.

Les indigènes ne sont pas enveloppés en hiver de chaudes et épaisses fourrures. La plupart endossent un jersey en coton bourré à l'intérieur d'édredon; les pauvres qui ne peuvent se payer le luxe d'un tel vêtement sont simplement couverts de guenilles d'origine européenne. Les femmes portent de courts pantalons en peau de phoque; ceux des hommes sont en laine ou en peau. Leurs chaussures sont des mocassins également en peau de phoque: ceux des femmes sont hauts comme des bottes, brodés et teints en couleur, ceux des hommes bas et sans ornement. Lorsqu'une jeune fille veut captiver un jeune homme, elle lui fait présent d'une paire de chaussures. Les indigènes sont généralement déguenillés, mais le dimanche la métamorphose est complète. Les jeunes Grœnlandaises ont un goût pour la toilette absolument étonnant. Dans les grandes circonstances elles portent des pantalons ornés sur les cuisses de broderies chatoyantes, garnis dans le bas de guipures, des plastrons de verroterie multicolore, enfin une chemise bien blanche bouffant sous le jersey. Nos illustrations montrent le pittoresque de ce costume. Toujours cette jeunesse est de belle humeur, gaie, insouciante, heureuse de vivre, et souvent le jeu de ses prunelles met en danger le cœur de l'Européen.

Le 7 mai nous revînmes à Frederikshaab. Notre équipage refusa de nous suivre dans une nouvelle expédition; tous les indigènes que nous voulûmes engager, effrayés par les rigueurs de la température, répondirent négativement à nos propositions. La cérémonie de la confirmation était prochaine, et tout le monde voulait assister à cette grande fête. Enfin, après bien des démarches, nous réussîmes à engager quatre jeunes Grœnlandais, un vieux barreur et une pauvre veuve désireuse d'amasser un petit pécule pour l'hiver prochain.

Le 12 mai nous quittions de nouveau Frederikshaab, pressés de gagner le plus tôt possible notre champ d'exploration dans le district de Julianehaab.

La dernière tempête du nord avait chassé les glaces, et la mer libre battait de ses fortes vagues la côte, qui dans ce district n'est protégée par aucun archipel. Nous hissons la voile, et, poussés par un bon vent nous allons rapidement vers le sud. Des paquets de mer menacent à chaque instant d'engloutir notre frêle esquif ou de le briser contre les falaises, néanmoins nous arrivons sans accident à la colonie d'Arsuk.

Sur les bords du fiord d'Arsuk, à Ivigtut, se trouve le fameux gisement de kryolithe. Ce minéral est, comme on sait, un fluorure double de sodium et d'aluminium extrêmement rare. Sa présence n'a été constatée qu'ici même et sur un point de l'Ourai, encore dans cette dernière localité ne peut-il être utilisé. Le gisement d'Ivigtut, découvert au commencement du siècle, n'est exploité que depuis 1857. Le minéralogiste danois Thomsen ayant découvert un procédé pour extraire de la kryolithe la soude à bon compte et avec un degré de pureté inconnu auparavant, une société industrielle obtint du gouvernement la concession de la mine d'Ivigtut, à charge par elle de payer une redevance annuelle. Tous ces produits sont expédiés aux États-Unis.

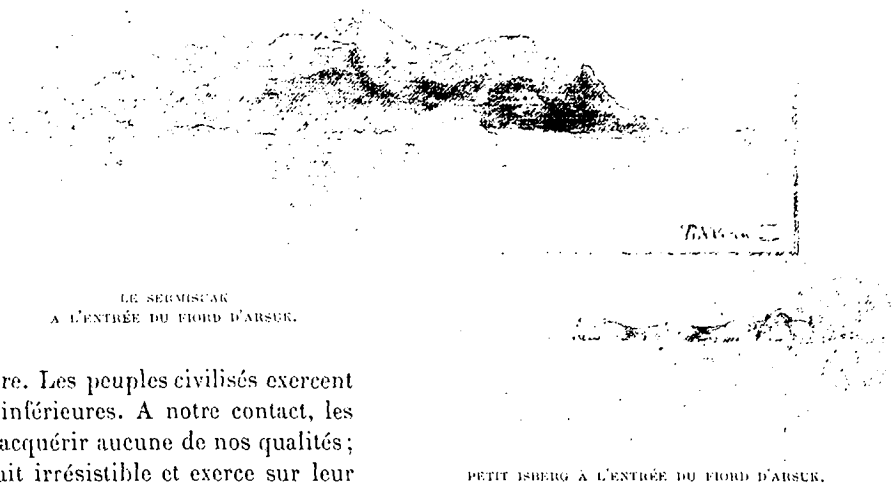
VUE DU PORT D'IVIGTUT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. SCHMIDT.

Le gisement est situé sur le bord même de la mer. Primitivement le minéral apparaissait à la surface du sol en filon, long d'une centaine de mètres et large d'une vingtaine; l'exploitation en était alors facile, mais peu à peu il a fallu creuser davantage. Aujourd'hui les mineurs doivent descendre à une profondeur de 30 mètres. En dépit d'une active extraction, le gite est loin d'être épuisé. A cette profondeur, la kryolithe s'étend latéralement par-dessous les gneiss superficiels.

La rigueur du climat

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grœnlandais oblige à suspendre les travaux pendant huit mois environ. Chaque printemps, le *Fox*, l'ancien navire de Mac Clintok dans sa fameuse expédition à la recherche de Franklin, aujourd'hui propriété de la compagnie minière, amène de Danemark une centaine d'ouvriers et les rapatrie au commencement d'octobre. Ces conditions d'exploitation expliquent le prix élevé de la kryolithe.



LE SERMISTAK
A L'ENTRÉE DU FIORD D'ARSUK.

PETIT ISBERG A L'ENTRÉE DU FIORD D'ARSUK.
DESSIN DE WEBER.

Ivigtut est la seule localité du Grœnland ouverte à la navigation et au commerce. Partout ailleurs, aucun bâtiment autre que ceux de la Compagnie royale de commerce ne peut aborder, à moins de force majeure. Les peuples civilisés exercent une déplorable influence sur les races inférieures. A notre contact, les primitifs prennent tous nos vices, sans acquérir aucune de nos qualités; de plus, l'eau-de-vie a pour eux un attrait irrésistible et exerce sur leur organisme les effets les plus meurtriers. Débilités par l'ivrognerie, les sauvages sont décimés par la phtisie et la variole. La situation des malheureux Indiens d'Amérique est à cet égard instructive. Enfin, au milieu des simples, l'homme civilisé se laisse fatalement entraîner à user de sa force et à tromper leur honnêteté naïve. Dans une sage pensée de philanthropie, le gouvernement danois a donc fermé le Grœnland. Le Danemark s'est établi sur cette terre arctique pour répandre parmi les indigènes les lumières de l'Evangile, et le commerce qu'il y entretient a pour but unique de soutenir l'œuvre des missions. Afin d'assurer le succès de cette entreprise, le gouvernement a monopolisé les transactions et en a confié l'exercice à une direction du ministère de l'intérieur qui porte le titre de Compagnie royale de commerce du Grœnland. La fermeture des ports est reconnue par des traités internationaux, et une procédure administrative particulière assure la sanction de cette prohibition. Les approvisionnements en charbon et en vivres sont entre les mains des fonctionnaires, et si vous n'êtes muni d'une autorisation en règle de la direction de Copenhague, vous ne pouvez obtenir un morceau de pain, hors le cas de naufrage ou d'avarie. Il y a huit ans, des Américains qui viennent pêcher le flétan sur la côte grœnlandaise avaient pris l'habitude de s'établir en maîtres à la colonie d'Holsteinborg. L'autorité du *kolonibestyrer* avait été méconnue; pour rétablir l'ordre, un croiseur fut expédié l'année suivante. Depuis, la présence fréquente de bâtiments de guerre danois a assuré l'ordre dans ces parages lointains.

Le 20 mai nous entrons dans le beau fiord d'Arsuk avec le projet de passer les fêtes de la Pentecôte à Ivigtut. Le paysage est magnifique avec sa ceinture de hautes montagnes enveloppant l'étroit goulet du fiord. Tout est calme et solitaire; nous doublons un promontoire, et soudain dans ce désert apparaît l'étonnant spectacle d'une activité humaine intense. Neuf grands navires américains ou danois sont amarrés à un quai; derrière un groupe de maisons européennes éclatent des sifflements de machines à vapeur, des explosions de mines, des rumeurs de foule travailleuse. Dans toutes les autres localités du Grœnland vous êtes accueilli par des Eskimos dont la vue complète la sensation d'éloignement donnée par le pays; ici au contraire vous rencontrez des Européens et des Américains, vous entendez parler danois, anglais, même français (les équipages des navires américains venus charger de la kryolithe comptent parfois des Français). Outre la population flottante des matelots, il y a ici un contingent de deux cents ouvriers danois. Aucun indigène n'est employé aux travaux et une seule famille est établie à Ivigtut. L'entrée dans la mine n'est permise qu'exceptionnellement aux Eskimos, et fort judicieusement l'accès même de la « ville » est interdit aux Grœnlandaises. Lorsque par hasard un oumiak arrive à Ivigtut, son équipage féminin est immédiatement conduit en lieu sûr par le contrôleur des mines, qui surveille sa vertu avec des yeux d'argus. Notre cuisinière Augusta avait depuis longtemps dépassé l'âge des légèretés et sa mine n'était guère attrayante : néanmoins, afin d'éviter toute affaire de nature délicate, nous la laissâmes à Arsuk. A Ivigtut, le beau sexe ne compte que quatre personnes : la femme du directeur et sa dame de compagnie, la femme du contrôleur et une vieille Grœnlandaise établie depuis le commencement des travaux et qui par suite ne peut prétendre au titre de rosière.

Après un séjour de deux jours dans l'hospitalière maison du directeur, nous quittâmes Ivigtut pour nous diriger vers l'île Nunarsuit qui forme l'extrémité sud-occidentale du Grœnland. Le levé de la côte ouest de cette terre montueuse constituait un des points les plus importants de notre programme. Ce littoral redouté des navigateurs n'a jamais été visité par des Européens; les marins fuient ces parages dangereux et suivent toujours

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

MINE DE KRYOLITHE D'IVIGTUT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. SÖRENSEN.

la route sûre de l'archipel côtier. Dans son premier voyage à la recherche du passage du Nord-Ouest, en 1585, Davis arriva en vue de l'île Nunarsuit. Si terrible dans sa sauvagerie lui apparut cette terre, qu'il l'appela *Land of Desolation* (terre de désolation), nom conservé jusqu'à nos jours par un de ses promontoires.

Cette côte si mal famée, nous devions l'explorer dans un frêle canot. L'entreprise promettait mille difficultés et dangers. Si la mer était libre, la houle engloutirait notre embarcation, nous disait-on; si au contraire la banquise couvrait la mer, nous risquions d'être pris par les courants et brisés contre d'énormes glaçons. Dans ces conditions, la frayeur de notre équipage était excusable; j'avais heureusement acquis à mes idées notre barreur Hans, et, sans la confiance absolue que mes gens avaient en lui, je ne sais si j'aurais réussi à les entraîner.

Le 21 mai nous atteignons la petite île Tuluvartalik, située, avec quelques autres rochers, au nord de Nunarsuit. La mer était libre, mais une grosse houle menaçait de nous jeter sur les « cailloux ». Pour maintenir le canot au milieu des montagnes d'eau qui semblaient à chaque instant prêtes à s'abattre sur nous, une main expérimentée tenait heureusement le gouvernail. Après quelques recherches nous découvrons enfin une anse parfaitement abritée sur la côte de l'île; immédiatement nous nous y glissons, nous halons ensuite le canot à terre et bientôt le campement est installé. Un ou deux jours, pensions-nous, devaient suffire à dresser la carte de cet archipel : c'était compter sans notre hôte. Dans la nuit, une tempête s'éleva du sud, et le lendemain matin, à travers la grisaille pluvieuse, la banquise arrivait en masses compactes de la côte est.

Pendant mon exploration au Grœnland oriental, j'avais été bloqué plusieurs mois par les glaces; je connaissais donc la puissance de l'ennemi qui approchait. Nous n'avions qu'à attendre tranquillement les événements sous l'abri de la tente. Nous dressâmes alors l'inventaire de nos provisions pour connaître leur durée; le résultat de l'enquête fut satisfaisant; mais, notre détention pouvant se prolonger, je pris la résolution d'augmenter nos ressources par la chasse aux oiseaux et aux phoques.

(*A suivre.*)

Traduit du danois par CHARLES RABOT.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

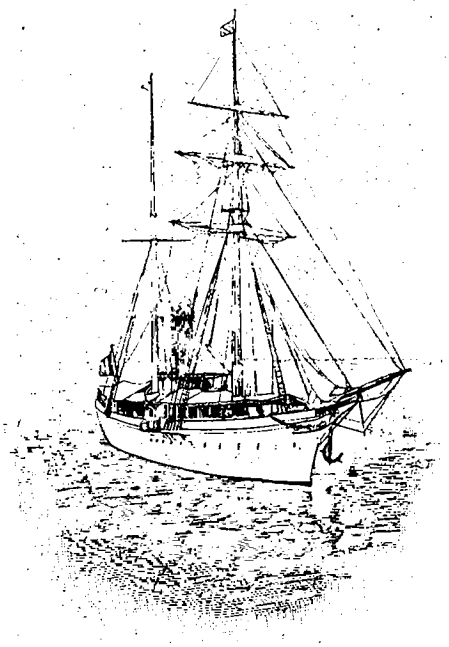
HABDO.

A LA RECHERCHE DES NÉGRITOS[1]

(VOYAGE DU YACHT « SÉMIRAMIS »).

PREMIÈRE PARTIE : LES ANDAMAN,

PAR M. LOUIS LAPICQUE.



LA « SÉMIRAMIS ». — GRAVURE DE DEVOS.

Le 16 mars. — Le capitaine Durand descendant de quart à 6 heures du matin frappe à la porte de ma cabine : « Le pays des Négritos est en vue ».

En hâte, je monte sur la passerelle : une mince ligne noire vers le nord interrompt le cercle de l'horizon. Deux heures après, nous rangeons sur bâbord une île absolument plate, couverte d'une haute futaie. On voit les grands troncs serrés les uns contre les autres monter tout droit d'une grève si basse qu'ils paraissent émerger de la mer; c'est la Petite Andaman. Déjà dans le nord apparaît un archipel de petites îles montueuses, que domine en arrière une haute colline, la Grande Andaman. Comme nous arrivons par le travers de cette colline, qui termine l'île dans le sud, un grain nous enveloppe. Nous sommes tout près du port d'arrivée, mais on n'y voit plus. Nous restons stoppés pendant une heure. Le ciel est redevenu clair aussi rapidement qu'il s'était obscurci; nous nous remettons en route serrant la terre, et bientôt une colline déboisée se détache en gris au devant de la chaîne verdoyante; c'est l'île Ross qui commande l'entrée de la rade de Port-Blair. Nous l'atteignons vers deux heures.

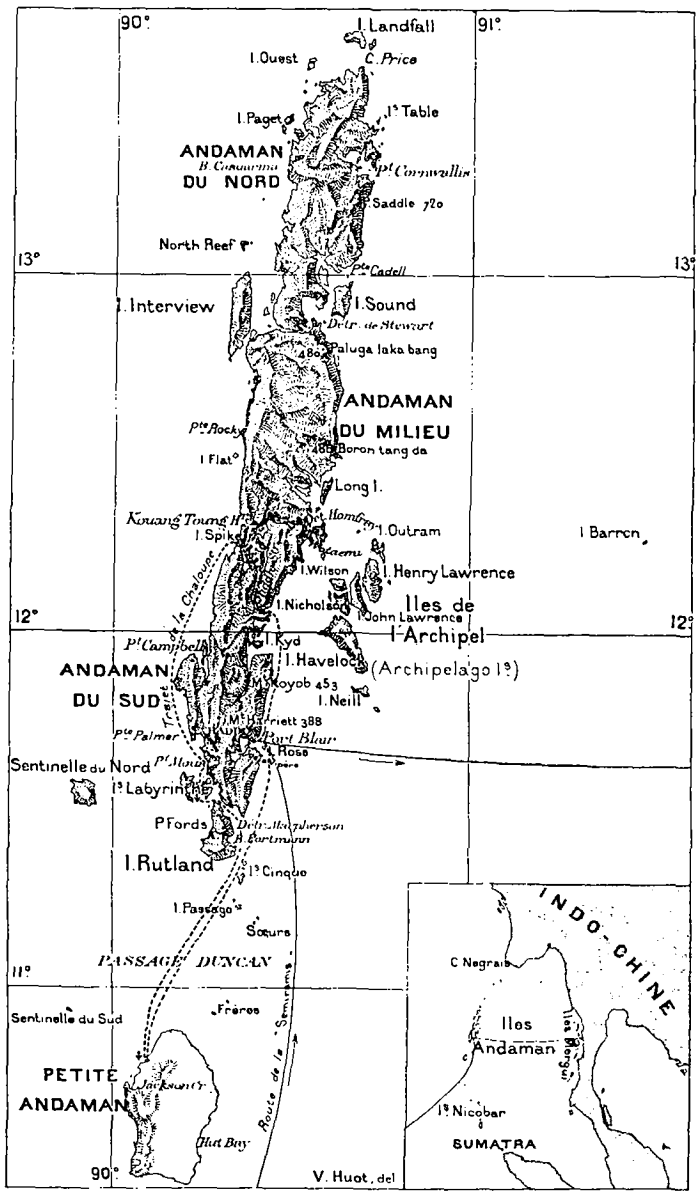
Un grand bâtiment de pierre, flanqué de tours crénelées, en couronne la cime, et, sur les pentes, des toits de bungalows, noirs avec des arêtes blanches, se dessinent vivement parmi des pelouses et des bosquets de palmiers. Le pavillon anglais domine la forteresse.

A toute petite vitesse, prudemment, par crainte des bancs de corail, un homme en vigie dans les barres de perroquet, la *Sémiramis* contourne la pointe de l'île. Par le travers du pavillon anglais, nous saluons; notre salut nous est rendu. Mais c'est en vain que nous stoppons

1. *Voyage exécuté en* 1893. — *Texte et dessins inédits.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour attendre le pilote. Nos coups de sifflet ne font rien bouger. Voilà qui nous change des escales de grande route maritime, Aden, Bombay, Colombo, où le yacht, avant d'arriver, était assailli par une nuée d'embarcations. Le commandant voudrait bien savoir où l'on mouille; sauf quelques barques devant l'île, la rade est partout déserte; elle est si grande qu'on y mettrait une demi-douzaine de ports; sur la droite, elle s'enfonce à perte de vue dans les terres. Où est le mouillage? « Un homme à la sonde! » crie le commandant, et au bout de quelques secondes la voix du timonier répond, sur l'air traînant de la mélopée conventionnelle : « Pas de fond! Vingt-cinq mètres! Tribord! Pas de fond! »



Le mouillage est sans doute plus loin. Nous repartons à toute petite vitesse, laissant l'île Ross derrière nous; nous suivons le milieu de la rade qui s'enfonce comme un fiord entre des collines uniformément plantées de cocotiers en quinconce. Nous faisons un mille, deux milles, toujours sondant : toujours pas de fond. Une petite île couverte de maisons se dresse au milieu de la rade. Nous en approchons à quelques encablures. L'eau est toujours aussi profonde. Le commandant s'agace; il n'a pas de carte de la rade et ne sait plus sur quel bord amurer. J'ai trouvé dans Reclus un croquis de Port-Blair qui indique la passe à tribord, mais le commandant n'a pas confiance. « Est-ce que c'est un marin, votre Reclus! » Il se décide pourtant à passer de ce côté, doucement, doucement, s'en fiant à la sonde et à l'homme de vigie. Nous voici par le travers de la petite île, le chenal n'a pas trois cents mètres de large, on ne trouve toujours pas le fond. Un petit pavillon anglais flotte au sommet du bungalow le plus élevé; nous saluons de nouveau et nous stoppons. A force de politesses, on obtiendra peut-être un pilote : un Indien grimpe sur le toit du bungalow, rend le salut du pavillon, puis rien ne bouge plus sur l'île. En avant encore, au petit bonheur! L'île doublée, la rade s'infléchit à gauche et se prolonge dans cette direction à perte de vue. Est-ce qu'il va falloir entrer dans la forêt pour mouiller? Mais voici qu'une barque s'est détachée de l'île et vient vers nous. Enfin! La barque accoste; un Anglais en casque blanc est à l'arrière. On ne s'est guère empressé de nous accueillir, et nous ne savons pas si nous avons affaire à un pilote ou à quelque commissaire qui va nous rappeler les règlements sévères de la colonie. J'ai pris ma lettre d'introduction, et, avec le capitaine Durand comme interprète, nous attendons l'Anglais à la coupée. Celui-ci monte à bord en souriant et tout de suite nous tend la main en se nommant : « Soyez les bienvenus, messieurs, nous vous attendions. Le vice-roi a télégraphiquement prévenu le gouverneur de votre arrivée, et je suis heureux de me mettre personnellement à votre disposition. » L'accueil a tardé, mais il est charmant. M. T... s'étonne que nous soyons venus si loin : le mouillage ordinaire est tout près de l'île Ross. Mais le commandant ne veut pas retourner. Il demande où l'on peut mouiller par ici. « Oh, mais! où vous voudrez, la place ne manque pas par ici », et d'un geste circulaire l'Anglais désigne la vaste nappe d'eau déserte. « En voilà, un pilote! » grommelle entre ses dents le commandant toujours furieux, et d'une main nerveuse il secoue le télégraphe de la machine. « En avant! doucement ». Les berges recommencent à défiler pendant que l'homme à la sonde répète son cri monotone : « Pas de fond! Vingt-cinq mètres! Tribord! Pas de fond! »

« Ah çà! mais où allez-vous? dit enfin M. T... qui causait avec Durand. La rade va à cinq milles d'ici finir

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en pleine jungle ; plus vous vous éloignerez, plus vos embarcations auront de chemin à faire pour vous ramener vers la colonie. » Et, sur son conseil, la *Sémiramis* se rapproche de la rive pour trouver enfin un endroit où nous mouillons.

LES ANDAMANAIS DE HADDO ET LEUR GARDIEN.

On ne voit plus du tout le large ; nous sommes sur un petit lac dont le miroir reflète des collines vertes. Sur un bord ce sont toujours les champs de palmiers, sur l'autre c'est la forêt tout proche de nous. Elle a un aspect étrange, cette forêt. Quelque chose d'ébouriffé dans la physionomie ; on dirait qu'un râteau géant a violemment peigné la jungle, arrachant les lianes, cassant les branches. D'une nappe basse de broussailles touffues, les troncs s'élèvent dénudés, d'une couleur blanchâtre de squelette, avec un mince bouquet souffreteux à leur cime. A quoi tient donc cet aspect de la végétation, si différent de la forêt tropicale habituelle, aux puissantes masses de verdure compacte? M. T... nous raconte alors qu'un cyclone terrible est passé sur l'île il y a deux ans. Toutes les maisons ont été jetées par terre, et la forêt ravagée n'était plus qu'un champ d'énormes manches à balai. La sève a commencé son travail de réparation par le haut et par le bas, et les manches à balai sont déjà devenus des plumeaux.

M. T... nous explique ensuite la topographie de la colonie. L'île Ross, à l'entrée du port, est la capitale. C'est là que demeure le gouverneur avec les principaux officiers. La garnison anglaise y est casernée. Les champs de cocotiers sont les terrains défrichés par les convicts ; la petite île que nous venons de doubler est l'île Chatham. C'est sa résidence à lui, *troisième autorité* de la colonie. L'autre île, qui apparaît encore loin vers le fond de la rade, ceinturée de murs blancs, est l'île Vipère, où l'on enferme les convicts récalcitrants. Quant aux Négritos, il y en a un village enclavé dans le pénitencier, justement tout près de nous, à une portée de fusil par le travers de notre mouillage. Le hasard nous a bien conduits : nous allons avoir nos sujets sous la main.

Mais l'ordre des préséances exige que nous rendions d'abord nos devoirs à M. le gouverneur, et celui-ci est loin. Il y a bien quatre milles du mouillage de la *Sémiramis* à l'île Ross. M. T... nous offre gracieusement de nous y conduire dans son embarcation, et nous acceptons.

La barque est armée de huit rameurs portant une sorte de livrée blanche et rouge avec le turban assorti. Il y a trois Hindous, figures fines couleur de bronze, grands yeux indolents, membres grêles et nerveux, et cinq Birmans trapus et musclés, avec de larges faces de pleine lune. Tous des convicts. Le règlement veut que dans chaque équipe les nationalités soient mêlées : cela rend les complots d'évasion moins faciles, mais on préfère les Birmans, plus robustes. D'ailleurs, ceux-ci ne sont point des criminels, ce ne sont que des patriotes. Après la dernière révolte, il y en a eu plusieurs milliers transportés ici.

Nous touchons à Chatham pour prendre Mme T... Nous avons l'agréable surprise de trouver une femme qui parle couramment le français. Sa cordialité d'ailleurs ne le cède en rien à celle de son mari. Pendant que nous refaisons en sens inverse le chemin parcouru tout à l'heure par la *Sémiramis*, balancés par les avirons sur l'eau calme entre les cocotiers, elle nous fait les honneurs du pays. « Il faudra venir jouer au tennis ; on joue tous les après-midi à Ross ; il y a aussi la musique militaire. »

Ne se croirait-on pas venu passer une saison dans un lieu de villégiature au lieu d'être dans un bagne pour y étudier des sauvages? « J'espère bien que vos *Andamanais* ne vous prendront pas tout votre temps ! comment pouvez-vous vous intéresser à ces êtres? ils sont si laids, si sales ! et puis, des hommes et des femmes qui ne sont pas habillés ! » Avec quelle moue bien anglaise la jolie petite Mme T... a dit cela !

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

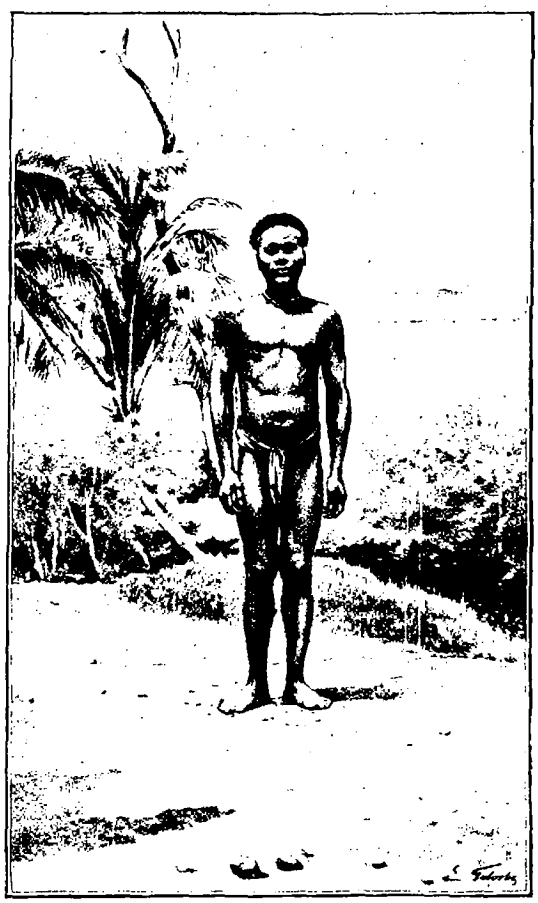
C'est pour assister à un mariage qu'elle se rend à Ross. La fiancée, bravement et simplement, est venue seule d'Angleterre pour rejoindre son futur époux.

Sur l'estacade sont de faction des *peons*, convicts de confiance qui sont chargés d'assurer l'ordre. Leur blouse blanche est rayée d'un large baudrier rouge à plaque de cuivre, au bas duquel il ne manque qu'un sabre de garde champêtre. Mme T... prend place dans une petite voiture qui l'attendait attelée de cinq hommes, deux aux brancards et trois à pousser derrière; cinq forts gaillards pour voiturer la frêle petite mistress qui ne doit guère peser plus qu'un oiseau : ici on a des bras à n'en savoir que faire. En deux ou trois lacets bien dessinés, la route qui monte vers le sommet de l'île nous mène à la porte de la chapelle au moment où le cortège en sort. Mais deux personnages dans la foule des curieux ont captivé toute mon attention : deux petits nègres vêtus de blanc jusqu'au cou qui se tiennent gentiment appuyés l'un à l'autre. Leur figure est aussi noire que du cuir de botte et leurs cheveux aussi crépus que de la laine. Mais ils n'ont nullement la face bestiale du nègre d'Afrique, et je fus frappé de la douceur enfantine de leurs traits. Ce sont évidemment des Négritos. Quand bien même les circonstances extérieures ne l'auraient pas indiqué aussi clairement, on reconnaîtrait leur race rien qu'à ce trait, sur lequel ont insisté tous les auteurs.

Un quart d'heure après, nous étions reçus par le gouverneur, M. le colonel Horsford, non point dans son cabinet, mais dans son salon, en présence de Mme Horsford. Nous étions dès l'abord traités en amis. Comme l'avait dit M. T..., on nous attendait. M. Horsford m'assura que tout le monde dans la colonie était prêt à aider la mission dans ses recherches, et que lui-même mettrait à notre disposition tout ce dont il pouvait disposer.

Je dois ajouter tout de suite que ce n'était point là une banale formule de politesse, et, comme on le verra, le colonel Horsford tint largement ses promesses. Il ne me permit même pas de le remercier, disant qu'il ne faisait qu'exécuter les ordres reçus. Il y a pourtant des choses qui ne se commandent pas hiérarchiquement, la bonne grâce et la cordialité. Je crois que ni les officiers ni le passager de la *Sémiramis* n'oublieront l'accueil qu'ils ont reçu à Port-Blair.

J'eus la joie dès ce soir même d'être présenté à M. Man. Ce m'était un vrai bonheur que de rencontrer au seuil du pays des Négritos l'homme qui les a étudiés avec tant de patience. Depuis quatre mois j'avais lu et relu tout ce que Quatrefages a extrait des recherches de M. Man, et en dehors de l'intérêt scientifique que j'y trouvais, ces lignes avaient provoqué chez moi une véritable sympathie pour leur auteur, car on y sent non seulement la conscience d'un chercheur, mais le cœur d'un philanthrope. M. Man a été pendant près de vingt ans l'*officier en charge des Andamanais*, comme disent les règlements anglais, c'est-à-dire qu'il avait pour mission de gouverner paternellement ce peuple d'enfants, de les protéger contre les convicts, de les empêcher de se battre entre eux et de leur assurer des vivres si venait la famine. Dans l'exercice de ses fonctions délicates, le tuteur des petits nègres s'est pris pour ses pupilles d'une affection sincère qui éclate partout dans ses écrits. L'homme ne dément pas ce que je m'étais figuré d'après l'auteur. Grand, un peu voûté, la voix très douce et le geste timide, plein de vigueur à l'âge où l'on commence à grisonner, tout en M. Man respire la bienveillance et la franchise. Les dames de la colonie ne lui trouvent qu'un défaut, qui en dit long sur ses qualités : c'est un célibataire endurci qui aurait fait un excellent mari.



HOMME DE L'ANDAMAN DU SUD. — CHALON, DE PORT-BLAIR.

Avec l'obligeance qui lui est naturelle, M. Man s'offrit à m'introduire dès le lendemain auprès de ses Négritos.

17 mars. — Le district de la colonie où, tout près de la *Sémiramis* sont campés les Andamanais, s'appelle Haddo. Le long du rivage est installé un chantier de bois pour les constructions navales; des convicts arriment sous l'eau les lourds madriers. Un *pier* en maçonnerie donne accès dans une belle allée de cocotiers bordant la rade. M. Man nous attendait là. Au bout de deux cents pas, l'allée tourne dans un petit vallon qui est le domaine des Négritos. Sur la plage sont échouées les pirogues, et sur les flancs du vallon sont disposés trois ou quatre grands hangars construits par les Anglais pour abriter leurs sauvages. Il y a toute une tribu qui vit là, au milieu du pénitencier, absolument comme des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

CHORMALA.

chevreuils dans un parc. Ils ne sont point domestiqués, on les soigne et on les nourrit en leur laissant toute leur liberté, et les sauvages ont pris sans peine l'allure de bêtes familières. Voici leurs gardiens : deux Hindous flegmatiques qui nous saluent militairement. M. Man donne des ordres pour que désormais la tribu soit tenue à ma disposition chaque fois que je voudrai venir. Je vais pouvoir étudier là mes sujets comme dans un enclos du Jardin des Plantes.

« Vous aurez même un interprète », me dit M. Man. A son appel, accourt une troupe de petites créatures humaines qui viennent se ranger en cercle autour de nous. Bon Dieu! qu'ils sont sales! ils ne sont vêtus que de vagues ceintures, et tout leur corps est enduit d'une espèce de boue rougeâtre et luisante. Beaucoup, en outre, ont la figure barbouillée de blanc comme des clowns. Les plus grands nous viennent à l'épaule, les femmes ne nous viennent qu'au milieu de la poitrine, et tous nous regardent avec de grands yeux ronds rieurs, avec des mouvements impatients. On dirait une bande d'enfants interrompus dans leurs jeux par un appel du maître d'école. Mais une répulsion se dégage de leur enduit boueux, qui sent la graisse rance. Instinctivement on regarde à laisser un espace entre ses vêtements blancs et les gluants petits êtres.

« Voilà l'interprète », dit M. Man en empoignant par les cheveux un des bonshommes qu'il tire en avant des autres. Aussi peu vêtu, aussi sale, le brûle-gueule à la bouche, celui-ci nous regarde avec une expression toute différente. Dans une ébauche de sourire, je ne sais quel plissement aux coins des yeux et de la bouche rappelle le gamin de Paris. « C'est un petit *voyou*, reprend M. Man, employant le mot français. Mais il est très intelligent et sait parfaitement l'anglais. J'espère qu'il vous sera utile. » Et, en disant ces mots, il le congédie avec une tape amicale.

Pendant que nous montons vers les baraques, il me raconte l'histoire de Joseph (c'est le nom de mon futur interprète). Emmené tout petit aux Indes par un médecin anglais, Joseph a suivi l'école à Madras. Il a appris l'anglais, qu'il lit et écrit correctement. Il sait ses quatre règles d'arithmétique; baptisé dans la religion catholique, il a rempli pendant deux ans les fonctions d'enfant de chœur. Quand son maître a quitté les Indes pour rentrer en Angleterre, Joseph, qui avait alors quelque dix-huit ans, est revenu dans son pays avec une tenue de petit gentleman. Quinze jours après, il courait la brousse tout nu, badigeonné de boue comme les autres.

Chacun des hangars sert d'abri à de nombreuses familles. Contre les parois sont alignés des sortes de lits de camp, petits tréteaux de branches élevés de quelques pouces au-dessus du sol et recouverts d'une natte. Auprès de chaque lit, un trou en terre sert de foyer. Il y a peu de monde dans les baraques, les Andamanais se promènent. Des groupes d'enfants qui jouent çà et là ne se dérangent pas à notre entrée. M. Man va vers eux et les caresse en leur parlant dans leur langue. « Pauvres enfants! nous dit-il ensuite, bien peu vieilliront, c'est une race qui meurt; nous ne parvenons pas à la conserver. » La tuberculose et la syphilis font des ravages terribles. Les Anglais ont réussi du moins à écarter un fléau : l'alcool. Mais pour les malades, il faut qu'ils soient bien malades pour se laisser soigner. Une baraque spéciale leur sert d'hôpital, garnie de vrais lits, celle-là; quatre ou cinq malheureux y sont couchés qui font peine à voir. M. Man passe auprès de chacun et lui parle affectueusement.

Quelques Andamanais, renonçant à l'abri des toi-

RUTH ET SES ENFANTS.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tures étanches, se sont construit dans le voisinage un petit village de huttes rudimentaires. Trois ou quatre feuilles de palmier posées à terre par un bout, et s'appuyant de l'autre sur trois piquets à un mètre cinquante au-dessus du sol, forment toute la maison, vague abri contre le soleil et la pluie.

Ces deux modes d'habitation, la grande maison collective et la petite hutte familiale, sont tous deux dans la tradition andamanaise. Mais c'est dans les villages où la main de l'Anglais n'est pas intervenue qu'il conviendra de les examiner.

Tout autour du campement des indigènes, c'est le pénitencier, sans ligne de démarcation; on n'a qu'à monter les pentes gazonnées, semées de bouquets d'arbres et de bambous; un village de convicts hindous montre ses toits de chaume vers la gauche; plus haut, il y a un hôpital pour les convicts, une série de baraques de planches goudronnées, sévères et propres, largement baignées d'air. Voici plus loin un atelier où les convicts font des nattes et des meubles de rotin vraiment merveilleux de légèreté et d'élégance.

Dans un coin de l'hôpital on a donné asile à une Andamanaise civilisée, comme Joseph, ayant, comme lui, dans son enfance, vécu dans la domesticité des Européens. Mais la femme est restée sous l'influence de l'éducation que l'homme a si facilement rejetée. Un peu timide sans sauvagerie, très propre, Ruth (tel est son nom de chrétienne) a fort bon air sous ses vêtements d'indienne. Elle a deux enfants, une fillette et un bébé, qu'elle élève avec amour et montre avec orgueil. Le père n'est sûrement pas un Négrito : les enfants ont des cheveux longs et fins, bouclés, mais non crépus, bien différents de la laine touffue de leur mère.

Après nous avoir ainsi fait faire dans son district le tour du propriétaire, M. Man nous emmène déjeuner chez lui; des chevaux sont là qui nous attendent, ou, à notre choix, une voiture légère attelée de convicts. Et, précédés d'un cipaye à cheval, nous prenons une jolie route parmi les cocotiers; tout le plateau semble un grand parc; nous croisons des Indiens qui vont avec des allures tranquilles de paysans et saluent au passage en portant la main à leur front, parfois une charrette attelée de deux petits bœufs à bosse; nous traversons un village parfaitement propre, plein d'enfants qui jouent et de poules qui picorent. Le bungalow de M. Man est au sommet d'une colline juste en face de Ross; sous sa véranda se déroule un joli horizon de mer et de verdure.

Le successeur de M. Man dans la tutelle des Andamanais est M. Portmann; il est le tout proche voisin de M. Man. Nous allons lui faire une visite. Dès que nous arrivons dans la cour de son bungalow, nous tombons

TYPES.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

MM. MAN ET PORTMANN FAISANT DE LA PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

au milieu d'une bande de Négritos du plus beau noir, ceux-ci, sans la moindre trace de badigeon rouge ou blanc. Leur costume se compose d'une petite ceinture en étoffe avec une bande qui passe entre les jambes. Ils n'ont aucunement l'aspect étrange des indigènes de Haddo et dès le premier coup d'œil séduisent par leur apparence de force élégante. Le maître de la maison est un jeune homme à la figure fine éclairée par des yeux étrangement vifs et pénétrants. Nous avons la chance de trouver encore en lui un homme épris de science qui suit vaillamment l'exemple de son prédécesseur. C'est un photographe d'une habileté peu ordinaire et il a entrepris de réunir sur les Andamanais une collection de photographies aussi complète que possible. Il attache d'autant plus d'importance à cette œuvre, qu'il croit la race destinée à disparaître dans le plus bref délai, il pense même que la génération actuelle sera peut-être la dernière.

Comme tuteur des Andamanais, M. Portmann ne s'est pas limité au rôle en quelque sorte politique que lui imposent ses fonctions, il se fait aussi éducateur. Il a chez lui je ne sais combien de jeunes gens dont il est à la fois le précepteur et le père nourricier. Il en a de toutes les tribus, c'est comme un séminaire d'apôtres de l'hygiène, qui peut être appelé à une influence énorme pour l'avenir des Andamanais. Qui sait si lorsque les élèves de M. Portmann seront retournés dans leur tribu, ils n'apporteront pas dans les mœurs des changements tels, que le pronostic funeste pourrait être démenti. La civilisation pourrait peut-être ici, à l'inverse de ce qu'elle a trop souvent fait ailleurs, sauver une race qui s'éteint. Il n'y a pas de raison pour que le contact de la civilisation fasse disparaître les sauvages : ne peut-on leur en donner systématiquement les choses utiles au lieu de laisser faire le hasard qui n'implante que les maux et les vices? Avec M. Portmann, on peut être assuré en outre qu'il ne se produira pas une de ces assimilations inintelligentes qui ramènent toutes les populations moins avancées que nous à n'être que nos caricatures. C'est un homme épris en artiste de la couleur locale; si les Andamanais peuvent vivre, ils resteront Andamanais.

Les pupilles et le tuteur vivent ensemble sur le pied d'une intimité quasi familiale. Ce sont les pupilles qui font tout dans la maison. Ils sont arrivés à y remplir des fonctions qui parlent hautement en faveur des aptitudes de la race. M. Portmann s'éclaire à l'électricité; il a une petite machine à vapeur avec une dynamo et des accumulateurs. Ce sont les Andamanais qui mènent tout. Ils chauffent, conduisent, et au besoin réparent la machine.

Je parlais tout à l'heure du respect de M. Portmann pour la couleur locale. Il a fait une chose pourtant qui, à ce point de vue, m'avait navré : il a donné des bicyclettes à ses élèves, et c'est un spectacle ahurissant que de voir cet ultime produit de la civilisation, monté par des bonshommes tout noirs à peu près nus.

Tous ces jeunes garçons que M. Portmann a récoltés çà et là, dans l'archipel, sont unis ensemble par une amitié fraternelle. C'est encore un point qui aura son importance le jour où ces missionnaires laïques seront rentrés chacun dans sa tribu. Si peu nombreux, un ou deux milliers à peine dans tout l'archipel, les Andamanais sont divisés en une dizaine de tribus, on pourrait dire de nations, ayant chacune sa langue; l'état de guerre, comme toujours dans ce cas, est perpétuel.

M. Portmann nous avait fait d'une façon charmante les honneurs de sa collection et de ses Négritos. Il compléta un si bon accueil en me remettant, pour le Muséum de Paris, quelques-unes de ses meilleures photographies. Il confirma aussi les engagements que M. Man avait pris en son nom, et m'assura que la tribu de Haddo était à ma disposition pour toutes les études que je trouverais bon d'y faire.

(*A suivre.*) LOUIS LAPICQUE.

HADDO. — PORT BLAIR.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

NAVIGATION AU MILIEU DE LA BANQUISE. — DESSIN DE TH. WEBER.

UN ÉTÉ AU GRŒNLAND[1],

PAR M. TH. V. GARDE,

LIEUTENANT DE VAISSEAU DE LA MARINE ROYALE DANOISE.

En route vers le cap Désolation.

Notre détention dans l'île Tuluvartalek se prolongea pendant une semaine. Le 1er juin enfin, un léger vent du nord s'élève et ouvre bientôt d'étroits canaux entre les glaçons. Aussitôt nous appareillons pour nous diriger vers le cap Désolation. Un beau soleil clair allume le ciel, et sous la radieuse lumière cette nature sauvage semble sourire. Au nord la haute crête de Nunarsuit dresse ses escarpements imposants et détache ses sommets neigeux sur le ciel bleu avec une netteté de lignes qui évoque dans notre mémoire le souvenir des silhouettes accentuées des montagnes méridionales. Le silence de ce désert d'eau et de rochers n'est troublé que par le frôlement de la houle contre les glaçons. De jeunes phoques se prélassent au soleil sur la banquise, jouissant béatement de la paix de la nature, ignorant encore les dangers et les vicissitudes de la vie. Troubler leur douce quiétude eût semblé un attentat. Une belle journée est un spectacle sublime. En présence de ces paysages grandioses, l'esprit, faisant un retour sur lui-même, procède comme à un examen de conscience. Il éprouve une sorte de honte à venir salir de ses bassesses cette nature si pure, et se demande si vraiment les hommes soi-disant civilisés sont dignes de prêcher la morale dans ce paradis terrestre. Pendant que nous nous livrons à ces réflexions philosophiques, l'embarcation double le promontoire redouté. Pas de houle, aucun courant; les autres passages difficiles sont franchis non moins aisément : la paix de cette journée s'étend jusqu'à ces parages réputés dangereux.

Entre les escarpements des promontoires, des fiords étroits ouverts comme des estuaires découpent profondément les montagnes. Sur les pentes s'étendent des plaques de broussailles piquées de petites fleurs. Le lièvre et la perdrix mènent là une existence paisible que vient seul menacer le renard bleu.

Peu de régions sont aussi accidentées que cette île perdue sur la côte du Grœnland. Représentez-vous une chaîne de granit gris et de syénite rouge dressée à 500 ou 800 mètres au-dessus de l'océan, et déchirée jusqu'au niveau de la mer par de profonds ravins. Les fonds marins sont aussi irréguliers que le sol de l'île. Dans les fiords et dans les détroits ils varient, sur une très petite distance, de quelques brasses à plusieurs centaines de mètres.

A un mille de la côte occidentale, au delà de la fosse profonde ouverte au ras du rivage, se trouve un banc très étendu, comme on en rencontre presque partout devant le Grœnland occidental. Ce haut-fond est l'ancienne moraine frontale déposée par les glaciers quaternaires. Pendant la période glaciaire l'inlandsis recouvrait toute la région côtière aujourd'hui dépouillée de glace et s'étendait sur une partie du détroit de Davis actuel. Toutes les îles du *skjargaard*, même les plus éloignées au large, portent des traces du passage des glaciers. Actuellement l'inlandsis n'atteint les bords mêmes de la mer que dans quelques localités; presque partout elle en est

1. *Suite. Voyez tome Ier, p. 385 et 405.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

SAÜL.

séparée par une zone dont la largeur varie de quelques kilomètres à 150 kilomètres. A Nunarsuit les polis et les stries glaciaires sont rares, par suite de l'action érosive des agents météoriques.

Cette île a une végétation relativement très développée. Même sur le promontoire le plus avancé en mer, qui est l'hiver couvert de neige et de glace, et l'été entouré fréquemment par la banquise, on rencontre des touffes de bouleaux et de saules rabougris, blottis dans les ravins et crevasses des rochers à l'abri des vents marins.

Sur la côte orientale se trouve un village habité par une vaillante population d'une cinquantaine d'individus. Elle lutte là courageusement pour l'existence, et pourtant grande est la tentation de suivre l'exemple des autres indigènes et d'aller vivre tranquillement dans un établissement danois. Le chef du clan est un vieillard du nom de Saül, un excellent type d'Eskimo pur sang. Ses ordres et ses avis sont exécutés à la lettre par tous. Cette situation exceptionnelle, il la doit à son âge et à son expérience comme chasseur de phoques. Avant la conversion des indigènes, le harponneur le plus adroit avait toujours une sorte de suprématie sur les autres membres du clan; aujourd'hui cet usage n'existe plus que dans quelques localités éloignées. Nulle part ailleurs au monde la liberté individuelle n'est aussi respectée qu'au Grœnland; néanmoins, dans certaines questions l'autorité du plus habile chasseur a toujours été reconnue. Ce chef fixe, par exemple, la date à laquelle la population abandonne au printemps ses huttes d'hiver pour partir à la poursuite des phoques; il remplit également le rôle conciliateur dans les différends : en un mot il a la position de patriarche dans la petite société. Du temps du paganisme, ce personnage était en outre généralement sorcier (*angekok*) et, comme tel, capable par des moyens secrets d'entrer en relations avec les esprits qui habitent, les uns la profondeur de l'Océan, les autres les cimes blanches de l'inlandsis, d'autres encore le pays situé au delà de la mer. De telles invocations passaient pour avoir la vertu d'écarter de la population les malheurs qui la menaçaient. Un angekok avait, de plus, le pouvoir d'attirer sur la côte de nombreux troupeaux de phoques, de rendre féconde une mère jusque-là stérile, ou encore le soir de faire descendre les esprits, une fois les lampes de la hutte éteintes. Ces angekoks, dont on trouve encore de nombreux représentants chez les Eskimos de la côte orientale, étaient en réalité d'adroits escamoteurs, d'habiles ventriloques et surtout de fins charlatans sachant exploiter la naïveté de leurs congénères. Ces sorciers avaient une grande influence, surtout lorsqu'ils étaient d'habiles chasseurs.

Parmi les Eskimos de la côte occidentale aujourd'hui convertis, il n'y a plus d'angekoks. Les prêtres pensent avoir fait œuvre pie en apprenant à leurs ouailles à se moquer de leurs anciennes superstitions; ce résultat me laisse sceptique. Ces sorciers étaient inoffensifs, et divertissaient la population pendant les longues nuits de l'hiver polaire. Les missionnaires ont détruit le prestige de ces angekoks et les anciennes croyances, mais à la place ils n'ont rien fondé. Ils ont bien apporté les lumières de l'Evangile, mais les indigènes n'ont point pour les pasteurs la considération qu'ils avaient jadis pour les angekoks. Les catéchistes ne sont pas aujourd'hui à la tête de la société grœnlandaise comme autrefois les sorciers. Au Grœnland, la considération se mesure à l'habileté à la chasse, et rarement les prêtres chargés de porter la bonne parole sont d'adroits harponneurs. Sauf dans quelques colonies desservies par des pasteurs européens, et ceux-là ne sont pas des kayakman, la direction spirituelle des Eskimos est confiée à des catéchistes indigènes. Destinés dès l'enfance au saint ministère, ces séminaristes d'une espèce particulière oublient vite l'art de la chasse au phoque, et lorsqu'ils arrivent dans un clan éloigné pour y exercer leur mission évangélique, ils ne peuvent avoir l'autorité que seule l'adresse à lancer le harpon confère dans l'esprit de leurs ouailles. Quelques catéchistes cependant sont d'habiles chasseurs : il arrive alors que la chasse occupe les indigènes beaucoup plus que ne le désirent les hommes de foi.

Le vieux Saül de la Terre de Désolation est un des rares Grœnlandais réunissant la double qualité de catéchiste et d'adroit harponneur. L'hiver, lorsque la tempête fait rage et que les huttes sont enfouies sous la neige, le patriarche réunit ses ouailles et, à la faible lueur des lampes, leur parle du Christ et de son amour pour les pauvres Grœnlandais. Vienne le printemps, une fois le soleil revenu après sa longue absence hivernale, Saül abandonne l'apostolat. Ce n'est plus le temps de songer à Dieu et au salut des âmes, il faut maintenant travailler ferme et profiter de l'été pour amasser des forces et des provisions. Partout Saül montre la route aux jeunes; il leur apprend ce que ses parents lui ont enseigné jadis, les endroits fréquentés aux différents mois par les phoques les plus gras, ceux où se capturent les plus beaux capelans et le meilleur procédé de préparer ces poissons.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

CAP DÉSOLATION. — DESSIN DE TH. WEBER.

Un intéressant bonhomme que cet Eskimo. Partout où nous allions, nous le rencontrions. Prenions-nous sur un sommet des visées au théodolite, nous apercevions à nos pieds le kayak de Saül suivi de son oumiak. A peine avions-nous dressé la tente, nous étions certains de voir bientôt apparaître notre ami. Un jour nous dansions avec les jeunes et jolies habitantes d'une colonie, tout à coup arrive notre homme, que nous croyions à quarante ou cinquante kilomètres de là. Lors de notre première rencontre avec Saül, nous étions campés sur une petite île. « Voici un voleur qui arrive, crie à sa vue un de mes compagnons. — Un voleur, répliquai-je indigné. Dites un brave homme, un Grœnlandais de noble race; bien loin de nous vouloir du mal, il vient au contraire nous faire visite. » Le voici tout près du rivage, il sort de son kayak, le tire sur la rive et avance vers nous avec gravité. Malgré ses soixante ans, c'est encore un solide gaillard; ses beaux cheveux noirs flottent au vent; bien que la température soit voisine de zéro, il a la poitrine presque nue. Dans sa physionomie douce comme celle de tous ses congénères, il y a un certain air de ruse tout à fait particulier et la mine du bonhomme me rappelle les angekoks de la côte orientale.

« Je suis le doyen des habitants de Nunarsuit », nous dit Saül, et, sachant que nous explorons le pays, il nous détaille toutes ses curiosités. Il sait où se trouvent des pierres précieuses, bleues, rouges, vertes, de la kryolithe et bien autres choses encore. Il vit sur l'île depuis son enfance, et avant lui son père et son grand-père l'avaient habitée; personne donc ne la connaît mieux que lui et ne peut donner des renseignements plus exacts. Mais jamais les blancs n'obtiendront de lui aucun renseignement sur toutes les richesses de son pays, car, s'ils venaient s'y établir, ils en chasseraient bientôt les indigènes comme ils les ont chassés d'Ivigtut. En notre faveur, par exemple, il était prêt à faire exception, et si nous le désirions, il nous servirait de guide, moyennant finance, bien entendu.

J'interrogeai ensuite Saül sur son œuvre apostolique. « Qui t'a instruit dans la religion? lui demandai-je. — C'est mon père, me répondit-il d'un ton grave, qui lui-même avait reçu de son père l'instruction religieuse. » Et de suite, avec la plus complète assurance, il tint à me donner une preuve de l'étendue de ses connaissances théologiques; puis tout à coup le bonhomme interrompt son cours pour me demander de lui acheter une peau de renard bleu.

L'administration a le monopole absolu du commerce au Grœnland et défend rigoureusement aux indigènes de vendre des fourrures à tout autre qu'à ses représentants. Un homme religieux comme Saül aurait dû être le dernier à essayer de transgresser la loi; mais l'hiver seulement le bonhomme se considérait comme un ministre ecclésiastique; une fois l'été arrivé, dans ses idées, ses fonctions spirituelles cessaient, maintenant il n'était plus qu'un simple chasseur, uniquement préoccupé d'amasser des provisions en vue de l'hiver. Mon respect pour la loi m'obligea à décliner l'offre de Saül; le bonhomme, j'ai le regret de le dire, ne parut pas comprendre le sentiment auquel j'obéissais et manifesta son mécontentement en roulant des yeux furibonds comme le font les angekoks pendant leurs séances de sorcellerie. Cette mine ne me fit pas revenir sur ma décision, et Saül dut réempaqueter sa peau de renard bleu.

Dans sa jeunesse, alors que les Grœnlandais avaient encore l'autorisation de s'établir à Ivigtut, Saül y était venu avec sa femme. La dame était jolie, et un matelot ne tarda pas à lui faire la cour. Ses avances furent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

UN CATÉCHISTE ET SA FAMILLE.

aussitôt agréées, et les deux amoureux auraient filé le parfait amour sans la surveillance du mari. Pour se débarrasser de cet importun, le matelot imagina de ligoter solidement le gêneur, mais il eut alors la mauvaise idée de s'approcher de Saül et de faire mine de l'embrasser. Ce dernier alors se leva brusquement et d'un vigoureux coup de mâchoire mordit le nez du ravisseur. Saül devint aussitôt le héros d'Ivigtut et le matelot la risée de toute la population.

Les bons chasseurs comme Saül consacrent l'été, de mai à septembre, à la chasse, afin de constituer à leur famille une réserve pour l'hiver. Pendant la belle saison un habile harponneur capture environ deux cents phoques; lorsqu'une famille compte plusieurs kayakman adroits, sa position n'est donc pas mauvaise, si les vivres sont consommés avec prévoyance. Malheureusement l'économie est une vertu fort rare chez les Groenlandais. Insouciant du lendemain, l'Eskimo jouit avec imprévoyance de la belle saison; mais vienne l'hiver, pendant des semaines les tempêtes empêchent de prendre la mer, le pauvre prodigue n'a plus alors ni nourriture, ni lard pour chauffer et éclairer sa hutte. La patience des Eskimos pendant ces temps de disette est véritablement étonnante; sans mot dire, ils souffrent, dans l'espérance prochaine de temps meilleurs. Malheureusement l'expérience ne les instruit jamais. Capturent-ils du gibier, vite ils s'empressent de faire bombance, et bientôt la famine reparaît. Un Groenlandais affamé avale facilement de 5 à 6 kilogrammes de viande par jour. Pendant notre voyage, nous tuâmes un ours blanc pesant 150 kilogrammes, nous étions dix rationnaires : trois jours après, tout était dévoré. La viande de phoque est le grand régal des Eskimos; ils mangent également l'ours et le renne. Les indigènes pur-sang dédaignent le poisson et les oiseaux et ne s'en nourrissent qu'en temps de famine.

Le 3 juin au soir, après une longue journée de travail, nous abandonnâmes Nunarsuit. La banquise était voisine : si la plus légère brise de mer s'élevait, elle pousserait certainement les glaces vers la terre et nous en interdirait l'accès. Il était donc urgent de se presser. Toute la nuit nous naviguons au milieu des blocs, et le lendemain nous arrivons à la petite colonie de Kagsimiut, qui devait être le point de départ de notre exploration projetée sur l'*inlandsis*. Le lendemain de notre arrivée, nous expédiâmes un oumiak à Arsuk pour y prendre les bagages que nous y avions laissés et qui étaient nécessaires à notre expédition sur le glacier. En attendant leur arrivée, nous consacrons tout notre temps à des levés hydrographiques aux environs de Kagsimiut.

(*A suivre.*)

Traduit du danois par CHARLES RABOT.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

PÊCHEUR A L'ARC.

A LA RECHERCHE DES NÉGRITOS[1]

(VOYAGE DU YACHT « SÉMIRAMIS »).

PREMIÈRE PARTIE : LES ANDAMAN,

PAR M. LOUIS LAPICQUE.

ANDAMANAIS DU NORD TIRANT DE L'ARC.

Le 18 mars. — Nous avons commencé aujourd'hui à travailler régulièrement. Dès le matin je suis descendu à terre avec le youyou. Joseph m'attendait sur la jetée. Nous sommes allés au village, nous avons pris six hommes, et nous sommes revenus ensemble à bord. Le youyou avait son chargement complet de ces petits bonshommes noirs. Ils riaient et criaient du plaisir d'aller à la voile. A bord ils se sont docilement assis sur le pont, et, à tour de rôle, Joseph en tête, ils ont, sans la moindre difficulté, défilé sous la toise et devant l'appareil photographique. Ils ont fumé, ils ont mangé du sucre et des biscuits, et n'ont pas eu l'air de trop s'ennuyer; ils sont repartis dans l'après-midi, ravis d'emporter chacun un petit miroir qu'ils se sont immédiatement pendu au cou. Aussitôt je me suis précipité pour prendre un bain. Leur badigeon est réellement infect. Il faudra que j'avise, c'est par trop salissant.

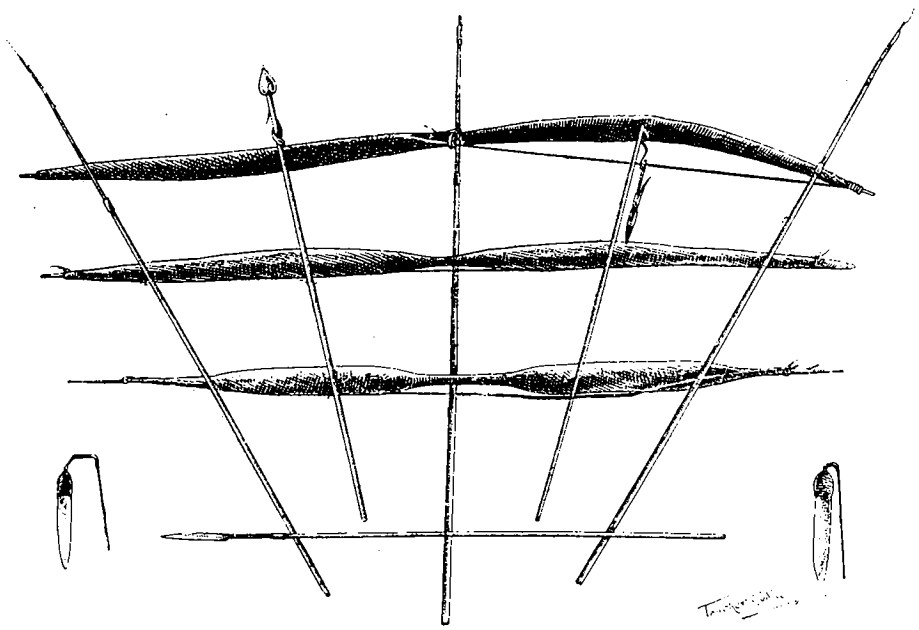
On ne peut pas toujours mesurer et photographier : assez de laboratoire pour aujourd'hui ! nous avons bien gagné une petite récréation. Nous allons faire une partie de tennis à Ross. La chaloupe à pétrole nous y conduit en une demi-heure. C'est très reposant cette promenade sur l'eau tranquille entre les collines verdoyantes. C'est une excellente transition des sauvages aux civilisés.

Toute la colonie est réunie au *tennis ground*. Ceux qui ne jouent pas regardent les autres. Présentations, compliments, accueil ouvert et sympathique, beaucoup de gaieté, de la verve sans raideur. Les dames font leur partie avec entrain, et ne se fâchent point quand elles se font battre. Des troupes de boys sont là pour ramasser les balles, des convicts, sans doute, trop nombreux : tous ces Indiens ont une humilité d'esclave qui me gêne.

La nuit vient rapidement; quand le soleil s'est couché, au bout de quelques minutes on ne distingue plus les balles. Aux dernières lueurs du crépuscule, on se promène en causant. On s'est quitté à la nuit close sur

1. *Suite. Voyez tome Ier, p.* 409.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



ARCS ET ARMES NÉGRITOS. — DESSIN DE FAUCHER GUDIN.

d'amicales poignées de main et nous sommes revenus à bord à travers la rade endormie où se miraient les étoiles.

24 mars. — Demain nous partons pour une grande excursion : nous allons voir les Andamanais chez eux. Le gouverneur met à la disposition de la mission une chaloupe à vapeur, qui pourra pénétrer dans tous les recoins de l'archipel; nous serons conduits par les guides les plus compétents, MM. Man et Portmann. Nous arriverons auprès de chaque tribu avec des introducteurs et des interprètes, nous irons tout droit aux endroits intéressants, sans souci des bagages, des vivres, ni du coucher: pas de temps perdu, pas de fausse route, pas de mauvais accueil à craindre, et avec cela nos guides sont les plus aimables des compagnons, presque des amis déjà : n'est-ce point un rêve, qu'une exploration comme cela?

Eh bien, voici qu'à la vieille du départ il me semble que le jour attendu est venu trop vite; la semaine a passé dans un instant, si pleine à la fois et si douce que nul attrait, nulle curiosité ne peut me faire espérer un demain meilleur, si demain ne ressemble pas à hier. Il y a de ces endroits de la vie où l'on voudrait arrêter le temps.

Point d'événements dans ces huit jours tous pareils. Dès le matin, Joseph venait prendre mes ordres, exact et docile comme un soldat d'ordonnance. Tantôt il allait me chercher des sujets qu'il m'amenait à bord, tantôt j'allais m'installer pour travailler à l'ombre des cases sous les bananiers, et le soir, à l'heure brève et charmante du crépuscule tropical, c'étaient le tennis et les causeries à Ross. Qu'est-ce donc qui m'a pris le cœur? Est-ce le charme de ce pays, de ce grand lac marin, de ces collines boisées, de ces champs de cocotiers sous le soleil éclatant? Est-ce le contraste violent entre la journée au milieu des sauvages et la soirée parmi des gens cultivés et aimables? Est-ce la satisfaction du travail scientifique régulier, sans déboires, où chaque jour un petit résultat s'ajoute au résultat de la veille? Est-ce le plaisir d'avoir retrouvé pour la première fois depuis des mois la vie civilisée tout entière, avec son âme, la femme? Qui sait de quoi est fait le bonheur?

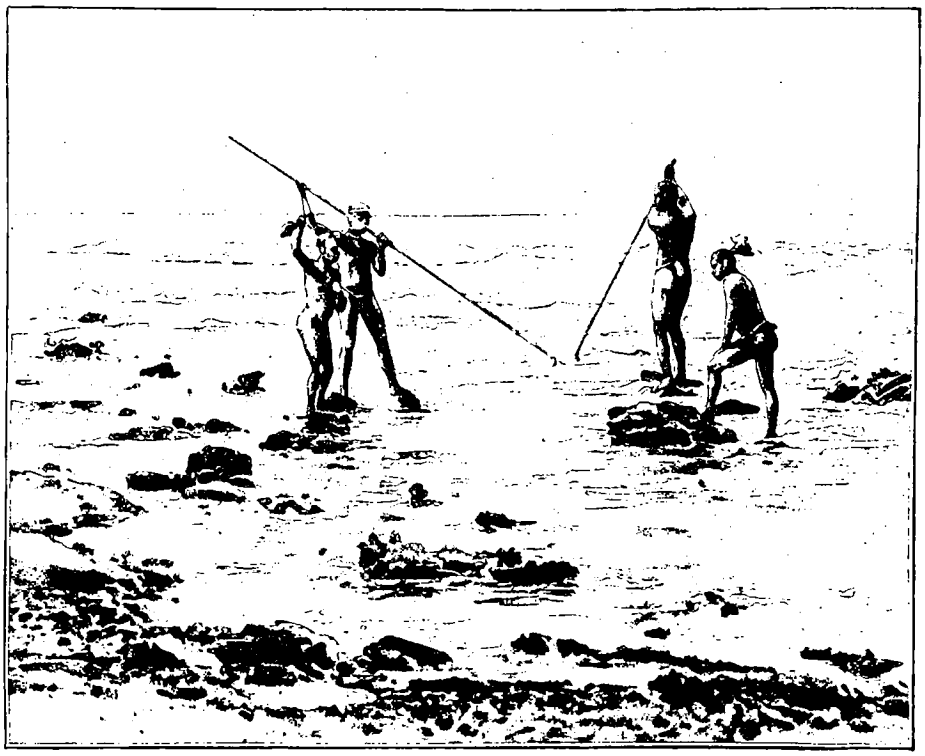
Dimanche, nous avons dîné chez le gouverneur. La soirée a été délicieuse. Le grand salon s'ouvre sur une large véranda qui le prolonge sans démarcation jusque dans les cimes des arbres. La mer chantait doucement au pied de la colline qu'elle venait battre de ses vagues phosphorescentes. Des jeunes femmes aussi chantèrent dans le salon, et nul de nous, Français ironiques, n'eut ce soir-là l'idée de sourire en entendant l'éternelle romance anglaise : *My home, sweet home!* « Foyer, cher foyer! »

Joseph est tout simplement une perle. C'est grâce à lui que j'ai pu faire ce que je voulais avec les Andamanais, bons enfants, dociles, mais remuants et amuseurs. Il les mène en caporal d'armes, rondement, sans perdre de temps à palabrer, amenant les sujets chacun à son tour devant l'appareil, saisissant tout de suite mes désirs à travers mon mauvais anglais et les traduisant avec une netteté que j'admire. Même en Europe, on apprécierait les mérites d'un aide de laboratoire comme celui-là.

Voici, en manière d'exemple, un fait qui m'a frappé et qui montre bien quelle intelligence et quelle attention il apportait dans sa tâche. Plus d'une fois, pendant que je fais des mensurations, c'est Joseph qui prend des notes; il inscrit dans des colonnes préparées d'avance les chiffres que je lis sur la toise. Eh bien, s'il m'arrive, dans une série, de sauter une mesure, de passer par exemple de l'épaule au poignet en omettant le coude, Joseph s'aperçoit que le chiffre ne cadre pas avec les chiffres de la même ligne dans les colonnes précédentes, et il me demande avec étonnement si je ne me trompe pas. Il a tout de suite repris des manières plus civilisées, et parmi ses progrès il y en a un qui m'est fort sensible : Joseph est redevenu propre. Le premier jour, il m'était arrivé à bord avec son infect badigeon. A la fin de la journée, comme nous étions déjà bons amis, je lui fis sentir l'étonnement que j'éprouvais en voyant un garçon intelligent comme lui se barbouiller de telle sorte que je n'osais même pas le toucher du doigt. « Et à quoi cela vous sert-il? — Mais c'est par fantaisie, *for fancy* », répondit Joseph en haussant les épaules, me donnant ainsi littéralement la réponse que je recevais en Abyssinie à chaque question : *Fantasia!*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je lui avais fait cadeau d'un collier de perles dorées pour lui, et d'un collier de perles bleues pour son épouse. Le lendemain, Joseph m'arriva parfaitement propre, noir et brillant comme du satin. Il avait au cou un collier à triple rang où étaient habilement mélangées les perles bleues et les perles dorées. Le cadeau destiné à l'épouse n'avait servi qu'à corser l'ornementation du mari, et la fantaisie de celui-ci avait changé; avec un bijou aussi remarquable, on peut bien se passer de badigeon.



NÉGRITOS GUETTANT UN CONGRE.

M. Portmann m'avait surtout recommandé de ne pas lui donner d'alcool ni d'argent, avec lequel il aurait peut-être pu se procurer de l'alcool. Chaque jour, je faisais aux indigènes qui étaient venus à bord quelques cadeaux. Joseph choisissait dans ma pacotille ce qu'il jugeait convenable pour indemniser ses compatriotes de leur dérangement. En sa qualité d'interprète, je lui attribuais double part. Il s'acquitta toujours de ses fonctions avec une parfaite délicatesse. Les objets qui l'intéressèrent en première ligne furent les étoffes, et quand il posséda un pantalon d'andrinople, avec un foulard de coton à ramages qu'il se nouait sur la tête, vous n'auriez pas trouvé dans tout l'Empire britannique un homme plus satisfait de sa personne.

Ses compatriotes malheureusement n'ont pas suivi son exemple, ils n'ont jamais manqué de m'arriver avec leur sale badigeon. Ce badigeon est fait d'une pommade où entrent par parties égales l'ocre rouge et la graisse de tortue. Ils pilent cette mixture dans un petit mortier de bois et se l'appliquent ensuite à pleines mains sur tout le corps. Les vêtements et les ornements y passent aussi. Ils deviennent ainsi parfaitement répugnants à toucher et laissent à tout ce qui les approche des taches rougeâtres fort difficiles à enlever. Je mettais mes vêtements blancs dans un état indescriptible et je ne savais comment faire pour sauvegarder mes instruments. A la fin, j'ai pris le système, quand une fournée arrive à bord, de les confier l'un après l'autre à deux matelots qui les savonnent à grande eau. Ils acceptent parfaitement la lessive et en sortent, sinon propres, du moins possibles à prendre avec des pincettes.

Il faut dire que l'administration anglaise s'occupe de la tenue de ces dames. Quand quelques-unes d'entre elles doivent venir à bord, on ne les débarbouille pas, oh non! mais on leur passe par-dessus leur pommade à chacune un jupon et un caraco de calicot blanc. Les malheureuses ainsi fagotées ne savent plus comment se tenir. Il me faut bien, pour les mesurer et les photographier, les débarrasser de ces vêtements d'emprunt, mais ensuite elles ne savent pas les remettre et il faut que je les fasse rhabiller par les matelots.

Il est visible du reste qu'elles ne comprennent nullement la signification pudique de cet attirail, car pour s'asseoir elles prennent leur jupon à pleines mains et le relèvent plus haut que le nombril.

Elles ont leur pudeur, pourtant, différente dans son expression, mais tout aussi sévère que celle des Anglaises. Un costume de femme se compose de deux ou trois ceintures, de la largeur du doigt à peu près, qui portent chacune par derrière plusieurs houppes de fines lanières d'écorce soigneusement gaufrées. Comme elles ont les reins très cambrés (cette courbure de la colonne vertébrale est un véritable caractère de race chez les Andamanais), ces houppes accumulées bombent les unes sur les autres et leur constituent une *tournure* plus accentuée qu'on ne le vit jamais en Europe à l'époque où sévissait la mode de cet appendice; mais tout cela c'est de l'ornement. Le véritable vêtement ressemble à la classique feuille de vigne réduite à la plus simple expression. C'est en effet une feuille d'arbre, à peu près de la forme et de la grandeur d'une feuille de laurier. Le pétiole est pincé sous les ceintures, et la pointe de la feuille serrée entre les cuisses. La grande préoccupation de ces

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dames est de ne point perdre en marchant ce voile élémentaire, et dès qu'elles voient apparaître un étranger elles portent la main à l'objet pour s'assurer qu'il est bien en place.

Le sport national est la danse. L'orchestre n'est pas compliqué. Il se compose d'un seul instrument, qui ne ressemble à rien d'autre. C'est un simple morceau de bois, quelque chose comme une moitié de tronc d'arbre évidé par l'intérieur jusqu'à ne présenter que l'épaisseur d'une planche. Ce demi-cylindre coupé carrément à l'un de ses bouts finit en pointe à l'autre. Cela ressemble assez aux grands boucliers de chevaliers du moyen âge. On le pose à terre la pointe fichée dans un trou, de façon que l'autre bout se tienne à demi dressé. L'instrumentiste monte sur son instrument et le frappe à grands coups de talon. Cela donne un bruit sourd, quelquefois très puissant quand l'instrument est grand. A Haddo il y avait une de ces planches-tambours qui avait bien 3 mètres de long. Quand les Négritos dansaient au son de celle-là, le bruit portait à plus de 2 kilomètres. Quelquefois la musique marchait toute la nuit, la rade s'emplissait de ses sons graves au rythme monotone, auquel répondait dans la forêt, sur l'autre rive, la crécelle ténue des cigales.

C'est un chef généralement qui marque la mesure en battant du pied la planche-tambour, le peuple fait cercle à l'entour, assis par terre, les jambes allongées, et chante quelque mélopée à la phrase brève, indéfiniment répétée. Leurs voix sont douces et hautes comme des voix d'enfants. Le tam-tam au bruit sourd s'accompagne de battements de mains. Ils ont aussi une façon de marquer la mesure qui est plus bruyante que le claquement des deux mains l'une contre l'autre. Cela consiste à frapper de la main à plat l'intervalle des deux cuisses serrées l'une contre l'autre.

La danse consiste à frapper vivement la terre du pied sur le rythme du galop, tantôt sur place, tantôt en se portant vivement d'une extrémité du cercle à l'autre. Le cavalier seul est à peu près la seule figure usitée. La nuit, la fête a lieu autour d'un foyer; on y lance des poignées de résine dont la lueur soudaine projette des ombres fantastiques. Cela prend tout à fait l'aspect d'un sabbat.

A bord, ils se mettent à danser aussitôt qu'ils ne sont pas occupés avec moi. Le pont de la *Sémiramis* leur paraît une planche-tambour admirable. Le danseur fait naturellement autant de bruit que le chorège, et la joie se marque par de longs éclats de rire.

La seule arme des Andamanais est l'arc. Ils le manœuvrent avec une vigueur et une habileté incomparables. L'arc a ici une forme tout à fait originale. Très grand, de près de deux mètres de haut, ce qui est énorme eu égard à la taille des archers, il est recourbé en forme d'S. Le milieu fait une poignée arrondie. La courbe supérieure et la courbe inférieure vont en s'aplatissant et en s'élargissant pour finir en pointe. Chaque moitié vue de face présente ainsi la forme d'une feuille de sauge. Quand le tireur amène la corde à lui, la moitié supérieure augmente sa courbure, tandis que la moitié inférieure se redresse, et lorsqu'il lâche la corde, l'arc se détend avec une violence extraordinaire. Les Andamanais réussissent à lancer des flèches jusqu'à cent cinquante mètres de distance. De plus près, à vingt-cinq ou trente mètres, leur tir est d'une précision parfaite. J'en ai vu un qui, à cette distance, touchait à tout coup une baguette fichée verticalement en terre.

Il faut une grande adresse, jointe à beaucoup de vigueur, pour réussir à manier cette arme. J'avoue qu'après bien des essais, je ne suis arrivé qu'à exciter les moqueries du plus gringalet de ces pygmées.

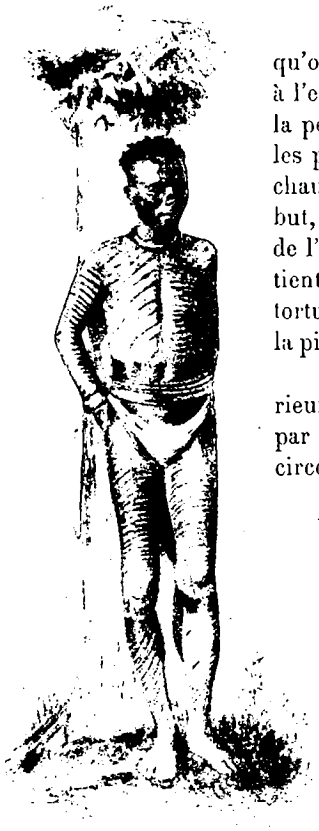
SON EXCELLENCE BOULOUBALA PILOTANT LA CHALOUPE (PAGE 428).

L'arc leur sert aussi bien à la pêche qu'à la chasse. Le modèle de flèches seul varie. Pour la pêche, ils ont de longues flèches en roseau avec une pointe en bois dur armée d'un simple clou. Embusqués sur quelque rocher, ils attendent qu'un poisson vienne à fleur d'eau. Ils le piquent d'une flèche et se jettent aussitôt à la nage à la poursuite de leur gibier. Celui-ci, arrêté par le roseau qui fait flotteur, ne peut plonger, et il est bientôt capturé.

Pour la chasse, ils ont un modèle de flèche qui est particulièrement ingénieux. Le fer barbelé tient à peine à la hampe. Au moindre choc, il s'en détache, mais il est retenu par une cordelette d'un pied de long qui se déroule à sa suite. L'unique gibier de la jungle est ici un petit pécari. L'animal qui a reçu une de ces flèches, même si la blessure n'a atteint aucun organe vital, ne peut s'enfuir bien loin, car il traîne derrière lui au bout de la cordelette la hampe de la flèche, qui s'accroche inévitablement dans les broussailles.

Quelle que soit la vigueur avec laquelle ils manient l'arc, les Andamanais ne s'en servent pourtant pas pour chasser la tortue. Cet animal abonde sur tous les rivages des Andamans et il entre pour une grande part dans l'alimentation des indigènes. Mais aucune flèche ne pourrait percer la carapace de ces énormes reptiles, qui atteignent facilement la taille de 1 m. 50. C'est au harpon

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



TYPE NÉGRITO.

qu'on les chasse. Le harpon andamanais se compose d'une pointe barbelée assez courte fixée à l'extrémité d'une forte ligne de quelque 20 mètres de long. Quand on veut s'en servir pour la pêche, ce fer est emmanché d'un bambou long de 2 à 3 mètres. Une grande pirogue, que les pagayeurs font avancer sans bruit, longe les bas-fonds où les tortues aiment à venir se chauffer au soleil. Debout à l'avant, sur une petite plate-forme ménagée spécialement dans ce but, un indigène se tient aux aguets, le harpon au poing. De ses gestes, il dirige la marche de l'embarcation, et quand il est arrivé à portée d'une tortue, il bondit avec le harpon qu'il tient solidement à deux mains, et retombe de tout son poids sur l'animal. L'eau jaillit, la tortue file rapidement, entraînant avec le fer solidement engagé dans sa carapace la ligne et la pirogue. Elle est bientôt rattrapée et embarquée pendant que le harponneur rejoint à la nage.

Les pirogues sont taillées dans un tronc d'arbre dont on évide l'intérieur. La forme extérieure du tronc est complètement respectée jusque dans ses irrégularités. L'embarcation a par suite la forme d'un cylindre dont il manque à peine à la partie supérieure un quart de la circonférence. Les deux bouts ne sont nullement effilés, mais sont coupés presque carrément. L'avant porte la plate-forme dont nous avons parlé, ménagée en plein bois au niveau des bords de l'embarcation.

Ces pirogues sont assez grandes pour porter douze ou quinze Négritos; elles sont remarquablement légères et n'ont presque pas de tirant d'eau, mais, étant donnée leur forme, elles chavirent avec une facilité déplorable. En effet, à moins d'être lourdement chargées, elles flottent tout à fait à la façon d'un bouchon et semblent glisser sur l'eau sans y entrer.

Les Andamanais de Port-Blair ont aussi des pirogues taillées de la même façon, quoique plus petites et sans plate-forme, mais ils y ont adapté un balancier. Ce balancier est une innovation récente, qui s'est introduite à Port-Blair seulement sous l'influence des convicts de l'Inde. C'est donc tout simplement le balancier cinghalais importé. La vraie pirogue andamanaise n'a pas ce perfectionnement.

L'évidement de la pirogue se fait à la hache ou plutôt à l'herminette; ces instruments sont de fer, mais l'usage de ce métal pour les instruments comme pour les armes est tout à fait récent. Il n'y a pas bien longtemps, c'étaient des morceaux de coquillages qui suppléaient le fer dans tous ses usages. Les Andamanais se servaient dans ce but surtout de la coquille d'une sorte d'huître énorme. Les morceaux étaient taillés dans la coquille à coups de pierre, puis, quand ils avaient à peu près la forme désirée, on les achevait en les polissant sur un bloc de grès.

Les flèches de chasse et les flèches de guerre étaient armées aussi d'un morceau de coquillage aiguisé. Quant aux flèches à poissons, c'était une arête, ou l'épine de la queue d'une raie, qui tenait lieu du clou actuel. Cet emploi du coquillage a aujourd'hui complètement disparu dans l'archipel. Sans parler des outils que les Anglais ont distribués aux diverses tribus et qui sont toujours les cadeaux les plus efficaces pour entretenir de bonnes relations avec elles, les Andamanais ont depuis quelque vingt ans une mine de fer dans la carcasse d'un navire jeté à la côte par un cyclone. Les tribus éloignées de ce précieux gisement font quelquefois le voyage exprès pour venir en arracher quelques tôles. Ils travaillent ce fer à froid, le martelant patiemment entre deux cailloux jusqu'à ce qu'ils aient obtenu les lames qu'ils désirent. Ils sont encore dans la joie de la première possession et font de vraies débauches de métal, mettant quelquefois à leurs flèches des fers si longs et si larges qu'elles deviennent à peu près inutilisables.

FEMME NÉGRITO.

Ils se souviennent encore très bien de leurs flèches à pointe de coquillages. J'ai pu obtenir quelques modèles de ces armes archaïques.

Je ne crois pas qu'ils se soient jamais servis d'instruments de silex, du moins n'en ont-ils gardé aucun souvenir. On ne leur en a jamais vu entre les mains, et pourtant l'introduction du fer, comme nous l'avons dit, est toute récente. M. Man, qui a fait là-dessus une enquête soigneuse, est convaincu que l'industrie de la pierre, si elle a existé, est restée absolument rudimentaire aux Andamans. L'avis d'un homme qui s'est trouvé dans d'aussi bonnes conditions d'informations a déjà une grande valeur par lui-même. D'autre part, les arguments produits en faveur de la thèse opposée sont bien discutables; mais il y a, ce me semble, moyen de trancher la question. Il n'y aurait qu'à fouiller un ou deux *kjökkenmödding*.

Les Andamanais mangent des coquillages en quantité considérable, et les coquilles vides, mêlées d'ossements de sangliers et de tortues, forment des amas auprès

*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

PULUGA TIRANT DE L'ARC.

de chaque campement. Ces amas, qui s'accroissent d'année en année, de siècle en siècle même, finissent par former de véritables petits monticules. M. T... m'a indiqué plusieurs de ces *kjökkenmödding* (amas de débris de cuisine) ; sur les bords de la rade, j'en ai visité trois dans le voisinage de notre mouillage. Il est évident que dans ces amas, avec les ossements et les coquillages, on doit trouver des débris de tous les instruments hors d'usage jetés aux ordures, de même qu'on trouve la vaisselle cassée dans les boîtes Poubelle. On sait d'ailleurs que les *kjökkenmödding* du Danemark ont fourni les plus belles collections d'ethnographie préhistorique. Dans les amas de Port-Blair, rien qu'en grattant avec ma canne, j'ai trouvé des débris de poteries. Si les instruments de silex ont existé, on en trouvera forcément une trace là dedans.

Il y a en tout cas un usage qui est encore vivant et qui est vraiment bien rudimentaire comme industrie du silex. Les Andamanais emploient de petits éclats de quartz pour se raser et aussi pour se faire dans la peau des incisions régulières dont les cicatrices formant des dessins variés indiquent la tribu du porteur. Aujourd'hui, à Port-Blair du moins, le verre de bouteille, qui se débite bien plus facilement en éclats aigus, a remplacé le silex ; mais la substitution d'une matière à une autre n'est qu'un détail.

Pendant que nous sommes à parler coupe de cheveux, il faut dire que la coiffure à la mode en ce moment aux Andamans est bien laide. Hommes et femmes se rasent par le procédé susdit le haut du front, les tempes et l'occiput, ne laissant de leur toison laineuse qu'une petite calotte sur le sommet de la tête. Je me suis rendu compte après quelques jours que cette coiffure est pour beaucoup dans leur aspect étrange. On dit qu'ils ont pris cet usage des convicts musulmans qui se taillent ainsi les cheveux pour placer le turban. Importée ou non, cette mode disgracieuse est tout à fait générale dans la Grande Andaman ; il n'y a que les boys de M. Portmann qui y échappent, leur tuteur ne permet pas qu'ils se défigurent de la sorte.

25 mars. — Au point du jour, le capitaine Durand et moi, montés sur une embarcation du bord, nous venons rejoindre devant l'île Ross la chaloupe à vapeur que le gouverneur a mise à la disposition de la mission. Elle est en pression, toute parée à partir. MM. Man et Portmann sont à bord, on n'attend plus que nous pour déraper.

Le temps est très beau, la mer est à peine ridée par un léger clapotis. La chaloupe marche avec les allures d'un bateau-mouche, longeant de très près la côte est dans la direction du sud. Après avoir doublé l'île Ross, nous apercevons encore dans les deux ou trois premières petites baies des défrichements, avec des cabanes de convicts sous les cocotiers. Puis, c'est la forêt vierge qui descend depuis le sommet des collines jusqu'à la mer.

Une baie s'ouvre, entamant profondément l'île, on n'en voit pas le fond, qui se contourne derrière un cap. En réalité, cette baie est un détroit qui franchit la chaîne de part en part et en détache la partie sud ; celle-ci forme donc une île distincte, constituée par une haute colline, on pourrait dire une petite montagne, avec des flancs abrupts de tous les côtés. La jungle y semble moins haute et moins épaisse que dans les régions précédentes. On aperçoit même çà et là quelques parois de roche nue. Cette île s'appelle Rutland ; elle est fort intéressante au point de vue géologique, nous dit M. Portmann, la serpentine y abonde et il y a un gisement d'opale.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

DANSE AVEC CHŒUR DE FEMMES ANDAMANAISES.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La côte est de Rutland est incisée d'une grande baie demi-circulaire qui n'est pas portée sur nos cartes. M. Portmann en a fait le levé et lui a donné son nom. Il me montre à ce propos une grande et belle carte de l'archipel, et, profitant de l'occasion, nous fait remarquer les curieux détroits qui divisent la Grande-Andaman en cinq îles distinctes, détroits d'aussi peu de largeur qu'un canal et présentant une forme presque absolument régulière. On croirait vraiment, à les voir ainsi sur la carte, qu'ils ont été percés de main d'homme. Nous visiterons quelques-uns de ces canaux dans la seconde partie de notre excursion. Pour le moment nous allons aussi directement que possible à la Petite Andaman.

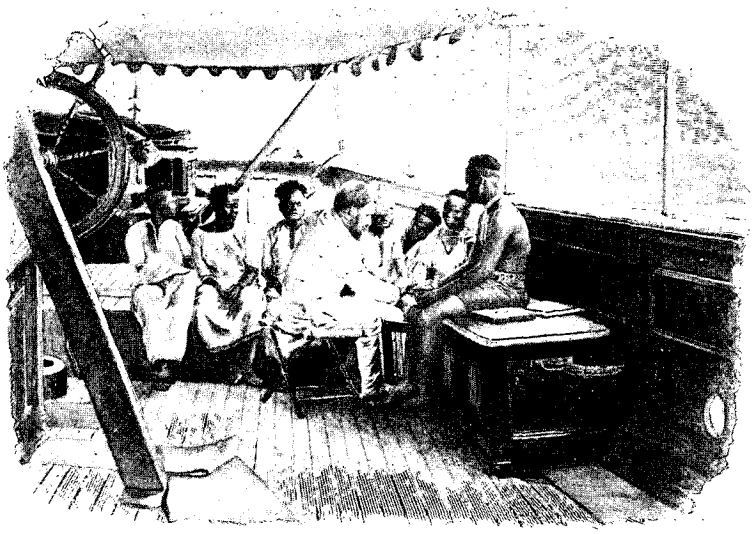
Rutland doublé, nous naviguons dans un archipel de petites îles, d'abord accidentées et rocheuses, puis, quand nous avons gagné un peu plus dans le sud, tout à fait plates; ces dernières, à ce qu'il semble, ne seraient sous nos climats que de simples bancs de sable; ici elles sont couvertes de hautes forêts. Telles qu'elles sont, elles présentent un aspect curieux : on dirait des parcelles découpées à l'emporte-pièce dans la forêt de Saint-Germain et mises à flotter sur l'eau.

Entre ces îles nous prenons le breakfast, non pas un repas sur le pouce, mais bien un véritable breakfast aussi bien ordonné, aussi correctement servi que dans la meilleure maison anglaise. Sur le pont à l'avant on a dressé la table pendant que je ne sais quel fin cuisinier prépare les plats à l'arrière. Chacun de nous a derrière lui un Négrito attentif à servir le thé, à changer les assiettes, à renouveler ces minces tranches de pain que nous autres Français consommons en quantité presque inconvenante. Il y a même de la glace pour empêcher le beurre de se liquéfier; une petite glacière en contient suffisamment pour que nous puissions boire frais à notre soif. Véritablement on est honteux de faire de l'exploration scientifique avec un pareil confort.

Peu après midi, nous arrivons devant la Petite Andaman, que nous abordons dans sa partie nord-ouest. Il s'agit de trouver le mouillage, et alors intervient un personnage important que je n'avais pas su distinguer au milieu de la troupe des Négritos. C'est Son Excellence Bouloubala, premier ministre de la tribu des Andamanais de Port-Blair, le plus fin pêcheur du pays, pratique émérite de toutes les passes, de tous les caps et de toutes les baies de l'archipel. On le désigne familièrement du nom de Robert, mais M. Portmann ne manque jamais de l'appeler sans rire *Excellency*.

His Excellency, orné, sinon vêtu, d'un collier et d'une ceinture de coquillages, se rend à son poste de pilote avec un maintien grave et modeste. Debout à l'avant de la chaloupe, où son corps svelte se découpe en fine silhouette, sans jamais se retourner, sans prononcer une parole, il fait de sa petite main des gestes que suivent attentivement les deux Andamanais à la barre. A petite vitesse, la chaloupe évolue à l'ouvert d'une large baie où aucun écueil n'est visible; une rivière aboutit dans le fond; il semble qu'on pourrait donner là dedans droit devant soi : mais tout à coup à tribord et à bâbord apparaissent, comme des taches d'un vert très pâle au milieu du bleu profond de la mer, des récifs presque à fleur d'eau. Diable! il faut en effet un bon pilote pour trouver cette passe étroite entre ces dangers abrupts. Il y a un récif de corail qui forme un arc de cercle au-devant de la baie. Le récif franchi, la baie n'offre plus aucun écueil et nous allons tranquillement mouiller à l'embouchure de la crique, que les indigènes nomment *Kouaï-Tiniabé*.

(*A suivre.*) LOUIS LAPICQUE.



EXPÉRIENCES DE PHOTO-PHYSIOLOGIE A BORD

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LES MEMBRES DE L'EXPÉDITION.

UN ÉTÉ AU GRŒNLAND[1],

PAR M. TH. V. GARDE,

LIEUTENANT DE VAISSEAU DE LA MARINE ROYALE DANOISE.

Quinze jours sur les glaciers.

L'immense glacier qui couvre l'intérieur du Grœnland occupe une superficie double de celle de la France. Il est resté complètement inconnu jusqu'au jour où le savant naturaliste danois Rink montra que cette énorme masse de glace était une représentation exacte de la période glaciaire dans l'Europe septentrionale. Dès lors, l'inlandsis du Grœnland sollicita l'attention du monde savant, et son exploration devint un des *desiderata* de la science.

La première reconnaissance de cette carapace glaciaire date du siècle dernier. En 1751, le marchand danois Lars Dalager s'avança à une distance de 10 kilomètres au milieu des glaces. Plus d'un siècle s'écoula ensuite avant qu'un homme osât se hasarder dans ce désert. En 1867, l'Anglais Whymper parcourut 12 kilomètres sur la glace. Voici depuis cette époque la liste des expéditions entreprises sur l'inlandsis avec la longueur de leur marche vers l'est :

1870, Nordenskiöld, 56 kilomètres. — 1878, Jensen, 67 kilomètres. — 1883, Nordenskiöld, 117 kilomètres. — 1886, Peary, 160 kilomètres. Enfin, en 1888. Nansen réussit à traverser le glacier de l'est à l'ouest.

Ces différentes expéditions ont enrichi la géologie de précieuses observations sur les glaciers, et éclairé la science sur la période glaciaire. Elles ont en outre révélé la forme singulière de l'inlandsis : une énorme coupole irrégulière, présentant une pente beaucoup plus rapide vers l'est que vers l'ouest et atteignant l'altitude de 3 000 mètres. Cette carapace cristalline submerge complètement le sol, empâtant montagnes et vallées sous son uniforme linceul. Une telle masse de glace exerce naturellement une influence considérable sur les phénomènes atmosphériques, et la connaissance des différents facteurs météorologiques dans cette région s'impose pour essayer de pénétrer les lois des perturbations.

L'inlandsis s'étend du 81e au 82e degré de latitude nord. Au sud du 61e, la nappe de glace est morcelée en massifs d'inégale étendue par de puissantes chaînes alpines. Au lieu d'une carapace cristalline continue, on ne rencontre, dans cette zone, que des glaciers isolés serpentant au milieu des montagnes. Cette région a un aspect franchement alpestre avec des crêtes rocheuses hautes de 2 à 3 000 mètres et de courtes et profondes vallées. Peu de pays montagneux sont aussi sauvages et aussi accidentés que cette extrémité méridionale du Grœnland. Partout ce ne sont qu'escarpements absolument nus et partout ce n'est qu'un hérissement d'aiguilles absolument fantastiques.

Nous avions pour mission d'explorer la partie la plus méridionale de l'inlandsis, celle située immédiatement

1. *Suite. Voyez tome I, p.* 385, 405 *et* 417.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

BLANCHISSEUSES GRŒNLANDAISES.

au delà du 61e degré de latitude nord. Sous le 62° 30′ le commandant Jensen avait rencontré, en 1878, un terrain très accidenté, tandis que plus au nord la région parcourue par Nordenskiöld présentait une surface moins tourmentée et moins crevassée. Il était donc du plus haut intérêt de connaître le facies du glacier à sa lisière méridionale et la transition entre la coupole glaciaire et les Alpes du Grœnland méridional. D'autre part, non moins importante était l'étude de l'inlandsis dans une région où son existence est due non point à des conditions climatériques particulières, mais au voisinage des énormes champs de glaces situés plus au nord. Enfin, des observations météorologiques exécutées au mois de juin dans cette région fourniraient peut-être de précieux renseignements, d'autant qu'au mois de septembre Nansen avait observé un froid de 40 degrés sous le 65e degré de latitude nord.

A cette exploration de l'inlandsis nous ne pouvions consacrer plus de deux semaines. L'objet principal de notre mission au Grœnland était le lever d'une section étendue de l'archipel côtier; dans cette zone nous avions à déterminer la position de 2000 à 3000 îlots ou récifs. Pareil travail était déjà plus que suffisant pour la saison, et si nous consacrions une quinzaine à parcourir les glaciers, il faudrait ensuite mettre les morceaux doubles.

Le 13 et le 14 juin furent employés aux préparatifs de départ. Nous n'avions pas emporté d'Europe un matériel considérable, soigneusement expérimenté à l'avance, comme d'autres expéditions. Si avant notre départ nous avions mené grand bruit avec l'équipement de notre petite mission, tout le monde se serait moqué de nous au retour, en cas d'insuccès. Je me contentai donc de prendre l'outillage déjà employé par les précédentes missions danoises. Du reste, à mon avis, on est tombé aujourd'hui dans le plus singulier travers; un grand nombre de savants de cabinet paraissent mesurer leur estime à l'égard des explorateurs au nombre des instruments compliqués et encombrants qu'ils emportent. Un voyageur doit, à mon avis, être muni d'un équipement avant tout pratique, peu encombrant, et dont il a l'usage. Les résultats dépendent des qualités de l'explorateur et non point de celles de ses instruments.

Les habitants de Kagsimiut manifestaient pour notre entreprise un intérêt absolument étonnant; car en général les Eskimos affectent la plus profonde indifférence pour tout ce qui n'est pas phoque. Dans les superstitions grœnlandaises, l'inlandsis est le séjour d'êtres fantastiques, et, à ce point de vue, notre expédition préoccupait les indigènes. Chaque objet de notre matériel fut examiné, palpé, tourné et retourné par une foule attentive; nos traîneaux et nos raquettes canadiennes éveillèrent surtout la curiosité. Dans l'ennuyeux travail de paquetage nous étions aidés par de nombreux indigènes; au Grœnland, la main-d'œuvre est à bon marché : environ un franc par jour, et pour l'occasion nous avions engagé une foule de serviteurs.

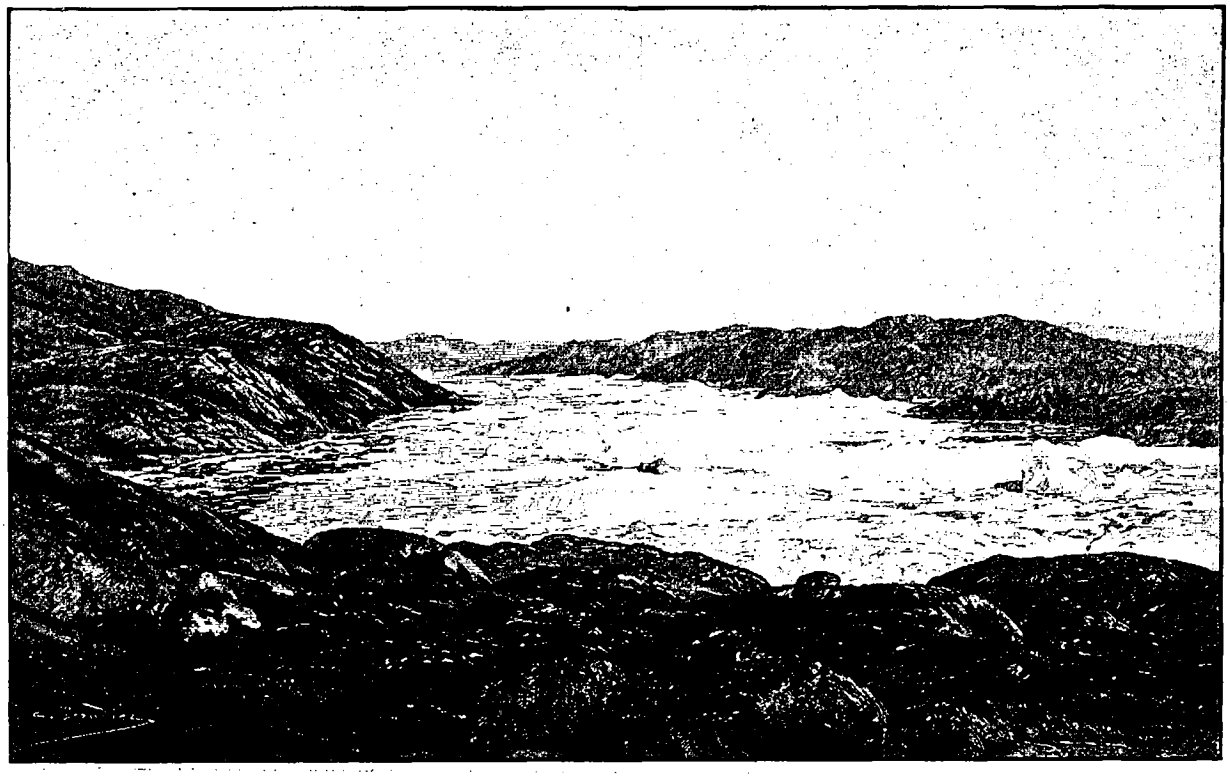
Aux yeux des Grœnlandaises nous étions de véritables héros, et dans le grand bal donné la veille de notre départ nous eûmes un succès fou. Les dames se disputaient l'honneur de danser avec nous. Les indigènes valsent et polkent parfaitement en mesure; ils ont en outre un art chorégraphique indigène, une sorte de *gig* représentée par la gravure de la page 432, exécutée d'après un tableau du regretté peintre danois Rasmussen.

Le 15 juin, nous quittons enfin Kagsimiut, accompagnés des vœux de toute la population. Une fraîche brise souffle; aussitôt la voile est hissée et notre petit canot file rapidement vers le Sermitsialikfjord, choisi comme point de départ de notre excursion sur l'inlandsis. Au fond de ce fiord débouche un glacier assez important. Nous suivons de petits canaux tortueux, bordés de monticules couverts d'*Empetrum nigrum*. Çà et là apparaissent des tentes grœnlandaises, des groupes d'indigènes occupés à la pêche du capelan, et sur tous les rochers sèchent des millions de ces petits poissons. A notre vue les vieux pêcheurs sautent dans leurs kayaks, viennent nous reconnaître et nous suivent pendant quelque temps. A l'annonce de notre projet de gravir l'inlandsis au fond du Sermitsialikfjord, tous hochent la tête d'un air de doute : « Il y a une trentaine d'années, nous racontent-ils, arriva dans cette même baie un grand vapeur avec un grand nombre d'officiers et de matelots; eux aussi voulaient aller sur la glace, mais à peine eurent-ils parcouru un kilomètre, que d'énormes crevasses les obligèrent à renoncer à leur plan. Ils déjeunèrent, agitèrent un grand drapeau, puis retournèrent à leur navire. » Les Eskimos faisaient allusion à l'expédition de Schaffner, en 1859. Leurs récits n'étaient guère encourageants, tous racontaient que la glace était très crevassée et nous recommandaient la prudence.

Avant de commencer l'ascension, il était nécessaire d'avoir une vue d'ensemble sur la région, et de reconnaître les points d'accès du glacier. A cet effet, je gravis, dans l'après-midi, une colline haute de 400 mètres, située sur la lisière même de l'inlandsis. De ce belvédère, la vue s'étendait à une grande distance sur la nappe blanche, et l'examen attentif du panorama me confirma dans mon projet primitif d'escalader le glacier au fond du Sermitsialikfjord.

L'aspect de l'inlandsis est très curieux. Dans les régions où elle n'est pas soumise à une forte pression, son

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



VÊLAGE DE L'INLANDSIS. — DESSIN DE BOUDIER.

allure rappelle celle d'un corps semi-liquide, la poix, par exemple : elle s'étale sur les surfaces planes, puis dans les régions déprimées, sous la poussée des masses supérieures, elle se resserre et donne naissance à des fleuves cristallins. La pression exercée par les nappes supérieures très épaisses sur les tranches excentriques amincies par l'ablation, est considérable; la partie du glacier voisine de la côte se trouve donc poussée dans les dépressions par une force considérable. Cette immense nappe blanche, en apparence rigide, est, par suite, animée d'un mouvement constant. Par-dessus les inégalités du sous-sol, la glace se crevasse surtout près de sa lisière, où son épaisseur est moindre; un grand nombre de fentes sont en outre produites par les torrents alimentés par la fusion des neiges et qui s'écoulent vers la périphérie du glacier. La région de l'inlandsis voisine de la côte est, par suite, très accidentée; partout on n'aperçoit que de larges crevasses et des pyramides de glace, partout le terrain est tourmenté, déchiré, et si l'on n'avait l'espérance de trouver plus loin une meilleure glace, jamais on ne se déciderait à tenter l'entreprise.

A cette époque de la saison, une neige épaisse recouvrait encore une partie de l'inlandsis, et à part le glacier de Sermitsialik déchiré de crevasses et hérissé d'aiguilles, le terrain n'avait pas trop mauvaise apparence. Le glacier *vêlait*[1] à chaque instant, mais ne donnait naissance qu'à des isbergs de petites dimensions; les plus gros mesuraient un volume de 10 à 20 000 mètres cubes. Toutes les minutes roulait un terrible grondement de tonnerre; une énorme masse de glace glissait, la surface du fiord était soulevée comme par un coup de vent subit, et bientôt après surnageait le glaçon nouvellement formé.

Le soir le campement fut établi à l'extrémité du fiord. L'emplacement était excellent, et notre équipage eut ordre d'y attendre notre retour. La soirée était superbe, et avant le pénible travail qui devait commencer le lendemain, nous voulûmes jouir en paix du bon temps présent. Étendus devant la tente sur un moelleux tapis de broussailles, nous restâmes là de longues heures à fumer et à causer. A chaque instant le glacier faisait entendre sa canonnade comme s'il eût voulu nous effrayer et nous détourner de notre entreprise. En dépit de ce bruit épouvantable, nous dormîmes profondément.

Notre cuisinière eut ordre de procéder en notre absence à une lessive générale. En bonne ménagère, elle se mit de suite à l'ouvrage à notre grande joie. Vous ne pouvez en effet imaginer posture plus comique que celle des blanchisseuses grœnlandaises. Jamais elles ne s'accroupissent ni ne s'agenouillent, mais elles restent debout, les jarrets tendus, en courbant le haut du corps avec le mouvement de cou d'échassiers picorant dans l'eau.

Au début, afin d'épargner nos forces, nous avions mandé les pêcheurs du voisinage pour nous aider au transport des bagages jusqu'au glacier. Bien que réduit au strict nécessaire, notre matériel était encore

1. On dit qu'un glacier *vêle* lorsque, sous la poussée des masses supérieures, il se détache de gros fragments de la partie inférieure située au niveau du fiord.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

BAL GRŒNLANDAIS, D'APRÈS RASMUSSEN.

considérable. La caravane se composait seulement de trois personnes, de Moltke, Petersen et moi. On ne peut songer à emmener des Grœnlandais dans de pareilles expéditions. Les Eskimos sont très braves et très endurants dans les dangers qu'ils connaissent, mais peureux et mous quand ils se trouvent exposés à des périls qu'ils ignorent. Sur la glace en particulier ils n'ont jamais été des héros. Nous emportions des vivres pour trois semaines, calculées à raison d'un kilogramme par jour et par homme. Nos provisions consistaient en pemmican, *meat biscuits* et conserves. Nous emportions notre petite tente en coton, dont la toile, servant de plancher, avait été jadis imperméable, trois sacs de couchage et trois peaux de phoque afin d'isoler notre lit de la glace. Les extras consistaient en deux bouteilles de cognac et deux fioles de sirop de framboises soigneusement empaquetées. Nansen défend avec juste raison aux explorateurs polaires l'usage de l'alcool; pour notre compte, un petit verre nous est absolument nécessaire pour faire joyeusement la route. Pendant mon long voyage à la côte orientale j'avais du reste remarqué l'utilité de cette ration pour varier la nourriture. A tous ces bagages s'ajoutaient nos instruments, un théodolite, un sextant, un horizon artificiel, des boussoles, des thermomètres, des baromètres, tous du plus petit modèle. Quant à la garde-robe, elle avait été réduite au strict nécessaire. De lourdes et encombrantes fourrures, aucun de nous n'avait voulu se munir, nous devions haler à bras les traîneaux chargés de bagages, et leur poids était déjà assez lourd pour ne pas être augmenté de vêtements aussi pesants. Ni les vivres ni les instruments ne pouvaient être abandonnés; par conséquent force nous était de réduire nos effets d'habillement. En fait de vêtements de rechange, chacun de nous n'emporta que ceux qui purent être roulés dans les sacs de couchage, et encore ne durent-ils pas être trop gonflés.

Le 16 juin, à trois heures du matin, notre vieux barreur Hans nous annonça l'arrivée de huit Grœnlandais venus pour aider au transport des bagages. Nous étions profondément endormis, et le réveil ne fut pas précisément agréable. Nous nous étirons quelques minutes, puis *sursum corda!* et à cinq heures et demie la petite caravane, forte de seize hommes, se dirige vers la montagne. Notre vieille cuisinière, la joie de notre petite troupe, a les larmes aux yeux en nous voyant partir, et si quelque psychologue avait pu sonder les replis secrets de notre moi, peut-être y eût-il découvert le regret de renoncer pour quelque temps aux lagopèdes rôtis et à la bonne chère de cette excellente Grœnlandaise.

Un scène pittoresque que la mise en route de ces petits bonshommes gais et pleins d'entrain, tous chargés comme des mulets. Dans la clarté pure de cette calme matinée, les lazzis et les rires éclatent comme un crépitement de fusillade joyeuse. La bande est un résumé de tous les noms de l'Écriture Sainte depuis Adam jusqu'à Paul.

(*A suivre.*)

Traduit du danois par CHARLES RABOT.

Droits de traduction et de reproduction réservés

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

MOUILLAGE DE LA CHALOUPE À VAPEUR À KOUAÏ-TINIA-BÉ. — DESSIN DE TH. WEBER.

A LA RECHERCHE DES NÉGRITOS[1]

(*VOYAGE DU YACHT « SÉMIRAMIS »*).

PREMIÈRE PARTIE : LES ANDAMAN,

PAR M. LOUIS LAPICQUE.

LE CHEF PORTANT SON FILS.

Le 27 mars. — Quand nous nous éveillons, les sauvages sont là, accroupis côte à côte sur la grève, les yeux fixés sur la chaloupe. Après la ripaille d'hier soir, je crois qu'ils ont déjà faim.

Je descends à terre avec mes appareils, et Joseph, qui avait joué comme marin un rôle assez effacé, reprend son importance. Les sujets d'ailleurs ne sont guère plus rebelles qu'à Port-Blair, et je puis prendre à mon aise mensurations et photographies. D'autres femmes sont venues rejoindre les premières. Elles sont maintenant une demi-douzaine, et en notre honneur elles se sont fait de jolis badigeonnages de vase, agréablement rayés de traits noirs. Ceux-ci sont tracés tout simplement en passant le doigt mouillé sur la couche de vase déjà sèche.

Autant que j'en puis juger par les échantillons exclusivement féminins que j'ai à ma disposition, la race est la même qu'à Port-Blair. Les dimensions anatomiques sont superposables, mais la ressemblance n'existe qu'abstraitement, l'aspect est différent. Celles-ci sont extrêmement camardes avec des mâchoires lourdes et des traits grossièrement dessinés, comme empâtés; les ventres sont ballonnés; l'ensemble donne une impression de bestialité, une sensation d'humanité imparfaite, bien différente de l'élégance sauvage des Bodjinji.

Le vêtement se compose essentiellement d'une mince cordelette faisant ceinture, qui soutient par devant entre les cuisses une houppette de fibres pareille à un petit balai. La cordelette est quelquefois simplement une fibre de rotin, mais chez quelques-unes de ces femmes elle est d'un travail compliqué et délicat; large à peine de 2 millimètres, c'est une bandelette régulièrement tissée de fibres noires et de fibres brillantes d'un beau jaune d'or. La substance qui fournit ces dernières fibres est empruntée aux gousses d'une orchidée. Nos Négritos, qui se servent quelquefois de cette substance pour faire des ornements à leurs armes, se sont occupés de récolter de ces gousses ici, où elles sont communes. Ils sont déjà en train de

1. *Suite. Voyez tome Ier, p. 409 et 421.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gratter avec une petite coquille la mince écorce brunâtre qui les entoure, et découpent en lanières régulières la pellicule brillante qui apparaît au-dessous.

Nos gens semblent d'ailleurs trouver inconvenante la mode de la Petite Andaman. J'en vois un qui a cueilli une feuille d'arbre et qui essaye de persuader une femme de s'en vêtir ainsi que font les femmes de sa tribu à lui, et comme l'autre ne veut pas, il se tourne vers moi et me dit avec une moue de mépris : *Jarawa!* c'est-à-dire : « Sauvage! » Notez qu'il a, lui, comme unique vêtement, et combien fastueux! une cravate Lavallière dont je lui ai fait cadeau la veille; il est juste de dire qu'il la porte en ceinture.

Les femmes de la Petite Andaman ont, au contraire, beaucoup de coquetterie et de recherche dans leur mise. Outre le vêtement essentiel que nous venons de voir, elles portent des ornements variés, colliers, bracelets, diadèmes, tout cela en écorce avec de longues houppes flottantes. Enfin, un dernier accessoire de toilette qui rappelle tout à fait la bandelette des femmes grecques : c'est en effet une bande d'écorce large comme deux doigts, qui, passant derrière la nuque, revient au-devant de la poitrine et se contourne sous chaque sein pour aller se nouer dans le dos. Cette bande a bien son utilité pour quelques-unes de ces dames dont la poitrine est extraordinairement opulente, mais je la vois aussi portée par des jeunes filles dont la gorge naissante fait à peine saillie.

J'aurai des photographies qui seront certainement atroces. Sur cette étroite grève de sable blanc, au pied de la muraille de verdure, la lumière est d'une brutalité inexprimable.

Autour de mon laboratoire en plein vent, nos enfants s'amusent. Ils ont fabriqué des arcs minuscules avec lesquels ils flèchent très adroitement, à défaut de gibier sérieux, les lézards qui courent sur les branches. Un autre jeu consiste à se faire apprendre la danse nationale des *Onghé*; c'est le nom de la tribu chez laquelle nous sommes; les façons provinciales de ceux-ci paraissent éminemment comiques à des hommes venant de Port-Blair. Je reconnais que la danse des Onghé est réellement grotesque. Le danseur saute sur un pied en se frappant alternativement les cuisses du plat des mains et le derrière d'un coup de talon. Il faut une grande habitude pour obtenir un *flac* bien sonore avec cette dernière manière, et c'est à cela que s'exercent nos Négritos avec de grands éclats de rire.

Après le lunch, nous allons, conduits par les indigènes, à leur village. L'embarcation nous dépose dans les palétuviers sur la rive droite de la rivière, un peu en amont de l'embouchure. Nous avons d'abord une dizaine de mètres à franchir de branche en branche au-dessus de l'eau avant d'atteindre la terre ferme. Cette gymnastique sus-aquatique est odieuse. Les arceaux des palétuviers sont couverts de je ne sais quel enduit visqueux qui les rend aussi glissants qu'une perche savonnée, et la perspective du bain de boue que l'on prendrait si l'on se laissait choir paralyse les mouvements. Enfin, nous atteignons un tronc d'arbre tombé qui nous amène comme une passerelle au pied de la grande jungle, splendide fouillis nuancé de tous les verts. C'est comme un rideau tendu au-devant des profondeurs mystérieuses. Ce rideau franchi, la futaie s'étend comme une immense nef de cathédrale. Les grands stipes étayés de larges contreforts montent droit du sol nu jusqu'aux voûtes de feuillage. Çà et là, isolées, des plantes pareilles à des ananas gigantesques arrondissent à l'aise leur bouquet de longues feuilles épineuses. Le terrain est absolument horizontal, formé d'un sable blanc sans cailloux. Nous sommes sans doute sur un plateau de corail émergé. La marche est facile. Nous allons ainsi pendant une heure environ sans voir d'autre signe de vie animale que des terriers des crabes tourlourous, et nous nous trouvons tout à coup sur le bord de la mer.

Dans une petite clairière en arc de cercle, ouverte sur le rivage, une grande hutte s'élève comme un tas de chaume confus parmi les herbes. C'est le village. Si l'on n'était pas prévenu, rien ne donnerait ici l'idée d'une habitation humaine; cela ressemblerait plutôt en grand à une de ces fourmilières faites de brindilles amassées. Une déchirure irrégulière donne accès dans l'intérieur.

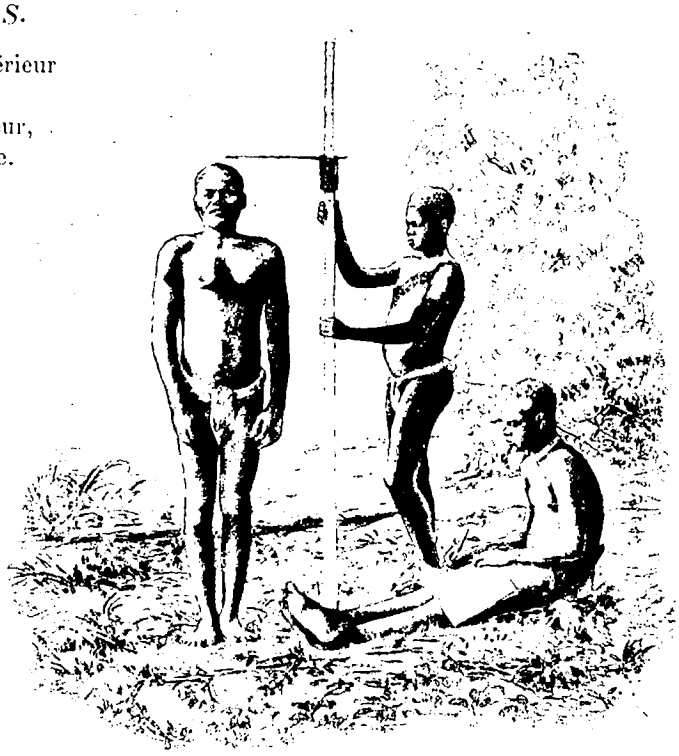
Là-dessous, la lumière est étrange. Le vaste toit de chaume s'étend en demi-sphère opaque; point de murailles. Les franges du chaume descendent jusqu'à un pied du sol. Les reflets du soleil pénètrent tout à l'entour tamisés par les herbes, tandis qu'en haut la coupole s'arrondit pleine d'ombre. Des perches légères s'entre-croisent en tous sens, formant la charpente. Douze ou quinze petits lits de camp, presque à ras de terre, sont rangés en cercle à la périphérie. Aucun autre mobilier. Des grappes d'objets bizarres, hérissées de pointes et tout enfumées, pendent auprès de chaque lit : ce sont des trophées de chasse et de pêche, crânes de pécaris, arêtes de poissons, os de tortues, enfilés pêle-mêle sur une fibre de rotin. Le milieu de la hutte est vide, le sol y est net. C'est la salle de danse sans doute. Je n'ai point vu là de planche-tambour.

Nous revenons au mouillage par la grève. La promenade est plus longue, mais elle est charmante entre les grands arbres et la mer bleue. La plage est partout de sable fin, étroite, en pente raide, jonchée d'épaves animales; il y a des carapaces de langoustes intactes, y compris les longues antennes, vides, sèches, comme préparées pour un musée; mais dès qu'on y touche, elles s'émiettent entre les doigts. De grands bernard-l'ermite, par centaines, courent éperdus, grimpent jusque dans les buissons. Durand leur fait la chasse pour s'emparer de leur coquille. Par places, l'assaut des vagues a entamé la forêt, et des faisceaux de grands troncs déracinés sont tombés dans l'eau en travers de notre route.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les palétuviers ne commencent que dans l'intérieur même de la crique.

28 mars. — Trois hommes sont revenus de l'intérieur, où des femmes sont allées les prévenir de notre arrivée. Le reste de la tribu est trop loin, on ne sait où, dans la grande jungle indéfiniment plate; ce serait folie de les attendre, ils ne reviendront peut-être pas avant huit jours. Il faut se contenter de ces trois spécimens. L'un de ceux-ci est le chef de la tribu; il se distingue par sa taille tout à fait phénoménale pour un Andamanais: 1 m. 58. Rien pourtant dans son aspect n'indique un métissage. Il est parfaitement noir, et sa chevelure rase forme sur son crâne ces petites bouclettes serrées qu'il est classique de comparer à des grains de poivre. Sa vue me rappelle les récits des anciens voyageurs. Lorsque, il y a un siècle environ, les Anglais vinrent pour débarquer à la Petite Andaman, ils trouvèrent sur le rivage une bande de petits noirs qui les reçurent audacieusement à coups de flèches. A la tête des guerriers combattait un chef qui paraissait comme un géant au milieu des autres. Notre homme est probablement le descendant de ce héros.



ANTHROPOMÉTRIE.

Les autres ont absolument la taille des hommes de la Grande Andaman. Comme les femmes, ils ont un visage camard et bestial. Le costume fait complètement défaut. L'un seulement porte un collier, et l'autre un ceinturon d'écorce serré au-dessus des hanches.

Avec le chef sont revenus sa femme et son enfant. C'est le père qui gentiment porte le bambin sur sa nuque; l'enfant est attaché par une lanière d'écorce qui passe sur la tête du père.

C'est de cette façon, dit-on, qu'hommes et femmes portent les fardeaux. C'est peut-être à cet usage qu'est dû un enfoncement du crâne, une sorte de dépression transversale d'une oreille à l'autre, que j'ai remarquée sur presque toutes les têtes.

Le bon petit géant est l'ami particulier de M. Portmann. Ils sont allés ensemble à Calcutta il y a quelques années, lorsque M. Portmann a présenté au vice-roi des Indes quelques ambassadeurs ou, si l'on aime mieux, quelques spécimens des Andamanais. Il y a une histoire qui se rattache à ce voyage et qui vaut peut-être la peine d'être notée.

On avait conduit les Andamanais au Jardin zoologique de Calcutta. Arrivés devant un rhinocéros, tandis que les gens de la Grande Andaman s'étonnaient du monstre, le chef de Kouaï-Tinia-Bé fit des signes comme un homme qui rencontre inopinément un être de connaissance, et il répéta à plusieurs reprises un certain mot. Très étonné, M. Portmann s'était demandé si le rhinocéros existait à la Petite Andaman. La chose est invraisemblable, mais, après tout, l'intérieur de l'île est complètement inexploré, et le fait vaudrait la peine d'être vérifié.

M. Portmann avait noté le mot qui semblait désigner en onghé le rhinocéros. Il le répète aux indigènes, mais ceux-ci paraissent ne pas comprendre. Le chef lui-même ne donne, en entendant ce mot naguère sorti de ses lèvres, aucun signe d'intelligence, et comme on insiste, il répète comme il aurait répété un son d'une langue étrangère. Il est vrai qu'il ne faut qu'une bien faible déformation phonétique pour qu'un primitif ne comprenne pas sa propre langue parlée par un étranger.

Nous repartons avec notre équipage renforcé de trois Jarawa. M. Portmann a décidé à nous suivre jusqu'à Port-Blair le chef, un de ses hommes et un jeune garçon. Il leur a fait divers présents: sans compter les tortues, le riz, les bananes, etc., qui ont été distribués à la tribu, on leur a donné une hache, un marteau et une lime, qui ont été reçus avec une satisfaction évidente. Ces instruments restent au village, mais le chef et ses compagnons emportent des pipes de terre qui leur ont fait peut-être autant de plaisir que tout le reste. Pendant la suite de l'excursion, chaque fois que nous tirons notre blague pour rouler une cigarette, le géant vient s'accroupir à nos pieds avec des yeux de bon chien qui implore un morceau de sucre, et nous lui donnons de quoi remplir sa bouffarde, qu'il fume avec avidité jusqu'à se tirer des larmes des yeux.

Nous repassons parmi les petites îles, nous revoyons Rutland et Portmann-Bay, mais nous prenons, cette fois, par le détroit entre Rutland et la grande île. Nous longeons la côte de si près qu'on voit au soleil les lézards courir sur les roches. Le détroit débouche dans l'ouest sur un groupe de petites îles fort bien nommées îles

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Labyrinthe. Les chenaux se ramifient dans l'archipel verdoyant et s'élargissent en grandes nappes tranquilles. On croirait traverser une série de lacs des Vosges. Dans une île, nous faisons escale un moment pour visiter une grotte à nids d'hirondelles. La grotte est toute petite, au pied d'un éboulis de rochers. Malheureusement elle a été récemment visitée et razziée ; ce n'est qu'après quelques recherches que je trouve un nid unique échappé au pillage, une petite cupule de gélatine transparente collée à la roche. Vraiment, même à l'état naturel, cela n'a rien de répugnant.

Près de là, une source qui ruisselle sur un pan de roche forme des dépôts de vase jaune ferrugineuse. Dès qu'ils l'ont aperçue, nos Négritos se précipitent sur cette ocre et s'en font de petits paquets qu'ils enveloppent de feuilles. Voilà de quoi se peindre des toilettes élégantes quand on sera rentré à la maison.

Une riante petite baie, non loin de là, offre à la chaloupe son mouillage du soir.

29 mars. — Peu de temps après avoir quitté les îles Labyrinthe, nous entrons dans la baie de Port-Mouat. Nous retrouvons là les défrichements et les cocotiers. Nous sommes en effet tout près de Port-Blair. Un isthme étroit nous sépare seulement du fond de la rade. Nous embarquons les vivres frais qu'on a envoyés nous attendre là ; près du settlement des convicts, est campée une tribu d'indigènes. Ce sont les mêmes gens qu'à Port-Blair ; leurs habitations ne consistent qu'en ces huttes rudimentaires faites de trois ou quatre palmes inclinées.

La côte ouest de la Grande Andaman dans le nord de Port-Mouat est le plus souvent abrupte, et de grands rochers descendent verticalement dans l'eau profonde. Il faut remonter assez loin pour trouver un havre, et le mur ne s'abaisse qu'au moment où l'on dépasse l'Andaman du sud. Là, nous arrivons dans une large baie au fond de laquelle aboutissent une série de canaux et nous mouillons pour la nuit dans une eau peu profonde entre des rivages bas, auprès d'une île appelée Louroua.

Le soleil est encore haut sur l'horizon. Nous sommes dans un endroit giboyeux en tortues ; une demi-douzaine de Négritos s'en vont pêcher et je les accompagne dans la pirogue. Messire Joseph veut me montrer ses talents et se fait donner le poste de harponneur, malheureusement pour moi, car l'adresse du drôle n'est pas à la hauteur de ses prétentions ; nous rencontrons deux ou trois tortues qu'il manque piteusement. On voit dans l'eau peu profonde la bête s'enfuir rapidement, tandis que Joseph s'ébrouant revient tout penaud.

Ses camarades finissent par se lasser et déclarent qu'ils s'en vont reprendre leur pêche dans un endroit plus éloigné d'où ils ne reviendront que dans la nuit ; je ne veux pas les suivre si loin et je me fais déposer avec Joseph et un autre boy sur le point le plus rapproché du rivage ; ce sera une promenade que de s'en revenir par la plage jusqu'au mouillage du steam-launch.

Bien m'en prit : nous trouvâmes sur notre route un village andamanais, abandonné il est vrai, mais depuis très peu de temps, et tout était resté comme si ses propriétaires eussent déménagé la veille. Une dizaine de petites huttes étaient rangées en ellipse, de ces huttes rudimentaires qui ne se composent que d'un toit grand comme une table posé sur quatre piquets : cela rappelle les abris passagers que se font parfois les cantonniers le long des routes avec des genêts ou des fougères. Ici la matière employée est la feuille du cocotier, matière qui doit avoir été apportée de quelque plantation du pénitencier, puisque le cocotier n'existe pas ici à l'état sauvage. On comprend du reste que les indigènes emploient cette feuille chaque fois qu'ils le peuvent, car elle permet de construire très rapidement un abri. Je suis sûr qu'avec quatre feuilles de cocotier il ne faut pas un quart d'heure

ANDAMANAIS ASSIS PRÈS DE SON FOYER SUR LEQUEL SÈCHENT LES OS DE SON PÈRE (PAGE 436).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour établir la maison. Les pentes des toits sont inclinées de telle sorte que le côté ouvert de toutes les huttes regarde vers le milieu du cercle. Le bord le plus élevé ne me vient pas au menton; l'autre descend presque jusqu'à terre.

Les rayons du soleil, qui rase l'horizon, viennent frapper les palmes jaunies, et, dans l'ombre fraîche du sous-bois, les font resplendir comme du feu; c'est cet éclat qui a attiré notre attention quand nous passions sur la grève; le village en effet est un peu retiré dans l'intérieur du bois; on a pu l'établir facilement sans faire d'abatis d'aucune sorte, car ici comme à la Petite Andaman le sous-bois n'est point encombré de broussailles et l'on circule facilement en tous sens parmi les troncs; des débris jonchent le sol auprès des huttes et loin à l'entour, coquillages, os de tortues, çà et là des morceaux de verre de bouteilles qui portent en creux la marque des éclats enlevés pour faire des rasoirs. J'ai ramassé un grand seau de bois fait d'un tronc d'arbre creusé; il est fendu, son propriétaire l'a abandonné après avoir essayé sans succès de le raccommoder avec de la résine.

J'ai ramassé aussi un morceau de quartz rougeâtre sur lequel je ne trouve pas trace des petits éclats qu'on en aurait pu enlever. Je prie Joseph et son camarade de me chercher des pierres de ce genre; au bout de quelques minutes, ils me rapportent une demi-douzaine de culs de bouteille sur lesquels cette fois la place des éclats arrachés est bien visible. Décidément le verre a complètement pris la place du silex.

JEUNE GARÇON DE LA PETITE ANDAMAN GRIMPANT SUR UN ARBRE.

30 mars. — Quittant le mouillage au point du jour, nous continuons vers le nord notre route de la veille, mais bientôt nous tournons à droite et nous pénétrons dans le détroit de Humphray. Ce canal est d'abord assez large. Nous suivons sa rive nord. Le terrain se relève bientôt. Au pied de la première éminence nous allons visiter un village andamanais. De loin, un champ de bananiers fait dans la verdure de la forêt une tache d'un vert tendre. Deux ou trois convicts en possession du *ticket of leave* sont venus s'établir là. La maison-village des Négritos est tout au bord de leur défrichement. Les indigènes ne se sont nullement effarouchés de ce voisinage.

La rive est vaseuse, mais une série de gros blocs de grès, éboulés sans doute de la colline voisine, forment une jetée naturelle. La maison-village, énorme toit de brindilles grisâtres retombant jusqu'à terre, ressemble à celle de Kouaï-Tinia-Bé; elle est seulement plus conique, plus élevée en son milieu. Une grande activité règne sur la plage, les indigènes vont et viennent portant des paquets, des hottes, de grands morceaux de bambous. Visiblement, ce sont des gens qui déménagent; j'ai beaucoup de peine à obtenir de quelques-uns un instant d'immobilité pour les photographier; ce sont bien les mêmes gens qu'à Port-Blair, avec les mêmes ornements, les mêmes peintures, toujours la même coupe de cheveux formant une calotte sur le sommet du crâne.

Des sanglots bruyants et des cris aigus de femme me font retourner tout à coup. Sur l'étrave de l'embarcation qui nous a amenés à terre, trois indigènes se tiennent étroitement embrassés. Que se passe-t-il? Je reconnais un de nos boys entre deux sauvages. Les autres ne font aucune attention à cette scène dramatique. Joseph m'expose d'un air détaché que le boy en question vient de rencontrer des gens de sa famille qu'il n'avait pas vus depuis longtemps. C'est d'attendrissement que nos trois personnages pleurent en des poses touchantes. J'ai le temps de les photographier tout à mon aise pendant que durent ces épanchements familiaux. La femme a sur les cheveux l'épaisse calotte de terre glaise qui indique le deuil; mais le deuil, dit Joseph, n'est pas en question ici. La petite scène est de rigueur toutes les fois qu'on retrouve de vieux amis. Nos gens ont l'air d'y aller de bien bon cœur : les larmes leur coulent sur les joues, et je n'aperçois rien de conventionnel dans leurs manières.

L'embarquement du mobilier n'est pas bien long. Les pirogues sont poussées, et la tribu s'en va au fil de l'eau. Nous pénétrons alors dans la hutte abandonnée. Ce sont toujours les petits lits de camp disposés à la périphérie; il y a en outre un autre mobilier fort important qui est resté, ce sont les planches-tambours. La danse est certainement en grand honneur ici, à en juger par le nombre de ces instruments. Il y en a parfois jusqu'à trois autour d'une seule couchette, on en compte en tout environ une quarantaine de divers formats.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TYPE DE FEMME.

Nos gens ne sont pas partis pour un bien long voyage, sans quoi ils n'auraient pas abandonné leurs instruments.

En effet, quand nous rejoignons M. Portmann, qui est resté à bord du steam-launch, il nous donne l'explication de cet exode. Un Jarawa, on s'en souvient, avait, peu de temps avant notre arrivée, tué une femme de la tribu de Port-Blair. Les Anglais ont obtenu qu'on leur livrât le meurtrier, et toutes les tribus ont été convoquées pour venir à Port-Blair assister à son châtiment.

La plupart des tribus de l'Andaman du sud et de l'Andaman du milieu se rendront certainement à la convocation, car elles ont l'habitude de venir à Port-Blair une fois ou deux par an chercher les présents que leur fait la Reine, des outils et du tabac. En échange, ils apportent des spécimens de leurs armes et de leurs ustensiles.

Le village que nous venons de visiter porte le nom de Lekera-Loun-Ta. Environ un mille plus à l'est dans le même détroit, se trouve un autre village qui s'appelle Maot-Kenou; une jetée naturelle en blocs de grès y donne accès comme à Lekera-Loun-Ta. Mais, quand nous arrivons, le village est vide, les habitants sont déjà partis pour Port-Blair. Ils ont laissé chez eux comme les précédents leurs lits et leurs tambours, ils y ont laissé de plus une quantité innombrable de puces; quand nous pénétrons dans la hutte, le sol tout entier est couvert de ces insectes, et en un clin d'œil nos pantalons blancs deviennent noirs. Comme on pense bien, nous nous précipitons dehors et nous nous secouons vigoureusement.

Autour de la grande hutte il y a une douzaine de ces petites cabanes légères sans parois, qui s'appellent *chong*; celles-ci sont seulement un peu plus grandes et un peu plus solidement construites que celles de Louroua. Dans l'une nous trouvons suspendu au-dessus d'un foyer éteint un paquet d'ossements humains, le bassin avec les grands os des jambes. Le paquet est déjà bien sec et d'une jolie couleur brune enfumée; une tête de tortue et une mâchoire de sanglier voisinent familièrement avec ces restes vénérables d'un parent mort.

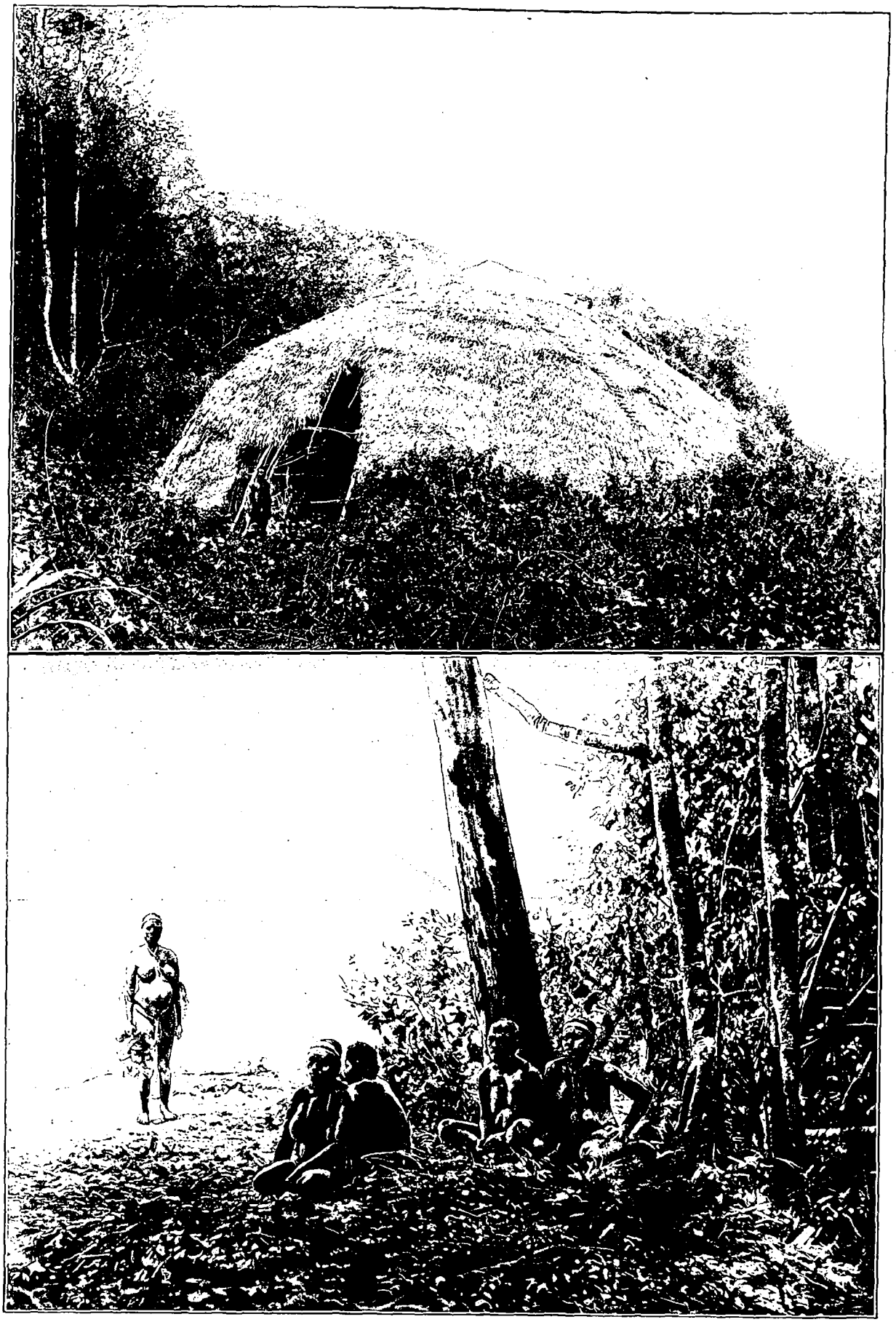
Voyant que je m'apprête à photographier le funèbre trophée, Bouloubala vient me poser la main sur le bras avec un sourire malin comme pour me dire : « Attends un peu », et il va s'accroupir auprès du foyer dans l'attitude mélancolique d'un bon fils qui porte le deuil de son père.

La grande maison et les petites cabanes, ainsi qu'un bouquet de bananiers serré tout contre le village, sont portées par une sorte de petite éminence qui domine d'un pied à peu près le sable de la plage. Le bord en est formé par un talus de coquillages. En quelques points de ce plateau, si l'on gratte le sol, sous une mince couche de détritus végétaux apparaissent aussitôt les coquillages. L'éminence tout entière en est certainement composée. Malgré son faible relief, c'est un *kjökkenmödding*[1]; il suffirait d'y accumuler encore des coquillages pendant quelques

1. Mot danois désignant un tas de coquillages et de débris de cuisine.

RIVE NORD DE LA PETITE ANDAMAN.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



MAISON-VILLAGE DE KOUAÏ-TINIA-BÉ ET CAMPEMENT DE ONGHÉ EN FACE DE NOTRE MOUILLAGE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

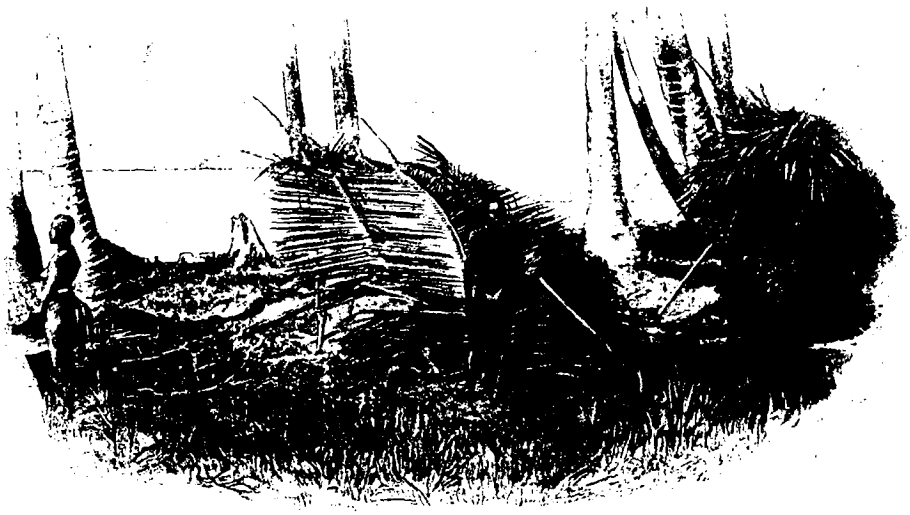
siècles pour qu'il arrivât à une jolie hauteur, comme ceux de Port-Blair. Nous allons voir justement, à ce qu'on m'annonce, un kjökkenmödding de dimensions phénoménales à l'autre bout du détroit. Il y a là une localité appelée Wot-A-Emi qui joue un grand rôle dans les légendes andamanaises recueillies par M. Man. C'est quelque chose comme le paradis terrestre des Andamanais, le lieu d'origine de la race. Dans une précédente excursion, nos amis ont remarqué sur un pan de rochers des sillons, des traits qui avaient comme une vague apparence d'inscriptions. Ils sont curieux de savoir s'il s'agit réellement de gravure faite par la main de l'homme, ou simplement d'érosions atmosphériques, et nous y retournons pour examiner la chose de plus près. La question en vaut certes la peine. M Portmann en a fait une photographie, il sera facile de vérifier si, dans l'intervalle qui vient de s'écouler, l'aspect de l'inscription hypothétique s'est modifié.

Nous débouchons sur la côte est des Andaman, et la chaloupe vient mouiller dans une baie située immédiatement au sud du détroit. Wot-A-Emi se trouve sur l'éperon que nous venons de doubler, mais pour l'atteindre il nous faut passer à gué sur un large banc de corail qui oblige la chaloupe à se tenir loin de terre. Dans la surface grisâtre du récif, on voit, sous l'eau qui nous monte seulement à la cheville, s'entr'ouvrir des choses étranges, pareilles à de grandes bouches avec des lèvres roses ou violacées. Comme je me penche pour regarder une de ces choses bizarres et que je fais mine d'y porter la main, un Négrito qui me suit me saisit vivement le bras, et, mettant les doigts de son autre main entre ses dents, fait le geste de serrer violemment. Eh quoi! ça mord! Ce sont donc réellement des lèvres, ces bourrelets de chair rosée qui s'entr'ouvrent à ras de la pierre? A qui sont donc ces bouches qui sourient et qui mordent? Mon Négrito va compléter son explication. Il a ramassé une branchette qui flotte sur l'eau et l'enfonce dans la bouche mystérieuse. Rapides comme un clin d'œil, les lèvres ont disparu dans la profondeur et deux bords de coquilles qu'elles recouvraient se serrent violemment, écrasant la branchette. J'ai reconnu la bête : ce sont des tridacnes. La coquille est logée tout entière, verticalement, dans un creux du corail, et quand elle bâille à la façon des huîtres ses cousines, ce sont les bords de son manteau qui s'épanouissent ainsi au-devant des valves.

Le cap de Wot-A-Emi est formé par un contrefort de collines qui vient finir là en une longue crête peu élevée. Tout près de la pointe, une portion du talus, d'apparence caillouteuse, fait un trou dans la végétation. Quand nous y touchons, je m'aperçois que ledit talus dénudé est formé de coquillages! C'est donc le kjökkenmödding? Mais alors sa hauteur est en effet prodigieuse; elle me paraît bien atteindre 8 à 10 mètres. Combien de millions de douzaines d'huîtres cela peut-il représenter? C'est pourtant bien le kjökkenmödding, car en gravissant la pente on arrive sur une aire arrondie, où des *chong* effondrés dessinent encore le cercle d'un village récent. Mais il me paraît bien difficile d'admettre que toute la masse soit formée de débris de cuisine.

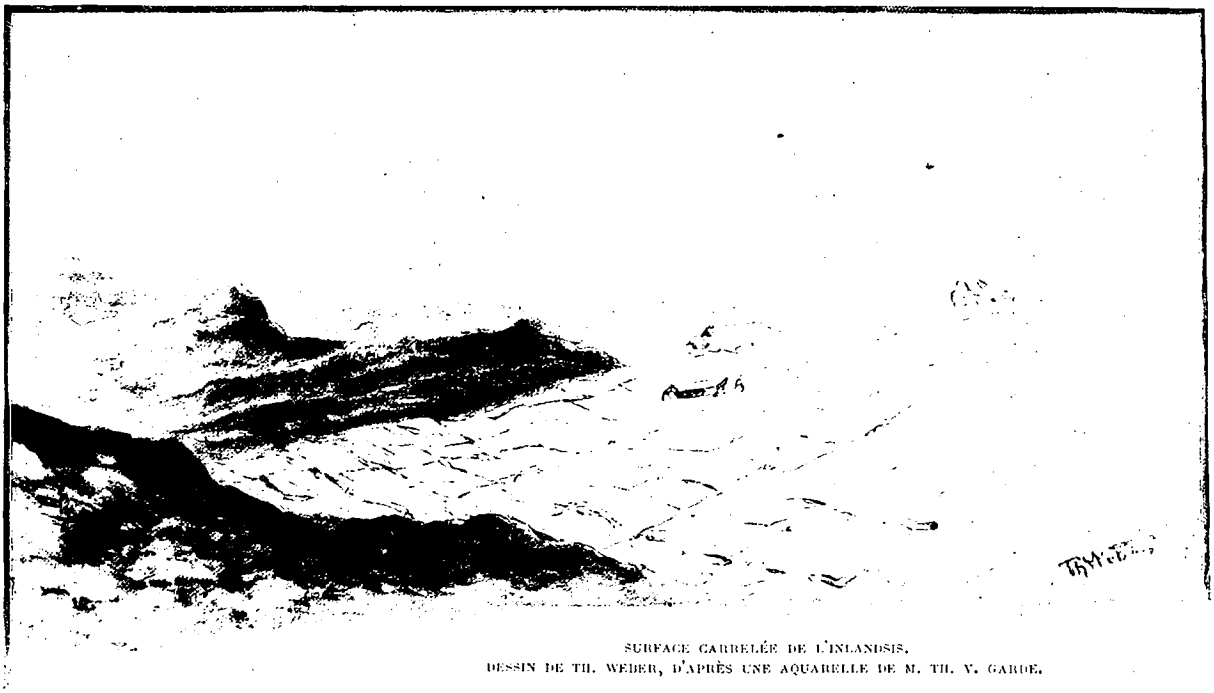
Pendant que j'essayais de disséquer ainsi par l'imagination le grand kjökkenmödding, MM. Man et Portmann sont allés non loin de là examiner le fameux rocher à hiéroglyphes, et je les trouve entourés de leurs Négritos, en train de photographier la paroi litigieuse. C'est une muraille de grès tendre presque verticale, sur laquelle se dessinent des sillons arrondis comme on en pourrait tracer avec le doigt dans de la terre glaise; mais au premier coup d'œil ces messieurs ont reconnu que depuis leur dernière visite la surface s'est complètement modifiée. C'est donc la nature seule qui, au moyen du vent et de la pluie, s'est amusée à buriner là dedans des rébus.

(*A suivre.*) LOUIS LAPICQUE.



VILLAGE ANDAMANAIS À PORT-MOUAT (PAGE 436).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



SURFACE CARRELÉE DE L'INLANDSIS.
DESSIN DE TH. WEBER, D'APRÈS UNE AQUARELLE DE M. TH. V. GARDE.

UN ÉTÉ AU GROENLAND[1],

PAR M. TH. V. GARDE,

LIEUTENANT DE VAISSEAU DE LA MARINE ROYALE DANOISE.

Sur l'Inlandsis.

Quelques kilomètres du plus vaste glacier du monde, ne croyez pas le sol stérile. Nulle part dans le Grœnland méridional la végétation n'est aussi développée qu'ici; à chaque pas vous rencontrez des touffes de bouleaux et de saules — presque des arbres, — puis des tiges d'angéliques, et partout un tapis d'*Empetrum* brillant de mille fleurs. En présence de cette verdure, la raison doute du témoignage des yeux, et si devant nous n'apparaissait la grande coupole blanche de l'inlandsis, nous aurions pu nous croire au milieu des belles montagnes de la pittoresque Norvège.

Après une marche pénible sur des roches presque inaccessibles, nous atteignons, à neuf heures et demie du matin, le point où nous avons résolu d'attaquer l'inlandsis. Il est situé à l'altitude de 300 à 400 mètres et à environ 4 kilomètres du campement.

La neige de l'hiver remplit la crevasse marginale qui presque partout s'ouvre entre le glacier et la terre ferme; la nappe présente une surface absolument plane, et nous atteignons l'inlandsis avec autant de facilité que l'on passe de la chaussée sur le trottoir du boulevard.

Les bagages sont chargés sur deux traîneaux qui ont été montés à dos d'homme comme le reste du matériel; on s'attelle aux véhicules et la colonne s'ébranle. Au début, sur le névé encore durci par la gelée de la nuit, bien que le thermomètre s'élève maintenant de quelques degrés au-dessus de zéro, la marche est rapide. Les Eskimos manifestent bruyamment leur joie et leur étonnement. Aucun d'eux n'avait jamais pensé parcourir un jour le glacier si redouté : un étranger était venu et avec lui ils reconnaissaient l'inanité de leurs craintes. Aujourd'hui de la peur ils passent à la confiance la plus absolue et affirment que nous avancerons facilement jusqu'au centre du pays. Quelques-uns assurent même qu'ils nous accompagneraient avec plaisir. Pauvres grands enfants imprévoyants! leur joie devait être de courte durée.

A 3 kilomètres du point de départ nous rencontrons les premières crevasses; elles sont très étroites, et nous pouvons les franchir d'un bond. Mais bientôt elles deviennent nombreuses et profondes; le névé masque leur ouverture, et à chaque pas nous enfonçons dans quelque gouffre dissimulé sous la nappe de neige. La profondeur de ces fentes est très variable, quelques-unes mesurent à peine un mètre ou deux, tandis que d'autres restent insondables. En présence de ce changement de terrain, les mines de nos compagnons s'allongent aussitôt. Maintenant plus de rires, la caravane est devenue silencieuse et tous manifestent la crainte la plus vive. Je juge alors le moment venu de nous séparer de nos compagnons. Je fais faire halte, et remercie nos auxiliaires de

1. *Suite. Voyez tome Ier*, p. 385, 405, 417 *et* 429.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

leur aide, après avoir remis à chacun la valeur de deux francs. Je recommande en outre à notre équipage de grimper chaque jour sur les montagnes voisines du campement; plus loin, les difficultés peuvent nous obliger à battre en retraite et à essayer de pousser dans une autre direction : nos gens doivent donc surveiller notre marche du haut des montagnes voisines. Ces instructions données, toute la bande se met en route pour rejoindre ses pêcheries. Que de choses n'auront-ils pas à raconter à leurs femmes sur les hardis *Kavdlunat* (Européens) partis sur l'inlandsis tant redouté!

Maintenant la situation n'est pas précisément agréable. A trois il nous faut désormais tirer les traîneaux, travail qui jusqu'ici a exigé seize hommes. Après une légère collation, courageusement nous prenons les bretelles de halage. Le soleil a ramolli la couche de neige superficielle, et à chaque pas nous enfonçons profondément. Nous chaussons alors nos raquettes canadiennes, mais, n'ayant pas encore l'habitude de marcher avec ces engins, nous trébuchons fréquemment. Cette première journée n'est pas une partie de plaisir. La pente est ici rapide et le glacier découpé par des ravins parsemés de petits lacs recouverts d'une bouillie de glace et de neige. Tantôt nous passons ces nappes à gué, tantôt pour les éviter nous faisons de longs détours. Nous marchons ainsi jusqu'à trois heures de l'après-midi. Nous sommes alors si épuisés par le pénible travail du halage, que nous nous couchons aussitôt sur la neige. Nous serions restés là longtemps si, à la fin, faisant un effort désespéré, nous ne nous étions décidés à dresser la tente. L'expérience de cette première journée nous montre la nécessité immédiate d'un changement dans l'ordre de route. Au lieu de marcher le jour, comme nous l'avons fait aujourd'hui, il faut marcher la nuit à la lueur du crépuscule polaire et profiter des gelées nocturnes afin d'avancer rapidement. Pendant la journée, tant que la neige restera ramollie par la chaleur solaire, nous nous reposerons. En un mot, désormais nous ferons du jour la nuit, et inversement.

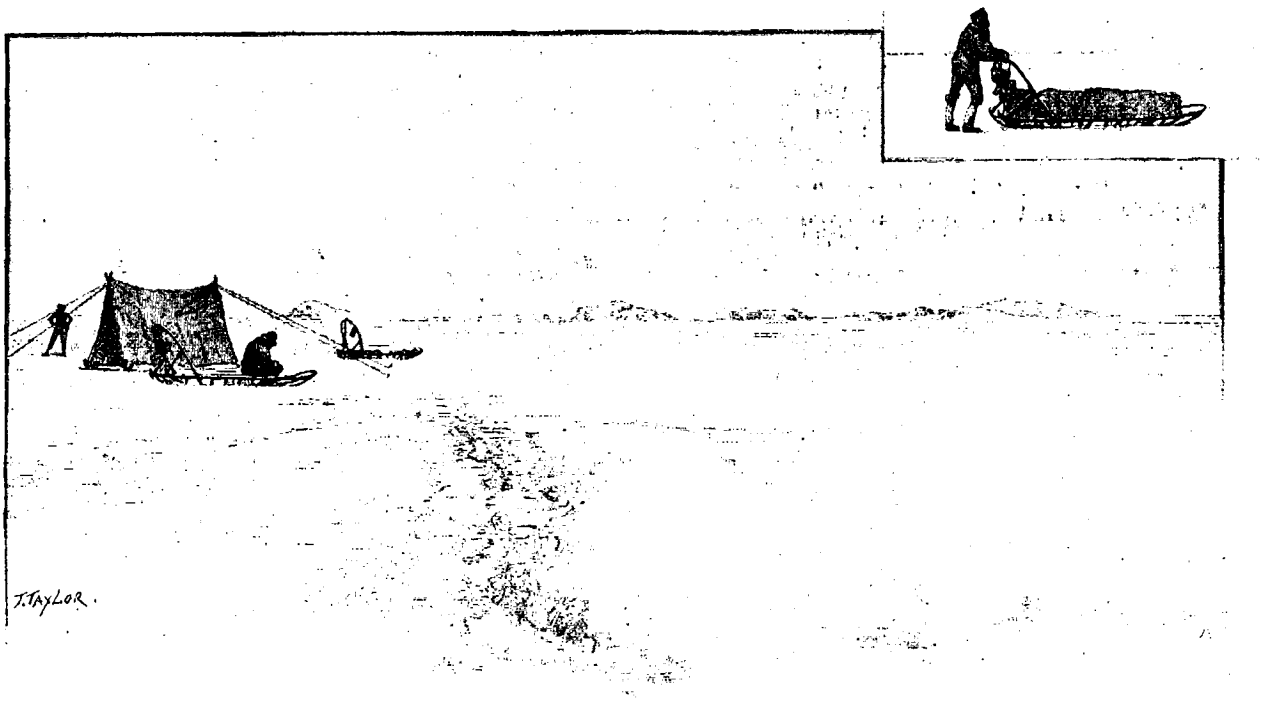
De notre campement le panorama est magnifique. Vers l'est apparaissent les cimes aiguës des Alpes de Julianehaab enveloppées d'une belle lumière violette. Au sud et au sud-ouest, la vue embrasse les îles innombrables de l'archipel côtier et le détroit de Davis tout blanc de banquises. Au nord, l'inlandsis étend sa solitude glacée, triste et effrayante. Nous nous couchons très tôt, et à peine dans nos sacs nous nous endormons profondément. Le lendemain, à trois heures, je sonne la diane. Jusqu'à huit heures du matin le traînage est aisé sur la neige glacée, mais bientôt les difficultés de la veille recommencent. Pour profiter des gelées nocturnes, il est donc nécessaire de partir encore plus tôt.

Le troisième jour seulement, l'ordre de marche est définitivement arrêté, et désormais nous l'observerons pendant toute la durée du voyage sur l'inlandsis.

A 10 heures du soir, lever. Nous avalons plusieurs tasses de cacao avec quelques *meat biscuits*, puis aussitôt nous plions bagages. A minuit, départ. J'avance en tête, tirant le traîneau n° 1, que pousse Petersen qui hale en même temps le traîneau n° 2. De Moltke ferme la colonne en poussant à son tour le véhicule de Petersen. Pendant les premières heures de la route, nous avançons silencieux; vers le matin seulement, l'entrain revient et la conversation rompt la monotonie du halage. A 3 heures du matin, halte, observations météorologiques; puis, en route de nouveau jusqu'à 8 heures. Après cette étape, nous avons généralement parcouru 23 kilomètres. Nous sommes alors très fatigués, et de suite le campement est établi. De 8 heures à 2 heures et demie,

LES NUNATAKS (PAGE 444). — DESSIN DE TH. WEBER, D'APRÈS UNE AQUARELLE DE M. TH. V. GARDE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



CAMPEMENT SUR L'INLANDSIS. — DESSIN DE TAYLOR.

nous exécutons des observations, déjeunons, puis dînons, réparons nos raquettes et les avaries survenues à l'équipement. A 2 heures et demie, nous nous couchons. C'est à peu près la journée des « trois-huit » appliquée à l'exploration.

D'après le règlement nous devions dormir huit heures, mais en pratique rarement nous reposâmes plus de quatre heures. Dans la journée, quelque extraordinaire que cela paraisse, la chaleur était si forte que tout sommeil devenait impossible; nous ne pouvions nous assoupir que vers le soir, lorsque l'air était rafraîchi. Le jour, la température s'élevait à plusieurs degrés au-dessus de zéro, mais si le soleil brillait, elle atteignait dans l'intérieur de notre abri de 20 à 30 degrés. La lumière éclatante nous empêchait également de dormir, et pendant plusieurs heures nous nous agitions dans nos sacs. Dans la soirée seulement, le thermomètre s'abaissait à 3 ou 4 degrés sous zéro.

Malgré la brièveté de nos « nuits » nous ne ressentîmes jamais une grande fatigue, grâce à la pureté de l'air dans lequel nous vivions. Le moment le plus terrible était celui du lever. Nous étions alors profondément endormis et volontiers nous aurions prolongé notre somme. Le soleil se trouvant au-dessous de l'horizon, le ciel n'était éclairé que par une vague clarté, et un silence glacé régnait sur l'immense solitude. Dans l'intérieur de la tente, le thermomètre marquait plusieurs degrés au-dessous de zéro; tout était gelé, l'eau des cafetières comme nos bottes suspendues pour sécher à la traverse du toit; la toile du plancher était raide comme un morceau de bois.

De Moltke avait la direction des fourneaux, et ces fonctions l'obligeaient à se lever le premier. Il avalait d'abord les quelques gouttes d'eau qui se trouvaient encore au fond des ustensiles, puis remplissait de neige la cafetière, et préparait à la lampe le cacao qui constituait notre premier repas. Je sortais à mon tour du sac de couchage en maugréant. Combien alors, dans notre souvenir, nous semblaient agréables nos bons lits moelleux d'Europe et toutes ces choses qu'on n'apprécie pas à leur juste valeur lorsqu'on en a la jouissance paisible!

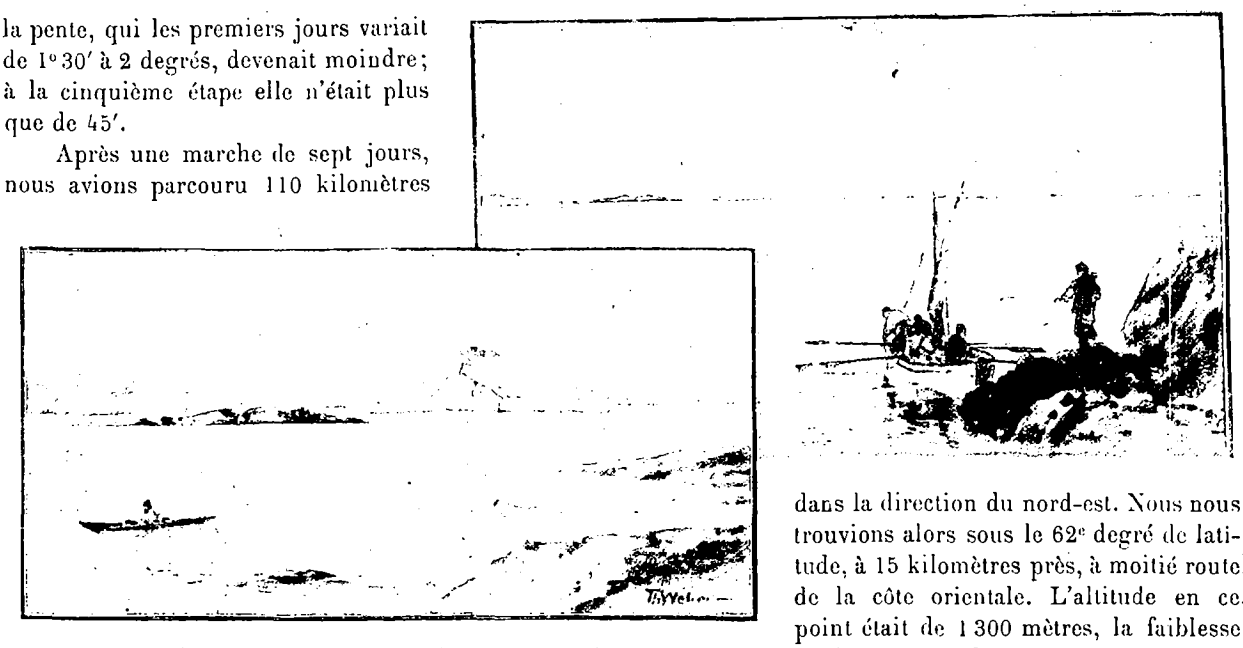
Pendant notre exploration sur l'inlandsis, la soif nous causa de véritables souffrances. En marche, nous avions le courage de ne jamais boire, et aux haltes, les quelques tasses de thé ou verres de sirop que comprenait la ration ne suffisaient pas à nous désaltérer. Dès le troisième jour, nous ne trouvâmes plus une goutte d'eau; tout le liquide qui nous était nécessaire devait être obtenu par la fusion de la neige à la lampe. Dans de pareilles circonstances, il ne pouvait être question d'ablutions; d'ailleurs, dans l'air vif des hauteurs, la peau ne peut supporter le contact de l'eau.

Durant les deux premiers jours, la surface de l'inlandsis était comme carrelée, déchirée en rectangles par deux systèmes de crevasses se coupant à angles droits. Plus loin, vers l'altitude de 1000 mètres, le glacier était moins accidenté, ses aspérités comme ses fentes disparaissant sous une épaisse couche de névé. Dans toutes les directions, c'était une plane uniformité de neige; de distance en distance, la glace s'enflait en molles ondulations pareilles à une longue houle amortie. A mesure que l'on avançait dans l'intérieur, ces gibbosités s'aplatissaient;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la pente, qui les premiers jours variait de 1° 30′ à 2 degrés, devenait moindre; à la cinquième étape elle n'était plus que de 45′.

Après une marche de sept jours, nous avions parcouru 110 kilomètres



PANORAMA DE L'ARCHIPEL CÔTIER ET ISBERGS DÉRIVANT DANS LE DÉTROIT DE DAVIS.

dans la direction du nord-est. Nous nous trouvions alors sous le 62e degré de latitude, à 15 kilomètres près, à moitié route de la côte orientale. L'altitude en ce point était de 1 300 mètres, la faiblesse de la pente indiquait que nous avions atteint le relief situé entre les deux côtes.

Depuis deux jours, le glacier présente le même aspect, et en poursuivant dans notre direction première nous ne pouvons guère espérer faire quelque découverte ou tout au moins des observations intéressantes. Dans ces conditions, disposant encore de six à sept jours, je prends le parti de marcher vers les *nunataks*[1], aperçus à plusieurs reprises dans l'extrême est, et situés vraisemblablement à mi-distance entre la côte occidentale et la côte orientale et entre l'inlandsis et les Alpes de Julianehaab.

Cet itinéraire nous fera parcourir les trois côtés d'un triangle équilatéral, et aura l'avantage de nous permettre de tracer avec plus de précision les courbes de hauteur à l'extrémité méridionale de l'inlandsis. J'espérais, en outre, trouver de ce côté des formes glaciaires intéressantes. Nous aurions pu très facilement traverser le Grœnland de l'ouest à l'est, puis en sens inverse; un supplément de vivres, pour une ou deux semaines, aurait été seulement nécessaire.

Pendant toute la durée du voyage, la neige fut excellente. Le mois de juin est l'époque la plus propice pour les marches sur l'*inlandsis*. Dans la journée la couche superficielle de névé fond, et la nuit suivante la gelée transforme cette bouillie en une couche solide, glissante, sur laquelle la caravane peut avancer rapidement sans le secours de *ski*[2] ou de raquettes. A cette époque je conseillerais l'emploi de traîneaux indigènes tirés par des chiens.

Nansen affirme qu'il n'aurait pu traverser le Grœnland si sa caravane n'avait été munie de ski. Cet engin est en effet indispensable au mois de septembre, époque à laquelle le courageux Norvégien a exécuté sa célèbre exploration.

Mais si un voyageur choisit la saison la plus favorable, il peut parcourir le glacier sans l'aide de ces patins. L'automne est la saison la plus défavorable pour une semblable expédition. Les tourmentes de neige sont alors fréquentes, le soleil sans chaleur ne détermine aucune fusion à la surface du glacier, par suite il ne se forme pas la nuit cette couche verglassée si favorable à la marche au printemps. La longueur de nos étapes est la meilleure preuve du bon état de la neige à l'époque de notre exploration; en moyenne, nous avancions chaque jour de 23 kilomètres, tandis que Nansen ne parcourait que de 13 à 14 kilomètres. En onze nuits et demie nous avons effectué un trajet de 270 kilomètres sur la glace.

1. Rochers isolés émergeant au milieu de l'inlandsis.

2. Longs et étroits patins en bois.

(*A suivre.*)

Traduit du danois par CHARLES RABOT.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

INDIGÈNES DE LEKERA-LOUN-TA (PAGES 438 ET 446).

A LA RECHERCHE DES NÉGRITOS[1]

(VOYAGE DU YACHT « SÉMIRAMIS »).

PREMIÈRE PARTIE : LES ANDAMAN,

PAR M. LOUIS LAPICQUE.

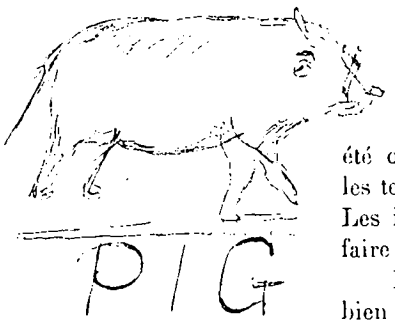
SCÈNE D'ATTENDRISSEMENT (PAGE 437).

Les rives dessinent en face l'une de l'autre de grandes courbes régulières conservant à peu près le même écartement. La bordure compacte des palétuviers se continue aussi unie qu'une berge tracée par des ingénieurs. Point de baies, point d'enfoncements : par-dessus cette frange de verdure fraîche, les collines boisées s'étagent avec les tons roux de l'automne européen : nous sommes ici à la fin de la saison sèche. Par places même, la forêt a perdu ses feuilles et nous montre des branches grises dénudées comme nos arbres en hiver, spectacle dont nous avons perdu l'habitude, et qui ici nous étonne. La différence de teinte permet de suivre nettement la démarcation entre le marais couvert de palétuviers et la terre ferme où poussent les vrais arbres. On se rend compte que celle-ci forme des îles au contour sinueux, tantôt poussant des caps jusque sur les bords du détroit, tantôt se reculant en larges baies comblées par les palétuviers.

Nous regagnons la chaloupe, et nous reprenons en sens inverse le détroit de Humphray. En passant devant l'un de ces éperons où la colline s'avance jusqu'au bord du canal, ne laissant à son pied qu'une mince frange de palétuviers, j'aperçois, sur la pente, de petits toits de chaume parmi les branches. Je demande à visiter ce village, et la pirogue me débarque avec deux ou trois Négritos. Ce n'est pas absolument commode d'aborder, nous pataugeons horriblement dans la vase gluante des palétuviers; avant d'atteindre la pente, il nous faut grimper ensuite parmi des broussailles épaisses. La peine que nous avons prise ne semble pas d'abord devoir être récompensée : le village est abandonné, il ne reste que les éternels *chong* rangés en cercle; les débris ordinaires, coquillages, ossements, culs de bouteille, jonchent le sol, mais au moment où je m'apprête à redescendre par le même chemin, les Négritos m'appellent d'un autre côté. Ils ont découvert un escalier pour descendre. Un escalier, parfaitement! un véritable escalier, avec des marches bien taillées dans la terre et soutenues par des fascines. Est-ce que ce sont vraiment des indigènes qui ont fait ce travail? Qui serait-ce d'autre? il n'y a aucun défrichement dans cette région. Je voudrais bien interroger mes compagnons, mais mon interprète ordinaire est resté à bord de la chaloupe. Je me rappelle le

1. *Suite. Voyez tome I^er^, p.* 409, 421 *et* 433.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



PÉCARI (PAGE 450).
DESSINÉ PAR UN ANDAMANAIS.

mot hindoustani dont les convicts désignent les indigènes, et que ceux-ci doivent connaître : « *Jungli?* » demandé-je en montrant les marches. « *Jungli* », répondent en chœur les Négritos en faisant le signe de piocher la terre. Je remarque alors que la surface même sur laquelle s'est établi le village a été obtenue par un travail de terrassement. La colline a été entaillée à mi-côte, et les terres enlevées du côté du sommet ont servi à faire remblai du côté de l'eau. Les indigènes se sont procuré ainsi l'aire horizontale dont ils avaient besoin pour faire une place de danse au milieu du village.

Les terrassements sont tout frais et il n'y a encore qu'une couche de coquillages bien clairsemés sur le sol, d'autres ont roulé sur les pentes. Le village n'a été habité que peu de temps, mais les Andamanais reviendront un jour ou l'autre, au hasard de leurs pérégrinations, sur l'emplacement qui est tout préparé. Les coquillages et les débris de toute sorte iront s'accumulant, et, si on leur accorde un temps illimité, ces débris finiront par recouvrir les terrassements et les pentes au-dessous jusqu'au niveau des palétuviers. On aura alors un kjökken-mödding qui ressemblera tout à fait à celui de Wot-A-Emi.

Par l'escalier, rien n'est plus facile que de descendre. Au bas, nous retombons dans l'horrible vase des palétuviers, mais de ce côté les arbres ont été abattus, et par la coupée, en mer haute, les pirogues pourraient venir accoster au pied même de l'escalier.

Bientôt après, nous sommes de retour devant Lekera-Loun-Ta, où nous prenons notre mouillage du soir. Est-ce que les habitants que nous avons vus partir ce matin seraient déjà revenus? Des pirogues s'alignent sur la grève et des indigènes vont et viennent autour de la hutte. Nous descendons à terre pour voir. C'est une autre tribu qui vient de plus loin dans le nord pour se rendre aussi à Port-Blair; ils ont fait escale pour la nuit et se sont sans plus de façons installés dans la maison-village dont les propriétaires absents ne peuvent leur faire les honneurs. Entre les voyageurs et nos boys, la fraternité est bien vite établie, et pour fêter la rencontre, naturellement ils organisent un bal. En un clin d'œil, les tambours sont installés, et sous le grand toit de chaume commence une danse effrénée.

Les nouveaux venus sont bien de la même taille, ils ont les mêmes cheveux et les mêmes badigeons que les autres, mais ils sont certainement plus laids, avec des figures camardes qui me rappellent plutôt les gens de la Petite Andaman. Je n'ai pas le temps de les photographier ici, mais je les reverrai à Port-Blair.

Une horrible vieille, sa face grimaçante traversée de barbouillages blancs, est restée dans mon souvenir. S'intéressant peu à la danse sans doute, elle était venue se camper à côté de moi et m'adressait sourire sur sourire en marmottant je ne sais quoi. A la fin, voyant que je ne comprenais pas, elle se mit avec un parfait sans-gêne à fouiller dans mes poches; elle eut bientôt fait de trouver ma blague : c'était tout bonnement une pipe de tabac qu'elle voulait.

Demain matin nous rentrons à Port-Blair et nous emmènerons les sauvages : M. Portmann a décidé qu'il donnerait la remorque à toute la flottille.

31 mars. — Nous sommes partis au matin, traînant derrière nous une longue file de pirogues chargées de groupes étrangement pittoresques. On a pris par le canal de *Middle-Strait*, charmant comme une rivière au milieu des bois; à toutes les sinuosités de la route, les pirogues allaient zigzaguant au bout de leur remorque avec des mouvements brusques de bêtes captives.

Au débouché du canal, la mer était trop clapoteuse pour que les pirogues pussent suivre sans danger l'allure du steam-launch. D'ailleurs nous étions presque arrivés. Les amarres furent larguées, et les Andamanais reprirent leurs pagaies.

Avant la nuit, nous sommes en rade de Port-Blair, et la chaloupe nous ramène à bord de la *Sémiramis* dont les pavillons sont en berne : c'est aujourd'hui le Vendredi Saint. Nous l'avions oublié, et la tenue de deuil de notre navire nous avait au premier abord fait tressaillir d'angoisse. Heureusement ce n'est qu'un rite, et nous retrouvons tout le monde en bonne santé.

2 avril. — J'ai profité de la journée d'hier pour examiner ces tribus que nous avons ramenées du nord. Décidément ces gens-là sont laids; je commence à croire que la divergence d'opinions des auteurs sur les Andamanais pourrait bien avoir l'explication ordinaire de toutes divergences d'opinion en fait d'observations. C'est tout simplement que les uns et les autres n'ont pas vu les mêmes Andamanais. Les relations anciennes, celles qui datent des premiers établissements anglais aux Andamans, nous dépeignent un indigène positivement affreux; les auteurs insistent sur ce caractère de laideur, tandis que les descriptions écrites dans la seconde moitié de ce siècle parlent de la grâce enfantine des petits sauvages. J'avais d'abord pensé qu'il s'agissait là de sentimentalités différentes, mais il ne faut pas oublier que le premier établissement des Anglais, Port-Cornwallis, est situé dans le nord de l'archipel, très loin de l'établissement actuel de Port-Blair. Si les Bodjinji de cette dernière région méritent les éloges qu'en font Man et en général les auteurs de la seconde période, il est possible que cette tribu constitue une heureuse exception. Les indigènes de l'Andaman du nord, bien qu'ils

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

MAISON-VILLAGE A LEKEDA LOUN-TA.

soient de la même race, ont des traits bien plus grossiers, et les gens de la Petite Andaman, nous l'avons vu, ont aussi des museaux désagréables.

Beaux ou laids, tous ces cousins réunis à Haddo fraternisaient et festoyaient. On n'aurait jamais cru que ces gens-là étaient réunis pour assister à une exécution. Jour et nuit, la danse allait son train, et la musique des planches-tambours ne discontinuait pas. J'avais toutes les peines du monde à obtenir des sujets et il me fallait faire miroiter les cadeaux les plus splendides pour les arracher quelques minutes au plaisir de la danse. Je les entraînais sur un terre-plein à l'ombre de la baraque, et j'opérais en hâte. Si j'échappais mon homme l'espace d'un clin d'œil, il filait et se perdait immédiatement dans la foule bruyante.

Des rixes parfois éclataient. Des cris de femmes suraigus dominaient le battement du tambour; les deux adversaires, face à face, l'œil étincelant, se menaçaient de flèches tenues à la main comme des épées. Les amis se jetaient entre eux, les femmes se pendaient à leur cou avec des sanglots pareils à des hurlements. Les hommes se mettaient à pleurer aussi, l'attendrissement devenait général, et deux minutes après, tout le monde dansait de plus belle.

La punition du criminel a eu lieu ce matin. En présence des tribus assemblées, il a reçu un certain nombre de coups de verge et on l'a porté évanoui à l'hôpital. C'est du moins ce que je viens d'apprendre, car l'exécution a eu lieu de grand matin, sans que j'en aie été prévenu. J'aurais bravé l'horreur du spectacle pour examiner les émotions de l'assistance. Dans la journée même, le congrès s'est dispersé. Les pirogues ont défilé en escadre, remportant chaque groupe vers les lieux de pêche. Les gens que nous avions ramenés de la Petite Andaman sont repartis pour leur île lointaine, mais le jeune garçon est resté avec M. Portmann. C'est un élève de plus pour le séminaire.

Nous sommes venus ici pour faire connaissance avec le type négrito; j'espère que ça y est, et que ce type, je l'ai bien dans l'œil. Nous tâcherons de dénicher ses représentants en d'autres coins du globe, et si j'en rencontre, je crois que je les reconnaîtrai. Mais je voudrais encore, avant de me mettre en chasse, profiter des conditions exceptionnelles que je trouve ici, pour tenter quelques recherches qui me tiennent au cœur. J'ai jusqu'à présent recueilli des données anatomiques, des dimensions de têtes et des longueurs de membres, mais je suis physiologiste et je ne peux pas considérer l'anthropologie comme uniquement la science du squelette de l'homme : sur ce squelette il y a des muscles qui se contractent; dans ce crâne, il y a un cerveau qui fonctionne. Ces sauvages

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

respirent, se meuvent, sentent et veulent. Voilà ce que je voudrais pouvoir atteindre, ce que je voudrais enregistrer et mesurer. Y a-t-il ou n'y a-t-il pas entre le blanc et le nègre des différences plus profondes, plus vitales, que la couleur de l'épiderme et la saillie des maxillaires? Y a-t-il un système nerveux plus actif, plus impressionnable, chez l'un ou chez l'autre? Y a-t-il des races supérieures et des races inférieures comme il y a des dolichocéphales et des brachycéphales?

De cette anthropologie physiologique, il n'y a rien de fait, ou presque. Je n'ai pas la prétention de la faire, pas même de la commencer sérieusement dans le peu de temps et avec l'outillage restreint dont je dispose. Mais je veux donner un coup de sonde dans ces profondeurs inexplorées. L'occasion me paraît propice. Je ne retrouverai peut-être plus, dans ce voyage, des conditions matérielles aussi favorables. Les sujets, je les ai sous la main ; ils ne s'effrayeront peut-être pas trop : Joseph est là pour expliquer ce que je désire (car dans ces expériences le sujet n'est pas purement passif, il faut qu'il devienne presque un collaborateur). D'autre part, j'ai affaire à une race pure, avec des caractères anatomiques bien nets; et si l'on peut admettre des espèces dans le genre *homme*, les Négritos en sont une, une espèce qui, pour le naturaliste, diffère bien de la nôtre. S'il y a des différences physiologiques, c'est là qu'on a chance de les trouver : il faut essayer. Mais je ne me fais pas d'illusions sur la facilité des recherches, ni sur la netteté des résultats que je pourrai obtenir.

7 avril. — Ça n'a pas encore trop mal marché, la physiologie. Joseph s'est révélé plus subtil que jamais. Ce garçon-là fait réellement mon admiration; malgré tous ses vices, que je sens parfaitement à fleur de peau, prêts à percer, il est si intelligent, que j'ai pris une bonne sympathie pour lui, vraiment des sentiments d'ami. J'aimerais bien l'emmener, et lui ne demanderait pas mieux, mais les règlements s'y opposent formellement. Nous nous sommes promis de nous écrire.

Mais revenons aux expériences.

Les essais de recherches sur le type respiratoire ne m'ont donné rien qui vaille, il a été impossible d'obtenir des sujets une respiration normale. Quand on lui a placé des pneumographes sur le thorax et sur l'abdomen, ces petits appareils incompréhensibles, ces tubes de caoutchouc qui s'en vont aboutir derrière lui à un engin mystérieux, troublent complètement le sujet. Joseph seul, qui a compris, a pu s'abstraire suffisamment pour respirer comme s'il ne pensait à rien, mais il a beau donner des explications à ses compatriotes, ceux-ci restent anxieux et frémissants, à moins qu'ils ne se mettent à respirer systématiquement par saccades, soulevant leurs côtes et les rabaissant comme pour accomplir quelque travail mécanique. Les femmes surtout s'inquiètent, elles ont l'air d'attendre je ne sais quoi, et le moindre bruit qui résonne sur le navire les fait tressaillir. Quelques-unes sont toutes prêtes à sangloter.

FEMME DE LEKEBA-LOUN TA DÉMÉNAGEANT.

Il a fallu y renoncer.

Le dynamomètre, par contre, les a beaucoup amusés. Ils avaient parfaitement compris comment ce petit ressort que je leur mettais dans la main indiquait la force avec laquelle ils serraient, et ils y allaient de bon cœur, essayant de se dépasser les uns les autres, d'autant plus qu'il y avait des prix pour ceux qui amenaient les chiffres les plus élevés.

J'ai été surpris de la faiblesse de l'effort qu'ils peuvent déployer en serrant ainsi un objet dans la main. Non seulement ils ont une apparence robuste, mais on leur fait faire des choses qui exigent en réalité une grande force. Je l'ai déjà dit, je n'arrivais qu'avec beaucoup de peine, et mes compagnons aussi, à tendre leur grand arc, qu'ils manient avec aisance; j'ai vu un jour l'un d'eux grimper par le galhauban jusqu'à la pomme du grand mât. Le galhauban est un simple cordage d'acier gros à peu près deux fois comme le pouce, lisse, tendu, et presque vertical : le Négrito saisissait le cordage de ses deux mains et de ses deux pieds, faisant pince avec le gros orteil; et il montait là posément, sans plus d'effort apparent que l'homme qui monte une échelle. Eh bien, au dynamomètre, les plus vigoureux d'entre eux restent bien au-dessous des chiffres que donne le premier Européen venu. Il y a là un paradoxe curieux. Peut-être cette différence tient-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

CHEF DE TRIBU, HOMME DE LA MOYENNE ANDAMAN.

elle à ce que la comparaison porte sur la force de la main. La civilisation peut très bien avoir développé chez nous ces muscles-là d'une façon toute spéciale; le travail physique, pour nous, ne se résume-t-il pas dans l'expression *travail manuel*?

Peut-être aussi est-ce une question de système nerveux ou, si l'on aime mieux, de volonté. L'imagination du sauvage est éveillée vivement par l'idée de tendre un arc ou de grimper; serrer dans ses mains un petit morceau d'acier, même quand on sait qu'il s'agit d'humilier un camarade et de gagner un paquet de tabac, c'est beaucoup plus abstrait, l'attention se fixe beaucoup plus difficilement, partant la force nerveuse est moins grande.

Théorie pure, il faudrait mesurer l'attention. Peut-être là trouverait-on entre le civilisé et le sauvage une différence psychologique, différence intéressante entre toutes. Ce sont les âmes des peuples, n'est-ce pas, bien plutôt que les corps, que nous voudrions pouvoir mettre en balance. Je me souviens que les philosophes d'Europe enseignent que la faiblesse d'attention est la caractéristique du sauvage; mais les philosophes enseignent des tas de choses qu'ils ignorent. Il y a peut-être moyen de vérifier le fait, et comme la question me préoccupait d'avance, j'ai apporté un petit appareil pour mesurer l'attention de mes sauvages.

On n'a pas l'habitude de trouver le récit d'expériences psychophysiques dans une relation de voyage. Me permettra-t-on de parler de celles-ci? Si tous les voyages se ressemblaient, ce ne serait pas la peine d'en lire de nouveaux. Je n'ai pas eu jusqu'ici l'occasion de faire naufrage, ni de me battre contre des bêtes féroces, je ne suis qu'un pauvre physiologiste, et les prouesses ne sont point de ma compétence. Je ne puis rapporter que ce que j'ai vu. Je ne ferai point aux lecteurs du *Tour du Monde* l'injure de les prévenir que c'est facile à comprendre : les Négritos ont bien compris! D'ailleurs ce n'est peut-être pas aussi ennuyeux qu'on pourrait le croire. Un beau jour, des dames de Port-Blair sont venues à bord du yacht pendant que ces expériences étaient en train; cela les a amusées, elles ont voulu y prendre part, et j'ai noté sur mon cahier les chiffres des élégantes ladies à côté du chiffre des sauvagesses.

Cela ressemble à un petit jeu de société. La personne qui est sur la sellette s'assoit devant une table, pose les mains sur cette table et ferme les yeux; le petit jeu consiste à répondre aussi vite que possible, par le mouvement d'un doigt, quand à l'improviste on lui touche une main. On comprend que si la personne est attentive au jeu, elle répondra très vite, presque instantanément, tandis qu'elle laissera passer un petit moment si elle pense à autre chose ou si elle ne pense à rien. Il s'agit seulement de mesurer les temps qu'elle a mis à répondre, et ça n'est pas bien long, tout juste un clin d'œil.

C'est le Dr d'Arsonval qui a inventé l'appareil très ingénieux dont nous allons nous servir pour cette mesure. Imaginez une petite pendule, avec une seule aiguille, mais celle-ci marche avec une vitesse que les meilleures montres de Marseille n'ont jamais égalée; elle fait le tour du cadran en une seconde quand une fois elle est en marche, mais on la tient au repos. Une pile électrique et des fils conducteurs sont combinés de telle sorte que l'aiguille se met en marche subitement quand on frappe un objet avec un petit marteau relié aux fils, et qu'elle s'arrête non moins subitement quand on serre une petite pince également reliée aux fils.

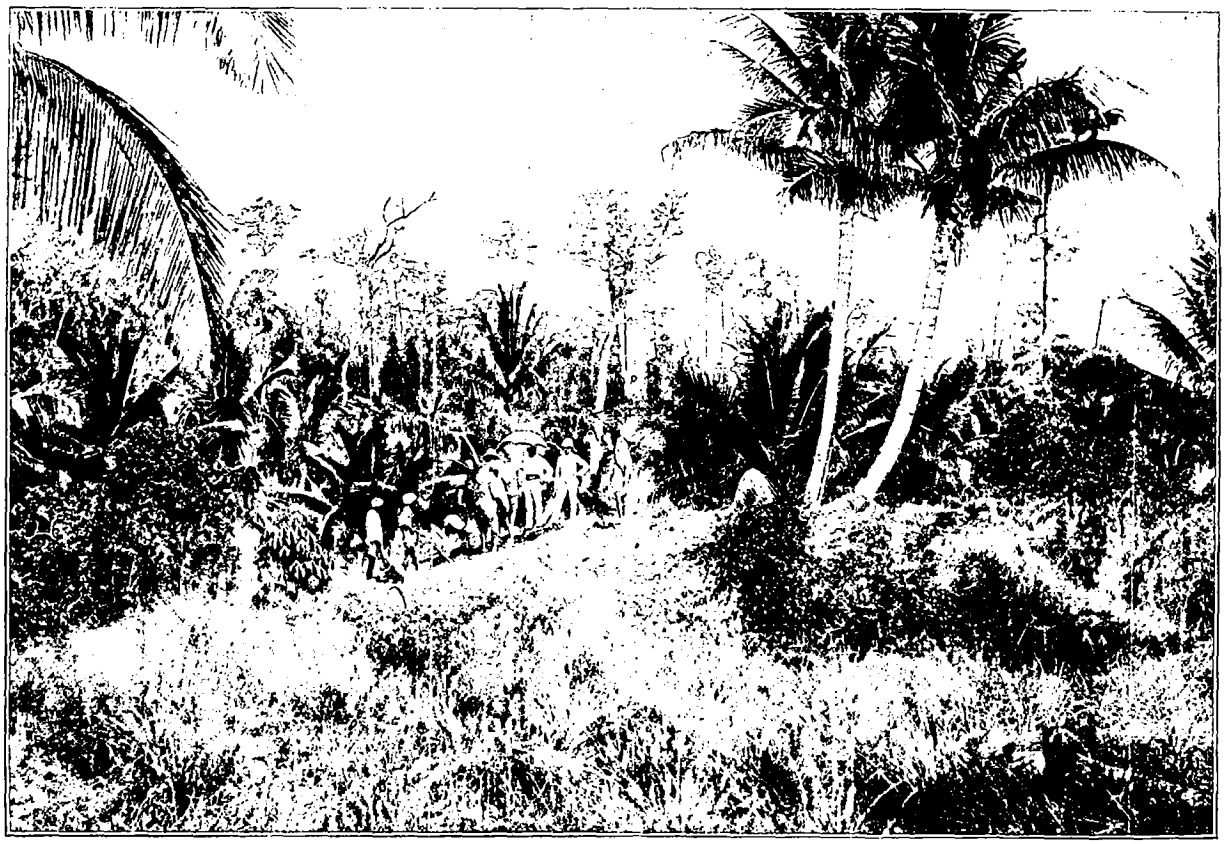
Revenons au petit jeu. Le Négrito est sur la sellette, les yeux bandés, de peur qu'il ne triche; on lui touche la main avec le petit marteau, l'aiguille se met en marche sur le cadran; aussi vite qu'il peut, il serre la pince, l'aiguille s'arrête, vous lisez sur le cadran le nombre de *centièmes de seconde* qu'il a mis a répondre, aussi facilement que vous liriez des minutes sur votre montre.

La vraie difficulté était de faire comprendre aux Négritos la règle du jeu et de les y intéresser assez pour qu'ils voulussent vraiment répondre vite. J'avais de grandes inquiétudes sur ce point; cela a marché admirablement, tout aussi bien que le dyna-

CHEF DE TRIBU, HOMME DE LA MOYENNE ANDAMAN.

*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



FOUILLES DANS LE KJÖKKENMÖDDING.

momètre, et cela les amusait tout autant. Aussitôt l'expérience finie, ils demandaient à Joseph quelque chose qui devait évidemment se traduire ainsi : « Ai-je été plus vif qu'un tel ou un tel? » et Joseph, de son air froid d'homme supérieur, leur donnait le renseignement, qui les faisait sourire ou faire la moue.

J'ai même pu passer à des expériences plus compliquées, qui demandent un véritable effort d'attention; la règle du jeu devient celle-ci : il s'agit toujours de répondre aussi vite que possible, mais je touche, sans ordre, tantôt la main droite, tantôt la main gauche; il faut répondre quand je touche celle-ci, ne pas répondre quand je touche celle-là. Essayez sur vous-même, sans appareil, et vous verrez qu'il faut être bien attentif pour ne pas se tromper. Eh bien, tant pis pour les philosophes, les Négritos répondent à peu près comme les Européens; ils ne se trompent pas sensiblement plus souvent; ils sont seulement un peu plus lents dans leur réponse; quelque chose comme deux centièmes de seconde en plus.

Voilà bien assez de psychologie, je ne veux pas, le fait donné, tartiner des théories. Mais désormais je me garderai bien de juger des aptitudes mentales d'un peuple d'après l'état de sa civilisation. Les Andamanais ne comptent que jusqu'à trois : irez-vous conclure qu'ils sont incapables de compter plus loin? Master Joseph fait très bien ses opérations d'arithmétique; il trébuche à la division, mais l'addition, la soustraction, la multiplication, il les fait sans plus de fautes qu'un bon écolier européen. Les Andamanais n'ont aucun art plastique; leurs dessins les plus compliqués sont des zig-zags ou des lignes ondulées; direz-vous qu'ils ne sont pas capables de figurer un animal? Un des jeunes gens de M. Portmann, un jour qu'il me voyait faire un croquis, m'a demandé par gestes mon crayon et mon carnet, et il m'a campé de chic un pécari, élégant, non, mais très reconnaissable. Négritos, sous votre peau noire, je vous reconnais pour mes frères. Mais je ne vous embrasserai pas, à cause de votre sale pommade.

7 avril. — Allons, il faut s'arracher à l'étude des Andamanais. N'oublions pas que nous sommes venus ici seulement pour voir l'échantillon du type pur, et que nous avons maintenant à chercher le Négrito à travers le monde. Nous ne devions rester ici que quinze jours et voilà trois semaines passées. Il nous reste encore à opérer ici des fouilles dans les kjökkenmödding, mais je n'aurai le temps que d'en visiter un; au petit bonheur, j'ai choisi celui de Bamboo-flat. C'est une affaire arrangée. M. T.... m'a promis des hommes, son lieutenant, M. W...., doit m'attendre avec une demi-douzaine de convicts armés de pioches.

Bamboo-flat est tout près de nous; c'est au fond d'une petite baie à l'angle de la rade en face de Chatam, une vallée plantée de cocotiers. Le kjökkenmödding n'est pas au bord de la mer, il en est distant d'environ 200 mètres. Le rivage est bas, vaseux, et le terrain qui forme le fond de la vallée ne s'élève guère au-dessus du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ÉLÉPHANTS AU TRAVAIL. — DESSIN DE JOUAS.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

niveau de la mer. Parmi les herbes fait saillie une butte d'une faible hauteur, mais qui attire immédiatement l'attention sur ce sol uni. Un cocotier a poussé dessus. M. T.... a fait d'avance débroussailler l'amas, et l'on voit très bien sa forme en tronc de cône presque géométrique. Le haut est occupé par une plate-forme bien plane dont la circonférence est à peu près la moitié de la circonférence à la base. Nous mesurons celle-ci : elle est de 150 pieds anglais (45 mètres); la hauteur est de 3 m. 50 à 4 mètres. Cela fait tout de même un fameux cube de débris. Nous ne pouvons pas songer à déblayer et à examiner poignée par poignée ces 400 mètres cubes. Je fais attaquer une tranchée large d'un peu plus d'un mètre qui va couper le tas par son milieu : cela nous donnera une idée suffisante de la composition de l'ensemble.

Les premiers coups de pioche soulèvent un nuage de poussière. Sous une couche insignifiante de terre végétale, tachetée de coquillages blancs, c'est une masse poudreuse de coquillages. Toutes les espèces sont mêlées; aucune indication de stratification. Parmi les coquillages, des ossements de sangliers, des mâchoires inférieures surtout; les dents qui y tiennent encore brillent au soleil et les font remarquer, l'os lui-même est grisâtre et poudreux comme les coquillages. Des fragments de nautiles pourtant ont gardé leur nacre à l'éclat irisé. Au milieu de ces choses grises et blanches, des morceaux de poterie se détachent en brun clair. Des cailloux aussi, des morceaux de grès irréguliers, comme on en trouve sur toutes les grèves de la rade, font des taches plus foncées. On ne voit rien d'autre. Le triage est donc facile, et les ouvriers ont bien vite compris que ce qui m'intéresse, c'est tout ce qui n'est pas coquillage, et je puis en mettre plusieurs ensemble à la besogne. Ils jettent à mes pieds tout ce qu'ils trouvent.

Les poteries abondent. Ce sont des morceaux provenant tous de vases arrondis, tous décorés de dessins en creux très simples, lignes droites et lignes ondulées. Rien d'autre qui présente un intérêt quelconque. La tranchée commence à se creuser, quand les pioches des deux ouvriers qui se tiennent sur le front de taille sonnent sur un gros bloc de grès. On gratte tout à l'entour pour le dégager, on n'en trouve pas les bords. Qu'est-ce que les Andamanais pouvaient bien faire d'énormes pierres comme celle-là? Les premiers ouvriers continuent leur tranchée en passant par-dessus, mais voici que les ouvriers qui travaillent à la base rencontrent aussi la pierre. Il faut bien se rendre à l'évidence, il y a un rocher qui occupe tout le centre de l'amas. Au milieu, l'épaisseur des coquillages atteint à peine un mètre; contre toute apparence, ce que nous avions pris pour un amas de débris n'est encore ici qu'un revêtement.

Autrefois ce rocher a dû se trouver au bord de la mer, la vallée était sans doute occupée par un marais à palétuviers. Ce rocher représentait le seul point ferme où l'on pût prendre pied. Les Andamanais sont venus naturellement y camper et y sont toujours revenus, les raisons qui obligeaient à débarquer en ce point subsistant toujours, et même, à chaque passage successif, l'emplacement devenait meilleur, agrandi par les débris des passages précédents. Voilà probablement le fait qui détermine la formation des kjökkenmödding, c'est l'existence d'un point spécial où l'atterrissage s'impose, c'est l'éperon de Wot-A-Emi, c'est la jetée naturelle de Maot-Kenou ou de Lekera-Loun-Ta, c'est ici ce rocher qui nous a tellement surpris et qui est en réalité l'âme même du kjökkenmödding. Quand les apports du petit ruisseau de la vallée, exhaussant peu à peu le sol, ont fait reculer le rivage, les Andamanais ont dû cesser de venir ici, n'ayant aucune raison de s'établir pour manger leurs huîtres loin du point que pouvaient atteindre les pirogues. Par conséquent, on peut supposer que ce kjökkenmödding est abandonné depuis très longtemps, et que les couches, même les plus superficielles, sont anciennes. Malheureusement personne ne se rappelle quel était l'état de la vallée quand on l'a défrichée il y a vingt-cinq ou trente ans

(*A suivre.*)

LOUIS LAPICQUE.

LA FLOTTILLE DE L'ANDAMAN DU NORD EN REMORQUE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ATTELAGE DE CHIENS. — DESSIN D'A. PARIS.

UN ÉTÉ AU GRŒNLAND[1],

PAR M. TH. V. GARDE,

LIEUTENANT DE VAISSEAU DE LA MARINE ROYALE DANOISE.

Panorama de glaciers.

Le 23 juin, nous changeons de cap pour faire route au S.-S.-E. vers les nunataks. Dans cette direction, le glacier est accidenté et devient de plus en plus sillonné d'ondulations à mesure que nous approchons de cette chaîne de pics. Après une terrible tempête d'est accompagnée d'épouvantables tourbillons de neige, et d'un froid de 4 degrés, nous atteignons les nunataks. Au pied des rochers, atteints par lui dans sa mémorable expédition de 1878, le commandant Jensen avait trouvé le glacier très accidenté; ici, au contraire, il reste uni jusqu'à la base des pitons; ces arêtes ne barrent donc pas l'écoulement de la glace. Les monticules que nous avons atteints, élevés de 3 à 400 mètres au-dessus de la grande étendue blanche, semblent des îles émergeant d'une mer gelée. Ils sont presque entièrement recouverts de neige et de glace et la roche n'apparaît que sur les escarpements les plus abrupts.

Du haut de ces belvédères, hauts d'environ 2000 mètres, le panorama est superbe de grandeur et de désolation. A perte de vue dans le sud ce n'est qu'un hérissement de pics sauvages, déchirés en aiguilles fantastiques; puis, au milieu de ce noir labyrinthe de montagnes, comme au fond d'un gouffre, des lambeaux de fiord bleuissent, piqués par les points blancs de glaces en dérive. Au sud de notre observatoire, l'inlandsis descend en un puissant glacier. Vers le nord, au contraire, c'est une plaine blanche immense, démesurée, une infinie steppe neigeuse, silencieuse et rigide. De ce côté, aucune montagne, aucun rocher; partout un linceul immaculé : représentez-vous une terre où le sol est remplacé par une couche de glace. Et toute cette immensité désertique resplendit d'un joyeux soleil matinal dans un nimbe d'azur immaculé. Cette lumière comme cette nature est vierge, et ce paysage sans vie laisse l'impression d'une terre nouvellement formée.

1. *Suite. Voyez p.* 385, 405, 417, 429 *et* 441.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

UNE CREVASSE. — DESSIN DE TAYLOR.

Notre temps est maintenant mesuré, et, aussitôt le sommet du nunatak gravi, nous nous mettons au travail. Pendant que l'un relève le panorama, l'autre le dessine ou en prend la photographie. Grâce à la division de la besogne, nous sommes bientôt parés et, de suite, prenons le chemin du retour.

Le 27 juin, la caravane traverse le bassin d'alimentation du glacier qui débouche à l'extrémité supérieure de l'Ikersuak. Ce courant de glace, le plus puissant du Grœnland méridional, donne naissance à des isbergs énormes. Quelques-uns ont un volume de 1 à 2 millions de mètres cubes. La pente du glacier est très forte; à 15 ou 20 kilomètres de son extrémité inférieure, le baromètre indique une altitude de 1 500 mètres. Ce large fleuve cristallin doit par suite être animé d'un rapide mouvement d'écoulement. Cette partie de l'inlandsis est déchirée de larges et profondes crevasses. Quelques-unes mesurent un diamètre de 10 mètres. La plupart sont recouvertes de « ponts » de neige. Fortement attaqués par la fusion, ces « ponts », pour la plupart, ont fléchi au centre et se trouvent en contre-bas du niveau normal du glacier. Quelques-uns sont complètement éboulés, d'autres si frêles qu'il eût été imprudent de s'y aventurer; pour traverser ces fentes, de longs détours sont souvent nécessaires. Ces gouffres, nous les franchissons sans accident en glissant rapidement sur la mince croûte de neige qui les recouvre; une seule fois, l'un de nous eut la mauvaise chance de faire une chute; elle n'eut heureusement aucune suite sérieuse. Aussi je tremblais lorsque mes compagnons étaient engagés sur ces nappes de neige branlantes; en pareille circonstance, on doit compter sur sa bonne chance; heureusement, elle ne nous fit jamais défaut. Nous étions, à la vérité, munis d'une corde, mais, lorsque toute la caravane est attachée, la marche est lente : à chaque instant il faut s'arrêter pour dégager la corde prise sous quelque traîneau. L'hiver, toutes ces crevasses sont recouvertes de neige, et apparaissent seulement en été lorsque le soleil a fondu la couche superficielle. Pendant notre excursion, la fusion avait été très active, et des régions qui, à l'aller, étaient unies, se trouvaient maintenant déchirées de gouffres profonds.

A notre grand étonnement, le 28 juin, nous pûmes « atterrir », après l'étape, qui ne fut pas moindre de 52 kilomètres. Jusqu'ici notre expédition « tient le record » de la marche sur l'inlandsis.

Ce jour-là, comme d'habitude, le départ de la caravane eut lieu à minuit. La neige, généralement molle à partir de 7 heures du matin, porte jusqu'à midi; plus nous descendons, plus résistante elle devient. Dans les régions culminantes la neige était sèche et granuleuse, ici elle est compacte; différence d'état due à l'absence d'humidité aux grandes altitudes.

Aux approches de terre, le glacier se montre très accidenté, hérissé de monticules et déchiré en rectangles par des systèmes de crevasses se coupant à angle droit. Nous sautons un gouffre, puis un second, infranchissable, nous barre la route; nous devons alors traverser à nouveau le premier et chercher ailleurs un passage. Sur la pente très forte, les traîneaux menacent de glisser dans les crevasses et de nous entraîner. A la fin, le découragement nous prend; à plusieurs reprises nous sommes sur le point de nous arrêter et de camper au milieu de ce labyrinthe. Les fentes du glacier sont si rapprochées qu'il eût été difficile cependant de trouver la place nécessaire au campement; de plus nous risquions une chute dans un de ces gouffres au moindre mouvement pendant le sommeil. En dépit de la fatigue, je prends néanmoins le parti de poursuivre notre route. Nous suivons un des nombreux torrents qui sillonnent le glacier, et, après seize heures de marche pénible, nous avons la joie d'atteindre notre point de départ. Le passage du glacier à la terre ferme, si aisé quinze jours auparavant, est aujourd'hui extrêmement difficile. Si, au début du voyage, nous avions rencontré pareilles difficultés, peut-être eussions-nous battu en retraite.

Après deux semaines passées sur le glacier, avec quel plaisir nous nous couchons sur l'herbe molle! avec quelle volupté nous nous désaltérons à un ruisselet d'eau fraîche après avoir souffert si longtemps de la soif, et combien il nous semble agréable de dormir la nuit et de n'être plus ébloui le jour par la réverbération éclatante des neiges! L'inlandsis est une des régions les plus curieuses du globe, mais, à coup sûr, la vie n'y est point agréable.

Une fois à terre, le premier être vivant que nous rencontrons est un moustique, et son susurrement nous rappelle soudain l'odieuse plaie du Grœnland pendant l'été. Je me prends alors à regretter l'inlandsis, d'où le froid chasse ces maudits insectes. Le premier soir, un vent piquant nous en débarrasse heureusement. Une fois la tente dressée, nous avalons une grande marmite de bouillie de farine au sirop de framboises et, en toute félicité,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jouissons du bien-être du temps présent. Très certainement, à ce moment-là, peu d'hommes se trouvaient aussi heureux que nous.

Dans la nuit, je suis réveillé par un bruit étrange. Me croyant encore sur le glacier, je cherche la cause d'un tel phénomène, et immédiatement je sors de la tente. Tout près de nous, une troupe de lagopèdes rappelait. Aucun morceau de musique ne m'a jamais paru plus harmonieux que ces cris plaintifs. C'était la vie après le silence du désert glacé, l'impression d'une nature animée après l'accoutumance à une terre morte.

Le lendemain, ablution générale. Nous en avions grand besoin. Depuis treize jours, aucun de nous ne s'était lavé. Pendant notre toilette, nous apercevons tout à coup des hommes sur les montagnes lointaines. Ce sont nos six Grœnlandais qui viennent à notre rencontre. Bientôt ils nous rejoignent ; leur réception chaude et cordiale est émouvante. Bien que nous ne fussions pas en retard, ils nous croyaient cependant perdus. Le matin même, le vieux Hans était monté sur une montagne pour examiner l'horizon, et ses yeux perçants avaient bientôt découvert notre petite tente rouge perchée sur les rochers.

Très pénible fut l'étape pour rejoindre le campement sur les bords du fiord, avec nos traîneaux et nos bagages sur le dos, harcelés par des millions de moustiques. Le soir, nos figures et nos mains étaient couvertes de boutons comme si nous avions eu la variole. Augusta nous accueillit de son plus gracieux sourire et, une heure après, pour nous souhaiter la bienvenue, nous offrit d'excellents lagopèdes rôtis : un régal de gourmet après un ordinaire de conserves.

Le même soir, nous arrivons à Kagsimiut, où nous sommes reçus par une troupe nombreuse d'indigènes. Tous nous accablent aussitôt de questions sur le glacier et nous demandent anxieusement si nous n'y avons pas rencontré d'animaux extraordinaires.

Les résultats de notre exploration sont très intéressants. Un des plus importants est la détermination de l'altitude de l'inlandsis dans ces parages. Sous le 64e degré de latitude, d'après les observations de Nansen, le point culminant de la ligne de partage entre le détroit de Davis et celui de Danemark atteint 2 700 mètres ; dans le compte rendu scientifique de son expédition[1], il estime à 1 800 mètres la hauteur maxima du plateau sous le 62e degré ; d'après nos déterminations, ce dos de terrain s'élève à 2 300 mètres.

Nos observations sur la fusion et l'évaporation de la neige constituent d'autre part une importante contribution à la connaissance des phénomènes physiques dans cette région extraordinaire. A l'altitude de 2 000 mètres, ces deux facteurs d'ablation font disparaître en vingt-quatre heures, par les chaudes journées, une tranche de neige épaisse de 15 centimètres.

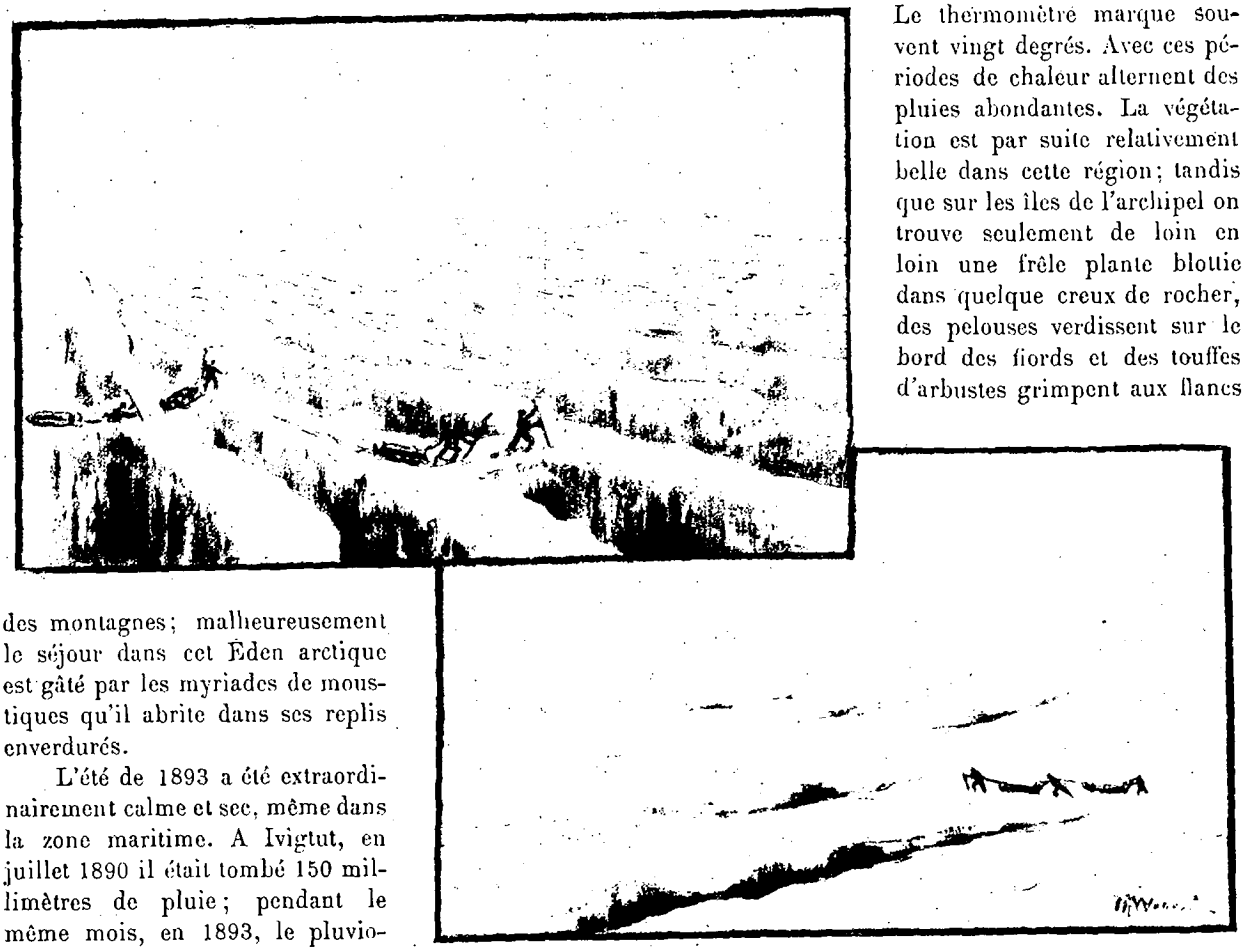
Pendant notre voyage, la température n'a pas présenté, entre le jour et la nuit, des variations aussi brusques que celles constatées par Nansen. Les grands froids éprouvés par l'expédition norvégienne étaient dus vraisemblablement à un rayonnement intense de la neige ; à l'époque de notre exploration, ce rayonnement était beaucoup moindre, par suite de l'état détrempé du glacier.

L'été de 1893 fut un des plus beaux dont le Grœnland ait joui depuis longtemps. Comme dans la plus grande partie de l'Europe, comme en Islande et aux Fär-Öer, de mémoire d'homme la température n'avait été aussi chaude. En général, dans le *skjergaard* du Grœnland sud-occidental, l'été est caractérisé par de fraîches brises du sud accompagnées de pluies et de brumes ; entre temps, des tempêtes du nord déterminent un abaissement de température. Les journées ensoleillées sont rares et par ces beaux jours la chaleur ne dépasse pas une douzaine de degrés. Dans l'intérieur des terres, à l'extrémité supérieure des fiords, le climat est tout différent. Les hautes montagnes du littoral arrêtent les vents humides de mer, le soleil est plus fréquent ; par suite la température est plus élevée.

LA « STÖRIS » LE LONG DE LA CÔTE (PAGE 456).

1. Mohn et Nansen. — *Durchquerung Grönlands* in *Petermann's Mitteilungen*, nº 17, 1893.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



CRÉVASSES DE L'INLANDSIS. — DESSIN DE TH. WEBER.

Le thermomètre marque souvent vingt degrés. Avec ces périodes de chaleur alternent des pluies abondantes. La végétation est par suite relativement belle dans cette région; tandis que sur les îles de l'archipel on trouve seulement de loin en loin une frêle plante blottie dans quelque creux de rocher, des pelouses verdissent sur le bord des fiords et des touffes d'arbustes grimpent aux flancs des montagnes; malheureusement le séjour dans cet Éden arctique est gâté par les myriades de moustiques qu'il abrite dans ses replis enverdurés.

L'été de 1893 a été extraordinairement calme et sec, même dans la zone maritime. A Ivigtut, en juillet 1890 il était tombé 150 millimètres de pluie; pendant le même mois, en 1893, le pluviomètre n'a enregistré aucune chute d'eau. Les petits lacs de montagnes et les torrents étaient presque tous à sec, et à chaque campement, avant de dresser la tente, nous devions chercher d'abord de l'eau. Jamais au Grœnland on n'avait souffert d'une pareille disette.

Ce beau temps continu était très favorable à l'avancement rapide de nos levers topographiques. Durant quelques heures seulement, les brumes, si fréquentes ordinairement dans ces parages, entravèrent nos observations. A notre grande satisfaction, la transparence de l'atmosphère nous permettait d'embrasser, des stations situées à une grande altitude, une immense étendue de terrain. Du sommet des montagnes, les détails de l'archipel et des fiords apparaissaient avec une netteté parfaite jusqu'à l'extrême horizon; dans ces conditions, il devenait possible de débrouiller avec une grande rapidité le facies d'une région considérable. Aussi bien la vue de ces paysages absolument extraordinaires doublait notre ardeur. L'admiration nous faisait oublier la fatigue. Chaque ascension nous découvrait de nouvelles merveilles, et chaque coucher de soleil nous apportait de nouveaux ravissements.

L'Orient n'a pas, comme on le croit, le monopole des paysages ensoleillés et des lumières vibrantes. Pendant leur été court et incertain, les pays du nord flambent, eux aussi, de colorations fantastiques et resplendissent de teintes violentes harmonieusement nuancées. Sur ces terres mortes, le soleil semble en deux mois vouloir compenser par son éclat ses longues absences. Ces régions brillent alors des plus magnifiques magies de la lumière, et, devant ces éblouissements, un effort de la raison est nécessaire pour se croire aussi loin vers le nord.

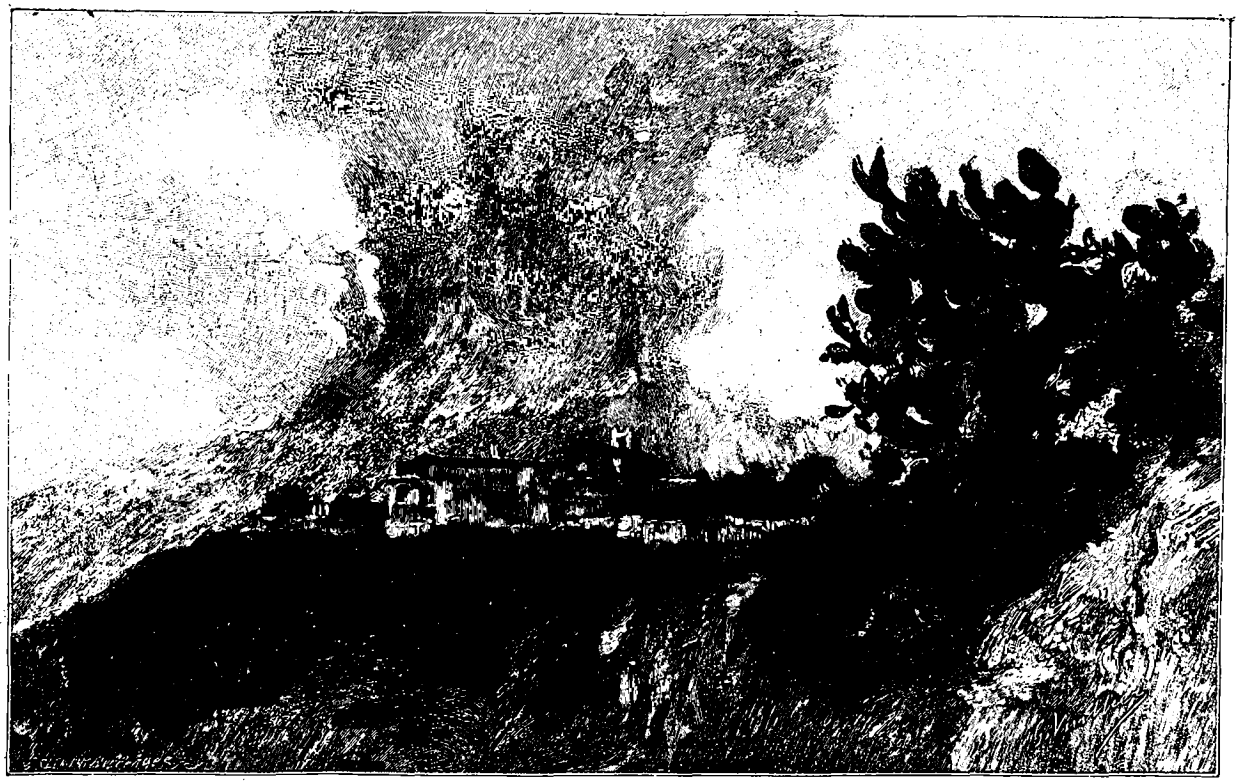
Le ciel était d'une admirable pureté, le soleil clair et brillant, la mer semblait une plaine de saphirs, et les montagnes silhouettaient de masses fauves les deux grandes nappes bleues. Jamais je n'aurais pu me croire au Grœnland si, dans l'entre-bâillement des fiords, la grande masse rigide et froide n'était venue me rappeler à la réalité. Au loin, hérissée de minarets de glace, de coupoles, elle semblait une grande ville blanche : toujours l'illusion de l'Orient.

(*A suivre.*)

Traduit du danois par CHARLES RABOT.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'AN DERNIER, UNE ÉRUPTION L'ÉCLAIRAIT DE SES FLAMMES... (PAGE 462). — GRAVURE DE CL. BELLENGER.

LA SICILE[1],

IMPRESSIONS DU PRÉSENT ET DU PASSÉ,

PAR M. GASTON VUILLIER.

GIACOMO (PAGE 458). — GRAVURE DE DEVOS.

Le crépuscule et l'aube. — Giacomo. — Au théâtre grec de Taormine. Silhouette de moine.

Lentement la nuit envahit l'immensité. Les colorations incertaines s'endorment dans un harmonieux mystère. Vers l'horizon quelques flocons roses passent, lumineux encore, sourires dans l'adieu du jour finissant.

L'heure est douce, on dirait que le ciel, alangui par le sommeil, déjà rêve, et les voiles, blanches étoiles de la mer, frissonnent, pareilles aux constellations du firmament.

Tout s'apaise; autour de moi des fleurs se ferment, les lumières des demeures s'éteignent et les oiseaux se sont tus qui, tout à l'heure, gazouillaient dans les orangers....

Ce soir-là j'étais à Taormine, penché sur un balcon. A mes pieds, jusqu'au rivage qui se développait à trois cents mètres de profondeur, s'enfonçait un abîme. Mes regards dominaient la mer d'Ionie et le cap de Taormine que couronne un théâtre antique. Je suivais les ondulations de la côte, je devinais Catane, et mes yeux s'égaraient dans les ténèbres lointaines où sommeillent Augusta et la grande Syracuse. Tout en bas, le flot, d'un mouvement rythmique, semblait dérouler sur la plage une claire guirlande qui chaque fois s'effeuillait et venait refleurir encore. Et, dans la paix du soir, je m'enchantais devant ce flot caressant ainsi le rivage en une harmonieuse cadence, égrenant de blanches fleurs toujours renouvelées au pied d'un théâtre immortel. Dans les jardins d'orangers où les oiseaux s'étaient blottis et dont des branches me frôlaient, quelques opuntias allongeaient leurs raquettes chargées de fleurs couleur de soufre, et les pétales rouges des géraniums émaillaient l'ombre comme des feux innombrables de phares. Sur une croupe élevée, le clocher et

1. *Suite. Voyez tome LXVII, p.* 1, 17, 33 *et* 49; *tome LXVIII, p.* 289, 305 *et* 321; *tome I^er, p.* 133, 145, 157, 169, 181, 265, 277, 293 *et* 305.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les murailles d'un monastère abandonné et la vieille église de Taormine élevaient des silhouettes de forteresse. Dominant ce tableau, l'Etna en vision bleuâtre montait dans le ciel.

Quels instants j'ai vécus! plus jamais ils ne seront oubliés, et j'emporte avec moi le souvenir de quelques heures fugitives qui accompagne mon chemin de son charme pénétrant....

Par cette soirée tout était diaphane, léger, harmonieux; seul l'abîme déchirait la côte, et vers l'embouchure de l'Alcantara une ligne sombre se détachait du rivage pour s'avancer dans la mer. C'est là que s'éleva Naxos, la première des villes que fondèrent les Grecs lorsqu'ils abordèrent en Sicile.

.....Me voici encore sur le balcon où j'étais hier au soir. Mon sommeil a été court, trois heures viennent de sonner à l'église majeure. Le soleil n'est pas encore levé et déjà les oiseaux s'éveillent, j'entends dans la feuillée leur chant contenu plein de fraîcheur. J'écoute... et c'est délicieux d'être là, rafraîchi par l'air matinal, embaumé du parfum des fleurs, les yeux vers l'aube naissante.

La mer continue son même mouvement rythmique de la veille, elle a bercé la nuit de ses lentes harmonies, maintenant elle élève doucement sa voix vers les premières clartés du jour.

Bientôt tout s'éclaire, bientôt le soleil vient frapper les murailles de la ville, le monastère, la vieille église, il ruisselle dans les pentes couvertes d'orangers et brasse l'immensité dans une éblouissante lumière.

La ville s'est réveillée....

Je viens de rencontrer un jeune garçon, douze ans à peine; ses yeux noirs sont pleins d'intelligence, fièrement il porte ses haillons.

« Comment te nommes-tu?

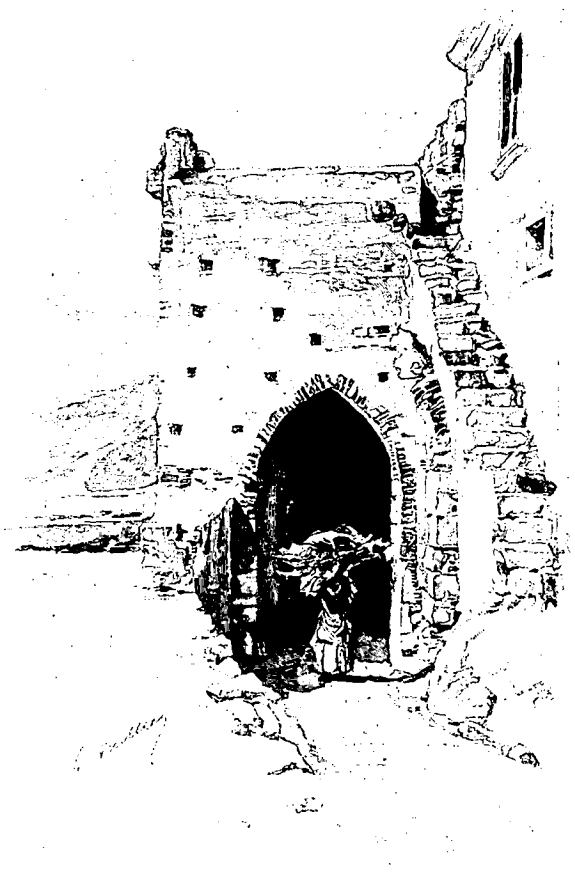
— Giacomo, signorino.

— Veux-tu me guider?

— *Grazzia*, signorino. .. »

Et le voilà sur mes talons.

Nous errons toute la matinée à travers des ruelles, le long de vieux murs ruinés enguirlandés de fleurs où s'ouvrent parfois des meurtrières, que couronnent des créneaux. Rares sont les passants; de loin en loin un visage apparaît pour se dérober aussitôt; quelque femme va, l'amphore sur la tête, dans une attitude classique. Puis plus rien que des chants d'oiseaux, des fleurs, l'éblouissement de quelque blanche muraille, un coin de ciel bleu fuyant. L'enfant me suit, silencieux, regardant à peine ce que j'observe.



LA PORTA CATANIA. — GRAVURE DE ROMAGNOL.

A la *Porta Catania*, vieux débris sarrasin de couleur fauve qu'encadrent les neiges lointaines de l'Etna et son cône fumant, une femme chargée d'un fagot de bois s'arrête. Elle touche la muraille du bout des doigts, qu'elle porte aussitôt à ses lèvres. Elle se signe dévotement ensuite et reprend son chemin.

« Que faisait donc cette femme, Giacomo?

— Elle baisait *San Vicenzo*, signorino.. .

— Comment! ce mur en ruines est San Vicenzo?

— Oui, signorino, il était là en peinture, mais le crépissage est tombé, emportant l'image sainte. Et voilà que maintenant nous foulons ce saint en poussière. »

Il se signa, marchant avec précaution. Son visage était devenu fort grave, comme s'il avait raconté un événement d'une importance grande.

La chaleur est étouffante. Nous quittons l'ombre de la porte, lorsque des détonations lointaines se font entendre.

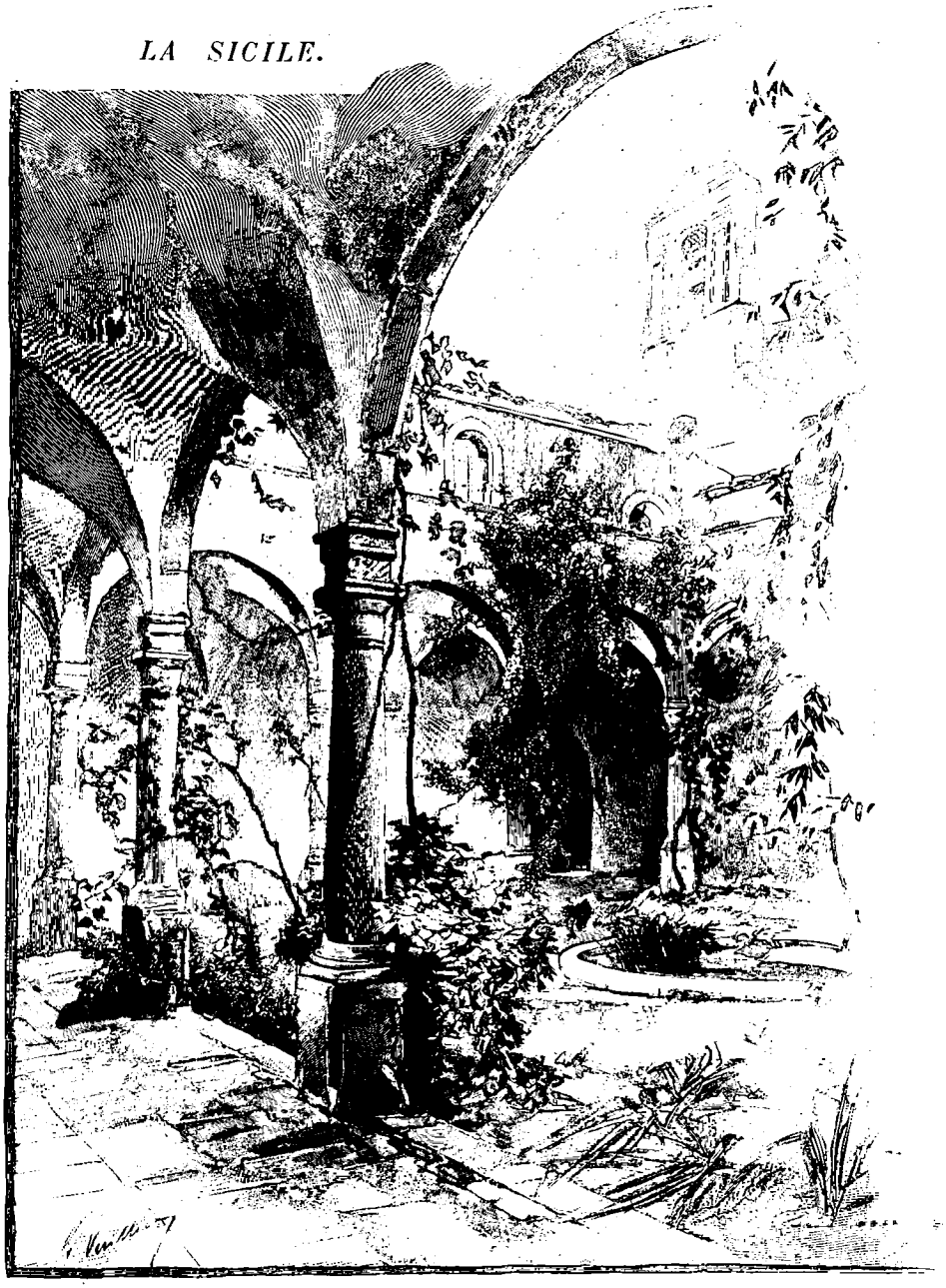
« Quel est ce bruit, Giacomo?

— C'est l'Etna qui a chaud, signorino. »

Il raconte que, par les jours de forte chaleur ou lorsque l'orage menace, le géant gronde ainsi.

Quelques lourds nuages montaient lentement dans le ciel, les détonations par intervalles continuaient, mais rien d'insolite ne troublait en apparence le volcan. Ses pentes bleuâtres dévalaient toujours en grandes lignes calmes, et vers la cime, comme à l'ordinaire, quelques fumées blanches vaguement flottaient. Je revoyais enfin cet Etna qui s'était dérobé si longtemps, ses crêtes argentées se détachaient du ciel et sa base majestueuse se veloutait de vert, d'azur, de lilas et de tons roses d'une délicatesse infinie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



CATARINA (PAGE 462). — GRAVURE DE RUFFE.

On ne distinguait aucune des scories noires ou des coulées hideuses que le volcan a vomies jusqu'à la mer. Il se dressait dans l'immensité, perdu dans une transparence aérienne qui lui donnait un aspect de vision céleste.

.... Je visitai le théâtre grec par une journée pure, et la belle ordonnance de ses portiques, sa couleur ardente et l'énormité du paysage qui l'encadre m'émerveillèrent.

Il est là-haut, sur l'arête du promontoire, l'ancien mont *Taurus*, à 300 mètres d'altitude, dominant la mer, les rivages siciliens et les côtes lointaines de la Calabre. Situation unique au monde, merveilleux panorama dont on ne saurait décrire la grandeur, imposant spectacle de l'étendue de la terre et de la mer étalées sous le ciel empli par le mont fumant dont la majesté étonne toujours.

L'art et la magnificence des anciens se donnèrent ici libre carrière, et les ruines de ce monument décorent aujourd'hui encore le site de Taormine, unique dans l'univers.

Longtemps je demeurai sur les restes des gradins qui furent autrefois taillés dans le roc. A travers les portiques et à perte de vue s'étalait la mer limpide d'Ionie, le rivage où s'éleva l'autel d'Apollon Archagète et où, trente-six ans avant Jésus-Christ, Octave combattant Sextus Pompée vint camper. Et ma pensée remontant le cours des âges voyait là, aux places réservées, les préteurs, les magistrats, les vestales, et trente mille spectateurs dans le vaste hémicycle, devant la scène éclairée par les flammes du volcan. Une tempête bouleversait la mer, et à travers les mugissements des flots j'entendais des voix déchirantes raconter les douleurs d'Électre et les infortunes des Atrides!

Puis un jour des détonations formidables emplissaient les airs, l'Etna vomissait des torrents de lave, et des fumées noires passaient comme de grands voiles funèbres devant les spectateurs : on représentait *le Cyclope* d'Euripide.

Quelles décorations plus grandioses, plus saisissantes, pouvaient encadrer de telles œuvres!

Qui nous dit qu'ici, dans ce théâtre, le choix des représentations ne dépendait pas de l'état des éléments ? Par les jours de tempête, ne choisissait-on pas une œuvre tragique où la voix des acteurs se mêlait aux sifflements du vent, aux grondements des flots? Par les éruptions de l'Etna, les flammes, les fumées, les laves sanglantes, ne prêtaient-elles pas leur sinistre magie à de terribles scénarios? Certes ceux qui avaient choisi un tel site pour y élever un pareil monument étaient doués d'un merveilleux instinct poétique, ils pouvaient avoir prévu le parti à tirer des décors gracieux, grandioses ou sinistres que leur offrait le paysage.

Le théâtre de Taormine, en dehors de son admirable situation, passe pour un des plus beaux monuments de ce genre édifiés par les Grecs. On le dit en outre d'une sonorité remarquable.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

On distingue vaguement encore aujourd'hui, taillés dans la montagne, les gradins disposés en amphithéâtre et les *præcinctiones* qui séparaient les différents ordres de citoyens. On retrouve le *proscenium* où se déroulait l'action, la baie du *pulpitum* où se tenaient les chœurs. Deux baies qui servaient d'entrée aux acteurs s'ouvrent au fond du théâtre; la troisième, placée au milieu, *aula regia*, réservée à César, est écroulée. On voit encore huit niches destinées à recevoir des vases ou tonneaux d'airain que les Grecs et les Romains employaient pour répercuter la voix ou pour loger des statues. Cette dernière hypothèse serait plus admissible étant donnée l'extrême sonorité du monument. C'est, a-t-on dit, le seul théâtre antique où la scène soit en aussi bon état de conservation. Les Romains modifièrent la construction primitive des Grecs, on prétend qu'ils l'embellirent.

D'après Dorville, qui a fait une étude technique fort intéressante du théâtre de Taormine, les spectateurs montaient aux portiques par des degrés qui suivaient, selon toute vraisemblance, la pente du rocher. Ces escaliers prolongés à l'extrémité des voûtes pouvaient donner une entrée aux sièges les plus bas de l'amphithéâtre ainsi qu'il fut pratiqué, dit-on, au théâtre d'Orange. De ces portiques on descendait ensuite sur tous les gradins. Il n'y avait pas de vomitoires, c'est-à-dire d'issues, dans la partie basse de l'amphithéâtre. Chaque gradin, autant qu'on en peut juger, offrait en largeur le double de sa hauteur, et il y a lieu de penser qu'il était, selon l'usage dans l'antiquité, recouvert de bois et de planches. C'est pourquoi les anciens appelaient les gradins qui entouraient l'orchestre : *primum lignum*, pour désigner le premier rang des sièges. Cependant plusieurs auteurs supposent que les gradins du théâtre de Taormine furent recouverts de plaques de marbre.

UNE RUELLE À TAORMINE. — GRAVURE DE ROUSSEAU.

« Un seul passage d'Ovide, dit Saint-Non, semblerait indiquer que les anciens avaient, ainsi que nous, des décorations qui servaient de fond à la scène : mais c'est Ovide qui parle d'un usage connu de son temps, fort postérieur à celui des Grecs, et qui aurait été impraticable à exécuter dans des théâtres de l'étendue de celui-ci. Ce passage, intéressant à citer, est tiré de l'endroit des *Métamorphoses* où le poète dit que, Cadmus ayant semé les dents du serpent, suivant l'ordre qu'il en avait reçu de Minerve, il en sortit des hommes tout armés, avec lesquels il put ensuite bâtir la ville de Thèbes.

« Ces guerriers semblèrent s'élever et sortir de terre, ainsi que sur nos théâtres nous voyons des hommes paraître peu à peu : d'abord on ne leur voit que la tête, ensuite les épaules; par degrés, toute la figure s'élève d'un mouvement tranquille et uni, jusqu'à ce

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'enfin elle paraisse poser les pieds sur le théâtre, et marcher sur la scène[1]. »

Il est impossible de pouvoir donner une idée de la manière dont cet édifice antique était décoré dans la partie extérieure qui fait face à l'Etna, et d'assurer s'il était orné d'un portique de colonnes, ainsi que Dorville les indique sur son plan, toute cette partie du monument étant entièrement tombée en ruines ; « mais ce qu'on peut dire être toujours de même, et toujours également beau, également admirable, c'est cette étendue de pays immense qu'on aperçoit du théâtre même, et plus encore des terrasses qui environnent le penchant de la montagne au pied du théâtre, tableau le plus grandiose et le plus étonnant ».

Cependant Taormine n'était pas une ville de premier ordre, et l'on aurait lieu d'être surpris d'y voir un monument pouvant contenir un aussi grand nombre de spectateurs si l'on ne savait que le théâtre, chez les anciens, n'était pas seulement réservé aux représentations dramatiques, c'était aussi un lieu de réunion et une sorte de salle de fêtes dont l'entrée était ouverte à tout citoyen. Là aussi se tenaient les assemblées générales du peuple lorsqu'il s'agissait de délibérer sur les choses publiques. Ces édifices étaient décorés avec magnificence, et tout fait penser que le théâtre de Taormine était ainsi.

J'ai vu ces superbes ruines à toutes les heures, aux pâles lueurs de l'aube, sous l'écrasant soleil de midi, vers le soir quand les ombres s'allongent et par les claires nuits. Quelle grandeur elles atteignent dans la paix nocturne avec les sombres portiques découpés dans le ciel tandis que seules quelques lueurs scintillent dans le village ou vacillent sur la mer! Le silence est toute une harmonie : du rivage, en accords lointains de harpe, montent de lents murmures, des brises tièdes passent comme des frissons.

MONTAGNARD. — GRAVURE DE DEVOS.

Le *custode*, un lettré modeste et bienveillant, favorisait mes promenades nocturnes; il faisait exception pour l'artiste étranger qui à toute heure passionnément venait. Il m'arrivait de m'oublier dans mes songeries, et plus d'une fois le sommeil m'a gagné. Je me réveillais au milieu de la nuit, quittant quelque rêve lointain, n'ayant plus conscience ni de l'heure ni du lieu. Je me retrouvais sous les étoiles, assis sur la pierre tiède encore de la chaleur du jour, bercé par les harmonies très vagues de la nuit. Lentement je me souvenais.... Les ruines n'étaient ni mélancoliques ni sinistres, sans guirlandes de lierre, mais claires et douces comme un beau souvenir.

Un soir, jetant les yeux autour de moi, j'aperçus sur les gradins élevés une forme humaine toute nimbée d'étoiles. Rêvais-je encore? Pourtant non, c'est bien là le théâtre avec ses portiques, Taormine et ses murailles blanchissantes où brille une lumière encore, une seule, tandis qu'une autre, perceptible à peine, se balance dans les ténèbres de la mer, très loin, là-bas... et les vagues toujours viennent d'un mouvement rythmique effeuiller sur la plage leur indécise guirlande d'écume.

La figure apparue sur le ciel était drapée d'une grande robe sombre, et la brise agitait sur sa poitrine une longue barbe d'argent de la blancheur du croissant de lune qui montait à l'horizon vers Syracuse. De temps à autre ses bras se levaient et ses doigts amaigris semblaient toucher aux étoiles. C'était comme une évocation d'apôtre, et je songeai à ce disciple de saint Paul, premier évêque de Taormine idolâtre, qui rendit muet l'oracle de Bacchus Lyssos et fit jeter sa statue à la mer.

La vision disparut, je rentrai. La grille que j'avais refermée à mon arrivée était ouverte. Quelqu'un était donc vraiment venu là, mais ce vêtement, cette silhouette d'un autre âge?... Minuit lentement tinta.

L'antique *Tauromenium*, dont je me plaisais tant à contempler les débris et le grandiose paysage, était dans

1. OVIDE, *Metamorph.*, l. III : vers 111-114.

Sic, ubi tolluntur festis aulæa theatris,
Surgere signa solent, primumque ostendere vultum,
Cætera paulatim, placidoque educta tenore
Tota patent, imoque pedes in margine ponunt.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'antiquité célèbre par sa splendeur. Elle fut fondée par Andromaque, père de l'historien Timée, avec le concours des habitants de Naxos que Denys le tyran venait de détruire. Protégée par d'étroits défilés et par des hauteurs inaccessibles, elle fut souvent à l'abri des dévastations qui bouleversaient la Sicile, mais elle subit pourtant des attaques qui lui furent fatales. Agathocle s'en empara, Auguste y fonda une colonie romaine. Tauromenium fut la première cité sicilienne qui protesta avec énergie contre les rapines du proconsul Verrès. Les habitants en un jour de fureur renversèrent sa statue élevée sur une place publique. Les Sarrasins, après un long siège, l'incendièrent en l'an 893, et en 968 le calife Al-Moëz fit passer la population au fil de l'épée. En 902 déjà l'émir Ibrahim ibn Ahmed avait massacré ses habitants. La ville fut conquise en 1078 par Robert Guiscard et, en 1676, elle fut assiégée par les Français.

Les tremblements de terre, surtout celui de 1693, contribuèrent encore à sa décadence. Que de fois ce promontoire a été ébranlé! L'an dernier une éruption l'éclairait de ses flammes nocturnes. La ville, semée de ruines, lentement s'est dépeuplée; elle ne compte plus guère aujourd'hui que 3 000 habitants. Le hameau de Giardini, situé au pied du promontoire, sur la grève, est plus favorable aux relations commerciales et fait un tort considérable à l'antique cité.

L'opuntia, le lierre et les ronces décorent et enguirlandent les restes de la splendeur de Taormine, et çà et là les pins et les palmiers balancent leurs ombres mouvantes sur les murailles. Les visages portent l'empreinte des races qui passèrent. Il ne manque à quelques jeunes filles rencontrées devant les portes que le tatouage d'une tribu pour être de pures Africaines, et, par les chemins, des montagnards de fière allure font songer aux habitants de la vieille Rome.

PLONGÉ DANS LES TEXTES SACRÉS. — GRAVURE DE ROUSSEAU.

La silhouette monacale qui s'était dressée la nuit dans les ruines du théâtre grec m'apparut inopinément encore dans la pénombre d'un carrefour.

« *Signorino, il padre Bonaventura!...* » s'écriait Giacomo.

Je pressai vivement le pas, mais la ruelle était déserte. J'avais le souvenir bien net de cette barbe d'argent dans la nuit, de ce profil, de cette robe de bure serrée à la taille. C'était bien le moine entrevu dans les étoiles qui venait de disparaître par quelque porte dérobée.

Je l'aperçus ensuite à *Catarina*, je le revis plongé dans les textes sacrés dans le vieux couvent morose de *San Domenico*, et, craignant de troubler sa méditation, je n'osais l'aborder. Mais cette figure de légende toujours errante dans les ruines et se dérobant sans cesse m'attirait de plus en plus. Et toujours dans le mystère apaisé des vieux cloîtres, par les ruines grecques, sarrasines et normandes, dans les ruelles perdues, j'en devinais la silhouette fugitive.

« Je vous ai pris pour une âme, *santo padre*, lui dis-je un jour où le hasard nous avait mis en présence; jusqu'ici je vous ai seulement entrevu, et vous vous êtes aussitôt évanoui. La première fois ce fut au théâtre grec, la nuit était pure et vos mains s'élevaient vers les étoiles..., la grille restée ouverte témoigna seule de la réalité de votre présence.

— Mon fils, j'y vais souvent, me dit le *padre* : de là-haut l'étendue s'étale, et combien mystérieuse et grande! Le jour on voit, mais la nuit on comprend. J'admire la sérénité des étoiles et la grandeur du firmament, je bénis l'Eternel d'avoir créé tant de beautés et de m'avoir permis de les aimer. Je l'implore aussi pour qu'il donne la lumière à ceux qui ne voient pas. J'évite les étrangers : la plupart viennent là un livre à la main et lisent leur admiration sans se pénétrer de ce qui est devant eux. Que leur importe aussi l'oiseau qui chante par là dans les branches, les feuilles frissonnantes et la grande musique très simple et très mélodieuse qui éternellement monte de la mer ou passe avec le vent!

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

JEUNE FILLE RENCONTRÉE DEVANT UNE PORTE....
GRAVURE DE DEVOS.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Non, ils ne voient pas tout cela, ils n'entendent pas la grande nature qui parle depuis l'insecte et le brin d'herbe jusqu'au nuage errant qui, comme toute chose, accomplit sa mission. »

L'Etna s'élevait fumant devant nous, le moine continua :

« Voyez le mont gigantesque, il est soyeux comme une moire et doux.. . Mais nous le connaissons, il est maudit et redouté. Vous savez les effrayants ravages qu'il exerce. Lorsque dans ses enfantements prodigieux il gronde et bondit, ébranlant les airs et bouleversant la terre, est-on bien certain que ce n'est pas la vie qui s'échappe de ses entrailles? Ce que nous appelons la mort est la fécondité et la résurrection des choses. Les pentes du volcan sont plus fraîches et plus belles que celles des autres monts. Le fils de Dieu mourant au Golgotha ne sauva-t-il point l'humanité!... »

La voix du padre tremblait légèrement et une rougeur fugitive teintait l'ivoire de son visage.

Nous avions suivi la longue rue qui traverse Taormine d'un bout à l'autre et nous étions arrivés devant une fontaine monumentale d'un effet original. Des chevaux marins entourent son bassin que domine un minotaure antique sur lequel a été placé le buste d'un saint portant la croix et un globe dans sa main. Cette bizarre figure qu'on trouve répétée à Taormine constituerait les armoiries de la ville.

Il y a certainement beaucoup à redire quant à la conception du monument, mais la lumière ruisselante et le flamboiement de la couleur sous le ciel bleu le rendaient attrayant. Le padre jeta un rapide coup d'œil sur la fontaine, haussa les épaules et passa....

Nous étions devant le Duomo.

« Voici, me dit le padre, un des monuments du moyen âge les plus intéressants de Taormine, qui en compte beaucoup, et pourtant les restaurations successives qu'il a subies l'ont bien dénaturé. L'église date, je pense, de la fin du XIII^e^ siècle. Comme vous le voyez, le portail a été refait en 1636, mais cette tour normande qui tient lieu de clocher est demeurée intacte. »

C'est partout une profusion de beaux marbres de Taormine et de tableaux. A droite du grand autel un tableau tout entier a été exécuté en mosaïque à l'aide de marbres du pays de teintes différentes. L'effet obtenu est original. Je remarquai également un médaillon contenant une microscopique copie de *la Cène* de Léonard de Vinci. La peinture est d'une remarquable finesse.

Les arceaux de la nef sont soutenus par six colonnes aux chapiteaux byzantins fort intéressants.

La porte extérieure, ouverte sur l'orient, est un fort beau morceau de gothique, certains auteurs prétendant qu'elle est postérieure à la partie principale de l'édifice. Quoi qu'il en soit, les piliers sont ornés de riches moulures et de colonnettes et l'ogive est pure.

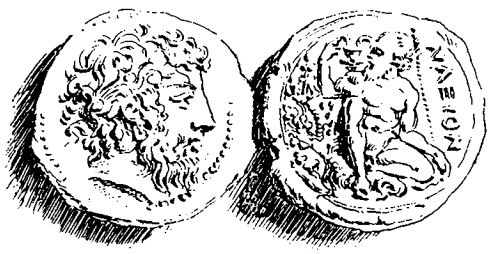
Le padre me fit visiter ensuite le couvent de *San Domenico*, que je n'avais fait qu'entrevoir. « Ce fut, me dit-il, un des plus importants monastères de la Sicile, malheureusement sa fondation date d'une époque de décadence. La fortune de son noble fondateur, un prince de Catane, aurait pu être mieux employée. En effet, tout était là d'une richesse inouïe, mais d'un goût déplorable. Le chœur de la chapelle, d'un travail considérable, est d'aspect somptueux, les bénitiers sont taillés dans un marbre rare et d'un seul bloc. Nous allions à travers les longs corridors et les grandes salles, et le padre me parlait du passé du monastère. Les moines qui l'habitaient, au nombre d'une vingtaine, appartenaient à l'aristocratie; ils y menaient une existence large, presque élégante.

« Maintenant le couvent est désert, entendez comme nos pas résonnent; l'abandon est venu, je suis seul ici, dit le padre, ces restes de splendeurs sont confiés à ma garde. »

Je le quittai. « Je ne serai plus une ombre fugitive maintenant, fit-il avec un sourire, et vous me retrouverez durant votre séjour à Taormine. Nous verrons ensemble au grand soleil des palais abandonnés qui portent le rayonnement d'un art oublié. »

(*A suivre.*)

GASTON VUILLIER.



MÉDAILLES DE NAXOS.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

HALTE APRÈS LA CHASSE AUX PHOQUES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU COMTE DE MOLTKE.

UN ÉTÉ AU GRŒNLAND[1],

PAR M. TH. V. GARDE,

LIEUTENANT DE VAISSEAU DE LA MARINE ROYALE DANOISE.

III

Exploration topographique du *skjergaard* grönlandais.

Dans une de nos excursions nous rencontrâmes plusieurs familles de Kagsimiut campées sur un petit îlot au large. Il y avait là un de nos meilleurs amis, un nommé Zébulon, solide gaillard qui, plusieurs fois pendant la saison, réussit à capturer six phoques en un jour. La chasse était fructueuse, et sur les rochers séchaient des quartiers de viande destinés à la provision d'hiver. Au milieu des tentes s'élevaient dans l'air calme de longues fumerolles entourées d'un grouillement de femmes et d'enfants. Sur ces feux en plein air, des mères de famille faisaient cuire, soit une bonne soupe au lard de phoque, soit le café, la boisson favorite des Grœnlandais. Zébulon nous invita un jour à une collation dans sa tente. Il nous reçut très aimablement et nous présenta sa femme, une Vénus indigène. Les Eskimos ont une conception de la beauté toute différente de la nôtre; pour eux peu importe la régularité des traits : ils considèrent avant tout la corpulence et l'embonpoint. Aussi la femme de notre ami, une nabote à la figure boursouflée, passait-elle pour très jolie. La tente de Zébulon, comme celle de tous les indigènes, se composait de peaux de phoque étendues sur des montants de bois dressés en demi-cercle. Ces perches viennent s'adapter au sommet dans une traverse horizontale, maintenue, elle aussi, au-dessus du sol par deux montants. Dans ce cadre se trouve la porte, la seule ouverture de l'abri. Au fond de la pièce est installé un lit de camp recouvert de peaux.

Dès que nous sommes entrés dans la tente, Zébulon nous invite à prendre place à côté de la maîtresse de céans qui, sans se laisser distraire par notre présence, continue à broder des mocassins. Après quelques minutes de conversation, notre hôte fait un signe à sa femme : aussitôt celle-ci tire d'un vieux coffre quelques tasses, les essuie soigneusement avec un mouchoir qui n'est pas du dernier blanc, et y verse le café en nous priant

1. *Suite. Voyez tome Ier, p.* 385, 405, 417, 429, 441 *et* 453.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

FIORD D'IGALIKO. — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. CHARLES RABOT.

d'excuser sa qualité. Contre mauvaise fortune il faut faire bon cœur. Après avoir dégusté le breuvage, Zébulon s'en va fouiller dans le fond de la hutte et en rapporte cinq magnifiques peaux d'oiseau, blanches comme le plus fin ivoire et admirablement préparées. A Ivigtut elles vaudraient quatre couronnes (5 fr. 60) la pièce, nous dit-il, d'un air détaché, mais, observateur scrupuleux des règlements administratifs, il ne veut les vendre qu'à l'entrepôt royal. Touchés par un pareil scrupule, nous proposons à notre ami de lui acheter ses peaux, mais nous ne pouvons, ajoutons-nous, lui payer le prix qu'il en demande. Aussitôt il nous abandonne ses oiseaux à raison d'une couronne l'un. Que ne ferait-il pas pour de vieux camarades comme nous! Nous complimentons Zébulon sur son désintéressement et lui offrons d'envoyer nous-mêmes les peaux à Ivigtut, mais le brave homme refuse énergiquement, il tient absolument à nous les laisser, et pour 5 couronnes (7 francs) nous achetons le paquet. Le lendemain tous les gamins du campement nous apportent à tour de rôle des peaux semblables; nous leur en prenons cinq. Cette abondance nous inspire de la méfiance; nous suspendons donc tout commerce jusqu'à plus ample informé. Quelques jours après, un fonctionnaire nous apprit que le prix courant de cet article était seulement de 50 centimes. Nous avions donc largement payé le café offert par Zébulon. Ayant rencontré plus tard notre homme, il vint à nous tout souriant; évidemment il était très fier de sa ruse et heureux d'avoir prouvé à nos dépens l'intelligence commerciale des Eskimos. Les indigènes ne sont pas aussi naïfs dans leurs transactions qu'on pourrait le supposer; eux aussi se livrent à des spéculations lorsqu'une denrée devient rare.

Les Grœnlandaises emploient pour la confection de leur pantalon la peau d'un phoque tacheté de blanc. A certaines époques de l'année cet amphibie s'éloigne de la côte et sa dépouille atteint alors parmi les Eskimos un prix très élevé : 6 à 7 francs. Au cours de notre voyage j'avais tué un de ces animaux; sa peau était mauvaise, mais il contenait un fœtus dont la fourrure souple et admirablement mouchetée excitait la convoitise des indigènes. Notre cuisinière eut aussitôt mission de préparer cette pelleterie. Chaque fois que la conversation roulait sur ce sujet, la vieille Augusta me jetait un coup d'œil significatif. « Quelle joie une Grœnlandaise aurait à posséder une aussi belle peau! », murmurait-elle, mais j'étais inébranlable. A Kagsimiut, ayant montré cette fourrure à l'employé du gouvernement, un Eskimo encore plus habile commerçant que Zébulon, s'il est possible, il m'en offrit 6 francs; très certainement, si j'avais accepté, il l'aurait revendue le double à ses congénères. Ce fonctionnaire avait une fille extrêmement jolie; un instant j'avais songé à déposer à ses pieds l'objet tant convoité. Finalement je fis présent de cette fourrure à une jeune veuve de Julianehaab qui m'avait accompagné comme cuisinière dans une précédente exploration. Au Grœnland, donner à une femme la fourrure nécessaire à la confection d'un pantalon équivaut à une déclaration.

Jusqu'à la fin de juillet nous fûmes occupés par le lever de l'archipel aux environs de Kagsimiut. Le temps fut toujours magnifique; les soirées surtout étaient superbes, dans le flamboiement des soleils couchants. Pendant de longues heures le ciel restait embrasé de colorations éclatantes, et dans la tiédeur de l'air et la rutilance des teintes j'avais des visions d'Orient. Après le travail de la journée, l'estomac solidement lesté et la pipe aux lèvres, nous rêvions, enveloppés par le grand calme reposant de ces fins de jour. Une douce sensation de poésie et d'infini nous pénétrait et nous transportait dans une sorte d'hallucination. Les splendeurs du paysage émouvaient même nos Eskimos, et tous les soirs ils entonnaient des psaumes dont les chants montaient comme un hymne de salut à cette nature grandiose.

Ce beau pays se trouve heureusement fermé aux touristes. Des relations fréquentes avec les étrangers démoraliseraient promptement les indigènes, et la présence d'une foule de Tartarins et de Perrichons enlèverait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bientôt au Grœnland le charme de sa solitude par la banalité de leur sotte agitation. De telles merveilles doivent être soigneusement gardées contre les souillures des industriels, et très judicieusement le gouvernement danois a fait du Grœnland une sorte de Parc national dont l'entrée n'est permise qu'aux savants, et encore sous certaines conditions. Ces mesures ont été prises dans l'intérêt même des indigènes. Si l'accès du pays était libre, des commerçants peu scrupuleux ne manqueraient pas d'y venir; pour quelques bouteilles d'eau-de-vie, ils achèteraient aux Eskimos les produits de leur chasse, et, une fois dégrisés, les naturels se trouveraient réduits à la misère, sans compter que l'abus des spiritueux ne tarderait pas à développer chez eux une foule de maladies pernicieuses. Sous ce rapport, l'exemple des Indiens de l'Amérique du Nord est tout particulièrement instructif. Au contact journalier des Anglo-Saxons, ces primitifs ont fondu rapidement et bientôt ne seront plus qu'une misérable troupe. L'affluence des touristes ne serait pas moins préjudiciable aux Grœnlandais. Chaque étranger voudrait rapporter des armes comme souvenir de voyage; qui ne se laisserait en effet tenter par ces harpons dont la pointe est une dent de morse finement travaillée, ou par les curieuses flèches destinées à la capture des oiseaux! Insouciants du lendemain, les Eskimos vendraient de suite tous leurs engins, et, lorsque arriverait la saison de la chasse, se trouveraient destitués de tout moyen de capturer le phoque qui assure leur subsistance. Le gouvernement danois a donc sagement agi en fermant le Grœnland. Le système de notre administration à l'égard de ses sujets arctiques est celui de l'assistance par le travail. La principale industrie du pays est la chasse au phoque: par tous les moyens possibles, la « Compagnie de Commerce » encourage les indigènes à poursuivre ce cétacé et ne distribue gratuitement des vivres qu'en cas de disette absolue; autrement les naturels, d'un caractère indolent et paresseux comme tous les sauvages, renonceraient bien vite aux fatigues de la chasse. Non seulement le phoque donne à l'Eskimo le vivre, le vêtement et l'habitation, mais encore il lui fournit les moyens de se procurer des extra, du sucre, du café, de la farine. Tout le gibier qui n'est pas nécessaire à sa consommation, il le vend à l'administration, et celle-ci, en mère prudente et vigilante, retient une fraction du prix pour alimenter une caisse de secours et forcer l'indigène à économiser en quelque sorte malgré lui.

FEMME GRŒNLANDAISE.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. AUGUSTINUS.

L'œuvre philanthropique poursuivie par le gouvernement danois a eu d'excellents résultats. Tandis que dans tous les pays où des sauvages se trouvent en contact journalier avec des peuples civilisés le chiffre de la population indigène subit une décroissance effrayante, au contraire, au Grœnland, l'effectif des naturels augmente d'année en année. Le mouvement de progression est lent, mais continu. L'accroissement est particulièrement marqué dans les districts du nord; dans le sud, les statistiques accusent, presque toujours, un mouvement démographique inverse. Au point de vue climatologique, cette région, surtout celle voisine de la mer, est caractérisée par une très grande humidité, et, dans ce milieu, l'*influenza* prend souvent un caractère pernicieux. Les épidémies de cette nature sont ici très fréquentes. Il ne se passe guère d'année où elles ne visitent une partie du Grœnland. C'est la principale cause de mortalité dans notre possession arctique.

ISBERGS EN DÉRIVE DANS UN FIORD.
DESSIN DE TH. WEBER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'EXPÉDITION DE LA « FYLLA ».

Du matin au soir

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

JULIANEHAAB. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. CHARLES RABOT.

nous parcourons le *skjergaard*, accompagnés par un des meilleurs chasseurs de Kagsimiut. Cet indigène a pour mission de nous donner les noms des rochers et des récifs, et de nous aider à les reconnaître de nos différentes stations. Entre Kagsimiut et Julianehaab l'archipel est formé de plusieurs milliers d'îles basses, toutes semblables les unes aux autres, au milieu desquelles il est très difficile de se reconnaître. Sans l'aide d'un indigène habitué dès son enfance à naviguer au milieu de ces « cailloux », le levé de cette région aurait exigé plusieurs années de travail. Cette région de l'archipel est principalement constituée par du granit traversé de filons de pierre ollaire, puissants parfois d'une dizaine de mètres. Cette dernière roche se délitant plus rapidement que le granit, les îles sont découpées de part en part par des ravins dont le fond se trouve à quelques mètres seulement au-dessus de la mer. Ces dépressions servent de *portages*, et pour abréger la route ou éviter une navigation en pleine mer, les indigènes y traînent leur embarcation et leurs bagages d'un fiord à l'autre. Dans les étroites passes la profondeur est parfois très grande. Ainsi le détroit entre Nunarsuit et le continent, qui en plusieurs endroits est à peine large de 200 mètres, présente des fonds de 300 mètres. Outre le lever topographique, nous faisions des observations magnétiques et hydrographiques. Sur différents points nous exécutâmes avec notre petit canot des sondages de 300 ou 400 mètres, en prenant des séries de température.

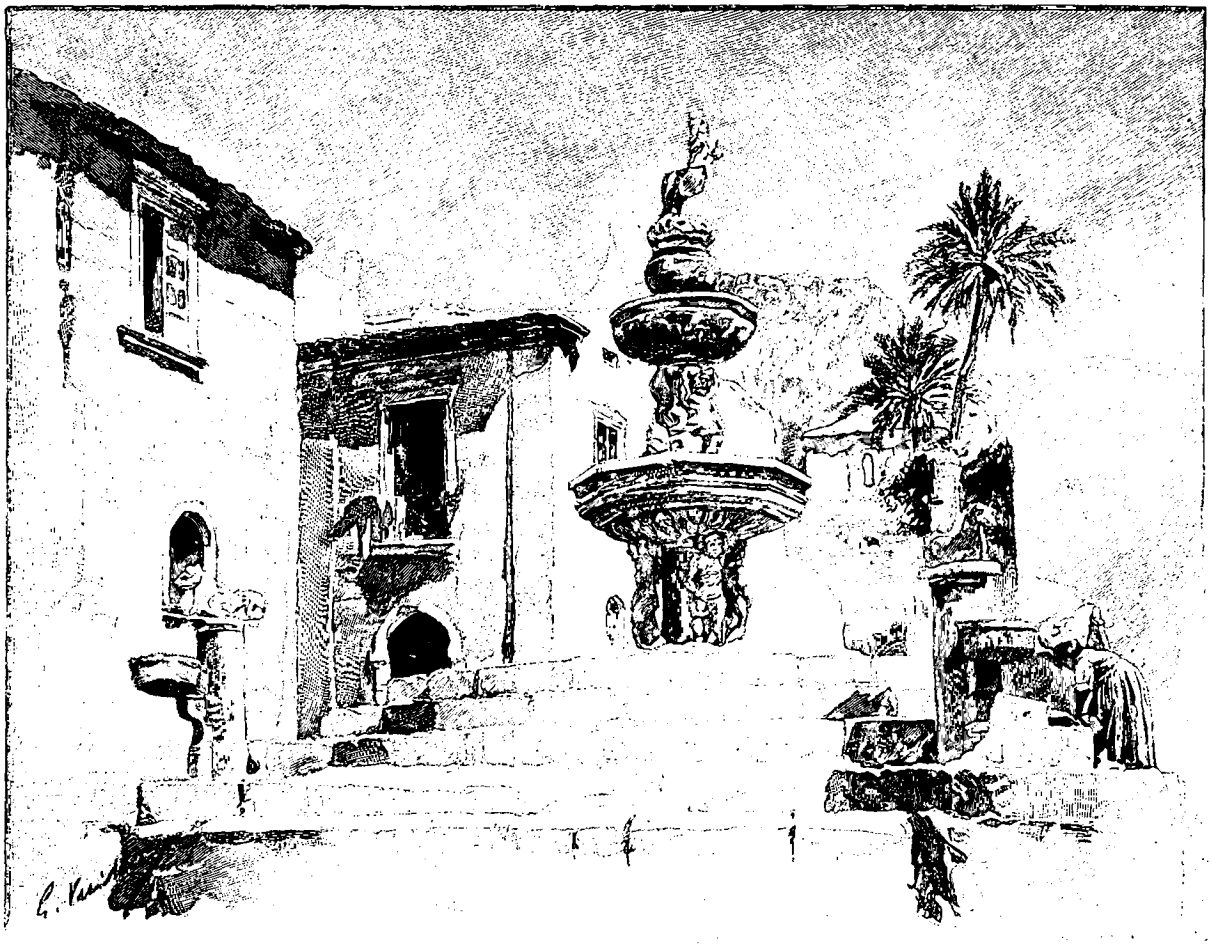
Un jour nos travaux furent interrompus par la menace soudaine d'une catastrophe terrible. Un énorme isberg oscillant sur sa base faillit s'abattre sur nous. La navigation au milieu de ces colossales montagnes de glace flottantes exige une grande expérience et une attention de tous les instants. Un fragment de glace vient-il à s'écrouler, le centre de gravité de l'isberg peut se trouver déplacé : l'énorme masse bascule alors sur elle-même en cherchant un nouvel état d'équilibre. Cette chute soulève la mer en hautes vagues et de gros fragments se détachent de la partie immergée de l'isberg, tout cela accompagné de craquements et de roulements effroyables. Si l'isberg n'est plus très solide, s'il a, par exemple, subi l'action délitante du soleil pendant plusieurs étés, souvent il se brise complètement. La montagne de glace donne ainsi naissance à une poussière de petits glaçons qui couvre la mer sur une étendue de plusieurs kilomètres carrés. Durant mon voyage à la côte orientale j'ai été témoin de la destruction d'un isberg dans ces conditions. Le bloc, élevé de 50 mètres au-dessus de la surface de la mer, avait un volume de 6 à 8 millions de mètres cubes. A haute mer il fit côte; au jusant la tête emporta les pieds et toute la masse se brisa en culbutant. Le bruit fut épouvantable; puis, l'un après l'autre, émergèrent de gros fragments de glace qui à leur tour se morcelèrent. Cinq minutes après la catastrophe, les débris de l'énorme montagne de glace flottante formaient un « champ » de petits glaçons occupant une superficie d'environ 50 kilomètres carrés. Les Grœnlandais ne s'approchent jamais des isbergs « pourris ». Pendant mon exploration sur la côte Est, un bloc de petite taille bascula près d'un oumiak. L'embarcation fut soulevée violemment par l'énorme vague produite par la chute du glaçon, et durant quelques minutes l'équipage fut littéralement affolé. A la suite de cet incident une rameuse qui avait été trop aimable pour un de nos jeunes interprètes eut un accident. Ces phénomènes entraînent très rarement des naufrages. Dans le voisinage des montagnes de glace flottante, les Grœnlandais n'osent souffler mot; les batelières nagent avec une vigueur extraordinaire, et l'embarcation file comme une flèche. Une fois hors de danger, les rires et les plaisanteries recommencent aussitôt, et ces grands enfants oublient le péril jusqu'au moment où ils le retrouveront. De même que l'été grœnlandais se compose alternativement de jours de soleil et de jours de pluie, la vie du Grœnlandais est une suite de craintes et de joies.

(*A suivre.*)

Traduit du danois par CHARLES RABOT.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LA FONTAINE DE TAORMINE. — GRAVURE DE DEVOS.

LA SICILE[1],

IMPRESSIONS DU PRÉSENT ET DU PASSÉ,

PAR M. GASTON VUILLIER.

Une tarentelle sicilienne. — Les palais normands de Taormine. — La *Mola*.

UNE MAISON. — GRAVURE DE DEVOS.

Le soleil baissait à l'horizon. Que faire en attendant la nuit? Errer à l'aventure. Il est partout des choses intéressantes à voir, des impressions à recueillir; et puis l'heure est si favorable au rêve!. . Car ce mystère qui descend avec le soir toujours grandit et transforme les choses.... J'ai contourné le Dôme, je me suis engagé dans une ruelle ombragée, toute fleurie, que les lueurs du crépuscule éclairent à peine. Je me souviens d'une passiflore enguirlandant une muraille et dont la corolle, qui portait les emblèmes de la Passion, vaguement étoilait l'ombre. Les fleurs d'un grenadier suspendues comme de larges gouttes de sang prêtes à tomber encadraient la fleur de calvaire. La passiflore et le grenadier sanglant s'échappaient justement du monastère que je venais de quitter et dont le sentier contourne la base. Étrange symbole, curieux langage des choses! Le sang du Christ coulant sur une vieille muraille, son martyrologe représenté par une fleur!

Et voyez combien, d'après les croyances populaires siciliennes, la naissance du Messie a d'influence sur les fleurs et sur la végétation! Le soir de Noël, lorsque tinte minuit, heure où naquit Jésus, les plantes subitement fleurissent, les arbres se revêtent de frondaisons et se chargent de fruits: cette flore surnaturelle dure à peine deux ou trois secondes. Tels nous avons vu les rivages fleuris et les eaux de la mer devenir

1. *Suite. Voyez tome LXVII, p.* 1, 17, 33 *et* 49; *tome LXVIII, p.* 289, 305 *et* 321; *tome Ier, p.* 133, 145, 157, 169, 181, 265, 277, 293, 305 *et* 457.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tièdes durant la nuit divine de l'ascension. Les fleurs ont de singulières vertus en d'autres temps : à Salaparuta, le soir de la Saint-Jean, on en répand au pied des arbres fruitiers pour les faire fructifier davantage. Ailleurs, ce même jour, on fait disparaître les arbres dans un nuage de fumée produite par de la paille de froment et l'on suspend aux branches des cornes de bélier.

L'arbre du verger a une volonté et il comprend l'homme. S'il s'obstine à ne pas produire, comme il arrive parfois, voici comment on le traite au village d'Ucria. Le samedi saint, le paysan s'arme d'une hache et, suivi d'un ami, va pour l'abattre. Au premier coup de cognée, l'ami intercède, il prie le propriétaire de patienter une année encore, promettant de ne plus s'interposer alors. Le propriétaire cède à ces instances. Il est rare qu'un arbre fruitier soit sourd à cette tentative.

Et toutes ces croyances naïves me revenaient dans le sentier crépusculaire où fleurissaient si étrangement la passiflore et le grenadier.

Le sentier devient de plus en plus étroit, il borde toujours San Domenico. Mais le saisissement tout à coup m'arrête, je suis arrivé sur une crête, la roche est coupée à pic, à mes pieds s'ouvre un gouffre. C'est le même sur lequel je m'étais penché à la nuit et à l'aube lorsque j'avais écouté les oiseaux s'endormir et s'éveiller. En me retournant avec précaution, je vois Taormine, et sa situation m'effraye : les maisons bordent le précipice, elles se penchent affreusement, comme attirées par le vide, et au-dessus d'elles, d'énormes roches, portant un ancien château fort, se dressent menaçantes. Plus loin, sur l'arête du promontoire, le théâtre grec, en silhouette sereine, profile ses colonnes. En bas, tout au fond, c'est la mer, toujours la grande mer qui se balance en soupirant.... Ce rythme éternel qui m'avait tant charmé à d'autres heures me donne le vertige maintenant, sur ce roc isolé. A droite c'est l'Etna très vague ; du cratère ce soir s'échappent d'épaisses vapeurs, elles roulent lourdement sur les pentes. Aucun souffle d'air ne traverse l'espace, c'est partout la grandeur calme de la nuit tombante, le mystère des ombres incertaines.

J'ai dépassé l'escarpement et me voici au milieu d'un verger. J'espérais rentrer à la ville en poursuivant ma route, mais le sentier est perdu, des roches abruptes barrent le vallon dans lequel j'ai pénétré. Il faut revenir sur mes pas, retrouver le chemin sur le bord de l'abîme, le franchir sans trembler..., et la nuit est descendue.

.....Me voici revenu au sentier sous les feuilles. Je cherche en vain la passiflore, les fleurs du grenadier ne saignent plus. Je vais à tâtons, me heurtant aux murailles, lorsque, comme un léger battement d'ailes, les mesures d'une tarentelle traversent le silence. Après maints détours j'arrive devant une porte toute grande ouverte d'où s'échappent les sons joyeux. Tandis que je me tiens sur le seuil, plongeant mes regards dans l'intérieur, un homme s'avance, il me prie très gracieusement d'entrer, et les assistants s'empressent de m'offrir une place sur un banc, au milieu d'eux. La salle est basse, un peu sombre, quelques quinquets l'éclairent faiblement, mais par là, sur la muraille nue, se profilent quelques jeunes femmes de beau visage, aux grands yeux noirs, et de jeunes hommes bien campés et fiers. Ces gens du peuple auxquels je me suis mêlé sont hospitaliers et bienveillants. « C'est un artiste », dit quelqu'un à demi-voix. Recommandation parfaite ici que la seule qualité d'artiste!

A mon entrée la fête s'est arrêtée, mais bientôt elle a recommencé. Un individu souffle de toutes ses forces dans une flûte, et l'inévitable joueur d'accordéon l'accompagne. Deux jeunes gens se sont levés, ils dansent avec grâce une tarentelle napolitaine. Je réclame un pas sicilien, et vite on me donne satisfaction. Un jeune homme accroupi sur ses talons sautille sans trêve, comme mû par un ressort, tandis qu'un autre se contorsionne et tourne en se penchant sur lui. Le spectacle est comique, presque grossier ; je me demande à quoi répondent ces mouvements et ces gestes désordonnés, lorsque lentement les deux danseurs se relèvent et, par une série de transitions habilement ménagées, arrivent aux mouvements les plus souples et les plus gracieux de la danse. Cette tarentelle sicilienne est aussi originale qu'imprévue.

Le lendemain, comme il avait été convenu, j'allai rejoindre le padre au couvent pour visiter avec lui quelques anciens palais. Le mystère plane sur les origines de ces édifices, on n'a pu préciser les dates de leur construction au moyen âge.

L'aspect du palais Corvaia, où nous allons d'abord, porte bien l'empreinte de l'époque rude et guerrière à laquelle il appartient. On le croit bâti par les rois d'Aragon. On prétend que Jean d'Aragon s'y réfugia ; l'inscription suivante qu'il aurait gravée sur une muraille constaterait ce fait :

Est mi Hi i locû refugii.

On pénètre dans le vestibule en passant sous un arceau en lave solide et pesant, on foule un pavé grossier. Gravissant un lourd escalier, on est en présence d'un bas-relief aux sujets bibliques. Dans l'intérieur sont quelques fresques du XVII^e^ siècle fort ordinaires, et c'est tout. Mais je vois passer sous une voûte, portant la cruche, une fillette dont le visage africain m'avait déjà frappé. Et cette figure était en parfaite harmonie avec le caractère du monument.

Le palais *San Stefano* est de formes plus élégantes. Il est la propriété de la noble famille des de Spucches, princes de Galati et ducs de San Stefano, originaires de Taormine et fixés à Palerme depuis de longs siècles. Les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fenêtres du palais sont des bijoux d'élégance et de finesse, et l'édifice est couronné par une corniche mauresque à console décorée d'une fine mosaïque, avec des créneaux d'une élégance extrême.

La *Badia Vecchia* n'est plus qu'un fragment, mais quelle admirable architecture! Que fut ce monument? on l'ignore. On prétend voir là un ancien couvent de femmes, car en Sicile ils portent tous le nom de *badia*, et le mot *vecchia* qui l'accompagne le distinguerait d'un couvent plus récent qui existe encore. Quoi qu'il en soit, j'ai été vraiment ravi par ce reste d'édifice gothique et j'ai déploré une fois de plus de voir la brutalité et l'ignorance mutiler de telles merveilles.

Que de choses intéressantes me fait encore voir le moine! car ils sont partout les vestiges de la splendeur passée de Taormine, où certaines écuries naguère encore étaient pavées de mosaïques. Dans une église une plaque de marbre découverte en creusant les fondations d'une maison voisine porte l'inscription suivante :

Ο ΔΗΜΟΣ ΤΩΝ ΤΑΥΡΟΜΕΝΙΤΑΝ
ΟΛΥΜΠΙΑΝ ΟΛΥΜΠΙΟΣ ΜΕΣΤΟΝ
ΝΙΚΑΣΑΝΤΑ ΠΥΘΙΑ ΚΕΛΗΤΙ
ΤΕΛΕΙΟΝ.

« Le peuple des Tauroménitains accorde ces honneurs à Olympis, fils d'Olympis, pour avoir remporté le prix de la course des chevaux aux jeux pythiens. »

Quant aux ruines d'un monument antique que les gens du pays désignent sous le nom de Naumachie, rien n'indique qu'elles aient eu cette destination. Leur situation même tendrait à prouver le contraire.

La petite église de San Agostino, qui semble dater du XIII^e^ siècle, est intéressante avec son portail et sa petite tour crénelée. Elle fut placée sous le patronage de saint Augustin par un vœu des habitants de Taormine durant la peste de 1486. J'admirai là un triptyque byzantin.

Le couvent de Santa Maria di Gesù est le plus ancien couvent de Taormine. Sa fondation remonte vers 1200. Un Anglais l'a transformé en villa, qu'il habite.

L'église Saint-Pancrace est située à l'entrée de la porte de Messine, dans le quartier de *Rabatto*, mot sarrasin qui signifie faubourg. Les murailles en pierre de taille sont en partie celles d'un temple ancien, mais de petite dimension, et qui n'avait d'autres ornements que des pilastres aux angles.

Une citerne antique, placée au pied d'une masse rocheuse, est creusée en partie dans le roc et bâtie d'autre part en briques recouvertes d'une espèce d'enduit ou stuc imperméable. Sa forme est celle d'un parallélogramme. Neuf arcades supportées par des piliers carrés la partageaient dans sa longueur. Ce réservoir communiquait à d'autres citernes plus petites.

Au théâtre grec, où le padre m'accompagne par un clair soleil, nous trouvons un petit musée dont j'ignorais l'existence. J'y remarque un torse de Bacchus, une tête d'Apollon, une centauresse, des fragments de mosaïques et un sarcophage enguirlandé d'une bacchanale.

« Il ne reste de la ville antique, me dit le padre, que le théâtre de ses fêtes et l'asile de ses morts. Voici le premier monument, je vous montrerai maintenant la *via Appia* de Taormine, une nécropole romaine. »

C'était en dehors d'une porte de la ville, sur la pente du promontoire, des rangées de tombeaux ou de constructions qui les rappellent. On voyait encore quelques fragments des incrustations de marbre dont ils avaient été revêtus, on remarquait même les niches qui abritaient les cendres.

Après avoir observé les vestiges d'un aqueduc, nous rentrions au couvent de San Domenico, en suivant une ruelle bordant le précipice qui tombe verticalement de Taormine jusqu'au rivage. Le padre s'arrêta : « Il n'est pas un coin de cette ville, fit-il, qui ne rappelle quelque souvenir. Tout me porte à croire que la première guerre servile se termina ici et qu'à cet endroit même le consul Rupilius fit précipiter une horde d'esclaves.

« Lorsque la Sicile, après la prise d'Agrigente, eut enfin accepté la domination romaine, le consul Levinus rêva de faire de cette île, depuis tant de siècles en proie à des troubles profonds, la plus paisible et la plus riche des colonies. Ses efforts tendirent à étouffer l'esprit militaire et à développer l'agriculture. Il réussit, et lorsque Scipion vint en Sicile pour préparer l'expédition qui termina sous les murs de Carthage la seconde guerre punique, les Siciliens préférèrent fournir des armes plutôt que de partager la gloire de l'entreprise. La Sicile prospère s'était couverte de moissons, les villes avaient réparé leurs monuments longtemps négligés.

« Il semblait que l'île, éloignée pour jamais du théâtre des guerres, étrangère aux agitations de la métropole, jouirait d'une tranquillité constante. Mais l'esclavage, ce puissant moyen de colonisation, livra la Sicile à la sanglante revendication, et l'œuvre de Levinus fut détruite.

« Vous savez que le sort des esclaves dépendait souvent de maîtres violents et cruels. Les malheureux, poussés à bout, s'armèrent et massacrèrent leurs maîtres à Enna. Ils avaient mis à leur tête un certain Eunus qui s'était fait une grande réputation de sorcellerie. Un autre, Cléon, très audacieux, fit appel aux mécontents, organisa ainsi une sorte d'armée et pilla Agrigente. Ce n'étaient d'abord que quelques milliers d'hommes munis de bâtons, de cognées et d'épieux, mais des chefs se réunirent, la horde s'organisa et Cléon, sous le nom d'Antiochus, fut proclamé roi. Le succès lui sourit; son armée comptait cent mille hommes; il battit les troupes romaines et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'empara de Tauromenium, malgré les difficultés de l'entreprise. Les esclaves de l'Italie, de l'Attique et de la Macédoine s'étaient révoltés aussi. La terreur régnait en Sicile, on n'osait se risquer en dehors de l'enceinte des villes. Les années s'écoulaient et les rebelles triomphaient toujours. Ils voulurent tenter un coup décisif en s'emparant de Messine, dont les esclaves ne participaient point à la révolte, mais ils essuyèrent une sanglante défaite et furent refoulés dans Tauromenium. Le consul Rupilius fit le siège de la ville. Les esclaves se défendirent avec toute l'énergie du désespoir. En proie à la famine, ils égorgèrent leurs femmes et leurs enfants et les mangèrent. La citadelle fut livrée aux Romains, les esclaves se rendirent et, au nombre de vingt mille environ, furent précipités du haut d'un rocher escarpé. Je crois que le voilà. »

Et, penché en arrière, il me montrait du doigt le gouffre béant. Que de choses il me racontait encore!

Il me parlait enfin des monts voisins troués de fissures, de grottes, dont certains sont de marbre. Et quelle variété! Ils étaient renommés dans l'antiquité par leur finesse, leur dureté, la beauté et la diversité de leurs colorations. Les Grecs et les Romains les utilisèrent dans la décoration de leurs monuments. Il me montrait l'*Isola Bella* si charmante, la mer peuplée ici de murènes, de rougets, de soles, et dont le fond est rougi par des bancs de coraux. Il me faisait suivre des yeux la côte bordée de récifs, éventrée par des cavernes où l'eau de mer stagne et exhale des miasmes. La plus curieuse serait la *grotta del Puzzo*, dont le nom est significatif et qui est devenue le royaume des chauves-souris.

« Hélas! ajoutait-il, Taormine n'est plus qu'un site admirable toujours illuminé par un rayon du passé. Il est aimé des archéologues, des peintres, des poètes, de tous ceux qui pensent et auxquels les choses mortes parlent tant.

« On dirait que le peuple ici a gardé les traces des civilisations disparues, des races affinées qui occupèrent la Sicile. Il est sobre, modeste, travailleur et respectueux de l'étranger. Les jeunes hommes occupent leurs soirées à chanter ou à gratter des guitares. Taormine est la ville la plus pacifique de l'île. Le sang n'a pas ici l'ardeur et la fougue d'ailleurs; on abhorre les rixes et les scandales. On ignore la Mafia et le couteau meurtrier.

« Notre pays n'a jamais donné le jour à un *Salta le viti*.

FILLETTE PORTANT LA CRUCHE. — GRAVURE DE DEVOS.

« *Salta le viti!* qu'est donc cela, padre?

— Comment! voici plusieurs mois que vous êtes en Sicile, vous connaissez les aventures de Leone, de Testalonga et *tutti quanti* et vous ignorez le brigand Antonino Catinella qui dut à son extrême agilité le surnom de *Salta le viti*! Eh bien, je vais vous parler un peu de lui.

« Il naquit à Mazzara, près du cap Lilybée. Dès son enfance il se fit remarquer par sa hardiesse et sa témérité. Son père le poursuivait un jour pour le corriger de je ne sais plus quel méfait et il avait pris la fuite. Ils arrivèrent ainsi, l'un suivant l'autre, jusqu'aux portes de la ville. Le père se disait : « Je l'atteindrai « bien, le rempart est là », mais Catinella fait un bond et se précipite dans le fossé très profond. Un moment le pauvre père épouvanté, car il le crut mort, ferma les yeux. Lorsqu'il les rouvrit, il vit Antonino qui filait au loin au pas de course.

« Antonino joignait à cette agilité extraordinaire une force peu commune; ainsi, un exercice qui lui était familier consistait à mettre sur ses épaules les ânes chargés qu'il rencontrait et à gravir avec ce fardeau les hautes marches d'un escalier. Un jour, un de ces animaux ainsi transporté se prit à braire, ce qui divertit fort la galerie.

« Plus tard il se mit à la tête d'une bande de brigands. Mais, malgré ses forfaits, il faut rendre justice à sa mémoire : à l'exemple des autres bandits célèbres de Sicile, il fut toujours bon pour le pauvre et l'opprimé.

« Le nom de Catinella, dit *Salta le viti*, retentit bientôt dans toute l'île, mais Mazzara, théâtre principal de ses exploits, tremblait, ou fermait les portes des maisons de très bonne heure le soir, et lorsque les petits enfants pleuraient, les femmes disaient pour les faire taire ;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« *Litto, figliuol mio, che sen viene Salta*
« *le viti!....* »

« Le couvent des Bénédictines de Mazzara fut mis une nuit en grand émoi. Antonino y avait pénétré par une fenêtre à l'aide d'une grande échelle. Il avait recommandé aux hommes de sa bande de s'en tenir à l'or et à l'argent, et de se garder d'offenser les chastes filles. Il avait commencé par couper les cordes qui mettent les cloches en branle, puis il s'était doucement introduit dans le dortoir, qu'il était obligé de traverser pour s'emparer du magot qu'il convoitait. Ils allaient donc à pas de loup, à la queue leu leu, lorsque des sœurs les entendirent. Les unes pensèrent que c'étaient les converses qui se levaient de meilleure heure pour vaquer à leurs travaux, d'autres que c'étaient des religieuses qui revenaient de loin pour quelque pénitence. Une plus curieuse ou plus réveillée écarta ses rideaux et, à la lueur des veilleuses, aperçut cette procession d'hommes. L'épouvante la prit, elle cria de toutes ses forces, et d'autres l'imitèrent. Les bandits disaient : « Ne vous troublez point, ô mesdames, le *signore vicario generale* nous a envoyés ici pour faire certaine commission ». Mais c'était dans le couvent une confusion extrême; une des sœurs, avisée, s'élance pour sonner les cloches, mais, trouvant les cordes coupées, elle agite une clochette oubliée. Ce ne fut pas sans péril, car un des bandits voulait la tuer, mais elle réussit à lui échapper, et Catinella gourmanda vertement le malotru.

UN JEUNE HOMME DE TAORMINE. — GRAVURE DE DEVOS.

« Cependant toutes les sœurs menaient grand tapage. Les couvents voisins se mirent de la partie, donnèrent l'alarme, et l'évêque courut au secours des Bénédictines sans prendre le temps de s'habiller : mais les bandits étaient déjà loin. Catinella fut arrêté par les ordres du duc de Toscane, dans les États duquel il s'était réfugié. Il fut pendu à Palerme. Sa tête, détachée du corps et envoyée à Mazzara, fut promenée au bout d'un bâton dans les rues et finalement exposée à perpétuité dans une niche creusée tout exprès dans les remparts.

« Le surnaturel hante les gens de Taormine comme les autres Siciliens. Tout a pour eux un langage, et qui peut dire qu'ils ne sont pas dans le vrai? Lorsque, le soir de Pâques, ils comptent les étoiles pour savoir le nombre de gerbes que donnera la récolte prochaine, sommes-nous certains qu'il n'y a pas une relation directe entre l'état du firmament ce soir-là et les blés qui germent? Nous sommes de pauvres êtres ignorants et vaniteux, et les astres qui nous éclairent la nuit, la mer dont la voix est tour à tour caressante ou rauque, les arbres qui frissonnent, les fleurs qui semblent se mettre à genoux et encenser le nuage qui passe, tout a un sens qui nous échappe et dont le malheureux paysan, qui vit toujours dans la nature, a pu saisir quelque lambeau.

« Ainsi, dans cette région, lorsqu'on veut savoir si l'hiver sera rude, on observe en un jour d'août la façon dont les chiens se couchent sur la terre. Si le chien s'accroupit, s'il dort *a gucciddatu*, c'est un mauvais présage; s'il s'étend de tout son long, c'est-à-dire *stinnicchiatu*, en sicilien, les jours de l'hiver seront doux.

« Pour savoir si l'année suivante les pluies seront abondantes ou rares, la nuit du 31 juillet on expose un bâton au dehors, et si le matin il est humide de rosée les pluies seront fréquentes.

« Le 30 avril de cette année j'étais à Trapani tandis qu'un cyclone ravageait le square Garibaldi, déracinait les arbres, brisait les réverbères, les vitres des maisons et projetait dans les airs avec sa guérite un pauvre douanier qui s'y était réfugié. Le peuple de Trapani n'a pas cru à un phénomène naturel. Il a vu là une méchante *animula*, qui pour le seul plaisir de faire le mal et pour que les gens ne puissent jouir en paix ni de la musique ni de la promenade, était partie du cap Spartivento et était venue se jeter impétueusement sur Trapani. Les dommages auraient été incalculables si elle ne s'était embarrassé les cheveux dans un arbre. Plusieurs per-

*

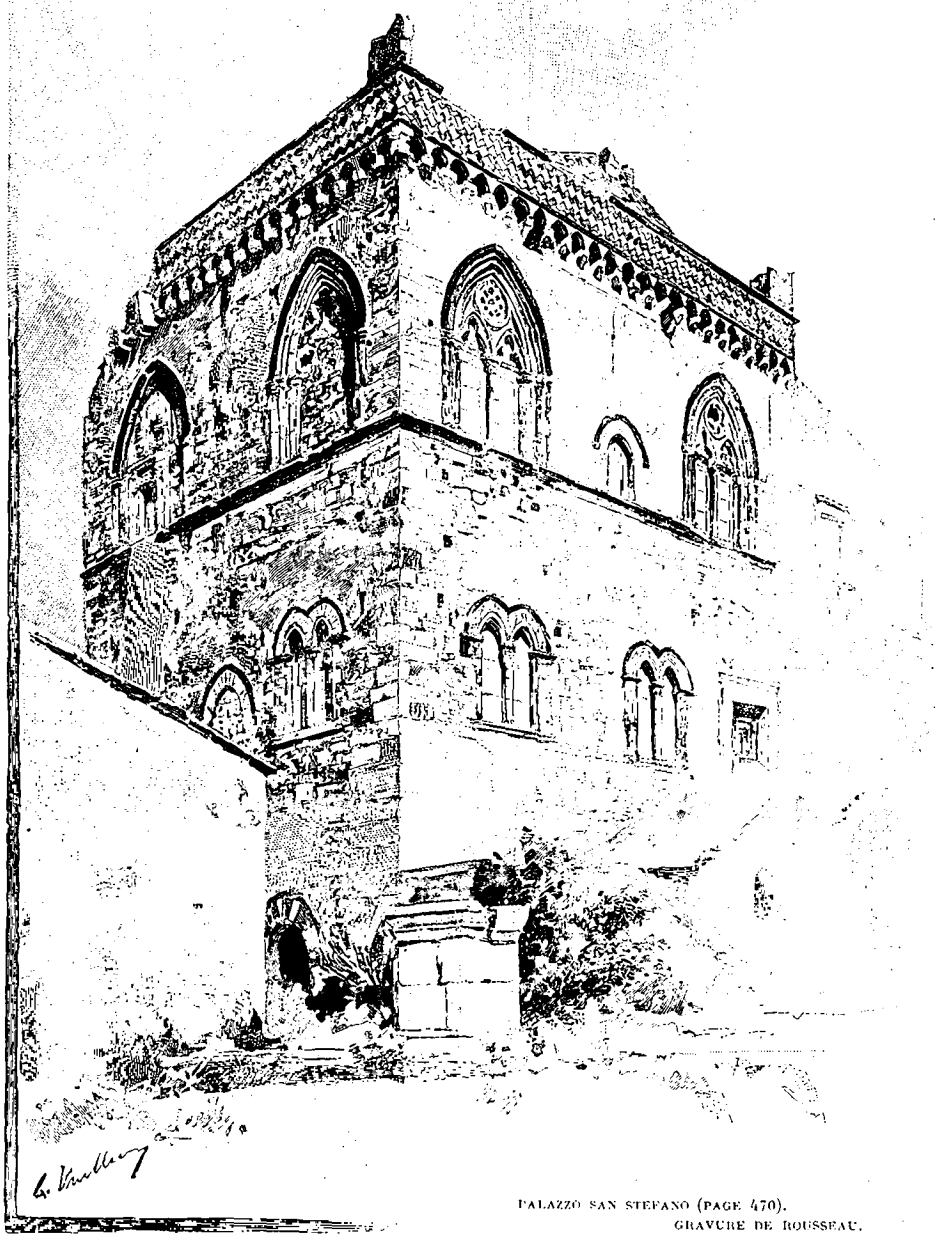
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sonnes affirmaient avoir aperçu une femme nue, échevelée, tournant autour du square et reprenant les mèches de cheveux qui flottaient à une branche. C'était la *ninulara* ou sorcière qui avait causé les ravages et qui avait disparu dès qu'elle s'était vue découverte.

« C'est un fait d'hier, vous le voyez.

« Une autre préoccupation tourmente actuellement le bon peuple de Trapani et surtout les mères de famille. Par la ville errent, disent-elles, quelques personnes étrangères qui ont su que près des baraques de Torre di Liquæ un trésor sera découvert par ceux qui mangeront sur le lieu même les cœurs de vingt-cinq petits enfants. Ce bruit a pris une telle consistance qu'aucune femme du peuple et surtout chez les mariniers ne l'ignore. On ne voit plus des enfants jouer sur les places ni par les rues. Les mères ne veulent pas qu'ils s'éloignent de la maison ou se risquent dans les endroits déserts. »

Allons, bonne bête, la montée est rude, le sentier rocailleux, mais l'ombre nous baigne encore et quelques rayons du soleil levant rougissent à peine, là-haut, les crêtes des rochers et les maisons du *Castel Mola*, où nous nous rendons. Le pauvre âne, sans hâte, soufflant avec force, grimpe vers le zénith. Le conducteur, un bon vieux, lui parle à voix basse avec bonté, il l'encourage sans doute, et en présence de cette touchante sollicitude je ne presse pas l'allure très modérée de l'animal.



PALAZZO SAN STEFANO (PAGE 470).
GRAVURE DE ROUSSEAU.

Je sais que l'âne est le compagnon et l'inséparable ami du paysan sicilien, qui le choie, qui l'étrille et qui s'occupe de sa provende avant de songer aux besoins de sa propre famille. C'est que l'âne les fait vivre tous. Entre sa perte et celle de sa femme, le choix pour lui serait embarrassant. Si la dame d'un riche vient à mourir, le paysan ne voit là que de grosses dépenses pour le veuf, tandis que si le malheur en veut à son âne, à lui, le pauvre, il voit disparaître le gagne-pain de sa famille. D'où le proverbe recueilli par Pitré :

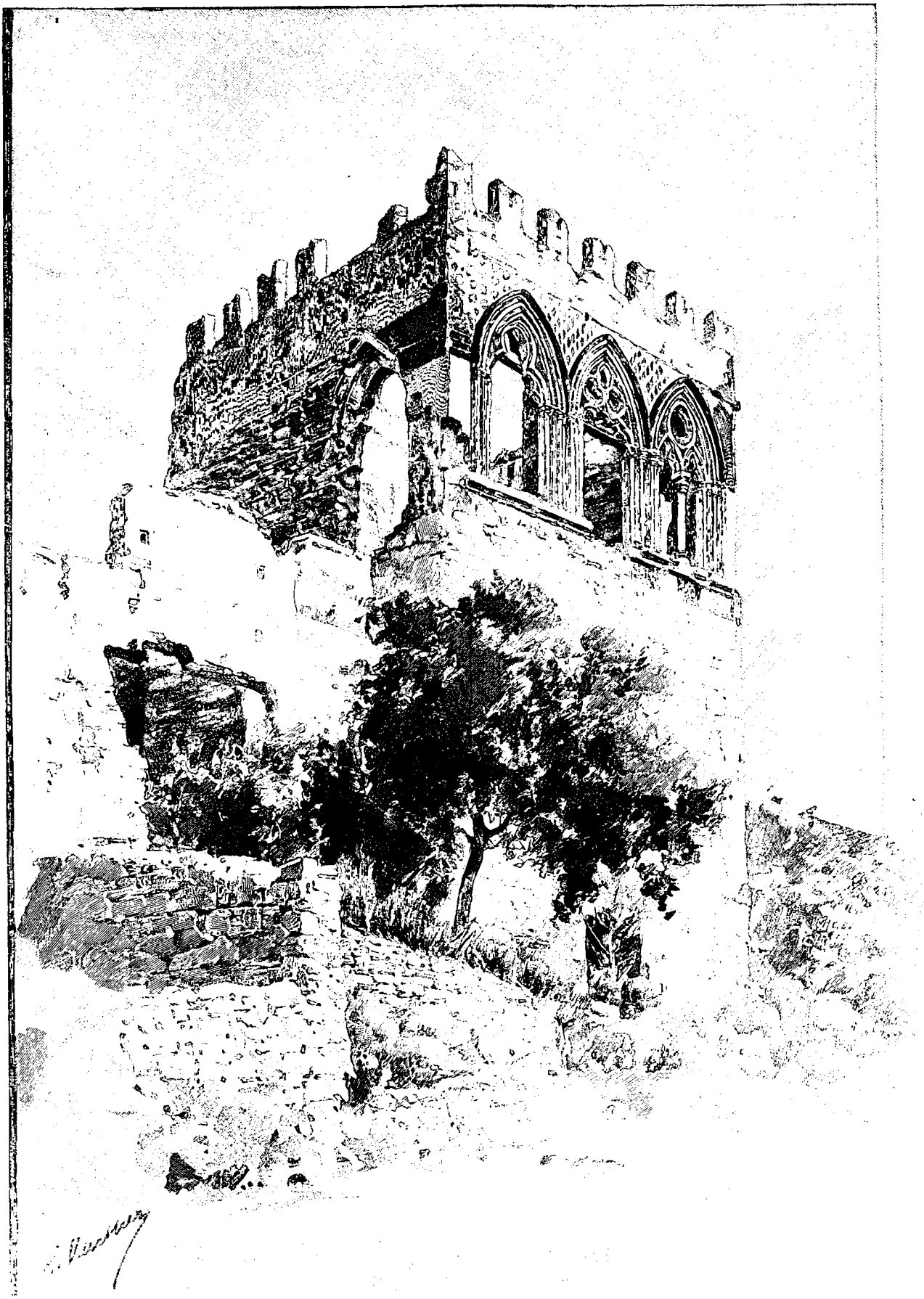
A lu riccu cci mori lu mugghieri,
A lu poviru cci mori lu sceccu

Aucun animal domestique n'a donné

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE PADRE BONAVENTURA. — DESSIN DE VUILLIER GRAVÉ PAR CLÉMENT BELLENGER.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LA BADIA VECCHIA (PAGE 471). — GRAVURE DE ROUSSEAU.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

SARCOPHAGE DU THÉÂTRE GREC (PAGE 471).

lieu en Sicile à autant de légendes et de contes que l'âne. Le sentier que nous gravissons est fait par instants d'échelons. Toujours bruyamment la bête souffle, et son conducteur de temps à autre reprend doucement avec elle l'entretien à voix basse. Le soleil descend des cimes et quelques rayons d'or par endroits nous piquent comme des flèches. Nous jouissons d'aperçus merveilleux, c'est quelquefois à donner le vertige. Je me souviens d'une corniche d'où nous planions sur l'immensité; on eût dit qu'au-dessous de nous les maisons de Taormine mouvantes glissaient dans la mer. Giardini, qu'on distinguait à peine dans le poudroiement lumineux, allongeait sur le rivage son unique rue, calcinée par le soleil.

Nous étions au château Sarrasin, qui domine la ville. C'était une forteresse de premier ordre au moyen âge, et sa situation aujourd'hui encore semblerait le rendre inexpugnable. Puis c'était l'Etna, toujours d'une inoubliable majesté, la cime étincelante qui porte Castel Mola, dont les maisons rayonnent là-haut. Enfin ce sont des précipices au bord du chemin, l'ascension finale, l'arrivée à près de 700 mètres d'altitude dans un hameau perdu sur la cime d'un rocher avec le vieux château qui le couronne. Cette forteresse fut construite par un gouverneur byzantin de Taormine. Les Sarrasins et les Normands le rendirent plus formidable encore, et les Aragonais y ajoutèrent des appareils de défense. Le hameau porte l'empreinte arabe. Il est habité par de pauvres paysans isolés sur leur cime, avec le spectacle éternel de l'immensité sous les yeux. Ces hommes souffrent l'hiver du froid, l'été de la chaleur, et ils s'acharnent après leur rocher qui leur donne à peine de quoi ne pas mourir de faim.

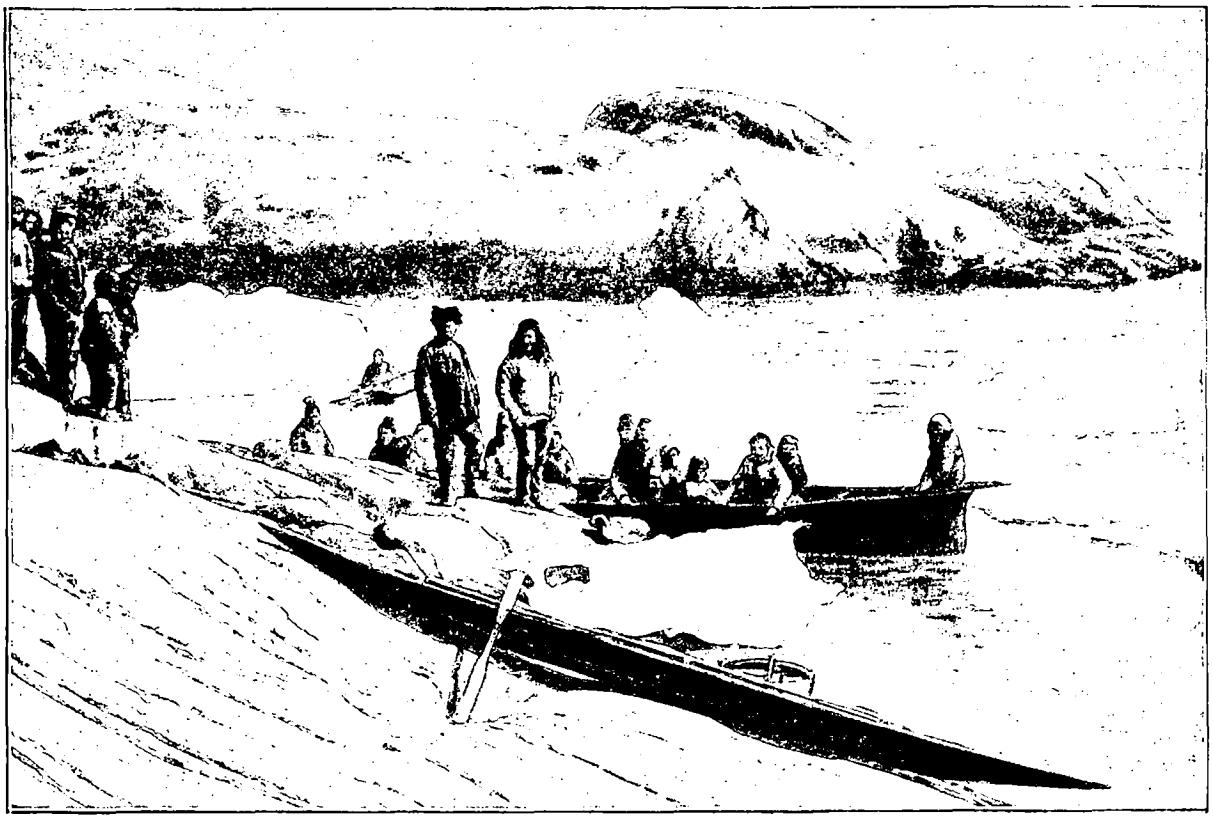
Quel panorama se déroule de là-haut! Et c'est vraiment le seul attrait du lieu. On domine le détroit de Messine, les pentes de l'Etna, des monts et encore des monts entassés et l'immensité de la mer et du ciel.

(*A suivre.*)

GASTON VUILLIER.

L'ISOLA BELLA. — GRAVURE DE ROUSSEAU (PAGE 472).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



CARAVANE DE PAÏENS ARRIVANT SUR LA CÔTE OUEST. — DESSIN DE J. LAVÉE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU COMTE DE MOLTKE.

UN ÉTÉ AU GRŒNLAND[1],

PAR M. TH. V. GARDE,

LIEUTENANT DE VAISSEAU DE LA MARINE ROYALE DANOISE.

IV

Le retour.

Le 23 juillet, nous quittâmes la région de Kagsimiut. Pour prendre congé de nos amis nous leur offrîmes un grand bal. De tous les environs on se rendit en foule à notre invitation. Les rafraîchissements consistèrent en café, et les petits fours en figues sèches; enfin nous offrîmes aux danseurs une boîte de 100 cigares du prix de 3 francs. L'orchestre se composait d'un accordéon et d'un violon. Les frais de la fête, y compris les honoraires des musiciens, s'élevèrent à 23 francs, et pour cette somme 150 personnes s'amusèrent toute la nuit. La salle de bal était un large rocher, plus ou moins uni, enveloppé par un épais brouillard; les danseuses, les gentilles petites Grœnlandaises, et les danseurs, les braves chasseurs de phoques. Ce soir-là, de Moltke et moi, nous eûmes toutes les peines du monde à repousser les avances de la femme du représentant de l'autorité religieuse à Kagsimiut. Dans cette colonie le saint ministère est rempli par un catéchiste indigène qui, de l'avis de ses ouailles, a la mauvaise habitude de prêcher trop longtemps, et sa femme, le défaut de trop aimer la danse, pour la compagne d'un saint homme. En dépit de ses cinquante ans, madame la catéchiste avait une force peu commune dans les jambes et s'attachait à nous avec une persistance que rien ne rebutait.

De Kagsimiut, nous nous dirigeâmes vers Julianehaab. Cette colonie est la seconde « ville » du Grœnland. Six familles européennes y sont établies. Après deux ou trois semaines de travail cartographique, arriva enfin le jour de notre entrée dans cette capitale. Pour la circonstance notre garde-robe avait été remise en état. De Moltke avait revêtu un pantalon blanc et une jaquette de toile bordée de parements rouges, œuvre de notre cuisinière, et tous nos Grœnlandais avaient endossé des vêtements neufs, présents de leurs bonnes amies de Kagsimiut.

Julianehaab est situé sur les bords du fiord d'Igaliko, un des plus beaux du Grœnland méridional. Cette colonie se compose d'une belle église, d'une vingtaine de maisons, habitations des Européens, magasins et huileries. Cette capitale compte seulement 200 habitants, mais c'est une place de commerce très importante pour le pays. Elle approvisionne toute la population disséminée de Kagsimiut au cap Farvel, et les naturels de cette

1, *Suite et fin. Voyez tome Ier, p.* 385, 405, 417, 429, 441, 453 *et* 465.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

région, les plus vigoureux du Grœnland, lui expédient en retour les produits de leur chasse. Julianehaab exporte annuellement 2 000 tonnes d'huile et une grande quantité de peaux de phoques, d'ours blancs et de renards.

L'aspect des habitations indigènes indique à première vue des gens à leur aise. Beaucoup de huttes sont percées d'une grande fenêtre, luxe inconnu plus au nord, et à côté de ces abris s'élèvent de véritables maisons couvertes d'un toit à deux auvents. Ces cabanes se composent de deux pièces précédées par un vestibule : à gauche une cuisine et à droite une chambre. A l'intérieur, quel n'est pas votre étonnement de trouver un ameublement presque entièrement européen! Des habitations aussi luxueuses appartiennent naturellement aux membres de l'aristocratie indigène : au catéchiste, au cuisinier du gouverneur, etc.

La colonie européenne de Julianehaab nous offrit la plus large et la plus cordiale hospitalité. Les deux transports qui chaque été visitent ce port n'étaient pas encore arrivés; nous étions donc les premiers visiteurs de l'année. A notre grand regret, le temps nous manqua pour accepter toutes les fêtes données en notre honneur; notre tâche était loin d'être terminée, et nous devions nous occuper ici de recruter un nouvel équipage. Nos gens de Frederikshaab commençaient à avoir le mal du pays; en général les Grœnlandais ne peuvent supporter une absence de plus de trois ou quatre mois. Pour récompenser nos rameurs de leurs bons services, nous donnâmes un bal dans la grande tonnellerie de la ville. Les élégantes de la capitale étaient beaucoup plus « fin-de-siècle » que les habitantes de Kagsimiut, et, aussi inconstants que les Eskimos, nous oubliâmes nos anciennes amies pour de nouvelles connaissances. La fête fut très brillante, et la vieille Augusta s'y trémoussa avec l'ardeur de la jeunesse.

Le lendemain eut lieu notre départ avec un équipage composé de tous les vagabonds du pays. Judith, notre nouvelle cuisinière, avait des qualités fort rares chez une indigène. Les Grœnlandaises sont ordinairement, ai-je déjà raconté, insouciantes, imprévoyantes et très légères. Judith formait une exception à cette règle. D'abord, nous assurait-on, elle n'avait jamais eu aucune intrigue amoureuse; en second lieu elle avait toujours de l'argent de poche, et possédait en outre un livret à la caisse d'épargne. Très grand était son luxe; elle était propriétaire « d'un grand nombre de paires de bottes » et de plusieurs édredons rouges! Chaque fois que nous arrivions à Julianehaab, un « domestique » venait chercher au canot les bagages de Judith, pour les transporter à la hutte de sa mère, décorée du titre pompeux de « maison de campagne ». Son père était fonctionnaire dans une petite colonie au sud de Julianehaab. L'été, sa femme et ses filles venaient à la capitale s'engager comme rameuses sur les *oumiaks* appartenant aux Européens.

Judith fut notre bon ange pendant trois semaines. Son frais minois était autrement agréable que la figure ridée de la vieille Augusta, et pour ne pas trop fatiguer une si charmante personne, souvent de Moltke ou moi tirions l'aviron à sa place. A cette époque, les myrtilles étaient mûres : pleine d'attention, notre ménagère avait toujours soin d'en faire d'abondantes provisions qu'elle nous servait avec une excellente crème.

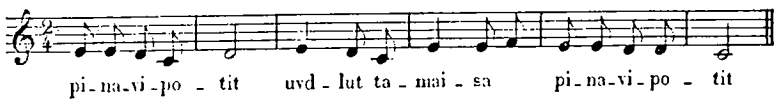
Dans cette région, les Eskimos comme les Européens élèvent quelques têtes de bétail, et chaque hameau nous fournissait avec empressement du laitage. Comparée à notre pénible exploration sur l'inlandsis, cette vie nous paraissait celle de parfaits sybarites. Il était impossible de désirer une fin de voyage plus agréable.

Les nuits étaient maintenant obscures, et à la chute du jour nous nous réunissions sous la tente, autour de bougies tremblantes. Dans ce petit abri chaud et clair, la grande solitude calme du désert devenait plus impressionnante; l'isolement était pour ainsi dire sensible.

Plus encore que les gens de Frederikshaab, notre équipage de Julianehaab aimait la musique, et tous les soirs c'étaient des concerts jusque très avant dans la nuit. Les chants grœnlandais sont uniformes, mais leur mélodie est douce et agréable. Le texte n'en est guère compliqué, comme le lecteur en jugera par le spécimen suivant :

Pinavipotit (Tu es jolie). — *Uvdlut tamaisa pinavipotit* (Tu es toujours jolie).
Pitsavipotit (Tu es bonne). — *Uvdlut tamaisa pitsavipotit* (Tu es toujours bonne).

Les Eskimos chantent généralement en chœur; la plupart ont la voix juste, et l'impression laissée par leurs concerts n'est pas désagréable. Notre équipage, comme tous les Grœnlandais, avait la passion, à la fin très ennuyeuse, des psaumes. Lorsque nous étions occupés à des sondages, ils ne cessaient leurs chants liturgiques qu'au moment où le sondeur indiquait la profondeur.



MUSIQUE GRŒNLANDAISE.

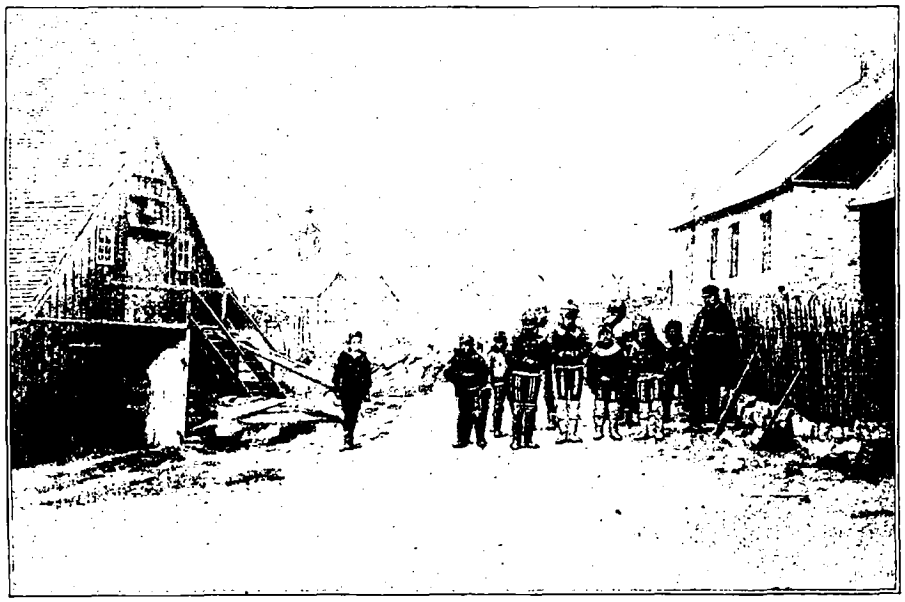
Ce goût des indigènes pour les psaumes ne provient pas d'un sentiment religieux : chez aucun d'eux je n'ai jamais observé trace de religiosité chrétienne. Les Grœnlandais suivent ponctuellement les exercices luthériens, mais nullement dans un sentiment pieux : ils ne vont à l'église que pour avoir le plaisir de chanter et de se trouver tous réunis. Ils sont également très intéressés par l'allocution du pasteur et par sa plus ou moins grande éloquence. De pareilles cérémonies sont du reste dans leurs traditions païennes. Avant qu'ils fussent convertis, les indigènes portaient leurs différends devant leurs congénères réunis en assemblée solennelle; les deux parties, après un chant monotone

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

accompagné de battements sur un tambour soi-disant magique, expliquaient leur affaire et en appelaient au jugement du public. Dans leurs idées, les cérémonies chrétiennes sont une réminiscence de ces anciens usages.

Pendant trois semaines nous fûmes occupés à relever l'archipel au sud de Julianehaab. Le détail de ce long travail technique ne saurait intéresser les lecteurs du *Tour du Monde*, et je terminerai cette relation par quelques détails sur la célébration du mariage chez les Eskimos.

Au Grœnland, comme en tout pays, un mariage est une solennité qui met en joie la population, ici seulement la fête n'est que pour les parents et amis; les futurs conjoints ne paraissent pas du tout partager l'allégresse générale, et presque toujours ont une mine lugubre pendant la cérémonie. Cette tristesse est encore un vestige des antiques coutumes. Au temps du paganisme, le mariage devait ressembler à un rapt : une jeune fille qui aurait suivi volontairement son amoureux n'eût pas été reconnue vertueuse. La fidélité et la bonne conduite ne sont pas précisément les qualités dominantes des habitantes de Julianehaab ; néanmoins elles ont conservé l'usage de paraître repousser les avances de leur futur et de ne céder que contraintes et forcées. Aussi au Grœnland les amoureux ne se promènent-ils pas, le soir, bras dessus, bras dessous. Lorsque deux fiancés se donnent rendez-vous, le jeune homme marche sur les talons de la jeune fille, les bras ballants par-dessus les épaules de sa bien-aimée, et celle-ci a tout l'air de porter sur le dos son ami.



UNE RUE DE JULIANEHAAB. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. CHARLES RABOT.

A Julianehaab, nous eûmes la chance d'assister à un mariage. La fiancée portait des signes évidents de son manque de respect pour la vertu; le mariage devant tout amnistier, personne ne prêtait attention à la chose. Le futur mari ne partageant pas cette indifférence, n'osait aller prier le pasteur de procéder à la cérémonie. Enfin, faisant effort et rassemblant son courage, il court chez le prêtre, mais, une fois en présence du ministre évangélique, il lui est impossible de souffler mot, et, ne sachant quelle attitude prendre, il se met à rire aux éclats. Le prêtre comprend alors. « David, tu veux te marier? dit-il à l'Eskimo. — *Ap* (oui), reprend ce dernier. — Eh bien, trouve-toi demain, à 1 heure, à l'église. » Et David file comme un boulet de canon.

Le lendemain, à l'heure dite, arrive le couple, triste comme s'il allait à l'échafaud. Pour la circonstance, le fiancé avait emprunté un pantalon neuf en peau de phoque, et la fiancée chaussé ses plus belles bottes. Le temple était rempli d'une foule élégante; hommes, femmes et enfants avaient revêtu leurs habits les plus propres; les dames européennes assistaient même à la cérémonie. Le service fut célébré en langue grœnlandaise, accompagné de morceaux d'orgue exécutés par le catéchiste, qui n'avait pas le moindre sens de l'harmonie. A peine l'office terminé, toute la foule se précipita en tumulte vers les portes. Ne croyez pas que les nouveaux mariés défilèrent solennellement : la femme se sauva avec ses compagnes, et le mari avec les hommes.

En parcourant le Grœnland du nord au sud, le voyageur est frappé par le degré différent de civilisation atteint par les indigènes. Le christianisme a d'abord été implanté à Godthaab (64° de lat.) et de là a été propagé vers le nord, puis vers le sud. Les indigènes de la région de Julianehaab ayant été le plus récemment convertis, ont par suite conservé un plus grand nombre d'usages anciens que leurs congénères du nord. Ils ont d'ailleurs des relations suivies avec les païens de la côte orientale. Fréquemment des Eskimos de cette dernière région viennent s'établir sur la côte occidentale, mais presque tous succombent bientôt à des maladies qui chez eux se manifestent avec des caractères pernicieux qu'elles n'ont point chez les autres indigènes.

Pour remédier à cette situation, et continuer son œuvre philanthropique, le gouvernement danois a fondé en 1894 une station à Angmagsalik, sur la côte orientale. Les indigènes y trouveront toutes les denrées européennes dont ils peuvent avoir besoin et ne seront plus, par suite, tentés de venir les chercher sur la côte ouest qui leur est si funeste. A la barque à vapeur, le *Hvidbjörn*, commandé par le capitaine de frégate Holm, a été confiée la mission d'établir cette station. Ce bâtiment, qui nous avait transportés au Grœnland en avril, arriva

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

PAÏENS DE LA CÔTE ORIENTALE EN VISITE SUR LA CÔTE OUEST. — DESSIN DE J. LAVÉE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU COMTE DE MOLTKE.

à Julianehaab le 1er septembre, après avoir accompli dans l'intervalle deux voyages en Europe, aller et retour.

Le 9 septembre était la date fixée pour l'appareillage. Depuis quelques jours seulement nos travaux étaient terminés. Notre dernière soirée à Julianehaab fut particulièrement joyeuse. Le gouverneur donna un grand bal auquel furent conviés les plus élégantes Grœnlandaises. Au coup de minuit, nous prîmes congé de nos aimables hôtes pour regagner le *Hvidbjörn*. Tous les Eskimos, hommes et femmes, étaient venus nous dire adieu, et lorsque le canot « poussa de terre », une salve de coups de fusil salua notre départ. Pendant longtemps les cris de *Au revoir! Bon voyage!* retentirent, puis peu à peu s'éteignirent dans la nuit brillante d'étoiles.

Le 13 septembre seulement, le *Hvidbjörn* put prendre la pleine mer. Pendant trois jours la brume, la tempête et la glace nous avaient retenus prisonniers dans un des mouillages dont nous avions fait l'hydrographie pendant l'été. Treize jours plus tard nous arrivions à Copenhague, emportant un souvenir inoubliable de ce lumineux été passé au milieu des glaces du Grœnland.

Traduit du danois par CHARLES RABOT.

L'ÉGLISE DE JULIANEHAAB.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

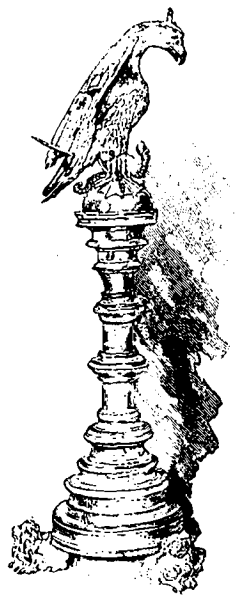
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

DÉTAILS DE LA FONTAINE DE MESSINE (PAGE 486).
GRAVURE DE BAZIN.

LA SICILE[1],

IMPRESSIONS DU PRÉSENT ET DU PASSÉ,

PAR M. GASTON VUILLIER.



LE LUTRIN DE LA CATHÉDRALE.
GRAVURE DE DEVOS.

Messine. — Le présent et le passé. — La cathédrale. — Une lettre de la Sainte Vierge. Un écho de l'art florentin. — Le mirage.

Je viens de quitter Taormine et, tandis que je descends la pente rapide qui conduit au rivage, je revois encore sur la crête du promontoire le théâtre grec rayonnant sur le ciel comme un monument d'or. Dans la baie d'un portique, une vague silhouette se profile : c'est une dernière fois le *santo padre* dont la barbe d'argent ondoie au vent de mer. Toujours comme un génie des ruines je l'ai vu errant par la vieille cité, ma pensée est constamment hantée par cette figure légendaire.

Je poursuis mon chemin. Le ciel est voilé et les côtes ont l'apparence spectrale des jours où le sirocco va souffler. Cependant les pittoresques maisons de Taormine, rapprochées encore, scintillent dans le pâle soleil, tandis que là-bas l'Etna, tel qu'un monstrueux nuage, apparaît flottant dans les vapeurs de l'espace.

Le rivage de Giardini, à Messine, nous offre une succession de paysages enchanteurs. Je vois de très près l'*Isola Bella* et ses grottes marines où le flot doucement clapote. Nous allons à travers des bois d'orangers, au bord de la mer, traversant de larges *fiumari* desséchés, au lit clair et sablonneux. Des *contadini* les suivent à pied ou à dos de mulet et j'ai même aperçu quelques ombrelles roses abritant des promeneuses. On dit le sable de ces torrents agréable à fouler. L'un d'eux, l'antique *Chrysorrhoas*, aurait roulé de l'or; sur ses rives le dieu du jour faisait garder ses troupeaux par ses deux filles *Phaéthuse* et *Lampétie*, toutes deux éclatantes d'une céleste beauté. Çà et là sur des roches se dressent des châteaux forts, des promontoires avancent leur rude éperon dans la mer. Bientôt on entrevoit la Calabre et les maisons de Reggio blanchissant au loin sur la côte, à travers le pâle brouillard.

Messine fut une des plus anciennes colonies grecques de Sicile. 732 ans avant J.-C., des pirates de Cumes disent les uns, des habitants de Samos et de Chalcis disent les autres, la fondèrent. Faut-il croire Diodore, Polybe ou Thucydide? On prétend aussi que son nom tout d'abord fut Zancle, qui voulait dire « faux ou faucille », à cause de la forme caractéristique de la langue de terre qui entoure son port. Certains auteurs ont prétendu que les Latins donnèrent à Zancle le nom de *Messis* ou « récolte » à cause de l'abondance des moissons en Sicile. Des historiens pensent que des Messéniens chassés par les soldats de Lacédémone aidèrent à détruire Zancle et à fonder Messine. Il est certain que, grâce à son heureuse position sur le détroit et aux terres fécondes qui l'en-

1. *Suite. Voyez tome LXVII, p.* 1, 17, 33 *et* 49; *tome LXVIII, p.* 289, 305 *et* 321; *tome I^er, p.* 133, 145, 157, 169, 181, 265, 277, 293, 305, 457 *et* 469.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tourent, Messine fut une ville commerciale prospère. En définitive, l'époque de sa fondation remonte à une haute antiquité, et l'origine de son nom est assez obscure. Et s'il est une ville sicilienne qui conserve les traces d'un passé lointain, ce n'est certainement point celle-ci. De la cité sicule, grecque et romaine, on n'a retrouvé, au hasard de la pioche, que quelques monnaies, des fragments de statues ou de vases et des sarcophages. Cicéron parle de ses monuments avec admiration : aucun vestige ne subsiste du temple d'Hercule et du palais de Caius Heius où s'éleva la statue de l'Amour ciselée par Praxitèle, dont Verrès s'empara. On suppose que l'église *San Gregorio* a pris la place du temple de Jupiter et que les débris du sanctuaire de Pollux servirent à édifier la nef de Saint-Philippe d'Argyre.

Messine a été si souvent bouleversée par les tremblements de terre et sa population tant de fois décimée par les guerres civiles et la peste!

Déjà 399 ans avant J.-C. le Carthaginois Imilcon mettait la ville à sac; un seul homme échappé au massacre traversait le détroit à la nage et gagnait le continent.

Et, sans remonter aussi loin dans l'histoire, nous voyons en 1674 Messine révoltée bloquée par les flottes espagnole et hollandaise et secourue par le duc de Vivonne et Duquesne. En 1679, elle est en partie détruite par les Espagnols et dépeuplée.

Avant cette époque, c'était, grâce à son commerce, une des villes les plus florissantes de l'Italie. Le nombre de ses habitants dépassait cent cinquante mille, mais le long siège qu'elle soutint, les horreurs de la famine qui en fut la conséquence, épuisèrent ses richesses et sa population. Le courant commercial dont elle bénéficiait se détourna d'elle au bénéfice de Marseille, de Gênes et de Livourne.

Cependant, la position privilégiée de Messine, la sûreté de son port, un des meilleurs d'Europe, l'instinct commercial de ses habitants, amélioraient sa situation, tout faisait même croire au retour des richesses passées, lorsque la peste de 1745 détruisit toutes les espérances. Quatre-vingt mille personnes y périrent dans l'espace de cinq mois. La ville était encore sous le coup de ces événements, lorsqu'un nouveau désastre fondit sur elle.

Le tremblement de terre de 1783, qui renversa trois cent quarante villes, bourgs ou villages de Sicile et de Calabre et ensevelit sous leurs ruines cinquante mille personnes, détruisit Messine de fond en comble. C'est la plus terrible catastrophe que cette ville ait subie. Longtemps le deuil, la désolation et la solitude planèrent sur ses débris; mais là comme à Catane, un sol d'une fertilité inouïe, un climat d'une extrême douceur ramenèrent des habitants, et la ville peu à peu se repeupla.

Avant de décrire telle que je l'ai vue Messine calme et douce il m'a paru intéressant de rappeler les circonstances du plus effroyable drame qui la bouleversa. Nous nous expliquerons mieux ainsi, d'ailleurs, les côtés troublants et disparates de ses monuments.

L'automne de 1782 avait été froid, pluvieux, et l'hiver était sec. Fréquemment, chose anormale, des tempêtes grondaient à l'ouest de la ville. Les marées n'avaient plus de régularité, les navigateurs observaient une grande agitation dans le gouffre de Charybde, et vers la fin de janvier la pêche fut d'une abondance extraordinaire, les poissons comme effrayés se jetaient dans les filets. Le 5 février 1783, sous un ciel où se traînaient de lourds nuages, on vit avec stupeur les chiens se rassembler en troupes et pousser d'affreux hurlements, les ânes jetaient des cris lamentables, le poil des chats se hérissait, leurs yeux étaient sanglants, les chevaux hennissaient, les abeilles inquiètes tournaient autour des ruches, et dans les montagnes de Calabre on vit un sanglier comme frappé de terreur se précipiter du haut d'un rocher. Bientôt un mugissement souterrain s'éleva du sol et tout à coup, vers midi, des secousses désordonnées ébranlèrent la terre, et en quelques secondes des édifices et des maisons s'écroulèrent. Par les rues, à travers les décombres, la population épouvantée fuyait, lorsque deux nuées, dont l'une livide et l'autre noire, obscurcirent le ciel, s'entr'ouvrirent et laissèrent tomber un véritable déluge.

Le sol tremblait toujours et mugissait, des vapeurs sulfureuses s'exhalaient, des crevasses subites fendaient le sol, des météores enflammés traversaient les airs, et les vagues, franchissant les quais, venaient se briser avec fureur contre les murailles vacillantes de la ville. Messine croulante était déserte, les habitants qui n'avaient pas été ensevelis sous les décombres erraient aux environs comme des fous. Vers le soir les secousses se ralentirent et la plupart regagnèrent la ville, songeant seulement alors aux absents. Ils s'abritèrent dans les demeures en grande partie ravagées, lorsque vers minuit de nouvelles convulsions renversèrent tout ce que les premières secousses avaient ébranlé, et un incendie dont on ignore la cause s'alluma et flamba sept jours durant. Le ciel était diffus, obscur presque, des vapeurs lourdes lentement planaient sur la ville, et des oiseaux égarés rasaient les ruines d'un vol incertain. Toujours des profondeurs de la terre un mugissement continu montait, les puits se mettaient en ébullition et partout des gaz délétères s'échappaient de larges crevasses subitement ouvertes.

Messine n'était plus qu'un monceau de ruines; de cette grande ville, deux quartiers seuls restaient.

Lorsque la convulsion se fut apaisée et qu'on osa s'aventurer dans les décombres, on ne reconnaissait plus les rues, et les quais étaient défoncés. Le palais du vice-roi, la cathédrale, l'archevêché, les églises, les couvents, les magasins du port franc, la douane, le lazaret n'existaient plus. Toute propriété était anéantie dans la ville, sur laquelle une véritable armée de pillards s'était abattue. Les brigands s'emparaient des dépouilles et égorgeaient

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les personnes échappées au désastre. A Scylla, le château et une partie de la cité bâtie sur le flanc de l'écueil s'étaient écroulés, les habitants gagnaient la plage et se réfugiaient dans les barques, espérant ainsi échapper à la mort. Mais une catastrophe inattendue les fit tous périr. Vers le milieu de la nuit, une masse de rochers, fortement ébranlée par les tremblements de terre, s'écroula dans la mer avec fracas. Cette masse considérable refoula au loin les eaux qui, revenant sur le rivage, envahirent la plage et engloutirent les malheureux. Le prince de Scylla, sa famille, et presque tous les habitants du village, au nombre de 1200 environ, furent victimes de cet événement.

Cette agitation de la mer, produite par la chute du rocher de Scylla, se fit sentir aussi avec violence sur d'autres plages : des barques coulèrent à pic non loin du port de Messine. Ce fait d'ailleurs n'est pas isolé : en 1755, lors du tremblement de terre qui renversa Lisbonne, la mer se souleva à Cadix et à la Corogne. Le même jour, à Madère, elle s'éleva à une hauteur extraordinaire et s'abaissa ensuite si profondément qu'on aperçut des rochers qu'on ne connaissait pas au fond de la mer.

Chose singulière, durant l'épouvantable convulsion qui renversa Messine, l'Etna avait conservé son aspect ordinaire, tandis qu'en Islande l'éruption du mont Hécla était formidable.

Mais ceci n'est rien si l'on considère les ravages que subit la Calabre. Là les montagnes se déplacèrent, d'autres s'entr'ouvrirent et des bourgades entières disparurent subitement dans des abîmes. On vit des vallons se combler, des lacs d'eau sulfureuse et brûlante se former tout à coup à la place de villas et de riches cultures.

Messine doit aux bouleversements du passé un aspect provisoire et inachevé, un caractère d'ébauche. Tout d'abord le voyageur est déconcerté. Ainsi surprend la façade de la *Matrice* ou cathédrale, bâtie en certaines parties dans un pur style gothique normand par le comte Roger et dont le campanile et la partie supérieure, détruits par les incendies et les tremblements de terre, n'ont pas été entièrement rétablis. Mais quelle richesse encore dans les marbres polychromes, quelle belle fantaisie dans les mosaïques et les bas-reliefs! Trois portes ogivales servent d'entrée à la cathédrale. Celle du milieu est ornée de sculptures intéressantes, tandis que les parties latérales, en marbres noirs et blancs alternés, témoignent d'une restauration maladroite.

On sait que Roger, rejoignant Robert Guiscard, arriva en Italie vers l'an 1058. Il n'avait avec lui, assure Anne Commène, que cinq cavaliers et trente hommes de pied. Le premier il passa le détroit et essaya sa jeune valeur sous les murs de Messine. Après avoir rejoint l'Italie pour rassembler des forces suffisantes et se préparer à la conquête de l'île, il franchit de nouveau le détroit en évitant la flotte sarrasine qui y croisait, prend Messine d'assaut et livre la ville au pillage. On prétend qu'un Sarrasin qui fuyait avec sa très jeune fille, d'une remarquable beauté, se voyant serré de trop près, aima mieux la poignarder que de la voir captive.

« La possession de Messine, dit M. de la Salle, devenait, pour les princes normands, dont la puissance et les forces occupaient le midi de l'Italie, la clef de la Sicile et le point important sur lequel allaient s'appuyer toutes leurs opérations. Messine avait toujours été d'un grand poids dans les circonstances qui avaient décidé du sort de la Sicile. Prise et reprise sans cesse, vingt fois détruite et toujours rebâtie, située dans une admirable position, sur la rive du plus beau et du plus vaste port de l'univers, elle semblait faite pour former la capitale d'un puissant royaume; et cependant, malgré tous les avantages qu'elle présentait, elle ne fut même jamais celle de la Sicile. Peut-être les monts Pélores, qui la resserrent et la dominent du côté de la terre, paraissaient-ils en rendre les abords trop peu viables pour l'intérieur de l'île, et la défense trop difficile, en raison des hauteurs qui la commandent de si près. Les Sarrasins et les Normands avaient couvert ces mamelons de forts et de châteaux. L'artillerie rendrait vaines ces défenses aujourd'hui ruinées, mais qui couronnent encore d'une manière pittoresque la riche culture, les riants bocages qui forment la brillante ceinture de la ville et du port. »

Le comte Roger envoya les clefs de sa nouvelle conquête à son frère Robert, qui s'empressa de lui amener des renforts. Les deux frères relevèrent les fortifications de Messine. Le tiers des produits du pillage fut consacré à la construction d'églises chrétiennes. Il est probable que l'édification de la cathédrale eut cette origine....

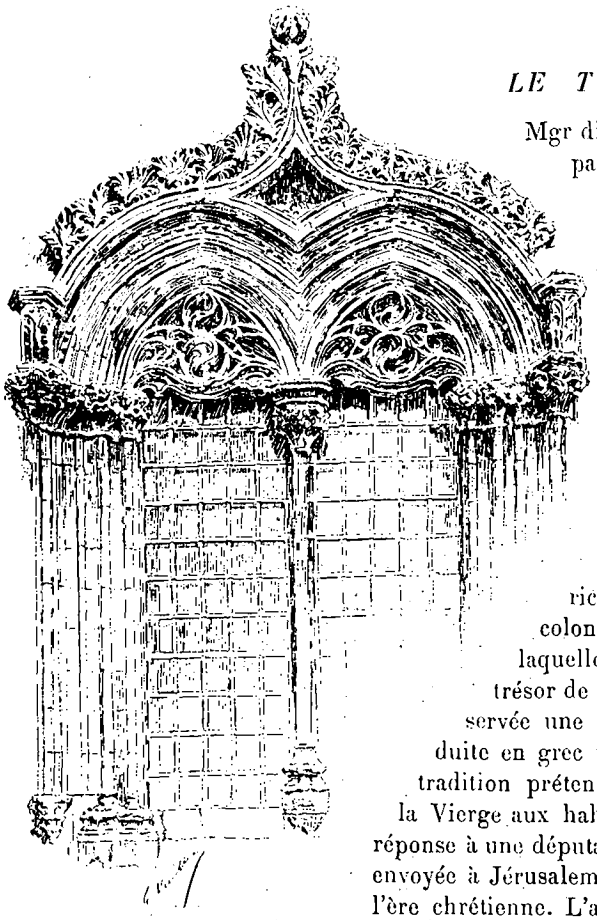
L'intérieur de la *Matrice*, divisé en croix latine, à trois nefs terminées par des absides, a également subi de déplorables mutilations qui ont fait disparaître son caractère primitif. Pendant huit siècles, des souverains et des prélats ont apporté au monument les changements que leur inspirait leur goût, leur caprice ou leur dévotion. Vingt-six colonnes monolithes antiques de granit égyptien, provenant, à ce que l'on croit, du temple païen de Neptune, supportent les murs latéraux de la nef. Sur le pavé une méridienne indiquant la position du soleil pour chaque jour de l'année a été tracée par un astronome, l'abbé Jaci, qui, devenu presque aveugle, la termina en 1804.

Je vis la chaire en marbre blanc par Calamech et dont le chapiteau du pilier montre les figures de Mahomet, de Calvin, de Luther et de Zwingle, les fonts baptismaux, dont la mosaïque est attribuée à Gaddo Gaddi, une statue de saint Jean par Ant. Gagini. Ah! ces Gagini qui régnèrent sur l'art sicilien depuis la seconde moitié du XV^e^ siècle jusqu'au milieu du XVII^e^, nous les retrouvons dans toutes les basiliques. Ils étaient venus de Bissone, sur la rive gauche du lac de Lugano, et leur dynastie emplit la Sicile d'art. Ceux-ci ne furent pas des bandits, comme tant d'autres venus comme eux des bords des lacs de Lugano ou de Côme, car plusieurs, d'après

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mgr di Marzo, avaient traversé le détroit pour fuir la police de leur pays. Ainsi était venu le fameux Pietro di Bontate, chargé de méfaits.

Poursuivant ma visite à la cathédrale, je remarquai les tombeaux de cinq archevêques de Messine recouverts d'un dais en marbre blanc porté par douze colonnettes, et dans le transsept de droite la sépulture de l'archevêque Guidotto de Tabiati par Gregorio de Sienne; c'étaient ensuite des sarcophages renfermant les restes de l'empereur Conrad IV, d'Alphonse le Magnanime, ceux de la reine Antonia, veuve de Frédéric III d'Aragon. Les demi-coupoles des trois absides sont recouvertes de mosaïques du commencement du XIVe siècle, représentant, en des dimensions colossales, le Christ, la Vierge et des saints. Un bas-relief primitif de San Girolamo sculpté sur la pierre me retint longtemps. Le maître-autel est richement incrusté de mosaïques faites de marbres précieux. Quatre colonnettes en lapis-lazuli supportent la corniche de bronze doré dans laquelle est enfermée la fameuse *Madonna della lettera*. C'est dans le trésor de cette église qu'est conservée une lettre en hébreu, traduite en grec par saint Paul, que la tradition prétend avoir été écrite par la Vierge aux habitants de Messine en réponse à une députation qu'ils lui avaient envoyée à Jérusalem dans la 42e année de l'ère chrétienne. L'autographe fut conservé pieusement durant des siècles dans la basilique, mais en mai 1254 un incendie éclata durant les obsèques de Conrad IV, fils de Frédéric II, et détruisit la fameuse missive, qui fut retranscrite de mémoire par ceux qui prétendaient l'avoir lue.



FENÊTRE DE LA CATHÉDRALE DE MESSINE.

Voici d'ailleurs la traduction latine de la lettre telle qu'elle est gravée derrière le maître-autel, suivie d'une bulle du pape Benoît XIII relative à cette lettre :

Epistola, juxta antiquam et piam traditionem, Virginis Mariæ ad Messanenses.

Maria Virgo, Joachim filia, humilis ancilla Dei, Christi Jesu crucifixi mater, ex tribu Juda, stirpe David, Messanensibus omnibus salutem et Dei Patris omnipotentis benedictionem.

Vos omnes fide magnâ legatos ac nuncios per publicum documentum ad nos misisse constat : filium nostrum Dei Genitum Deum et hominem esse fatemini, et in cœlum post suam resurrectionem ascendisse, Pauli apostoli electi prædicatione mediante viam veritatis agnoscentes, ob quod vos et ipsam civitatem benedicimus, cujus perpetuam protectricem nos esse volumus. Ex Hierosolymis, anno filii nostri XLII, ind. I, nonas junii, lunâ XXVII, feriâ V.

Bulle du pape Benoît XIII relative à la lettre de la Sainte Vierge :

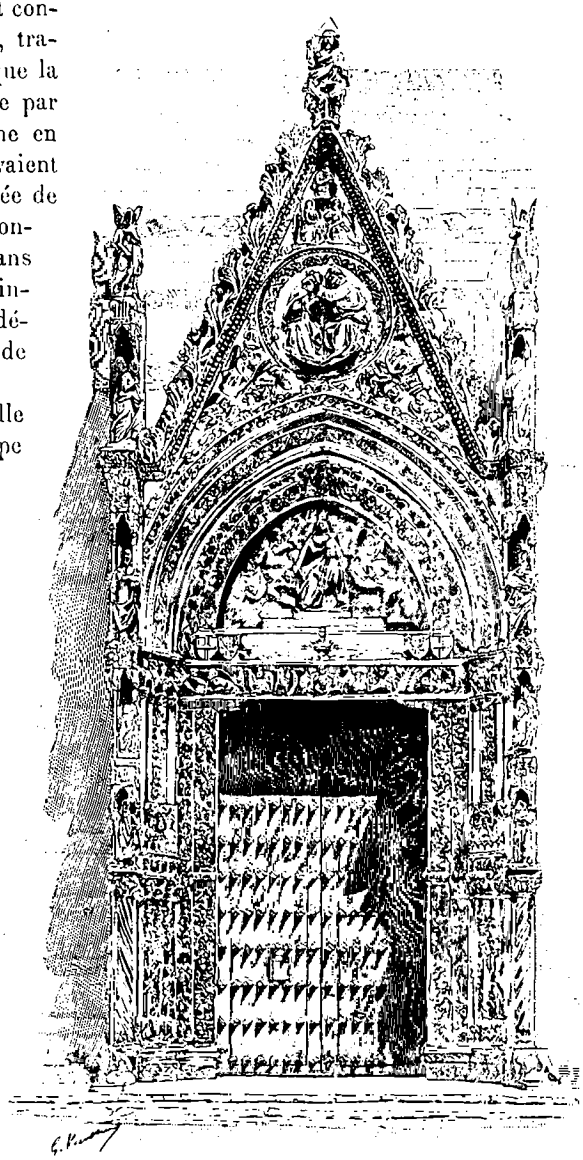
La Santità di N. S. Benedetto XIII concesse ad ogni fedele 100 *giorni d'indulgenza, quante volte devotamente reciterà la sequente orazione :*

Ave, filia Dei Patris, quæ Messanenses in filios elegisti.

Ave, mater Dei Filii, quæ Messanenses maternè exaudisti.

Ave, sponsa Spiritûs Sancti, quæ Messanenses veritatis spiritui despondisti.

Ave, templum S. S. Trinitatis, unde Messanenses per sacram epistolam benedixisti.



PORTAIL DE LA CATHÉDRALE DE MESSINE. — GRAVURE DE ROUSSEAU

La pieuse érudition de plusieurs écrivains siciliens

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

a enfanté des volumes qui ont eu pour but de démontrer l'authenticité de la lettre. Mais soyons respectueux de toutes les vieilles croyances des peuples qui témoignent d'une foi naïve et sincère. Et d'ailleurs la bulle du pape Benoît XIII a consacré celle-ci.

La fête de la *sagra lettera* est célébrée le 5 juin de chaque année. Elle est l'occasion de processions et de réjouissances. Beaucoup d'habitants de Messine portent le nom de *Letterio*. On conservait autrefois à Messine dans la cathédrale une relique contenant les cheveux de la Sainte Vierge. J'ignore si cette relique existe encore.

Je remarquai enfin dans la cathédrale de Messine un autel de style Renaissance dans le transsept de gauche, et dans la sacristie une Assomption par le peintre Salvo d'Antonio. Je visitai une chapelle souterraine, appelée *Madonna della lettera*, d'une architecture originale incorrecte, plutôt singulière qu'agréable d'aspect.

« Les courbes sans grâce des voûtes, a dit à son sujet M. de la Salle, retombent sur de lourds piliers dont les larges tailloirs sont hors de proportion avec les fûts de ces colonnes barbares. Les cintres et les arêtes des voûtes, les lourds culs-de-lampe qui pendent des points de section de ces arêtes, sont décorés avec profusion de rinceaux, de feuillages, d'arabesques, de guirlandes, de méandres dorés, de figures d'anges et de saints, les uns relevés en demi-bosse, les autres peints sur des fonds unis. »

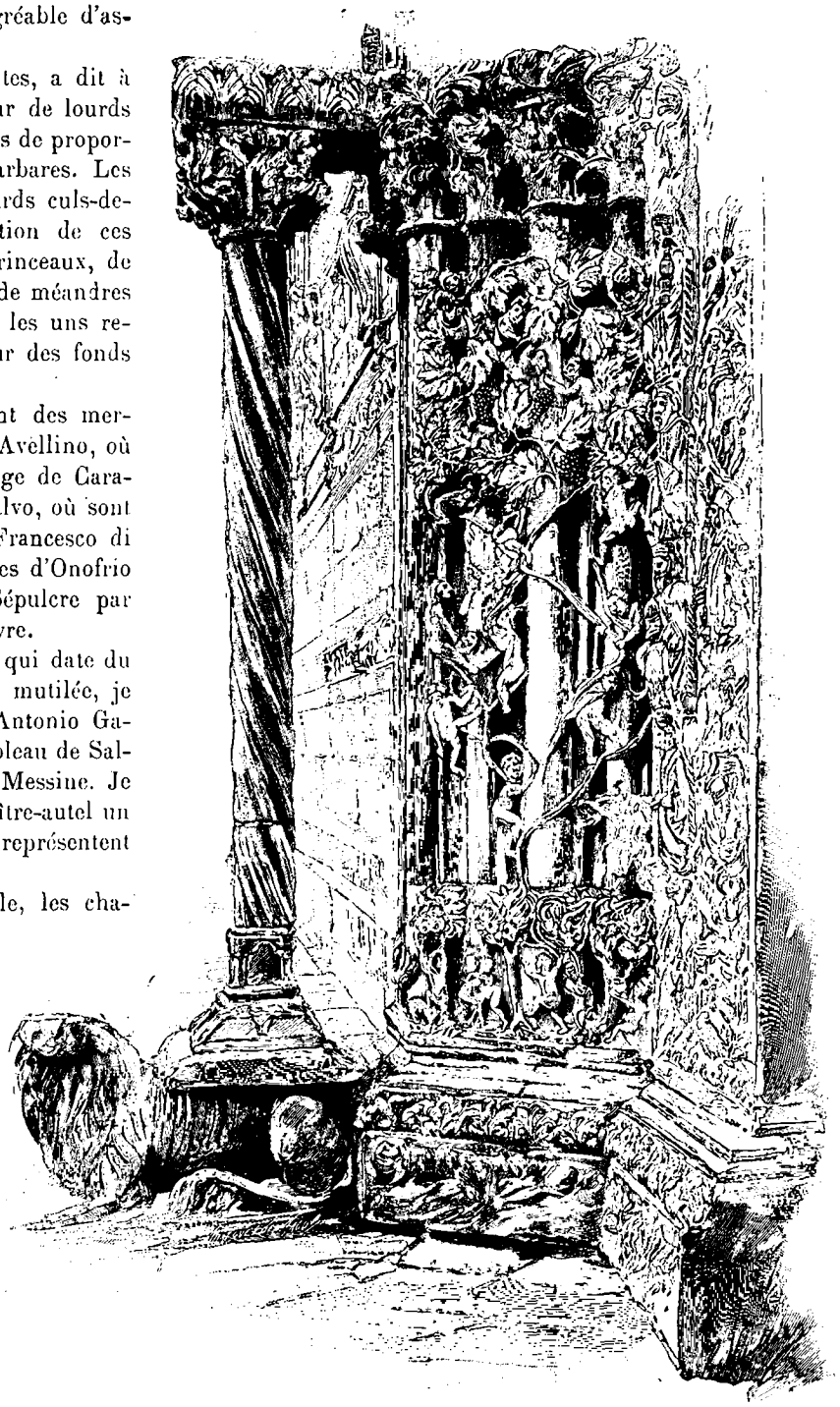
Les églises de Messine renferment des merveilles. Je citerai celle de San' Andrea Avellino, où j'admirai un *Ecce Homo* de Michel-Ange de Caravage; celle de Santa Maria di Porto Salvo, où sont des fresques de Tuccari; celle de San Francesco di Paola, du XVI^e^ siècle, ornée de peintures d'Onofrio Gabriello de Messine, et d'un Saint-Sépulcre par Alfred Franco qui est une très belle œuvre.

A l'église San Francesco d'Assisi, qui date du XIII^e^ siècle et que des restaurations ont mutilée, je ne dois point oublier un bas-relief d'Antonio Gagini : la Vierge *dello spasimo*, et un tableau de Salvatore di Antonio, père d'Antonello de Messine. Je fus surpris de rencontrer derrière le maître-autel un sarcophage antique dont les bas-reliefs représentent l'enlèvement de Proserpine par Pluton.

A San Nicolo, église du XVI^e^ siècle, les chapelles latérales sont d'une riche décoration en mosaïque et le maître-autel est décoré d'une peinture d'Alibrandi, artiste messinois.

L'église San Gregorio est bâtie sur une terrasse d'où l'on jouit d'une belle vue sur la ville de Messine. Son clocher avec sa flèche en spirale et ses clochetons sont d'une grande originalité. L'intérieur, en forme de croix grecque, est orné de marbres et de mosaïques d'une grande richesse. On y voit un tableau du Guerchin et un certain nombre d'autres toiles remarquables.

C'est seulement au Musée



ORNEMENTS DU PORTAIL DE LA CATHÉDRALE DE MESSINE. — GRAVURE DE M^me^ BAZIN.

*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

UNE FEMME DU PEUPLE À MESSINE. — GRAVURE DE DEVOS.

que je rencontrai des peintures d'Antonello de Messine. Il est à remarquer que les œuvres de ce maître sont rares dans sa ville natale.

La fontaine qui décore la place de la cathédrale est une véritable merveille. Ce fut l'œuvre d'un Florentin, élève de Michel-Ange : Frà Giovanni Angelo Montorsoli. Elle représente le triomphe d'Orion, le prétendu fondateur de Messine. Ce monument est divisé en trois parties. Une large vasque ornée de mascarons, de dauphins et de monstres marins est destinée à recevoir les eaux dans la partie basse. Elle est entourée des figures allégoriques du Tibre, de l'Ébre, du Nil et du Camaro, torrent qui passe au sud de la ville. Au centre de cette vasque, quatre tritons supportent une seconde coupe. De cette coupe enfin s'élèvent des nymphes soutenant une conque sur laquelle des amours tiennent un globe. Couronnant le tout, se dresse Orion, portant l'écusson orné des armes de Messine.

On regrette pourtant de voir cette belle fontaine privée de son plus grand attrait et de son plus grand charme. Les vasques sont à sec, le soleil brûle le marbre et s'acharne sur les nymphes et les tritons. Mais il est à Messine des fontaines très humbles auxquelles le murmure de l'eau et le va-et-vient des filles du peuple donnent un attrait qui fait défaut au pompeux monument de Montorsoli.

Le port de Messine, un des plus vastes et des plus sûrs de la Méditerranée, est le port commercial par excellence de la Sicile. Une digue naturelle en demi-cercle, *il braccio di Raniero*, le protège. Là s'élève la citadelle, construite en 1680 par ordre de Charles II d'Espagne après une longue révolte des habitants. D'après Thucydide, les Sicules auraient bâti leur ville sur cette digue et ils lui auraient donné, comme nous l'avons dit plus haut, le nom de Zancle ou « faucille ».

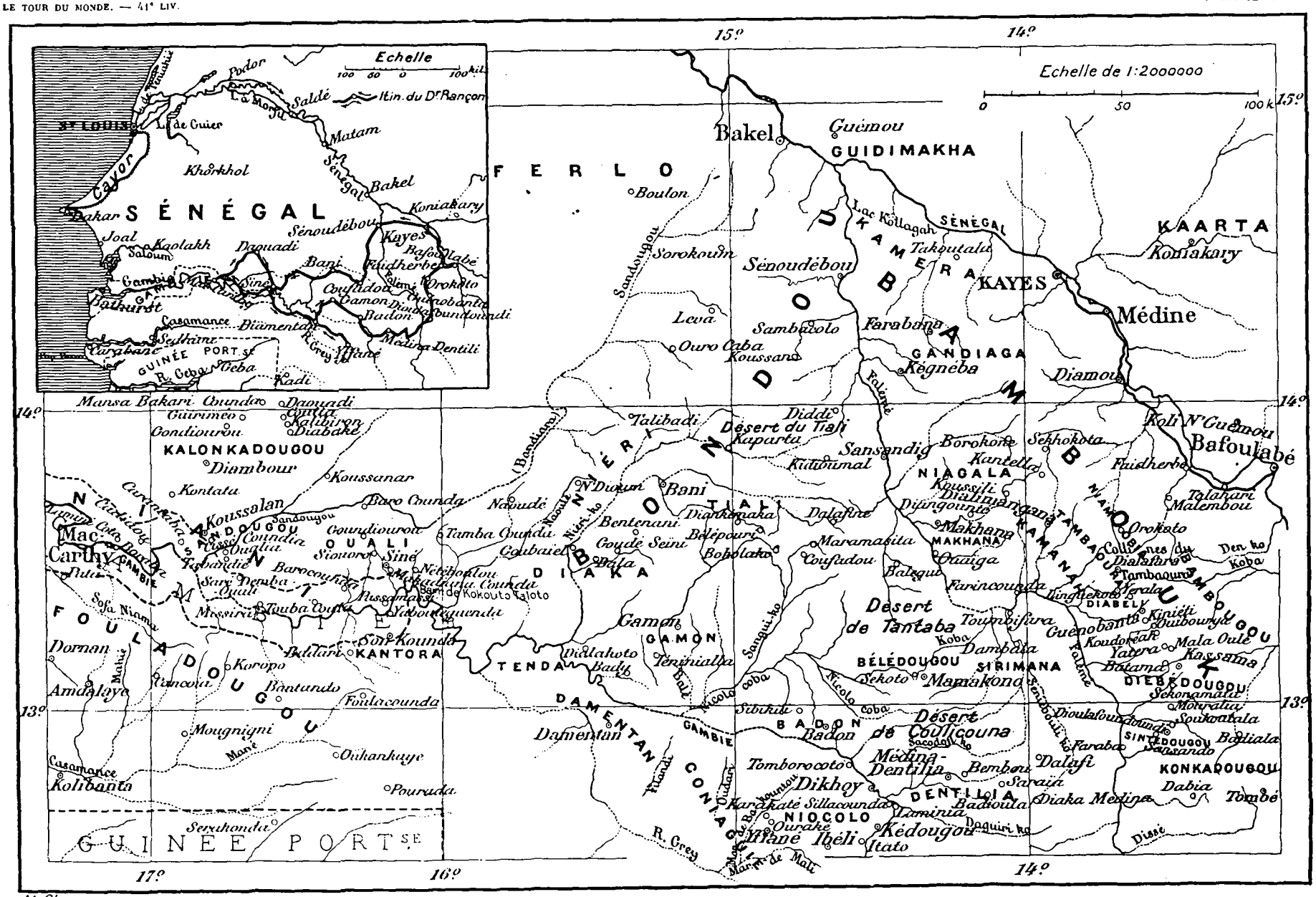
On voit fréquemment, dit-on, dans le détroit le phénomène du mirage. Il se produirait un peu avant le lever du soleil, surtout pendant les chaleurs de l'été lorsque le vent a soufflé avec violence et que le calme lui succède. Pline et Pomponius Mela en font mention ainsi que la plupart des auteurs modernes. Par deux fois j'ai erré sur le rivage à l'aube sans être favorisé par le spectacle de la *fata Morgana*, nom sous lequel les gens du pays désignent ce phénomène. Il est constitué par l'apparition de figures extraordinaires qui flottent à l'horizon, des paysages qui s'ébauchent, des villes fantastiques qui s'élèvent; c'est enfin toute une féerie fugitive qui emplit le ciel comme dans tout mirage. Les habitants des rivages de Calabre et de Sicile, épris du merveilleux comme les Grecs, leurs ancêtres, prétendent que la fée Morgane montre aux navigateurs inexpérimentés ses palais aériens pour les tromper : croyant aborder à Messine ou à Reggio, ils font naufrage sur les côtes et tombent ainsi en son pouvoir.

Le phénomène du mirage se produit également sur les côtes de Sicile aux environs de Mazzara, où il prend le nom de *Citta di Fra' Lucchinu*.

Un poisson singulier qu'on trouve dans le détroit a attiré l'attention des naturalistes : c'est la méduse. Je me demande ce qui a pu justifier cette appellation car rien ne ressemble moins à la tête de méduse que cette masse gélatineuse qui se fond dans la main. On attribue à la méduse la propriété de jeter une lueur phosphorescente qui la trahit à une profondeur de 20 ou 30 pieds et qu'elle conserve assez longtemps après avoir été pêchée.

Le détroit de Messine est peuplé de légendes. Les plongeurs de cette région sont renommés par leur témérité. On parle encore de Colas, surnommé *il pesce*, « le poisson », qui pouvait longtemps rester sous l'eau.

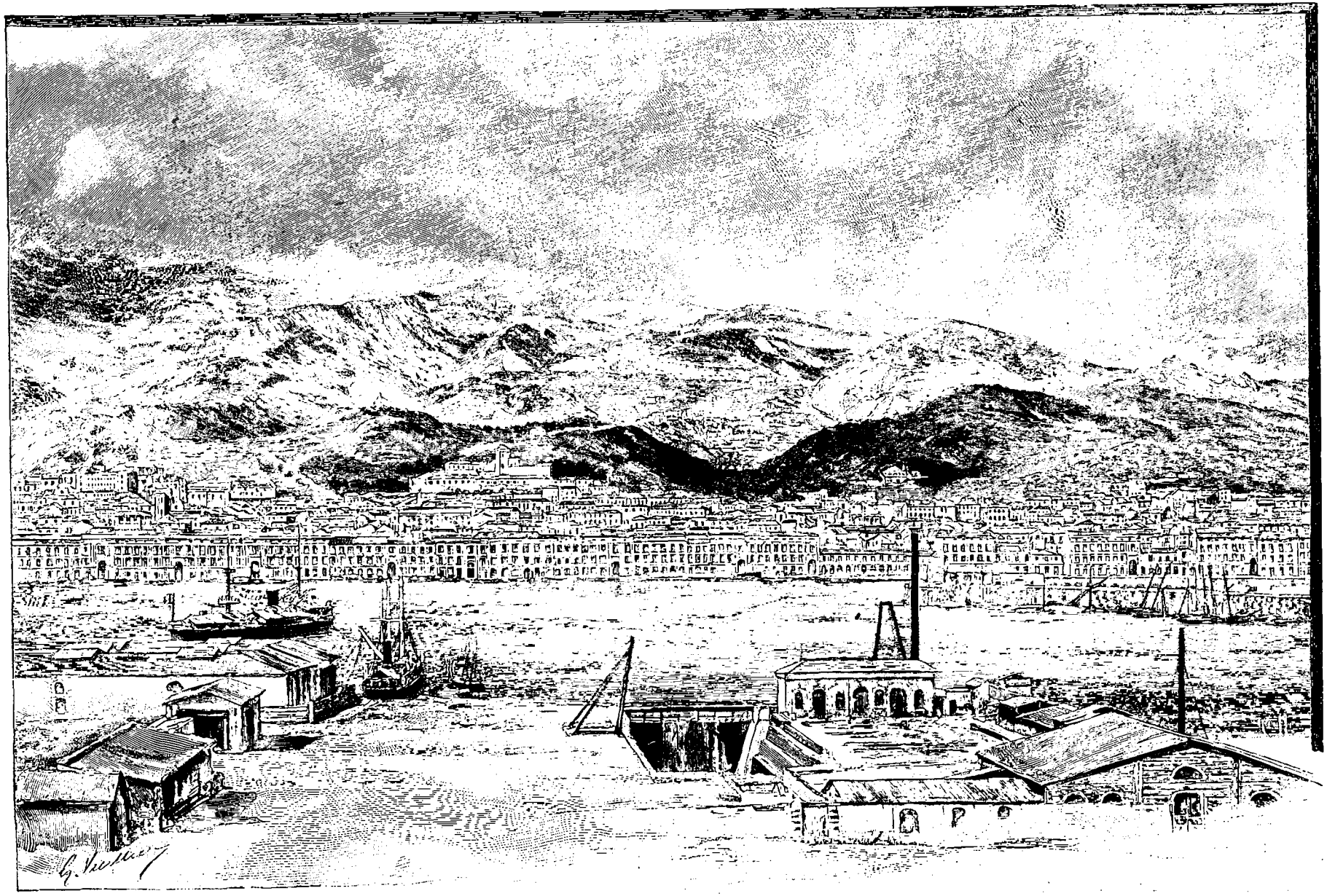
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



M. Chesneau

CARTE DE LA HAUTE-GAMBIE POUR SUIVRE L'ITINÉRAIRE DU DOCTEUR RANÇON.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



MESSINE. — GRAVURE DE RUFFE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Trois fois il avait plongé dans le gouffre de Charybde, où il se noya enfin en allant chercher une coupe d'or qu'y avait jetée le roi Frédéric de Sicile. Cette mort a servi de thème à Schiller pour sa ballade « le Plongeur ».

L'impression que donne, vue du détroit, la ville bâtie en amphithéâtre avec ses dômes et ses campaniles, sa ceinture de monts où scintillent, à travers les bois, de blanches villas, et que couronnent de vieilles forteresses, n'est pas sans caractère. La *Palazzata*, ce long et régulier alignement d'édifices de même style, sur les quais, a de la grandeur.

Après avoir suivi des heures entières les interminables quais, le *corso* Garibaldi, rue aristocratique et élégante, je m'égarai dans les monts qui entourent Messine. J'arrivai à la villa Guelfonia, située, dit-on, sur l'emplacement de l'ancienne citadelle des Mamertins où l'on voit les restes du donjon de Matagrifona construit par Richard Cœur de Lion.

Et toujours dans ces promenades, de quelque hauteur, à travers les verdures, le détroit s'allongeait sous mes yeux bordé par les monts de la Calabre, noyés dans un flamboiement de soleil. Que d'heures je passai ainsi, à l'ombre de quelque olivier, les yeux perdus au loin sur cette terre si voisine que j'aurais voulu parcourir aussi. Ce n'est pas l'Italie charmante que nous connaissons tous, mais, je le voyais bien, un sol rappelant la Grèce, par son aspect et l'éclat de la lumière. C'était le vieux Brutium, peuplé autrefois par des bergers qui devinrent redoutables par leur férocité. Au temps de Rome naissante des colons hellènes d'origine dorienne et achéenne apportèrent sur ces rivages la civilisation de leur pays et firent désigner la contrée sous le nom de Grande-Grèce. Ce fut en effet alors une terre privilégiée où brillèrent les arts, la littérature et la philosophie. On prétend que ce qui contribua beaucoup à la célébrité des villes de la Grande-Grèce fut le mérite de leurs législateurs.

L'extrême civilisation amena plus tard la mollesse, la dépravation et l'anarchie. La mollesse de Sybaris et de Tarente était passée en proverbe. Ces villes après avoir été sous les dominations des deux Denys et d'Agathocle subirent le joug des Romains. L'influence grecque diminua, et Strabon dit que toute la contrée était devenue barbare, c'est-à-dire étrangère aux Grecs.

Maintes fois, depuis les temps anciens de sa splendeur, le plus redoutable des fléaux, les tremblements de terre, a secoué la Calabre. On a vu des secousses instantanées que rien ne présageait ni n'annonçait ébranler et renverser les villes sans laisser aux habitants le temps de prendre la fuite.

Maintenant c'est une terre pauvre, bouleversée, où, grâce à la prodigieuse fertilité du sol, çà et là verdissent des oasis.

A travers les branches des orangers, toujours, par delà le détroit, scintillait Reggio. La ville est dans une position charmante. Elle est entourée de collines couvertes de lauriers roses et de genêts odorants. Les eaux descendent des sommets en abondance, et, en creusant un peu le sable du rivage, des sources surgissent. Les campagnes environnantes, d'une extrême fertilité, sont couvertes de riches plantations d'agrumes. Mais les monts qui dominent ces belles campagnes sont arides, c'est la même pauvreté et la même misère qui étreignent les montagnards de Sicile. Les pâtres de Brutium, mercenaires de Carthage, errent encore faméliques et farouches sur les pentes décharnées de la Calabre.

(*A suivre.*)

GASTON VUILLIER.

SAN GIROLAMO.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

GAOULOS (GRIOTS) DE SÉNOUDÉBOU (BONDOU). — DESSIN DE J. LAVÉE.

DANS LA HAUTE-GAMBIE[1],

PAR LE Dr RANÇON,

MÉDECIN DE PREMIÈRE CLASSE DES COLONIES.

I

But de ma mission. — De France au Sénégal. — Kayes. — Sénoudébou. — A travers le Bondou. Visite du Tiali.

ABDOUL SÉGA, CHEF DE KOUSSAN ALMAMY (PAGE 491). DESSIN DE J. LAVÉE.

Le voyage dont j'ai l'honneur d'offrir la relation n'entre point dans la catégorie de ces explorations à grande allure qui passionnent l'opinion publique. Nous n'avons point eu, au cours de nos pérégrinations, à affronter de ces dangers dont le simple récit suffit pour faire frissonner. C'est uniquement l'histoire de la mission toute pacifique d'un modeste observateur désireux de servir son pays et dont le but n'est autre que de faire connaître à ses compatriotes un petit, bien petit coin du vaste continent africain.

C'est au cours d'une mission scientifique à moi confiée par le département des colonies, au commencement de 1891, qu'il me fut donné de visiter en détail toutes les régions qu'arrose le cours supérieur de la Gambie. Avant moi elles n'avaient été parcourues que par de rares voyageurs. Mes camarades Oberdorf, Fortin, Briquelot, Levasseur, Liotard en avaient rapporté de vagues renseignements et de précieux itinéraires, qui m'ont été d'un grand secours. Mon désir était de compléter leurs travaux. Un séjour de plus de dix années au Sénégal et au Soudan français, mes différentes missions dans le Siné, le Saloum, le Bélédougou et le Bambouk m'y avaient préparé. Muni d'instructions détaillées, bien outillé, et après avoir reçu à Paris au Muséum d'histoire naturelle, et à Marseille à la Faculté des sciences, sous la savante direction de MM. les professeurs Cornu et Heckel, l'éducation technique indispensable pour accomplir les travaux qui m'étaient confiés, je m'embarquai à Bordeaux le 20 avril 1891 sur le paquebot *Congo* de la compagnie des Messageries maritimes, qui le 29 du même mois me déposa à Dakar. Quarante-huit heures plus tard j'étais à Saint-Louis, après avoir traversé le Cayor en chemin de fer. Je reçus de M. le gouverneur de Lamothe le plus cordial accueil.

Le 4 mai je quittais Saint-Louis à bord de la citerne à vapeur l'*Akba*, et vingt-quatre heures après je débar-

1. *Voyage exécuté en* 1891-1892. — *Texte et dessins inédits.* — *Les dessins de ce voyage ont été exécutés d'après des photographies de l'auteur.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

MON INTERPRÈTE ALMONDO SAMBA N'DIAYE. DESSIN DE J. LAVÉE.

quais à Podor, où je devais rejoindre un nombreux convoi en partance pour Kayes. Faute de moyens de transport, nous restâmes dix jours dans ce poste, usant largement de l'hospitalité de M. l'administrateur Molleur. Nous ne pûmes nous mettre en route que le 15; le 3 juin nous arrivions à Kayes, après un long et pénible voyage en chaland. Là j'organisai en peu de jours ma caravane, et, grâce à l'obligeance du lieutenant-colonel Archinard, je pus me mettre en route le 19 du même mois.

Conformément à mes instructions, je visitai d'abord le Kaméra en entier et le traversai du nord au sud, puis, me dirigeant vers l'ouest, je franchis à gué la Falémé en face de Sénoudébou, et j'arrivai le 24 juin dans ce dernier village.

Pendant cette première partie de mon voyage, je constatai avec plaisir que tous les villages sarracolés qui avaient été détruits en 1885-1886 pendant la guerre contre le marabout Mahmadou Lamine étaient complètement reconstruits. Les habitants étaient revenus se ranger docilement sous notre autorité, et partout régnaient la plus grande abondance et la tranquillité la plus parfaite.

J'avais retrouvé à Kayes un de mes anciens domestiques, Almondo Samba N'Diaye, métis peulh et bambara de la famille des Massassis, dont les parents habitaient encore Takoutala. Il venait de faire, avec mon excellent ami le commandant Quiquandon, une longue campagne dans le pays de notre allié Tiéba, et, malgré ses fatigues, il n'avait pas hésité à accepter quand je lui avais demandé de me suivre en qualité d'interprète. Je devais le trouver à Takoutala. Lorsque j'arrivai en vue de son village, du plus loin qu'il m'aperçut il vint en courant à ma rencontre et me conduisit aussitôt à son chef, qui me logea dans une belle case. Dans l'après-midi je dus palabrer avec le frère aîné d'Almondo, qui ne voulait pas le voir repartir. Il se décida enfin à l'y autoriser, à condition d'être de retour le 1er janvier, date à laquelle le village entier devait émigrer vers le Kaarta. Almondo connaissait à fond tous les idiomes du Soudan. D'une scrupuleuse honnêteté, il devait me rendre de grands services. A notre départ de Takoutala, son frère Oumar, jeune garçon de treize ans environ, voulut absolument accompagner son aîné. Almondo me demanda la permission de l'emmener; je me gardai bien de lui refuser cette petite satisfaction, et, dans la suite, je n'eus jamais qu'à me féliciter d'avoir accédé à son désir, car ce jeune enfant, véritable polyglotte, me donna souvent de précieux renseignements.

A Sénoudébou, je fus logé dans une de ces belles cases que l'almamy Ousmangassy avait fait construire dans l'enceinte de l'ancien fort. Là je congédiai les porteurs qui m'avaient été donnés à Kayes, et j'en recrutai de nouveaux. Sénoudébou est aujourd'hui bien déchu. Sa population a beaucoup diminué depuis que les almamys n'y résident plus. On n'y trouve plus que quelques membres de la famille royale des Sissibès, autour desquels se sont fixés quelques fidèles et les inévitables *gaoulos* (griots), qui escortent toujours les puissants au Soudan. Les environs sont peu cultivés, et la flore y est d'une pauvreté remarquable.

Je reçus le meilleur accueil du chef Saada Bokkar; mais il ne put beaucoup m'aider, car il se trouvait alors dans une grande pénurie. C'est généralement le cas chez ces peuples imprévoyants du Soudan, aux approches de l'hivernage, alors que toutes les provisions des précédentes récoltes ont été dévorées. A cette époque de l'année, on ne se nourrissait guère plus que de feuilles bouillies et de fruits du baobab.

Dès que j'eus terminé les études que j'avais à faire sur les végétaux à caoutchouc et à gutta-percha de la région, et dès que ma caravane fut reconstituée, je me mis sans retard en route pour la Gambie, que je devais atteindre vers le 1er août au plus tard. Je tenais énormément à y arriver pendant les grandes pluies d'hivernage, car je savais par expérience combien il est pénible de voyager au Soudan pendant cette saison.

Au départ de Sénoudébou, ma caravane se trouvait ainsi constituée : un interprète, Almondo Samba N'Diaye, son frère Oumar, un cuisinier, Samba Sisoko, Malinké de Badougou, dont la face réjouie et dodue me promettait pour l'avenir un ordinaire très confortable, un domestique, Gardigué Couloubaly, Bambara de Nyamina (Niger), deux palefreniers, Samba N'Diaye, Ouolof de Saint-Louis, et Soryi, Bambara de Ségou, enfin onze porteurs et deux animaux, un cheval et un mulet. N'oublions pas non plus la femme du palefrenier Samba, Fatouma, qu'il m'avait demandé l'autorisation d'emmener, et qui, durant tout le voyage, fut la blanchisseuse de la caravane. Donc, en me comptant, nous n'étions que dix-huit personnes. Comme j'avais procédé dans d'autres circonstances, j'avais absolument interdit les armes à tout mon monde; je ne saurais trop recommander ce mode de voyager à ceux qui voudraient visiter le Soudan.

3 juillet 1891. — Nous quittons Sénoudébou à 4 heures du matin. Le sous-secrétaire d'État des colonies m'avait surtout recommandé de déterminer l'aire d'extension au Soudan des végétaux à gutta-percha. J'avais appris que nulle part dans le Bondou et la basse Falémé je ne trouverais de ces essences; après m'en être assuré, j'estimai qu'il me fallait précisément diriger mes recherches dans des régions voisines des grands cours d'eau, afin que, si j'arrivais à un résultat satisfaisant, l'exploitation pût se faire aisément. C'est pourquoi je me décidai, après avoir visité le Bondou, à me diriger vers la Gambie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il fait encore jour quand nous arrivons à Sambacolo, où nous devons coucher. C'est un village qui appartient tout entier à Saada Bokkar de Sénoudébou; c'est, pour ainsi dire, sa ferme, et la population, qui s'élève tout au plus à 90 habitants, n'est formée que de ses captifs et de leurs familles.

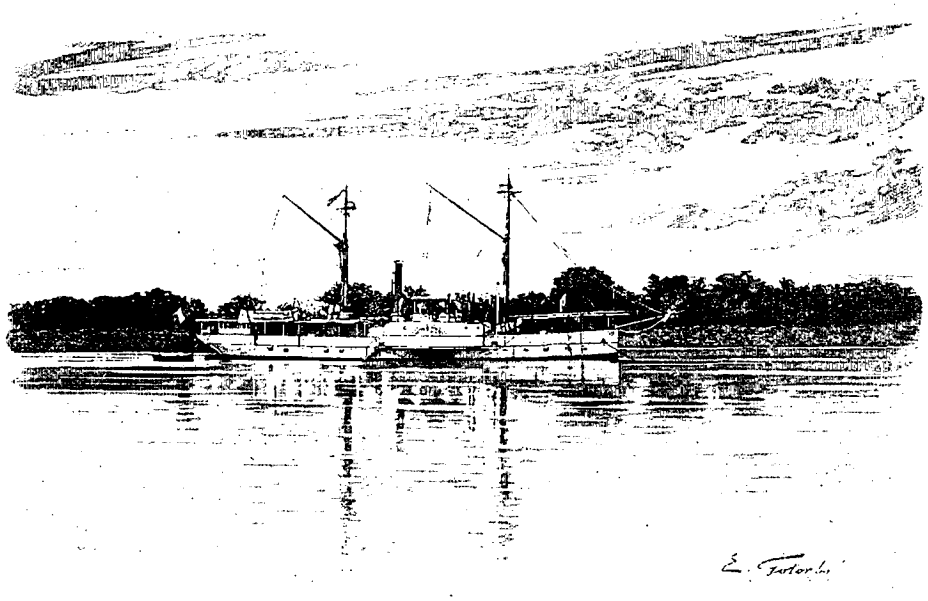
4 juillet. — A 5 h. 15 du matin, nous quittons Sambacolo pour nous rendre à Koussan-Almamy, où nous arrivons vers 8 heures et demie. J'y suis très bien reçu par le chef, Abdoul Séga, de la famille régnante du Bondou. Ce prince sissibé est un ancien élève de l'école des otages de Saint-Louis. Il parle le français très correctement, l'écrit de même et a été sergent aux tirailleurs sénégalais. Très dévoué à la cause française, il s'occupe de littérature et est même poète à ses heures. Je lui dois de précieux renseignements sur l'histoire de son pays.

Koussan-Almamy est aujourd'hui un village de 200 habitants au plus. Il en est peu qui aient eu autant de vicissitudes. Fondé vers le milieu du XVIII^e^ siècle par l'almamy Ahmady Gaye, dans une excellente position et parfaitement fortifié pour tenir en respect toute cette partie du Bondou nouvellement conquise par les Sissibés, il fut longtemps la résidence royale. Détruit en 1854 par le prophète El Hadj Oumar, il fut reconstruit et de nouveau abandonné par ses habitants en 1885-86, lors de la guerre du marabout Mahmadou Lamine Dramé. Ce n'est que depuis deux ans environ que Koussan commence à se repeupler, sous l'intelligente administration de notre hôte et ami Abdoul Séga. Depuis cette époque, sa population n'a fait que croître. La prise de Ségou, de Nioro, et la destruction de l'empire Toucouleur ont permis aux Boundounkés (hommes du Bondou) qui avaient émigré à la suite du prophète de revenir dans leur pays. Au temps de sa splendeur, Koussan-Almamy devait avoir environ trois ou quatre mille habitants. On voit encore au sud du village actuel des ruines de l'ancien *tata* (fortification en terre) qui entourait les cases de l'ancien chef, le père de celui dont je suis l'hôte aujourd'hui.

5 juillet. — Dès le point du jour nous nous dirigeons vers Diddé. La route, ou plutôt l'étroit sentier que nous suivons, traverse d'abord les lougans de Koussan-Almamy. Peu après, nous entrons en pleine brousse; nulle part je n'ai vu de fourrés plus inextricables. Ils cessent à 4 kilomètres environ avant d'arriver à Diddé, et jusqu'au village nous ne trouvons plus qu'un vaste plateau, formé de roches ferrugineuses.

6 juillet. — Nous quittons vers 5 heures du matin Diddé, qui est un petit village d'une vingtaine d'habitants. A partir d'ici la végétation devient de plus en plus puissante et la flore de plus en plus riche. Les mimosas et les végétaux rachitiques et rabougris disparaissent peu à peu, pour faire place aux grandes légumineuses, aux sterculiacées et aux malvacées gigantesques. Nous arrivâmes frais et dispos à Kiddouol, village situé au milieu de beaux baobabs et entouré de vastes lougans bien cultivés. La population est toucouleure. C'est là, pour la première fois depuis mon départ de Kayes, que j'ai trouvé un échantillon de liane à gutta-percha, une *Landolphia* superbe, que les Bambaras et les Malinkés désignent sous le nom de *saba* et que les peuplades de race peulhe appellent *laré*. A l'incision, cette liane donne un suc abondant qui se coagule très vite, et dont le rendement en gutta est considérable. Le fruit est très savoureux, et apprécié des Européens aussi bien que des indigènes; comme ce végétal est extrêmement commun au Soudan, son exploitation pourrait donner d'excellents résultats.

De Kiddouol à Dalafine, la nature du terrain diffère sensiblement de celle des régions que nous avons parcourues depuis notre départ de Kayes. Le sous-sol est bien toujours le même et borné des mêmes roches : quartz, grès, schistes et conglomérats ferrugineux, mais la couche d'humus est sensiblement plus épaisse. En même temps la flore se modifie également. Nous voyons apparaître les végétaux d'un ordre plus élevé et qui demandent une terre plus riche : fromagers, caïlcédrats, baobabs, lianes gigantesques à caoutchouc et à gutta-percha, etc. Aux environs même de Dalafine, les cultures sont plus riches, et nous trouvons les pre-

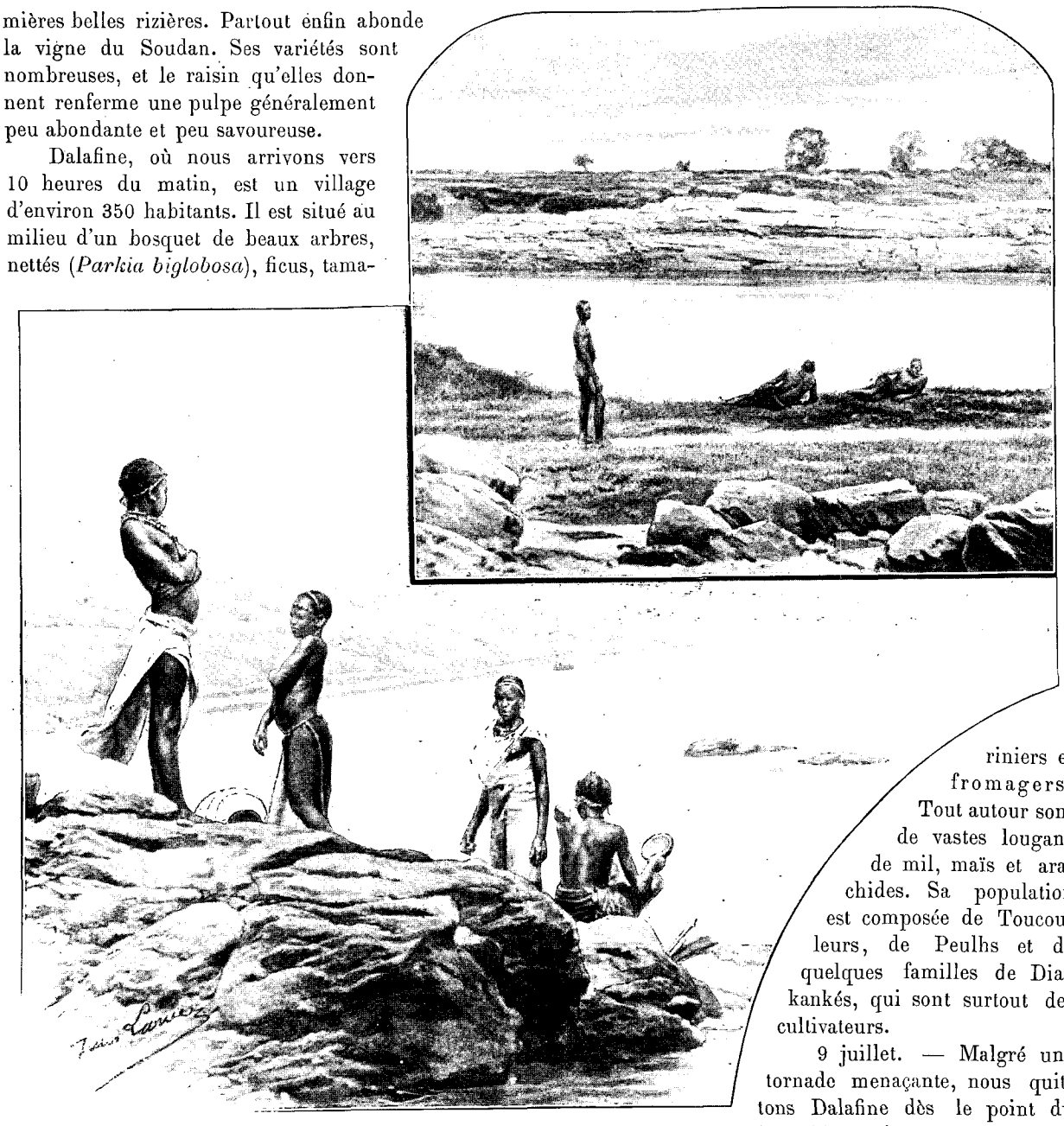


LA FALÉMÉ A SÉNOUDÉBOU. — DESSIN DE GOTORBE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mières belles rizières. Partout enfin abonde la vigne du Soudan. Ses variétés sont nombreuses, et le raisin qu'elles donnent renferme une pulpe généralement peu abondante et peu savoureuse.

Dalafine, où nous arrivons vers 10 heures du matin, est un village d'environ 350 habitants. Il est situé au milieu d'un bosquet de beaux arbres, nettés (*Parkia biglobosa*), ficus, tamariniers et fromagers. Tout autour sont de vastes lougans de mil, maïs et arachides. Sa population est composée de Toucouleurs, de Peulhs et de quelques familles de Diakankés, qui sont surtout des cultivateurs.



VUES DU HAUT-SÉNÉGAL. — DESSIN DE J. LAVÉE.

9 juillet. — Malgré une tornade menaçante, nous quittons Dalafine dès le point du jour. Nous étions en marche depuis une heure à peine lorsque l'orage éclata. Pluie torrentielle, vent violent, éclairs, tonnerre assourdissant, rien ne manque. La pluie cesse quand nous sommes à Maramasita, mais le sentier est devenu glissant, et les porteurs ne peuvent marcher qu'avec mille précautions. Enfin, absolument trempés, nous mettons pied à terre à 9 h. 30 devant la case du chef de Coufadou.

10 juillet. — A 1 kilomètre de Coufadou, nous traversons un petit marigot, sur les bords duquel je remarque une grande quantité de lianes à gutta-percha et à caoutchouc. Le *laré* ou *saba* est surtout très abondant. La route se déroule dans une véritable forêt vierge, où nous n'avançons qu'avec beaucoup de peine. Nous nous arrêtons à Bokolako, puis nous allons passer la nuit à Bélépouri.

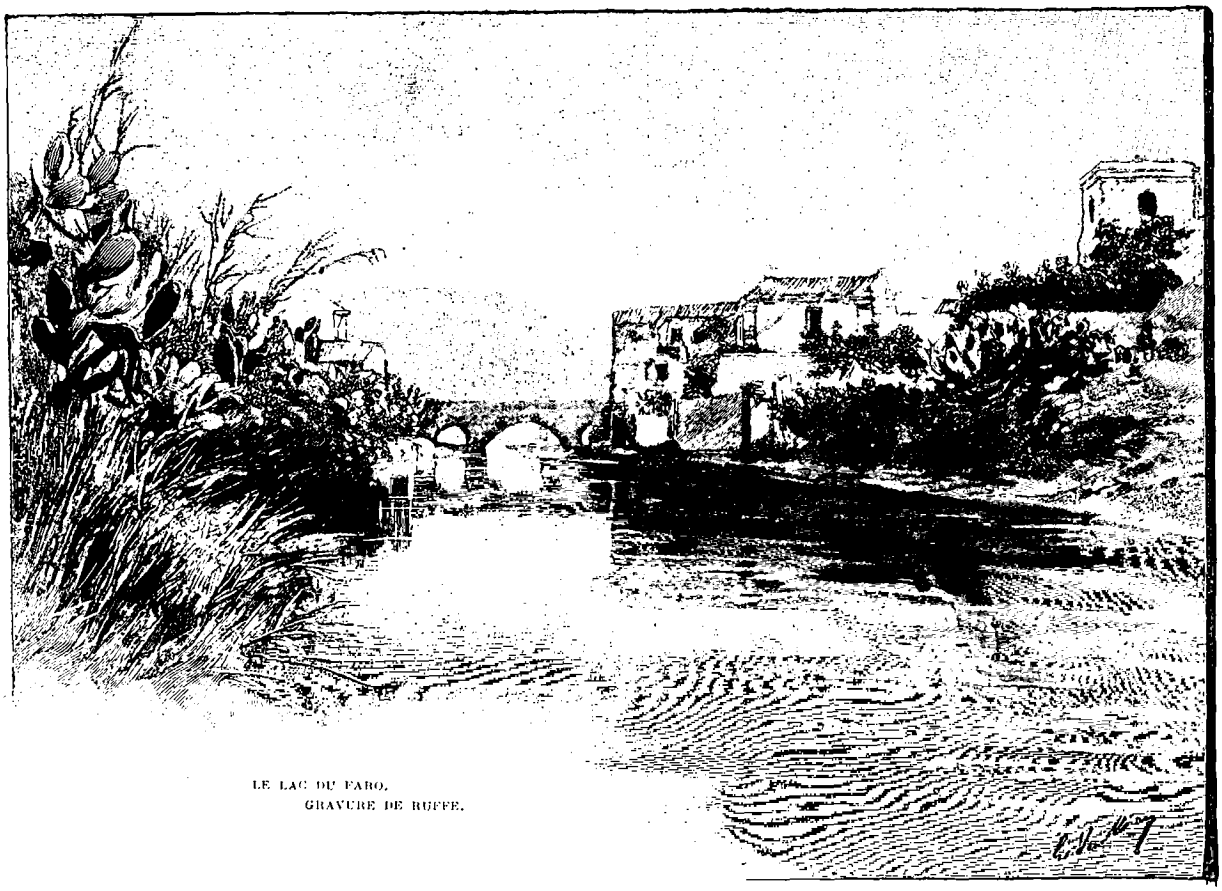
Nous sommes dans la partie la plus riche du Tiali. En dehors des plateaux ferrugineux, qui sont absolument arides, les vallées et les plaines sont couvertes d'une puissante végétation, grâce à une épaisse couche d'humus, formée par les détritus des arbres qui composent ces forêts séculaires. Baobabs, fromagers, légumineuses de toute sorte, lianes énormes, sont les principales essences que l'on rencontre. La brousse elle-même est modifiée. Nous n'avons plus les cypéracées du Bondou, mais bien de belles graminées, qui constituent pour les animaux un excellent fourrage.

(*A suivre.*)

Dr RANÇON.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LE LAC DU FARO.
GRAVURE DE RUFFE.

IEUR D'ESPADON (PAGE 495). — GRAVURE DE DEVOS.

LA SICILE[1],

IMPRESSIONS DU PRÉSENT ET DU PASSÉ,

PAR M. GASTON VUILLIER.

Un rayon et une ombre. — Les femmes de Messine. — Au Faro. — Le *pesce spada*. Procession du *Corpus Domini*. — La *Vara*.

J'ai passé à Messine des journées charmantes grâce au cordial accueil d'un compatriote occupant une haute situation officielle. Je tairai son nom; ainsi je réveillerai moins, il me semble, de trop cruelles douleurs. Ces jours heureux eurent pour lui un si triste lendemain! Sa fille, jeune et chastement belle, âme d'une maison qu'un deuil cruel avait déjà assombrie, est morte à son tour. Il s'est trouvé seul, à l'étranger, sans autre consolation que la sympathie lointaine de ceux qui avaient pu connaître et apprécier toute la noblesse du cœur d'enfant qui battait auprès de lui.

Je ne puis maintenant songer à Messine sans tristesse. Le charme des heures envolées s'est voilé de ce deuil. Et depuis je me suis souvenu que cette jeune fille était toujours tristement souriante, comme si le vague pressentiment d'une fin prochaine l'avait hantée.

Dans la pénombre discrète du haut salon, où les objets d'art recueillis en voyage s'entassaient, je me revois encore. Et tandis que la vie de la cité inondée de soleil se ralentissait dans la chaleur du jour, nous parlions de Majorque que tous deux auraient voulu revoir. Nous parcourions ensemble les rues de Palma, nous visitions ses beaux monuments, la côte du nord si grandiose, Pollensa et les cavernes féeriques de Manacor et d'Artá.

Par la fenêtre entr'ouverte on apercevait le port scintillant de lumière, le bras de *San Raniero* et les côtes de Calabre que les embruns du détroit enveloppaient de vapeurs. Lorsqu'il nous arrivait de garder le silence, on

1. *Suite. Voyez tome LXVII, p.* 1, 17, 33 *et* 49; *tome LXVIII, p.* 289, 305 *et* 321; *tome Ier, p.* 133 145, 157, 169, 181, 265 277, 293, 305, 457, 469 *et* 481.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

n'entendait plus au dehors que le sifflet lointain de quelque paquebot en partance ou les sourdes rumeurs des quais, et notre pensée, vagabonde, s'en allait on ne sait où.

Un soir, nous nous dirigions vers la place du Municipe, où jouait la musique militaire. C'est, aussi bien que la *Flora* ou *Villetta Mazzini*, le rendez-vous de la société élégante de la ville. Quiconque est allé à Messine se souviendra des grands yeux veloutés de ses femmes, de la pâleur ambrée de leur teint, de leur suprême beauté. Ce soir-là, en toilettes claires, aux colorations vives, elles se promenaient gracieuses, et un mouvement de valse accompagnait leurs pas. Et sous les lumières pâles, tous ces beaux visages étaient entrevus dans un vague chatoiement d'étoffes.

Ce n'était plus l'aspect d'une place publique, on eût dit plutôt une réunion mondaine où se pressaient des groupes de jeunes filles et de jeunes femmes. Dans l'intervalle des morceaux d'orchestre, des conversations s'engageaient et c'était alors comme un nouveau concert harmonieux de voix féminines. Sous ce ciel pur, dans l'air tiède, que des bouffées venues du détroit venaient rafraîchir, on sentait que l'amour régnait en maître. On entendit le *brindisi* de la *Traviata*, page joyeuse qu'une indéfinissable tristesse accompagne. L'œuvre du maître ne peignait-elle pas cette heure même, cette foule parée à l'air heureux, ces cœurs où des tendresses débordent par ces soirs enchantés, mais où s'éveillent aussi des jalousies et des haines! Le *brindisi* reprenait, et, tandis que nous nous éloignions, nous en entendions encore le chant affaibli; au tournant d'une rue ce ne fut plus qu'un murmure.

Je rentrai, une grande lassitude m'avait pris, la nuit me semblait pleine de sourires et de sanglots, je restai longtemps à la fenêtre, ne pouvant chasser de ma pensée ce *brindisi* à la poignante gaieté.

Le lendemain nous allons passer la journée au cap Faro. Nous prenons la *strada Pompeia*. Longtemps la route est charmante avec d'un côté la mer et de l'autre des jardins; nous étions tout imprégnés à la fois de parfums de fleurs et d'effluves marins. C'est bien là le *Paradiso* : c'est ainsi que les gens de Messine désignent ce rivage.

Par delà le détroit s'étendaient les monts de la Calabre, et près de nous la mer venait bruire doucement au bord de la route. Çà et là vers la gauche s'ouvrent des vallons verdoyants. L'un d'eux abrite les ruines de l'*Abbadiazza*, ancien couvent de *Santa Maria della Scala*, fondé par le comte Roger. On dit que des ombres amoureuses voltigent encore le soir sous les orangers près des vieilles murailles. Ce seraient les âmes éperdues de nonnes qui par les nuits d'été chuchotèrent autrefois des serments d'amour. On dit encore qu'à certaines heures la brise éveille çà et là, sous les ombrages, comme de vagues échos de baisers....

Nous passons sous le portique d'un sanctuaire : C'est *N^a S^a della Grotta*. Mais voyez quel passé eurent les sanctuaires rencontrés au Paradiso. Celui-ci fut dans l'antiquité un temple de Diane, et ses débris ont servi à édifier l'église actuelle....

Nous voici arrivés au bord des lacs de Ganziri.

Ces lacs, car ils sont plusieurs réunis et en communication avec la mer, furent célèbres. Les Romains estimaient beaucoup les coquillages, les anguilles et les murènes qu'on y pêchait. Et, cette réputation, ils l'ont conservée jusqu'à nos jours. Aujourd'hui encore comme aux époques lointaines, on vient dîner à Ganziri, où l'on fait *delle bellissime manggiate.... e che pesce!*

Ces lacs sont le rendez-vous des oiseaux de passage : grues, hérons, oies et canards sauvages y viennent par milliers.

Je fus charmé par une promenade en bateau. L'eau était si pure, l'air si doux! On glissait sur une surface polie comme un miroir, touchant quelquefois les roseaux et les opuntias de la rive. Devant nous, très pâles, tremblotaient dans une bruine de soleil les monts de la Calabre. Leurs pentes exhalaient comme des vapeurs roses, et à travers ces buées flottantes, dans une indécision de rêve, des rayons d'or filtraient, glissant sur les croupes, déroulant de fines broderies de lumière au long des crêtes.

Le bruit cadencé des avirons troublait seul le silence, et parfois un lointain son de flûte. Chaque fois que ces notes mystérieuses me faisaient dresser l'oreille, comme par enchantement elles cessaient. Jusqu'au Faro la flûte nous accompagna ainsi, par intervalles, et la phrase modulée s'enveloppait d'une infinie douceur. Longtemps je m'en suis souvenu; plus tard elle a frôlé ma pensée comme un écho perdu et jamais pourtant je n'ai pu la fixer dans mon souvenir. Maintenant je ne l'entends plus.

Nous avions traversé le petit lac de *Pantano Grande*, franchi le canal qui l'unit au *Pantano Piccolo* et nous étions arrivés à *Torre di Faro*.

« Un jour, me dit mon aimable compatriote, en 1783, un tremblement de terre modifia complètement ces lacs : les flots amers devinrent subitement doux et les poissons furent remplacés par des légions de grenouilles, qui nuit et jour emplirent l'air de leurs coassements. »

Nous quittons la barque, nous traversons un village de pêcheurs et bientôt nous avions atteint Cariddi, extrémité du cap Peloro, un des trois promontoires de la Sicile qui lui avaient fait donner par les anciens le nom de *Trinacria*. Nous étions devant un phare où fut élevé un temple à Neptune. En face de nous se dressait le rocher de Scylla, car nous étions au passage le plus resserré du détroit qui sépare la Sicile de la Calabre, dont la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

largeur à cet endroit ne dépasse guère 3 kilomètres. On dit que par les nuits calmes et par le vent d'est on entend le son des voix humaines et celui des cloches ou l'aboi des chiens. Nous apercevions très distinctement, en ces instants, les maisons du village de Scylla escaladant le fameux écueil.

Eschyle, Diodore, Strabon et Pline affirment que la Calabre et la Sicile furent autrefois réunies. L'aspect des lieux le ferait croire, et les monts Peloro semblent bien continuer l'Apennin. Il est probable qu'ici comme à Calais et à Douvres, à Gibraltar et à Ceuta, quelque grande commotion a séparé les terres.

Les monts Peloro semblent bien la continuation des Apennins. Cette chaîne, désignée ensuite sous des noms divers, traverse toute la Sicile, et l'on retrouve sa même direction en Afrique à partir du cap Bon. Ces montagnes sont les seules de formation primitive, leur base est granitique. Des mines autrefois s'ouvraient dans leurs flancs, les Mammertins en avaient près de Zancle au dire des historiens; on ignore aujourd'hui leurs gisements.

Une légende prétend que le nom de Peloro, donné à ces montagnes, est venu de celui du pilote d'Annibal mis à mort pour avoir laissé entraîner par le courant vers le rocher de Scylla le navire qui le portait.

D'après Pline et Athénée, le cap Peloro était renommé chez les anciens pour la qualité de ses vins. Ces crus sont encore fort appréciés aujourd'hui, et dans les hôtels de Messine des bouteilles spécialement cachetées portent la marque du *Faro*.

« Ces côtes, me dit mon aimable guide, sont fréquentées tous les ans par le *pesce spada* ou espadon. Ce poisson doit son nom à l'arme redoutable dont il est muni, car sa mâchoire supérieure, prolongée en forme d'épée ou de lame, égale en longueur le tiers de son corps. C'est un des plus gros poissons des mers d'Europe, mais ses dimensions varient suivant les latitudes. Ils ne voyagent jamais seuls et suivent toujours en bandes le même itinéraire. Chaque année, de mai à la fin de juin, ils côtoient les rivages de la Calabre, passent le détroit et commencent le tour de la Sicile par la côte du nord. Vers l'automne seulement ils regagnent l'Italie.

« C'est un poisson vigoureux et agile, nageant avec une extrême vitesse. On dit que dans ses combats avec le requin il le transperce de son épée. Il serait acharné contre les thons, dont l'émigration coïncide avec la présence du *pesce spada*.

« Strabon et Polybe parlaient de la pêche de l'espadon sur ces mers. Je ne sais comment elle se pratiquait dans l'antiquité, mais aujourd'hui les pêcheurs, montés sur des barques plates et longues et spécialement construites pour cette pêche, les harponnent.

« Lorsque la pêche est ouverte, les barques se réunissent à l'endroit où s'effectue le passage des poissons et se rangent en demi-cercle. L'une d'elles, la *Ferriera*, se met sans bruit en avant-garde. Un matelot grimpé au haut d'un mât spécial de quatre ou cinq mètres de hauteur, au bout duquel est une plate-forme, est chargé d'annoncer l'arrivée des espadons.

« Mais les vigies ne sont pas seulement sur les barques: il y en a qui les épient sur les écueils du rivage et jusque sous les murs du château de Scylla.

« Lorsque l'agitation des eaux ou les sifflements aigus qu'ils font entendre annoncent la marche des espadons, les barques arrivent à leur rencontre et le *lanciatore* de chaque barque envoie son harpon. Ces harpons sont construits de telle sorte que la lame ne peut plus s'arracher du corps de l'animal. Mais dès qu'il est lancé on lâche vivement un câble très long auquel il est attaché. C'est en petit la pêche à la baleine; on hisse l'espadon à bord lorsqu'il est affaibli par la perte de son sang, on l'achève à grands coups de hache; il serait dangereux de le tenter auparavant.

« Cette pêche est fort intéressante et amène sur le rivage un concours de peuple. J'y ai assisté et je vous assure que la scène est animée. La vigie dirige la poursuite, on l'entend crier: « *Manosso!*

PÉNITENT (PAGE 498). — GRAVURE DE DEVOS.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

UNE DAME DE MESSINE. — GRAVURE DE ROUSSEAU.

manosso! » et la barque au harpon prend le large et fait des efforts pour refouler le poisson vers le rivage. « *Stringhala!* » crie-t-elle, et la barque le refoule davantage. Puis c'est à droite, à gauche, et tout cela vivement, et le lanciatore est toujours debout, à l'avant, le harpon tendu.

« S'il manque son coup, il est hué par les assistants; certains quelquefois le soutiennent, ils assurent que la déviation du harpon provient d'un mouvement de la barque, et parfois les querelles dégénèrent en rixes. Mais si, après une longue poursuite, le lanciatore atteint la proie, c'est pour lui un véritable triomphe.

« Aristote et Pline racontent que les espadons sont tourmentés par des parasites. On les voit quelquefois en effet comme pris d'une sorte de délire sauter hors de l'eau et s'élancer sur le rivage. Parmi ceux que l'on prend dans le détroit on trouve parfois de longues sangsues attachées à leur corps.

« L'espadon n'est pas un mets fort délicat, il est inférieur au thon sous ce rapport. Mais, étant donné son extrême bon marché, les gens du peuple en Sicile en font une grande consommation. »

Cependant le soleil déclinait, nous regagnions Ganziri, sur les eaux calmes. Je songeais à la mystérieuse flûte, à la mélodie fugitive qui m'avait enchanté, mais seules des voix lointaines maintenant m'apportaient, dans la brise du soir, des lambeaux du chant sicilien entendu naguère dans les champs de lave de l'Etna :

Dimmi, dimmi apuzza nica ...

Quelle soirée divine, sur la rive attablés, savourant des mets recherchés des Romains! Et lorsque le dernier rayon de soleil, voltigeant de cime en cime, se fut éteint sur les monts et dans le miroir des eaux, les étoiles seules scintillèrent et leur reflet vacilla vaguement à la surface du lac. Dans le lointain, un chant voilé passait encore dans la nuit tiède comme un souffle harmonieux :

Dimmi, dimmi.. .

Le lendemain dimanche, Messine était en fête, on célébrait de pompeuses cérémonies le matin dans les églises, et vers le soir la procession du *Corpus Domini* parcourait les rues de la ville.

C'était au crépuscule, j'étais dans une rue large, bordée de demeures hautes et graves. Je ne sais quelle

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

indécise clarté tombait du ciel, mais il semblait qu'un brouillard pâle flottait devant mes yeux. Cette circonstance ajouta encore à l'apparence spectrale de l'étrange procession, qui, telle qu'un rêve d'halluciné, une heure durant se déroula avec lenteur devant moi. J'aurais cru être transporté en plein moyen âge si les bizarres tambours qui le précédaient et quelques officiers italiens du cortège ne m'avaient marqué dans leur costume une note moderne qui ne manquait pas d'originalité. Vêtus de tuniques de velours ou d'étoffes de soie parsemées de fleurs, avec des crevés aux épaules, les tambours avaient coiffé leur tête de casques de pompiers! Ils allaient, dans cet accoutrement singulier, battant la caisse, graves et pénétrés, et derrière eux s'avançaient, en théories de fantômes, de longues files de pénitents blancs. Les rangées interminables des pénitents passaient toujours, blancs et noirs, violets ou bruns, balançant des bannières, portant de hautes croix voilées. Puis ce furent des prêtres, nu-tête, le crâne luisant, les yeux baissés. Et tous portaient de grands flambeaux dont la cire s'égouttait en grandes larmes d'ivoire au long de la rue, et dont la lumière jaune se jouait comme les reflets d'un soleil d'hiver sur les vêtements et sur les visages.

La procession se terminait par un navire d'argent, tout pavoisé, avec des banderoles accrochées aux cordages et des anges microscopiques auxquels les balancements imprimés par les porteurs donnaient une apparence de vie.

L'interminable procession était passée que j'étais là encore comme hanté par un songe. Je ne vivais plus à

LE NAVIRE D'ARGENT.

*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LES TAMBOURS. — GRAVURE DE DEVOS.

notre époque, j'étais dans le mysticisme lugubre des scènes religieuses de siècles écoulés. Ainsi, avec cet appareil troublant, le clergé accompagnait autrefois les condamnés. J'ai pensé voir là un reste de la domination espagnole. J'ignore encore quelle était la signification exacte de cette procession du *Corpus Domini*; il m'eût été facile de l'apprendre, mais l'impression que j'avais reçue eût été affaiblie peut-être. J'ai préféré conserver le souvenir d'une étrange vision, d'une scène du moyen âge traversant les rues d'une ville moderne.

Autrefois cette cérémonie débutait par un feu d'artifice et l'illumination d'une petite galère spécialement construite pour cet objet. Il y a bien longtemps, dit aussi la légende, la fameuse fête de la Sacra Lettera avait attiré à Messine un grand concours de peuple de toute la Sicile et même de l'Italie; or les magasins de blé se trouvèrent vides : que faire? On recourut aux prières publiques, et aussitôt on vit entrer dans le port à pleines voiles trois navires étrangers chargés de blé qui, après avoir mis à quai leur marchandise, disparurent comme par enchantement. C'était évidemment un présent du Ciel, qu'on remercia par des actions de grâces. Le sénat fit ensuite fabriquer trois navires d'argent, qui furent offerts à la Vierge. C'est sans doute un de ces navires qui figurait à la procession du *Corpus Domini* que j'avais vue se dérouler sous mes yeux.

Au commencement du siècle encore on rencontrait fréquemment à Messine des pénitents portant dans les mains une tête de mort et dont les cagoules étaient percées de deux trous pour les yeux, comme ceux que je venais de voir. Ils s'avançaient vers les passants ou pénétraient dans les maisons et d'une voix sépulcrale réclamaient une offrande pour les âmes du purgatoire. C'était une véritable persécution pour les gens de Messine, et souvent des étrangers à cette vue furent frappés de terreur.

Mais il est une fête religieuse à laquelle je n'ai point assisté et qui dépasse par son étrangeté tout ce qu'on peut concevoir. C'est la fête de la *Vara*, dont l'origine est assez bizarre. Un moine autrefois prétendit qu'une nuit, veille de l'Assomption, la Vierge lui était apparue transportée par les anges et qu'elle montait ainsi jusqu'à l'Éternel, au milieu des concerts des archanges et des séraphins. Le peuple s'enthousiasma au récit de ce rêve, et pour le célébrer inaugura une fête qui s'est perpétuée et se célèbre tous les ans, le 15 août.

La procession se fait en grande pompe, un brillant cortège accompagne le char de la Vierge. Ce char est maintenu par des bandes de fer. Le peuple traîne cet énorme édifice dont la hauteur est d'une vingtaine de mètres. Cinq ou six cents personnes s'y attellent à la fois.

La machine est composée de quatre plates-formes entre lesquelles tournent des roues horizontales dont les engrenages sont mis en mouvement par des roues verticales.

Les premières plates-formes sont chargées d'enfants qui représentent les vertus théologales, des anges ou des astres. Sur la plate-forme inférieure est la Vierge, sur son lit de mort, entourée des douze apôtres. Les étages intermédiaires, ornés de chœurs d'anges, sont occupés par le soleil, la lune et les étoiles, qui, par des rouages cylindriques, se meuvent à la fois en sens inverse. Des gazes d'argent, des voiles d'azur, des cristaux dissimulent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LA FONTAINE DE LA PLACE DU DUOMO, A MESSINE. — DESSIN DE GASTON VUILLIER, GRAVÉ PAR RUFFE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

PROCESSION DU « CORPUS DOMINI ». — GRAVURE DE ROUSSEAU.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la charpente et imitent le firmament et les nuages. Enfin, à la dernière plate-forme est le Père Éternel tenant la Vierge ressuscitée. La jeune fille qui représente la Vierge est tenue sur la main avancée d'un homme, à vingt mètres de haut et en dehors de la machine.

Les enfants sont vêtus de blanc et les épaules sont ornées d'ailes d'or. Tous les personnages sont soutenus par des tiges de fer dissimulées sous des draperies ou des feuillages.

Souvent les petits séraphins, étourdis, muets de frayeur, sont pris de syncope, car lorsque la Vara est en marche, tous les chœurs d'anges sont dans un continuel mouvement de rotation. Il est, dit-on, difficile de concevoir un spectacle plus singulier que celui de cette gigantesque machine pavoisée traversant les rues pleines d'une foule délirante, décorées d'arcs de triomphe et de verdure.

La fête de la Vara fait songer à celle des *Panathénées* d'Athènes, où un navire était mis en mouvement sur le sol par d'invisibles mécaniciens. La grande robe de Minerve, le *peplus* couleur de safran, sur laquelle était représentée sa victoire sur Typhon et Encelade, flottait à son mât. Cette cérémonie grecque n'avait-elle pas son origine en Égypte, dans le culte du manteau mystérieux d'Isis?

Mais je n'ai pas fini avec les étrangetés de la fête du 15 août à Messine.

On promène encore par les rues, ce jour-là, deux figures en bois, d'une quarantaine de pieds de haut, montées sur des chevaux de bois. Elles représentent Zancle et la déesse Rhéa. Il est des habitants de Messine qui ont cru que le *Kronos* des Grecs, le Saturne des Latins, était leur fondateur. Ils ont converti Zancle à la foi chrétienne : Rhéa a été baptisée. D'autres prétendent que ces figures représentent le prince Griffon et sa femme.

Le géant Griffon était un Sarrasin redoutable qui fut vaincu, suivant les traditions populaires, par le comte Roger. L'histoire du géant et de la femme est encore, à Messine, l'effroi des enfants. La forteresse de Matta Griffon, qui domine la ville, semble aussi devoir son nom aux Sarrasins. Ce nom, d'ailleurs, est celui que les compagnons de Richard, qui partirent de Messine pour la conquête de la Terre Sainte, donnèrent aux Grecs de l'île de Chypre, dont ils avaient constaté la perfidie à leurs dépens. On trouve, à ce sujet, des détails très intéressants dans la *Correspondance d'Orient* de Michaud.

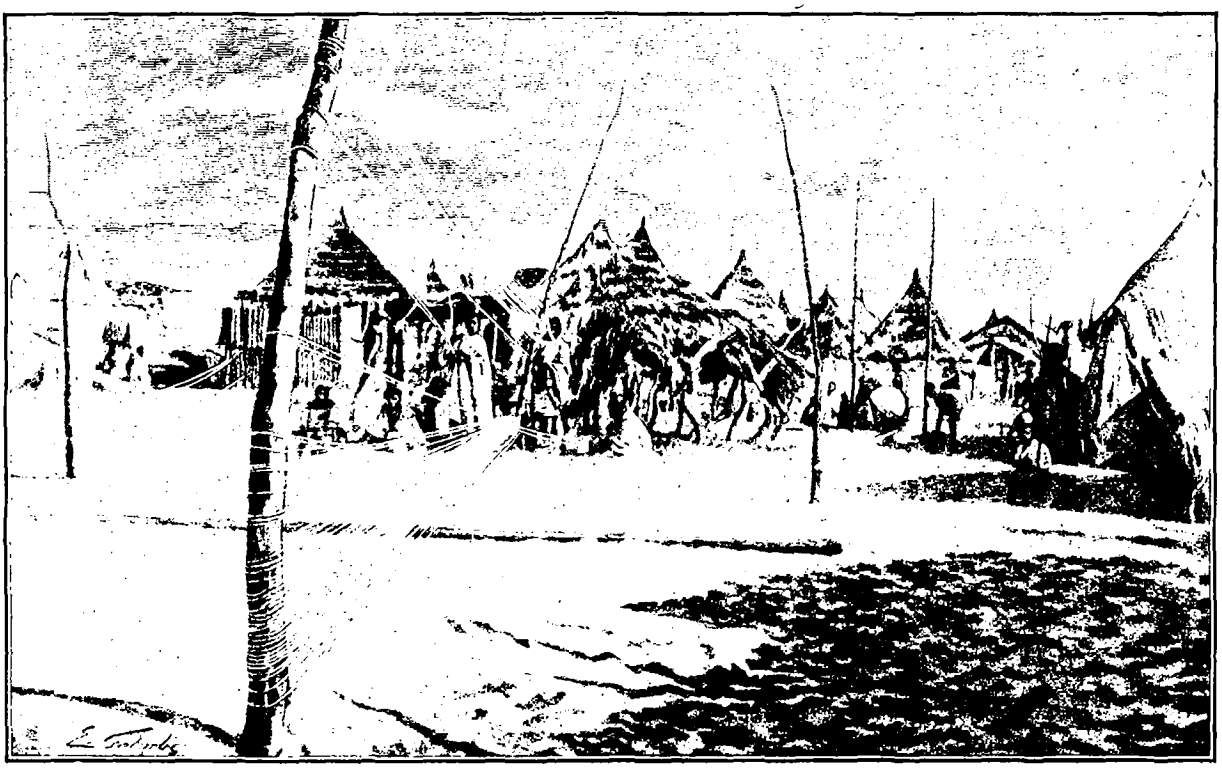
Je passai ma dernière soirée à Messine à bord d'un bateau qui vers une heure du matin levait l'ancre et se dirigeait vers Lipari. Je m'étais habitué à l'intimité de mon compatriote, j'avais quitté la France depuis plusieurs mois, et les longues causeries sur les quais, dans les grandes avenues, dans le salon peuplé de souvenirs de pays lointains, m'étaient d'un plus grand charme encore. Je le quittais avec peine, ainsi le voyageur regarde tristement en arrière à chaque détour du chemin.

La soirée me parut longue devant Messine, dont les lueurs clignotaient dans l'ombre nocturne. La mer était calme, le port silencieux, des mâts et des cordages obscurs montaient dans le ciel par milliers et je n'entendais de temps à autre que le bruit sourd des avirons de quelque canot regagnant son bord, et le clapotement mystérieux de l'eau sur les flancs de notre navire.

(*A suivre.*) GASTON VUILLIER.

L'ÉCRIVAIN PUBLIC.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



UN VILLAGE MALINKÉ, UN MÉTIER DE TISSERAND. — DESSIN DE GOTORBE.

DANS LA HAUTE-GAMBIE[1],

PAR LE Dr RANÇON,

MÉDECIN DE PREMIÈRE CLASSE DES COLONIES.

II

Exploration du Niéri. — Bentenani et son chef. — Traversée du Niéri-Kô. — Tamba Counda. — Arrivée à Nétéboulou. — Nétéboulou. Son histoire. — Sa population. — Son chef Sandia. — Importance de sa situation au point de vue commercial. — Son avenir.

Le 11 juillet. — Aujourd'hui le but de la première étape est Diankémaka, village toucouleur d'environ 150 habitants, situé sur un petit monticule bien cultivé. Il produit beaucoup de mil, et en vend beaucoup aux villages environnants; c'est pour ainsi dire le grenier d'abondance de toute la région. Il possède en outre un beau troupeau d'environ 100 têtes de bétail. Détruit, comme tant d'autres villages de la région, par les bandes de Mahmadou Lamine, il commence à se repeupler.

Le soir, nous arrivons à Gangali, où je suis très bien reçu par le chef, qui est jeune, intelligent et très dévoué à la cause française. Les greniers du village regorgent absolument de mil, maïs, fonio, riz et arachides. Nous y passâmes deux jours d'abondance. Le chef se plaignit amèrement des exactions auxquelles il était en butte de la part des Sissibés du Bondou. Il nous regarde absolument comme des libérateurs.

14 juillet. — Je quittai Gangali accompagné par la plupart des notables jusqu'à la limite des lougans du village. Gangali est situé sur la frontière ouest du Tiali. A peu de distance, nous entrons dans le Niéri, autre province tributaire du Bondou, et qui doit son nom au Niéri-Ko, grand marigot qui l'arrose. Nous campons à Bani, village d'environ 350 habitants. On voit encore à l'est les traces des fortifications élevées par le capitaine Fortin autour de son camp. C'est là qu'en 1887 séjourna pendant l'hivernage la colonne qui, sous ses ordres, s'empara de Toubacouta et du marabout Mahmadou Lamine, et mit fin à la guerre.

16 juillet. — Nous franchissons un marigot, sur lequel Fortin avait jeté un pont, qui existe encore : c'est miraculeux! Le terrain que nous parcourons est toujours le même; les plateaux ferrugineux alternent avec les plaines formées d'argiles compactes; les animaux avancent péniblement et glissent à chaque pas. A mesure que nous nous élevons, le terrain se raffermit et la marche devient plus facile.

A 9 h. 30 nous arrivons à Bentenani. Le chef du village, petit vieillard à l'œil égrillard et malicieux, jouit

1. *Suite. Voyez tome Ier, p. 489.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans tout le Bondou d'une grande réputation de science médicale. Il passe pour connaître les vertus de toutes les plantes du pays, et l'on vient de loin le consulter et lui demander ses soins, qu'il sait d'ailleurs se faire grassement payer. Malgré toute ma diplomatie, je ne pus lui arracher un seul secret. Du reste, les médecins noirs n'aiment pas qu'on les interroge et ne répondent jamais que par de vagues généralités.

18 juillet. — Nous arrivons à Goudé-Seïni, village situé sur une petite colline et entouré de beaux lougans de coton, puis à Bala, village toucouleur d'une centaine d'habitants, sale, et tombant littéralement en ruines.

19 juillet. — L'étape de ce jour nous conduit à Goubaïel, sur la rive gauche du Niéri-Ko. Le village est situé à environ 10 kilomètres dans l'ouest de Bala. Il vient d'être reconstruit par un certain nombre de ses anciens habitants, qui s'étaient enfuis dans le Tenda lors des guerres de Mahmadou Lamine. Le chef a partout un grand renom de sainteté. Il me reçut à merveille, et me donna les preuves les plus évidentes de son dévouement à la cause française. Goubaïel est situé au milieu d'une belle forêt de rôniers (*Borassus flabelliformis*).

20 juillet. — A 6 heures du matin nous quittons Goubaïel, et à 6 h. 10 nous sommes sur les bords du Niéri-Ko, dont le passage se fait sans incidents. Nous avons de l'eau jusqu'aux aisselles. Au point où nous le traversons, le marigot peut avoir de 25 à 30 mètres de largeur et son lit est couvert de feuilles et de branches d'arbres qui forment une couche assez épaisse et assez résistante, bien qu'à chaque pas on y enfonce d'environ 15 centimètres. Il est en cet endroit littéralement couvert par de beaux arbres qui forment au-dessus de son cours un véritable dôme de verdure. Très poissonneux, il ne tarit jamais, et l'eau y est toujours courante. Ce grand marigot n'est pas à proprement parler une rivière, car il n'a pas une source véritable. Il est continué par l'apport des eaux d'un grand nombre de petits marigots, formés par des infiltrations et qui arrosent le Ferlo-Bondou, l'Ouli, le Diokka et le Niéri. Il se jette dans la Gambie, et n'est pas navigable.

Goubaïel est le dernier village du Niéri à l'ouest. Après avoir traversé le marigot, nous sommes dans le Ferlo-Bondou, qui, en ce point, forme, pour ainsi dire, une enclave entre le Niéri et l'Ouli. Je fus obligé de me diriger au nord-ouest, vers Naoudé, qui était le village le plus rapproché. A 3 heures de l'après-midi seulement j'y arrivai, exténué, après une longue étape de plus de 33 kilomètres.

MARIGOT D'IDAKOTO.

Naoudé est un petit village de Toucouleurs Hamanabés, dont la population ne dépasse guère une centaine d'habitants. C'est le dernier village du Bondou au sud-ouest. Nous allons entrer dans l'Ouli. Je possède un joli troupeau d'environ soixante-quinze têtes de bétail. De là, je vais me diriger à l'ouest-sud-ouest afin d'atteindre la Gambie, près du barrage de Kokouko-Taloto, qui est à l'est le point extrême auquel arrivent les grands vapeurs de fort tonnage.

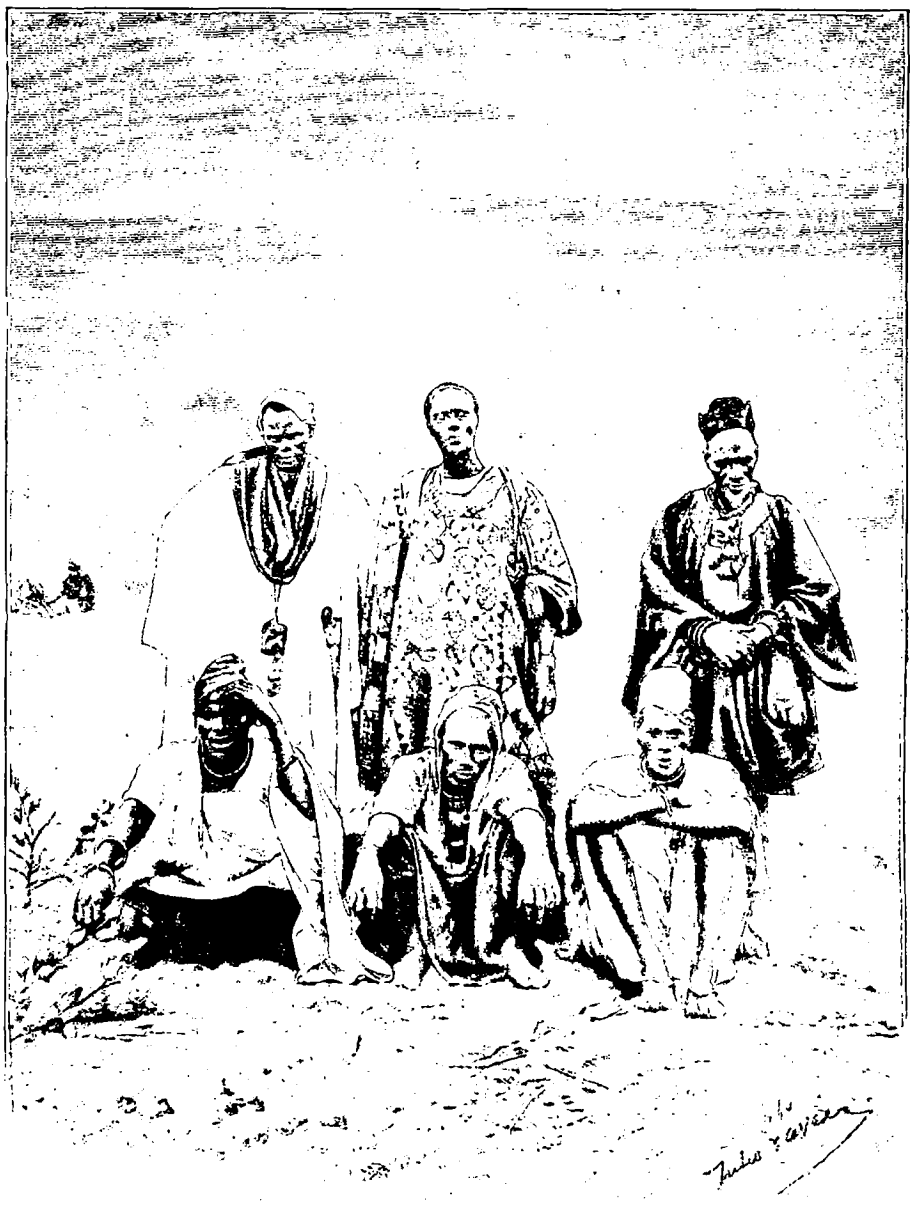
22 juillet. — Nous prenons la route de Tamba Counda et nous traversons, sans difficultés, plusieurs marigots, le Kodiara, l'Idakoto et le Koromadji, qui forme la séparation entre l'Ouli et le Bondou. Puis nous arrivons aux lougans de Tamba Counda. Après avoir suivi de l'est à l'ouest la mare qui les longe, nous voyons le terrain s'élever peu à peu. Nous gravissons une petite colline formée de terrain ferrugineux, et pendant 3 kilomètres nous marchons sur un plateau uniquement composé de roches de cette nature.

A 3 heures nous sommes devant la porte est du tata. Le chef vient à ma rencontre, et me conduit aussitôt au logement que l'on a préparé à mon intention sur la place principale du village. C'est une belle case, toute en paille, vaste, bien aérée, et munie d'une véranda spacieuse. Je reçus à Tamba Counda une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

généreuse hospitalité. Mes hommes furent littéralement gavés de couscous, et le vieux chef ne voulut rien accepter en échange.

Tamba Counda a environ 800 habitants. C'est, dans cette direction, le premier village de l'Ouli. Il est habité par des Malinkés venus du Bambouk, et qui appartiennent pour la plupart à la tribu des Coutoucobés. Il fut fondé, il y a environ deux siècles, par une famille venue du village de Kakoulou, sur la Falémé; depuis lors il a toujours été le refuge des captifs malinkés qui fuyaient particulièrement le Bondou. Très riche, il a souvent été l'objet des convoitises des almamys du Bondou, mais il résista toujours à leurs attaques.



CHEFS DE LA FAMILLE ROYALE DE L'OULI. — DESSIN DE J. LAVÉE.

Le village par lui-même est sale et dégoûtant, comme tous les villages malinkés. Il est muni d'un tata en fort mauvais état, et surmonté de tours dans lesquelles sont ménagées des portes qui donnent accès dans l'intérieur. Chaque habitation est, de plus, entourée d'un petit mur, et une case plus grande que les autres, et que l'on désigne sous le nom de *boulou*, permet d'y pénétrer. Toutes ces cases sont littéralement entassées les unes sur les autres, mal entretenues et d'une malpropreté repoussante. Au centre même du village est une vaste place, ayant en son milieu quatre beaux fromagers, à l'ombre desquels sont quatre immenses *taras* (lits indigènes). Quarante personnes environ peuvent s'étendre sur chacun d'eux. C'est là que couche presque toute la population masculine du village pendant les grandes chaleurs.

25 juillet. — Je quittai Tamba Counda pour me rendre à Nétéboulou, village distant d'environ 22 kilomètres de la Gambie. La route longe d'abord le marigot de Farafoto, puis nous traversons de vastes lougans de mil et d'arachides, au milieu desquels s'élèvent quelques cases pour les travailleurs. La route est belle et bonne, et ne présente aucun obstacle à la marche. La flore devient de plus en plus riche. On voit beaucoup de bambous et quelques superbes échantillons de n'tabas (*Sterculia cordifolia*). Ce végétal, congénère de l'arbre à kola (*Sterculia acuminata*), donne de nombreux fruits, dont les graines sont entourées par une pulpe savonneuse, très appréciée des Européens; les indigènes s'en nourrissent en temps de disette.

A 10 heures, nous arrivons à Nétéboulou, où je suis reçu de la façon la plus affectueuse par le chef Sandia. Mes hommes et moi sommes très bien logés.

Avant de quitter Marseille, j'avais demandé à M. le directeur de la Compagnie française de la côte occidentale d'Afrique de vouloir bien donner des ordres à M. l'agent de la factorerie de Mac-Carthy, pour que celui-ci me fît parvenir dans la Haute-Gambie ce dont je pourrais avoir besoin pour ravitailler ma caravane, pensant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TYPE MALINKÉ. — DESSIN DE J. LAVÉE.

bien que je ne trouverais que difficilement ce qui m'était nécessaire. J'étais loin cependant de supposer que toutes ces régions fussent aussi pauvres et que nous arriverions à Nétéboulou, après un voyage relativement court, absolument dénués de tout. D'après mes calculs je devais y être le 1er août au plus tard et je comptais bien y trouver, à cette date, ce dont je pourrais alors avoir besoin. Mon espoir ne fut pas déçu. A peine étais-je installé dans ma case, qu'on m'annonçait l'arrivée du patron du chaland que M. l'agent de Mac-Carthy m'expédiait avec des vivres pour mes hommes et pour moi.

Dans cette première partie de mon exploration, j'avais, depuis mon départ de Kayes, parcouru et levé plus de 400 kilomètres. J'avais atteint la Gambie à l'époque qui m'était fixée et j'avais pu faire sur la flore et les productions des contrées traversées les études dont le programme m'avait été tracé par le département. Enfin j'avais religieusement fait chaque jour mes observations météorologiques, et recueilli avec soin de précieux renseignements sur la géologie du pays ainsi que sur l'histoire et l'ethnographie des peuplades qui l'habitent.

Mon intention, après avoir atteint la Gambie, était de visiter la rive droite jusqu'à Mac-Carthy pendant l'hivernage. La maladie et aussi l'abondance et la précocité des pluies dans ces régions me forcèrent à attendre à Nétéboulou le retour de la saison sèche. Je n'entrerai ici dans aucun détail au sujet de mon séjour à Nétéboulou. Nous avons eu à supporter là toutes les fatigues et toutes les privations qu'entraîne l'hivernage dans les pays soudaniens. Ma santé y fut fortement ébranlée, et, malgré les soins les plus attentifs, mes animaux ne tardèrent pas à succomber, peu de jours après que la provision de galettes au kola du Dr Heckel eut été épuisée.

Je ne pus quitter cet hospitalier village que le 27 octobre. L'inondation commençait alors à décroître, les chemins étaient peu praticables, ma santé s'était sensiblement améliorée, et j'avais reçu une nouvelle monture, que m'avait envoyée mon bon ami M. le capitaine Roux, commandant du cercle de Bakel. J'avais reçu également la nouvelle que M. le Ministre de l'Instruction publique avait bien voulu me confier une mission scientifique et gratuite, en plus de celle dont j'étais déjà chargé par le département des Colonies.

En partant de Nétéboulou, je me proposais de visiter et d'étudier complètement l'Ouli et le Sandougou, et d'explorer les rives de la Gambie jusqu'à Mac-Carthy. Mon intention était de visiter au nord le Kalonkadougou, et de revenir à Nétéboulou, d'où je comptais me diriger vers le sud-est, visiter le Kantora, le pays de Damentan, le Coniaguié, et revenir à Kayes en traversant toute la contrée comprise entre la Haute-Gambie et la Haute-Falémé, ainsi que tout le Bambouk. Sandia me demanda de m'accompagner dans la première partie de mon voyage. J'en fus très heureux, car il connaissait à fond le pays que nous allions traverser.

Nétéboulou est un village relativement riche; les cultures y sont nombreuses et soignées. Grâce à l'initiative de Sandia il y existe un petit embryon de commerce. Sa situation exceptionnelle pourrait en faire un centre important de transactions. Il est en effet situé au point de jonction des routes principales qui sillonnent la région. C'est le lieu de passage tout indiqué des caravanes qui se rendent de Bakel, du Bondou, du Tenda à Mac-Carthy et à Bathurst, ou bien qui en reviennent. C'est là encore que font étape tous les Dioulas qui se rendent sur la rive gauche de la Gambie dans le Fouladougou, ou qui regagnent Bakel, Kayes et Médine. Si nous ajoutons enfin que Nétéboulou n'est distant de la Gambie que de 20 kilomètres, et que son marigot est navigable toute l'année jusqu'à Genoto, à 5 kilomètres du village, on comprendra aisément que peu d'efforts suffiraient pour en faire le débouché de tout l'Ouli, le Tenda et le Diaka. Disons en terminant que la Gambie cesse d'être navigable pour les bâtiments de fort tonnage à quelques kilomètres au-dessus du marigot de Nétéboulou, étant traversée en ce point par le barrage rocheux de Kokouko-Caloto. Ce détail est important à noter, et nous estimons que Nétéboulou et Genoto sont appelés à devenir des centres commerciaux importants.

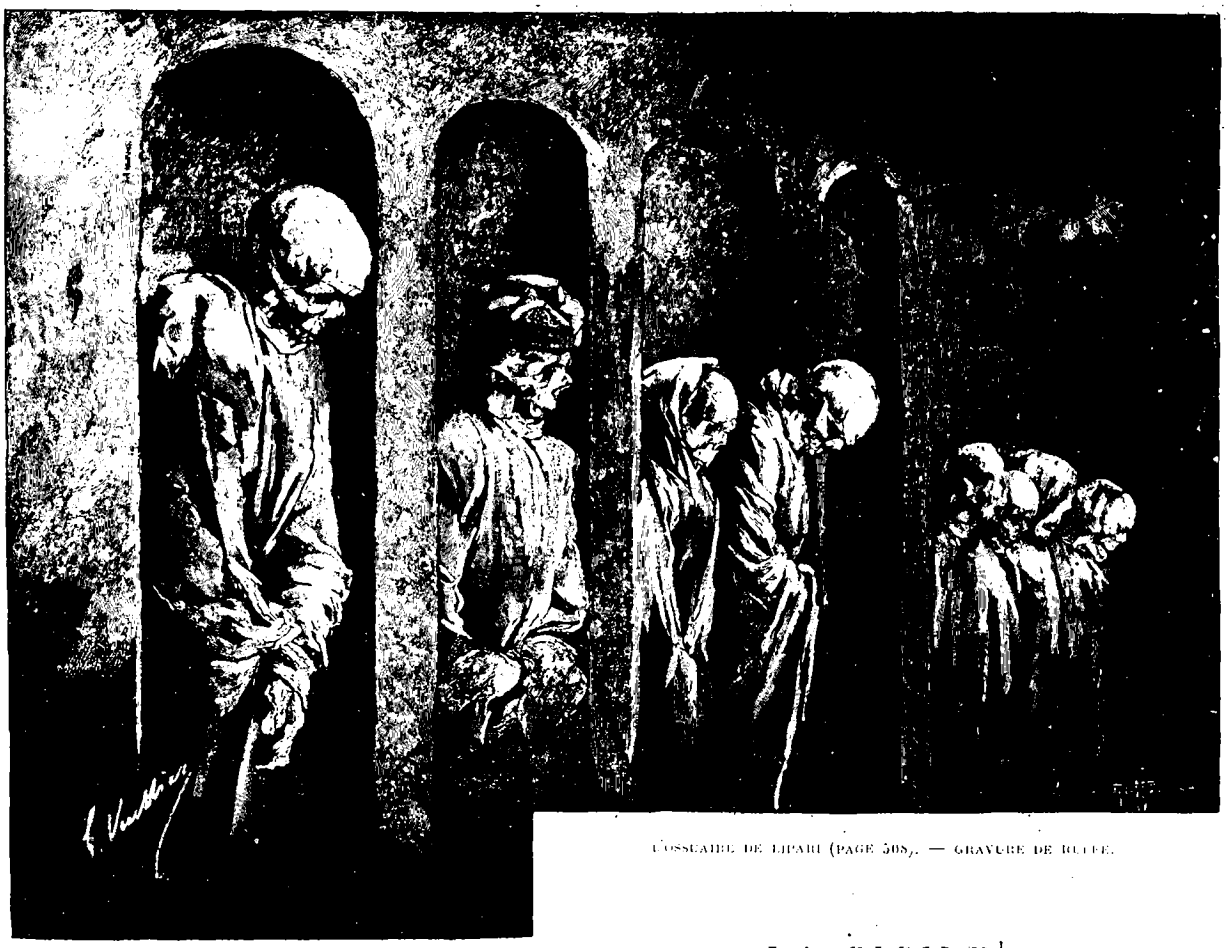
BALA (NIÉBÉ), GRENIER À MIL. — DESSIN DE GOTORBE.

(*A suivre.*)

Dr RANÇON.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'OSSUAIRE DE LIPARI (PAGE 508). — GRAVURE DE RUDE.

LA SICILE[1],

IMPRESSIONS DU PRÉSENT ET DU PASSÉ,

PAR M. GASTON VUILLIER.

Charybde et Scylla. — Lipari : l'ossuaire et les condamnés. — A Vulcano.

FEMME DE LIPARI.
GRAVURE DE DEVOS.

Vers une heure du matin, tandis que Messine dormait, le vapeur quitta silencieusement le port, s'engagea dans le détroit et doubla bientôt le cap Cariddi, où naguère j'étais venu en compagnie amicale. Sur le rivage opposé, le phare de Scylla tremblotait, et les lueurs de la ville s'égrenaient en perles phosphorescentes sur la pente obscure de l'écueil.

Après une heure de route sur une mer calme, des soubresauts secouèrent le navire, et un mouvement giratoire que je n'avais jamais ressenti en naviguant sembla s'en emparer. Le commandant avait pris la barre et gouvernait : « Nous sommes en plein *Garofalo*, me dit-il, et la mer est toujours agitée ici. »

Ce Garofalo que nous traversions fut le fameux gouffre de Charybde. Je me penchai sur le bordage : autour de nous les vagues tournoyaient en bouillonnant, tandis qu'au loin, dans l'embrun des rivages, le phare de Scylla tremblotait toujours. Un vers latin connu me revint alors naturellement à la mémoire :

Incidis in Scyllam, cupiens vitare Charybdim.

On a beaucoup parlé des deux écueils depuis Homère et Virgile.

Le commandant ajoutait : « Voici un temps normal, et vous sentez l'effet du tourbillon, mais par la tempête le gouffre vous effrayerait. J'ai vu de petits bâtiments entraînés là et tournoyer sur eux-mêmes jusqu'au moment où ils avaient repris le fil du courant. Il n'est pas étonnant que dans l'antiquité Charybde ait été un objet de terreur : on naviguait à la voile. Je dois dire que les gros navires, par tous les temps, le traversent aujourd'hui sans danger.

1. *Suite. Voyez tome LXVII, p.* 1, 17, 33 *et* 49; *tome LXVIII, p.* 289, 305 *et* 321; *tome I^er^, p.* 133, 145, 157, 169, 181, 265, 277, 293, 305, 457, 469, 481 *et* 493.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Lorsque sa surface est calme, ce qui est fort rare, on distingue facilement le cercle que décrivent les eaux. »

Peu à peu la mer s'apaisa, le navire prit une marche régulière, je m'allongeai sur le pont sous le ciel constellé et le sommeil ferma mes yeux.

Au petit jour, Vulcano fumant dressait devant nous ses pentes désertes, déchirées par des ravines, et, côtoyant l'île de Lipari, nous entrions dans le port.

Le soleil n'est pas encore levé; la ville, étagée sur le rivage, entoure un haut rocher noir que couronnent de vieilles murailles, de blanchissantes coupoles et des clochers. Dans le port quelques balancelles, aux voiles repliées, dorment encore.

Je gravis bientôt, escorté d'un aubergiste, une rue au pavé noir. Ce pavé est formé de laves arrondies et vitrifiées. Je reconnais aisément l'obsidienne.

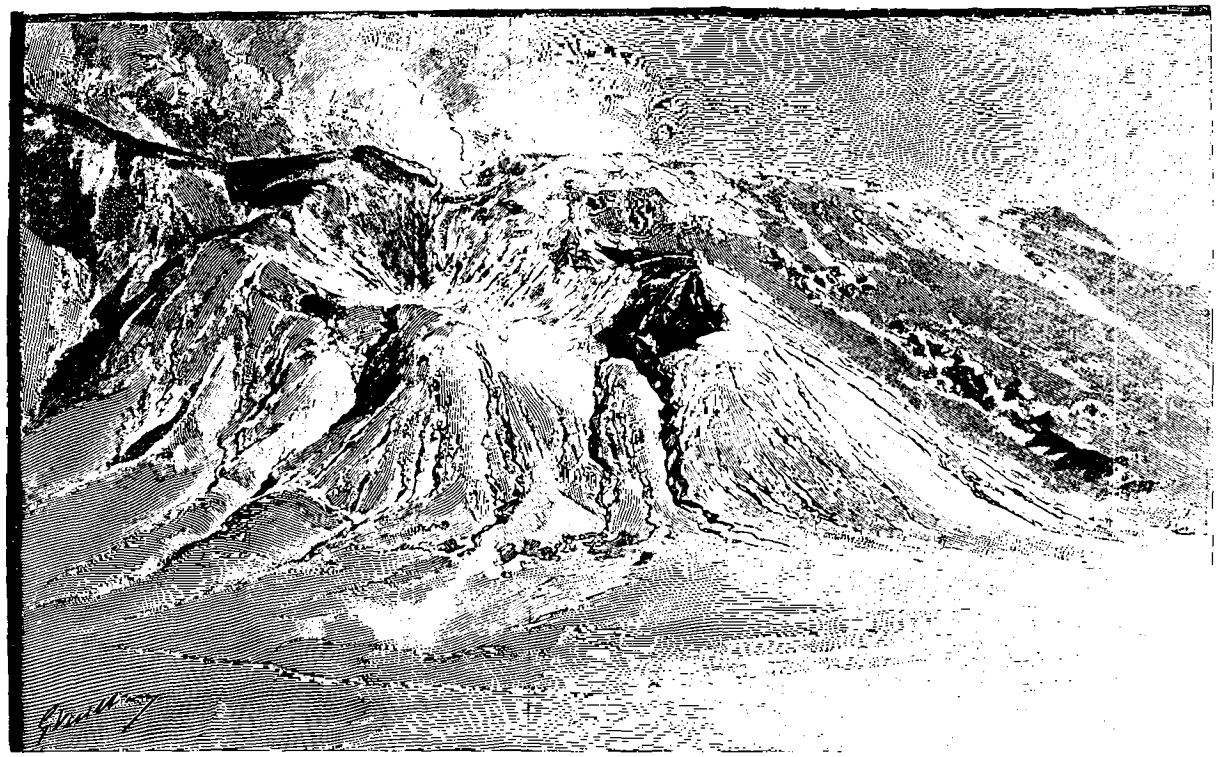
L'auberge est blottie dans une étroite ruelle. C'est une humble demeure peu fréquentée. Le patron, qui a sans doute des occupations au dehors, s'en est allé après m'avoir confié aux soins de sa femme. Elle, fort timide, un peu mystérieuse, s'acquitte de son rôle avec gravité et discrétion.

Me voici donc à Lipari, le chef-lieu de l'île la plus importante du groupe des Éoliennes. Je n'y connais personne, mais le consul français de Messine m'a remis une chaude recommandation pour son agent, chez lequel je me fais conduire dans la matinée. Ce représentant des intérêts français là-bas ne sait pas un mot de notre langue; je comprends son patois, mais je ne puis me faire entendre de lui. Mieux vaut se livrer au hasard, toujours providentiel pour moi en voyage, et, dévalant par les rues, j'arrive au port.

« Bonjour, cher monsieur », s'écrie tout à coup quelqu'un près de moi, et une main cherche la mienne. Je suis stupéfait. Déjà! Quel excellent visage et quel bienveillant sourire a mon compatriote! « Oui, je viens d'apprendre votre arrivée par l'agent français et je sais aussi que vous n'êtes pas faits pour vous entendre tous deux », et il rit de tout cœur. Lui, M. Chamecin, a quitté la patrie depuis quelques années et s'est établi à Lipari, où il fait le commerce de la pierre ponce, *la pietra pómice*, comme on dit.

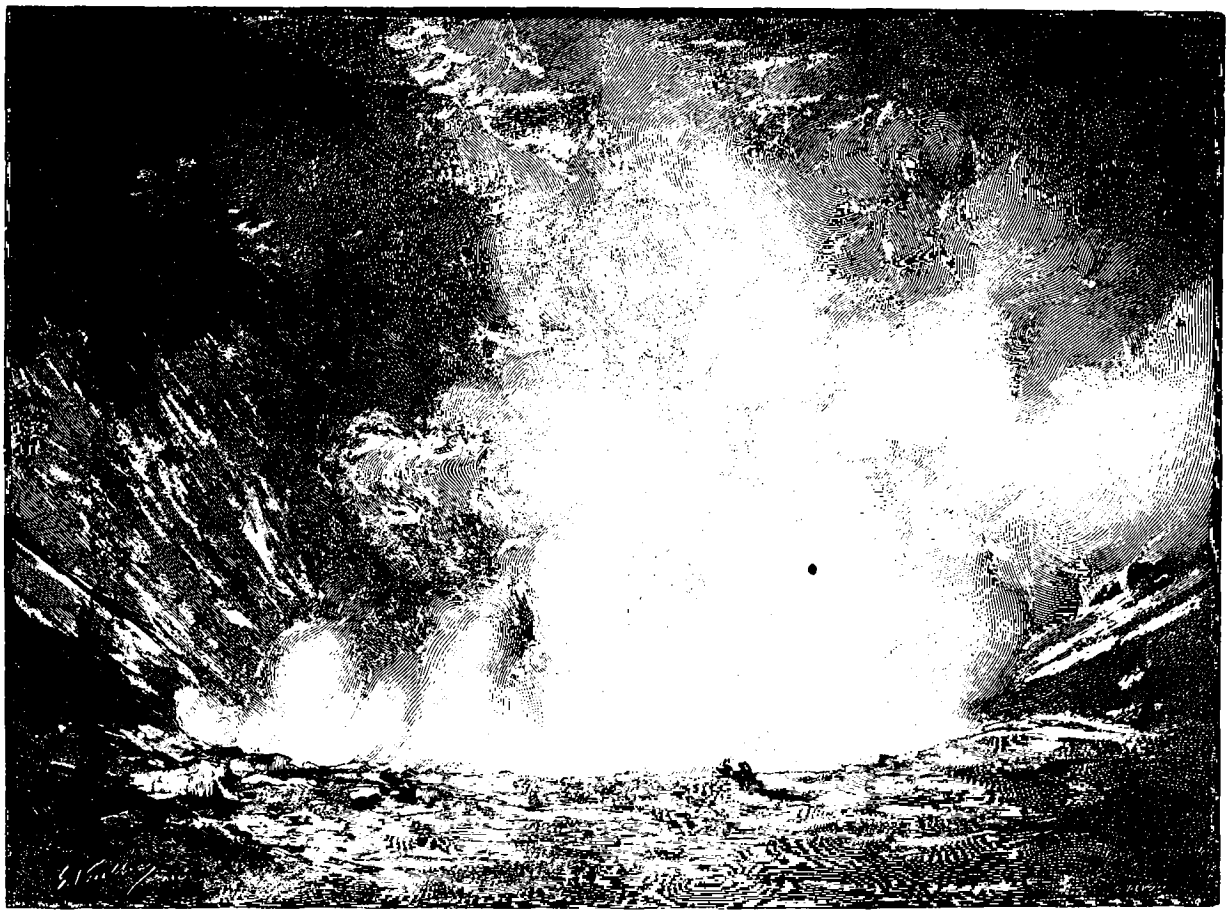
« Voulez-vous des nouvelles de France? » Il tend vers moi un paquet de journaux qu'il vient de recevoir.

Nous visitons ensemble la ville. Son rocher noir, où se dressent cinq églises, restes de l'antique cité en ruines et d'une citadelle, et ses maisons blanches à terrasses qui s'accroupissent à l'entour, lui donnent un caractère singulier. Le rocher s'avance dans la baie, divisant le quartier de la marine en deux ports. Par delà les barques à voile latine, la ville blanche étalée, le rocher hérissé de ruines, s'étend une petite plaine couverte d'orangers et de vignes, et aussitôt commencent les montagnes aux roches rouges veloutées de vert, tailladées de gorges à pic. Entre ces parois sauvages blanchissent des lits de torrents toujours à sec, ne recevant l'eau qu'aux jours d'orage. Ce soir, après avoir erré par les rues, à travers les rochers du rivage et sur la plage ensoleillée,



A VULCANO : UN CRATÈRE ÉTEINT (PAGE 510). — GRAVURE DE DEVOS.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LE CRATÈRE DE VULCANO (PAGE 512). — GRAVURE DE DEVOS.

nous sommes montés vers la citadelle par une rue à pente raide. Une trompette sonnait dans les remparts : « Ecoutez, me dit M. Chamecin, c'est l'appel des *coatti*.

« Ces détenus, errant en liberté dans la journée par la ville, sont obligés chaque soir, à cet appel, de regagner la vieille cité, où ils restent enfermés jusqu'au matin. C'est un ramassis de malfaiteurs pris à Naples dans les rafles de la police, de condamnés sortis de prison et relégués à temps, enfin de forçats ayant terminé leur peine. Jolie société, n'est-ce pas?...

« L'État alloue à chacun d'eux 50 centimes par jour, il les loge au Castello et les vêt. Il est vrai que leur veste est ornée de deux grosses lettres rouges marquant leur état social. De plus ils peuvent augmenter leurs ressources en travaillant pour des particuliers, il leur est seulement interdit de quitter l'enceinte de Lipari. Vous voyez qu'ils ne sont pas malheureux.

— C'est vrai, répliquai-je, et si je compare l'existence de ces malfaiteurs à celle des braves paysans siciliens, aux gens de Piana dei Greci, que j'ai vus en proie à la plus affreuse misère, je ne félicite pas le gouvernement d'assurer la vie des assassins et des voleurs et de laisser mourir de faim les honnêtes gens!

— Ils se trouvent si bien à Lipari, reprit mon interlocuteur, qu'on en voit commettre de nouveaux forfaits pour prolonger ce qu'on appelle leur peine. »

Nous arrivions sous les sombres arceaux de la porte haute qui donne accès au Castello en même temps que les détenus. Des soldats, des carabiniers, des douaniers même en gardaient l'entrée. Ces derniers renforcent la petite garnison le soir.

De tous les points de la ville que nous dominions, nous apercevions les *coatti* qui se dirigeaient vers la cité. Les uns soulevaient leur bonnet lorsqu'ils passaient près de nous; d'autres, agités, allaient vivement, d'un pas rapide, sans regarder autour d'eux.

Bientôt les condamnés se pressaient dans la rue principale du Castello et l'appel avait lieu. Tandis qu'on y procédait, mon compagnon m'amena dans la partie orientale de la vieille cité. Tout est ruines par là, ce sont des tombeaux antiques qui s'ouvrent béants, des demeures effondrées, le rempart où des pans de murailles écroulées laissent voir, à une profondeur qui épouvante, les sombres écueils du rivage. Nous étions arrivés à l'abside de la cathédrale, où un figuier énorme, entouré de cactus grimaçants, tordait ses branches. Là mon

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

guide me fait escalader un vieux mur et j'atteins une sorte de petite terrasse où s'ouvre un soupirail fermé par des barreaux de fer.

« Regardez », me dit-il. L'ombre enveloppe le caveau dans lequel je plonge mes yeux. Puis lentement une sorte de vague lueur en éclaire les ténèbres, et des cadavres debout le long des murs ou allongés dans des cercueils dessinent leurs formes spectrales. Le premier, le plus près de moi, se tient debout; son crâne est dénudé, un lambeau d'étoffe rouge drape sa poitrine, une dentelle effilochée descend presque à ses genoux. Ses genoux!... La face osseuse et camarde est trouée de deux orbites noires, ses jambes de squelette semblent fléchir sous le corps titubant. Un autre, plus loin, coiffé du bonnet triangulaire des prêtres, relève la tête. Il se montre de profil, la pommette haute, la bouche ouverte où quelques dents jaunies seules restent. Il paraît beaucoup souffrir et il crie comme pour appeler à l'aide. Et dans la pénombre jusqu'au loin dans le mystère des ténèbres, dans des niches, dans des bières, ces spectres se dressent ou s'allongent. Ce sont les anciens chanoines de Lipari, qu'il était autrefois d'usage de conserver ainsi après leur décès.

« Vous trouvez cela vraiment horrible, n'est-ce pas? me dit M. Chamecin lorsque je fus descendu de la haute muraille.

— Voyez, lui dis-je, l'horreur me secoue et mes cheveux se dressent encore. J'accepte la mort sereine, le sommeil pour toujours, l'éternel oubli; je rêve même à quelques fleurs de mon âme écloses sur mon tombeau et souriant au ciel! Mais être là, dans ce trou noir, sous ces murailles sourdes, accroché par le dos, avec un rictus satanique figé sur une face de squelette, oh non!... Tenez, on dirait qu'ils rient encore de la vie, certains de ceux-là, peut-être n'ont-ils jamais pleuré; d'autres semblent souffrir toujours, et c'est trop!.. et aussi, tout mort qu'on est, ce voisinage de voleurs et de meurtriers répugne, et l'éternel horizon de ce volcan aux fumées sanglantes doit troubler le repos. Tout ceci est en effet effrayant, c'est le cauchemar que vous me donnez. Et pourtant je vous remercie, il fallait le voir pour comprendre l'infernale nature et l'infernale humanité. »

M. Chamecin me considérait, une vague inquiétude troublait son visage souriant encore. « C'est que nous sommes un peu faits à tout ceci, nous autres », fit-il simplement.

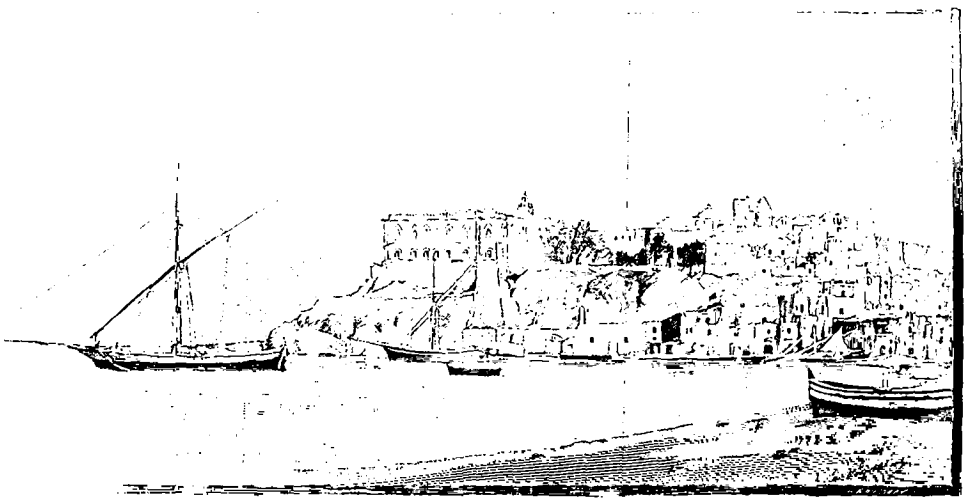
Nous approchions des prisons. On a utilisé les maisons ruinées du castello pour les transformer en cachots. Après l'appel du soir et tandis que nous visitions l'ossuaire, les verrous s'étaient tirés sur les misérables. Certains étaient isolés dans une pièce de quelque maison basse, d'autres étaient réunis par groupes dans de vastes salles. Et de toutes parts, à des fenêtres étroites, à des soupiraux, à des portes grillagées de barreaux de fer, des mains osseuses s'accrochaient comme des serres et des yeux mauvais luisaient. Oh! ces yeux!... La plupart donnaient le frisson, il y passait comme des éclairs rigides de lames d'acier. Ces hommes étaient là, enfermés comme des fauves, humant dans la lumière du jour tombant les dernières bouffées d'un air de liberté.

L'un d'eux, solitaire, m'intéressait. Il était fort pâle, ses yeux avaient une expression de douceur très grande et il semblait tristement résigné à son sort. « Parlez-lui, me dit M. Chamecin à qui je le signalais, il est bon que vous l'entendiez. Vous rêvez d'une victime, eh bien, interrogez et écoutez. J'ai été comme vous : que de fois j'ai cherché un cœur par là, une âme!... »

J'approchai des barreaux, tout auprès : « Vous êtes pâle, pauvre prisonnier, on dirait que vous souffrez, qu'avez-vous donc fait pour être là enfermé? »

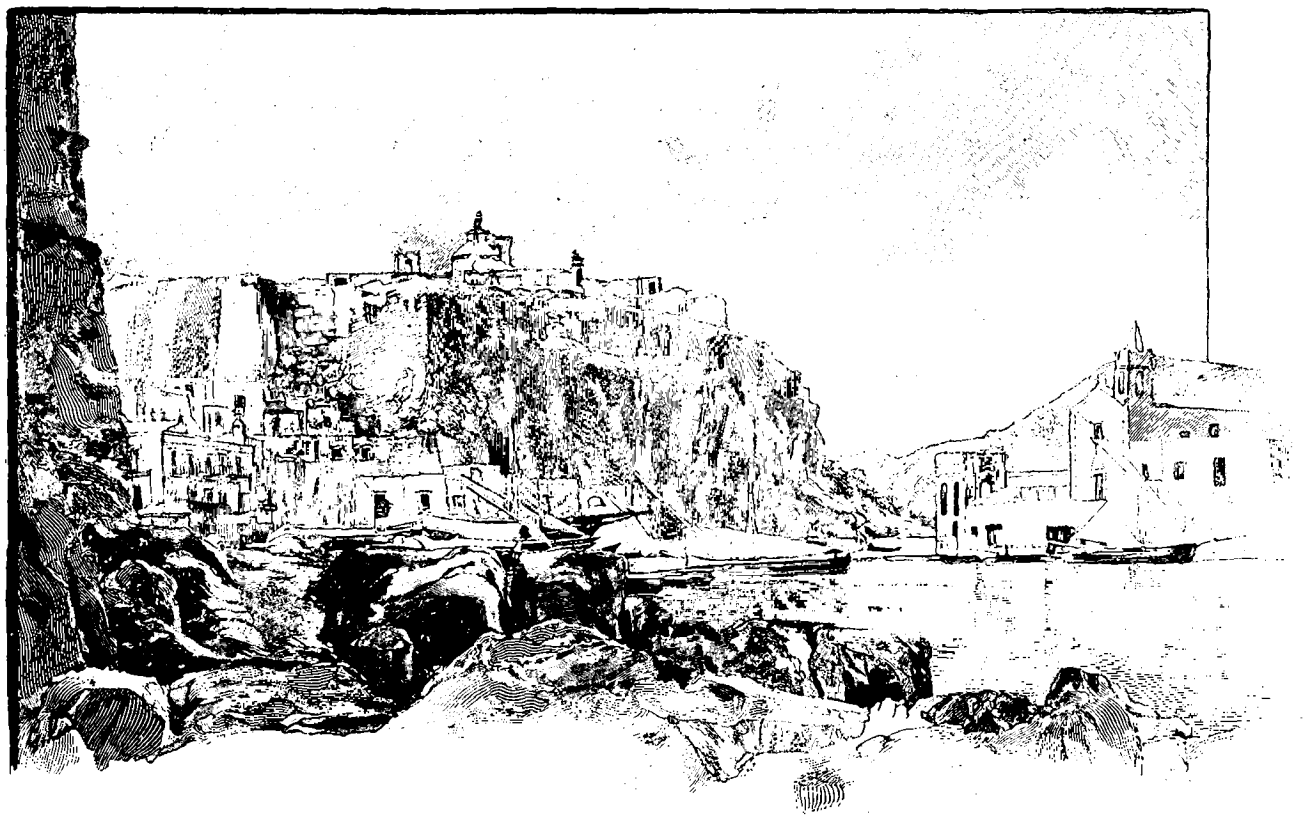
Dans les yeux si doux un éclair s'alluma que la paupière abaissée éteignit aussitôt :

« Comme vous devez le penser, *signoria*, répondit-il, je suis *camorriste*. J'étais à Naples il y a six ans lorsqu'un vol fut commis par un des nôtres dans un dépôt d'armes, et, ce qui est fort rare, un traître était parmi nous qui dénonça le camarade à la justice. Aussitôt notre section se réunit au nombre d'une cinquantaine de membres environ, après minuit. Le traître convoqué était présent. Séance tenante il fut jugé et condamné à mourir. Pour choisir celui d'entre nous qui devait l'exécuter on joua à la *morra*, et le sort me désigna. Notre Excellence le président me remit aussitôt un poignard avec ordre d'exécuter l'arrêt de notre tribunal. Je saluai la Société et fis mon devoir. Le condamné était sans armes, mais il se défendait, et comme il était d'une



LE PETIT PORT DE LIPARI (PAGE 506). — GRAVURE DE ROUSSEAU.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



ARRIVÉE À LIPARI (PAGE 506). — GRAVURE DE RUFFE.

force peu commune, un compagnon me vint en aide et lui donna par derrière un coup de rasoir qui lui fendit la nuque. Je profitai de ce moment pour plonger le poignard en plein cœur du traître, qui expira aussitôt en s'écriant : « *Non è cosi che se amazza un cristiano!...* Ce n'est pas ainsi que l'on tue un chrétien ». Au même instant sa femme, qui s'était doutée de ce qui pouvait se passer, envoyait une dame-jeanne de vin en présent à la section et l'on y découvrait un coutelas. Si le condamné avait pu l'avoir à temps, il aurait chèrement vendu sa vie. Le coutelas était arrivé trop tard.

« Le transport du cadavre, que nous voulions faire disparaître, éveilla l'attention de la police et nous fûmes arrêtés. Nous étions douze, tous des frères, personne n'a trahi. On nous a condamnés ensemble à cinq ans de travaux forcés et à cinq ans des îles. J'aurai bientôt fini mon temps. Je suis un honnête homme, signoria, je n'ai jamais volé, moi, je compte trois meurtres dans ma carrière : *uomo di sangue si, ma ladro mai!...* » Et il était tout fier, il se redressait derrière ses barreaux, et ses yeux, que j'avais trouvés si doux, me firent peur.

Je quittai le camorriste, je rejoignis M. Chamecin qui, à quelques pas de nous, écoutait. « Eh bien? » fit-il. Je baissai la tête.

La nuit tombait sur la mer pâle. Quelques oiseaux de mer tournoyaient près du rocher, et de Vulcano au loin s'exhalaient des vapeurs livides. Avant de m'engager dans la seconde porte de la forteresse pour quitter la cité maudite je me retournai. Aux barreaux de fer des étroites fenêtres, les condamnés toujours accrochaient leurs doigts crispés, et toujours leurs yeux méchants ou railleurs luisaient dans l'ombre et me poursuivaient.

Au sortir du Castello nous dominions les terrasses de la ville, et très loin, dans les profondeurs indécises du ciel, une gerbe de feu de temps à autre montait. « C'est le Stromboli, dit mon compagnon, on ne distingue ses feux que le soir. »

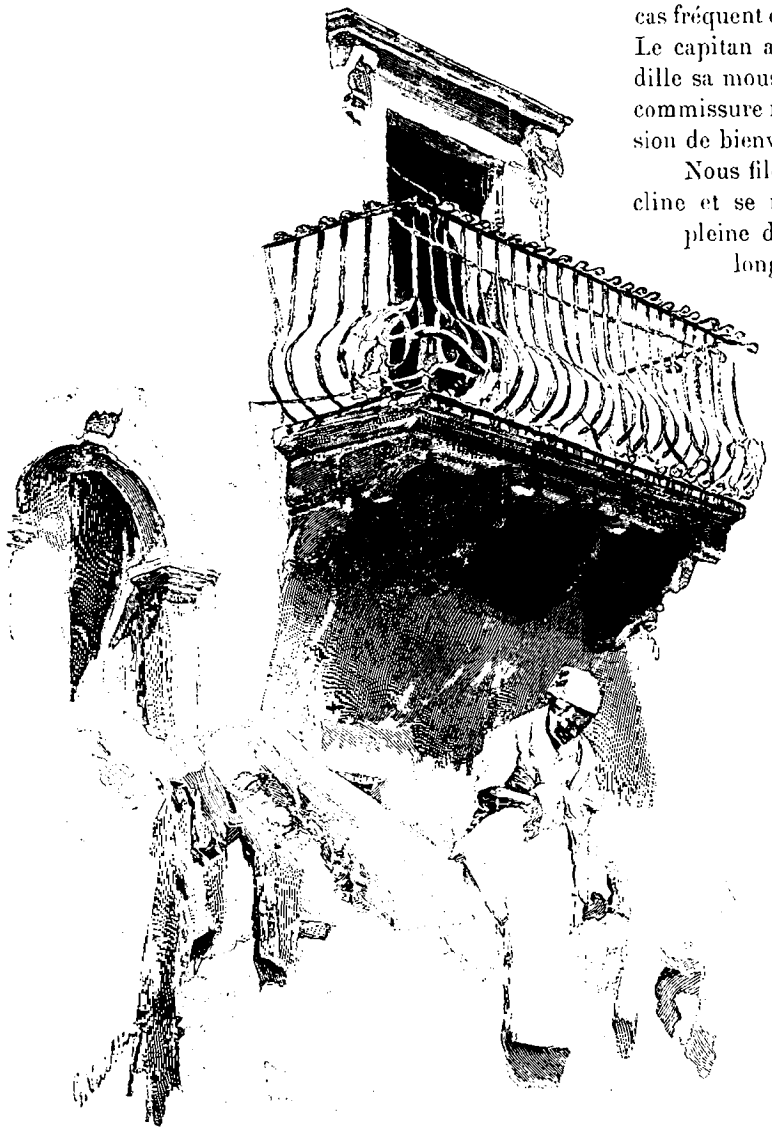
... « *Per Dio!* s'écriait le *capitan* comme nous étions sur le port le lendemain, voici une mer superbe! Voyez, *signorino*, ajoutait-il en se tournant vers moi, une brise légère ride un peu sa surface, cette brise tout à l'heure enflera notre voile, et dans une *mezza ora*, *signor mio*, nous aborderons à Vulcano. *Andiamo subito!* » Et nous voilà dans la barque.

Le capitan veut nous conduire lui-même, il laisse ses hommes s'allonger dans un coin. D'une main il tient le gouvernail et de l'autre la corde de la voile, une large voile latine que dore le soleil et que creuse le vent. Quelle ombre d'azur transparente et belle le ciel reflète dans son large pli!

La mer est bleue, le ciel est bleu, sur les saillies des visages de teinte ardente reluisent, comme dans les bronzes, des éclats métalliques. Le capitan porte une chemise rouge, d'un rouge un peu éteint, un beau ton si je parle en peintre, et dans son visage deux yeux bleus, petits, à demi clos, s'enfoncent sous une profonde orbite.

*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



UN BALCON À LIPARI.
GRAVURE DE DEVOS.

cas fréquent chez les marins, habitués à considérer les espaces. Le capitan a un bon visage souriant et fin; souvent il mordille sa moustache, et sa lèvre se relevant légèrement à une commissure mêle comme un soupçon de raillerie à son expression de bienveillance habituelle.

Nous filons sur le flot comme une flèche; la barque s'incline et se redresse; à bâbord, à tribord, l'eau frissonnante, pleine d'éclairs, bouillonne, et à l'arrière se déroule un long sillage clapotant.

Ah! le bon vent, le gai soleil par ici! Là-bas, il frappe Vulcano dénudé. Derrière nous, à l'extrémité du sillage, il étincelle sur les maisons blanches de Lipari. Mais les monts de l'île verte et rouge ne s'égayent pas sous ses rayons. Ils demeurent toujours songeurs et sévères comme si le feu souterrain qu'ils recèlent les inquiétait.

Arrivés au canal qui sépare Lipari de Vulcano, nous serrons la voile et nous tirons une bordée. La mer est houleuse, le vent violent, on risquerait de chavirer en suivant la côte. Après avoir décrit une grande courbe, nous atterrissons enfin sur une petite plage, au pied d'une haute butte où les ocres les plus ardentes de la palette pêle-mêle sont brassées. Sur cet amas chaotique s'ouvrent comme des cavernes, habitations aujourd'hui abandonnées que peuplaient, il y a deux ans encore, les ouvriers travaillant à la solfatare du cratère de Vulcano.

Devant nous s'étend une plaine de cendres d'une désolation infinie, au fond de laquelle se dresse le mont conique du volcan. Sur ses pentes noires, rayées de jaune, s'ouvre un ancien cratère inerte, couturé de fissures et de crevasses. Plus haut s'échappent des fumerolles blafardes qui rampent sur les flancs de Vulcano et vont flotter dans les airs.

« *Dio Santo!* exclament les marins, les yeux vers le volcan, comment pourrons-nous vous conduire là-haut? Il y a deux ans, une éruption a secoué la montagne, et toute cette partie de l'île a été bouleversée. Nous ne savions pas que les sentiers n'existaient plus. Et voyez ces maisons! »

C'étaient, près de la plage où nous venions de prendre pied, des murailles en ruine et des toitures effondrées. Le sol noir était partout couvert de sombres blocs de lave. Certains furent projetés dans les airs à de grandes hauteurs, ils étaient retombés avec une telle violence qu'ils avaient disparu dans le sol, ne laissant, à l'endroit de leur chute, qu'une sorte de remous circulaire dont la trace persistait.

Tandis que nous regardions inquiets les pentes du volcan, quelques habitants de l'île, montés sur des ânes, s'étaient approchés de nous. Ils regagnaient leurs demeures et leurs cultures sur le versant méridional : « Vous n'atteindrez jamais là-haut », nous disent-ils. Pourtant l'un d'eux connaît une pente accessible. Il nous guidera et à l'aide de sa pioche creusera des marches aux endroits impraticables.

Nous traversons la plaine de laves, de scories et de cendres et nous arrivons au pied du volcan. Là commencent les difficultés, l'ascension est très pénible sur la pente rapide où l'on s'enfonce jusqu'aux genoux dans la cendre qui constamment cède sous les pas. On glisse à chaque instant et des blocs de lave se détachent et roulent. Il faut nous écarter les uns des autres pour éviter les accidents. Péniblement nous montons toujours, nous aidant de nos mains, noirs de cendres, baignés de sueur. La pioche de l'insulaire ne nous est d'aucun secours : comment creuser des marches dans ce sol mouvant?

Nous avons atteint les fumerolles, elles s'échappent avec violence de quelques amas de soufre dont la couleur a un singulier éclat. Le cône final est devant nous, les vapeurs sulfureuses du cratère rabattent, elles nous enve-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

FEMMES DE LIPARI LIMANT LA PIERRE PONCE. — GRAVURE DE ROUSSEAU.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

loppent par instants, et il faut gravir encore. La route est plus facile pourtant, la pente moins rapide, mais la lave arrache des lambeaux de nos chaussures et le sol est devenu brûlant.

Enfin le cratère est là. J'oublie la fatigue devant le tableau qui s'offre à mes regards. Je suis penché sur un immense entonnoir, et de toutes parts des rayures noires, sanglantes ou soufrées convergent en s'amincissant vers le fond. Là, comme dans une chaudière monstrueuse, se meut, s'agite, se gonfle, crève, s'aplatit et crépite une masse rougeâtre saupoudrée de cendre par endroits. De temps à autre, des crevasses fendent cette matière, laissant entrevoir des foyers ardents. Un bruit infernal monte du fond du cratère, et les vapeurs qui s'en échappent voilent le ciel au-dessus de nos têtes. Le sol tremble sous nos pas, il brûle : il est difficile de rester longtemps en place. Un vague effroi m'a saisi, il s'est emparé aussi des autres, il est aisé de le voir. Le capitan seul apparaît, au milieu des vapeurs, calme, les yeux dans le gouffre. Il se baisse maintenant, pousse devant lui un bloc de lave qui roule et va s'abîmer dans les ardentes profondeurs. Alors nous l'imitons tous et les blocs se succèdent, roulant sans interruption. Les uns, arrivés au fond du cratère, éclatent, d'autres s'enfoncent avec un bruit sourd dans les matières en fusion qui un instant pétillent.

Soudain le volcan tout entier tressaille, des rugissements ébranlent les airs, des fumées épaisses emplissent le vaste entonnoir, elles noient le cratère.

« Fuyez! fuyez!... » s'écriaient des marins restés là-haut sur le bord extérieur. Mais où se diriger dans le singulier crépuscule qui vient de tomber, au milieu des vapeurs suffocantes? Maintenant ces appels m'arrivent comme un écho, et une nuit vient, je crois, obscure, redoutable.... Brusquement un bras vigoureux m'a saisi,... on m'emporte. J'ouvre les yeux, je suis allongé au bord du cratère et je respire. Le capitan, penché sur moi, me regarde souriant.

Est-ce nous qui avions ainsi, par un jeu dangereux, irrité le volcan, ou bien y avait-il une simple coïncidence avec un mouvement du cratère?

Le vent soufflait fort sur la cime, et comme nous étions mouillés de sueur nous profitâmes de l'abri que nous offraient des quartiers de lave. Les fumerolles de la pente nous couvraient souvent de vapeurs sulfureuses, et par intervalles seulement nous apercevions le paysage. C'était au loin, par delà la plaine, la plage où nous avions abordé, la butte ardente, Vulcanello dénudé, sorte de terre lunaire, le golfe de Ponent où les vagues se brisaient sur les écueils. Puis c'était Lipari estompé par l'embrun.

Le capitan, debout sur un bloc de lave, considérait la mer lointaine, les côtes battues par les flots, sa barque renversée sur la grève et dont la voile déchirée flottait au vent.

« *Dio Santo!* s'écria-t-il tout à coup, nous ne rejoindrons pas Lipari ce soir, *signor mio*, voici un coup de *libeccio* qui nous chavirerait sûrement si nous le tentions. »

Le ciel était blafard, une gaze transparente voilait l'espace.

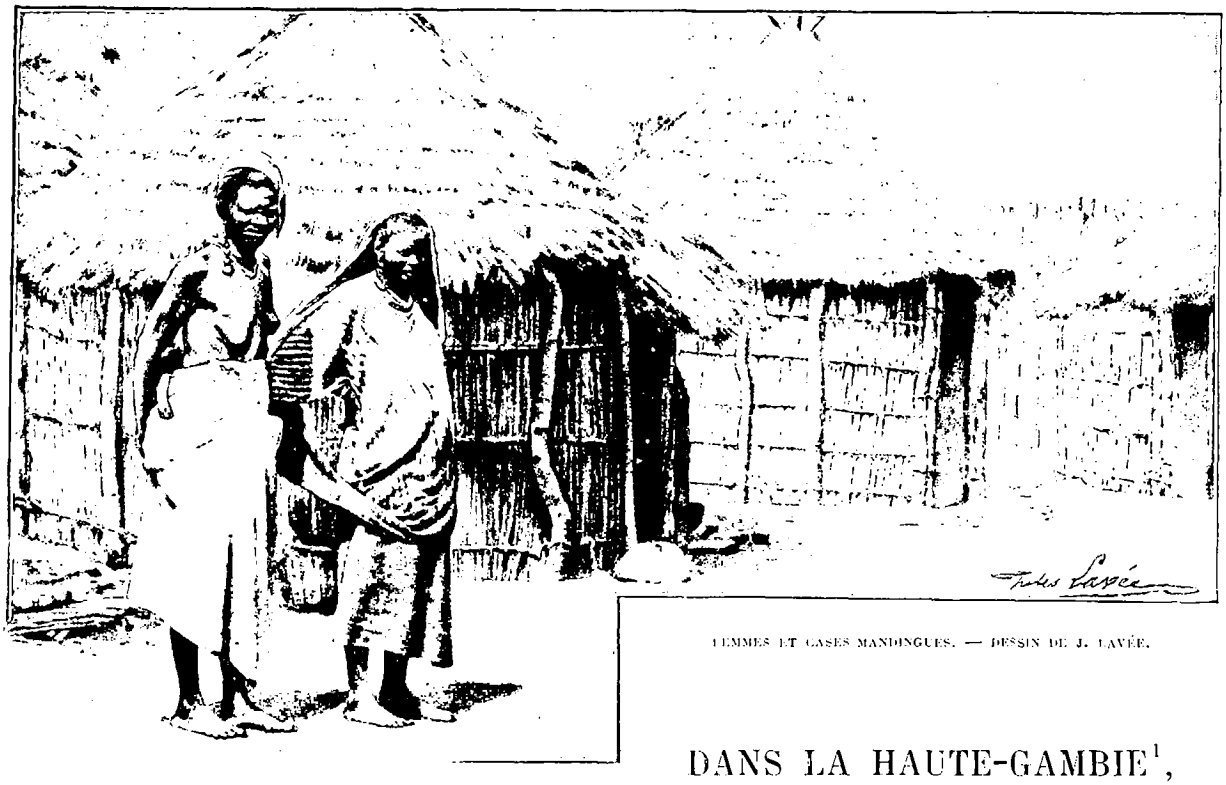
« Demain, peut-être », ajouta-t-il, les yeux presque clos.

J'eus un frisson. Il n'y avait là-bas, sur la côte décharnée, que les masures ébranlées par les tremblements de terre ou écrasées par les rochers du volcan.

(*A suivre.*) GASTON VUILLIER.

UNE RUE DE LIPARI (PAGE 506).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



FEMMES ET CASES MANDINGUES. — DESSIN DE J. LAVÉE.

DANS LA HAUTE-GAMBIE[1],

PAR LE Dr RANÇON,

MÉDECIN DE PREMIÈRE CLASSE DES COLONIES.

III

Départ. — En route pour Siné. — Siné, capitale de l'Ouli. — Belle réception. — Sérénade. — Le roi de l'Ouli, Massa Ouli. — Canapé. — Touba Couta. — Renseignements sur l'Ouli. — Un peu d'ethnographie. — Le caïlcédrat. — Missira. — Guimmé Mahmady, chef du Sandougou. — Oualia. — Le Sandougou. — De Oualia à Laminé Coto. — Rencontre de M. Joannon. — Arrivée à Mac-Carthy.

Le 27 octobre. — Malgré mon extrême faiblesse, je quittai Nétéboulou le jour que je m'étais fixé. Au moment du départ toute la population du village est réunie sur la place et nous accompagne de ses souhaits.

Au sortir du village, nous traversons d'immenses lougans bien cultivés. Notre route suit une direction sud légèrement ouest, et longe le marigot à environ 2 kilomètres. Nous faisons halte à Makadiau Counda, petit village malinké qui fut, en 1887, le théâtre d'un des échecs les plus sanglants de Mahmadou Lamine. La plaine à l'est du village est littéralement blanche d'ossements d'hommes et de chevaux tombés dans ce combat.

Peu avant Siné, nous voyons arriver le fils du chef de l'Ouli, Massara, que son père envoie à notre rencontre. Ce jeune homme monte un beau cheval noir, dont, me dit-il, le colonel Archinard lui a fait cadeau, pour le récompenser de sa conduite pendant la campagne de Nioro.

A peine installé à Siné, je reçois la visite du chef de l'Ouli, Massa Ouli. C'est un vieillard de soixante-dix ans, encore bien conservé, mais fort rhumatisant. Son tam-tam et ses principaux notables l'accompagnent, et, pour la circonstance, il a endossé le manteau de chef, rouge et bordé de galons d'or, qui lui a été donné par M. le commandant supérieur. Il se répandit en protestations d'amitié.

Vers 4 heures du soir, je dus assister à la sérénade qui me fut offerte devant mon campement. Très curieux, ce tam-tam; il se compose de tambourins et de ces sortes de xylophones désignés sous le nom de *balafons*. Les airs que les artistes en tirent ne manquent pas d'agrément, et les musiciens font preuve de virtuosité.

Après une heure de musique effrénée, et après avoir assisté aux danses les plus échevelées, je congédiai, par la voix de mon interprète, les artistes mâles et femelles qui m'entouraient, et, orchestre en tête, je me rendis à la demeure du chef, pour lui rendre la visite qu'il m'avait faite le matin. Massa Ouli m'attendait d'ailleurs. Je le trouvai dans sa case, entouré de toute sa famille. Il me présenta ses femmes, ses enfants et ses frères, et, après un entretien des plus aimables, nous nous quittâmes en nous serrant la main à plusieurs reprises.

28 octobre. — Nous quittons Siné à 5 heures du matin. Massara nous accompagne jusqu'à Canapé, village d'environ 250 habitants, entièrement construit en paille; c'est du reste le seul mode de construction employé par les Peulhs. A midi nous apercevons les toits pointus de Barocounda, qui va devenir notre gîte. J'y suis

1. *Suite. Voyez tome Ier, p.* 489 *et* 501.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

FEMMES PEULHES (OULI). — DESSIN DE J. LAVÉE.

reçu avec autant d'empressement et de sympathie que dans les autres villages de l'Ouli. Barocounda peut avoir 750 habitants, tous Malinkés.

29 octobre. — De Barocounda à Touba Couta, la distance est d'environ une vingtaine de kilomètres. La route traverse une vaste plaine argileuse couverte de bambous, à travers lesquels on n'avance que difficilement. Du haut du plateau dominant la plaine où s'élevait l'ancien village de Touba Couta, on découvre tout le champ de bataille où l'armée du marabout fut mise en déroute par la petite colonne du capitaine Fortin, le 7 décembre 1887. Le marabout, cerné à N'goga Soukouta, dans le Niani, par Moussa Malo, fut tué, et eut la tête tranchée par un griot, qui l'apporta au capitaine à Touba Couta. A quelques centaines de mètres des ruines, on traverse le marigot de Maka-Doua, qui en cette région forme la limite entre l'Ouli et le Sandougou.

Touba Couta appartient aujourd'hui à l'Angleterre. Il est compris dans la bande de terrain que nous lui avons cédée par le traité du 10 août 1889. Je fus, du moins en apparence, fort bien reçu par les habitants du village; on me donna pour logement une case vaste et bien aérée, et le chef me fit mille protestations d'amitié et de dévouement.

L'Ouli, que nous venons de parcourir, est un petit État malinké dont les limites extrêmes sont comprises entre 16° 25′ et 16° 27′ longitude ouest, et 13° 16′ et 13° 46′. Il se divise en deux régions bien distinctes : l'une, au nord, qui est aride; l'autre au sud, qui est au contraire éminemment fertile. La partie orientale est à peu près inhabitée. On n'y trouve qu'un seul village, Dialacoto. L'Ouli est loin d'être aussi peuplé que le ferait croire son étendue. Cela tient à la fois aux guerres nombreuses qu'il a eu à soutenir contre les Sissibés du Bondou, à sa mauvaise administration et à la passion qu'ont pour les captifs les Malinkés qui le gouvernent. Il est habité par des Malinkés proprement dits, des Malinkés musulmans, des Ouolofs, des Peulhs et des Sarracolés. Sa population peut s'élever au plus à 10 000 habitants, soit environ 2 par kilomètre carré.

L'Ouli est un admirable pays de chasse. L'éléphant, le lion, la panthère, la girafe, l'hyène et de nombreuses variétés de biches, de gazelles et d'antilopes s'y rencontrent fréquemment. La culture des arachides est la principale source de richesse. Les indigènes, certains de trouver des débouchés rapprochés dans les comptoirs de la Gambie, en cultivent des quantités considérables. Le mil, le maïs, le coton, l'indigo, viennent facilement, et les Peulhs qui sont établis dans le pays y élèvent de nombreux troupeaux.

L'Ouli avait été placé sous le protectorat de la France à la suite d'un traité signé avec son chef le 21 mars 1887. La nouvelle ligne de démarcation franco-anglaise, fixée conformément au traité du 10 août 1889, sépare assez exactement ses régions nord et sud. Cette dernière a été cédée à l'Angleterre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LAU-HASS OU KINKELIBOH.

Nous quittons Touba Couta au point du jour. La pluie qui est tombée à torrents toute la nuit a détrempé le chemin. Aussi est-il devenu excessivement glissant et n'avançons-nous qu'avec mille précautions. La région que nous visitons est une des plus fertiles du Soudan. Elle est bien cultivée, et la végétation y est excessivement puissante. Je remarque, chemin faisant, de nombreux et remarquables échantillons de caïlcédrat (*Khaya Senegalensis*), de la famille des Cédrélacées. Les indigènes désignent ce bel arbre sous le nom de *diala*. Son tronc leur sert à faire des pirogues. Son bois, très fin, ressemble à l'acajou et peut être utilisé comme lui. Son écorce est fébrifuge; les noirs l'administrent sous forme de décoction contre les fièvres, et, réduite en poudre, ils l'utilisent dans le traitement des plaies et des ulcères de mauvaise nature.

Après une heure de marche nous arrivons à Dalésilamé, où nous faisons halte sur la place principale du village, sous un magnifique ficus. Puis nous chevauchons au milieu des champs de mil jusqu'à Missira, gros village de 900 habitants environ, tous Malinkés musulmans. Il est situé à 5 kilomètres de la Gambie et compris dans la zone que, par le traité du 10 août 1889, nous avons cédée à l'étranger. J'ai appris depuis quelque temps que, ne voulant pas devenir Anglais, les habitants avaient émigré en masse sur le territoire français, abandonnant ainsi des terrains fertiles pour se fixer dans une région moins favorisée. Il en a été de même pour beaucoup de régions du Sandougou.

Je fus reçu très cordialement par le chef, Guimmé Mahmady, qui vint à cheval à ma rencontre, et me conduisit lui-même à sa case. Il me demanda de rester un jour de plus pour voir les chefs du voisinage, qui devaient venir me saluer. Je ne pus faire autrement que de déférer à son désir. Le défilé des chefs dura toute la journée du lendemain. Chacun m'apportait un petit cadeau, celui-ci du beurre, celui-là du lait, les autres des kolas.

1er novembre. — Guimmé Mahmady ne voulut pas me laisser partir seul. Bien avant l'heure du départ il avait fait seller son cheval et chaussé ses grandes guêtres en peau de panthère. Il me demanda de m'accompagner jusqu'au village de Saré Fodé, où il avait affaire. C'est un des quatre villages que l'on rencontre entre Missira et Saré Demba Ouali, but de notre étape. Ce dernier endroit est habité par de simples cultivateurs peulhs. Le chef, Demba, est un homme jeune, actif et sachant faire respecter son autorité. Les Peulhs de ces régions ne ressemblent nullement à ceux du Fouta-Djallon et du Macina. Ce sont des cultivateurs paisibles et des éleveurs de troupeaux émérites. Bien qu'étant musulmans pour la plupart, ils s'adonnent avec passion aux liqueurs alcooliques et sont de grands amateurs de genièvre, dont ils vont s'approvisionner à Mac-Carthy.

HOMME ET FEMME PEULHS.
DESSIN DE GOTORBE.

2 novembre. — Nous faisons étape à Oualia, gros village d'environ 1 200 habitants, Toucouleurs-Torodos. J'y fus d'autant mieux reçu que le chef, Ousman-Celli, avait fait avec nous la campagne de Touba Couta contre le marabout Mahmadou Lamine, et qu'il nous est absolument dévoué.

Toute la plaine de Oualia est couverte de beaux baobabs. Nous avons également constaté la présence, en notable quantité, de beaux spécimens de ce végétal, le *lau hass*, que les indigènes des Rivières du Sud désignent sous le nom de *kinkeliboh*, et dont les feuilles en infusion sont précieuses, comme l'ont si bien démontré le R. P. Raimbault et le professeur Heckel, de Marseille, contre les fièvres bilieuses simples et la fièvre bilieuse hématurique.

Le Sandougou, que nous avons traversé de l'est à l'ouest, est un petit Etat riverain de la Gambie dont le sol, dans sa plus grande partie, est d'une remarquable fertilité. Il est situé à peu près entre les 13° 16′ et 13° 34′ de latitude nord et les 16° 20′ et 16° 50′ de longitude ouest. Il appartient tout entier au bassin de la Gambie et est puissamment arrosé par un grand nombre de marigots tributaires de ce dernier fleuve et du Sandougou. C'est plutôt un pays de plaine qu'un pays de montagnes. Sa partie nord, peu peuplée, est également peu fertile. Sa partie méridionale est, au contraire, richement cultivée, et la population y est relativement très dense. La végétation y est puissante et rappelle

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TYPE TOUCOULEUR (OUALIA-SANDOUGOU).

celle des régions tropicales. Il s'y fait un commerce important d'arachides, de peaux et de cire. Les animaux domestiques, bœufs, chèvres, moutons, y sont nombreux.

Relativement à son étendue, le Sandougou est peu peuplé. Cela tient à ce que la région méridionale est seule habitée. Il n'y a guère plus d'une douzaine de mille habitants, soit à peu près 4,5 habitants par kilomètre carré, ce qui est cependant au Soudan une proportion relativement élevée. Plusieurs races composent sa population : Malinkés musulmans, Peulhs, Toucouleurs, Sarracolés et Ouolofs.

Nous quittons Oualia le 3 novembre, à 6 heures du matin; peu après, nous passons le Sandougou, qui a en cet endroit environ 80 mètres de largeur et 2 de profondeur. A 9 heures et demie, exténué et mourant de soif, j'arrive à Koussalan. Il était temps. A peine arrivé dans ma case, je me fis faire par Samba une légère tisane de feuilles de *kinkeliboh*, qui produisit l'effet voulu; ma fièvre, qui durait depuis vingt-quatre heures, tomba brusquement, et je retrouvai quelque appétit.

Koussalan est un village d'environ 1200 habitants, uniquement Toucouleurs-Torodos, émigrés du Fouta. Son chef porte le titre d'*alcati*. L'alcati, dans les pays toucouleurs et sérères, est, à proprement parler, plutôt un chef militaire qu'un chef de village. On donne toutefois ce nom à ceux des chefs de village, en l'ajoutant comme qualificatif au nom lui-même : *Demba-alcati*, *Samba-alcati*. Quelquefois aussi ce mot est simplement ajouté au nom du village.

4 novembre. — Le fils du chef m'accompagne, et son père lui a donné l'ordre de ne me quitter qu'à Mac-Carthy. Le premier village où nous faisons halte, Carantaba, est absolument désert. Tous les hommes ont pris la fuite et se sont cachés dans les lougans. Il n'y a plus que les femmes et les enfants. J'interroge la fille du chef, qui me déclare que tout le monde avait eu peur. Quant à elle, elle savait bien que je ne venais pas pour leur faire du mal; aussi était-elle restée.

Carantaba est un village de Mandingues musulmans très fanatiques. Autour de lui sont groupés quatre autres villages qui portent le même nom. Pendant la guerre de Mahmadou-Lamine-Dramé, beaucoup de gens de Carantaba se rangèrent sous sa bannière; mais la plus grande partie, les Toucouleurs surtout, combattirent à nos côtés. Autour des villages se trouvent de jolis petits jardins où l'oignon est cultivé avec succès. L'oignon du Soudan, apprécié surtout par les peuples de race mandingue, est bien plus petit que celui de nos climats tempérés. Il a à peu près la grosseur d'une noix. Sa saveur est excessivement sucrée, et il est très recherché par l'Européen qui s'égare dans ces contrées. C'est pour nos estomacs, délabrés par le climat et la mauvaise alimentation, un des meilleurs excitants de l'appétit et des plus inoffensifs.

A Caleu-Ouolof, on m'y apporta une lettre très aimable de l'agent de la factorerie française, qui me souhaitait la bienvenue, et m'annonçait que j'étais attendu avec impatience à Mac-Carthy.

5 novembre. — Je rencontre cet agent, M. Joannon, à Laminé Coto, et je suis tout heureux de voir enfin une figure blanche. Il me presse de m'installer à la factorerie, et j'accepte avec reconnaissance. Mais auparavant j'installe mes hommes et mes animaux dans le village.

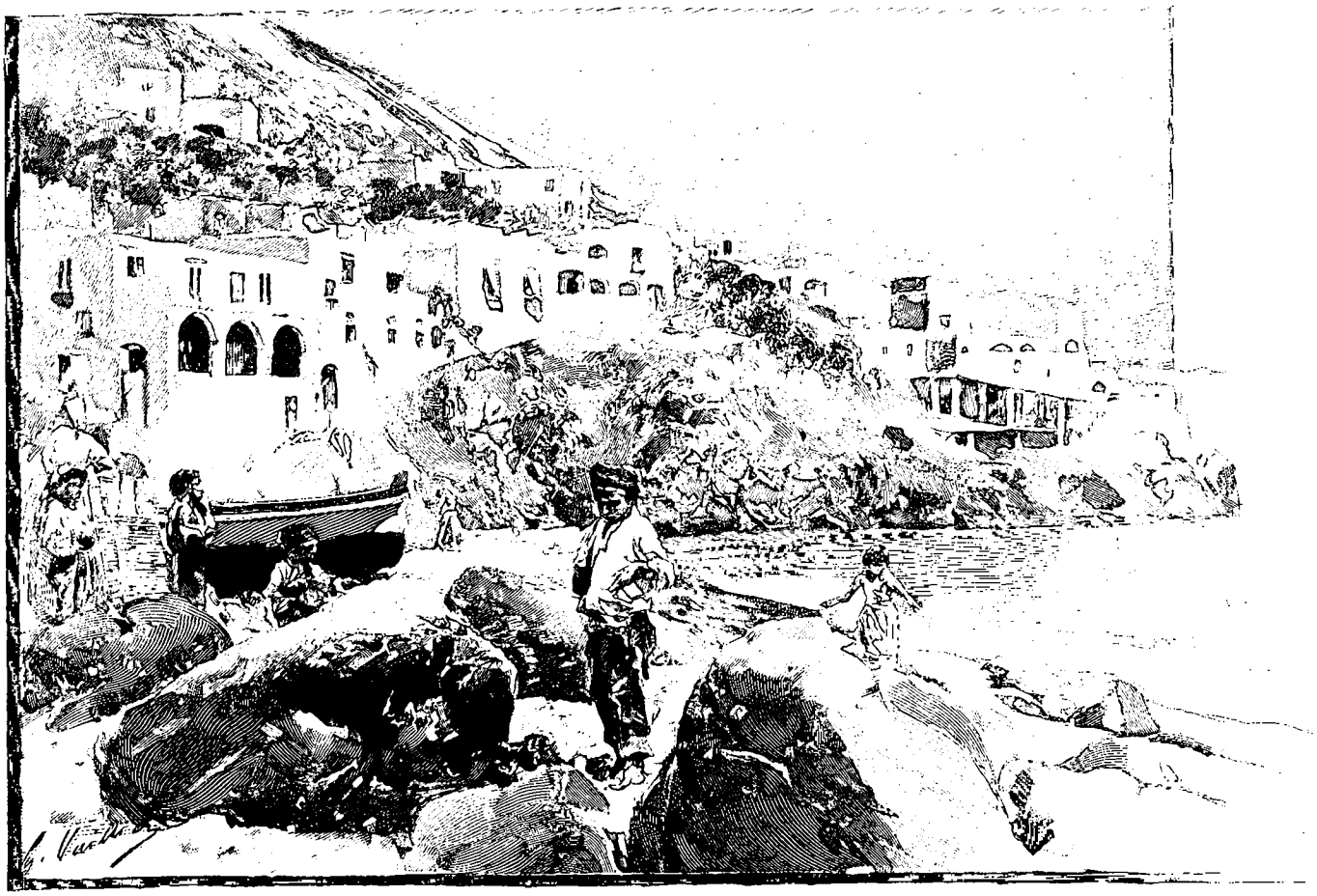
La Gambie est peu éloignée de Laminé Coto (1 kilomètre environ). Un peu avant d'y arriver, nous apercevons les constructions de Mac-Carthy, et, en face de l'endroit où nous dépose le canot, se détache en blanc avec des ouvertures vertes la factorerie française, la construction la mieux comprise de l'île entière. A peine y étions-nous arrivés, que M. Joannon me met en possession de ma chambre. Je suis admirablement bien installé : lit avec sommier et moustiquaire, toilette, rien ne manque. Nous sommes à douze jours de France par les vapeurs, au cœur de l'Afrique, et nous retrouvons identiquement le même bien-être. Je vais donc pouvoir me reposer un peu et goûter les charmes de la vie européenne. Je déjeune à merveille, je n'ai pas besoin de le dire. Ce repas est un des meilleurs que j'aie faits de ma vie et celui dont le souvenir m'est le plus cher.

(*A suivre.*)

Dr RANÇON.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



UN QUARTIER DE CANNETO (PAGE 520). — GRAVURE DE DEVOS.

LA SICILE[1],

IMPRESSIONS DU PRÉSENT ET DU PASSÉ,

PAR M. GASTON VUILLIER.

Une nuit sur un volcan. — Le curé de Canneto. — Tempête. — Un drame à Stromboli.

UNE VIEILLE. — GRAVURE DE ROUSSEAU.

La descente du cône de Vulcano fut facile, les cendres nous portaient. Nous nous plaisions à nous sentir entraînés par ce sol mouvant, à voir les blocs de lave se détacher sous nos pas et rouler jusqu'au bas de la montagne, à travers des tourbillons de poussière.

On a bientôt gagné la plaine; nous retrouvons la plage où nous avons abordé dans la matinée, et nous arrivons devant les maisons ruinées par une éruption récente du volcan. Aux murailles, tels que des loques, les volets disjoints pendent; les portes sont brisées, les toitures défoncées. En jetant un regard dans l'intérieur de ces masures, l'aspect est plus lamentable encore. On dirait, à voir les poutres à demi consumées, un reste d'incendie; des machines broyées gisent encore à terre, de grandes cuves en fer sont écrasées. C'est tout ce qui subsiste d'un outillage industriel important, d'une fabrique naguère très prospère.

« Dans la nuit du 4 août, jour de la fête de *San Domenico*, voici deux ans à peine, me raconte le capitan, un Anglais, M. Narlian, propriétaire de l'île de Vulcano où il avait établi une raffinerie de soufre, dormait profondément dans la maison qu'il avait fait bâtir au milieu de ses vignes, dans la plaine que voici. Tout à coup des mugissements

1. *Suite. Voyez tome LXVII, p.* 1, 17, 33 *et* 49; *tome LXVIII, p.* 289, 305 *et* 321; *tome Ier, p.* 133, 145, 157, 169, 181, 265, 277, 293, 305, 457, 469, 481, 493 *et* 505.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

souterrains et de violentes secousses le réveillent en sursaut, le ciel est illuminé par des lueurs sanglantes, des détonations se succèdent déchirant les airs, le sol tremble et mugit : Vulcano est en éruption. Et tandis que M. Narlian très perplexe se demande s'il doit fuir ou rester là encore, un bloc de lave venu du cratère défonce la toiture et ravage l'intérieur de la maison. A peine vêtu, entraînant sa famille épouvantée, M. Narlian gagne la plage, monte dans un canot qu'un hasard providentiel avait amené là et arrive au petit jour à Lipari. »

Tout contre la butte ardente, dans une des masures recouverte d'un toit de fortune, habite une famille chargée de surveiller les restes des cultures de M. Narlian. C'est là que nous nous réfugions au retour de l'excursion au cratère.

Les braves gens font tous leurs efforts pour nous secourir dans notre détresse. Mais comment apaiser notre faim? On y renonçait presque, lorsque le capitan avise un vieux coq qui a commis l'imprudence de chanter, et en demande le sacrifice. Bientôt tout hérissé l'animal crie et se débat dans ses mains. Et lui, les yeux toujours à demi clos, me disait : « *Non dubita, signorino*, vous ne manquerez de rien, voici une belle volaille, des *pomidoro* vermeilles que l'hôtesse apporta du marché de Lipari, je me charge maintenant du reste... ».

Il allumait un feu de tiges d'asphodèles, quelque chose se prenait à mijoter doucement, et le capitan souriait d'un air satisfait comme je passais.

Sur la table nue de *don Santo*, gardien des vignes disparues, au milieu de sa famille, on a pris place avec les matelots. C'est une petite fête. Le capitan vient d'apporter triomphalement le coq qu'il a accommodé, et qui nage dans une sauce cramoisie. La faim nous talonnait tous après la rude ascension de Vulcano, elle pressait aussi nos hôtes, et ce plat les excitait encore, eux qui vivent d'habitude d'oignons et de pain sec. Les enfants levaient leurs petites mains vers la bête dorée, exhalant certes le plus appétissant fumet.

Au dehors, la tempête était déchaînée, le mugissement des vagues emplissait la maison, à travers les crevasses des murailles le vent jetait un peu des cendres noires de la plaine. Je ne pus ni entamer le vieux coq trop coriace ni rompre le peu de pain dont on disposait, il avait la dureté du caillou, mais la sauce aux tomates du capitan était excellente. On lui en fit compliment, il y fut très sensible. Les marins, les enfants affamés, se chargèrent de ronger le vieux coq. Don Santo s'était esquivé un moment, il était allé par les ruines, une lanterne à la main, chercher dans les caves souterraines dont il avait la garde, et que le volcan n'avait pas atteintes, du vin récolté autrefois dans les cendres de la plaine.

Le vin nous met un peu de gaîté au cœur. Dans ce logis délabré, sous la lampe fumeuse qui accentue le caractère des visages, la veillée se prolonge. Chacun raconte une histoire. C'est chez ces braves gens, habitant un volcan, le même attrait pour le merveilleux que chez nos montagnards. Don Santo nous parle des diables de Vulcano. Il les a rencontrés un soir qu'il se rendait à la pêche. Il lui sembla d'abord les avoir entrevus dans les fumées du volcan, car personne n'ignore par ici qu'elles les transportent des entrailles en feu jusqu'au bord du cratère. « J'étais avec mon fils qui a été soldat et qui n'a pas peur, dit-il. Les démons après avoir glissé sur la pente ont erré çà et là à travers les blocs de lave. Ils se sont réunis ensuite, ils étaient bien une cinquantaine, vers une partie du rivage où l'eau est en ébullition toujours. Nous savons que c'est leur endroit favori.

— Mais comment étaient-ils, dites-moi, don Santo?

— *Signore*, ils ne se montrent jamais en vrais démons, ils prennent d'habitude la forme des animaux, des chèvres quelquefois; cette nuit-là ils s'étaient changés en lapins! Seul un vieux qui est mort il y a longtemps à Lipari les vit sous leur véritable forme. Dès ce jour il alla souvent s'entretenir avec eux dans les cavernes, mais un soir il ne revint plus.... »

La femme s'écria : « C'est peut-être cet homme qu'on voit encore à Lipari, au-dessous de l'église *della Nunzia*, aux heures les plus chaudes du jour. Enveloppé dans un manteau, il court désespérément sans jamais s'arrêter. C'est sûrement un damné.

— Je ne sais, dit don Santo, je croirais plutôt que le vieillard maudit est le cavalier nocturne qui passe sur un cheval noir les cheveux hérissés, vêtu de rouge, jetant du feu, des étincelles et de la fumée par la bouche. »

Tous ces hommes étaient attentifs, ces récits les frappaient vivement; de temps à autre, quelqu'un se signait ou cherchait son scapulaire dans sa poitrine.

Le capitan parlait des trombes marines. Elles sont fréquentes dans les parages des îles Éoliennes. « Mais, ajoutait-il, il est chez nous des marins capables de *tagliare la tromba*. La nuit de Noël, *quando esce bambino*, lorsque Jésus naît, des vieux matelots apprennent aux jeunes des paroles consacrées qui ont la vertu de couper la trombe en deux. »

Et la conversation continuait, chacun racontait son histoire, j'apprenais que les abeilles et les guêpes ne peuvent nous piquer si nous avons la précaution, en approchant des ruches, de placer notre langue tout contre la joue gauche. Que de choses bizarres ils disaient encore! Et ces contes naïfs me plaisaient, eux y croyaient très fermement, ils avaient vu toutes ces choses.

Malgré leur frayeur, les enfants s'étaient endormis; le quinquet fumait, prêt à s'éteindre. Les marins se roulèrent sur le sol dans un coin et aussitôt leur respiration régulière témoigna qu'ils reposaient.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE STROMBOLI.

La nuit fut affreuse, le sommeil me fuyait. J'étais couché sur un simple lit de paille dans une pièce isolée. Au-dessus de ma tête, à travers la toiture en ruines, j'apercevais des étoiles noyées dans les brumes d'un ciel livide, j'entendais les clameurs de la mer en furie, ses éclats retentissants lorsque les vagues battaient les écueils, et en des moments d'accalmie, au-dessous de moi, un rugissement s'élevait du sol même que je sentais frémir. Quelle longue nuit! Au matin, lorsque l'aube d'une pâleur mortelle vint descendre de la toiture et filtrer à travers les murs crevassés, j'étais encore sur mon séant.

Le soleil, monstrueux et blême, se leva dans un ciel crépusculaire; les fumées du cratère rabattues par le vent, l'embrun des vagues acharnées contre les côtes assombrissaient le triste Vulcano.

Don Santo, le capitan, les matelots, les yeux perdus au loin, étaient graves; de temps à autre ils hochaient la tête. La tempête persistait, l'inquiétude les avait pris à la fin. La femme était partie à travers le brouillard pour chercher un peu de lait de chèvre sur le versant de l'île qu'habitaient les passants de la veille. Elle revient fort tard après s'être égarée, tout heureuse de m'apporter un aliment.

La journée, d'une infinie tristesse, lentement s'écoula. J'errai sur la plage et, dans des criques abritées, le capitan qui m'avait accompagné me fit toucher l'eau de la mer : elle était brûlante. Lorsque nous soulevions une pierre, le sable du rivage bouillonnait et de l'eau sulfureuse s'en échappait aussitôt. Jusqu'au loin, de longues traînées jaunes, un peu troubles, s'allongeaient sur les flots en dépit de leur agitation. Et toujours du cratère de Vulcano s'exhalaient des vapeurs que le vent roulait sur les pentes et mêlait aux blanches fumerolles. Par instants les airs retentissaient, on eût dit une lointaine canonnade; c'était la mer irritée qui s'engouffrait dans les profondes cavernes de Vulcano. Cheminant sur cette côte, je songeais aux poètes de l'antiquité dont l'imagination fut frappée par ces prodiges que leur racontaient les navigateurs. Ces îles furent pour eux le séjour d'Éole, dieu des vents. Là, d'après Virgile, étaient les forges de Vulcain, toujours allumées, où il fabriqua la céleste armure que Vénus lui avait demandée pour Énée :

Vulcani domus et Vulcania nomine tellus.

Le capitan me quitta pour préparer quelque nourriture, et je gagnai le cratère éteint de Vulcanello. C'était partout une terre rougeâtre pleine de boursouflures et de crevasses, aux rivages grondants, où seuls quelques genêts fleuris se courbaient sous l'orage. Sur ce sol maudit, sous ce ciel d'une uniforme pâleur où traînait un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fantôme de soleil, ces fleurs d'or, comme un rayon de vive lumière, scintillaient. Vers le soir, la tempête s'apaisa et je quittai le sol infernal de Vulcano. Sur la grève, fouettés encore par le vent, enveloppés d'embrun, don Santo et les siens restèrent longtemps immobiles, tournés vers nous. Ils nous regardaient tristement partir. Et moi je considérais avec peine ces êtres condamnés à l'abandon sur cette île presque déserte, dont le sol brûlant mugit et que couronnent les fumées livides du volcan dont les cendres d'un moment à l'autre peuvent les ensevelir.... Le jour suivant, le temps s'était rasséréné, un soleil radieux se levait sur la mer. Le capitan me donnait la main pour entrer une fois encore dans sa barque. Nous allions à Canneto, village allongé sur une plage de la côte occidentale sous des monts de pierre ponce. Au loin les cimes des îles Panaria, Alicudi, Filicudi, telles que de formidables écueils, et la silhouette du Stromboli empanachée de blanches fumées, se levaient sur l'horizon. La mer était belle; par instants une brise légère soufflait, ridant un peu sa surface, la voile s'enflait et nous glissions sous les pentes à pic de monts de sanglante couleur. Ces pentes changent d'aspect, elles sont maintenant noirâtres. C'est un amas de laves, de scories et de cendres que les eaux de pluie ravinent, que la chaleur crevasse. Çà et là s'ouvrent des cavernes où nichent des corbeaux qui, en croassant, tournoient alentour. Puis c'est une suite d'écroulements, des ravines sauvages rayées de sombres coutures où pointent des rochers difformes, où des blocs noirs sont suspendus. Le frisson prend lorsqu'on lève la tête. Ainsi le vieux volcan lentement se désagrège, et du large les hommes de mer épouvantés l'entendent de temps à autre s'abîmer dans les flots.

« Voyez donc, signorino », s'écriait le capitan, le doigt vers l'avant. De petits animaux frissonnants s'élançaient de la mer, voletaient à la surface, s'élevaient quelquefois un peu et subitement plongeaient : c'étaient des poissons volants.

Puis ce furent des marsouins filant près de la barque, nous éclaboussant d'écume. « *Non dubita, signorino*, disait le capitan, *i ferri sono stati cristiani*, les dauphins ont été des chrétiens. Ils montèrent au ciel d'où ils furent chassés et précipités dans la mer, condamnés à rester poissons durant toute l'éternité. »

Il se signa. Je souriais : « Croyez-le, signorino, les femelles allaitent leurs petits comme nos femmes, et si un homme tombe à l'eau, le dauphin, qui n'a pas oublié ses origines, lui vient en aide, il lui prête son dos et le porte au rivage. »

AU MARCHÉ DE CANNETO. — GRAVURE DE DEVOS.

Nous venons de doubler un cap flanqué d'un petit oratoire. Une femme de Lipari a fait vœu d'y allumer un cierge chaque soir. Par les tempêtes même on la voit suivre les rochers de la côte, s'accrocher aux aspérités et, battue par les vagues, ruisselante, meurtrie même quelquefois, atteindre enfin la chapelle.

Canneto, avec ses maisons à terrasse, tel qu'un village africain, nous apparaît étalé tout blanc sur une longue plage rose. Les treilles enguirlandent ses vérandas aux blancs piliers; çà et là des palmiers agitant leurs panaches s'élèvent d'entre les murailles et versent une ombre ondoyante sur les façades. Au-dessus de la ville, entre des monts dénudés que domine une cime aux clartés neigeuses, s'enfonce une ravine rouge. Dans la baie, des bateaux chargent la pierre ponce, des barques vont et viennent le long du rivage, la mer est couverte de petits blocs flottants, et au loin dans la lumière toujours fume le Stromboli.

J'ai voulu suivre le rivage, où, devant le flot caressant, s'alignent les blanches demeures. On a tiré la barque près du bord. Un rameur aux jambes nues m'a pris dans ses bras et m'a déposé sur le sable. Tandis qu'on amarre le canot, je vais de l'avant. Voici une maisonnette coquettement ornée d'une treille. Un grand gaillard fort laid, mais d'aspect bon enfant, debout devant la porte, m'appelle : « Eh! *signore forestiere*, s'écrie-t-il, veuillez vous arrêter un instant, il fait chaud, le soleil grille la plage. Faites-moi l'honneur de vous arrêter dans ma maison et d'accepter quelque rafraîchissement! » Et un large sourire éclaire sa face rabelaisienne. Il s'est avancé et m'a offert sa main, une main large et grasse. Son costume est d'une simplicité primitive. Il se compose d'une chemise entr'ouverte, qui laisse apercevoir sa poitrine velue, et d'un caleçon flottant. Ses pieds énormes sont pourvus de chaussures éculées, un foulard rouge rayé de blanc entoure sa tête, à la mode espagnole, et un grand chapeau noir à larges bords le garantit du soleil. Avant de me faire entrer il donne un coup

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'œil à un réchaud où une soupe cuit à gros bouillons. Il la tourne complaisamment avec une grosse cuiller de bois, et du riz, des haricots verts et des oignons montent à la surface. « Vous voyez, signore, quel frugal déjeuner est le mien. On est sobre ici, mais il y a du malvoisie de premier choix, dont nous allons partager ensemble une bouteille. »

L'ombre de la modeste demeure est fraîche. Par la fenêtre ouverte on voit s'étaler la mer étincelante de lumière. Mon hôte va et vient, rince des verres, active ou modère sur la terrasse la cuisson de sa soupe, tout en s'excusant d'être obligé de me quitter pour vaquer à ces occupations. « Nous sommes pauvres, fait-il, mais Dieu nous veut du bien : voyez ce soleil, regardez ces treilles, contemplez ces vignes là-bas, sur la pente, ce sont les miennes. »

Le capitan et M. Chamecin me cherchaient, ils arrivent dans la maison : « Ce n'est pas une bouteille, mais quatre qu'il en faut, s'écrie l'hôte, les étrangers sont toujours envoyés par Dieu! »

Depuis un instant je regardais, suspendue au mur, une grande robe noire surmontée d'un chapeau aux larges ailes. « Mais c'est une soutane, ceci, dis-je à M. Chamecin.

— Oui, celui qui nous reçoit est un prêtre, me dit-il, et ce sont ses vêtements. »

Don Pietro, c'est le nom du curé, revient avec les bouteilles où sourit un vin d'or. Il verse joyeusement, à pleins bords, il hèle nos marins qui passent. « Buvez, leur dit-il, ce vin du Seigneur, à la santé de l'étranger que je reçois dans ma demeure. » Et tous de boire. Lui, saisissant une bouteille, en porte le goulot à ses lèvres et absorbe d'un trait le contenu. Il veut nous retenir et boire encore, mais le temps nous presse, nous sommes attendus dans le village. Il nous accompagne sur la grève, se retournant un peu inquiet vers sa demeure, et de loin, lorsqu'il nous eut quittés, je le voyais encore remuant avec ferveur sa soupe fumante.

... REMUANT AVEC FERVEUR. — GRAVURE DE DEVOS.

Singulier prêtre d'une terre étrange!

Je reprends le chemin, le long de la plage, sous les blanches demeures, accompagné par M. Chamecin. A l'extrémité du village, sur une pente de lave, s'élève la maison d'un exportateur de pierre ponce qui attend notre visite. Quelle joie pour lui, dans son isolement sur cette côte, de nous voir, de parler notre langue, car il est Belge!

Nous nous asseyons sous une véranda dominant la lumineuse immensité, et là, dans le repos, nous écoutons la cadence éternelle des vagues mourant sur la grève, accompagnant des chants de bateliers.

Dans la baie, des bateaux chargent toujours la pierre ponce dont les entrepôts de notre hôte sont bondés. J'étais surpris par l'importance de ce trafic, les usages de cette marchandise me paraissant fort limités. « Ah! ah! me disait le négociant, n'oubliez pas que la plupart des grandes industries sont nos tributaires.

« Son emploi fort répandu est peu connu du public en général. On se méprend beaucoup sur l'importance de sa consommation. Ce n'est point un vulgaire objet : la ponce sert à tailler nos beaux cristaux de Baccarat, à Lyon on l'utilise pour le polissage des peignes qui servent à lisser les belles soieries. Les lithographes, les fabricants de voitures et de wagons, les chapeliers, les graveurs sur cuivre, les planeurs de métaux, les orfèvres, les bijoutiers, les marbriers, les ébénistes, les tourneurs, les fabricants de cuirs vernis, de caoutchouc, de toile cirée, etc., etc., en font un constant usage.

« C'est à Lipari seulement qu'on trouve la ponce utilisable. Elle existe cependant dans tous les pays volcaniques, à l'île de Santorin, à Ténériffe, au Mexique, aux îles de Procida et d'Ischia, au Vésuve, à Pompéi, etc., mais la qualité est défectueuse. A Lipari nous en exportons six ou sept millions de kilogrammes par an, et vous savez combien cette silice pure est légère.

« Dominant ce mont où nous sommes adossés est une cime d'une blancheur étrange. Vous l'avez aperçue en arrivant à Canneto. C'est un ancien volcan, de proportions colossales, dont le cratère a une profondeur de 300 à 400 mètres. On y descend pour arriver aux carrières de pierre ponce qui se trouvent dans le vieux volcan même.

« Les ouvriers travaillant à l'extraction sont au nombre de 1500 environ; ils habitent les villages de Canneto et d'Aquacalda. Muni d'un panier, d'une pioche et d'une lampe en poterie, rappelant par sa forme la lampe romaine, l'ouvrier quitte sa demeure vers quatre heures du matin et arrive, après une heure et demie de marche environ, à l'ancien cratère. Là commence pour lui une ascension fort pénible sur la pente. Il rejoint enfin le *capo di grotta*, qui commande une escouade de 10 à 15 travailleurs. On descend ensemble 300 ou 400 mètres sous terre par un plan incliné.

« Mais, avant d'arriver à cette profondeur où ils trouvent aujourd'hui la pierre ponce, ces ouvriers ont dû,

*

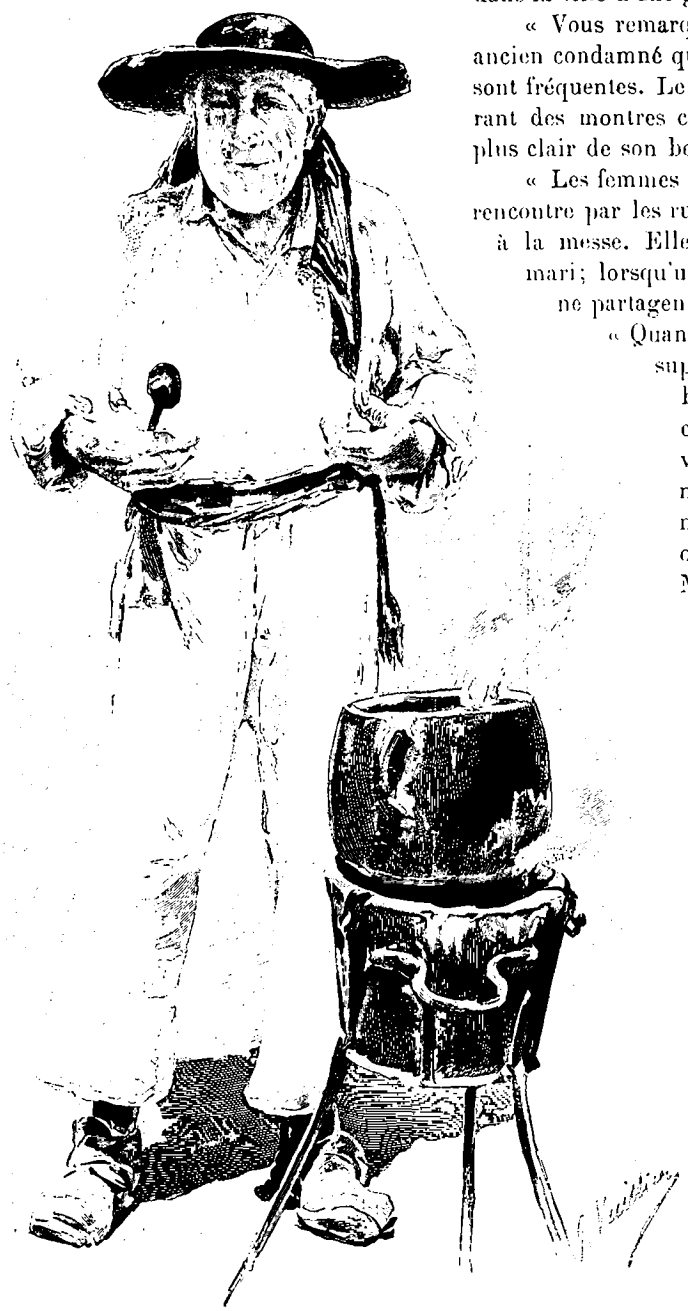
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quinze ou vingt jours durant, creuser sans profit le flanc de la montagne pour se frayer, dans du sable blanc, un passage jusqu'aux entrailles du sol. La façon de pratiquer ces excavations n'a pas changé depuis un siècle. Les travaux de soutènement sont inconnus, on se fie à un sol mouvant qui, chaque année, fait des victimes.

On parlait ensuite des *coatti*, de ce contact journalier qui me paraissait dangereux. On me dit qu'ils respectent les habitants de Lipari, où ils errent en liberté du matin au soir, et il est bien rare qu'ils commettent quelque méfait grave. On entend bien parler de quelques vols, mais de petite importance. Ils sont prudents, ils savent qu'ils ne pourraient quitter l'île, où ils seraient bientôt pris, et que la population entière, qui, en définitive, les aide à vivre en les occupant, ne leur pardonnerait pas.

« Quelques femmes sont venues rejoindre leurs maris; ces ménages louent une maison; l'homme exerce sa profession, la femme de son côté tient une petite boutique.

« Les détenus politiques sont d'habitude autorisés à vivre dans la ville. On se souvient d'un riche propriétaire des environs de Palerme condamné à plusieurs années de détention à Lipari pour avoir donné asile à des brigands poursuivis par les carabiniers. Il ne pouvait s'y soustraire, les bandits lui ayant mis le poignard sur la gorge. Son cas, aux yeux de tous, n'ayant rien d'infamant, il jouissait dans la ville d'une grande considération.



LE CURÉ DE CANNETO (PAGE 520). — GRAVURE DE DEVOS.

« Vous remarquerez un magasin d'horlogerie, il est tenu par un ancien condamné qui a épousé une veuve; ces unions avec les veuves sont fréquentes. Le voilà établi notable commerçant, vendant et réparant des montres comme devant. On dit cependant que l'usure est le plus clair de son bénéfice.

« Les femmes de Lipari sont cloîtrées chez elles, rarement on en rencontre par les rues, le dimanche seulement elles sortent pour aller à la messe. Elles ne prennent point place à table à côté de leur mari; lorsqu'un invité est dans la maison, elles font le service et ne partagent jamais le repas.

« Quant au paysan de l'archipel Éolien, il est certainement supérieur à l'habitant des petites villes du littoral, dont beaucoup sont paresseux, orgueilleux et rapaces. Il est très hospitalier comme tous les primitifs. Si, voyageant dans l'intérieur des îles, où les auberges n'existent pas, vous entrez dans une maison pour demander à boire ou à manger, vous serez le bienvenu, on mettra le plus grand empressement à vous servir. Mais n'offrez pas de payer les services rendus, vous blesseriez profondément vos hôtes, donnez simplement quelques sous aux enfants, et même faites ce cadeau discrètement, sans avoir l'air d'y attacher d'importance. Pourtant ces braves gens sont fort pauvres, ils font leur ordinaire de pain d'orge.

« Vous pourrez observer que la plupart d'entre eux ont les incisives cassées, eh bien, le croiriez-vous, c'est en mordant ce pain dur comme la pierre! Vient cependant une heure suprême où la tradition veut qu'un peu de pain blanc leur soit donné. Lorsque vous demandez des nouvelles d'un malade à Lipari, si l'on vous répond qu'il mange du pain blanc, soyez certain qu'il va mourir. »

Cependant le soleil décline, le capitan vient nous prendre et nous quittons cette maison de Canneto où nous avons reçu une cordiale hospitalité. Au crépuscule nous étions à Lipari.

Le lendemain, à l'aube, je prenais place sur le même navire qui m'avait transporté de Messine et qui faisait escale dans chacune des îles du groupe Éolien. Le commandant, avec lequel j'avais eu occasion de m'entretenir

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

CAMPAGNARDE DE LIPARI.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

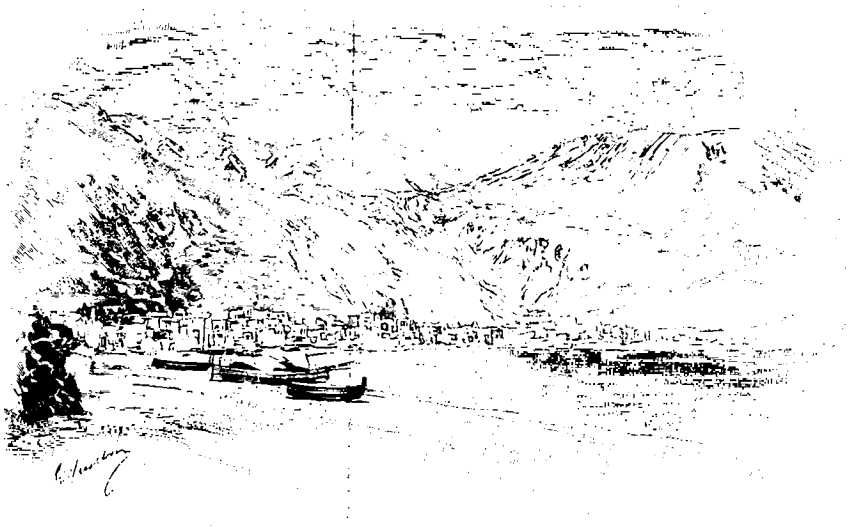
assez longuement dans le premier voyage, me reconnut et témoigna quelque plaisir en me revoyant. Mais il me parut préoccupé pourtant, et tandis que nous quittions le port il considérait attentivement le ciel un peu trouble, le cône de Vulcano d'où s'échappaient des fumées épaisses, et hochait la tête.

« Il est fâcheux, me dit-il, qu'il y ait autant de passagers, nous allons au-devant d'une tempête. » La mer était un peu houleuse, mais rien ne semblait justifier pour moi le pronostic fâcheux du commandant. Une gaîté bruyante régnait à bord, où 150 étudiants de Messine s'étaient embarqués pour visiter les îles. Je revoyais Canneto et sa cime blanche, puis nous tournions la *punta Castagna*, vieux volcan où l'on extrait la pierre ponce et dont me parlait la veille le négociant. C'est une montagne dénudée, noire, entr'ouverte, d'où une énorme coulée blanche échappe et descend monstrueuse jusqu'à la mer. Elle est trouée par les sombres entrées des galeries de mines. L'île de Salina vient de dresser devant nous deux cimes coniques, anciens volcans éteints.

Nous tournons Salina pour nous arrêter sur la côte nord devant le village de La Malfa. Nous reprenons ensuite la mer. Jusqu'à Panaria le temps est supportable, mais dans la traversée de cette île à Stromboli la tempête commence. Le vent siffle et hurle dans les cordages, les vagues furieuses ébranlent le navire. Le pont est désert et les cris et les plaintes des passagers qu'on ne voit pas se mêlent au vacarme de l'ouragan. Le commandant, secondé par un matelot, a pris la barre. Je suis auprès de lui, je veux me repaître de toute l'horreur, de toute l'épouvante de ce spectacle. « Tenez-vous bien », me crie-t-il de temps à autre, et les paquets de mer s'élèvent au-dessus de nos têtes et retombent avec fracas sur le pont. De toutes mes forces je m'accroche au bastingage. Combien cette traversée est longue!... La côte orientale de Stromboli que nous avons atteinte nous abrite, mais le vent siffle encore, il arrache l'écume des vagues et nous en fouette le visage. Les fumées du volcan qui se dresse tout noir dans les lueurs de l'orage sont chassées vers nous, elles descendent les pentes du Stromboli et voilent d'écharpes funèbres la ville aux murailles livides alignée le long de la côte.

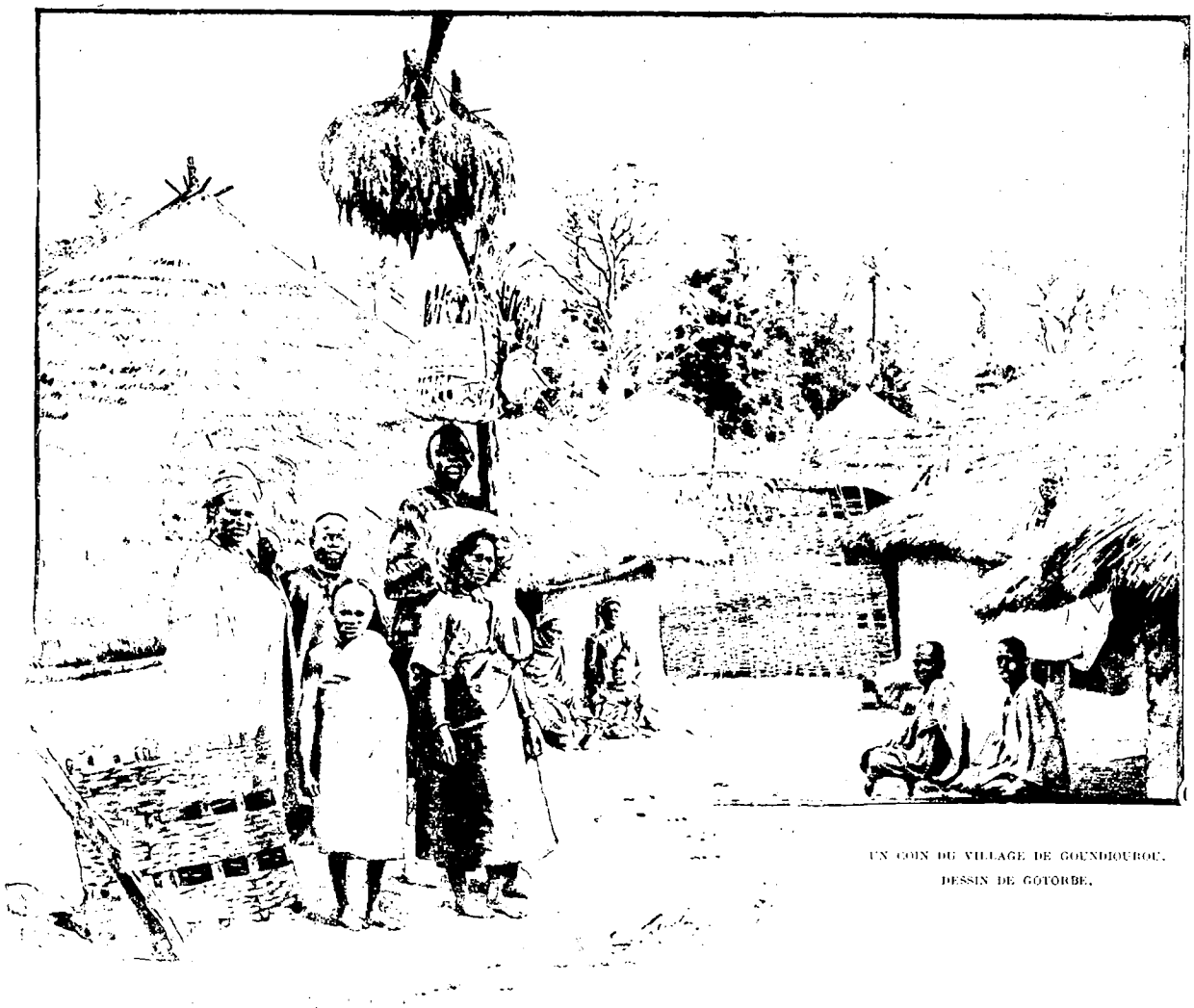
Tandis que nous stationnons, attendant les dépêches, une foule énorme accourt, hurlante, sur la plage; devant elle fuit un homme enchaîné qu'un carabinier protège. Pour le soustraire à cette poursuite il l'entraîne dans une barque dont les rameurs aussitôt s'efforcent de quitter le bord. Mais la foule est là, meute féroce, réclamant sa proie. Les femmes, comme toujours, sont les plus acharnées: des mégères entrent dans l'eau, elles s'accrochent à la barque. D'autres vocifèrent, menaçantes, échevelées, les griffes ouvertes. Cependant le canot a pu quitter le rivage, mais des blocs de lave pleuvent sur lui. On voit des gens se baisser et lancer des pierres avec fureur. Devant cet assaut, le carabinier, par instinct de conservation, se jette de côté, et le condamné est presque lapidé. Il arrive près de nous le crâne ouvert, le visage ensanglanté, maculé de boue noire, ses cheveux souillés semblaient dressés sur la tête. Le canot a accosté à grand'peine, et lorsque le malheureux, tout chancelant, a mis le pied sur l'échelle du navire, un des bateliers, s'emparant d'un bloc de lave qui servait de lest, le lance de toutes ses forces dans son dos. Il pousse un cri de douleur, qui est aussitôt suivi par les cris d'indignation des gens du bord. Nous lavons le visage du prisonnier, un beau visage pâle et fier encore, et nous prenons soin de lui. Le juge d'instruction qui est à bord nous aide, il étanche le sang, lave les blessures, parle avec douceur à cet homme qui vient d'échapper par miracle à la fureur d'une foule sanguinaire.

(*A suivre.*) GASTON VUILLIER.



CANNETO. — GRAVURE DE ROUSSEAU.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



UN COIN DU VILLAGE DE GOUNDIOUROU.
DESSIN DE GOTORBE.

DANS LA HAUTE-GAMBIE[1],

PAR LE Dr RANÇON,

MÉDECIN DE PREMIÈRE CLASSE DES COLONIES.

IV

L'île Mac-Carthy. — Son importance. — Le commerce français. — Départ de Mac-Carthy. — Demba Counda. — Diambour. Godiourou. — Daouadi. — Un courrier rapide.

Je ne comptais rester à Mac-Carthy que trois ou quatre jours. Dès le lendemain de mon arrivée, j'allai faire visite au gouverneur anglais de l'île. Je trouvai en M. Syrett un homme charmant et d'une remarquable obligeance. Pendant tout mon séjour je n'eus qu'à me louer de mes rapports avec lui. Peu après mon arrivée à Mac-Carthy, l'*Odette*, la petite chaloupe à vapeur de la Compagnie, m'amena M. Frey, l'agent en titre de la factorerie (M. Joannon n'était qu'intérimaire), et M. Trouint, l'agent de la petite escale de Nianimaro, à un jour ou deux en aval de Mac-Carthy. Nous passâmes ensemble deux jours très agréables.

Mes préparatifs étaient faits. Je m'étais ravitaillé, et j'avais expédié à Nétéboulou une nombreuse pacotille, dont j'avais besoin en prévision du voyage que j'allais entreprendre au Kantora, à Damentan et au pays des Coniaguiés. J'étais prêt à partir, et je me disposais à me mettre en route, lorsque je fus de nouveau atteint de fièvres intermittentes si violentes que je dus garder le lit pendant plusieurs jours, et ne pus quitter Nétéboulou que le 27 novembre. L'influence du climat se fit même sentir sur mes hommes, étrangers pour la plupart à ces régions. La température des nuits s'était beaucoup refroidie, et tous souffraient de la poitrine et des bronches.

L'île de Mac-Carthy, appelée *Yan-Yan-M'Bouré* par les indigènes, est située au milieu de la Gambie,

1. *Suite. Voyez tome Ier, p.* 489, 501 *et* 513.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

BLANCHISSEUSE OUOLOVE À MAC-CARTHY. — DESSIN DE GOTORBE.

par 17° 7′ de longitude ouest et 13° 33′ de latitude nord. Sa superficie est d'environ 53 kilomètres carrés. Il y a près de trois siècles qu'elle est connue des Européens. En 1618, elle fut visitée par Thompson, qui fut massacré près de là par les indigènes. Jobson y aborda de nouveau, et en 1796 Mungo Park y séjourna. C'est au commencement de ce siècle que les Anglais comprirent son importance et s'y installèrent.

La partie moyenne de l'île est seule habitée. Les parties est et ouest ne sont que des marais. Il n'y a que deux centres de population, George Town, qui a environ 1 200 habitants, et Boraba, qui en a 300.

George Town est située vers la partie médiane de l'île sur la côte nord. La population se compose des éléments les plus divers : un seul Européen, deux au plus, agents de la Compagnie française, des mulâtres anglais, venus de Bathurst et de Sierra-Leone, des Ouolofs, des Malinkés, des Akous et quelques Toucouleurs. De tous ces peuples, les Malinkés ou Mandingues sont seuls indigènes, les autres ne sont qu'importés et ne sont venus qu'à la suite de commerçants qui les emploient, ou pour faire eux-mêmes du commerce.

La ville par elle-même se compose de deux parties : l'une est construite en pierres, c'est la ville commerciale ; l'autre est construite à la mode indigène, c'est la ville noire. Les constructions sont peu nombreuses dans la première. On n'y trouve guère que la factorerie française, la factorerie anglaise, l'église protestante, quelques magasins et enfin la demeure du gouverneur. De toutes ces constructions, la factorerie française est de beaucoup la mieux comprise et la plus confortable. C'est une vaste maison construite avec galeries et vérandas, appropriée aux pays chauds, et où l'on reçoit un accueil charmant et une large hospitalité. D'immenses magasins en dépendent. La factorerie anglaise est moins bien construite. La résidence du gouverneur est un pavillon carré, en pierres, avec rez-de-chaussée et étage.

George Town a dû être autrefois un centre de population et de commerce bien plus important qu'il ne l'est aujourd'hui. On peut s'en faire une idée par les ruines de l'ancien palais de justice, de l'hôpital, des casernes, des maisons particulières, toutes constructions faites à grands frais de pierre ferrugineuse du pays, qu'il faut aller chercher au loin sur la terre ferme, et avec ciment et chaux, soit importée d'Europe, soit fabriquée avec des coquilles d'huîtres que les côtres apportent de Bathurst.

La ville indigène est bien tracée. Les rues sont larges et assez bien entretenues devant les habitations ; mais le milieu est sale et les herbes y poussent à discrétion. Elle se compose de huttes en chaume et en bambous. Entre les cases, les habitants font de petits jardinets, où ils cultivent du tabac, des courges, calebasses, etc., etc., mais avec le même manque de soin dont le noir fait preuve partout.

A 3 kilomètres environ à l'est de George Town on trouve le petit village de Boraba, dont la population est uniquement composée de Mandingues. Ils vivent là paisiblement et se livrent à la culture de leurs lougans de mil, patates, riz, arachides.

D'où sont venus ces Malinkés, qui forment la population indigène de Mac-Carthy? Sans nul doute directement du Manding. La légende nous apprend en effet que Moussa-Mausa, fils de Soun Dyatta, à son retour du pèlerinage qu'il fit à la Mecque, s'avança jusqu'à Yan-Yan-M'Bouré. Mais nous croyons aussi qu'à ces premiers colons se joignirent, dans la suite, d'autres familles, venues du Ghabon et de l'Ouli.

Il n'y a à Mac-Carthy aucune industrie. Nous n'y avons trouvé que quelques forgerons indigènes et quelques charpentiers attachés aux maisons de commerce. Par contre, les transactions commerciales qui s'y font ont une réelle importance. Nous avons été heureux de constater que la plus grande partie du commerce était entre des mains françaises. Grâce à son influence dans ces régions et aux procédés qu'elle emploie, la Compagnie française de la côte occidentale d'Afrique a su monopoliser presque toutes les affaires qui se font ici. Nous avons pu nous procurer des chiffres exacts, que nous tenons à rapporter ici et qui ne permettront pas de douter un seul instant de l'extension dans ces régions de notre commerce national. Ce commerce se compose presque

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

uniquement d'échanges des produits du pays contre des étoffes, du sel, tabac, poudre, verroterie, etc. Les principaux produits achetés sont exportés en Europe. Ce sont des arachides, peaux, cire, caoutchouc, ivoire. En 1890, les quantités traitées ont été environ : Arachides : 3000 tonnes à 170 francs la tonne. Peaux : 10 000 à 2 fr. 50 ou 3 francs la peau. Caoutchouc : 4500 kilogrammes à environ 1 fr. 25 le kilogramme. Ivoire : quelques défenses seulement, à des prix variables.

Si nous ajoutons à cela un certain chiffre d'affaires au comptant, consistant dans la vente de riz, mil, verroterie, alcools, sel, étoffes, etc., chiffre qui peut s'élever environ à 3500 ou 4 000 francs par mois, on verra que Mac-Carthy est un centre de commerce assez important. De ce fait, elle mériterait que l'administration anglaise s'en occupât un peu plus et donnât aux commerçants une protection suffisante.

GRIOT ET JOUEUR DE « CORA » (PAGE 528). — DESSIN DE GOTORBE.

27 novembre. — J'étais convaincu que, dès que nous aurions atteint des régions plus septentrionales et des plateaux plus élevés, nous verrions rapidement disparaître les accidents palustres dont nous avions souffert à Mac-Carthy. Je partis donc, malgré mon état de faiblesse et les efforts que les agents firent pour me retenir.

Au petit village toucouleur de Diamali, je constatai l'existence de cette fameuse « vigne du Soudan » dont il a été si souvent question il y a quelques années. On a fait à ce végétal une réputation qu'il est loin de mériter. Peut-être arrivera-t-on à l'améliorer par la culture, mais bien des siècles s'écouleront avant qu'on ait pu en tirer un produit qui puisse rappeler de loin les vins des plus mauvais crus.

Nous faisons halte à Canouna, puis nous laissons un peu sur notre droite un petit village peulh, enfoui, comme ils le sont tous, au milieu du mil. Quand nous passons devant les cases, les femmes et les enfants sont occupés à récolter le fonio (*Penicellaria spicata*). C'est la saison : le riz a disparu et est remplacé par cette céréale, que, dans certaines régions, les indigènes lui préfèrent.

Il est 11 heures quand nous arrivons à Demba-Counda, but de l'étape. Il était temps : j'étais absolument exténué, la fièvre ne m'ayant pas quitté tout le long de la route. Demba Counda est un village de Ouolofs venus du Bondou. Le chef est un bon vieillard, à l'aspect patriarcal. Il est regardé comme le chef des Ouolofs du Niani.

De Mac-Carthy à Demba Counda, la route présente ceci de particulier qu'à peine à quelques kilomètres de la Gambie on reconnaît de suite que l'on vient de quitter la zone première de la région tropicale pour entrer de nouveau dans cette région bâtarde à laquelle appartient la partie sud de nos possessions soudaniennes. Plus, en effet, de ces gigantesques végétaux que nous avions remarqués dans le Sandougou. N'tabas, nétés, fromagers, etc., disparaissent. Plus nous nous enfonçons dans le nord et plus la végétation se rabougrit et plus la flore devient pauvre. Les productions du sol sont toujours les mêmes, mais le riz fait absolument défaut.

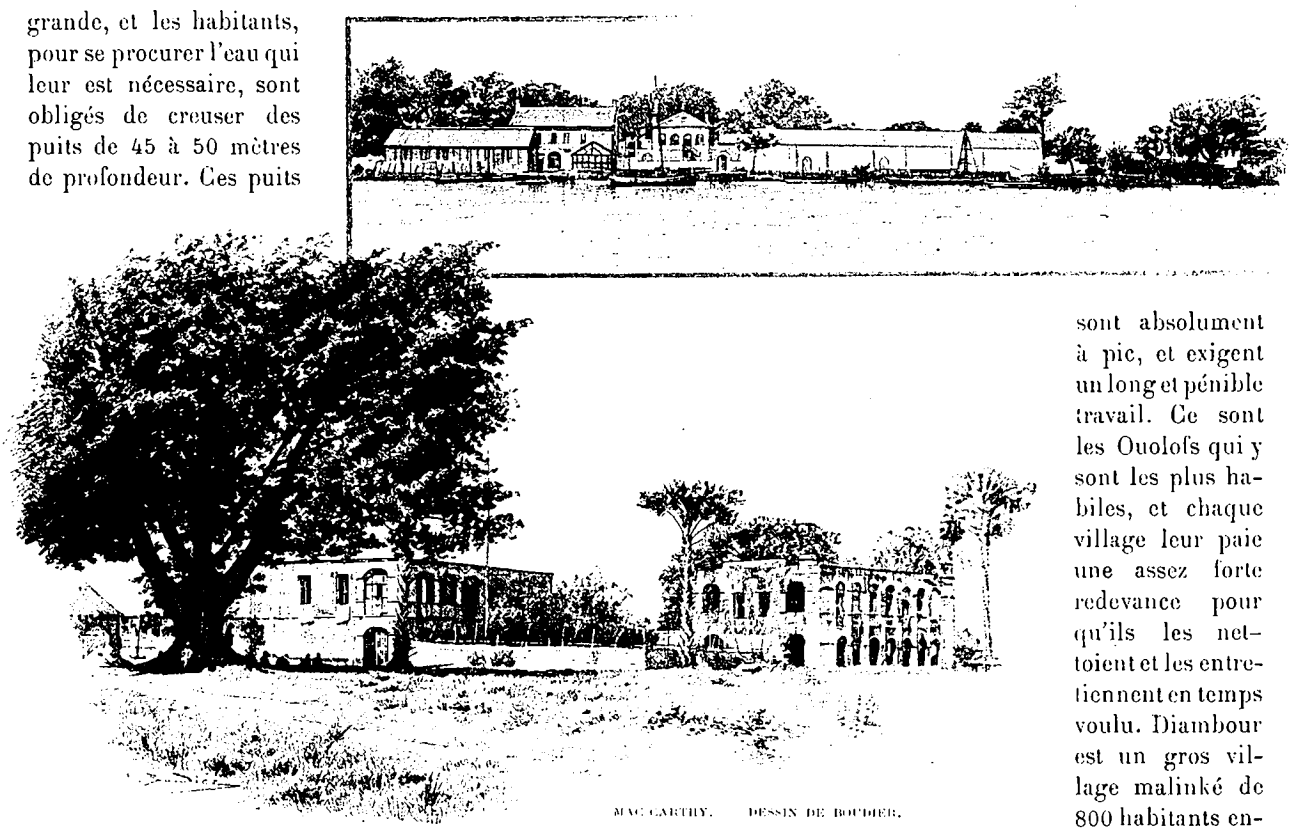
MAC-CARTHY. UNE RUE DU VILLAGE INDIGÈNE. — DESSIN DE BOUDIER.

Je dus rester deux jours à Demba Counda et, malgré mon état pitoyable, recevoir la visite de tous les chefs des environs.

30 novembre. — Hier j'ai passé à Kontata, le premier village du Kalonkadougou. Aujourd'hui je suis à Diambour, après une marche à travers la brousse. La sécheresse est devenue de plus en plus

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grande, et les habitants, pour se procurer l'eau qui leur est nécessaire, sont obligés de creuser des puits de 45 à 50 mètres de profondeur. Ces puits



MAC-CARTHY. — DESSIN DE BOUDIER.

sont absolument à pic, et exigent un long et pénible travail. Ce sont les Ouolofs qui y sont les plus habiles, et chaque village leur paie une assez forte redevance pour qu'ils les nettoient et les entretiennent en temps voulu. Diambour est un gros village malinké de 800 habitants environ, puant, dégoûtant et tombant en ruines. Il est entouré d'un *saguê* des plus rudimentaires, et l'on y voit encore les vestiges d'un tata qui devait être assez sérieux. Le chef, connu sous le nom de Massa Diambour, est un vieillard absolument idiot, abruti par l'alcool et repoussant, tellement il est sale, crasseux et nauséabond. Il ne jouit, pour ainsi dire, d'aucune autorité dans la région. Il me fit cependant le meilleur accueil et vint me rendre visite, dès que je fus installé dans ma case. Il était précédé de deux griots, dont l'un jouait du balafon et l'autre du *cora* (guitare à 26 cordes). De tous les instruments de musique en usage au Soudan, cette guitare est assurément le plus harmonieux. Elle est très volumineuse, aussi les musiciens sont-ils obligés de la porter en appuyant la caisse sur le ventre. Je dus séjourner trois jours à Diambour : j'aurais été incapable de continuer ma route.

3 décembre. — Nous arrivons à Gondiourou, petit village malinké qui tombe en ruines. Le Malinké aime peu à réparer son habitation. Il préfère, quand elle menace de s'effondrer, en construire une nouvelle.

4 décembre. — Nous faisons étape à Daouadi, village que je tenais à visiter. Pendant mon séjour à Diambour j'avais expédié à Mac-Carthy un courrier pour y aller chercher différentes choses indispensables et dont j'avais, au moment du départ, oublié de me munir. J'étais à peine installé à Daouadi qu'il arriva, ayant accompli sa mission. Il avait fait, aller et retour, 118 kilomètres en moins de vingt-quatre heures. D'après mes calculs, il avait dû marcher à une allure de près de 6 kilomètres à l'heure. Ces exemples de vitesse chez les noirs ne sont pas rares. Quand je lui demandai comment il avait pu faire pour marcher aussi vite, il me répondit qu'il avait mangé du « kola pendant toute la route et que cela l'avait fait marcher ». Notre homme était bien un peu fourbu en arrivant à Daouadi, mais, après d'abondantes ablutions et un massage vigoureux, il repartit dans la soirée pour Diambour, où il habitait.

La route de Gondiourou à Daouadi ne présente rien de bien particulier. La nature du terrain se modifie de plus en plus, et nous n'avons maintenant que des argiles compactes. C'est absolument le sol du Ferlo et du Bondou. Pas de marigots. A partir de Guiriméo, le sol s'élève un peu, et Daouadi est situé sur un plateau d'où l'on aperçoit au loin vers le nord et le nord-est quelques petites collines qui paraissent assez boisées. La flore devient de plus en plus pauvre, les mimosées et les acacias de plus en plus fréquents. Par-ci, par-là, nous trouvons quelques gommiers, et, d'après les dires des habitants, on trouverait aussi, dans la brousse, quelques échantillons du végétal qui donne la fameuse *gomme de kellé*, ainsi que la nomment les Toucouleurs du Bondou. Les Malinkés lui donnent le nom de *kelli*. Malgré tout ce que nous avons pu faire, il nous a été impossible de nous en procurer. Les indigènes lui attribuent des vertus merveilleuses. D'après eux, tout noir qui posséderait dans sa case un fragment de kellé serait assuré de voir tout lui réussir et d'acquérir une grosse fortune.

(*A suivre.*) Dr RANÇON.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LES RAMEURS DE L'ANAPO (PAGE 534).
GRAVURE DE ROUSSEAU.

LA SICILE[1],

IMPRESSIONS DU PRÉSENT ET DU PASSÉ,

PAR M. GASTON VUILLIER.

Lipari et la Camorra. — A Syracuse. — La fontaine Aréthuse. — Archimède. L'amphithéâtre. — L'autel d'Hiéron.

DIANE DE SYRACUSE.

Ce malheureux avait tué un prêtre qui l'avait déshonoré....

J'appris plus tard qu'enfermé au Castello de Lipari, sa raison n'avait pas tardé à sombrer. Dans sa folie, toujours sous le volcan noir, la foule hurlante le poursuivait, et des blocs de lave le frappaient sans trêve.

A la pointe nord-ouest de Stromboli, nous retrouvons la tempête. La mer est démontée; le bateau, soulevé à d'effrayantes hauteurs, redescend à pic entre les lames, dans lesquelles il semble s'engouffrer. Le commandant s'est fait attacher à la barre. Je suis auprès de lui, accroché aux barreaux de fer de la passerelle, protégé par une toile, et chaque fois qu'un paquet de mer se précipite sur nous, je me baisse pour éviter le choc.

J'éprouvais un plaisir âpre à me sentir sur ce bateau qui, fouetté par le flot, haletant et grinçant, craquant dans ses membrures, luttait. De temps à autre j'entrevoyais au-dessus de nos têtes le Stromboli dont les vapeurs déchirées par la violence du vent s'enfuyaient éparses, et les laves et les cendres qui, de temps à autre, roulaient sur le versant à pic du volcan et venaient s'engloutir dans les flots.

Cependant, après deux heures, qui me semblent des siècles, nous trouvons un refuge sur la côte de Panaria. L'ancre vient à peine d'être jetée que les étudiants qu'on n'avait plus revus s'élancent sur le pont pâles et hâves,

1. *Suite. Voyez tome LXVII, p.* 1, 17, 33 *et* 49; *tome LXVIII, p.* 289, 305 *et* 321; *tome I^er, p.* 133, 145, 157, 169, 181, 265, 277, 293, 305, 457, 469, 481, 493, 505 *et* 517.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

étreints par l'effroi. Ils veulent être débarqués. C'est courir au-devant d'une mort certaine, disent-ils, que de reprendre la mer.

Le commandant s'y oppose. On meurt de faim sur ces rochers, il répond de son navire. Alors la foule gronde, l'affolement et l'exaspération des jeunes gens sont à leur comble, ils vocifèrent, des poings furieux se tendent vers lui. Le commandant fait un signe au second, et le bateau à toute vapeur reprend sa route. La grosse mer nous ressaisit, et le roulis et le tangage se chargent de calmer cette foule excitée. Le pont subitement est redevenu désert.

Cependant, après avoir dépassé l'île de Salina, nous avons vent arrière, et les côtes de Lipari et de Sicile nous abritent.

Le soir nous étions à Messine: il était tard, le commandant me fit rester à bord. Rien ne laissait soupçonner la tempête qui bouleversait peut-être encore la mer Éolienne. C'était le même calme qu'à la nuit du départ, les lueurs de Messine clignotaient toujours dans l'ombre nocturne, des mâts et des cordages obscurs montaient dans le ciel par milliers, le port était silencieux. Comme ce soir-là, je n'entendais, de temps à autre, que le bruit sourd des avirons de quelque canot regagnant son bord et le clapotement mystérieux de l'eau sur les flancs de notre navire.

Nous sommes sur le pont, accoudés : « Ah! commandant, quelle tempête! Je ne croyais pas revoir Messine.

— Bah! fit-il, j'en ai vu bien d'autres par là, on en revient..., vous le voyez. Le bateau est bon. C'était dur tout de même.... » Je lui disais combien je préférais les dangers de la mer déchaînée aux dangers de la vie. Je lui parlais de ce que j'avais remarqué à Lipari, des coatti qui m'avaient tant impressionné, là-haut, au Castello.

Il m'apprenait que ces réfugiés se sont fait un état social, qu'ils ont des lois, un code pénal même. Cette législation n'est pas écrite, mais chacun d'eux la connaît.

Ils choisissent des chefs parmi les plus instruits, les plus exercés dans le vol, les plus audacieux ou les plus cyniques dans le crime. Chacun leur réserve, même, une part de son salaire quotidien. Et s'il en est qui n'acquittent pas cet impôt, on les empêche de travailler au dehors par tous les moyens; si d'aventure on ne peut les atteindre ainsi, des coups de couteau en ont toujours raison.

« Les coatti ont le plus grand respect pour leurs chefs, qu'ils gratifient du titre de *Eccelenza*. Et voyez quelle hiérarchie ils ont établie : le débutant, généralement très jeune, sera désigné sous le nom de *piscioto*. Ce piscioto, qui faisait le mouchoir à Naples, se distinguera par la suite en commettant un vol plus important, en faisant un temps de prison *honorable*, alors du coup il passera camorriste. Plus tard, s'il survient à son actif un vol très sérieux, un crime retentissant, il deviendra Eccelenza. S'il a tué un carabinier, un agent de police, on l'entourera d'une grande sympathie et d'égards particuliers. Beaucoup de détenus se feraient scrupule de manquer la messe le dimanche, un certain nombre y assistent même dans la semaine. »

Ils sont fatalistes, ils croient que chacun a sa vocation et son rôle en ce monde; l'un est né pour le travail, l'autre pour être voleur ou assassin.

« Dernièrement je faisais visiter le Castello à un capitaine de navire de mes amis, et le hasard nous conduisit devant une salle entr'ouverte dont je ne connaissais pas encore l'existence. J'avais souvent entendu parler de condamnés torturés par un sous-officier de police. On disait qu'il avait fait construire des appareils pour cet objet, mais je n'y attachais aucune importance, je prenais ceci pour des racontars. Deux lits de torture étaient dans cette salle, organisés de telle façon que les jambes du patient soient serrées au gré du bourreau, tout comme en pleine inquisition. Alors je me suis livré à des investigations, j'ai appris que des condamnés étaient restés quatre jours et quatre nuits sans répondre aux questions qu'on leur posait, et chaque jour pourtant l'étau se serrait davantage, meurtrissant les chairs. Je doute que ces faits odieux soient connus des autorités. »

Les coatti ont leur point d'honneur. Un navire porte un chargement de malvoisie à Naples. Une nuit, dans le port, des voleurs s'y introduisent et emportent six barils. Le jour suivant, le commandant rencontre une Eccelenza qu'il avait connue à Lipari et lui conte le fait. Deux heures après, les six barils étaient rendus à bord, mais comme on avait bu quelques litres de l'un, on s'offrait de les payer! Une plainte adressée à la police n'aurait été suivie d'aucun résultat.

Un coatto auquel ses camarades avaient à reprocher une trahison est renvoyé de l'île d'Ustica pour être interné à Lipari. Le soir même, un tribunal se réunit dans les rochers du rivage, il est condamné, et la sentence est suivie d'une exécution immédiate. Un chien hurlant auprès du cadavre le fit découvrir. Les coatti d'Ustica n'ayant pu le juger, car ils étaient surveillés, avaient avisé ceux de Lipari, et l'affaire n'avait pas traîné. Quels sont leurs moyens de correspondance? On l'ignore.

Si l'autorité parvient, par suite d'un hasard exceptionnel, à connaître le bourreau, celui-ci ne dénoncera jamais les membres de ce singulier tribunal exécutif. Il sera condamné, mais montera en grade pour avoir souffert pour la Camorra.

« Je connais, continua le commandant, un négociant de Lipari auquel on a volé cinquante sacs neufs, il y a une quinzaine de jours. Celui-ci n'eut pas recours au maréchal des carabiniers, il porta plainte simple-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE CYANÉ (PAGE 534). — GRAVURE DE RUFFE.

ment devant le chef camorriste. Le lendemain les sacs rentraient intégralement dans son magasin et un camorriste vint lui faire des excuses, lui disant que le voleur n'avait aucun jugement, qu'il fallait l'excuser, car on ne doit pas voler un galant homme comme lui. Puis ce furent des remercîments et des excuses à n'en plus finir. »

Je lui racontai ma visite à Canneto, la réception que m'avait faite le joyeux curé, ma soirée chez le négociant de pierre ponce, et la surprise que me causait cette cime toute blanche qui domine le village ombragé de palmiers et semble la couronner de neige.

« Vous a-t-on parlé des mineurs? » fit-il. Je lui faisais part des détails que j'avais appris.

« On ne vous a pas tout dit, s'écriait-il. La vie de ces infortunés est affreuse, sachez-le. Vous avez dans le nord des mines de charbon, l'existence y est dure pour le travailleur, c'est vrai, mais du moins des sociétés leur fournissent des moyens d'exploitation et de transport, il est des compagnies qui les assurent en cas d'accident, on fait des pensions aux veuves, on donne des retraites aux vieillards. L'ouvrier de la ponce n'a rien.... il travaille quatorze ou quinze heures et gagne en moyenne 1 franc ou 1 fr. 25 par jour, pas davantage.... » Je me récriais. « Attendez encore : il ne boit que de l'eau et il est dans le pays du vin, il ignore la viande à ses repas, il ne vit que de légumes et de pain cuit pour un mois à l'avance. Jamais il ne s'est mis en grève pourtant.

« Après la pénible journée, il descend à son village avec 50 ou 60 kilos de marchandise sur les épaules, par des sentiers périlleux qu'il a suivis le matin. Il arrive chez le courtier de pierre ponce où il dépose son fardeau contre un acompte. Lorsque la ponce aura séché, elle sera pesée et il en recevra le prix. C'est là que l'attend son courtier, ou plutôt son bourreau, qui établira le poids à son gré. Le malheureux ne peut protester, il a reçu des avances et il a besoin de cet homme pour le lendemain. Lorsqu'il est las de tant de misère et de tant de travail, il s'expatrie, il part pour l'Amérique. »

La voix du commandant s'était assourdie, et sur son visage se peignait une grande tristesse. Nous demeurâmes longtemps silencieux. Les douze coups de minuit lentement tintèrent aux clochers de Messine. Je lui tendis la main et je lui dis adieu, car je devais quitter le bord de très bonne heure pour me diriger vers une autre région.

« Nous sommes tous frères, me dit-il, nos mesquines nationalités s'effacent, n'est-ce pas? devant l'huma-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nité. Pensons tous à ceux qui souffrent, à ces travailleurs sans espoir abandonnés des hommes et de Dieu. »

Le lendemain j'avais revu Taormine et Catane et j'étais dans la ville de Sicile où l'antiquité a laissé les plus grands souvenirs : à Syracuse.

Ceux qui ont aimé l'histoire de la Grèce, ceux que le sort de Carthage a passionnés, ne verront pas sans émotion les restes de la grande cité. C'est à Syracuse que les arts atteignirent leur apogée et se répandirent ensuite dans toute la Sicile. Là régnèrent Gélon, Denys, Timoléon, Agathocle, Hiéron, là enfin naquit Archimède.

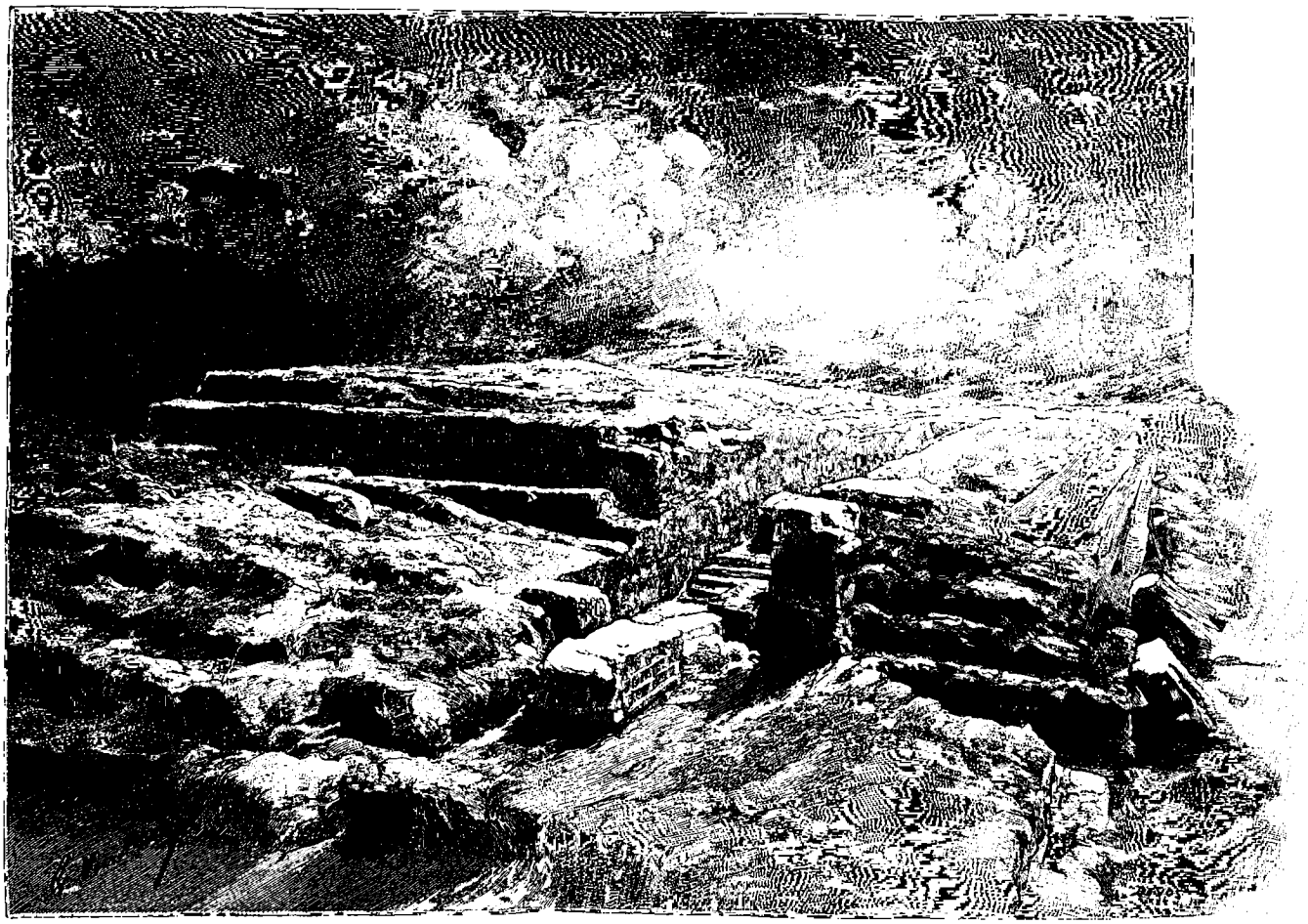
L'origine de Syracuse se perd dans les temps fabuleux; des auteurs ont prétendu qu'elle aurait été fondée plus de 2 000 ans avant notre ère par des Étoliens qui s'établirent dans l'île d'Ortygie. D'après Tacite (*Annales*, livre III) c'était le nom du bois où naquirent Diane et Apollon. On sait que Syracuse naissante fut consacrée à Diane. Avec plus de certitude, les historiens affirment qu'Archias de Corinthe s'établit dans l'île d'Ortygia (île des cailles) 735 avant Jésus-Christ. Cette petite île, berceau de la grande cité, ne fut plus par la suite qu'un de ses faubourgs; elle est aujourd'hui son tombeau, car la pauvre et triste ville actuelle occupe cet emplacement. De la grande cité qui compta plus d'un million d'habitants, on ne voit plus que des débris perdus sur un vaste plateau rocailleux, battu par le siroco, dévoré par le soleil.

J'avais eu la bonne fortune d'être adressé à Salvatore Politi, qui connaît à fond Syracuse. Il me guida avec une complaisance extrême non seulement dans la ville moderne, mais aussi dans l'enceinte de l'antique cité. J'avais là le plus parfait cicerone et le plus aimable compagnon. De plus, je rencontrai à sa table le savant Norvégien H. J. Hansen. Depuis plusieurs mois à Syracuse, accompagné de sa femme, il s'occupait d'études techniques pour le muséum de Christiania. C'est ainsi que les jours passés dans cette ville morte furent des plus attrayants pour moi. J'avais un guide sûr pour mes excursions et une société choisie aux heures où j'étais à l'hôtel.

La *Casa Politi* est toute voisine de la célèbre fontaine Aréthuse. M. Politi m'y conduisit; il rappelait, chemin faisant, que cette source était renommée chez les Grecs et les Latins par ses vertus salutaires. Il me

L'AMPHITHÉÂTRE (PAGE 536). — GRAVURE DE ROMAGNOL.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'AUTEL D'HIÉRON (PAGE 536). — GRAVURE DE DEVOS.

conta aussi les aventures de la nymphe charmante dont Alphée, fleuve du Péloponèse, était devenu éperdument amoureux. Voulant se soustraire aux poursuites de son amant, elle eut recours à Diane, qui la changea en fontaine et lui fraya un passage sous la mer d'Ionie. Alphée, pour la retrouver, s'engouffra près d'Olympie et vint mêler son onde avec celle d'Aréthuse.

Maintenant la fontaine est entourée d'un petit jardin et défendue par une grille. Des canards souillent ses eaux et barbotent sous les papyrus qui l'ombragent. On la dit très curieuse au point de vue géologique, comme le sont d'ailleurs les puits antiques qui alimentent la ville. L'îlot sur lequel Syracuse est bâtie étant un rocher massif, c'est par-dessous le fond de la mer que l'eau des montagnes de l'Hybla vient couler.

Un soleil aveuglant frappait les blanches murailles qui entourent la fontaine, je n'y restai pas longtemps, mais j'y revins seul, le soir. Alors je compris davantage les charmantes fictions des Grecs. J'observai une fois de plus combien le mystère fait penser et combien il ajoute au langage des choses. La lune miroitait sur les eaux, elle se jouait dans les arbres et sur les socles supportant des urnes plantées d'aloès.

Par instants le vent froissait les papyrus et j'entendais comme les chuchotements d'un langage oublié.

Souvent il s'élevait comme une rumeur de foule, c'était la mer qui bruissait sur les rochers du rivage. J'étais charmé, j'écoutais ces souffles, ces frissons voguant dans la nuit douce, frôlant le cristal des eaux, se jouant dans la feuillée aux formes indécises : tout s'estompait et rêvait sous les étoiles en une vague et harmonieuse blancheur.

Je rentrai enfin, et vers la source il me semblait entendre soupirer les adieux de Daphnis :

Χαῖρ', Ἀρέθοισα,
Καὶ ποταμοί, τοὶ γεῖτε καλὸν καλὰ Θύμβριδος ὕδωρ.

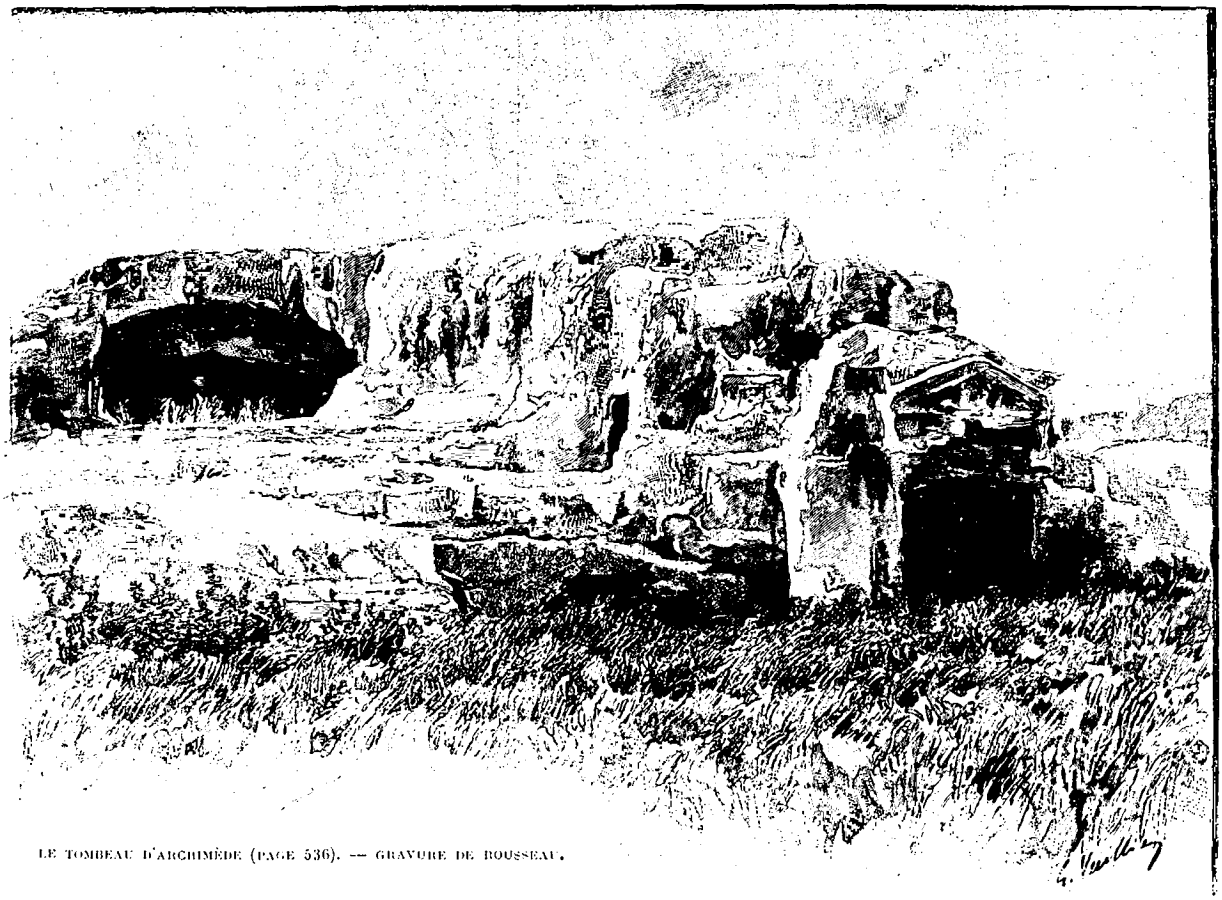
(THÉOCRITE, Idylle I.)

« Adieu, belle Aréthuse, et vous, fleuves qui mêlez votre onde à l'onde pure du Thymbris. »

Ainsi la splendeur d'une transparente nuit et le souvenir d'une gracieuse fiction de poète me donnèrent une impression que l'endroit par lui-même n'avait pas. N'en est-il point ainsi toujours? la nature n'est-elle point un

*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LE TOMBEAU D'ARCHIMÈDE (PAGE 536). — GRAVURE DE ROUSSEAU.

thème que complète notre pensée? La plaine nue, monotone, nous paraîtra songeuse le soir, et un chant lointain l'emplira d'un charme inattendu.

M. et Mme Hansen m'ont proposé une promenade à l'Anapo et à la fontaine Cyané, et j'ai accepté avec empressement. Nous nous embarquons près de la *Porta a mare*, où nous attendent des rameurs.

Nous traversons le grand port, le *Sicaniæ sinus* de Virgile, et nous arrivons à l'embouchure de l'Anapo. Sur une hauteur voisine s'élèvent deux colonnes mutilées, c'est tout ce qui reste du temple de Jupiter Olympien édifié cinq ou six siècles avant l'ère chrétienne et qui passait pour un des plus magnifiques de la Sicile. Cet édifice était placé dans un des faubourgs de Syracuse qui avait pris le nom d'Olympium. C'était dans ce temple que se trouvait une des trois plus célèbres statues du monde connu, *Urion* ou *Urios*; elle accordait, croyait-on, des vents favorables aux navigateurs.

L'Anapo est un ruisseau étroit, profond, sinueux, assez banal, où, entre des roseaux, glisse lentement une eau silencieuse. Alentour s'étalent d'immenses marais qui exhalent la malaria. L'Anapo inspira les poésies pastorales de Théocrite, mais ses rives furent ombragées sans doute, et les chants des bergers et les sons de flûte qui venaient aux oreilles du poète traversaient, j'en suis sûr, le mystère des bois.

Nous avons atteint le confluent de la Pisma, l'antique Cyané, ruisseau bordé de magnifiques papyrus aux tiges hautes couronnées de touffes pareilles à des chevelures.

Nos bateliers en sueur ont de la peine à manœuvrer, car l'eau est rapide; deux d'entre eux tiennent les rames, le troisième les aide au moyen d'une perche. Leurs visages avaient grand caractère. « Voyez, disait M. Hansen, n'est-ce point Hérodote, celui-là? » Et vraiment c'était bien un vieux Grec de médaille.

Sur notre désir les bateliers coupent quelques tiges de papyrus que je veux conserver en souvenir de cette excursion. « M. Politi vous remettra des feuilles faites avec ces tiges, dit M. Hansen. Pline décrit les procédés de fabrication de ce papier destiné à recevoir l'écriture, et M. Politi se les est appropriés et il arrive à des résultats fort curieux. »

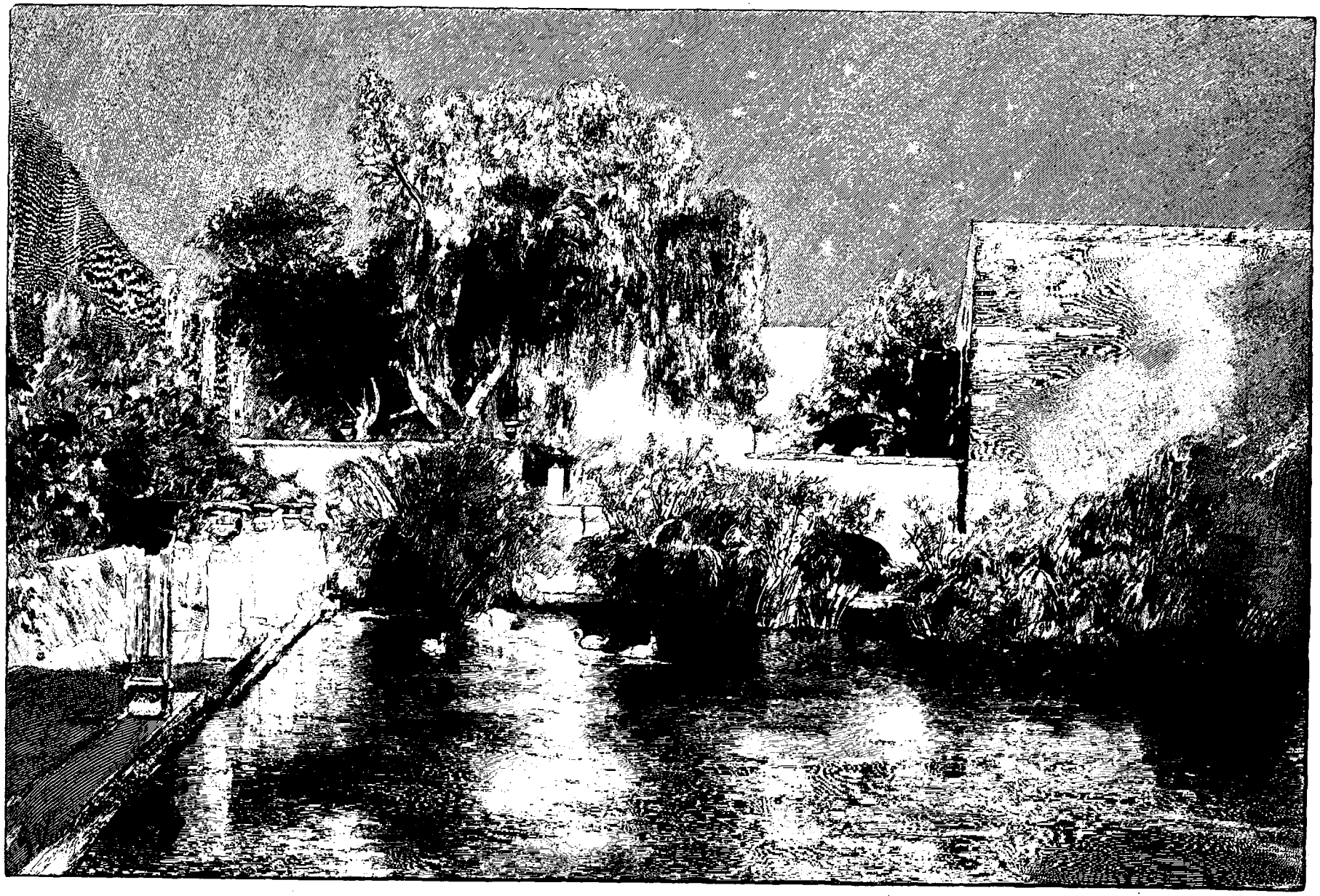
Nous poursuivons sous le soleil ardent notre promenade à travers les papyrus sur le ruisseau solitaire où plane le silence et nous arrivons à la fontaine Cyané.

C'est un large bassin circulaire rempli d'une eau limpide qui montant du fond vient bouillonner à la surface. La transparence et la pureté de la source sont telles, que l'œil aperçoit à quarante pieds de profondeur un sable d'or, des cailloux qu'on prendrait pour des émeraudes et des topazes et une multitude de poissons qui se jouent dans le cristal de la source.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

UN DRAME SOUS UN VOLCAN. — DESSIN DE GASTON VUILLIER, GRAVÉ PAR RUFFE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LA FONTAINE ARÉTHUSE (PAGE 533). — GRAVURE DE RUFFE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

C'est ici, selon la fiction antique, que s'opéra la métamorphose en fontaine de la nymphe Cyané, fidèle amie de Proserpine. Sur une hauteur voisine s'éleva un temple en son honneur où chaque année les habitants de Syracuse venaient célébrer des fêtes. Hercule les institua, et depuis, en grande solennité, on sacrifiait un taureau et une vache qu'on précipitait dans la source. Il se faisait là des libations et des banquets. Des concours de poésie avaient lieu et la note érotique était de rigueur. Les fêtes en l'honneur de Cyané étaient connues pour la lubricité de leurs rites, et là, comme à Éryx, où trônait la déesse des amours et de la fécondité, nombre de femmes se prostituaient publiquement pour honorer la nymphe.

Je n'ai conservé d'autre souvenir du musée de Syracuse que celui de l'admirable statue de Vénus en marbre de Paros pour laquelle Maupassant s'est si justement passionné. Elle fut découverte dans l'Achradine. Certains disent que c'est la Vénus Callipyge décrite par Athénée et qui fut donnée aux Syracusains par Héliogabale. Son attitude rappelle celle de la Vénus de la Tribune de Florence.

La grande figure d'Archimède plane encore sur les solitudes où s'éleva l'antique Syracuse. Les guides montrent son tombeau, mais cette sépulture n'a aucune authenticité. Cicéron la retrouva à grand'peine au milieu des ruines et des décombres 139 ans seulement après sa mort, hors de la ville, vers la porte qui regardait Agrigente. Il reprochait aux Syracusains ingrats l'oubli dans lequel était tombée la sépulture du grand homme. Et d'ailleurs que nous dirait de plus la certitude absolue de voir devant nos yeux son tombeau? La dalle qui recouvre ses ossements en poussière serait semblable à d'autres dalles, les cendres se ressemblent. Mais le souvenir d'un esprit si puissant, la vue de ces rivages où il exerça son génie, sont d'un autre intérêt.

Le consul Marcellus se préparait à assiéger Syracuse par terre et par mer. La perte de la ville semblait inévitable, mais le génie d'un seul homme rendait inutiles pendant trois années tous les efforts des armées romaines. Archimède, mathématicien, astronome et mécanicien, eut recours à des moyens qui paraissent fabuleux et demeurent inexplicables, l'histoire ne constatant que les résultats. Il couvrit les murs de Syracuse d'armes terribles et inconnues, de projectiles d'un poids énorme, de machines de guerre démesurées, de harpons, de leviers, capables de soulever des galères entières, de feux étranges qui dévoraient des légions.

Tite-Live, Plutarque et surtout Polybe, auteur contemporain, donnent le détail de ce siège célèbre dans l'histoire ainsi que de la défense mémorable des Syracusains, due en grande partie aux inventions d'Archimède.

Les soldats romains, terrifiés, n'osaient plus approcher des murailles de Syracuse, et le consul se borna à bloquer la ville. Le siège traîna en longueur. Une circonstance fortuite lui fit entreprendre l'assaut. Il choisit le moment des fêtes de Diane, pénétra dans l'enceinte par surprise. Après bien des péripéties et malgré les mesures prises par le consul, Syracuse fut mise au pillage.

Les historiens assurent qu'Archimède, étant très occupé à résoudre un problème, malgré le bruit et le tumulte, fut tué par un soldat romain. Ainsi mourut ce grand homme à l'âge de soixante-quinze ans, 212 ans avant Jésus-Christ. Marcellus fut inconsolable en apprenant ce meurtre.

L'amphithéâtre allonge sa grandiose ellipse sur le penchant d'une colline du quartier de Néapolis. Une partie était taillée dans le roc. On le croit de l'époque d'Auguste. Les ruines ne sont pas de très grand intérêt. Un corridor souterrain tournait autour de l'arène, dans laquelle huit portes qu'on voit encore donnaient accès. Il y a quelques années le soc de la charrue s'enfonçait dans l'arène, et sur ce sol arrosé autrefois du sang des gladiateurs frissonnait un champ de blé.

L'autel d'Hiéron est une sorte d'esplanade rectangulaire qui donne l'idée du piédestal d'une longue colonnade. Selon Diodore cet autel avait un stade de longueur, c'est-à-dire 192 mètres. On y sacrifiait des centaines de bœufs à la fois. Diodore nous apprend encore qu'après s'être délivrés de la tyrannie de Thrasybule, les Syracusains instituèrent les fêtes des Éleuthéries, où l'on sacrifiait à Jupiter 450 bœufs, que mangeaient du reste les citoyens. Le duc de Serra di Falco, auquel on doit tant de belles découvertes à Syracuse, a mis au jour cet énorme autel, le plus grand qu'il y eût en Grèce.

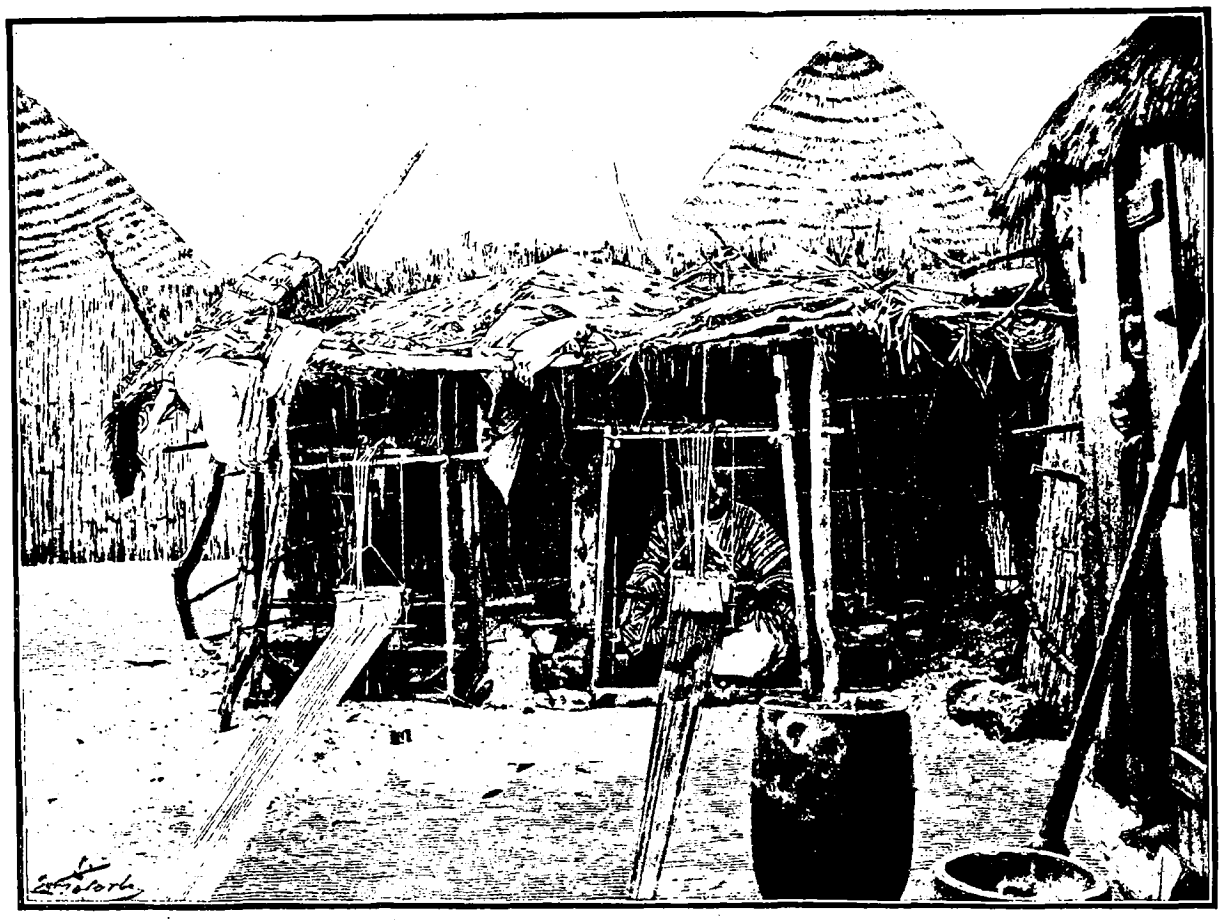
Mais ne parcourez pas ces restes sous le soleil ardent, attendez au soir, au crépuscule si vous pouvez, et surtout la nuit. Si c'est au printemps, le rossignol emplira les ruines d'harmonie, vous verrez peut-être Syracuse revivre sous vos yeux et vous entendrez la rumeur d'un grand peuple.

(*A suivre.*)

GASTON VUILLIER.

MÉDAILLE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



TISSERANDS INDIGÈNES. — DESSIN DE GOTORBE.

DANS LA HAUTE-GAMBIE[1],

PAR LE Dr RANÇON,

MÉDECIN DE PREMIÈRE CLASSE DES COLONIES.

V

Coutia. — Les tisserands. — Quelques notes sur le Kalonkadougou.

Le 5 décembre. — Nous passons à Coutia, village malinké d'environ 900 habitants. Le chef, Massa-Coussia, est un vieillard de soixante-dix ans, repoussant de saleté, mais assez intelligent.

J'aurais passé à Coutia une excellente journée, si je n'avais eu pour voisin un tisserand. Il me fallut jusqu'à la nuit tombante supporter le grincement agaçant de son métier. Au Soudan, les tisserands forment une caste peu en honneur. Ce sont pourtant, en général, de bons travailleurs. Peut-être est-ce pour cela que leurs compatriotes ne leur accordent pas leur estime. Du matin au soir, ils font activement marcher la navette et gagnent ainsi environ 2 francs ou 2 fr. 50 par jour. Il faut voir avec quelle adresse ils font manœuvrer leurs métiers, qui sont cependant bien primitifs, très étroits et ressemblant à ceux dont on se servait autrefois en Europe. Les tisserands ne peuvent ainsi fabriquer que des étoffes dont la largeur ne dépasse pas 15 à 20 centimètres. Ils se servent surtout du coton récolté dans le pays et qui a été préalablement filé par les ménagères. Le tissu ainsi obtenu est d'une solidité remarquable. En réunissant ensemble ces petites bandes d'étoffes on peut en faire des vêtements et même des couvertures. Les boubous lomas et les couvertures de Ségou et du Macina sont particulièrement recherchés. Dans les régions de la Gambie et dans le sud du Bambouk, ces petites bandes d'étoffe de coton servent de monnaie courante pour les échanges. L'unité est le *pagne*, qui équivaut à deux coudées au carré d'étoffe. Sa valeur est d'environ 2 francs. Rarement les tisserands tissent la laine de leurs moutons. Ce n'est guère que dans le nord de nos possessions soudaniennes, dans le Grand-Bélédougou, le Macina, le pays

1. *Suite. Voyez tome Ier, p.* 489, 501, 513 *et* 525.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de Ségou, etc., etc., que l'on peut trouver une sorte de manteau à capuchon qui se transforme facilement en une couverture et que ces indigènes désignent sous le nom d'*assan*.

Le Kalonkadougou, que nous venons de traverser en grande partie, est un pays vaste, peu peuplé en raison de son étendue et dont les limites géographiques sont peu nettes et mal déterminées. Il est à peu près situé entre les 13° 40′ et 14° 50′ de latitude nord et les 16° 20′ et 17° de longitude à l'ouest du méridien de Paris. Il confine au nord au Ferlo Fouta et au Fouta Toro, à l'ouest au Niani, au sud au Niani, au Sandougou et à l'Ouli, et enfin à l'est au Ferlo Boudou. C'est un pays plat, par excellence. C'est à peine si le sol est vallonné en quelques rares endroits. Pas le moindre marigot, par le seul fait que le terrain y est plus élevé que le niveau des plus hautes eaux de la Gambie. A peine quelques collines peu élevées aux environs de Goundiourou et de Daouadi. Partout des plaines nues et brûlées où pousse une herbe pauvre et rabougrie. Pas de forêts. Les arbres sont clairsemés, contournés, rachitiques, et la haute futaie est absolument inconnue.

Au point de vue géologique, le pays peut être considéré comme un vaste plateau formé d'argiles alluvionnaires compactes. Il fait partie de cet ensemble d'alluvions anciennes qui comprend le Ferlo, le Bondou, la partie nord du Niani et la plus grande partie du Fouta Toro. Par-ci par-là nous voyons bien émerger quelques rares îlots de latérite, mais la plus grande partie du sous-sol est uniquement formée de terrain ardoisier. La flore est d'une désespérante pauvreté. Nous ne trouvons plus aucune de ces belles essences que nous avons signalées dans les régions plus méridionales, mais simplement des végétaux rabougris qui ont peine à vivre et à se développer dans un terrain qui pendant sept mois de l'année ne peut leur donner leur nourriture.

On comprendra aisément que les productions du sol et les cultures soient peu variées. Ce sont des productions de terrains pauvres en humus. Pas de riz : il n'y a pas d'eau. Le mil est la principale culture, et encore sont-ce surtout les variétés désignées sous les noms de *baciba*, *guessékélé* et *sanio* qui sont cultivées, sans doute parce que pour prospérer elles n'ont pas besoin de terres fortes. La faune est peu variée : c'est celle de tout le Soudan. Les animaux domestiques sont relativement nombreux. Le bœuf est élevé par les Peulhs et les moutons et chèvres par les Malinkés. Tout cela, du reste, donne une viande très médiocre.

Le Kalonkadougou est peuplé par trois races principales : on y trouve des Malinkés originaires des bords de la Falémé, des Peulhs émigrés du Fouladougou et du Fouta Djallon et enfin des Ouolofs venus du Salamy et du Bondou. Ils forment une population dont le total peut être estimé au plus à 8 000 habitants.

Le pouvoir territorial et politique appartient aux Malinkés. Il se partage entre deux familles également puissantes, les *Camara* et les *N'Dao*, dont l'autorité est à peu près la même et qui règnent chacune sur une moitié du territoire. Les Camara sont à l'ouest et les N'Dao à l'est. Les chefs portent le nom de *Massa*, auquel on ajoute pour les distinguer celui du village où ils résident. Ainsi on dit : *Massa-Diambour* pour le chef des Camaras et *Massa-Coutia* pour le chef des N'Dao. Ces chefs ne sont chefs que de nom, car ils n'ont jamais été obéis par aucun de leurs sujets. Ce sont plutôt des juges qui tranchent des différends entre particuliers et entre villages.

VI

Goundiourou. — Retour à Nétéboulou. — Un voyage extraordinaire. — Départ de Nétéboulou. — Passamassi. Yaboutegueuda. — Passage de la Gambie. — Son Counda. — Le Kantora.

6 décembre. — Nous quittons Coutia au point du jour par une température très froide. Koussanar, où nous faisons étape, est un village malinké d'environ 250 habitants, tout ce qu'il y a de plus sale et repoussant.

NELLIDINGKOTO (OULI), PAYSAGE DE L'OULI. — DESSIN DE GOTORBE.

7 décembre. — Nuit très froide. Au réveil, à 4 heures du matin, je constate 12° dans la case et 10° au dehors. Nous traversons la branche méridionale du Sandougou, qui est presque entièrement à sec. A Goundiourou, qui n'est qu'à 2 kilomètres du marigot, il fait une chaleur torride. C'est un village d'environ 300 habitants, Ouolofs du Niani, gens paisibles et laborieux. Il est d'une remarquable propreté.

Les Ouolofs cultivent une espèce de haricots nains très commune au Soudan, qu'ils appellent *niébé*, tandis que les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

FEMME PILANT LE MIL (NIANI).
DESSIN DE J. LAVÉE.

Malinkés et les Bambaras les nomment *soo* ou *soso*. Il en existe un grand nombre de variétés; on en voit de ronds, d'ovoïdes, de discoïdes, de roses, de blancs, de jaunes, de gris et de mouchetés. Les indigènes mangent ces haricots bouillis. Au Sénégal on les mélange avec du couscous et diverses sortes de viandes, et l'on en fait un plat connu sous le nom de *baci-niébé*, apprécié même par les Européens.

8 décembre. — Nous faisons notre entrée à Siné, où je suis reçu à bras ouverts.

9 décembre. — Je n'ai pas eu de peine à réveiller mon monde : chacun était heureux de revoir Nétéboulou. Nous traversons de nouveau les endroits que nous avions visités quarante-cinq jours auparavant; mais ils s'offrent à nos yeux sous un aspect tout autre. Plus de ces beaux lougans de mil et de maïs. Les récoltes sont presque terminées partout. Le vent brûlant du nord-est a commencé à faire sentir sa desséchante influence. Les arbres perdent leurs feuilles, et la brousse n'a plus sa belle couleur verdoyante. A 8 heures nous entrons à Nétéboulou. Notre arrivée fait sensation, et tout le village est là pour nous recevoir et nous souhaiter la bienvenue.

Le lendemain de mon arrivée, je reçus un courrier de Bakel, dont on m'avait déjà parlé à Siné. Il m'apportait une lettre en arabe, dans laquelle M. le commandant de Bakel annonçait son arrivée à mon hôte. J'aurais voulu attendre cet excellent ami, mais je dus y renoncer : sa venue était trop lointaine.

Ma plus grande préoccupation, pendant mon second séjour à Nétéboulou, fut de recueillir des renseignements sur les pays que j'allais visiter. Durant mon premier séjour j'avais déjà appris, en causant avec Sandia, qu'il existait au sud de la Gambie un peuple très différent de ceux du Soudan. Il habitait un pays très fertile, un vrai pays de Cocagne, au dire du chef; il passait d'ailleurs pour être très inhospitalier et vivait en hostilité ouverte avec tous ses voisins. Par contre, ces hommes s'aventuraient volontiers jusqu'à Yabouteguenda sur la Gambie, où ils venaient échanger des peaux contre du sel, et surtout des liqueurs alcooliques. Ce qui scandalisait mon hôte, c'est qu'ils étaient toujours presque nus, et vivaient absolument comme des animaux sauvages. On les désignait sous le nom de *Coniaguiés* et de *Bassarés*. Ils formaient deux tribus qui avaient absolument les mêmes mœurs. Le pays, désigné d'ordinaire sous le nom des tribus, était situé à deux ou trois jours de marche au plus dans le sud-est de Damentan. Sandia se déclarait prêt à m'y accompagner.

Il n'en fallut pas plus pour piquer ma curiosité, et je me décidai à organiser une exploration dans le pays. Cela me permettait de visiter Damentan, gros village musulman où jamais Européen n'avait mis le pied, et surtout d'explorer toute la rive gauche de la Gambie, depuis Yabouteguenda jusqu'à Damentan.

Sandia m'avait parlé d'un captif du Coniaguié. Je le fis venir, et je pus constater qu'il différait absolument au physique des autres races soudaniennes. Le frère du traitant de Yabouteguenda, qui était venu me voir un jour, me donna des renseignements tels, que je ne pus douter un seul instant du succès de mon entreprise.

Aussi, pendant mon séjour à Mac-Carthy, et sur les indications de Sandia, je me munis de tout ce qu'il me fallait pour faire ce voyage. C'était surtout du sel en grande quantité, du gin, quelques pièces d'étoffes rougeâtres, des kolas, de la verroterie, etc. Dès mon retour à Nétéboulou, je ne m'occupai que d'organiser ma caravane. Outre mon personnel, j'avais un convoi de vingt-deux porteurs. De plus, Sandia m'accompagnait avec une dizaine de ses hommes les plus dévoués. Fidèle à mon principe, ni mes hommes ni moi n'emportions d'armes.

SANDIA DIAMÉ, CHEF DE NÉTÉBOULOU.

16 décembre. — Après avoir passé la nuit à Passamassi, nous arrivons à Yabouteguenda, sur la rive droite de la Gambie. Ce village est le point terminus auquel aboutit dans cette région la zone d'influence dévolue à l'Angleterre par le traité du 10 août 1889. Il a 50 habitants au plus, et il est uniquement formé par les cases et les magasins du traitant Niamé-Lamine, qui opère pour le compte de la compagnie anglaise de Bathurst.

Grâce aux pirogues que nous fournit Niamé-Lamine, nous pûmes passer le fleuve sans danger. Arrivés sur la rive gauche, nous montâmes immédiatement à cheval et la caravane prit la route de Son Counda, où j'avais fait annoncer mon arrivée et où j'étais

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

MÉNAGE OUOLOF. — DESSIN DE J. LAVÉE.

attendu. Nous y arrivâmes après une heure de marche.

La route présente ceci de particulier que la latérite et les argiles compactes s'y succèdent sans interruption. Dans certains endroits le sous-sol est formé de terrains ardoisiers, et dans d'autres de quartz et de grès ferrugineux. La flore se rapproche de plus en plus de celle des régions tropicales. Nous voyons d'énormes caïlcédrats, de gigantesques ficus et de belles légumineuses.

Son Counda, chef-lieu du Kantora, compte environ 800 habitants de race malinké. C'est un des villages noirs les mieux fortifiés que je connaisse. J'y fus bien reçu. Le vieux chef Couta-Mandou me rendit en cette circonstance les plus grands services, et il prescrivit à son frère Mandia de m'accompagner pendant toute la durée de mon voyage à Damentan et au pays des Coniaguiés. De plus il me donna une douzaine d'hommes pour m'escorter jusqu'au premier de ces endroits.

Le Kantora, situé sur la rive gauche de la Gambie, est un pays relativement peu étendu et aujourd'hui absolument dépeuplé. Il eut, paraît-il, au commencement de ce siècle, une grande prospérité, et d'Almada, géographe portugais, rappelle qu'il y avait autrefois à *Kantor* un marché qui était, dans ces régions, ce qu'était sur les confins du Sahara celui de Tombouctou. En 1888, les quelques habitants qui y sont restés vinrent d'eux-mêmes à Kayes nous demander notre protection, et en 1889 Briquelot visita Son Counda. En 1891 le lieutenant Tète poussa une pointe jusque-là, et ce fut quelques mois après que nous y passâmes.

Dans l'est on ne trouve que de vastes plaines, marécageuses et stériles, qui ont toujours été inhabitées. Dans l'ouest, au contraire, le pays a plutôt un aspect montagneux, et c'est là que s'élevaient les nombreux villages du Kantora. La population actuelle ne compte que 1 000 à 1 200 individus, au plus, de race malinké, confinés dans le village de Son Counda. En 1889, toute la partie ouest du pays, jusqu'à Yabouteguenda, a été cédée par nous à l'Angleterre.

Pendant mon séjour à Son Counda, les habitants m'avaient manifesté leur intention bien formelle d'émigrer en masse en terre française pour fuir les attaques incessantes de Moussa-Molo, almamy du Fouladougou. En effet, depuis le traité de 1889 ils ont abandonné leur pays. De leur côté, les quelques Sarracolés qui y résidaient encore sont retournés dans le Bondou. Le Kantora est aujourd'hui désert.

(*A suivre.*)

Dr RANÇON.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

SYRACUSE : VUE DU PORT.
GRAVURE DE ROMAGNOL.

LA SICILE[1],

IMPRESSIONS DU PRÉSENT ET DU PASSÉ,

PAR M. GASTON VUILLIER.

Les ports de Syracuse. — La race. — Influence de la lune. — Les palais. — Le théâtre grec.

MÉDAILLE DE SYRACUSE.

Lorsque, quittant Ortygie, vous aurez gravi les pentes de l'immense amphithéâtre qu'occupait l'antique Syracuse, la ville la plus puissante peut-être du monde ancien, arrêtez-vous un moment et regardez autour de vous. La cité célèbre, réduite aujourd'hui à la petite île, couvrit de ses palais, de ses temples, de ses édifices, les hauteurs qui vous entourent. Vers la mer vous dominez la Syracuse moderne dressée sur l'écueil qui fut son berceau, vous voyez, tel qu'un grandiose lac, le grand port étalé, car la passe entre la pointe d'Ortygie et le cap de Plemmyre est étroite. Vos yeux rencontrent ensuite la plaine basse où les Carthaginois venant faire le siège de la ville avaient campé et où, tel qu'un sillon d'argent, l'Anapo sacré serpente toujours, sur le petit port qui contenait, suivant Thucydide, l'arsenal de Syracuse, et vous distinguez un troisième abri, l'ancien Trogyle, de peu d'importance aujourd'hui.

Le grand port était désigné dans l'antiquité sous le nom de *Portus Marmoreus* à cause de la beauté et de la richesse des édifices qui bordaient ses quais. Plutarque nous apprend qu'une chaîne soutenue de distance en distance par des trirèmes liées ensemble en défendait l'entrée. C'est dans ce vaste port que les flottes athéniennes, romaines, carthaginoises et syracusaines livrèrent de si rudes combats. Là étaient les Neocasi, darses immenses où pouvaient s'abriter trois cents galères. Là fut imaginé par Xénagoras le premier vaisseau à six rangs de rames. Plus tard, Archimède créa sa fameuse galère que trois cents ouvriers mirent une année entière à construire et dont les proportions furent telles, que fort peu de ports la pouvaient recevoir. Hiéron envoya cette merveille en

1. *Suite. Voyez tome LXVII, p.* 1, 17, 33 *et* 49; *tome LXVIII, p.* 289, 305 *et* 321; *tome Ier, p.* 133, 145, 157, 169, 181, 265, 277, 293, 305, 457, 469, 481, 493, 505, 517 *et* 529.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

présent au roi Ptolémée. Elle contenait, dit-on, des salles de festin, des thermes, une bibliothèque, un temple, un vivier, une piscine et des jardins plantés de bosquets et rafraîchis par des ruisseaux d'eau vive. Le cèdre, le jaspe, l'ivoire et l'or étaient prodigués dans ce palais flottant que vingt rangs de rameurs faisaient voler sur la mer.

En dehors de ses monuments et de ses temples, Syracuse s'enorgueillissait d'avoir été le berceau de la poésie bucolique, inventée par Daphnis, berger de Sicile, fils de Mercure. Daphnis charmait Diane en chantant ses vers, elle le rendit aveugle pour le châtier de son infidélité.

Cette ville si souvent bouleversée par les hommes subit aussi des bouleversements du sol, elle fut surtout éprouvée par les tremblements de terre de 1100, 1542, 1693 et 1735.

La Syracuse antique était divisée en cinq quartiers : l'Ortygie, dont nous avons déjà parlé et qui était la forteresse ; l'Achradine, le plus beau, le plus vaste, le plus peuplé ; Tyché, où était élevé un temple de la Fortune. Ce dernier était limité près du grand port et à quelque distance du rivage par un escarpement que bordait Neapolis, la nouvelle ville pleine de temples et de bois sacrés. Enfin, dominant tout, l'Épipole, qui a joué un grand rôle dans l'histoire de Syracuse, point militaire le plus important pour la défense de la magnifique cité.

La langue de terre qui unissait l'antique Syracuse au continent et qui fut successivement la base du palais de Denys, du Timoleontium, du palais d'Hiéron, est maintenant coupée par un canal qui met les deux ports en communication.

Le soc de la charrue creuse des sillons dans ce qui reste de la Syracuse des Grecs et des Romains. De leur magnificence il ne subsiste que quelques monuments ravagés, des tombeaux épars, des aqueducs, une ancienne voie bordée de sépulcres et des débris de fondations colossales qui permettent de reconnaître sa redoutable enceinte.

Mais avant de parcourir les ruines de tant de splendeur et après un simple aperçu de l'importance de la ville antique, visitons d'abord la petite ville moderne aux rues étroites et tortueuses et occupons-nous de son peuple, des descendants de ces grands Syracusains qui étonnèrent le monde ancien.

Si, en compagnie de M. Hansen, j'ai vu sur l'Anapo un rameur dont le visage rappelait celui d'Hérodote, si j'ai rencontré par les rues d'autres types au caractère hellène, c'est l'exception, on sera plutôt frappé par l'aspect espagnol ou arabe des habitants. Et d'ailleurs Syracuse a subi comme la Sicile entière la domination des Emirs ; Charles-Quint en agrandit considérablement les fortifications, les monuments antiques lui fournirent des matériaux. Mais la Grèce garde encore ici, de même que dans toute la Sicile, un prestige dont le peuple n'a point conscience et qui ne s'effacera pas de longtemps. Ainsi pour les Siciliens les *Greci di Levante*, qu'on désigne de cette façon pour les distinguer des Grecs albanais dont nous avons décrit la colonie de Piana dei Greci, sont tous des mages. Pour signaler un mage on dira simplement : un *Greco di Levante*. Et ce furent bien des mages ces Grecs qui emplirent cette terre de leurs mythes charmants et des merveilles de leurs arts. La tradition, sous les dominations violentes successives, a respecté à travers des siècles de lutte et d'obscurité le souvenir de ceux qui illuminèrent les rivages de la Méditerranée de l'éclat de leur poésie et de leur beauté.

Les traditions populaires siciliennes prêtent à la lune un pouvoir extraordinaire. N'y a-t-il point, quant à Syracuse, un souvenir de Diane à laquelle la cité fut vouée dès son berceau ? Les gens du peuple prétendent aujourd'hui que les eaux de la fontaine de Cyané suivent les phases de la lune, qu'elles croissent et décroissent avec elle. Comme ailleurs les traditions ont aussi dégénéré, la lune ici est fille d'une boulangère. Quel changement pour cette noble déesse, sœur d'Apollon, dont Homère dans l'*Odyssée* a tracé en quelques traits le fier profil :

« Telle qu'Artémis, fière de ses flèches, marche à travers les montagnes, ou sur le long Taygète, ou sur l'Erymanthe, et se réjouit de poursuivre les sangliers et les cerfs rapides ; autour d'elle se jouent les Nymphes, filles de Zeus qui tient l'égide, habitantes des champs, et Latone se réjouit en son cœur. »

Cependant, en dehors du rôle de chasseresse qui est son caractère dominant, la gravité prévaut dans son culte et lui donne une physionomie morale empreinte d'une grande noblesse. A travers tous les changements qu'a subis son type figuré, on retrouve la conception prédominante du caractère virginal. Si les flèches dont elle était armée menaçaient quelquefois les mortels et pouvaient frapper les femmes de mort subite, elle était aussi adorée comme une divinité bienveillante. L'Artémis secourable avait pour attributs le carquois fermé et la lyre : « Ces deux objets, dit M. Collignon, figurent sur une médaille de Syracuse où, sous le nom de Soteira, elle est associée à Apollon dans son rôle de dieu pacifique, dispensateur de l'harmonie. » C'est peut-être en souvenir de l'Artémis secourable que la lune est, pour les pauvres gens de Sicile, fille d'une boulangère, car la boulangère fournit du pain, fait vivre.

Une légende, cependant, la dit sœur du Soleil, séduite par lui et condamnée à errer éternellement solitaire dans le ciel.

Plus tard le christianisme intervient : la lune est la face de Caïn. Et toutes ces croyances, toutes ces superstitions mêlent les mythes des âges lointains à l'étrangeté et aux terreurs des visions du moyen âge. L'amour du merveilleux, qu'il soit gracieux ou farouche, hante toujours les peuples primitifs.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

UN HOMME DE SYRACUSE. — GRAVURE DE DEVOS.

Maintenant, à Syracuse, la lune bienveillante peut exercer aussi ses maléfices sur les hommes et sur les animaux, elle donne aux premiers le *male di luna*, la *lycanthropie*, ou un autre mal sans nom dont l'adjectif serait : *allunatu*.

L'homme est *allunatu* quand dans la campagne il dort le visage tourné vers la lune. Pour qu'il soit vraiment *allunatu*, il faut que la lune soit dans son premier quartier.

Allunatu se dit aussi de celui qui éprouve des vertiges et ne sait plus ce qu'il fait. En outre un homme peut être *lunaticu* si la lune règle ses habitudes et son humeur.

Après sa mort, l'être humain est encore soumis à l'influence de la lune. Le corps de celui qui a succombé à une mort violente se décomposera très vite s'il a été exposé aux rayons de cet astre.

Les poussins qui ne sont pas encore sortis de l'œuf se ressentent des effets de la pleine lune : c'est pourquoi on dira d'un enfant maigre, maladif : il est *comu lu puddicinu di la luna*.

Allunatu se dit toujours de ces crabes que l'on trouve morts sur la plage ou sur la rive d'un fleuve. *Allunati* sont aussi les poissons morts quand leur chair se putréfie. La science a donné raison à cette observation populaire, car la lune hâte vraiment la décomposition. C'est pourquoi les femmes ne mettent jamais la viande fraîche au dehors quand la lune est dans son plein sans la couvrir avec un linge.

L'intervention de la lune est partout. Les paysans de Naso l'invoquent en muselant les chiens pour les empêcher d'aboyer et de mordre.

Le mardi est le jour auquel les amoureux ont recours à elle. Et quelles croyances singulières! Durant la pleine lune on peut obtenir de son intervention non seulement l'accroissement rapide des cheveux, mais aussi la multiplication de l'argent qu'on possède et qu'on se borne à exposer à ses rayons. Quelques-uns espèrent être pourvus d'argent durant tout le mois en montrant à la lune une pièce de monnaie et en lui adressant en même temps cette prière :

Santa luna rinuvata.
Fammi leta e cansulata.

Sainte lune nouvelle, fais-moi joyeux et consolé.

Les chansonnettes faites à la lune confirment la croyance qu'elle est fille d'une boulangère, qu'elle est bonne et secourable. On l'invoque pour obtenir d'elle le pain, le bonheur, la richesse, etc.

Une légende de Pietraperzia raconte qu'un villageois de la commune de Barrafranca crut que son âne, buvant le soir à un abreuvoir où la lune se reflétait, l'avait avalée elle-même, et à force de coups de bâton il chercha à la lui faire rendre.

Elle parle aussi aux agriculteurs. Elle indique la pluie quand elle tourne les extrémités de son croissant vers le couchant dans son premier quartier et quand au troisième quartier elle est entourée d'un vague halo. Mais lorsque ce halo est net, c'est un signe de vent.

Facci di luna : Pariri 'na luna nova désigne celui qui a un visage gras et rond. *Luna* aussi indique la calvitie; on dit ordinairement de celui qui est chauve : *havi la luna : cci luci la luna; chi lustru di luna!*

Les invocations à la lune se retrouvent en Sardaigne aux environs de Cagliari dans les chansons d'enfants. Les enfants de Cagliari même vont par les rues chantant aux rayons de la lune. Les mères l'invoquent en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

endormant les petits. Il est même un jeu dans lequel, après avoir bandé les yeux d'un enfant, on le fait s'agenouiller. Ceci fait, chacun de ses compagnons, à tour de rôle, lui pose la main sur la tête et tourne autour de lui, répétant :

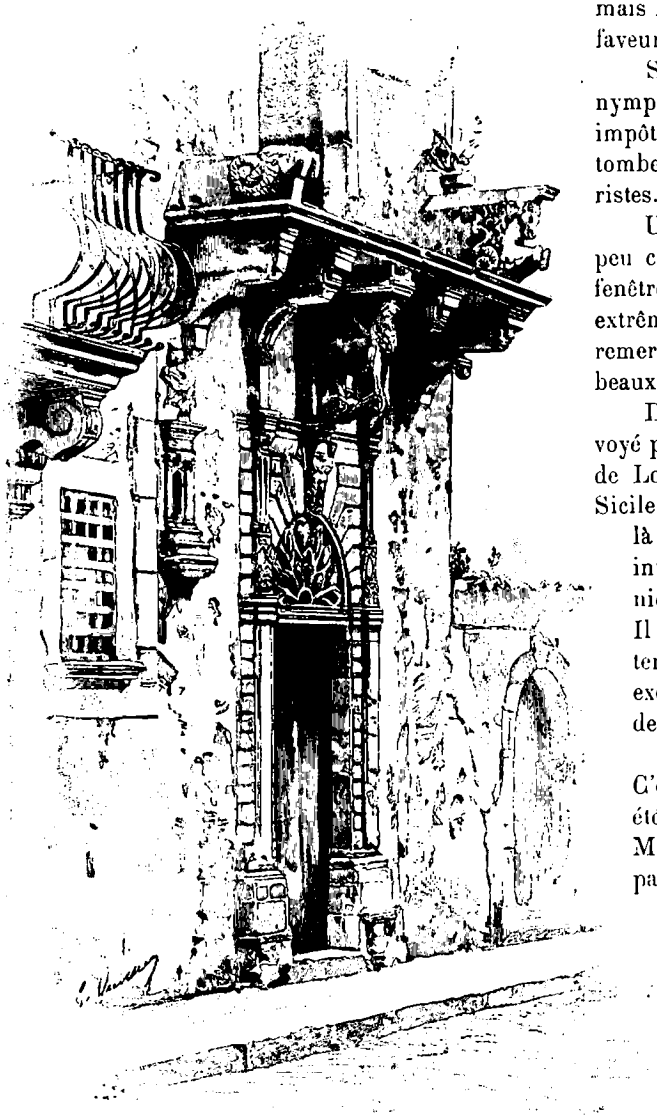
Luna, luna, canisteddu
Ita c'è in su scarteddu?
— Unu santu battiau
Battiau in sa novena :
Ave Maria grazia plena.

« Lune, lune, qu'y a-t-il dans le panier? — Un saint chrétien baptisé dans la neuvaine. Salut Marie pleine de grâce. »

Il s'arrête pour demander au patient quel nombre indique la main qu'il a étendue après avoir tourné; si l'enfant aux yeux bandés ne le devine pas, il continue sa pénitence[1].

Souvent M. Politi m'accompagnait par la ville. Des heures entières nous allions et venions sur le *passeggio Aretusa*, superbe terrasse longeant le rivage, et pour moi c'était toujours une joie de voir ce ciel scintillant de lumière et ce vaste port où la mer sommeillait, les bateaux qui entraient ou sortaient et dont je suivais des yeux le sillage d'azur jusqu'à l'antique cap Plemmyre.

M. Politi me racontait les difficultés qu'il eut à vaincre pour reproduire exactement le papyrus des anciens; tantôt celui qu'il obtenait jaunissait, tantôt sa trame manquait de consistance. Il relisait les passages de Pline concernant les procédés de fabrication, et il renouvelait ses tentatives. Enfin, comme Archimède, son ancêtre, il s'écriait un jour : *Eurêka!*... Quelle joie dès lors pour les Anglais qui visitent Syracuse! ils en emportent, mais M. Politi ne peut en céder beaucoup, c'est une véritable faveur qu'il fait à ceux qui viennent dans sa maison.



PALAIS PADRONAGGIO. — GRAVURE DE PRIVAS.

Syracuse depuis des siècles ne vit que de son passé; les nymphes, les déesses lui donnent des revenus, elle prélève des impôts sur les vieux souvenirs. Il a bien fallu inventer une tombe à Archimède et à Timoléon pour faire pâmer les touristes. Celle-là ou une autre d'ailleurs....

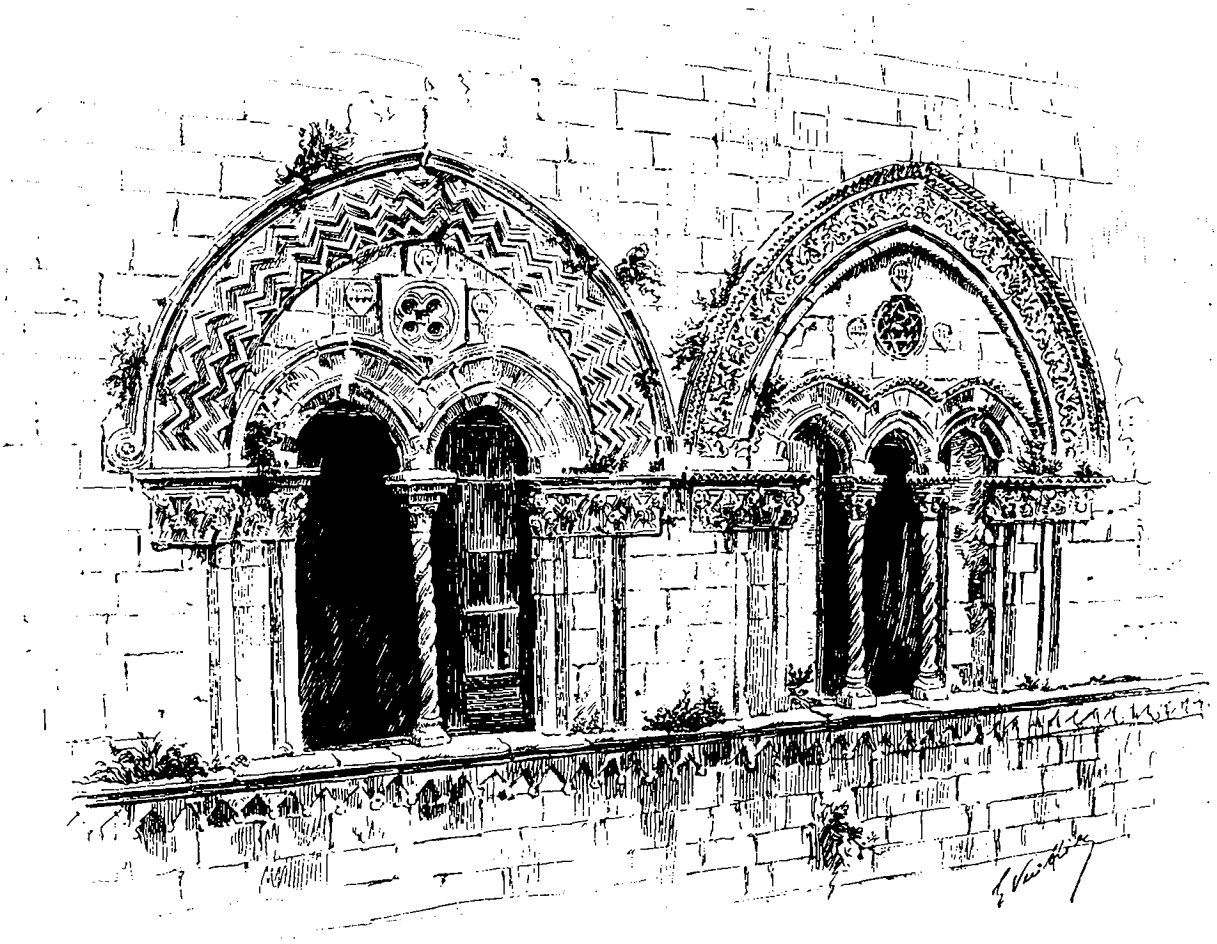
Une des plus jolies choses qu'a laissées le moyen âge est peu connue des étrangers : c'est le palais Montalto, dont les fenêtres de style gothique normand sont d'une élégance extrême. Le palais Padronaggio est également intéressant. Je remerciai chaleureusement M. Politi de m'avoir signalé ces beaux fragments d'architecture.

Du château d'Ortygie où se retira Georges Maniacès envoyé par l'empereur d'Orient à la tête d'une armée de Grecs, de Lombards et de Normands pour faire la conquête de la Sicile, il ne reste que d'énormes murailles. Cependant il est là une salle souterraine, revêtue de marbres, du plus haut intérêt : le bain *della regina*. On prétend qu'elle communiquait autrefois avec les antiques aqueducs de la ville. Il existe d'ailleurs à Syracuse d'autres salles de bains souterraines : aux églises Saint-Philippe et Saint-Jean, par exemple. On descend dans cette dernière par un escalier de cinquante-deux marches.

Cependant M. Politi m'accompagna au théâtre grec. C'était, suivant Diodore, le plus beau de la Sicile. Il aurait été construit sous Hiéron Ier par l'architecte Demodocus Myrilla. Ce monument, du quartier Neapolis, taillé en partie dans le roc et dont Cicéron signale la grandeur, pouvait contenir 24 000 spectateurs. La magnificence des théâtres anciens était extrême, et nous ne devons pas être surpris de l'importance qu'on attachait à ces monuments quand on pense que ces théâtres eurent d'abord une origine sacrée, qu'on y voyait des autels et qu'on y chantait des hymnes. Suivant l'usage des anciens Grecs, toute la république des

1. Guiseppe Pitré, *Usi et costumi*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



FENÊTRES DU PALAIS MONTALTO.

Syracusains s'y rassemblait pour traiter des affaires publiques. Quelques gradins sont encore bien conservés, mais la scène n'existe plus. Au XVIe siècle Charles-Quint la fit démolir et en employa les matériaux à des constructions militaires.

On distingue encore très bien le podium et les vomitoires, et sur la plinthe au-dessus de la première précinction ou palier on lit des inscriptions grecques contenant le nom des deux reines : Néréis, qu'on croit fille de Pyrrhus et femme de Gélon, et Philistis, femme d'Hiéron II. Sur une autre plinthe on croit lire le nom *Heracleos* à demi effacé. Ces traces ne suffisent pas évidemment pour déterminer l'époque précise de la fondation du théâtre, cependant des savants autorisés ont eu lieu de penser qu'il avait été édifié dans les premiers temps de la république syracusaine.

La situation du théâtre avait été admirablement choisie. Il était placé au centre des grands quartiers et sur une élévation. Les spectateurs embrassaient d'un regard la mer, l'île d'Ortygie, le grand port, la plaine où s'élevait le temple de Jupiter Olympien, l'Achradine et Neapolis. Les restes de ce théâtre s'agrandissent encore de souvenirs historiques. Gélon y réunit le peuple et vint seul, désarmé, rendre compte de son administration. Agathocle y assembla les Syracusains après le meurtre des hommes les plus notables de la ville. Un souvenir plus intéressant encore nous a été laissé par Plutarque. Quand il survenait des affaires importantes ou qu'ils désiraient le consulter, les Syracusains faisaient prier Timoléon, de la part de l'assemblée, de se rendre au théâtre. Il arrivait, porté dans sa litière, car il était alors à la fin de son règne, très âgé et aveugle. A son entrée, le peuple le saluait par des applaudissements et des vivats. Timoléon saluait l'assemblée, et après les élans d'acclamations et de louanges il donnait son avis sur le sujet qu'on lui soumettait, avis que le peuple confirmait toujours par son suffrage.

Quel contraste avec ce Mamercus, tyran de Catane, traîné au même lieu par le peuple syracusain et cherchant en vain la mort en se précipitant des gradins!

C'est que Timoléon, Grec illustre de Corinthe, avait délivré Syracuse du joug détesté des Carthaginois. Lorsqu'il entra en vainqueur dans la ville, il détruisit les forts, rasa la citadelle et proclama la liberté. Les Syracusains, reconnaissants, firent du palais de Denys une place publique à laquelle ils donnèrent le nom du libérateur.

*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

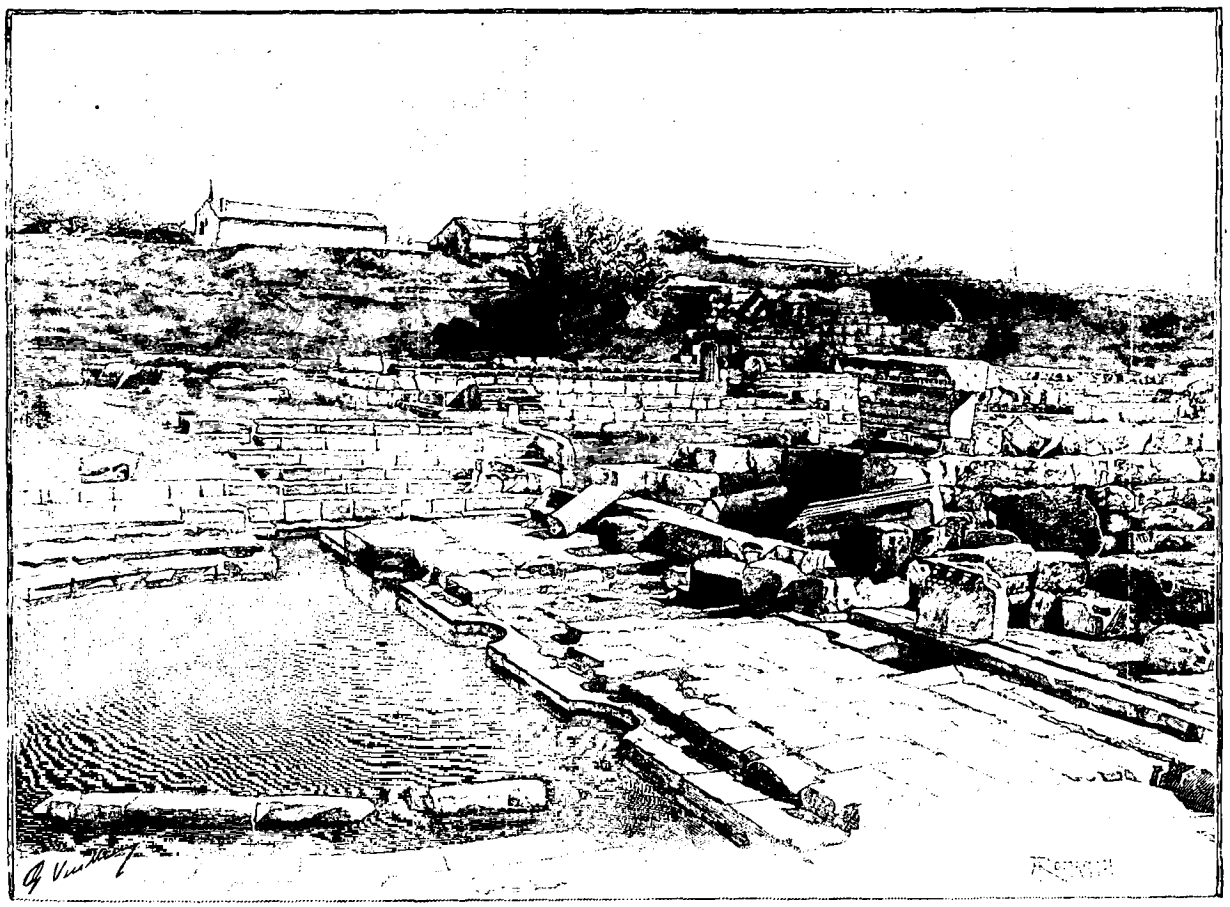
Syracuse, jadis si florissante et si peuplée, était en ruines. Timoléon appela des colons du Péloponèse et fit ses efforts pour effacer les traces des longs malheurs qui avaient assailli la cité, et s'occupa de délivrer les autres villes siciliennes qui étaient la proie des tyrans. C'est sur les bords du fleuve Crimise, près de Sélinonte, qu'il mit en déroute les Carthaginois au moment où ils tentaient le passage. Il les refoula dans les marais voisins, qu'un affreux orage changea tout à coup en lacs fangeux où s'engloutirent les armées ennemies.

Voici à ce sujet le récit de M. de la Salle :

« Le butin fut immense, et rien n'égalait la magnificence glorieuse de la tente de Timoléon, resplendissante des plus riches dépouilles, parmi lesquelles on voyait des boucliers d'un travail exquis et d'une beauté rare, car c'était l'élite des armées carthaginoises qui venait de périr dans ce combat, et ces corps étaient principalement composés des jeunes gens tirés des meilleures familles de la capitale.

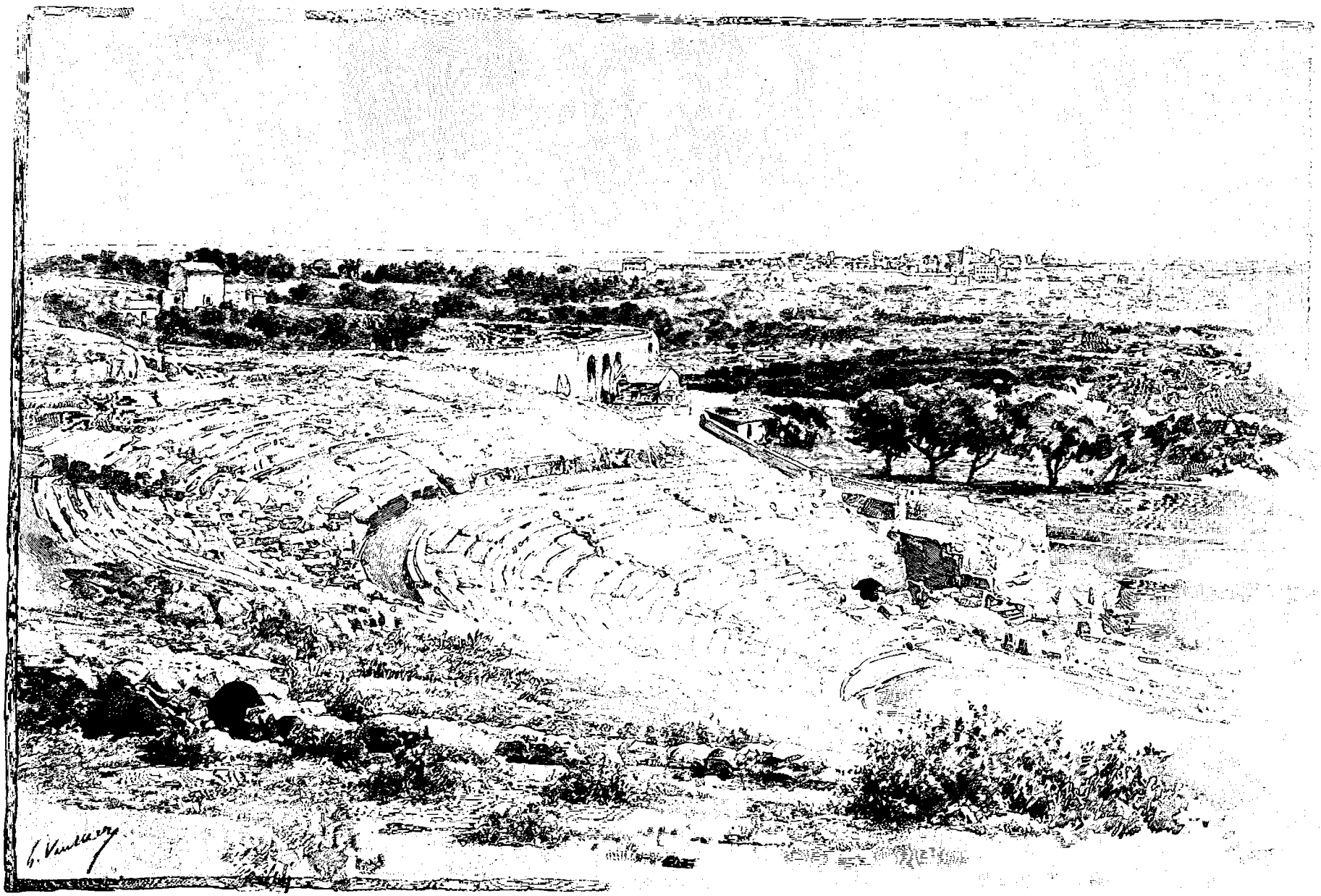
« Timoléon fit porter à Corinthe, qu'il regardait toujours comme sa patrie, et dédier dans le temple de Neptune, l'un des plus célèbres de la Grèce, des trophées magnifiques, composés des plus belles armes; une inscription placée au-dessous exprimait la grandeur du service rendu par les Corinthiens aux habitants de la Sicile, et en rendait grâce aux dieux.

« Dès que la tranquillité fut assurée dans cette île féconde et sous un ciel si beau, l'esprit de colonisation, toujours actif chez les peuples de l'antiquité, dut bientôt réparer les pertes que tant de troubles avaient causées; de nouveaux établissements repeuplèrent les cantons déserts. Gela et la superbe Agrigente n'avaient plus d'habitants : des chefs grecs, aidés par Timoléon, y conduisirent de nombreux colons, et rassemblèrent tout ce qui restait des anciens. L'attachement des Siciliens payait Timoléon de tant de soins et de bienfaits, dont sa modestie faisait hommage aux dieux. Il avait même élevé dans sa maison un autel à la Fortune et à l'Occasion, comme si ses succès étaient leur ouvrage. Les Siciliens, reconnaissants, s'occupèrent à leur tour de son bonheur et de son repos; ils lui firent élever, près des portes de Syracuse et dans une position charmante, une maison de campagne entourée de beaux jardins. Elle était située à l'extrémité de l'escarpement qui, depuis le quartier d'Achradine, séparait celui de Tyché des bois de Téménites. A cette époque, cette partie de Syracuse n'était qu'une espèce de faubourg, couvert de temples, de bosquets sacrés, de jardins. Près de là s'élevait le théâtre, pratiqué dans l'escarpement dont nous venons de parler. La maison de Timoléon dominait ce paysage varié, qui



BAINS DE DIANE. — GRAVURE DE ROMAGNOL

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LE THÉÂTRE GREC (PAGE 545). — GRAVURE DE ROUSSEAU.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'étendait jusqu'aux rives du grand port, dont le magnifique bassin terminait ce riche tableau. Ce fut là que Timoléon, après avoir rendu la liberté, la paix, les lois et le bonheur à sa patrie, vint jouir d'un repos doux et glorieux, que l'amour de ses concitoyens entourait de soins et d'hommages; et, afin qu'aucun regret ne troublât cette noble vie, une députation des plus distingués des Syracusains se rendit à Corinthe pour en ramener sa femme et sa famille.

« Sur la fin de sa vie il perdit la vue; on se disputait encore l'honneur de le porter à l'assemblée. On montre aujourd'hui aux voyageurs, mais sans autre preuve qu'une tradition populaire, quelques constructions, sur lesquelles s'élève une petite métairie nommée Tremila, et qu'on regarde comme les débris de la maison de Timoléon. La beauté du site et ces nobles souvenirs ont engagé un étranger à y bâtir une maison de plaisance.

« Les honneurs, les respects témoignés à Timoléon ne se démentirent pas pendant sa longue vieillesse, et le suivirent au delà de sa vie. La douleur des Syracusains se signala par les plus pompeuses cérémonies. Les jeunes gens les plus distingués de Syracuse portèrent son corps sur un lit de parade, jusqu'au bûcher qui devait le consumer. Là, un héraut nommé Démétrius proclama le décret suivant :

« Le peuple syracusain veut que Timoléon de Corinthe, fils de Timodème, soit enterré aux dépens du trésor « public, et qu'on emploie aux frais de ses funérailles jusqu'à la somme de deux cents mines (10 000 francs); et « pour combler d'honneurs sa mémoire, il ordonne qu'à l'avenir on célèbre tous les ans, le jour de sa mort, des « jeux de musique, des jeux de gymnastique et des courses de chevaux, en mémoire de ce qu'il a donné aux Sici- « liens les lois les plus sages, après avoir détruit les tyrans, défait les barbares dans plusieurs combats et repeuplé « les grandes cités qu'il avait trouvées abandonnées et désertes. » Ses cendres furent placées dans un magnifique tombeau, au milieu de la place qu'il avait créée sur l'emplacement du palais des tyrans, à l'entrée d'Ortygie. Peu de temps après, elle fut entourée de vastes portiques; on y éleva des gymnases, et ce lieu respecté fut nommé *Timoleontium*. »

Que dire d'un tel peuple, de ceux qui savaient honorer ainsi les citoyens illustres? Aujourd'hui encore, il est resté chez les Siciliens quelque chose du grand souffle qui anima leurs aïeux. Les siècles se sont écoulés, les destinées ont amené de nouveaux maîtres, et la première race pompeuse et fière courba souvent la tête sous le joug du plus fort, mais l'âme des descendants est encore grande.

Vous pouvez en Sicile vous fier à la parole d'un homme, elle est sacrée; vous pouvez compter sur l'amitié : le plus pauvre, là-bas, nous donnera des leçons de désintéressement, de courage et de générosité.

Je quittai Syracuse un jour pour me rendre à Augusta. J'avais aperçu cette ville en passant, toute brûlée par le soleil, sur un écueil du rivage, dans une situation qui me rappelait celle de la vieille Ortygie. Son nom m'attirait; c'est celui d'Augusta, par qui, dit-on, la ville fut fondée.

Le port d'Augusta est célèbre par un combat naval entre Duquesne et Ruyter. Ce dernier fut battu, mourut bientôt après des blessures qu'il avait reçues dans l'action et fut enterré à Syracuse. Ce port évoque en outre un odieux souvenir. En 1800, un navire portant 350 soldats français revenant de l'expédition d'Égypte y fut poussé par la tempête : l'équipage et les passagers furent massacrés.

La ville d'Augusta, malgré le pittoresque de ses ruelles, ne pouvait me retenir longtemps. Je suivis le rivage sous un soleil de feu, cherchant en vain les ruines de Mégare l'Hyblécnne, fondée un siècle avant Sélinonte par une colonie de Mégariens.

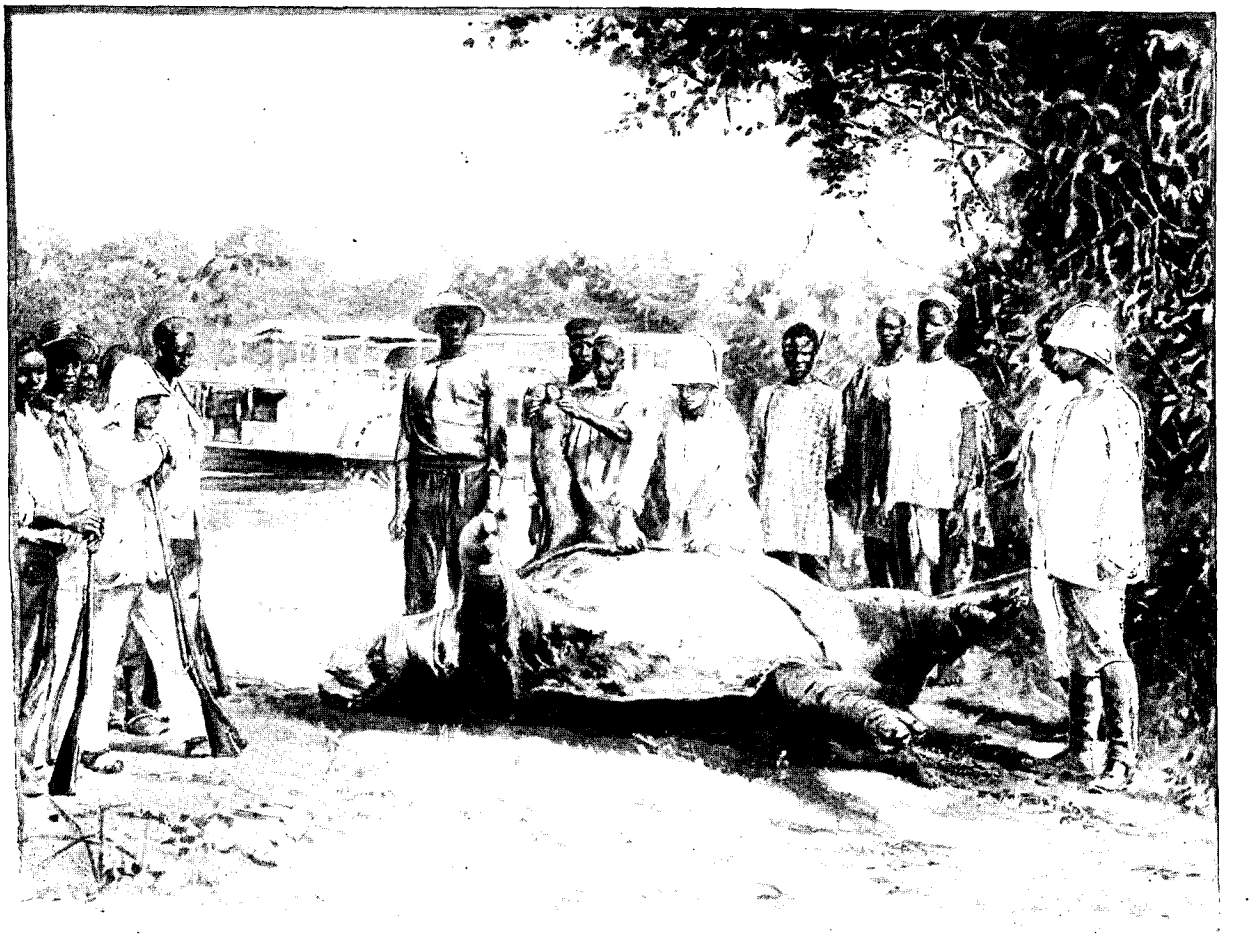
Vainement j'errai à travers la rocaille sur la côte aride, pleine d'escarpements. Je ne rencontrai même pas un reste de muraille antique. Deux superbes villes de l'antiquité, Hybla Mégara et Aiabon sont ensevelies dans l'éternel oubli. On interroge en vain ce sol, la terre est muette, les herbes desséchées frissonnent, silencieuses, au vent de mer.

Sur ma droite, au loin, du côté opposé au rivage, montaient les collines de l'Hybla, dont le miel était renommé, et je voyais Melilli, village solitaire, dominant une morne hauteur.

(*A suivre.*) GASTON VUILLIER.

MÉDAILLE DE SYRACUSE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



CHASSE À L'HIPPOPOTAME. — DESSIN DE Mme PAUL CRAMPEL.

DANS LA HAUTE-GAMBIE[1],

PAR LE Dr RANÇON,

MÉDECIN DE PREMIÈRE CLASSE DES COLONIES.

VII

Départ de Son Counda. — La rivière Grey. — Damentan. — Palabre avec le chef et les notables. — Quelques mots sur le Damentan.

Nous partons à 2 heures du matin, au clair de lune, et nous marchons lentement dans un sentier où nos porteurs n'avancent qu'avec peine. Les Malinkés de Son Counda se tiennent groupés autour de moi. Ils ont peur, bien qu'ils soient armés jusqu'aux dents.

De Son Counda au marigot de Tabali où nous campons, la route se déroule au milieu d'une vaste plaine absolument stérile et marécageuse, sillonnée de nombreux marigots.

18 décembre. — Nous devons traverser la rivière Grey. C'est là une délicate opération. A cette époque de l'année, la rivière a encore plus de 50 mètres de largeur et elle est très profonde. Néanmoins le passage se fait sans accident, sur un radeau formé de tiges de palmiers que mes hommes sont allés couper. Les bagages sont passés en premier lieu; les chevaux suivent à la nage, tenus en bride par mon vieux palefrenier Samba.

La rivière Grey, ou Kouloutou, peut être considérée comme le principal affluent de la Gambie, sinon comme sa branche d'origine ouest. Elle coule du sud-est au nord-ouest, et son régime est celui de tous les grands cours d'eau sénégalais ou soudaniens. Elle a un débit considérable, et apporte à la Gambie une masse d'eau relativement énorme. Ses bords sont absolument déserts et inhabités. Du reste, pendant la plus grande partie de son cours elle coule au milieu de vastes plaines argileuses, stériles pendant la saison sèche et inondées pendant l'hivernage.

1. *Suite. Voyez tome Ier, p.* 489, 501, 513, 525 *et* 537.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

19 décembre — Nous arrivons à Damentan. J'y reçois un accueil auquel j'étais bien loin de m'attendre, car on m'avait répété souvent que les habitants de ce village, musulmans fanatiques, n'étaient que des pillards et des voleurs de grand chemin, qui ne voulaient jamais entrer en relations avec nous. Ma surprise fut donc grande lorsque j'entendis le chef me dire qu'ils seraient tous heureux d'être nos amis. Ce chef était un beau vieillard, portant toute sa barbe en pointe et commençant à grisonner. Figure très intelligente, œil vif, type parfait du métis toucouleur et malinké. Et pourtant il se dit Mandingue de pure race. Alpha-Niabali, tel est son nom, est un fervent musulman, connu dans tous les environs comme un marabout fameux.

Il vint me voir dans ma case dès que j'y fus installé. Il désirait beaucoup, me dit-il, voir un officier français dans son village, car il n'ignorait pas tous les mauvais bruits qu'on faisait courir sur son compte dans tout le pays. Il voulait être notre ami, et faire « un papier avec nous ».

Il était à peine rentré chez lui qu'il m'envoya par son fils un superbe bœuf « pour mon déjeuner », et du couscous de mil et de riz pour mes hommes, en si grande quantité que Samba, mon cuisinier, l'estomac le plus complaisant de ma caravane, déclara qu'on serait « plein » avant d'avoir tout mangé.

La journée se passa sans incidents, et le soir, vers cinq heures, j'allai rendre au chef sa visite. Notre conversation fut des plus cordiales. Je lui fis part du projet que j'avais formé d'aller au Coniaguié. Il en fut stupéfait et me déclara net que je n'en reviendrais pas. Voyant néanmoins que j'étais absolument décidé, il me promit de me donner tout ce dont j'aurais besoin pour mener à bien mon entreprise, et de me faire accompagner par cent de ses guerriers; sans cela, disait-il, « on me couperait le cou ». Je le remerciai en lui disant que ma résolution était de n'emmener aucun homme armé.

20 décembre. — Dès mon réveil, le chef m'envoie pour déjeuner deux énormes poulets. A 9 heures je me rends à un grand palabre, dont nous étions convenus la veille, et qui doit avoir lieu dans la case d'entrée du tata d'Alpha. Je m'installe, ayant à ma droite Sandia et Mandia, à ma gauche Almondo et mon vieux palefrenier Samba. En face de moi, Alpha-Niabali; derrière lui, et en cercle, ses notables. J'expose en peu de phrases tout l'avantage qu'ils avaient à se placer sous notre protectorat. Puis je me retire pour les laisser délibérer. Leur réponse ne se fit pas attendre, et j'étais à peine rentré dans ma case, qu'Alpha vint m'y trouver, m'annonçant que tout le monde était d'avis que j'avais dit de « bonnes paroles » et qu'on serait enchanté « d'être avec les Français ». Comme je n'avais aucune qualité pour signer avec lui un traité provisoire, il fut décidé, d'un commun accord, qu'à mon retour du Coniaguié son fils et un notable auxquels il déléguerait tous ses pouvoirs m'accompagneraient jusque dans le Tenda et de là iraient avec Sandia à Nétéboulou à la rencontre du commandant de Bakel, le capitaine Roux, qui devait s'y trouver dans les premiers jours de janvier. Tout s'arrangeait donc au gré de mes désirs, et notre autorité s'établissait sans conteste sur toute cette partie de la rive gauche de la Gambie qui s'étend du confluent de la rivière Grey au Niocolo.

FROMAGER. — DESSIN DE BOUDIER.

Vers 11 heures du matin arriva à Damentan un Coniaguié qui venait directement d'Yffané, la résidence du chef du pays. Il fut littéralement passé en revue par mes hommes, et son costume plus que primitif les stupéfia tous. Je le fis manger, et, après qu'il eut pris quelques heures de repos, je l'expédiai vers 4 heures du soir à son chef pour lui annoncer ma visite prochaine.

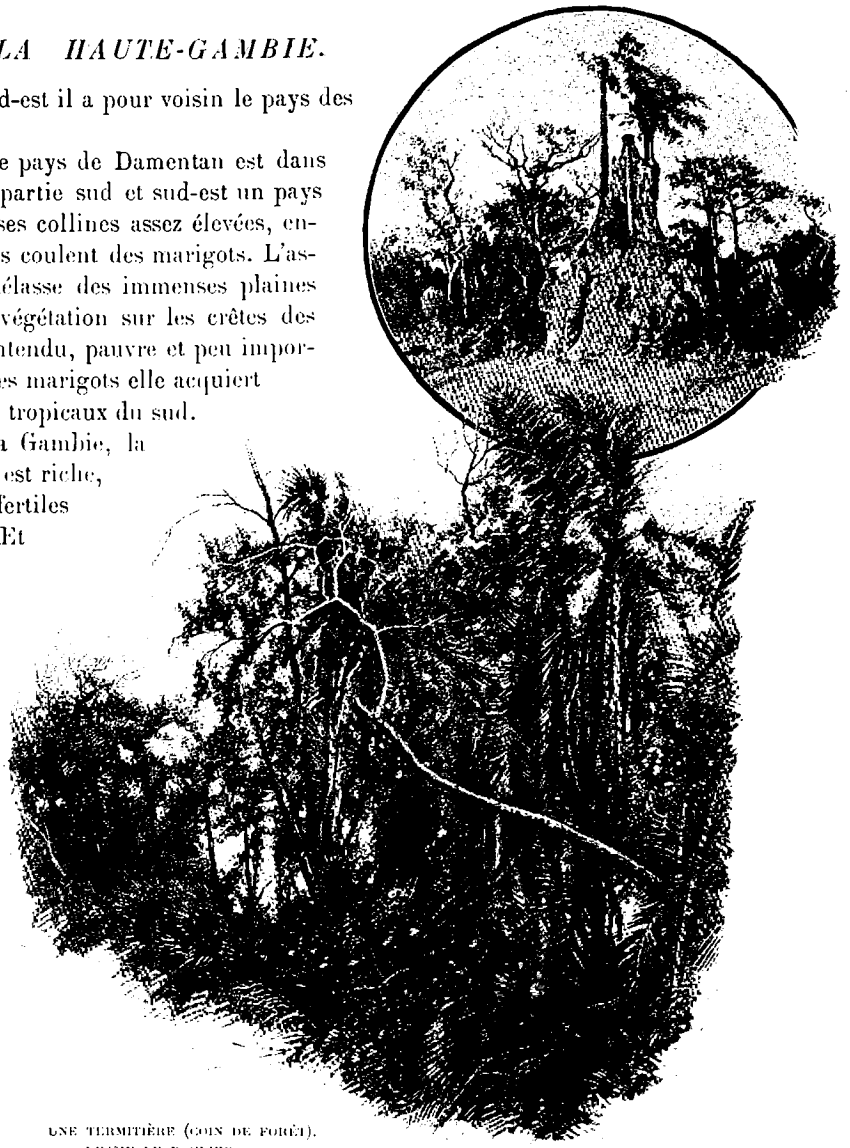
Le pays de Damentan est à peu près inconnu. Je suis le premier Européen qui l'ait visité. Avant moi, un mulâtre de Bathurst, se rendant au Fouta Djallon pour y commercer, était passé par ce village.

Le Damentan confine au nord au Tenda et à l'Ouli, dont le sépare la Gambie, à l'ouest au Kantora, dont le sépare la rivière Grey, et à un territoire désert qui le sépare du Fouladougou. Au sud, il touche aux pays de Posady et de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Toumbin, et enfin au nord-est, à l'est et au sud-est il a pour voisin le pays des Coniaguiés.

D'une façon générale, on peut dire que le pays de Damentan est dans sa partie ouest un pays de plaines et dans sa partie sud et sud-est un pays de montagnes, ou plutôt il offre de nombreuses collines assez élevées, entrecoupées de vallées profondes dans lesquelles coulent des marigots. L'aspect de cette dernière région plaît et vous délasse des immenses plaines nues et arides du Kantora et du Tenda. La végétation sur les crêtes des collines et sur les plateaux rocheux est, bien entendu, pauvre et peu importante; mais dans les vallées et sur les bords des marigots elle acquiert une étonnante vigueur et rappelle celle des pays tropicaux du sud. Le Damentan est puissamment arrosé par la Gambie, la rivière Grey et de nombreux marigots. La flore est riche, surtout dans les vallées : aussi que de terres fertiles qui sont ainsi inutilisées faute de population! Et la cause d'une semblable désolation ne doit pas être cherchée ailleurs que dans les guerres perpétuelles que se font les indigènes pour prendre des captifs et piller. On trouve dans le pays la plupart des animaux qui composent la faune du Soudan, et l'éléphant et l'hippopotame vivent en grand nombre dans les vastes plaines qui bordent la Gambie et la rivière Grey.



UNE TERMITIÈRE (COIN DE FORÊT).
DESSIN DE BOUDIER.

Ainsi que nous l'avons dit, le pays ne possède qu'un seul village, Damentan, qui a été fondé par le chef actuel, Alpha-Niabali, un Malinké musulman originaire du pays de Ghadou, aujourd'hui Fouladougou. Pendant quelques années après qu'il fut venu s'y fixer, le village ne se composa que de quelques cases. Mais peu à peu sa renommée de marabout attira beaucoup de ses compatriotes, ainsi que des Sarracolés et des Toucouleurs, chassés du Bondou par les exactions et les guerres.

Damentan possède aujourd'hui environ 1000 habitants. Il est très solidement fortifié et entouré d'un double sagué fait d'énormes pièces de bois jointives de 4 mètres de hauteur environ. Entre ces deux sagués se trouve un fossé relativement profond. A l'intérieur du village, et à peu près au centre, est une sorte de réduit excessivement fort qui entoure les cases du chef. Il est formé d'un tata en terre d'environ 0 m. 60 d'épaisseur et de 4 mètres de hauteur dont la moitié supérieure est doublée d'une rangée de grosses pièces de bois jointives. Une porte y est ménagée. Le village tout entier est situé sur une petite élévation de terrain qu'entourent des collines relativement élevées.

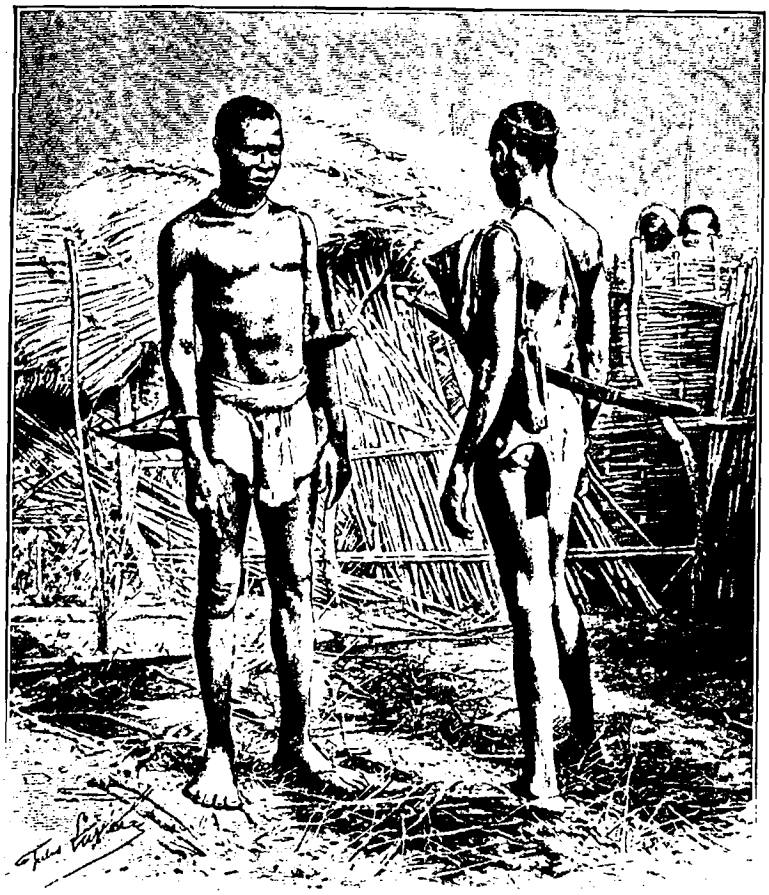
Les habitants de Damentan sont des musulmans fanatiques, et leur village est le centre d'un prosélytisme ardent.

La mosquée est située à quelques mètres à l'est du tata du chef. C'est une vaste case ronde, dont le toit est beaucoup plus grand et plus bas que celui des cases ordinaires, et qui déborde d'environ 30 centimètres la partie supérieure de la construction en terre de la case.

Par sa situation, Damentan est donc un village important. C'est là que passent bon nombre de routes commerciales venant du Tenda, du Coniaguié, de Posady, de Yabouteguenda et du Fouladougou. Aussi le chef en profita-t-il pendant longtemps pour se livrer à un pillage en règle des caravanes. Aujourd'hui son ardeur au vol semble s'être un peu apaisée et les Dioulas peuvent passer par Damentan en payant un fort impôt, mais ils ne sont plus que très rarement pillés.

On comprend que, par sa situation isolée et la richesse de son sol, ce village soit exposé aux attaques de ses voisins. Damentan est sans cesse en butte aux vols et aux rapines des gens du Coniaguié. Mais il sait leur rendre coup pour coup. Il a été souvent attaqué par des colonnes venues du Fouta Djallon, mais sa forte position a défié tous les assauts, et il est sorti vainqueur de la lutte. De leur côté, les gens de Damentan ne se gênent guère avec leurs voisins du Tenda et du Kantora. Ils ont été longtemps en lutte ouverte, et ce n'étaient

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



CONIAGUIÉS. — DESSIN DE J. LAVÉE.

que vols et pillages. Aujourd'hui tout semble un peu plus tranquille, et tout ce monde-là vit à peu près en bonne intelligence.

VIII

Départ de Damentan. — Arrivée dans le Coniaguié. — Ouraké. — Arrivée à Yffané. — Réception du chef.

Me voyant bien décidé à ne pas revenir sur ma décision, Alpha-Niabali s'efforça de me donner tous les soins et tous les renseignements qu'il jugea indispensables à la réussite de mon voyage. Il choisit lui-même les hommes qui devaient m'accompagner, et me donna pour guide un de ses familiers, nommé Fodé, dont le fils habitait le Coniaguié. A 2 h. 45 de l'après-midi nous quittions Damentan, pour prendre la route du sud-sud-est, et aller camper au marigot de Bamboulo, à environ 9 kilomètres de distance.

Dans toute cette vallée de Damentan, la végétation est remarquablement belle, et du haut du plateau sur lequel est construit le village on jouit d'un coup d'œil ravissant.

Les collines qui enserrent cette vallée sont excessivement boisées : caïlcédrats, n'tabas, fromagers, baobabs, palmiers de toutes variétés y abondent, et dans la vallée nous trouvons une véritable forêt de karités du genre Mana. Les shées sont peu abondants. Dans les marigots coule une eau limpide, claire et d'une délicieuse fraîcheur. Le belaucoumbo (*Ceratotheca Beaumetzii*, Heckel), ce purgatif ténifuge si en honneur dans toute la Haute-Gambie, y croît à merveille et en quantités considérables.

22 décembre. — Pendant que nous prenions un peu de repos sur les bords du marigot de Talidiau, Sandia aperçut dans la brousse, à gauche de la route que nous suivions, quatre grands gaillards qui s'enfuyaient à toutes jambes dans la forêt. Fodé, le guide que m'avait donné Alpha-Niabali, courut aussitôt après eux, se fit reconnaître et enfin les décida à venir nous rejoindre. C'étaient des Coniaguiés venus dans cette région pour chasser la grosse bête. En m'apercevant, leur premier mouvement est de reculer, mais ils s'enhardissent et s'avancent vers moi. Je leur tends la main, malgré toute la répugnance qu'ils m'inspirent, car je n'ai jamais rien vu d'aussi sale et d'aussi dégoûtant. Leur taille élevée, leur costume et leur coiffure, que nous décrirons plus loin, me prouvèrent que Sandia ne m'avait pas trompé. Je leur souhaite la bienvenue et leur demande de me conduire auprès de leur chef. Ils y consentent volontiers, et l'un d'eux même, qui paraissait supérieur aux autres en intelligence, fit à ce sujet une plaisanterie assez originale que je tiens à relater ici. A la question que lui posa Fodé, il répondit d'un petit air malin : « Nous étions venus ici pour chasser et nous n'avons encore rien tué; mais nous retournerons quand même avec vous, car nous avons trouvé un blanc. C'est la meilleure chose que nous puissions faire et cela nous portera bonheur. »

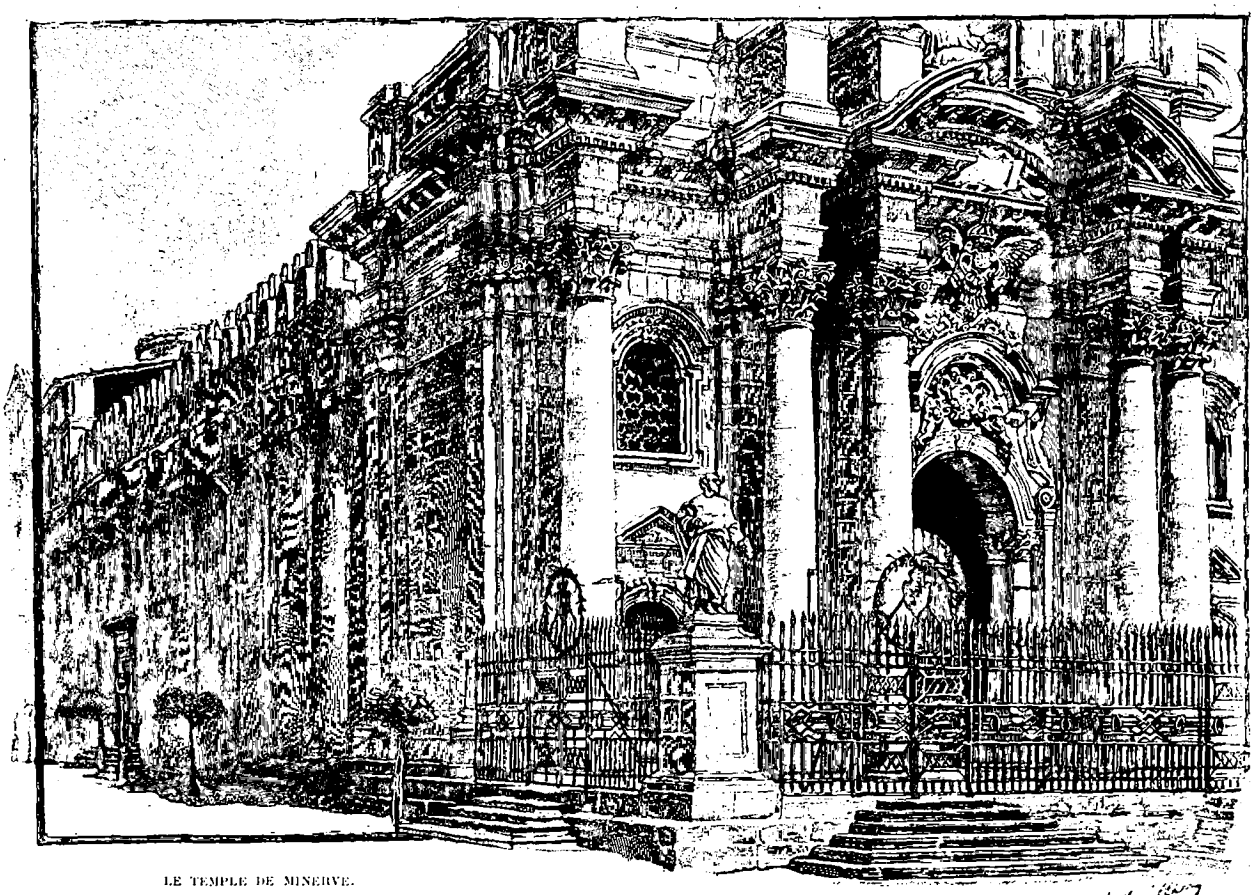
Je donnai alors le signal du départ. Les Coniaguiés prirent la tête de la colonne et nous nous remîmes en marche sous un soleil brûlant.

(*A suivre.*)

Dr RANÇON.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LE TEMPLE DE MINERVE.

GRAVURE DE WIDMAN.

LA SICILE[1],

IMPRESSIONS DU PRÉSENT ET DU PASSÉ,

PAR M. GASTON VUILLIER.

Le temple de Minerve. — Un soir à Syracuse. — Les latomies. — Les catacombes. — La messe oubliée. — L'Épipole. — Dans la nuit....

MÉDAILLE DE SYRACUSE.

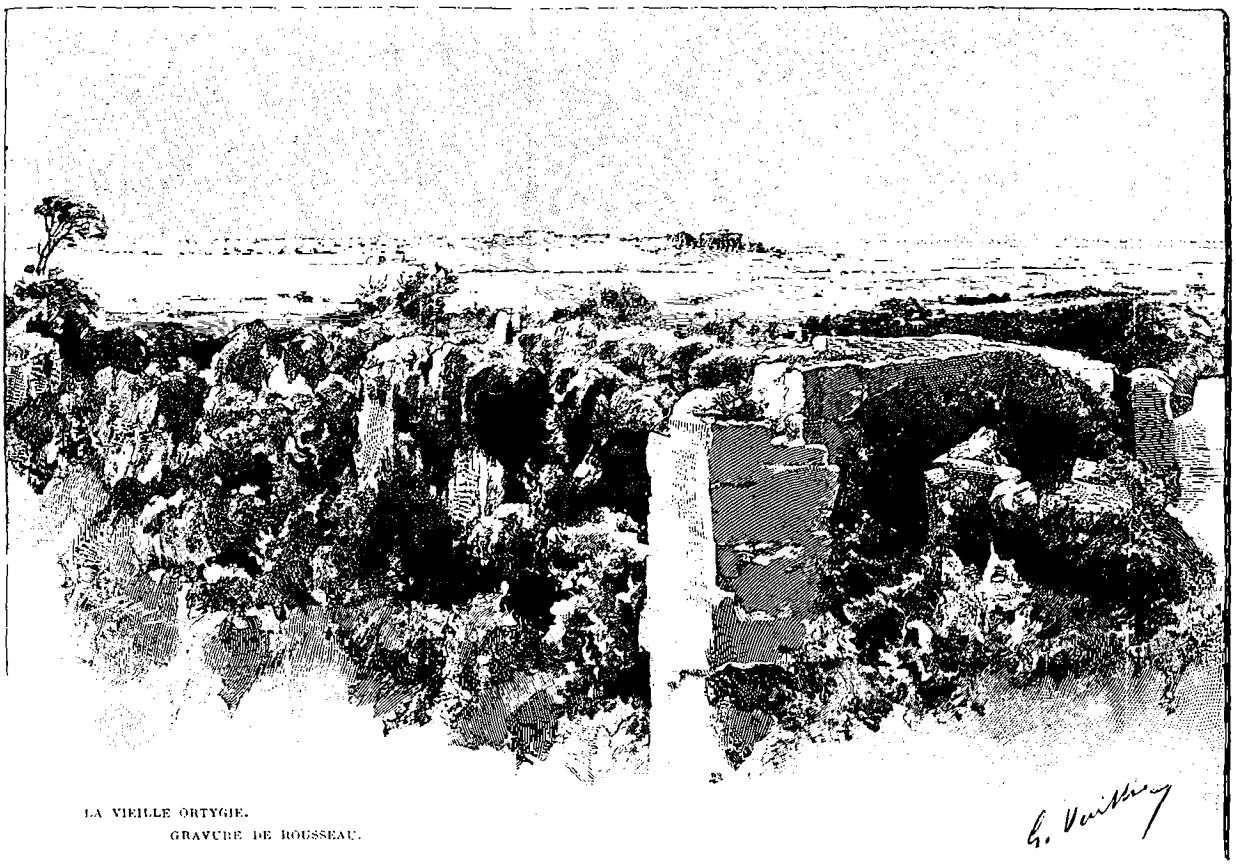
Si les hommes de Syracuse portent sur leur visage quelques traces des vieux conquérants, s'ils ont gardé au cœur les traditions de peuples passagers, il est aussi un monument moderne de la ville qui porte l'empreinte de l'antiquité. Je veux parler du temple de Minerve, à travers les colonnes duquel une église s'édifia. Il est singulier de voir cette cathédrale du XVIIIe siècle, à la façade surchargée d'ornements de mauvais goût, dont les murailles latérales montrent, engagées dans les murs, les colonnes, l'architrave et la frise d'un temple grec. Ce qui est imprévu encore, c'est de voir l'entablement de ces colonnades surmonté de créneaux arrondis de construction toute sarrasine. D'après Diodore ce monument fut construit sous le gouvernement des Géomores, noblesse grecque qui s'empara du pouvoir à Syracuse environ 600 ans avant Jésus-Christ. Vers cette même époque s'élevèrent les temples de Pæstum, de Ségeste, de Sélinonte.

La pierre de la cathédrale de Syracuse raconte son passé; elle évoque les Grecs, les émirs et les chrétiens. C'était un des plus grands édifices qui décoraient Syracuse aux premiers siècles. Cicéron le cite comme le plus beau des temples d'Ortygie.

Sur le faîte s'étalait un immense bouclier de bronze doré orné d'une tête de Gorgone. Était-ce la figure d'épouvante, la Méduse hideuse que reproduisent les monnaies d'Athènes et de Corinthe ou celle dont le caractère archaïque s'était progressivement adouci? Cicéron nous apprend sans plus amples explications que c'était

1. *Suite. Voyez tome LXVII, p.* 1, 17, 33 *et* 49; *tome LXVIII, p.* 289, 305 *et* 321; *tome Ier, p.* 133, 145, 157, 169, 181, 265, 277, 293, 305, 457, 469, 481, 493, 505, 517, 529 *et* 541.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LA VIEILLE ORTYGIE.
GRAVURE DE ROUSSEAU.

une superbe tête de Méduse à la chevelure de serpents. On sait cependant que de loin, vers Plemmyre, on l'apercevait resplendissant au soleil, et au moment où, s'éloignant du rivage, les marins cessaient de voir le *Clypeus*, l'égide dorée de Minerve, ils la saluaient. Debout sur la poupe du navire, ils effeuillaient des fleurs sur les flots et jetaient des vases de terre pleins de gâteaux de miel pour se rendre favorables Minerve et Neptune.

On prétend que sous le règne de Constantin ce temple fut consacré à la Vierge par le dixième évêque de Syracuse. Cette pieuse destination aurait sauvé le monument de la destruction.

Dans la nef toutes les colonnes, plus hautes que celles du temple de Pæstum, sont en saillie, hors d'une muraille latérale, de la moitié de leur grosseur. Les tremblements de terre sont venus s'ajouter ici à l'ignorance des hommes. Vers le XIe siècle, le jour de Pâques, la voûte s'écroula sur les assistants pendant la messe. Seul le prêtre qui officiait et ses acolytes furent sauvés. En 1500 un clocher s'écroula et renversa plusieurs colonnes. Quant au portail actuel, il a pris la place de l'antique pronaos.

A Syracuse, ne vous bornez pas cependant aux ruines de l'antique cité. Et d'ailleurs où retrouver les restes des temples d'Apollon Téménite et de la Fortune, le Pentapyle, l'obélisque décoré du bouclier de Nicias, le prytanée, le portique, la curie et l'Hécatompédon? Tout a disparu. Seules quelques traces des chars à travers la poussière des morts et des murailles écroulées indiquent les voies antiques. Mais le soir, allez écouter la mer sur le rivage, sa rumeur vous dira que la nature seule est immortelle; en suivant la route poudreuse du théâtre grec et de l'Épipole, vous avez compris déjà la grande mort et l'éternel oubli.

Redescendez, errez dans les rues enchevêtrées de Syracuse, vous entendrez peut-être les guitares, et sur quelque balcon en fer forgé d'une élégance extrême vous verrez surgir, encadrée de fleurs, une gracieuse apparition, quelque visage de femme au profil de camée qui vous fera songer à la nymphe Aréthuse. Attentive, un peu alanguie par ses pensées, elle écoutera, sous un rayon de lune, quelque chanson d'amour montant vers les étoiles.

Dans l'antique cité, dont maintenant les ruines désertes couvrent le sol, on s'aimait aussi comme aujourd'hui dans les ruelles de Syracuse. L'amour est immortel, c'est la fleur qui éternellement viendra éclore sur les tombeaux.

A Augusta, les pêcheurs et les gens du temple traduisent leur amour en des chants. Le prétendant informe la famille de la jeune fille qu'il a choisie, de son intention de venir soupirer une romance sous ses fenêtres.

Vers le milieu de la nuit, d'ordinaire à deux heures, accompagné de sa mère et de quelques parents il s'achemine vers la demeure de celle qu'il aime. Le voici devant la porte close. Des violons et des contrebasses préludent, parfois des guitares, et la voix passionnée de l'amant s'élève au milieu de ces accords et arrive à son amie. Quelle poésie dans ces demandes en mariage! Vous voyez cette scène, la nuit, devant cette demeure où la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chaste fille attend, remplie d'émoi, cette chanson qui emplit d'amour la rue solitaire!

Si la demande est accueillie, la porte s'est ouverte dès la dernière note de la chanson, et le nouvel enfant de cette maison a été reçu avec transport par la famille entière. Il est, comme les siens, l'objet de toutes sortes d'attentions. On s'attable un peu ensemble, mais, comme les Siciliens sont très sobres, on se borne à partager quelques pois chiches et à boire une bouteille de vieux vin.

Mais si, pour des raisons quelconques, le jeune chanteur n'est point agréé, la porte demeure hermétiquement close. Le chant se prolonge. Le jeune homme attend encore, car souvent on hésite là-haut. Lorsque enfin il n'y a plus d'illusion possible, il se retire en silence, suivi de ses parents et de ses musiciens.

N'oublions pas, dans l'antique Syracuse, de visiter les latomies. Ce sont d'immenses excavations, des carrières géantes d'où furent tirées les pierres qui servirent à édifier la vieille cité et ses monuments. Ces latomies sont une douzaine, la plupart d'un intérêt médiocre. Celles des Capucins, de l'Oreille de Denys et de l'Epipole sont les plus intéressantes.

UN JEUNE HOMME DE SYRACUSE. — GRAVURE DE ROUSSEAU.

Les latomies, taillées à pic, sont souvent plus larges dans le bas que dans le haut. Comme elles s'enfoncent dans le rocher d'une trentaine de mètres environ, les vents n'y soufflent jamais, la température y est constante, et la végétation, à l'abri de l'extrême sécheresse de l'été, acquiert dans les latomies une intensité inouïe. Une compagnie anglaise projeta d'y établir des sanatoria, et certes on ne pouvait mieux choisir un séjour pour traiter les maladies de poitrine : mais Syracuse, autant que je me souviens, en refusa la vente.

L'OREILLE DE DENYS (PAGE 558).

Autrefois les latomies servirent de prison. Les captifs qu'on y abandonnait ne pouvaient s'évader. Dans certaines de ces carrières on eut soin de laisser debout un bloc de pierre isolé formant une espèce de tour naturelle avec escalier extérieur. On prétend que le gardien chargé de surveiller les prisonniers s'y plaçait.

Dans le quartier d'Achradine s'ouvre béante la grande latomie des Capucins, la plus vaste de toutes. La roche éclatante, taillée à pic, entoure un vaste jardin, des bois d'orangers, de grenadiers, de myrtes, d'oliviers, de figuiers, de palmiers et de vignes. Les oiseaux chantent dans ces bosquets fleuris où règne un printemps éternel. Lorsque vous serez descendu, enfoui dans la verdure, tout imprégné des aromes des fleurs, vous verrez la falaise éblouissante monter haut devant vous et découper ses vives arêtes sur le ciel bleu. Le barranco d'Algendar, dans l'île de Minorque, a beaucoup de points de ressemblance avec les latomies de Syracuse. La roche a ici comme à Minorque les aspects les plus imprévus et les plus étranges. Par endroits les tremblements de terre ont fait écrouler des voûtes, et çà et là s'élèvent des amoncellements de roches dont une puissante végé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tation s'est emparée. Le lierre festonne de ses épaisses toisons les pans de la muraille naturelle, il forme des arceaux et retombe en vertes cascades dans les profondeurs. On croit errer dans des jardins enchantés.

Il y a bien des siècles, les échos des latomies ont retenti de cris de douleur, car c'est dans l'une d'elles que moururent de faim, en grande partie, sept mille Athéniens faits prisonniers par les Syracusains dans la grande bataille où ils perdirent leurs chefs Nicias et Démosthène, environ 413 ans avant Jésus-Christ.

La mort est partout ici, Syracuse est un ossuaire immense. Il me semblait, errant par la vieille enceinte, entendre encore l'écho de fêtes lointaines mêlées à des clameurs de batailles, aux sanglots des désespérés, aux plaintes des mourants.

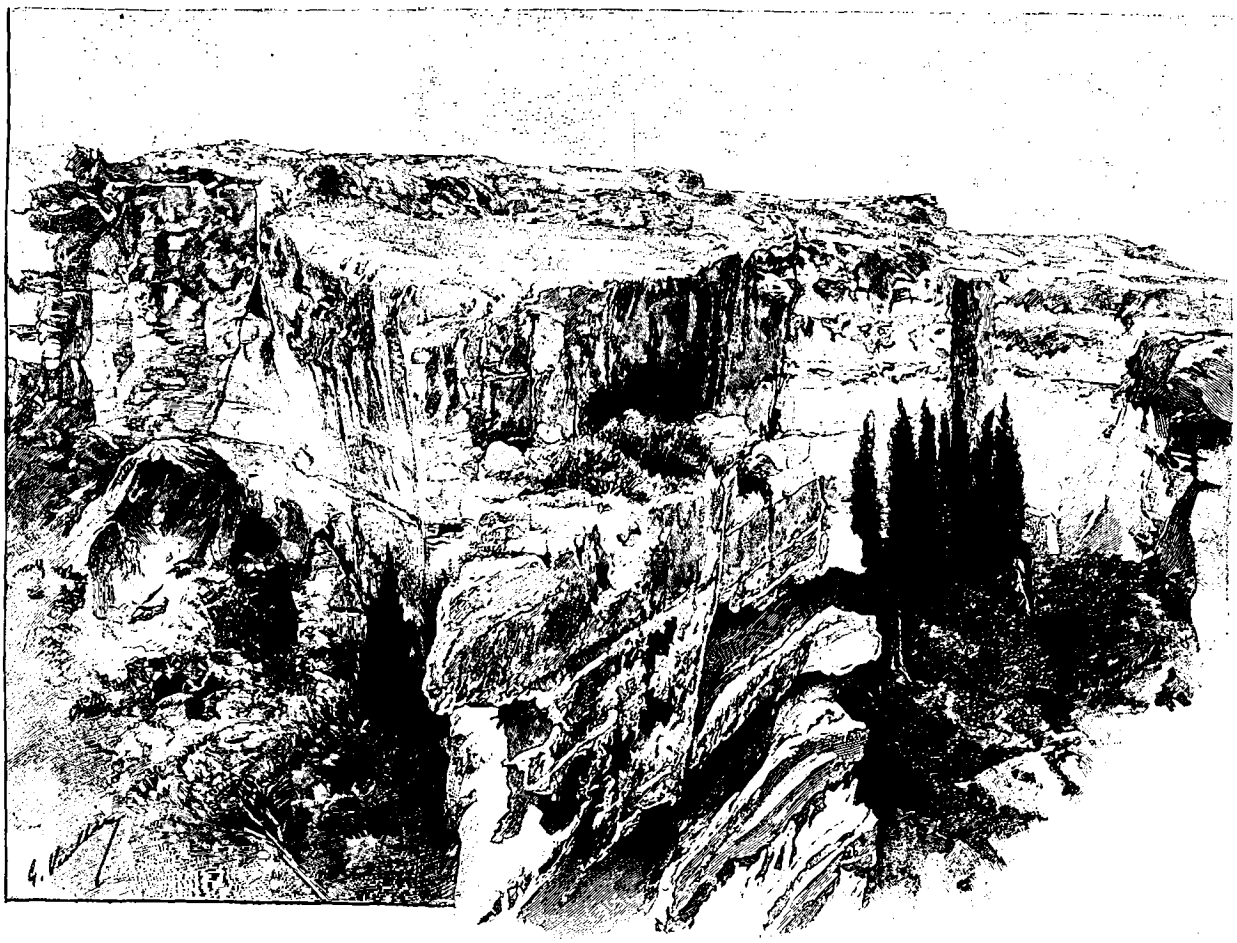
Après avoir visité les monuments ruinés des Grecs, vous pourrez pénétrer dans l'église primitive de San Giovanni, où saint Paul prêcha lors de son passage à Syracuse et dont la nef abrita deux évangélistes. La façade est superbe encore, mais l'intérieur est d'une extrême pauvreté. L'abandon attriste le sanctuaire chrétien comme il assombrit les temples des dieux païens. Aujourd'hui l'humidité d'une crypte solitaire pénètre le tombeau de l'apôtre San Marziano, envoyé par saint Pierre et martyrisé à Syracuse même, elle efface les fresques byzantines des murailles.

Le capucin qui me guidait m'entraîna aux catacombes dans lesquelles la crypte donne accès. Je suivais ses pas, éclairé par la lueur incertaine de la lanterne dont il s'était muni. Nous allions à travers une véritable ville souterraine, divisée en rues alignées en places régulières. Dans les parties latérales de la grande rue où nous étions engagés, des tombeaux de forme demi-circulaire, à la voûte à plein cintre, s'ouvraient dans le massif de pierre. A chaque carrefour la voûte cylindrique était percée par une ouverture communiquant avec la surface du sol. La plupart ont été bouchées pour éviter les fréquents accidents qui se produisaient; souvent des personnes, trompées par les herbes ou les broussailles qui masquaient les ouvertures, tombaient au fond des catacombes. Plusieurs rues aboutissent à chaque carrefour, toujours creusées de chambres sépulcrales aux tombes simplement séparées par une cloison de pierre.

LATOMIE DU PARADIS (PAGE 557). — GRAVURE DE DEVOS.

« Remarquez, me disait le moine, que ces sépulcres sont dans des sortes de caveaux voûtés qui renferment de dix à quinze places. On dirait qu'ils ont été destinés à des familles, et voyez au-dessus les tombes plus petites réservées aux enfants. Des escaliers communiquent avec des étages inférieurs ou avec de nou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LATOMIE DES CAPUCINS (PAGE 555). — GRAVURE DE ROUSSEAU.

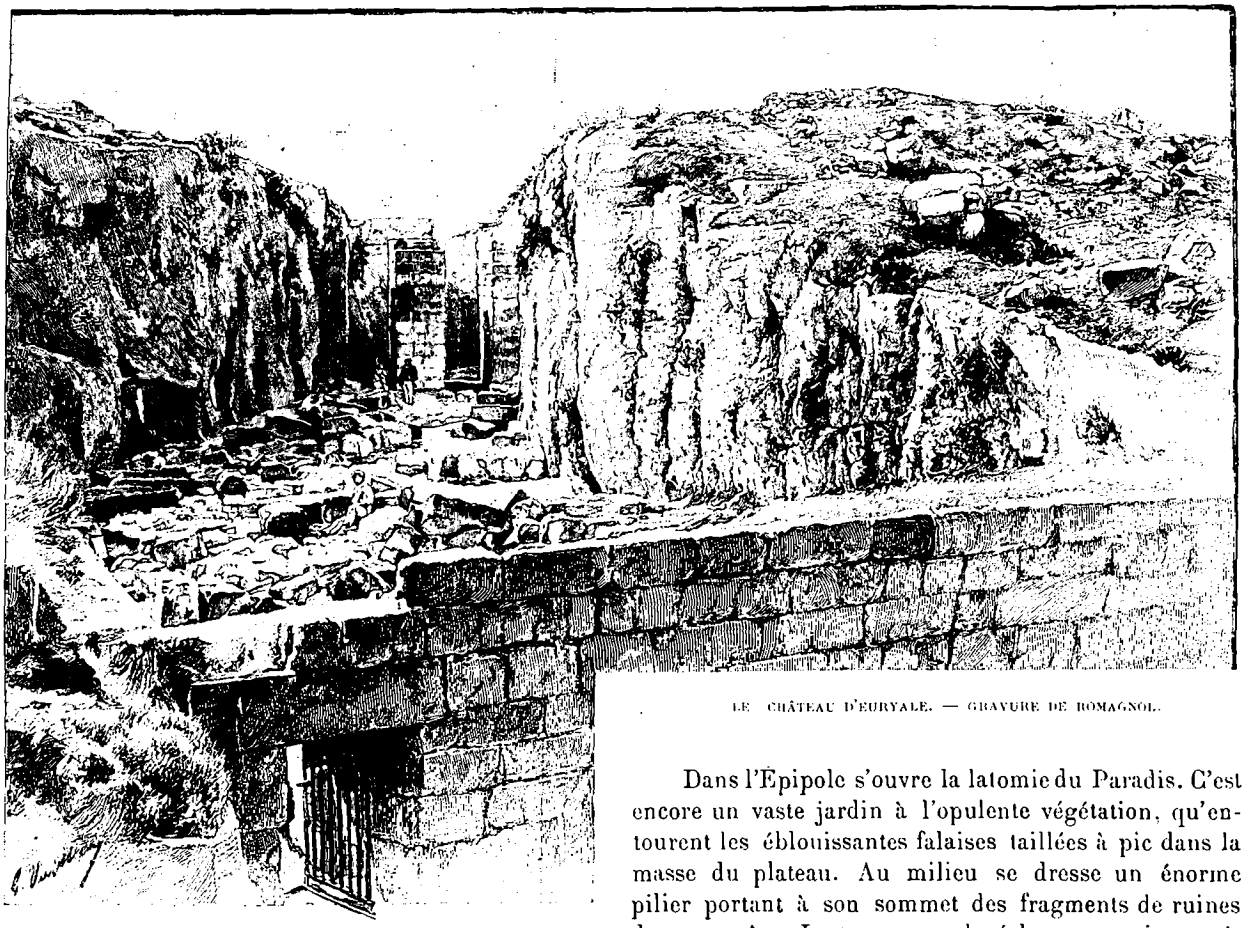
velles galeries. On ne trouve pas d'urnes cinéraires dans ce souterrain, disait encore le moine, on ensevelissait les corps, on ne les brûlait pas. L'étendue des catacombes est immense, on ne la connaît pas entièrement et il est impossible de s'en rendre compte, à cause des éboulements qui ont obstrué les passages. »

L'humidité suintait sur la pierre du ténébreux labyrinthe, je ne sais quel silence mortel régnait dans cette ville de tombeaux vides interminablement alignés. « Si je n'étais en votre compagnie, ô mon père! dis-je au moine, j'aurais peur d'entendre les âmes en peine, les âmes des marins qui ont succombé dans les tempêtes et les âmes ignorées, car, vous le savez, elles habitent en Sicile les lieux solitaires, abandonnés, où elles sifflent et hurlent à leur aise. » Le moine se retourna, la lanterne éclairait son visage grave. « Ne souriez pas, *signore*, me dit-il. Pourquoi les catacombes ne seraient-elles pas le refuge des âmes en détresse? Nous voyons les choses avec les yeux grossiers de notre corps, mais vous savez bien qu'un autre monde céleste ou infernal autour de nous s'agite! »

Nous revenions sur nos pas; je craignais de déplaire au bon moine en lui parlant des âmes en peine. Comme nous sortions de l'église et que la chaude lumière du soleil ruisselait sur nous, il s'arrêta et me dit : « On prétend que, pour se soustraire à leur vie errante et à leurs tourments, ces âmes cherchent à s'introduire dans le corps des vivants, et, vers l'heure de minuit, malheur à qui, suivant quelque voie solitaire, ne se garde pas! A Vizzini, tout individu qui chemine tandis que tinte minuit doit aussitôt planter son couteau en terre et l'y tenir tant que l'horloge sonne les douze coups. Prenez garde, signore, notre route ici-bas est pleine de dangers, semée d'écueils. Avez-vous entendu parler de la *missa scurdata*? Il est arrivé que des prêtres payés pour dire un certain nombre de messes n'ont pas rempli leur engagement, soit par négligence, soit, cela est triste à dire, par appât d'un gain facile. Tous les troupeaux ont des brebis galeuses. Eh bien, les âmes de ceux-là sont condamnées à célébrer tous les ans une messe fantastique dans quelque église ruinée, devant un vestige d'autel où s'allument des cierges noirs à la flamme fumeuse, devant un missel renversé, au son de la crécelle de la semaine sainte. Une ombre leur sert d'acolyte. Ceux qui de leur vivant négligent d'entendre l'office divin deviennent les assistants de cette lugubre cérémonie. Au moment de la consécration, le prêtre se retourne et montre sa face de squelette. Malheur à celui que le hasard a amené dans la chapelle à l'heure de cette cérémonie!... »

*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LE CHÂTEAU D'EURYALE. — GRAVURE DE ROMAGNOL.

Dans l'Épipole s'ouvre la latomie du Paradis. C'est encore un vaste jardin à l'opulente végétation, qu'entourent les éblouissantes falaises taillées à pic dans la masse du plateau. Au milieu se dresse un énorme pilier portant à son sommet des fragments de ruines du moyen âge. Le temps a enlevé la monotonie symétrique du travail des hommes, des blocs de rocher se sont détachés des voûtes, ils encombrent le sol. Du milieu de l'épais feuillage des orangers, à travers des manteaux de fleurs, quelques cyprès balancent leur noirceur. Sur la muraille de roche, des grottes béantes s'ouvrent par endroits. Dans l'une d'elles, mystérieuse et profonde, le plafond, d'une hauteur démesurée, est soutenu par de lourds piliers ménagés dans l'épaisseur même du rocher. Elle est constamment occupée par des cordiers. Sa sonorité est extrême, le moindre son s'y répercute et trouble le silence. Mais tout auprès est la grotte parlante, la fameuse Oreille de Denys, haute de 25 mètres sur 65 de profondeur. C'est une carrière à voûte triangulaire, dont l'entrée est ornée d'un magnifique lierre. Elle est sombre et imposante comme un antre de sibylle. Ici la sonorité est extraordinaire, on croirait se trouver dans l'âme d'un prodigieux instrument. Dès l'entrée les sons les plus subtils, le plus léger froissement de feuilles, le souffle qui passe, le bruit le plus vague, se répercutent et résonnent, multipliés et prolongés.

Lorsque plusieurs personnes causent à l'entrée, les sons des voix se réunissent, se renforcent, et les profondeurs de la voûte retentissent alors de clameurs confuses. Mais lorsque le custode qui vous accompagne ferme avec violence la porte de l'entrée, c'est un vacarme effroyable, une batterie d'artillerie grondante, entremêlée de rugissements de fauves.

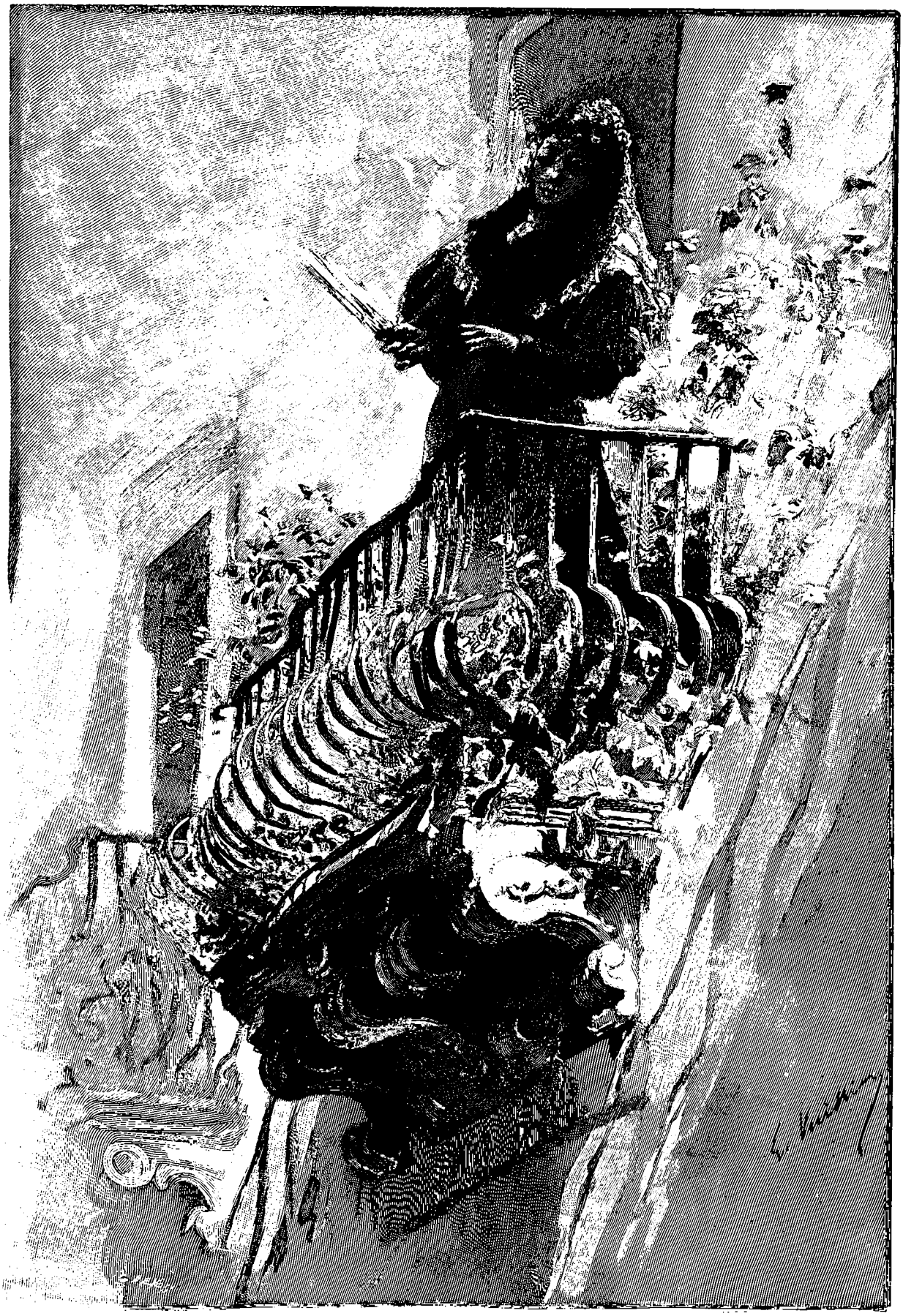
La forme singulière de cet immense labyrinthe, ses voûtes dans lesquelles la lumière se perd, son écho d'une sensibilité extraordinaire, les souvenirs historiques qu'il rappelle, ont frappé vivement l'imagination du peuple. C'est pour lui un lieu redoutable, peuplé de légendes et de visions.

La légende attribue à Denys, tyran de Syracuse, l'origine de cette étrange caverne, dont il aurait fait une prison. On ajoute qu'il gravissait le plateau et qu'arrivé au-dessus de la latomie, il épiait les victimes qu'il y avait fait enfermer.

Les murs de l'Épipole, le quartier le plus élevé de l'antique Syracuse, qu'il dominait tout entier et qui était une redoutable forteresse, furent élevés en vingt jours par Denys. Soixante mille hommes et six mille bœufs se relevaient pour y travailler même la nuit. Le tyran présidait lui-même à ces travaux. Ces murailles, construites en pierres de taille énormes, et les remparts auxquels elles se reliaient, entouraient Syracuse d'une formidable enceinte. Les trois forteresses de l'Épipole, Euryale, Labdale et Hexapyle, contenaient une garnison de cinquante mille hommes.

On voit encore les ruines de la muraille de Denys qui suivent, de même que du côté de Néapolis, toutes les sinuosités du rocher.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



UN SOIR À SYRACUSE. — GRAVURE DE DEVOS.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le château d'Euryale, dans la partie la plus élevée de l'Épipole, fut la véritable place forte de l'antique Syracuse. Quatre grandes tours massives le flanquaient, mais dans l'intérieur c'était un réseau de galeries et de salles souterraines, toute une œuvre colossale creusée dans la roche même. On retrouve à travers les ruines les larges couloirs, les vastes avenues, les dortoirs pour les hommes, les écuries pour les chevaux avec les anneaux scellés encore aux murailles, et les râteliers.

Nous avons maintenant parcouru tout ce qui reste de l'antique Syracuse, ses forteresses, ses temples, ses théâtres, ses fontaines peuplées du souvenir des nymphes, nous avons foulé ses tombeaux, nous avons traversé la petite ville moderne où dans le silence de la nuit montent des chansons d'amour.

Ce n'est plus Palerme brillante, l'étrange Castrogiovanni, l'Etna monstrueux, l'infernal Lipari avec ses cadavres, ses assassins, ses terres brûlantes, ses monts enflammés. Ici tout sommeille, les ruines d'une prodigieuse cité s'émiettent sur un rivage calciné par le soleil. Partout s'étalent ces restes d'une splendeur passée où flotte le souvenir de nymphes et de tyrans, où s'ouvre la tombe incertaine d'un grand inventeur. Sur l'autre rivage, par delà les flots, en Afrique, la civilisation moderne poursuit son œuvre. Seule Syracuse, immobile dans ses ruines, rêve toujours à son passé; telle on la voit depuis des siècles, telle elle restera désormais. Sur les gradins de son théâtre, sur les pierres de ses tombeaux, sur les rives de ses fleuves aux souvenirs enchantés, les poètes seuls s'arrêteront un instant pensifs et reprendront leur route. Syracuse est une grande morte dont on vient contempler la sereine majesté.

.....J'abandonne la Sicile.

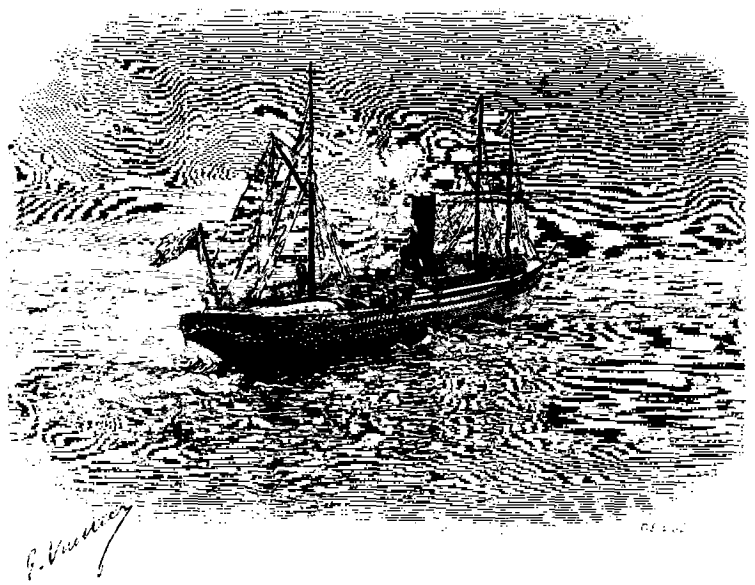
Je suis à bord d'un navire, sur le pont, à l'heure du départ. Syracuse est là devant la mer dont aucun frisson ne trouble la sérénité. J'ai vu le soleil ruisseler tout le jour sur les débris de sa grandeur, maintenant on la dirait caressée par de vagues rayons de lune. Elle est belle ainsi toute pâle, la vieille Ortygie, dans la transparence mystérieuse de la nuit. Le ciel est peuplé d'étoiles, la ville est constellée de lueurs; les lueurs de la ville, les clartés des étoiles frissonnent dans la mer. Et c'est partout devant mes yeux un doux scintillement. Je ne sais plus où commence le ciel, où finit la mer.

Maintenant, sans un cri de sirène, sans aucun commandement de départ, voici que doucement nous voguons. Lentement le navire s'enfonce dans la profondeur des horizons voilés, et Syracuse silencieuse s'éteint, disparaît. A droite un phare scintille un moment : c'est l'antique Plemmyre.

Puis c'est la nuit plus pâle encore, le ciel et la mer indécis et flottants. A bord le silence règne, on se croirait sur un navire désert, un navire de rêve voguant à travers les solitudes de l'espace vers des constellations inconnues, vers des mondes nouveaux.

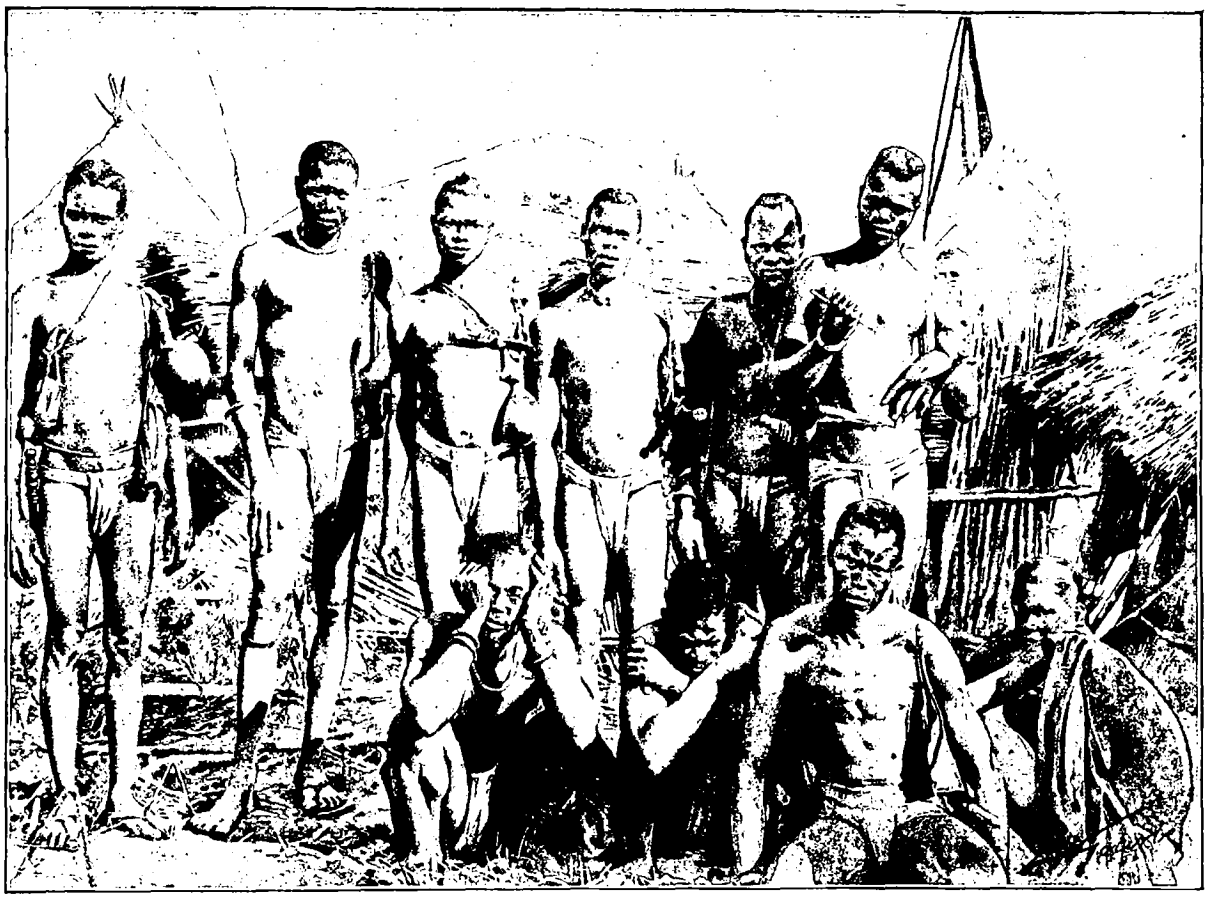
Ce soir-là je m'endormis les yeux vers les étoiles, rêvant d'un voyage éternel.

GASTON VUILLIER.



DANS LA NUIT. — GRAVURE DE DEVOS.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



GROUPE DE CONIAGUIÉS. — DESSIN DE GOTORBE.

DANS LA HAUTE-GAMBIE[1],

PAR LE Dr RANÇON,

MÉDECIN DE PREMIÈRE CLASSE DES COLONIES.

VIII (*suite*).

Le 23 décembre. — Nous traversons divers marigots et nous entrons dans les premiers lougans du Coniaguié. Bon nombre de travailleurs y sont occupés à la récolte. Ils portent tous cet étrange costume national qui a le don d'exciter l'hilarité de mes hommes. Appuyés sur leur long fusil à pierre, ils nous regardent curieusement passer sans manifester la moindre crainte. Mais il n'en est pas de même des femmes et des enfants. Ma vue seule a le privilège de les effrayer. Elles s'enfuient à mon approche, en entraînant leurs petits, et ce ne sont pas leurs vêtements qui retarderont leur course, car elles sont absolument nues. Au lieu de se réfugier dans les cases, nous les vîmes grimper agilement dans les arbres. Samba rit aux éclats et caractérisa exactement cette retraite burlesque : « Femmes Coniaguiés y a même chose *golo* » (*golo* signifie « singe »).

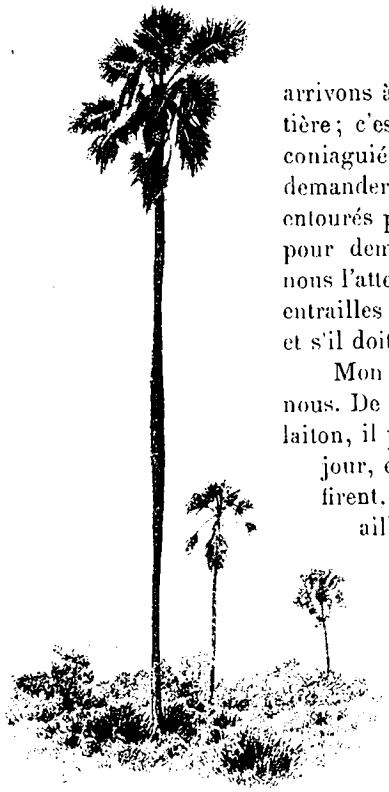
De là et à peu de distance, nous traversons une petite colline peu élevée, mais excessivement raide, d'où l'on a une vue splendide, qui rappelle, mais en mieux, celles que l'on a dans le Kankodougou et le Diebédougou (Bambouk). A nos pieds s'étend une grande et belle vallée couverte de beaux arbres verdoyants et touffus. De loin, je reconnais de superbes palmiers, de gigantesques rôniers, d'énormes n'tabas. C'est, en un mot, la végétation luxuriante des tropiques avec sa fraîche et éternelle verdeur.

On me montre à l'horizon une colline relativement élevée au sommet de laquelle se dressent de superbes palmiers rôniers. Cette colline n'est que le versant nord-nord-ouest du vaste plateau du Coniaguié. Encore quelques kilomètres et je serai dans ce pays dont le nom seul excitait tant ma curiosité.

C'est par une pente douce que l'on arrive sur le vaste plateau du Coniaguié. Le premier village que nous y rencontrions, c'est Iguigui, qui a environ 600 habitants; puis nous laissons à notre gauche Karakaté, et nous

1. *Suite. Voyez tome Ier, p.* 489, 501, 513, 525, 537 *et* 549.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



RÔNIER GIGANTESQUE. — DESSIN DE BOUDIER.

arrivons à Ouraké. Là réside le chef chargé de veiller à la sécurité de cette partie de la frontière; c'est lui qui donne ou refuse aux voyageurs l'autorisation de séjourner sur le territoire coniaguié. Avant de se prononcer il lui faut auparavant consulter l'oracle, et, comme cela demandera quelque temps, nous faisons la halte sous un beau fromager, où nous sommes entourés par les indigènes, dont le nombre augmente à chaque instant. Je profite de ce repos pour demander à Fodé en quoi consiste la pratique à laquelle se livre le chef pendant que nous l'attendons. Il me dit alors qu'il va tuer un poulet, l'éventrer ensuite, et que c'est dans ses entrailles qu'il verra si nous venons dans le pays avec de bonnes ou de mauvaises intentions et s'il doit nous en accorder l'entrée ou nous faire rebrousser chemin.

Mon guide finissait à peine son récit, que le chef parut à la porte de sa case et s'avança vers nous. De taille élevée, barbe et cheveux grisonnants, les bras chargés de bracelets en fer et en laiton, il peut avoir soixante à soixante-cinq ans. Il s'assit en face de moi, me souhaita le bonjour, et me demanda ce que je venais faire dans le pays. Sans doute mes réponses le satisfirent, car il me déclara que je pouvais aller à Yffané, la résidence du chef du pays, mais pas ailleurs, qu'il me donnait pour m'y conduire le courrier que j'avais expédié de Damentan. Il ajouta d'un air entendu qu'il savait bien que je ne venais pas au Coniaguié pour leur faire du mal, et qu'au contraire je ne leur dirais et ne leur apporterais que de bonnes choses. Je n'eus pas de peine à comprendre ce qu'il voulait dire et je lui fis immédiatement donner par Almondo environ 5 kilogrammes de sel et une poignée de belle verroterie, présent auquel il fut très sensible et dont il me remercia à plusieurs reprises.

Nous allions nous remettre en route lorsque arriva le jeune fils que Fodé avait eu dans ce pays d'une femme coniaguié à l'époque où il y faisait le métier de dioula. C'était un jeune homme de dix-huit ans environ, grand, fort bien découplé et portant le costume du pays. Il ne manifesta, du moins extérieurement, aucune joie de revoir son père. Il n'en fut pas de même de Fodé, qui fut tout heureux de me le montrer et de le retrouver.

Dès que le vieux chef d'Ouraké nous eut déclaré que nous pouvions nous rendre à Yffané, nous nous remîmes en route. Cent cinquante ou deux cents guerriers Coniaguiés nous escortent, et rien n'est curieux à voir comme cette compagnie d'hommes presque nus, le fusil sur l'épaule, se pressant sous les pieds de mon cheval pour mieux me voir. Je n'eus dans ce voyage d'Ouraké à Yffané qu'à me plaindre de leur importune curiosité.

Peu après avoir quitté Ouraké, nous nous dirigeons vers le sud-sud-ouest, mais nous ne tardons pas à revenir vers l'est. La route est très belle, littéralement couverte partout d'un sable très fin de latérite. Elle traverse de beaux lougans, et je constate que les argiles font presque absolument défaut. Nous croisons à chaque instant d'autres routes qui sillonnent en tous sens le plateau. C'est un véritable dédale dans lequel il nous eût été difficile de nous reconnaître si nous n'avions pas eu un guide pour nous conduire. Enfin, à 12 h. 30, par une chaleur étouffante et une brise de nord-est brûlante et intolérable, nous arrivons devant Yffané, capitale du Coniaguié et résidence du roi. Notre guide va lui annoncer notre arrivée et nous dit en l'attendant de nous asseoir sous un beau tamarinier qui est l'arbre à palabres du village. Peu après, nous voyons le roi lui-même s'avancer vers nous d'un pas grave. Il est accompagné par ses notables, qui le suivent à la file indienne.

C'est un homme de cinquante ans environ, grisonnant et de taille élevée. Rien dans son costume ne le distingue de ses congénères, et il est tout aussi nu et tout aussi sale que le moindre de ses sujets. Je n'ai jamais vu être humain plus abruti, si tant est que l'on puisse donner le nom d'hommes à ces primates qui ne se distinguent du singe que par leur langage articulé. C'est à peine s'il nous souhaite la bienvenue. Je lui expose en peu de mots ce que je viens faire dans son pays et lui demande de m'y laisser résider. A cela il me répondit que je pourrais rester et aller camper dans un petit village de Malinkés musulmans situé à 200 mètres environ de l'endroit où nous nous trouvions alors, et il ajouta qu'il désirait que ni moi ni mes hommes n'entrions dans le village coniaguié. Enfin à 1 heure nous pouvons nous installer dans notre campement et nous sommes cordialement reçus par notre hôte, un marabout malinké que Sandia connaissait depuis longtemps déjà.

Peu après notre arrivée, la cour dans laquelle se trouvait la case que j'habitais était absolument envahie par les curieux. Hommes, femmes, enfants, tous plus ou moins nus, tous aussi sales et aussi dégoûtants, se pressent devant ma porte. Je ne puis la tenir fermée, car elle est immédiatement ouverte. Si j'essaye de me soustraire à leurs regards indiscrets, quelques-uns plus hardis pénètrent jusque dans ma case, me saluent, s'assoient, regardent et s'en vont, et je suis obligé de faire ma toilette au milieu de tout ce peuple. J'ai beau leur faire répéter par Fodé que j'ai besoin d'être seul, rien n'y fait, et le défilé des visiteurs continue. Je ne puis m'en débarrasser qu'en leur faisant dire que je vais dormir. Ils sortent bien de la case, mais restent devant la porte, qui doit demeurer ouverte.

J'étais à peine étendu sur mon lit de camp, que le chef du pays vient me visiter. Tout en mangeant,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

j'avais interrogé mon *diatigué* (hôte) à son sujet, et j'avais appris qu'il se nommait Tounkané. On juge de sa surprise quand je l'appelai par son nom et lui dis de s'asseoir. Alors commença avec lui par l'intermédiaire de Fodé et d'Almondo une longue conversation.

Je dus lui expliquer en détail ce que je venais faire dans le Coniaguié. Il eut l'air satisfait, et me demanda de répéter ces déclarations le lendemain dans un grand palabre, auquel il convierait tous les chefs du pays. Il se retira à la nuit tombante. Peu après il m'envoya un bouc pour mes hommes, et pour moi deux beaux poulets, mais pas le plus petit grain de mil. Si notre hôte ne leur en avait pas donné, mes compagnons se seraient couchés sans souper. Ce fut également à la générosité de ce brave homme que nos chevaux durent d'avoir une maigre ration de paille d'arachides et de mil. Je ne voulus pas être en reste avec Tounkané et je lui fis aussitôt porter quelques bouteilles de gin, qui lui firent le plus grand plaisir.

Yffané ou Youffané est un gros village de 1200 habitants environ. Sa population est uniquement formée de Coniaguiés. Il m'a paru bien entretenu. Au centre se trouvent les cases du chef; elles sont construites au milieu d'un carré parfait, dont les quatre côtés sont formés par des cases bien alignées où habitent les jeunes gens non mariés du village. Ces cases sont très rapprochées les unes des autres. Elles n'ont qu'une seule porte, qui regarde les derrières de la case voisine, de façon que l'on ne puisse voir d'une habitation ce qui se passe dans l'autre. Le village est absolument ouvert et ne possède aucun système de défense, ni tata, ni sagué. Il est entouré de beaux lougans de mil, arachides, etc., et a, en résumé, un aspect gai qui contraste étrangement avec la tristesse des villages fortifiés des pays malinkés et bambaras.

IX

Séjour à Yffané. — Grand palabre. — Le chef Tounkané accepte mes propositions. — Arrivée à Damentan. Quelques mots sur le Coniaguié et le Bassaré. — Retour.

24 décembre. — Dès le point du jour, je suis littéralement assailli par une bande de curieux, et je suis obligé de mettre un de mes hommes en faction à ma porte pour être un peu chez moi. Tounkané vient me voir, et me convier à un palabre avec tous les chefs du pays. Je m'y rends aussitôt, sans armes, selon mon habitude, et accompagné de Sandia, Almondo, Fodé et Mandia.

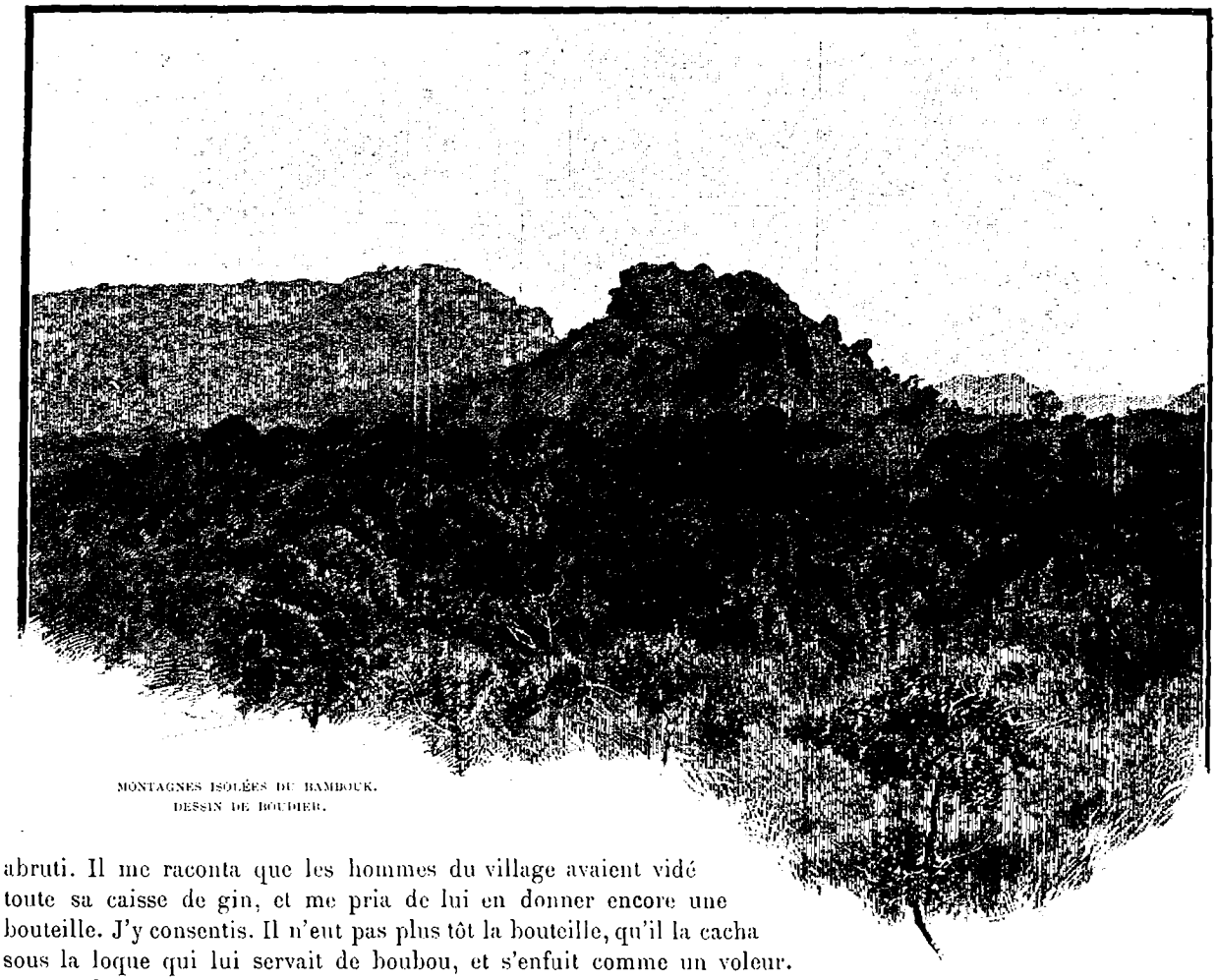
Je m'assois sur un pliant; mes hommes sont tout près de moi, Tounkané en face, à 5 mètres environ de distance. J'expose aux chefs ce que les Français font pour leurs amis et tout l'avantage qu'ils auraient à être avec nous. Nous ne voulions pas prendre leurs terres : ils savaient bien que nous en avions assez partout. La meilleure preuve que je n'étais pas venu dans le pays pour leur nuire, c'était que je n'avais pas un seul fusil ni un seul soldat; ils n'ignoraient pas cependant que nous en possédions beaucoup. Nous ne leur demandions qu'une chose, en échange de notre protection : c'était de laisser nos *dioulas* faire chez eux leur commerce en toute liberté, et de bien recevoir les blancs qui s'introduiraient dans le pays.

Mon petit discours produisit le meilleur effet, et, après une longue discussion, il fut convenu que Tounkané enverrait deux de ses notables à Nétéboulou, pour faire un « papier » avec le commandant de Bakel.

Vers 2 heures de l'après-midi je prenais un peu de repos, lorsque Tounkané arriva, absolument ivre. A 5 heures il revint, dégrisé mais tout à fait

FEMME MALINKÉ. — DESSIN DE J. LAVÉE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



MONTAGNES ISOLÉES DU BAMBOUK.
DESSIN DE BOUDIER.

abruti. Il me raconta que les hommes du village avaient vidé toute sa caisse de gin, et me pria de lui en donner encore une bouteille. J'y consentis. Il n'eut pas plus tôt la bouteille, qu'il la cacha sous la loque qui lui servait de boubou, et s'enfuit comme un voleur.

25 décembre. — Tounkané se décide enfin à nous faire cadeau d'un bœuf. Il était temps, car nous jeûnions abominablement depuis trois jours. On dut tuer l'animal à coups de fusil ; ces bœufs vivent en effet à l'état sauvage, et il serait dangereux de s'en trop approcher. Dans la journée, je reçus la visite de *dioulas* malinkés, venus pour me saluer du village d'Yokounkou. Ils m'exprimèrent leurs sympathies pour nous, et le bonheur de voir le Coniaguié sous notre protection. Ils m'apportaient des œufs, des poulets et du mil. Je leur fis quelques cadeaux, entre autres quelques mains de papier, qui leur causèrent le plus grand plaisir.

26 décembre. — Je pars avec deux guides, que Tounkané me donne de mauvaise grâce, après m'avoir promis plusieurs porteurs. Nous passons en vue du village, dont les habitants nous regardent défiler avec indifférence. Il fait une température très fraîche. Tout le monde grelotte, et les enfants, pour se réchauffer, tiennent dans leurs mains un tison enflammé sur lequel ils soufflent fréquemment.

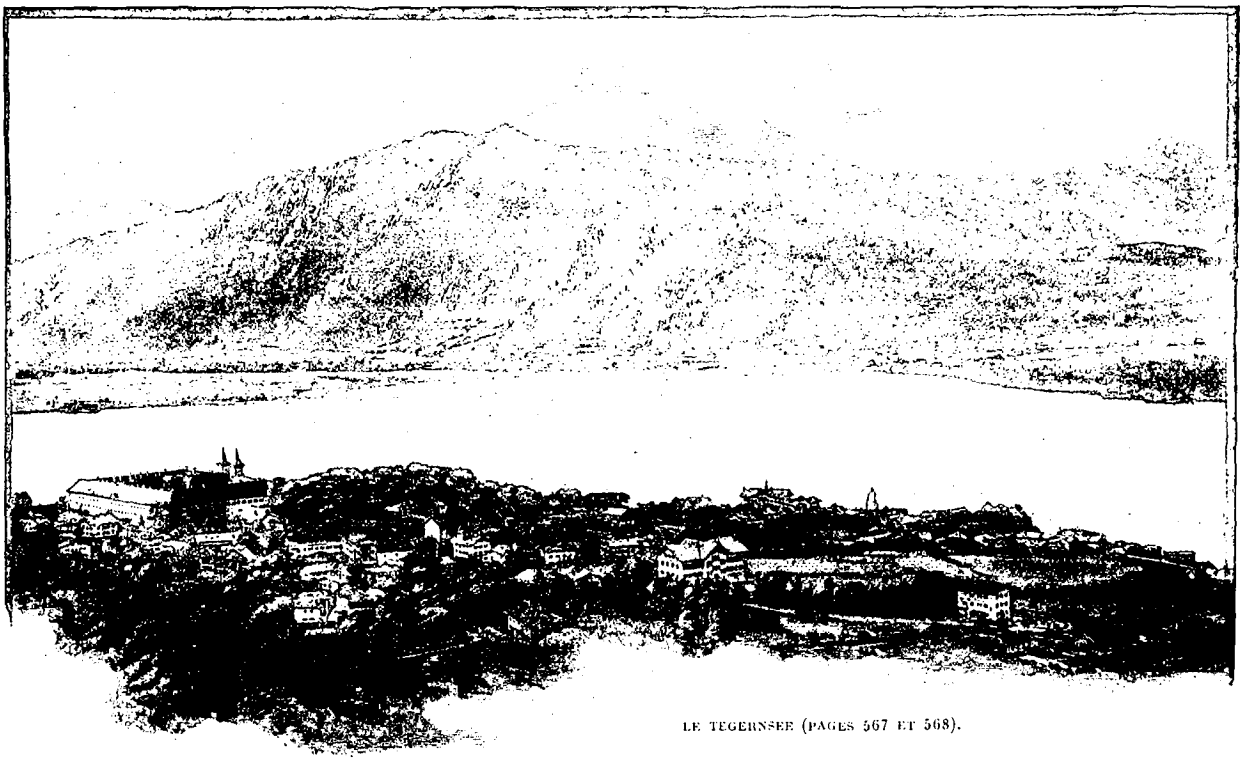
Nous prenons un chemin différent de celui de l'aller. Après avoir franchi le marigot de Mitilu, nos guides nous demandent à retourner à Yffané. Nous n'avons d'ailleurs plus besoin de leurs services.

27 décembre. — A midi, nous sommes à Damentan. Tout le monde fait la sieste, ou bien est occupé dans les lougans. Mais la nouvelle de notre arrivée s'est bientôt répandue, et tout le village ne tarde pas à venir me saluer. On ne comptait plus nous revoir, me dit-on. Sandia me raconta après coup qu'il s'était tramé à Yffané une conspiration contre nous; s'il ne m'en avait pas prévenu alors, ç'avait été, me dit-il, de crainte de m'effrayer. Je ne crois pas cependant que ma vie ait été aussi sérieusement menacée. Je n'ai rien à reprocher aux Coniaguiés que leur indiscrétion, la garde active qu'ils ont montée autour de ma case, et la façon peu hospitalière dont ils nous ont traités. En revanche je n'ai eu qu'à me féliciter d'Alpha-Niabali. Je le remercie de son accueil. Il me réitère l'assurance de son dévoûment envers les Français. « Demain matin, me dit-il, je viendrai te saluer avant ton départ, et mon fils partira avec toi pour aller trouver à Nétéboulou le commandant de Bakel et l'assurer que je veux absolument être ami avec vous. »

A suivre.) Dr Rançon.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LE TEGERNSEE (PAGES 567 ET 568).

LES LACS DE BAVIÈRE[1],

PAR M. G. SERVIÈRES.

UNE FEMME DE MIESBACH (PAGE 572).
PHOTOGRAPHIE FRANZ HANFSTÆNGL, À MUNICH.

LE WÜRMSEE, L'AMMERSEE.

Pour avoir une vue d'ensemble de la région où mon récit va conduire le lecteur, le mieux est d'aller naviguer pendant une heure sur le Würmsee ou sur l'Ammersee. Le Würmsee, ou lac de Starnberg, est le plus connu des lacs bavarois, parce qu'il est le plus près de Munich. C'est un lac de forme très allongée, dont les rives sont bordées de collines peu élevées, mais boisées, avec des jardins, des villas, des pensions d'été. C'est un lieu de plaisance bourgeois, le lac d'Enghien des Munichois. Tout voyageur qui a passé deux jours à Munich n'aura pas manqué de faire cette facile excursion. Il en connaît les sites agréables : Leoni, Roseninsel, Tutzing, Bernried, au moins pour les avoir aperçus du bateau à vapeur. Mais ce qui fait le charme principal du Würmsee, c'est, à mesure qu'on avance vers le fond du lac, la vision de plus en plus nette des montagnes, dont les sommets se détachent sur un ciel clair ou vaporeux. Ce spectacle sommaire, qui suffit au voyageur pressé, est incomparablement plus beau vu de l'Ammersee. Un panorama beaucoup plus étendu se découvre où se profilent, à divers plans, toutes les cimes des Alpes bavaroises. L'installation d'un service de bateaux à vapeur permet depuis peu de parcourir aisément l'Ammersee. Par la ligne de Lindau, on va en chemin de fer jusqu'à Grafrath. De la station, on gagne, à travers un bois de sapins peuplé d'écureuils, l'embarcadère du bateau, en amont du bourg, sur l'Amper, jolie rivière verte qui sort de l'Ammersee à Stegen.

Pour remonter l'Amper, on se sert d'un très petit bateau. La rivière est très étroite, très sinueuse, ses rives très basses et verdoyantes, de sorte qu'on a l'air de naviguer au milieu des prairies. Au bout d'un quart d'heure de cette navigation, on arrive sur la berge du lac, à Stegen, où l'on change de bateau. La traversée du lac se fait sur un bâtiment plus grand, mais qui est loin d'avoir l'allure et le confort des bateaux de Starnberg.

1. *Voyage exécuté en août* 1893.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les rives de l'Ammersee sont basses et plates, surtout à l'ouest. Le lac est d'une forme allongée comme le Würmsee, avec une sorte de baie qui l'élargit, à Hersching. Le côté de l'est est le plus boisé. Le trajet m'aurait donc paru assez monotone, car les escales n'offrent pas d'intérêt, s'il n'avait soufflé une fraîche brise du sud-ouest qui fouettait, faisait moutonner les eaux glauques. Le paisible lac affectait une agitation de petite mer, le bateau donnait de la bande, des embruns jaillissaient sur les passagers. A l'approche de Diessen, se développait comme peinte sur une toile de fond, tant le ciel était éclairci par le souffle de la brise, toute la chaîne des Alpes allemandes. Avec une bonne carte de montagne, on aurait pu en nommer un à un les sommets et les pics. Cette contemplation retint à Diessen la plupart des voyageurs, mais la journée s'avançait et, pour faire avant le coucher du soleil l'excursion d'Andechs, je repartis aussitôt pour Hersching.

Sur la baie d'Hersching, des villas se construisent; une *restauration* attend le voyageur à la sortie du bateau, mais il faut gagner le village, à dix minutes de là, pour prendre la route d'Andechs. Cette route suit une vallée charmante, la Kienthal. Au bout d'une heure de marche à peine, on arrive à Andechs.

C'est, sur une hauteur assez escarpée, un cloître énorme, dont l'église est un lieu de pèlerinage. A côté, une brasserie. A l'ombre de grands arbres plantés sur le terre-plein, des bancs en bois et des tables pour les buveurs, le long d'une balustrade, d'où l'on a une vue splendide sur la chaîne des Alpes, plus étendue encore, surtout vers l'est, que du niveau du lac.

Le soleil se couche, l'horizon des montagnes se ternit de brume. Je dévale vers le Kienthal par des sentiers abrupts, qui m'amènent au bord du ruisseau. Si cette vallée solitaire n'est pas, malgré ses flancs escarpés et ses rochers, d'aspect grandiose comme certaines longues et profondes vallées du Hochland, avec ses beaux arbres d'essences variées, ses feuillages pittoresquement alternés de pins, sapins, hêtres et bouleaux, elle n'en produit pas moins, à cette heure crépusculaire, une impression de douce paix, de fraîcheur délicieuse.

Après cette promenade, je reviens à Hersching pour dîner. L'auberge est prise au dépourvu pour me donner à manger; on a peu l'habitude sans doute de recevoir des étrangers. Dans les explications de la servante, je ne discerne pas bien en quels termes elle excuse le manque de victuailles, si elle me dit : « Tout le monde est à la danse[1], » ou : « Tout le monde est mort! » Ce n'est pas précisément la même chose, mais l'effet est le même pour moi. Je quitte donc cette auberge peu hospitalière et je vais dîner à la *restauration* du bord du lac. On peut aussi y coucher, mais non y dormir, tant les lits sont exécrables.

Aussi, le lendemain, de bonne heure, suis-je debout. En route pour le Pilsensee, le Wœrthsee, deux petits lacs situés au nord-est de l'Ammersee. On est ici déjà dans la plaine bavaroise que d'épais bois de sapins revêtent çà et là d'une fourrure vert sombre. J'arrive enfin à Wildenroth, village assez pittoresque sur le cours de l'Amper, en aval de Grafrath, où je dois aller reprendre le chemin de fer. Je remonte la vallée de la verte rivière et voici bientôt Grafrath, son église réunie par une arcade à un cloître et sa coupole ronde.

J'entre, et quelle est ma stupéfaction de rencontrer dans une église du *rococo-styl* le plus flamboyant un tombeau, entouré d'une grille en ferronnerie, dallé d'une plaque en marbre rouge où est sculptée l'effigie d'un chevalier bardé de fer! Ce tombeau est celui d'un saint local, saint-Rasso, à qui l'église est dédiée, si profondément vénéré en Bavière que ce sanctuaire est un lieu de pèlerinage.

LE KOCHELSEE, LE WALCHENSEE.

Pour aller voir ces lacs, on se rend en chemin de fer à Penzberg, où sont des houillères. A la gare stationne le *post-omnibus* de Mittenwald. Ces voitures de poste sont à caisse jaune, avec banquettes de velours grenat, montée sur un train de roues très étroit, vu le peu de largeur des routes de montagne. Elles sont conduites par des cochers à costume de postillon, bottes, culotte de panne, veste bleue, galonnée d'argent, chapeau de cuir bouilli, portant en écharpe un cor à pistons sur lequel, à la traversée des villages, ils jouent des tyroliennes. On traverse la Loisach, charmante rivière qui sort du Kochelsee et va se jeter dans l'Isar, au-dessous de Wolfratshausen, délicieux bourg à 24 kilomètres de Munich; on rejoint à Benedictbeuern l'ancienne route postale, l'une des voies qui mènent de Munich à Innsbruck. Le grand bâtiment qui s'élève dans ce bourg est une ancienne abbaye de Bénédictins sécularisée; il sert aujourd'hui de dépôt de remonte. Arrêt à Kochel où aboutit la chaussée qui sépare le Kochelsee proprement dit de la partie inférieure du lac, sorte de marécage appelé le Rohrsee. Mais, de la route, on n'aperçoit le lac qu'à un quart d'heure du village, près de l'auberge de *l'Ours gris*.

Arrivé au pied de la montée du Kesselberg, on a une jolie vue sur le Kochelsee et ses entours pittoresques. Il est borné au sud par l'Herzogstand, dont les rochers à pic le dominent, à l'est par le Jochberg, à l'ouest par le Heimgarten. La route du Walchensee, construite en 1492 par le duc de Bavière Albert IV, ainsi que le rappelle une inscription commémorative encastrée dans un rocher, gravit le Kesselberg par une pente raide. En moins d'une lieue elle escalade les 200 mètres qui forment la différence de niveau entre les deux lacs. A droite, sous des sapins énormes, bondit en cascades le Kesselbach. La beauté du site arrachait à mes compagnons de

1. En allemand : *Alles zum Tanz!* ou *Alles ist Todt!*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

route, trois provinciaux allemands fort communs, de perpétuelles exclamations admiratives : « *Schœn! schœn!* » disait l'homme. « *Ia, schœn!* » répondaient les femmes, en écho. Prononcé *chène* par ces vulgaires touristes, ce mot répété sans cesse m'agaçait les oreilles et me gâtait le paysage.

Après cette dure montée le long du ruisseau qui arrose en bouillonnant le flanc du Herzogstand, une petite descente conduit à Urfeld, sur le bord du Walchensee.

Une auberge, quelques villas. Sur l'eau, des remises à bateaux pour les pêcheurs. Tandis que le postillon va distribuer ses lettres et ses paquets, nous avons quelques minutes pour contempler l'aspect du Walchensee. Ce lac diffère absolument du Kochelsee. Les bords de celui-ci sont plats, avec un fond accidenté; le Walchensee, au contraire, est entouré de tous côtés de bois et de montagnes. Ses bords s'élargissent en un vaste triangle dont Urfeld est le sommet; il est presque aussi large que long. D'Urfeld, une route longe la rive orientale jusqu'à Sachenbach, à l'extrémité de la sombre et solitaire vallée de la Jachenau. Celle de Mittenwald contourne la rive ouest. Les eaux sont d'un magnifique vert foncé. Au sud de Walchensee, où, par bonheur, descendent mes compagnons, s'incurve une baie paisible et solitaire, dominée par les hauteurs boisées du Hochkopf et le long de laquelle on a une jolie vue de la rive orientale du lac et de la presqu'île qui fait promontoire devant le bourg de Walchensee. Puis la route s'engage dans la sombre et sévère vallée de l'Obernach, entre l'Isarberg et le Krottenkopf. Une forêt profonde la borne à l'ouest, des sapins énormes, des bouleaux, puis encore des sapins, tout le long du chemin jusqu'à Wallgau, à l'entrée de la vallée de l'Isar.

On est là en pleine montagne. Les façades des chalets et des auberges sont décorées de fresques aux sujets religieux, qui annoncent le voisinage du Tyrol. A l'est s'infléchit la vallée où l'Isar, en plusieurs bras, roule sur un lit rocailleux ses eaux impétueuses de torrent, au pied de l'Isarberg, dont les derniers contreforts détournent son cours en un immense arc de cercle vers Fall, Länggries et Tölz. Au delà se dresse la cime de la Soyernspitze. L'Isarthal s'élargit vers Krün en un vaste cirque de montagnes dont le sévère massif du Karwändel, à gauche, et le Wetterstein-Gebirge, à droite, forment le fond d'horizon. La nuit arrive, estompant les hauteurs sur lesquelles planent de gros nuages noirs.

Par le chemin qui rejoint la route de Partenkirchen à Mittenwald, je gagne le Barmsee, petit lac situé sur ce plateau, dans une dépression qu'environnent des bois. La nuit est venue, pas de lune. J'y vois juste assez pour me diriger sur les lumières de l'hôtel, où j'espère trouver à dîner. Joli petit hôtel neuf où tout un personnel féminin s'empresse à me servir pour me retenir au moins jusqu'au lendemain. On me dépêche le patron, qui sait le français, connaît Paris et parle l'argot parisien. Comme je témoigne de mon admiration pour les beautés alpestres du site, il répète plusieurs fois : « Oui, oui, c'est *très chic*! » mais sans conviction. Il est évident qu'il aimerait mieux parler du Boulevard et des Folies-Bergère. En dépit de ses instances, je retourne coucher à Krün. Cette nuitée dans une auberge de rouliers m'effrayait un peu. Bien à tort, car on me logea dans une annexe, à côté de la salle de danse du village, où j'occupai une grande chambre à deux lits, ornée d'un portrait de Louis II en chromo, évidemment la chambre réservée aux autorités en tournée; de tous les lits bavarois, ce lit d'auberge est le seul où j'aie dormi d'un bon sommeil.

La route de Mittenwald, qui passe entre le Karwändel et le Wetterstein-Gebirge, est une des voies principales qui mènent à Innsbruck. Elle atteint, par le défilé de Scharnitz, la frontière tyrolienne, et, de Seefeld, descend par de grandes courbes vers Zirl, dans la vallée de l'Inn, à 15 kilomètres d'Innsbruck. Mittenwald, dans un site très pittoresque près de l'Isar, au pied des flancs abrupts du Karwändel, est célèbre pour la fabrication des cithares et autres instruments à cordes. N'ayant pas le temps de pousser jusque-là, je reviens à Penzberg par la même route, en suivant la magnifique vallée de l'Obernach, et le long du Walchensee dont on aperçoit d'abord les eaux vertes à travers les jours d'une futaie de sapins dévalant vers le lac. Je descends avec la même admiration la pente raide et rocailleuse du Kesselberg, où l'omnibus de la poste est obligé, tous les dix pas, de se caler sur sa fourche de fer pour ne pas être entraîné. Je prends le train à Penzberg, mais pour descendre bientôt après à Seeshaupt, à l'extrémité du Würmsee, d'où le bateau me transporte rapidement au château de *Berg*. C'est dans ce bâtiment fort modeste, villa carrée à quatre tours crénelées dans le style moyen âge des architectes de la Restauration, qu'est né Louis II, qu'il a été élevé et qu'il a été interné comme fou. On le visite pour cinquante pfennigs.

Le seul mérite du château, c'est sa situation qui lui donne vue sur le lac de Starnberg et sur un parc très boisé dont l'œuvre du jardinier a su respecter la libre végétation naturelle. Dans une allée de ce parc, à quelques pas de l'endroit où le roi s'est noyé, s'élève un monument commémoratif de sa mort. C'est une colonne de syénite, sur un socle de granit, surmontée d'une lanterne et d'un haut crucifix de bronze. Au-dessous, les armes de Bavière et l'inscription rappelant la date du mystérieux accident : 13 juin 1886.

LE TEGERNSEE, LE SCHLIERSEE.

Après le lac de Starnberg, le lac favori des Munichois est le Tegernsee. On y accède très facilement par chemin de fer. La ligne de Holzkirchen mène jusqu'à Gmund, au bord du lac. La route conduit de là direc-

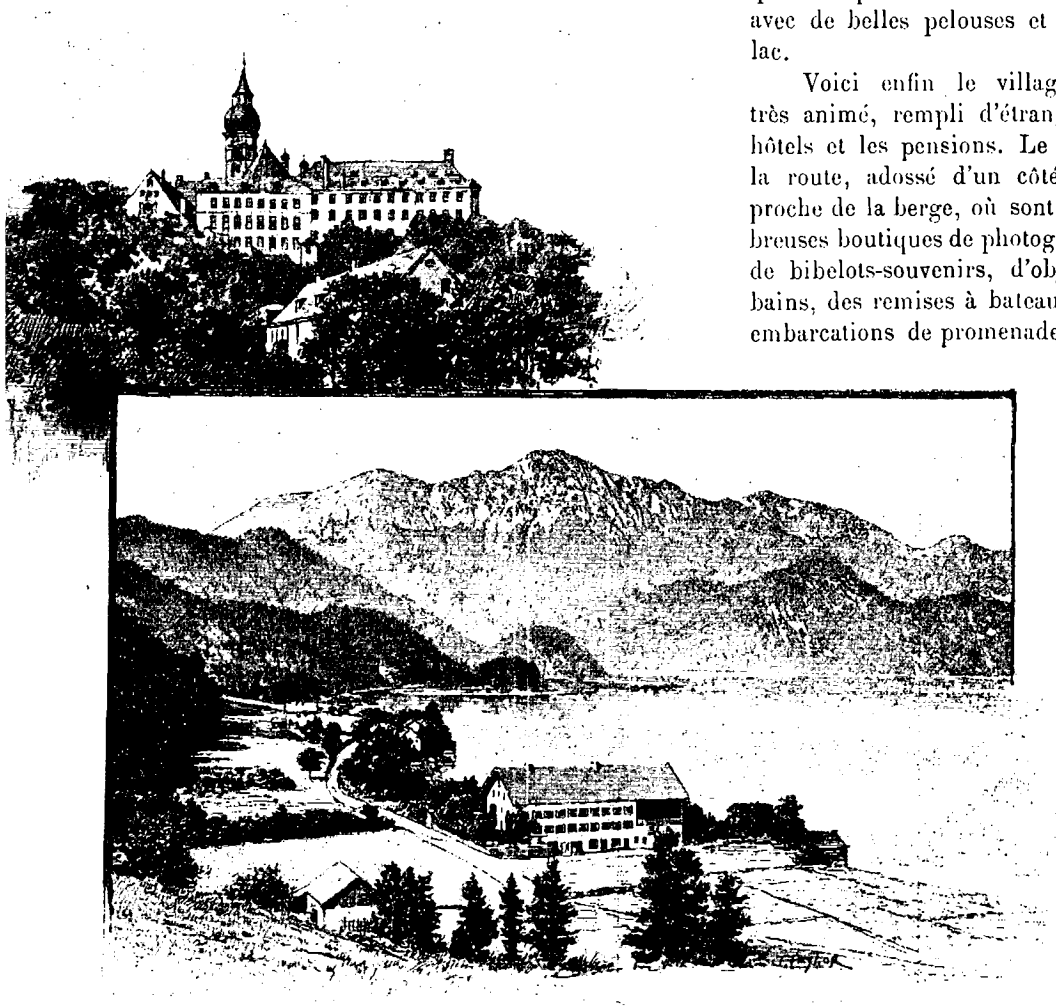
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tement le long de la berge, à Tegernsee. De nombreux omnibus y transportent les voyageurs. Le Tegernsee n'ayant qu'une longueur de 6 kilomètres, il me semble plus original d'en faire le tour par l'autre rive. Le chemin est tracé sur le flanc des hauteurs, à une faible élévation au-dessus du niveau du lac et à une certaine distance du bord de l'eau. Il s'en écarte de plus en plus, traverse des prairies verdoyantes, de petits ruisseaux, passe le long des fermes et des cultures. C'est le côté champêtre du lac. La route se rapproche de la rive auprès de la petite baie où se jette la Weissach. On traverse cette rivière, puis un sentier de raccourci mène le piéton à Egern, petit village situé sur la rive sud, d'où l'on aperçoit en face de soi le château de Tegernsee.

Egern et Rottach, sur la rivière du même nom, sont deux villages de pêcheurs, qui forment une seule rue. Les habitations, d'une éblouissante blancheur, ont la forme des chalets tyroliens; leurs toits d'essandoles sont ornés de festons en bois découpé, surmontés d'une croix et d'une cloche; les balcons, qui font le tour de la maison, sont enguirlandés de vigne vierge. L'aspect de ces villages est propre, coquet, riant, il invite à se fixer pour quelques jours dans l'une des jolies auberges de la localité.

Une fois passé le pont de la Rottach, se dessine la courbe d'une calme et gracieuse baie verte, au pied d'un pic élevé, le Riederstein; puis c'est une série d'élégantes villas des deux côtés de la route jusqu'à Tegernsee. Les constructeurs de ces villas ont eu le bon goût de se conformer tout simplement aux modèles des habitations du pays. Ils conservent la forme chalet en la parant d'une ornementation plus luxueuse, en l'adaptant intérieurement aux besoins du confort; on ne les voit pas encore sacrifier à la manie du gothique, édifier des villas à l'italienne ou des monuments fastueux dans le style prétentieux des hôtels modernes de Francfort. Il faut se hâter de visiter ces pays tant qu'ils conservent encore leur sincérité naïve. Dans dix ans, ils seront envahis par les Anglais, gâtés par l'ostentation des millionnaires juifs.

Bientôt paraît, en dehors de la route, sur un petit promontoire, une énorme caserne sans caractère architectural. C'est une ancienne abbaye de Bénédictins sécularisée, devenue le château du prince Charles-Théodore de Bavière. L'église, à haute nef, décorée à la manière du XVIIIe siècle, est attenante au château et à la brasserie qui en dépend. Au devant s'étend une sorte de parc, avec de belles pelouses et des allées qui longent le lac.



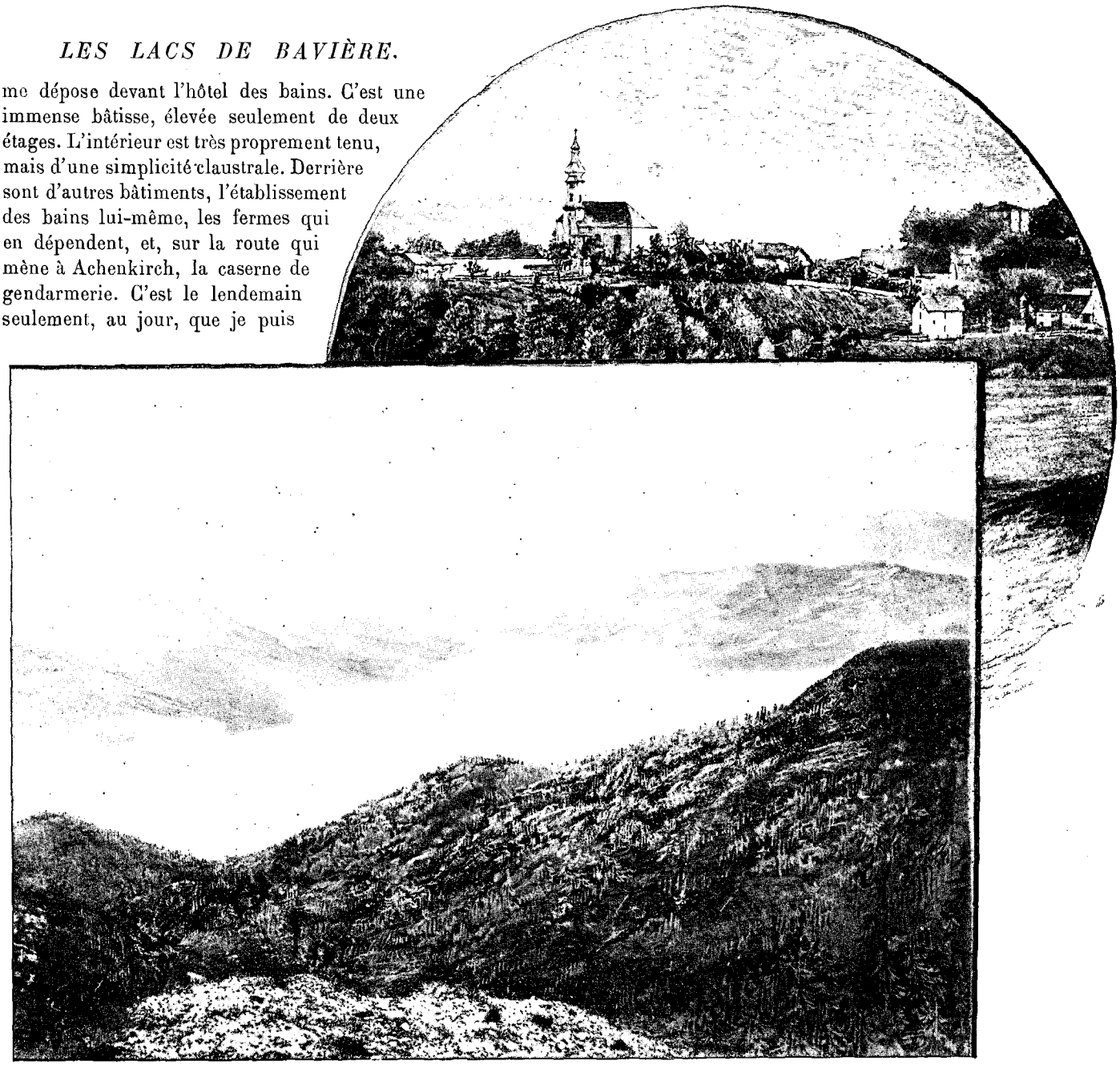
COUVENT D'ANDECHS ; KOCHELSEE (PAGE 566). — DESSIN DE TAYLOR.

Voici enfin le village de Tegernsee. Il est très animé, rempli d'étrangers qui en peuplent les hôtels et les pensions. Le village est échelonné sur la route, adossé d'un côté à la colline, de l'autre proche de la berge, où sont des restaurants, de nombreuses boutiques de photographies, de vues des Alpes, de bibelots-souvenirs, d'objets en bois sculpté, des bains, des remises à bateaux d'où partent d'élégantes embarcations de promenade. On canote beaucoup sur le Tegernsee.

Devant la poste, qui est située aussi au bord de l'eau, stationne l'omnibus pour Kreut. J'en profite pour aller coucher dans ce pays, réputé pour ses eaux minérales. Je refais en voiture la route que je viens de faire à pied, traversant la Rottach, les villages de Rottach et d'Egern et montant ensuite la vallée de la Weissach. Le trajet dure deux heures à peu près, la route monte le long des versants du Hirschberg et du Rindberg. A la nuit, j'arrive à Wildbad Kreut. L'omnibus

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

me dépose devant l'hôtel des bains. C'est une immense bâtisse, élevée seulement de deux étages. L'intérieur est très proprement tenu, mais d'une simplicité claustrale. Derrière sont d'autres bâtiments, l'établissement des bains lui-même, les fermes qui en dépendent, et, sur la route qui mène à Achenkirch, la caserne de gendarmerie. C'est le lendemain seulement, au jour, que je puis



WALCHENSEE, VUE PRISE DE L'HERZOGSTAND (PAGE 566); STARNBERG (PAGE 561).

me rendre compte de la topographie. En ouvrant ma fenêtre, j'ai vue sur une magnifique pelouse verte que contournent les deux routes, avec, à droite, sur une butte, une petite chapelle dont la cloche appelle les fidèles à la messe. De cette prairie s'élève un brouillard frais qui se déchiquette aux ramures des sapins, aux rocs de la montagne, et que volatilisent bientôt les rayons du chaud soleil d'été. Sur les allées, comme en un manège, galope un assez élégant cavalier. Mais cette piste bien plane qui ferait la joie des vélocipédistes leur est interdite. Les cyclistes sont malheureux dans ces pays. Lorsque les routes ne sont pas impraticables à leur véhicule, l'usage leur en est défendu, souvent ils ne peuvent pas même traverser les villages. Aussi les voit-on réduits habituellement à conduire leur monture à pied, tel un cavalier désarçonné.

L'établissement de bains de Wildbad Kreut, appartenant au prince Charles-Théodore de Bavière, est dans un site magnifique. Le plateau sur lequel il est construit est environné de montagnes que dominent les sommets plus élevés du Hirschberg, du Risserkogel et du Planberg. Partout des sentiers bien tracés, marqués de flèches et d'indications par les soins du Club Alpin, invitent aux excursions, sollicitent les ascensionnistes. Une allée ombragée d'arbres magnifiques descend dans le ravin où court le torrent de la Weissach. A Kreut, les omnibus d'Achenkirch et de Scholastika amènent les baigneurs du Tyrol autrichien. Au retour, ils emmènent ceux qui se rendent à l'Achensee. Devant faire le trajet par une autre voie, je reprends l'omnibus pour Rottach, d'où je compte me diriger à pied vers le Schliersee.

Du Tegernsee au Schliersee il n'y a guère que trois lieues. Un assez bon chemin, peu fatigant, met les

*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

deux lacs en communication. La route commune me paraissant trop facile, j'ai le projet de prendre un chemin plus long, mais plus accidenté, qui s'amorce entre Rottach et Tegernsee. Seulement je n'ai pas remarqué sur la carte que ce chemin, bientôt devenu sentier, monte tout d'abord par une pente raide au Riederstein, pic aigu émergeant de la forêt, au sommet duquel se dresse une chapelle à la flèche pointue. C'est; pour commencer, une dure ascension de 400 mètres que me vaut mon horreur des chemins battus, puis le sentier redescend à travers la forêt. J'imagine qu'il va rejoindre une vallée. Non pas, il est suspendu sur les flancs à pic de montagnes boisées de sapins, côtoie des ravins à précipices, traverse des cols et monte enfin à la Baumgarten-Alpe. Je me vois condamné, par 35 degrés de chaleur, à une nouvelle ascension de 250 mètres. Cependant, arrivé sur une vaste croupe déboisée, couverte d'un tapis de prairies, le sentier paraît tourner vers le nord. Va-t-il au Schliersee? Il s'agit de ne pas se tromper.... Heureusement paraît la silhouette d'un Tyrolien gigantesque, aux jambes fortement musclées, à la figure placide encadrée d'une épaisse barbe rousse. Un gros bâton à la main, il marche d'un pas lent, mesuré, toujours pareil, aux énormes enjambées. J'interroge ce montagnard. Le bon géant aux yeux bleus, après m'avoir salué d'un *Grüss't Gott!* (Dieu vous salue!), me renseigne en son patois. Puis il se dirige vers le sommet de l'Alpe, du même pas régulier, sans hâte, sans fatigue, uniforme à la montée comme à la descente. On devine qu'il peut faire ainsi des lieues dans la montagne, dont tous les tracés lui sont familiers.

Un peu plus loin dans la prairie, s'élève un chalet alpestre en troncs d'arbres noircis, autour duquel paissent des vaches rousses. Sous prétexte de boire un verre de lait, j'entre dans la demeure. Étable et habitation sont de plain-pied. Ce chalet montagnard est moins propre et moins élégant que les maisons riveraines du lac. Le pâtre confirme le renseignement donné par le Tyrolien : le sentier ne tarde pas à me ramener sur le Prinzenweg, ce facile chemin de dames que j'ai méprisé tout d'abord. Par l'agréable vallée du Breitenbach, il aboutit à une prairie où s'élève, à l'ouverture d'une autre vallée, un hameau entouré de cultures. La route se dirige vers le lac, qu'elle contourne, et parvient aux premières maisons de Schliersee.

C'est un joli petit village au bord du lac de ce nom. Celui-ci est plus petit et moins pittoresque que le Tegernsee, bien qu'entouré de pics boisés au-dessus desquels s'élance la haute cime du Wendelstein, but d'excursion pour les ascensionnistes. Leur gloire ne me tente pas, je demeure au bord du lac. Le pays est en joie : c'est le jour de l'Assomption, la grande fête de la catholique Bavière, vouée à la Vierge, dont elle porte les couleurs. Des mâts plantés dans les clos et les jardins dressent les oriflammes blanches et bleues, qui jettent dans le clair ciel d'été une note de tendre allégresse. Les habitants ont revêtu leurs costumes nationaux : les femmes portent un chapeau en feutre vert plat comme un *canotier* anglais, le lourd et massif corset qui leur fait la taille si épaisse, malgré les chaînes d'argent qui l'ornent sur le devant, le tablier blanc et le fichu brodé à leur nom dans le dos; les hommes, la culotte *à pont*, brodée de fleurs de soie, coupée au-dessus du genou, les molletières en tricot de laine, les bretelles à broderies vertes, la veste à parements verts, à boutons de corne de cerf, le chapeau tyrolien. Presque tous ceux du pays sont réunis au tir. Dans une hutte construite sur une colline, derrière le village, sont les tireurs à la carabine, faisant face à une rangée de cibles doubles qui, par un système de contrepoids, se remplacent automatiquement, dès que l'une d'elles est atteinte. C'est un va-et-vient perpétuel; tous les coups, ou peu s'en faut, sont justes; on sait l'adresse des chasseurs tyroliens. Ils en sont fiers et la proclament, dans le Tyrol proprement dit, en clouant au-dessus de la porte de leurs chalets les cibles en bois, à sujets peints, que leurs balles ont transpercées.

FEMMES DE MITTENWALD (PAGE 567). — PHOT. ANIAN IRL, À MITTENWALD.

L'adresse au tir n'est pas le seul talent des montagnards des Alpes bavaroises et du Tyrol. Cette race robuste, hardie, leste et joyeuse, douée d'une singulière vivacité d'allures, possède une aptitude naturelle au chant et à la danse. Des paysans du Schliersee, réputés comme danseurs ou comme chanteurs, ayant figuré naguère au Gärtner-Theater, de Munich, en des intermèdes, dans des pièces populaires relatives aux mœurs des habitants de la Haute-Bavière, un ancien comédien de ce théâtre, Conrad Dreher, eut l'idée de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE THÉÂTRE DES PAYSANS ET SES PRINCIPAUX ACTEURS. — DESSIN DE J. LAVÉE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les former à dire le dialogue. Leur facilité l'engagea à faire représenter ces mêmes pièces par de véritables paysans. Il eut bientôt recruté sa troupe dans les environs de Schliersee.

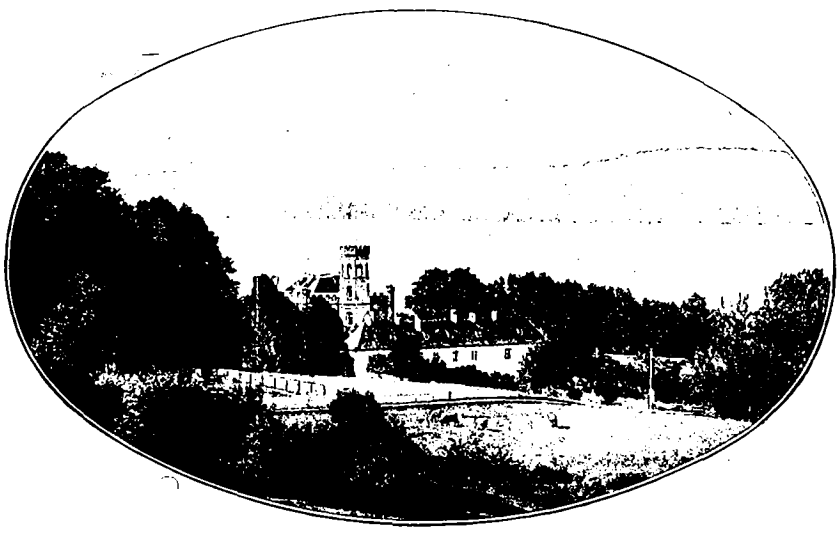
C'est dans un jardin dépendant de l'hôtel Seehaus, dont une exquise potence en ferronnerie peinte supporte l'enseigne, qu'un architecte de Munich, M. Em. Seidl, a élevé le *Bauern-Theater* (théâtre de paysans), sur lequel jouent ces rustiques acteurs : modeste construction en planches, semblable, vue du dehors, à un chalet tyrolien, avec deux escaliers extérieurs menant à l'étage, une grande fenêtre garnie de rideaux rouges au-dessus de l'entrée, que surmonte une tête de cerf.

Les représentations n'ont lieu que le dimanche et les jours de fête. Elles attirent au Bauern-Theater non seulement les paysans de la contrée, mais des amateurs venus des petites villes voisines, de Munich même, où le chemin de fer ramène les spectateurs le soir, après la représentation. La salle est rectangulaire. Sans la scène qui la coupe en deux, elle ressemblerait à un *hall* de brasserie. Sur le sol, de l'orchestre au parterre, au lieu de rangées de sièges, trois longues tables en charpente, avec des chaises tout du long où l'on s'assoit pour boire et manger. Derrière, un parterre avec des bancs de bois, dominé par une galerie qui fait le tour de la salle. Au-dessus de l'orchestre, où les musiciens, comme préludes et entr'actes, jouent des *lændler*, en manière de boîte à souffleur s'arrondit le dôme d'un énorme parapluie rouge. Le rideau, peint par un artiste de Munich, représente la cime du Wendelstein, escaladée par des touristes que précède un guide en costume tyrolien, tenant à bras-le-corps son amoureuse et agitant son chapeau à plumes d'un air vainqueur. Enfin, pour accentuer la couleur locale, le commencement des actes est annoncé par le tintement d'une clochette de vache.

Je n'ai guère pu juger du mérite de la pièce représentée devant moi, pièce en cinq actes, mêlée de chants et de danses, de MM. Hans Neuert et Louis Ganghofer, *le Sculpteur de crucifix d'Ammergau*. Rien de plus difficile pour un étranger que de comprendre le dialecte populaire bavarois dans lequel elle est écrite, la prononciation des acteurs et les plaisanteries locales. Mais les acteurs sont remarquables. Ils rendent visible au spectateur la vie de ces montagnards dont se compose l'auditoire. Il les voit, grâce à eux, marcher, agir, parler en scène comme ils se comporteraient dans la réalité, et quand l'un des comédiens, prenant sa guitare, commence une tyrolienne, les autres aussitôt d'empoigner par la taille les actrices, pour la danse, et les voici qui se trémoussent avec une agilité d'Espagnols, en poussant les *jodls* les plus retentissants, auxquels répondent les éclats de rire des femmes élevées en l'air à bout de bras.... Les principaux acteurs de la troupe sont Willi Dirnberger, de Miesbach, et sa femme Thérèse qui montre si volontiers ses dents éblouissantes, Xavier Terofal de Schliersee, et Anna Terofal, Anna Rais qui joue avec tant de naturel les rôles de vieille, enfin Michaël Dengg, comique campagnard qui ne peut dire un mot sans soulever le rire de ses compatriotes.

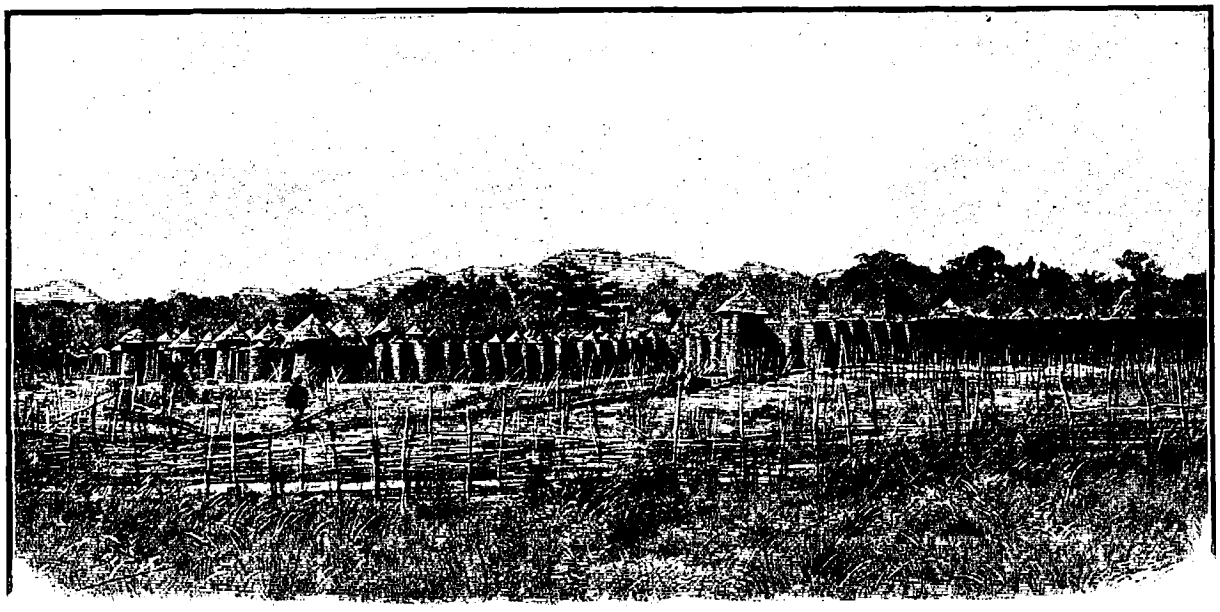
En disciplinant le talent naturel de ces amateurs, Conrad Dreher n'a fait que développer l'instinct scénique des habitants de la Haute-Bavière. En beaucoup d'endroits existaient déjà des théâtres semblables, voués au sacré ou au profane. Le plus connu est le décennal *Passions-Spiel* d'Oberammergau. A Kochel, pendant dix ans, des acteurs du pays ont joué une pièce locale, *le Forgeron de Kochel*. A Obersdorf, dans l'Allgau, la légende d'Andreas Hofer fut longtemps représentée par les montagnards eux-mêmes. Une pièce patriotique du même genre, *le Tyrol en* 1809, a été jouée récemment sur le théâtre populaire de Meran, mais le Bauern-Theater de Schliersee, régi par un véritable comédien, jouit d'une vogue artistique spéciale. Aussi, lorsque sa troupe vient donner une représentation à Munich, la salle du Gärtner-Theater est-elle presque entièrement louée à l'avance.

(*A suivre.*) G. SERVIÈRES.



VUE DU CHÂTEAU DE BERG ET DU WÜRMSEE (PAGE 567).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



TATA DE BADON. — DESSIN DE BOUDIER.

DANS LA HAUTE-GAMBIE[1],

PAR LE Dr RANÇON,

MÉDECIN DE PREMIÈRE CLASSE DES COLONIES.

IX (*suite*).

Avant de quitter Damentan, je veux dire quelques mots du Coniaguié, du Bassaré et de leurs habitants. Ces deux pays étaient presque inconnus avant nous. D'après nos renseignements, le territoire qui les forme serait situé à peu près entre 14° 45′ et 15° 10′ de longitude ouest, et 12° 25′ et 12° 56′ de latitude nord. Sa superficie est à peu près de 4 000 kilomètres carrés. Il offre une succession variée de collines et de vallons. La partie habitée, un vaste plateau de 800 à 1 000 kilomètres carrés, a un aspect plus riant et plus agréable que les autres régions.

Il appartient tout entier au bassin de la Gambie, à laquelle aboutissent les nombreux marigots qui l'arrosent, et où coule en toutes saisons une eau claire, limpide et délicieuse au goût. La constitution géologique du sol diffère peu de celle des autres parties du Soudan; nous y trouvons les argiles compactes, les grès, les quartz et les latérites qui les caractérisent; les dernières dominent surtout dans les régions habitées.

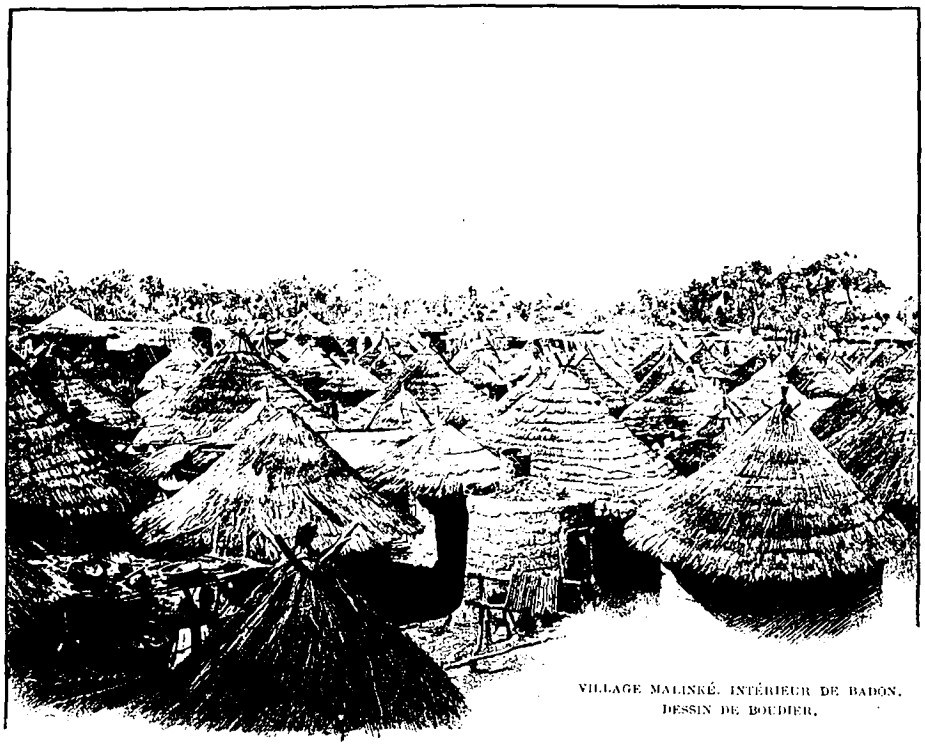
La faune est des plus variées, et parmi les animaux domestiques nous citerons les bœufs, moutons, chèvres, chiens et chats. Les bœufs sont très nombreux au Coniaguié. Chaque village en possède un troupeau de plusieurs centaines de têtes. Ils sont de grande taille et très vigoureux. De toutes les espèces que nous avons vues au Soudan, c'est assurément celle qui se rapproche le plus de notre bœuf de France. D'une façon générale, on peut dire que le bœuf du Coniaguié n'est pas domestiqué, mais simplement apprivoisé. Les troupeaux vivent dans les taillis qui avoisinent les villages, et, le soir, rentrent coucher auprès des cases. Habitués à ne voir que des individus absolument nus, l'aspect des boubous flottants que portent en général les noirs, a le don tout particulier de les irriter. Ils n'hésitent pas alors à vous charger. Leur chair est très bonne; mais il faut une circonstance grave, fête ou passage d'un chef, pour que les habitants se décident à en abattre un à coups de fusil. C'est une véritable chasse, qui est parfois féconde en accidents. Le lait des vaches n'est pas utilisé.

Les poulets foisonnent dans tous les villages. Outre la petite espèce que l'on rencontre dans tout le Soudan, il existe encore au Coniaguié une espèce qui rappelle nos grosses poulardes d'Europe et qui est très estimée dans les pays voisins. Il nous a semblé cependant que sa chair était plus dure et moins savoureuse que celle des autres espèces. Les Coniaguiés excellent dans l'art d'élever les chapons, et il n'est pas de village qui n'en possède plusieurs centaines.

La flore, pauvre dans les plaines argileuses qui avoisinent la Gambie et la rivière Grey, est riche au contraire dans les vallées et sur les plateaux. Nous y trouvons les grandes essences botaniques qui caractérisent

1. *Suite. Voyez tome Ier, p.* 489, 501, 513, 525, 537, 549 *et* 561.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



VILLAGE MALINKÉ. INTÉRIEUR DE BADON.
DESSIN DE BOUDIER.

les régions tropicales des Rivières du Sud, fromagers, baobabs, n'tabas, caïlcédrats, légumineuses gigantesques. Sur les bords des marigots on trouve surtout les bambous, les télis et les palmiers oléifères. Les lianes à caoutchouc et à gutta-percha sont fort nombreuses. Sur les flancs des collines et sur les plateaux, la flore, quoique moins puissante, est encore très riche. Les graminées y constituent un excellent fourrage, et à chaque pas nous rencontrons de superbes karités. Les plantes cultivées sont les mêmes que dans tout le reste du Soudan.

Le pays de Coniaguié est habité par trois races différentes : les Peulhs, les Malinkés et les Coniaguiés. Ces derniers sont de beaucoup les plus nombreux, et ils sont, en vertu du droit du premier occupant, les maîtres du sol. La population totale s'élève à environ 7 000 à 8 000 habitants, dont les quatre cinquièmes sont Coniaguiés.

Bien que je n'aie pas sur l'origine de cette curieuse peuplade une opinion bien arrêtée, j'inclinerais à les rattacher à la famille malinké. Mais ce seraient des Malinkés laissés à l'état sauvage.

Selon toutes probabilités, les Bassarés, les Coniaguiés et d'autres familles établies dans la Haute-Gambie ont eu leur berceau sur les bords du Niger, qu'ils ont abandonné avec la grande émigration de Koli-Tengrela vers le XIVe siècle. Cette émigration s'est répandue dans toute la vallée du Haut-Sénégal, et un groupe principal est descendu dans le Fouta Djallon. On peut supposer que quelques familles, fuyant devant les agressions incessantes des Peulhs, se sont réfugiées dans les forêts de la rive gauche de la Gambie. Traqués ensuite comme des animaux, aux prises avec la faim et les bêtes féroces, elles ont dû mener là une existence des plus misérables. Les Coniaguiés et les Bassarés pourraient être regardés comme les derniers descendants de ces familles errantes. Nous ne faisons là, bien entendu, qu'une simple supposition, mais certains caractères constatés chez ces peuplades et surtout une grande parenté de langage nous permettent de la regarder comme vraisemblable.

Les villages coniaguiés sont, en général, beaucoup plus propres et mieux entretenus que la plupart des villages des autres pays du Soudan. Ils présentent aussi un tout autre aspect. Les cases sont rondes et construites en bambous tressés. Leurs dimensions sont des plus petites, environ 2 mètres à 2 m. 50 de diamètre sur 2 m. 50 à 3 mètres de hauteur. La porte s'élève jusqu'au toit, et de chaque côté d'elle se dressent jusqu'au-dessus de l'édifice les deux bambous qui lui servent de montants. Le toit est petit, plus élevé que celui des cases des autres noirs, et son bord dépasse de fort peu le corps de la case, ce qui donne à celle-ci l'aspect d'une ruche d'abeilles. Le sommet du chapeau est souvent terminé par un ornement en bambou formé d'un morceau de bois qui sert de support, et sur lequel est fixé un autre morceau de bois en forme de croissant, supportant à son tour des tiges de bambous d'environ 15 centimètres de longueur.

La case est immédiatement construite sur le sol, qui a été bien battu au préalable. Pendant la nuit la porte est fermée d'une natte grossièrement faite à l'aide de chaumes de graminées ou de tiges de cypéracées, nattes qui sont connues au Soudan sous le nom de *sécos*. Au milieu de la case est une petite dépression de terrain de 0 m. 40 environ de diamètre, qui tient lieu de foyer. Quant au mobilier, il est des plus primitifs : une natte ou de la paille sur laquelle couche le ou la propriétaire, et c'est tout. En général, une case n'est habitée que par un individu. Les enfants, jusqu'à ce qu'ils soient nubiles, habitent, de préférence, avec la mère.

Le Coniaguié est un noir de haute stature. Sa peau est d'une couleur un peu moins foncée que celle du Ouolof et rappelle plutôt celle du Malinké. Les membres supérieurs sont démesurément longs. Le prognathisme est peu développé.

La femme diffère peu des négresses des autres races soudaniennes. Toutefois elle nous a semblé plus courte

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et mieux musclée. La face est également moins repoussante, et les membres inférieurs mieux développés. La taille est à peu près la même.

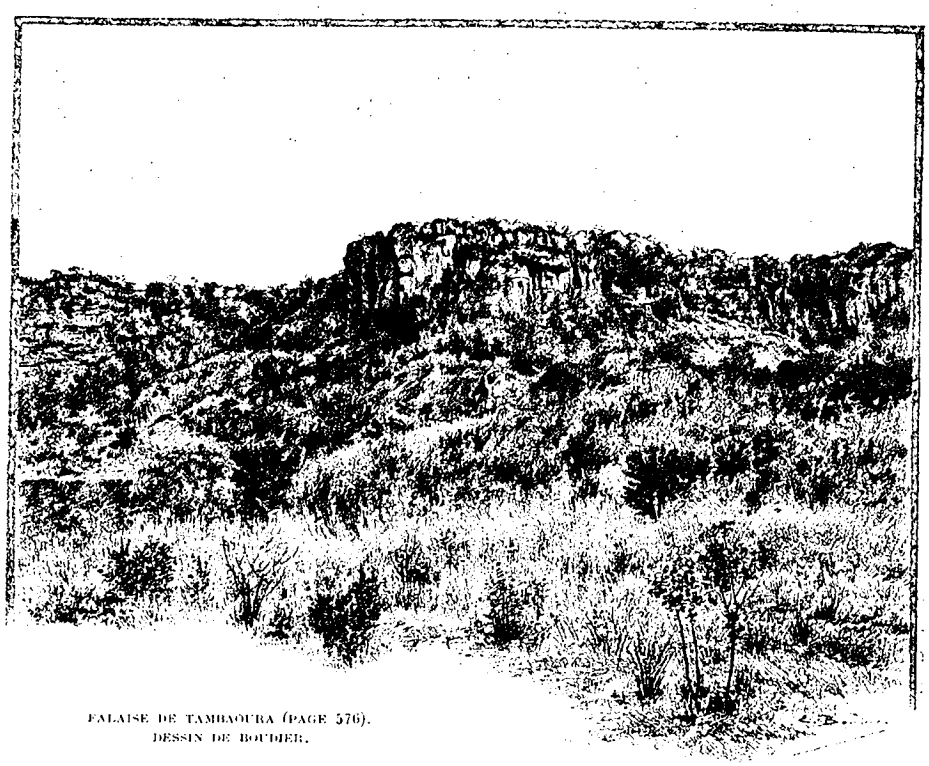
Les Coniaguiés sont des buveurs effrénés; ils ont un penchant tout particulier pour les liqueurs alcooliques, le genièvre surtout, que les dioulas leur apportent ou qu'ils vont chercher à Yabouteguenda et parfois jusqu'à Mac-Carthy. Le tatouage est inconnu. Cette coloration bleue des lèvres et des gencives, si estimée des pays malinkés et toucouleurs, est absolument méprisée. En général tout le monde est tête nue. Le vêtement est des plus simples et des plus primitifs. Le costume des femmes n'a rien à envier en simplicité à celui de notre mère Ève. Quant à celui des hommes, y compris le chef, nous hésitons à le décrire. Nous nous contenterons de rappeler à son sujet ce mot d'un de nos marins célèbres sur le vêtement des Canaques : « Avec un gant, on pourrait en habiller cinq ».

JEUNE FILLE DE BADON.

La femme est traitée de la même façon que chez les autres peuples africains. C'est à elle que sont dévolus les plus gros travaux. Cependant les hommes s'occupent un peu de la culture des champs, et les femmes jouent un certain rôle dans les affaires publiques.

La religion de ces peuples est des plus grossières. Ils ont surtout une grande frayeur des sorciers; ils consultent les entrailles des poulets dans toutes les circonstances graves. Les musulmans les accusent de n'avoir aucune notion de Dieu. Il semble toutefois certain qu'ils ont un culte particulier pour une sorte d'idole en bois monstrueuse, qui serait la divinité protectrice du pays. Cette idole se trouverait dans une forêt sur la colline où s'élève le village de Nouma. Lorsqu'ils redoutent quelques dangers, la guerre, le feu ou les épidémies, ils se rendraient en grande pompe dans la forêt, ils y immoleraient trois jeunes filles de la famille régnante, et arroseraient avec leur sang le pied de l'épouvantable idole. Bien entendu, je ne garantis pas la vérité de ce fait.

Au point de vue du gouvernement, les Coniaguiés sont divisés en deux cantons bien distincts, qui sont habités par deux tribus différentes : au nord, les *Soukoly-Counda*, dont le chef porte le titre de *sankaf* (roi); le chef actuel de cette tribu se nomme Tounkané et il réside à Yffané; au sud, les *Biaye-Counda*, dont le chef porte le titre de *tchikaré* (roi). Ces deux tribus sont séparées l'une de l'autre par le marigot de Malé, affluent de la rivière Grey, qui coule de l'est à l'ouest; elles vivent en bonne intelligence, et il m'a semblé que Tounkané, le sankaf des Soukoly-Counda, jouissait également d'une certaine autorité sur les Biaye-Counda. Quoi qu'il en soit, l'autorité n'est exercée dans chacune des deux tribus que par un seul chef, et ce chef ne l'est, en réalité, que de nom. Chaque village a son chef particulier, qui l'administre comme bon lui semble.



FALAISE DE TAMBAOURA (PAGE 576).
DESSIN DE BOUDIER.

L'ordre de succession n'est ni en ligne directe, ni en ligne collatérale, et la façon dont est nommé le chef est des plus curieuses et mérite d'être signalée. Quand il vient à mourir, celui qui est appelé à lui succéder est le fils aîné de la sœur du défunt. A défaut de celui-ci, la mère du chef

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

RECHERCHE DE L'OR A MOURALIA. — DESSIN DE Mme PAULE CRAMPEL.

décédé choisit dans la famille régnante l'héritier de la couronne. En cas de décès de cette dernière, c'est la famille royale, réunie en conseil, qui nomme le futur souverain. Enfin, si la famille régnante vient à s'éteindre, ce sont les chefs des différents villages qui désignent la nouvelle famille qui devra présider aux destinées du pays.

La langue parlée au Coniaguié ressemble un peu au malinké, mais elle nous a semblé plus harmonieuse. Par contre, le coniaguié n'est pas, comme le malinké, prodigue de formules de politesse. Ainsi, quand ils se rencontrent, les habitants échangent simplement les salutations suivantes. Du lever du soleil à midi, on dit : « *Pissoé* », de midi au coucher du soleil : « *Diakoé* », et du coucher du soleil à l'aube : « *Mondoé* ».

La situation politique au Coniaguié est actuellement déplorable. On peut dire que tout le monde y commande et que personne n'y obéit. C'est là la raison principale de sa faiblesse.

Dans le sud-est de Damentan et à l'est du Coniaguié, qui en est séparé par une profonde vallée, se trouve le pays de Bassaré, dont les villages s'élèvent sur un vaste plateau de même formation géologique que le Coniaguié. Ce pays est habité par une population de même race, mais de langue différente. Le chef y porte le nom de *monnelli* (roi). Il se nomme Tamba et réside à Kénieri-Sarra, la capitale. Son pouvoir est très limité. Les Bassarés forment, pour ainsi dire, une république ; le chef n'est que le président d'un conseil composé de tous les chefs de village et le général en temps de guerre.

La langue des Bassarés est plus harmonieuse encore que celle des Coniaguiés. Je ne serais pas éloigné de croire qu'elle est formée d'une sorte de mélange des deux idiomes peulh et mandingue.

Pour résumer brièvement la dernière partie du voyage du Dr Rançon, disons qu'ayant quitté Damentan le 29 décembre 1891, il se dirigea au nord et traversa le Tenda, le Gamou, puis, tournant au sud-est, passa à Badon et arriva le 18 janvier 1892 à Dikhoy, sur la Gambie. De Dikhoy il se rendit à Laminia, puis, traversant le Dentilia, atteignit le 22 janvier la Falémé. Le 28, il était à Mouralia, village aux environs duquel se trouvent les fameuses mines d'or du Bambouk. De là il se dirigea droit au nord, par Yatera, Guibourya, Dialafara, et franchit la chaîne des collines de Tambaoura. Le 3 février, il arrivait à Faidherbe-sur-Galongo, au campement du chemin de fer de Kayes à Bafoulabé. Ainsi se trouvait terminée cette longue expédition.

Dr RANÇON.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

FRAUENINSEL, DANS LE CHIEMSEE (PAGE 580). — DESSIN DE TH. WEBER.

LES LACS DE BAVIÈRE[1],

PAR M. G. SERVIÈRES.

PAYSAN DE PARTENKIRCHEN (PAGE 578).
PHOTOGRAPHIE B. JOHANNES, A PARTENKIRCHEN.

LE BADERSEE, L'EIBSEE, L'ALPSEE.

C'est en faisant l'excursion des châteaux du roi de Bavière que l'on voit ces petits lacs. Il ne faut pas les mépriser pour leur peu d'étendue, ils ont un charme tout intime qui ravit le touriste. Les deux premiers sont très voisins de Partenkirchen. Le chemin de fer de Partenkirchen remonte le cours de la Loisach, cette délicieuse rivière aux eaux vertes qui traverse le Kochelsee. La gare est située entre Partenkirchen et Garmisch. De Garmisch, une voiture mène en une heure au Badersee. Ce lac est exigu et si profondément dissimulé dans les bois, qu'on peut passer à côté sans l'apercevoir, mais sa couleur vert d'émeraude est exquise.

L'Eibsee est à une altitude un peu plus élevée. La route y mène tout droit en se rapprochant du massif du Wetterstein Gebirge, dont la cime la plus élevée, la Zugspitze, haute de 2 960 mètres, surplombe le lac de sa muraille abrupte. La Zugspitze est une énorme montagne de calcaire dont la paroi nue émerge d'un manteau de verdure et fait valoir, par contraste, le beau vert de l'eau et les tons foncés des forêts qui entourent le lac. C'est là un séjour à peu près vierge (il n'y a qu'un hôtel et deux fermes) et *wild romantisch*, comme s'expriment les Guides allemands. L'Eibsee n'a que 3 kilomètres de long et contient sept petites îles. Des sentiers à travers bois en font le tour. Le batelier de l'hôtel vous y promène en barque. Plus on s'éloigne des bords, plus s'accuse l'aspect sauvage et solitaire de ce lac enfoui dans la verdure des sapins, plus l'abrupte muraille de pierre de la Zugspitze s'érige altière, écrasante....

En s'écartant de la rive vers le sud pour se rapprocher du pied de la montagne, on découvre en pleine forêt le petit Frillensee, une coupe d'eau verte et dormante. Des sapins, détruits par le temps ou abattus à coups de hache, de leurs troncs clairs ou noirâtres en obstruent les abords. Le bois est très fourré, le piéton trébuche parmi de grosses pierres envahies par la mousse. Des fleurs exquises dont personne n'a pu me dire le nom et que je n'ai jamais vues qu'en ces régions y croissent en abondance. Elles ont le calice, mais non la nuance du

1. *Suite. Voyez tome Ier, p.* 565.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bouton-d'or; leurs pétales sont du blanc nacré des narcisses. Si l'on met le pied hors du sentier, dont la trace même est difficile à suivre, on se perd aussitôt dans le bois.

De retour à l'hôtel, au lieu de remonter en voiture, je préfère revenir à pied à Garmisch, à travers bois, puis, pour ne pas refaire la même route, je prends le chemin qui mène à Obergrainau, plus haut dans la vallée. De là, je redescends, à travers les prairies, jusqu'à Garmisch et Partenkirchen. Le chemin traverse des propriétés, oblige à pousser des barrières, à pénétrer dans les pâtures. Mais cette violation de leurs champs ne choque pas les montagnards bavarois. Quelle différence avec nos paysans de l'Auvergne et de l'Ardèche, par exemple! Autant ceux-ci sont fermés, défiants, bourrus et cupides, autant les autres sont dignes, obligeants et polis. Jamais un regard de travers et, malgré leur complaisance à renseigner le touriste, jamais une attitude servile, ni une apparence de mendicité! Les bêtes elles-mêmes, ces belles vaches rousses du Tyrol, le contemplent d'un œil intelligent. Avenante est leur placidité de ruminants pour qui traverse leurs troupeaux, et c'est un concert délicieux que les sonnailles qu'elles agitent à leurs cous, carillonnant dans tous les tons!

Partenkirchen, gros bourg bâti au confluent de plusieurs petits ruisseaux, entre le Partnachthal et la vallée de la Loisach, commande la route qui mène en Tyrol par Mittenwald. Aussi a-t-il eu toujours une grande importance commerciale. L'industrie locale est celle des bijoux tyroliens et de l'orfèvrerie d'argent. Les bijoutiers exposent dans leurs vitrines une quantité de bibelots des plus originaux : boutons de gilet, tabatières, broches, croix d'argent, d'un travail assez fin comme ciselure et d'une grande variété.

Admirablement situé dans une contrée pittoresque, avec une vue magnifique sur le Wetterstein, Partenkirchen est le centre d'une foule d'intéressantes excursions dans la montagne, que facilite beaucoup le soin pris par le Club Alpin de placer des écriteaux très explicites à l'entrée et aux croisements des chemins, de faire peindre des flèches rouges sur les arbres, dans la forêt. Malheureusement ces inscriptions, très fréquentes au sortir des villages, se raréfient de plus en plus à mesure qu'on approche de la montagne et disparaissent là où leur secours serait le plus utile. Je soupçonne les habitants de détruire les poteaux indicateurs, comme portant préjudice à l'industrie des guides. N'ayant pas le temps de visiter le pays plus longuement, je pars pour Oberau, d'où l'omnibus de la poste me mènera à Linderhof et à Reutte.

C'est d'abord une montée de voiture très raide, en lacets, le long des contreforts de l'Ettaler Mandl, jusqu'à Ettal, puis on gagne de là la vallée de l'Ammer qui court au milieu des prairies et reçoit de nombreux affluents. La route de droite mène au bourg d'Oberammergau. Il n'offre d'intérêt que par son industrie de la sculpture sur bois et par son théâtre à ciel ouvert où, tous les dix ans, le célèbre *Passions-Spiel* est joué par une troupe de paysans et d'artisans. Dans l'intervalle, on y représente d'autres pièces, sérieuses bien entendu; ces représentations ont lieu le dimanche. A l'époque où j'y suis passé, l'affiche annonçait : *Die Blume von Sicilien* (la Fleur de la Sicile), tragédie antique dont l'action se passe sous Dioclétien.

La route de l'Ammerwald passe par le Graswanger Thal et mène, en une heure et demie, à Linderhof. Une grille avec les L entrelacés de Louis XIV, copiés pour Louis II, ferme l'entrée du parc, lequel est pris sur la forêt. On passe devant une maison de forestier et l'on arrive à la *restauration*, où l'on peut aussi coucher. La carte d'entrée au château coûte 3 marks. Pour cette somme, les profanes sont admis à pénétrer dans la mystérieuse retraite du royal solitaire, à contempler les splendeurs de ce Trianon favori, construit dans un *rococo-styl* qui ressemble surtout au style Haussmann. La description de la décoration intérieure et de l'ameublement est dans tous les Guides, je ne l'entreprendrai pas. Les prodigalités du feu roi plongent dans l'admiration les braves Bavarois, et font sourire les Allemands du Nord, par cette préoccupation qu'elles révèlent de la France monarchique et de l'art français du XVIII^e^ siècle. Cette lourde et gauche imitation du style Louis XV par les sculpteurs, les peintres et les tapissiers de Munich m'irritait comme une mauvaise contrefaçon des élégances de notre art national; la série des portraits de personnages célèbres de cette époque a l'air d'une parodie des pastels de Quentin de la Tour!

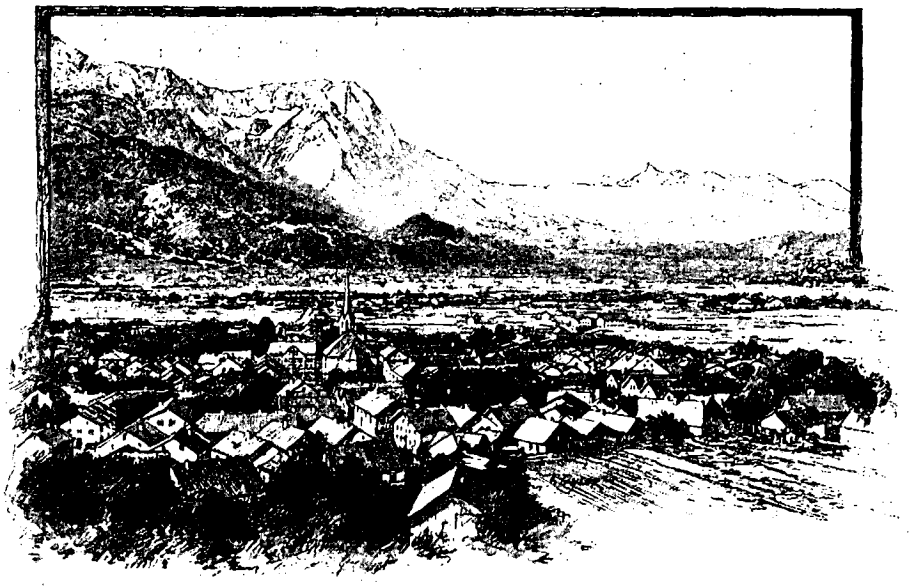
La Grotte d'Azur acheva de m'exaspérer. Conçoit-on rien de plus baroque, en un pays alpestre où la nature prodigue gratuitement les spectacles les plus grandioses, les effets de lumière les plus merveilleux, que cette passion de l'artificiel inspirant à un Des Esseintes couronné le caprice de faire modeler, dans une anfractuosité de rocher, une grotte blafarde en carton-pierre, avec imitation de stalactites, pièce d'eau sur laquelle flotte une nacelle dorée, jeux de lumière électrique à travers des verres de couleur et, au fond de cet antre, une grande toile plate, sans air, peinte en tons aigres et froids, représentant Tannhäuser parmi les délices du Venusberg. C'est à donner l'horreur de Wagner à ses plus sincères admirateurs!

Je fuis cette fallacieuse caverne, en quête d'un véhicule pour Reutte. Mais l'omnibus est parti depuis deux heures. Il n'en passera plus que le lendemain. Je me décide donc à faire le chemin à pied. Un trajet de 25 kilomètres environ sur une très bonne route n'est pas pour m'effrayer.

La route traverse d'abord une forêt de hauts sapins. Je rencontre de nombreux voyageurs venant d'Autriche à Linderhof en voiture ou à pied, l'alpenstock à la main. La plupart sont vêtus du costume tyrolien, car, pour venir dans cette région, tout docteur ou professeur allemand se croit obligé de se coiffer d'un chapeau pointu à plume d'aigle, à pinceau de poils de chamois, de porter le veston à revers verts, à boutons de corne de cerf, la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

culotte courte, les molletières en tricot. Ce travestissement jure avec les dos voûtés, les cheveux gris et les lunettes d'or, mais il contribue à donner à ceux qui le portent l'illusion de la vie alpestre. Cette fantaisie est si commune que les magasins de confection de Munich tiennent des assortiments de ces équipements d'ascensionnistes auxquels ils donnent le nom de *Tyroler Laden*.



PARTENKIRCHEN. — DESSIN DE TAYLOR.

Puis la route se rapproche de l'Ammer. La rivière coule au pied du Kuchelberg, sur un lit rocailleux très large qui témoigne de l'ampleur torrentueuse de son cours, lorsqu'elle est grossie par les pluies d'hiver ou par la fonte des neiges. En ce moment, l'Ammer est presque à sec, tant les chaleurs de l'été l'ont tari. Un dur soleil réverbère ses brûlants rayons sur les flancs calcaires de la montagne, déjà bien déboisés, d'où les bûcherons précipitent les troncs de sapins ébranchés et dépouillés de leur écorce, par le raide versant qui dévale vers la rivière.

Le pont qui forme la frontière entre la Bavière et le Tyrol se trouve à l'entrée d'une vallée qui se creuse entre le Kuchelberg et le Geyerkopf. Puis la route s'écarte encore de l'Ammer et chemine en plein bois. Même à l'ombre et bien que, de tous côtés, courent des ruisseaux dans l'herbe, la chaleur est accablante. J'éprouve, dans cette vallée qui sert de frontière entre les deux pays, sur cette route déserte où ne passe ni un forestier ni un douanier (le poste de la douane autrichienne est à environ 10 kilomètres de là, au bord du Plansee), la plus intense impression de solitude que j'aie ressentie de ma vie. On comprend que Louis II ait choisi cette contrée sauvage pour y situer la *Hundings-Hütte*, cette imitation au naturel de la hutte d'Hunding, au premier acte de la *Walküre*.

Aussi, malgré le *Bædeker* et la carte, qui dirigent mes pas, serais-je bien aise de demander mon chemin. Justement, voici un touriste allemand et sa femme. Ils parcourent pédestrement les montagnes du Tyrol, sans autre bagage qu'une sacoche de linge. Ils marchent à petites journées, sans hâte, et s'arrêtent souvent, sans doute pour se rafraîchir. Le mari me renseigne très exactement sur les distances, l'état de la route. Apprenant que je vais à Hohenschwangau, comme il est déjà tard, il m'engage, pour arriver plus tôt, à quitter la grande route de Reutte, à négliger le Plansee, qu'il dit peu intéressant, pour me diriger tout droit sur Hohenschwangau, par le chemin de montagne.

Arrivé à Ammerwald, j'entre un moment dans la maison d'un pâtre qui est aussi débitant de boissons, pour boire un verre de lait. Le chemin de Hohenschwangau s'amorce sur la route juste à côté de cette maison. C'est un raccourci, sans doute, mais il faut acheter cet avantage par une ascension très raide. Devant les lacets du chemin, la masse calcaire du Geyerkopf semble toujours ériger plus haut sa muraille abrupte comme pour narguer l'ascensionniste fatigué. J'arrive enfin sur un plateau gazonné où paissent des troupeaux de vaches et de chevaux. Au milieu du plateau s'élève la *Jæger Hütte*, abri tyrolien construit en rondins. Elle est vide. Pas une âme; le silence n'est troublé que par les sonnailles des bêtes au pâturage. Cette calme solitude alpestre, l'air plus frais qu'on y respire, la sérénité de l'atmosphère, me pénètrent d'un ravissement qui dissipe ma fatigue. Je me réjouis d'avoir tenté cette excursion et j'admire alors toute la poésie du mot « excursion » en allemand : *Ausflug*, qui signifie littéralement « envol ». Oui, c'est bien l'impression d'un envol hors des bassesses de l'humanité, des contraintes sociales et des tracas de la vie, que me fait éprouver cette course solitaire en pays étranger, dans une région inconnue, presque déserte, une sensation fugace de pleine indépendance, de libération physique et morale; et je m'explique l'ardeur des ascensionnistes, la fascination des altitudes.

Ici prend sa source la Pœllat. Le long du ruisseau, je suis la trace d'un sentier assez mauvais, puis la vallée se resserre, le ruisseau devient torrent, la route qui le côtoie s'améliore. Je suis récompensé de mon effort par le plus beau coucher de soleil : les rayons du couchant teignent de rose le pic ardu du Sæuling, qui domine Neuschwanstein, à plus d'une lieue de distance embrasent l'Alpsee, qui, de loin, à travers la gorge de la Pœllat, paraît lumineux comme une patène d'or rouge.... A Blockenau, la route, qui enjambe le torrent à chaque instant, devient plus large et plus ferme. La nuit vient, je ne vois plus la Pœllat, dont le lit se creuse toujours plus pro-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fond, plus accidenté, je l'entends seulement bondir sur les rochers. La route s'en écarte, plusieurs chemins s'ouvrent devant moi, j'en prends un au hasard ; la silhouette du *Marienbrücke*, élégant pont en fer jeté à une grande hauteur sur la gorge de la Pœllat et que je reconnais sans l'avoir jamais vu, m'avertit de la proximité de Neuschwanstein. En effet, j'arrive juste au pied du *burg* féodal construit pour Louis II.

Le temps est sombre, couvert de gros nuages noirs. L'orage menace, le tonnerre gronde au loin, des éclairs de chaleur projettent une lumière bleuâtre qui découpe les silhouettes des hauts et noirs sapins dévalant sur les pentes de la montagne jusqu'à Hohenschwangau. Dans l'obscurité, j'entends les hiboux, effrayés par ces clartés soudaines, dégringoler dans les ramures. L'heure tardive, la crainte de la pluie, me font hâter le pas. Heureusement, une fois sur la magnifique route de voiture dont la rampe donne accès à Neuschwanstein, il n'y a pas d'erreur possible; elle me conduit tout droit à Hohenschwangau. J'y arrive harassé, mais l'hôtel *Alpenrose* se trouve là juste à point pour me restaurer et m'offrir un gîte.

Le lendemain, en sortant, je m'aperçois que l'hôtel est situé juste à côté de l'*Alpsee*. Demeurer quelques jours dans ce beau site, près de ce lac ravissant qu'entourent des bois et des promenades plantées de beaux arbres, doit être un repos délicieux dans lequel la visite des châteaux de Hohenschwangau et de Neuschwanstein met une diversion de curiosité. Je ne décrirai pas ces deux châteaux : *le Tour du Monde* en a donné la description.

LE CHIEMSEE, LE KŒNIGSSEE.

La ligne de Munich à Salzbourg longe, après Rosenheim, le Simmsee, qu'on voit parfaitement du chemin de fer, et contourne le Chiemsee, dont elle traverse les marécages. De Prien, un petit embranchement mène à Stock, où est le port des bateaux à vapeur. Le Chiemsee, le plus grand des lacs de Bavière, porte le surnom ambitieux de *Bayerisches Meer*. C'est qu'il a 18 kilomètres de long sur 11 de large, et, comme il s'étend dans un pays très plat, il en paraît plus vaste encore. Son aspect serait donc très monotone si, au sud et à l'est, les Alpes de Salzbourg et du Tyrol ne bornaient la vue par un bel horizon de montagnes. De plus, les trois îles qu'il contient méritent une visite.

La plus pittoresque est Fraueninsel. Elle renferme un cloître de religieuses, un hôtel, avec quelques grands arbres dans la cour; au bord de l'eau, un hameau de pêcheurs. Le profil et le groupement des toits, du clocher de l'église, couverts en essandoles, forment une silhouette intéressante à croquer, mais, sous un ciel couvert et pluvieux, l'aspect devient funèbre. Entre Fraueninsel et Herreninsel, se trouve l'îlot de Krauteninsel, qui sert de potager aux deux autres.

FEMME DU ZILLERTHAL (PAGE 582).
PHOTOGRAPHIE WÜRTHLE ET SPINNHIRN, A SALZBOURG.

Herreninsel appartenait naguère à un couvent de Bénédictins qui fut sécularisé en 1803. Le cloître est devenu un hôtel-brasserie dont la terrasse ombragée offre une jolie vue sur Fraueninsel. Tout en déjeunant, je vois autour de moi de nombreux touristes procéder à leur correspondance. Partout où il va pour son plaisir, le premier soin du voyageur allemand est de noter, sur des cartes postales illustrées de vues du pays, des impressions qu'il n'a pas eu le temps de ressentir et qu'il transcrit tout simplement d'après son Guide. Les exclamations dont il est si prodigue : *Wunderschœn!* (admirable!) *Prachtvoll!* (splendide!), *Kolossal!* lorsqu'il ne peut les jeter dans l'oreille de ses compagnons de route, il les consigne en des lettres à sa famille. La faculté d'admiration de l'Allemand est extraordinaire, aucune ironie ne vient la diminuer.

J'en eus une nouvelle preuve pendant la visite de la résidence royale de Herrenchiemsee, construite par Louis II sur les plans du château de Versailles. Toutes ces splendeurs factices plongeaient mes compagnons dans une respectueuse stupéfaction; je n'avais, moi, qu'une hâte, celle de m'échapper au plus vite de cette prison dorée.

1. Voy. HUGUES KRAFFT, *Voyage aux châteaux favoris du roi de Bavière*, Tour du Monde, t. LIII, p. 209-224.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Bien que le Kœnigssee soit situé dans une contrée de la Bavière enclavée dans l'Autriche et dès lors appartienne plutôt à l'excursion du Salzkammergut qu'à celle du Tyrol, on en est si près quand on revient du Chiemsee qu'il est aisé de pousser jusque-là. On peut y aller soit de Freilassing, par l'embranchement de Reichenhall et de Berchtesgaden, sans sortir de Bavière, soit de Salzbourg, par un petit tramway à vapeur qui mène à Drachenloch. De là, une route de voitures qui suit la vallée de l'Alm, affluent de la Salzach, traverse la frontière bavaroise et donne un facile accès au Kœnigssee.

FEMME DE BERCHTESGADEN.
PHOTOGRAPHIE WÜRTHLE ET SPINNHIRN, A SALZBOURG.

Parvenu à la berge du lac, on n'en soupçonne encore ni l'étendue, ni la forme. Un peu plus à l'est, au bord de la Baie des Peintres, on commence à apercevoir le coude que dessine la masse énorme et majestueuse du Watzmann. Aucune route ne longeant le Kœnigssee, pour se rendre compte de son aspect sauvage il faut, de toute nécessité, le visiter en barque. Ce ne sont pas d'élégantes yoles de plaisance comme au Tegernsee, qui sont mises à la disposition du touriste, mais de lourdes embarcations primitives que des bateliers en costume tyrolien, chapeau pointu, bretelles vertes soutenant la culotte de peau noire coupée au-dessus du genou, de leurs bras musculeux entraînent hors de la baie, entre la langue de terre où s'élève la villa Beust et l'îlot Christlieger. Une fois passé le rocher de Falkenstein, se révèle seulement la longueur du Kœnigssee. C'est bien le roi des lacs de Bavière, ce lac dont le lit est formé par une étroite fissure entre de hautes montagnes. Des murailles à pic, fourrées de noirs sapins, le dominent de leurs parois abruptes. Au sud se dresse la Schœnfeldspitze. A droite s'érige en un surplomb terrifiant la masse sombre du Watzmann. Ses eaux d'un vert foncé, immobiles et silencieuses, qu'assombrit l'ombre des montagnes, sa forme de goulet resserré, lui donnent l'aspect d'une rivière stygienne, et les grottes qui s'ouvrent parfois dans le rocher semblent des bouches béantes à l'entrée de quelque obscur royaume infernal. Plusieurs cascades s'y précipitent qui sur le roc noir tracent un sillon d'argent liquide. A un certain point du trajet, l'un des bateliers décharge un antique pistolet, gorgé de poudre. La détonation se répercute dans les rochers, en un retentissant et multiple écho. La rive droite fait un coude à Sankt-Bartholomæ dont la chapelle est, à là Saint-Barthélemy, un lieu de pèlerinage très fréquenté. Le 24 août, en l'honneur du saint, les hauteurs s'illuminent de feux de joie. La navigation aboutit enfin à la Salet Alpe, isthme étroit qui sépare le Kœnigssee de l'Obersee. Entouré de hauteurs escarpées desquelles jaillissent de blanches cascades, ce petit lac produit une impression encore plus sévère que l'autre.

L'excursion du Kœnigssee se complète habituellement par la visite des salines de Berchtesgaden. Toute la région voisine de Salzbourg est, comme son nom l'indique, très riche en sel gemme. L'une des principales exploitations, celle du Ferdinandsberg, située à une demi-heure de Berchtesgaden, est visible pour les étrangers munis de cartes délivrées à la direction de la mine. Ce qui rend cette visite très amusante pour les enfants et les jeunes filles, c'est l'obligation de se travestir en mineur, avec des vêtements de grosse serge qu'on vous délivre au vestiaire. Les femmes se coiffent d'une sorte de résille, les hommes d'un chapeau de feutre. On empile les voyageurs dans les wagonnets d'un petit chemin de fer Decauville, et les voici qui roulent sur les pentes du couloir d'accès creusé à l'entrée de la montagne. Puis on oblique dans d'autres couloirs, on passe des embranchements où des convois se croisent et s'évitent, pilotés avec une adresse comparable à celle des gondoliers de Venise. La vitesse acquise est si forte qu'elle sert, comme dans les montagnes russes, à remonter les pentes, aux éclats de rire des femmes qu'amuse cette course folle dans l'obscurité. On arrive enfin à des galeries plus larges, récemment exploitées, puis à une vaste salle circulaire où s'étale un bassin d'eau noirâtre dont une rangée de lampions à huile fait miroiter la surface livide. On le traverse en bateau. Sur les cristaux rougeâtres, légèrement humides, dont le sel gemme revêt les parois et les voûtes de ces galeries, la lumière étincelle en paillettes fugitives. Dans une cavité spéciale sont déposés des échantillons dont la nuance varie du gris sale au grenat. On en distribue des fragments aux visiteurs en souvenir de leur exploration.

*

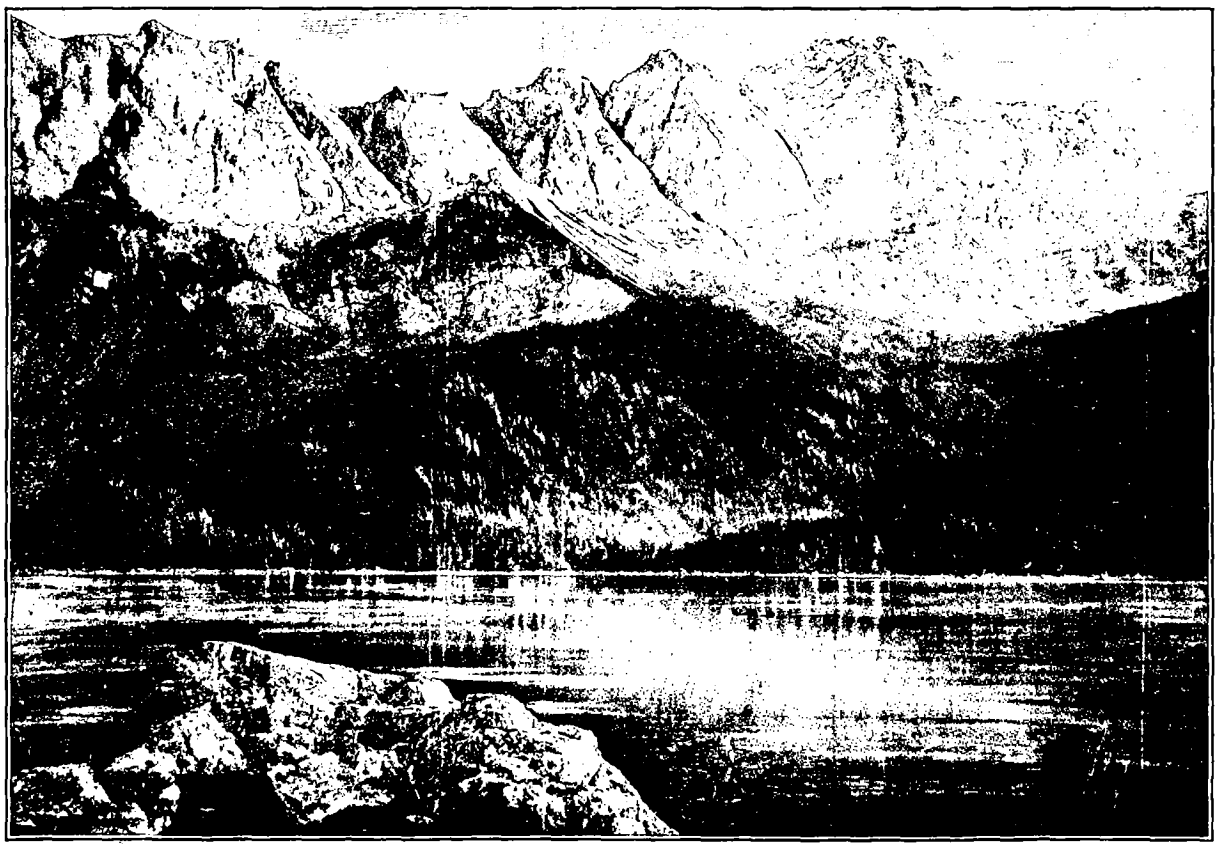
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le retour s'opère aussi en wagonnets, mais par des voies différentes. On court se déshabiller, et l'on s'amuse de l'air ahuri des touristes qui s'embarquent dans le convoi suivant.

L'ACHENSEE.

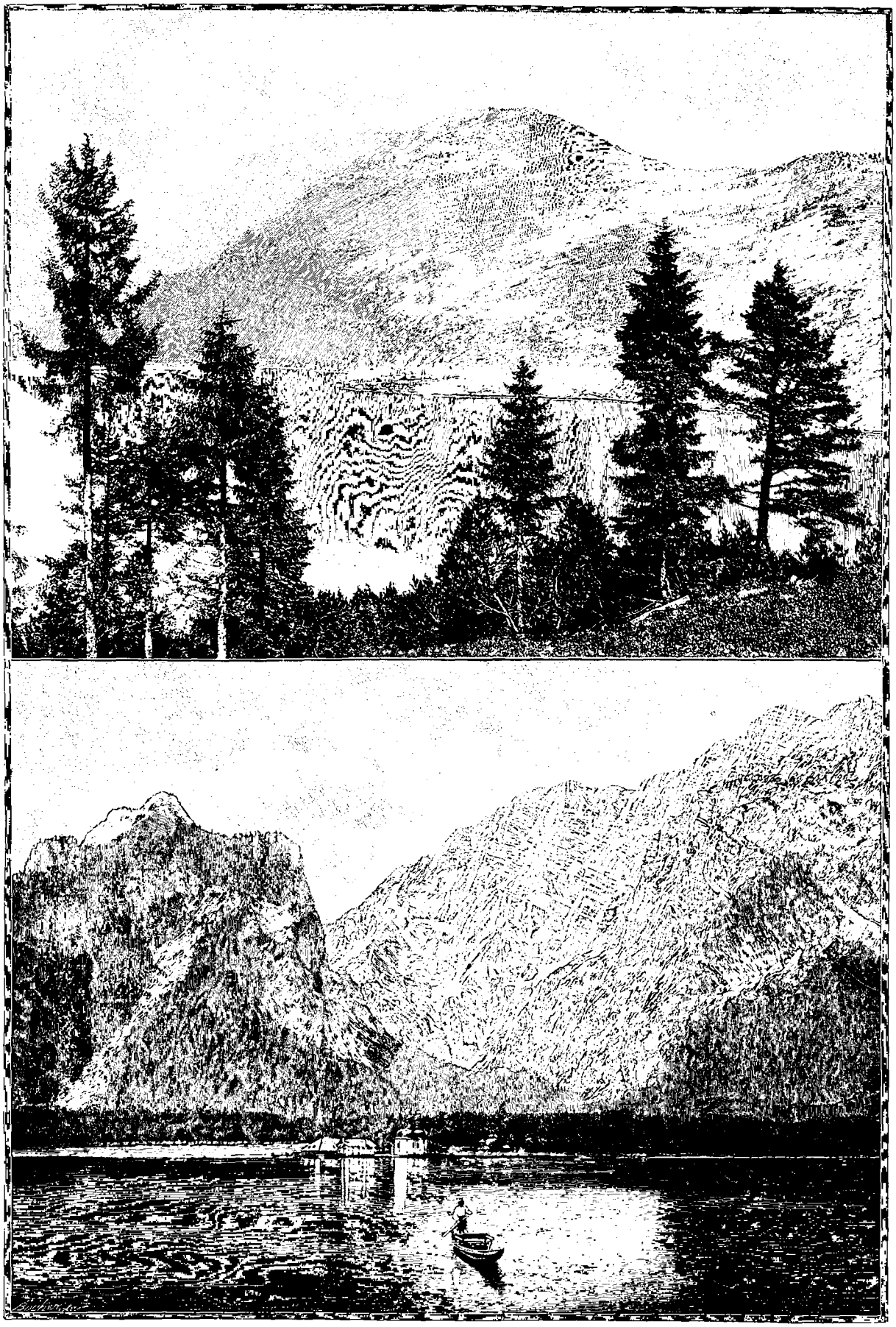
De Rosenheim, le chemin de fer d'Innsbruck s'engage dans la vallée de l'Inn. La route, avec la vue des montagnes boisées du Kaisergebirge, est pittoresque; elle passe au pied de Kufstein, jolie ville frontière bavaroise, située sur un rocher dominé par la forteresse de Geroldseck qui commande le défilé. Ensuite la vallée s'élargit, surtout depuis Wœrgl. Sur la rive droite de la rivière, on aperçoit les ruines de plusieurs châteaux, notamment celles très déchiquetées du Kropfsberg, à l'entrée de la vallée du Ziller. Peu de temps après les avoir dépassées, on s'arrête à Jenbach.

Jenbach est un pays de forges et de hauts fourneaux. Je m'attendais donc à trouver une ville assez importante. Arrivé à la nuit, je fus surpris des rues sans alignement, presque sans éclairage, du désordre pittoresque des chalets dispersés le long du Kasbach, torrent qui, avant de se jeter dans l'Inn, bondit en cascades le long de la colline et fait tourner de nombreux moulins aux roues antiques et moussues. Partout des bruits d'instruments, des chants, des grincements de guitare révélaient une population éprise de mélodie. Ce séjour me parut cependant peu réjouissant quand je me vis, faute de place dans les hôtels, presque réduit à coucher à la belle étoile. Une hôtellerie plus vaste consentit enfin à m'héberger. Atrocement mal sur une de ces dures couchettes dont la Bavière et le Tyrol ont la spécialité, entre des draps exigus que le moindre mouvement disperse, je passai une nuit pénible. Si les hôtels de Jenbach manquent de confort, il est vrai de dire que les voyageurs pour l'Achensee ne s'y arrêtent guère, le chemin de fer à crémaillère et le bateau à vapeur combinant leurs services pour les recevoir à la sortie du wagon. Mais, avant de voir le lac, je désirais faire l'excursion de la vallée du Ziller. Le lendemain, je montai dans l'omnibus de la poste qui dessert le Zillerthal. Ce n'était plus l'étroit et léger *post-omnibus* de la Bavière, mais une sorte de diligence très lourde, divisée en coupé, rotonde et banquettes, attelée de deux vigoureux chevaux tyroliens. Malheureusement le cocher n'avait pas de costume et ne jouait pas du cor à pistons comme ses confrères bavarois. Le Zillerthal passe pour être le pays des chanteurs tyroliens et des citharistes, mais je n'ai pas eu l'occasion de les entendre, ni de voir danser la *Schuhplatttanz*. Le costume tyrolien est plus rare que dans le Hochland bavarois; les femmes n'en conservent habituellement que le chapeau.



EIBSEE, AVEC VUE DE LA ZUGSPITZE (PAGE 577).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



ACHENSEE, AVEC VUE DE L'UNNÜTZ — KÖNIGSSEE, AVEC VUE DE SANKT-BARTHOLOMÆ (PAGE 581). — GRAVURE DE BOCHER, PHOTOGRAPHIE STENGEL ET MARKERT, À DRESDE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Autrefois on montait à l'Achensee par une route de voiture très raide, qui suit le ravin du Kasbach, traverse des forêts et des prairies. Aujourd'hui l'ascension se fait d'une manière plus douce par un *Zahnradbahn*[1], qui part de la gare même et hisse le voyageur jusqu'à l'embarcadère du bateau à vapeur. La voie traverse des vallons fort pittoresques, offre de magnifiques échappées de vue sur les vallées du Ziller et de l'Inn, sur la tendre verdure de leurs prairies. Il n'y a que 400 mètres environ de différence de niveau entre l'Achensee et la vallée de l'Inn. Néanmoins l'air y est incomparablement plus vif et plus sain. Par les fortes chaleurs, le séjour de l'Achensee doit être fort agréable, au moins par le beau temps, car, dès que le ciel se couvre, avec les nuages arrivent la fraîcheur et l'humidité.

Après le Kœnigssee, l'Achensee passe pour le plus beau lac de ces contrées[2]. Sa réputation est méritée. Entouré de montagnes de tous les côtés, resserré entre le Bærenkopf au sud, le Roth-Alpjoch et l'Unnütz à l'est, la Rabenspitze à l'ouest, ses bords sont formés par des versants très escarpés, quoique moins abrupts que les flancs du Kœnigssee. Si raide en est la pente que, pour construire la route qui le longe à l'est, on a dû tantôt l'entailler dans le roc, tantôt la poser sur des chevalets enfoncés dans l'eau. Du côté opposé, la route ne va que jusqu'à Pertisau, où la rive s'abaisse et découvre les vallées qui s'ouvrent entre le Plumserjoch et le Sonnenjoch : le Rissthal et le Falzthurnthal. Les sommets calcaires dénudés de ces hautes montagnes feraient un contraste heurté avec la verdure des bords de l'Achensee si la douceur de la lumière n'enveloppait la dureté du roc nu. De Pertisau à l'entrée de la vallée de l'Achen, petite rivière qui sort du lac, il n'y a de communication que par un capricieux sentier de chèvres, accidenté, fécond en montées et en descentes. Aussi est-il plus agréable de faire le trajet en bateau à vapeur. On admire ainsi de plus près la teinte de l'eau. Alors que la couleur des lacs de Bavière est uniformément verte, de nuance plus ou moins claire, celle de l'Achensee est d'un bleu splendide tirant sur le vert, un bleu minéral.

La beauté de ses eaux, du pays qui l'entoure, attire à l'Achensee de nombreux visiteurs qui, pour des prix modiques, trouvent à se loger dans les pensions de Seehof et de Scholastika. A Pertisau, le principal hôtel dépend d'un couvent, qui appartient à des religieuses de Schwaz. La salle à manger a l'air d'un énorme réfectoire de cloître. A Scholastika, l'ancienne pension n'étant plus suffisante, on construisait un énorme et fastueux hôtel moderne. C'est de là que part l'omnibus pour les bains de Kreut, qui se trouvent à mi-distance à peu près entre l'Achensee et le Tegernsee. La route suit le cours de l'Achen, traverse Achenkirch. Une inscription sur l'hôtel Adler indique que l'empereur François-Joseph s'y est arrêté à la chasse en 1883. On passe à Kohlstadt, où se fabrique du charbon de bois, puis la vallée se resserre. On traverse une jolie forêt, le lit de l'Achen se creuse de plus en plus, devient torrentueux. Après Achenwald, la route monte au défilé d'Achen, jadis fortifié, traverse la frontière de Bavière, passe le col de la Stuben-Alp, puis, par l'étroite vallée de la Weissach, parvient à Wildbad Kreut, dont j'ai décrit le site délicieux.

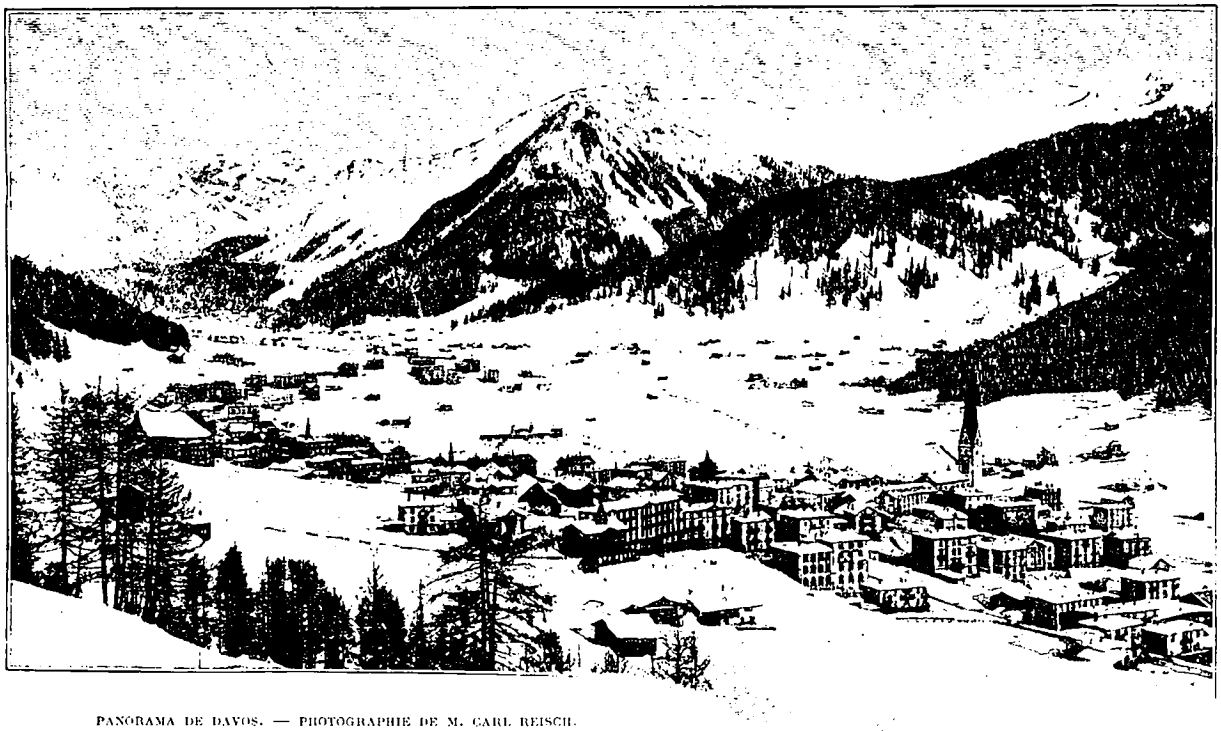
Arrivé au terme de cette excursion, le voyageur peut donc, soit revenir en France par Innsbruck, en redescendant à Jenbach, soit regagner Munich par l'une des routes les plus pittoresques qui mettent la Bavière en communication avec le Tyrol.

1. Chemin de fer à crémaillère.
2. L'Achensee se trouve dans le Tyrol autrichien. Cependant comme, par son système hydrographique, il se rattache plutôt à la Bavière, on l'a compris ici dans la description des lacs bavarois.

G. SERVIÈRES.

BORDS DE L'EIBSEE DEVANT L'HÔTELLERIE (PAGE 577).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



PANORAMA DE DAVOS. — PHOTOGRAPHIE DE M. CARL REISCH.

DAVOS[1],

PAR M. JEAN BERNAC.

I

Préliminaires. — La Suisse hivernale. — Impressions de route.

L'OMNIBUS.

L'IDÉE de quitter Paris à l'époque où le pardessus d'hiver réclame ses droits, pour aller passer la période des boues et des frimas autre part que dans le Midi, peut déjà sembler paradoxale. Mais lorsqu'on ajoute que c'est un coin perdu des Grisons, à 1 600 mètres d'altitude, qu'on a choisi comme terme de son déplacement, la personne qui vous écoute n'est pas éloignée de penser que c'est vers un endroit beaucoup plus rapproché de Paris qu'on aurait dû vous diriger! On comprendrait une saison sur les tours de Notre-Dame ou une villégiature dans les catacombes, plutôt que d'admettre un seul instant qu'il pût être question, l'automne révolu, de prendre la direction de Bâle autrement que pour recueillir un héritage, ou conclure une affaire dont le résultat assurerait à l'intrépide voyageur une honnête aisance pour le restant de ses jours! Aussi les braves employés de la gare de l'Est, généralement habitués vers la fin de l'année à refermer les portières sur le vide des express suisses, sont-ils « aux petits soins » pour *leur* client, leçon qui vaut bien un voyage, sans doute.

D'ailleurs tout concourt à l'agrément du voyageur : le sourire encourageant du chef de train, la solitude hospitalière des coussins et jusqu'à la demande polie et retenue du douanier de Porrentruy qui, malgré les tarifs protectionnistes, prévoit vos dispositions libre-échangistes, en allant lui-même au-devant de vos objections : « *Vous n'avez rien* à déclarer? » Comment, après cela, hésiter à se mettre en route, pour découvrir une Suisse que Tartarin a négligée... à cause du froid, sans doute?

Quoi qu'il en soit, Davos reçoit tous les ans plus de 2 000 visiteurs, qui viennent y chercher, dans l'air sec des montagnes, la guérison d'affections de poitrine variées. Les Français y sont encore en infime minorité, mais

1. *Texte et dessins inédits.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LA STATION DE DAVOS.

les étrangers, en revanche, connaissent la station depuis un grand nombre d'années. C'est donc pour les premiers, principalement, qu'il nous a paru intéressant de réunir quelques documents.

Au petit jour, le chant du coq retentissant à une station d'intérêt relatif, avant Bâle, salue le train définitivement entré en territoire suisse. La Suisse! mais combien différente de celle des billets circulaires : grise, sale, plaquée de neige, quelque chose comme les alentours des fortifications par un temps triste.... Nous sommes loin du « blanc manteau » chanté par les poètes. Il faut en rabattre. Tout au plus, pourrait-on en retrouver quelques traces, sur les longues tables du buffet de Bâle, sous la forme des... nappes que recouvrent les tasses monumentales du déjeuner matinal! Et dame, la comparaison, je l'avoue, manque de panache, sinon d'agrément. Ce qui ne manque point, par exemple, ce sont les inévitables Anglais qu'on est sûr de retrouver partout, surtout en voyage. Ici, comme ailleurs, ils se sont philosophiquement installés aux meilleures places, avec cette désinvolture tranquille qui, si elle s'ignore, ne connaît pas davantage le voisin! Mais qu'importent ces petites contrariétés quand on a autour de soi de quoi retrouver toute son énergie! Il suffit simplement de jeter un regard sur les tableaux-réclames des hôtels pour éloigner ses pensées chagrines. Là, des caravansérails inondés de soleil y poussent invariablement sur les bords d'un lac éternellement bleu, à côté d'un bois de sapins fraîchement verni! Comment alors, malgré la saison, ne point voir les choses sous le jour le plus favorable? Il faudrait vraiment y mettre de la mauvaise volonté ou souffrir d'une gastrite invétérée contre laquelle Davos serait radicalement impuissant.

Le mieux est donc de se diriger à l'appel du « portier », vers le train de Zurich déjà rempli de fumée, et garni de vastes chapeaux mous où l'*edelweiss*, toutefois, ne fleurit pas encore. On est sûr d'y trouver la bruyante intimité de nos bons voisins dont les chaussures truculentes, doublées de clous, s'étalent fraternellement dans la direction des vôtres avec cette cordiale simplicité qui distingue les nations fortes.

Certaines traditions ne se perdent d'ailleurs point aisément chez nos sympathiques voisins. Le calme d'une placide existence et d'une conscience sans reproche se reconnaît même à l'allure paisible des trains désignés sous la dénomination d' « express », terme général qui n'implique aucune attribution distinctive. La preuve en est dans la succession interminable de stations en *kon* et en *lingen* où invariablement la machine s'arrête, dans le seul but de souffler un moment, car aucun voyageur n'y descend, aucun n'attend même l' « express ». Il serait pourtant si simple de laisser le chef de gare goûter les douceurs de la famille, dans le joli chalet de bois édifié par la compagnie, et qui a tous les avantages, même celui d'être à proximité... d'une ligne de chemin de fer! Mais on ne veut pas de sinécures dans ce beau pays, et après une halte qui varie généralement entre quinze et vingt-cinq minutes, un employé — quelquefois le chef lui-même — passe le long du train, sans se presser, en criant devant chaque compartiment : « Dix minutes d'arrêt! »

Qui donc disait que l'étranger ne comprenait pas l'ironie?

Aussitôt que le convoi s'est remis en marche, commence le passage ininterrompu du conducteur.

On a souvent vanté la commodité des wagons à couloir. A n'en point douter, un de ses principaux avantages est de permettre, en Suisse, de se rendre compte de l'ordre qui règne dans les compagnies. En l'espace d'une heure, le contrôleur vient au moins une vingtaine de fois trouer les billets à l'emporte-pièce! Il est permis de croire que c'est ainsi que la fabrication des *confetti* a pris naissance, car il n'est point possible qu'une source de revenus aussi notable soit volontairement sacrifiée par une administration bien dirigée! A cet exercice qui pourrait sembler monotone aux yeux de beaucoup de personnes, est encore jointe l'obligation d'allumer les lampes à l'entrée des tunnels pour les éteindre à la sortie.... Et la Suisse est un pays accidenté! Aussi, si l'on économise l'huile sur les chemins de fer, on y fait une consommation d'allumettes qui par la quantité arriverait certainement à compenser l'infériorité des ressources budgétaires de la régie helvétique, s'il en existait une. Il est vrai, d'autre part, que le bois doit être pour rien, à en juger par les forêts de pins qui descendent des montagnes.

Ceci, entre parenthèses, est une simple façon de parler, car, pas plus que les habitants des chalets dispersés sur les hauteurs, les sapins ne « descendent » pendant l'hiver. Ils paraissent, au contraire, frappés d'immobilité complète, et à partir de Landquart, notamment, c'est à peine si on peut les distinguer sous l'épaisse couche de neige qui recouvre le paysage.

A ce dernier embranchement, en effet, commence la véritable Suisse d'hiver. Le train a continué sa route pour Coire, laissant deux ou trois voyageurs, les pieds dans la neige, en face d'un petit hôtel que la compagnie de cette ligne locale a heureusement bâti, pour rappeler aux émigrants qu'ils ne sont pas absolument abandonnés

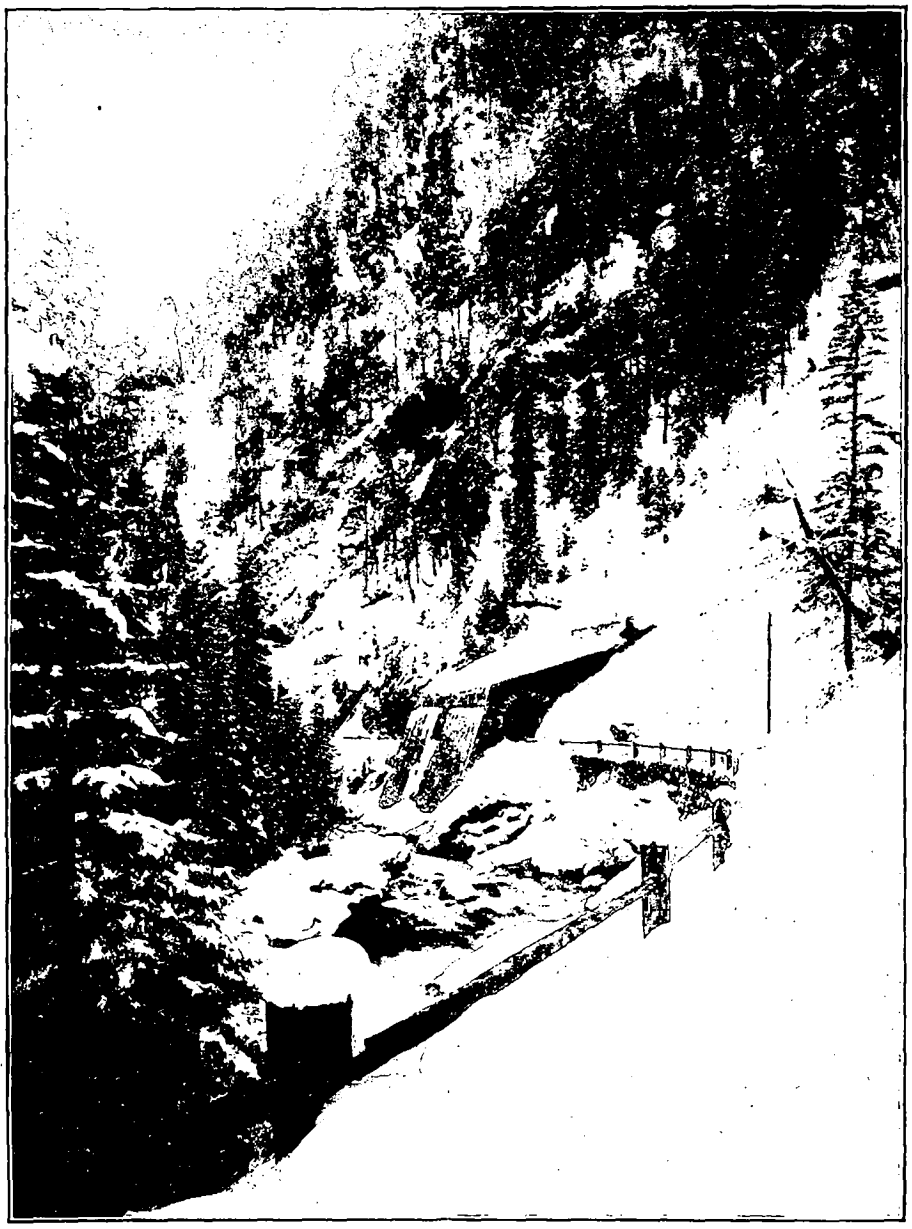
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans la solitude et le silence ambiants. C'est donc avec un véritable sentiment de bien-être qu'on entre dans la salle à manger chauffée, où un déjeuner modeste mais réconfortant écarte un peu le malaise que cause cette première apparition de la masse neigeuse s'étendant à l'infini et qui enserre si douloureusement le cerveau et le cœur.... Les versets de la Bible répandus de-ci de-là sur les murs ne contribuent pas peu, non plus, à développer cette sensation de mélancolie, et n'étaient les annonces de chocolat de Neuchâtel et de montres de Genève qui alternent avec les citations de l'Évangile, on se croirait définitivement relégué en un Purgatoire terrestre pour l'expiation de fautes antérieures et de péchés à venir! Bénie, trois fois bénie soit donc, ô Réclame, qui nous ramène aux justes proportions des choses!

Après une demi-heure passée dans cette oasis... à prix fixe, trois wagons étroits traînés par une locomotive de montagnes se mettent à votre disposition pour vous transporter en moins de quatre heures à Davos. Cette petite ligne de chemin de fer ne date que de 1890. Ce fut un projet hardi que celui du Comité qui entreprit de relier par une voie ferrée Landquart, village de la vallée du Rhin à 527 mètres d'altitude, avant-dernière station de la ligne « Sargans-Coire », à Davos-Platz (1 556 mètres au-dessus du niveau de la mer), en passant par Wolfgang, point du parcours situé à 1 634 mètres.

Le service était fait autrefois par une diligence. Il est inutile d'ajouter que par cela même le trajet a été raccourci en de notables proportions. Le train, pourvu de chasse-neige d'un modèle spécial, quitte le Rheinthal à Landquart, pour s'élever par le Praettigau jusqu'au district de Davos en côtoyant la chaîne du Rhaetikon.

On avance très lentement, mais on ne peut s'en plaindre, car le paysage qu'au travers des vitres couvertes de givre on découvre, mérite d'être vu. Ce ne sont que chutes d'eau transformées en cascades de glace, montagnes d'albâtre, sapins découpés dans de la dentelle, vaste *christmascard* auquel il ne manque que la branche de houx avec le rossignol « plaintif ». Les chaumières aplaties au fond des ravins apportent la seule note sombre dans cette immense symphonie en blanc majeur; aussi, si l'on n'a pris la précaution d'emporter avec soi des verres fumés, la réverbération de cette étendue crayeuse est-elle des plus pénibles et fatigue-t-elle autant que la réflexion du soleil sur le bord de la mer. Après avoir dominé dans une atmosphère ouatée la rivière Landquart qui arrose la vallée, les torrents du Schraubach et de Saaseralp, aperçu la Silvretta, véritable dôme d'argent contre lequel est adossé le Haut-Praettigau, le train s'arrête



LA ROUTE DE DAVOS, L'HIVER.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

DAVOS : ÉLECTION DU BOURGMESTRE. — PHOTOGRAPHIE DE M. CARL REISCH.

à Klosters, dernière station du Praettigau, puis il s'engage dans le Zugwald, longe la route du Höhwald en découvrant le lac de Davos à Dörfli et parvient enfin, aux environs de 5 heures, par une petite neige fine, à Davos-Platz.

II

Premier aspect de Davos. — Le train des hôtels. — Notes historiques. — Un mot de médecine et de... médecin. — L'autorité à Davos. L'habitation et la propreté. — Nuit d'auberge.

La première impression en débarquant est assez semblable à celle qu'éprouve le voyageur arrivant à Venise et trouvant au sortir de la gare la gondole de l'hôtel au lieu de l'omnibus traditionnel. Ici c'est toujours l'omnibus, mais trapu, rabougri, bizarre, par la substitution du patin aux roues. Aussitôt qu'on est... descendu dedans, un traîneau, sorte de radeau glissant, est rattaché à sa suite, et sur ce camion improvisé on place les bagages. Généralement les gamins de l'endroit, tous le patin au soulier, en profitent pour se faire tirer, à la remorque, et c'est en ce train peu ordinaire, dont les secousses ne laissent rien à désirer, qu'on arrive aux hôtels. Ceux-ci, en très grand nombre, s'étendent sur une longue ligne longeant la vallée et forment ainsi une sorte d'avenue qui rappelle — toutes proportions gardées — l'artère principale des plages anglaises, telle la « Parade » de Brighton, vue de la mer.

D'ailleurs la ville qui s'est élevée au milieu de ce plateau des Alpes Rhétiques, que traverse un petit cours d'eau, la Landwasser, n'est pas non plus un moindre sujet d'étonnement. Il a fallu toute l'ingéniosité que nos voisins déploient en matière d'hôtels, pour créer là un centre d'animation.

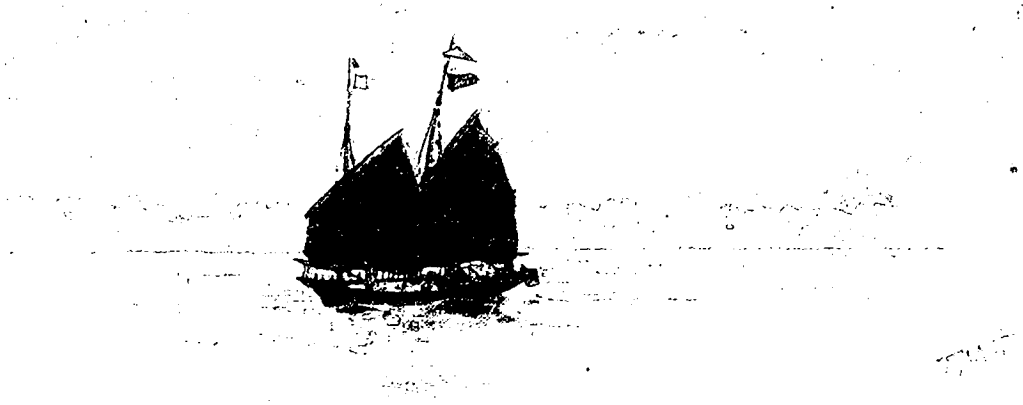
Davos, si l'on en croit une notice historique, est probablement d'origine romane. Ce furent des chasseurs du baron de Vatz qui découvrirent la vallée et lui donnèrent son nom. Davos, en roman, veut dire « en aval », de *ad vallem*, par corruption d'*avau*, d'où *Davos*. Vers la moitié du XV^e^ siècle, en 1436, le dernier des descendants des comtes de Toggenbourg, qui avaient hérité en partie des Vatz, mourut sans enfants. Des luttes s'engagèrent autour de la succession, ce qui ultérieurement, en une période critique, amena les représentants des fiefs toggenbourgeois à contracter une alliance défensive qui prit le nom de « Ligue des dix juridictions ». Plus tard, en 1477, la vallée de Davos, de même que celle du Praettigau, fut rachetée par le duc Sigismond d'Autriche, qui reconnut les droits de leurs habitants. Au moment de la Réforme, les deux vallées passèrent à la nouvelle religion. L'Autriche menaça alors leur liberté religieuse, ce qui fut le signal de nouvelles luttes. Davos dut faire sa soumission, et ce n'est qu'après la guerre de Trente Ans que la localité put retrouver son indépendance moyennant le payement de 75 000 écus d'or.

(*A suivre.*)

JEAN BERNAC.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



JONQUE DANS LA RADE DE MERGOUI (PAGE 590). — DESSIN DE TH. WEBER.

A LA RECHERCHE DES NÉGRITOS[1]

(*VOYAGE DU YACHT « SÉMIRAMIS »*).

DEUXIÈME PARTIE : LES ILES MERGOUI,

PAR M. LOUIS LAPICQUE.

LA TOUR DES QUATRE SERPENTS (PAGE 593). GRAVURE DE BAZIN.

Le 9 avril. — Nous avons quitté Port-Blair avant le jour. J'ai tenu à dire adieu aux Andaman et je me suis levé au sifflet du maître d'équipage : « Tout le monde à son poste pour l'appareillage! »

Sous la lumière pâle de la lune, la rade dormait et tout dormait à l'entour, la forêt comme le pénitencier. Lentement défilent pour la dernière fois les silhouettes connues des montagnes, et Chatham, et Ross; le large s'ouvre : en route pour Mergoui!

Au jour les Andaman étaient déjà descendues sous l'horizon. Dans le nord se dessinait au loin le cône géométrique de Barren, volcan isolé sorti tout droit de la mer profonde. C'est là peut-être que les premiers Andamanais sont venus chercher le feu conservé précieusement d'âge en âge. Aujourd'hui ils ont les allumettes suédoises. Le vieux volcan, humilié sans doute, ne fume même plus.

10 avril. — Quand le jour se lève, les îles Mergoui sont en vue. Toute la matinée nous naviguons dans l'archipel.

Les îles sont élevées; les unes s'allongent en crêtes dentelées, les autres s'arrondissent en dômes réguliers, pareilles à d'immenses meules de foin; leurs flancs descendent en pentes rapides, si rapides parfois qu'on les croirait à pic, et, le mirage aidant, le mirage intense de ces mers chaudes dans le calme d'entre moussons, on les voit de loin sur la nappe éclatante des eaux s'élever comme des tours.

En approchant, quand on s'engage dans les détroits sinueux qu'elles laissent entre elles, la fraîcheur, l'intensité de leur végétation saisit. Des forêts épaisses descendent du haut en bas. Pas un trou dans ce manteau verdoyant. A basse mer seulement, une mince grève de sable blanc sertit leur base.

Sur cet étroit espace que la montée quotidienne du flot a préservé de la jungle impénétrable, viennent parfois prendre pied, comme se posent les oiseaux de mer, quelques tribus de pêcheurs errant par l'archipel. Ces bohémiens de la mer (*sea-gypsies*, disent les Anglais) sont aussi aquatiques que des goélands. Leur maison, c'est leur bateau. Aux îles luxuriantes entre lesquelles ils rôdent ils ne demandent que l'eau pour boire et le bois de leurs barques légères. Un refuge aussi quand la mousson du sud-ouest souffle en tempête; mais ils ne s'établissent pas à terre, ils y campent. La mer les porte et les nourrit. Quand ils ont pêché çà et là des holothuries, des coquilles de nacre, parfois quelques perles, ils emportent leur butin à l'un des ports de la côte, et un mercanti chinois leur donne en échange du riz, des instruments de fer, des étoffes; à la marée suivante, ils

1. *Suite. Voyez tome Ier, p.* 409, 421, 433 *et* 445.

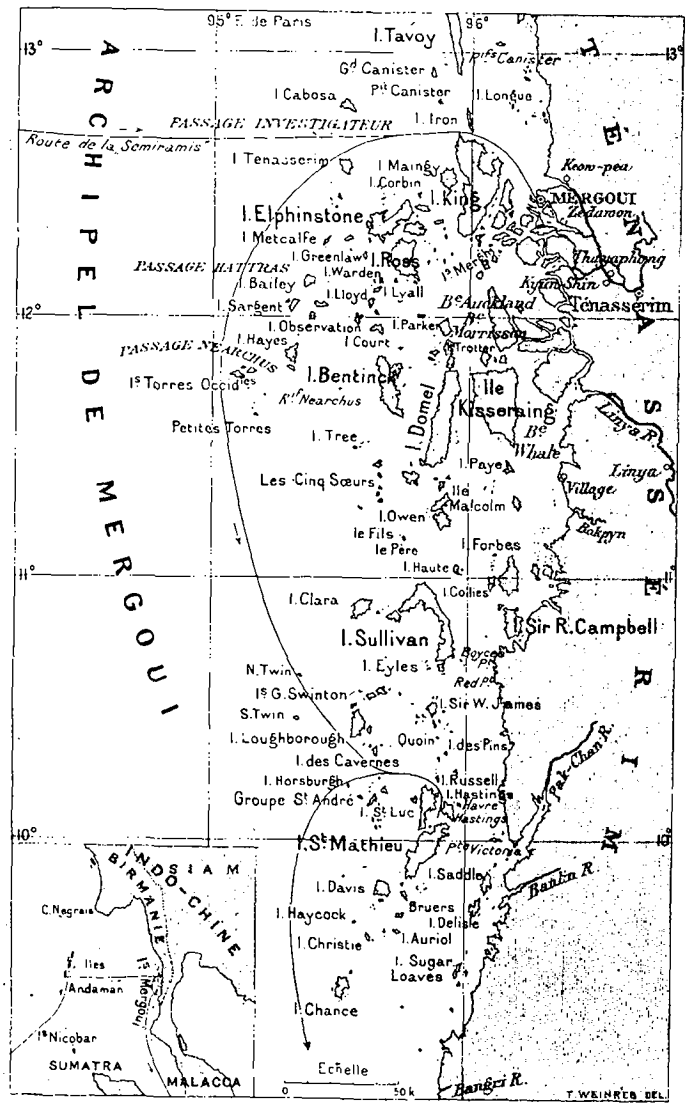
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

repartent. Pauvres et farouches, insaisissables, puisqu'ils n'ont pas de demeure, ils se dérobent au contact avec les civilisés blancs ou jaunes, et ceux-ci les ont laissés tranquilles, n'ayant rien à leur prendre. Aussi sont-ils restés presque inconnus. Les livres ne savent guère que leur nom : les Sélons. Sont-ils des Négritos comme aux Andaman? On l'a dit; nous allons chercher à le savoir.

Mais ce serait folie de se mettre en chasse au petit bonheur à travers les îles. L'archipel est grand, il forme plusieurs chaînes le long de la côte depuis le 13e jusqu'au 9e parallèle nord, on n'en finirait pas de fouiller tous les détroits et toutes les rades; les tribus sont peu nombreuses, nous savons qu'elles s'enfuient à l'apparition d'un navire, nous risquerions fort de rester bredouilles. Et puis je n'ai jamais eu de goût pour la méthode de l'aiguille dans la botte de foin. Nous allons d'abord au port principal de la côte voisine, à la ville birmane qui a donné son nom à l'archipel, ce sera bien de la malchance si nous n'y trouvons pas un fil conducteur.

Les îles défilent, toujours couvertes de forêts vierges, et les grèves que nous longeons parfois d'assez près ne portent aucune habitation. Nous n'avons rencontré qu'une jonque chinoise qui nous a croisés à contre-bord, grand largue sous ses deux voiles en éventail. Le commandant l'a regardée avec émotion : cet avant-coureur de l'Extrême-Orient, dont nous approchons, lui rappelle le temps où, matelot de l'État, il faisait la campagne de Chine. Il est de très bonne humeur, le commandant, très en train, point effrayé du tout d'avoir à conduire la *Sémiramis* dans des parages difficiles où les balises, les pilotes et les phares font totalement défaut. Même l'idée de faire la chasse aux sauvages l'amuse, et c'est lui maintenant qui m'encourage. La campagne des Andaman l'a complètement ragaillardi.

Peu après midi nous apercevons la ville de Mergoui, signalée de loin par un grand bâtiment à clocher dont la blancheur fait tache au-dessus d'un talus vert. L'atterrissage ne va pas tout seul : nous rencontrons des bas-fonds qu'il faut contourner à la sonde; l'eau, boueuse, jaunâtre, ne laisse rien distinguer des changements de fonds; enfin nous venons ranger la terre ferme de très près, à 50 mètres à peine des palétuviers; nous longeons la côte avec quelques pouces d'eau seulement sous la quille. Comme nous approchons d'une grande estacade en bois qui seule marque le port le long de la côte rectiligne, une embarcation vient au-devant de nous portant à son arrière le Jack sur fond bleu de la marine des Indes. C'est notre ami Letellier qui nous a aperçus de loin et qui s'en vient à bord avec le gouverneur anglais M. Batten. Avant même d'avoir mouillé, nous sommes déjà, grâce à lui, en pays de connaissance.



CARTE DE L'ARCHIPEL DE MERGOUI.

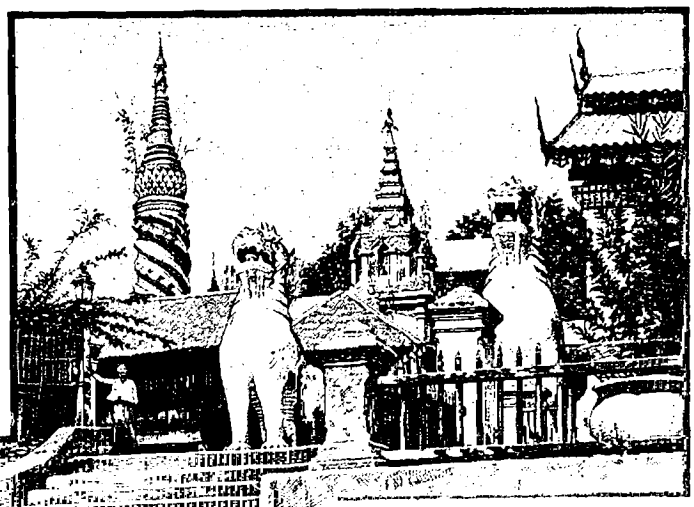
Le mouillage de Mergoui est un bras de mer qu'une île montueuse, parallèle à la côte, sépare du large. La rive est basse; des maisons d'une indécise couleur de bois mort allongent leurs files le long de la côte; empiétant jusque sur la mer, leurs pilotis forment une haie continue au-dessus de la grève de vase où dorment les pirogues. Par-dessus cette barrière grise un talus vert se dresse, hérissé au sommet de monuments perdus dans les feuillages; des pyramides de toits échelonnés, des flèches multicolores se mêlent aux panaches élégants des aréquiers.

M. Batten a été mis par Letellier au courant des recherches de la mission. Sans en avoir jamais vu, il sait bien ce que c'est que les Négritos des Andaman, il les connaît par ses collègues du *civil service*. Il m'assure qu'il n'a jamais entendu parler, dans tout son district, d'une population de ce genre. L'inspecteur des forêts, qui vient justement de passer, ne croit pas non plus à leur existence dans cette région. Quant aux Sélons, ce sont des gens, me dit-il, à peu près comme des Birmans qui seraient plus sau-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vages. Rien ne me sera plus facile d'ailleurs que de m'en assurer, il y en a une famille qui m'attend chez lui. Il a été prévenu de l'arrivée d'une barque de Sélons au moment même où la *Sémiramis* était signalée, et il a donné l'ordre au Chinois qui est en affaires avec eux de les amener là pour que je puisse les voir. Ah çà! les gréements de la *Sémiramis* sont donc faits avec de la corde de pendu? Je n'ai pas encore mis le pied à terre et voilà déjà trouvés ces bonshommes introuvables!

Tout de suite, nous descendons pour aller les voir. Un chemin qui serpente à travers des



ENTRÉE DES VIEILLES PAGODES (PAGE 593). DESSIN DE GOTORBE.

UNE RUE DE MERGOUI. — DESSIN DE GOTORBE.

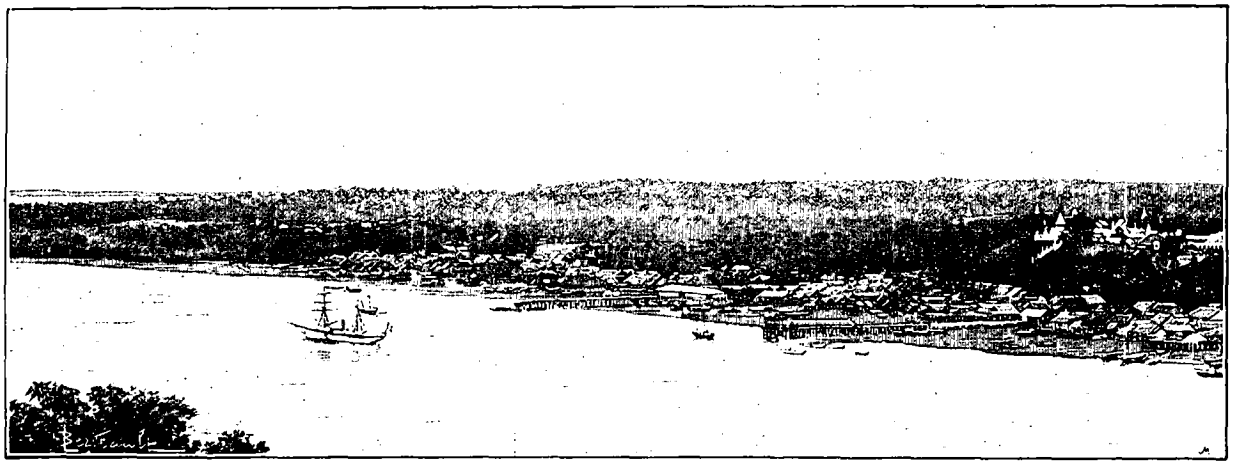
pelouses monte jusqu'au bungalow de M. Batten. De là, la vue est splendide sur la mer semée d'îles. Mais voici, dans un coin sous la véranda, nos gens fidèles au rendez-vous. Ils sont une demi-douzaine, accroupis les uns contre les autres, la tête basse, comme des bêtes prises au piège. Le Chinois qui les a amenés est tout heureux d'avoir pu faire plaisir au gouverneur sans que cela lui coûte rien, et il se fait fort de me les amener à bord demain matin pour que je puisse les examiner. Bien qu'en ce moment on ne puisse guère les voir sous les cotonnades à carreaux dont ils s'enveloppent avec effroi, il est certain que ce ne sont pas des Négritos.

Cet excellent M. Batten nous fait promettre, puisqu'il nous a si heureusement trouvé les gens que nous cherchions, de rester quelques jours à Mergoui. Il veut nous montrer le pays. En fait, l'aspect de la ville est réellemment séduisant. Par les rues largement ouvertes entre les petites maisons de bois, circule une population remuante et gaie en ses vêtements de couleurs claires. Et puis, il y a tout cet amas de vieilles pagodes qui a des airs de pays enchanté. C'est un Orient que nous n'aurons plus occasion de revoir, il faut en profiter.

11 avril. — Les Sélons arrivent à l'heure convenue, sous la conduite de leur cornac, l'honorable Chou-Hé-I. Ahuris, effrayés même, ces pauvres gens franchissent la coupée en marchant tout courbés, et aussitôt s'accroupissent immobiles. Il y a là le père et la mère, des gens aux environs de la quarantaine, mais déjà vieux, tout ridés, un fils adulte, une grande et forte fille d'une vingtaine d'années, et trois enfants.

Pendant qu'ils se remettent un peu de leur émoi, nous examinons avidement ces inconnus. Ils n'ont rien d'étrange dans leur type. Malgré leur peau brune, malgré les yeux un peu obliques du père et de la grande fille, ils ressemblent plus à des blancs qu'à des jaunes. On dirait des paysans d'Europe basanés par le soleil. Ils sont proprement vêtus de cotonnades à petits carreaux, les femmes tête nue, les hommes avec un petit mouchoir sur les cheveux. « Ils s'habillent de la sorte, me dit Chou-Hé-I dans son mauvais anglais, pour venir en ville, ils tiennent à passer pour des gens convenables, mais chez eux ce sont de vrais sauvages, presque nus. » Et comme je veux les photographier, le Chinois leur dit quelques mots dans leur langue. Sans hésitation, ils enlèvent l'espèce de châle qui leur couvre le torse, et, retroussant leur manière de jupon, le réduisent aux dimensions d'un caleçon de bain. Je les photographie l'un après l'autre sans difficulté. Les mensurations, visiblement, leur paraissent bien bizarres, ils se laissent faire pourtant, les trois premiers du moins, sans autre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



PANORAMA DE MERGOUI. — DESSIN DE BERTEAULT.

réaction qu'un sourire contraint et des coups d'œil quelque peu anxieux vers le Chinois. Mais lorsque, ceux-là finis, je fais mine de m'avancer vers la grande fille, la voilà qui se relève brusquement, s'enfuit à toutes jambes, et, dévalant l'échelle, se réfugie sous la paillote de la barque familiale. « Voilà, fait Chou-Hé-I, c'est qu'elle n'est pas encore mariée, et elle ne veut pas se laisser toucher par un homme. »

J'explique que je me contenterai pour elle de prendre sa hauteur et la mesure de son crâne, que je ne la toucherai pas, même du bout du doigt. Chou-Hé-I n'a pas l'air de se soucier d'entreprendre les négociations. Quant aux parents, ils se sont de nouveau accroupis et paraissent se désintéresser absolument de l'affaire.

Allons, il faut employer les moyens de séduction qui m'ont tant de fois réussi dans ce voyage. Je descends aussi dans la barque, et sans pénétrer sous la paillote, ce qui aurait constitué une violation de domicile flagrante, j'exhibe successivement un collier de perles dorées, un foulard de coton à ramages, et enfin un miroir, l'irrésistible miroir. La vierge farouche sort à quatre pattes de son repaire. Je saute sur l'échelle de la *Sémiramis* et, montant à reculons, je lui tends toutes ces splendeurs avec les manières les plus engageantes possibles, mais la défiance l'a reprise aussitôt et elle se recule avec le mouvement vif d'une souris qui rentre dans son trou. Le Chinois, qui a suivi la scène, penché sur la lice, intervient alors et parlemente. Il a sans doute de bons arguments, car la fille se décide à monter, se laisse prendre les deux ou trois mesures que je voulais, puis elle s'enfuit de nouveau sans même prendre le présent promis.

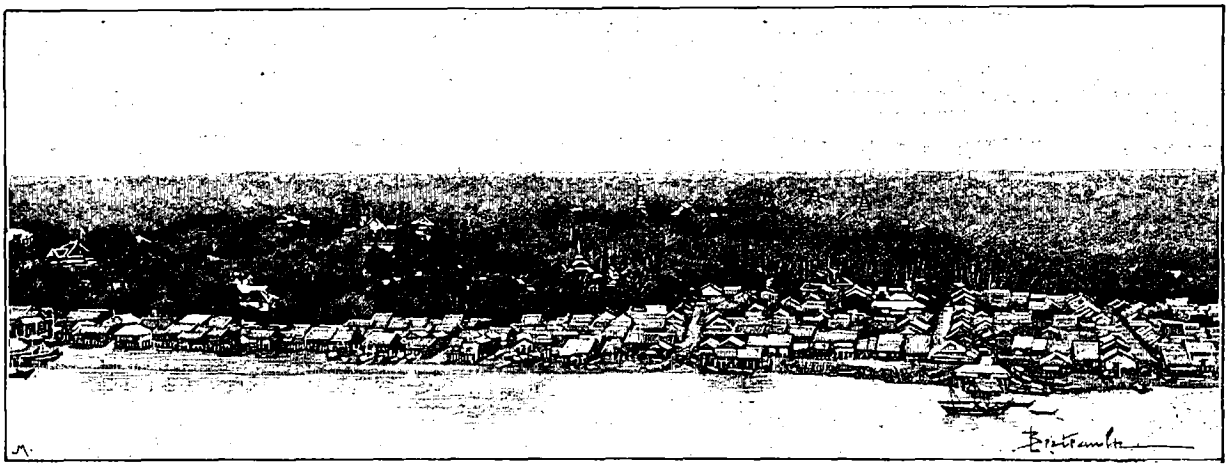
SÉLON.

L'entrevue est d'ailleurs terminée; toute la famille se rembarque, après avoir accepté quelques roupies, toujours sans se dérider. Ils vont repartir ce soir même pour leur île lointaine; si quelque coup de vent vient accidenter leur voyage, je sais bien qui sera accusé de leur avoir jeté un sort!

Chou-Hé-I a beaucoup admiré le yacht. Il demande l'autorisation d'amener quelques-uns de ses compatriotes le visiter. C'est une affaire entendue, et nous voilà bons amis. Il nous donnera tous les renseignements possibles pour aller trouver chez eux les Sélons ses clients, car je tiens, bien entendu, à profiter de la *Sémiramis* pour voir cette population dans son milieu. Mais il nous faudrait un guide, un pilote, à tout le moins un interprète. Ceci paraît assez difficile à trouver; pourtant Chou-Hé-I connaît un Malais qui a rôdé par là et qui pourrait faire l'affaire. L'honorable commerçant parle de cet homme avec des hésitations, des réserves, comme s'il avait peur de se compromettre. L'homme doit être une manière de contrebandier ou de pirate, mais peu importe, nous le surveillerons. Malheureusement il est absent et l'on ne sait pas quand il rentrera; nous aurons peut-être la chance de le voir revenir pendant que nous allons visiter Mergoui.

M. Batten nous emmène pour commencer au plateau des vieilles pagodes. On y accède par des escaliers moussus dont les rampes sont des dragons de pierre déroulés tête en bas du sommet de la colline. Puis c'est un immense labyrinthe de temples de toute dimension, de toute forme, de tout âge : simples niches abritant une seule statue, vastes sanctuaires peuplés de cent Bouddhas. On passe entre des monstres gigantesques aux gueules féroces de bouledogues; on longe des murs où sont peints à l'ocre et à l'indigo les supplices de l'enfer. Une tourelle, légère comme

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



PANORAMA DE MERGOUI. — DESSIN DE BERTEAULT.

un minaret, est enlacée d'une quadruple spirale de serpents polychromes. Des toits de bois, aux multiples arêtes emboîtées, se découpent en festons capricieux. Non seulement de la couleur, mais du clinquant; les frontons des portes, les arêtes des pyramides, les fonds des niches où trône Bouddha, sont incrustés de fragments de miroirs de couleur, roses, bleus, dorés.... L'herbe pousse dans les joints de cette verroterie. Toute cette ville sacrée tombe en ruines, malgré la population de bonzes aux haillons jaunes qui l'habite. Bâtir un temple est une œuvre pie qui vous sera comptée dans l'autre monde, mais les réparations faites à une pagode déjà existante s'ajoutent uniquement aux mérites du fondateur. L'intérêt bien entendu des âmes pieuses fait donc que chacun bâtit à nouveau, et c'est ce qui cause ces amoncellements prodigieux de monuments, s'émiettant les uns après les autres. La végétation tropicale reprend vite ses droits; il y a des coins abandonnés où, parmi les dalles disjointes, entre les vieux murs tapissés de plantes grimpantes, ont poussé de grands arbres qui épanouissent vers le ciel leurs frondaisons fleuries, et sous leur ombre les enfants viennent jouer dans l'herbe. On y passerait des journées à écouter les cigales.

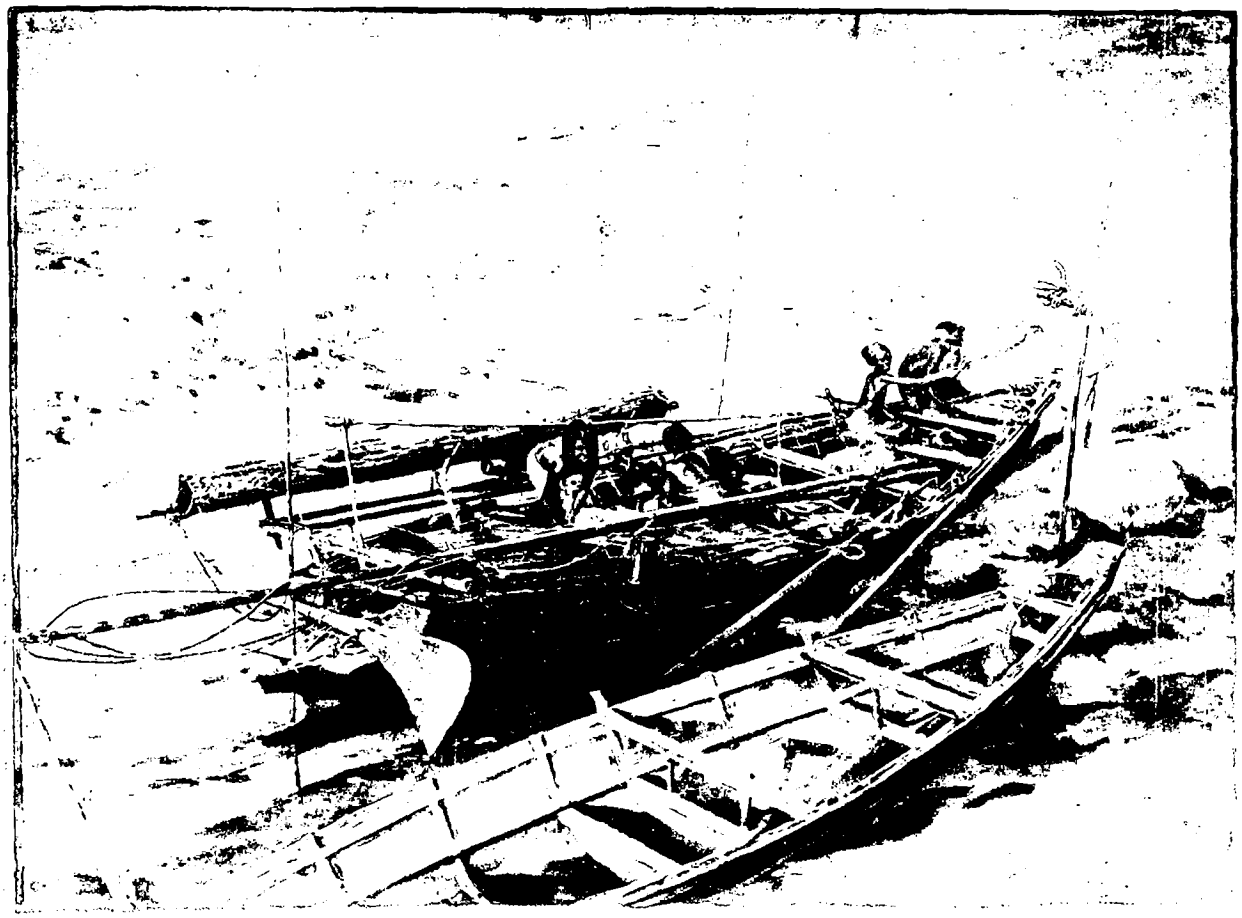
12 avril. — La ville était en fête aujourd'hui. C'était pour les Birmans le premier jour de la nouvelle année, et ce soir la fête dure toujours. La nuit couvre les collines, et la ville s'indique à peine par quelques points lumineux. La mer, au contraire, est pleine de flammes. Chaque ride que fait le vent à la surface de l'eau noire éclate en un arc de feu aussitôt éteint, aussitôt remplacé par un autre. A perte de vue, le long du chenal, ce sont des flammes semblables qui éblouissent de leur papillotement incessant. Des musiques résonnent, lointaines et vagues : coups de tam-tam sourds et monotones, carillons de cymbales, notes aiguës de clarinettes, et je revois le ballet que tantôt nous a offert M. Batten sur la pelouse de tennis. Ce n'était point une somptuosité royale, ce ballet. Les danseurs étaient vingt petits garçons de l'école, tout fiers de parader devant des sahibs : et l'orchestre se composait de trois ou quatre musiciens ambulants. Peu de spectacles m'ont laissé un souvenir plus délicieux.

Poudrederizés et fardés, coiffés d'un diadème, avec des fleurs dans leur chignon noir, vêtus d'une culotte en soie multicolore bouffante comme une jupe, et d'un très court veston blanc, la poitrine couverte d'un collier aux multiples rangs, les petits danseurs, très graves, comme d'anciens dieux androgynes, faisaient ensemble des gestes lents, des pas et des attitudes d'une grâce mièvre, d'un symbolisme vague et profond. A travers la cadence marquée par les cymbales et le tam-tam, des mélodies imprécises passaient sur les timbales de cuivre aux sons clairs, alternées de soudaines et brèves fanfares de clarinette. L'impression serait inconcevable à qui n'aurait rien senti de cet Orient, mais tous les Parisiens se rappellent les danseuses javanaises. Les mamans regardaient avec orgueil, assises sur l'herbe en des châles de soies éclatantes, aux teintes exquises, des bleus paon, des mauves, des vieux roses; par-dessus la haie vive à hauteur de ceinture, regardait aussi la foule, torses bruns tatoués de rouge, visages de bronze dilatés par la joie sous les turbans bigarrés. De l'autre côté c'était l'espace, et la mer calme semée d'îles.

JEUNE FILLE SÉLON.

*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



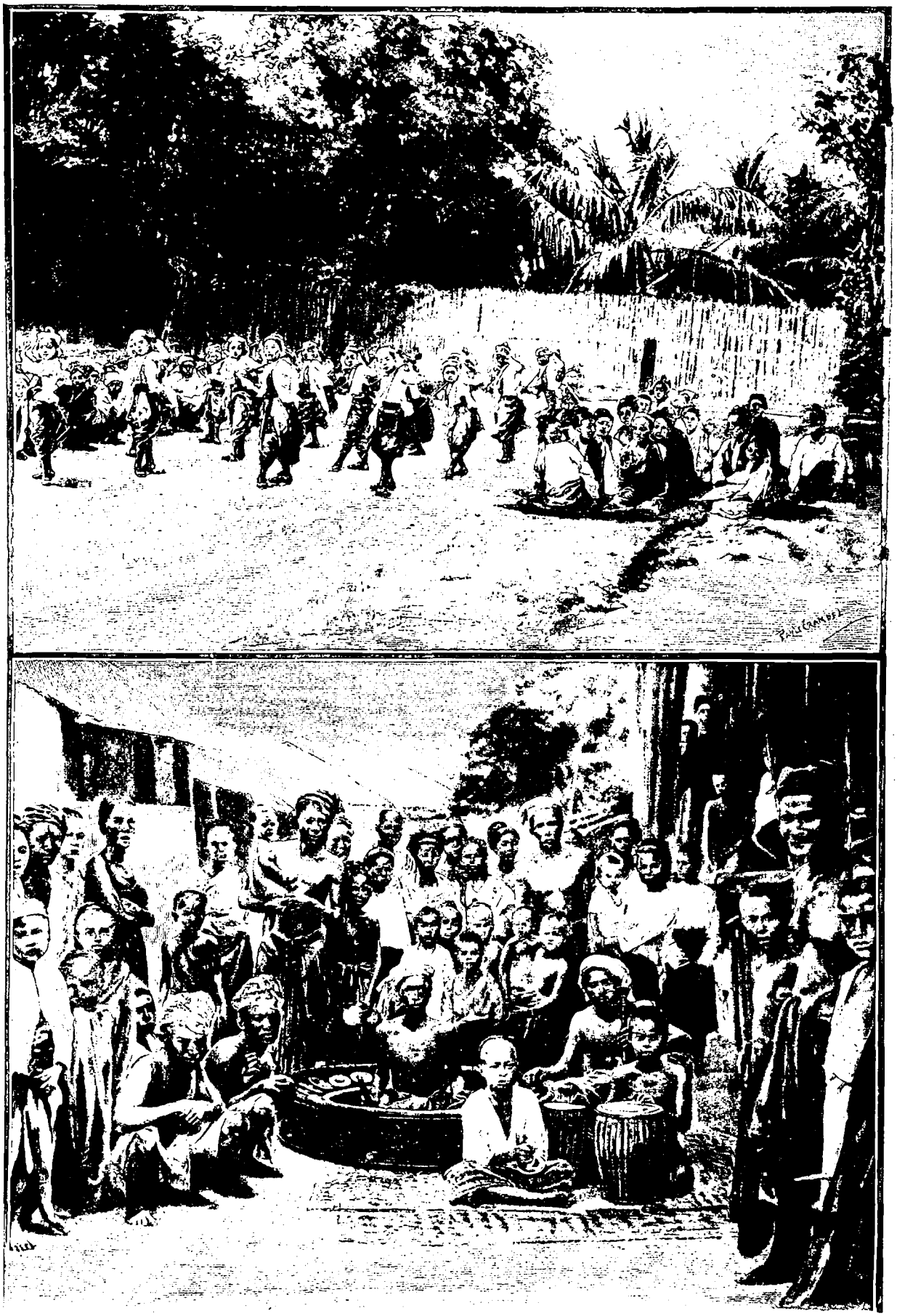
RENCONTRE D'UNE BARQUE SÉLON À MERGOUI (PAGE 596). — DESSIN DE MADAME PAULE CHAMPEL.

Toute la journée nous avons rôdé par la ville. C'était partout une gaieté d'enfants en vacances. Les gens s'en vont par les rues avec de petits vases remplis d'eau ; ils arrosent les amis qu'ils rencontrent; c'est à qui jettera le premier son verre d'eau à la figure de l'autre, et ce sont des éclats de rire, des poursuites, toute la gaminerie que les Orientaux dissimulent sous leurs masques de graves rêveurs, lâchée ce jour-là sans contrainte. Sous le clair soleil, avec des vêtements de toile, cette plaisanterie d'eau jetée est parfaitement inoffensive; au passage d'un étranger les jeux s'arrêtent une seconde, mais je vois dans les yeux où pétille la malice, le désir à peine contenu d'inonder celui-là comme les autres; pourtant j'ai beau flâner, m'attarder en homme que la farce amuserait, personne n'a le courage de me lancer le premier verre d'eau. A un coin de rue seulement où des enfants jouaient entre eux, j'ai reçu le baptême de la nouvelle année. Le plus petit de la bande, un bébé jaune tout drôle avec ses cheveux noirs en auréole, pareil à ces poupées que l'on vend avenue de l'Opéra, s'est avancé, hésitant et rieur; avec la gaucherie adorable des tout petits, il a jeté son eau presque sans m'atteindre, et toute la bande s'est envolée, galopant parmi les grands éclats de rire.

Les orchestres ambulants s'installent aux carrefours et le peuple s'amasse pour écouter les fantaisies musicales de ces tsiganes d'Asie; la clarinette est bien un peu aigre et stridente, mais il y a une espèce d'harmonica dont les sons argentins s'égrènent en modulations interminables, pareilles au chant du rossignol; l'artiste est assis sur ses talons au milieu d'un cercle de petites timbales de bronze qu'il caresse de ses deux baguettes.

Un peu las de bruit et de gaieté, je suis revenu flâner parmi les vieilles pagodes. Les musiques lointaines qui s'atténuent en montant à travers les arbres font paraître plus profond le silence des grandes cours pleines d'herbe entre les vieux murs tapissés de plantes grimpantes. Au hasard de la promenade, j'ai monté un escalier de bois et je me suis trouvé parmi les bonzes en méditation. En face du sanctuaire où les bouddhas dorés, les sculptures de bois peint, les parasols de soie pailletée étincellent et papillotent dans un coup de soleil venu d'en haut, une grande salle pleine d'ombre s'étend sous la toiture basse aux poutres enchevêtrées. Sur des nattes, les bonzes sont accroupis en leurs haillons jaunes. L'un d'eux se lève, vient vers moi et poliment s'incline sans rien dire; il me conduit vers un vieux qui mange du riz dans un coin, quelque vénérable et saint personnage, que je salue en toute confiance, profondément, avec une aumône jetée à ses pieds. Quand je suis las de méditer

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



MUSICIENS AMBULANTS DANS LES RUES DE MERGOUI. — BALLET D'ENFANTS. — DESSINS DE MADAME PAULE CRAMPEL.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

devant Bouddha, personne ne s'indigne de me voir braquer mon appareil photographique sur la gloire rayonnante des idoles ensoleillées.

13 avril. — Pas de nouvelles du pirate qui connaît les Sélons. Nous ne pouvons pas l'attendre indéfiniment. Chou-Hé-I m'a montré sur une carte, tout à fait dans le sud de l'archipel, un endroit qui est le refuge favori des pêcheurs pendant la mousson du sud-ouest. Nous sommes précisément au commencement de cette mauvaise saison, il doit y avoir déjà quelques tribus campées là-bas. Chou-Hé-I, par exemple, ne garantit pas que nous puissions les approcher. Nous allons pourtant tenter l'aventure; le commandant, qui a étudié ses cartes, veut bien y conduire la *Sémiramis*. Avec ou sans pilote-interprète, nous partirons demain matin. Pour occuper cette journée, je vais monter à la pagode qui domine une des collines de l'île en face de Mergoui. On doit avoir de là une vue étendue sur la terre ferme et sur l'archipel. Une demi-heure d'embarcation sur les eaux limoneuses où flottent des quantités innombrables de méduses nous amène au pied de la colline; de la grève dominée par la forêt un escalier de briques monte, enfoui sous les arbres. A mi-côte, un couvent de bonzes occupe une petite terrasse. Là, bon gré mal gré, il nous faut accepter les services d'un guide. Nous sommes peut-être sur un terrain sacré où l'on ne veut pas nous laisser pénétrer seuls. Quoi qu'il en soit, le religieux est fort aimable, et c'est avec une politesse du meilleur ton qu'il insiste pour nous accompagner. Il est bien entendu que le langage des signes est ici seul en jeu.

Le sommet de la colline est occupé par un petit plateau gazonné, avec le sanctuaire en son milieu. Une grande niche grillée, ouverte dans la paroi qui fait face aux arrivants, abrite un Bouddha accroupi; notre guide se prosterne et reste abîmé dans son adoration. Nous le laissons étendu sur l'herbe, le front contre la grille, et nous faisons le tour de la plate-forme pour regarder le paysage. Excepté du côté par où nous sommes arrivés, la plate-forme est taillée à pic, et de grands arbres tout en fleur étendent leurs branches odorantes sous nos pieds. Du côté du sud-ouest, l'archipel apparaît comme un chaos de montagnes vertes; à peine çà et là voit-on miroiter au soleil un coin de mer qui décèle les îles. Vers l'est, à nos pieds, Mergoui allonge le long de l'eau grise ses files de maisons grises dominées par le fouillis pittoresque des pagodes et des arbres. Par derrière, une série de collines ondule où, parmi la verdure, apparaît çà et là un clocher bariolé. De hautes montagnes, à l'arrière-plan, estompent leurs silhouettes de brume bleue.

Rentrés à bord avant la fin de la journée, nous descendons une dernière fois à Mergoui pour prendre congé de l'aimable M. Batten. Tout contre la jetée, est échouée sur la vase une barque qui porte sur l'arrière un toit en feuilles de palmier. C'est une barque de Sélons. Vivement, je hèle notre embarcation qui avait déjà poussé au large, et j'envoie Laulanié reprendre à bord l'appareil photographique. Pendant ce temps, je surveille l'équipage de la barque, qui ne peut pas s'enfuir.

Mais dès que l'objectif est braqué sur eux, mes sauvages prennent l'alarme et disparaissent sous leur paillote. Il faut alors engager des négociations. Avec bien de la patience, à force de faire miroiter quelques pièces blanches, on finit par obtenir qu'ils ôtent leur toit. Ce démontage est d'ailleurs une opération des plus faciles : ledit toit se roule comme un paillasson; nous pouvons prendre une vue d'ensemble de la barque avec ses agrès et son équipage.

(*A suivre.*) LOUIS LAPICQUE.

RUE LE LONG DE LA MER À MERGOUI.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

PROMENADE DU MATIN. — DESSIN DE J. LAVÉE.

DAVOS[1],

PAR M. JEAN BERNAC.

II (*suite*).

A partir de cette époque, son histoire est liée à celle des Ligues grisonnes. En 1799 un détachement français y rencontra une troupe autrichienne, mais le succès passager des « Kaiserlicks » obligea les Français à battre en retraite.

On voit par ce qui précède qu'ainsi que les peuples heureux, Davos n'a guère — sinon pas — d'histoire. La seule « agitation politique » qui se manifeste encore de nos jours est celle qui se produit pour l'élection du bourgmestre. Bien pacifique d'ailleurs, et qui se termine généralement par des agapes fraternelles devant la Maison de Ville, mi-hôtellerie, moitié bâtiment officiel! Comment, d'ailleurs, pourrait-on se livrer à un combat sérieux devant cette façade d'opéra-comique sur laquelle se voit un *wildesmännli*, homme sauvage de la mythologie celtique et germanique, qui, « géant velu, à la longue chevelure », se tenait, avec ses pareils, d'après la légende, dans les forêts sombres des gorges de Dawo, situées près de Furna....

Davos a gardé le reflet de ces temps légendaires, puisque les guides ne peuvent même pas faire suivre le nom de la localité d'un de leurs clichés habituels : « Fabriques de pipes, raffineries nombreuses, corps de pompiers magnifiquement organisé, culture du trèfle et du houblon ». La culture de l'étranger est en effet la seule industrie vraiment florissante du pays! Depuis une vingtaine d'années, les malades arrivent chaque hiver en plus grande quantité, et aujourd'hui c'est une colonie très importante qui vient suivre le traitement de la tuberculose par le régime du froid.

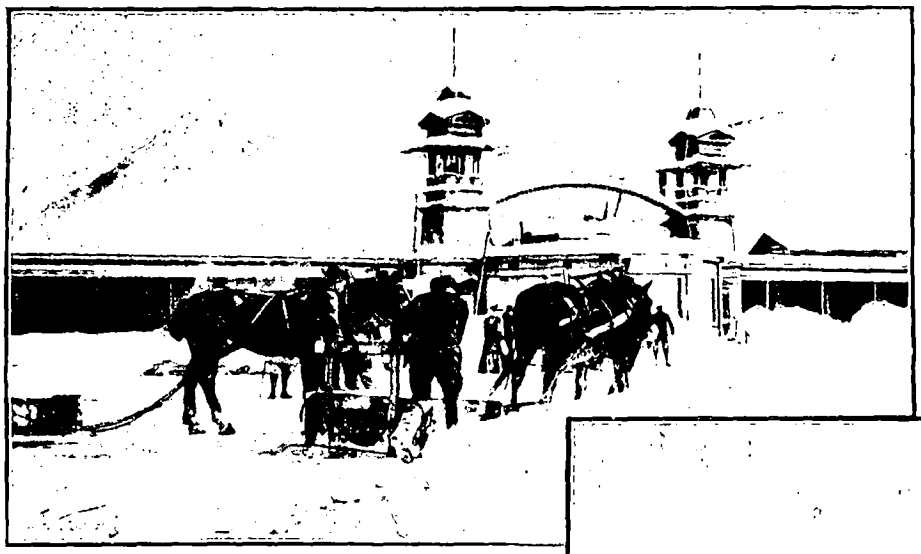
Nous n'avons pas à entrer ici dans des considérations pathologiques. C'est affaire à la Faculté. Toutefois nous nous sommes laissé dire que quelques personnes condamnées par les médecins en étaient revenues guéries, et cela seul suffirait à expliquer la vogue dont jouit actuellement Davos.

Pendant la période estivale, la station sommeille. Comme me le confiait assez naïvement et sans songer, naturellement, à mal, un docteur de l'endroit, on avait d'abord pensé à faire de la localité une station d'été. Mais « ça n'a pas pris », alors on en a fait une station... d'hiver!

En tout état de cause et malgré la quantité d'hôtels et de pensions, dès le mois d'octobre toutes les

1. *Suite Voyez tome Ier*, p. 585.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



ENLÈVEMENT DE LA NEIGE. — PHOTOGRAPHIE DE M. CARL REISCH.

chambres — les meilleures surtout — sont déjà retenues. Aussi est-il nécessaire d'écrire à l'avance pour trouver de la place. Néanmoins il est bien rare qu'on rende l'argent ou, pour mieux dire, qu'on refuse un « hiverneur ». Toujours on parvient à le caser tant bien que mal. Si celui-ci, cependant, émettait la prétention d'être mieux logé et subordonnait son séjour à cette condition dernière, flegmatiquement on le laisserait agir à sa guise, car l'hôtelier de Davos est doublé d'un autocrate qui a conscience de son importance dans un endroit où la vie gravite uniquement autour des hôtels. Du reste, la force d'inertie est encore à Davos un moyen de gouverner. Il est bien rare en effet qu'après ce long et fatigant voyage de vingt-deux heures, le voyageur ne préfère se rendre plutôt que d'avoir à le recommencer en sens inverse, avant un repos de six mois! D'ailleurs une touchante franc-maçonnerie, rendue plus étroite par l'absence de concurrence effective, unit en une pensée commune, et pour un même effort, les propriétaires des différents gîtes ouverts aux étrangers. Essayez après cela de lutter contre ce nouveau serment du Grütli!

Le parti le plus sage et le plus pratique est donc de faire sa soumission, la besace au cou, l'escarcelle honorablement garnie, et de se concilier les bonnes grâces de son médecin, une autre puissance dont un simple froncement de sourcils suffit pour déchaîner des avalanches! Ah! c'est qu'il ne plaisante pas, le « savant docteur »! Et si l'on ne suit pas à la lettre ses ordonnances, le jour même on reçoit... son compte. Et ne tentez pas de vous soustraire par une ruse quelconque aux décisions de ce dictateur *in partibus*, vous n'y parviendriez point. L'ordre le plus minutieux règne partout et sévit avec une régularité telle, que si, par exemple, vous ne vous présentez pas à la table d'hôte au coup de cloche définitif, on ne vous passera les plats déjà remportés que contre payement d'une indemnité de 50 centimes par service. Mais on se plie à toutes les exigences, et certaines personnes âgées y voient même une délicate attention de l'administration, soucieuse de leur rappeler les années de collège!

Mais ces réflexions ne viennent que plus tard, et, en attendant, on est fort heureux, après avoir été ballotté pendant près d'un jour et une nuit, de regagner sa chambre, tenue avec une propreté toute hollandaise. Ce soin méticuleux est d'ailleurs une des conditions essentielles de l'état sanitaire de la station. Dans un endroit où les germes tuberculeux se rencontrent en un banquet « où la cordialité la plus franche ne cesse de régner », il était de première nécessité de prendre toutes mesures prophylactiques de nature à préserver les personnes valides contre la transmission des microbes. Aussi le linge, de même que le mobilier (une fois au moins durant la saison), est-il désinfecté à l'étuve avant le blanchissage usuel. De plus, les tapis et les rideaux sont rigoureusement bannis, et des toiles cirées, lavées chaque jour, remplacent à terre les nids de poussière qui, dans les hôtels, s'abritent à l'ombre des carpettes. Ici, pas de journaux froissés dans les tiroirs, nulle trace de peignes réformés, d'épingles à cheveux sous le lit. Un ameublement propret et suffisamment confortable garnit la pièce, chauffée au moyen de l'air chaud et que protègent encore contre le froid de doubles portes et fenêtres. Dans un coin, une longue tige de fer terminée par un manche attire généralement l'attention du nouvel arrivant. C'est le crochet au moyen duquel on fait pivoter l'ouverture du haut de la croisée et que d'habitude la nuit on laisse entre-bâillée, en dépit d'une température qui s'abaisse parfois jusqu'à 30 degrés centigrades au-dessous de zéro

... Quelques heures de sommeil agité, comme toute première nuit passée sous un toit étranger, des couvertures gisant à terre, on ne s'explique comment, un regard ahuri autour des quatre murs, un ronflement derrière la cloison, le vague bâillement du monsieur qui n'a pas suffisamment dormi... et l'on est définitivement réveillé!

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

III

Paysage matinal. — La température. — Mirages. — Cosmopolis. — La promenade de Davos. — Par-ci, par-là.

Le premier geste — qu'importe s'il est beau! — après avoir consulté sa montre, est d'écarter les rideaux de mousseline de la fenêtre et de regarder au dehors. A Davos, comme partout ailleurs, on n'y manque point. Aussi la surprise est-elle grande, lorsque, contrairement à ses prévisions, on découvre un ciel bleu-turquoise, sans nuages, détachant crûment les arêtes d'un blanc laiteux que les sapins estompent de vert sombre. L'atmosphère est limpide et l'absence de vent telle, que les vapeurs s'immobilisent au-dessus des maisons. Il est 7 heures. Tout repose encore, car on se lève tard, à Davos. Seuls quelques paysans chargent un traîneau de bois, ou tracent un chemin devant leur chalet. Au centre de la vallée, les employés du Skating-Ring débarrassent la glace de la neige tombée pendant la nuit. La piste, où tantôt les patineurs vont sacrifier à leur plaisir quotidien, est un vaste champ immergé en automne et qui naturellement reste gelé jusqu'au mois d'avril, époque à laquelle commence la fonte des neiges.

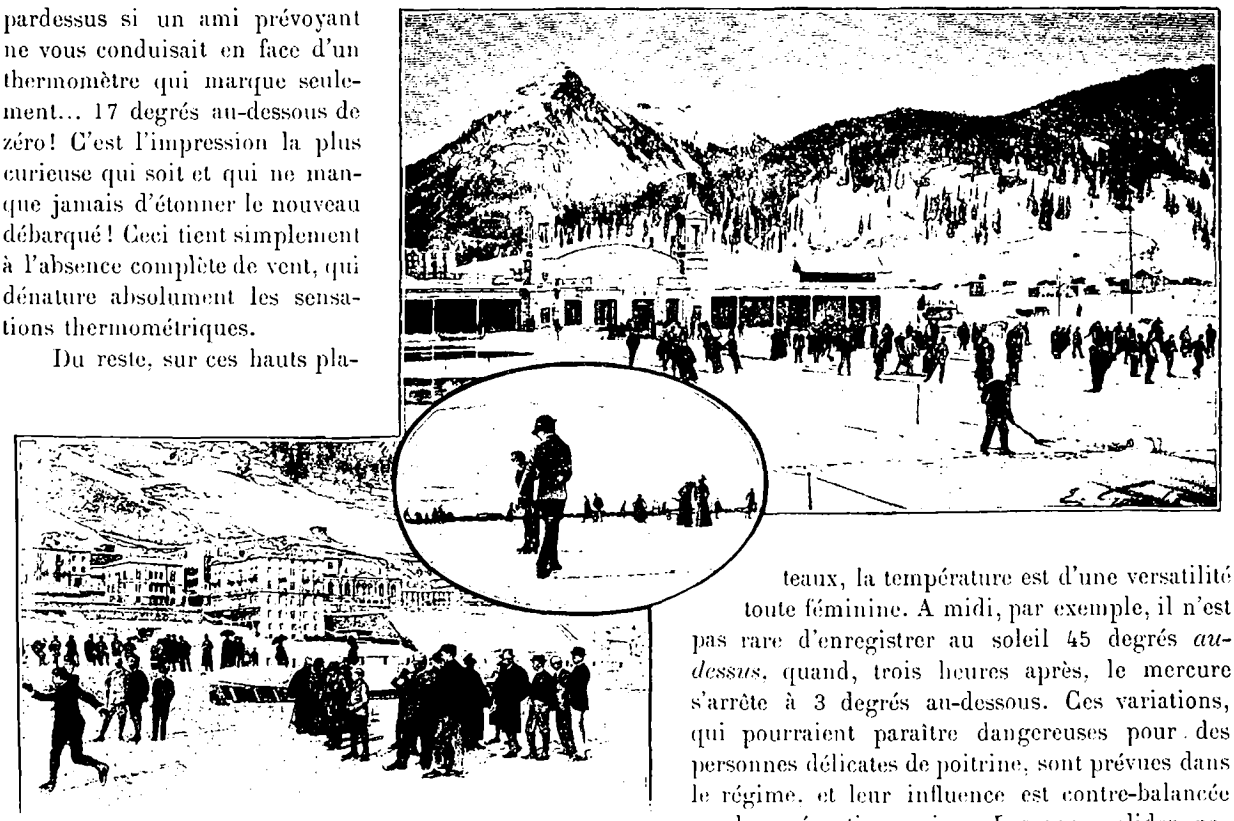
Un chien sillonne encore la couche d'ouate immaculée et soulève autour de lui un nuage poudrederizé. C'est le seul être qui se livre d'aussi bonne heure, sans y être forcé, aux pratiques du sport en plein air!

Dans quelques heures, la vie journalière reprendra son cours, mais jusque-là le mieux est de rêvasser... en taquinant le bouton d'une sonnerie électrique qui généralement réveille tout l'hôtel, excepté les gens de service! Enfin on parvient à amener un pas lourd devant la porte, et, une bonne demi-heure plus tard, la même démarche pesante se fait entendre, accompagnant le plateau tant attendu où fume le déjeuner matinal.

Ne manquez pas de remercier, pour la seule satisfaction d'entendre au moins une vingtaine de fois en l'espace de deux minutes des « S'iv plaît; vot' servante, pour vous servir, à vot' service! » débités avec un accent « suisse *generis* » du plus réjouissant effet!

Cette formalité accomplie, il ne vous restera plus qu'à expédier quelques lettres ou à relire les journaux de l'avant-veille, en attendant le moment où décemment vous pourrez chausser vos *snow-boots*, pour vous risquer au dehors.

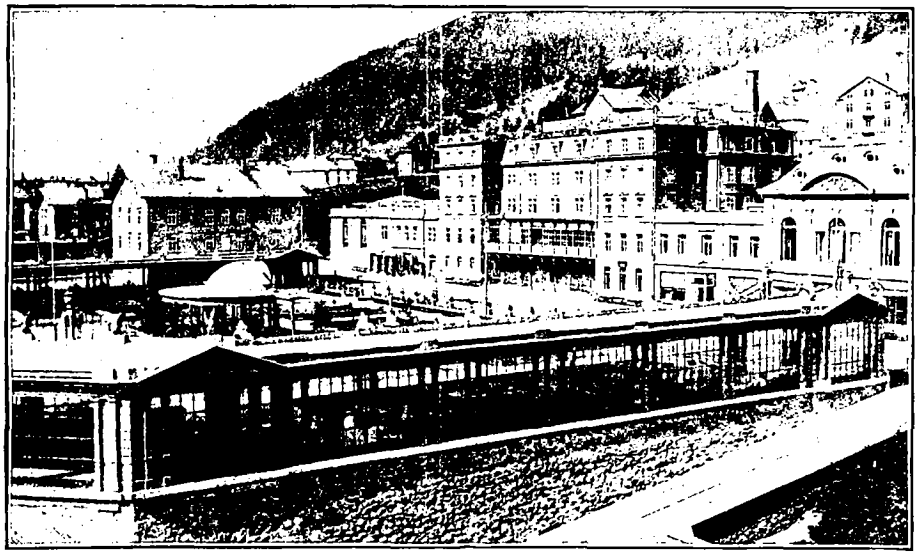
Enfin l'instant est venu. Frileusement vous vous êtes enveloppé d'une fourrure ou, pour le moins, d'un ulster soigneusement capitonné, et, à votre grand étonnement, vous trouvez « qu'il ne fait pas froid du tout ». Vous seriez même tenté de retirer votre pardessus si un ami prévoyant ne vous conduisait en face d'un thermomètre qui marque seulement... 17 degrés au-dessous de zéro! C'est l'impression la plus curieuse qui soit et qui ne manque jamais d'étonner le nouveau débarqué! Ceci tient simplement à l'absence complète de vent, qui dénature absolument les sensations thermométriques.



PATINAGE SUR LE LAC DE DAVOS. - PHOTOGRAPHIE DE M. CARL REISCH.

Du reste, sur ces hauts plateaux, la température est d'une versatilité toute féminine. A midi, par exemple, il n'est pas rare d'enregistrer au soleil 45 degrés *au-dessus*, quand, trois heures après, le mercure s'arrête à 3 degrés au-dessous. Ces variations, qui pourraient paraître dangereuses pour des personnes délicates de poitrine, sont prévues dans le régime, et leur influence est contre-balancée par les précautions prises. Les gens valides, naturellement moins préoccupés, doivent y prêter

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



UN HÔTEL À DAVOS — PHOTOGRAPHIE DE M. CARL REISCH.

beaucoup d'attention et consulter souvent le thermomètre, qui est en somme le seul guide dans ce pays étrange où l'on ne sent le froid que lorsqu'on vous le dit et où l'on n'est pas bien sûr d'avoir trop chaud quand le soleil darde des rayons tropicaux!

Un autre point qui n'est pas sans surprendre au premier abord est de constater la quantité relative de neige qui recouvre la voie principale de Davos : Ici c'est encore un mirage, car si l'on approche d'une maison, on s'aperçoit qu'il faut *descendre* de la chaussée pour gagner les quelques marches qui *montent* au perron. Le neige existe bel et bien, mais, piétinée par les promeneurs, continuellement écrasée par les traîneaux, elle s'est transformée peu à peu en une croûte solide qui exhausse parfois de 2 mètres le niveau de la rue! La surface, amollie par les caresses solaires, évoque l'idée d'un petit dégel parisien après une modeste tombée floconneuse, et c'est le seul souvenir tangible de Paris qu'on retrouve dans ces parages bien éloignés — hélas! — du boulevard des Italiens! Tout au plus pourrait-on se croire — avec quelque bonne volonté et énormément de philosophie — sur la promenade des Anglais, de Nice. Voici en effet, défilant devant le *Curhaus*, des fourrures russes, des lunettes allemandes, des *knickerbockers* britanniques, des feutres hollandais, des cigares belges; mais de Français, peu ou point.

D'ailleurs, à Davos, on appelle « français » un jargon bizarre qui a plutôt cours entre Berg-op-Zoom et Saint-Jean-Molenbeeck et dont l'échantillon suivant, cueilli sur une pancarte d'hôtel, donnera une idée approximative : « Nous regrettons de devoir communiquer que nous sommes forcés de faire cesser la force « motrice à dix heures du soir, parce que nous croyons devoir prendre soin de la sûreté de nos hôtes et que, « pour cette cause, nous sommes obligés d'empêcher l'abus de l'ascenseur pendant la nuit. » (?!)

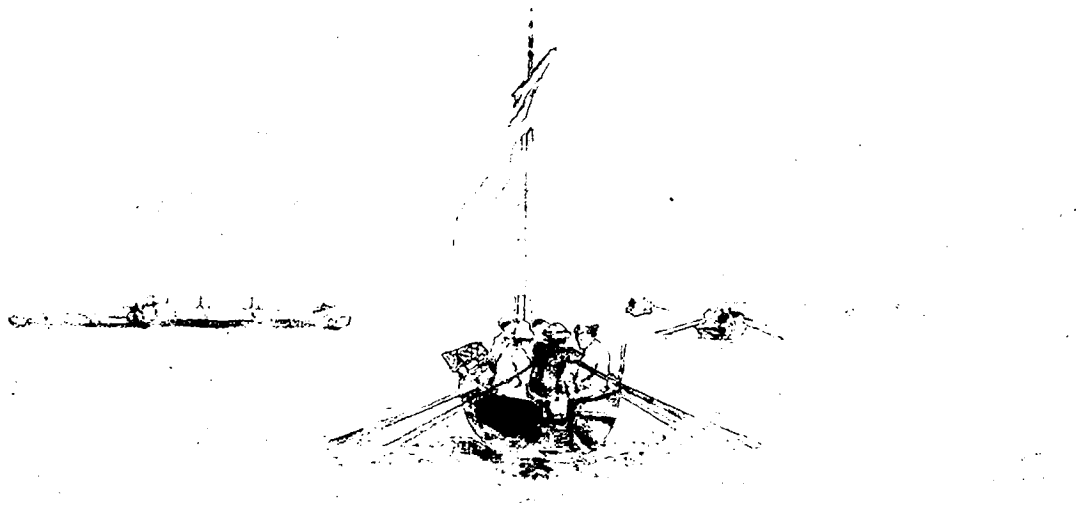
Les sceptiques prétendent que Trublot possède la clef de ce rébus, mais ne cherchons pas à approfondir. Du reste, on arrive à se comprendre rapidement dans un endroit où, six mois durant, la vie en commun rend les rapprochements faciles, et la promenade de onze heures, où s'échangent, aux accents d'un orchestre local, les potins de la veille ainsi que ceux du lendemain, est certainement — sauf la musique — le meilleur moment de la journée. Oh! cette musique! rien que d'y songer, les cheveux se dressent sur la tête! Les braves garçons qui exécutent sous le *wandelbahn* du Weber ou du Strauss, semblent s'être donné le mot pour se livrer à l'écorchement collectif des doubles croches et entamer une course dont le point d'orgue est le but et où l'on finit par se rencontrer tant bien que mal. Joignez à cela un air pénétré, rendu plus important encore par le chapeau haut de forme du « fonctionnaire », et vous aurez la note la plus gaie de la matinée. Ce n'est pas la seule. Arrêtez-vous devant cette réclame d'un marchand de meubles qui expose dans un cadre des photographies reproduisant des modèles de sa fabrication. A côté de lits, de commodes, vous trouverez des... cercueils, à tous prix, qui donnent vraiment envie de se laisser mourir rien que pour profiter d'une « occasion aussi exceptionnelle ». D'ailleurs le macabre lui-même est pittoresque. Avec le corbillard cantonal monté sur patins, il semble qu'on ait voulu mettre en pratique le célèbre « Glissez, mortels, n'appuyez pas », qui à Davos reçoit son application dans toute l'exactitude du terme. Mais il existe, je m'empresse d'ajouter, des moyens de locomotion plus agréables, et les traîneaux ainsi que des landaus spéciaux se croisent dans tous les sens. Il y a même un « tramway » monté sur patins, comme le reste, et qui fait le service entre Davos-Platz et Dörfli, autre station à vingt minutes de marche, où s'élèvent encore des hôtels d'hiver.

On remarque encore devant un kiosque quelques ferrailles d'aspect ancien, deux ou trois vieilles clefs, un pot d'étain qui attend patiemment la rouille pour représenter dignement l'antiquité pendant la saison d'été, En attendant, la marchande paraît plus soucieuse de vendre d'excellent chocolat que de placer sa ferblanterie.

(*A suivre.*) JEAN BERNAC.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



DEVANT L'ILE SAINT-LUC (PAGE 605). — ARRIVÉE DES PARLEMENTAIRES. — DESSIN DE TH. WEBER.

A LA RECHERCHE DES NÉGRITOS[1]

(*VOYAGE DU YACHT « SÉMIRAMIS »*).

DEUXIÈME PARTIE : LES ILES MERGOUI,

PAR M. LOUIS LAPICQUE.

TYPES SÉLONS. — DESSIN DE SLOM.

Le 15 avril. — A l'aube, la *Sémiramis* arrivait en vue d'un groupe d'îles élevées, dessinant sur la brume matinale une série de pointes sombres. Une rade pareille à un lac immense entre les forêts vertes s'ouvrit bientôt, et le navire, mettant à demi-vitesse, s'avança sur les eaux calmes. Toutes les lorgnettes du bord fouillaient les rives, cherchant un signe quelconque qui pût révéler des êtres humains. Après avoir longé pendant quelque temps une rive absolument déserte en doublant une petite pointe, on aperçut tout à coup des embarcations, et ce fut une joie. Tout le monde avait à cœur de voir les sauvages; le capitaine qui les avait signalés le premier fit remarquer qu'il avait droit à un quart de vin, puis, habilement passant au large des pirogues, la *Sémiramis* les bloqua dans la petite baie qu'elles occupaient.

Ces embarcations faisaient évidemment la pêche, mais avec les jumelles, presque aussitôt après les avoir aperçues, on vit les silhouettes des pêcheurs s'agiter vivement; les avirons furent mis à l'eau et la plupart des barques piquèrent rapidement vers la terre, où elles disparurent dans la verdure des criques. Deux ou trois seulement restèrent bravement en observation, et l'une même se dirigea vers nous. Le yacht, cherchant son mouillage, avait stoppé et filait sur son erre lorsqu'elle nous accosta. Il n'y avait qu'un homme à bord qui parlait dans une langue inconnue, on lui jeta un bout de cordage, qu'il saisit sans hésiter et qu'il amarra proprement *en belle* de façon à se faire remorquer sans heurter sa frêle barque contre nos flancs. Il était visible que cet homme avait l'habitude de voir des navires, c'était peut-être le truchement habituel de sa tribu vis-à-vis des marchands chinois; il nous donnait des explications et faisait des gestes, mais, hélas! nous n'avions pas d'interprète et nous ne comprenions rien.

Cependant, trouvant un fond favorable, le commandant avait mouillé; on amena l'échelle et l'on invita l'homme à accoster; mais il était préoccupé de tenir sa barque à distance et la débordait avec un de ses avirons tout en continuant ses discours, montrant le fond de la baie où avaient disparu les pirogues. De fait, elle était bien fragile sa barque, elle faisait ouvrir de grands yeux aux marins accoudés sur la lisse. Elle semblait tressée

1. *Suite. Voyez tome Ier, p.* 409, 421, 433, 445 *et* 589.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'osier comme un panier et nous nous demandions comment cela pouvait bien tenir sur l'eau. Mais nous étions occupés surtout du reste de la tribu; du côté que l'homme indiquait toujours de ses gestes répétés, nous ne voyions rien, ni barque, ni maison, pas même une fumée, rien que les frondaisons compactes descendant du sommet des collines jusqu'à la mer. Un petit rocher seulement émergeait à quelques mètres en avant du rivage; sur le sommet, un lambeau d'étoffe blanche au bout d'un bâton frissonnait dans le vent.

Je fis monter sur le pont un de nos chauffeurs arabes qui savait l'hindoustani; il adressa quelques mots dans cette langue à l'homme de la barque, qui secoua la tête, et dans sa réponse on entendit le mot *malaïou*. Personne à bord ne savait un mot de malais, il n'y avait donc qu'à patienter, mais je craignais une ruse et je me demandais si l'homme ne s'était pas dévoué pour laisser à ses compatriotes le temps de fuir par quelque issue invisible, lorsque enfin une barque sortit des branches, venant sur nous.C'était une grande barque plus haute sur l'eau que celles que nous avions vues jusque-là; elle était armée d'une demi-douzaine d'avirons nageant vigoureusement en cadence. Sur son arrière flottait un large pavillon blanc; par toute la terre cela veut dire : paix. Deux ou trois autres barques plus petites sortirent ensuite et suivirent la première; celle-ci accosta bientôt.

Trois hommes à l'arrière avec des vestons blancs et des turbans se levèrent, faisant des révérences; je descendis l'échelle, et avec les gestes les plus engageants je les invitai à monter; ils se décidèrent, grimpèrent lestement l'échelle, et, sitôt la coupée franchie, s'accroupirent contre la lisse. Aucune invitation ne put les décider à aller plus loin.

Ce sont évidemment les chefs vénérables de la tribu, et les vestons blancs doivent être leur tenue de cérémonie. Ils ont ce même jupon de cotonnade à carreaux que nous avons vu aux Sélons de Mergoui; mais ceux-ci ont bien plus de jaune dans le type; dans leurs faces tannées, toutes plissées de petites rides, les yeux s'effilent en pointe relevée vers les tempes, et les pommettes font de larges saillies de chaque côté du nez camard; une moustache blanche encadre leur menton rasé.

La conversation est forcément un peu difficile; je voudrais les éblouir en leur montrant le yacht, mais ils refusent obstinément de bouger de leur coin. On apporte du vin, nous trinquons, ils boivent en faisant la grimace; des biscuits et du sucre sont beaucoup mieux accueillis, du tabac amène enfin un sourire sur leurs figures inquiètes. Nous voilà camarades. Nous touchons du doigt nos poitrines, puis nous montrons la côte : « Oui, oui, parfaitement, vous pouvez venir », disent-ils clairement en hochant la tête. Et ils se rembarquent, emportant quelques cadeaux de pacotille.

Après le déjeuner lestement expédié, nous allons à terre leur rendre leur visite; nous comptons être bien accueillis, mais à tout hasard on dissimule deux ou trois carabines dans le fond du youyou.

Nous longeons la côte, nous doublons le rocher surmonté du petit pavillon blanc. Un autre signal du même genre se découvre un peu plus loin, et quand nous avons doublé celui-ci, une petite crique, invisible du large, s'ouvre tout à coup entre deux collines boisées; c'est comme un amphithéâtre de verdure; un village, sous les arbres énormes qui le dominent, s'est niché à la base du talus verdoyant : nous voici enfin chez les Sélons. Mais l'atterrissage ne va pas sans quelques difficultés. La mer est basse, et, de l'eau profonde aux transparences de saphir sur laquelle nous voguons, se dresse tout à coup le mur abrupt du corail, ne laissant au-dessus de lui que quelques pouces d'eau. Nous ne pouvons risquer l'échouage de notre fragile canot sur la surface raboteuse du plateau corallaire, mais un bain de pieds dans cette eau tiède est un vrai plaisir; un homme reste pour garder l'embarcation à flot, nous nous chargeons de l'appareil photographique et de menus cadeaux qui sont notre seule ressource pour la conversation, puis nous nous en allons à gué vers le village.

Sur le sable blanc apparaissent çà et là autour de nous des holothuries pareilles à de grosses saucisses noirâtres; il n'y a qu'à se baisser pour faire sa cueillette, de l'eau jusqu'aux coudes; quelques indigènes qui sont à patauger sur le banc étaient probablement occupés à cette pêche facile, mais, en nous voyant, ils regagnent le village; nous passons au milieu d'une flottille de barques échouées et nous rencontrons, venu les pieds dans l'eau au-devant de nous, un de nos bonshommes de ce matin. D'un geste aimable, il nous invite à nous rapprocher des maisons.

Des maisons, le mot est bien ambitieux; je ne sais trop quel terme pourrait caractériser ces habitations : ce sont plutôt des perchoirs. A deux ou trois pieds au-dessus du sol, un grossier plancher de quelques mètres carrés s'appuie sur une demi-douzaine de piquets non façonnés; au-dessus, une paillote fait toit, posée si bas qu'entre elle et le plancher on ne peut se tenir qu'accroupi. Ce pilotis rudimentaire permet aux Sélons de rester au sec quand la marée haute couvre toute la plage. Le toit les abrite tant bien que mal de la pluie, mais les côtés restent ouverts aux quatre vents; ce toit lui-même, élément essentiel de l'habitation, c'est tout simplement la paillote que nous avons vue à Mergoui, couvrant l'arrière de la barque.

Il y a une vingtaine de ces cabanes alignées côte à côte sur la partie la plus élevée de la grève. Les habitants sont tous retirés dans leurs demeures, et sous l'ombre opaque des toits on aperçoit leurs silhouettes accroupies et immobiles; mais avec un pareil système de construction le mur de la vie privée n'est pas difficile à franchir; il n'y a qu'à s'approcher, et, posant les coudes sur le bord du plancher, on peut examiner de plain-pied la famille. Les femmes, en des attitudes de bêtes peureuses, courbent le dos, se cachant la face

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

entre les genoux; les hommes, rassurés par la présence du chef, lèvent un peu les yeux vers nous, puis nous regardent avec un sourire. Nous en arrivons bientôt à échanger des poignées de main.

L'inventaire du mobilier est bientôt fait : quelques nattes sur le plancher, deux ou trois couffins de sparterie, enfin le foyer, une petite caisse remplie de sable avec trois cailloux pour y poser la marmite de terre.

Nous allons de maison en maison, le tableau est partout le même. Une chose me frappe : point d'armes; les ont-ils cachées ou n'en ont-ils point? Une autre chose encore : on ne voit que des femmes déjà âgées ou de toutes petites filles. Laulanié m'assure avoir aperçu au travers du rideau de feuillage, tout proche, quelques formes féminines glissant avec précaution parmi les branches. Ce sont des jeunes filles sans doute, qui, avant l'arrivée des étrangers, se sont retirées dans la jungle et que la curiosité ramène dans notre voisinage.

Parmi les cailloux et les débris qui jonchent le sol, j'ai ramassé un grand opercule de coquillage, amusant bibelot qui semble une moitié de galet incrustée d'un accroche-cœur. Le chef a vu mon geste, il dit quelques mots à l'un de ses sujets et l'on m'apporte un petit sac de jonc tressé tout rempli de ces opercules. Le brave homme voudrait bien savoir sans doute quel est l'objet de commerce que nous venons chercher; en tout cas ceci n'a pas de valeur et c'est un cadeau évidemment qu'il me fait en échange de nos politesses de ce matin. Je voudrais bien profiter de ses bonnes dispositions pour me procurer quelques objets d'ethnographie, mais la matière n'est pas abondante; je ne puis récolter que deux ou trois petits paniers à garder le bétel ou le tabac. On me les donne du reste de la meilleure grâce du monde aussitôt que j'ai pu faire comprendre mon désir, et le propriétaire se trouve fort heureux de recevoir en échange un mouchoir de cotonnade.

Un Sélon plus ingénieux que les autres s'est fait une petite étagère suspendue pour ranger les menus objets qu'il ne veut pas laisser traîner sur l'étroit plancher de sa case. Je me fais céder ce meuble sans difficulté, mais on rit.

Peu à peu, pendant notre promenade, les indigènes, rassurés, sont descendus de leurs perchoirs et nous suivent en troupe curieuse. Sans trop de difficultés, ils se laissent photographier en groupe. Le type est très mélangé; à coup sûr ce ne sont point des Négritos, c'est le jaune qui domine, mais la couleur de la peau présente une gamme de bruns très étendue, et çà et là quelques chevelures crépelées semblent bien indiquer des traces de sang nègre. Ce serait un dur travail que de démêler tous les éléments qui sont combinés dans cette population, un travail impossible probablement sans une étude simultanée des populations de la côte. Nous ne pouvons rester que très peu de jours ici : la mousson est proche, le commandant est impatient de mettre la *Sémiramis* à l'abri dans les détroits. Des mensurations, même en assez grand nombre, ne pourraient guère donner que des résultats douteux, je n'en ferai point du tout; je préfère chercher si quelque autre tribu ne me fournirait pas par hasard des éléments noirs mieux caractérisés. Nous allons donc continuer notre promenade autour du village en simples curieux.

Voici une troupe de jeunes garçons qui s'en revient de l'autre côté de la petite baie; ils portent sur l'épaule verticalement de gros bambous longs de plus de deux mètres. C'est de l'eau douce qu'ils apportent de quelque source.

Les barques, tout à fait à sec, se sont couchées sur le flanc. Le fond en est constitué par une grosse pièce de bois arrondie qui se termine à l'avant et à l'arrière par un double éperon; j'avais déjà remarqué à Mergoui cet éperon bizarre, et le Chinois m'en a expliqué le but : c'est un point d'appui pour le pêcheur de perles quand il revient à la surface entre deux plongeons. Par-dessus cette pièce de bois, s'étendent de bout en bout ces bordages étonnants qui donnent à l'embarcation à flot l'aspect d'un panier. Le chef, qui nous accompagne toujours, nous voyant examiner et palper les barques, nous fait signe et nous emmène derrière le village; nous trouvons là dans une petite clairière le chantier de construction de la tribu. Un homme est justement en train de tailler des bordages pour une barque dont la charpente s'allonge sur le sol parmi les éclats de bois. Ces bordages sont tout simplement les côtes d'immenses feuilles de palmier; leurs côtés, soigneusement planés au couteau, s'adaptent les uns contre les autres avec une telle perfection que l'ensemble, serré par des rotins et gonflé par l'eau, constitue des murailles à la fois étanches et légères.

Ces barques sont d'un joli gabarit, fines et élancées. Les détails du gréement révèlent, comme la construction même de la coque, une industrie intéressante; le bateau est aussi soigné que la maison est négligée. Les avirons ressemblent beaucoup aux nôtres, taillés d'une seule pièce avec leur manche assez fort, et leur pelle très allongée; l'extrémité libre, au lieu de se terminer simplement par une courbe arrondie, présente une pointe qui n'est pas sans grâce. Le gouvernail, comme dans les galères antiques, est formé d'une sorte de large et court aviron, placé latéralement à l'arrière; une longue tige de bambou fait tire-veille et permet de le manœuvrer depuis le milieu de l'embarcation. L'ancre, quoique faite de bois et lestée d'une pierre, est bien mieux construite que celle de nos pêcheurs bretons, constituée des mêmes éléments : il n'y a qu'une patte, mais c'est bien une vraie patte d'ancre, avec une courbe bien établie, et la pierre qui fait lest, longue et étroite, est disposée en travers, de façon à jouer le rôle de jas. Il y a un mât unique, démontable, fait d'une perche très légère, maintenu par trois haubans; la voile, en natte, carrée, est portée par une vergue qui s'attache au mât au tiers de sa longueur; malgré les dessous arrondis, sans quille, et le peu de tirant d'eau de leurs barques, les Sélons

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

réussissent à courir utilement des bordées contre le vent debout, à cause de la grande longueur de ces barques.

Sous les arbres qui bordent la plage sont établis les séchoirs à *tripan*. La préparation de ce comestible cher aux Chinois est la grande industrie des Sélons, industrie fort simple d'ailleurs. Les holothuries ramassées sur les bancs sont bouillies avec de l'eau de mer dans de grandes bassines de fer, puis on les fait sécher lentement sur un feu doux. Derrière chaque case nous apercevons un séchoir : c'est une claie posée sur des piquets à un mètre au-dessus du sol; là-dessus sont étalés ces tripans bouillis, masses blanchâtres, rugueuses, grosses comme les deux poings, tandis qu'au-dessous quelques grosses branches achèvent lentement de se consumer.

16 avril. — Dès l'aube, avec Laulanié et deux matelots, nous nous sommes embarqués dans le youyou pour une exploration systématique de la rade; il me semble difficile que la tribu sur laquelle nous sommes tombés tout d'abord soit seule à profiter d'un abri si sûr. Le grand lac si calme entre les collines vertes s'étend bien loin là-bas vers le sud et l'on n'aperçoit le large que vers le nord dans la passe par où nous sommes entrés. Le rivage, sinueux tant sur l'île Saint-Luc tout près de nous que sur l'île Hastings qui lui fait face dans l'ouest, encore plus à l'île Saint-Mathieu dont les montagnes se dressent dans le sud, doit présenter par centaines des emplacements favorables pour un hivernage. Mais c'est en vain que de notre mouillage nous cherchons à apercevoir quelque campement. Il est vrai que celui qui est là tout près de nous est si bien caché, que sans les barques des pêcheurs, hier nous aurions certainement passé devant sans le voir. Quelque chose de blanc scintille au bord de l'eau, là-bas, vers Saint-Mathieu : c'est probablement quelque pavillon comme ceux que nous avons vus auprès de notre premier village; c'est peut-être le signal qui indique un autre campement. Nous mettons le cap dessus; poussés par une petite brise de nord-est grand largue, nous l'atteignons bientôt. C'est une sorte de balise haute de plusieurs mètres, plantée dans un bas-fond à quelque cent mètres du rivage. Une large girouette d'étoffe blanche flotte au sommet, et à mi-hauteur une barre transversale porte des crochets et des corbeilles. Quel est cet emblème? Marque-t-il un endroit consacré à quelque divinité de la mer, et les Sélons viennent-ils apporter là des offrandes pour se concilier les vents et les flots?

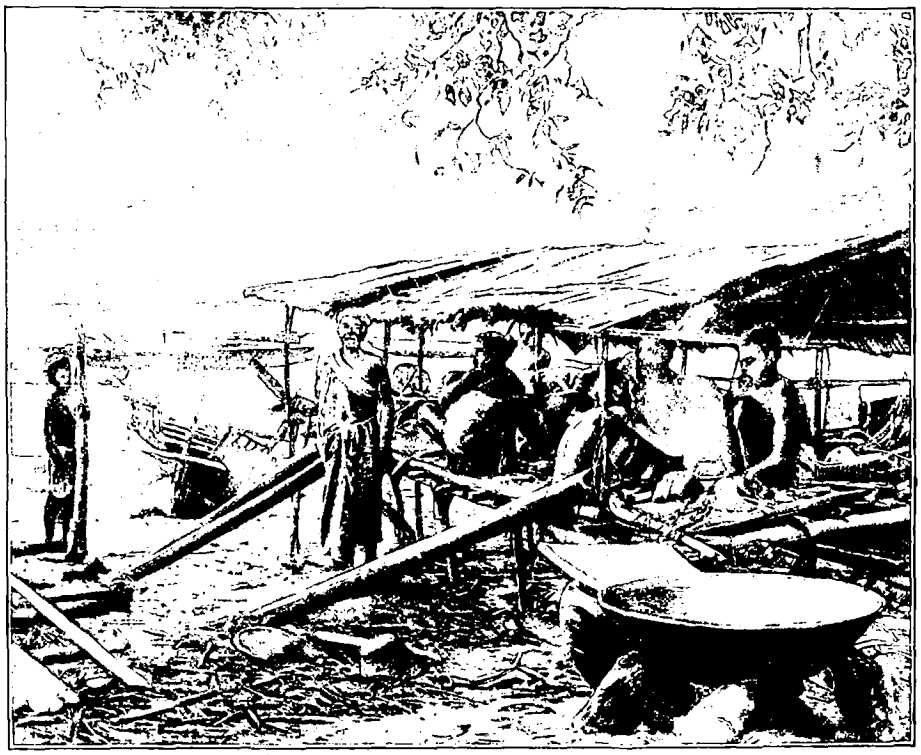
Aux environs, le rivage semble désert. Nous le fouillons sans trouver trace du passage de l'homme. Nous sommes à la pointe nord-est de Saint-Mathieu; le chenal entre cette île et l'île Hastings s'ouvre largement vers l'est; à l'horizon pointent de hautes cimes bleuâtres, quelques montagnes en terre ferme vers Victoria-Point, à la frontière entre la Birmanie et le Siam. Ici, sur Saint-Mathieu, la forêt a été ravagée par un cyclone il n'y a pas bien longtemps. Des arbres énormes déracinés sont tombés la tête dans la mer, et d'autres qui sont restés debout n'élèvent en l'air au sommet de leurs troncs dénudés qu'un grêle bouquet de jeunes branches. La jungle présente cette même apparence qui nous a frappés aux environs de Port-Blair. D'après l'aspect de la végétation, le cyclone des Mergoui semble avoir été contemporain de celui des Andaman. La bourrasque, comme là-bas encore, a ravagé une bande nettement tracée dont la limite est précisément au point où nous sommes. Un ravin débouche en face de nous; sa rive ouest et tout ce qu'on aperçoit de Saint-Mathieu dans l'ouest montrent une surface effilochée, striée de blanc par les troncs nus, tandis que sur sa rive orientale la jungle étend sa verdure en nappe continue, sans un trou.

CASE ET SÉCHOIR À TRIPAN.

Nous longeons la rive nord de Saint-Mathieu, qui décrit un vaste demi-cercle vers le sud-ouest. Sur une petite île que nous rangeons à peu de distance de la grande, une série de piquets noirâtres alignés le long d'une grève attire notre attention. Nous accostons. Ce sont évidemment les restes d'un campement

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de Sélons abandonné. Ces piquets bas, groupés géométriquement par six ou par huit, ont soutenu naguère le plancher de cases disparues. Quelques débris de faïences chinoises sont mêlés aux galets, et c'est tout ce qui reste du passage des Sélons. La marée a couvert cent et cent fois cette grève depuis le départ des indigènes, et tous autres débris ont été entraînés. Sur la rive même de Saint-Mathieu, nous trouvons ensuite plusieurs emplacements du même genre, mais aucun village actuel, aucun reste d'habitation plus intéressant.



INDIGÈNES DANS LEUR DEMEURE.

Cependant le soleil est monté dans le ciel et commence à devenir féroce. Il doit précisément aujourd'hui passer à notre zénith; il est temps de nous mettre à l'ombre pour la halte méridienne. La mer a déjà baissé suffisamment pour laisser au pied de la forêt une belle grève de sable fin que les branches largement étalées comme un toit opaque abritent contre les rayons verticaux. Nous nous demandons comment on ferait s'il fallait prendre terre en mer haute : les troncs couchés par l'ouragan forment un fouillis absolument inextricable.

Nous débarquons les vivres et nous nous mettons en devoir de déjeuner. Mais voilà que le matelot resté le dernier dans l'embarcation nous appelle à grands cris. Le canot est près d'échouer, et la plage submergée est d'une horizontalité si parfaite qu'à cent mètres du bord on ne trouve pas plus d'eau qu'à nos pieds. Comme nous ne voulons pas nous laisser bloquer jusqu'à la prochaine marée, il nous faut bien changer de poste, et, notre attirail rembarqué, nous voilà poussant tous quatre le canot vers le large. Mais le plateau se poursuit à une distance désespérante, l'eau baisse toujours, le youyou maintenant râcle le sable de sa quille et nous sommes obligés de le porter à moitié pour éviter les débris rugueux qui font saillie çà et là. Nous voici presque à un kilomètre du rivage, quand le plateau cesse brusquement pour faire place à une eau bleue sans fond. C'est le mur de corail qui plonge dans l'abîme, tout fleuri de grands polypiers violets et roses. Sous l'eau calme et limpide on voit s'étager leurs corolles élégantes, nuancées d'arc-en-ciel, verticalement, depuis les profondeurs sombres, jusqu'à la surface où tout meurt et blanchit, devenu sable et galets. Les matelots eux-mêmes sont saisis par la beauté de cette muraille vivante; nous la suivons de tout près, plongeant des regards avides dans ces splendeurs sous-marines, illuminées par le soleil de midi. A l'autre bout de l'île seulement le récif rejoint le rivage, à l'entrée de la passe qui sépare Saint-Luc de Saint-Mathieu : passe étroite, bordée de chaque côté d'un rocher abrupt; juste en son milieu se dresse encore un écueil semblable à une tour; on dirait les piles d'un pont gigantesque dont le tablier s'est effondré.

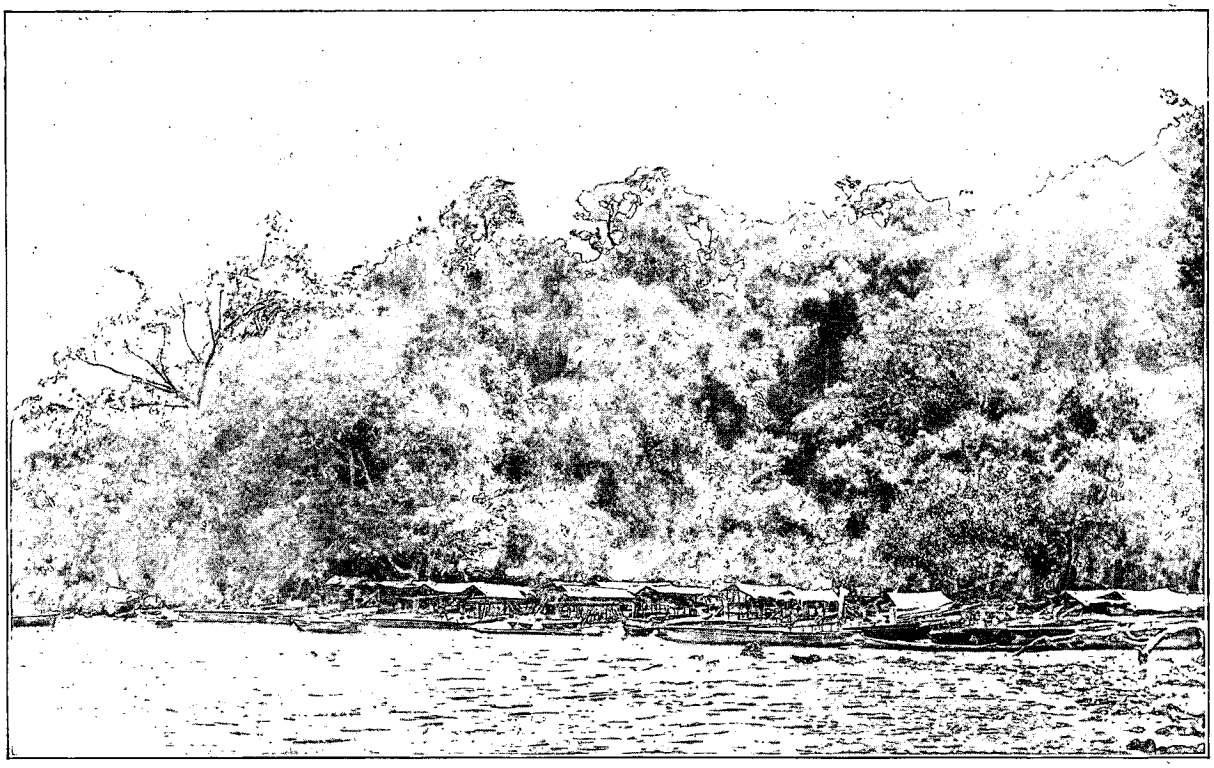
Vers les trois heures, nous reprenons l'exploration de la rive de Saint-Luc vers le nord, revenant cette fois du côté de la *Sémiramis*, dont la mâture seule émerge au-dessus de l'horizon. Cette rive est aussi déserte que la précédente. Çà et là quelques campements de l'été passé, dont nous reconnaissons de loin l'emplacement jalonné de piquets noirs. Mais voici au fond d'une baie quelque chose qui semble être une maison. Pour perdre moins de temps, comme nous allons par bordées contre le vent debout, je me fais débarquer avec un matelot à la pointe la plus proche; nous contournerons la baie à pied pour reconnaître l'objet, tandis que le canot à sa prochaine bordée viendra nous prendre à la pointe suivante. La baie est déserte comme les autres; notre maison est tout simplement un amoncellement de branches mortes enchevêtrées de façon à simuler un toit. Il ne nous reste qu'à rejoindre le canot et rentrer à bord au plus vite, il y a de l'orage dans l'air, les cimes de Saint-Mathieu se sont couvertes d'un amoncellement de nuages noirs, tache effrayante dans le ciel bleu. La brise est tombée et la voile du youyou là-bas pend inerte; il faudra que nos camarades viennent nous chercher à l'aviron. Mais

*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

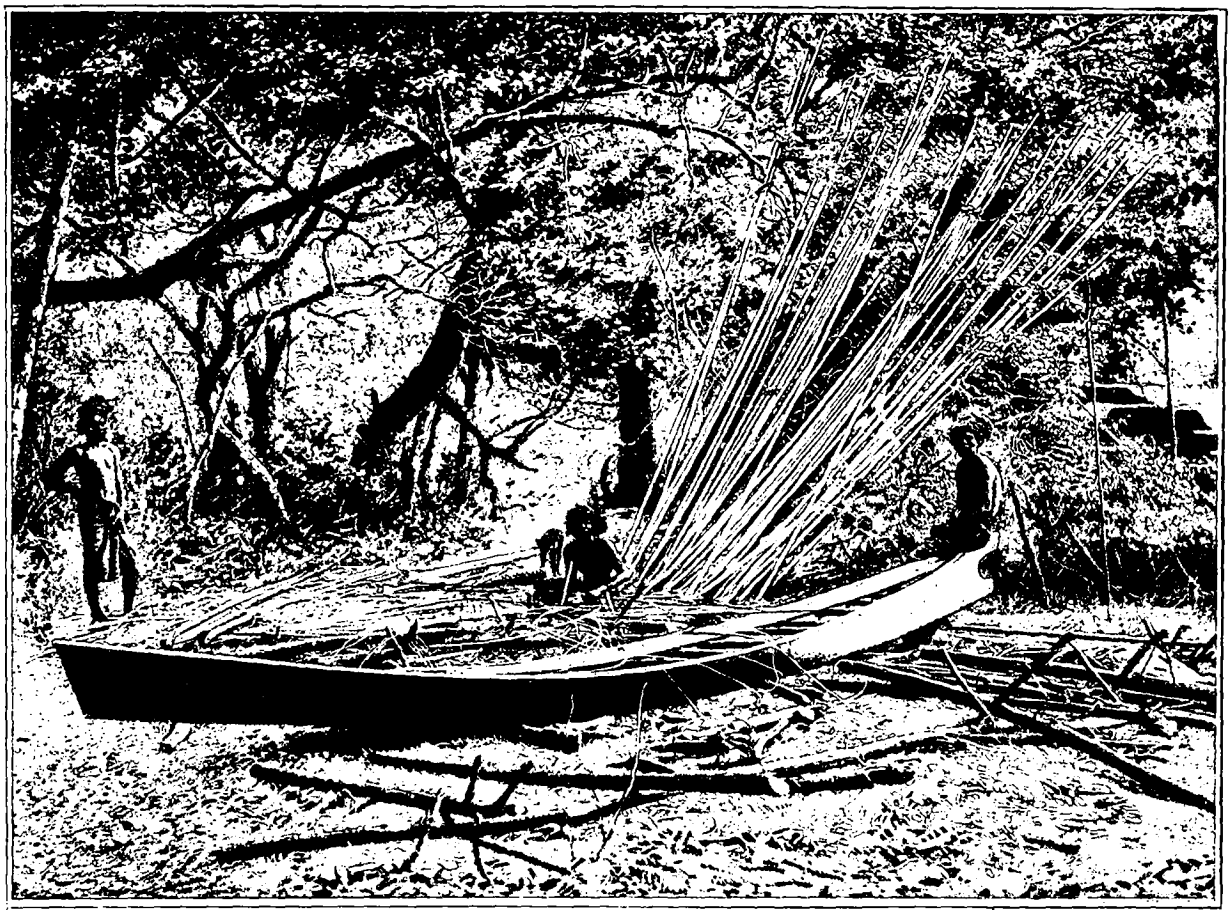
nous sommes encore loin du rendez-vous, que l'orage tout à coup se détache des montagnes auxquelles il était comme suspendu. Une ligne d'écume blanche marquant une terrible rafale qui vient fouetter les eaux calmes du grand lac s'avance rapidement vers nous, et brusquement, dans un coup de vent qui fait siffler les branches, une averse opaque nous tombe dessus et tout disparaît sous le rideau de la pluie lourde. Nous nous hâtons vers la pointe, serrés l'un contre l'autre sans pouvoir, au milieu du tapage, nous communiquer nos inquiétudes. Le temps nous parut long pour arriver à cette pointe. En réalité, cela dura peut-être un quart d'heure, et la bourrasque était déjà passée. La mer seulement avait gardé l'agitation de ce rude coup de fouet, et les lames, courtes et rapides comme celles d'une tempête de lac, venaient battre le rocher. Mais point de canot. Rien sur l'horizon redevenu clair; dans une angoisse tout à coup précisée, nous nous regardons, demandant l'un à l'autre une explication où l'on puisse raccrocher de l'espoir. Au bout d'un moment de réflexion, mon matelot dit de sa voix imperturbablement calme : « Ils sont à l'autre pointe, plus loin. — Comment le sais-tu? — Ici, il n'y a pas d'abri, et puis il leur a fallu fuir vent arrière, ils n'ont pu accoster que là-bas.... A moins qu'ils ne soient déjà revenus à bord.... » Cette dernière phrase m'indique que le brave garçon n'est pas aussi sûr de son fait qu'il voudrait le paraître : un youyou ne fait pas en un quart d'heure les trois ou quatre milles qui s'étendent encore d'ici à la *Sémiramis*. Enfin, rien de mieux que d'aller voir cette deuxième pointe. Nous voudrions nous hâter, mais le chemin n'est pas commode. Au pied d'une falaise, c'est un amoncellement de gros blocs tout luisants de l'averse. Il nous faut constamment grimper et redescendre ou plutôt retomber. Entre deux glissades, où parfois les genoux et les coudes portent rudement, nous échangeons des réflexions. « Maguer est un pêcheur, dit le matelot en parlant de son camarade, il aura veillé au grain, on en voit bien de l'autre en Manche! » Comme c'est long d'arriver à cette pointe! Enfin, une dernière escalade et voilà sur une jolie plage de sable nos deux camarades qui nous accueillent par des éclats de rire. « Eh bien, gouaille Laulanié, vous en avez mis un temps à venir au rendez-vous! Est-ce que vous vous êtes arrêtés à l'auberge pendant la pluie? » Puis, sur nos questions, ils nous racontent qu'ils ont eu juste le temps, en voyant venir la bourrasque, d'amener la misaine, et sous le foc seul ils sont venus ici vent arrière avec une rapidité effrayante, mais sans embarquer un seul paquet.

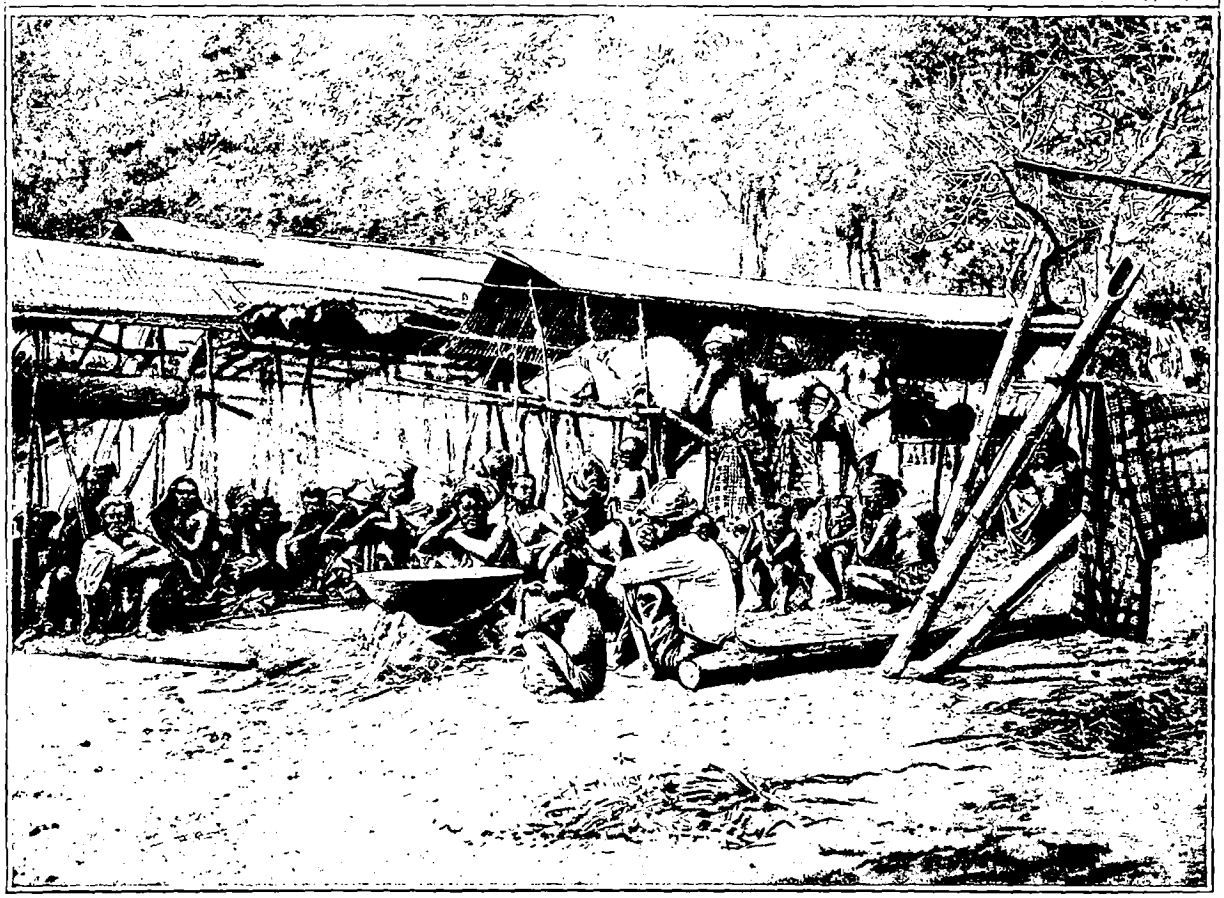
A la tempête a succédé le calme complet. Il faut rentrer à l'aviron; d'ailleurs, dans la fraîcheur du soir, avec nos vêtements trempés, il n'est pas désagréable de se réchauffer en ramant. Nous avons le courant debout et nous ne sommes pas à moitié chemin, que la nuit nous prend, tout de suite obscure. Le feu de mouillage de la *Sémiramis* est en vue, il n'y a donc pas de danger de nous égarer, mais le commandant va me gronder, car il est sans doute inquiet. Tout à coup, au sommet d'une lame, un autre feu apparaît au ras de l'eau, pas loin de nous. Nous pensons à une barque de Sélons. Quel accueil vont-ils nous faire? Il est peut-être préférable de se tenir coi, et comme nous n'avons pas de feu, la barque pourra passer sans nous voir. A tout hasard, on arme une carabine.



VILLAGE DE SÉLONS À L'ILE SAINT-LUC.

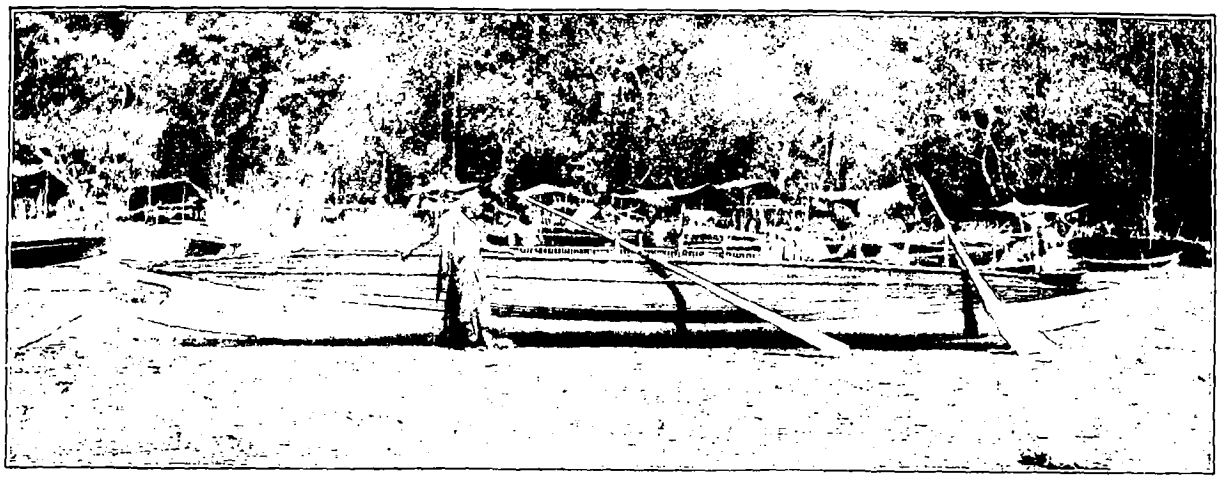
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr





CONSTRUCTION D'UNE BARQUE (PAGE 603). — LES SÉLONS DANS LEUR VILLAGE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



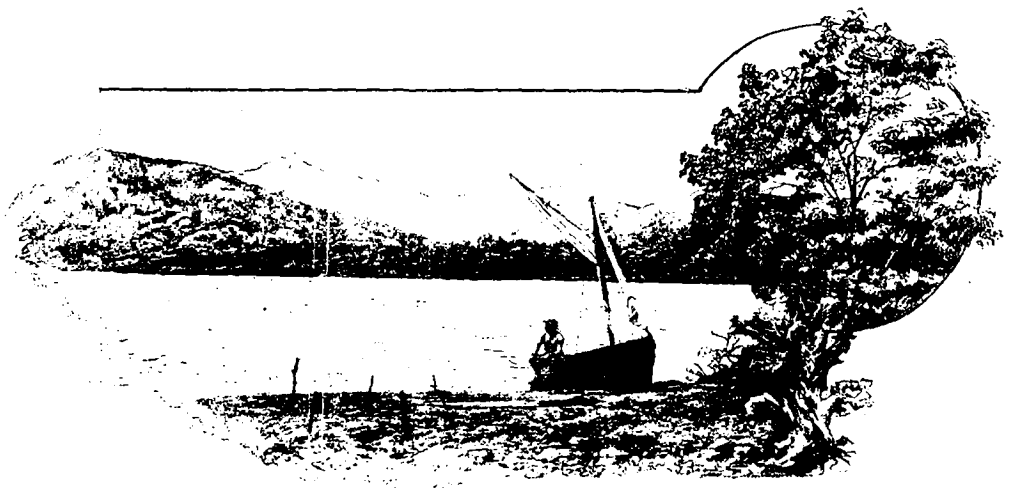
BARQUE DES SÉLONS.

Le feu s'est rapproché et l'on entend le bruit rythmé des avirons. « Ça, c'est des marins qui a été au service, disent les matelots, qui reconnaissent la cadence de la marine française; c'est du bord, il faut les héler. » En effet, c'est la voix du maître d'équipage qui nous répond. Nous sommes bientôt bord à bord, et le maître nous raconte que de la *Sémiramis* on avait vu le youyou disparaître dans le grain, et qu'ensuite on n'avait plus rien vu; on nous avait crus perdus, pris. Le commandant avait fait armer l'embarcation de sauvetage pour aller chercher au moins nos corps. Il fut si content de nous revoir sains et saufs, qu'il ne me gronda même pas.

17 avril. — Le commandant, effrayé par l'orage d'hier, est plus impatient que jamais de gagner les détroits. Il me demande s'il est absolument nécessaire de rester ici un jour de plus; après tout, je crois que sans interprète je ne tirerai pas grand'chose de plus des Sélons. D'ailleurs je n'ai pas trouvé d'autre village, nos voisins eux-mêmes ont filé à l'anglaise. On me raconte en effet qu'hier, au moment de la pleine mer, on a vu dans le nord du mouillage plusieurs grandes barques chargées de monde qui débouchaient de la forêt. Le commandant a voulu savoir d'où cela sortait, et la yole, envoyée à la découverte, a reconnu un chenal étroit au beau milieu des palétuviers, chenal qui, à pleine mer, fait communiquer le nord de la rade avec le fond de la baie où étaient campés nos bonshommes. Ils se sont enfuis par là dès que la marée, leur ouvrant le chenal, leur a permis de passer à distance des canons dont ils pouvaient nous croire armés.

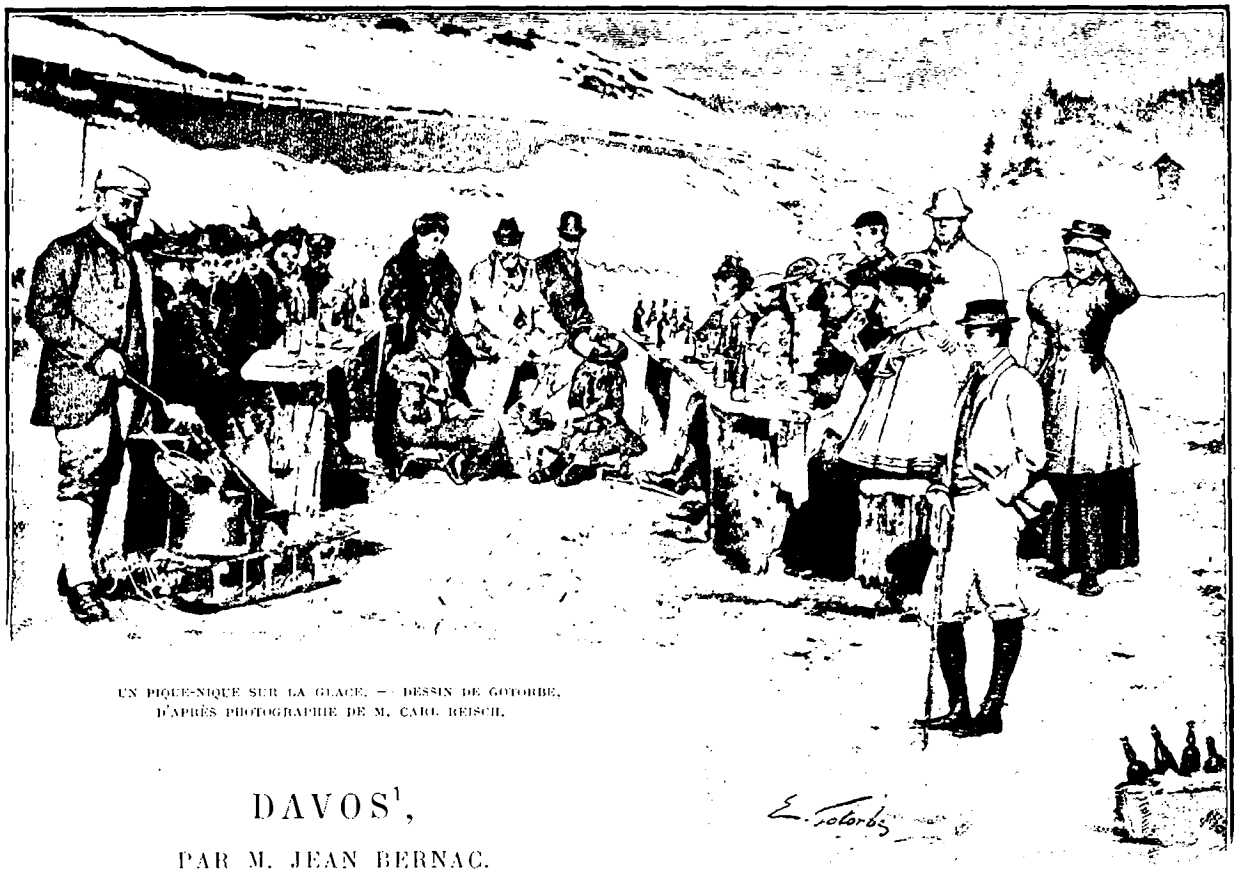
Je prie seulement le commandant de passer, en s'en allant, aussi près que possible de l'île Hastings, que nous n'avons pas encore vue. Dès que nous approchons de ce rivage, nous apercevons un village tout pareil, autant qu'on en peut juger, à celui de Saint-Luc. Il était juste par le travers de notre mouillage. Malheureusement, il est trop tard. *Go ahead!* D'ailleurs nous n'avons pas franchi la passe nord, qu'un fort grain nous tombe dessus. Décidément c'en est fini du beau temps dans l'océan Indien. En route pour les *Straits Settlements!*

LOUIS LAPICQUE.



EXPLORATION DANS LA RADE DE SAINT-MATHIEU.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



UN PIQUE-NIQUE SUR LA GLACE. — DESSIN DE GOTORBE, D'APRÈS PHOTOGRAPHIE DE M. CARL REISCH.

DAVOS[1],

PAR M. JEAN BERNAC.

III (*suite*).

Si la vélocipédie, à cause de la neige, est forcée de chômer, la photographie d'amateurs, elle, ne renonce pas à ses droits. L'« instantané » est en très grand honneur à Davos, et ce qu'on pourrait appeler l'indiscrétion portative s'y commet avec aussi peu de contrainte que sur nos plages normandes à l'heure du bain. Les hôteliers, qui ont tout prévu, ont même pensé à installer dans leurs murs des laboratoires pour le développement des clichés, avec des cases numérotées pour le dépôt du matériel de chaque « artiste ».

C'est tout à fait pratique. Mais où ça commence à le devenir moins, c'est lorsqu'il s'agit d'entrer dans ledit laboratoire. Si rien n'est aussi délicat qu'un cliché qu'on développe, rien n'est aussi méticuleux que celui qui se livre à cette petite opération. Une fois entré dans le cabinet obscur, il s'empresse de donner un tour de clé à la serrure et il est absolument inutile de songer à pénétrer dans l'arche sainte! Suppliez, menacez, vous perdrez votre temps : La porte ne cédera pas. Aussi n'est-il pas rare d'entendre des fragments de conversation comme celui-ci :

« Voulez-vous ouvrir, s'il vous plaît?

- - Impossible, mille regrets.

- - Je désirerais entrer.

- - Je n'en doute pas un seul instant.

— En avez-vous pour longtemps?

— Pour la vie!

— Je ne peux pourtant pas rester ici éternellement?

— C'est mon avis. Profitez de votre jeunesse pendant qu'il en est temps encore.

- - Monsieur, cette plaisanterie....

— Calmez-vous, noble étranger, je ne vous en veux nullement. Mon cliché est admirablement réussi! »

De guerre lasse, le monsieur finit par se retirer, et, le jour suivant, c'est à son tour de prendre revanche sur son persécuteur inconnu de la veille....

Malgré l'envahissement de l'« amateurisme », la photographie professionnelle, cependant, ne fait pas défaut. Par une douce ironie ou dans une bonne intention, un confrère davosien des Nadar et des Camus a introduit, au premier plan de son étalage de l'avenue, des vues d'Algérie et du Maroc, mais

L'aspect de ces montagnes!...

1. *Suite. Voyez tome Ier*, p. 585 *et* 597.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

recouvertes d'une végétation luxuriante qui étincelle sous un soleil africain, ne rend que plus mélancolique la détresse de la neige d'alentour!

Si en outre, à ce moment, une cloche d'église tinte dans les environs, on est saisi d'une impression de tristesse dont on a peine à se défendre.... Ce sont les mauvaises heures de Davos, que la toux sèche d'un malade rend parfois si pénibles....

HOMMES-SANDWICHS. — DÉPART POUR LA COURSE DU « TOBOGGAN ». — PHOTOGRAPHIE DE M. CARL REISCH.

Mais chassons les papillons noirs et revenons à la promenade. Sur les hauteurs, voici des villas occupées par les familles qui, au hasard des hôtels, préfèrent l'intimité du *home*. Préférence fort naturelle d'ailleurs, mais qui n'est pas à la portée de tous. Certaines de ces habitations se louent en effet jusqu'à vingt-cinq mille francs pour la saison, et il est malaisé d'en obtenir de proportions plus modestes à moins de trois ou quatre mille francs.

Il n'est donc pas mauvais, comme on voit, d'être propriétaire à Davos! C'est ce qu'a fort bien compris le portier d'un grand établissement, qui, en dehors de sa qualité d'actionnaire dans un des principaux hôtels, a acquis une maison qu'il exploite pour son compte, ce qui ne l'empêche pas de tendre sa casquette galonnée au départ des voyageurs!

Le pourboire, l'inévitable pourboire suisse, même l'hiver, il ne désarme point! Le désarmement, il est vrai, a-t-on écrit quelque part, c'est la guerre! Il est facile d'en faire l'expérience, dans ces « vallons de l'Helvétie ».

Avant que les cloches des hôtels, au coup de midi, se répondent de toutes parts, il est encore de tradition d'aller déchiffrer une pancarte donnant les hauteurs barométriques, la chute du mercure durant la dernière nuit et le temps probable. Il existe d'autre part, en dehors de ces observations enregistrées, une indication certaine à laquelle on peut se rapporter, sans crainte de se tromper.

Dès que le vent s'élève, une tombée de neige ne tardera pas à suivre ce symptôme avant-coureur. On n'y prête d'ailleurs que fort peu d'attention, et après un hivernage à Davos on est blasé sur cette joie. On en profite même, puisque, grâce à ces conditions climatiques, l'exercice du « toboggan », un sport importé du Canada, peut être pratiqué pendant toute la saison.

Nous aurons d'ailleurs à y revenir, le « tobboganing » constituant une des principales distractions de la station.

Mais voici l'heure du déjeuner. Tous les pensionnaires, après avoir abandonné leurs snow-boots dans les vestibules, se replient ponctuellement en bon ordre dans la direction des salles à manger. La crainte de l'amende est le commencement de la sagesse et nul n'a la prétention de se signaler à l'œil courroucé du maître d'hôtel. Le repas est servi par un personnel féminin dépourvu du costume pittoresque des bonnes d'Interlaken ou de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Thoune, et ce manque de fantaisie souligne peu avantageusement, il faut le reconnaître, les attraits physiques de ces Hébés sur le retour! Le défilé de cette galerie des antiques, qui commence militairement au coup de timbre de l'*oberkellner*, ne peut en aucune façon donner des distractions aux étrangers, et il est permis de regretter que la vue n'ait pas été égayée par un choix de Suissesses d'aspect un peu moins rébarbatif. On me répondra sans doute que ces considérations sont passablement étrangères à la table, mais mon dilettantisme, l'avouerai-je, me conduit à attacher autant d'importance au contenant et au cadre qu'au contenu. Et puisque le menu avec l'« *aigrefin* » et le « poudding diplomate » qui sévissent, hélas! même à Davos, ne s'écarte guère de celui de toutes les tables d'hôte cosmopolites, j'aurais souhaité que la devise inscrite sur un médaillon du théâtre : *Hilares mox sani*, fût reportée un tantinet sur le visage des servantes de la table d'hôte, pour le plus grand bien de la santé morale des convives!

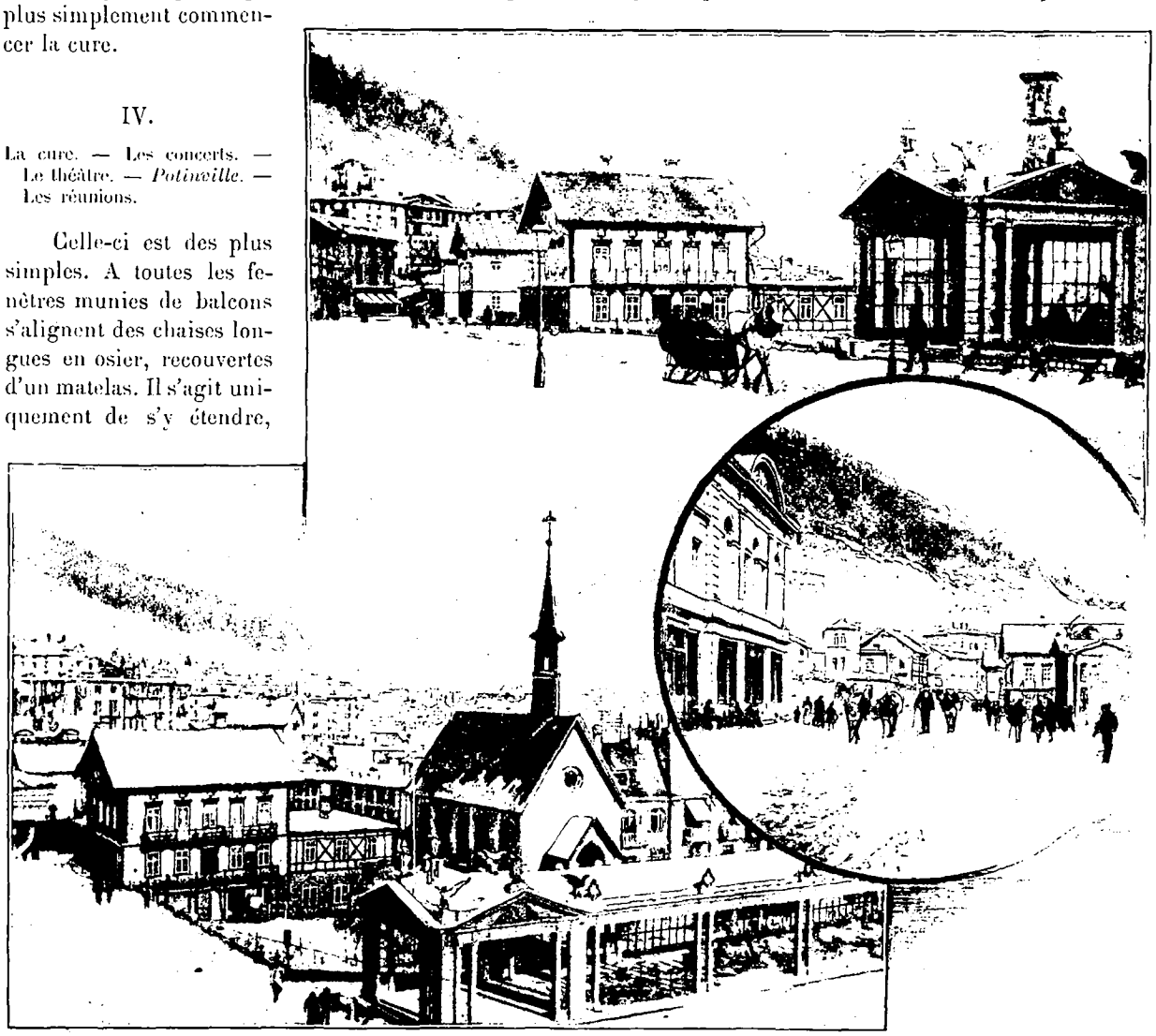
A ceux pour qui cependant la composition d'un menu importe plus que la façon dont il est présenté, je recommanderai les traditionnels biscuits secs — oh! combien! — du dessert qui, après avoir fait l'ornement des compotiers d'été, garnissent encore les services des villes d'hiver! Un de mes amis — je n'ai donc pas lieu de suspecter sa bonne foi — m'a assuré à ce propos avoir marqué au mois d'août, dans une localité suisse, quelques biscuits analogues, et, sur la tête de ses créanciers, m'a juré les avoir rencontrés dans le Midi, vers la fin de février! En secouant un peu la poussière, il était possible de retrouver la marque à plus de six mois d'intervalle....

Dans le grand hall, où deux ou trois cents personnes sortent d'un petit sac de toile leur serviette de table, tapis et rideaux font également défaut. Mais, par un ingénieux agencement, les dalles qui recouvrent le sol sont chauffées, de telle sorte qu'on n'a point à redouter le froid que cette absence de carpettes pourrait produire. Le déjeuner terminé, on se répand dans les salons pour se consoler en commun de la monotonie de l'existence, et chacun reprend peu à peu le chemin de ses appartements privés pour bâiller..., dormir..., rêver peut-être ou plus simplement commencer la cure.

IV.

La cure. — Les concerts. — Le théâtre. — *Potineille*. — Les réunions.

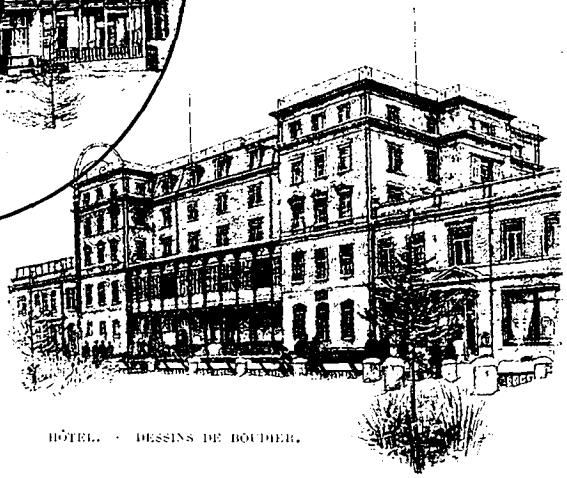
Celle-ci est des plus simples. A toutes les fenêtres munies de balcons s'alignent des chaises longues en osier, recouvertes d'un matelas. Il s'agit uniquement de s'y étendre,



VUES DE DAVOS. — PHOTOGRAPHIES DE M. CARL REISCH.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

CHALET.



HÔTEL. — DESSINS DE BOUDIER.

les jambes et les épaules enveloppées en des plaids et des châles, de se figurer qu'on s'amuse et respirer l'air. Le coup d'œil est assez curieux.

A chaque étage, sous les marquises des hôtels, sur les terrasses à l'italienne, se profile l'allongement recueilli et silencieux des « cu-ristes ». Pas un bruit ne flotte dans l'air, pas une voix ne s'élève. C'est la digestion, l'apaisement, la sieste universelle dans une ville morte, sous un soleil chaud qui étoile les glaces au sommet des montagnes.

A 3 heures sonnant, un mouvement général se produit. Deux mille mains, fouillant dans deux mille poches, en retirent un petit étui identique, et l'introduisent dans autant de bouches.

C'est le thermomètre qui doit indiquer la chaleur réglementaire du corps.

A ces altitudes, la température interne est le baromètre de la santé, aussi chacun peut-il se rendre compte par soi-même de l'état dans lequel il se trouve. Ceci, il est vrai, rappelle l'histoire du monsieur qui, sortant de chez lui, remonte le collet de son pardessus parce qu'il « sent le froid ». Seulement, passant quelques instants après devant un thermomètre et s'apercevant que celui-ci indique un nombre respectable de degrés au-dessus de zéro..., il baisse non seulement son col, mais retire encore son paletot!

En tout état de cause, la température du corps joue à Davos un grand rôle et c'est même un des *leit-motivs* de la causerie dans un endroit où les sujets de conversation sont limités.

Néanmoins on bavarde, et c'est uniquement pour cela qu'on a inventé les « thés musicaux », où l'on prend de tout, excepté du thé, et où l'on écoute volontiers les potins plus attentivement que la musique, pour des raisons que nous connaissons déjà. C'est là qu'on se raconte, avec des sous-entendus pleins de finesse et des réticences « qui en disent long », que M. X... s'occupe beaucoup de Mlle Y..., que Mme Z... devrait bien s'observer « au moins pour la forme » et ne pas permettre à M. A... de la suivre jusque dans son appartement!

« Il faut leur donner une leçon « dans leur intérêt », ajoute sévèrement Mme B....

— C'est cela, donnons-leur une leçon! » répète à l'unisson le chœur antique.

Après avoir bien cherché, on convient de retirer du tableau qui indique en regard des numéros des chambres le nom de l'occupant, la fiche de M. A... et de la mettre dans la case de Mme Z.... Cette leçon machiavélique, d'un symbolisme transcendant, a des conséquences imprévues.

Un terrible farceur imagine peu après de glisser le nom d'un paisible père de famille sous le numéro occupé par une jeune femme, tandis qu'une respectable douairière voit avec effroi sa case partagée par un joyeux drille qui, à tort ou à raison, passe pour un mauvais sujet achevé!

Ce petit jeu faillit même se terminer moins gaiement qu'il n'avait commencé. De racontars en potins, un mari impatienté gifla d'importance un gros parvenu berlinois, commun, outrecuidant et vantard. Le *baron Rindfleisch* empocha consciencieusement les atouts et les garda, sans doute pour les mettre dans son jeu.

D'ailleurs cette vie en commun durant de longs mois suscite journellement de légers froissements, qu'une poignée de main finit toujours par amortir, quand un « cancan » concernant le voisin n'unit point auparavant les frères momentanément ennemis en une touchante communion! C'est ainsi que l'arrivée du porteur d'un grand nom causa une vive sensation dans ce Landerneau helvétique. Songez donc! Le *prince de Roncevaux* n'était pas venu seul! Il n'en fallait pas davantage pour bouleverser la colonie et provoquer des commentaires variés pendant au moins vingt-quatre heures!

Ce moment d'émotion passé, on revint au tran-tran quotidien, et un petit clan de noble origine, très tranquille et fort courtois, qui ne demandait qu'à être laissé à ses habitudes, redevint le point de mire de tous les bons *snobs* de l'endroit.

(*A suivre.*)

JEAN BERNAC.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

MINEURS CHINOIS À TAÏ-PING (PAGE 614). — DESSIN DE J. LAVÉE.

A LA RECHERCHE DES NÉGRITOS[1]

(*VOYAGE DU YACHT « SÉMIRAMIS »*).

TROISIÈME PARTIE : LA PÉNINSULE MALAISE,

PAR M. L. LAPICQUE.

FEMMES TAMIL (KLINN). DESSIN DE PROFIT.

Pinang, 25 avril. — Traversée sans incident des Mergoui à Poulo-Pinang, où nous sommes arrivés le 19.

Nous abordons maintenant la péninsule malaise, et la chasse aux Négritos se présente sous une nouvelle forme. Nous n'allons pas ici trouver nos sauvages dans le port même, comme aux Andaman; nous n'aurons même pas la ressource, comme aux Mergoui, de les poursuivre avec notre bon navire le long des rivages où ils campent; il va falloir les chercher à pied, le sabre d'abatis au poing, à travers la forêt vierge.

Les rivages et les vallées de la péninsule sont occupés par des Malais. Mais cette population, qui a seule une importance politique et commerciale, et qui a donné son nom à la contrée, n'est là que depuis une époque relativement récente, historique, et, en s'établissant dans les territoires cultivables et arrosés qui lui conviennent, elle a refoulé devant elle une population plus ancienne moins avancée en civilisation; celle-ci occupe encore tout le centre de la péninsule, l'immense forêt qui couvre les montagnes. C'est cette population ancienne qu'il s'agit d'étudier; ses origines et ses affinités sont fort obscures. Les données fragmentaires et souvent contradictoires entre elles que l'on possède jusqu'ici ne laissent guère de clair qu'un seul point, l'existence dans cette population d'un élément négritique. Il est fort tentant de reconnaître dans cet élément noir la présence du Négrito : entre les Andaman et les Philippines, deux stations de Négritos incontestables et incontestées, rien ne serait plus naturel. C'est l'opinion qu'ont admise depuis un demi-siècle nombre de voyageurs et de savants. Quatrefages, en parti-

1. *Suite. Voyez tome Ier, p.* 409, 421, 433, 445, 453, 589 *et* 601.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

culier, rassemblant toutes les données acquises, s'est efforcé de démontrer que nos aborigènes sont des Négritos plus ou moins infiltrés de Malais, et l'autorité du maître de l'anthropologie française, appuyée sur les affirmations de voyageurs comme Alfred Marche et le Dr Montano, a fait généralement accepter la thèse.

Mais la démonstration est loin d'être rigoureuse. Le voyageur russe Miklukho-Maklay, après plusieurs années d'exploration à la Nouvelle-Guinée, ayant fait avant sa mort un dernier voyage dans la péninsule malaise, n'hésitait pas à conclure, après avoir visité et mensuré plusieurs tribus, que l'élément noir est d'origine *papoue*.

De quelle valeur est une telle affirmation dans la bouche d'un homme qui vient de passer dix ans à étudier les Papous! Aussi Reclus, dans sa Géographie, admet cette opinion qui va diamétralement à l'encontre de la précédente.

Et de fait, les arguments scientifiques mis en avant par Miklukho-Maklay semblent plus précis, plus formels que ceux de ses adversaires. Ici, un peu d'anthropologie s'impose, oh! bien peu. Que le lecteur ne s'effraye pas : malgré les noms grecs dont on l'a couverte, la notion nécessaire est extrêmement simple.

Tout le monde sait que la forme du crâne est un des caractères dont on se sert le plus pour classer les races. Si l'on prend la mesure de la longueur du crâne du front à l'occiput, et la mesure de sa largeur de droite à gauche au-dessus des oreilles, on trouve que, pour certaines populations, ces deux mesures sont presque égales, la longueur étant à peine plus grande que la largeur, tandis que, pour d'autres, cette même longueur est près du double de la largeur. On dira donc que les premières ont la tête courte, et que les secondes ont la tête longue. Mettez cela en grec, et cela vous donnera l'expression de *brachycéphale* pour les premiers et celle de *dolichocéphale* pour les seconds. Naturellement il peut y avoir toutes les catégories intermédiaires, certains crânes se tenant à égale distance des deux extrêmes et d'autres se rapprochant plus ou moins de la dolichocéphalie ou de la brachycéphalie. Pour en revenir à nos moutons, les caractères craniens sont nettement tranchés entre les trois espèces de nègres que nous avons le bonheur de posséder sur notre planète. Les Négritos sont *sous-brachycéphales*, les nègres d'Afrique sont *dolichocéphales*, et les vrais Papous sont *très dolichocéphales*. Or voici ce que disait Miklukho-Maklay : « Les Négritos sont sous-brachycéphales, les Malais sont brachycéphales, un mélange de ces deux populations ne pourrait donner que des brachycéphales. Mais je trouve au contraire une tendance à la dolichocéphalie chez les aborigènes de la péninsule; cette tendance va en s'accusant à mesure qu'on s'élève vers le nord dans le centre du pays, c'est-à-dire à mesure que l'élément malais perd sa prédominance. Peut-on en conclure autre chose sinon que l'élément autochtone, la population pré-malaise, a été dolichocéphale? Donc, cet élément nègre pré-malais ne peut pas être du Négrito et doit être du Papou. »

LE CHEF DES SAKAIES D'OULOU-SELAMAK (PAGE 620). DESSIN DE PROFIT.

C'est un bel et bon raisonnement, mais en somme Miklukho-Maklay, comme ses contradicteurs, n'a vu que des métis, et, quelle que soit la valeur d'un raisonnement scientifique, la moindre tribu qui serait bien nettement pareille aux Andamanais ou pareille aux Papous ferait bien mieux notre affaire. Cela doit exister, puisqu'on en a vu autrefois à Pinang deux ou trois échantillons amenés par hasard à la côte, pris dans les montagnes d'en face et qui étaient bien des nègres. Tout récemment encore, le voyageur français Jules Claine a vu chez le radjah de Singora, ville malaise qui est située sur la rive orientale de la péninsule, très peu au nord de Pinang, un sauvage dont il donne même la photographie dans *le Tour du Monde*. « Comme type, dit le voyageur, cet homme se rapproche du nègre plus que de toute autre race.... Il a été capturé dans les montagnes de Kalantan, où ses congénères, au nombre d'une vingtaine de mille, vivent sur les arbres. » Laissons les vingt mille et l'habitation dans les arbres, détails d'apparence bien légendaire. Mais enfin les nègres existent encore, puisque M. Claine les a vus il n'y a que trois ans. Voilà ce qu'il s'agit de trouver. Si je peux mettre la main dessus et les faire passer sous la toise, il faudra bien qu'ils me disent s'ils sont Négritos ou non.

C'est toujours dans cette région montagneuse placée à la frontière des pays vassaux du Siam et des États protégés anglais que l'on a signalé ces nègres : c'est là que nous irons les chercher, et nous aborderons le massif par le côté soumis à l'influence européenne, par le royaume de Pérak.

Les petits ports du nord du Pérak n'ont pas assez d'eau pour la *Sémiramis*. Voilà pourquoi le yacht est à Pinang. Il y a de petits steamers qui font un service quotidien entre l'île et la côte: il était donc facile de là d'aller prendre tous les renseignements possibles auprès des Anglais du Pérak avant de faire son plan de campagne.

De Pinang à Port-Weld, 6 heures de traversée par un excellent petit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vapeur à roues qui cale très peu d'eau et évolue facilement dans les chenaux vaseux de la côte entre les îles basses couvertes de palétuviers. Port-Weld n'est que la tête d'une ligne de chemin de fer; l'appontement et la gare ne font qu'un, il n'y a en dehors de cela que quelques hangars. De Port-Weld à Taï-Ping, une demi-heure de chemin de fer tout à plat, sur un terrain marécageux couvert d'une végétation pas très élevée, mais superbement touffue; sur le bord des ruisseaux, de grandes fougères arborescentes se mêlent aux arbres, s'élançant d'un fouillis de fleurs pour étaler dans l'air et la lumière leurs élégants panaches.

FEMMES SAKAÏES (PAGE 620). — DESSIN DE PROFIT.

Taï-Ping est une grande ville récente qui doit sa naissance à l'exploitation de l'étain. Tous les terrains d'alluvion qui forment une longue plaine entre la mer et les montagnes sont des sables plus ou moins riches en minerai. C'est l'étain qui fait la vie de ce pays, c'est lui qui y a attiré d'abord des milliers de Chinois, puis les Européens, et qui a déterminé l'Angleterre à en prendre possession. Le sultan reste isolé dans sa vieille capitale Kouala-Kangsa, de l'autre côté de la montagne, et y mange paisiblement les rentes que lui font les nouveaux occupants; pendant ce temps, sous l'habile administration anglaise, l'industrie se développe, les routes se percent, et il est devenu facile de voyager en ce pays où, il y a vingt ans, la vie d'un Européen était chaque jour un danger. Nous arrivons donc dans un moment favorable.

Taï-Ping, comme Pinang, est une ville anglo-indo-chinoise, mais surtout chinoise. Les coulis de l'Inde, qu'on appelle ici des *klinns*, sont peu nombreux par rapport aux milliers de Chinois, travailleurs de mines et boutiquiers vivant sur ces travailleurs. De tous côtés aux environs, la plaine est entaillée de vastes trous peu profonds qui sont les mines d'étain. Dans chacun de ces trous, un enchevêtrement de passerelles légères s'étend d'un bord à l'autre. Des Chinois demi-nus, la tête couverte d'immenses chapeaux, circulent hâtivement en tous sens, par centaines, on dirait une fourmilière. Ils ont sur l'épaule un long bambou qui porte à ses deux extrémités, comme les plateaux d'une balance, deux paniers plats remplis du sable de la mine; d'autres lavent ce sable dans de longues auges de bois où circule un courant d'eau rapide. Le minerai, pareil à un sable noir et lourd, s'accumule par sa densité même au bas des auges, on le porte dans les fonderies tout près de là, où des hauts-fourneaux primitifs le transforment en lingots d'étain.

Les mines ont d'abord été exploitées par les Chinois tout seuls; presque toutes celles des environs de Taï-Ping sont aujourd'hui entre les mains de compagnies européennes avec des ingénieurs européens à leur tête, mais on est encore obligé de se conformer sur beaucoup de points aux habitudes d'exploitation et aux préjugés des Chinois. Il a été impossible de substituer la brouette, qui permettrait un travail plus rapide, au traditionnel bambou porteur de paniers. On a eu beaucoup de peine à établir des pompes à vapeur pour monter du fond de la mine les eaux d'infiltration qui servent au lavage du minerai. Les Chinois prétendaient que les machines effrayaient le Génie de l'Etain, et pour les empêcher de fonctionner ils venaient la nuit dérober des boulons et des bielles. Pour eux, l'étain est quelque chose de vivant qui croît dans les sables sous la protection d'un génie spécial auquel ils dressent de petits autels; ce génie a des susceptibilités bizarres : ainsi, si l'on se permet de venir dans une mine les pieds chaussés ou d'y ouvrir un parasol, il s'en va, emportant tout son étain, et les travailleurs lavent inutilement le sable stérile.

Nous arrivions à Taï-Ping, Durand et moi, avec une lettre de recommandation de M. Man pour le colonel W..., qui commande les troupes du Pérak, troupes de police surtout, composées de Sikhs et de Gourkas de l'Inde. Le colonel W... nous reçut le plus aimablement du monde, nous fit les honneurs de sa splendide collection d'armes malaises, mais, ne s'étant jamais occupé personnellement des aborigènes, il ne pouvait nous donner les renseignements que nous cherchions. Le résident, M. Swettenham, qui a eu maintes fois

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'occasion de les voir dans ses explorations, est malheureusement absent. M. W... nous introduit alors auprès de M. Wray, conservateur du musée de Taï-Ping. Car à Taï-Ping il y a un musée, un musée d'histoire naturelle et d'ethnographie des plus intéressants et qui mériterait une description. Il y a en particulier des objets préhistoriques d'un intérêt de premier ordre; il y a aussi d'abondantes collections ethnographiques sur nos sauvages, collections nettement classées en deux groupes correspondant à deux populations dénommées respectivement *Sémans* et *Sakaïes*. Des Sakaïes il y a aussi des photographies fort bonnes prises par M. Wray; ce ne sont point des Négritos, plusieurs des types nous rappellent les Sélons des Mergoui; des Sémans il n'y a pas de photographies, mais il y a un crâne : *c'est un crâne de Négrito typique*. Voilà les gens qu'il nous faut aller voir. Où sont-ils? Mais M. Wray, par une de ces réserves jalouses qui ne sont point rares chez les savants, se dérobe, ne veut pas révéler le gisement de ses sauvages. Insister serait de l'indiscrétion d'autant plus déplacée que M. Wray nous a fort aimablement montré toutes ces belles collections en grande partie rassemblées par lui. Chacun pour soi! Soit, nous chercherons de notre côté.

Nous sommes rentrés à bord préparer notre expédition et ce soir nous repartirons pour le Pérak.

Si nous manquons de renseignements précis, nous avons relevé tout au moins des indices fort alléchants; nous nous sommes assurés qu'un voyage dans l'intérieur est aujourd'hui chose beaucoup moins difficile que les récits anciens ne pouvaient le faire craindre. Ici nous ne sommes pas, comme dans l'archipel Mergoui, talonnés par la mousson; la *Sémiramis* est dans un excellent port où le ravitaillement ne fait aucune difficulté; nous avons le temps de chercher jusqu'à ce que nous trouvions. Le capitaine Durand, qui est le dévouement fait homme, en même temps qu'un solide marin aguerri par des campagnes sous tous les climats, un philosophe que rien ne trouble tant qu'il a de quoi bourrer sa pipe, se déclare prêt à marcher jusqu'à ce qu'on ait déniché ces sacrés sauvages. Pour lui, comme pour le commandant, depuis Port-Blair le but de la mission a pris une forme concrète : les Négritos sont quelque chose de réel, de tangible, et, de très bon cœur, avec ses instincts de chasseur, il s'est passionné pour la recherche du gibier qu'il a une fois flairé. Avec un compagnon comme celui-là, on peut se lancer gaiement dans l'aventure. D'ailleurs, nous avons foi tous les deux dans la bonne étoile de la *Sémiramis*.

Nous nous sommes adjoints un matelot que le commandant nous a autorisés à choisir dans l'équipage. D'un commun accord, nous avons désigné Noblet; c'est un robuste Breton de vingt ans, avec une tête d'enfant rieur sur ses larges épaules, à peine une ombre de moustache sur la lèvre, fort comme un cheval et doux comme une fille. Il est tout heureux à l'idée d'aller voir du pays au lieu d'astiquer des cuivres, et, tout en s'activant dans les préparatifs, il caresse amoureusement dans sa poche le revolver dont je lui ai fait cadeau.

Taï-Ping, 26 avril. — La journée avait mal commencé. Entre la gare et l'hôtel un colis s'était perdu, et quel colis! celui qui contenait la caisse de l'expédition. L'argent ici n'est pas facile à transporter : la seule monnaie qui passe dans l'intérieur, c'est le dollar mexicain ou japonais, valeur actuelle 3 fr. 50, ce qui fait qu'une somme de 100 francs ne pèse guère moins d'un kilo. Voilà pourquoi notre argent était dans une caisse; nous l'avons retrouvé, ce n'était qu'une erreur de bagages, mais désormais nous nous astreindrons à le garder dans nos ceintures, quitte à nous meurtrir un peu les reins.

LE CAMPEMENT DES SAKAÏES, À OULOU-SÉLAMAK (PAGE 620). — DESSIN DE GOTORBE.

Nous avons enrôlé un interprète, un pauvre diable d'Hindou qui a fait un engagement comme couli à la Martinique, où il a appris sinon le français, du moins le petit nègre. Ici il crève de faim. La semaine dernière, nous lui avions fait la charité et il nous avait rendu divers services. Notre maître d'hôtel, qui le connaît, nous assure que c'est un brave garçon, « seulement il ne sait pas faire la cuisine, il vous faudrait un cuisinier ». Ces Anglais ne pensent qu'à manger! « La cuisine, je m'en charge », dit Durand, et Dorossami est engagé à raison

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de 30 *cents* par jour, nourriture en sus. Durand, qui prétend ne pouvoir retenir son nom, le baptise Martinique.

M. Swettenham est revenu, il nous a aimablement accordé une audience et nous a conseillé d'aller chercher du côté de la rivière Pleuss qui, pour lui, marque la frontière entre les Sémans et les Sakaïes. Ce n'était pas tout à fait notre affaire : MM. Errington de la Croix et Brau de Saint-Pol Lias sont allés là, je connais leurs documents, ils n'y ont vu que des métis, enfin c'était un point de départ, d'autant que M. Swettenham nous avait donné des recommandations qui facilitaient notre voyage de ce côté.

SAKAÏES D'OULOU-SELAMAK (PAGE 620). — DESSIN DE GOTORBE.

Mais, dans l'après-midi, comme nous nous livrions aux douceurs d'une petite sieste bien gagnée par une nuit de traversée, suivie d'une matinée de courses et d'émotions, un boy de l'hôtel nous apporte les cartes de trois messieurs qui demandent à voir les voyageurs français : trois noms parfaitement inconnus et, suivant l'usage anglais, aucune indication à côté du nom sur le minuscule morceau de bristol. Bah! le pis que nous risquions, c'est d'avoir affaire à des raseurs. Hommes sans foi! c'était la Providence en personne.

Le renseignement formel que résidents et savants n'ont pu ou voulu nous donner, voici un gentleman qui tout simplement nous l'apporte. M. Aylesbury avait appris par des causeries au club, après notre première visite à Taï-Ping, que des voyageurs français cherchaient à voir les indigènes. Aussitôt qu'il a su notre retour, il est venu s'offrir à nous renseigner, par obligeance naturelle, et aussi par sympathie pour la France; comme il le dit en effet, il est à demi Français, ayant passé toute sa jeunesse en France. C'est en poursuivant dans les forêts l'éléphant et le rhinocéros, ses gibiers préférés, que M. Aylesbury a maintes fois rencontré les sauvages; il est prêt, si je veux, à m'indiquer des campements qu'il connaît, où il peut m'assurer que je trouverai des Sakaïes à cheveux crépus. Si je veux? comment donc, avec enthousiasme! « Eh bien, venez donc sans façon dîner ce soir chez moi, ma mère et ma sœur seront ravies de voir des Français, et nous aurons tout le loisir de causer des Sakaïes. »

Voilà comment après une soirée charmante j'ai maintenant l'impression de tenir la bonne piste. L'excellent M. Aylesbury m'a donné des indications d'une netteté admirable. « Vous irez à Selamak, à 30 milles au nord d'ici, à la frontière du Kédah; il y a une route praticable aux voitures; la journée de voiture coûte tant; à Selamak, il y a un *rest-house*[1]. Vous irez trouver de ma part mon ami C..., magistrat, pour lequel voici une lettre; il vous conduira à un premier campement qui est à une demi-journée de chez lui; ensuite, si vous voulez aller du côté du Pleuss, il vous procurera des éléphants et un guide, vous traverserez la montagne, ce qui peut se faire en deux jours à la condition de forcer un peu l'étape; arrivés dans la vallée du Pérak, vous chercherez près de tel village un autre campement où il y a au moins cent Sakaïes, et de là vous prendrez une barque pour redescendre sans fatigue la rivière jusqu'à l'embouchure du Pleuss. » Le programme est adopté avec élan. M. Aylesbury désigne du nom de Sakaïes les populations à cheveux crépus; mais, Sémans ou Sakaïes, peu m'importe la désignation, il est certain que notre ami (il me permettra bien de lui donner ce nom) entend bien les gens qu'il me faut; allons voir ce qu'ils sont, nous nous occuperons ensuite de l'étiquette à mettre dessus.

Selamak, 28 avril. — De Taï-Ping à Selamak, une longue, cahoteuse et maussade journée de voiture, dans des espèces de fiacres horriblement incommodes, par une route sans intérêt; une section de cette route n'est que tracée, les voitures s'embourbaient jusqu'au moyeu; deux kilomètres durant, il a fallu pousser aux roues; ç'a encore été le moment le plus amusant de la journée.

1. Maison construite par le gouvernement spécialement pour les fonctionnaires en tournée, mais dans laquelle tout voyageur *bona fide*, dit le règlement, peut sans autre formalité s'installer quelques jours moyennant une légère redevance versée entre les mains du gardien.

*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LA HAUTE VALLÉE
DE LA SELAMAK.
DESSIN DE BOUDIER.

Arrivés à Selamak à la nuit noire, nous trouvons le rest-house fermé; heureusement la véranda est grande : nous y établissons nos hamacs et nos moustiquaires après avoir dîné de conserves froides et de biscuit.

Aujourd'hui nous sommes installés le plus confortablement du monde chez M. C..., magistrat de Selamak et seul Européen à dix lieues à la ronde. Dès le matin, il était venu au rest-house nous inviter, sur notre seule qualité d'Européens, à considérer sa maison comme la nôtre. Lorsque nous lui avons présenté la lettre de M. Aylesbury, il a renouvelé son invitation en termes si cordiaux et si pressants qu'il était impossible de refuser. Dans la grande maison de bois couverte en feuilles de palmier que la jungle enserre à cent pas de distance, on pourrait se croire dans un cottage des environs de Londres. Il y a une jeune Madame C..., qui nous fait gracieusement les honneurs de chez elle; les heures du milieu du jour, heures terribles dans ce pays, invariablement orageuses, ont passé gaiement dans son salon, à causer et à regarder des magazines. On nous a présenté master Charley C..., trois ans, et un bébé encore au maillot, tous deux frais et roses, pleins de santé. Après l'orage quotidien qui rafraîchit et purifie l'air, vers les cinq heures nous sommes allés tirer à la passée quelques pigeons verts. Master Charley nous accompagnait; il mettait en joue un morceau de bois qu'il appelait son fusil, et, sans s'effrayer des détonations, ramassait dans l'herbe les oiseaux tombés sous le plomb de son père; leur serrant le cou de ses petites mains, il riait aux derniers battements d'ailes des jolies bestioles, tandis que son sarrau blanc s'étoilait de taches rouges.

Le soir, on a bien voulu nous excuser de n'avoir pas d'habits pour dîner; M. C..., pour nous mettre à l'aise, est resté comme nous en vêtements de toile, Madame C. était en *evening-dress*.

Demain, des chevaux seront prêts pour nous mener à *Oulou-Selamak*, où M. C... nous conduira voir les Sakaïes; il a envoyé un homme les prévenir, pour que notre arrivée ne les mît pas en fuite.

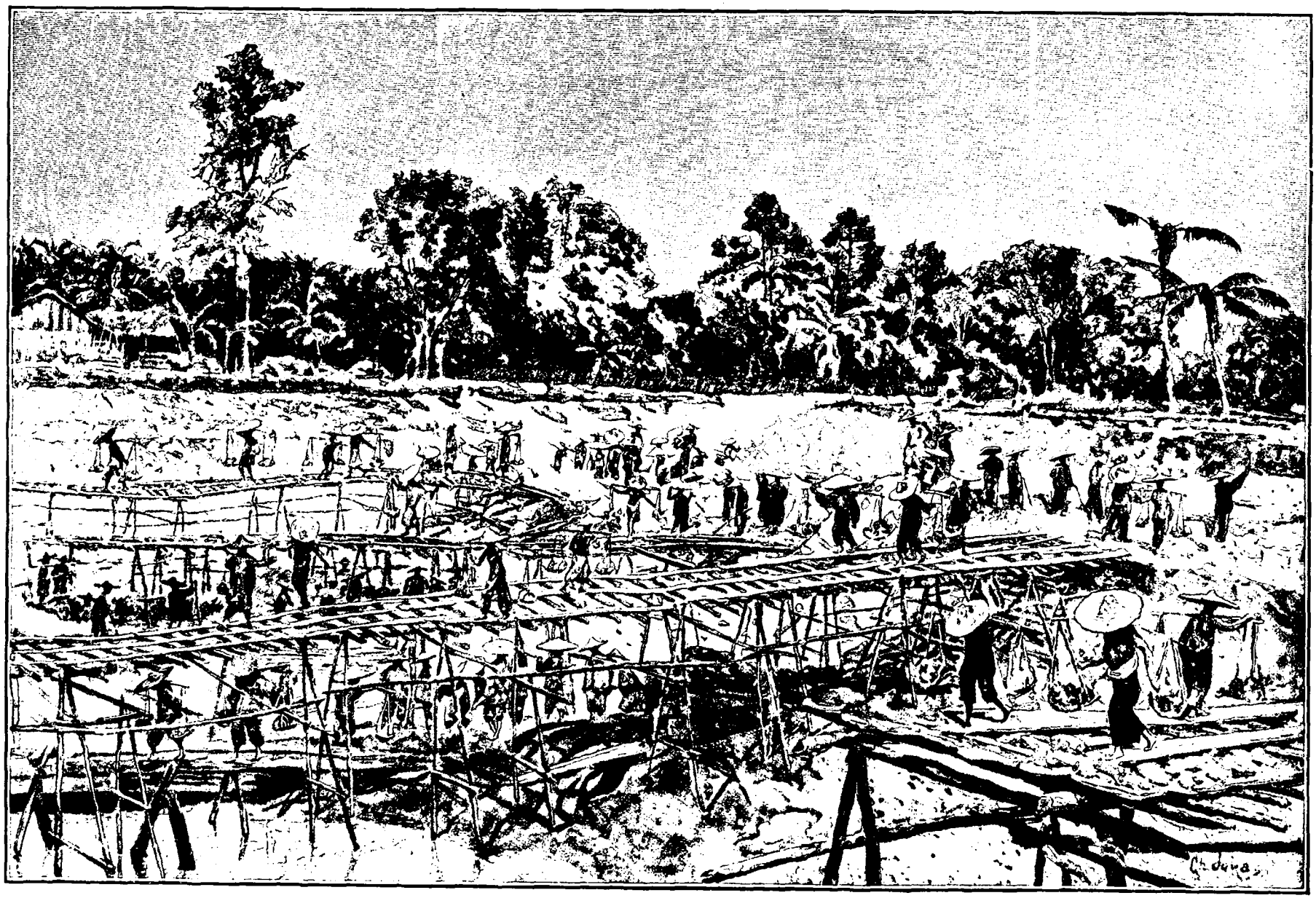
28 avril. — De Selamak à Oulou-Selamak il y a un sentier taillé à peu près en ligne droite à travers la forêt. C'est un de ces chemins nommés *bridle-path* qui ont juste la largeur nécessaire pour laisser passer un cavalier. Le terrain est aplani tant bien que mal après que l'on a extirpé les racines, mais la terre glaise, qui reste toujours humide, forme un sol mou très fatigant pour les chevaux, qui y enfoncent jusqu'au boulet, quand ce n'est pas jusqu'au genou; dans les fonds, malgré leur adresse et leur courage, nos poneys ont beaucoup de peine à s'en tirer, et de temps en temps on roule tout doucement avec sa bête dans la bouillie.

A droite et à gauche, c'est le taillis si épais que l'on ne voit qu'une palissade de baliveaux; les ramures se croisent à peu de distance au-dessus de nos têtes et l'on devine là-haut une épaisseur énorme de branchages; la lumière n'arrive qu'à peine, et l'on a l'impression presque d'une galerie de mine forée dans la masse de la jungle.

Oulou-Selamak est un petit village de vraie campagne malaise. Au centre d'une vaste clairière occupée par les rizières, un bouquet de cocotiers, de bananiers et d'aréquiers dissimule une demi-douzaine de légères chaumières sur pilotis. C'est, dans la vallée, le point extrême de pénétration des Malais. A cinq cents mètres du hameau commence la grande forêt, qui est restée le domaine des sauvages.

Nous sommes arrivés à temps pour nous garer de l'orage dans le petit rest-house, puis nous sommes allés faire un tour, le fusil sur l'épaule, dans l'espoir de tirer un sanglier. Les roquets que nous avons amenés

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



MINE D'ÉTAIN À TAÏ-PING (PAGE 615). — DESSIN DE CH. JOUAS.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fouillent les buissons sans rien lever qu'un crocodile. Nous suivions en file indienne un sentier au-dessus de la rivière, l'animal est passé entre moi et le Malais qui me suivait à quelques pas : j'ai entendu une rapide foulée dans les branches, puis un plongeon, sans que j'aie seulement eu le temps de me retourner. J'avais, au bruit, cru que c'était un sanglier.

Nous avons eu le soir un dîner complet, préparé avec les provisions et servi dans la vaisselle que M. C... avait envoyées par ses domestiques.

29 avril. — Dès le matin, arrive une délégation des Sakaïes, le chef de la tribu avec trois de ses hommes. Hourra! nous tenons les Négritos de la péninsule malaise.

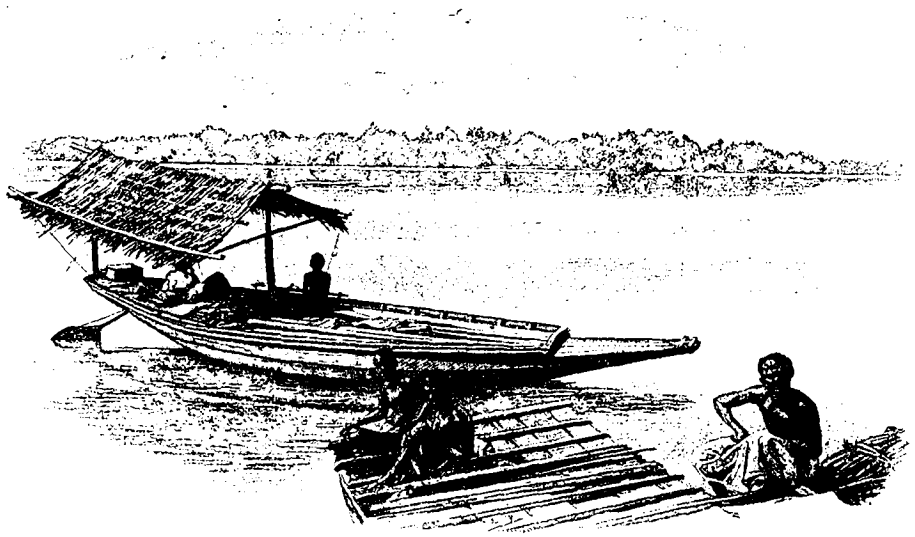
Nos quatre bonshommes ne sont pas noirs, ils ne sont que chocolat foncé, mais c'est bien du Négrito avec sa petite taille, sa tête globuleuse, sa chevelure crépue. D'ailleurs nous allons voir la tribu entière dans un moment et les chiffres auront la parole : mais la première impression pour Durand comme pour moi est nette, malgré le changement de couleur qui indique un certain métissage.

Précédés de nos guides sauvages, nous nous dirigeons vers les belles montagnes boisées en pataugeant dans les rizières. A la lisière de la forêt, la Selamak nous barre la route; on traverse à gué la jolie rivière dont les eaux claires et rapides nous viennent à la ceinture. En voyageur novice, j'avais pris des bottes pour me tenir les pieds secs; j'en fus quitte, arrivé sur l'autre rive, pour vider les quelques litres d'eau embarqués dans chacune d'elles.

Là, tout de suite, dans un abatis fait sans doute par les Malais pour agrandir leurs rizières, la tribu des Sakaïes est occupée à reconstruire ses cases que la veille un coup de vent a jetées par terre. Cette reconstruction n'est pas une grosse affaire, car il s'agit très exactement du *chong* andamanais. Nous saluons avec plaisir notre vieille connaissance. Ce détail ethnographique confirme l'identité de race. C'est bien le même petit toit à une seule pente, fait de quelques feuilles de palmier jetées sur quatre piquets, deux grands et deux petits, et dessous, le petit lit de camp en rondins, à six pouces du sol.

Il y a là environ vingt-cinq individus, tous franchement négroïdes, avec les cheveux crépus. Les hommes sont vêtus d'un lambeau de cotonnade autour des reins, les femmes ont une ceinture de fibres végétales formant de longues franges d'un noir brillant, à laquelle sont accrochés quelques chiffons; elles ont en outre, parure de fête en notre honneur, un bouquet dans les cheveux. Hommes et femmes ont les cheveux coupés court, sauf une mèche qui se dresse en tire-bouchon, au sommet de la tête. C'est dans cette mèche que les femmes ont accroché leur bouquet au moyen d'un peigne grossier taillé dans un bambou.

(*A suivre.*) LOUIS LAPICQUE.



BARQUE MALAISE. — DESSIN DE BOUDIER.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE DÉPART. — PHOTOGRAPHIÉ DE M. CARL REISCH.

DAVOS[1],

PAR M. JEAN BERNAC.

IV (*suite*).

Outre les thés musicaux, des *gross-bier-concerts* ont lieu au café, autre lieu de réunion d'où l'absinthe est proscrite, par ordre de la Faculté, qui devrait bien, en même temps, imposer une ventilation un peu moins fantaisiste que celle qui y fonctionne actuellement.

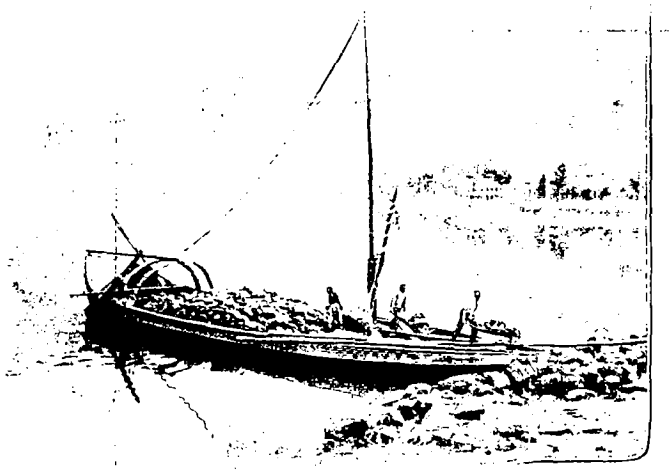
Contrairement aux usages urbains, les dames ne craignent pas, à l'heure du cigare et du petit verre, de venir affronter la fumée épaisse de l'endroit et de réclamer leur place à la table de whist, de poker ou d'écarté. Là, défilent les types déjà entrevus et un aimable original que nous ne désignerons que sous le pseudonyme de *Carottin*, en dépit de son origine exotique. Cet excellent bon — à qui la dive bouteille joue parfois de bien méchants tours en dépit de l'intérêt qu'il lui porte — s'est créé une spécialité : il est le saint Vincent de Paul des cigares mal à l'aise au fond des étuis trop bien garnis! On respecte sa manie jusqu'au jour où elle prend des proportions par trop étendues. C'est ce que fit un de ses « fournisseurs » habituels. Las d'une sollicitation qui allait finir par le mettre sur la paille... d'un mauvais cigare suisse, il remplaça le *bockh* quotidien par un, comment dirai-je?... par un... laxatif en forme de londrès! Après deux jours de ce régime, *Carottin* porta ailleurs sa clientèle, au grand désespoir du « fournisseur » dont la vue des complets « tabac d'Orient » et « havane » de *Carottin* était la seule joie! On est toujours puni par où l'on a péché!

Ce spectacle valait bien le théâtre qui, trois fois par semaine, en moyenne, donne des représentations en allemand. On y joue des traductions de Scribe, une adaptation des *Surprises du Divorce* sous le nom de *Mme Bonnivard* et une pièce allemande, *l'Amazone*, qui mérite le voyage, ne serait-ce que pour contempler l'accoutrement de l'actrice chargée du principal rôle. Elle apparaît en effet coiffée d'un chapeau de soie invraisemblable enveloppé d'une gaze immense, la taille entourée d'une ceinture de chanteur tyrolien et, pour compléter ce gracieux ensemble, un *fouet de charretier* à la main! O Guerra, ô Moisset, où êtes-vous?

Rien d'étonnant à ce que certains jeunes gens, fuyant ce spectacle enchanteur, aient préféré se grouper pour fonder un petit cercle intime, « les Tubes d'Hercule », où, au moyen d'instruments variés, ils se livrent à

1. *Suite. Voyez tome Ier, p.* 585, 597 *et* 609.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



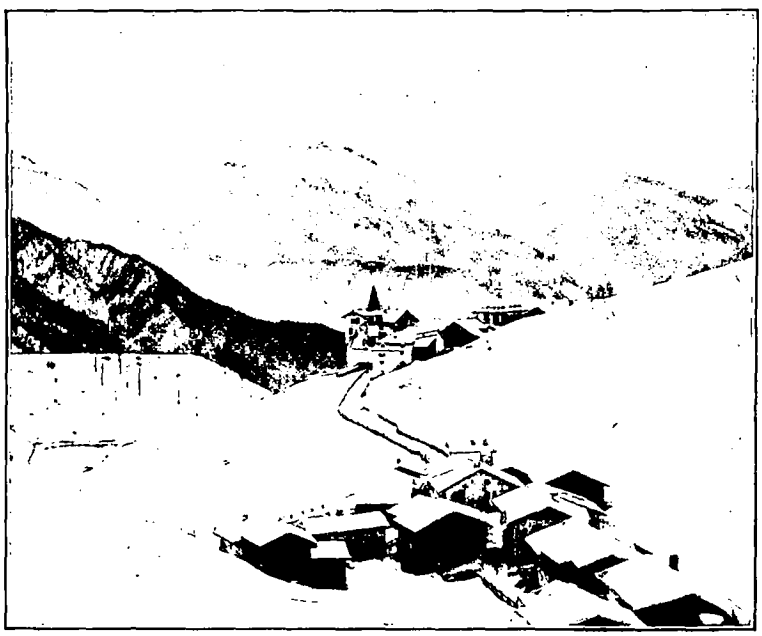
BARQUE A LUGANO (PAGE 624).

l'empêchement de dormir en rond des habitants paisibles. Davos possède encore un Club Hollandais où l'on se réunit principalement pour ne point parler, en vidant silencieusement des chopes! Mais, en dehors de ces agapes privées, certaines dates sont prétextes à des réunions générales.

La veille de Noël, par exemple, les hôteliers offrent un grand dîner à leurs hôtes, qui, naturellement, se croient à peu près tenus de faire sortir des caves les bouteilles à goulots dorés ou argentés. Le champagne coule partout, on choque les verres en des toasts réciproques, et l'intimité créée par cette manière de banquet facilite les rapprochements et l'organisation d'une sauterie dans les établissements où la danse est autorisée par les médecins, car certains docteurs l'interdisent dans les maisons dépendant de leur ressort. Cependant, dans les hôtels fréquentés de préférence par la colonie anglaise, des bals ont lieu toutes les semaines. Quelques fanatiques ont même affronté dix heures de traîneau au milieu des neiges afin de répondre à une invitation lancée pour un bal costumé par la colonie de Saint-Moritz. L'histoire ne dit pas s'ils en sont revenus.

Le beau site de l'Engadine, très peu fréquenté durant l'hiver, si l'été, par contre, il prend une éclatante revanche, n'a pas le monopole des « redoutes ». Davos possède un costumier, industrie qui, à première vue, peut sembler légèrement déplacée à près de 5000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Mais il n'en est rien, et cet émule des Baron et des Lepère est parfois très occupé. Au moment du carnaval, plus particulièrement, son concours est très demandé pour les dîners travestis ou de « têtes ». L'invention, il est vrai, ne dépasse pas la moyenne d'une honnête banalité. Mais qu'importe! A Davos, on peut encore « faire son petit effet » avec un masque chinois, une perruque blonde ou le chapeau de Colombine, et les *confetti*, les *spirales*, les *serpentins* eux-mêmes ayant franchi les Alpes — ô progrès! — apportent une certaine animation dans les salons de l'hôtel. Pour n'avoir rien à envier au carnaval niçois, Davos s'est même offert un petit tremblement de terre anodin qui a plutôt créé une distraction inédite qu'un mouvement de surprise désagréable. On aurait presque demandé qu'on le mît sur la note comme « extra »; mais, par une discrétion qu'on ne peut que louer, l'administration s'est montrée d'une réserve au-dessus de tout éloge. Rien n'a été changé dans l'ordre des choses, et le soir même une représentation d'amateurs inscrite au programme suivait son cours.

Très nombreuses ces représentations, qui ont généralement lieu au profit des pauvres. Certaine fois, entre autres, une d'elles fut annoncée de façon passablement originale. Au moment de la promenade du matin, une dizaine d'« hommes-sandwichs », se suivant à intervalles espacés, dans la tenue minable de l'emploi, arborèrent, sur des placards doubles, des affiches donnant le programme de la soirée. Ils passèrent ainsi plusieurs fois sans retenir particulièrement l'attention, lorsque le chef de file entra chez le pâtissier *select* de l'endroit, suivi par les porteurs de la bande. Sans un sourire et sans qu'une parole fût échangée, ils demandèrent la carte des vins et commandèrent un champagne « extra-dry », à l'effarement du débitant et des voisines élégantes!



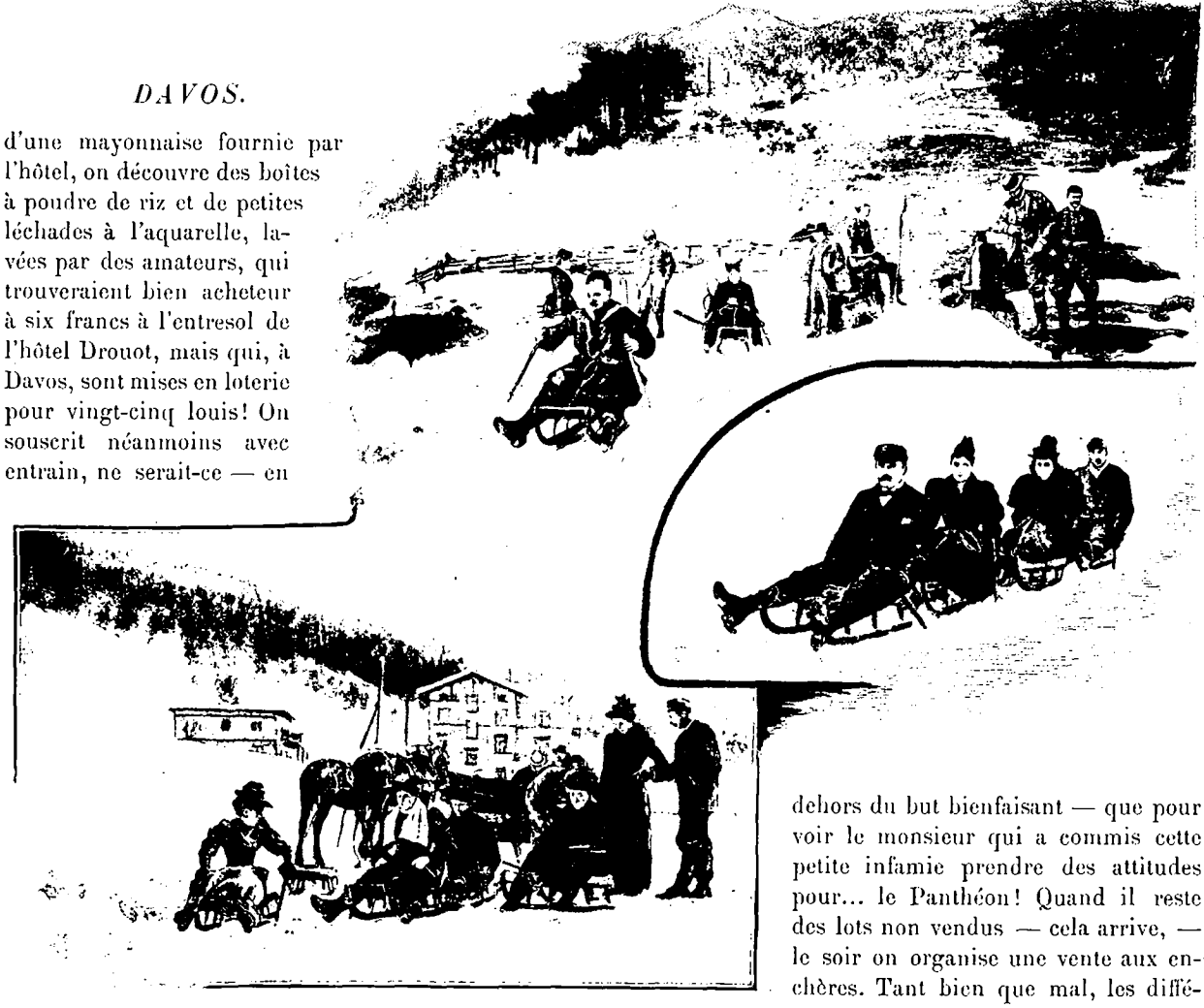
WIESEN. — PHOTOGRAPHIE DE M. CARL REISCH.

Les « sandwichs » n'étaient autres que de joyeux hiverneurs qui avaient si bien joué leur rôle, que nul ne les avait reconnus! Les pauvres n'eurent pas à se plaindre du résultat de cette amusante propagande.

D'ailleurs les malades indigents doivent se montrer satisfaits des efforts bienfaisants de la colonie étrangère de Davos. A chaque instant, des ventes de charité s'organisent à leur profit, et toutes les bonnes volontés sont mises à contribution pour corser la liste des dons mis ensuite en vente. C'est ainsi qu'à côté

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'une mayonnaise fournie par l'hôtel, on découvre des boîtes à poudre de riz et de petites léchades à l'aquarelle, lavées par des amateurs, qui trouveraient bien acheteur à six francs à l'entresol de l'hôtel Drouot, mais qui, à Davos, sont mises en loterie pour vingt-cinq louis! On souscrit néanmoins avec entrain, ne serait-ce — en



LE TOBOGGANING À DAVOS. — PHOTOGRAPHIE DE M. CARL REISCH.

dehors du but bienfaisant — que pour voir le monsieur qui a commis cette petite infamie prendre des attitudes pour... le Panthéon! Quand il reste des lots non vendus — cela arrive, — le soir on organise une vente aux enchères. Tant bien que mal, les différents « numéros » finissent par se placer, et si quelque fiole de liqueur est au nombre des « laissés pour compte », on fait signe à *Carottin*, et jamais en vain on ne fait appel à ses sentiments généreux!

V

Le « Tobogganing ». — Les environs : Klosters, Clavadel. — Wiesen. — Coutume locale. — Conclusion.

Ceci constitue les distractions intérieures. Il est temps de passer à présent aux exercices du plein air. Nous avons dit que le patinage est fort en honneur dans la vallée de Davos. Jusqu'au coucher du soleil, l'étang artificiel est parcouru par une foule de patineurs qui remplacent, par la pratique de la lame d'acier, le tennis réservé à d'autres régions.

Mais en dépit des *matches* auxquels prennent part des coureurs professionnels, le patinage pâlit cependant auprès du *tobogganing*, ou glissades sur le flanc des montagnes au moyen d'une locomotion spéciale. Dans ce but, on emploie le *toboggan*, sorte de petite planchette à claire-voie, montée sur des patins analogues — quoique réduits — à ceux des traîneaux ordinaires. Le *tobogganist* s'assoit à cheval sur ce véhicule, les jambes allongées, les talons touchant terre, tandis que ceux-ci sont renforcés de deux éperons métalliques pour les garantir contre le frottement. Il ne s'agit plus alors que de se placer dans cette position au haut d'une pente et de se laisser glisser en dirigeant la chute au moyen de courts bâtons ferrés qu'on tient dans chaque main.

C'est, à peu de chose près, le système de la montagne russe... perfectionné et simplifié. On glisse par ce moyen avec une rapidité vertigineuse qui, grâce aux accidents de terrain — pour ne parler que de ceux-là! — prend souvent des proportions fantastiques. Ainsi la descente à Klosters, village situé au-dessous de Davos, s'effectue en moins de sept minutes et le parcours n'est pas inférieur à six kilomètres! C'est la vitesse moyenne d'un train express. Ces chutes ne vont naturellement pas sans présenter un certain danger, mais de l'aveu même d'un fanatique qui s'y était déjà cassé la jambe et démis l'épaule, elles constituent leur principal attrait!

Des courses « contre le temps » sont organisées au cours de la saison, et des champions ne craignent pas de venir d'Amérique pour disputer les prix qui en forment l'enjeu. C'est alors la « grande semaine » comme à Deauville, et les cochers des traîneaux arborent des costumes fantaisistes à l'instar de leurs confrères niçois durant le carnaval.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mais le pittoresque ne perd pas ses droits le reste du temps, et le spectacle des tobogganists qu'un cheval attelé remorque à la queue leu leu pour les conduire à un rendez-vous distant, ne manque pas de piquant. D'ailleurs tout le monde, grands ou petits, jeunes ou vieux, « toboggane » sur les pentes des montagnes qui entourent Davos ou sur les chemins descendants. Le revers de la médaille est d'avoir, après une glissade d'une minute, à remonter le toboggan au point de départ, mais l'ascenseur n'est pas encore appliqué à cet usage! Il faut se servir de ses jambes, ce qui est encore le meilleur moyen de parcourir la *Grüne*, montagne qui domine Davos du côté nord. De loin en loin, de petits chaumes bas attirent l'attention. On s'approche croyant trouver un simple hangar pour le bois et l'on est fort surpris de voir que ce « débarras » abrite six ou huit vaches qui passent là l'hiver dans une étable juste assez grande pour rappeler la seconde chambre d'un appartement de 1 200 francs perché vers de vagues cinquièmes.

Malgré cela, le lait qu'on y trouve n'a rien de commun avec celui que les crémiers parisiens déposent généralement contre la porte close de ces paliers élevés! Ceci, je pense, me dispense de dire qu'il est excellent....

De la Grüne, on a la vue de la vallée, s'étendant sur une longueur de 15 kilomètres. Mais si la promenade ne présente point de dangers, les sentiers étant journellement piétinés par les pâtres qui habitent ces hauteurs, par contre la réverbération de la neige est telle, que l'œil finit par ne plus apprécier les courbes. Il vaut donc mieux ne pas pousser trop loin ses investigations.

La route qui mène à Clavadel, autre petite station climatique, de 100 mètres plus élevée que Davos, est moins pénible. Seulement ici il existe un autre inconvénient, sous la forme de la descente, très fréquentée par les tobogganists. Avant qu'on ait eu le temps de se garer, les toboggans vous partent dans les jambes avec un empressement rappelant les bienfaits de la bicyclette aux environs de l'avenue de la Grande-Armée!

Il est donc préférable de se faire conduire paisiblement en traîneau à un bourg nommé Wiesen, à une heure de Davos, où a lieu annuellement une coutume assez curieuse. Tous les fiancés de la région s'y donnent rendez-vous. Les couples qui doivent s'unir montent respectivement en grand attirail dans des traîneaux à deux places et, précédés d'un ménétrier à cheval, font en cet équipage — *coram populo* — une promenade dans la vallée. Ceci remplace l'anneau des fiançailles, dont le symbole n'est suffisamment pas accentué, paraît-il, pour les pratiques Gretchen de ces pastorales régions!

Sentimentalité enregistrée et flirt officiel, voilà un programme, j'imagine, qui gênerait beaucoup de nos contemporains et même de nos contemporaines! Il est vrai qu'il faut aller dans un village perdu de la Suisse pour trouver encore des exemples aussi édifiants.... On s'instruit toujours en voyageant.

Après la moitié d'une année passée dans ce cirque d'une blancheur qui obsède et irrite, avec quelle joie ne lui dit-on pas adieu pour marcher vers la verdure, les fleurs et le soleil de mai! D'habitude les médecins conseillent avant la rentrée définitive un arrêt à un point moins élevé, aussi Lugano et Gersau sont-ils choisis d'ordinaire par les hiverneurs, au retour de Davos.

Lugano est encore désert et Gersau inhabité, mais comme on apprécie cette villégiature printanière où la nature sourit, au sortir de ce paysage d'aspect tout septentrional! Car, même sans dégels, six mois de neiges ne sont pas pour nous faire oublier notre Midi, avec son soleil toujours étincelant qui sonne la fanfare éclatante de la joie de vivre, au-dessus des êtres et des choses.

JEAN BERNAC.

LE TOBOGGANING — UN VAINQUEUR (PAGE 623). — PHOTOGRAPHIE DE M. CARL REISCH.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TABLE DES GRAVURES

EN AUSTRALIE MÉRIDIONALE

Deux mille kilomètres à cheval. Notes et croquis

PAR *M. EUGÈNE GIRARDIN*

Les illustrations de ce voyage ont été exécutées par M. E. Girardin d'après ses croquis, ses études peintes et ses photographies.

Très près de nous apparaît, vision véritablement féerique, enveloppé dans un arc-en-ciel qui lui fait comme une immense auréole, un quatre-mâts bondissant sur la vague. (Gravure de Ruffe). 1
POISSONS VOLANTS. (Gravure de Ruffe). 1
PREMIER ASPECT DE LA TERRE AUSTRALE. (Gravure de Berg). 2
ORNITHORYNQUE. (Gravure de Berg) 3
LE KALGAN : PREMIER COURS D'EAU RENCONTRÉ. (Gravure de Berg) 4
L'Eleonora Mount se profile sur le couchant en d'ineffables tons violacés. (Gravure de Ruffe). 5
On croirait voir réunis des restes de grands animaux.... (Gravure de Rousseau). 6
PREMIÈRE ÉTAPE. (Gravure de Ruffe) 7
LE BERCEAU D'UN FLEUVE AUSTRALIEN. (Gravure de Rousseau). 8
BUSHMAN ET GRANDS TROUPEAUX. (Gravure de Berg) . . . 13
CASOAR. (Gravure de Berg). 13
« NATIVE COMPANION ». (Gravure de Berg). 14
HAMPTON RANGE. (Gravure de Rousseau). 15
MURRAWIJINES CAVES. (Gravure de Bellenger). 16
CHASSE AU KANGOUROU. (Gravure de Berg). 17
C'était un serpent qu'il avait ainsi attrapé. (Gravure de Berg) 18
LAC GAIRDNER. (Gravure de Ruffe) 19
LE BLACK SNAKE. (Gravé par Rousseau). 20
LE MURRAY. (Gravure de Ruffe). 25
Il faudra que nous lui apprenions à tenir un bâton. (Gravure de Devos) 25
NATURELS DE SOUTH AUSTRALIA. (Gravure de Berg). . . . 26
MISSION DE POONINDIE. (Gravure de Rousseau) 27
LARGS BAY. PORT ADÉLAÏDE. (Gravure de Rousseau). . 28
Au contraire, on y boit ferme. (Gravure de Berg). . . . 29
Bill s'est emparé d'un wombat. (Gravure de Berg) . . . 30
CARTE DE L'AUSTRALIE. 30
Et derrière... le pasteur. (Gravure de Devos) 31
Pendant quelques secondes il a été à la nage. (Gravure de Ruffe). 32
D'un coup de dent les chiens leur cassent les reins. (Dessin d'A. Paris, gravé par Berg) 37
CYGNE NOIR D'AUSTRALIE. (Gravure de Berg) 37
Ce sont les juifs errants de l'Australie. (Gravure de Rousseau). 38
RAMASSEUR DE BOUTS DE CIGARE. 38
La flamme sur son passage produisait une lumineuse vague de feu. (Gravure de Ruffe). 39
« *A mon brave ami Bill. W. Australia. E. G.* ». . . . 40
Au son de l'accordéon Bill invita une des servantes de la ferme. (Gravure de Clément Bellenger). 41
KANGOUROU. (Gravure de Berg). 42
Il est défendu de tuer les oiseaux de proie. (Gravure de Berg). 43
LÉVRIER AUSTRALIEN. (Gravure de Berg). 44
Des plaines fertiles offrant l'été de beaux pâturages aux troupeaux. (Gravure de Ruffe). 57
A côté des spécimens de la race chevaline. (Gravure de Berg). 57
PONT DE NATIMUK. (Gravure de Berg). 58
LES BARAQUES DE LUTTEURS. (Gravure de Berg) 58
Vectis est une demeure élégante plutôt qu'utile. (Gravure de Berg). 58
Le « Show » est une espèce de concours agricole. (Gravure de Derbier). 59
Elles sont entourées de vérandas 60
Il les rassemble d'un claquement de fouet. (Gravure de Clément Bellenger) 69
UN STORE. (Gravure de Berg). 70
L'allée qui borde la rivière. (Gravure de Berg) 70
On laisse les chevaux toute l'année dans les paddocks. (Gravure de Berg). 71
Le Wimmera nous offrira ses eaux. (Gravure de Berg). 72
Il se trouvait des gens de bonne volonté pour lui servir de cible. (Gravé par Devos). 81
Il ne poussera plus sa note aiguë, pauvre Joe! 82
Dans les paddocks 82
Des eucalyptus et des herbes jaunes. (Gravure de Devos). 83
Les eucalyptus ont déjà subi l'opération du « ringing » (écorçage) 84
Les Chinois tamisaient les terres. (Dessin de Jouas, gravure de Devos) 93
A la place de ce somptueux édifice s'élevait la cantine des mineurs. (Gravure de Privat). 94
MINEUR. 95
Il me disait le mal qu'il avait eu à conserver sa trouvaille. (Dessin de Jouas, gravé par Devos). 95
Aux environs de Ballarat. 96
Lola Montès attirée, elle aussi, par la soif de l'or. . . 96
UN JARDIN À MELBOURNE. (Gravure de Ruffe). 105
MELBOURNE : BOURKE STREET. (Dessin de Boudier) . . . 106
UNE RUE DE MELBOURNE ET HEALSVILLE. (Dessin de Boudier). 107
JOUEURS DE BOULES. (Gravure de Privat). 108
« MOUNTED RIFLES ». (Gravure de Derbier). 117
LES TRAMWAYS FUNICULAIRES DE MELBOURNE : COLLINS STREET ET BOURKE STREET. (Dessin de Boudier, d'après des photographies) 118
LA REVUE. (Dessin d'A. Paris, gravure de Devos). 119
INDIGÈNES AUSTRALIENS. (Gravure de Rousseau) 120
LE YARRA À MELBOURNE. (Dessin de Th. Weber, gravé par Ruffe) 129
Les petites villes du bord de la mer sont très fréquentées pendant l'été. (Dessin et gravure de Ruffe) . . . 130
Là, pêle-mêle, hommes et femmes fument l'opium dans de courtes pipes. (Dessin de Jouas, gravé par Rousseau). 131
LE GABIER DE LA « BELLUNA ». (Dessin d'A. Paris, gravé par Devos) 132

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Lorsque c'est un géant des forêts. (Dessin d'A. Paris, gravé par Privat) 141
Des chants, des oiseaux. (Gravure de Rousseau) . . . 142
Paysages Australiens. (Gravure de Bocher). 143
Rive Australienne. (Gravure de Bazin) 144

LES RÉSIDENCES IMPÉRIALES EN CRIMÉE

PAR *M. LOUIS DE SOUDAK*

Yalta : La Rade. (Gravure de Berg, d'après une photographie). 9
Jeune Fille Tatare de Dérékoy. (Gravure de Berg, d'après une photographie). 9
Yalta : Vue d'ensemble. (Gravure de Berg, d'après une photographie). 10
Maquignons Tatars à Yalta. (Gravure de Berg, d'après une photographie). 11
Yalta : La Jetée. (Dessin de Boudier, d'après une photographie) 11
Yalta : Vue de la Rampe qui conduit à Livadia. (Gravure de Berg, d'après une photographie) 12
Livadia : Palais d'Alexandre II. (Dessin de Berteault, d'après une photographie) 21
Kiosque Turc, Église de Livadia. (Dessin de Gotorbe, d'après une photographie) 22
Parc de Livadia. Petite Résidence d'Ai-Thodor. Palais d'Alexandre III. (Dessin de Boudier, d'après une photographie) 23
Petit Palais dit « Maison de la Suite » et Oratoire d'Alexandre II. (Dessin de Berteault, d'après une photographie) 24

A TRAVERS LE SALZKAMMERGUT

PAR *M. A. MARGUILLIER*

Abbaye de Lambach. (Dessin de Tony Grubhofer). . . . 33
Vieux Puits au Château d'Orth. (Dessin de Tony Grubhofer) 33
La Rue de Linz à Gmunden. (Dessin de Tony Grubhofer). 34
Église de Paura. (Dessin de Tony Grubhofer). 34
Gmunden et son Lac. (Dessin de Tony Grubhofer). . . . 35
Rue de l'Église à Gmunden. (Dessin de Tony Grubhofer). 36
Château du duc de Cumberland. (Dessin de Tony Grubhofer) 45
Place du Casino et Esplanade à Gmunden. 46
Cour de l'ancien Château d'Orth 46
Chateaux d'Orth 47
Gmunden : l'Hôtel de Ville, le Pont et la Porte de la Traun. 47
Nouveau Château d'Orth 48
Château du duc de Wurtemberg. 48
Ancien Château d'Orth. 48
Traunkirchen. (Dessin de Tony Grubhofer, gravé par Berg). 49
Vieille Chapelle au bord d'un chemin. (Dessin de Tony Grubhofer) 49
Carte du Salzkammergut 50
Procession de la Fête-Dieu à Traunkirchen. (Dessin de Schrötter). 51
Altmünster. (Dessin de Tony Grubhofer) 53
Fête des Fleurs sur le Lac de Gmunden. (Dessin de Schrötter, gravé par Privat) 54
Chute de la Traun. (Dessin de Tony Grubhofer). 55
Environs d'Altmünster et villa Marie-Thérèse. (Dessin de Tony Grubhofer) 56
Le second Lac de Langbath. (Dessin de Tony Grubhofer, gravé par Berg). 61
Le Rinnbachfall. (Dessin de Tony Grubhofer, gravé par Berg). 61
Ebensee. (Dessin de Tony Grubhofer, gravé par Berg) . . 62
Sur la Route de Traunkirchen à Ebensee. (Dessin de Tony Grubhofer, gravé par Berg) 63
Danse de l'Épée. (Dessin de Schrötter, gravé par Berg). . 64
Danse des Sonneurs. (Dessin de Schrötter, gravé par Berg). 65
Chambre de Paysans. (Dessin de Schrötter, gravé par Devos) 66
Sculpteur sur bois. (Dessin de Schrötter, gravé par Berg). 67
Cour de Ferme en Haute-Autriche. (Dessin de Tony Grubhofer, gravé par Berg) 68
Danse de l'Épée. (Dessin de Schrötter, gravé par Berg) . 68
Ischl. (Dessin de Tony Grubhofer) 73
Paysanne de Haute-Autriche. (Dessin de Schrötter) . . . 73
Croix dans la Traun, près d'Ischl. (Dessin de Tony Grubhofer) 75
Gorge de Rettenbach. (Dessin de Tony Grubhofer) . . . 76
Cerfs venant chercher leur nourriture en hiver. (Dessin de Schrötter) 77
Danse nationale de la Haute-Autriche. (Dessin de Schrötter). 78
Intérieur des Salines à Ebensee. (Dessin de Schrötter) . 79
Une Noce dans la Haute-Autriche. (Dessin de Schrötter). 80
Laufen. (Dessin de Tony Grubhofer, gravé par Maynard). 201
Vieille Brasserie à Laufen. (Dessin de Tony Grubhofer, gravé par Bazin). 202
Vestibule d'Auberge à Goisern. (Dessin de Tony Grubhofer) 202
L'Ecluse de Chorinsky. (Dessin de Tony Grubhofer, gravé par Privat) 203
L'Église catholique à Goisern. (Dessin de Tony Grubhofer) 204
L'Aqueduc des Salines à l'entrée de la Vallée de Gosau. (Dessin de Tony Grubhofer, gravé par Bazin). . 204
Église et Cimetière de Hallstatt. (Dessin de Tony Grubhofer, gravé par Maynard). 213
Gardienne de Chalet. (Dessin de Schrötter). 215
Hallstatt. (Dessin de Tony Grubhofer, gravé par Maynard). 216
Le Lac de Gosau et le Dachstein. (Dessin de Tony Grubhofer, gravé par Widman). 225
La Hutte Simony. (Dessin de Tony Grubhofer, gravé par Ruffe) 226
Les Cascades de Waldbachstrub et de Schleierfall. (Dessin de Tony Grubhofer, gravé par Ruffe). 227
Objets préhistoriques trouvés à Hallstatt. (Dessin de Tony Grubhofer). 228
Alt-Aussee. (Dessin de Tony Grubhofer, gravé par Maynard). 237
Aussee. (Dessin de Tony Grubhofer, gravé par Privat) . . 238
Paysanne Styrienne. (Dessin de Schrötter, gravé par Bazin) 238
Grundlsee. (Dessin de Tony Grubhofer, gravé par Schmidt). 239
Chasseurs Styriens. (Dessin de Schrötter, gravé par Devos). 240
Sanct-Gilgen. (Dessin de Tony Grubhofer, gravé par Devos) 241
Près de Sanct-Wolfgang. (Dessin de Tony Grubhofer, gravé par Devos) 241
Cottage dans le Parc impérial à Ischl. (Dessin de Tony Grubhofer) 242
Maître-autel de l'Église Sanct-Wolfgang, par Michel Pacher. (Dessin de Tony Grubhofer) 243
Chemin de fer du Schafberg. (Dessin de Tony Grubhofer, gravé par Ruffe). 244
Chemin de fer du Schafberg. (Dessin de Tony Grubhofer). 245
Sanct-Wolfgang. (Dessin de Tony Grubhofer, gravé par Schmitt) 246
Le Schafberg. (Dessin de Tony Grubhofer, gravé par Widman). 247
Maison de Paysan en Haute-Autriche. (Dessin de Tony Grubhofer). 248
Mondsee. (Dessin de Tony Grubhofer, gravé par Rousseau). 253
Bûcherons dans leur Hutte. (Dessin de Tony Grubhofer, gravé par Devos) 253
Scharfling. (Dessin de Tony Grubhofer, gravé par Ruffe). 255
Burggraben-Klamm. (Dessin de Tony Grubhofer, gravé par Ruffe) 256
Krottensee et Château de Huttenstein. (Dessin de Tony Grubhofer, gravé par Privat) 257
Attersee et Unterach. (Dessin de Tony Grubhofer, gravé par Ruffe) 258
Bûcherons sur la Montagne. (Dessin de Schrötter, gravé par Devos) 259
Kammer. (Dessin de Tony Grubhofer, gravé par Rousseau). 260

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

VOYAGE AU PAYS DES ÉOUÈS
(Dahomey)
PAR *M. ALEXANDRE L. D'ALBÉCA*
ADMINISTRATEUR COLONIAL

Les dessins de ce voyage ont été faits d'après les photographies et documents de l'auteur, et les croquis de M. Mattéo Brondy, aide-vétérinaire de l'armée, attaché à la colonne expéditionnaire du Dahomey.

Arrivée d'un Cabécère. (Dessin d'A. Paris, gravé par Rousseau) . . . 85
En Hamac. (Dessin de J. Lavée, gravé par Devos) 85
Carte du Dahomey 86
Fort Français de Ouidah 87
Route de Godomey 87
Hachozon. (Dessin d'A. Paris). 88
Tabourets de Cabécères. (Dessin de Faucher-Gudin). . . 88
Cas de Longévité. (Dessins de Mattéo Brondy, gravés par Devos) 89
Hôtel de l'Administration à Ouidah. (Dessin de Boudier). 90
Une Factorerie. (Dessin de J. Lavée, gravé par Rousseau). 90
Fabrication de l'Huile de palme. (Dessin de Brondy, gravé par Devos) 91
On aperçoit au loin les mâts des navires sur rade de Cotonou. (Gravure de Bazin). 92
Fort Portugais. (Dessin de Th. Weber). 97
Legba androgyne. (Dessin de Faucher-Gudin, d'après nature). 97
Bas-reliefs. 98
Instruments de Musique. (Dessin de Faucher-Gudin, d'après nature) 98
Mélodie 99
Case des Serpents. (Dessin de Boudier). 99
Musiciens. (Dessin de J. Lavée). 100
Les Gunguns. (Dessin de J. Lavée) 101
Instruments du Bourreau. (D'après nature) 102
Sacrifices humains. (Dessin d'A. Paris, gravé par Devos). 103
Forgeron. (Dessin d'A. Paris). 104
Grand-Popo. (Dessin de Th. Weber). 109
Jeune Fille de Grand-Popo. (Gravure de Berg) 109
En Lagune. (Dessin de Th. Weber) 110
Les Cocotiers de la Résidence de Grand-Popo. (Dessin de Boudier). 111
Un Tisserand. (Dessin d'A. Paris). 111
Pileuses de Maïs. (Gravure de Berg) 112
M. d'Albéca. (Gravure de Berg) 113
Compteuse de Cauris. (Gravure de Berg) 114
Marché de Grand-Popo. (Dessin de J. Lavée) 115
Caïmans. (Dessin de Faucher-Gudin) 116
Mission catholique d'Agoué. (Dessin de Boudier) 121
Canotier Mina. (Gravure de Berg, d'après une photographie). 121
Agomé-Séva. (Dessin de Boudier). 122
Bijoux des Indigènes. (Dessin de Faucher-Gudin). 122
De Togodo à Toune. Pont sur le Lomo. (Dessin de Boudier). 123
Jeune Fille de Toune. 123
Types Éoués. (Gravure de Berg, d'après une photographie). 124
Femmes Éoués. (Gravure de Berg, d'après une photographie). 125
Bout de l'an chez les Malais d'Agoué. (Gravure de Berg). 126
Rassemblement de Guerriers Ouatchis. (Dessin d'A. Paris, gravé par Devos) 127
En Pirogue. (Dessin de J. Lavée, d'après une photographie). 128

LA SICILE
Impressions du Présent et du Passé
PAR *M. GASTON VUILLIER*
Dessins de l'auteur.

De temps à autre une mélopée plaintive... (Gravure de Rousseau). 133
La malheureuse enfant était aveugle. (Gravure de Devos). 133
Un vieux palais d'aspect espagnol. (Gravure de Bazin). 135
Hors-texte : Le Temple de Castor et Pollux à Agrigente (Gravure de Barbant) 136
Le temple de Junon Lacinienne remonterait à 500 ans avant Jésus-Christ. (Gravure de Bazin). 137
L'Intérieur du Temple de la Concorde. (Gravure de Ruffe). 138
Le Temple de la Concorde. (Gravure de Ruffe). 139
Médailles de Gela 140
Cefalu. (Gravure de Ruffe). 145
Chapiteaux de la Cathédrale, à Cefalu. 145
Un Sarcophage antique transformé en Baptistère. . . 146
Ça, l'auberge!... Je n'en revenais pas 147
Le Pasteur. 148
Les « Maccalube », ou Volcans de boue. 149
Fenêtre de l' « Osterio », Palais du Roi Roger 150
Fenêtre de l' « Osterio ». 150
La Cathédrale de Cefalu. 151
Médailles d'Imère. 152
La Caldera. (Gravure de Rousseau) 157
Évêques de Cefalu. (Gravure de Devos). 157
Femme de San Fratello. (Gravure de Devos) 158
Le Temple de Diane. (Gravure de Devos). 159
Un homme était apparu, immobile et sévère... (Gravure de Devos). 160
L'Abside du Duomo de Cefalu. (Gravure de Ruffe). . . . 161
On entendait jaser les joyeuses lavandières. (Gravure de Rousseau) 162
Le Port de Cefalu. (Gravure de Rousseau). 163
Une fillette portant une amphore. (Gravure de Rousseau). 164
Une Lavandière. (Gravure de Rousseau). 164
Les Solfatares de Caltanissetta. (Gravure de Ruffe) . . 169
Un jeune Caruso. (Gravure de Devos) 169
Hors-texte : Le Potier. (Gravé de Cl. Bellenger). 170
Son ombre s'allongeait sur le sol en forme de croix. (Gravure de Rousseau). 171
Nous étions arrivés devant une entrée de mine. (Gravure de Cl. Bellenger). 172
Ils revoyaient les étoiles.... (Gravure de Cl. Bellenger). . 173
Ils se reposaient enfin.... (Gravure de Pannemaker). . . 174
Types de Mineurs des solfatares. (Gravure de Ruffe) . . 175
La plupart étaient maigres et pâles.... (Gravure de Devos) 176
Un Quartier de Castrogiovanni. (Gravure de Rousseau) . 181
Type d'Homme de Castrogiovanni. (Gravure de Devos) . . 181
Hors-texte : Un Habitant de Castrogiovanni. (Gravure de Florian) 182
Le costume du berger était d'une rare élégance. (Gravure de Devos). 184
Porteuse d'Amphore. (Gravure de Cl. Bellenger) 184
Quelle curieuse et charmante procession.... (Gravure de Cl. Bellenger). 185
C'étaient deux gaillards à fière mine.... (Gravure de Devos) 186
Castrogiovanni. (Gravure de Ruffe). 188
Le Castello où fut le premier Temple de Cérès. (Gravure de Rousseau). 188
Le Lac de Pergusa. (Gravure de Rousseau). 265
Une Fille du Nord 265
Une Grotte des Grecs. (Gravure de Rousseau) 267
Elles songent, à demi couchées.... (Gravure de Devos). . 268
Le Jettatore. (Gravure de Cl. Bellenger). 269
Il nous avait accompagnés au « Castello ». (Gravure de Devos) 269
Nous examinions le haut panache, les broderies.... (Gravure de Pannemaker) 271
Une sorte de rapsode.... (Gravure de Devos) 272
Mule en simple harnachement 272
La Via Stesicoro Etnea, à Catane. (Gravure de Devos). 277
Sainte Agathe 277
Charrette de Catane. (Gravure de Devos) 278
Puis ces braves gens allaient à leurs filets. (Gravure de Rousseau). 279
Un Homme de l'Etna. (Gravure de Devos). 280
Nicolosi et les Monti Rossi. (Gravure de Privat) 281
Une Coulée de lave. (Gravure de Ruffe) 281
Le Cratère de l'Etna. (Gravure de Rousseau). 282
Hors-texte : Éruption de 1892 : Un Cratère. (Gravure de Ruffe) 282

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Éruption de 1892 : *Les flancs de la montagne tonnante se déchirèrent....* (Gravure de Ruffe) 283
Charrette dans le Port de Catane. (Gravure de Devos). 284
Le Valle del Bove. (Gravure de Devos). 293
Un Enfant de Nicolosi. (Gravure de Rousseau) 293
Vue d'ensemble de l'Éruption de 1892. (Gravure de Ruffe). 294
Un Cratère en éruption. (Gravure de Florian) 295
Les Nouveaux Monts. (Gravure de Devos). 296
Les Détonations, Éruption de 1892. (Gravure de Rousseau). 297
Médaille de Catane. 298
Bouche éruptive du Gemmellaro. (Gravure de Ruffe) . . 298
Une Pineta. (Gravure de Devos) 299
Un Marchand ambulant. 300
Le Pont de Bronte. (Gravure de Romagnol). 305
Un Enfant d'Aderno. (Gravure de Devos) 305
Le Pont des « Saracini » dans les Laves du Simeto. (Gravure de Rousseau). 306
Le Théâtre Grec de Taormine. (Gravure de Ruffe) . . . 307
Un Jeune Homme de l'Etna. (Gravure de Rousseau) . . . 308
Le Salto del Pecoraro. (Gravure de Devos). 309
Lu Labru 310
Hors-texte : Moulin et Cascade d'Alcantara. (Gravure de Ruffe). 310
Mon Guide au Simeto. (Gravure de Rousseau). 311
Aci Castello. (Gravure de Devos) 312
Les Écueils des Cyclopes. 312
L'an dernier, une éruption l'éclairait de ses flammes. (Gravure de Cl. Bellenger). 457
Giacomo. (Gravure de Devos). 457
La Porta Catania. (Gravure de Romagnol). 458
Catarina. (Gravure de Ruffe) 459
Une Ruelle à Taormine. (Gravure de Rousseau) 460
Montagnard. (Gravure de Devos). 461
Plongé dans les textes sacrés. (Gravure de Rousseau) . . 462
Jeune Fille rencontrée devant une porte. (Gravure de Devos). 463
Médailles de Naxos. 464
La Fontaine de Taormine. (Gravure de Devos) 469
Une Maison. (Gravure de Devos). 469
Hors-texte : Le Padre Bonaventura. (Gravure de Cl. Bellenger). 470
Fillette portant la cruche. (Gravure de Devos) 472
Un Jeune Homme de Taormine. (Gravure de Devos) . . . 473
Palazzo San Stefano. (Gravure de Rousseau). 474
La Badia Vecchia. (Gravure de Rousseau) 475
Sarcophage du Théâtre Grec. 476
L'Isola Bella. (Gravure de Rousseau) 476
Détails de la Fontaine de Messine. (Gravure de Bazin) . 481
Le Lutrin de la Cathédrale. (Gravure de Devos). . . . 481
Fenêtre de la Cathédrale de Messine. 484
Portail de la Cathédrale de Messine. (Gravure de Rousseau) 484
Ornements du Portail de la Cathédrale de Messine. (Gravure de Mme Bazin). 485
Une Femme du peuple à Messine. (Gravure de Devos) . . 486
Hors-texte : La Fontaine de la Place du Duomo, a Messine. (Gravure de Ruffe). 486
Messine. (Gravure de Ruffe) 487
San Girolamo 488
Le Lac du Faro. (Gravure de Ruffe) 493
Pêcheur d'espadon. (Gravure de Devos) 493
Pénitent. (Gravure de Devos) 495
Une Dame de Messine. (Gravure de Rousseau). 496
Le Navire d'argent. 497
Les Tambours. (Gravure de Devos) 498
Procession du « Corpus Domini ». (Gravure de Rousseau). 499
L'Écrivain public. 500
L'Ossuaire de Lipari. (Gravure de Ruffe). 505
Femme de Lipari. (Gravure de Devos) 505
A Vulcano : Un Cratère éteint. (Gravure de Devos) . . 506
Le Cratère de Vulcano. (Gravure de Devos) 507
Le Petit Port de Lipari. (Gravure de Rousseau) 508
Arrivée à Lipari. (Gravure de Ruffe) 509
Un Balcon à Lipari. (Gravure de Devos). 510
Femmes de Lipari limant la Pierre ponce. (Gravure de Rousseau) 511
Une Rue de Lipari 512
Un Quartier de Canneto. (Gravure de Devos) 517
Une Vieille. (Gravure de Rousseau) 517
Le Stromboli. 519
Au Marché de Canneto. (Gravure de Devos) 520
... Remuant avec ferveur. (Gravure de Devos) 521
Le Curé de Canneto. (Gravure de Devos) 522
Campagnarde de Lipari. 523
Canneto. (Gravure de Rousseau). 524
Hors-texte : Un Drame sous un Volcan. (Gravure de Ruffe) 524
Les Rameurs de l'Anapo. (Gravure de Rousseau) 529
Diane de Syracuse 529
Le Cyané. (Gravure de Ruffe) 531
L'Amphithéâtre. (Gravure de Romagnol). 532
L'Autel d'Hiéron. (Gravure de Devos) 533
Le Tombeau d'Archimède. (Gravure de Rousseau) 534
La Fontaine Aréthuse. (Gravure de Ruffe). 535
Médaille. 536
Le Temple de Minerve. (Gravure de Widman). 553
Médaille de Syracuse. 553
La Vieille Ortygie. (Gravure de Rousseau) 554
Un Jeune Homme de Syracuse. (Gravure de Rousseau) . 555
L'Oreille de Denys. 555
Latomie du Paradis. (Gravure de Devos). 556
Latomie des Capucins. (Gravure de Rousseau) 557
Le Château d'Euryale. (Gravure de Romagnol). 558
Un Soir à Syracuse. (Gravure de Devos). 559
Dans la Nuit. (Gravure de Devos) 560

VOYAGE AUX VILLES MORTES DE CRIMÉE

PAR *M. LOUIS DE SOUDAK*

Une Rue de Bakhtchisaraï 153
Paysan Tatare des Environs de Bakhtchisaraï 153
Boutique de Boulanger 154
Derviche Tatare. 155
Femme Tatare du peuple 155
Vue d'ensemble de Bakhtchisaraï 156
Village Tatare. 165
Fille de Mourza 166
Jeune Paysan Tatare. 166
Tatare de la Côte méridionale 167
Vieux Paysan Tatare 167
Tatare de la Steppe 168
Monument de l'Higoumène de Kizil-Tach. 168
Habitation Tatare 168
Halte de Bohémiens. (Dessin d'A. Paris, gravé par Bazin). 177
Bohémienne. (Dessin de J. Lavée). 178
Intérieur du Grand Jardin. Porte d'entrée du Palais des Khans. (Dessins de Boudier) 179
Le Chemin du Monastère d'Ouspensky. (Dessin de Boudier). 179
Une Arba. (Dessin de J. Lavée, gravé par Devos) 189
Femme Karaïme. 190
Couvent d'Ouspensky. (Dessin de Taylor) 191
Tchoufout-Kalé. (Dessin de Taylor) 191
Grande Porte de Tchoufout-Kalé. (Gravure de Bazin). . 192

MA MISSION CHEZ LES TOUAREG AZDJER

PAR *M. F. FOUREAU*

Les dessins de ce voyage ont été faits d'après les photographies de M. Foureau.

Mon Campement à El Hadji Moussa. (Dessin de Boudier). 193
Sentinelle du Camp. (Gravure de Bazin) 193
Carte de l'Itinéraire de M. Foureau. 194
Gorges de l'Oued Abkhokheune. (Dessin de Boudier). . . 195

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Talha », ou « Acacia Tortilis ». (Gravure de Cl. Bellenger). 196
Départ des Chasseurs. (Dessin de J. Lavée, gravé par Devos). 197
Aïn el Guettâra. (Gravure de Rousseau) 198
Vieux Ksar d'El Goléa. Chambba de mon Escorte jouant de la Flûte. (Gravure de Rousseau) 199
Les Grandes Dunes. (Gravure de Bazin). 200
Timassânine, l'Oasis et la Koubba. (Gravure de Devos) . 205
Guide Targui : Mohammed ag Yemma. (Dessin de J. Lavée). 205
L'Ouad Tikhamalt. (Dessin de Boudier). 208
Mon Campement à Timassânine. (Dessin de Boudier). . . 209
Mechera ou Réserve d'eau douce. (Dessin de Boudier). . 210
Tente dressée pour recevoir les Chefs Azdjer. Mohammed ben Ikhenoukhen. (Gravure de Devos) 211
Table d'hôte dans le Sahara. (Dessin de J. Lavée). . . 212
Groupe de Femmes Touareg. (Dessin d'A. Paris, gravé par Derbier) 217
Un « Djedar » 217
L'Ouad Mihero. (Dessin de Boudier) 220
Touareg Hommes et Femmes écoutant mes Chambba jouer de la Flûte. (Dessin d'A. Paris, gravé par Devos) . . . 221
Négrillon de l'Adrar. (Gravure de Rousseau). 222
Mon Campement à Afara-n-Ouechecherane. Groupe de Notables à Isouitar. Tentes Touareg. Groupe de Touareg. (Dessin de Boudier). 223
Les Notables quittant mon Camp. (Gravure de Devos). . 224
Touareg en marche. (Gravure de Devos) 229
« Takoba », Sabre Targui. 229
Armes des Touareg. 232
M. Foureau. (Gravure de Rousseau). 233
Moussani. (Gravure de Devos) 234
Mechera de Tiffazoutine. Grandes Dunes de bordure. Falaise de Tinghert. (Dessins de Boudier) 235
Touareg se reposant à l'Ombre de leurs Boucliers. (Dessin d'A. Paris). 236

VOYAGE AUX SEPT ÉGLISES DE L'APOCALYPSE

PAR *M. L'ABBÉ LE CAMUS*

Dessins d'après les photographies de M. l'abbé Le Camus.

Quai de la Marine à Smyrne. (Dessin de Jonas, gravé par Bazin) 249
Un Zeybeck. (Gravure de Bazin) 249
Partie Occidentale de l'Asie Mineure. 250
Fontaine à Smyrne. (Dessin de Jonas, gravé par Bazin) . 251
Le Mélès. (Dessin d'A. Paris, gravé par Devos) 252
Smyrne. Hommes jouant sur l'emplacement de l'Agora. (Dessin de Jonas, gravé par Privat). 261
Turcs en prière. (Dessin de J. Lavée, gravé par Bazin) . 262
Un Kavas. (Dessin de J. Lavée) 263
Type Grec. (Dessin de J. Lavée) 263
Le Mont Pagus. (Dessin de Boudier) 264
Vue générale des Ruines d'Éphèse. (Gravure de Maynard). 273
Plan de l'Église double. 274
Ruines d'Éphèse 274
Le Gymnase 275
Le Théâtre d'Éphèse. (Dessin de Boudier) 276
Au Pied du Château d'Ayassoulouk. (Dessin de Boudier). 285
Porte dite de Lysimaque. (Dessin de Gotorbe). 286
Porte de la Persécution. (Dessin de Gotorbe) 287
Éphèse : Le Château. (Dessin de Boudier) 288
Pont Turc à Magnésie du Méandre. 321
Vue générale des Ruines de Magnésie. (Dessin de Taylor) 323
Femmes Turques sur le Toit de leur Maison. (Gravure de Romagnol). 324
Bouvier Turc. 333
M. Humann. 334
Mlle Humann distribuant du Pain aux Enfants. 335
Près du Chemin de fer. 336
Ruines du Gymnase d'Aïdin. (Dessin de Gotorbe) 345
Plan de Tralles 346
Dame Turque. 347
Vallée du Lycus. (Dessin de Boudier, d'après une photographie de M. Henry Cambournac). 348
Yuruks, près de Colosses. 357
Plan de Colosses. 358
La Colline où fut Colosses. (Dessin de Boudier, d'après une photographie de M. Henry Cambournac). 359
Vue de Khonas, au-dessus de Colosses. (Dessin de Boudier, d'après une photographie de M. Henry Cambournac). . 360
Types de la Vallée du Lycus. 369
Plan de Laodicée 370
Hiérapolis. Près de la Source principale des Eaux incrustantes. (Dessin de Boudier, d'après une photographie de M. Henry Cambournac). 371
Ruines de Laodicée. (Dessin de Boudier, d'après une photographie de M. Henry Cambournac) 371
Ruines d'Hiérapolis. (Dessins de Taylor, d'après les photographies de M. Henry Cambournac). 372
Repas des Chameliers. 381
Plan de Philadelphie. 382
Vue de Philadelphie 383
Saint-Jacques, à Philadelphie. 384
Acropole de Sardes. (Dessin de Boudier, d'après une photographie de M. Henry Cambournac) 393
Plan de Sardes 394
Le Pactole. (Dessin de Boudier, d'après une photographie de M. Henry Cambournac) 395
Colonnes du Temple de Cybèle. (Dessin de Boudier, d'après une photographie de M. Henry Cambournac) . . . 395
Sardes. Vue générale 396
Entrée de Pergame. (Dessin de Boudier, d'après une photographie de M. Henry Cambournac) 397
Un Troubadour à Pergame 397
Plan de Pergame. 399
Amphithéâtre de Pergame. (Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Henry Cambournac). 400
Acropole de Pergame et Grand Pont. (Dessin de Boudier, d'après une photographie de M. Henry Cambournac). . 401
Intérieur du Tchukia-han. (Dessin de J. Lavée, d'après une photographie de M. Henry Cambournac). 402
Théâtre et Mosquée. Basilique de Pergame. (Dessin de Gotorbe, d'après une photographie de M. Henry Cambournac). 403
Mosquée à Pergame. (Dessin de Jonas, d'après une photographie de M. Henry Cambournac). 404

A BORDEAUX

Impressions et Souvenirs

PAR *M. F. SCHRADER*

Les dessins de ce voyage ont été faits d'après les photographies de M. Terpereau.

La Rade de Bordeaux. (Dessin de Boudier) 289
Colonnes des Quinconces. (Dessin de Boudier) 289
Les Quais et la Bourse. 290
L'Exposition, Façade orientale 291
Jeune Bordelaise. 292
Le Pont de Bordeaux. (Dessin de Boudier) 301
Une Rue de Bacalan. (Gravure de Privat). 301
Porte du Palais. Église Sainte-Croix. Palais Gallien. Porte de l'Hôtel de Ville. (Dessin de Boudier). . . . 302
L'Église Saint-Michel. Le Théâtre. (Dessin de Boudier). 303
Sur les Quais. (Gravure de Devos). 304

EN ÉCOSSE

PAR *Mlle MARIE ANNE DE BOVET*

Abbotsford. (Dessin de G. Vuillier, gravé par Ruffe, d'après une photographie de G. W. Wilson et Cie, à Aberdeen). 313
Buste de Walter Scott. (Gravure de Devos, d'après une photographie d'A. Inglis, à Édimbourg). 313

*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Cabinet de travail de Walter Scott. (Dessin de Boudier, d'après une photographie de G. W. Wilson, à Aberdeen). 316
Jardins de West Princes Street. (Dessin de Boudier, d'après une photographie de Valentine and Sons à Dundee). 317
Panorama d'Édimbourg. (Dessin de G. Vuillier, gravé par Devos, d'après une photographie de J. Patrick, à Édimbourg). . . . 318
Tombeau de Walter Scott et vues de l'Abbaye de Melrose. (Dessin de G. Vuillier, d'après ses photographies, gravure de Rousseau). . . . 319
Abbaye de Dryburgh. (Gravure de Bazin, d'après une photographie de G. W. Wilson et Cie, à Aberdeen) 320
Le Vieil Édimbourg. (Dessin de G. Vuillier, gravé par Romagnol, d'après une photographie d'A. Inglis, à Édimbourg). . . . 325
Un « Piper ». (Gravure de Devos, d'après une photographie d'A. Inglis, à Édimbourg). . . . 325
Hors-texte : Château d'Édimbourg. (Gravure de Romagnol, d'après une aquarelle de G. Vuillier). . . . 326
Highlanders. (Dessin d'A. Paris, gravé par Derbier, d'après une photographie de Yerburgh, à Édimbourg). . . . 328
Papade des Highlanders. (Gravure de Bocher, d'après une photographie de J. Patrick, à Édimbourg). . . . 329
Proclamation d'un Édit à la Croix du Marché. (Dessin de Boudier, d'après une photographie de J. Patrick, à Édimbourg). . . . 330
Vues du Vieil Édimbourg. (Dessin de Boudier) 331
Par la Pluie, à Édimbourg (Dessin de G. Vuillier). . . . 332
Château de Borthwick. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Ruffe, d'après une photographie de G. W. Wilson et Cie) 337
Détail de la Façade de la Chapelle de Holyrood. (Dessin de G. Vuillier, d'après nature) 337
1. Nef de la Chapelle de Holyrood. — 2. Chapelle de Holyrood. (Dessin de Boudier, d'après des photographies de G. W. Wilson et Cie, et de Valentine et fils) 340
Holyrood. Chambre à coucher de Marie Stuart. (Dessin de Boudier, d'après une photographie de J. Patrick et fils, à Édimbourg). . . . 341
Hors-texte : Pêcheuse. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Bazin, d'après une photographie de A. Inglis, à Édimbourg) 342
Palais de Holyrood. (Dessin de G. Vuillier, gravé par Rousseau, d'après une photographie de Valentine et fils, à Dundee) 343
Mouton écossais. (Dessin de G. Vuillier, d'après nature) . 344
Bateliers sur le loch Leven. (Dessin de G. Vuillier) . . 349
Pilier de l'Apprenti, à Rosslyn. . . . 349
Chapelle de Rosslyn, détails de la voûte. (Dessin de Boudier, d'après une photographie de G. W. Wilson, à Aberdeen) 351
Chapelle de Rosslyn. (Gravure de Bocher, d'après une photographie de G. Wilson, à Aberdeen). . . . 352
Palais de Linlithgow. (Gravure de Bocher, d'après une photographie de J. Valentine and Sons, à Dundee). . . . 353
Donjon de Lochleven. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Ruffe) 354
Pont du Forth. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos, d'après une photographie de J. Valentine and Sons, à Dundee) 355
Le Loch Leven. (Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de J. Valentine and Sons, à Dundee) 356
Rocher du Fuseau. (Dessin de G. Vuillier, photographie de G. W. Wilson, à Aberdeen) 361
Tour de Saint-Régule. (Dessin de G. Vuillier, photographie de G. W. Wilson, à Aberdeen). . . . 361
Le Château de Saint-Andrews. (Dessin de G. Vuillier, photographie de G. W. Wilson, à Aberdeen) 364
La Cathédrale de Saint-Andrews. (Dessin de G. Vuillier, photographie de G. W. Wilson, à Aberdeen). . . . 365
Saint-Andrews. Entrée du Prieuré. (Dessin de G. Vuillier, photographie de G. W. Wilson, à Aberdeen) 366
Joueurs de Golf. (Dessin de Sauber, d'après nature, gravure de Devos). . . . 367
Porte de l'ouest à Saint-Andrews. (Dessin de G. Vuillier). 368
Le Palais de Scone. (Gravure de Bocher, photographie de G. W. Wilson, à Aberdeen) 373
Dans la Rue, à Perth. (Dessin d'A. Paris) 373
Perth. Église de Saint-Johnston. (Photographie de G. W. Wilson, à Aberdeen). . . . 374
Maison de la Jolie Fille de Perth. (Photographie de G. W. Wilson, à Aberdeen) 375
Pont de la Tay. (Dessin de Boudier, photographie de G. W. Wilson) 376
Panorama de Perth. (Dessin de Berteault, photographie de G. W. Wilson, à Aberdeen) 377
Le Chêne de la Forêt de Birnam. (Dessin de G. Vuillier, photographie de G. W. Wilson, à Aberdeen). . . . 378
Le Vieux Barde. (Dessin de G. Vuillier, d'après nature) . 379
Rue de Perth. (Dessin de G. Vuillier) 380

UN ÉTÉ AU GROENLAND

par *M. TH. V. GARDE*

lieutenant de vaisseau de la marine royale danoise

Godthaab. (Dessin de Gotorbe, d'après une photographie de M. Augustinus). . . . 385
Grœnlandaise et son Enfant. (Gravure de Devos) . . . 385
Carte du Grœnland pour suivre l'Itinéraire de M. Garde. 386
Frederikshaab. (Dessin de Taylor, d'après une photographie de la commission danoise) 387
Aspect de la Côte, la Banquise. (Dessin de Taylor). . . 388
Hameau indigène. (Dessin de Mme Crampel). . . . 389
Une Batelière 390
Oumiak et Kayaks. (Dessin de Mme Crampel). . . . 391
Un Isberg. (Gravure de Devos) 392
Intérieur Grœnlandais. (Dessin de J. Lavée) 405
Vue du Port d'Ivigtut. (D'après une photographie de M. Schmidt) 406
Le Sermisuak à l'Entrée du fiord d'Arsuk. (Dessin de Weber). . . . 407
Petit Isberg à l'Entrée du fiord d'Arsuk. (Dessin de Weber) 407
Mine de Kryolithe d'Ivigtut. (D'après une photographie de M. Sörensen). . . . 408
Navigation au milieu de la Banquise. (Dessin de Th. Weber) 417
Saul. . . . 418
Cap Désolation. (Dessin de Th. Weber) 419
Un Catéchiste et sa Famille. . . . 420
Les Membres de l'Expédition 429
Blanchisseuses Grœnlandaises. . . . 430
Vêlage de l'Inlandsis. (Dessin de Boudier) 431
Bal Grœnlandais. (D'après Rasmussen). . . . 432
Surface carrelée de l'Inlandsis. (Dessin de Th. Weber, d'après une aquarelle de M. Th. V. Garde) 441
Les Nunataks. (Dessin de Th. Weber, d'après une aquarelle de M. Th. V. Garde). . . . 442
Campement sur l'Inlandsis. (Dessin de Taylor) 443
Panorama de l'Archipel côtier et Isbergs dérivant dans le Détroit de Davis 444
Attelage de Chiens. (Dessin d'A. Paris) 453
Une Crevasse. (Dessin de Taylor) 454
La « Storis » le long de la Côte. . . . 455
Crevasses de l'Inlandsis. (Dessin de Th. Weber) 456
Halte après la Chasse aux Phoques. (D'après une photographie du comte de Moltke). . . . 465
Fiord d'Igaliko. (Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Charles Rabot). . . . 466
Femme Grœnlandaise. (D'après une photographie de M. Augustinus). . . . 467
Isbergs en dérive dans un Fiord. (Dessin de Th. Weber, d'après une photographie de l'expédition de la *Fylla* . . 467
Julianehaab. (D'après une photographie de M. Charles Rabot) 468
Caravane de Païens arrivant sur la Côte ouest. (Dessin de J. Lavée, d'après une photographie du comte de Moltke). . . . 477

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Musique Grœnlandaise. . . . 478
Une Rue de Julianehaab. (D'après une photographie de M. Charles Rabot) . . . 479
Païens de la Côte orientale en visite sur la Côte ouest. (Dessin de J. Lavée, d'après une photographie du comte de Moltke) . . . 480
L'Église de Julianehaab. . . . 480

A LA RECHERCHE DES NÉGRITOS

PAR *M. LOUIS LAPICQUE*

Vue de Haddo. . . . 409
La « Sémiramis ». (Gravure de Devos) . . . 409
Carte . . . 410
Les Andamanais de Haddo et leur Gardien . . . 411
Homme de l'Andaman du sud. (Chalon, de Port-Blair) . . . 412
Chormala . . . 413
Ruth et ses Enfants. . . . 413
Types . . . 414
MM. Man et Portmann faisant de la photographie . . . 415
Haddo, Port-Blair . . . 416
Pêcheur à l'arc . . . 421
Andamanais du nord tirant de l'arc . . . 421
Arcs et Armes Négritos. (Dessin de Faucher-Gudin) . . . 422
Négritos guettant un Congre . . . 423
Son Excellence Bouloubala pilotant la Chaloupe. . . . 424
Type Négrito. . . . 425
Femme Négrito. . . . 425
Puluga tirant de l'arc. . . . 426
Danse avec chœur de Femmes Andamanaises . . . 427
Expériences de photo-physiologie à bord . . . 428
Mouillage de la Chaloupe à vapeur à Kouai-Tinia-Bé. (Dessin de Th. Weber) . . . 433
Le Chef portant son Fils . . . 433
Anthropométrie . . . 435
Andamanais assis près de son Foyer sur lequel sèchent les os de son Père. . . . 436
Jeune Garçon de la Petite Andaman grimpant sur un arbre . . . 437
Type de Femme. . . . 438
Rive nord de la Petite Andaman. . . . 438
Maison-Village de Kouai-Tinia-Bé et campement de Onghé en face de notre mouillage . . . 439
Village Andamanais à Port-Mouat. . . . 440
Indigènes de Lekera-Loun-Ta . . . 445
Scène d'attendrissement . . . 445
Pécabi dessiné par un Andamanais . . . 446
Maison-Village à Lekera-Loun-Ta . . . 447
Femme de Lekera-Loun-Ta déménageant. . . . 448
Chef de tribu, Homme de la Moyenne Andaman . . . 449
Chef de tribu, Homme de la Moyenne Andaman . . . 449
Fouilles dans le Kjökkenmödding . . . 450
Éléphants au travail. (Dessin de Jouas) . . . 451
La Flottille de l'Andaman du Nord en remorque. . . . 452
Jonque dans la rade de Mergoui (Dessin de Th. Weber) 589
La Tour des Quatre-Serpents. (Gravure de Bazin) . . . 589
Carte . . . 590
Entrée des Vieilles Pagodes. (Dessin de Gotorbe). . . . 591
Une Rue de Mergoui. (Dessin de Gotorbe) . . . 591
Panorama de Mergoui. (Dessin de Berteault) . . . 592
Sélon. . . . 592
Panorama de Mergoui. (Dessin de Berteault) . . . 593
Jeune Fille sélon . . . 593
Rencontre d'une Barque Sélon à Mergoui. (Dessin de Mme Paule Crampel) . . . 594
Musiciens ambulants dans les Rues de Mergoui. Ballet d'enfants. (Dessins de Mme Paule Crampel). . . . 595
Rue le long de la mer à Mergoui. . . . 596
Devant l'Île Saint-Luc. Arrivée des parlementaires. (Dessin de Th. Weber). . . . 601
Types Sélons. (Dessin de Slom) . . . 601
Case et Séchoirs à Tripan . . . 604
Indigènes dans leur Demeure. . . . 605
Village de Sélons à l'Île Saint-Luc. . . . 606
Construction d'une Barque. Les Sélons dans leur Village. . . . 607
Barque des Sélons. . . . 608
Exploration dans la Rade de Saint-Mathieu. . . . 608
Mineurs Chinois à Haï Ping. (Dessin de J. Lavée). . . . 613
Femmes Tamil (Klin) à Telok-Ansou. (Dessin de Profit) . 613
Le Chef de la tribu du Ménik. (Dessin de Profit) . . . 614
Femmes Sakai de Ulu-Selamak. (Dessin de Profit) . . . 615
Types Sakai de Ulu-Selamak. (Dessin de Gotorbe) . . . 616
Le Campement des Sakai à Ulu Selamak. (Dessin de Gotorbe) . . . 617
Ulu-Selamak. (Dessin de Boudier) . . . 618
Mine d'Étain à Taiping. (Dessin de Ch. Jouas) . . . 619
Barque Malaise. (Dessin de Boudier) . . . 620

DANS LA HAUTE-GAMBIE

PAR LE *Dr RANÇON*

MÉDECIN DE PREMIÈRE CLASSE DES COLONIES

Dessins d'après les photographies de M. le Dr Rançon

Gaoulos (Griots) de Sénoudébou (Bondou). (Dessin de J. Lavée). . . . 489
Abdoul Séga, chef de Koussan-Almamy. (Dessin de J. Lavée) . . . 489
Hors-texte : Carte de la Haute-Gambie pour suivre l'Itinéraire du Dr Rançon. . . . 490
Mon Interprète Almondo Samba N'Diaye. (Dessin de J. Lavée) . . . 490
La Falémé à Sénoudébou. (Dessin de Gotorbe) . . . 491
Vues du Haut-Sénégal. (Dessin de J. Lavée) . . . 492
Un Village Malinké, un métier de tisserand. (Dessin de Gotorbe) . . . 501
Marigot d'Idakoto . . . 502
Chefs de la Famille royale de l'Ouli. (Dessin de J. Lavée) . . . 503
Type Malinké. (Dessin de J. Lavée) . . . 504
Bala (Niéri), Grenier à mil. (Dessin de Gotorbe) . . . 504
Femmes et Cases mandingues. (Dessin de J. Lavée) . . . 513
Femmes Peulhes (Ouli). (Dessin de J. Lavée) . . . 514
Lau-hass ou Kinkeliboh. . . . 515
Homme et Femme Peulhs. (Dessin de Gotorbe) . . . 515
Type Toucouleur. (Oualia-Sandougou) . . . 516
Un Coin du Village de Goundiourou. (Dessin de Gotorbe). 525
Blanchisseuse Ouolove à Mac-Carthy. (Dessin de Gotorbe). 526
Griot et Joueur de « Cora ». (Dessin de Gotorbe) . . . 527
Mac-Carthy. Une Rue du Village indigène. (Dessin de Boudier). . . . 527
Mac-Carthy. (Dessin de Boudier). . . . 528
Tisserands indigènes. (Dessin de Gotorbe). . . . 537
Nellidingkoto (Ouli), paysage de l'Ouli. (Dessin de Gotorbe) . . . 538
Femme pilant le mil (Niani). (Dessin de J. Lavée). . . . 539
Sandia Diamé, chef de Nétéboulou. . . . 539
Ménage Ouolof. (Dessin de J. Lavée) . . . 540
Chasse à l'Hippopotame. (Dessin de Mme Paule Crampel). 549
Fromager. (Dessin de Boudier) . . . 550
Une Termitière (coin de forêt). (Dessin de Boudier). . . . 551
Coniaguiés. (Dessin de J. Lavée) . . . 552
Groupe de Coniaguiés. (Dessin de Gotorbe). . . . 561
Rônier gigantesque. (Dessin de Boudier) . . . 562
Femme Malinké. (Dessin de J. Lavée). . . . 563
Montagnes isolées du Bambouk. (Dessin de Boudier) . . . 564
Tata de Badon. (Dessin de Boudier) . . . 573
Village Malinké. Intérieur de Badon. (Dessin de Boudier). 574
Jeune Fille de Badon. . . . 575
Falaise de Tambaoura. (Dessin de Boudier). . . . 575
Recherche de l'Or à Mouralia. (Dessin de Mme Paule Crampel) . . . 575

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LES LACS DE BAVIÈRE

PAR *M. G. SERVIÈRES*

LE TEGERNSEE 565
UNE FEMME DE MIESBACH. (Photographie Franz Hanfstaengl, à Munich) 565
COUVENT D'ANDECHS; KOCHELSEE. (Dessin de Taylor) . . . 568
WALCHENSEE, VUE PRISE DE L'HERZOGSTAND; STARNBERG. . 569
FEMME DE MIESBACH. (Photographie Franz Hanfstaengl, Munich). 570
LE THÉÂTRE DES PAYSANS ET SES PRINCIPAUX ACTEURS. (Dessin de J. Lavée). 571
VUE DU CHÂTEAU DE BERG ET DU WURMSEE 572
FRAUENINSEL, DANS LE CHIEMSEE. (Dessin de Th. Weber) . 577
PAYSAN DE PARTENKIRCHEN. (Photographie B. Johannes, à Partenkirchen) 577
PARTENKIRCHEN. (Dessin de Taylor) 579
FEMME DU ZILLERTHAL. (Photographie Würthle et Spinnhirn, à Salzbourg) 580
FEMME DE BERCHTESGADEN. (Photographie Würthle et Spinnhirn, à Salzbourg) 581
EIBSEE, AVEC VUE DE LA ZUGSPITZE 582
ACHENSEE, AVEC VUE DE L'UNNUTZ. KÖNIGSSEE, AVEC VUE DE SANCT-BARTHOLOMÆ. (Gravure de Bocher, photographie Stengel et Markert, à Dresde) 583
BORDS DE L'EIBSEE DEVANT L'HÔTELLERIE. 584

DAVOS

PAR *M. JEAN BERNAC*

PANORAMA DE DAVOS. (Photographie de M. Carl Reisch) . 585
L'OMNIBUS 585
LA STATION DE DAVOS. 586
LA ROUTE DE DAVOS, L'HIVER. 587
DAVOS : ÉLECTION DU BOURGMESTRE. (Photographie de M. Carl Reisch). 588
PROMENADE DU MATIN. (Dessin de J. Lavée) 597
ENLÈVEMENT DE LA NEIGE. (Photographie de M. Carl Reisch). 598
PATINAGE SUR LE LAC DE DAVOS. (Photographie de M. Carl Reisch). 599
UN HÔTEL À DAVOS. (Photographie de M. Carl Reisch) . . 600
UN PIQUE-NIQUE SUR LA GLACE. (Photographie de M. Carl Reisch). 609
HOMMES SANDWICHS. DÉPART DE LA COURSE DE « TOBOGGANS ». (Photographie de M. Carl Reisch) 610
VUES DE DAVOS. (Photographies de M. Carl Reisch) . . . 611
CHALET. HÔTEL. (Dessins de Boudier). 612
LE DÉPART. (Photographie de M. Carl Reisch) 621
BARQUE À LUGANO. 622
WIESEN. (Photographie de M. Carl Reisch) 622
LE TOBOGGANING À DAVOS. (Photographie de M. Carl Reisch). 623
UN VAINQUEUR DE TOBOGGANING. (Photographie de M. Carl Reisch). 634

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TABLE DES MATIÈRES

EN AUSTRALIE MÉRIDIONALE

Deux mille kilomètres à cheval. Notes et croquis

PAR *M. EUGÈNE GIRARDIN*

I. Océan Indien. — Albany. — Première côte méridionale australienne. — Les lacs salés; l'ornithorynque. 1

II. De la frontière de West Australia en South Australia. — Les collines d'Hampton. — Les kangourous. — Murrawijines Caves. — Naturels de South Australia. — Le lac Acraman; lac Gairdner. — Nonrang Station. — Bushmen; grands troupeaux. — *Laughing jackass* (oiseau-rieur) . . . . . 13 et 25

III. Adélaïde, capitale de South Australia. — Le Murray : le lac Alexandrina. — Les mines d'or et d'argent : Broken Hill. — Ce que veut dire *station*. — Les moutons et le commerce de la laine. — Les acheteurs français et anglais. — Les voyageurs. — Forêts en feu; façon de défricher . . . . . 27 et 37

IV. Vectis. — Sa fondation. — Le *Show*. — Les courses et paris. — La *Melbourne Cup*. . . . 57, 69 et 81

V. Ballarat. — La ville de l'or. — Souvenirs rétrospectifs. — Lola Montès. — Lingots fabuleux. — Le puits Sébastopol 93

VI. Melbourne. — Usages de la colonie. — Le protectionnisme établi en Victoria. — Comparaison avec le libre échange que possède Sydney. — *Garden-party*. — La manifestation ouvrière du 1er mai. — La chute des banques. — Moyens de locomotion. — Les beaux-arts et la colonie. — L'armée et la marine. — Little Bourke Street . . . 105, 117 et 129

VII. Les derniers aborigènes de Victoria. — Fern Tree Gully. — Le lac Tyers, en Gippsland. — Les missionnaires. — Les naturels de l'Australie; leur origine; leurs usages; leurs coutumes; leurs armes. — Le boomerang. . . . . 131 et 141

LES RÉSIDENCES IMPÉRIALES EN CRIMÉE

PAR *M. LOUIS DE SOUDAK*

Yalta et Livadia. . . . . 9 et 21

A TRAVERS LE SALZKAMMERGUT

PAR *M. A. MARGUILLIER*

I. Lambach et son abbaye. — L'église de Paura. — Gmunden et son lac. — Le château du duc de Cumberland. — L'Esplanade. — Les châteaux d'Orth et du duc de Wurtemberg. — La chute de la Traun. — Les lacs de Laudachsee et de Röthelsee. — Fête des fleurs sur le lac de Gmunden. — Une nuit au clair de lune. . . . . 34, 45 et 49

II. Altmünster. — Ebenzweier et le château du comte de Chambord. — Traunkirchen et ses légendes. — La procession de la Fête-Dieu sur le lac. . 52 et 61

III. Ebensee et ses salines. La « danse des sonneurs » et la « danse de l'épée ». — Les deux lacs de Langbath. — Les cavernes merveilleuses du Höllengebirge. — Une maison de cultivateur. — Caractère et mœurs des paysans. — Coutumes diverses. — *Landler* et *Schnadahüpfl*. — Les lacs d'Offensee et d'Almsee. — Les chasses de l'empereur d'Autriche. — Ischl et la villa de l'empereur. — La gorge de Rettenbach. — Une mine de sel . 62 et 73

IV. Laufen. — Gosau. — La vallée et les lacs de Gosau. — Zwieselalpe. — La vie des chalets. — Hallstatt, son lac et ses cascades. — Le Dachstein et ses glaciers. — Les fouilles de Hallstatt 201, 213 et 225

V. La gorge de Koppenthal. — Costumes styriens. — Aussee et ses lacs. — Le groupe du Todtes Gebirge 237

VI. Sanct-Wolfgang et son lac. — Une merveille artistique : l'autel de maître Michel Pacher. — L'ascension du Schafberg. — Les pirogues. — Sanct-Gilgen. — Le lac et l'abbaye de Mondsee. — Le pèlerinage et les mœurs des bûcherons. — Le lac d'Attersee. — Puchheim. — Le panorama de Wolfsegg . . . . . 241 et 253

VOYAGE AU PAYS DES ÉOUÉS

(Dahomey)

PAR *M. ALEXANDRE L. D'ALBÉCA*

ADMINISTRATEUR COLONIAL

I. Les Éoués. — Leur habitat. — Ouidah, tête des Éoués. — Origines du Dahomey contemporain. — De Cotonou à Ouidah à travers la forêt. — En hamac. — *Bembéléké! Bembéléké!* — Le palmier à huile. — Le fort Saint-Louis 85

II. Le fort portugais. — La famille du *chacha*. — Promenade à travers Ouidah. — Coup d'œil sur les institutions et les fétiches. — Ophiolâtrie, magie, spiritisme. — Les *ganguns*. — Sacrifices humains. — Fêtes publiques. — La musique et la danse . . 97

III. En route pour Grand-Popo. — Le chemin de Ouidah-plage. — *Kakadaçou*. — En pirogue. — Les lagunes. — Pluies et saisons. — Le décimère d'Aroh. — La *Bocca de Rio*. — Grand-Popo. — Le marché. — La vie domestique chez les Éoués 109

IV. Agoué. — La mission catholique. — Brésiliens, Minas et Malais. — Mœurs et coutumes. — Bout de l'an chez les Malais. — Métempsycose et immortalité de l'âme. — La rivière Mono. — Les Éoués dits *Ouatchis*. — Guerriers et cultivateurs. — Une excursion au Tado. — Le souverain pontife des Éoués. — Conclusion. 12

LA SICILE

Impressions du présent et du passé

PAR *M. GASTON VUILLIER*

La vieille Agrigente 133

Une lettre du diable. — Les *maccalube* ou volcans de boue. — Les saintes âmes des suppliciés. — A l'antique cité de Cefalù. 145

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Cefalù. — La bande Maurina. — Souvenirs des Normands. 157
Le bandit Leone. — Au pays des solfatares. — Une terre maudite 169
Castrogiovanni, antique *Enna*. — Un océan fabuleux. — Souvenirs du culte de Cérès. — Canéphores et bergers. — Une nuit de siroco 181
Le *jettatore*. — Quelques particularités de la *jettatura*. — Le lac de Pergusa. — La grotte de l'Enfer. — La foire nocturne du destin. — Un bandit de race. . . . 265
Un soir à Catane. — Sainte-Agathe. — Sur les flancs de l'Etna. — Les drames plutoniens. 277
L'Etna. — Éruptions de 1886 et 1892. — Paysages de lave. — Catane antique. 293
L'orage. — Paterno et Aderno. — Le Simeto. — Bandits à l'Etna. — Aci Castello. — Aci Reale. — Taormine . . 305
Le crépuscule et l'aube. — Giacomo. — Au théâtre grec de Taormine. — Silhouette de moine. 457
Une tarentelle sicilienne. — Les palais normands de Taormine. — La *Mola*. 469
Messine. — Le présent et le passé. — La cathédrale. — Une lettre de la Sainte Vierge. — Un écho de l'art florentin. — Le mirage. 481
Un rayon et une ombre. — Les femmes de Messine. — Au Faro. — Le *pesce spada*. — Procession du *Corpus Domini*. — La *Vara* 493
Charybde et Scylla. — Lipari : l'ossuaire des condamnés. — A Vulcano. 505
Une nuit sur un volcan. — Le curé de Canneto. — Tempête. — Un drame à Stromboli. 517
Lipari et la Camorra. — A Syracuse. — La fontaine Aréthuse. — Archimède. — L'amphithéâtre. — L'autel d'Hiéron 529
Les ports de Syracuse. — La race. — Influence de la lune. — Les palais. — Le théâtre grec. 541
Le temple de Minerve. — Un soir à Syracuse. — Les latomies. — Les catacombes. — La messe oubliée. — L'Épipole. — Dans la nuit... 553

VOYAGE AUX VILLES MORTES DE CRIMÉE

PAR *M. LOUIS DE SOUDAK*

Bakhtchisaraï. — La ville. 153
Les Tatares 165
Le palais des Khans. — Le cimetière des Khans. — Les environs de Bakhtchisaraï. 177
Le couvent d'Ouspensky. — Tchoufout-Kalé. 189

MA MISSION CHEZ LES TOUAREG AZDJER

PAR *M. F. FOUREAU*

I. Le Tademaït. — La région d'In Salah 193
II. L'oudje de l'Erg. — Le Maâder 197
III. Le Djoua. — L'Erg d'Issaouan. 205
IV. L'Éguélé. 207
V. Le Tassili des Azdjer. — L'ouad Mihero. . . 209 et 217
VI. Les Touareg Azdjer, leurs mœurs, leurs coutumes, leur pays 229
VII. Retour en Algérie. 233

VOYAGE AUX SEPT ÉGLISES DE L'APOCALYPSE

PAR *M. L'ABBÉ LE CAMUS*

Voyage exécuté en 1893. . . . . 249, 261, 273 et 285
Magnésie du Méandre. . . . . 321 et 333
Aïdin-Tralles 345
Colosses. 357
Hiérapolis-Laodicée 369
Philadelphie 381
Sardes. 393
Pergame. 397

A BORDEAUX

Impressions et souvenirs

PAR *M. F. SCHRADER*

Voyage exécuté en 1895 . . . . . 289 et 301

EN ÉCOSSE

PAR *Mlle MARIE ANNE DE BOVET*

Voyage exécuté en 1893. . . . . 313, 325, 337, 349, 361, 373

UN ÉTÉ AU GRŒNLAND

PAR *M. TH. V. GARDE*

LIEUTENANT DE VAISSEAU DE LA MARINE ROYALE DANOISE

Voyage exécuté en 1893. 385
De Copenhague au Grœnland. — En canot le long de la côte grœnlandaise. — Les indigènes . . . . . 386 et 405
En route vers le cap Désolation. 417
Quinze jours sur les glaciers. 429
Sur l'Inlandsis 441
Panorama de glaciers 453
Exploration topographique du *skjergaard* grœnlandais. . 465
Le retour. 477

A LA RECHERCHE DES NÉGRITOS

PAR *M. LOUIS LAPICQUE*

Voyage exécuté en 1893. . 409, 421, 433, 445, 589, 601 et 613

DANS LA HAUTE-GAMBIE

PAR LE *Dr RANÇON*

MÉDECIN DE PREMIÈRE CLASSE DES COLONIES

But de ma mission. — De France au Sénégal. — Kayes. — Sénoudébou. — A travers le Bondou. — Visite du Tiali. 489
Exploration du Niéri. — Bentenani et son chef. — Traversée du Niéri-Kô. — Tamba Counda. — Arrivée à Nétéboulou. — Nétéboulou. — Son histoire. — Sa population. — Son chef Sandia. — Importance de sa situation au point de vue commercial. — Son avenir 501
Départ. — En route pour Siné. — Siné, capitale de l'Ouli. — Belle réception. — Sérénade. — Le roi de l'Ouli, Massa Ouli. — Canapé. — Touba Couta. — Renseignements sur l'Ouli. — Un peu d'ethnographie. — Le cailcédrat. — Missira. — Guimmé Mahmady, chef du Sandougou. — Oualia. — Le Sandougou. — De Oualia à Laminé Coto. — Rencontre de M. Joannon. — Arrivée à Mac-Carthy. . 513
L'île Mac-Carthy. — Son importance. — Le commerce français. — Départ de Mac-Carthy. — Demba Counda. — Diambour. — Godiourou. — Daouadi. — Un courrier rapide. 525
Coutia. — Les tisserands. — Quelques notes sur le Kalonkadougou 537
Départ de Son Counda. — La rivière Grey. — Damentan. — Palabre avec le chef et les notables. — Quelques mots sur le Damentan . . . . . 549, 561 et 573

LES LACS DE BAVIÈRE

PAR *M. G. SERVIÈRES*

Le Wurmsee. — L'Ammersee. 465
Le Kochelsee, le Walchensee. 566

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le Tegernsee, le Schliersee. 567
Le Badersee. — L'Eibsee. — L'Alpsee 570
Le Chiemsee, le Koenigssee 587
L'Achensee. 582

DAVOS

PAR *M. JEAN BERNAC*

Préliminaires. — La Suisse hivernale. — Impressions de route. 585
Premier aspect de Davos. — Le train des hôtels. — Notes historiques. — Un mot de médecine et de... médecin. — L'autorité à Davos. — L'habitation et la propreté. — Nuit d'auberge. . . . . 588 et 597
Paysage matinal. — La température. — Mirages. — Cosmopolis. — La promenade de Davos. — Par-ci, par-là . 599
La cure. — Les concerts. — Le théâtre. — *Potinville*. — Les réunions. . . . . 611 et 613
Le *tobogganing*. — Les environs : Klosters, Clavadel. — Viesen. — Coutume locale. — Départ de Davos. — Conclusion. 623
TABLE DES GRAVURES. 625

PARIS. — IMPRIMERIE LAHURE, 9, RUE DE FLEURUS.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr